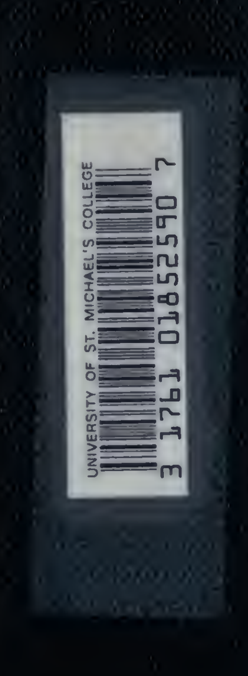

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01852590 7



# LA DIALECTOLOGIE

SEVER POP

EX-PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST,
« VISITING PROFESSOR »
À L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN.

# LA DIALECTOLOGIE

## Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques

PREMIÈRE PARTIE

## DIALECTOLOGIE ROMANE

Ouvrage publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique, patronné par le Comité International Permanent de Linguistes et honoré d'une subvention de l'UNESCO.

LOUVAIN
CHEZ L'AUTEUR
185, AVENUE DES ALLIÉS

IMPRIMERIE
J. DUCULOT
GEMBLOUX

UNIVERSITÉ DE LOUVAIN
RECUEIL DE TRAVAUX D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE
3e SÉRIE, FASCICULE 38

*Chaque exemplaire est revêtu de la signature de l'auteur.*

*A VOUS, CHERS PAYSANS ROUMAINS,*
*FIDÈLES TÉMOINS DE NOTRE LATINITÉ*
*ET PRÉCIEUX COLLABORATEURS*
*DE MES ENQUÊTES LINGUISTIQUES.*

# AVANT-PROPOS

Le linguiste Antoine Meillet a affirmé avec raison qu'il n'y a pas d'histoire de la langue sans une dialectologie et surtout sans une géographie linguistique complète et bien établie (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXX, 1929, p. 200). En effet, malgré l'action constante des autorités en faveur des langues littéraires qui ont eu la chance d'être haussées à la dignité de langues nationales, les dialectes ont depuis longtemps cessé d'être considérés par la science comme des « jargons informes et grossiers, fruits de l'ignorance et du caprice ». Leur importance capitale pour toute étude linguistique est aujourd'hui indéniable ; ils constituent des témoignages vivants qui ont pour le linguiste au moins la même valeur que les plantes pour le botaniste, les objets et les coutumes pour l'ethnographe et le folkloriste, et les documents d'archives pour l'historien.

La matière qui reste à engranger est tellement vaste dans ce domaine que les nombreux travaux réalisés jusqu'à présent ne peuvent être considérés que comme des études encore préliminaires pour sauver de l'oubli le trésor spirituel des peuples, passé jusqu'à nous uniquement par tradition orale.

Or, on fait des fouilles, on entasse des objets de toute sorte dans des musées divers, on dépouille les documents historiques, on photographie les pièces les plus précieuses des archives, on crée de magnifiques jardins zoologiques, etc., mais on fait encore si peu pour sauver les parlers des humbles qui n'ont pas eu la possibilité de s'approprier une langue policée. Et pourtant, ces parlers constituent des documents d'une importance capitale pour l'histoire du langage humain. Mais ce dernier, étant du domaine de l'esprit, ne retient pas l'attention des gens, qui aiment mieux voir des objets que des « mots » rangés dans des fichiers.

Le linguiste doit toutefois admirer le travail sans relâche des dialectologues qui ont quitté leur cabinet de travail pour passer de nombreux

jours dans la compagnie des fidèles gardiens du langage naturel, lequel n'a connu que rarement l'honneur d'être employé comme langue écrite. Leurs contributions constituent aujourd'hui une documentation très précieuse pour retracer l'histoire de l'évolution du langage humain, car les anciens textes, dont le linguiste dispose pour reconstituer l'histoire d'une langue, n'ont jamais été écrits pour reproduire le parler courant et leur analyse demande une critique toute particulière et un travail immense.

Cependant, le linguiste se trouve submergé par les innombrables faits nouveaux mis à sa disposition par les dialectologues, et il considère parfois comme une tâche trop rude l'analyse d'une carte linguistique où les faits du langage parlé ne se présentent plus dans un ordre méthodique, mais dans une sorte de fermentation ; sans cesse, dans les patois, l'esprit fait sauter les cadres rigides, et il faut un gros effort pour coordonner et interpréter les faits linguistiques.

Or, les cartes dialectales doivent avoir pour le linguiste qui désire connaître l'évolution du langage au moins la même importance qu'ont les cartes physiques pour le géographe qui examine la configuration du sol.

Seules les cartes linguistiques peuvent montrer la complexité des faits du langage libre de toute convention, ainsi que la dernière phase du développement plusieurs fois séculaire des parlers locaux. Rédigées d'après un plan mûri et d'après une méthode exempte de toute idée préconçue, elles seules peuvent illustrer, pour n'importe quelle langue, le sort des mots et leur histoire, leurs « luttes » contre les vocables ayant un corps phonique presque identique, les influences qu'ils ont subies sous l'action des centres culturels, économiques et sociaux, la manière dont les vocables s'adaptent aux changements que leur impose le progrès de la civilisation contemporaine, ainsi que la façon dont les parlers locaux conservent encore des anciens termes, témoins du passé.

L'étude des dialectes s'avère de jour en jour plus complexe et de beaucoup plus instructive que celle des langues littéraires, qui ont d'ailleurs, elles aussi, à leur base un dialecte d'une région quelconque, employé par les écrivains célèbres d'un pays.

L'examen des cartes dialectales introduit le linguiste dans la *biologie* et dans l'histoire de l'évolution du langage. Le linguiste, il est vrai, n'aura plus sur son bureau de travail des « squelettes » de langage, qui peuvent facilement être répartis sous les étiquettes des « lois phonétiques », mais disposera d'une « photographie » aussi exacte que possible du langage vivant, dont l'examen approfondi peut lui faire entrevoir des phases d'évolution d'une langue quelconque que les textes écrits ne peuvent pas lui révéler. Mais cet examen doit toujours se faire en étroite collabo-

ration avec plusieurs disciplines, afin de pouvoir mieux reconstituer les phases de l'évolution séculaire des langues et de leurs dialectes.

Il y a plus d'un siècle que Charles Nodier a affirmé « que tout homme qui n'a pas soigneusement exploré les patois de sa langue ne la sait encore qu'à demi », et cette assertion est aujourd'hui considérée par plusieurs dialectologues et linguistes comme un véritable axiome.

Si l'étude des dialectes reste l'un des premiers devoirs de la linguistique contemporaine, leur enregistrement comporte d'énormes difficultés, lorsque le dialectologue ne se contente pas de faire un simple travail de lexicographe, mais veut donner des détails sur la biologie du langage, c'est-à-dire sur la marche de l'esprit sous les mots qui sont en quelque sorte son vêtement.

On considère trop souvent l'étude des patois comme une tâche très facile. L'on croit qu'il suffit de quitter une ville, de séjourner quelque temps à la campagne en interrogeant un certain nombre de paysans qui connaissent encore le vieux langage du pays, de noter un bon nombre de textes dialectaux et de rapporter cette récolte, pour préparer une belle étude dialectologique, qui permettra souvent d'obtenir un grade universitaire.

Un bon nombre de travaux dialectologiques de tous les domaines linguistiques appartiennent à la catégorie sommairement caractérisée ci-dessus. Dans bien des pays pour obtenir un grade universitaire nécessaire à leur carrière, les étudiants sont tenus de présenter une contribution scientifique. Très souvent dans le domaine de la dialectologie, le travail une fois publié, l'activité des diplômés cesse à jamais.

J'ai depuis longtemps la conviction qu'un progrès des théories linguistiques n'est réalisable que par un examen plus minutieux des faits dialectaux et par une méthode plus affinée dans les enquêtes linguistiques.

Il est indispensable pour cela, de connaître de façon approfondie le développement de la dialectologie et les méthodes suivies jusqu'à présent dans ce domaine.

Mes recherches dans cette direction ont commencé il y a plus d'une vingtaine d'années. En 1926, j'ai publié un premier essai qui devait me servir en quelque sorte de guide pour la réalisation de l'Atlas linguistique roumain (cf. mon travail *Buts et méthodes des enquêtes dialectales*, dans les *Mélanges de l'École roumaine en France*, 2e partie, 1926). L'expérience acquise depuis lors (au cours d'enquêtes dialectologiques dans plusieurs pays romans et surtout dans plus de 300 localités de mon pays pour l'Atlas linguistique roumain, ainsi que lors de la publication de plus de 700 cartes linguistiques) m'a poussé à accorder dans mon enseignement universitaire la plus grande importance à la méthode d'exploration dialectale. En effet, plusieurs années de suite, j'ai donné à la Faculté des Lettres de l'Université de Cluj des cours concernant les méthodes d'enquêtes, en les complétant par des exercices sur place, car

la théorie sans pratique n'est rien dans ce domaine. Les futurs chercheurs devaient s'apercevoir par eux-mêmes des nombreux problèmes que soulève un examen soigné des parlers vivants. De plus, en interprétant des cartes linguistiques dans les travaux de séminaire, il fallait toujours commencer par examiner la méthode des chercheurs, avant d'analyser les données dialectales, qui sont toujours conditionnées — je ne cesse de le répéter — par le procédé d'enquête.

Vu l'importance capitale des patois dans l'histoire de tous les peuples, il fallait tenter d'exposer dans ses grandes lignes le développement de la dialectologie et de ses méthodes.

Cet examen offrira en outre aux chercheurs des indications très utiles, je l'espère, sur le degré de confiance que méritent les matériaux linguistiques recueillis par des enquêtes sur place.

Je crois nécessaire d'indiquer la distribution de la matière dans mon ouvrage. Elle est divisée en deux grandes parties :

1º La *dialectologie romane*, où j'ai groupé les travaux par domaines linguistiques et non par pays. Puisqu'il s'agit d'un examen dialectologique, ce groupement me paraît plus légitime que celui qui tiendrait compte seulement des frontières politiques, lesquelles ne coïncident pas toujours avec les limites linguistiques.

Cette partie de mon exposé est plus développée que la seconde, parce que je m'adresse avant tout aux romanistes, et que les recherches dans les autres domaines linguistiques ont été presque toutes déterminées ou influencées par les grandes réalisations de la dialectologie romane.

2º La *dialectologie non romane*, où la matière est distribuée non seulement par groupes linguistiques, mais aussi par pays, afin de faire mieux apparaître les grandes réalisations dialectologiques propres à chaque pays non roman.

Vu l'étendue du sujet, il a fallu limiter cette partie de mon exposé aux travaux dialectaux les plus importants, qui pouvaient offrir, avec un aperçu du développement de la dialectologie, des informations utiles sur les méthodes d'enquête employées.

Dans la *première* partie, j'ai donné des indications sur la division dialectale des parlers et sur le nombre d'individus qui les emploient. Ces indications n'ont qu'un caractère d'information, puisqu'il y a souvent, concernant ces problèmes, des discussions qui ne pouvaient pas retenir mon attention. Dans la *seconde* partie, j'ai dû supprimer ou réduire fortement ces indications, pour ne pas enfler démesurément cet ouvrage qui dépasse largement les dimensions prévues.

Quant à la méthode, je me suis toujours efforcé de déterminer le plus exactement possible, pour chaque grand domaine linguistique, les phases les plus caractéristiques du développement de la dialectologie, car le point de vue historique me paraît essentiel dans une tentative de ce genre. Cette présentation permet de mieux reconnaître l'évolution et le rayonnement des idées qui ont déterminé les grandes œuvres dialectologiques considérées comme des modèles pour les enquêtes dialectales.

Dans la partie consacrée exclusivement aux travaux dialectaux, j'ai dû faire un choix, où intervient évidemment un élément subjectif. Il fallait en tout premier lieu dégager la méthode appliquée à l'étude des patois, et celle-ci devait être cherchée dans les travaux qui pouvaient offrir des informations plus amples et plus importantes.

Les travaux d'interprétation, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas appuyés sur des matériaux *recueillis personnellement par les auteurs*, n'ont pas pu être pris en considération. Il serait indispensable, je le crois du moins, qu'on esquisse un jour aussi *les résultats de la dialectologie*, quand tous ces travaux occuperont la place d'honneur qu'ils méritent.

On devrait en outre rédiger une *bibliographie critique* des travaux de dialectologie ; les bibliographies qui ne donnent que des titres ne pourront jamais déterminer un progrès de la dialectologie. Il faut semer en terre scientifique les idées contenues dans les ouvrages, car elles seules peuvent germer : une coquille n'a jamais produit un noyer.

Les recherches scientifiques modernes réclament de plus en plus des instruments d'investigation qui puissent offrir des indications précises et dignes de toute confiance. Ces instruments faisant défaut dans la plupart des domaines de la dialectologie, il faut consacrer ses efforts et son temps à les créer et à faciliter ainsi le travail des successeurs.

Dans certains chapitres de mon ouvrage, j'ai dû souvent concentrer mon exposé pour pouvoir accorder une plus grande place aux travaux dialectaux qui offrent plus d'enseignements méthodologiques. En ce cas aussi, j'ai donné au lecteur quelques informations bibliographiques, pour l'aider à poursuivre des recherches de détail.

La bibliographie dans mon ouvrage est très réduite. Il m'a paru inutile de mentionner un grand nombre de travaux, comme on le voit souvent dans certaines contributions scientifiques contemporaines. En citant les revues, etc., *j'ai évité les sigles* qui sont particuliers à chaque domaine linguistique et dont on abuse dans les travaux contemporains, sans les expliquer : certains directeurs de revues n'impriment qu'une fois la liste des abréviations, notamment dans leur premier numéro.

Comme mon ouvrage concerne des domaines très différents, j'ai employé un système de renvoi destiné à orienter rapidement le lecteur. J'ai indiqué, au commencement de chaque chapitre, les abréviations qui y figurent.

Mon ouvrage contient un certain nombre de citations, pour la raison suivante : le chercheur contemporain est souvent trop pressé, et se contente fréquemment de puiser ses informations dans des ouvrages qui ne sont pas toujours bien documentés. C'est là la cause des nombreuses contradictions et affirmations erronées existant dans plusieurs travaux fondamentaux de notre discipline. Mon intention n'a pas été de mettre en relief les inexactitudes de certains chercheurs, mais de souligner par des textes ce qui peut être erroné dans leurs opinions.

On constate souvent qu'un chercheur est obligé de justifier sa méthode par des arguments qu'infirment les observations faites par un autre enquêteur. En ce cas, je me suis contenté d'un renvoi aux textes qui contredisent catégoriquement ces opinions.

Je dois en outre ajouter que j'ai renoncé à imposer au futur chercheur une méthode de recherche ; cela me paraissait injustifiable, puisque chaque méthode présente des avantages et des inconvénients. J'ai donc présenté aussi objectivement que possible les méthodes appliquées pour réaliser les plus importants travaux dialectaux, afin d'établir le *degré de confiance* que méritent les matériaux présentés.

Dans l'aperçu historique sur le développement de la dialectologie, et surtout dans mes conclusions, je me suis toutefois efforcé de tirer quelques enseignements méthodologiques et d'indiquer la meilleure voie à suivre dans une enquête dialectale.

Dans ce chapitre, j'ai voulu aussi signaler quelques contributions des enquêtes dialectales à la *linguistique générale*, qui se dégagent normalement d'un examen des méthodes. Ce chapitre pourra peut-être servir un jour comme point de départ à celui qui se chargera d'examiner les résultats de la dialectologie pour faire l'histoire du langage parlé en se fondant sur des documents d'une valeur indiscutable.

Les enregistrements de parlers vivants ont été eux aussi l'objet de mon étude. J'ai ajouté, à la fin de chaque grand chapitre, un exposé sommaire des plus importants enregistrements, ainsi que des travaux de phonétique qui me paraissent les plus caractéristiques. Les débuts de ces recherches sont souvent mentionnés dans la première partie de chaque grand chapitre.

L'examen des méthodes d'enquêtes linguistiques m'a amené à soulever un problème d'une importance capitale pour les études dialectologiques : la création d'un centre international de dialectologie. On sait aujourd'hui que le progrès dans un domaine scientifique est en rapport direct avec l'esprit de collaboration qui anime les chercheurs. Sans échanges d'idées, sans la connaissance approfondie de tout ce qui se passe dans d'autres domaines linguistiques voisins ou plus éloignés, le progrès des études dialectologiques est désormais presque impossible.

Je me rends parfaitement compte des obstacles qui s'opposent à la création d'un centre international de dialectologie, mais je crois cependant qu'on trouvera un jour une Université capable de réaliser ce vœu, puisqu'il s'agit d'accorder un abri commun à tous ceux qui s'efforcent de sauver de l'oubli le trésor dialectal, témoignage vivant de nos aïeux.

Les soixante-dix-sept planches veulent donner une idée plus concrète de la façon dont les matériaux dialectaux sont présentés sur les cartes linguistiques, ainsi que des divisions dialectales dans le domaine des langues romanes. J'aurais voulu augmenter le nombre des cartes pour les langues non romanes, mais il a fallu renoncer à ce désir, à cause des frais considérables qu'entraîne l'exécution des clichés.

Je considère comme un devoir de m'adresser aussi, dans cet avant-propos, aux enquêteurs et auteurs des travaux dialectaux, dont la méthode de travail est au fond l'objet principal de mon étude. Qu'ils veuillent bien me pardonner si je me suis permis de relever, dans les pages qui suivent, certains côtés faibles de leurs enquêtes linguistiques, tout en leur reconnaissant le mérite d'avoir apporté de remarquables contributions à la science. J'ai été en mesure de faire cet examen peut-être mieux qu'un autre, puisque j'ai aussi peiné comme eux pour enregistrer les parlers roumains. Il a donc été plus facile pour moi de découvrir les points faibles de leurs travaux.

En appuyant parfois sur ces critiques, je n'ai eu d'autre intention que de rendre plus aisé le travail des successeurs et de contribuer ainsi au développement de la dialectologie.

Comme l'écrit le savant italien G. Bottiglioni, « les divergences de méthodes ne peuvent pas nous empêcher, étant donné les graves difficultés que nous cherchons à surmonter, de nous sentir frères dans la commune besogne ».

En rédigeant cet ouvrage, qui embrasse plusieurs domaines souvent très éloignés de mes recherches personnelles, j'ai toujours eu, comme il se devait, le souci d'être le plus complet et le plus exact possible, aussi bien dans la présentation du développement de la dialectologie que dans l'exposé des méthodes d'enquête. Les bibliothèques que j'ai pu atteindre n'avaient pas toujours les ouvrages indispensables à l'élaboration d'un tableau fidèle de la dialectologie. Elles n'ont pas pu être complétées immédiatement dans la période de l'après-guerre. J'ai donc dû faire appel à la collaboration d'un grand nombre de maîtres, de collègues et de confrères qui étaient en mesure soit de me donner des informations supplémentaires, soit de me prêter les études désirées.

Je suis heureux de pouvoir affirmer hautement que cette collaboration ne m'a jamais manqué. Plusieurs maîtres linguistes, un grand nombre de collègues et de confrères ont bien voulu me donner des informations très utiles et exactes sur les travaux réalisés dans leur pays. Ce concours précieux a toujours été pour moi un encouragement dans mes efforts.

Qu'il me soit permis de dire ici qu'après avoir presque fini la rédaction de la première partie de cet ouvrage, j'ai eu l'honneur de passer en revue le développement de la dialectologie romane avec le maître J. Jud. Cette journée entière passée à Zollikon m'a donné la plus grande satisfaction scientifique, et il m'est très agréable de la rappeler à cette occasion.

Il est de mon devoir de mentionner ici *les noms des maîtres linguistes, des collègues et des confrères qui ont bien voulu me prêter leur concours précieux* en complétant la documentation de mon ouvrage. Leurs noms seront groupés par ordre alphabétique en trois divisions concernant : 1° la lecture de certains chapitres ; 2° les informations sur les travaux dialectologiques ; 3° le prêt de livres.

1° Plusieurs collègues ont lu avec beaucoup d'empressement et d'attention les chapitres que je leur ai envoyés. En leur réitérant mes remerciements les plus sincères, je mentionne leur nom, en indiquant entre parenthèses le chapitre de mon ouvrage auquel ils ont apporté leurs concours :

P. ANDERSEN (Danemark), A. BASSET (Domaine berbère), E. BLANCQUAERT (Belgique et Pays-Bas), M. de PAIVA BOLÉO (Le portugais), E. DIETH (Les Archives phonographiques de l'Université de Zurich ; Grande-Bretagne), H. DRAYE (Le centre de Louvain ; L'Institut d'Onomastique de Louvain), M. ERIKSSON (Suède), V. GARCÍA DE DIEGO (L'espagnol), Mgr P. GARDETTE (La région du Forez ; L'Atlas linguistique du Lyonnais ; La région du Dauphiné), P. GEIGER (L'Atlas de Folklore suisse), Mgr A. GRIERA (Le catalan), L. GROOTAERS (Belgique et Pays-Bas), R. P. W. A. GROOTAERS (Le chinois ; Le coréen), Mme Mathilde HAIN (L'Atlas du Folklore allemand), L. HAKULINEN (Langes finno-ougriennes ; Finlande), R. HALLIG (L'Atlas linguistique de la Lozère), R. HOTZENKÖCHERLE (L'Atlas linguistique de la Suisse alémanique), R. P. G. HULSTAERT (Domaine bantou), K. JABERG (Glossaire des patois de la Suisse romande), J. JUD (L'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale ; La région du Tessin ; Le groupe des Grisons) ; É. LEGROS (La région wallonne), J. MEJERS (Grand-Duché de Luxembourg), A. MIRAMBEL (Le grec moderne), W. MITZKA (Allemagne), Gr. NANDRIȘ (Langues slaves), W. PÉE (L'Atlas dialectal de la Flandre occidentale et de la Flandre française), L. REMACLE (Le français ; Le franco-provençal), A. SAARESTE (Estonie), A. SCHORTA (Le romanche-ladin), E. SCHÜLE (Glossaire des patois de la Suisse romande ; Tableaux phonétiques des patois suisses romands), G. SERRA (L'italien ; Le sarde ; Le dalmate), A. SOMMERFELT

(Langues celtiques ; Norvège), D. Strömbäck (Suède), L. Tesnière (Langues slaves), R. Weiss (L'Atlas de Folklore suisse), G. Vidossi (L'Atlas linguistique italien).

J'ai toujours indiqué, soit dans le texte même, soit en note, les informations complémentaires que je dois à ces collègues, et j'ai en outre signalé celles de leurs opinions qui diffèrent des miennes.

2° Le nombre des collègues et confrères qui ont bien voulu répondre à mes demandes concernant certains ouvrages de dialectologie est beaucoup plus grand. Il offre au lecteur un témoignage évident de l'esprit de collaboration qui anime tous les linguistes et les dialectologues.

Voici leurs noms : A. Alonso, P. Andersen, G. Bárczi, A. Basset, E. Blancquaert, V. Bertoldi, M. de Paiva Boléo, G. Bolognesi, G. Bottiglioni, J. Bourciez, E. Çabej, G. Contini, A. Dauzat, M. Deanović, R. de Sá Nogueira, R. Devigne, E. Dieth, M. Eriksson, Chan. F. Falc'hun, P. Fouché, Mgr P. Gardette, P. Geiger, B. Gerola, T. Gossen, Mgr A. Griera, L. Grootaers, R. P. W. A. Grootaers, Mme M. Hain, L. Hakulinen, R. Hallig, L. Hjelmslev, R. Hotzenköcherle, R. P. G. Hulstaert, Tr. Ioneşcu-Nişcov, K. Jaberg, J. Jud, St. K. Karatzas, H. Kurath, É. Legros, R. P. Marcelino de Castellví, P. J. Meertens, C. Merlo, K. Michaëlsson, A. Mirambel, Mlle Chr. Mohrmann, Gr. Nandriş, O. Nandriş, T. Navarro, J. Orr, E. Pauliny, W. Pée, E. Platz, J. Régulo Perez, L. Remacle, K. Roelandts, G. Rohlfs, M. Ruffini, A. Saareste, P. Scheuermeier, A. Schiaffini, A. Schorta, E. Schüle, G. Serra, A.Sommerfelt, D. Strömbäck, A. T. Szabó, A. Tausch, R. Todoran, E. Turdeanu, H. J. van de Wijer, V. Vážný, G. Vidossi, M. L. Wagner, R. Weiss, J. Warland, W. v. Wartburg, la Direction de l'Idiotikon (Zurich).

3° J'ai dû demander à un grand nombre de collègues et confrères de me prêter certains ouvrages de leurs bibliothèques personnelles ou de me faciliter l'acquisition de certains autres. Leurs réponses bienveillantes m'ont facilité la rédaction de mon ouvrage.

En leur réitérant mes remerciements sincères, je cite ici leurs noms : G. Ahlborn, A. Alonso, P. Andersen, R. Aramon i Serra, M. Atzori (†), A. Badía Margarit, A. Basset, C. Battisti, V. Bertoldi, E. Blancquaert, M. de Paiva Boléo, P. Bosch-Gimpera, G. Bottiglioni, V. Buescu, E. Çabej, G. Caragaţa, R. P. P. Carbon, Petre Ciureanu, R. P. G. Cosma, A. Dauzat, M. Deanović, R. de Sá Nogueeia, R. Devigne, E. Dieth, A. Dietrich, A. Doppagne, H. Draye, Chan. F. Falc'hun, P. Fouché, L. Gáldi, E. Gamillscheg, M. García Blanco, V. García de Diego, Mgr P. Gardette, D. Găzdaru, P. Geiger, R. P. A. Gemelli, W. Gerster, R. Giacomelli, R. P. F. Giet, Mgr A. Giera, L. Grootaers, R. P. W. A. Grootaers, Chan. P. Groult, L. Hakulinen, R. Hotzenköcherle, R. P. G. Hulstaert, J. Inez Louro, K. Jaberg, H. H. Jansen, O. Jodogne, J. Jud, St. K. Karatzas, O. Keller (†), L. Kettunen, O. Kjellén, G. G. Kloeke, A. Kuhn, H. Kurath, É. Legros, A. Lombard, A. Maissen, P. J. Meertens, H. Meier, C. Merlo, B. Migliorini, W. Mitzka, Mlle Chr. Mohrmann, A. Monteverdi, T.

Onciulescu, R. Oroz, O. Parlangeli, Şt. Paşca, W. Pée, J. Pérez Vidal, Sully-André Peyre, M. Piron, J. Régulo Pérez, A. Prati, J. Pult, L. Remacle, O. Ribeiro, K. Roelandts, G. Rohlfs, A. Roncaglia, A. Rosetti, Mario Ruffini, A. Saareste, A. Schiaffini, A. Schorta, E. Schüle, G. Serra, A. Steiger, G. Straka, D. Strömbäck, A. T. Szabó, C. Tagliavini, B. Terracini, L. Tesnière, P. Toschi, E. Turdeanu, M. Valkhoff, G. Vidossi, M. L. Wagner, R. Weiss, W. v. Wartburg, H. J. van de Wijer et A. Zamora Vicente.

L'aide des Bibliothèques, Instituts et Archives dialectales a été très appréciable. La documentation de mon ouvrage a été beaucoup facilitée par mon long séjour à Rome (1942-1947) en qualité de directeur adjoint de l'Académie roumaine de Rome, au cours duquel j'ai pu consulter de nombreux ouvrages dans les bibliothèques suivantes : *Biblioteca Apostolica Vaticana, Biblioteca Alessandrina, Biblioteca Vittorio Emanuele*, ainsi que dans les Bibliothèques de l'*École française d'archéologie*, de l'*Academia Belgica*, de l'*Accademia Svedese* et de l'*Istituto storico olandese*. J'ai pu en outre examiner quelques travaux dans la bibliothèque personnelle du regretté savant italien Giulio Bertoni.

Il m'a été possible d'obtenir des travaux de la part des bibliothèques de l'Université d'Upsal, de l'Institut d'Études catalanes (Barcelone), de l'Institut Antonio de Nebrija (Madrid), de l'Institut de Philologie de l'Université de Buenos-Aires, de l'Institut de Philologie romane de Rome, de la Bibliothèque polonaise de Paris, de l'Institut Grand-Ducal (Section de Linguistique, de Folklore et de Toponymie, Luxembourg), du Musée de la Langue roumaine (Cluj) et de l'École Normale Supérieure de Pise.

Lors de mon séjour à Lisbonne en 1948, j'ai pu compléter la documentation de mon ouvrage grâce à la bibliothèque du Centre d'Études philologiques, qui est très bien fournie surtout en ce qui concerne les domaines portugais, espagnol et catalan.

La Bibliothèque de l'Université de Louvain a cependant énormément facilité ma tâche par l'achat d'un grand nombre de travaux et par son service d'échange, qui m'a permis de consulter des ouvrages de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, de la Bibliothèque de Gand et de la Bibliothèque de Liège, sans déplacement ni perte de temps.

Un travail presque ininterrompu de plus de six ans m'a permis de réunir une documentation suffisamment complète pour esquisser le développement de la dialectologie et présenter les méthodes suivies pour l'étude des patois.

Le fruit de mon travail a failli être anéanti à la fin de l'année 1947, lorsqu'il m'a fallu choisir entre la fidélité à mes conceptions de vie et l'obéissance aux dispositions d'une « autorité » qui voulait imposer ses propres vues.

Ma ferme décision de ne pas transiger avec mes principes de vie m'a obligé à abandonner l'Académie roumaine de Rome, à placer mes livres et les fiches de mon ouvrage dans le sous-sol de la maison d'un collègue de Rome, et à chercher la possibilité d'assurer de quelque façon l'existence de ma famille.

La solidarité intellectuelle du monde occidental s'est montrée dans mon cas spécialement secourable. Plusieurs personnalités et collègues ont bien voulu me prêter leur appui très précieux et faciliter le travail d'un homme devenu officiellement apatride.

Qu'il me soit permis de mentionner en tout premier lieu, avec la plus profonde gratitude, Son Éminence le Cardinal E. Tisserant, qui a daigné m'obtenir, dans ces moments très difficiles, l'hospitalité d'un couvent de Rome.

L'attention confraternelle du maître Jakob Jud, de mes collègues Mgr Pierre Gardette, Eugen Dieth, Giandomenico Serra, Bengt Hasselrot, Jakov Malkiel, le Dr Mario Bottaliga et de mon compatriote, le Rév. Père Gheorghe Cosma a été pour moi une précieuse consolation. Je leur en suis sincèrement reconnaissant.

Retiré dans la chambre du couvent de Rome, j'ai toutefois continué la rédaction de certains chapitres de mon ouvrage, dont les fiches pouvaient être transportées assez facilement. Il y a donc dans mon étude des pages qui me rappellent que le travail scientifique reste la seule satisfaction dans les moments les plus difficiles de la vie d'un chercheur. La publication de mon ouvrage dans ces conditions me paraissait un rêve, mais la joie que procure la recherche patiente m'a donné le courage de le continuer.

L'Université de Louvain a été la première qui a bien voulu ouvrir ses portes à un chercheur dans la peine, et cela grâce aussi à une recommandation chaleureuse de la part de mon collègue, Mgr P. Gardette, recteur des Facultés catholiques de Lyon.

L'aimable invitation de Mgr H. van Waeyenbergh, recteur de l'Université catholique de Louvain, constitue pour moi un événement d'importance capitale dans ma vie nouvelle.

Une fois arrivé à Louvain, j'ai été accueilli de la manière la plus chaleureuse par Mgr H. van Waeyenbergh, qui m'a toujours honoré de ses conseils très précieux et d'un appui très efficace pour me permettre de continuer mes recherches scientifiques.

Mes collègues A. Carnoy, le Chanoine A. de Meyer, J. van de Wijer, U. Vaes, le Chanoine Sobry, le Chanoine P. Groult, Ch. de Trooz, O. Jodogne, J. Hanse et H. Draye m'ont témoigné une attention soutenue, dont je leur sais gré.

En reprenant ainsi la rédaction de mon ouvrage dans des conditions meilleures, j'ai pu compléter ma documentation d'une façon satisfaisante, grâce aux travaux trouvés à la Bibliothèque de l'Université de Louvain et à l'appui très précieux dont je suis redevable à mon très honoré collègue E. van Cauwenbergh, bibliothécaire en chef.

Quant à la publication de mon ouvrage, je tiens à souligner tout spécialement que, sans le soutien et les conseils de Mgr H. van Waeyenbergh, mon étude n'aurait pas été imprimée en Belgique.

La publication de mon ouvrage n'a été possible que grâce à l'appui de la Fondation Universitaire de Belgique, du Comité International Permanent de Linguistes, de l'UNESCO, du Comité de direction du Recueil de travaux d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain et d'un bon nombre de collègues et confrères, qui ont bien voulu retenir des exemplaires.

Je dois en outre remercier particulièrement le *Romanian Catholic Relief Committee* et le *Comité roumain* d'Amérique qui se sont empressés — le premier grâce à la proposition des Rév. Pères M. Todericiu et O. Bârlea, le second grâce à la décision prise par M. A. Cretzianu — de retenir un certain nombre d'exemplaires.

Que Mgr le Recteur de l'Université catholique de Louvain, la Direction de la Fondation Universitaire de Belgique, le Comité International Permanent de Linguistes, l'UNESCO, la Direction du Recueil de travaux d'histoire et de philologie, le R. P. Louis Puşcaş, président du *Romanian Catholic Relief Committee* et M. Alexandru Cretzianu, membre du Comité roumain, veuillent bien trouver ici l'expression de ma gratitude la plus profonde et la plus sincère.

Enfin, la révision du texte au point de vue du style a été l'un de mes soucis constants. Pendant mon séjour à Rome, les Rév. Pères Sévérien Salaville et Martin Jugie, A. A., et mes confrères Jacques Arrighi et É. Jossier ont revu une partie de mon ouvrage.

Cependant, une révision complète a été faite par un étudiant suisse, Hans Scheidegger, élève de mon collègue et ami S. Heinimann, de l'Université de Berne. M. H. Scheidegger a en outre bien voulu me rendre le service très précieux de contrôler dans les bibliothèques suisses de nombreuses citations de textes qui ne se trouvaient pas dans les bibliothèques belges, et de me donner un bon nombre d'informations supplémentaires dont je lui sais bon gré. Pour cette tâche ingrate dont il a bien voulu se charger, je le remercie de tout cœur.

Et, pour la correction des épreuves, j'ai eu le bienveillant concours de plusieurs collègues et confrères dont voici les noms : G. Garitte, M. Michaux, l'abbé G. Fransen, L. Remacle, l'abbé J. Mogenet, K. Roelandts et les Rév. Pères J. Cornélis et D. Deraedt, A. A. Je leur réitère ici l'expression de mes remerciements les plus sincères.

Pour terminer, je remercie sincèrement la maison J. Duculot, qui a donné tous ses soins à la réalisation technique de cet ouvrage ainsi que la maison J. Malvaux, qui a exécuté les clichés.

Louvain, juin 1950.

SEVER POP

# INTRODUCTION

## Aperçu historique sur le développement de la dialectologie.

« Le romanisme est le domaine qui se prête le mieux à illustrer les développements linguistiques, et celui où les méthodes qui conviennent à l'histoire des langues se laissent le mieux discuter » (A. MEILLET, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIV, 1923 nº 74, p. 80).

C'est seulement à la fin du XVIII^e siècle que les dialectes ont retenu d'une manière constante l'attention des linguistes ; auparavant, les recherches portaient principalement sur le problème de la formation des langues littéraires et de l'évolution du langage, car les théories de l'antiquité dans ce domaine ne satisfaisaient plus les savants. Pendant plusieurs siècles, on a cherché avec acharnement une solution à ces questions. Il serait injuste de ne pas donner au moins un aperçu des travaux et des événements qui ont préparé la voie à la linguistique moderne. Nous ne mentionnerons, bien entendu, que les plus importants.

Aux XII^e et XIII^e siècles sont fondées les Universités de Bologne (vers 1100), de Paris (vers 1150) et de Padoue (1222), qui deviennent des centres importants pour les études de droit et d'histoire. Tout chercheur considère alors comme une sorte de devoir d'aller s'instruire en Italie (p. 475) (1).

Au XII^e siècle, Giraldus Cambrensis (Girald Barry), neveu de l'évêque de Saint-David et chapelain de Henri II, entreprend un voyage en Irlande et a ainsi l'occasion de recueillir des matériaux pour sa Topographie de l'Irlande, qui, en 1187, fut lue publiquement à Oxford pendant trois jours (*Biographie universelle*). Il fait, dans sa vie, trois voyages en Italie et affirme, dans son ouvrage *Descriptio Cambriae* (1194), avoir observé des rapports intimes entre le gallois, le grec et le latin. Il a été conduit à énoncer cette thèse, affirme V. Tourneur, parce que, avec Gildas et Nennius, il croit à l'origine troyenne des Bretons (*Esquisse*, 110) (pp. 928-929).

(1) Sauf indication contraire, je renvoie, dans ce chapitre, aux pages correspondantes de mon étude.

En 1246, La Société des Notaires de Bologne fait la première tentative en vue de l'unification de l'italien : elle exige des candidats au diplôme de notaire la connaissance des écritures en langue vulgaire (p. 474, note 3).

Au commencement du XIV$^{e}$ siècle, Dante démontre l'unité linguistique de l'Europe et des pays romans ; il passe en revue les dialectes italiens, qu'il divise en quatorze catégories, et fonde sur eux la langue écrite, dont il est le principal créateur. Grâce à lui, l'italien se fixe plus tôt que les autres langues romanes, et leur sert d'exemple (pp. 474-475).

La tentative des bourgeois de Toulouse, toujours au commencement du XIV$^{e}$ siècle, en vue de défendre la langue d'oc, n'a pas eu de résultats appréciables (p. 283).

La Renaissance apprend aux peuples de l'Europe et surtout aux grammairiens comment les Grecs, puis les Romains ont pu imposer leur langue aux peuples vaincus, et qu'il faut bien codifier une langue pour qu'elle devienne un moyen d'expansion nationale (L. Kukenheim Ez., *Contribution à l'histoire de la grammaire italienne*, p. 202). Dès cette époque, les grammairiens se jugent capables de diriger le développement des langues en leur imposant des règles que l'État appuie souvent de son autorité.

Le roi D. Duarte du Portugal donne, dans son ouvrage le « Loyal conseiller », des indications pour bien traduire en portugais (pp. 441-442), et reconnaît, par exemple, que le terme portugais *saudade* « regret » n'a pas d'équivalent dans d'autres langues.

A la même époque, l'Italien Flavio Biondo da Forlì (qui signait Blondus Forliviensis) soutient que l'italien parlé n'est qu'une continuation normale du latin ancien (cf. *Enciclopedia italiana*) et qu'il est possible de rédiger une grammaire de la langue « vulgaire » (p. 475).

L'Espagnol Elio Antonio Nebrija publie en 1492, après un séjour de dix ans en Italie, la première grammaire d'une langue romane ; pour cette raison, le savant A. Griera le considère comme le père et le fondateur de la philologie moderne (pp. 387-388).

A la fin du XV$^{e}$ siècle, on se sert pour la première fois de l'*Oraison dominicale* pour révéler l'aspect de langues presque inconnues à cette époque. C'est le cas dans l'ouvrage *Reisen des Johannes Schiltberger aus München in Europa, Asia und Afrika von 1394 bis 1427*, qui obtint un succès considérable ; il eut au XV$^{e}$ siècle six éditions, dont la dernière est datée de Francorft 1494 (1).

Au XVI$^{e}$ siècle, l'impulsion de la Renaissance se manifeste nette-

(1) Cf. l'édition publiée par Valentin Langmantel, *Hans Schiltbergers Reisebuch nach der Nürnberger Handschrift herausgegeben* (Tubingen, 1885, in 8°, V-197 p.), qui contient des spécimens de l'Oraison dominicale en langue tatare (p. 38) et arménienne (p. 157).

ment dans le domaine de la grammaire. Au cours de ce siècle, l'Italie produit à peu près soixante grammaires, la France plus de trente-cinq et l'Espagne une vingtaine (p. 475). Le nombre des étrangers qui fréquentent les Universités italiennes est remarquable (p. 475).

Le cardinal italien P. Bembo, l'un des plus célèbres écrivains du XVI^e^ siècle, enseigne avec méthode dans son ouvrage *Prose della volgar lingua* (1^re^ édition, Venise, 1525), les règles de la langue toscane, et influence fortement l'activité de Balthasar Castiglione, dont le livre *Il cortegiano* (imprimé en 1528) sera une sorte de modèle pour l'Espagnol Juan de Valdés. Ce dernier considère la langue de la Cour comme la norme suprême, et découvre dans l'espagnol des éléments préromains, germaniques et arabes, à côté d'éléments latins qui prévalent. Juan de Valdés reconnaît en outre certaines évolutions phonétiques et le rôle de l'homonymie dans l'économie du langage ; il soulève aussi le problème des mots d'emprunt qui doivent enrichir l'espagnol (pp. 388-389).

Dans la première moitié du XVI^e^ siècle, on prend les premières mesures contre l'emploi des dialectes. En effet, l'Acte d'Union du Pays de Galles à l'Angleterre (de 1535) contient, dans sa troisième clause, une disposition qui stipule que « la jouissance de toute espèce de charge sur tous les États du Roi serait refusée aux personnes employant la langue galloise... à moins qu'elles n'adoptassent la langue anglaise » (p. 928). Trois ans plus tard (en 1539), des mesures identiques sont prises en France par François I^er^ dans son ordonnance de Villers-Cotterets (p. 9).

Le savant hébraïsant, géographe et mathématicien, Sébastien Munster mentionne, dans son ouvrage *Cosmographia universalis* (en latin et en allemand, 1544), quelques mots appartenant aux parlers saxons de Transylvanie, afin de mettre en lumière la communauté linguistique entre ces parlers et les idiomes allemands appartenant au francisque de la Moselle (p. 783).

Le Gallois William Salesbury fonde la lexicographie galloise, en composant d'abord (vers 1546) un recueil de proverbes et plus tard (en 1547) un dictionnaire gallois-anglais devant permettre aux Gallois d'acquérir la connaissance de l'anglais (p. 929). Il rédige en outre un traité de la prononciation galloise à l'usage des Anglais résidant au Pays de Galles (p. 929).

En 1549, Joachim du Bellay publie sa *Défense et illustration de la langue française*, considérée comme le manifeste de l'école de Ronsard ou de la Pléiade, où il expose les moyens d'enrichir la langue française : l'emprunt de mots aux Grecs et aux Latins, la formation de mots composés, ainsi que l'emploi de termes dialectaux. Une bonne partie de son ouvrage est traduite littéralement du *Dialogo delle lingue* composé sept ans plus tôt par Sperone Speroni, ce qui prouve l'importance de l'exemple italien pour la formation de la langue française (H. Scheidegger).

Un médecin et naturaliste suisse, Conrad Gesner (ou Gessner) (1) publie en 1555 à Zurich le premier recueil de vingt-deux spécimens de l'Oraison dominicale. Pour lui, l'établissement de la parenté des langues est une des tâches les plus importantes du chercheur ; comme tous ses contemporains, il considère l'hébreu comme la langue la plus pure. A partir de cette date, les versions de l'Oraison dominicale augmentent, et chaque érudit se fait un devoir de réunir de tels spécimens. On ouvre ainsi la voie aux enquêtes par correspondance (cf. pp. 783-784).

Le marchand et homme de lettres italien Filippo Sassetti (né en 1540, mort en 1588) entreprend un voyage de Lisbonne aux Indes et de là envoie des lettres en Italie, où il donne de précieuses indications sur les langues du pays. Dans sa seconde lettre (1585), il souligne l'identité du sanscrit avec plusieurs langues européennes, montrant ainsi une intuition empirique de la parenté linguistique bien avant W. Jones à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (*Enciclopedia italiana*).

En 1584, Léonard Salviati entreprend la traduction en douze dialectes de l'Italie de la neuvième nouvelle de la première journée du Décaméron de Boccace, afin de mettre en lumière les différences entre la langue écrite et la langue parlée (pp. 477-478). Le Vocabulaire publié par l'*Accademia della Crusca*, dont la rédaction est due à la proposition de Salviati, aura une grande influence sur les travaux similaires qui paraîtront plus tard (p. 475).

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, l'érudit gallois Edward Lhwyd affirme que toutes les langues dites celtiques sont étroitement parentes entre elles ; pour cette raison Victor Tourneur le considère comme le premier fondateur de la philologie celtique comparée (p. 935).

En 1630, le roi Gustave-Adolphe de Suède recommande, dans une résolution officielle, l'étude des dialectes et des noms de lieu (p. 852, note 1).

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVIII<sup>e</sup>, le philosophe G. W. Leibniz cherche à enrichir la langue littéraire allemande par des mots d'origine patoise, en accordant une grande attention à tous les idiomes de la famille des langues germaniques ; il obtient souvent par correspondance des informations plus précises (p. 783).

Dans son ouvrage *Atlantica* (Upsal, 1675), le savant suédois Olof Rudbeck (né en 1630, mort en 1702), médecin et botaniste distingué, affirme avoir retrouvé en Suède l'Atlantide de Platon. Son fils, Olof Rudbeck (né en 1660, mort en 1740) voyage en Laponie et s'occupe de médecine et de philologie ; il soutient la parenté des Hébreux, des Lapons, des Goths et des Chinois, etc.

(1) Né en 1516, mort en 1565. Il suivit les cours du célèbre jurisconsulte français Jacques Cujas, étudia la philologie et l'hébreu, puis, sous la direction du Suisse Jean Frisius, les langues orientales. Il est l'auteur d'ouvrages de médecine et de zoologie.

A la fin du siècle, le philologue et antiquaire anglais Georg Hickes (né en 1642, mort en 1715) affirme, dans son ouvrage *Institutiones grammaticae anglo-saxonicae et moeso-gothicae* (Oxford, 1689), que l'anglais, le saxon, etc. dérivent du moeso-gothique, et l'islandais, le suédois, le danois, etc. du suévo-gothique ; il fait un tableau des rapports de ces langues avec le grec, le latin et le franco-théodisque. Il traite en outre des dialectes de la langue anglo-saxonne (cf. Ch. Pougens, *Essai sur les antiquités du Nord*, 2e éd., Paris, 1799, pp. 22-33).

Au courant du XVIIIe siècle, les travaux concernant directement ou indirectement la dialectologie sont nombreux. Je ne puis signaler que ceux qui me semblent les plus caractéristiques.

En 1711, l'orientaliste Joh. Joachimus Schroeder (né en 1680, mort en 1756) publie à Amsterdam une grammaire arménienne, intitulée *Thesaurus linguae armenicae antiquae et hodiernae* (in-4°).

Le Portugais D. Jerónimo Contador de Argote soutient en 1721 la nécessité d'enseigner en premier lieu la grammaire de la langue vulgaire, avant de faire comprendre aux élèves la grammaire latine ; il consacre, quatre années plus tard (en 1725), un chapitre aux dialectes portugais (p. 442).

Le religieux minime Sauveur André Pellas publie en 1723 un *Dictionnaire provençal et françois* (p. 283).

En Suède, l'archevêque Erik Benzelius engage en 1726 ses prêtres (et antérieurement, ses étudiants d'Upsal) à noter les provincialismes, inaugurant ainsi dans ce pays une enquête par correspondance (p. 852, note).

Le moine Martín Sarmiento entreprend à partir de 1730 des enquêtes sur place en Galice ; il note soigneusement les noms des objets, et affirme la nécessité que la jeunesse apprenne le latin par l'intermédiaire de sa langue maternelle. Il recommande la rédaction d'un dictionnaire général des langues romanes et envisage des lois phonétiques pour déterminer l'origine des mots, ainsi que l'histoire des choses et de leurs propriétés (pp. 390-391).

L'érudit espagnol Gregorio Mayans y Siscar publie en 1737 un ouvrage sur l'Origine de la langue espagnole, qu'on peut considérer comme une sorte de grammaire historique ; il y expose d'une façon rudimentaire les lois qui déterminent l'évolution du langage, en précédant ainsi d'un siècle, la Grammaire des langues romanes de F. Diez (pp. 389-390).

En 1743, M. Richey publie son *Hamburgisches Idiotikon* (p. 738). Au Danemark, on fonde en 1745 la « Société danoise pour l'histoire et la langue de la patrie » (p. 880).

Erik Pontopidan, pasteur de la cour à Copenhague, publie en 1749 le premier ouvrage lexicologique, où sont enregistrés les mots dialectaux norvégiens que les Danois ne comprennent pas. Il se propose d'éclairer et d'améliorer la langue commune, et considère les dialectes comme les restes authentiques de l'ancienne langue commune du Nord (p. 880).

A partir de 1751, les botanistes pratiquent la méthode par correspondance afin de mieux connaître les noms populaires des plantes (pp. 106-107).

L'abbé Pierre-Augustin Boissier de La-Croix-de-Sauvages expose, en 1756, les difficultés qu'éprouvent les Provençaux lorsqu'ils doivent s'exprimer en français (pp. 283-284). N. Desgrouais publie en 1766 son ouvrage *Les Gasconismes corrigés*, qui eut plusieurs éditions (p. 284).

En 1758, Élie Bertrand examine pour la première fois la formation de la *langue romande* de la Suisse occidentale, en essayant de délimiter ses principaux dialectes et de fixer ses limites par rapport à l'allemand (p. 161).

Martin Felmer veut, en 1764, déterminer l'origine des Saxons de Transylvanie, en s'appuyant sur les données offertes par la toponymie (p. 784). Deux chercheurs allemands, E. Tiling et Dreyer publient à partir de 1767 l'ouvrage *Versuch eines Bremisch-Niedersächsischen Wörterbuchs*, considéré comme l'un des premiers dictionnaires dialectaux (p. 738).

L'ouvrage le plus remarquable de cette période est cependant le *Glossarium Suiogothicum* (Upsal, 1769, 2 vol., in-fol.), où J. Ihre donne non seulement l'explication raisonnée des mots de la langue suédoise, mais aussi des observations sur les analogies et sur les étymologies des langues en général. Il recommande non seulement l'étude de l'islandais qu'il considère comme celui de tous les anciens idiomes du Nord qui s'est le mieux conservé dans sa pureté originelle mais aussi celle des dialectes allemands et anglo-saxons (Ch. Pougens, *Essai sur les antiquités du Nord*, 2e éd., 1799, pp. 74-113 ; cf. aussi mon étude, p. 852).

Jacques le Brigant publie en 1779 son ouvrage *Elémens de la langue des Celtes Gomérites*, qui contient le texte de la parabole de l'Enfant prodigue traduit en breton, texte qui servira dans les futures enquêtes par correspondance (p. 932).

L'abbé roumain Samuil Micu (Klein) publie en 1780 ses *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae*, afin de montrer l'origine latine de la langue roumaine (p. 671).

Le Père Lorenzo Hervas y Panduro (né en 1735, mort en 1809), célèbre philologue, étend ses recherches plus loin qu'aucun savant ne l'avait jusqu'alors tenté : il veut donner une vue d'ensemble sur les langues connues du monde entier, avec des spécimens en caractères latins. La réalisation d'un travail aussi vaste ne fut possible que grâce à son séjour prolongé en Amérique, où il apprit plusieurs idiomes locaux pour expliquer aux Indiens les vérités du christianisme. Une partie des matériaux a été recueillie soit par l'auteur en personne, soit par d'autres missionnaires. Hervas mit à profit les trésors littéraires du collège de la Propagande et ceux de la bibliothèque du Vatican, où il exerça les fonctions de bibliothécaire. Les travaux de Hervas qui ont un rapport avec la dialecto-

logie sont les suivants : 1° *Catalogo delle lingue conosciute e notizia della loro affinità e diversità* (1784, 6 vol. in-4° ; traduit en espagnol, Madrid, 1800-1805) ; 2° *Vocabolario poliglotto con prolegomeni sopra più di CL lingue* (1787 ; l'ouvrage contient 150 mots) ; 3° *Saggio pratico delle lingue con prelogomeni e una raccolta di Orazioni dominicali in più di trecento lingue e dialetti* (1787). Ce volume est mieux rédigé que tous ceux qui avaient été publiés jusqu'à cette date (cf. Adelung, *Mithridates*, p. 15 note de mon étude). L'auteur range les langues d'après les pays où elles sont parlées et d'après leur degré d'affinité. Les spécimens des Oraisons dominicales sont suivis de cantiques en caractères latins. Le texte est accompagné d'une traduction littérale et de remarques grammaticales. On considère cette contribution du Père Hervas comme une mine inépuisable de renseignements sur les idiomes, les dialectes et les patois les plus divers, ainsi que sur l'origine des peuples et leurs migrations. Il s'agit de la première grande enquête linguistique à l'échelle mondiale, qui a sûrement influencé les ouvrages de Pallas et d'Adelung.

En 1787, Pierre-Simon Pallas commence la publication de son Vocabulaire comparatif des langues de la terre, réalisé d'après les conseils de Leibniz et sous les auspices de Catherine II, l'impératrice de Russie (pp. 14-15).

En 1789, Ph. Bridel, pasteur à Montreux, publie un ouvrage où il décrit sommairement l'état des patois de la Suisse romande, en regrettant le fait qu'une barrière commence à s'établir entre la haute classe sociale qui parle plutôt le français et le peuple qui emploie encore le parler des aïeux (p. 162).

En 1790, l'abbé Grégoire entreprend en France une enquête en vue de connaître l'état des patois (pp. 6-7).

En 1791, l'Espagnol Gaspar Melchior de Jovellanos établit, en suivant les idées du moine Sarmiento, un plan pour la rédaction d'un Vocabulaire des Asturies ; il donne des instructions aux correspondants (qui doivent vivre dans les campagnes et non dans les villes) et exprime des idées très claires sur l'évolution du langage et sur l'importance des dialectes (pp. 391-394).

Au commencement de l'année 1794, on décide en France d'établir dans chaque commune un instituteur qui doit enseigner la langue française (pp. 9-10). La même année, on condamne l'emploi des patois (p. 12), qu'on considère comme une preuve évidente de la résistance des provinces à la Convention et comme un moyen de perpétuer l'inégalité (pp. 282-283).

En Allemagne, à la fin de ce siècle, l'idée domine que la langue du peuple est un langage rustre et incorrect (p. 738).

Au Danemark, un mouvement de réveil national, dirigé contre l'influence allemande, renforce la conscience de l'unité scandinave et favorise les études dialectologiques (p. 880).

Cette activité, présentée ici d'une manière sommaire, a sûrement influencé les travaux réalisés au cours du XIXe siècle. Les chercheurs parlant encore le patois dans leur famille reconnaissent que le langage considéré comme « rustre » n'est — selon l'expression de Mistral —, que le « parler grenu de leurs libres ancêtres » (p. 288). Le romantisme de son côté contribuera fortement au développement et à l'approfondissement des études dans tous les pays (cf. pp. 852, 884).

On trouvera des indications plus détaillées sur les débuts de la dialectologie au commencement de chaque section du présent ouvrage. Mais il me paraît utile de signaler ici les phases les plus caractéristiques du développement de cette science. Ce n'est pas chose aisée, car il n'existe à l'heure actuelle aucune histoire détaillée de la dialectologie ou de la linguistique en général. Je me vois donc contraint à un exposé assez sommaire.

Pour faciliter la lecture, je présente les faits les plus saillants par périodes de dix ans.

**1800-1810.** — Fabre d'Olivet se montre le précurseur de Raynouard en affirmant dans sa *Dissertation sur la langue occitanique* (1804) que le provençal est la tige commune du français, de l'espagnol et de l'italien. Il veut en outre remettre en honneur la langue d'oc (pp. 284-285). La fondation à Paris (en 1804 également) de l'Académie celtique marque une date importante pour la dialectologie, malgré les théories exagérées de cette société concernant l'influence du celtique sur les autres langues (p. 15). La même année K. L. Fernow attire l'attention sur les dialectes du Frioul et de la région rhétique, et considère le sarde comme un parler spécial, intermédiaire entre l'italien et l'espagnol (p. 476).

En 1806, le ministre français de l'Intérieur entreprend une enquête en vue de déterminer la frontière linguistique qui sépare le français des autres langues (p. 24). La même année, F. J. Stalder publie son étude concernant un Idiotikon suisse (p. 763) et J. Ch. Adelung fait paraître le commencement de son ouvrage *Mithridates* contenant des spécimens de l'Oraison dominicale (p. 15, note).

En 1807, le ministère français de l'Intérieur entreprend, sous la direction de Coquebert de Montbret, sa grande enquête par correspondance à l'aide de la parabole de l'Enfant prodigue (p. 19).

K. L. Fernow publie en 1808, en trois volumes, ses *Römische Studien*, qui apportent une contribution utile au domaine roman (p. 34).

En 1809, Éloi Johanneau fait paraître un article intitulé *Origine des choses par les mots* (p. 16), reprenant ainsi une idée développée au XVIIIe siècle par le moine Sarmiento (pp. 390-391). La même année, J.-J. Champollion-Figeac réclame, dans son étude *Nouvelles recherches sur les patois*, qu'on fasse des voyages dans les diverses parties de la France où les idiomes sont le mieux conservés (p. 163).

**1811-1820.** — En 1811, l'abbé Vissentu Porru met en lumière l'importance du sarde dans son *Saggio di grammatica sul dialetto sardo-meridionale* (p. 656). La même année, le savant danois R. Christian Rask affirme, lors de la publication de sa grammaire islandaise, qu'une « grammaire n'a pas à ordonner comment on doit former les mots, mais à décrire comment ils sont formés et comment ils changent » (A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-europ.*, 7e éd., 1934, p. 461). Il s'agit d'un point de vue tout à fait nouveau par rapport à l'ancienne conception du rôle des grammairiens dans l'évolution du langage (p. 836, note 1).

La création d'une Université à Christiania (Oslo) en 1811 développe puissamment le sentiment national en Norvège et stimule les travaux dialectaux que fera plus tard Aasen (pp. 880-881).

En 1812, J. Grimm (né en 1785, mort en 1863), le fondateur de la philologie germanique, prend catégoriquement la défense des patois lorsqu'il affirme, en parlant de la grammaire islandaise de Rask, que « toute individualité doit être tenue pour sacrée, même dans le langage ; il est à souhaiter que chaque dialecte, fût-ce le plus petit, le plus méprisé, soit abandonné à lui-même, que toute violence lui soit épargnée, car il a certainement ses supériorités cachées sur les plus grands et les plus estimés » (A. Meillet, *Introduction*, p. 461). Toujours en 1812, F. J. Stalder publie une esquisse de la dialectologie suisse (p. 763) et Rask, après un voyage en Suède, en Norvège et en Irlande, son ouvrage sur les « Origines de la langue islandaise » (p. 836, note).

En 1814, la Société royale des Antiquaires de France donne des instructions pour l'étude des patois (p. 17) et un de ses membres, Claude François Étienne Dupin, affirme qu'il est possible de suivre sur une *carte* « la dégradation des teintes et de voir les patois se fondre avec les nuances des départements voisins » (p. 17). Il envisage donc, pour la première fois me semble-t-il, la possibilité de dresser des cartes linguistiques coloriées.

En 1816, François Raynouard commence la publication de son important ouvrage *Choix des poésies originales des Troubadours* (pp. 34 et 285).

En 1819, Stalder publie un important recueil de versions de la parabole de l'Enfant prodigue dans tous les parlers de la Suisse (pp. 164, 763-764).

Toujours en 1819, le savant J. Grimm publie le premier volume de sa grammaire allemande, qui constitue la première description d'un groupe de dialectes allemands depuis les formes les plus archaïques, et qui servit longtemps de modèle. Il est probable qu'il a pu connaître, en sa qualité de bibliothécaire du roi Jérôme à Cassel (1816), l'activité déployée ailleurs dans le domaine des langues germaniques.

**1821-1830.** — En 1821, Coquebert de Montbret présente à la Société

royale des Antiquaires de France une *carte* délimitant « les jargons ou patois » parlés dans le pays, et soulève ainsi le problème des limites linguistiques qui constituent encore de nos jours un intéressant sujet de discussion (p. 18).

F. Raynouard donne en 1821 la première *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine* (p. 34) ; son travail servira de modèle au Portugais Gomes de Moura pour sa comparaison entre l'espagnol, l'italien, le français et le portugais (p. 443).

Le savant allemand J. A. Schmeller publie en 1821 son ouvrage *Die Mundarten Bayerns*, dont il a recueilli les matériaux au cours d'enquêtes systématiques en Bavière et où il compare le langage des paysans avec celui des citadins et des gens cultivés (p. 993).

Dans le domaine celtique, Le Gonidec publie un Dictionnaire et une Grammaire du breton, où il donne des principes d'orthographe, de prononciation et de construction des phrases (p. 933).

En 1822, le médecin Z. Topelius fait paraître en Finlande un recueil de chansons populaires, qui sera un stimulant pour Lönnrot (p. 999).

En 1823, Désiré Monnier, correspondant de la Société royale des Antiquaires de France, entrevoit pour la première fois la possibilité de rédiger des *cartes phonétiques* : « On pourrait, dit-il, d'une manière assez précise, mentionner sur une carte géographique l'étendue de pays où domine l'*a* » (p. 18).

La même année l'orientaliste allemand, Heinrich Julius von Klaproth (né en 1783, mort en 1835) est chargé par l'Académie de Pétersbourg d'étudier la vie des peuples du Caucase, et publie, entre autres ouvrages, *Asia polyglotta* et un Atlas. Dans son ouvrage *Mémoires relatifs à l'Asie* (Paris, 1824), il y a des chapitres qui traitent de l'affinité du copte avec les langues du Nord de l'Asie et du Nord-Est de l'Europe (pp. 205-221), du basque avec les idiomes asiatiques (pp. 214-224), des mots sanscrits comparés avec ceux des autres idiomes indo-germaniques, et avec les langues de l'Asie septentrionale (pp. 422-440), suivis toujours d'une longue série de mots parmi les plus usuels (cf. aussi, dans le second volume de son étude *Voyage au Mont Caucase et en Géorgie*, Paris, 1823, le chapitre *Langues du Caucase*, pp. 289-577) (cf. le *langatlas* de Pierquin de Gembloux, p. 33 de mon étude).

En 1825, on publie, pour le domaine roumain, le *Lexicon valachico-latino-hungarico-germanicum* (pp. 671-672).

Pour le domaine allemand, Schmeller commence en 1827 la publication d'un Dictionnaire dialectal considéré par J. Grimm comme le chef-d'œuvre de la dialectologie bavaroise (pp. 738-739).

En 1827, R. Rask pose les fondements d'une orthographe danoise scientifique (p. 889, note 4), tandis qu'en Norvège, une année plus tard, on crée une chaire de vieil islandais (p. 882).

**1831-1840.** — C'est une période d'une grande importance dans l'histoire de la dialectologie et de la linguistique générale.

En effet, en 1831, Giovenale Vegezzi-Ruscale réunit pour le domaine italien des spécimens de la parabole de l'Enfant prodigue, qui seront utilisés plus tard par Biondelli (p. 479).

Coquebert de Montbret affirme en 1831 qu'une frontière linguistique ne se présente pas comme une ligne (p. 24) ; la même année, l'historien et critique Claude Fauriel expose à la Sorbonne l'importance de la littérature provençale pour le développement de toutes les littératures européennes (p. 286). L. Dieffenbach de son côté décrit l'état présent des langues littéraires du domaine roman (1831) (p. 34).

Toujours en 1831, on crée en Finlande la Société de littérature finnoise, qui jouera un rôle important pour la dialectologie du pays (p. 999).

En 1832, l'abbé Vissentu Porru recueille par correspondance des matériaux pour son Dictionnaire sarde (p. 656).

En 1833, Franz Bopp (né en 1791, mort en 1867) publie le premier fascicule de sa Grammaire comparée des langues indo-européennes (1833-1849), créant ainsi une nouvelle discipline (A. Meillet, *Introduction*, 7e éd., 1934, pp. 457-460).

Le littérateur français Charles Nodier considère les patois comme la langue vivante et nue du peuple, tandis que le beau langage n'est qu'un simulacre ou un mannequin ; l'homme qui n'a pas soigneusement exploré les patois de sa langue, affirme-t-il, ne la sait encore qu'à demi (p. 28). Il estime en outre qu'en cas de disparition des patois, il faudrait créer une académie pour en retrouver la trace (p. 13).

La même année, Joh. Mich. Heilmaier étudie l'aspect des langues romanes sous l'influence étrangère (*Ueber die Entstehung der rom. Sprachen unter dem Einflusse fremder Zungen*, 1834) (p. 34).

En 1835, G. Cornewall Lewis présente un « Essai sur l'origine et la formation des langues romanes » (p. 34) ; I. Aasen se propose d'étudier, d'une façon plus systématique et plus approfondie, les dialectes de la Norvège (p. 884 ; cf. aussi p. 882) ; E. Lönnrot publie de son côté le *Kalevala* (1835), épopée nationale finnoise (pp. 998-999).

F. Diez commence en 1836 la publication de sa *Grammatik der rom. Sprachen*, qui ne sera terminée qu'en 1844 (p. 34).

Fr. Raynouard continue son activité scientifique en publiant son *Lexique roman* (t. I, 1838) (pp. 34-35), qui sera continué après sa mort par ses disciples (p. 285).

J. K. Schuller entreprend en 1838 une enquête par correspondance sur les parlers saxons de Transylvanie, en demandant tout particulièrement des noms de lieu (p. 784).

En 1839 Lorenz Diefenbach commence la publication de son ouvrage *Celtica*, qui présente des matériaux provenant des dialectes celtiques

modernes (p. 935, note 2) ; malheureusement, l'auteur manque de connaissances phonétiques.

La même année, I. Aasen rédige la première esquisse d'une Grammaire de son parler natal (p. 885), tandis que le savant finnois M.-A. Castrén fait un voyage en Laponie en vue de recueillir les croyances se rapportant au Kalevala (p. 1000).

En 1840, J. F. Schnakenburg publie un *Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de France*, où il défend résolument les patois, suivant l'exemple donné par Ch. Nodier (pp. 29-31).

Le chanoine G. Spano pratique l'enquête par correspondance en vue de la rédaction de son Dictionnaire sarde (p. 656).

Le Norvégien J. Moe s'efforce de noter aussi exactement que possible, à l'aide d'une orthographe particulière, la prononciation des parlers norvégiens (pp. 882-883).

**1841-1850.** — En 1841, Pierquin de Gembloux publie son *Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois* (2e éd. en 1858), où il parle de son *Langatlas de la France, de la Belgique wallonne et de la Suisse romande*, qu'il rédige depuis une vingtaine d'années (pp. 31-33).

Bernardino Biondelli publie en 1841 un Atlas linguistique de l'Europe qui a dû être dressé sous l'influence de l'*Atlas ethnographique du globe* (pp. 26-27) d'A. Balbi (p. 480).

La même année, A. Bruce-Whyte fait paraître une *Histoire des langues romanes et de leur littérature depuis leur origine jusqu'au XIVe siècle* et J. J. Ampère une *Histoire de la formation de la langue française* (p. 35). Friedrich Marienburg entreprend une enquête sur place aussi bien en Transylvanie que dans la région rhénane, afin d'établir la parenté linguistique des deux régions (p. 784).

Enfin, Ivar Aasen commence en Norvège une enquête sur place et publie une étude sur « Le dialecte du Søndmøre » (p. 885).

En 1843, Mathias-Alexandre Castrén entreprend l'exploration des parlers samoyèdes et zyrianes (syriènes) de l'Europe septentrionale et de l'Asie du Nord (p. 1000).

La limite entre le gaélique d'Écosse et l'anglais est déterminée vers 1844 par le savant allemand H. Nabert (p. 944, note 1).

En 1845, N. St. des Étangs publie son étude *Liste des noms populaires des plantes de l'Aube*, où l'élément folklorique se fait jour pour la première fois (p. 107).

Cyprien Ayer fait paraître en 1846 sa *Phonologie de la langue française*, où il applique la méthode historique inaugurée par Diez (pp. 166-167).

J. S. Honnorat, médecin à Digne, publie son *Dictionnaire provençal-français* (en 3 vol.) contenant plus de cent mille mots (p. 286).

Toujours en 1846, les savants Ludwig Herrig et Heinrich Viehoff

commencent la publication de la revue *Archiv für das Studium der neueren Sprachen* (p. 36).

Pour l'année 1847, nous notons le *Lexicon der Luxemburger Umgangssprache* de J. F. Gangler (p. 785) et le *Vocabularium comparativum omnium linguarum europaearum* du prince Louis-Lucien Bonaparte. Ce dernier ouvrage contient des tableaux concernant 52 mots (p. 933, note 1).

Ivar Aasen, le fondateur de la dialectologie norvégienne, affirma en 1848 l'importance des patois pour la langue littéraire de son pays (p. 879) et publie une « Grammaire de la langue populaire norvégienne » (p. 886).

En 1849, dans son ouvrage *Die romanischen Sprachen und ihre Verhältnisse zum Lateinischen*, A. Fuchs résume les connaissances sur les langues romanes et prend position contre certaines idées exprimées par ses devanciers (p. 35).

En 1849 également, Carl Säve commence à l'Université d'Upsal des cours sur l'ancienne langue scandinave (p. 853).

La création de la revue « Les lois de la langue suédoise » par J. E Rydqvist (1850) marque une date dans l'histoire de la philologie de la Suède (p. 852).

**1851-1860.** — En 1851, le chanoine G. Spano donne, dans sa *Carta Idiomografica*, la première division dialectale du sarde (p. 656).

La même année, Ivar Aasen publie la première monographie dialectale du norvégien, consacrée au parler du Søndmøre (p. 886).

En 1852, F. Diez publie son *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen* (p. 35) ; la même année paraît la revue *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* (p. 36).

En 1853, l'Italien Bernardino Biondelli publie son ouvrage *Saggio sui dialetti gallo-italici* que j'estime plein d'enseignements linguistiques à cause de l'attention accordée à l'histoire de la région choisie (pp. 480-483). L'auteur pense que les matériaux dialectaux doivent être recueillis directement de la bouche du peuple, et non étudiés dans des documents écrits (p. 480). Dans son étude, il emploie des matériaux qu'il a recueillis lui-même sur place et des textes dialectaux recueillis par correspondance (p. 481). La monographie linguistique envisagée par Biondelli s'oppose nettement à celle du type Ascoli (p. 525).

La même année, K. Weinhold publie le premier ouvrage consacré au dialecte silésien, où il déclare estimer les patois plus dignes d'étude que plusieurs œuvres des poètes du moyen âge (p. 739) ; on fonde une revue consacrée spécialement à l'étude des patois allemands, *Die deutschen Mundarten* (t. I, 1853) (p. 739) ; Aasen fait paraître une Anthologie dialectale norvégienne (pp. 886-887).

Enfin J. K. Zeuss publie sa *Grammatica celtica*, considérée comme la première base solide des études celtiques (pp. 935-936).

En 1854 se crée le *Félibrige*, qui veut conserver pour toujours à la Provence sa langue, sa couleur, sa liberté d'allures et son amour national (p. 287).

En 1854 également, J. Grimm commence la publication de son *Deutsches Wörterbuch*, qui a été continué par un groupe de savants (16 volumes).

En 1855, V. Angius publie la première grammaire scientifique du dialecte sarde de Logudoro ; il étudie spécialement le parler de Nuoro (p. 657).

En 1856, on crée en Suède des sociétés scientifiques qui se vouent avec succès à l'étude de la langue et des traditions populaires (p. 853).

Le prince Louis-Lucien Bonaparte commence en 1857 la longue série de traductions en de nombreux patois appartenant à plusieurs domaines linguistiques (cf. p. 394 et l'index de mon ouvrage).

Toujours en 1857, le professeur roumain I. Maiorescu entreprend en Istrie une enquête sur place en vue de connaître les parlers des Roumains (les résultats n'ont été publiés qu'en 1868, après sa mort ; p. 675).

**1861-1870.** — En 1862, F. Staub et L. Tobler commencent en Suisse leur enquête par correspondance pour l'Idiotikon (p. 764) ; en 1863, É. Littré publie le premier volume de son *Dictionnaire de la langue française* (p. 35) et en 1864, A. Zuccagni-Orlandini fait paraître son recueil de 34 textes dialectaux contenant un dialogue entre un serviteur et son maître (p. 485).

En 1866, H. Schuchardt soutient, dans son ouvrage *Vokalismus des Vulgärlateins* (3 vol., 1866-1869), que les dialectes s'enchevêtrent et s'entrecoupent de telle manière qu'il est impossible de fixer des limites (p. 741).

La même année paraissent, pour le domaine grec, les monographies linguistiques de G. Déville (p. 1047) et de D. Comparetti (p. 1048).

En 1867, Rufino José Cuervo publie ses *Apuntaciones críticas sobre el lengaje bogotano*, ouvrage qui inaugure la linguistique hispano-américaine (p. 399).

La même année paraît la *Revue de Linguistique et de Philologie comparée* (t. I, 1867) (p. 36).

En 1868, A. Brachet publie son *Dictionnaire étymologique de la langue française* (p. 35) ; les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* commencent de paraître (t. I, 1868) (p. 36) ; au Portugal, Adolfo Coelho applique en 1868 les idées que Diez expose dans sa Grammaire des langues romanes (pp. 444-445).

En même temps qu'A. Brachet publie sa *Grammaire historique de la langue française* (p. 35), on crée à Montpellier la *Société pour l'étude des langues romanes* (1869), qui exercera une influence féconde sur les études dialectologiques (pp. 287, 289).

En 1870 paraissent la *Revue des Langues romanes* (p. 36) et la *Revue*

*celtique* (pp. 36, 938), et G. Morosi publie le résultat de ses enquêtes chez les Grecs de l'Italie méridionale (p. 1048).

**1871-1880.** — C'est la période la plus importante du XIX[e] siècle ; les travaux publiés pendant ces dix ans ont posé le fondement de la dialectologie.

En 1871 commence la publication des *Romanische Studien* (p. 36) ; on accorde dans le domaine danois la plus grande attention aux traditions populaires (p. 836).

En 1872, Franz Haefelin publie sa monographie sur les parlers du canton de Neuchâtel, fondée sur les matériaux recueillis sur place par l'auteur lui-même (pp. 168-169) ; G. Paris et P. Meyer commencent la publication de la revue *Romania* (p. 37) ; on crée en Suède des associations d'étudiants pour l'exploration des patois (p. 853 ; cf. aussi p. 854, note).

En 1873, Ch. de Tourtoulon et O. Bringuier entreprennent en France, à la demande de la Société pour l'étude des langues romanes, la première grande enquête sur place en vue de déterminer, en se concentrant sur six phénomènes linguistiques, la limite entre le français et le provençal (pp. 295-300). G. I. Ascoli publie ses *Saggi ladini*, inaugurant ainsi les études sur le romanche (pp. 621-622). La même année, on crée en Grande-Bretagne la *English Dialect Society*, qui donne à ses correspondants des instructions en vue de recueillir des matériaux dialectaux (pp. 909-910), tandis que le prince Louis-Lucien Bonaparte publie une carte de la division dialectale du domaine anglais, carte qui servira de modèle pour l'Atlas phonétique danois (p. 910).

En 1874, l'Académie Stanislas entreprend une enquête par correspondance dans la Lorraine, le Barrois et le pays Messin (p. 51), tandis que J. Cornu recueille sur place des matériaux dialectaux pour sa *Phonologie du bagnard* (pp. 169-170). G. I. Ascoli fait paraître ses *Schizzi franco-provenzali*, délimitant ainsi d'une façon plus précise le domaine francoprovençal et soulevant le problème des limites dialectales (pp. 176-177). J. Te Winkel réunit, dans le domaine néerlandais, une collection de versions régionales de la parabole de l'Enfant prodigue (p. 793). H. Gaidoz de son côté montre comment on peut, selon lui, déterminer une frontière linguistique lorsque deux langues d'origine différente se rencontrent (p. 944, note).

En 1875, Ch. de Tourtoulon et O. Bringuier affirment que l'enquête sur place reste le seul moyen rapide et sûr pour étudier les patois de la France (p. 296) et démontrent que la limite fixée par eux entre le provençal et le français n'est pas une ligne dans le sens géographique du mot ; qu'une telle limite est toujours approximative (p. 300 ; cf. aussi pp. 286-287). La Société pour l'étude des langues romanes intervient auprès de l'Assemblée nationale française pour la création dans le Midi de la France

de chaires de philologie romane (p. 289). G. Papanti publie 704 versions dialectales du texte du Décaméron employé au XVIe siècle par Salviati pour connaître les dialectes italiens (p. 478). En 1875, V. Jagić élargit le champ d'étude par la publication de la revue *Archiv für slavische Philologie* (t. I, 1875) (p. 36).

En 1876, Aug. Leskin formule, dans son étude *Die Deklination im Slawisch-Litauischen und im Germanischen,* le principe, déjà énoncé par Grimm, des « lois phonétiques » sans exception (p. 740). Ce principe a eu une grande influence sur la méthode des enquêtes dialectales : longtemps les chercheurs se sont contentés pour étudier les patois, de dresser une liste de mots groupés selon les « lois phonétiques » et de faire traduire ces mots par un paysan habitant un village quelconque. En travaillant de la sorte, ils se sont aperçus qu'un bon nombre de mots, très utiles pour les paradigmes, ne sont pas employés par les paysans et qu'il fallait les remplacer par d'autres ayant un peu plus de vitalité (cf. p. 525, la monographie type Ascoli).

La même année, E. Sievers publie sa *Lautphysiologie,* dont les idées ont été appliquées par le Suisse Jost Winteler dans son étude du parler de la commune de Kerenz, étude considérée comme la première monographie détaillée du domaine allemand (pp. 739-740).

Camille Chabaneau rédige la première grammaire très approfondie du limousin et inaugure ainsi les études sur le provençal parlé (pp. 289-290).

Gustav Wenker remplace le texte de l'Oraison dominicale par une quarantaine de courtes phrases, rédigées en langue littéraire allemande, que les membres du corps enseignant de la province rhénane devaient traduire en patois (p. 741). On renouvelle donc sur une plus grande échelle la méthode commode des enquêtes par correspondance.

En 1876, on commence la publication de la revue *Korrespondenzblatt des Vereins für siebenbürgische Landeskunde,* qui donnera des informations plus précises sur les parlers saxons de Transylvanie (p. 784, note).

En 1877, Jules Cornu publie son étude intitulée *Phonologie du bagnard,* dont les matériaux ont été recueillis sur place (p. 169). La même année, Gustav Wenker donne, dans son petit ouvrage *Das Rheinische Platt,* une vue d'ensemble sur les parlers de la province rhénane au nord de la Moselle (p. 741) et étend son enquête par correspondance à la Westphalie, grâce à l'appui des autorités locales (p. 742).

En 1877 également commence la publication de la revue *Zeitschrift für romanische Philologie,* grâce à l'initiative de G. Gröber. Cette revue a contribué dans une large mesure au développement de la philologie et de la dialectologie (p. 36).

Le travail de C. Nigra, *Fonetica del dialetto di Val-Soana* (1878), fait mieux connaître les parlers du Piémont ; l'auteur a recueilli les maté-

riaux sur place, mais il ne donne aucune indication ni sur sa méthode d'enquête, ni sur les personnes interrogées (pp. 177-178).

En 1878, A. Boucherie et Camille Chabaneau inaugurent à Montpellier le premier enseignement de philologie romane dans le Midi (p. 290), et F. Mistral publie, après vingt ans de travail, son *Lou tresor dóu Felibrige* (en 2 vol.) (p. 288).

T. Gartner commence en 1878 ses enquêtes sur place dans le domaine romanche, en recueillant des matériaux à l'aide d'une liste de 500 mots et en faisant traduire en patois plusieurs textes littéraires (pp. 622-623). En 1878 également, on crée à l'Université d'Upsal les « Archives des traditions populaires suédoises » dont l'organe est la revue *Svenska landsmål* ; le savant J. A. Lundell, le fondateur des études, publie un alphabet phonétique qui sera adopté par tous les dialectologues suédois (pp. 855-856).

La même année, Paul Sébillot présente à l'Exposition universelle de Paris une carte linguistique de la Bretagne (p. 931).

En 1879, l'abbé Rousselot commence l'étude sur place du sous-dialecte marchois (p. 308).

Phil. Wegener présente en 1879, lors de la réunion des membres du corps enseignant allemand à Trèves, une méthode plus précise pour l'étude des patois, en réclamant un examen détaillé d'ordre phonétique et grammatical, ainsi que l'indication des irrégularités dialectales dues à l'influence de l'analogie, etc. (p. 740).

La Société géographique des Pays-Bas dresse, sur la proposition de H. Kern, une carte linguistique du pays (p. 793).

Au Danemark, on fonde en 1879 une Société pour l'étude des patois danois, ayant pour but de propager et de conserver la langue danoise et ses dialectes (pp. 836-837). Dans les pays scandinaves augmente le nombre des monographies linguistiques (cf. p. 854).

En 1880, J. Gilliéron publie sa petite étude sur le *Patois de la commune de Vionnaz*, qui révèle les idées de celui qui deviendra le fondateur de la géographie linguistique (pp. 178-182). Cet ouvrage sera continué la même année par son *Petit Atlas phonétique du Valais roman* (pp. 183-187).

La même année commence la publication de la revue *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* (p. 36) et, comme une sorte de couronnement de l'activité de cette période, paraît le premier volume du *Grundriss der romanischen Philologie*, publié sous la direction de G. Gröber (p. 35).

**1881-1890.** — En 1881, G. Wenker étend son enquête par correspondance à toute l'Allemagne (p. 742) et publie le premier fascicule de son *Sprachatlas von Nord- und Mitteldeutschland*, contenant six cartes (p. 744). F. Staub et L. Tobler font paraître le premier fascicule de leur *Schweizerisches Idiotikon* (p. 764).

Dans le domaine des langues scandinaves, J. A. Lundell publie en 1881 son ouvrage intitulé « Sur l'étude des dialectes, particulièrement de ceux des langues nordiques » (p. 856 et note 2), et on fonde en Norvège la première Société pour l'étude des patois (p. 889).

En 1882, Henry Sweet publie la première description scientifique d'un parler gallois (p. 945).

En 1883, on crée à l'École des Hautes Études de Paris la première conférence de dialectologie de la Gaule romane, confiée à J. Gilliéron (pp. 37-38).

La même année, Gonçalves Viana publie son étude *Essai de phonétique et de phonologie de la langue portugaise*, qui constitue une contribution d'une grande importance pour la dialectologie du pays (p. 445).

T. Gartner décrit le romanche dans l'ouvrage *Rätoromanische Grammatik* (1883), après avoir fait des enquêtes sur place (p. 623).

En 1883, on commence l'enseignement régulier du néerlandais (p. 794) et on fonde en Finlande la Société Finno-ougrienne, qui détermine par la suite tout le mouvement dialectologique du pays (p. 1002).

Les revues *Romanische Forschungen* et *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik* paraissent à partir de 1883 (p. 36).

En 1884, dans l'ouvrage *Fonetica del dialetto della città di Milano*, le savant italien C. Salvioni tente de présenter l'aspect linguistique du parler d'une ville (pp. 526-527) ; Mondry Beaudouin fait paraître une étude sur le dialecte chypriote moderne et médiéval (p. 1050).

En 1886, le chercheur français N. Haillant publie des instructions à des correspondants en vue de recueillir les noms populaires des plantes et fait lui-même des enquêtes sur place (p. 108).

Les enquêtes sur place se multiplient. Le savant suisse Alfred Odin publie en 1886 sa *Phonologie des patois du canton de Vaud*, dont les matériaux ont été recueillis sur place de la bouche même de ceux qui parlent encore le patois. Dans la présentation des matériaux, l'auteur abandonne le système d'Ascoli (pp. 170-171).

Dans le domaine du roumain, B. Petriceicu-Hasdeu publie en 1886 le questionnaire qu'il a envoyé en 1885 à des correspondants afin d'obtenir des matériaux pour l'*Etymologicum Magnum Romaniae* (pp. 677-679).

Dans le domaine danois, le pasteur H. F. Feilberg commence en 1886 la publication de son « Dictionnaire du patois jutlandais », considéré comme un modèle de dictionnaire dialectal (p. 837) ; en Norvège, on crée une chaire de langue populaire, où le landsmål obtient une place bien méritée (pp. 888-889).

En 1887, l'abbé Rousselot publie la première méthode d'enquête, qui influencera fortement les futures recherches dialectales (pp. 39-44). A cette époque, la méthode orale n'était pas encore appréciée en France (cf. p. 947).

La *Revue des patois gallo-romans* (t. I, 1887) donne un élan aux enquêtes

sur place et devient une sorte de centre pour toute la dialectologie (pp. 38-39).

Le *Lexique Saint-polois* d'E. Edmont, publié dans la *Revue des patois gallo-romans*, devient à partir de 1887 un modèle pour les vocabulaires régionaux (pp. 75-80 ; cf. aussi p. 202).

En 1887, on prend la décision de rédiger une carte pour chaque mot contenu dans les phrases du questionnaire de Wenker (p. 742).

L'importance des études dialectales s'accroît : J. A. Lundell soutient en 1887, avant G. Paris, que « ce n'est pas assez d'étudier les dialectes par provinces, qu'il faut les étudier par cantons, par paroisses, quelquefois même par villages » (p. 857).

En 1888, G. Paris expose son programme pour les études dialectologiques et affirme qu'en réalité il n'y a pas de dialectes (pp. 45-50 ; cf. aussi les observations de Psichari sur la phonétique des patois, pp. 310-311).

La même année, G. Weigand, T. Frâncu et G. Candrea publient, concernant le domaine roumain, des monographies linguistiques dont les matériaux ont été recueillis sur place (p. 676), tandis qu'au Luxembourg on fait traduire en patois de 325 localités les phrases du questionnaire Wenker (p. 785).

Le savant anglais A. J. Ellis publie en 1889 son étude *The Existing Phonology of English Dialects*, dont les matériaux ont été obtenus par correspondance, à l'aide d'un questionnaire d'environ mille mots et d'un texte de sept phrases (p. 910).

En 1890, la Société pour l'étude des langues romanes organise le premier Congrès de philologie romane ; c'est une date importante dans l'histoire de cette discipline (p. 291). Le Congrès exprime le vœu que le ministère français de l'Instruction publique favorise, par des missions et des encouragements, l'étude sur place des patois de France (p. 295). A la même occasion, Ch. de Tourtoulon déclare : « il arrive trop souvent que les philologues n'ont pas vu assez vivre le parler qu'ils étudient sur des échantillons écrits, c'est-à-dire dans un état voisin de la mort » (p. 292) ; ce jugement est encore valable de nos jours. Le même chercheur fait un exposé très intéressant sur le problème des limites linguistiques, exposé qui est injustement passé sous silence (cf. pp. 291-295).

En 1890, L. Gauchat étudie le patois de Dompierre. Il a dû être influencé dans cette décision par son maître H. Morf, qui était arrivé à la conviction que la vie d'une langue quelconque doit être étudiée dans ses patois vivants plutôt que dans les vieux textes (p. 238).

En 1890, le ministre italien de l'Instruction publique, Paolo Boselli, donne des instructions au sujet de l'emploi des dialectes dans l'enseignement primaire afin de mieux apprendre la langue nationale (p. 494).

Toujours en 1890, W. Meyer-Lübke commence la publication de sa *Grammatik der romanischen Sprachen*, qui donne une vue d'ensemble sur le développement de toutes les langues romanes (p. 35).

**1891-1900.** — En 1891 paraissent trois travaux d'une importance capitale pour la dialectologie romane. Il s'agit en premier lieu de la monographie de l'abbé Rousselot, *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin* (pp. 307-315), qui constitue une sorte de réfutation catégorique du principe des lois phonétiques sans exception. Le deuxième est le premier ouvrage important de L. Gauchat, sa monographie sur *Le patois de Dompierre* (p. 191). Le troisième est l'étude du Dr J. Zimmerli, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz* (1891-1899) (p. 158).

En 1892, P. E. Guarnerio publie une étude sur les dialectes de la Sardaigne et de la Corse (p. 657), G. Weigand, une monographie sur les Mégléno-Roumains (p. 676), G. N. Hatzidakis et Albert Thumb, des études remarquables sur le grec moderne (pp. 1051-1052) ; Jan Te Winkel envoie un questionnaire à des correspondants en vue de rédiger un Atlas linguistique des patois néerlandais du Nord (pp. 793-794).

En 1894, l'abbé Jean-Marie Meunier commence ses enquêtes dans la région nivernaise, enquêtes qui dureront près de vingt ans (p. 97) ; A. B. Larsen publie une étude intitulée « La phonétique du dialecte de Solør » (Norvège) (p. 891) et Franz Nikolaus Finck, un travail sur le dialecte irlandais des îles d'Aran (p. 940).

En 1895, le savant français É. Bourciez présente à l'Exposition de Bordeaux, sous le titre *Recueil des idiomes de la région gasconne*, dix-sept volumes contenant la traduction de la parabole de l'Enfant prodigue en patois de la région (pp. 302-303). La même année, G. Weigand commence ses enquêtes en Roumanie avec un questionnaire ne comprenant au début que 103 mots qui pouvaient donner une idée de l'aspect de la phonétique du roumain (pp. 703 et 698).

Dans le domaine allemand, O. Bremer montre en 1895, après des recherches personnelles, que l'Atlas de Wenker ne peut être considéré que comme un travail préparatoire (p. 745). L'enquête par correspondance ne peut plus satisfaire les chercheurs de la fin du XIXe siècle.

En 1895, Hermann Fischer publie le premier Atlas lexicologique, dont les matériaux ont été recueillis par correspondance, l'auteur ayant remplacé les phrases du questionnaire Wenker par cent quatre-vingt-dix mots (p. 746).

Pour l'étude des patois du domaine suédois, on fixe, en 1895, une liste de mots-types (*typordlista*) pouvant donner, selon le principe des lois phonétiques sans exception, une idée rapide de l'aspect phonétique des patois (p. 861).

L'année 1896 nous apporte deux monographies : E. G. Parodi, *Studi liguri* (pp. 527-528) et Ph. Colinet, *Het Dialect van Aalst*, ouvrage qui servira de modèle à plusieurs études du domaine néerlandais (p. 795).

En 1897 commencent deux importantes enquêtes sur place : la première est celle d'Edmont pour l'Atlas linguistique de la France (pp. 115,

124) et la seconde celle de M. Bartoli pour l'étude des débris du dalmate (p. 652). Gaspard Pult publie à la même date la première monographie sur un parler vivant du romanche, *Le parler de Sent* (p. 625).

L. Gauchat commence en 1898 ses enquêtes à Charmey en vue de déterminer les divergences dans le langage d'une même commune, l'abbé Rousselot ayant démontré, lors de son étude à Cellefrouin, le manque d'unité dans le parler d'une famille (p. 189).

Karl Haag publie en 1898 une étude remarquable intitulée *Die Mundarten des oberen Neckar- und Donaulandes*, en soutenant la haute valeur scientifique de l'enquête sur place, ainsi que l'existence de centres régionaux, générateurs d'innovations linguistiques (p. 746).

Jan Te Winkel publie en 1898 son *Atlas van Taalkaarten met Tekst*, dont les matériaux ont été réunis par correspondance (pp. 793-794).

En 1898, Valdemar Bennike et Marius Kristensen commencent de publier leur Atlas phonétique des parlers danois, qui ne sera achevé qu'en 1912 (pp. 845-846).

En 1899, Ch. Guerlin de Guer publie son étude *Essai de dialectologie normande*, dont les matériaux ont été recueillis en partie sur place et en partie à l'aide d'un questionnaire (contenant des mots rangés d'après les groupes consonantiques initiaux) auquel ont répondu plusieurs correspondants. A cette date, on n'accorde encore une attention suffisante ni au choix des localités, ni aux choix des informateurs (pp. 81-82).

En 1899, trois savants suisses, L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet entreprennent des enquêtes sur place dans près de 400 localités de la Suisse romande. C'est la première grande enquête sur place réalisée par des spécialistes, avant que J. Gilliéron ait soutenu la supériorité d'une personne non spécialisée dans les enquêtes dialectales (p. 256).

Dans son enquête de 1899 à Hérémence (Valais), L. de Lavallaz procède d'une façon très expéditive : il enseigne à une personne du cru, d'une extrême myopie et d'une culture livresque, un système très simple de transcription phonétique, pour qu'elle puisse noter elle-même son parler et celui des villageois ; ensuite l'auteur se borne à ranger tous les matériaux, en prenant comme base la Grammaire des langues romanes de W. Meyer-Lübke (p. 171).

La même année, Robert v. Planta se consacre à des enquêtes systématiques dans le domaine romanche (p. 626), et I. Popovici commence l'étude du dialecte roumain de l'Istrie (p. 675, note).

Pour l'année 1900, on peut signaler les travaux suivants : L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet commencent d'envoyer à des correspondants qu'ils ont choisis eux-mêmes les 227 questionnaires qui fourniront les matériaux pour le *Glossaire des patois de la Suisse romande* (p. 242). Les mêmes auteurs ont tenté de publier, à la même date, un Atlas phonétique de la Suisse romande (p. 256 et note). José Leite de Vasconcelos publie son important ouvrage *Estudos de filologia mirandesa*

(p. 447 et note) et J. Huonder, une étude sur le vocalisme du dialecte romanche de Disentis (p. 625).

La même année, Ferdinand Wrede inaugure, après les critiques faites à l'Atlas de Wenker (cf. pp. 745-747), la série de publications intitulée *Deutsche Dialektgeographie*, qui contient des monographies linguistiques dont les matériaux ont été recueillis non par l'intermédiaire de correspondants, mais par des enquêtes faites sur place (p. 747).

Enfin, W. Thalbitzer commence en 1900 ses explorations chez les Esquimaux du Groenland (p. 844).

**1901-1910.** — En 1901, E. Muret commence une enquête systématique en Suisse romande en vue de recueillir sur place et dans les archives les noms de lieu et de personnes (pp. 247-248).

Dans le domaine catalan, Mossen Antoni Mª. Alcover de Majorque entreprend une enquête avec la collaboration de 1.600 correspondants (p. 351) et publie le *Bolletí del Diccionari de la llengua catalana* (t. I, 1901), la première revue philologique d'Espagne (p. 351).

Le savant italien G. Campus fait paraître en 1901 son étude *Fonetica del dialetto logudorese* (p. 658), tandis que G. Kisch commence ses enquêtes dans le Luxembourg, en vue de déterminer d'une manière plus précise les rapports existant entre les parlers de cette région et ceux des Saxons de Transylvanie (p. 786).

En 1902 se produit l'événement le plus important dans l'histoire de la géographie linguistique : J. Gilliéron publie le premier fascicule de l'Atlas linguistique de la France. La méthode de cette œuvre a été examinée en détail, puisqu'elle a servi de modèle à plusieurs atlas publiés ultérieurement (pp. 113-136).

La même année, Karl von Ettmayer publie le résultat de ses enquêtes faites dans 66 communes de la région lombardo-ladine (p. 637), tandis que Jos. Schrijnen commence l'exploration du territoire du Limbourg belge et hollandais, afin de déterminer les limites d'une série de particularités qui distinguent le néerlandais de l'allemand proprement dit. Le résultat de ses enquêtes n'a été publié qu'en 1920 (p. 801).

Ch. Guerlin de Guer publie en 1903 son *Atlas dialectologique de Normandie*, qui n'est en réalité qu'un atlas purement phonétique (pp. 81-82). L. Gauchat fait paraître la même année sa remarquable étude *Gibt es Mundartgrenzen* ? (p. 187) et G. Millardet commence ses enquêtes dans la région landaise, en appliquant une méthode d'enquête plus rigoureuse, qui rappelle souvent celle pratiquée par E. Edmont (p. 322 ; cf. aussi p. 512). La même année, on commence de faire des enquêtes dans 89 localités du domaine romanche (p. 626).

Oscar Bloch, le successeur de Gilliéron à l'École des Hautes Études, entreprend en 1904 des enquêtes dans la région des Vosges, enquêtes qui dureront, avec des interruptions, jusqu'en 1913 (p. 94). Dans le

domaine franco-provençal, Jules Jeanjaquet et Ernest Tappolet commencent en 1904 une enquête simultanée, de la plus grande importance linguistique, pour leurs *Tableaux phonétiques* (p. 259).

En 1904, le savant Max Leopold Wagner commence ses enquêtes en Sardaigne, dont le résultat représente une remarquable contribution scientifique à la connaissance de ce domaine linguistique (pp. 658-661).

A partir de 1905, J. Gilliéron publie les premières interprétations des données de l'Atlas linguistique de la France (cf. M. Roques, *Bibliographie des travaux*, pp. 17-19), d'abord avec J. Mongin puis avec Mario Roques (1912) et enfin seul (à partir de 1915). Par ces études J. Gilliéron n'apporte pas seulement une importante contribution scientifique, il enseigne en même temps comment il faut interpréter les cartes linguistiques d'un Atlas. Mais cela sort de notre sujet : nous ne nous sommes pas proposé d'examiner dans la présente étude les résultats de la dialectologie.

L'année 1905 apporte à la linguistique romane un ouvrage tout à fait remarquable de Louis Gauchat : *L'unité phonétique dans le patois d'une commune.* Nous en examinons la méthode dans le chapitre intitulé *Charmey* ; ce village doit figurer parmi les stations célèbres de la *Romania* (pp. 187-196).

Dans le domaine du roumain, I. Popovici publie en 1905 la monographie intitulée *Die Dialekte der Munteni und Pădureni im Hunyader Komitat,* où il accorde une attention justifiée à l'onomastique et aux phénomènes sociaux (p. 693).

Au Danemark, on crée, grâce à l'initiative des savants H. F. Feilberg et A. Olrik, l'institution *Dansk Folkemindesamling,* qui réunit toutes les collections anciennes et nouvelles de traditions populaires danoises (p. 838).

En 1906, Franz Fankhauser entreprend une enquête très approfondie sur le parler de la localité Val d'Illiez (p. 172), dont le résultat ne sera publié qu'en 1910-1911 (p. 172). Dans le domaine catalan, on tient le premier Congrès international (p. 344), et B. Schädel commence une enquête dans 32 localités en vue d'établir la limite linguistique entre le gascon et le catalan. L'auteur affirme que la frontière politique n'a pu, par suite des circonstances topographiques particulières, influencer la limite des deux langues (pp. 342-343).

M. Bartoli apporte, dans son ouvrage *Das Dalmatische* (1906), des informations très détaillées sur cette langue romane disparue à la fin du siècle passé (pp. 650-654).

Dans le domaine roumain, les chercheurs I.-A. Candrea, O. Densusianu et Th. D. Speranţia présentent pour la première fois une vue d'ensemble des dialectes de la langue roumaine, en publiant la collection *Graiul nostru* (pp. 686-688).

En 1906, E. C. Quiggin fait, dans le domaine irlandais, le premier

essai sérieux de monographie sur un dialecte, en publiant son étude *A Dialect of Donegal* (p. 940).

Pour le domaine catalan, l'année 1907 est la plus importante : c'est à cette date qu'on crée l'Institut d'Études catalanes, qui facilitera et coordonnera toute l'activité dialectologique (p. 345). La même année, on fonde en Estonie la Société de Littérature, qui contribuera à la réalisation de l'Atlas linguistique des parlers estoniens (p. 1023).

La dialectologie grecque obtient en 1907 la première monographie dialectale modèle, réalisée par Hubert Pernot, après des enquêtes sur place dans l'île de Chio. Les travaux ultérieurs de ce savant apportent, eux aussi, d'importantes informations d'ordre méthodologique, concernant surtout le maniement des appareils de phonétique dans les enquêtes linguistiques (pp. 1053-1058).

A partir de 1909, le nombre des travaux augmente beaucoup ; il est donc impossible de les signaler dans cette introduction qui ne vise qu'à donner un aperçu chronologique du développement de la dialectologie. Les tableaux publiés à la fin de mon ouvrage pourront compléter la documentation. Je me borne dorénavant à mentionner les ouvrages les plus importants.

En 1909, G. Weigand publie son *Linguistischer Atlas des daco-rumänischen Sprachgebietes,* dont l'idée ne semble avoir été conçue qu'après la parution de l'Atlas linguistique de la France (p. 708), car tous les matériaux recueillis par l'auteur figurent déjà dans le *Jahresbericht* (p. 697). D'ailleurs la méthode d'enquête est d'un homme qui croit aux lois phonétiques sans exception : l'atlas ne contient que des mots choisis à cause de l'intérêt de leurs phonèmes.

En examinant les travaux publiés après la parution de l'*Atlas linguistique de la France* et du *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande,* on voit s'imposer deux nouvelles méthodes de recherche : d'abord celle de Gilliéron, développée et approfondie par ses élèves (Ch. Bruneau, O. Bloch, K. Jaberg, J. Jud, A. Griera, etc.), dont le but est d'étudier surtout la biologie du langage ; ensuite celle de l'enquête par correspondance, telle qu'elle fut appliquée par L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet pour le *Glossaire,* et dont le but est de réunir tous les matériaux dialectaux avant leur disparition. La seconde convient donc avant tout à la réalisation d'un dictionnaire. Cependant, les auteurs du Glossaire ont aussi offert à la linguistique des travaux où la biologie du langage occupe le premier plan (cf. *Charmey*, pp. 187-196 et les *Tableaux phonétiques*, pp. 253-271). La méthode du Glossaire remplace celle de Wenker et exerce une influence heureuse dans le domaine roman (cf. l'enquête de Griera pour le Trésor de la langue catalane, pp. 348-350). Les chercheurs des pays scandinaves et de la Finlande appliquent eux aussi une méthode d'enquête qui rappelle souvent celle du Glossaire,

sans être tout à fait identique avec elle (cf. les chapitres consacrés à la dialectologie de ces pays).

En 1910, B. A. Terracini étudie, dans sa monographie *Il parlare d'Usseglio* (pp. 196-199), les différences linguistiques qui existent entre les parlers des différentes générations ; M^me^ Louise Odin publie un *Glossaire* contenant 12.000 articles, consacré exclusivement au parler de Blonay (p. 165) ; G. Millardet publie son *Petit Atlas linguistique d'une région des Landes*, où la méthode d'enquête appliquée par Edmont devient plus rigoureuse et où l'auteur explore les patois à l'aide d'appareils de phonétique expérimentale, en soulevant aussi le problème de la supériorité de l'enquêteur étranger dans une enquête linguistique (pp. 322-327) ; F. Krüger et K. Salow entreprennent des enquêtes en vue de déterminer avec plus d'exactitude la frontière linguistique entre le catalan et le languedocien (pp. 343-344) ; G. Malagoli publie une importante monographie sur la phonétique du dialecte italien de Novellara, dont les matériaux ont été réunis en 1904 déjà (pp. 529-530).

Dans le domaine non roman, A. Bachmann inaugure la collection *Beiträge zur schweizerdeutschen Grammatik* (pp. 764-765) ; on crée à Copenhague une Commission de Toponymie (p. 841) ; on décide à Saint-Pétersbourg de rédiger des cartes linguistiques du domaine russe (pp. 989-990) ; A. Thumb décrit l'état des parlers de la Grèce moderne (p. 1052).

**1911-1920.** — En 1911, Pierre Le Roux commence ses enquêtes sur place pour l'Atlas linguistique de la Basse-Bretagne, en appliquant une méthode rigoureuse (pp. 948-954).

En 1912, F. Brunot et Ch. Bruneau entreprennent une expédition phonographique dans les Ardennes (pp. 91, 152) ; K. Salow et F. Krüger publient leurs études concernant le domaine catalan-languedocien (pp. 343-344) et A. Griera commence ses enquêtes pour l'Atlas linguistique catalan, en s'inspirant de la méthode pratiquée par Gilliéron et Edmont (pp. 364-376).

En 1913, Ch. Bruneau publie ses travaux sur les patois ardennais, où la méthode d'enquête devient encore plus rigoureuse et où l'auteur introduit à la place des traductions en patois le procédé des questions indirectes (pp. 83-93) ; les Archives phonographiques suisses commencent leurs enregistrements (p. 272) ; A. Griera entreprend en Catalogne une vaste enquête par correspondance (p. 348) ; O. Densusianu étudie sur place des parlers roumains, et publie en 1915 une monographie qui est encore considérée comme un modèle (p. 689) ; aux Pays-Bas, J. van Ginneken fait paraître son Manuel de la langue néerlandaise, dont les matériaux ont été réunis par correspondance (p. 794).

En 1914, A.-L. Terracher montre, en étudiant les parlers du Nord-Ouest de l'Angoumois, quelles sont les relations sociales qui agissent dans l'évolution du langage, et accompagne son Atlas d'un bon nombre de cartes géographiques, historiques et sociologiques d'une grande

importance pour les études dialectologiques (pp. 100-106) ; A. Griera publie son étude sur la frontière catalano-aragonaise, sans accorder trop d'importance aux informateurs qui lui ont fourni les matériaux (pp. 353-356) ; en Catalogue, on commence la publication du Dictionnaire Aguiló (pp. 349-350) ; F. Krüger publie les résultats de ses enquêtes sur place en Espagne occidentale dans un ouvrage considéré comme un manuel de phonétique historique de l'espagnol (pp. 396-397) ; J. Gilliéron et E. Edmont publient l'Atlas linguistique de la Corse, qui soulève le problème de l'enquêteur étranger dans une enquête linguistique (pp. 530-537) ; en Suède, on fait faire des enquêtes sur place par des étudiants spécialement préparés à cette tâche (pp. 859-867) ; en Finlande, on commence la seconde enquête sur place, d'après un plan mieux étudié (pp. 1007-1015) ; le Japonais Ogura Shimpei entreprend en Corée une enquête sur place (p. 1131).

En 1915, on commence de recueillir des matériaux pour l'Atlas linguistique des parlers estoniens (p. 1030), et le Dr Gotthelf Bergsträsser publie son Atlas de Syrie et de Palestine (pp. 1091-1093).

En 1916, on publie en Suède une étude concernant la méthode à suivre pour les enquêtes sur la culture matérielle des paysans (p. 863) ; les Archives dialectales de Lund commencent leur activité (pp. 865-866).

En 1917, Oscar Bloch publie le résultat de ses enquêtes dans les Vosges, en accordant à la méthode de recherche l'attention la plus grande et en montrant quelques erreurs dans la notation d'Edmont (pp. 93-97) ; on crée à Göteborg en Suède le troisième centre de recherches dialectologiques (pp. 866-867).

En 1918, J. Gilliéron publie sa célèbre monographie *Généalogie des mots désignant l'abeille d'après l'Atlas linguistique de la France*, qui représente la première interprétation magistrale dans le domaine de la géographie linguistique, et dont certaines pages donnent aussi des indications concernant la méthode appliquée pour la réalisation de l'Atlas (cf. pp. 534-536).

En 1919, P. Scheuermeier commence ses enquêtes sur place pour l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale, en pratiquant une méthode d'enquête très rigoureuse, qui est considérée comme l'une des plus modernes (pp. 560-597) ; F. Schürr publie son étude sur la phonétique des parlers de la Romagne (pp. 506-510) ; on crée à Cluj (Roumanie) le Musée de la langue roumaine (p. 680) et E. Gamillscheg publie sa première monographie sur les parlers roumains de l'Olténie, qui sera complétée par une seconde étude parue en 1936 (pp. 691-692).

En 1920, on crée en Belgique un enseignement de dialectologie (p. 59) ; Clemente Merlo publie sa Phonologie du dialecte de Sora (pp. 528-529) et Gino Bottiglioni son Essai de phonétique sarde (p. 658) ; on crée à Marbourg un centre pour l'Atlas linguistique allemand et pour toutes

les recherches dialectales (pp. 748-749) ; après en avoir souligné la nécessité, L. Grootaers entreprend avec la collaboration de ses élèves une enquête linguistique sur les parlers flamands (pp. 795-796) ; en Finlande, Lauri Kettunen fait des enquêtes sur place pour son Atlas des dialectes finnois (pp. 1018-1021).

**1921-1930.** — En 1921, Gerhard Rohlfs commence ses premières enquêtes sur place dans 364 localités de la Calabre (p. 510) ; L. Grootaers crée à Louvain le premier centre de géographie linguistique flamande (p. 796) ; on entreprend en Slovaquie la première grande enquête par correspondance (p. 984), qui n'est qu'un sondage (p. 985).

En 1922, G. Millardet entreprend des enquêtes phonétiques en Sicile, en Corse et en Sardaigne, en appliquant une méthode de recherche très rigoureuse, dont les résultats montrent qu'on peut reconnaître après de nombreux siècles l'influence du substrat (pp. 512-516) ; G. Rohlfs commence dans le sud de l'Italie, pour l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale (p. 568), des enquêtes qui lui fourniront en outre des matériaux pour ses études sur les parlers grecs locaux (p. 1059) ; le Musée de la langue roumaine de Cluj (Roumanie) entreprend lui aussi une enquête par correspondance, dont la méthode ne rappelle qu'en partie celle du Glossaire (pp. 680-686) ; on fonde à Copenhague une Commisssion pour l'étude des patois, dont l'activité commencera en 1927, et qui fera appel à la collaboration de correspondants (pp. 838-841).

En 1923, Mgr A. Griera publie le premier volume de son Atlas linguistique de la Catalogne, en l'accompagnant d'informations sur sa méthode d'enquête (pp. 364-376) ; en Grande-Bretagne on réclame l'application de la méthode des atlas linguistiques pour l'étude des parlers anglais (p. 912) et en Chine on commence les premières enquêtes sur place selon les méthodes modernes d'exploration (p. 1106, note 1).

En 1924, Jean Haust fait des enquêtes sur place dans le domaine wallon surtout en vue de se procurer des matériaux pour ses cours universitaires (pp. 65, 66-67) ; L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet publient le premier volume du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, considéré comme le dictionnaire dialectal le plus moderne, et dont la méthode est analysée en détail dans le présent ouvrage (pp. 234-253) ; Clemente Merlo publie le premier volume de la revue *L'Italia dialettale* qui est le premier grand organe des études dialectologiques en Italie (pp. 491-494) : Otto Penzig fait paraître son étude sur la Flore populaire italienne, dont il a recueilli les matériaux par des enquêtes sur place et par l'intermédiaire de correspondants (pp. 501-504) ; Andrea Schorta entreprend des enquêtes de toponymie dans le domaine romanche (p. 635) ; on crée à Oslo l'Institut pour l'étude comparative des civilisations (pp. 904-905) et Pierre Le Roux commence de publier son Atlas linguis-

tique de la Basse-Bretagne qu'il n'a pas encore pu finir, faute de moyens financiers (pp. 948-954).

En 1925, L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet publient les *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* ; cet ouvrage prouve irréfutablement qu'il existe des divergences entre les notations de deux enquêteurs enregistrant simultanément les réponses données par la même personne, ce que plusieurs chercheurs contemporains affectent d'ignorer lorsqu'ils se dépêchent de réaliser les atlas linguistiques avec des matériaux réunis par plusieurs enquêteurs (pp. 253-271). Tomás Navarro commence, avec ses collaborateurs, les enquêtes sur place pour l'Atlas linguistique espagnol (p. 429, note 1) ; Max Leopold Wagner entreprend pour l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale des enquêtes sur place en Sardaigne (p. 568) ; Ugo Pellis commence ses enquêtes pour l'Atlas linguistique italien, en appliquant une méthode un peu différente de celle de l'AIS, et se sert d'albums pour obtenir des réponses plus exactes (il a étudié, jusqu'à sa mort, 727 localités, cf. pp. 598-610 et 662-666) ; Carlo Tagliavini entreprend des enquêtes dans la région du Comèlico et accorde l'attention nécessaire aux renseignements sur les informateurs, ainsi qu'aux particularités du pays exploré (pp. 645-648) ; on crée à Louvain un Institut de toponymie flamande (p. 799) ; Lucien Tesnière publie son Atlas linguistique du duel en slovène, et applique une méthode qui s'éloigne de celle de Gilliéron et de ses successeurs, mais qui lui a été imposée par le sujet traité (pp. 958-969) ; enfin, André Basset commence ses enquêtes dans le domaine berbère, où il doit adapter la méthode non seulement aux conditions caractéristiques de l'Afrique du Nord, mais aussi à l'état des parlers berbères, lesquels diffèrent beaucoup de ceux de l'Europe (pp. 1072-1081).

En 1926, l'abbé Meunier publie son ouvrage intitulé *Atlas linguistique et tableaux des pronoms personnels du Nivernais*, où il ne donne sur les circonstances de l'enquête que des informations très sommaires, qui ne permettent pas d'émettre un jugement sur la valeur des matériaux linguistiques (pp. 97-100) ; Nunzio Maccarrone publie, sur les termes désignant le dindon et la dinde dans les langues romanes, une monographie dont les matériaux ont été fournis par des correspondants et, pour les domaines non italiens, par plusieurs linguistes (pp. 504-506) ; F. Wrede publie le premier fascicule du *Deutscher Atlas* sous sa nouvelle forme (pp. 749-750) ; E. Blancquaert fait paraître le premier de ses atlas linguistiques régionaux du domaine néerlandais, celui du Petit-Brabant, après avoir fixé dans 139 phrases tous les problèmes qu'il voulait étudier (pp. 806-810).

En 1927, on crée en Belgique la *Commission de Toponymie et de Dialectologie* (p. 63), et Tomás Navarro commence ses enquêtes sur place

pour un Atlas linguistique de Porto-Rico, qui ne sera publié qu'en 1948 à la suite de son étude *El español en Puerto Rico* (pp. 430-433).

En 1928, K. Jaberg et J. Jud commencent la publication de leur Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale, dont les matériaux ont été enregistrés par P. Scheuermeier, G. Rohlfs et M. L. Wagner ; le volume d'introduction de cet ouvrage donne sur la méthode d'enquête des informations extrêmement détaillées, dont nous avons reproduit l'essentiel dans la présente étude (pp. 560-597).

Gino Bottiglioni commence (1928) ses enquêtes pour son Atlas linguistique et ethnographique italien de la Corse, où il s'est proposé de « briser » les « canons » de la méthode de Gilliéron (pp. 537-557) ; M. L. Wagner présente la première tentative de stratification du lexique du sarde, en publiant trente cartes linguistiques (p. 659) ; W. Pessler réalise, d'après une nouvelle méthode (l'étude des mots), son *Plattdeutscher Wortatlas für Nordwestdeutschland* (p. 751) et Hubert Pernot entreprend des expéditions phonographiques dans plusieurs pays (p. 153).

En 1929, Oskar Finck publie une étude très approfondie des parlers espagnols de Sierra Gata, fondée sur des matériaux recueillis d'après la méthode appliquée pour la réalisation des atlas linguistiques (p. 411) ; M^lle^ N. Nicollet (M^me^ Scheuermeier) apporte une importante contribution par la publication de sa monographie *Der Dialekt des Antronatales*, où elle applique la méthode d'enquête de Scheuermeier (p. 585, note 1) ; on crée à Debrecen (Hongrie) le premier Institut pour l'Atlas linguistique hongrois (p. 1035).

En 1930, Mossen Antoni M^a^. Alcover de Majorque et B. Moll commencent la publication de leur *Diccionari català-valencià-balear*, qui est un dictionnaire étymologique du catalan (pp. 350-352) ; les chercheurs italiens A. Camilli, B. Migliorini et C. Vignoli enregistrent dans 31 communes de la Vallée de l'Aniene la traduction en patois de la neuvième nouvelle du Décaméron (pp. 478-479). Après avoir recueilli sur place la plupart des matériaux, G. Pedrotti et V. Bertoldi publient l'étude *Nomi dialettali delle piante indigene del Trentino e della Ladinia Dolomitica*, qui apporte une contribution à trois disciplines, la botanique, le folklore et la linguistique (pp. 643-645) ; M. L. Wagner montre l'importance du lexique sarde en analysant la terminologie de la famille et du corps humain (p. 660) ; Sever Pop et Emil Petrovici commencent les enquêtes en Roumanie qui se poursuivront jusqu'en 1937 (la méthode appliquée par Pop est présentée dans ce travail, pp. 709-732) ; E. Blancquaert et H. Vangassen publient le deuxième Atlas régional consacré à la Flandre du Sud-Est (pp. 810-813) ; Walter Wenzel fait paraître son *Wortatlas des Kreises Wetzlar und der umliegenden Gebiete* (144 p. de texte et 104 cartes ; dans la collection *Deutsche Dialektgeographie*, n° XXVIII) ; on crée en Norvège une Commission spéciale pour l'étude du vocabulaire

norvégien (p. 893) ; M. Malecki commence ses enquêtes pour l'Atlas linguistique de la Pologne subcarpathique, qui paraîtra en 1934 et dont la méthode avec ses quelques points de vue nouveaux a été analysée en détail (pp. 970-978).

**1931-1940.** — En 1931 commencent les relevés des neuf enquêteurs pour la rédaction de l'Atlas linguistique de la Nouvelle-Angleterre, dont la publication commencera en 1939 et dont la méthode est examinée dans mon étude (pp. 914-923).

En 1932, A. Duraffour publie, après plus de vingt ans de recherches, son étude sur les *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux,* où il applique la méthode de la « conversation dirigée », employée auparavant par plusieurs chercheurs (pp. 199-211) ; Rudolf Hallig commence ses enquêtes pour son Atlas linguistique de la Lozère en voie de publication (pp. 332-336) ; Alevin Kuhn entreprend dans 23 localités du haut-aragonais une enquête dont il publiera les résultats en 1935 (p. 413) ; on crée à Lisbonne un Centre d'Études philologiques qui se propose de rédiger l'Atlas linguistique du Portugal et ses îles (pp. 451-453) ; on fonde à Aarhus au Danemark un Centre pour l'étude des patois du Jutland (p. 841).

En 1933, W.-D. Elcock entreprend dans 80 localités des versants aragonais et béarnais des enquêtes sur place, dont il publie les résultats en 1938, en affirmant que la chaîne des Pyrénées ne constitue pas une limite linguistique (pp. 414-415) ; J. J. Hof publie son étude *Friesche Dialectgeographie,* qui contient 68 cartes linguistiques dressées d'après une enquête sur place (p. 802, note 2) ; Karl Nielsen Bock étudie le substrat danois du Slesvig, en faisant 111 relevés (p. 843) ; P. G. Wirth publie le premier fascicule de l'Atlas linguistique du sorabe (pp. 979-982).

En 1934, le regretté savant suisse Oscar Keller commence la publication de ses importantes études sur les parlers tessinois, dont il a recueilli les matériaux sur place soit à l'aide d'un questionnaire, soit en faisant traduire des textes littéraires en patois ou en faisant parler librement ses informateurs (pp. 519-521).

En 1935, le chercheur suisse Konrad Lobeck entreprend une enquête très poussée en vue de déterminer la limite du français et du franco-provençal, et en publie les résultats dans une étude parue en 1945 (pp. 158-159) ; A. Duraffour et l'abbé Gardette publient le *Dictionnaire* et l'*Atlas linguistique des Terres Froides,* rédigés par Mgr F.-A. Devaux (pp. 226-234) ; après des enquêtes sur place, G. Rohlfs apporte une importante contribution à la connaissance du *gascon* (pp. 327-332) ; Mgr A. Griera commence la publication des 14 volumes du Trésor de la langue catalane (pp. 348-349) ; E. Blancquaert publie son troisième Atlas régional consacré à la Flandre du Nord-Est et à la Flandre zélandaise (pp. 813-815).

En 1936, Fritz Krüger commence la publication de ses études très détaillées sur la vie matérielle et spirituelle des populations habitant les Pyrénées (pp. 398-399). Erich Röhr fait paraître l'Atlas du folklore allemand ; sa méthode pour recueillir les matériaux est examinée dans mon étude (pp. 753-763). Willem Pée publie une importante monographie consacrée aux diminutifs du néerlandais (p. 824), et André Basset, le premier fascicule de son Atlas linguistique des parlers berbères (p. 1079).

En 1937, Mgr Gardette commence ses enquêtes dans la région du Forez (les résultats en seront publiés en 1941), en pratiquant la méthode de la conversation dirigée (pp. 211-222) ; Renato Agostino Stampa publie une monographie d'une grande importance sur les termes prélatins de la région des Alpes (pp. 641-643) ; W. Roukens fait paraître sa *Wort- und Sachgeographie in der Niederländisch-Limburg*, le premier ouvrage pour le domaine néerlandais, qui envisage en même temps le langage et les choses (p. 801 et note 3) ; les dix enquêteurs de l'Atlas de folklore suisse commencent leurs enquêtes (le premier fascicule de l'ouvrage a été publié en 1950, pp. 771-782).

En 1938, Sever Pop publie le premier volume de l'Atlas linguistique roumain I et du Petit Atlas linguistique roumain I (pp. 709-710) ; H. Vangassen, le quatrième Atlas régional du domaine néerlandais, consacré au Brabant flamand (pp. 815-818), et Andrus Saareste, le premier fascicule de son Atlas des parlers estoniens (pp. 1024-1034).

En 1939, Albert Dauzat prend l'initiative de réaliser un Nouvel Atlas linguistique de la France par régions, en s'assurant la collaboration de plusieurs enquêteurs (pp. 136-151) ; la Phonothèque Nationale de Paris entreprend des enregistrements dans le Midi de la France (p. 154) ; on crée à Madrid le Conseil supérieur d'Investigations scientifiques qui appuie les enquêtes dialectales (p. 402) ; W. Mitzka, inaugurant la « géographie des mots », rédige lui-même un questionnaire de 180 mots et 12 phrases, qui est envoyé à des correspondants (pp. 750-752) ; E. Blancquaert et P. J. Meertens publient le cinquième Atlas régional néerlandais, consacré aux parlers des îles zélandaises (pp. 818-821), et G. G. Kloeke et ses collaborateurs, l'Atlas linguistique des Pays-Bas du Nord et du Sud, fondé sur des matériaux recueillis par correspondance (pp. 827-833).

En 1940, Konrad Lobeck commence ses enquêtes pour l'Atlas linguistique de la Suisse alémanique, suivant une méthode presque identique à celle des atlas linguistiques romans (pp. 765-771) ; Emil Petrovici publie le premier volume de l'Atlas linguistique roumain II et du Petit Atlas linguistique roumain II (pp. 710-711) ; Lauri Kettunen fait paraître l'Atlas des dialectes finnois, dont les matériaux ont été recueillis à partir de 1920 (pp. 1018-1021) et J. Cantineau, l'*Atlas des parlers arabes du Ḥōrân*, réalisé selon une méthode différente de celle pratiquée dans le domaine roman (pp. 1096-1100).

**1941-1948.** — En 1942, le savant portugais Manuel de Paiva Boléo entreprend une enquête par correspondance (pp. 454-457) et le Père L.-B. de Boeck publie l'esquisse d'un Atlas linguistique des langues bantoues (pp. 1084-1088).

En 1943, le savant espagnol Alonso Zamora Vicente publie l'importante monographie des parlers de Mérida et environs, après avoir étudié sur place le parler de quinze localités (pp. 416-417) ; W. Theodor Elwert présente son ouvrage *Die Mundart des Fassa-Tals*, qui constitue un bon modèle de monographie linguistique très soignée (p. 641).

En 1944, Attila T. Szabó, Mózes Gállfy et Guyla Márton publient le premier Atlas régional du domaine hongrois (p. 1039).

En 1945, le Père Franz Giet entreprend en Chine la plus vaste enquête sur place, en appliquant une méthode moderne de recherche, qui convient à la réalisation d'un atlas linguistique (pp. 1108-1110).

En 1946, le romaniste Juan Régulo Pérez entreprend une enquête par correspondance dans les îles Canaries (pp. 417-418) ; M[me] Berta Elena Vidal de Battini publie une monographie de larges proportions intitulée *El habla rural de San Luis* (Argentine) (p. 426), et Willem Pée, le sixième atlas régional du domaine néerlandais, consacré à la Flandre occidentale et à la Flandre française (pp. 821-827).

En 1947, le savant suédois Natan Lindqvist publie l'étude « Le sud-ouest de la Suède à la lumière de la géographie linguistique » suivie d'un Atlas qui peut être considéré comme le premier atlas régional du suédois (pp. 872-874) ; le Père Grootaers crée à l'Université de Pékin un Bureau de géographie linguistique qui applique les méthodes d'enquête les plus modernes (pp. 1111-1119).

En 1948, M[lle] Helene Palgen publie ses *Studien zur Lautgeographie Luxemburgs*, contenant 19 cartes linguistiques, qui peuvent être considérées comme la première tentative d'un Atlas linguistique du Luxembourg (p. 788) ; le savant S. A. Louw de Pretoria fait paraître son ouvrage *Dialekvermenging en Taalontwikkeling*, contenant 17 cartes dressées d'après des matériaux recueillis par des correspondants de l'Afrique du Sud (p. 834, note), et Hermann Weigold, une étude sur la frontière linguistique sur la rive nord du Lac de Bienne (p. 159).

L'activité dialectologique déployée jusqu'à présent dans presque tous les domaines linguistiques est vraiment prodigieuse et témoigne que les chercheurs s'intéressent vivement aux patois qui portent l'empreinte du génie populaire.

Dans les pages qui suivent, je me propose de dresser une sorte de bilan ; comme je l'ai dit dans l'Avant-propos, je grouperai par langues les principaux travaux dialectologiques et analyserai à cette occasion les *méthodes* appliquées, afin de pouvoir dégager d'une part quelques

règles fondamentales qui doivent être respectées et de mettre en lumière d'autre part certaines faiblesses qui pourront être évitées par nos successeurs.

Mon étude vise aussi à susciter une collaboration plus étroite entre les chercheurs des différents domaines linguistiques, afin que soient entrepris des travaux qui dépassent les frontières linguistiques nationales ; les différentes langues présentent un grand nombre de faits communs que nous devons mettre en pleine lumière, pour contribuer ainsi, par la science, à une plus forte entente entre les peuples, au-dessus des frontières politiques qui les séparent. Il me semble que les études linguistiques peuvent contribuer grandement à créer cette compréhension mutuelle, puisqu'elles démontrent qu'il faut souvent dépasser les frontières linguistiques et politiques pour pouvoir bien expliquer l'évolution des dialectes et celle des langues littéraires.

Qu'il me soit permis d'exprimer le vœu que les futurs dialectologues trouvent dans le labeur de leurs prédécesseurs un exemple à suivre, et en eux-mêmes l'esprit de sacrifice nécessaire pour sauver de l'oubli le trésor linguistique des aïeux, témoignage d'un passé plusieurs fois séculaire.

## PREMIÈRE PARTIE

# DIALECTOLOGIE ROMANE

## *A.* LE FRANÇAIS

«C'est la notion, la méthode, la portée, les conclusions de la géographie linguistique que Gilliéron a renouvelées, inventées ou dégagées».

Mario ROQUES,
*Romania*, t. LVII, 1928, p. 607, note 3.

### I. INTRODUCTION

Les parlers de la France se répartissent en trois grands groupes : *les parlers de langue d'oïl, les parlers franco-provençaux* (voir p. 157) et *les parlers provençaux* (ou occitaniens) (voir pp. 278-280) (voir planche nº XXV, p. 279).

#### 1. Les parlers de langue d'oïl.

Une délimitation exacte de ces parlers est souvent très difficile à donner, car, selon la juste remarque de W. v. Wartburg (*Bibl. des dict. patois*, pp. 12-13), il y a très souvent, entre deux dialectes, des zones intermédiaires et les traits qui caractérisent un patois ne s'arrêtent pas tous au même endroit : « ils ressemblent aux vagues de la mer qui se poursuivent et ne se rejoignent pas ». Il y a, en outre, des provinces dont la délimitation historique est très ancienne et enracinée dans les notions du peuple même, et prime toute division linguistique. Il faut encore ajouter le fait que certains parlers échappent à toute définition rigoureuse. Et, enfin, plusieurs régions ne sont pas encore suffisamment étudiées pour qu'on puisse fixer leurs limites dialectales.

On peut toutefois donner à titre d'information la division suivante :

1° Le *wallon* qui comprend surtout la Belgique romane (voir p. 58).

2° Le *picard* qui s'étend sur la partie ouest de la Belgique romane, ainsi que sur les départements français du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, ainsi que sur l'extrême nord-ouest de l'Aisne et sur la plus grande partie du département de l'Oise.

3° Le *normand* qui est parlé dans les départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de l'Orne (excepté la région de Mortagne), de la Manche et dans les Iles normandes.

4° L'*anglo-normand* (ou le *gallot*) qui s'étend sur les départements des Côtes-du-Nord, du Morbihan, de la Loire-Inférieure et de l'Ile-et-Vilaine.

5° Les *parlers de Maine et Perche* qui comprennent les départements de la Mayenne (moins l'arr. de Château-Gontier), et de la Sarthe (moins La Flèche), ainsi qu'un coin de celui d'Eure-et-Loir (la région à l'ouest du Loir) et du Loir-et-Cher.

6° L'*orléanais* comprend les départements du Loir-et-Cher, du Loiret et la Beauce (cap. Chartres).

7° Le *dialecte de l'Ile-de-France* qui comprend les départements de la Seine, de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise, ainsi que la partie méridionale de l'Oise et la partie orientale de celui d'Eure-et-Loir.

Ch. Bruneau (*Rev. de Ling. rom.*, t. V, 1929, p. 74) estime qu'on devrait scinder en trois groupes les parlers de l'Ile-de-France : *les parlers de l'Ile-de-France,* qui devraient être réduits aux environs immédiats de Paris ; les *parlers du département de l'Aisne* pourraient être partagés en *deux groupes linguistiques* : un groupe septentrional, qui se rattacherait évidemment au picard, et un groupe méridional, dont les parlers s'apparenteraient plutôt aux parlers champenois.

8° Le *champenois,* dont les limites ne peuvent plus être fixées d'après des faits linguistiques actuels, car la plupart des patois champenois ont disparu. On peut toutefois adopter des limites arbitraires, c'est-à-dire celles des quatre départements champenois actuels : les Ardennes (excepté le coin de Givet, qui appartient au wallon, et la partie orientale qui se rattache au lorrain), la Marne (excepté la plus grande partie de l'Argonne), l'Aube et la Haute-Marne (excepté la partie orientale, qui appartient au lorrain), ainsi qu'une partie de l'Aisne (excepté la région nord-ouest, qui est picarde) (cf. Ch. Bruneau, *La Champagne*, dans *Rev. de Ling. rom.*, t. V, 1929, p. 72 et W. v. Wartburg, *l. c.*, p. 15).

9° Les *parlers lorrains* qui occupent toute l'étendue des départements lorrains : Meurthe-et-Moselle, Meuse et Vosges, et comprennent en outre les parlers de la Moselle et de l'Alsace, l'extrême sud-est de la Belgique, quelques villages des Ardennes à l'est de Mouzon, l'Argonne (dans la Marne) et une bande de terrain dans la Haute-Marne (cf. Ch.




**France politique** (sans **Corse**) (d'après une carte publiée par le Commissariat général au Tourisme). — Cf. la planche nº XXV (p. 279), qui indique la *Limite de la langue française et des parlers dialectaux.*

Bruneau, *Les parlers lorrains anciens et modernes*, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, pp. 349-351 et ss. ; cf. aussi les cartes publiées par L. Zéliqzon, dans son *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*, Strasbourg, 1922-1924, in-8°, XVIII-720 p., considéré comme le *Trésor* lexicologique de cette région).

10° Le *franc-comtois* comprend les trois départements de la Haute-Saône, du Doubs (excepté la partie méridionale qui est franco-provençale) et du Jura (excepté l'extrême sud qui est franco-provençal), ainsi que le territoire de Belfort et le Jura Bernois (v. Wartburg).

11° Le *bourguignon* s'étend sur le territoire des départements de Saône-et-Loire, de la Nièvre, de la Côte-d'Or et de l'Yonne, ainsi que sur la partie nord-ouest du département de l'Ain. Il comprend donc l'ancienne Bourgogne, le Nivernais et une petite partie de la Champagne (v. Wartburg).

12° Le *bourbonnais* se parle surtout dans le département de l'Allier, « dont les limites ont reculé presque de tous côtés comparées à celles de l'ancienne province » (v. Wartburg, *l. c.*, p. 15).

13° Le *berrichon* occupe les départements de l'Indre et du Cher. En plus de l'ancienne province du Berry, il comprend donc la région de Châtillon (détachée de la Touraine), celle de Le Blanc (détachée de la Marche), celle de Saint-Amand (détachée du Bourbonnais) (v. Wartburg, *l. c.*, pp. 14-15).

14° Les *parlers de la Touraine* occupent le département d'Indre-et-Loire, qu'on rattache souvent au *poitevin.* On les désigne aussi par le terme de *tourangeau.*

15° *L'angevin* comprend le département de Maine-et-Loire, auquel se joignent Château-Gontier (dans la Mayenne) et La Flèche (dans la Sarthe).

16° Le *poitevin* occupe le territoire des départements de la Vendée, des Deux-Sèvres et de la Vienne.

17° Le *saintongeois* comprend les départements de la Charente-Inférieure, ainsi que la partie française de l'Angoumois (Angoulême), la partie nord de la Gironde et l'extrême pointe septentrionale du Médoc (au sud de l'embouchure de la Gironde) (v. Wartburg, *l. c.*, p. 14).

On rattache d'ordinaire à cette région les parlers français de l'Amérique (v. Wartburg, p. 14) (1) (voir planche n° I, p. 3).

(1) Dans les *Mémoires du Congrès de la langue française* (tenu à Québec, en 1912, p. 8), il y a un tableau qui indique les provinces de la France où étaient nés les émigrants. Ce tableau fut publié par Ernest Martin, président des Amitiés Canadiennes, dans son article *Notre langue en Amérique du Nord* (dans les *Mélanges littéraires et historiques, publiés à l'occasion du centenaire de sa restauration, 8 octobre 1845*, Ligugé, Vienne, 1946, p. 190, Publications de l'Univ. de Poitiers, série des Sciences de l'Homme, n° 10).

### 2. Nombre d'individus.

Il est très difficile, sinon presque impossible, vu l'état de disparition des patois de langue d'oïl, de dénombrer de façon précise les individus qui parlent encore le patois. On peut toutefois mentionner simplement à titre d'information que le territoire indiqué plus haut, sans compter les domaines franco-provençal et provençal, est habité par plus de 23 millions d'individus. Ce chiffre résulterait de la statistique présentée, pour 1926, par L. Tesnière dans le volume d'A. Meillet, *Les langues du monde* (pp. 386-387). E. Bourciez (*Éléments de ling. rom.*, 4e éd., Paris, 1946, p. 637) donne, pour toute la France, le chiffre de 40 à 41 millions d'habitants.

### 3. Les parlers non romans.

Il y a, sur le territoire de la langue d'oïl, des régions qui, au point de vue linguistique, n'appartiennent pas au français. Les parlers de ces régions sont les suivants :

1° Le *flamand* qui est employé dans l'ancien arrondissement de Dunkerque et dans celui d'Hazebrouck, ainsi que par les Flamands belges (ou Français de langue flamande) établis comme petits commerçants, et surtout comme ouvriers, dans les grands centres industriels de l'arrondissement de Lille, à Lille, à Roubaix, à Tourcoing, etc. L. Tesnière (*l. c.*, p. 379) estime à 200.000 le nombre des individus qui font encore usage du flamand.

2° L'*allemand en Alsace-Lorraine*, parlé par environ quinze cent mille individus (cf. A. Dauzat, *Les patois*, Paris, Dalagrave, 1946, pp. 132-134 ; L. Tesnière, *l. c.*, pp. 371-378, dont la bibliographie indique les travaux regardant la frontière linguistique).

3° Le *breton*, employé dans les départements du Finistère, des Côtes-du-Nord et du Morbihan par environ un million et trois cent mille individus (cf. L. Tesnière, *l. c.*, pp. 379-382 ; A. Dauzat, *Les patois*, pp. 130-132, avec une carte et R. Pannier, *Les limites actuelles de la langue bretonne, leur évolution depuis 1886*, dans *Le Français mod.*, t. X, 1942, pp. 97-115, avec deux cartes) (voir 2e partie, *Langues celtiques*, p. 931).

## II. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

Sans vouloir présenter d'une façon détaillée les débuts de la dialectologie en France, nous estimons nécessaire d'en indiquer les dates les plus importantes pour le développement de cette science.

Pendant le XVIIe et le XVIIIe siècles, les classes élevées des grands

centres de la France du Nord étaient fidèles à la langue française littéraire, tandis que la population des petits centres et les villages continuaient à parler le patois. Il y avait de nombreux villages où le français était complètement ignoré.

Les compilateurs des dictionnaires dialectaux de l'époque se contentaient d'expliquer (comme en Italie) un bon nombre de termes régionaux qui frappaient le plus leur attention, afin de rendre intelligibles les textes qui employaient des mots populaires. La valeur de ces glossaires explicatifs est assez médiocre (Wartburg, *l. c.*, pp. 9-10).

L'EMPLOI DU FRANÇAIS PROBLÈME D'ÉTAT. — Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord (né en 1754, mort en 1838), diplomate et évêque d'Autun sous l'ancien régime, a eu l'honneur de faire passer au premier plan le problème de la langue française, en visant à réaliser, par l'emploi de la même langue, l'unité spirituelle et politique de la France (1).

Il fallait donc, afin de réaliser cette unité linguistique, que l'État prît des dispositions pour la « destruction » des patois.

Cette action détermina la première enquête sur l'état linguistique du pays.

## 1. L'enquête par correspondance de l'abbé Grégoire (1790).

Le célèbre curé d'Embermesnil, Henri-Baptiste Grégoire, évêque constitutionnel de Blois (né à Vého, près de Lunéville, départ. de la Meurthe, en 1750, mort à Paris, en 1831) songea à présenter à la Convention un projet sur l'anéantissement des patois (2). Mais, avant de faire une proposition de ce genre, il fallait se documenter sur l'état des patois qu'il voulait immoler afin de réaliser l'unité du pays.

LA CIRCULAIRE DE GRÉGOIRE. — L'abbé Grégoire envoya de tous côtés, le 13 août 1790, une circulaire pour obtenir des renseignements précis.

Voici un passage de cette célèbre circulaire (3) :

(1) Pour plus de détails, cf. Ferdinand BRUNOT, *Histoire de la langue française depuis les origines à 1900*, t. IX, *La Révolution et l'Empire*, 1re partie, *Le français langue nationale*, Paris, A. Colin, 1927, pp. 13, 97-98 et *passim*. Cf. aussi t. IX, 2e partie, publié par Ch. Bruneau, pp. 621-622.

(2) Sur la vie de l'abbé Grégoire, cf. la monographie de Jean TILD, *L'abbé Grégoire*, Paris, Nouv. éd. latines, 1946, in-8°, 176 p.

(3) A. GAZIER, professeur au Collège Rollin et docteur ès lettres, a publié le volume *Lettres à Grégoire sur les patois de France, 1790-1794, Documents inédits sur la langue, les mœurs et l'état des esprits dans les diverses régions de la France, au début de la Révolution, suivis du rapport de Grégoire à la Convention et de Lettres de Volney, Merlet-Laboulaye, Pougens, Urbain Domergue, etc.*, avec une introduction et notes par..., Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1880, in-8°, 353 p.; extrait de la *Revue des Langues romanes*. Nos renvois regardent ce volume.

« Monsieur, Permettez-moi de vous adresser une série de questions relatives au patois et aux mœurs des gens de la campagne, en vous priant de me donner tous les renseignements demandés, et même de me procurer tous les ouvrages intéressants écrits en ce dialecte... Ces questions ayant un but d'utilité publique, j'aime espérer que vous ne me refuserez pas vos lumières... agréez d'avance les sentiments de reconnaissance avec lesquels je serai, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, Grégoire, curé d'Emberménil, député à l'Assemblée nationale » (p. 7).

Le questionnaire qui accompagne cette circulaire contient 43 demandes dont les plus importantes me semblent les suivantes : L'usage de la langue française est-il universel dans votre contrée ; y parle-t-on un ou plusieurs patois ? (nº 1) ; Ce patois a-t-il une origine ancienne et connue ? (nº 2) ; en quoi s'éloigne-t-il le plus de l'idiome national ? n'est-ce pas spécialement pour les noms des plantes, des maladies, les termes des arts et métiers, des instruments aratoires, des diverses espèces de grains, du commerce et du droit coutumier ?... (nº 6) ; y trouve-t-on fréquemment plusieurs mots pour désigner la même chose ? (nº 7) ; a-t-il beaucoup de mots pour exprimer les nuances des idées et les objets intellectuels ? (nº 9) ; les finales sont-elles plus communément voyelles que consonnes ? (nº 13) ; ce patois varie-t-il beaucoup de village à village ? (nº 16) ; le parle-t-on dans les villes ? (nº 17) ; les campagnards savent-ils également s'énoncer en français ? (nº 19) ; prêchait-on jadis en patois ? Cet usage a-t-il cessé ? (nº 20) ; remarque-t-on qu'il se rapproche insensiblement de l'idiome français, que certains mots disparaissent, et depuis quand ? (nº 28) ; quelle serait l'importance religieuse et politique de détruire entièrement ce patois ? (nº 29) ; quels en seraient les moyens ? (nº 30) ; dans les écoles de campagne, l'enseignement se fait-il en français ? les livres sont-ils uniformes ? (nº 31) ; quels effets moraux produit chez eux (aux paysans) la révolution actuelle ? (nº 41) ; les ecclésiastiques et les ci-devant nobles ne sont-ils pas en butte aux injures grossières, aux outrages des paysans et au despotisme des maires et des municipalités ? (nº 43) (dans le travail de Gazier, pp. 8-10).

Ce questionnaire touche d'intéressants problèmes linguistiques, et son influence sur les débuts des études dialectologiques en France ne peut pas être niée. L'abbé voulait connaître : le nombre des patois et leur rapport avec l'idiome national (le français) ; la contribution des colons et des émigrants ; la terminologie concernant l'agriculture qu'il considère comme plus archaïque ; les objets désignés par plusieurs termes ; les mots qui dénomment les idées abstraites ; les termes obscènes ; les jurements ; l'aspect phonétique des finales ; le rapport des patois avec le langage des villes ; la fréquence du français, etc.

LES RÉPONSES. — A. Gazier publia la plupart des réponses, dont la

valeur est assurément « très diverse ; mais toutes ont un grand caractère d'originalité, et quelques-unes sont signées, dit Gazier, de noms illustres ou fameux, comme Volney, Le Quino et l'ex-capucin Chabot » (p. 7).

Des motifs surtout politiques semblent avoir dicté plusieurs réponses. — Parmi les réponses publiées, celle de l'ex-capucin François Chabot (qui abandonna l'ordre des Capucins après le décret sur la suppression des corps religieux) me paraît la plus caractéristique (1), car plusieurs de ses idées se retrouvent dans le Rapport de l'abbé Grégoire à la Convention nationale (voir plus bas).

Voici quelques idées de Chabot : les membres de l'Assemblée ne pourront s'entendre qu'en parlant le même langage (p. 71) ; l'unité du langage serait au moins nécessaire pour ôter aux administrateurs et municipaux antirévolutionnaires les moyens de séduire leurs collègues qui n'entendent pas le français (p. 72) ; l'unité de la langue n'est pas seulement utile pour les assemblées des citoyens ; la sûreté des actes publics, l'exécution des lois, l'unité de régime, tout semble demander cette réforme (p. 73) ; l'Assemblée nationale a décrété que ses décrets soient traduits en langue vulgaire pour être entendus de tous les habitants du royaume, mais le but de l'Assemblée pourrait être éludé par la malveillance des traducteurs (un mot insidieusement traduit peut changer le sens d'une loi) (p. 73) ; la multiplicité de coutumes ne doit plus réapparaître : « Cette fille de la Féodalité, s'écrie Chabot, ne doit pas survivre à ce régime destructeur, dont l'Assemblée nationale nous a délivrés » (p. 73).

Chabot discute aussi la langue des livres liturgiques (pp. 76-77) : « Le français est donc la seule langue que l'on puisse adopter pour toutes les liturgies françaises, comme pour tous les livres de religion ».

« C'est de l'instruction du peuple, conclut Chabot (le texte fut dicté à un enfant de quatorze ans), que dépend le sort de la Constitution. Son ignorance peut le rendre le jouet de l'aristocratie et du despotisme. Or, pour l'instruire efficacement, il est nécessaire de lui apprendre la langue dans laquelle sont écrites les lois, et le moyen le plus simple est de lui apprendre cette langue par l'usage, et de le mettre à portée de lire en cette langue les ouvrages qui doivent lui être les plus familiers, comme les livres de religion et les décrets de l'Assemblée nationale » (p. 78).

La plupart de ces idées seront développées, devant la Convention nationale, par le curé Grégoire, afin qu'elle « condamne » l'emploi des patois.

(1) L'ex-capucin Chabot envoya trois réponses sur le dialecte du Rouergue : 1° pour le département de l'Aveyron, les réponses aux 43 demandes, pp. 51-63 ; 2° un vocabulaire français et patois, rouergat ou aveyronnais, avec l'étymologie des mots de cette langue vulgaire, pp. 63-70 ; 3° une réponse séparée à la demande : Quelle serait l'importance religieuse et politique de détruire entièrement le patois du département de l'Aveyron, et quels en seraient les moyens ?, pp. 70-79.

LES PATOIS NE PEUVENT PAS ÊTRE ANÉANTIS. — Quelques correspondants affirment dans leurs réponses l'impossibilité de détruire les patois. Ces réponses méritent d'être rappelées, car cette idée sera reprise au XIX^e^ siècle, quand on accordera plus de considération aux dialectes.

Un inconnu, du Languedoc (cf. l'opinion de Gazier, p. 79, note 1), affirme que pour détruire le patois « il faudrait détruire le soleil, la fraîcheur des nuits, le genre d'aliments, la qualité des eaux, l'homme tout entier » (p. 81).

Le curé Philippe Aubry de Bellevaux (cf., sur sa vie, la *Bibl. nat. publiée par l'Acad. royale... de Belgique*, t. I, 1866), président de l'Assemblée générale du duché souverain de Bouillon, s'exprime en ces termes : « Il n'est guère probable que le langage des Ardennes puisse jamais se détruire entièrement, malgré sa grande affinité avec l'idiome national : il n'y a point dans ce pays de cour, de grands princes, ni de sociétés littéraires ; les habitants ne s'occupent que des travaux de la campagne, des arts utiles et du commerce ; d'ailleurs, la langue française est trop surchargée de règles pour que le peuple puisse les observer, quoique l'enseignement se fasse dans les écoles en cet idiome, mais sans uniformité de livres. Ce qui empêchera encore que le wallon ne périsse entièrement, c'est qu'il a des termes et des expressions qui plairont toujours par leur énergie et leur brièveté » (p. 235) (1).

## 2. Le français langue obligatoire.

L'ORDONNANCE DE VILLERS-COTTERETS (chef-lieu de canton de l'Aisne, arrond. de Soissons). — Sous le règne de François 1er, en 1539, fut promulguée l'Ordonnance de Villers-Cotterets qui *prescrivit l'emploi exclusif du français au lieu du latin dans tous les actes juridiques du Royaume.* C'est la première ordonnance d'une importance capitale dans l'histoire de la langue française (cf. aussi le chapitre concernant le *provençal*, p. 282). « L'introduction du français est donc un fait de nature essentiellement politique » (A. Meillet, *Bull. Soc. Ling. Paris*, t. XXV, 1925, p. 108).

LE DÉCRET DU 8 PLUVIOSE AN II (27 janvier 1794). — Ce décret représente une autre action de l'autorité administrative et politique pour l'unification de la langue française.

En effet, le conventionnel Bertrand Barère de Vieuzac dénonça à la

(1) A. Gazier considère la réponse du curé de Bellevaux comme l'une des pièces les plus importantes du recueil de l'abbé Grégoire (p. 232, note 1).

Le volume de Gazier contient neuf chapitres pour les dialectes du Midi et six chapitres pour les dialectes du Nord, et, en appendice, le rapport de l'abbé Grégoire à la Convention, des lettres postérieures à 1791 et des documents divers relatifs aux patois.

tribune, au nom du Comité de Salut public, les dangers que faisaient courir à la République « les idiomes anciens, welches, gascons, celtiques, wisigots, phocéens et orientaux » qui avaient empêché la Révolution de pénétrer dans plusieurs départements. On doit, dit-il, donner aux citoyens « le même langage », car « le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton ; l'émigration et la haine de la République parlent allemand ; la contre-révolution parle l'italien et le fanatisme parle basque. Brisons ces instruments de dommage et d'erreur. Il vaut mieux instruire que faire traduire, comme si c'était à nous à maintenir ces jargons barbares et ces idiomes grossiers qui ne peuvent plus servir que les fanatiques et les contre-révolutionnaires... » (*apud* F. Brunot, *l. c.*, t. IX, 1ère partie, p. 181).

Le décret du 8 pluviôse ordonne *l'établissement, dans un délai de dix jours, d'un instituteur de langue française dans chaque commune de campagne des départements où les habitants ont l'habitude de s'exprimer en bas-breton, italien, basque et allemand* (plus tard, un nouveau décret, du 30 pluviôse, étendit la mesure à la Meurthe et aux communes des Pyrénées-Orientales qui parlaient exclusivement le catalan).

L'instituteur devait, chaque jour, enseigner la langue française et les droits de l'homme à tous les jeunes citoyens des deux sexes, que les pères, mères et tuteurs étaient obligés d'envoyer dans les écoles publiques.

Il devait aussi, tous les décadis, donner lecture au peuple des lois de la République, en les traduisant verbalement (pour plus de détails, cf. Gazier, *l. c.*, p. 294 et F. Brunot, *l. c.*, t. IX, 1, pp. 183-184).

Cette « liberté » d'expression accordée aux citoyens par le Comité de Salut public eut, sans doute, une grande influence sur la disparition des patois de la France.

Un jugement sévère. — Pierquin de Gembloux (dans son *Histoire littéraire, philol. et bibliogr. des patois*, Paris, 1841, pp. 7-8) juge très sévèrement ce décret : « Il faut bien l'avouer, la révolution faite par le peuple, et à son profit par conséquent, doit encore compter parmi les malheurs qui l'accompagnèrent l'extinction menaçante et progressive des langues populaires. Ce meurtre, le plus barbare de tous, n'est qu'une branche égarée de la tyrannie homicide, léguée aux préjugés qui lui survivent. Comment la Convention put-elle s'égarer au point de ne pas voir toute la portée de la proscription dont elle frappa les langues élémentaires de celle dont les sons retentissaient alors sur la surface du globe, ces langues harmonieuses, fruit du génie de nos pères, et que tant de chefs-d'œuvre, que tant de services importants recommandaient à la piété filiale, à l'orgueil de la patrie ?... Est-ce que nulle part au monde, à aucune époque historique, cette prétendue unité politique exista ? Où fut-elle jamais l'emblème ou l'expression d'une nationalité vigoureuse ? La volonté d'un peuple conquérant, d'un peuple roi, ne diffère que par

le degré d'injustice ou de déraison de son aveugle autorité, des volontés absolues et arbitraires d'un Alexandre ou d'un Charlemagne... On concevrait, à la rigueur, qu'un même système politique s'appliquât assez bien à des nations différentes ; mais ce que l'on ne comprendra jamais, c'est qu'un pouvoir tyrannique quelconque prétende soustraire irrésistiblement les organes vocaux à l'action de l'intelligence ».

Il faut cependant reconnaître qu'à la fin du XIXe siècle, lors de l'enquête d'Edmont pour l'Atlas linguistique de la France, les patois étaient encore assez vivants en France, et qu'ils le sont même de nos jours (cf. pp. 281-282).

### 3. Le rapport de l'abbé Grégoire à la Convention Nationale.

Les réponses obtenues par le curé Grégoire durant les années 1790 et 1791 ne purent pas être employées à cette époque ; la marche foudroyante de la Révolution ne le permit pas. Les informations ainsi prises lui servirent à la composition de son *Rapport sur la nécessité de détruire les patois* qui fut présenté le 9 prairial an II (28 mai 1794) au Comité de l'Instruction publique. Le 16 prairial (6 juin) ce rapport fut lu à la Convention.

Dans la première partie de sa harangue, il montre la nécessité *d'uniformiser le langage d'une grande nation,* afin que tous les membres qui la composent puissent facilement communiquer leurs pensées, et dans la seconde partie, les *moyens les plus propices pour la destruction des patois.*

Retenons seulement quelques idées exprimées par le curé Grégoire qui intéressent directement notre sujet.

L'ÉTAT DES PATOIS ET DU FRANÇAIS À L'ÉPOQUE DE L'ENQUÊTE. — Le curé Grégoire commence par constater que le français est devenu « classique » en Europe, dans le Canada et sur les bords du Mississipi, mais : « Il n'y a qu'environ quinze départements de l'intérieur où la langue française soit exclusivement parlée ; encore y éprouve-t-elle des altérations sensibles, soit dans la prononciation, soit par l'emploi de termes impropres et surannés, surtout vers Sancerre, où l'on retrouve une partie des expressions de Rabelais, Amyot et Montaigne. Nous n'avons plus de provinces, et nous avons encore environ trente patois qui en rappellent les noms. Peut-être n'est-il pas inutile d'en faire l'énumération : le bas-breton, le normand, le picard, le rouchi ou wallon, le flamand, le champenois, le messin, le lorrain, le franc-comtois, le bourguignon, le bressan, le lyonnais, le dauphinois, l'auvergnat, le poitevin, le limousin, le picard, le provençal, le languedocien, le velayen, le catalan, le béarnais, le basque, le rouergat et le gascon ; ce dernier seul est parlé sur une surface de 60 lieues en tout sens » (Gazier, *l. c.*, p. 292 ; cf. aussi F. Brunot, *l. c.*, pp. 204-214).

Six millions d'individus ignorent le français. — « On peut assurer sans exagération, dit le curé Grégoire, qu'au moins six millions de Français, surtout dans les campagnes, ignorent la langue nationale ; qu'un nombre égal est à peu près incapable de soutenir une conversation suivie ; qu'en dernier résultat, le nombre de ceux qui la parlent purement n'excède pas trois millions, et probablement le nombre de ceux qui l'écrivent correctement est encore moindre » (Gazier, p. 293).

On doit donner aux campagnards une langue qui ne mutile pas les adresses et les décrets. — Le peuple ne connaît pas suffisamment bien les lois à cause de l'ignorance de la langue nationale. Le système de traduction en patois des nouvelles dispositions ne fait que compliquer les rouages politiques, et des scélérats ont fondé sur cette ignorance « le succès de leurs machinations contre-révolutionnaires ». « La langue est toujours la mesure du génie du peuple, dit le curé Grégoire ; les mots ne croissent qu'avec la progression des idées et des besoins. Leibnitz avait raison. Les mots sont les lettres de change de l'entendement ; si donc il acquiert de nouvelles idées, il lui faut des termes nouveaux, sans quoi l'équilibre serait rompu. Plutôt que d'abandonner cette fabrication aux caprices de l'ignorance, il vaut mieux certainement lui donner votre langue ; d'ailleurs, l'homme des campagnes, peu accoutumé à généraliser ses idées, manquera toujours de termes abstraits ; et cette inévitable pauvreté de langage, qui resserre l'esprit, mutilera vos adresses et vos décrets, si même elle ne les rend intraduisibles » (Gazier, p. 296).

Les moyens proposés par le curé Grégoire pour anéantir les patois. — Les moyens proposés par le curé Grégoire pour la destruction des patois sont les suivants : la publication d'une foule d'*opuscules patriotiques* (Gazier, p. 305) ; des *opuscules concernant la météorologie* qui est d'une application immédiate à l'agriculture (p. 305) ; de petits volumes donnant *des notions de physique élémentaire ;* de *bons journaux* (p. 306) ; de *petites histoires et anecdotes* (p. 306) ; et *des chansons et des poésies lyriques* (p. 306-307).

Dans sa Conclusion, le curé Grégoire propose : d'enrichir la langue par l'augmentation des connaissances ; de mieux fixer sa syntaxe ; de rectifier son orthographe ; de préciser les significations des mots ; de faire des emprunts pour compléter les familles de mots, etc. (cf. Gazier, pp. 310-314 ; cf. aussi l'opinion de F. Brunot, *l. c.*, p. 214).

Le décret de la Convention nationale. — Après avoir entendu le curé Grégoire, la Convention se borna, par son décret, à charger le Comité d'Instruction publique de lui présenter un rapport sur l'exécution d'une grammaire et d'un nouveau vocabulaire de la langue

française, adaptés aux besoins du jour. Dans son appel aux Français, elle condamne l'emploi des patois, car ceux-ci « sont le dernier anneau de la chaîne que la tyrannie vous avait imposée » (cf. Gazier, p. 314, et F. Brunot, le chapitre *Conclusion bénigne*, pp. 215-216).

L'EFFET DU DÉCRET AU POINT DE VUE DE LA DIALECTOLOGIE. — J'ai insisté intentionnellement sur les dispositions prises par la Révolution, car celles-ci ont eu un grand retentissement et ont déterminé un important mouvement scientifique (en France et ailleurs) en faveur des patois.

Ce mouvement se manifeste en deux directions : d'une part, pour que *le français devienne une langue commune pour tous les Français*, et de l'autre pour le *maintien des patois* qui représentent « la langue du père, la langue du pays, la langue de la patrie » (Ch. Nodier, *Notions élém. de linguistique*, Bruxelles, 1834, p. 220). Ils ont, sur la langue écrite et sur la langue imprimée, le grand avantage de ne se modifier que très lentement ; ils représentent donc le document le plus précieux sur les langues autochtones et les langues classiques.

UNE ACADÉMIE POUR LES PATOIS. — Ch. Nodier (*l. c.*, p. 230) soutient « que si les patois étoient perdus, il faudroit créer une académie spéciale pour en retrouver la trace, pour rendre au jour ces inappréciables monuments de l'art d'exprimer la pensée qui est le premier de tous. Les sociétés savantes qui s'efforcent si noblement à interpréter quelques traits indécis sur les marbres pulvérulents des Étrusques... ne dédaigneroient peut-être pas nos titres de famille, ces témoins progressifs de tant d'efforts rivaux, qui ont amené notre littérature au point de supériorité où l'ont placée les admirables écrits du dix-septième siècle... Elles seroient mal fondées en tout cas à faire étalage d'une érudition plus profonde que celle de Varron, et d'un goût plus scrupuleux que celui du sage et modeste Du Cange, qui ont exploïté dans ces mines fécondes les plus riches trésors du langage ».

On peut même considérer les commencements des études dialectologiques en France (et ailleurs) comme une sorte de réaction contre les dispositions prises pour l'anéantissement des patois.

Le XIX<sup>e</sup> siècle apporte, à ce sujet, des preuves très importantes et concluantes. Un grand nombre de chercheurs met en lumière l'importance des patois pour la connaissance de l'évolution et du passé de la langue française.

F. MISTRAL ET L'ABBÉ ROUSSELOT. — Cette « lutte » pour illustrer l'importance des patois sera, pour tout le XIX<sup>e</sup> siècle, l'un des buts des chercheurs, et c'est elle qui va mettre la première pierre à la base de la dialectologie.

FRÉDÉRIC MISTRAL, dans son *Discours sur le dialecte provençal* (mai,

1881, à Marseille, à la fête de la Sainte-Estelle), s'exprime dans des termes imagés sur l'*insurrection des dialectes*, en précisant leur rôle pour une langue dominante : « Savez-vous ce que c'est que cette agitation étrange ? C'est l'insurrection des dialectes ! les pauvres dialectes populaires, piétinés comme l'herbe, traqués, écrasés par les langues officielles, depuis que le monde est monde, non, ne veulent pas mourir... Et pourquoi veut-on qu'ils meurent ? Aujourd'hui que tout revendique liberté, droit de vivre, pourquoi n'auraient-ils pas, eux, leur part de soleil ? Mais à quoi sont-ils bons ? Quelques-uns vont répondre. Quand ils ne seraient bons qu'à renouveler le sang des langues dominantes, qui s'épuisent, messieurs, à force de produire ; quand ils ne seraient bons qu'à graver dans les cœurs le sceau poignant de la patrie, on doit les conserver comme des forêts vierges où couve le génie des générations futures, et où déjà bourgeonne la poésie de l'avenir » (dans *Les patois de la France, recueil de Chants, Noëls... composés en principaux dialectes de la France*, Niort, L. Favre, 1882, p. 84).

Les faits présentés expliquent mieux pourquoi l'abbé Rousselot commença, en 1887, son article d'*Introduction à l'étude des patois* par cette phrase : « Les patois ne sont plus pour la science ce qu'on les a cru trop longtemps, des jargons informes et grossiers, fruit de l'ignorance et du caprice, « des tares du français », dignes tout au plus d'un intérêt de curiosité » (*Rev. des pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 1).

## 4. L'activité dialectologique déployée avant la grande enquête du début du XIXe siècle.

Un examen plus approfondi de l'activité scientifique déployée avant la grande enquête par correspondance entreprise par le baron Coquebert de Montbret nous amène à croire qu'il fut influencé par le travail de Pallas et par le programme de l'Académie celtique, dont la Société royale des Antiquaires ne fut qu'une continuation.

1° L'activité de Pallas. — Le physicien et naturaliste allemand Pierre-Simon Pallas (né en 1741, mort en 1811), explorateur de l'Oural, de la mer Caspienne, de l'Altaï et de la Chine, publia, en deux gros volumes, l'ouvrage *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa* (Petersbourg, 1787-1799), qui présente 130 mots en deux cents langues d'Europe et d'Asie. Le questionnaire commence par les mots : *dieu, ciel, père, mère, fils, fille, frère, sœur, mari, femme*, etc.

Ce travail fut réalisé par l'auteur d'après les conseils de l'illustre philosophe G. W. Leibniz et sous les auspices de Catherine II, l'impératrice de Russie.

L'auteur abandonna donc le texte de l'Oraison dominicale qui fut,

jusqu'à cette date à la base des collections de spécimens de langues (1) et le remplaça par les termes correspondants à une série de mots parmi les plus courants.

Sur le travail de Pallas, le sénateur Constantin François Chassebœuf de Volney fit un rapport à l'Académie celtique (cf. ses *Mémoires*, t. I, 1807, pp. 99-135), qui porte le titre de *Vocabulaire comparé des langues de toute la terre.*

2° L'Académie celtique. — Au cours de l'année 1804, quelques savants de Paris décidèrent de fonder une Société scientifique sous le nom d'*Académie celtique.* Le but de celle-ci était : « 1° d'étudier l'histoire des Celtes, de rechercher leurs monuments, de les examiner, de les discuter, de les expliquer ; 2° d'étudier et de publier les étymologies de toutes les langues de l'Europe, à l'aide du celto-breton, du gallois et de la langue erse que l'on parle encore dans sa pureté primitive, pour ainsi dire, dans les montagnes de l'Irlande » (*Mémoires de l'Acad. celtique*, t. I, 1807, p. 4).

Dans le domaine de l'étude des antiquités nationales, elle ne fit que suivre l'exemple donné par les Anglais qui avaient fondé, à Londres, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, une Société d'antiquaires (cf. *Mémoires*, t. I, 1807, pp. 39-41).

Dès 1805, les membres de l'Académie rédigèrent une sorte de questionnaire pour indiquer les problèmes qui devaient être traités par les membres ou par les correspondants (par exemple : les usages des diverses époques de l'année ; les usages concernant les principaux événements de la vie humaine ; questions sur les monuments antiques ; sur les croyances et superstitions ; cf. *Mémoires*, t. I, 1807, pp. 72-87).

Éloi Johanneau, secrétaire perpétuel, présenta les *Questions sur les origines étymologiques des mots et des choses, des lieux et des personnes, des monuments et des usages de la France ancienne et moderne, proposées à résoudre aux Membres et Associés correspondants de l'Académie celtique, et directions pour en faciliter la solution* (*Mémoires*, t. I, 1807, pp. 87-98).

Le travail de Pallas (voir plus haut) servit comme un bon modèle pour mettre en lumière l'importance de la méthode comparative dans l'étude de l'origine des langues.

Les six volumes de ses *Mémoires* (t. I, 1807 - t. VI, 1812) renferment plusieurs études qui regardent les dialectes de France comme : la parabole de l'Enfant prodigue en breton (suivie d'une copie d'une lettre du Minis-

(1) Sur les auteurs qui ont réalisé des collections de spécimens concernant l'Oraison dominicale, cf. Johann Christoph Adelung, *Mithridates oder algemeine Sprachenkunde mit dem Vater Unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten*, t. I, Berlin, 1806, pp. 645-676 : *Litteratur der vorhandenen Vaterunser-Polyglotten.*

tère de l'Intérieur qui sollicite la traduction ; cf. *Mémoires*, t. II, 1808, pp. 118-131 ; l'article d'Éloi Johanneau, *Origine des choses par les mots : de l'étymologie du nom de la chemise en français, en latin, en grec et en breton, et quelle étoffe était chez les Gaulois* (*Mémoires*, t. III, 1809, pp. 315-319), etc. (cf. p. 76 de mon étude).

Ils commencent aussi la publication d'une *Bibliographie celtique moderne* (cf. *Mémoires*, t. IV, 1809, pp. 505-508) (1).

3° LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE. — Le programme d'activité fixé par l'Académie celtique fut continué, à partir de 1814, par une nouvelle société, autorisée à prendre le nom de *Société royale des Antiquaires de France* (« titre qui désigne des travaux moins bornés que celui d'Académie celtique », *Mémoires*, t. I, 1817, p. V).

La nouvelle Société n'a d'autre but que celui d'étendre, autant que possible, le domaine de la science, en se faisant un devoir d'observer, dans tous les monuments que le temps a respectés, ainsi que dans les divers dialectes, tout ce qui peut suppléer au silence de l'histoire pour les temps anciens, et particulièrement pour ceux de la Gaule et les premiers siècles de la monarchie (*Mémoires*, t. II, 1820, p. 3). Fidèle à sa devise (*Gloriae majorum*), la Société s'occupe, d'après son règlement, de *recherches sur les langues*, la géographie, la chronologie, l'histoire, la littérature et les antiquités celtiques, grecques, romaines du moyen âge, mais principalement des Gaules et de la nation française jusqu'au seizième siècle (p. 14).

Parmi les membres de la Société figurent plusieurs personnalités de France ainsi que d'autres pays (Italie, Espagne, Portugal, Allemagne, Angleterre, etc.). Les Mémoires présentés ou envoyés par ses membres furent publiés sous le titre de *Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales et étrangères, publiés par la Société Royale des Antiquaires de France* (t. I, 1817-t. LXXXI, 1944, *neuvième* série, tome I).

Les rapports, presque annuels, sur l'activité de la Société accordent *une attention spéciale aux études sur les langues, idiomes et patois* (cf. par ex. t. II, 1820, pp. 14-20 ; t. III, 1821, pp. 84-88 ; t. V, 1823, pp. CVIII-CXX, etc.).

Le tome VI (1824, pp. 432-545) publie les *Matériaux pour servir à l'histoire des dialectes de la langue française ou collection de versions de la parabole de l'Enfant prodigue en divers idiomes ou patois de France*, le résultat de l'enquête de Coquebert de Montbret (voir p. 19 de mon étude).

(1) Pour l'histoire de cette Académie et de la Société royale des Antiquaires, cf. Maurice PROU, *Table alphabétique des publications de l'Académie celtique et de la Société des Antiquaires de France* (1807-1889), Paris, C. Klincksieck, 1894, pp. V-XVIII.

Des instructions pour l'étude des patois données en 1814. — Le baron Claude François Étienne Dupin donna, à la fin de son *Mémoire sur le patois poitevin et sa littérature* (qui porte la date du 19 déc. 1814 et qui fut publié dans les *Mémoires*, t. I, 1817, pp. 195-228), quelques instructions pour l'étude des patois (pp. 223-228). Les plus importantes de ces instructions sont les suivantes : I. Le *vocabulaire des termes* qui sont propres aux patois et qui diffèrent de la « langue française épurée autrement que par la prononciation » (p. 224) ; II. Une notice sommaire sur la *grammaire patoise* et des exemples de verbes conjugués dans tous les temps qu'elle admet (cf. les questionnaires pour les enquêtes faites dans la seconde moitié du XIX^e siècle) ; III. Faire connaître toutes les *interjections*, car elles sont le caractère et en même temps la richesse des langues primitives (p. 224) (cf. le questionnaire de Dauzat, pp. 138-139) ; IV. Les *degrés de comparaison* ainsi que les *augmentatifs* ou *diminutifs* (p. 225) ; V. Faire connaître la prononciation et l'exprimer le plus clairement possible, en indiquant en quoi le *patois parlé diffère du patois écrit* (p. 225) ; VI. Donner de nombreux exemples de l'*altération que les mots subissent par la manière de les prononcer* (pp. 225-226) ; VII. Les vocabulaires et les grammaires ne suffisent pas pour faire connaître le génie d'un idiome ; il faut *des matériaux bruts*, afin de voir quel effet ils produisent étant mis en œuvre (il faut fournir des *chansons populaires*, p. 226) ; VIII. Que les correspondants le plus au fait du patois de leur pays prennent la peine *de composer en patois quelques dialogues* sur les sujets qui font l'entretien ordinaire des gens de campagne (comme les ordres à donner pour la moisson, pour la vendange, l'état prospère ou inquiétant des biens de la terre, le besoin de pluie ou de chaleur, etc.), mais les auteurs doivent « se méfier de leur imagination » (p. 226) ; IX. Le patois variant de canton à canton, les correspondants devront s'attacher particulièrement au dialecte le plus répandu, en indiquant les cantons où ils puiseront les exemples ; « de manière que nous puissions, en quelque sorte, *suivre sur la carte la dégradation des teintes et les voir se fondre avec les nuances des départements voisins, car il n'y a pas de transitions brusques dans le langage des peuples* » (p. 226) ; X. Une notice sur *les livres les plus estimés*, composés en patois, en faisant connaître les éditions les plus anciennes (p. 227) ; XI. « Qu'ils se gardent surtout de croire qu'il y ait rien de frivole dans notre curiosité... Nous ne nous flattons point de tout découvrir dans ce vaste champ, où personne encore ne semble avoir osé s'aventurer ; mais nous y poserons du moins quelques jalons qui pourront guider nos successeurs » (p. 228).

Il y a, dans ces instructions, plus d'un point qui mérite notre attention.

Une Commission pour examiner et classer les études, nommée en 1820. — La Société royale des Antiquaires de France a le grand mérite d'avoir encouragé et publié d'importants travaux sur les patois, et cela

à une époque où l'on était loin de pouvoir apprécier l'importance de ces études (cf. Pierquin de Gembloux, *l. c.*, p. 208). Afin de mettre en ordre les nombreux mémoires, la Société nomma (selon le rapport lu à la séance publique du 2 juillet 1820) une *Commission des patois*, chargée d'examiner et de classer tout ce qu'elle recevait sur cette partie des antiquités nationales (*Mémoires*, t. III, 1821, p. 88) (1).

Une carte indiquant les limites des dialectes français. — Le rapport sur l'activité de la Société (publié dans les *Mémoires*, t. III, 1821, p. 88) nous informe que Coquebert de Montbret a présenté à l'une de ses séances *une carte* (« dont il est l'auteur ») *délimitant les jargons ou patois qui sont parlés en France*, en indiquant en même temps les mesures prises par le Ministère, lors de l'existence du bureau de statistique, *pour connaître les limites des langues étrangères qui sont parlées dans quelques départements*. Les membres de la Société l'ont invité à s'adjoindre à la Commission des patois.

On envisage, en 1823, la rédaction de cartes phonétiques. — Désiré MONNIER (cf. la bibliographie de ses travaux dans la *Table alphabétique des publ.* p. 435) dans son étude *Vocabulaire rustique et populaire du Jura* (*Mémoires*, t. V, 1823, pp. 246-309 ; t. VI, 1824, pp. 150-219) envisagea la rédaction de cartes linguistiques d'ordre phonétique : « on pourrait, dit-il, d'une manière assez précise, marquer sur une carte géographique l'étendue de pays où domine l'*a* ; celle où la plupart des mots ont leur désinence en *o* ; celle où l'*an* se change en *in* ; celle enfin où la même syllabe se prononce *on* » (t. V, 1823, p. 252).

Il me semble que l'activité dialectologique déployée au commencement par l'Académie celtique et ensuite par la Société des Antiquaires de France nous autorise à placer les deux sociétés savantes parmi les fondateurs de la *dialectologie*.

L'importante activité de Coquebert de Montbret fait partie, elle aussi, de ce grand mouvement scientifique du commencement du XIXe siècle (2).

(1) Cf. la liste des études dialectales dans le volume *Table alphabétique des publications de l'Académie celtique et de la Société des Antiquaires de France* (1807 à 1889). Paris, C. Klincksieck, 1894, p. 491, *Patois de France*.

(2) Parmi les membres étrangers de la Société, je me borne à citer les suivants : W. Grimm (à Cassel) ; W. v. Humboldt (à Berlin) ; Ellis, secrétaire de la Société des Antiquaires à Londres ; Charles Botta (à Turin) ; le vicomte De Santarem (à Lisbonne) ; le pasteur Bridel (à Montreux, canton de Vaud), etc.

## 5. L'enquête par correspondance entreprise en 1807 par Coquebert de Montbret sous les auspices du Ministère de l'Intérieur.

Le baron CHARLES-ÉTIENNE COQUEBERT DE MONTBRET (né à Paris en 1755, mort en 1831) (1), minéralogiste et physicien français, a le grand mérite d'avoir organisé la première grande enquête par correspondance, sous le Premier Empire, en prenant comme texte la parabole de l'Enfant prodigue.

Une bonne partie des réponses obtenues fut déjà publiée en 1824 (dans le VI[e] tome des *Mémoires*, voir plus haut) (2). Les mêmes réponses furent republiées, en 1831, dans le volume *Mélanges sur les langues, dialectes et patois ; renfermant, entre autres, une collection de versions de la Parabole de l'Enfant prodigue en cent idiomes ou patois différents, presque tous de France ; précédés d'un essai d'un travail sur la Géographie de la langue française* (Paris, Au bureau de l'Almanach du Commerce, chez Delaunay, 1831, in-8°, VII, 571 p.) (3).

(1) Cf. sa biographie dans la *Nouvelle Biographie générale*, publiée par Firmin Didot Frères, Paris, 1855, t. XI ; Constant LEBER, *Le baron Coquebert de Montbret, membre de l'Institut*, dans les *Mémoires*, t. X, 1834, pp. XXXI-XXXIX ; F. BRUNOT, *Hist. de la langue française*, t. IX, 1, pp. 525-526 ; les pp. 527-599 du même volume sont consacrées à son enquête et aux limites de la langue française sous le Premier Empire.

(2) Sur les travaux concernant les patois, nous trouvons, dans le rapport de Sébastien Bottin (*Mémoires*, t. VII, 1826, p. CXII) des informations qui méritent d'être rappelées : « L'étude des langues, des dialectes, des patois a une grande part dans vos travaux, dit Bottin ; aussi venez-vous de leur consacrer un volume entier de votre collection. C'est à la France que devait principalement s'attacher la Société des Antiquaires de France ; c'est dans les départements de la France qu'elle est allée rechercher les patois des anciennes provinces du royaume, et c'est pour établir un type qui en facilite la comparaison entre eux, qu'elle a soumis à leurs différentes nuances la parabole de l'Enfant prodigue. Votre confrère, M. le baron Coquebert de Montbret, avait depuis longtemps en porte-feuille un grand nombre de ces paraboles ; il a bien voulu les réunir à celles qui vous ont été fournies, par..., se charger d'en faire un choix en n'admettant pour cette première fois que celles qui sont inédites, mettant en réserve celles qui, ne présentant pas des nuances assez marquées, pouvaient, dans un même volume, offrir une sorte de double emploi ; de les classer dans un ordre géographique et d'en suivre l'impression ».

(3) La première partie de ce volume, qui est une sorte d'Encyclopédie sur les dialectes et les langues de la France, contient les chapitres suivants : une préface (pp. III-VIII) qui montre l'importance de l'Académie celtique et de la Société des Antiquaires pour l'étude des patois (ces deux institutions ont désigné les patois comme « des monumens de l'antiquité »), en donnant une liste de cinquante-cinq études (publiées surtout dans les Mémoires de l'Académie celtique) qui s'occupent spécialement de *linguistique*. Le volume commence par une étude portant le titre *Essai d'un travail sur la Géographie de la langue française*, signée C. M., c'est-à-dire COQUEBERT DE MONTBRET (pp. 5-29), Les autres études, qui occupent les pages 30 à 432, sont, soit inédites, soit empruntées à la collection de la Société des Antiquaires (les *Mémoires*). Les pages 432 à 536 renferment les *Matériaux pour servir à l'histoire*

Comment fut organisée cette première enquête par correspondance en France. — Le chapitre *Matériaux* du volume précité (pp. 432-433) donne des informations suffisamment précises sur la manière dont fut organisée l'enquête. Le travail commença, vers l'année 1807 (F. Brunot, *l. c.*, p. 524, donne l'an 1806), au bureau chargé de la direction de la statistique (dont le directeur était, à partir de 1806, Coquebert de Montbret ; cf. sa biographie) au Ministère de l'Intérieur ; il fut poursuivi par la Société royale des Antiquaires.

L'auteur de l'enquête est Coquebert de Montbret. — F. Brunot, qui a examiné les manuscrits, a raison de dire qu'« il est vraisemblable que, cependant, le Bureau de Statistique ne se fût pas livré à de si longues et si minutieuses enquêtes concernant les langues parlées dans l'Empire s'il ne s'était pas trouvé là un homme pour qui ces questions présentaient un intérêt tout particulier. C'était Coquebert de Montbret. En tout cas, la direction venait de lui : les accusés de réception, les lettres de rappel sont de sa main » (*Histoire de la langue française*, t. XI, 1, p. 525 ; cf. cependant les affirmations de Pierquin de Gembloux, p. 22 de mon étude).

Pourquoi on a choisi la parabole de l'enfant prodigue. — « Au lieu d'envoyer circulairement pour être traduit dans chaque idiome local quelque morceau arbitrairement (choisi), ou composé exprès, on a préféré de puiser, dit Coquebert de Montbret, dans le livre sacré qui est entre les mains de tous les chrétiens. La Parabole de l'Enfant prodigue est le morceau qui a été choisi à cause de la juste étendue et de la simplicité de la plupart des expressions qu'il renferme. L'Oraison dominicale qui a été préférée dans beaucoup d'ouvrages sur les langues (cf. la collection d'Adelung, *Mithridates*, ajoutons-nous), a paru ne pas réunir au même degré ce genre d'avantage » (*Matériaux*, p. 432).

Coquebert de Montbret introduit donc un nouveau texte pour établir l'aspect linguistique des langues et des patois (1).

*des dialectes de la langue française, ou Collection de versions de la Parabole de l'Enfant prodigue en divers idiomes ou patois de France.* A la fin du volume se trouve l'article *Nomenclature des métiers et professions exercés à Paris au commencement du quatorzième siècle*, par H. E. De la Tynna (pp. 546-566).

Nous citons l'étude de Coquebert de Montbret sous l'abréviation *Géographie*, et le résultat de l'enquête sous celle de *Matériaux*.

(1) Il me semble cependant que le premier qui utilisa la parabole de l'Enfant prodigue comme texte à traduire en patois fut le célèbre celtomane Jacques le Brigant, un lecteur passionné de la Bible (« qui la citait continuellement, et toujours d'une manière heureuse et ingénieuse »), dans son travail *Élémens de la langue des Celtes gomérites ou Bretons...* (Strasbourg, 1779, in-12, 64 p.), qui se termine « par des traductions bretonnes de différents morceaux, entre autres par celle de la Parabole de l'Enfant prodigue » (cf. Éloi Johanneau, *Notice sur la vie et les ouvrages de J. le Brigant*, dans les *Mémoires de l'Acad. celtique*, t. VI, 1812, pp. 5-27) (cf. aussi la 2e partie de mon étude, *Langues celtiques*, p. 932).

Les Correspondants. — Le Bureau s'adressa en premier lieu aux préfets et sous-préfets qui firent souvent appel à des personnes plus compétentes connaissant mieux le patois du pays (cf. la réponse donnée par Champollion-Figeac, pp. 162-163). Chaque spécimen indique la personne qui a donné la réponse, ainsi que la date et le lieu d'origine (p. ex. : « Traduction de la Parabole de l'Enfant Prodigue, en patois wallon de la partie du Hainaut dont la ville de Mons est la capitale, envoyée en 1807 par M. de Coninck, Préfet (M. I.) », *Matériaux*, p. 465).

La collection ne renferme pas toutes les réponses obtenues. — Nous trouvons, à ce sujet, les informations suivantes : « Parmi les traductions de ce morceau qui se sont trouvées en grand nombre tant au Ministère de l'Intérieur que dans les papiers de la Société, on a choisi celles qui ont paru le plus caractéristiques. Cependant on ne se dissimule pas qu'il s'en trouve dont les différences sont peu tranchées : mais les dialectes d'une même langue appartiennent tous à un fonds commun ; on passe le plus souvent de l'un à l'autre par des nuances peu sensibles d'abord, mais qui le deviennent à proportion de la distance des lieux où ils sont en usage » (*Matériaux*, pp. 432-433).

Ces justes observations furent souvent confirmées par les enquêtes dialectales modernes ; Coquebert de Montbret les a reconnues depuis plus d'un siècle.

La collection contient des traductions qui proviennent du Ministère de l'Intérieur (désignées par les lettres initiales M. I.), et un bon nombre qui ont été adressées à la Société royale des Antiquaires par ses correspondants.

Le groupement des réponses. — Professant la géographie physique (cf. sa biographie), Coquebert de Montbret s'est bien rendu compte du facteur géographique dans les études linguistiques (cf. plus bas). C'est ainsi qu'il faut expliquer son groupement des spécimens obtenus.

« Dans le *rangement* de nos matériaux, dit l'auteur, nous avons cru devoir observer l'ordre géographique. A cet effet, nous plaçons d'abord les dialectes du Nord-Est de la France, puis ceux de l'Est, appartenant les uns et les autres à la *langue d'Oyl*, et spécialement à la branche de cette langue que l'on désigne par le nom de *langage wallon*. Ce ne sera qu'après avoir épuisé ce que nous nous proposons de donner dans la langue *d'Oyl*, que nous passerons à la *langue d'Oc* ou langue romane, qui diffère de la première par des caractères bien tranchés » (*Matériaux*, p. 433).

Nombre des traductions. — La collection contient 86 traductions de la Parabole (pp. 462-545), dont la plupart appartiennent au français et au provençal ; il y a aussi deux traductions du canton des Grisons (pp. 544-545).

Des critiques sur ces traductions. — Je me borne à citer seulement deux auteurs qui ont critiqué le système de Coquebert de Montbret, et cela pour le simple fait que ces critiques ont été faites en même temps que les observations de Paul Meyer (voir pp. 478-479, 485-486).

1° Pierquin de Gembloux (*Hist. litt., philol. et bibliographique des patois*, Paris, 1841, pp. 203-204) affirme que Napoléon (« dont le génie embrassait tout ») avait nommé une commission chargée de publier, aux frais de l'État, le *Trésor de Brunetto Latini*, le maître de Dante, et que le même instinct et la même ardeur avaient poussé le ministère Jean-Antoine Chaptal à dresser « en quelque sorte un musée, un panorama topographique de nos patois ». D'après cette affirmation, l'idée de faire une enquête linguistique appartiendrait plutôt à Chaptal (1) qu'à Coquebert de Montbret. Pierquin de Gembloux considère la collection comme « importante et curieuse » et ajoute que le « panorama » fut publié en partie dans « les différentes statistiques de nos départements, n'importe en quel format, et reproduit dans les mémoires de la société royale des antiquaires, mais malheureusement assez mal exécuté en général, en ce sens toutefois qu'à l'exemple des vocabulistes... ils n'ont point soigneusement recherché, dans toutes leurs traductions, l'analogie des sons, mais seulement celle des idées. Elle offre bien pourtant l'état actuel de chacun de nos patois, mais non un moyen précieux de comparaisons ethnographiques ou étymologiques. En effet, tous les traducteurs de la Parabole de l'Enfant prodigue... semblent s'être donné le mot sous ce rapport... Dans l'intérêt de l'ethnographie française, autant que dans celui de l'étymologie et du tableau comparatif de nos différents patois, c'est donc encore un travail difficile et long que les savants doivent recommencer ».

On doit remarquer, dans le texte de Pierquin de Gembloux, l'absence du nom de Coquebert de Montbret ; il ne figure pas non plus dans la riche bibliographie qui se trouve à la fin de son ouvrage.

2° Charles de Tourtoulon et Octavien Bringuier (dans leur *Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl*, extrait des *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 3e série, t. III, Paris, Imprimerie Nationale, 1876, pp. 7-9) sont plus catégoriques. Ils affirment que le travail « se rattache à un projet de délimitation géographique des idiomes de l'Empire français ; mais on ne s'occupa, à ce qu'il paraît, que de marquer les limites des langues italienne, allemande, flamande, bretonne et basque, et on comprit tous les dialectes d'oc et d'oïl sous la dénomination générique de langue française » (p. 7, note 1).

(1) Sur les étroits rapports de Chaptal avec Napoléon, cf. le volume *Mes souvenirs sur Napoléon par le Cte Chaptal, publiés par son arrière-petit-fils, le Vte An. Chaptal.* Paris, E. Plon, 1893, in-8°, 413 p. et un portrait. — Il m'a été impossible de poursuivre en ce moment des recherches pour vérifier l'affirmation de Pierquin de Gembloux.

Parmi les traductions envoyées, trois appartiennent au canton de la Valette (Charente). Or l'une des trois fut classée avec raison dans la langue d'oc, et l'une des deux autres traductions, rangées dans la langue d'oc, « n'est autre chose qu'une nouvelle édition de la version de langue d'oc avec quelques variantes de formes et une mauvaise orthographe » (p. 7). Ce fait est dû, affirment les auteurs, à la méconnaissance d'un système de transcription ; les nuances phonétiques « sont difficiles à noter par écriture et ne peuvent guère être comparées que par ceux qui les ont directement perçues. Il est bon que deux personnes au moins soient chargées de ces observations délicates, afin qu'elles puissent se contrôler mutuellement » (p. 7, note 3).

« On paraît avoir oublié, en effet, disent les auteurs, en entreprenant ce travail, de s'entendre sur la manière de noter les sons propres à certains dialectes. Mais, en supposant même que l'on eût dressé préalablement une liste des signes à employer, était-il possible d'imposer l'étude de cet alphabet à toutes les personnes auxquelles on devait s'adresser, et d'avoir la certitude que chacune d'elles s'en servirait avec intelligence ? » (pp. 7-8).

Les auteurs font d'autres observations non moins judicieuses (cf. p. 8) pour conclure « que l'on ne peut exiger de personnes peu préparées à ce genre de travail » des traductions patoises. Le système d'enquête par correspondance doit être considéré comme impossible : « tout au plus pourrait-on arriver à tracer par cette méthode la limite de quelques dialectes et sous-dialectes en s'adressant à des savants de province et aux sociétés locales ; encore faudrait-il préalablement indiquer par des instructions précises et par un questionnaire détaillé les caractères à déterminer et les points à éclaircir » (p. 9).

Malgré ces critiques, on doit toutefois considérer cette collection comme la première grande enquête linguistique qui eut un grand retentissement dans plusieurs pays romans (et non romans). Elle seule donna, jusque vers la fin du XIXe siècle, une orientation sur les patois de la langue française ainsi que sur le provençal.

La collection du pasteur J. Stalder (voir pp. 163-164), ainsi que celle de Vegezzi-Ruscala et B. Biondelli (voir pp. 479-483) ont comme point de départ l'enquête entreprise par Coquebert de Montbret.

## 6. Autres réalisations et observations linguistiques de Coquebert de Montbret.

Il me semble utile de mettre en relief d'autres réalisations et observations de ce chercheur, car celles-ci précèdent, et de beaucoup, les « conquêtes » de la dialectologie qui ne datent que de la seconde moitié

du XIXe siècle ; la contribution de ce précurseur est trop souvent passée sous silence (1).

Ses réalisations et ses observations sont indiquées dans son étude *Essai d'un travail sur la Géographie de la langue française* (ouvrage cité plus haut).

Le but de cette étude. — L'auteur s'est proposé d'indiquer (à ma connaissance pour la première fois d'une manière aussi précise) « les limites géographiques dans lesquelles se renferme la langue française, considérée comme langue maternelle de la majeure partie des habitants de chaque contrée » (*Géographie*, p. 8).

L'aspect d'une frontière linguistique. — L'auteur constate que la transition entre deux langues d'origine diverse « est brusque et tranchée ». C'est le cas pour le flamand, l'allemand, le breton ou le basque par rapport au français. L'aspect de la frontière linguistique est complètement différent lorsqu'il s'agit de deux langues ayant la même origine : « ce n'est plus alors une ligne tranchée qu'on franchit, mais une bande plus ou moins large, où le type de la langue française, déjà altéré à mesure qu'on approche des frontières, par l'effet des divers patois, continue à changer plus ou moins rapidement, toujours par une succession de nuances à peine sensibles. C'est ainsi que l'italien succède peu à peu au provençal, et le castillan au gascon » (*Géographie*, p. 9).

Il me serait très facile de donner une longue liste de travaux qui aboutissent plus tard, au même résultat : une frontière linguistique ne se présente presque jamais comme une *ligne*, mais comme une *bande* (l'all. *Gürtel*) (cf. p. 301 de mon étude).

Les cartes indiquant les limites des différents idiomes de la France entre 1806 et 1812. — En 1806, la direction de la statistique du Ministère de l'Intérieur obtint des informations très précises sur les localités où l'on parlait une autre langue que le français. Grâce à ces informations, Coquebert de Montbret put indiquer exactement les régions où l'on parlait le flamand, l'allemand, le breton, le basque et l'italien (la Corse), en donnant des chiffres qui illustrent l'état linguistique de la France au commencement du XIXe siècle (cf. *Géographie*, pp. 12-16).

« En prenant la population indiquée à la même époque pour chacune de ces communes, nous étions parvenus, dit l'auteur, à connaître combien le territoire français d'alors renfermait d'habitants de chacune des

(1) F. Brunot et Ch. Bruneau, dans leur *Précis de grammaire historique de la langue française* (Paris, Masson et Cie, 1937, 9e éd., p. XXXIV), appellent Coquebert de Montbret « un curieux de linguistique ». Cette partie du travail a été rédigée par F. Brunot.

langues qui y étaient parlées. C'était au moyen de ces renseignements recueillis avec soin et notés avec scrupule que l'on a marqué sur des cartes particulières des départements, et par suite sur une carte générale de la France, les limites géographiques des différents idiomes, et qu'on avait donné dans l'*Annuaire des Longitudes* le tableau qui y a figuré en 1809 et les années suivantes... Il est intitulé : *Relevé général de la population de l'empire (français) selon les différentes langues que parlent ses habitants, énoncé en nombres ronds et sans y comprendre les militaires.* Il se composait de six articles seulement, et c'était à ce degré de brièveté que l'on avait réduit un travail qui avait exigé des recherches fort considérables » (*Géographie,* pp. 14-15).

Le travail réalisé par Coquebert de Montbret doit être considéré comme étant de la plus haute importance pour l'étude du français (1).

La valeur de ce travail fut reconnue par l'auteur, car il affirme : « Si le volume où nous consignons ces limites doit parvenir à la postérité, elle y puisera des données pour savoir jusqu'à quel point les limites géographiques des langues peuvent varier avec le temps ; il suffira, pour cela, de comparer la ligne que les préfets traçaient en 1806, avec celle qui pourrait l'être à une époque postérieure » (*Géographie,* p. 18).

Le français dans les pays extra-européens ; la division dialectale du français et du provençal. — Grâce aux informations obtenues, Coquebert de Montbret put indiquer les pays extra-européens où l'on employait le français (*Géographie,* pp. 18-21), ainsi que la ligne de démarcation qui sépare le français du provençal (pp. 22-24). Il précise ensuite, pour chacune de ces deux langues, les plus importants patois (pp. 24-29).

L'anéantissement des dialectes n'est pas imminent. — Sur le sort des patois, Coquebert de Montbret fait une remarque suffisamment courageuse après les mesures prises contre leur emploi : « Cependant il ne faut pas croire, dit-il, que l'anéantissement des dialectes ou patois soit aussi prochain qu'on pourrait se l'imaginer. On ne peut l'espérer

(1) F. Brunot a examiné, d'une façon très détaillée, en reproduisant de nombreuses cartes, les limites fixées par Coquebert de Montbret. Cf., à ce sujet, *Hist. de la langue française,* t. IX, 1, pp. 528-599 (avec vingt cartes qui indiquent toutes les limites du français) et *La limite des langues en Belgique sous le premier Empire d'après des documents officiels* (lecture faite par F. B. à la séance de novembre 1924), dans le *Bulletin* de l'*Académie royale de Langue et de Littérature françaises,* t. III, nº 6, déc. 1924, pp. 163-200 (avec sept cartes géographiques). Brunot étudiant minutieusement ces cartes, ajoute : « Le précieux Atlas qu'elles composent permet de tracer commune par commune, à condition de le combiner avec les notes de Coquebert de Montbret, la limite de la langue française, de la mer du Nord à la Méditerranée, autour de 1806 » (*Bulletin,* p. 169).

que de la marche du temps, des progrès de l'instruction primaire, et de l'empire lent, mais assuré, de l'imitation. C'est en vain qu'on espérait hâter cette révolution par des mesures administratives et surtout par la contrainte » (*Géographie*, pp. 22-23).

Cette activité, déployée avec passion (« pour peu que nous soyons secondé », dit-il) et une profonde compréhension des problèmes linguistiques, honore la dialectologie française, et place Coquebert de Montbret parmi les pionniers de la discipline dans le domaine de la *Romania*.

## 7. Un questionnaire pour la rédaction des vocabulaires des voyageurs (1826).

En appliquant le système de Pallas (voir pp. 14-15), ADRIEN BALBI, ancien professeur de géographie, de physique et mathématiques, etc. publia, en 1826, un travail intéressant pour cette époque, sous le titre : *Atlas ethnographique du globe ou classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues, précédé d'un discours sur l'utilité et l'importance de l'étude des langues appliquée à plusieurs branches des connaissances humaines ; d'un aperçu sur les moyens graphiques employés par les différents peuples de la terre ; d'un coup d'œil sur l'histoire de la langue slave, et sur la marche progressive de la civilisation et de la littérature en Russie, avec sept cents vocabulaires des principaux idiomes connus, et suivi du tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde, dédié à S. M. l'Empereur Alexandre, par...* (Paris, Rey, et Gravier, 1826, in-folio, XLIX p. ; il y a aussi un volume annexé à l'Atlas).

Dans les onze tableaux qui contiennent toutes les langues connues du monde (groupées par familles), l'auteur donne la traduction de 24 mots (par exemple : soleil, lune, jour, terre, eau, feu, père, etc.).

Il est inutile d'insister aujourd'hui sur les grands défauts du travail de Balbi ; il nous intéresse toutefois, mais à un autre point de vue.

En effet, Balbi, après avoir illustré l'importance de l'*École des Jeunes de langue* (fondée en 1669, bien avant l'École de langues orientales de Paris) (cf. p. XLVII, le chapitre *Addition à l'Atlas*), traite le problème de la rédaction d'un questionnaire qui pourrait aider les voyageurs dans la réalisation de vocabulaires sur diverses langues.

Le questionnaire qu'il propose contient 208 demandes présentées sous le titre *Observations sur la rédaction des vocabulaires des voyageurs*. Voici les dix premières demandes : *abeille, aigre* (*acide, acerbe*), *aile, aimer, âme* (*vie, souffle*), *âne, anneau* (*de nez, d'oreille, etc.*), *arbre, arc, argent* (*les métaux blancs et les métaux jaunes se distinguent souvent par deux noms génériques*), etc.

Il y a, dans ce questionnaire, un bon nombre de remarques, faites surtout par le géographe danois Conrad Malte-Brun, qui se retrouvent

même dans les enquêtes dialectales modernes (par exemple : la difficulté d'un interrogatoire méthodique sur les diverses parties du corps humain, sous le terme *cuisse* ; il faut distinguer, s'il est possible, les noms spéciaux de Vénus, de Jupiter et des principales constellations, sous le terme *étoile* ; on rappelle au voyageur que très souvent le *frère aîné* et le *frère cadet* sont désignés par des mots différents, sous le terme *frère,* etc.).

A. Balbi recommande, lui aussi, de recueillir les noms des plantes et des animaux indigènes les plus connus, et d'en noter exactement tous les synonymes.

Edmé François Jomard, dans une lettre adressée à Balbi (cf. pp. XLVIII-XLIX) affirme qu'il a préparé un « Vocabulaire » divisé en deux parties : « l'une comprend 160 mots principaux, rangés par ordre alphabétique et suivis des nombres ; l'autre est composée d'environ 1000 mots, classés suivant leur nature, et rangés aussi alphabétiquement dans leurs classes respectives, avec cette règle néanmoins que les mots qui expriment deux actions ou deux qualités contraires ou opposées, sont placés l'un à côté de l'autre... Deux exemples de conjugaisons complètent le vocabulaire manuel... Il vous paraîtra sans doute... important comme à moi, que les voyageurs interrogent méthodiquement et non au hasard... ».

Un examen comparatif entre ce premier questionnaire et celui rédigé par Marcel Cohen (1) peut montrer clairement quel est le *progrès* réalisé dans ce domaine après un siècle d'activité.

Malgré ses défauts, ce travail eut une heureuse influence sur les recherches dialectologiques du commencement du XIX^e^ siècle (cf. l'Atlas de Biondelli) ; les erreurs d'un ouvrage permettent souvent de découvrir le bon chemin.

Il faut aussi remarquer que l'idée de représenter sur des cartes géographiques les phénomènes du langage existait déjà ; il ne manquait à cette époque que les réalisateurs.

## 8. Quelques défenseurs des patois.

Après les mesures prises pour la destruction des patois, nous rencontrons quelques auteurs qui prennent leur défense et mettent en lumière leur importance pour les études linguistiques.

(1) Cf. Marcel COHEN, *Questionnaire linguistique, A* et *B*, publié, en 1931 (Macon, Protat Frères, petit in-8°), *par le Comité international permanent de Linguistique, Publications de la Commission d'enquête linguistique.* — Le *Questionnaire A* contient 277 demandes et le *Questionnaire B* les demandes numérotées de 278 à 573 ; quelques feuilles de la fin du questionnaire sont laissées libres pour le verbe, les pronoms suffixes, la flexion nominale et les mots ajoutés ; ils sont accompagnés d'un *Avant-propos, d'un sommaire et d'un index* (XII p.). — Cf. le compte rendu d'A. MEILLET, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIX, 1929, pp. 18-20 ; t. XXXII, 1931, p. 34.

Cf. aussi son travail *Instructions d'enquêtes linguistiques.* Paris, 1928, Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris.

Parmi ces auteurs, je me borne à mentionner ceux dont les travaux se placent avant 1850, car la seconde moitié du XIX^e siècle fut dominée par l'activité des fondateurs de la dialectologie romane.

### a) Charles Nodier.

CHARLES NODIER (né en 1780, mort en 1844), littérateur français, dont l'activité embrasse aussi la dialectologie. Il publia, en 1834, les *Notions élémentaires de Linguistique ou histoire abrégée de la parole et de l'écriture, pour servir d'introduction à l'alphabet, à la grammaire et au dictionnaire* (Bruxelles, J. P. Méline, 1834, petit en-8°, 280 p., avec une *Lettre à M. Crapelet*), où il consacre un chapitre aux *patois* (pp. 221-236).

Ce chapitre doit être considéré comme une sorte d'apologie du langage des aïeux : « Le patois, composé plus naïvement et selon l'ordre progressif des besoins de l'espèce, est bien plus riche que les langues écrites en curieuses révélations sur la manière dont elles sont formées... il rappelle partout l'étymologie immédiate, et souvent on n'y arrive que par lui. Jamais la pierre ponce de l'usage et le grattoir barbare du puriste n'en ont effacé le signe élémentaire d'un radical. Il conserve le mot de la manière dont le mot s'est fait, parce que la fantaisie d'un faquin de savant ou d'un écervelé de typographe ne s'est jamais évertuée à détruire son identité précieuse dans une variante stupide. Il n'est pas transitoire comme une mode. Il est immortel comme une tradition. Le patois c'est la langue native, la langue vivante et nue. Le beau langage, c'est le simulacre, c'est le mannequin » (pp. 222-223).

Nodier rappelle à tous ceux qui considèrent le patois comme « un jargon confus et sans règles », que celui-ci a « une grammaire aussi régulière, une terminologie aussi homogène, une syntaxe aussi arrêtée que le pur grec d'Isocrate et le pur latin de Cicéron » (pp. 223-224).

L'étude des patois de la langue française est indispensable pour la connaissance de ses radicaux, car ils sont bien plus voisins des étymologies, bien plus fidèles à l'orthographe et à la prononciation antiques. « J'en conclus même, dit-il, quelque chose de plus absolu, ce qu'on appellera, si l'on veut, un paradoxe, et cela m'est égal : c'est que tout homme qui n'a pas soigneusement exploré les patois de sa langue ne la sait encore qu'à demi » (pp. 228-229) (1).

(1) Il me semble que son amour pour les patois doit s'expliquer par la connaissance directe du milieu paysan. En effet, Nodier, proscrit pendant quatre ans (jusqu'en 1814), passa son temps dans les bois, les ravins, les fondrières pour échapper à un mandat d'arrêt, et il connut alors ce que c'est qu'un patois (cf. son travail *Examen critique des Dictionnaires de la langue française*, Paris, 1828, pp. 6, 7-8, 10-11).

### b) J. F. Schnakenburg.

J. F. SCHNAKENBURG (mort en 1873), docteur en philosophie, membre de la Société de l'histoire de France à Paris (1), publia, en 1840, l'intéressant ouvrage intitulé *Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France ; contenant des notices sur la littérature des dialectes ; leur division territoriale, ainsi que celle de leurs sous-espèces ; des indications générales et comparatives sur leurs formes grammaticales ; le tout composé d'après les meilleures sources et les observations faites sur les lieux, et accompagné d'un Choix de morceaux en vers et en prose dans les principales nuances de tous les dialectes ou patois de la France par...* (Bruxelles, 1840, C. Muquardt, in-8°, X, 294 p., imprimé chez J. Fr. Stracke à Berlin).

Ce travail, dont le long titre indique bien le contenu, fut influencé par l'activité de Champollion-Figeac (cf. p. 13), de Coquebert de Montbret et de Ch. Nodier, dont les opinions sont souvent citées.

BUT DE CET OUVRAGE. — L'auteur reconnaît que la révolution qui s'opéra dans la littérature française au commencement du XIXe siècle tendait à abolir l'autorité et à émanciper la parole. Le romantisme, nouvelle école, en se jetant tête baissée dans l'archaïsme y rencontra, à moitié chemin, le patois, qu'il exploita également pour ses buts. La science, elle aussi, s'empara du patois en dévoilant son importance dans plusieurs ouvrages auxquels le gouvernement ne tarda pas à s'intéresser.

Mais, malgré ces travaux, la nature des idiomes, dans leur totalité, est encore inconnue du grand public : les monographies, trop spécialisées, n'intéressent que le spécialiste, et les apologies, trop ingénieuses et brillantes, restent plutôt dans le vague.

Schnakenburg se propose donc, dans ce travail, de donner aux patois français « une place dans la lecture de toutes les personnes instruites »

(1) Il est probable que le titre de membre de la Société de l'histoire de France lui fut accordé après la publication d'un autre travail précédent. En effet, J. F. SCHNAKENBURG publia, en 1835, son *Dictionnaire orthographique de Géographie universelle ancienne et moderne et de noms de personnes, contenant les noms de peuples, de pays, de villes, de fleuves, de montagnes, etc., avec les adjectifs propres usités, les noms de personnes historiques, les noms mythologiques et les noms de baptême à l'usage des Allemands et des Français, suppléments de tous les Dictionnaires des deux langues, par* ... En deux parties : *allemand-français* et *français-allemand* (Leipzig, J. Ambroise Barth, 1835, XVI-393 p.). Ce dictionnaire a, en allemand, le même titre. L'auteur n'a pas la prétention de fixer définitivement l'orthographe des noms propres, mais de faciliter aux étrangers la connaissance des auteurs français et de les empêcher de consulter leur fantaisie seule en cherchant à accommoder les noms étrangers au génie de la langue française. La partie introductive de ce Dictionnaire indique clairement la préparation de l'auteur pour traiter ce problème (cf. pp. IX et XII).

(p. VIII), et de montrer « dans son ingénuité rustique et libre de la bride académique cette langue française qu'on est trop accoutumé à voir seulement dans ses habits de parade » (p. X).

Le patois et le français. — D'après l'auteur, « le patois en face du français, c'est un esclave en présence d'un maître sévère : il se tait, et n'ose élever la voix qu'après s'être assuré qu'il n'est plus entendu. Mais loin du bruit des villes, de la poussière des grandes routes, dans les villages solitaires, sur les montagnes, dans les vallées, là se montrent au grand jour ces langues simples, naïves, diaphanes qui sont aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a bien des siècles, parce que personne ne s'est avisé de leur donner arbitrairement une prétendue perfection... L'homme ne peut pas se faire une langue sans méthode, il ne peut créer une nouvelle méthode pour la classification de ses mots ; il fait sa grammaire et sa syntaxe comme l'abeille fait son alvéole, comme l'oiseau fait son nid » (p. 4).

On n'avait pas bien mesuré la portée de l'abolition des patois. — Schnakenburg estime que la connaissance approfondie des patois est d'une importance capitale pour l'étude des langues néolatines et réclame, comme ses prédécesseurs, l'établissement, dans les provinces, d'un certain nombre d'académies, qui, pour remplir complètement leur mission, devraient être composées d'une part de philologues éclairés, de l'autre de gens des plus basses classes (p. 6). Et il continue : « Croira-t-on, après tout cela, qu'on s'est avisé de nos jours de demander en France l'abolition des patois ? qu'on a profané le nom de la civilisation jusqu'à en faire un prétexte pour mettre la main à ses langues naïves, qui devraient être à la langue écrite ce que les fondements sont à l'édifice, ce que l'arbre est aux fruits, le sol à la moisson ? Sûrement on n'avait pas bien mesuré la portée de cette entreprise, ni surtout calculé ses forces. Napoléon, dont le regard pénétrant savait si bien découvrir tout ce qui pouvait nuire ou contribuer à la prospérité des lettres et de la centralisation, ne respecta pas seulement les patois, mais les protégea ouvertement au point de faire imprimer une chanson patoise en tête d'une statistique officielle de la province du Limousin (p. 7)... Lorsque, après les affaires du jour, la flamme pétillante réunit la famille autour de l'âtre domestique, lorsqu'on se sent libre de toute contrainte imposée par la présence des étrangers, et que la douce causerie s'engage, alors le patois reprend ce doux empire que la langue dominante pouvait bien lui disputer dans le fracas des affaires, mais auquel elle doit alors céder à son tour » (p. 7).

On comprend bien quel retentissement eurent ces opinions dans l'esprit de ceux qui ne trouvaient pas dans la langue commune tous les éléments nécessaires pour exprimer leurs pensées, ainsi qu'auprès des personnes

qui voyaient dans les patois de précieux documents pour étudier l'évolution de leur langue maternelle.

Les chapitres sur l'*origine de la littérature dialectale* (pp. 12-24) ainsi que celui sur la *division des dialectes et de leurs sous-espèces* (pp. 25-43), dont plusieurs notes sont tirées du travail de Coquebert de Montbret, apportent d'importantes contributions, car l'auteur a souvent recueilli sur place ses observations.

L'analyse du système phonétique et des formes grammaticales des dialectes (groupés en *Idiomes du Nord* et en *Idiomes du Midi*) représente le premier examen assez détaillé des patois français (pp. 44-102).

Les morceaux qui composent l'*Anthologie* (pp. 105-292) « sont en partie inédits et recueillis sur les lieux mêmes, en partie tirés des nombreux imprimés patois... J'ai eu soin, dit l'auteur, de ne choisir que ce qu'il y avait de plus caractéristique sous le rapport de la langue, en excluant de ce recueil tous les morceaux qui portaient des marques trop évidentes de l'influence du français » (p. 105). Les mots patois les plus difficiles sont expliqués en bas de chaque page.

UN JUGEMENT SÉVÈRE SUR CET OUVRAGE. — Pierquin de Gembloux (dans son *Histoire litt., philol. et bibliographique des patois*, p. XL) s'exprime en ces termes : « Je repousse violemment toute responsabilité pour le titre prétentieux d'un ouvrage qui a besoin de beaucoup d'indulgence et qui, après tout, n'est autre chose que la préface de notre Langatlas Idiomographique de la France, de la Belgique-Wallonne et de la Suisse-Romande. Qu'il me soit permis à propos de cet ouvrage, digne d'un Bénédictin, de déplorer l'indifférence des savants français qui abandonnent un sujet aussi beau à la plume d'un philologue prussien. N'est-il pas honteux, en effet, que l'ouvrage de M. Schnakenburg ait été conçu, exécuté et imprimé à Berlin ? »

### c) Pierquin de Gembloux.

PIERQUIN DE GEMBLOUX (le pseudonyme de Charles Claude, né à Bruxelles en 1798, mort à Paris en 1863), médecin, littérateur, archéologue et inspecteur de l'Université de France (cf. la *Biographie nationale, publ. par l'Acad. royale... de Belgique, s. v.*), consacra lui aussi une bonne partie de son activité à l'étude des idiomes populaires de la France, à une époque où les patois étaient dans un profond mépris, en soutenant leur importance pour l'histoire de la langue française.

Il publia en 1841 une *Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois, par... inspecteur de l'Académie de Bourges, membre de la*

*Société de Linguistique*, etc. (1) qui constitue un nouveau plaidoyer en faveur de l'étude des patois, et qui représente, selon l'auteur, « la méthode zététique la plus certaine de connaître non seulement la raison et la nature des langues conservées, mais encore l'antiquité antéhistorique non écrite » (p. 211).

Il y a, dans ce travail, plusieurs idées qui nous paraissent aujourd'hui assez naïves ; mais à côté de celles-ci on en trouve certaines qui méritent d'être retenues ; leur réalisation sera la gloire des chercheurs de la seconde moitié du XIXe siècle. Je me borne à en signaler deux :

a) On doit étudier sur place les dialectes. — En parlant du travail d'Adolphe Pictet, *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit* (mémoire couronné par l'Institut, Paris, 1837), Pierquin de Gembloux affirme qu'il « est difficile de s'expliquer comment, pour un travail de ce genre, M. Pictet n'a point étudié ce précieux dialecte sur place » (p. 154, note 1).

b) Le Langatlas de la France, de la Belgique-Wallonne et de la Suisse-Romande. — L'auteur annonce, à plusieurs reprises, son travail *Le langatlas de la France* (2) qu'il rédige depuis « vingt ans » (p. 92) : « Nous dirons donc que l'étude géographique des patois, dont nous avons fait l'application dans notre Langatlas et si fortement réclamée par Du Cange, Carpentier, dom Bullet, Pelletier, Court de Gebelin, Roquefort, Raynouard, etc., est la base indispensable des recherches à faire sur les étymologies de la langue française » (p. 66). Et, en note,

(1) Il me semble que le titre de ce travail, imprimé sur la couverture du livre, « est l'œuvre industrielle des libraires » (cf. p. XL). Le voici : *Des patois et de l'utilité de leur étude*, par Pierquin de Gembloux, *de l'Institut des langues, du Comité historique des Chartes, Chroniques et Inscriptions, de celui des Arts et Monuments*, etc., Paris, Technev, 1841, in-8°, XL-339 p. L'ouvrage est dédié à Ch. Nodier et Champollion-Figeac. Après la Préface, il contient une *Lettre à MM. les membres des Comités historiques de la langue et de la littérature françaises, et de celui des Chroniques, Chartes et Inscriptions près le Ministère de l'Instruction publique*, après laquelle commence l'étude proprement dite (pp. 1-215). A la fin du volume se trouve une *Bibliographie patoise* (pp. 221-335). La *Table analytique* (pp. 337-338) donne une bonne idée des nombreux problèmes traités par l'auteur.

Ce travail a dû être apprécié, car l'auteur en publia, en 1858, une nouvelle édition sous le titre *Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois et de l'utilité de leur étude, par..., nouvelle édition, suivie de la Bibliographie générale des phonopolismes basques*. Paris, Auguste Aubry, 1858, in-8°, XL-339 p. — Le premier titre (sur la couverture) est *Histoire littéraire des patois* (*Phonopolismes*). — Le texte est identique à celui de la 1re édition (sauf la dédicace qui n'y figure plus). — La *Bibliographie basque* (*Hommage à son Altesse le Prince Louis-Lucien Bonaparte, sénateur*) a une nouvelle pagination, de 1 à 49.

(2) Dans la *Bibliographie patoise*, ce travail a le titre suivant : *Langatlas topographique, bibliographique et chronologique de la France, de la Belgique Wallonne et de la Suisse Romande, in-plano* (p. 308 ; cf. aussi p. 3).

il ajoute : « Les Allemands, et M. Julius Klaproth entre autres, disent *Sprachatlas* : pourquoi ne pourrions-nous pas dire aussi Languatlas ou langatlas ? L'un n'est pas plus dur que l'autre, et ce binome français serait tout aussi facilement compris chez nous » (p. 66, note 1).

LE LANGATLAS DÉMONTRE DES DIFFÉRENCES LINGUISTIQUES. — Les recherches pour son Langatlas semblent avoir été assez avancées, car il affirme : « Notre Langatlas démontre encore un fait qui révèle l'importance de ces recherches ; il prouve à chaque pas que toutes nos provinces avaient une langue parlée différente de celle des autres, et cet état de chose a duré jusqu'à la création de l'Académie française que ce chaos appelait par tous ses égarements, quelquefois heureux, le plus souvent ridicules » (pp. 67-68).

Pierquin de Gembloux invite les membres des Comités (auxquels il adressa son mémoire) à rétablir l'académie néo-celtique que, sous le règne de Charles le Bel, sept des principaux citoyens de Toulouse fondèrent en 1323 ; les auteurs s'empresseront d'envoyer à cette académie leurs travaux, leurs dictionnaires, leurs mots, leurs chants, etc., enfin tout ce qu'ils découvriront en langues néo-celtiques. « Alors seulement, dit l'auteur, il me sera possible de compléter le Langatlas que je compose avec tant de peine, et si lentement ; monument précieux élevé à notre gloire nationale, en linguistique, en ethnographie, dont il n'est point encore d'exemple, et qu'un Prussien vient d'exécuter, en partie, à notre grande honte » (p. 213) (1).

Il me semble que les noms des défenseurs des patois peuvent très bien figurer parmi ceux des pionniers de la dialectologie, malgré quelques fausses opinions qui appartenaient d'ailleurs à l'époque même (l'exagération de l'influence du celtique ; l'idée que les patois peuvent indiquer toutes les anciennes « racines » des mots, etc.).

## 9. Facteurs qui hâtent et rendent plus scientifiques les études dialectologiques.

Cette activité en faveur des patois aurait pu rester sans résultats appréciables si elle n'avait pas été hâtée par un bon nombre de travaux d'une remarquable importance pour la linguistique romane, ainsi que par la fructueuse contribution apportée par un bon nombre de revues.

Les travaux dans le domaine de la *Romania* rendaient plus évidente la valeur de la méthode comparative appliquée pour les langues indo-européennes, et poussaient les chercheurs à étudier d'une façon plus

(1) Je ne suis pas en mesure de préciser, en ce moment, où se trouvent les matériaux ramassés par Pierquin de Gembloux pour son Langatlas.

approfondie les langues romanes, dont les dialectes offraient des arguments qui se prêtent le mieux à illustrer les développements linguistiques.

Les nombreuses revues permettaient aux chercheurs de publier les résultats de leurs travaux sur des problèmes d'ordre général ou sur des questions de détail.

Il y avait, à cette époque, une sorte d'émulation entre les savants pour mettre en pleine lumière, le plus vite possible, les faits du langage qui illustrent le passé du latin écrit ou du latin parlé, dont les langues romanes représentent un vivant témoignage de la plus haute valeur. Les idées ainsi que les résultats acquis passaient les frontières politiques, créant un remarquable esprit de collaboration digne d'être renouvelé et fortifié de nos jours.

Je me borne à rappeler quelques travaux parmi les plus importants, ainsi que quelques revues, en n'indiquant que ceux qui appartiennent au XIX$^{e}$ siècle. L'ordre chronologique, que je suis illustre mieux les étapes de la marche victorieuse de la linguistique romane.

### a) Travaux.

En 1808, Karl Ludwig Fernow publie ses *Römische Studien* (en 3 vol., Zurich, 1808) ; il est suivi par François Raynouard avec son *Choix des poésies originales des Troubadours* (en six vol., Paris, 1816-1821) et sa *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des Troubadours* (Paris, 1821).

Il est juste de dire que, par la comparaison des six langues néolatines, le Français Raynouard a préparé la voie aux travaux de Fr. Diez, qui apportèrent de remarquables précisions.

Suivent, à peu de distance l'un de l'autre, les trois travaux suivants : en 1831, L. Diefenbach publie *Ueber die jetzigen romanischen Schriftsprachen, die spanische, portugiesische, rhätoromanische (in der Schweiz), französische, italienische und dakoromanische (in mehreren Ländern des östlichen Europas) mit Vorbemerkungen über Entstehung, Verwandtschaft u. s. w. dieses Sprachstammes* (Leipzig, 1831) ; en 1834, Joh. Mich. Heilmaier fait paraître son étude *Ueber die Entstehung der romanischen Sprachen unter dem Einflusse fremder Zungen* (Aschaffenburg, 1834) et George Cornewall Lewis son *Essay on the Origin and Formation of the Romance Languages, Containing an Examination of M. Raynouard's Theory...* (Oxford, 1835).

Le travail de Friedrich Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen* (3 vol., Bonn, 1836-1844, traduite en français par A. Brachet et Gaston Paris, Paris, 1874-1876) représente l'un des points culminants de la philologie romane à cette époque.

Fr. Raynouard continue son activité en publiant le *Lexique roman ou dictionnaire de la langue des Troubadours, comparée avec les autres*

*langues de l'Europe latine, précédé de nouvelles recherches historiques et philologiques, d'un résumé de la Grammaire romane, d'un choix des poésies originales des Troubadours, et d'extraits de poèmes divers* (t. I, Paris, 1838).

En 1841 paraissent deux travaux : J.-J. AMPÈRE, *Histoire de la formation de la langue française* (Paris, 1841) et A. BRUCE-WHYTE, *Histoire des langues romanes et de leur littérature depuis leur origine jusqu'au XIVe siècle* (3 vol., Paris, 1841).

En 1849, AUGUST FUCHS résume les résultats acquis jusqu'à cette date dans son travail *Die romanischen Sprachen in ihren Verhältnisse zum Lateinischen, nebst einer Karte des romanischen Sprachgebiets in Europa* (Halle, 1849).

En 1852, Fr. DIEZ publie son *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen* (1re éd. Bonn, 1852), qui représente une nouvelle « victoire » dans le domaine de la linguistique romane.

ÉMILE LITTRÉ commence, en 1863, la publication de son célèbre *Dictionnaire de la langue française* (en 4 vol. et un suppl., Paris, 1863-1873), suivi de près par le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de P. LAROUSSE (Paris, 1866-1876, en 15 vol.).

Le magnifique travail de HUGO SCHUCHARDT, *Der Vokalismus des Vulgärlateins* (3 vol., Leipzig, 1866-1869) fait mieux connaître le latin parlé (vulgaire).

AUGUSTE BRACHET à son tour publie, en 1868, son *Dictionnaire étymologique de la langue française* (1re éd., Paris, 1868) et sa *Grammaire historique de la langue française* (1re éd., Paris, 1869).

En 1880 commence la publication de la grande « encyclopédie » de la philologie et de la linguistique romane, *Grundriss der romanischen Philologie* (1er vol., Strassburg, 1880) réalisé par GUSTAV GRÖBER.

Après la mort d'ARSÈNE DARMESTETER (le 18 nov. 1888) commence la publication de l'important *Dictionnaire général de la langue française depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours* (en 2 vol.) d'ADOLPHE HATZFELD et ARSÈNE DARMESTETER (avec le concours d'A. THOMAS), accompagné d'un *Traité de la formation de la langue française.*

WILHELM MEYER-LÜBKE publie enfin, comme une sorte de couronnement de toute cette prodigieuse activité, sa *Grammatik der romanischen Sprachen* (4 vol., Leipzig, 1890-1899), point culminant de la linguistique romane du XIXe siècle.

Les chercheurs contemporains doivent apporter leur contribution afin que ce magnifique instrument de travail soit mis au point avec les nouvelles découvertes non seulement dans le domaine des langues romanes écrites (ou littéraires), mais aussi dans celui des dialectes où on enregistre des progrès remarquables.

**b) Revues.**

En ce qui concerne les revues, je dois me borner à les indiquer toujours par ordre chronologique, afin de bien faire voir qu'au fur et à mesure que leur nombre augmente, les travaux de dialectologie se développent et s'approfondissent.

En 1846 commence à paraître l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* (publié par Ludwig Herrig et Heinrich Viehoff, Eberfeld, t. I, 1846), suivi de près par la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* (p. p. A. Kun, Berlin, t. I, 1852).

Viennent ensuite, à partir de 1867, une série de revues françaises : la *Revue de linguistique et de philologie comparée* (Paris, t. I, 1867), les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* (Paris, t. I, 1868), la *Revue des Langues romanes* (publiée par la *Société pour l'étude des langues romanes*, Montpellier, t. I, 1870, qui donna un appui très précieux aux études dialectologiques) et la *Revue celtique* (p. p. Henri Gaidoz, Paris, t. I, 1870).

Après la parution des *Romanische Studien* (p. p. E. Böhmer, Strassburg, t. I, 1871), Gaston Paris et Paul Meyer publient (en 1872) la *Romania* (voir p. 37).

Le domaine d'exploration s'élargit avec la publication de l'*Archiv für slavische Philologie* (p. p. V. Jagić, Berlin, t. I, 1875).

En 1877, le Dr. Gustav Gröber commence la publication de la *Zeitschrift für romanische Philologie* (Halle, t. I, 1877 ; les *Beihefte* de cette revue ne paraîtront qu'en 1905).

Viennent ensuite cinq revues allemandes : *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur* (p. p. le Dr. G. Körting et le Dr. Koschwitz, Oppeln et Leipzig, t. I, 1879), *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* (p. p. O. Behagel et F. Neumann, Heilbronn, t. I, 1880), les *Französische Studien* (p. p. le Dr. G. Körting et le Dr. E. Koschwitz, Heilbronn, t. I, 1881), *Romanische Forschungen* (p. p. K. Vollmöller, Erlangen, t. I, 1883) et *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik mit Einschluss des älteren Mittellateins* (p. p. E. Wölfflin, Leipzig, t. I, 1883).

Paraîtront presque en même temps les revues françaises : *Revue des patois* (p. p. L. Clédat, t. I, 1887 ; elle deviendra, à partir du III[e] t., 1889, la *Revue de philologie française*), *Revue des patois gallo-romans* (voir pp. 38-39 ; p. p. l'abbé Rousselot et J. Gilliéron) et *Revue des traditions populaires* (p. p. Paul Sébillot ; cette revue intéresse subsidiairement notre sujet).

A la fin du XIX[e] siècle, nous enregistrons la parution de deux revues : *Neuphilologische Mitteilungen* (Helsingfors, t. I, 1889) et *Kritischer*

*Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie* (p. p. K. Vollmöller, München, t. I, 1892) (1).

## III. L'APPEL DES DIRECTEURS DE LA REVUE *ROMANIA*

L'intérêt pour l'étude des patois se faisait jour : plusieurs personnes commençaient à publier des vocabulaires, des recueils de chansons et de contes sans observer cependant la rigueur et la précision nécessaires à ces travaux difficiles. « Il est à désirer — affirmaient les directeurs de la *Romania* en 1875 — que l'exemple de nos collaborateurs soit imité dans toute la France : nul n'ignore en effet que les langues populaires sont partout menacées par la terrible concurrence du français, et que d'autre part le *folk-lore*... va s'effaçant de jour en jour dans l'oubli. Il faut donc que le mouvement qui commence à se produire se généralise et s'accélère ; mais il ne pourra le faire sans dépasser bientôt de beaucoup le cadre de notre recueil... Il n'en faut pas moins prévoir et désirer le moment où les études de ce genre auront besoin d'un organe spécial... Que l'idée se répande peu à peu, qu'on se persuade de l'utilité, de l'importance, de la beauté de ces études, et bientôt nous verrons se fonder, soit une *Société des patois*, comme celle qui existe en Angleterre, soit un recueil analogue à l'admirable *Archivio glottologico italiano*, soit, et c'est ce que nous trouverions le meilleur, une société ou une revue qui réunirait à l'étude des dialectes romans de la France celle des traditions poétiques ou autres encore vivantes dans le peuple français » (*Romania*, t. IV, 1875, pp. 159-160). A ce vœu ardent répondront la *Revue des patois gallo-romans* et la *Revue des patois* de L. Clédat.

### 1. Premier enseignement de dialectologie.

Après la nomination d'Arsène Darmesteter comme professeur à la Faculté des Lettres de Paris, le Conseil de l'École pratique des Hautes Études, dans la séance du 14 janvier 1883, appela à lui succéder le professeur Jules Gilliéron, auteur « d'une très bonne étude sur le patois de Vionnaz » (voir p. 178). L'importance des patois s'était tellement

(1) Plusieurs autres revues sont signalées dans le texte de ce travail.

Pour la bibliographie des patois gallo-romans, il faut consulter les travaux suivants : D. Behrens, *Bibliographie des patois gallo-romans*, 2e éd., revue et augmentée par l'auteur, traduite en français par E. Rabiet, Berlin, 1893, VIII-255 p. (dans *Franz. Stud., Neue Folge, Heft* 1) ; D. Behrens et J. Jung, *Bibliographie der französischen Patoisforschung für die Jahre 1892-1902, mit Nachträgen aus früherer Zeit* (dans *Zeitschrift f. neufranz. Sprache u. Liter.*, t. XXV, 1903, pp, 196-266) ; W. v. Wartburg, *Bibliographie des dictionnaires patois*, Paris, E. Droz, 1934, etc.

accrue aux yeux des spécialistes que le nouveau professeur fut invité, selon le désir exprimé par M. Bréal et M. Dumont, à donner des conférences sur la *dialectologie de la Gaule romane* (M. Roques, *Bibliographie des travaux de Jules Gilliéron*, Paris, E. Droz, 1930, p. 5). L'importance méthodologique de cet enseignement est exaltée par Gaston Paris en ces termes : « Il existe à l'École des Hautes Études une conférence spécialement consacrée à l'étude de nos patois, dirigée par l'homme qui en a vraiment inauguré en France l'étude scientifique, M. Gilliéron. Non seulement, en suivant les leçons de cet excellent maître, les jeunes gens désireux de prendre part à la grande œuvre que je définissais tout à l'heure (il s'agit de monographies dialectales pour chaque commune) recevront une direction absolument sûre et précise ; mais encore tous ceux qui, retenus loin de Paris, voudront aborder ces études, trouveront auprès de M. Gilliéron les conseils les plus pratiques et les plus précieuses indications » (*Rev. des pat. gallo-rom.*, t. II, 1888, pp. 168-169).

En effet, J. Gilliéron n'a pas été seulement le maître des dialectologues de la France, mais aussi, d'une manière directe ou indirecte, de tous les dialectologues de l'Europe pendant son enseignement de quarante-trois ans (de février 1883 à janvier 1926) ; en font preuve les travaux de géographie linguistique, dont les principaux sont présentés dans notre étude.

### 2. La Revue des patois gallo-romans.

Le vœu exprimé en 1875 par les directeurs de la revue *Romania* (voir plus haut) fut exaucé par Jules Gilliéron et son disciple, l'abbé Rousselot, les deux vrais fondateurs des études scientifiques de dialectologie en France, par la création de la *Revue des patois gallo-romans* (t. I, 1887 — t. V, 1892 ; t. V, suppl., 1893).

Les pages de cette revue renferment d'importantes études sur de nombreux patois de différentes régions romanes (Aude, Ardennes, Basses-Pyrénées, Charente, Côte-d'Or, Côtes du Nord, Haut-Dauphiné, Hérault, Isère, Mayence, Savoie, Seine-et-Oise, Wallonie, Yonne, etc.), de même que des textes empruntés aux différents patois gallo-romans, notés d'après le système de transcription phonétique préconisé par cette revue. Les deux directeurs ont cherché à donner aux lecteurs une idée des études dialectologiques publiées dans d'autres revues, en les accompagnant d'une analyse succincte et instructive. Je dois souligner aussi l'importante contribution apportée à la dialectologie par de brefs articles concernant tout ce qui se faisait à cette époque pour la connaissance des patois chez les principaux peuples de l'Europe romane et non romane (la dialectologie allemande, anglaise, danoise, italienne, scandinave et wallonne).

La *Revue des patois gallo-romans* marque une date d'importance indé-

niable dans l'histoire de la dialectologie, par le fait qu'elle publie à la fois des matériaux sûrs pour l'étude scientifique des patois, et des travaux modèles répondant aux exigences imposées par cette nouvelle direction de la linguistique. Gaston Paris la considérait comme étant destinée à devenir « le centre de tous les travaux de ce genre », grâce aux vaillants ouvriers, J. Gilliéron et son disciple, l'abbé Rousselot, devenu lui aussi un maître (*Rev. des pat. gallo-rom.*, t. II, 1888, p. 169).

Je crois instructif à plusieurs points de vue de rappeler les paroles d'adieu exprimées par J. Gilliéron et l'abbé Rousselot lors du dernier numéro de cette revue : « Si nous cessons notre publication, ce n'est pas que les encouragements des savants et l'appui des Pouvoirs publics nous aient manqué, ce n'est pas que nous ayons moins de foi dans la grande portée de l'œuvre, c'est (nous ne voulons pas le dissimuler) que nous n'avons pas réussi à gagner le public à nos travaux et que, par conséquent, la Revue ne répond pas à l'urgence de l'entreprise. En effet, en face de l'imminente destruction des patois qu'il y a un intérêt national et scientifique à recueillir, tout effort isolé est insuffisant. La *Société des parlers de France*, déjà constituée et prête à entrer en fonctionnement, avec son bulletin à bon marché et relativement populaire, qui sera entre ses mains un instrument de propagande et d'enquête, peut seule (croyons-nous) être à la hauteur de la tâche » (*Rev. d. pat. gallo-rom.*, t. V, suppl., 1893, p. 5).

En effet, le Bulletin de la *Société des parlers de France* commence à se publier en 1893, mais ne durera que jusqu'en 1898 (1).

## IV. LA MÉTHODE D'ENQUÊTE RECOMMANDÉE PAR L'ABBÉ ROUSSELOT

L'abbé Rousselot indique pour la première fois, en 1887, une méthode scientifique pour étudier les patois, en publiant, comme premier article (c'est-à-dire comme article-programme) de la *Revue des patois gallo-romans* (t. I, 1887, pp. 1-22), son étude *Introduction à l'étude des patois*.

IMPORTANCE DES PATOIS. — Afin d'inciter les chercheurs à l'étude des patois, l'abbé Rousselot s'exprimait en ces termes : « Les patois ne sont plus pour la science ce qu'on les a crus trop longtemps, des jargons informes et grossiers, fruit de l'ignorance et du caprice, « des tares du français », dignes tout au plus d'un intérêt de curiosité. Ils ont conquis la place qui leur est due, à côté de notre langue littéraire, dont ils sont frères, appartenant comme elle au latin vulgaire qui est parlé dans les

(1) Sur la *Société des parlers de France*, cf. *Romania*, t. XVIII, 1889, p. 522.

Gaules depuis la conquête romaine... L'observateur attentif qui traverse nos campagnes et qui en étudie les patois, voit reparaître à ses yeux tout le travail qui s'est accompli au sein du gallo-roman depuis près de deux mille ans. Il retrouve des faits dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir et qui remontent au latin lui-même ; des phénomènes anciens que l'induction seule faisait connaître et qui sont ramenés par le hasard des combinaisons récentes ; les intermédiaires qui rattachent entre elles des formes, des significations supposées jusqu'alors isolées ; il entend de ses propres oreilles les sons dont les graphies des âges antérieurs n'avaient conservé qu'une trace imparfaite et dépourvue de sens ; le passé lui devient présent ; bien plus, il peut prévoir le sort réservé aux mots qu'il étudie et décrire à l'avance leurs transformations futures. Les patois ne sont donc pas seulement indispensables pour l'étude particulière du groupe de langue auquel ils appartiennent, ils fournissent encore les données les plus sûres à la philologie générale ; et, si je disais toute ma pensée, je réclamerais pour eux, en regard des langues cultivées, la préférence que le botaniste accorde aux plantes des champs sur les fleurs de nos jardins » (pp. 1-2).

Les langues cultivées et les patois. — L'auteur esquisse avec finesse d'esprit les causes étrangères à la linguistique qui influencent le développement d'une langue cultivée (ou littéraire) : « C'est la recherche d'un type idéal du beau langage qui ouvre la porte à toutes les imitations ; c'est l'action rétrograde du maître qui combat celle de la famille et du lieu ; c'est l'autorité d'un dictionnaire, d'une grammaire, qui, en prescrivant une prononciation surannée et mal comprise, amènent des sons barbares, inconnus dans la langue ; c'est l'influence du livre, cet agent si actif aujourd'hui de conquête linguistique, qui, incapable de rendre les sons, se prête à toutes les interprétations des lecteurs ; c'est la persistance des patois qui ne périssent pas tout entiers sous l'invasion de la langue littéraire, mais qui continuent à vivre dissimulés par un vêtement d'emprunt. Dans les patois, au contraire, le mode de transmission est uniquement la tradition orale. Dès lors, rien n'entrave l'évolution naturelle de la langue. L'enfant reproduit le parler qu'il entend avec l'exactitude que comportent l'imperfection de son oreille et la paresse de ses organes, sans être ramené par force à un type convenu. Puis, sa langue faite, ses habitudes prises, il les conserve, et, vieillard, il parlera le patois de ses jeunes années » (p. 2).

Les patois reflètent le passé de l'humanité. — « La philologie n'est pas seule à profiter de l'étude des patois. L'histoire des races, des mœurs, des institutions, de la religion, la psychologie elle-même y trouveront d'utiles renseignements. Toutes les phases par lesquelles est passée la vie d'un peuple ont laissé des traces dans sa langue. La date,

l'origine d'un mot, peuvent souvent être déterminées avec certitude par la phonétique. Or la date et l'origine du mot donnent la date et l'origine de la chose. De plus, la lutte incessante de la pensée contre la condition matérielle du langage, l'accommodation perpétuelle de formes anciennes à des besoins nouveaux, offrent au philosophe des éléments précieux pour juger du travail intérieur de la pensée. L'étude des patois est donc autre chose qu'une vaine curiosité ; elle peut, elle aussi, apporter son contingent aux lumières générales de l'humanité » (pp. 2-3).

LES PATOIS S'EN VONT. — L'abbé Rousselot demande impérieusement qu'on recueille cette inestimable richesse : « Chaque année qui s'écoule emporte avec elle des sons, des constructions, des mots dont la perte est irréparable. Il faut donc se hâter de sauver ce qui a été épargné jusqu'ici. C'est une œuvre qui intéresse la science et l'honneur du pays. Plusieurs l'ont senti, et les ouvrages sur les patois se sont multipliés. On doit rendre hommage à ces patriotiques efforts, ainsi qu'aux pouvoirs publics et aux sociétés savantes qui les ont encouragés et soutenus. Mais, il faut bien le reconnaître, ce qui a été fait est bien peu en comparaison de ce qui reste à faire » (p. 3).

J'ai reproduit intentionnellement ces lignes de l'abbé Rousselot, car elles renferment plus d'une vérité et marquent le commencement heureux des études dialectales en France. Les idées qui y sont exprimées auront un grand retentissement dans d'autres pays romans et non romans.

Bien que, dans son article, l'auteur ne donne que la seconde place aux *Remarques pratiques*, la première étant occupée par l'exposé du système de transcription phonétique, nous croyons nécessaire de commencer par la méthode qu'il envisage, en suivant l'ordre que nous avons observé pour presque tous les travaux étudiés.

QUESTIONNAIRE. — L'abbé Rousselot ne parle pas d'un questionnaire proprement dit dans les enquêtes dialectales, mais il soutient que « tout mot patois est bon à recueillir » (*ib.*, p. 20). Il recommande l'enregistrement des mots qui s'écartent le plus du français, sans toutefois négliger ceux considérés comme « du français écorché », car ceux-là révèlent souvent « les lois mêmes du patois ». Les *glossaires* (*ib.*, p. 21) qu'il envisage doivent renfermer tous les mots (même ceux du français pénétrés dans les patois) avec leurs variantes, l'indication de l'âge et de la condition des personnes interrogées, ainsi que du lieu où ils ont été recueillis. L'auteur d'un glossaire doit limiter son champ de travail, car « plus il saura se restreindre, plus il gagnera en profondeur et en fidélité ». L'abbé Rousselot conseille l'emploi de *fiches* (« d'écrire tous les articles sur des feuilles séparées »). Les chercheurs peuvent rédiger aussi des *Grammaires patoises* (*ib.*, p. 21) sur le modèle des grammaires françaises élémentaires, bien que ce travail ne soit pas ce « qu'il y a de mieux ».

Les *Recueils de textes dialectaux* présentent un double danger quant à leur enregistrement : le chercheur est assez souvent tenté d'y mêler du sien s'il compte trop sur sa mémoire, et de paralyser le narrateur, s'il veut le contraindre à dicter. Lorsqu'on fait dicter les textes, leur forme dépend de l'inspirateur, du narrateur : « elle a quelque chose de spontané et de personnel qui en fait le charme et l'intérêt, mais qui la rend bien difficile à saisir » (*ib.*, p. 21).

Enquêteur. — L'auteur affirme que la valeur des « documents » linguistiques dépend de trois facteurs : 1° *la compétence du « transcripteur »* (c'est-à-dire de l'enquêteur) ; 2° *le mode d'information employé* ; 3° *le sujet observé.* — Il est persuadé qu'un enquêteur privé d'une éducation spéciale de son oreille n'entend que les sons auxquels il est habitué. Ce fait l'incite à recommander la transcription des patois par des personnes qui les parlent, sans dénier pourtant à un *étranger* au pays la possibilité d'arriver, avec un peu de temps et surtout avec l'aide des indigènes, « à se représenter exactement les sons, sinon à les reproduire » (*ib.*, p. 18). L'abbé Rousselot reconnaît que *l'indigène peut plus facilement se tromper sur la nature des sons de sa propre langue, s'il n'a pas la ressource de pouvoir les comparer avec d'autres sons étrangers* (*ib.*, p. 18). Il est dans l'intérêt de la science que l'enquêteur (le transcripteur) signale « toutes les circonstances qui peuvent montrer jusqu'à quel point il est capable de bien entendre les sons et de les bien noter » (*ib.*, p. 18).

Interrogation. — Le meilleur moyen d'enregistrer un patois est, selon l'abbé Rousselot, *la conversation en tête-à-tête avec des parents ou des amis.* « Grâce au laisser-aller de la conversation, on peut faire les observations les plus profondes, recueillir les faits les plus curieux, pénétrer dans les secrets de la syntaxe, cette partie la moins connue des langues. Alors tout est précieux à noter : les fautes, les hésitations, les corrections » (pp. 18-19 ; cf. le procédé d'A. Duraffour et Mgr Gardette, pp. 203-204, 213). Il recommande aussi d'assister aux conversations des paysans, sans qu'ils le sachent. Pour les faits du langage qui se présentent rarement, on ne peut guère se dispenser de les *provoquer* : « mais il faut un art bien subtil, une diplomatie bien exercée, pour amener sans violence les formes que l'on recherche » (*ib.*, p. 19). Les *traductions* du français peuvent être employées, faute de mieux : « mais ce moyen est bien périlleux, car souvent la nuance est si voisine entre le patois et le français que la question seule peut la faire disparaître » (*ib.*, p. 19). Les remarques faites par les paysans sur le parler de leurs voisins doivent être contrôlées, car elles sont parfois exagérées, bien qu'elles soient très délicates.

CHOIX DES LOCALITÉS. — L'abbé Rousselot n'insiste pas sur ce problème, car il s'agissait alors de recueillir n'importe quel patois.

CHOIX DES INFORMATEURS. — L'abbé Rousselot accorde *la plus grande importance* à ce problème, car les matériaux recueillis n'obtiennent leur pleine valeur que si l'on connaît *le lieu d'origine, l'âge, la condition, les habitudes de langage, les antécédents* du sujet observé.

Sur le lieu d'*origine du sujet,* l'auteur a la conviction que le pur parler d'un village ne se rencontre que dans « les familles anciennes du pays » (*ib.*, p. 19). La connaissance de l'*âge* des sujets observés est indispensable afin de pouvoir comparer les divergences existant entre le parler des jeunes et celui des vieillards, et déterminer leur point de départ (*ib.*, p. 19). La *condition sociale* d'un informateur est de la plus haute importance, car il y a assez souvent, dans le même lieu, comme deux patois, « celui du *peuple* et celui des *messieurs.* Il faut bien se garder de les confondre. Le patois des *messieurs* donne l'explication de certaines anomalies qui se rencontrent dans le langage du peuple ; il montre aussi de quel côté viennent les influences étrangères qui agissent sur le patois. Mais il n'est pas le patois du pays » (*ib.*, p. 20).

L'état critique des patois français oblige l'abbé Rousselot à demander qu'on indique avec précision dans quelle mesure les informateurs observés pratiquent encore le parler de leurs aïeux. « Une personne qui parle ordinairement français, bien que le patois ait été sa langue maternelle, pourra fournir des renseignements exacts sur les mots ; mais elle ne méritera qu'une confiance limitée pour les constructions et la syntaxe. Avouerai-je, dit l'abbé Rousselot, que je croyais parler très bien mon patois, avant d'avoir fait des études de syntaxe sur les paysans illettrés de mon pays. Depuis, j'ai perdu cette illusion » (*ib.*, p. 20 ; cf. les affirmations catégoriques de Piccitto, p. 594 de mon étude).

Enfin, les *antécédents* des personnes interrogées sont d'une réelle valeur pour le jugement des matériaux recueillis et ils doivent être scrupuleusement notés : l'absence prolongée du pays, l'abandon complet du patois pendant un long espace de temps, le séjour successif dans divers endroits, l'habitude d'émigration, etc. (*ib.*, p. 20).

Après plus de soixante ans, on doit reconnaître combien étaient éclairés les principes d'une enquête dialectale dans l'esprit de l'abbé Rousselot et combien ils sont proches de ceux des recherches dialectales contemporaines.

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — L'abbé Rousselot expose d'une manière très détaillée le nouveau système de transcription phonétique qu'il propose à ceux qui étudient les patois de la France (voir le chapitre *Système graphique,* pp. 3-7). Il considère, à juste titre, que le *son* est la partie la plus importante dans l'enregistrement des patois ; c'est

lui qu'il importe de figurer avant tout, car *rien* ne peut suppléer à une graphie imparfaite. Il est indispensable que le système de transcription donne une image fidèle de la *prononciation*, c'est-à-dire qu'il soit *phonétique* (*ib.*, pp. 4-5) (1).

Le système proposé est caractérisé par les principes suivants : 1° l'usage des caractères typographiques du français (l'orthographe officielle), toutes les fois que l'emploi ne nuit pas au principe : un seul signe (lettre) pour le même son ; 2° les signes employés conservent la même valeur qu'en français littéraire ; 3° à l'aide de signes diacritiques ajoutés aux voyelles et aux consonnes de l'orthographe, on représente divers sons qu'on pourrait rencontrer dans les patois ; 4° l'emploi de deux lettres superposées pour marquer les deux limites extrêmes entre lesquelles peuvent se trouver les *sons intermédiaires* ; 5° l'emploi de *caractères plus petits* pour transcrire les *sons incomplets*, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas encore acquis toute leur plénitude, ou qui sont en train de disparaître, tandis que les *caractères ordinaires* sont employés pour les *sons pleins*. L'abbé Rousselot rejette de son système les caractères doubles (*gn*, par exemple, pour *ṅ* mouillé) et les signes qui ne servent pas à représenter la prononciation (l'apostrophe, le trait d'union) ; un léger espace laissé entre les mots indique qu'ils sont unis dans la prononciation.

Pour rendre plus intelligible ce système, l'abbé Rousselot consacre à l'*analyse des sons* un bon nombre de pages (*ib.*, pp. 7-17), en étudiant : *les résonances et les sons incomplets* (pp. 7-8) ; *les consonnes* (consonnes fondamentales ; consonnes intermédiaires ; articulations correspondant au *ch* et au *g* français ; résonnantes ; pp. 8-10) ; les *voyelles* (quantité, timbre, nasalité, tonalité ; pp. 10-16) et les *semi-voyelles* (p. 17).

Par ce système l'auteur voulait établir « l'échelle complète des sons usités dans nos divers patois ; recueillir, classer, sinon expliquer toutes les formes grammaticales, tous les mots qui appartiennent au gallo-roman ; enfin dresser la carte de ces phénomènes et donner ainsi une image aussi complète que possible de tous les parlers qui se sont développés sur les territoires de l'ancienne Gaule et des colonies françaises » (*ib.*, p. 22).

La transcription phonétique préconisée par l'abbé Rousselot a été, depuis lors, employée dans presque tous les travaux dialectaux français, avec les modifications imposées par la présence des sons imprévus en 1887, et a ainsi créé une *unité* qui mérite toutes les louanges.

(1) Cf. A. A. Millet, *L'oreille et les sons du langage d'après l'abbé Rousselot*, Paris, Vrin, 1926, in-8°, 128 p.

## V. LE PROGRAMME ENVISAGÉ PAR GASTON PARIS :

### Les parlers de France.

La deuxième année de la *Revue des patois gallo-romans* (1888, pp. 161-175) publie la conférence sur *Les parlers de France*, donnée le samedi 26 mai 1888, à la Réunion des Sociétés savantes, par Gaston Paris.

Puisqu'on considère souvent, à tort ou à raison, cette conférence comme le point de départ des études dialectologiques en France et de l'Atlas linguistique de J. Gilliéron et E. Edmont, je crois utile de rappeler les idées exprimées par Gaston Paris à cette occasion (cf. l'intéressant compte rendu de Ferd. Castets, dans la *Rev. des langues rom.*, t. XXXII, 1888, pp. 303-314, et surtout celui de Ch. de Tourtoulon, dans la même revue, t. XXXIV, 1890, pp. 130-175).

But de la conférence. — G. Paris se proposait de donner une idée sommaire du point où en était alors l'exploration linguistique de la France, des travaux qui pouvaient être le plus utiles à ses progrès, des ressources qu'on avait pour les accomplir, des méthodes qui leur convenaient, des vues générales qui devaient les diriger (p. 174).

Le français, la langue des gens cultivés. — « La France a depuis longtemps une seule langue officielle, la langue littéraire aussi, malgré quelques tentatives locales intéressantes... Parlé aujourd'hui à peu près exclusivement par les gens cultivés dans toute l'étendue du territoire, parlé au moins concurremment avec le patois par la plupart des illettrés, le français est essentiellement le dialecte... de Paris et de l'Ile-de-France, imposé peu à peu à tout le royaume par une propagation lente et une assimilation presque toujours volontaire... Au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la capitale, on relève entre la langue nationale et le parler populaire des différences plus marquées... Comme l'olivier s'arrête à telle ligne, le maïs à telle autre, la vigne à une autre encore, nous verrons des sons, des mots, des formes couvrir une certaine région et ne pas pénétrer dans une autre » (pp. 161-162).

Il n'y a réellement pas de dialectes. — Malgré les différences d'ordre phonétique, morphologique et lexicologiques, il y a toutefois une unité : « d'un bout de la France à l'autre les parlers populaires se perdent les uns dans les autres par des nuances insensibles ». Paul Meyer avait parfaitement raison, dit G. Paris, en affirmant que dans le français il n'y a réellement pas de dialectes ; « il n'y a que des traits linguistiques qui entrent respectivement dans des combinaisons diverses, de telle sorte

que le parler d'un endroit contiendra un certain nombre de traits qui lui seront communs, par exemple, avec le parler de chacun des quatre endroits les plus voisins, et un certain nombre de traits qui différeront du parler de chacun d'eux. Chaque trait linguistique occupe d'ailleurs une certaine étendue de terrain dont on peut reconnaître les limites, mais ces limites ne coïncident que très rarement avec celles d'un autre trait ou de plusieurs autres traits ; elles ne coïncident pas surtout, comme on se l'imagine souvent encore, avec les limites politiques anciennes ou modernes (il en est parfois autrement, au moins dans une certaine mesure, pour les limites naturelles, telles que montagnes, grands fleuves, espaces inhabités) » (p. 163).

Le français et le provençal. — De son jugement, exprimé plus haut, G. Paris ne croit pas devoir exclure « la langue d'oui et la langue d'oc » avec leur « ligne de démarcation entre les deux prétendues langues »: « Cette muraille imaginaire, la science, aujourd'hui mieux armée, la renverse, et nous apprend qu'il n'y a pas deux Frances, qu'aucune limite réelle ne sépare les Français du nord de ceux du Midi et que d'un bout à l'autre du sol national nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées » (pp. 163-164). Il faut toutefois, ajoute G. Paris, tenir compte de l'influence exercée par les centres intellectuels et politiques et des transplantations de population qui portaient et conservaient le parler des aïeux au milieu d'un patois complètement différent parlé par les gens du cru.

Il n'y a pas de langue mère et de langue fille. — G. Paris rejette l'équation : les langues romanes « viennent » du latin, elles sont les « filles », dont la langue latine est la « mère » (p. 165). « Le langage sous l'empire d'impulsions encore mal connues, les unes d'ordre physiologique, les autres d'ordre psychologique, va sans cesse en se modifiant, mais ses états successifs ne se séparent pas avec plus de netteté que ses variations locales... En réalité, depuis le temps où Rome a commencé de conquérir l'empire qu'elle devait tant accroître et d'y porter sa langue, cette langue n'a cessé de se modifier dans sa prononciation, ses formes et son vocabulaire. L'orthographe reçue, la grammaire officielle, l'imitation des écrivains les uns par les autres nous masquent à peu près complètement cette évolution pendant des siècles ; mais sous la mince et brillante couche qui le recouvre à la surface et semble l'immobiliser, le fleuve bouillonne et roule et, le renouveau venu, il reparaît à nos yeux dans toute la liberté de son cours naturel... Nous parlons latin : personne aujourd'hui, parmi les gens de bon sens, ne songe à le contester et à rattacher au gaulois soit le français, soit tel de nos parlers provinciaux » (pp. 165-166).

L'ÉLÉMENT GAULOIS DU FRANÇAIS. — « Le français n'a hérité du gaulois qu'un nombre de mots extrêmement restreint, presque tous adoptés déjà par le latin de Rome et désignant des objets fabriqués en Gaule ou des produits de notre sol... Beaucoup de nos dénominations topographiques de tout genre — montagnes, cours d'eau, régions, lieux habités — sont gauloises et ont conservé leur affectation primitive ». L'auteur mentionne les travaux de toponymie de D'Arbois de Jubainville (*Noms de lieux français...*, etc. publiés dans la *Rev. des patois gallo-rom.*, t. II, 1888, pp. 241 ss. ; t. III, 1890, pp. 7 ss., 81 ss.) et ajoute : « Quoi de plus précieux, de plus intéressant, je dirais volontiers de plus touchant que ces noms, qui reflètent peut-être la première impression que notre patrie, la terre où nous vivons et que nous aimons, avec ses formes sauvages ou gracieuses, ses saillies et ses contours, ses aspects variés de couleurs et de végétation, a faite sur les yeux et l'âme des hommes qui l'ont habitée et qui s'y sont endormis avant nous, leurs descendants ? » (p. 166).

ENQUÊTE SUR LES NOMS TOPOGRAPHIQUES. — Esprit créateur et clairvoyant, G. Paris exprime le vœu qu'on dresse une liste complète de tous les noms topographiques de France recueillis dans leurs variations successives. Le Ministère avait donné l'exemple avec sa grande collection de *Dictionnaires topographiques départementaux*. Le plan de recherches doit être étendu par : le catalogue des « lieux-dits » souvent si intéressants pour l'histoire de la langue, des idées, des mœurs et des croyances et par un recueil des noms de saints sous leur forme vulgaire si féconde en dénominations topographiques (pp. 166-167).

ENQUÊTE SUR LES PATOIS. — G. Paris reprend ses idées sur l'importance des patois pour la science en incitant la jeunesse au travail : « Si nous ne pouvons empêcher la flore naturelle de nos champs de périr devant la culture qui la remplace, nous devons, avant qu'elle disparaisse tout à fait, en recueillir avec soin les échantillons, les décrire, les disséquer et les classer pieusement dans un grand herbier national. Pour plusieurs de nos parlers provinciaux, pour ceux surtout qui vivaient à l'ombre redoutable de Paris, il est déjà trop tard : nous ne saurons jamais quelle forme spontanée aurait prise, dans les régions voisines de la capitale, le latin livré à lui-même. Mais plus loin, dans toutes les directions, nous trouvons, soit déjà entamé, soit encore intact, le langage populaire tel qu'il se parle depuis quinze siècles, avec des évolutions à la fois d'une prodigieuse variété et d'une surprenante harmonie, qui, si nous allons du nord au midi et de l'est à l'ouest, ne nous présentent jamais de contrastes heurtés et d'interruptions violentes, et nous font passer, sans secousses comme sans arrêt, du verbe éclatant et sonore de la Provence

ou de la Gascogne au langage doux et presque chuchoté des îles normandes, au parler violemment contracté du pays wallon » (p. 168).

L'ATLAS PHONÉTIQUE DE LA FRANCE. — J. Gilliéron avait déjà publié depuis huit ans l'*Atlas phonétique du Valais roman* (voir p. 183) lorsque G. Paris proposa de dresser un Atlas phonétique de la France, « non d'après des divisions arbitraires et factices, mais dans toute la richesse et la liberté de cet immense épanouissement » (p. 168). « Si on possédait un grand nombre de ces atlas — comme celui de Gilliéron pour le Valais, affirmait G. Paris — on verrait, en les juxtaposant, se former de grandes aires phonétiques et morphologiques qui ne se recouvriraient pas l'une l'autre, tout en coïncidant sur une certaine étendue : la constitution de ces aires pourra seule nous fournir des données précises sur les faits essentiels de notre géographie linguistique » (p. 170).

UNE MONOGRAPHIE POUR CHAQUE COMMUNE. — G. Paris envisageait la réalisation de l'Atlas phonétique *à l'aide de monographies* : « Pour réaliser cette belle œuvre, il faudrait que chaque commune d'un côté, chaque son, chaque forme, chaque mot de l'autre, eût sa monographie, purement descriptive, faite de première main, et tracée avec toute la rigueur d'observation qu'exigent les sciences naturelles. Pour dresser de semblables monographies il n'est pas besoin de posséder des connaissances bien profondes, mais il est indispensable d'employer de bonnes méthodes » (p. 168). L'auteur invite les chercheurs à suivre l'enseignement dialectologique de J. Gilliéron à l'École des Hautes Études afin d'apprendre une bonne méthode de travail (voir p. 38 de mon étude).

RÈGLES À SUIVRE DANS LES RECUEILS DES PARLERS POPULAIRES. — Les règles fixées par G. Paris sont les suivantes : restreindre le territoire soumis à l'étude pour gagner en profondeur ; les sons, les formes, les mots et les phrases doivent être soigneusement étudiés ; une grande exactitude pour la transcription des sons ; prendre comme base de transcription les sons du français ; noter les formes avec leurs nombreuses variations ; rendre le plus complètement possible le sens des mots (il donne comme modèle le *Lexique de Saint-Pol*, voir p. 75) ; recueillir les mots qui pénètrent dans les patois en suivant l'exemple du traité d'A. Darmesteter (*La formation des mots en français*) ; il faut donner une attention particulière à la syntaxe, trop négligée jusqu'ici ; enregistrer des textes dialectaux (chansons, formules de jeux, contes, proverbes) qui pourront apporter une contribution utile à la science nouvelle du folklore (pp. 169-170).

PROBLÈMES À ÉTUDIER DANS LES PATOIS. — Les chercheurs doivent tendre à déterminer : les parties caractéristiques d'un idiome par rapport

aux autres idiomes environnants (il recommande, à ce sujet, la méthode appliquée par J. Gilliéron dans son travail *Atlas phonétique du Valais roman*, voir p. 183) ; l'influence de la langue aristocratique sur le parler vulgaire ; les altérations que subissent les mots nouveaux introduits dans les patois (p. 170).

Les documents d'archives. — Il faut retrouver, quand on le peut, les étapes successives qu'ont parcourues, à travers tant de siècles, les sons, les formes, les mots et les constructions. Bien qu'on n'ait que très rarement, pour le parler d'une localité (surtout rurale), des intermédiaires authentiques, il est à désirer qu'on publie, avec la plus grande fidélité, toutes les chartes en langue vulgaire du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle : « la comparaison des parlers vivants avec les chartes permettra souvent seule de bien comprendre ce que veut exprimer la notation parfois peu claire de celles-ci ; d'autre part, les chartes ou autres textes anciens de la région éclaireront les parlers locaux en montrant dans quel sens ils se sont développés au moyen âge et se développent depuis » (pp. 170-171).

Le français, les patois et le latin. — La langue des documents du moyen âge se rapproche du latin vulgaire et non du latin classique ; la différence est grande, si l'on pense au latin classique des auteurs de l'antiquité. Le latin vulgaire était une langue vivante et comme telle sa prononciation nous est absolument masquée, dit G. Paris, par la façon barbare dont nous prononçons le latin. « A travers les formes infiniment variées qu'ils ont revêtues et revêtent aujourd'hui, nos mots français et patois, pour une immense majorité, se ramènent à des mots du latin vulgaire, dont les sons se sont transformés insensiblement d'après les lois aussi rigoureuses que délicates, dont les fonctions et les sons ont subi des changements parallèles. Pour rattacher un parler français à son origine, il faut connaître les traits essentiels du latin vulgaire que ne révèle nullement l'enseignement classique, et avoir étudié les lois qui régissent l'évolution phonétique et morphologique de ce latin vulgaire » (p. 172). Il conseille, à cette époque, *de ne pas aborder la comparaison des patois avec le latin vulgaire* (p. 173).

Autres problèmes à étudier. — L'étude du français doit comprendre aussi les problèmes suivants : l'aspect des mots français d'origine germanique ; le fond celtique sur lequel est venu s'appliquer le latin ; « des monographies qui, partant d'un des éléments du roman de France ou du latin vulgaire de Gaule (son, forme, mot, construction) le poursuivraient partout où il se trouve ou s'est trouvé, en feraient l'histoire, en traceraient les limites » (p. 174). G. Paris, en finissant, ajoute : « Que tous les travailleurs de bonne volonté se mettent à l'œuvre ; que chacun

se fasse un devoir et un honneur d'apporter au grenier commun, bien drue et bien bottelée, la gerbe qu'a produite son petit champ » (p. 174).

L'exposé de Gaston Paris montre de quelle manière il envisageait, à la fin du siècle passé, l'exploration linguistique de la France, et quels travaux il croyait indispensables au progrès des études dialectales.

Remarques sur les opinions de G. Paris. — Rappelant les observations de Castets et Tourtoulon (citées au commencement), nous nous bornons à souligner seulement les importantes remarques de K. Jaberg, concernant l'aspect linguistique de la France. Jaberg s'exprime, à ce sujet, en ces termes : « Ce pays a connu au moyen âge les divisions territoriales qui en Allemagne se sont perpétuées jusqu'aux temps modernes. Il y a eu des dialectes et des sous-dialectes délimités d'une façon bien plus précise qu'aujourd'hui. Si nous pouvions établir un Atlas linguistique de la France au XIe siècle, nous verrions sans doute les limites dialectales se dessiner avec une précision qui démentirait G. Paris, lequel se figurait naguère les parlers populaires français étendant sur le sol national « une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les patois en nuances insensiblement variées ». Et on renverserait les termes du problème posé par G. Paris ; on ne demanderait plus : comment se fait-il que les dégradations dialectales insensibles aient été brisées çà et là par des contrastes criants ? Mais : comment est-il possible que des dialectes si bien circonscrits et si bien caractérisés aient pu s'effacer, que presque partout des zones de transition quelquefois très larges aient pu s'intercaler entre les dialectes dont les particularités étaient si bien marquées au moyen âge, que certains de ces dialectes aient complètement disparu et qu'il ait pu se former dans la France du Nord une nappe linguistique uniforme qui va grandissant de jour en jour ? Et on n'hésitera pas à voir dans cette évolution la conséquence de l'évolution historique, de la centralisation politique d'abord et administrative ensuite. Certes, il y a encore un régionalisme linguistique en France ; mais ce régionalisme — dans la France du Nord au moins — est de plus en plus refoulé vers la périphérie, et les zones périphériques elles-mêmes, si originales et en apparence si résistantes, vont succomber. Les patois, là, supportent bien l'immixtion de la syntaxe et du vocabulaire de la langue commune ; mais leurs systèmes phonologique et morphologique sont trop différents de ceux du français pour pouvoir s'y assimiler aussi facilement que les dialectes de la Champagne, de la Normandie, de l'Ouest et du Centre. Ils résistent un certain temps, adoptent même des innovations qui les éloignent de la langue littéraire, mais quand la pression de celle-ci devient trop forte, ils meurent, non pas de maladie lente, mais de mort subite » (*Aspects géographiques du langage*, Paris, E. Droz, 1936, pp. 32-33).

## VI. QUELQUES MONOGRAPHIES ET QUELQUES TEXTES DIALECTAUX

L'étendue des chapitres suivants ne me permettant pas d'insister sur un bon nombre de monographies dialectales, je me bornerai à signaler, par ordre chronologique, celles qui me paraissent les plus caractéristiques (1), en mentionnant une seule collection de textes dialectaux.

En 1872, CHARLES NISARD publia son *Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue* (Paris, 1872, II-454 p.), qui compte parmi les premiers travaux dialectaux plus étendus. D'après une enquête sur place, Eugène Rolland réalise son *Vocabulaire du patois du pays Messin tel qu'il est actuellement parlé à Rémilly (ancien département de la Moselle, canton Pange)* (dans *Romania*, t. II, 1873, pp. 437-454 ; t. IV, 1875, pp. 189-229).

En 1874, l'ACADÉMIE STANISLAS entreprend une enquête par correspondance dans l'ancienne Lorraine, le Barrois et le pays Messin, dont le résultat fut publié par Lucien Adam dans son travail *Les patois lorrains* (Nancy-Paris, Maisonneuve, 1881, in-8°, LII-460 p. ; cf. le compte rendu de G. Paris, *Romania*, t. X, 1881, pp. 601-609 et W. v. Wartburg, *Bibliographie*, p. 65).

En 1882, CHARLES JORET publia le travail *Des caractères et de l'extension du patois normand* (Paris, Vieweg, 1882, 195 p., avec une carte), qui fut réalisé à l'aide des réponses données par les instituteurs ; l'auteur contrôla cependant les matériaux sur place (cf. le compte rendu de J. Gilliéron, dans *Romania*, t. XII, 1883, pp. 393-403).

En 1886, NICOLAS HAILLANT publia son *Essai sur un patois vosgien (Uriménil), Dictionnaire phonétique et étymologique* (Epinal, 1886, in-8°, 608 p.), qui est fondé sur le parler d'une seule commune (cf. v. Wartburg, *Bibliographie*, pp. 68-69).

Un grand progrès dans le domaine de la dialectologie est marqué par le travail de MAURICE GRAMMONT, *Le patois de la Franche-Montagne*

(1) Pour le développement de la dialectologie française, cf. les articles suivants : O. BLOCH, *La dialectologie gallo-romane* (dans les *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*, t. III, 1935, pp. 25-41) ; le volume *Où en sont les études de français, Manuel général de linguistique française moderne*, publié sous la direction d'Albert Dauzat (Paris, Bibl. du *Français moderne*, 1935, in-8°, 344 p.) qui contient les articles : *Français régional, français populaire, onomastique* (par A. Dauzat) et *Lexicologie et dialectologie* (par O. Bloch), etc.

On doit rappeler les traductions de l'*Évangile selon saint Matthieu* faites par le Prince Louis-Lucien Bonaparte en *Normand de Guernesey* (1863, in-16) et en *Franc-comtois de la Vallée Basse du Doubs* (1864, in-16). La traduction en *Saintongeois de Jarnac* a été faite par M. Burgand des Marets et publiée par le Prince. Pour les autres traductions, cf. l'index de mon étude.

*et en particulier de Damprichard (Franche-Comté)* (extrait des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, tomes VII, VIII, X et XI, Paris, Imprimerie Nationale, 1901, grand in-8°, 272 p.). Grâce à cette étude, L. Gauchat considéra la localité de Damprichard comme une des stations célèbres de toute la *Romania*.

Pour le problème des limites dialectales, le travail de J. CALLAIS mérite toute notre attention : *Die Mundart von Hattigny und die Mundart von Ommeray nebst lautgeographischer Darstellung der Dialektgrenze zwischen Vosgien und Saunois (Lothringen)* (extrait de *Jahrbuch der Gesellschaft f. lothringische Geschichte u. Altertumskunde*, t. XX, 1908, pp. 302-422, avec 2 cartes, Metz, 1909, gr. in-8° ; cf. le compte rendu d'A. Terracher, *Romania*, t. XXXIX, 1910, pp. 422-423 ; cf. aussi *Romania*, t. XLIII, 1914, p. 463, sur le travail de H. Urtel).

Le romaniste F. BOILLOT publia la belle monographie *Le patois de la commune de La Grand'Combe (Doubs)* (Paris, Champion, 1910, in-8°, L-394 p., avec 63 gravures et 2 cartes; cf. *Romania*, t. XL, 1911, pp. 478-479) qui est son pays d'origine. Ce travail fut complété par son étude plus récente *Le français régional de La Grand'Combe* (Doubs) (Paris, 1930, X-351 p.) qui indique la pénétration du français littéraire.

Pour l'Alsace et la Lorraine nous signalons deux travaux : P. LEVY, *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine* (Paris, Belles Lettres, t. I, 1929, 403 p. ; t. II, 1929, 563 p., dans les Publicat. de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Strasbourg, fasc. 47 et 48 ; cf. le compte rendu dans la *Rev. belge de phil. et d'hist.*, t. IX, 1930, pp. 989-991) ; le travail a un chapitre sur les *Limites des langues et des dialectes*) ; L. ZÉLIQZON, *Dictionnaire des patois romans de la Moselle* (Strasbourg, Librairie Istra, 1924, in-8°, XVIII-720 p. ; cf. le compte rendu de Ch. Bruneau, *Romania*, t. LI, 1925, pp. 595-597 ; v. Wartburg, *Bibliographie*, p. 67), considéré comme le meilleur et le plus riche sur cette région.

Parmi les travaux les plus récents, deux surtout retiennent notre attention (en dehors de ceux cités au cours de notre travail) :

1° E. VIOLET, *Les patois mâconnais de la zone de transition entre le francien et le franco-provençal, en partant du patois d'Igé* (Saône-et-Loire, Mâcon) (Paris, E. Droz, 1936, in-8°, X-198 p.). L'auteur indique ses informateurs (p. 58), donne des tableaux synoptiques sur 29 patois différents et des cartes qui illustrent des faits phonétiques. Ch. Bruneau considère ce travail comme « un bon modèle de monographie patoise « libre », où l'auteur « sans s'astreindre à un plan déterminé, sans donner une phonétique complète, etc., écrème, en quelque sorte, une région, ne retenant que les faits les plus significatifs » (*Revue de Ling. rom.*, t. XIII, 1937, p. 38 ; cf. aussi, pour d'autres travaux, v. Wartburg, *Bibliographie*, p. 57).

2° M^lle^ MARGUERITE DURAND, *Le genre grammatical en français,*

*parlé à Paris et dans la région parisienne* (Paris, d'Artrey, 1936, in-8°, 302 p., cartes et planches hors texte ; cf. aussi son *Étude expérimentale sur la durée des consonnes parisiennes*, Paris, *ib.*, 104 p. ; thèses de l'Univ. de Paris) qui apporte une nouvelle méthode d'enquête : l'auteur renonce au questionnaire (les réponses sont obtenues par suggestions) ; les sujets interrogés appartiennent à la même génération (de 40 à 50 ans) et à la même classe sociale (des cultivateurs) ; l'enquête a un caractère morphologique (le nombre des mots étudiés est très réduit) ; elle s'étend sur 404 villages (cf. Ch. Bruneau, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. XIII, 1937, pp. 7-8, et, pour le second travail de phonétique expérimentale, p. 11) (1).

SUR LE FRANÇAIS AU CANADA. — Depuis 1903, la *Société du parler français au Canada* publie à Québec, sous les auspices de l'Université de Laval, un *Bulletin du parler français au Canada.* On adopta le système de transcription phonétique de l'abbé Rousselot.

Les études publiées jusqu'en 1906 sont mentionnées dans la *Bibliographie du parler français au Canada,* rédigée par James Geddes Jr et Adjutor Rivard (Paris, Champion — Québec, Édouard Marcotte, 1906, in-8°, 99 p. ; Publications de la Société du parler français au Canada).

La Société a publié un *Glossaire du parler français au Canada* (Québec, Action Sociale, 1930, in-8°, XIX-709 p.) où la source des mots n'est que rarement donnée. A. Meillet compare ce Glossaire au *Trésor* de Mistral (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris,* t. XXXI, 1931, pp. 158-160).

Parmi les monographies publiées, nous citons les suivantes : N.-E. DIONNE, *Le parler populaire des Canadiens français...* avec préface par Raoul de la Grasserie (Québec, J.-P. Garneau, 1909, in-8°, XX-672 p.), avec le sous-titre « *Lexique des canadianismes, acadianismes, anglicismes, américanismes, mots anglais les plus en usage dans les familles canadiennes et acadiennes françaises, contenant environ* 15.000 *mots et expressions avec de nombreux exemples...* (cf. *Romania,* t. XL, 1911, p. 477-478) ; J. K. DITCKY, *Les Acadiens louisianais et leur parler* (Paris, E. Droz, 1938, 252 p. ; cf. Oscar Bloch, dans le *Bull. Soc. Ling. Paris,* t. XXXV, 1934, p. 94) ; HOSEA PHILLIPS, *Étude du parler de la paroisse évangéline* (Louisiane) (Paris, E. Droz, 1936, in-8°, 133 p. ; cf. Ch. Bruneau, dans la *Rev. de Ling. rom.,* t. XIII, 1937 ; les tracés phonétiques sont réalisés sous la direction de Mlle Durand) et WILLIAM N. LOCKE, *Pronunciation of the French spoken at Brunswick, Maine* (Cambridge, 1941, 14 cm. 1/2-19 cm., XVIII-262 p., photographie réduite d'un texte dactylographié ;

(1) Cf. aussi André MARTINET, *La prononciation du français contemporaine, Témoignage en* 1941 *dans un camp d'officiers* (Paris, E. Droz, 1945, in-8°, 249 p.) dont les matériaux ont été réunis au moyen d'un *questionnaire* comportant environ quarante-cinq questions. Les remarques faites par G. GOUGENHEIM (*Bull. Soc. Ling. Paris,* t. XLI-XLII, 1941-1945, pp. 102-104), sont tout à fait judicieuses.

PLANCHE II.



d. Aost. *carpachà* „grande quantité".
e. Aost. *kǫrp* „poutre" ALF 1080 p 985.

Lt. CŎRPUS, -ORIS bedeutet vorerst „körper (von menschen und tieren)", im gegensatz zur seele. Es lebt in der ganzen Romania weiter: megl. *corp*, it. *corpo*, altobit. *cors*, logud. *corpus*, obengad. *tśiərp*, frl. *cuarp* (GartnerGramm 49; GrGr 629), kat. *cos*, sp. *cuerpo*, pg. *corpo*, sowie oben I 1 a. Ferner, entlehnt, bask. *gorputz*, ir. *corp*, bret. *korf* Ped 194; aus dem fr. entlehnt mhd. *curs* „körper". Speziell bezeichnet dann das wort überall auch den rumpf, im gegensatz zu den gliedmassen, s. oben b. Von da aus (b α) wird dann das wort auf das den rumpf bedeckende kleidungsstück übertragen (β), ein wandel, der ebenfalls in den meisten rom. sprachen (it. *corpetto*, kat. *cos*, bask. *korputś*, AIS 261; ALCa 154 usw.) und auch im d. (*leibchen* usw.) seine genauen entsprechungen hat. S. noch Rathb; aus dem fr. entlehnt ndl. *keurs* „mieder". — Seit dem ältesten latein wird CORPUS auch in der bed. von „person" gebraucht, ausgehend von der äussern erscheinung der menschen, vgl. Cicero *corporibus civium trucidatis*. Dieses beispiel zeigt schon die verbindung mit dem genitiv, die für das afr. so charakteristisch ist (oben 2). Die kontinuität dieses sprachgebrauchs von Plautus über die christianisierung weg ins fr. hinein ist auffallend. Gegen ende des mittelalters wird diese bed. seltener und verschwindet im 16. jh.; sie hat sich nur in einer anzahl von redensarten gehalten, in denen die bed. „person" meist nicht mehr erfühlt wird. Mhd. *lib* hat die gleiche bed. entw. mitgemacht. Trier NJahrb 10, 437 meint, der schwund dieser bed. hange damit zusammen, dass in der lebensauffassung der beginnenden neuzeit das leibliche des menschen aus der theozentrischen einheitsbeziehung herausgenommen worden sei. S. noch ToblerVerm 1, 31. — Der semantische gegensatz zwischen körper (CORPUS) und seele (ANIMA, MENS) führt dazu, dass CORPUS auch als „leib ohne seele, entseelter leib" verstanden werden kann. Daher schon seit Ennius CORPUS „leichnam". Diese bed. lebt auch im gallorom. (3) und auch in den andern rom. sprachen weiter; aus dem fr. entlehnt e. *corpse*, ferner bask. *gorpu*, mhd. *körper*, *körpel*.

Von den übertragenen bed. (4) gehen die einen davon aus, dass CORPUS den rumpf als das wesentlichste, am stärksten in die augen springende des leibes bezeichnet. In dieser bed. wird es auf viele, ganz verschiedene gegenstände übertragen (a). Diese übertragungen finden in den verschiedensten gebieten und zu sehr verschiedenen zeiten statt. So ist die bed. „stamm der bäume" ebenfalls schon lt. Anderseits bezeichnet CORPUS jede leblose, in einer bestimmten form daliegende masse. Im gallorom. hat sich diese, wohl zu allgemeine bed. als solche nicht erhalten. Wohl aber geht darauf zurück die allgemeine bezeichnung für die himmelskörper (b α), die also neben den organischen körpern und körperschaften allein mit dem wort *cors* bezeichnet werden. Im 16. jh. taucht die bed. „aus materie zusammengesetzter körper" auf (β); sie ist in ihrer abstraktheit wohl durch die wissenschaftliche bewegung der Renaissance herbeigeführt. Unter γ stehen einige spezielle verwendungen der bed. „substanz". Endlich wird CORPUS ebenfalls schon im lt. verwendet, um dinge zu bezeichnen, die, aus mehreren teilen bestehend, doch eine innere einheit haben, also z. b. eine sammlung von traktaten oder dokumenten (z. b. *corpus iuris*, ein kollegium von personen, die sich ein gemeinsames ziel gesetzt haben u. ä.). Auch in dieser zweiten art übertragungen lebt CORPUS im fr. (oben c). Allerdings scheint es nicht, dass diese auf volkstümlicher tradition beruhen; sie treten später auf als die ursprünglichen bed. und fehlen im apr. Sie sind wohl nach dem vorbild des lt. CORPUS geschaffen worden. Aus dem fr. entlehnt ndl. *corps*, d. *korps*.

Von den zahlreichen entlehnungen (II) stammt 1 von CORPUS, und zwar a aus kirchlichem, b aus gelehrtem, c und d aus juristischem milieu, während bei e der zusammenhang unklar ist. Lt. CŎRPUSCULUM bedeutete „kleiner menschlicher körper; kleinster gestalteter stoff, aus dem die welt aufgebaut ist, art atom" (letzteres bei Cicero). Es ist zu verschiedenen zeiten, in beiden bed. übernommen worden (2 a, b); in der zweiten, naturwissenschaftlichen ist es zum erstenmal bei Ramus belegt. 3 ist aus CORPULENTUS „wohlbeleibt" entlehnt, 4 aus dem zugehörigen subst. CORPULENTIA. Das daraus entlehnte *corpulence* (a) ist, wohl unter dem einfluss der adj. *corporel*, *corporu*, die auch „wohlbeleibt" bedeuteten, zu *corporence* umgewandelt worden (b). 5 scheint aus dem lt. plur. CORPORA entlehnt zu sein, der offenbar mit verschobenem akzent gelesen wurde. Es ist allerdings auch möglich, dass falsche stammrückbildung auf grund von 6 vorliegt. Das part. perf. von CORPORARE, CORPORATUS hat die bed. „zum körper geworden; wohlbeleibt". In der ersten bed. ist es durch die kirchensprache entlehnt worden (6 a). In der zweiten bed. ist es ebenfalls entlehnt worden (b), doch vorerst unter einreihung in die adj. auf *-u*, wie *bossu* (α). Erst in jüngerer zeit ist die volkssprache, wohl von der provinz her, wieder zur form auf *-é* zurückgekehrt (β). Vielleicht liegt aber hier eher neuentlehnung aus lt. CORPOREUS vor (vgl. *momentané* usw.). Aus lt. CORPORALIS „körperhaft" und seinen lt. ablt. (CORPORALITAS, INCORPORALIS, INCORPORALITAS) wurde 7 entlehnt (a—d). Im mittelalterlichen kirchenlatein wurde das tuch, auf das man die hostie legte (s. II 1 a), *corporale* genannt. Daraus ist 8 entlehnt. S. auch it. *corporale* MussBeitr, mndl. *corporael*, afries. *korporale*, anord. *korporall*, e. *corporal*. 9 a wurde aus dem adj. CORPOREUS „körperlich", b aus seinem

Une page du Dictionnaire étymologique de W. v. WARTBURG (fasc. 36, vol. II, 2, 1945).

thèse ; cf. Ch. Bruneau, *Le Français moderne,* t. XIV, 1946, pp. 71-73), travail fondé sur une enquête très développée.

Sur le Créole. — Pour le créole, nous signalons les travaux suivants : G. Baissac (originaire de Maurice, où il fut professeur de français) publia, en 1880, son *Étude sur le patois créole mauricien* (Nancy, 1880, LVII-233 p. ; cf. Dr A. Boss, *Romania,* t. X, 1881, pp. 610-617) ; Suzanne Sylvain (pratiquant elle-même cette langue) obtint le diplôme à l'École des Hautes Études avec la thèse *Le créole haïtien, morphologie et syntaxe* (Wetteren, Belgique et Port-au-Prince, Haïti, 1936, in-8°, 180 p. ; cf. Marcel Cohen, dans le *Bulletin de la Soc. de Ling. de Paris,* t. XXXVIII, pp. 21-26) ; et Jules Faine, *Le créole dans l'Univers, Études comparatives des parlers français-créoles, t. I, Le mauricien* (Port-au-Prince, Haïti, Imprimerie de l'État, 1939, in-8°, XXII-214 p.) : un travail bien soigné, qui donne des textes concernant surtout le folklore (pp. 156-213), ainsi qu'une bonne bibliographie sur ce sujet (pp. XV-XVII).

Quelques textes dialectaux. — De nombreuses monographies ainsi que l'Atlas linguistique de la France (Supplément, t. I, Paris, 1920) renferment des textes dialectaux en transcription phonétique.

E. Herzog a cependant publié un recueil ayant le titre *Neufranzösische Dialekttexte, mit grammatischer Einleitung und Wörterverzeichnis* (1re éd. Leipzig, 1906, XII-79-130 p. ; 2e éd. en 1914, XII-76-130 p.) (cf. aussi le chapitre *Les Archives de la parole,* pp. 151-155).

## VII. LE DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE WALTHER VON WARTBURG

*(Französisches etymologisches Wörterbuch, eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes)*

Le Dictionnaire étymologique de W. v. Wartburg mérite une mention spéciale, car il représente, à côté de l'Atlas linguistique de la France et du Dictionnaire étymologique des langues romanes de W. Meyer-Lübke, l'une des plus grandes œuvres de la linguistique romane.

Il s'agit d'un grand dictionnaire à la fois historique et étymologique : il « groupe tous les représentants d'un vocable latin, gaulois, germanique, etc., sur le sol de la Gaule, avec tous ses dérivés » ; « toutes les variantes phonétiques sont données dans l'ordre historique et, quand il est nécessaire, expliquées sommairement ; toutes les évolutions sémantiques sont présentées dans l'ordre logique » (Ch. Bruneau).

Les conclusions de chaque article constituent de vraies monographies linguistiques en miniature, car l'auteur illustre le sort du mot non seulement dans le domaine du français, mais aussi dans toute la *Romania.*

Ch. Bruneau (dans *Romania,* t. LII, 1926, pp. 174-180 ; les pag. 180 à 191 apportent des adjonctions personnelles concernant le 1er fascicule) examine toutes les critiques, en mettant en relief les remarquables qualités de cet admirable dictionnaire (voir planche no II, p. 54).

Le premier fascicule (*A-*Amaitja*) parut en 1922 et le 42e en 1948.

## VIII. LES GRANDS TRAVAUX

Pour les études dialectologiques analysées dans les chapitres qui suivent, je me suis vu obligé d'appliquer une répartition un peu différente de celle que j'ai utilisée pour les autres langues romanes. J'ai voulu, en effet, présenter séparément la région wallonne, dont les études constituent un tout et se distinguent parfois nettement de celles réalisées en France.

On peut toutefois reconnaître facilement deux grandes divisions : 1° les *enquêtes régionales,* et 2° les *enquêtes générales.*

Parmi les *enquêtes régionales,* j'ai groupé : 1° la *région wallonne ;* 2° le *lexique Saint-Polois,* qui me paraît caractéristique pour illustrer l'activité du collaborateur de J. Gilliéron ; 3° l'*Atlas phonétique de la Normandie,* qui constitue l'une des premières recherches faites selon l'ancienne méthode ; 4° la *région des Ardennes,* pour la méthode originale adoptée après la parution de l'Atlas linguistique de la France ; 5° la *région des Vosges* ; 6° la *région nivernaise* ; 7° la *région du Nord-Ouest de l'Angoumois,* quoique les recherches d'A.-L. Terracher ne trouvent pas place directement dans le cadre des études dialectales proprement dites.

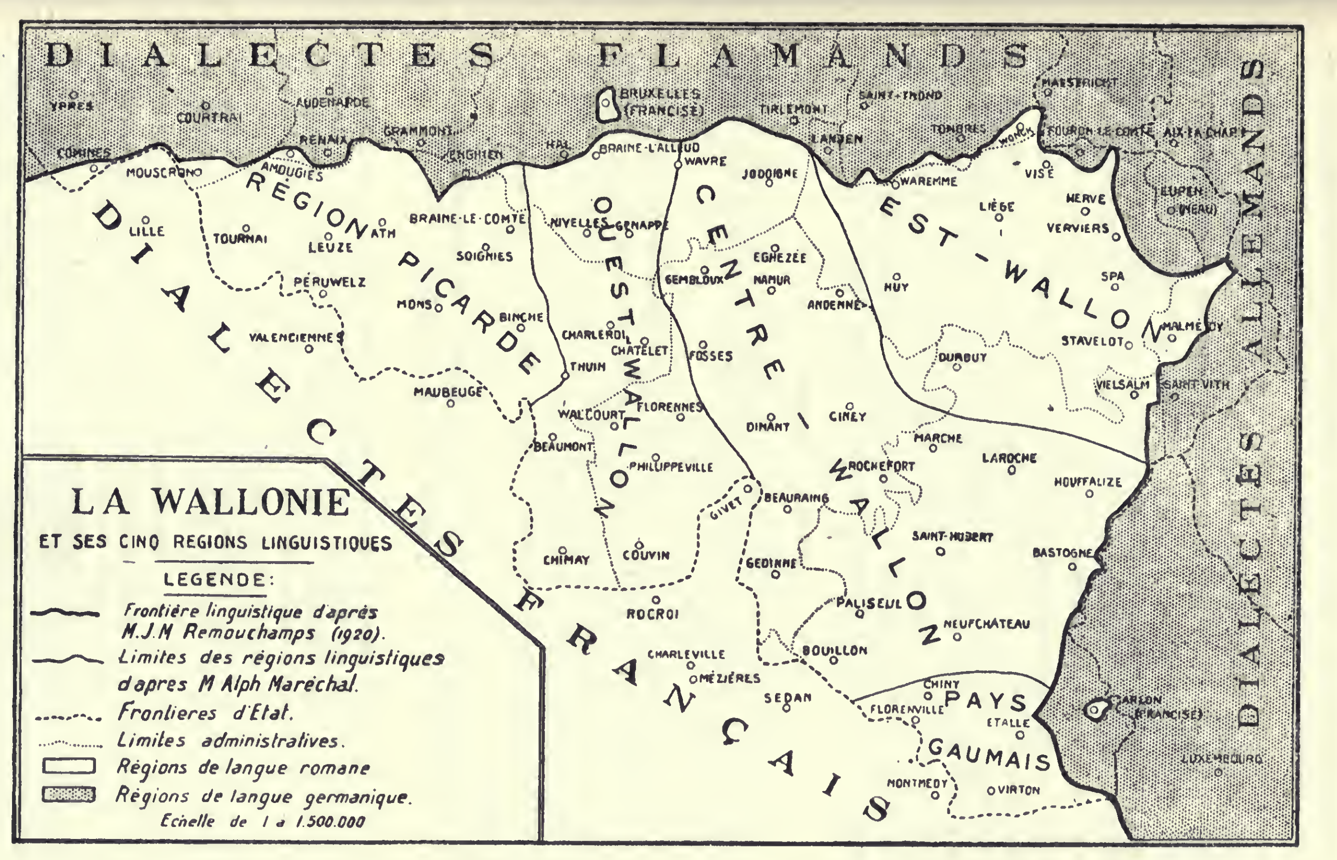
Dans la catégorie des *enquêtes générales,* j'ai estimé utile de signaler : 1° les *travaux sur la flore,* qui représentent une sorte de préface aux enquêtes modernes ; 2° l'*Atlas linguistique de la France* ; 3° l'*Atlas de la France par régions* et 4° Les *Archives de la Parole* et la *Phonothèque nationale.*

En procédant de la sorte, il me semble que j'ai pu mieux dégager les traits méthodologiques les plus caractéristiques.

### 1. La région wallonne.

De toute la *Romania,* c'est peut-être la région la mieux étudiée du point de vue linguistique, la Suisse romande mise à part.

« Dans l'ensemble du monde romanisé, la Wallonie (nom qui date de 1858, selon J. Haust, *Dict. liégeois,* p. XIII) occupe une situation remarquable : c'est la contrée la plus septentrionale qui ait adopté et con-




L'auteur a publié cette carte dans son article *La Wallonie et ses divisions linguistiques* (dans *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne*, IIIe année, nos 9 et 10, 1926, p. 274).

servé la langue des Romains. Poste avancé de la culture romane, sa destinée séculaire fut de supporter, *de deux côtés à la fois*, la poussée ininterrompue des Germains et d'être, entre la France et les pays flamands, néerlandais ou bas-allemands, le principal centre d'échange des choses et des mots. De Dunkerque à Luxembourg, sur une longueur de plus de trois cents kilomètres, les langues romane et germanique ont exercé l'une sur l'autre une influence profonde et continue. On comprend dès lors quel est le rôle important de notre région au point de vue linguistique, et aussi combien il est naturel que nos dialectes, de souche foncièrement latine, se trouvent imprégnés d'éléments tudesques ». C'est ainsi que s'exprime le maître de la dialectologie wallonne, JEAN HAUST (né en 1868, mort en 1946; cf. les émouvantes nécrologies d'E. Legros, dans le *Bull. de la Comm. royale de Top. et Dialect.*, t. XX, 1946, pp. 21-40 et de Maurice Piron, *Jean Haust ou la philologie vivante*, éd. de *La Vie wallonne*, Liège, 1947, 15 p.), en parlant du rempart le plus septentrional de la romanité dans son *Dictionnaire liégeois* (Liège, 1933, p. XIII).

### a) Division dialectale.

Les parlers romans des Wallons — employés dans environ 1470 communes dont le français est la langue de culture — sont classés par les linguistes (1) dans les groupes suivants :

1° Le *wallon* proprement dit, qui couvre l'aire la plus étendue c'est-à-dire le pays liégeois, l'Ardenne, le pays de Namur et une zone qui va de Chimay à Nivelles, par Charleroi-Thuin. Il est parlé aussi dans la région de Givet, un coin des Ardennes françaises.

2° Le *lorrain*, dans l'arrondissement de Virton. Il est appelé aussi *gaumais*.

3° Le *champenois*, dans quelques localités de la Basse-Semois (voir Bruneau, *Limite, l. c.*, p. 20 ; cf. p. 83 de mon étude).

(1) Cf., à ce sujet, l'étude de Marius VALKHOFF, *Philologie et littérature wallonnes, Vade-mecum* (Groningen-Batavia, J. B. Wolters, 1938, in-8°, 161 p. et une carte illustrant la division dialectale du domaine wallon). Des rectifications ont été publiées dans les comptes rendus suivants : J. HAUST, dans *BCTD*, t. XII, 1938, p. 379 ; M. PIRON, t. XIII, 1939, pp. 151-172 et 213-214 ; O. JODOGNE, *Les dial. belgo-rom.*, t. II, 1938, pp. 115-121 ; L. REMACLE, dans *Vox Rom.*, t. IV, 1939, pp. 177-182 ; G. GOUGENHEIM, dans le *Bull. Soc. Ling. Paris*, t. XXXIX, 1938, pp. 102-103.

G. Gougenheim affirme que : « M. Valkhoff s'est attaché à énumérer les dialectes et les sous-dialectes du wallon, il a tracé des limites dialectales à l'intérieur du domaine wallon sur la carte placée à la fin du volume. M. Valkhoff sait certainement ce qu'a d'artificiel cette notion de dialecte et de sous-dialecte, qui, en dernière analyse, traduit le rayonnement de centres directeurs et de centres secondaires, chaque fait linguistique ayant sa limite propre (des faisceaux d'isophones peuvent d'ailleurs recouvrir d'anciennes frontières naturelles, comme celui qui sépare le wallon du picard et qui semble coïncider avec l'ancienne Forêt charbonnière, p. 12 » (pp. 102-103).

4° Le *picard*, dans les régions de Mons-Soignies-Ath-Tournay-Mouscron. Il est appelé quelquefois *rouchi* (cf. J. Haust, *Dict. liégeois*, p. XIII) (voir planche n° III, p. 57).

Par la publication du *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* (1re partie, 1845 ; 2e partie, 1850) de CHARLES GRANDGAGNAGE (né en 1812, mort en 1878), le wallon est introduit dans la philologie romane ; cependant il resta longtemps encore ignoré de l'enseignement scientifique universitaire de la Belgique (*Encycl. belge*, p. 521).

**b) La Société liégeoise de littérature wallonne.**

L'intérêt pour le wallon s'accroît après la fondation, en 1856, de la *Société liégeoise de littérature wallonne*, car c'est cette Société qui concentre dès lors et pour longtemps dans ses recueils tous les travaux sur le wallon (cf. la première liste des travaux, dans la *Rev. des pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, pp. 153-156). Ses périodiques, l'*Annuaire* et le *Bulletin* témoignent d'importantes préoccupations linguistiques : un essai de détermination de la frontière linguistique avec les parlers d'origine allemande (en 1858) ; un essai de bibliographie wallonne (en 1859) ; la traduction en 69 patois différents de la *Parabole de l'Enfant prodigue* (en 1859, publiée en 1864) (1) ; le *Dictionnaire des spots* ou proverbes, etc. (cf. J. Haust, *La dialectologie wallonne*, dans le *Bull. de la Comm. de Top. et Dialect.* = *BCTD*, t. I, 1927, p. 63-64). Son Bulletin a été considéré à bon droit comme le « moniteur de la renaissance wallonne ».

Par la création, en 1885, d'une chaire de philologie romane à l'École normale des Humanités à Liège, confiée au savant Maurice Wilmotte — que ses multiples occupations ne tardèrent pas toutefois à détourner de la dialectologie —, les études sur le wallon reçoivent un nouvel essor, et la Société liégeoise de littérature wallonne préconise déjà la réalisation d'un *Dictionnaire des patois wallons*.

**c) L'enseignement de dialectologie.**

En 1920, Jean Haust fut chargé, à l'Université de Liège, d'un cours facultatif d'« Étude philologique des dialectes wallons » (qui fut ouvert le 18 novembre 1920), tandis que Jules Feller enseignait l'« Histoire de la littérature wallonne ». Depuis le 20 novembre 1930, J. Haust reprend aussi le cours facultatif de J. Feller (celui-ci étant mis à la retraite) tout en continuant son ancien cours, d'après la loi de 1920, sous le titre : « Dialectologie wallonne et méthode de la dialectologie moderne » (cours

(1) Cf. les *Versions wallonnes de la parabole de l'Enfant prodigue*, préparées par François Bailleux et Grenson et reprises par Charles Grandgagnage, Extrait du *Bull. de la Soc. liégeoise de litt. wallonne*, Liège, H. Vaillant-Carmanne et Co., 1870, in-8°, VIII-154 p.

à option au programme de chaque Université) (cf. É. Legros, *Jean Haust*, dans *BCTD*, t. XX, 1946, pp. 26, 35 et *passim*) (1).

**d) Le Dictionnaire du wallon ; enquêtes par correspondance.**

Au commencement de notre siècle, la *Société liégeoise*, devenue *Société de littérature wallonne*, compte parmi ses membres des dialectologues bien connus (Auguste Doutrepont, Jules Feller et Jean Haust) qui, pendant vingt ans, lui donnent un développement remarquable. En effet, dès lors, la question du Dictionnaire devient la principale préoccupation. On commence le dépouillement des dictionnaires et glossaires imprimés ou manuscrits, et on lance une brochure, en 1904, sous le titre *Projet de Dictionnaire général de la langue wallonne* (comprenant l'étude approfondie d'un suffixe et une centaine d'articles-spécimens), dont le but est d'éveiller l'intérêt pour une œuvre d'importance nationale.

En vue d'augmenter ses moyens d'information *sur place*, la Société a créé, en 1906, un *Bulletin du Dictionnaire général de la langue wallonne* (t. I, 1906-t. XXI, 1942 ; le XXII^e tome est en préparation, *apud* J. Warland), ayant pour but de servir de guide en ce qui concerne l'intérêt qu'offrent l'étude des parlers populaires et la méthode qu'il convient de suivre dans les recherches dialectales. C'est par ce *Bulletin* que le comité de rédaction du Dictionnaire (formé d'A. Doutrepont, J. Feller et J. Haust) voulait stimuler les enquêtes et donner des instructions aux correspondants.

Au commencement, on conseillait aux correspondants « de noter avant tout les *mots rares*, ces vieux mots qu'on ne recueille plus guère que sur les lèvres des vieillards, les termes de métiers, les proverbes et façons de parler caractéristiques. Les mots de la langue courante peuvent venir après, en rangs plus serrés, sans longues explications » (J. Feller, *Bulletin*, t. I, 1906, p. 10).

Pour mieux enseigner la méthode de travail, le *Bulletin* donne de courts articles de tout genre (mœurs, croyances, métiers, outils, proverbes, chants, contes, etc.), et recommande aux correspondants de répondre pour chaque mot aux questions suivantes : « Ce mot est-il employé chez vous ? ; Sinon, par quel autre mot est-il remplacé ? ; Est-il employé dans le sens indiqué ? ; Sinon, dans quel autre sens ? ; Se prononce-t-il chez vous comme nous l'écrivons ici ? ; Ou quelle forme différente faut-il lui donner ? ; Donnez, le cas échéant, un synonyme, un exemple justificatif, etc. » (*Bulletin*, t. I, 1906, pp. 30-31).

Suivent, dans le même *Bulletin*, les questionnaires concernant : les vents ; les salutations, souhaits, imprécations ; l'abeille et la ruche ; le jeu de quilles ; les outils du faucheur ; le rouet (t. I, 1906, pp. 38-44) ;

(1) Cf. L. Michel, *L'enseignement de la dialectologie belgo-romane dans les universités belges*, dans *Les dialectes belgo-romans*, t. III, 1939, pp. 69-70.

la sucrerie ; le foyer (t. I, 1906, pp. 141-143) ; les foins (t. II, 1907, pp. 31-38), etc.

À part ces questionnaires, les rédacteurs du *Dictionnaire de la langue wallonne* ont publié, dans le même *Bulletin*, des listes-questionnaires, pour permettre aux correspondants de vérifier et de compléter les données linguistiques qui y étaient contenues (*Bulletin*, t. I, 1906, pp. 45-64 ; 77-140).

*De nombreux textes en patois* concernant divers aspects de la vie wallonne illustrent les pages de ce *Bulletin*, qui reflète admirablement l'effort et le travail hardi des savants belges, et contient des études d'une réelle valeur linguistique.

Le XXI^e tome du *Bulletin* (1942) nous indique, sur une carte (p. 107), la répartition des correspondants du Dictionnaire, dont le nombre était, à cette époque, de *deux cents*. Ce chiffre, selon la direction du Dictionnaire, devrait pouvoir être porté à 350 ou même à 400.

La contribution des correspondants. — Les correspondants ont donné jusqu'à présent (selon l'aimable communication de J. Warland, professeur à l'Université de Liège) 1750 réponses concernant 14 questionnaires alphabétiques (au total 410 pages, rien que pour les mots de *A* à *apwis*). A part cette contribution, bon nombre d'entre eux ont envoyé et envoient encore des collections de mots : mots rares, noms de plantes ou d'animaux, des vocabulaires technologiques, des glossaires locaux ou régionaux qui sont parfois de véritables dictionnaires dialectaux, etc. (voir dans chaque *Bulletin* la rubrique « Communications reçues »).

Quant à la *valeur* des réponses, J. Warland s'exprime en ces termes : « Parmi les réponses reçues, environ 20 % sont excellentes, souvent rédigées par des spécialistes, dont des licenciés ou docteurs en philologie romane ; 60 % des réponses peuvent être qualifiées de bonnes et généralement sûres ; le reste (20 %) est fragmentaire, imprécis, insuffisant et rédigé à la hâte. Les matériaux recueillis par nos correspondants servent en première ligne à constituer et à compléter les archives du dictionnaire wallon. En principe, l'enquête par correspondance n'est qu'une première étape. Tout doit être contrôlé sur place par des enquêteurs expérimentés » (d'après une lettre du 24 mars 1947).

Le départ de J. Haust de la commission du dictionnaire. — A ce sujet, nous nous bornerons à reproduire les affirmations d'É. Legros : « La matière qui restait à engranger apparaissait immense, en comparaison de la documentation déficiente et lacuneuse enregistrée dans les fichiers de la Société. Pour bâtir une œuvre scientifique, qui ne serait pas dépassée dès sa parution par tout ce que l'enquêteur ne cessait de recueillir, il fallait de toute nécessité attendre la fin — ou tout au moins

la réalisation d'une partie importante — de l'enquête orale. Mais certains dirigeants de la Société étaient impatients d'annoncer ce premier fascicule, où plusieurs ne voyaient qu'une manifestation régionaliste. De là une explosion d'animosités contre ce secrétaire qui n'avait que trop de personnalité et dont la « manière impérialiste » gênait. Devant tant d'incompréhension, Jean Haust démissionna comme secrétaire, tout en continuant son concours à l'œuvre du Dictionnaire » (*BCDT*, t. XX 1946, pp. 26-27 de l'extrait *Jean Haust* cité plus haut).

Transcription phonétique. — La Société de Littérature wallonne a, depuis 1900, adopté le système de transcription élaboré par J. Feller. Il note exactement les sons parlés, mais il tient compte aussi de l'origine des mots, de la grammaire et de l'histoire de la langue. Il ne peut suffire cependant, affirme J. Haust (*BCTD*, t. I, 1927, pp. 77-78) pour une étude scientifique, où la précision est de rigueur.

Les publications de la société. — Pour donner une idée de l'importante activité déployée par la Société de Littérature wallonne, il suffit, je crois, de dire qu'elle a publié jusqu'à présent *plus de cent volumes*, dont 35 concernant des problèmes de linguistique et de philologie wallonnes, 13 études sur la toponymie, 13 glossaires locaux et régionaux, 3 vocabulaires d'histoire naturelle et 50 glossaires technologiques.

**e) Les enquêtes sur place. La contribution de quelques revues.**

La Commission du Dictionnaire ne s'est jamais contentée des réponses obtenues par correspondance ; elle a fait des enquêtes sur place, dans des régions inexplorées ou peu connues au point de vue linguistique. M. Wilmotte, suivant l'exemple donné par J. Gilliéron, étudia déjà en 1887 quelques régions au nord-ouest de Liège, et les membres de la Société faisaient eux aussi des recherches sur place.

Le Musée de la vie wallonne. — « C'est surtout au cours de telles explorations qu'on a vivement senti, dès 1907, affirme J. Haust (dans *BCTD*, t. I, 1927, pp. 66-67), la nécessité de recueillir, en même temps que des mots désuets et des prononciations locales, les objets archaïques indispensables pour comprendre et définir les termes. De là le projet de former un musée chargé de réunir les objets ou dessins d'objets relatifs à la vie wallonne, spécialement en vue d'assurer l'exactitude des définitions données aux mots et de faciliter l'illustration des publications linguistiques ». Ce *Musée de la Vie wallonne*, fondé en 1913, prospère et se développe de plus en plus, grâce au zèle et aux initiatives prises déjà par son fondateur J.-M. Remouchamps (mort en 1939). A partir de 1924, il publie le périodique *Enquêtes du Musée de la Vie wallonne* (t. I à V, n^os^ 1 à 54, 1924-1949). Le Musée proprement dit recueille des objets, et

ses *archives* comprennent la documentation manuscrite, iconographique, photographique, cinématographique et phonographique ; le *service des enquêtes* (qui a commencé son activité en 1924) procède à des recherches sur place, en se tenant en relation avec de nombreux correspondants, et publie un *Bulletin-questionnaire.* Son but est de sauver de la destruction ou de l'oubli toute chose qui se rapporte à la manière de vivre des Wallons d'autrefois et d'aujourd'hui ; ses documents constituent le trésor historique du peuple wallon et l'image vivante de son originalité ethnique. La Belgique donne cette fois-ci un bel exemple, digne d'être suivi. Il suffit de mentionner les trois importants travaux des derniers fascicules : Maurice Piron, *La légende des Quatre Fils Aymon* (avec 7 illustrations) ; Élisée Legros, *Le scieur de long en Ardenne liégeoise* (avec 27 illustrations et dessins), dans le tome IV, n^os^ 43-44, 1946 ; Élisée Legros, *La viticulture Hutoise, étude ethnographique et dialectologique* (avec 40 illustrations, un index des termes wallons, t. V, 1948, pp. 1-64).

Par la riche récolte de termes dialectaux qu'elle renferme, cette publication doit susciter tout l'intérêt des romanistes. J. Haust a pleinement raison lorsqu'il dit : « Le domaine est vaste et la matière pour ainsi dire inépuisable ; il n'y aura jamais assez de bons ouvriers à la tâche » (*BCTD*, t. I, 1927, p. 67).

La Commission de toponymie et de dialectologie. — Par les Arrêtés Royaux du 7 avril et du 10 juillet 1927 fut créée une Commission de toponymie et de dialectologie en Belgique, ayant pour but de diriger et d'encourager ces études, et de centraliser les renseignements concernant ces deux disciplines. Son périodique, rédigé en français et en néerlandais, porte le titre : *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie (Handelingen van de Koninklijke Commissie voor Toponymie en Dialectologie)* = *BCTD*, t. I, 1927-t. XXIV, 1949.

A partir du troisième tome (1929), ce Bulletin publie la bibliographie wallonne la plus complète, rédigée au commencement par J. Haust seul, plus tard (1940) avec la collaboration d'É. Legros, M. Piron et L. Remacle, et, depuis 1944, seulement par É. Legros. Par ses importantes études, par les méthodes d'enquête qu'il enseigne, par les matériaux qu'il renferme et par sa riche bibliographie, ce *Bulletin* marque une date vraiment historique dans le développement de la linguistique et de la philologie wallonnes. C'est seulement en parcourant ces volumes que le linguiste se rend compte de l'apport considérable et original fourni à la linguistique romane par les vaillants chercheurs belges.

La société pour le progrès des études philologiques et historiques. — À partir de 1922, cette Société publie la *Revue belge de philologie et d'histoire* (t. I, 1922-t. XXVII, 1946-1949), qui est consacrée surtout à la philologie des langues indo-européennes (spécialement à la

philologie grecque, latine, romane et germanique) et à l'histoire dans son acception la plus large. Ce sont les importants comptes rendus qu'elle publie concernant des travaux de dialectologie romane qui m'ont déterminé à la mentionner dans mon exposé.

« NOS DIALECTES ». — « Nos dialectes » est une collection de *littérature dialectale,* à la fois scientifique et pratique, due à l'initiative de J. Haust, prise en 1913 et inaugurée avec la nouvelle de J. Calozet, *O payis dès sabotîs.* Si l'on excepte la monographie de l'abbé J. Bastin, *Les plantes dans le parler, l'histoire et les usages de la Wallonie malmédienne* (1939, in-8°, 260 p., avec une carte), les onze volumes de la collection se rapportent à la littérature dialectale, soit ancienne avec les *pasquèyes* du XVII^e^ siècle et la comédie verviétoise de 1760, soit moderne avec les œuvres de J. Calozet, de Henri Simon et d'Ed. Remouchamps. Le texte est soigneusement établi et transcrit ; il est suivi d'un commentaire linguistique et accompagné d'une introduction ou de notices qui sont souvent « de petits chefs-d'œuvre de sobre érudition, de pertinence et d'élégance » (M. Piron, *La Vie wallonne,* t. XXI, n° 1, 1947, p. 18).

LES DIALECTES BELGO-ROMANS. — Depuis 1937, se publie à Bruxelles, sous les auspices du groupement « Les Amis de nos dialectes », une revue de dialectologie wallonne, suivie d'une bibliographie dialectologique spéciale. La revue elle-même contient des articles, des comptes rendus et une chronique.

Trois années ont paru de 1937 à 1939, sous la direction de Louis Michel (tué en 1944 dans un bombardement) ; un numéro uniquement bibliographique, paru en 1947, signale les productions de 1940 à 1945. La revue elle-même a repris sa marche régulière avec le tome cinq, daté de 1946. La direction est maintenant assurée par Omer Jodogne, qui a, depuis le début, dirigé la bibliographie et qui est secondé notamment par Jules Herbillon et par F. Stévart (cf. aussi t. VI, 1947, paru en 1948).

La bibliographie est fort détaillée, mais, contrairement à celle du *BCTD,* qui contient de véritables comptes rendus critiques sur les travaux les plus importants, elle se borne à signaler tous les ouvrages et articles, importants ou menus, concernant de près ou de loin la dialectologie de la Belgique romane.

### f) L'Atlas linguistique de la Wallonie.

La Commission du Dictionnaire wallon envisageait dès 1907 la publication d'un *Atlas linguistique de Wallonie (Bulletin du Dictionnaire w.,* t. I, 1906, p. 28). La réalisation ne fut cependant accélérée qu'après l'institution (en 1920) d'une chaire de wallon (« Étude philologique des dialectes wallons ») à l'Université de Liège, dont le premier titulaire

fut J. Haust, qui commença, en 1924, les enquêtes sur place, afin de se procurer, pour ses cours, une documentation sûre et méthodique (*BCTD*, t. I, 1927, p. 71). Le monumental Atlas linguistique de la France ne comprend, parmi ses enquêtes, que *vingt-trois* localités de la Belgique romane, c'est-à-dire un nombre trop réduit pour donner une vraie image linguistique de ce territoire où les patois gardent encore leur ancienne vigueur.

La géographie linguistique fondée par J. Gilliéron a été l'objet, dès le commencement, d'une attention soutenue de la part des savants belges. J. Feller (*Bull. du Dic. w.*, t. XII, 1923, pp. 112-113) affirme que la géographie linguistique « a revisé certains procès ; elle a montré que, en fait d'étymologie et de sémantique, les questions de filiation n'étaient pas aussi simples ni aussi régulières qu'on l'avait cru ; elle a rendu saillantes les perturbations que l'instinct populaire a introduites dans le développement de faits qu'on croyait plus logiques ; elle a inspiré une défiance peut-être excessive, mais salutaire, au sujet des phénomènes phonétiques. C'est un grand progrès... Ce progrès s'est produit sous la forme disgracieuse d'une guerre bruyante aux pauvres lexiques régionaux, aux phonétiques locales, d'une opposition sourde aux méthodes de recherches des romanistes : il aurait pu se produire sous une forme plus conciliante... Si l'auteur a malmené les étymologues et les phonétistes d'une main un peu rude, il a forcé la philologie à s'étonner, à réfléchir. C'est un bienfait, un peu amer, qu'il faut compter comme un bienfait ».

Les patois s'en vont. — Dans son étude sur *La dialectologie wallonne* (*BCTD*, t. I, 1927, pp. 57-82), J. Haust fait le bilan des réalisations et trace le programme à suivre pour la dialectologie wallonne, lançant un impérieux appel au sauvetage des patois. « Les patois s'en vont. D'une part le progrès constant des langues de haute culture, véhiculées par les journaux et par l'enseignement dans tous les milieux et jusqu'au fond des campagnes ; d'autre part le développement industriel qui modifie les anciennes formes du travail humain en supprimant les métiers et les outils traditionnels ; enfin l'universel nivellement des conditions sociales — sans compter d'autres facteurs encore, comme la grande guerre qui a bouleversé les populations — tout cela contribue à l'altération progressive, et de nos jours singulièrement accélérée, des antiques idiomes... Dans notre Wallonie, les parlers populaires ont, en général, mieux résisté jusqu'ici (qu'en France) ; ils se sont conservés plus sains et plus vigoureux, surtout dans le Nord-Est... La science a pour devoir de noter les parlers provinciaux avant leur disparition... Aboutissement de plus de quinze siècles d'histoire, ils font partie du patrimoine national ; ils reflètent une mentalité, une conception particulière de la vie. A l'historien ils peuvent fournir des documents philologiques, souvent plus expli-

cites et plus probants que les fouilles archéologiques. Ils sont les frères déshérités d'un dialecte qui a fait fortune et qui s'est haussé à la dignité de langue policée, littéraire, philosophique et diplomatique ; mais s'ils n'ont pas subi de culture intensive, ils ont gardé leur rude liberté ; ils se transmettent uniquement par tradition orale et leur évolution naturelle n'est point gênée par des lisières académiques, de sorte que leur étude est indispensable pour connaître à fond, et dans ses origines, la langue cultivée qui les domine orgueilleusement. Ainsi, plus que les fleurs des jardins, les plantes sauvages des champs, des talus et des bois sollicitent l'attention du botaniste » (pp. 57-58).

La méthode suivie. — J. Haust soutient, à juste titre, que l'*enquête directe* est la seule « base nécessaire de tout travail sérieux sur le langage vivant » (*BCTD*, t. II, 1928, p. 267). Mais, devant l'impossibilité de trouver une personne qualifiée qui aurait pris sous sa responsabilité ce travail minutieux et difficile de recherches sur place, il fut souvent obligé de réclamer la collaboration d'amateurs dévoués, dont il vérifiait ensuite les réponses et les notations.

Questionnaire. — J. Haust a composé un *questionnaire français* sur le modèle de celui de Gilliéron et de celui que Ch. Bruneau a employé pour ses enquêtes en Ardenne française (voir p. 84). Il comprend 2.100 numéros, sans qu'il soit pourtant considéré comme complet (*BCTD*, t. I, 1927, p. 71). Pour obtenir les réponses, on procède de différentes manières : on fait traduire un mot ou deux (écureuil, chélidoine, la forge du maréchal ferrant), ou une phrase toute simple (*le seigle va mûrir*), ou bien on se fait donner une énumération de termes et la description d'un objet : les noms des différents labours ; les parties de la charrue ou de la roue ; les différentes espèces de scies, de clous, etc. (t. I, p. 71). Le questionnaire ne néglige ni le folklore, ni la *toponymie* des localités explorées. Pour mieux préciser certaines questions (chétron de coffre, baratte, charrue, palonnier, etc.) on a employé des *dessins* qui facilitaient beaucoup la récolte des termes populaires (*BCTD*, IV, 1930, p. 287).

Nombre des demandes. — On estime à 4.150 mots ou formes françaises le nombre des matériaux que comporte le questionnaire wallon (*BCTD*, t. I, 1927, p. 71). L'enquête consiste à noter phonétiquement, dans les diverses parties de la Wallonie, la *traduction* des 4.150 mots, avec, à l'occasion, la traduction de la *Parabole de l'Enfant prodigue* (*BCTD*, t. IV, 1930, p. 286).

But de l'enquête. — Selon J. Haust (*BCTD*, t. IV, 1930, p. 286) cette enquête a pour but : 1° de fournir à l'enseignement universitaire une documentation précise et scientifique sur le langage actuel de la région wallonne ; 2° de contribuer à l'élaboration de l'*Atlas linguistique* et du *Dictionnaire général des parlers wallons*.

Enquêteur. — La plupart des enquêtes ont été faites par J. Haust, à partir de 1924 (*Dict. Liégeois*, p. XX), et les premiers résultats furent publiés sous le titre *Enquête sur les patois de la Belgique romane : Notes de géographie linguistique et de folklore* (dans *BCTD*, t. II, 1928, pp. 265-307, avec 9 cartes ; cf. aussi *BCTD*, t. IV, 1930, p. 286).

Durée d'un relevé. — J. Haust affirme qu'il faut « à l'enquêteur près d'*une semaine* de travail pour remplir le questionnaire dans une seule localité, et encore ne doit-il pas perdre de temps à chercher le sujet compétent qui veuille bien se prêter à ce jeu de questions interminables » (*BCTD*, t. I, 1927, p. 73).

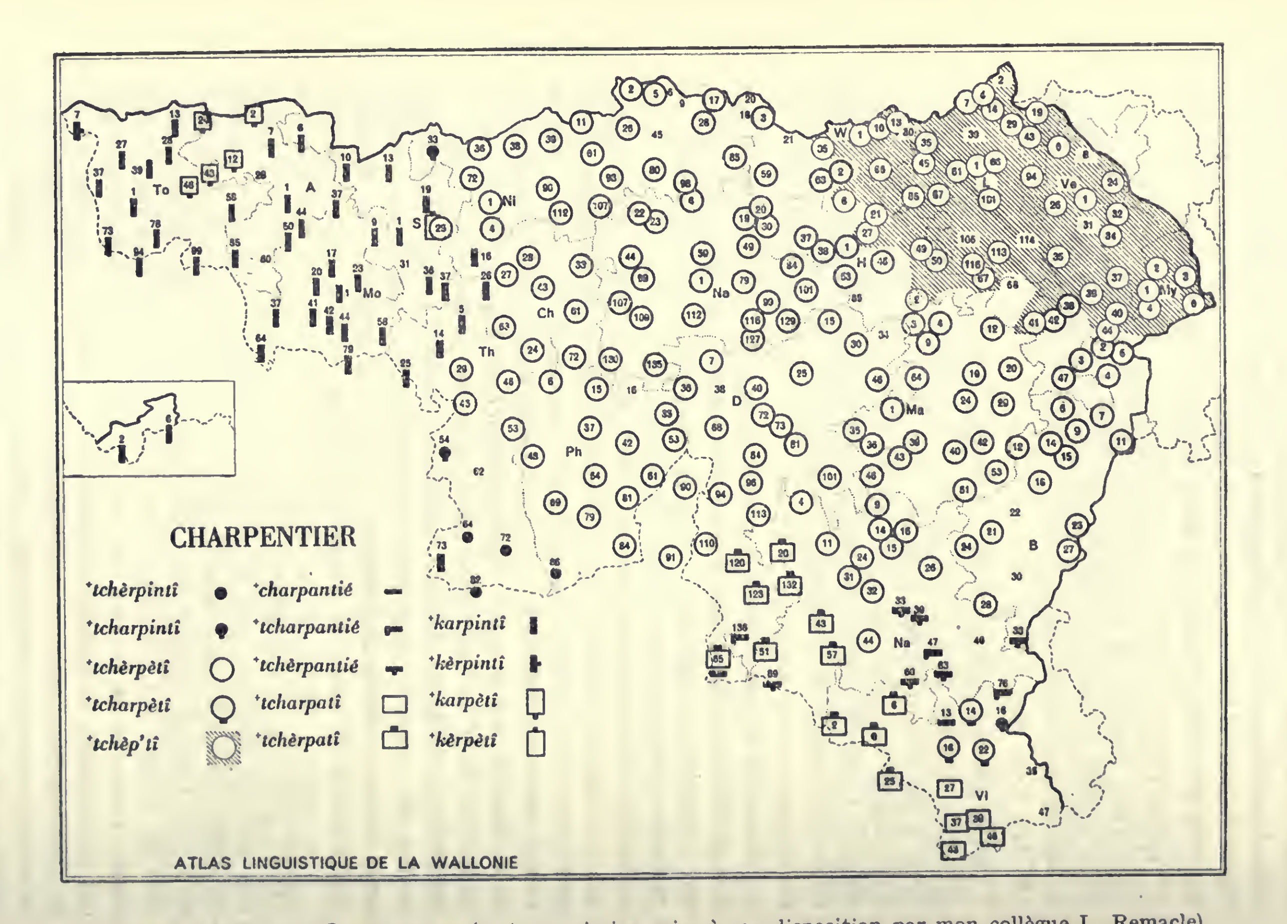
Appel aux correspondants. — « Chaque fois que l'occasion s'en est présentée, affirme Haust, j'ai adressé le questionnaire en bloc ou par tiers, à des *correspondants éprouvés* qui l'ont rempli de leur mieux ; je *vais ensuite sur place revoir les réponses* avec celui qui les a écrites ou bien *je les contrôle* avec un autre sujet. Ce système a l'avantage d'abréger de moitié la durée de l'enquête » (*BCTD*, t. I, 1927, p. 73 ; passages mis en italique par moi-même).

Ce procédé a plus d'un côté négatif quant à la sincérité et quant à la *spontanéité* des réponses ; nous n'en entamerons pas la discussion, que nous avons amplement développée à l'occasion de l'examen des méthodes pratiquées par d'autres Atlas romans.

Il me semble cependant que c'est le but qu'on se proposait d'atteindre qui a déterminé l'*union* de deux méthodes d'enquêtes tellement différentes en ce qui concerne la valeur des matériaux. En effet, J. Haust voulait servir le *Dictionnaire* en même temps que l'*Atlas*. Si un dictionnaire dialectal est obligé — c'est d'ailleurs son premier but — de ramasser et glaner tous les mots d'une langue quelconque sans se préoccuper de leur *vitalité*, un Atlas doit donner seulement l'*image de la langue vivante*, de ce qui vit réellement, à moins qu'il ne veuille devenir lui aussi un Dictionnaire dialectal, c'est-à-dire une boutique d'antiquaire où les objets des aïeux se trouvent à côté de ceux de notre temps.

A ce sujet, J. Haust précise son plan de travail de la manière suivante : « Nous nous adressons à ceux qui connaissent convenablement leur dialecte maternel, qui le parlent ou qui ont l'occasion de noter les expressions qui les frappent. Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour faire ici œuvre utile... Nous nous adressons surtout aux membres du clergé, aux instituteurs et professeurs, aux apprentis philologues, étudiants ou anciens étudiants de l'Université, à tous ceux qui ont subi quelque formation scientifique et jouissent de quelque loisir. Ils sont légion... Consacrer une fiche à chaque mot ou chaque famille de mots. Donner la forme usuelle ; noter exactement la prononciation ; définir avec précision ou, mieux encore, donner des exemples typiques, des phrases d'usage courant ; indiquer la localité et, au besoin, la per-

Planche IV.




J. Haust, ALW, carte Charpentier (carte provisoire, mise à ma disposition par mon collègue L. Remacle).

sonne de qui on tient le renseignement ; enfin signer tout envoi » (*BCTD*, I, 1927, pp. 80-81). — C'est vraiment un bon programme pour réaliser un dictionnaire dialectal.

NOMBRE DES LOCALITÉS. — Nous ne connaissons pas les critères selon lesquels furent choisies les localités soumises à l'enquête. J. Haust nous fait savoir seulement qu'il a choisi (sur la carte au 320.000e publiée en 1923 par l'Institut géographique militaire), parmi les 1470 communes wallonnes, environ 400 points où il croyait nécessaire de faire des relevés. « Ce chiffre, disait-il en 1927, est sans doute trop élevé : si l'on pouvait approfondir 200 à 300 points, le résultat serait déjà des plus satisfaisants » (*BCTD*, t. I, 1927, pp. 71-72). D'après les derniers renseignements (voir plus bas), on a exploré jusqu'aujourd'hui 445 points (mais il s'agit pour beaucoup de sondages réduits). La carte portera les numéros de 300 points explorés complètement ; mais le texte accompagnant les cartes tiendra compte d'une trentaine d'autres points pour lesquels on a fait aussi un questionnaire complet.

INFORMATEURS. — En ce qui concerne le choix des témoins, nous ne disposons que d'une très succincte information : l'enquête « se fait sur place, oralement, auprès de personnes choisies avec soin » (*BCTD*, t. IV, 1930, p. 286).

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — Pour l'Atlas on emploie le système de notation de l'Atlas linguistique français, car voici ce qu'affirme Haust : « théoriquement, on partagera l'avis de M. Ch. Bruneau qui adopte, avec quelques variantes, le système graphique de l'Atlas de Gilliéron, connu de tous les dialectologues ; il est universellement adopté en France pour les travaux de l'espèce » (*BCTD*, t. I, 1927, p. 78).

LE TRAVAIL ACCOMPLI JUSQU'A PRÉSENT. — Une fois un questionnaire rempli, on le transcrit sur fiches, afin d'avoir la traduction de tel ou tel mot dans les divers parlers, l'original servant à l'étude générale du parler d'une localité. On rédige en même temps des cartes qui mettent sous les yeux les résultats de l'enquête (cf. la carte *sale*, tirée de la phrase « l'écurie est sale », etc., dans *BCTD*, t. I, 1927, pp. 74-75).

Grâce à l'amabilité de mon confrère Élisée Legros, je suis en mesure de préciser l'état actuel (en 1947) des relevés : A la mort de J. Haust, l'enquête avait atteint 209 points entièrement terminés (et pour la plupart recopiés sur fiches) : 60 dans la province de Liège, 1 dans le Limbourg, 55 dans le Luxembourg, 31 dans la province de Namur, 13 dans le Brabant, 49 dans le Hainaut. Il faut ajouter 3 points (1 liégeois et 2 luxembourgeois) étudiés avec une personne qui fournissait les variantes de sa commune, voisine de celle sur laquelle portait l'enquête principale. Vingt et un questionnaires (dont 1 en Flandre occidentale) étaient remplis entièrement, mais n'avaient pu être revus encore ou être revus complètement par suite de circonstances diverses. Vingt-deux questionnaires

étaient au moins remplis à moitié. Cent quatre-vingt-huit points avaient été explorés rapidement, pour cent ou deux cents questions environ. Pour deux points, l'enquête était en cours (cf. aussi É. Legros, *Pour l'Atlas linguistique de la Belgique romane*, dans *BCTD*, t. XXII, 1948, pp. 473-476).

La manière de travailler. — Sur la manière de travailler, É. Legros s'exprime en ces termes : « Cependant, dans la pratique, les difficultés d'une besogne accablante et continuellement interrompue par les obligations de l'enseignement et par tant de travaux et de collaboration scientifique, ont forcé J. Haust à recourir pour certains points à l'aide de quelques élèves et amis qui, après avoir répondu au questionnaire pour leur village natal, ont à leur tour enquêté dans une ou plusieurs autres localités. L'enquête n'a pu se faire non plus chaque fois sur place : certains témoins séjournant à Liège ou dans les environs depuis quelque temps ou momentanément ont été interrogés à Liège ; des sondages réduits ont été faits aussi auprès de personnes rencontrées au cours d'une enquête dans une autre localité ; plusieurs de ces enquêtes ont du reste pu être dans la suite revues sur les lieux par J. Haust ou un de ses élèves » (cf. *Vox Romanica*, t. IX, 1946-1947, p. 382, l'article d'É. Legros, *L'Atlas linguistique de la Belgique romane*).

Projets pour l'avenir. — A ce sujet, É. Legros donne les détails suivants : « Louis Remacle et moi-même souhaitons reprendre sans tarder le travail. Il faudrait pouvoir disposer d'un enquêteur spécial qui visiterait 90 points en trois ans, points choisis surtout parmi les cantons les moins touchés par les enquêtes de notre maître. Compte non tenu de quelques enquêtes approfondies ou partielles ou de vérifications dont nous pouvions nous charger dans la mesure de nos moyens, on aurait ainsi exploré entièrement 300 points au moins. Dès lors il serait possible d'envisager la publication d'une œuvre qui comptera parmi les plus riches réalisations de la linguistique géographique » (*Vox Romanica*, t. IX, 1946-1947, pp. 383-384).

A ce moment, grâce à la création du Centre Interuniversitaire de Dialectologie wallonne et grâce aussi aux importants crédits octroyés à L. Remacle par le Fonds National de la Recherche scientifique, les disciples de Haust espèrent pouvoir mener à bien les enquêtes et commencer bientôt la publication des documents recueillis (*apud* L. Remacle).

**g) Les enregistrements phonographiques.**

Dès 1910, Antoine Grégoire exprimait le vœu d'entreprendre des enregistrements dans la Belgique romane (*Les machines parlantes et la dialectologie*, dans le *Bull. du Dict. w.*, t. V, 1910, pp. 37-43). En 1912, F. Brunot et Ch. Bruneau firent une enquête phonographique dans

un coin des Ardennes franco-belges (voir p. 91), dont les 168 disques, contenant des parlers romans du sud des provinces de Luxembourg et de Namur, furent remis à la Société de littérature wallonne. En 1913, F. Brunot et le Musée de la Vie Wallonne ont enregistré à Liège un certain nombre de cris de rue. Le travail a continué en 1927, avec le concours d'A. Grégoire. En 1928, le Musée, d'accord avec H. Pernot, alors directeur de l'Institut de Phonétique de l'Université de Paris, se proposait d'intensifier les enregistrements (cf. J. Haust, *BCTD*, t. I, 1927, p. 79).

**h) Quelques travaux remarquables.**

Nous nous bornons à mentionner seulement quelques travaux qui s'imposent à notre attention au point de vue dialectal :

1° J. HAUST, *Le dialecte wallon de Liège*, 1re partie : *Dictionnaire des rimes ou Vocabulaire liégeois-français groupant les mots d'après la prononciation des finales* (Liège, Vaillant-Carmanne, 1927, in-8°, XVI-352 p.). Le travail est particulièrement précieux pour l'étude des suffixes.

2° J. HAUST, *Dictionnaire liégeois* (Liège, 1929-1933, in-8°, XXXII-736 p.), considéré par J. Jud comme « un modèle de glossaire régional, tel qu'il n'existe ni en Italie, ni en France » (dans *Archiv. Rom.*, t. XVII, 1933, p. 127). Il est illustré par des dessins du Musée de la Vie wallonne et par des exemples nombreux et vivants concernant l'ethnographie wallonne.

3° J. HAUST, *Dictionnaire français-liégeois* (dont la rédaction a été terminée par Haust avant sa mort ; cf. É. Legros, *J. Haust*, dans *BCTD*, t. XX, 1946, p. 40 de l'extrait), *publié sous la direction d'Élisée Legros, illustré de* 107 *figures documentaires établies sous la direction d'Édouard Remouchamps, directeur du Musée de la Vie Wallonne et exécutées par les dessinateurs Maurice Salme et Edgar Marchand, un portrait de l'auteur, un fac-similé du manuscrit, une carte de l'aire liégeoise* (Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1948, in-8°, XXVI-510 p., avec une carte géographique en couleurs).

É. LEGROS mérite toute la reconnaissance des linguistes romans pour la publication de ce remarquable travail.

4° J. HAUST, *Enquête sur la toponymie wallonne* (XVI-142 p., 1940-1941 ; dans les *Mémoires de la Comm. Roy. de Top. et Dial.*, Section Wallonne, n° 3 ; cf. le compte rendu par É. Legros, dans *BCTD*, t. XVI, 1942, pp. 318-322).

5° J. M. REMOUCHAMPS, *Carte systématique de la Wallonie, précédée d'une note sur la frontière linguistique et d'une double nomenclature des communes belges de langue romane* (cf. *BCTD.*, t. IX, 1935, pp. 211-271). Il s'agit d'une carte qui rend de grands services à la dialectologie et à la géographie linguistique. La carte au 400.000e porte des chiffres

indiquant chaque commune dans les limites des arrondissements et note la frontière linguistique selon les résultats du recensement de 1930. La nomenclature comprend 1493 communes de langue romane, désignées par des signes composés d'une lettre ou deux et d'un chiffre (les lettres indiquant les 21 régions wallonnes et les chiffres marquant les communes).

6° LOUIS REMACLE, *Les variations de l'h secondaire en Ardenne liégeoise, Le problème de l'h en liégeois* (in-8°, 439 p., avec 43 illustrations, cartes et palatogrammes ; dans la *Bibl. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège,* fasc. XCVI ; Libr. E. Droz, Paris, 1944, 437 p.). Ce mémoire marque un des sommets atteints par la dialectologie galloromane et atteste la maîtrise de l'auteur dans les deux matières qu'il enseigne à l'Université de Liège depuis 1939 et 1944 : la dialectologie et la phonétique (cf. les comptes rendus d'É. Legros, dans *BCTD,* t. XIX, 1945, pp. 181-185 ; J. Jud, dans *Vox Romanica,* t. IX, 1946-1947, pp. 245-253).

7° ÉLISÉE LEGROS, *Le Nord de la Gaule romane* (dans le *BCTD,* t. XVI, 1942, pp. 161-228), où l'auteur examine, d'une façon très minutieuse, ce territoire de la *Romania,* en se fondant sur des faits linguistiques et sur la toponymie, pour conclure : « il s'agit d'un superstrat germanique, non d'un substrat. On ne peut, sans forcer les termes, parler de fonds primitif germanique en Gaule du Nord. L'apport francique s'est ajouté au vieux fonds gallo-roman, qui a été assez considérablement influencé, mais non submergé... Le français reste le continuateur du latin, évolué sur place et sans réelle brisure » (p. 228).

8° MAURICE PIRON, *Étude sur les noms wallons du singe* (dans le *BCTD,* t. XVIII, 1944, pp. 315-351, avec deux cartes linguistiques : la 1re indiquant l'aire des termes *môrticot* « coccinelle » et *marticot* « hanneton », et la seconde, en couleurs, les types *marticot* et *singe*). Ce travail représente un bel exemple des résultats qu'on peut obtenir par des études dialectologiques plus approfondies (cf. aussi *BCTD,* t. XXIII, 1949, pp. 113-122).

9° ÉLISÉE LEGROS, *La frontière des dialectes romans en Belgique* (dans les *Mém. de la Comm. royale de Top. et de Dial.,* section wallonne, n° 4, Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1948, petit in-8°, 113 p., avec une carte qui indique la répartition des communes en régions, établie par J. M. Remouchamps, et le tracé détaillé de la frontière des dialectes romans, établi par É. Legros). C'est une étude d'importance primordiale sur l'actuelle frontière linguistique au nord du domaine français. « Nous avons voulu, dit l'auteur, déterminer partout la limite d'un point de vue strictement dialectologique, et spécialement rechercher jusqu'où se parlent — et subsidiairement jusqu'où se parlaient naguère, de mémoire d'homme — les dialectes romans, en poussant la précision aussi loin qu'elle est souhaitable ou possible » (p. 30).

Les informations données concernant le *bilinguisme* (ou le *plurilinguisme*) de chaque localité sont de la plus haute importance linguistique. L'auteur mentionne toujours le dialecte usuel entre les indigènes de la localité (cf. p. 33 et *passim*). L'un de mes élèves (Roger Boulanger) a vérifié l'aspect linguistique de quelques localités, et ses conclusions confirment pleinement les affirmations de Legros. Les données offertes pour chaque localité peuvent être considérées comme une petite monographie historique et linguistique qui ne néglige guère la toponymie.

Les principaux chapitres de ce travail sont : *Le problème géographique et les problèmes historiques* (pp. 5-11) ; *Enquêtes, recensements, cartes et études au XIX*e *et XX*e *siècles* (pp. 12-29) ; *Établissement de la carte dialectologique* (pp. 30-42) ; *Description de la frontière* (pp. 43-104) ; *En guise de conclusion* (pp. 105-107) ; et l'index des communes (pp. 108-113).

10° LOUIS REMACLE, *Le problème de l'ancien wallon* (dans la *Bibl. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. CIX, Liège, 1948, in-8°, 230 p., ouvrage dédié aux amis de l'auteur : Élisée Legros et Maurice Piron). C'est un ouvrage qui aura, sans doute, un grand retentissement dans le domaine de la dialectologie romane. L'auteur montre, après un examen très détaillé de l'ancien wallon, que la charte écrite à Liège en 1236 ne représente pas le wallon : « la langue de la charte est déjà du *français*. C'est là un fait incontestable et, à mes yeux, capital » (p. 137).

Il faut nettement distinguer la langue écrite des documents de la langue des patois : « On ne saurait admettre pour les patois, affirme l'auteur, qu'une « origine » certaine : ils descendent du latin vulgaire qui s'est diversifié selon les lieux avec le temps. Quant aux dialectes écrits, — les *scriptae regionales*, comme je les nomme, — ils occupent, à l'égard des patois, une situation bien différente de celle qu'on indique : ils n'ont pas donné naissance aux patois ; ils procèdent d'eux, au contraire, pour une part de leurs éléments, tout au moins. Cependant, si les conclusions de mon étude sur la charte de 1236 peuvent être généralisées, les *scriptae* du moyen âge appartiennent à une tradition bien particulière, qui est déjà la tradition française. Mais, au lieu de se détacher de cette tradition, elles s'y sont fixées pour s'y perdre à jamais » (p. 174).

L. Remacle, dialectologue averti, ajoute : « Pour moi, je l'avoue, je garde toujours présente à l'esprit cette tradition patoise fondamentale. Serait-ce donc une illusion de dialectologue ? Ai-je tort de penser que mes parents, paysans de l'Ardenne liégeoise, utilisaient le même wallon que leurs ancêtres médiévaux, c'est-à-dire le même type de langage, un idiome rural, rebelle à l'abstraction, mais habile à parler de la campagne, des bêtes, de la vie courante, simple et concrète ; que ce wallon ne s'est jamais écrit véritablement, ni au 13e s., ni peut-être aux siècles antérieurs ; et qu'il n'a rien perdu de ses gaucheries syntaxiques ni de ses richesses lexicales, bref, qu'il est resté lui-même après le triomphe

du francien ? Non. Je ne saurais en douter : en 1900, comme en 1200, comme en 700, le « roman » de La Gleize était la même langue des mêmes paysans parlant des mêmes choses » (p. 176).

Il faut donc bien distinguer les deux espèces de dialectes : « les dialectes parlés et les dialectes écrits. Les uns, qui ont vécu d'une vie orale et naturelle, sont les dialectes du dialectologue ; les autres, qui ont vécu avant tout d'une vie écrite et plus ou moins artificielle, sont les dialectes du médiéviste » (p. 179).

C'est seulement en procédant de la sorte qu'on peut éviter les « nombreuses fautes, si préjudiciables à la grammaire historique française et wallonne » (p. 183).

Les remarquables conclusions de l'auteur deviennent plus évidentes, par exemple, pour le roumain, dont la langue écrite fut, au commencement, le slave et où la tradition a joué un grand rôle dans la langue et la graphie des anciens textes.

11° Parmi les autres enquêtes à sujet limité, nous nous bornons à signaler la dernière : Albert Doppagne, *Enquêtes et recherches collectives, Enquête sur le gentilé et le blason populaire des communes wallonnes* (dans la revue *Les dialectes belgo-romans*, t. VI, 1947, pp. 159-176). Le questionnaire (pp. 168-176) contient plutôt des questions concernant la toponymie et l'anthroponymie (questions relatives à la commune, aux hameaux et aux fractions, aux régions naturelles, aux divisions politiques anciennes ou modernes, aux divisions religieuses, aux groupes linguistiques, aux groupes ethniques et à des fractions de population).

**i) Une monographie dialectale modèle.**

Louis Remacle a étudié d'une façon aussi complète que possible le parler de son pays d'origine dans sa monographie dialectale *Le parler de La Gleize* (Bruxelles-Liège, 1937, in-8°, 356 p., avec 74 cartes et figures dans le texte, dans les *Mém. de l'Acad. royale de langue et de litt. françaises*, t. XII).

La localité de La Gleize fait partie de la province de Liège (canton de Stavelot). Quoique ce parler fût la langue maternelle de l'auteur, il a dû « en approfondir la connaissance par de longues enquêtes orales » (p. 9).

Après une longue introduction (pp. 21-74) consacrée à l'évolution des parlers wallons, l'auteur examine, au point de vue dialectologique et ethnographique, la *vie agricole* (pp. 79-190), avec sa terminologie, qu'il complète par de très nombreux dessins dans le texte. La deuxième partie (pp. 193-267) est consacrée aux noms de personnes, démontrant que les noms de famille sont devenus constants et héréditaires seulement à partir du XVIII^e^ siècle ; pour les prénoms persiste, jusque vers 1600, l'usage de donner un seul nom, et plus tard deux noms ; c'est seulement à partir de 1820 que les enfants reçoivent trois prénoms. La

troisième partie (pp. 271-335) donne un excellent glossaire toponymique, complété par une liste des toponymes sur quatre cartes (pp. 336-342). Le volume se termine par un index alphabétique contenant les mots les plus intéressants (pp. 347-352).

Cette monographie peut être considérée comme un modèle pour les jeunes chercheurs (cf. les comptes rendus de : Ch. Bruneau, dans *Romania*, t. LXIII, 1937, pp. 529-530 ; L. Michel et J. Herbillon, *Faits et méthodes dans la monographie linguistique d'une commune* : « *L. Remacle, Le parler de La Gleize* », dans la revue *Les dialectes belgo-romans*, t. II, 1938, pp. 79-102 ; É. Legros, *BCTD*, t. XII, 1938, pp. 424-437). L'examen linguistique du parler est complété par celui concernant l'anthroponymie et la toponymie, qui forment un tout inséparable.

La dialectologie wallonne, par cette féconde activité, occupe une place très importante parmi les autres régions de la *Romania*.

## 2. Lexique Saint-Polois (Pas-de-Calais).

« Il reste le meilleur, le plus réel de nos lexiques patois » (M. Roques, *Romania*, t. LII, 1926, p. 220).

Saint-Pol est une petite ville du Nord de la France, chef-lieu d'arrondissement du Pas-de-Calais, ayant plus de quatre mille habitants, et dont le patois fut relevé, avec beaucoup de soin et de précision, par Edmond Edmont.

E. Edmont n'était ni un philologue, ni un linguiste ; il lui manquait des études approfondies de philologie et de linguistique. Mais il était doué d'une rare acuité d'ouïe, affinée encore par une éducation phonétique, faite sous la conduite de J. Gilliéron, d'une intelligence innée et surtout d'une profonde connaissance des réalités de la vie paysanne et de la psychologie des ruraux. Ces qualités, reconnues même par les plus acerbes critiques de ses enquêtes dialectales, comblaient largement les lacunes de sa préparation linguistique.

Avant de commencer l'enquête pour l'Atlas linguistique de la France (1897), E. Edmont était un petit commerçant (épicier) à Saint-Pol-sur-Ternoise, sa ville natale, et se plaisait, dans ses heures de liberté, à étudier l'histoire, les mœurs et le langage de ses concitoyens.

Les résultats de ces préoccupations étrangères à son propre métier — l'enquête pour l'Atlas linguistique de la France (voir p. 120) et de la Corse (voir p. 531) mise à part — sont :

1° *Lexique saint-polois*, dont la première partie fut publiée dans la *Revue des patois gallo-romans* : t. I, 1887, pp. 51-96, 209-224 ; t. II, 1888, pp. 113-125 ; t. III, 1890, pp. 221-236, 304-307 ; t. IV, 1891, pp. 40-62, 265-269, 273-

282 ; t. V, 1892, pp. 9-44, 50-94, 102-125, 130-144 (-208) ; la seconde partie (de 336 p.) parut à Saint-Pol et Mâcon, en 1897, comme volume complémentaire de la même revue. — Abréviation : *Lexique.*

2° *Mots français usités à Saint-Pol* (ou « en saint-polois »), publiés dans la même revue : t. II, 1888, pp. 125-132 ; t. IV, 1891, pp. 270-272 ; t. V, 1892, pp. 7-8, 45-49, 95-101 et 126-129.

3° *Noms propres saint-polois (Saint-Pol : ville, faubourgs et banlieue) :* I. *Sobriquets* (dans la même revue : t. I, 1887, pp. 289-304 ; t. II, 1888, pp. 132-147) ; II. *Prénoms* (t. II, 1888, pp. 209-213) ; III. *Noms de famille* (t. II, 1888, pp. 213-215) ; IV. *Noms de lieu, villes, villages et hameaux* (t. II, 1888, pp. 216-218, avec trois cartes géographiques aux pages 229 à 232 ; t. II, 1888, pp. 289-295) ; V. *Lieuxdits* (t. II, 1888, pp. 295-304 ; t. III, 1890, pp. 58-74).

4° *Chanson trouvée sur la feuille de garde d'un exemplaire de « L'orthographe françoise » (fin du XVII*e *siècle)*, dans la même revue, t. I, 1887, pp. 97-99.

5° *Une scène de l'ancien carnaval de Saint-Pol,* dans la même revue, t. I, 1887, pp. 97-105.

6° *Fragment de sermon de Wavrans, 5 kil. de Saint-Pol,* dans la même revue, t. I, 1887, pp. 105-107.

7° *Conte* de Saint-Pol (faubourgs), dans le t. I, 1887, pp. 107-115.

Dans ces travaux dialectaux, E. Edmont s'est avéré un excellent enquêteur, dont J. Gilliéron a voulu mettre le nom sur le même plan que le sien dans le titre des deux Atlas linguistiques (de la France et de la Corse). Je crois que l'expérience acquise par lui lors de ces enquêtes dépassait, et de beaucoup, celle de plusieurs linguistes et philologues de l'époque, car le travail en chambre ne suffit pas pour expliquer les phénomènes complexes du langage humain ; il faut connaître la *réalité des choses.*

Jugements sur le lexique. — Le *Lexique* mérita, de la part de Gaston Paris, le jugement suivant : « Dans un excellent lexique, que publie en ce moment la *Revue des patois gallo-romans,* on a eu l'ingénieuse idée d'expliquer par des figures certains termes désignant des objets, des outils, des ornements propres ou que l'on a crus propres à la région explorée » (*Les parlers de France,* dans la *Rev. d. pat. gallo-rom.,* t. II, 1888, p. 169). Il faut se rappeler que la revue *Wörter und Sachen* commence seulement en 1909, et que ce n'est qu'à partir de cette date qu'on accorde, dans les etudes linguistiques, l'attention nécessaire aux objets, dont l'importance avait été reconnue déjà par E. Edmont (cf. cependant p. 16 de mon étude et voir planche n° V, p. 79).

Walther v. Wartburg, à son tour — pour nous limiter à ces deux savants — apprécie le *Lexique* en ces termes : « Cet ouvrage représente un des plus grands efforts qui aient jamais été faits pour recueillir et faire connaître le vocabulaire d'une seule localité. Il a fait époque, par l'exactitude de la notation phonétique, par l'insertion de nombreuses

illustrations, par son étonnante richesse. Doué d'une forte intelligence naturelle et d'un talent observateur peu commun, l'auteur avait été formé et dirigé pour ce travail par J. Gilliéron » (*Bibliographie des dictionnaires patois*, Paris, E. Droz, 1934, p. 36).

LE LEXIQUE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE D'ARRAS. — Nous savons par J. Gilliéron que l'Académie d'Arras avait mis au concours, en 1883, un prix de trois cents francs à décerner à l'auteur du lexique artésien le plus méritoire. E. Edmont, ayant rédigé à cette époque seulement les lettres A et B, a reçu une médaille à titre d'encouragement pour finir son travail (*Rev. d. pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 49).

PREMIÈRE RENCONTRE AVEC GILLIÉRON. — « C'est peu de temps après — dit Gilliéron —, en 1885, que j'eus la bonne fortune de faire la connaissance de M. Edmont, à l'occasion d'une enquête que je faisais alors, ayant pour but de me procurer tous les articles de revues et de journaux écrits en patois ou en contenant. Aux envois qu'il me fit, je n'eus pas de difficulté à reconnaître que M. Edmont était un observateur consciencieux et intelligent, propre à rendre de grands services à la science, à condition toutefois qu'il voulût reconnaître la nécessité d'une transcription purement phonétique, et qu'il voulût s'en servir. J'allai donc le trouver et je n'eus pas de peine à le persuader. Après une heure de conversation, M. Edmont transcrivait phonétiquement avec une fidélité parfaite des patois, des français provinciaux, de l'allemand, et nous tombions d'accord sur les points... (voir *Conseils*), qui constituent les modifications qu'il me paraissait devoir apporter à la méthode suivie dans le commencement du travail » (*Rev. d. pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 49).

CONSEILS MÉTHODOLOGIQUES DONNÉS PAR GILLIÉRON. — Pour recueillir les matériaux linguistiques du *Lexique*, Gilliéron avait donné à Edmont les conseils suivants : transcrire le patois phonétiquement ; prendre comme base le patois qu'il parlait, c'est-à-dire celui de Saint-Pol-ville, en indiquant soigneusement la provenance des mots enregistrés (dans les faubourgs et la banlieue) ; ne signaler les différentes formes des mots que lorsqu'il les aurait entendus lui-même ; enregistrer le plus complètement possible tous les mots du patois, sans faire lui-même le choix entre ceux qui appartenaient véritablement au parler populaire et ceux qui étaient néologismes de récente date, car les mots importés de la « langue littéraire » présentent, par leurs altérations de formes et de sens, un haut intérêt linguistique ; ne donner comme exemple de l'emploi d'un mot que ceux qu'il aurait entendus ; recourir à des dessins, là où cela lui semblerait nécessaire ; et s'abstenir de toute recherche étymologique et de tout rapprochement puisé dans des ouvrages sur les patois (*Rev. d. pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, pp. 49-50).

L'examen de ces conseils nous oblige à faire les constatations suivantes : 1° Après plus de soixante ans, nous ne pouvons que les compléter (le langage par sexe, le langage des immigrés, etc.) sans pouvoir renoncer à aucun parmi eux ; 2° Gilliéron accordait, dès cette époque, la plus haute importance à des matériaux linguistiques sincères, non remaniés ou retouchés, ou même forgés selon les besoins du chercheur.

Comment Edmont accomplit sa tâche. — « M. Edmont a strictement observé — affirme Gilliéron — les règles de conduite sur lesquelles nous étions tombés d'accord. Aussi je considère son lexique, œuvre d'une haute utilité scientifique, quoique sans prétention à la science, comme un spécimen excellent d'un genre de travail qui peut être entrepris sans études spéciales en linguistique et en philologie et dont pourront seuls doter la science ceux qui vivent dans un milieu patois » (*Rev. de pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 50).

Gilliéron n'apporte aucune retouche. — Le fondateur de la géographie linguistique considère la véracité et la sincerité des matériaux recueillis sur place comme l'une des conditions les plus fondamentales, et, à ce sujet, il déclare : « J'aurais pu conseiller à M. Edmont quelques modifications à apporter dans l'introduction, notamment l'amener à exposer d'une façon plus scientifique les divergences qu'il signale dans son tableau entre les patois de Saint-Pol, des faubourgs et de la banlieue. Je ne l'ai pas fait de peur d'enlever quelque chose de la valeur qu'il y a dans ces observations personnelles venant d'un homme qui n'est pas au courant des études linguistiques comparées... Les seules modifications que je me suis permises au texte de M. Edmont sont, sauf une, d'ordre purement typographique. Avec son assentiment : 1° J'ai retranché quelques exemples qui m'ont paru superflus (peut-être un sur vingt à trente) ; 2° J'ai relégué à la suite des lettres tous les mots d'origine française (voir n° 2, *Mots français usités à Saint-Pol*) qui n'avaient besoin d'aucun commentaire, dont l'emploi en saint-polois équivaut à celui du français et dont les altérations de forme ne contenaient que des caractères déjà largement représentés dans le lexique par d'autres mots ; 3° J'y ai introduit les quelques modifications que le système graphique indiqué à M. Edmont a subies lors de l'établissement définitif des caractères spéciaux à employer dans notre *Revue...* » (*Rev. de pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, p. 50).

Ce procédé témoigne une fois de plus du profond respect scientifique du maître envers les idées de son « élève » plus âgé (E. Edmont, né en 1848, mort le 22 janvier 1926 ; J. Gilliéron, né le 21 décembre 1854, mort le 26 avril 1926).

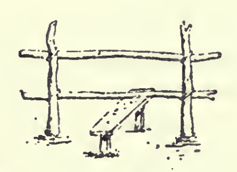
Quelques considérations sur le patois saint-polois. — E. Edmont

*tĕ kŏt!* — A Saint-Pol-ville, conc. : *băsĭnĕ.*

*băεĭnĕ*, +, s. m., ranunculus arvensis, r. acris, r. repens, r. bulbosus. — Dans la banlieue, *băεĭnĕ* désigne surtout le ran. arvensis. — A Saint-Pol-ville, conc. : *băsĭnĕ.*

*băεĭnwăr*, +, adj. *ǣn păyĕl băεĭnwăr*, une bassinoire. — A Saint-Pol-ville, conc. : *ǣn băsĭnwăr*, subst.





*băε-kū.*

*băε-kū*, +, s. m., barrière fixe consistant en deux perches fixées horizontalement à une haie (à l'endroit d'un passage), l'une à environ 60 centimètres du sol, et l'autre au dessus de la première et à une distance égale. Le *băε-kū* clôt les prairies grevées d'un passage à pied et suffit pour empêcher les bestiaux de passer. Il existe deux variétés de ces clôtures : dans l'une, le piéton est obligé de passer sous la première perche ou entre les deux en enjambant la première; dans l'autre, il enjambe la perche supérieure en mettant successivement le pied sur les deux extrémités d'une planchette soutenue par deux piquets et posée perpendiculairement à la direction des perches. — A Monts-en-Ternois : *păsăj.*

*bădŏw*, ×, badaud. S'emploie aussi adjectivement et se dit des personnes et des animaux.

*bădrĕy*, +, femme tout à la fois grande de taille, indolente de caractère et quelque peu simple. *ǣn grăd bădrĕy.* — Même sign. : *flămĭk, cŏrĕy.*

*bădūkū*, ×, individu de petite taille. Se dit des deux sexes. — Employé conc. avec les formes *bŏdkū*, *bŏdūkū*, *bŭdkū.*

*bădŭflĕ*, +, marcher dans la boue. Forme adoucie de *pătŭflĕ*. Voir ce mot. — Même sign. : *bădŭyĕ.*

*bădŭlĕt*, +, petite personne d'un embonpoint excessif. *ǣn grŏs bădŭlĕt.*

*bădŭyĕ*, ×, patauger. Forme adoucie de *pătŭyĕ*. Voir ce mot. — Même sign. : *bădŭflĕ.*

*băf*, ×, s. f., coup sur la figure, soufflet. *ă-tū lŏ reū ǣn băf, ĕ! t'ĭrŏ kŏr t'ĭ frŏtĕ!* — Employé conc. avec la forme *păf.*

*băf* ou *băfrĕy*, ×, grande quantité d'aliments pris en un seul repas. *ĭ s'ĕn n'ŏ lŏ fŭtū ǣn rŭd băf, ĕε pŭreŏ-lŏ!* — Même sign. : *păεĭy, vĕtrĕy.*

*băfrĕ*, ×, manger gloutonnement. — Même sig. : *gălŭfĕ.*

Une page du *Lexique saint-polois*, où E. EDMONT explique par des figures certains termes désignant des objets (dans *Rev. des patois gallo-rom.*, t. III, 1890, p. 222). Le signe + indique les mots usités à Saint-Pol-ville, faubourgs et banlieue ; le signe × les mots employés à Saint-Pol-ville et faubourgs (cf. mon étude, p. 76).

fait, dans l'*Introduction* de son *Lexique*, certaines considérations d'ordre linguistique qui dénotent de sa part un esprit bien affiné à ce sujet.

Le patois de Saint-Pol est fortement mélangé de français et les gens du peuple ne s'en servent qu'entre eux. Les expressions locales dominent lorsque les gens du pays parlent entre eux ; elles diminuent de beaucoup dans les conversations avec les étrangers ou avec les personnes de condition plus élevée. Lors de la récolte, l'auteur a tenu compte de la *vitalité* des mots et des expressions, en indiquant avec beaucoup de soin les cas où ceux-ci ont vieilli ou sont en voie de disparition, de même que les *termes enfantins*. Il a précisé aussi l'aire des mots, marquant avec des signes typographiques ceux qui sont employés à Saint-Pol-ville, faubourg et banlieue et ceux usités seulement à Saint-Pol-ville et dans les faubourgs par rapport aux termes caractéristiques seulement du parler de Saint-Pol-ville. Pour le langage du faubourg de Béthune, qui diffère le plus des autres, Edmont suggère l'explication suivante : les habitants n'aiment guère quitter leur foyer pour aller habiter ailleurs ; ils éprouvent même une certaine répulsion à contracter des alliances avec les personnes des autres faubourg (*Rev. de pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, pp. 52-54). — Une page du *Lexique* (voir planche n° V, p. 79) peut donner une idée approximative de la manière dont il fut rédigé.

La personnalité d'Edmont. — Lorsqu'on examine avec l'attention méritée les fruits de son fécond labeur dialectologique, *accompli avant les enquêtes pour les deux Atlas*, il est assez facile de se convaincre qu'Edmont avait non seulement une profonde connaissance de la vie rurale et le don de saisir les plus fines nuances phonétiques, mais aussi un sens linguistique inné et subtil, qui n'a pas été « altéré », mais plutôt éclairé par les recherches sur place. Grâce à ce sens linguistique, Edmont ne se sentait pas poussé à modifier les données qu'il enregistrait, selon les différentes conceptions des « écoles linguistiques » ou selon les diverses « tendances » auxquelles est soumis un linguiste ou un philologue appelé à résoudre des problèmes du langage, même au risque d'extorquer les formes ou de les créer de toutes pièces.

Un profond amour pour le langage des aïeux avait incité Edmont à consacrer le reste de sa vie (il avait déjà dépassé la cinquantaine) à l'enregistrement des parlers de 639 communes de France, abandonnant sa profession et son pays pour vivre pendant des années une très rude vie de pèlerin, à une époque où les moyens de locomotion étaient tout à fait autres que de notre temps. Il faut complètement exclure un esprit de lucre de la part d'Edmont, car les subsides dont il disposait étaient vraiment dérisoires. Lorsque Gilliéron, son « instructeur et directeur de travail », lui demanda un nouveau sacrifice pour la science linguistique, il l'accepta de bon cœur, en faisant les enquêtes pour l'Atlas linguistique de la Corse.

Ces qualités d'Edmont ont dû déterminer Gilliéron à mettre son nom sur le même plan que le sien sur les deux Atlas qui se trouvent à la base de la *Géographie linguistique.* Le nom d'Edmont « doit rester inséparable de celui de Gilliéron, comme Gilliéron l'a voulu » (M. Roques, *Romania,* t. LII, 1926, p. 221), dans l'histoire de cette nouvelle discipline de la linguistique.

### 3. L'Atlas phonétique de Normandie.

Au commencement de notre siècle, les patois de Normandie furent étudiés par Ch. Guerlin de Guer (né en 1871, mort en 1948), en vue de mettre en relief certains phénomènes d'ordre phonétique, et, en premier lieu, la palatalisation des groupes consonantiques initiaux. Les principaux travaux de cet érudit sont les suivants :

1° *Essai de dialectologie normande : la palatalisation des groupes initiaux* gl, kl, fl, pl, bl, *étudiée dans les parlers de* 300 *communes du département de Calvados,* Paris, Bouillon, 1899 (Biblioth. de l'École des Hautes Études, Sciences philol. et hist., 123e fasc., 154 p., avec huit cartes). — Ce travail est le résultat d'une enquête entreprise en partie sur *place* et en partie à l'*aide d'un questionnaire* envoyé à quelques personnes. — Nos renvois se rapportent à cet ouvrage. Abréviation : *Essai.*

2° *Le parler populaire dans la commune de Thaon (Phonétique, morphologie, syntaxe, folklore), suivi d'un lexique alphabétique de tous les mots étudiés,* Paris, 1901, XIX-422 p.

3° *Atlas dialectologique de Normandie, accompagné d'un commentaire phonétique et lexicologique, suivi d'un répertoire toponymique, avec une table des matières, un index de mots latins, germaniques et celtiques et un index des mots patois étudiés* ; 1er *fasc.* : *Région de Caen à la mer,* Paris, 1903. — Le volume contient : 107 cartes des formes phonétiques différentes d'un même type lexicologique ; 13 cartes lexicologiques ; 3 cartes morphologiques, représentant les formes de trois infinitifs.

4° *Notes sur les parlers populaires de la région de Pont-l'Evêque-Honfleur (Calvados),* dans la *Revue de philol. franç. et litt.,* XXI (1907), pp. 81-106.

*L'Atlas dialectologique de la Normandie* doit être considéré plutôt comme un *Atlas phonétique* que comme un *Atlas linguistique.* Le questionnaire ne tient compte que de *problèmes purement phonétiques.*

Questionnaire. — L'auteur s'est efforcé de choisir, pour chaque série des groupes consonantiques initiaux, un certain nombre de mots populaires : le groupe *gl* fut représenté par 16 mots ; le groupe *kl,* par 12 ; le groupe *fl,* par 8 ; le groupe *pl,* par 14 ; le groupe *bl,* enfin, par 11 mots (*Essai,* p. 12).

Le nombre de demandes s'accrut par d'autres mots d'usage présumé moins général, qui devaient servir de pierre de touche, afin de permettre à

l'auteur « selon que ces mots seraient traités phonétiquement ou non, d'affirmer *a fortiori* ou de nier la force vitale du patois » (*Essai*, p. 4). Guerlin de Guer s'est heurté à la même difficulté que G. Weigand en Roumanie : « les mots appartenant à la classe phonétique étudiée ne font pas tous partie du vocabulaire des paysans. Tantôt l'idée ou la nuance d'idée qu'expriment ces vocables est inconnue du peuple ; tantôt le mot attendu est remplacé par une autre forme, intéressante pour l'étude du lexique, mais dont la phonétique ne saurait tirer quelque profit. D'autre part, il peut arriver qu'un mot, étranger au lexique de la langue littéraire et très vivant dans la campagne, vienne, sans qu'on y ait pu compter, grossir la liste des formes recherchées » (*Essai*,p. 3).

Localités. — L'auteur a étudié 272 communes du Calvados, en les parcourant « en tous sens » et en n'omettant pas « une seule commune », car il fallut noter « pour chacune d'elles les caractères remarqués et suivre, comme à la piste, ces divers caractères dans leur développement topographique, sans souci des limites artificielles d'arrondissement ou de département » (*Essai*, pp. 11, 67).

Informateurs. — L'auteur n'accorde pas une attention spéciale au choix des informateurs et n'indique pas non plus les personnes qui ont fourni les informations. Retenons pourtant l'affirmation que les paysans savent distinguer et nommer « les cris des animaux de la ferme ou des bois avec une plus grande précision et variété de vocables que ne le font les citadins » (*Essai*, p. 5).

Transcription phonétique. — L'auteur emploie la notation de la *Revue des patois gallo-romans* (*Essai*, p. 13).

Publication des matériaux. — Dans les *Tableaux* (pp. 73-154), Guerlin de Guer publie les réponses par groupes de consonnes (*gl*, *kl*, *fl*, *pl* et *bl*) ; par exemple, pour le groupe *gl*, il nous donne les formes des mots *glace*, *glacé*, *glaïeul*, *glaire*, *glaise*, *gland*, *glane*, *glaner*, *glapir*, *glas*, *glissade*, *glou-glou*, *glousser*, *glu* et *glui* recueillies dans chaque commune, dont les noms sont présentés par ordre alphabétique. Les huit cartes du volume *Essai* présentent « une simple distribution topographique des ensembles de groupes, avec leurs variations ». L'auteur reconnaît qu'il aurait fallu à chaque mot sa carte, et ajoute n'être pas en mesure de satisfaire à ce désir sans être au préalable « muni de documents pour toutes les communes de la région. Le temps et les ressources matérielles ne me l'ont pas permis » (*Essai*, la page qui précède les cartes) (1).

(1) Voir la très brève nécrologie d'A. Dauzat, dans *Le Français moderne*, XVII[e] année, n° 1, 1949, p. 6.

## 4. La région des Ardennes.

« Il n'est pas d'étude qui exige plus de collaborateurs que l'étude des patois ».
(Ch. BRUNEAU).

La région des Ardennes présente non seulement un grand intérêt historique et ethnique, mais aussi une haute importance linguistique, car, dans cette région, dès l'origine, trois masses de populations de provenance diverse, parlant trois langues différentes, se sont rencontrées au cours des siècles : au nord de la Forêt d'Ardenne, la race germanique fut l'élément ethnique le plus nombreux ; à l'ouest, la population romane, s'est maintenue presque pure ; et au sud, des établissements germaniques se sont superposés aux éléments romans, en donnant naissance à *trois* groupes dialectaux assez distincts : le groupe *wallon*, le groupe *champenois* et le groupe *lorrain* (Ch. Bruneau, *La limite*, pp. 20, 147 ; *Id.*, *Étude phonét.*, p. 4).

La dénomination « Patois d'*Ardenne* » doit cependant être évitée, selon l'affirmation du même auteur, exprimée après la publication de ces travaux : « Les villages que j'ai moi-même étudiés dans mes travaux (intitulés assez improprement, et je m'en excuse, « Patois d'*Ardenne* », faute d'un terme géographique adéquat) ; ces villages, dont la plupart doivent être considérés comme nettement wallons, nettement champenois ou nettement lorrains, sont disséminés de part et d'autre de la frontière franco-belge, depuis Givet jusqu'à la région de Montmédy-Virton. M. Wartburg doit renoncer absolument [dans son dictionnaire étymologique] à cette dénomination vague et amphibologique d'*Ardenne* : il y a, au point de vue linguistique, un *wallon*, un *champenois*, un *lorrain*, il n'y a pas d'*ardennais* » (*Romania*, t. LII, 1926, p. 178 ; cf. aussi, *Revue de Ling. rom.*, t. I, 1925, pp. 368-369, où ses études sont groupées sous le titre *Les parlers lorrains anciens et modernes* ; et *Id.*, t. V, *La Champagne*, pp. 101-102).

Aux parlers de cette région, CHARLES BRUNEAU, fils du pays, a consacré les études suivantes, considérées à juste titre, parmi les meilleures :

1° *Étude phonétique des patois d'Ardenne* (thèse pour le doctorat à l'Université de Paris), Paris, Champion, 1913, in-8°, 541 p. (1). — Abréviation : *Étude phonét.*

2° *Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, 270e fascicule), t. I, *A-L*, Paris, Champion, 1913, 538 p., in-8° ; t. II, *M-Y*, Paris, Champion, VIII-716 p., avec une carte indiquant

(1) A la fin du volume, l'auteur publie une étude sur les *Chartes de Mézières en langue vulgaire*, XII-61 p.

les points de l'*ALF* et ceux étudiés par l'auteur. — Abréviation : *Enquête ling.*

3° *La limite des dialectes wallon, champenois et lorrain en Ardenne* (thèse complémentaire), Paris, Champion, 1913, 240 p., avec une carte. — Abréviation : *La limite.*

Ces travaux apportent de très instructives informations sur la méthode qu'il est, — d'après l'auteur lui-même —, tout à fait indispensable de préciser : *les conditions de l'enquête*; *les antécédents de l'enquêteur*, afin d'établir son « coefficient personnel » touchant les matériaux recueillis ; *les moyens d'investigation* (c'est-à-dire le questionnaire, etc.) et *les principes suivis pour le choix des villages et des informateurs* (*Étude phonét.*, p. 15).

Questionnaire. — Ch. Bruneau se servit, en général, du questionnaire utilisé par E. Edmont dans les enquêtes pour l'*ALF*, en considérant son usage comme « indispensable dans une étude un peu étendue » (*Étude phonét.*, p. 27). Ce questionnaire est faible au point de vue résultats, à cause de la traduction en patois des mots français. Les informateurs, lorsqu'ils donnent les réponses, peuvent être influencés, soit par le modèle français, soit par la prononciation de l'enquêteur, et les données ainsi obtenues sont « le plus souvent, sinon un *patois artificiel*, du moins un *patois réfléchi* » (*Étude phonét.*, p. 27). Pour obtenir des réponses aussi spontanées que possible et éviter les *traductions artificielles* de mots ou de tours de phrases français, l'auteur a dû *modifier le questionnaire*, travail d'autant plus facile qu'il connaissait bien le domaine et parlait même le patois d'une partie de la région soumise à l'examen (*Enquête ling.*, p. 4).

Suppressions apportées au questionnaire de l'ALF. — L'auteur a renoncé à tous les mots qui n'étaient pas familiers aux gens du pays. C'est le cas pour les poissons dont les noms se retrouvent seulement dans la plaine : pour les termes du langage technique, industriel, de même que pour les termes de culture (par exemple la culture du chanvre, plante qui n'est pas cultivée dans plusieurs villages) ou les mots étrangers à cette région. Plusieurs phrases furent supprimées, car, quoique fort simples, elles étaient intraduisibles pour les sujets. L'auteur affirme, à juste titre, qu'« un patois possède un certain nombre de types de phrases déterminées ; en dehors de ces types, le sujet ne sait que répondre, ou répond à tort et à travers, fabriquant du patois au petit bonheur ». Et Bruneau ajoute : « j'ai adapté peu à peu mon questionnaire aux patois que j'étudiais, de manière à obtenir toujours le mot demandé sous la forme correcte ou sous deux formes différentes » (*Étude phonét.*, p. 29).

Les observations de Ch. Bruneau sont, en grande partie, justes. Un

questionnaire ne doit pas renfermer des questions qui désignent des idées générales et surtout des verbes placés dans des phrases ayant plutôt un caractère littéraire, car les paysans aiment à s'exprimer d'une façon plus concrète. Tous les questionnaires, qui abondent en mots abstraits, montrent que leur rédaction a été faite non en contact direct avec les faits de la vie, mais dans un cabinet de travail. Pour ce qui a trait aux phrases supprimées simplement parce qu'elles ne convenaient pas exactement à la région même, nous devons citer ce témoignage de l'auteur : « Je connaissais, au nord, un type de phrase très répandu : *pourrait valoir qu'il ferait beau*, où la forme *valoir* est bien correcte. Au sud, j'ai dû renoncer à cette phrase, qui se traduit par : *il devrait bien faire beau* » (*Étude phonét.*, p. 29).

Observons toutefois que dans une enquête pour un Atlas linguistique qui s'étend sur un territoire plus grand, cette suppression *n'est pas recommandable*, parce que même l'inexistence d'une phrase quelconque représente un fait important au point de vue linguistique. Une phrase d'un questionnaire doit correspondre à une *réalité linguistique*, c'est-à-dire qu'elle doit être employée couramment dans un patois quelconque et ne pas être forgée selon un but préconçu d'ordre phonétique, morphologique, syntaxique ou lexicologique, dont le rédacteur est préoccupé. Sur l'aire où la phrase n'est pas employée, il existe une autre phrase qui la remplace, et qui est intéressante au point de vue linguistique.

Modifications apportées au questionnaire de l'ALF. — L'auteur amplifie en premier lieu son questionnaire par l'introduction de demandes qui se rapportent aux industries caractéristiques de chaque village (la saboterie, la clouterie, etc.) ayant la conviction que « le langage technique est plus sincère et plus conservateur que le langage courant », à condition — ajouterons-nous — que ces industries ne soient pas pratiquées par des gens venant d'autres régions, ou par des personnes d'origine étrangère (comme c'est le cas pour certaines industries en Roumanie).

L'auteur a raison lorsqu'il soutient que « les mots techniques, d'un usage plus rare et moins répandu, sont moins sujets aux modifications analogiques et aux variations de la mode que les mots généraux et très clairs. Parmi ces vocabulaires, ceux qui se rapportent aux travaux de l'agriculture sont les plus précieux : « ils sont en général très riches, et familiers à la grande majorité des sujets » (*Étude phonét.*, p. 31).

Une innovation très importante du questionnaire de Ch. Bruneau réside dans l'introduction de *questions indirectes*. L'auteur fut incité à cette nouveauté par le désir de « diminuer le nombre des questions » et par le fait que « la réponse à des questions de ce genre est si naturelle qu'elle peut être considérée comme spontanée » (*Étude phonét.*, p. 28). A titre d'exemple, en voici quelques-unes : *Comment appelez-vous l'arbre dont les feuilles servent à faire des paillasses* (hêtre), *dont les fleurs font de la si*

*bonne tisane* (tilleul) *? — Comment appelle-t-on le moment où l'on fauche le foin ? — Avec quoi bat-on la faux ? — Avec quoi repasse-t-on la faux quand elle est aiguisée* ? etc. (*Étude phonét.*, pp. 28, 31).

Ch. Bruneau n'a pas hésité à *extorquer* les mots, c'est-à-dire à provoquer les réponses. Une remarque de Ch. Bruneau à ce sujet mérite d'être rappelée : « les formes extorquées sont très intéressantes, et — pourvu qu'elles soient présentées comme telles — nullement trompeuses. Souvent le sujet, troublé par le mot français, a perdu de vue le terme patois beaucoup plus usité ; quelquefois les abréviations *r* (rare), *v* (vieilli), expliquent son oubli. La géographie linguistique raisonne non seulement sur l'*existence* de certaines formes, mais sur leur *absence*. Il y a là un élément d'erreur extrêmement important : des formes absolument usuelles ne sont pas rendues par le questionnaire, pour peu que la phrase soit maladroite. Il est nécessaire de réduire au minimum cette chance d'erreur » (*Étude phonét.*, p. 30).

Changement du questionnaire dans chaque village et pour chaque sujet. — En vue d'obtenir « du patois vraiment usuel », l'auteur déclare qu'il a modifié son questionnaire non seulement dans chaque village, mais aussi pour chaque sujet en conservant « les mots et les phrases que le sujet devait reproduire en patois mécaniquement, sans réflexion et sans effort ».

L'application de ce procédé ne peut pas être recommandée dans une enquête plus étendue, pour les raisons suivantes : 1° la comparaison des réponses de différents villages est impossible à faire ; 2° le procédé empêche une étude sur les vicissitudes d'un mot ou d'une idée quelconque ; 3° l'aire qui indique l'emploi d'un mot ne peut pas être établie.

Les matériaux linguistiques recueillis sur place doivent cependant servir comme témoignages historiques objectifs, susceptibles d'être étudiés et interprétés de différents points de vue (1).

Ordre des questions. — L'enquête se déroulait d'après le questionnaire, où les mots se trouvaient « reportés à leur place alphabétique » (*Étude phonét.*, p. 31).

Ce procédé est remplacé aujourd'hui par le groupement des questions conformément aux sphères sémantiques (la terminologie du corps hu-

(1) Il ne faut pas oublier que, par cette enquête, l'auteur voulait déterminer les *limites dialectales* et le phénomène de la disparition des patois (cf. *Étude phonét.*, p. 21), et que le plan même du travail s'est précisé progressivement au cours des enquêtes, en étant inspiré « uniquement par la position géographique de la région » (*ib.*, p. 23). C'est pour cette raison que Ch. Bruneau nous présente surtout des problèmes phonétiques (le développement des voyelles, des semi-voyelles et des consonnes) et des phénomènes phonétiques généraux. — L'important ouvrage *La limite* fixe le but que l'auteur s'était proposé dans ses enquêtes sur place.

main, les termes de parenté, etc.), car, de cette manière, les informateurs peuvent mieux répondre, et leurs réponses sont plus conformes à la réalité.

Nombre des questions. — Selon les résultats reproduits dans les deux volumes de l'*Enquête linguistique* (p. 443), le nombre des questions a été de 1704.

Enquêteur. — L'enquête a été faite par Ch. Bruneau, dont les *antécédents* sont exposés d'une manière détaillée dans le volume *Enquête phonétique* (pp. 15-18) : connaissance approfondie de la région et du patois ; imperfections personnelles en ce qui concerne la perception de la durée des voyelles.

Choix des localités. — Le choix des 93 communes explorées ne fut pas fait d'après un plan préconçu. Allant de commune en commune, l'auteur choisissait selon « l'opinion des gens du pays », étonné de la finesse d'oreille avec laquelle ils saisissaient des nuances de prononciation très délicates, quelquefois même négligeables. Il a eu l'occasion de vérifier que l'opinion des habitants d'un village était unanime quand il s'agissait d'apprécier le patois d'une localité voisine, et que cette opinion était toujours très exacte (*Étude phonét.*, p. 20).

Cette affirmation est pleinement confirmée par mes enquêtes en Roumanie, ce qui prouve que les gens du pays sont plus conscients qu'on ne le croit d'ordinaire du langage qu'ils parlent.

Tous les villages de la région parcourue ont été étudiés ainsi que d'autres villages environnants dont le langage présentait des divergences. Bruneau ne visita pas les hameaux, ni les fermes isolées, qui ne sont « qu'un reflet de la commune », et dont le langage « n'a aucune importance pour les études des patois de la région ». A leur tour, les habitants des fermes sont en rapports permanents avec une « agglomération voisine, qui domine nécessairement le langage » (*Étude phonét.*, pp. 19-20).

Cette opinion n'est pas toujours confirmée par la réalité : il y a des hameaux — au moins en Roumanie — qui représentaient, dans le passé, le vrai centre d'une agglomération humaine, alors que la commune d'aujourd'hui s'est développée dans un autre endroit, soit parce que cet endroit était plus proche d'une voie de communication, soit à cause d'une disposition administrative, d'ailleurs souvent arbitraire.

Le choix des villages fut déterminé par le but que l'auteur s'était proposé, à savoir de réunir « le plus grand nombre possible de documents nécessaires à l'étude des *limites dialectales* et du processus de *disparition des patois* » (*Étude phonét.*, p. 21), supplantés par le français envahissant et victorieux.

L'auteur donne, dès le commencement, de précieuses et indispensables

informations sur les villages étudiés : le nom actuel employé par l'administration ; le nom dont se servent les paysans ; les formes anciennes, établies d'après des recherches dans le cadastre et dans les cartulaires déposés aux « Archives départementales des Ardennes » ; le nombre des habitants non seulement à la date de l'enquête, mais aussi à l'époque ancienne, surtout à partir du XVe et jusqu'au XVIIIe siècle ; l'aspect du village au point de vue géographique (son étendue, etc.), économique (l'endroit où travaille la population), historique (la date de la création de certains hameaux, etc.), ethnique (la population est essentiellement flottante), de même que la situation linguistique du langage : patois bien conservé ou bien vivant, patois mourant, patois en voie de disparition, patois mort depuis longtemps, etc. (cf. la *Liste des villages*, dans *Étude phonét.*, pp. 42-85). Ces amples informations aident et facilitent grandement l'étude linguistique des patois de cette région.

Le nombre très grand des villages étudiés par Ch. Bruneau (93 points), par rapport à celui des communes explorées par E. Edmont dans cette région (4 communes dans le territoire même de l'enquête, les nos 175, 185, 187 et 188, et 4 communes dans les régions environnantes, cf. *Enquête ling.*, pp. 2-3 ; *Étude phonét.*, p. 23), permet de rétablir la situation linguistique d'une manière infiniment plus précise et plus importante que d'après les données présentées par l'ALF. Aussi bien, ce travail montre-t-il la nécessité et l'utilité de pareilles recherches, qui comblent largement les lacunes de l'Atlas linguistique de la France.

Choix des informateurs. — Ch. Bruneau chercha, avant tout, des sujets « sincères », ne se bornant pas à traduire les questions, mais parlant leur propre patois. L'auteur considère la plupart du temps, et à juste titre, « *né dans le pays, de parents nés dans le pays, n'a jamais quitté le pays* » comme « des trompe-l'œil ». Pour trouver les bons informateurs, il se laissa guider par les conseils des gens du pays qui savaient apprécier « en fins connaisseurs, ceux qui parlent bien le patois ». « Les patoisants ont le sentiment très net, là où le patois est resté vivant, de la tradition patoise » (*Étude phonét.*, p. 24).

Bruneau constata combien il est dangereux de se fier aux personnages officiels (prêtres, instituteurs ou gardes champêtres), et pour cette excellente raison, il évita les *sujets intelligents;* capables de traduire rapidement en patois tous les mots et toutes les phrases du questionnaire.

Quant à la méthode de travail d'E. Edmont, l'auteur a l'impression que celui-ci a utilisé ce genre de sujets, afin de pouvoir aller vite et enregistrer toutes les formes de son questionnaire. Ch. Bruneau considère que ces personnes intelligentes sont particulièrement dangereuses pour les phénomènes de syntaxe et de morphologie, car elles s'en donnent « à cœur-joie, créant des formes analogiques, décalquant les tournures

françaises là où manque le tour patois ». Ces sujets « ne parlent pas leur langue habituelle, ils font un *thème* : ce n'est pas la photographie d'un patois, mais une construction, une adaptation artificielle que l'on recueille avec eux » (*Étude phonét.*, p. 25).

Les informateurs de Ch. Bruneau parlaient presque *exclusivement* le patois et ils étaient nés dans le village même, ainsi que leurs parents ou tout au moins leur mère (*Étude phonét.*, p. 25-26).

L'ÂGE. — En ce qui concerne leur âge, il n'a pas observé une règle absolue, mais, là où le patois était homogène, il cherche à présenter, « à côté de l'état ancien du patois, son état actuel ». Parmi ses informateurs, il y a aussi un enfant de 13 ans, interrogé en présence de sa mère qui corrigeait, au besoin, et complétait les réponses que l'enfant ne pouvait pas donner (*Étude phonét.*, p. 26).

SUJET UNIQUE. — Bruneau questionna, d'ordinaire, un seul sujet. L'enquête et l'exposé devenaient, par suite, plus simples pour cette raison théorique qui est décisive : « avec un sujet unique, les particularités individuelles peuvent être éliminées facilement, parce qu'on connaît bien les côtés faibles du sujet ».

Il publie exclusivement les *réponses d'une personne* (bien qu'il en ait interrogé plusieurs dans quelques villages), mais seulement après s'être assuré « que cette personne parlait comme tout le monde » (*Étude phonét.*, p. 27).

Voici sa méthode de travail : « Presque toujours, j'ai travaillé en famille. Des amis, des voisins, attirés par la curiosité, ont assisté au questionnaire : dans ce cas, j'ai toujours exigé que mon sujet principal, non seulement approuvât les renseignements fournis par d'autres, mais qu'il répétât les mots et les phrases. Dans le cas où j'ai travaillé en tête-à-tête, je me suis arrangé pour vérifier, en causant en patois avec les gens du village, la constance des principaux faits dialectaux » (*Étude phonét.*, p. 27).

On ne peut pas nier l'utilité des informateurs secondaires, à condition que ceux-ci se rendent bien compte du travail accompli par l'enquêteur. Il m'est arrivé souvent qu'une deuxième personne, venue par hasard à mon enquête, s'efforçait de me convaincre, à tout prix, que ses connaissances étaient plus grandes que celles de mon informateur, en me donnant des réponses erronées, pour la bonne raison qu'elle ne voyait pas la continuité du travail et ne se rendait pas compte de la liaison qui existe entre les diverses demandes d'un questionnaire.

INFORMATIONS SUR LES SUJETS. — Pour ses informateurs, Bruneau fournit de précieux renseignements : leur âge, leur métier, quelques particularités de leur prononciation, l'endroit où ils ont vécu jusqu'au

moment de l'enquête. Le nom des personnes présentes à l'interrogatoire et parfois même des détails sur la prononciation des membres de la famille du sujet principal sont toujours indiqués.

Transcription phonétique. — L'auteur adopta le système de transcription de l'*ALF*, avec une certaine hésitation, étant donné qu'il est quelquefois trop compliqué, et même insuffisant. Il vaut mieux cependant employer ce système qu'augmenter la confusion avec un nouveau système (*Étude phonét.*, p. 34).

Les considérations de méthode qui ont empêché Bruneau d'adopter un système d'une précision trop rigoureuse sont les suivantes : « les faits de langue sont des *faits sociaux* ; ils sont soumis à notre volonté, qui est flottante. Nos organes n'ont pas non plus une fixité rigoureuse ; ils expriment des sons identiques par divers moyens, des sons divers par des procédés d'articulation voisins... je ne parle pas exactement comme je parlais hier ; je ne parle pas exactement comme mon voisin. Suivant mes dispositions, suivant mon interlocuteur, ma prononciation, mon articulation sont modifiées » (*Étude phonét.*, p. 34). Conclusion : il est impossible, et d'ailleurs peu recommandable, de noter des *nuances phonétiques très délicates* ; il faut s'en tenir à une *transcription phonétique approximative*, car « vouloir... exprimer dans la graphie des nuances très délicates, c'est vouloir peser au gramme près avec une bascule » (*Étude phonét.*, p. 35).

Un excès de scrupule dans la transcription phonétique est considéré comme *antiscientifique* pour la raison suivante : « entre le mot que prononce le sujet et le mot que nous utilisons dans nos raisonnements se place un double travail de généralisation : nous supposons, d'une manière gratuite, qu'une forme *unique* est une *forme habituelle*, et qu'une *forme individuelle* est une *forme générale* » (*Étude phonét.*, p. 36). Un système trop compliqué met en grand embarras l'enquêteur lui-même, surtout lorsque l'enquête s'étend sur un large territoire et qu'elle dure plusieurs années.

Pour cette raison, je crois que Ch. Bruneau a complètement raison lorsqu'il déclare : « la graphie de l'*Atlas linguistique* me paraît à la limite de l'approximation que nous pouvons atteindre quand il s'agit de décrire le patois d'un village, d'après un individu. La graphie doit d'ailleurs varier avec l'extension des faits de langue : elle sera plus précise si l'on étudie le parler d'une famille, plus grossière si l'on s'occupe du dialecte d'une région » (*Étude phonét.*, p. 36).

Pour la transcription, peu importe si l'enquêteur est *un spécialiste* ou non. Ch. Bruneau dit à ce sujet : « je puis affirmer, pour mon propre compte, que l'enquêteur est réduit au rôle d'une machine, et qu'aucun acte de réflexion ne vient influencer la notation des phonèmes » (*Étude phonét.*, p. 35, note 1).

Personnellement, je peux ajouter qu'un spécialiste en phonétique peut nuire à l'exactitude des réponses s'il cherche à introduire dans la transcription ses préoccupations scientifiques, et s'il essaye de prouver à l'aide des matériaux ses opinions personnelles.

Appareils de phonétique. — Pour l'étude des patois d'Ardenne, Bruneau a employé les appareils suivants :

1° *Le palais artificiel.* — Les palatogrammes publiés furent faits par l'auteur lui-même réussissant à articuler sans gêne des sons et des mots seulement après de nombreuses expériences et au bout de plusieurs semaines ; un très grand nombre de clichés du palais artificiel, où le mouvement de la langue était faussé, furent rejetés. Ces difficultés et la répugnance très marquée des informateurs pour le palais artificiel ont déterminé Ch. Bruneau à ne pas l'employer (*Étude phonét.*, p. 16).

2° *L'inscripteur de la parole.* — Bruneau a obtenu au Laboratoire de Phonétique de l'abbé Rousselot, à l'aide du cylindre inscripteur, un bon nombre de diagrammes, en choisissant comme sujet un docteur qui parlait couramment le patois de la région, d'où il était originaire (*Étude phonét.*, pp. 16-17).

3° *Le phonographe.* — F. Brunot venait de fonder les *Archives de la Parole* et organisait une enquête à l'aide d'un phonographe spécial, créé à cette fin par la maison *Pathé.* A titre de linguiste, Ch. Bruneau accompagna cette mission. On laissa au sujet la plus grande liberté, afin qu'il pût s'exprimer aussi naturellement que possible (cf. Ch. Bruneau, *Enquête phonographique sur les patois d'Ardenne*, dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, t. XIX, 1911-1912, p. 169).

L'auteur fait une remarque que j'estime valable aussi pour la Roumanie : « Il est curieux de remarquer que personne ne reconnaît sa propre voix, tout en admirant la fidélité avec laquelle l'appareil rend la voix des autres personnes. Il est certain que l'*on ne s'entend pas* parler, soit que le travail de l'articulation modifie l'impression auditive, soit plutôt que l'audition se fasse par l'intermédiaire des os du crâne ou par la trompe d'Eustache et non pas par l'oreille externe » (pp. 169-170; voir aussi *Les Archives*, pp. 152-153 de mon étude).

Publication des matériaux. — Les matériaux recueillis par Ch. Bruneau présentent tout d'abord un *intérêt phonétique* et seulement en second lieu un *intérêt lexicographique*. La publication des matériaux n'a pu être faite sur le modèle de l'*ALF*, car elle aurait été trop coûteuse. C'est pour cette raison que l'auteur s'est décidé à l'emploi de *cartes schématiques* (*Enquête phonét.*, pp. 5-6), dans lesquelles il a dû sacrifier des mots et des formes. En partant du français, il a rangé les mots par ordre alphabétique. « Chaque mot présente un ou plusieurs types régio-

PLANCHE VI.



## 134. — BERCEAU.

**En Wallonie** : *bèrs* (f.), 2 à 8, 10, 11, 16, 18 à 20, 21, 23.
Var. : *bèrs*, 21 ; *bèrs* (è brisé), 9, 12, 14, 17.
Amuïssement de l'r : *bèrs*, 13 ; — *bè-s*, 14 ; — *bèès*, 1 ; — *bés*, 15.

**Au centre** :
1° *byèr* (m.), **partout**.

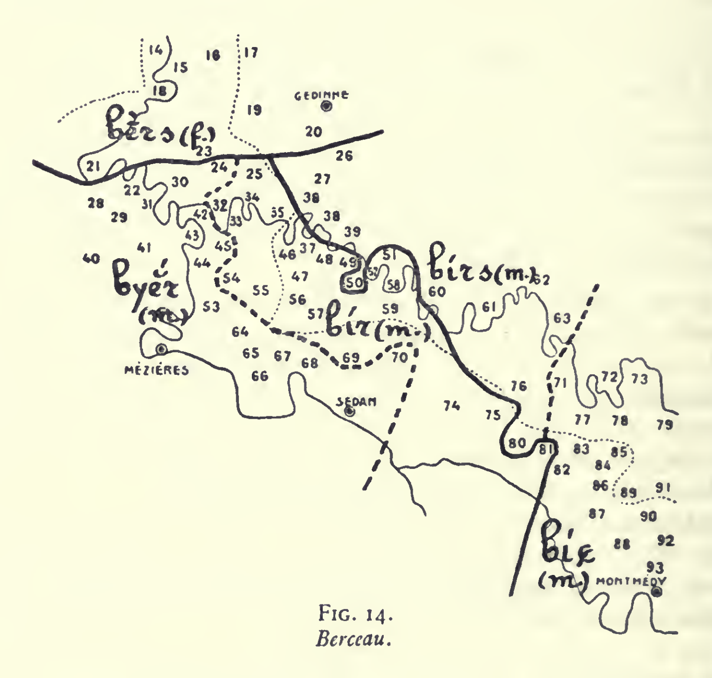



FIG. 14.
*Berceau.*

Var. : *byèr*, 31 ; *byèr*, 68 ; *byèr*, 42, 64, 65 ; *byèr*, 66, 67.
2° *bìr* (m.), 25, 32 à 34, 37, 46 à 49, 52 v., 54 v. à 59, 69, 74, 75.
Var. : *bèr*, 35, 81 ; — *bèrsò*, 51.
Remarque. — Au point 54 on dit maintenant *byèrs* (f.).
3° *bìrs* (m.), 26 f., 27, 36, 38, 39, 50, 60, 63, 80.
Var. : *bèrs*, 61, 76 ; *bèrs*, 62 ; *bìe'*, *bìrs*, 82.
**Au sud** : *bìe*, 71, 72, 78, 79, 82 à 89, 91, 93.
Var. : *bìe'*, 73, 92 ; — *bèe*, 77, 90.

Une page de l'ouvrage de CH. BRUNEAU, *Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne* (t. I, 1914, p. 86) (cf. p. 93 de mon étude).

naux ; des indications systématiques vagues : *partout, en Wallonie, au nord, au centre, au sud,* suivies des types régionaux, équivalent à une carte schématique. Des chiffres, placés à la suite des types régionaux et qui désignent chaque village, des variantes, avec l'indication précise de leur origine, permettent, le cas échéant, de reporter les formes données sur la carte muette et d'étudier le mot dans tous ses détails. Les types régionaux sont classés toujours dans le même ordre, du nord au sud ; les variantes se suivent dans un ordre méthodique » (*Enquête phonét.*, p. 61 ; voir planche nº VI, p. 92 du mot *berceau*). L'auteur publie intégralement les documents linguistiques sans les avoir retouchés ; ils sont accompagnés assez souvent d'une carte, où chaque village étudié est désigné par un numéro d'ordre (voir planche nº VI). Un index, bien composé, aide le chercheur à s'orienter rapidement dans la riche récolte (*Enquête ling.*, t. II, pp. 445-714).

## 5. La région des Vosges.

La région des Vosges méridionales, dont la population vit un peu de l'élevage et beaucoup de l'exploitation des forêts et de l'industrie, fut l'objet d'enquêtes sur place faites par OSCAR BLOCH (né en 1878, mort en 1937), mon regretté maître à l'École des Hautes Études après la mort de J. Gilliéron. Les résultats en sont publiés dans les travaux suivants :

1º *Atlas linguistique des Vosges méridionales*, Paris, H. Champion, 1917, in 4º, XXIV p. — une carte des localités du domaine exploré — 810 cartes linguistiques et 33 p. de notes explicatives. C'est le travail le plus important au point de vue méthodologique. — Abréviation : *Atlas.*

2º *Lexique français-patois des Vosges méridionales*, Paris, H. Champion, 1917, in-4º, I-186 p. — Cet ouvrage contient les mots qui n'ont pas trouvé place dans l'Atlas et qui sont employés dans un nombre réduit de localités. A la fin du volume, l'auteur publie de nombreux textes patois (pp. 155-176).

3º *Les parlers des Vosges méridionales, étude de dialectologie*, Paris, H. Champion, 1917, in-8º, XXI-343 p. — C'est l'étude détaillée du langage de cette région par rapport à l'ensemble des parlers gallo-romans.

4º *La pénétration du français dans les parlers des Vosges méridionales*, Paris, H. Champion, 1921, in-8º, 144 p. (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 232).

L'enquête d'O. Bloch ne prétend pas être aussi complète qu'un *lexique consacré au parler d'une seule localité.* La description des parlers vivants ne peut être que relative, car ce que l'enquêteur constate comme une réalité vivante aujourd'hui ne sera demain qu'un souvenir, et « cela est particulièrement vrai des patois si menacés par l'attaque du français » (*Atlas*, p. XVI).

QUESTIONNAIRE. — O. Bloch se servit du questionnaire de J. Gilliéron en *le modifiant* et, dans la mesure du possible, en *le complétant*. Les mots furent disposés sous formes de *phrases courtes*, qui délimitent le sens et sont un moyen parfait « de soustraire le témoin à la suggestion du français ». On peut, à l'aide de phrases, obtenir des phénomènes de morphologie et de syntaxe. La phrase *doit être claire* ; celles qui sont un peu compliquées sont rendues inexactement. Quand on demande des noms d'objets, il faut toujours spécifier l'objet dont il s'agit, « ce qui revient à dire que la connaissance de la vie sociale du pays qu'on explore est indispensable » (*Atlas*, p. XV).

L'enquêteur d'un Atlas *ne peut pas satisfaire complètement* à cette condition ; son expérience s'accroît au fur et à mesure que les enquêtes avancent. Toutefois il doit connaître profondément *la vie* des paysans dont il veut étudier le langage.

On recueillit une certaine quantité de matériaux à l'aide de questions variées et non fixées d'avance. On procéda de la sorte pour beaucoup de mots qui désignent « des objets ou des usages locaux pour lesquels le français n'a pas de correspondant tout à fait exact » (*Atlas*, p. XII).

ENQUÊTEUR. — Sa qualité d'*enfant du pays* (l'auteur naquit à Le Thillot, cf. *Atlas*, p. X) fut d'une réelle utilité. Beaucoup de paysans sont défiants, malveillants et rusés à l'égard des étrangers. Bloch rencontra chez ses compatriotes une complaisance et un empressement véritablement inlassables (*Atlas*, p. XIV).

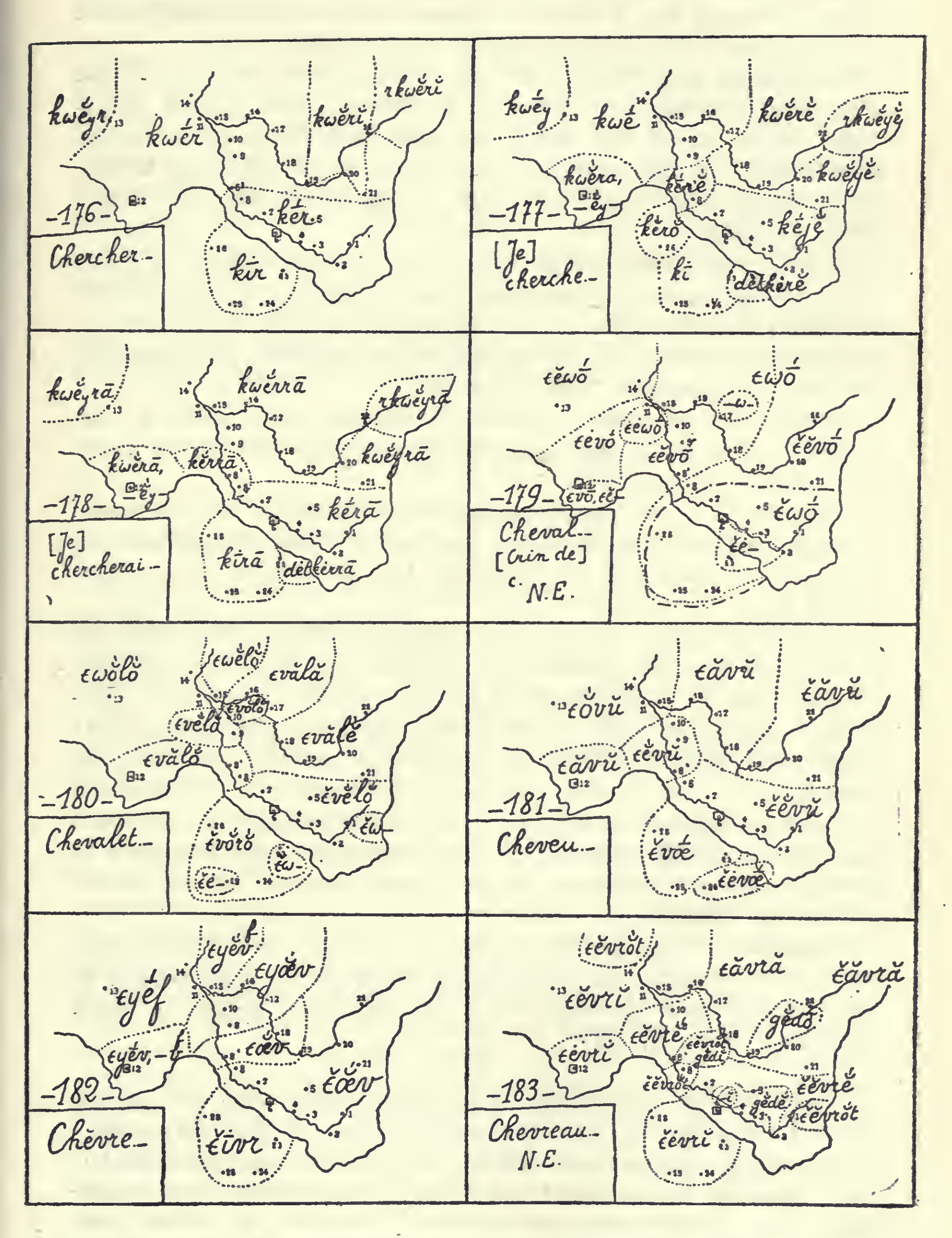
Il veilla, au cours de son enquête, à ce que son attention restât fort soutenue et son oreille souple. A cet effet, il mena l'enquête « au hasard, d'un village et d'un témoin à l'autre, changeant le lieu et le sujet interrogé chaque jour, et souvent même chaque demi-journée » (*Atlas*, p. X).

Notons que l'enquête pour l'Atlas d'une langue quelconque ne peut pas pratiquer ce système, car le choix des villages à étudier, de même que le choix des informateurs se font d'après certaines conditions, qu'on arrive difficilement à réaliser au hasard des circonstances.

CHOIX DES LOCALITÉS. — L'enquête ne comprit que 26 *communes ou villages*, et les enquêtes linguistiques furent faites, pour la plupart, durant les vacances scolaires. En ce qui concerne le nom des localités et des habitants, l'auteur indique non seulement la forme française, mais aussi la forme patoise, de même que le nom et le surnom des habitants, d'après les témoins de la localité même (*Atlas*, pp. I-II).

De ces 26 localités, 22 appartiennent au département des Vosges (arr. de Remiremont) et 4 au département de la Haute-Saône (arr. de Lure).

La région fut explorée pendant la totalité ou la plus grande partie des vacances scolaires des années 1904-1905, 1908-1909 et 1913 (*Atlas*, p. X).




Une page de l'*Atlas linguistique des Vosges méridionales* (Paris, 1917, cartes 176 à 193) (cf. p. 97 de mon étude).

Choix des informateurs. — O. Bloch tint à interroger des sujets natifs du village dont il étudiait l'idiome ou qui avaient passé la plus grande partie de leur vie dans l'endroit exploré (*Atlas*, p. II).

Il interrogea dans chaque commune, outre le sujet principal, de *deux à six sujets secondaires*, et demanda les termes spéciaux à des spécialistes, car « demander les termes qui désignent les objets de cuisine à un homme, ceux qui désignent des outils de menuiserie à une femme, c'est s'exposer à recevoir des réponses peu précises ou même inexactes » (*Atlas*, p. XVI).

Quant à l'*âge*, Bloch n'a pu trouver qu'un nombre limité de sujets « dont les ascendants de deux générations ou même d'une seule, soient originaires du lieu » (*Atlas*, p. X). La grande majorité des témoins est âgée de plus de trente ans ; beaucoup sont des vieillards ; les jeunes gens pratiquent de moins en moins le patois.

Parfois les informateurs ont donné les réponses, « pour raison de commodité » (*Atlas*, p. X), dans une autre localité que celle pour le parler de laquelle ils témoignaient.

L'auteur donne, sur ses 99 témoins, des informations très précieuses : l'occupation ; le lieu de naissance ; le lieu d'origine des parents ; les déplacements ; l'âge etc. (cf. le chapitre *Liste des témoins*, dans *Atlas*, pp. II-X).

Dans cette région, où la langue française a pénétré d'une manière intensive, ce sont les paysans et un petit nombre d'ouvriers indigènes qui ont conservé le dialecte local. Les erreurs fournies par cette catégorie de sujets sont, selon l'auteur, assez nombreuses. La particularité d'une prononciation individuelle se répercute souvent sur toute une série de mots, et les réponses contiennent des expressions ou des images qui sont un héritage du lieu d'origine des informateurs ou les traces de leur récent déplacement. Les sujets « bavards », dans leur désir de fournir à tout prix du patois, donnent comme « normal un mot vieilli » (*Atlas*, pp. XIV-XV).

L'enquête — nous avoue l'auteur — devient assez difficile dans ces *contrées bilingues*, car il est malaisé de savoir si « nous sommes en présence d'un oubli momentané ou d'une substitution propre au témoin interrogé » (*Atlas*, p. XIV).

Transcription phonétique. — L'auteur adopta celle dont se servirent J. Gilliéron et E. Edmont. A cette occasion, O. Bloch fit un minutieux examen critique des notations d'E. Edmont, en interrogeant le même sujet de Ramonchamps. Il relève, chez Edmont, « une insuffisance dans l'audition des voyelles nasales brèves », de même qu'un certain nombre d'erreurs « sur le timbre des voyelles dans les mots qui ont été obtenus en groupe », tout en concluant que « les données de l'Atlas linguistique (de J. Gilliéron et E. Edmont) méritent dans l'en-

semble toute notre confiance » (*Atlas*, pp. XVII-XXIII ; cf. aussi p. 121 de mon étude).

Publication des matériaux. — On utilisa la carte de la région, réduite au tiers de ses dimensions par la photogravure (voir planche nº VII, p. 95). A cause de ce système, Bloch fut contraint, lui aussi, de renoncer à plusieurs détails d'ordre phonétique ou lexical qui ne pouvaient prendre place sur une carte ayant une échelle tellement réduite. Les notes explicatives de nombreuses formes sont très importantes ; elles n'auraient pu être reproduites qu'à l'aide d'une carte plus grande (*Atlas*, pp. XI-XIII).

Les matériaux recueillis sont publiés dans l'Atlas par ordre alphabétique, tout en indiquant les points où ils sont employés (voir planche nº VII qui comprend les réponses à huit demandes).

## 6. La région nivernaise.

« In labore requies »
(J.-M. Meunier, *Étude morph.*).

Sur la rive droite de la Loire (vers l'Est), s'étend un pays qui fait la transition entre le Bassin Parisien et le Morvan : c'est le *Nivernais*. Il est situé au centre de la France et sert, peut-on dire, de lien entre la langue du Nord et celle du Midi, entre les parlers de l'Est et ceux de l'Ouest. Ce pays a été étudié pendant *dix-sept ans* (de 1894 à 1911) par l'abbé Jean-Marie Meunier, qui a consigné les résultats de ses travaux en deux ouvrages importants :

1º *Étude morphologique sur les pronoms personnels dans les parlers actuels du Nivernais* (thèse principale), Paris, 1926, in-8º, XVIII-123 p., avec une carte.

Comme supplément du précédent volume : *Atlas linguistique et tableaux des pronoms personnels du Nivernais, supplément de l'Étude morphologique sur les pronoms personnels dans les parlers actuels du Nivernais*, Paris, 1926, gr. in-8º. Le volume contient 8 p. d'introduction (la lettre de P. Chatelus, évêque de Nevers), 14 cartes linguistiques et 14 tableaux indiquant l'évolution phonétique des pronoms personnels. — Abréviation : *Étude morph.*

2º *Monographie phonétique du parler de Chaulgnes, canton de la Charité-sur-Loire (Nièvre)* (thèse complémentaire pour le doctorat), Paris-Nevers, 1912, in-8º, XX-221 p., avec une carte et 21 planches hors texte.

Comme supplément du précédent volume : *Index lexicographique, Supplément de la Monographie phonétique du parler de Chaulgnes (Nièvre)*, Paris, 1912, in-8º, XIV-107 p. — A la fin du volume, l'auteur publie une *Liste des mots et locutions contenus dans l'Atlas linguistique de la France* (pp. 89-107).

Abréviation : *Monogr. phon.*

Élève de l'abbé P. Rousselot — et plus tard son successeur à l'Institut de Phonétique expérimentale du Collège de France — l'abbé J.-M. Meunier fait des enquêtes sur place dans cette région, en étudiant plus de 200 communes ou localités de la Nièvre, et même « dans des régions fort éloignées de la langue d'oïl » (*Étude morph.*, p. 1) : « Il n'était pas besoin de livres : des documents vivants et variés m'entouraient de tous côtés. Parcourir la Nièvre, ouvrir les yeux et les oreilles, observer et noter le langage des habitants de la campagne pour étudier les patois morvandiaux, tel était mon programme » (*Monogr. phon.*, p. VII).

Le patois de Chaulgnes fut sa « première langue », puisqu'il était né à six kilomètres des bords de la Loire, dans la partie basse du département de la Nièvre (*Monogr. phon.*, p. IX). Il s'agit donc de travaux faits par une personne de la région même.

Au point de vue de la méthode suivie par l'auteur dans ses enquêtes sur place, les informations données sont assez maigres (*Monogr. phon.*, pp. 27-32).

Questionnaire. — L'auteur n'a pas employé un vrai questionnaire, étant donné qu'il était préoccupé surtout de problèmes d'ordre phonétique : le phonétiste... « porte de préférence son attention sur les phénomènes physiologiques, c'est-à-dire sur les modifications linguistiques produites par la nature de nos organes phonateurs » (*Monogr. phon.*, p. 29). Pour de semblables études, il suffisait d'une observation soutenue de la manière dont parlent les gens de la campagne : « pendant nos vacances nous avons parcouru les villages du Morvan, interrogé et fait causer les indigènes. Nous appliquions toutes nos facultés de perception à saisir le jeu spontané des organes de la parole, les différentes évolutions des consonnes et le timbre varié des voyelles. Par nos yeux nous voyions les nombreux mouvements des lèvres, de la bouche, de la langue, etc. ; avec nos oreilles nous essayions d'apprécier les moindres nuances du son » (*Monogr. phon.*, p. 29). « Spectateur attendri et curieux, nous avons suivi fidèlement toutes les phases de ces parlers vivants, témoin impartial et sincère, nous avons noté et enregistré, grâce à une investigation scientifique et consciencieuse, leurs développements successifs ou leurs arrêts momentanés, et nous éprouvions alors cette joie indicible, que goûte et savoure le savant à la poursuite et à la découverte des secrets de la nature » (*Monogr. phon.*, p. 30).

Enquêteur. — L'enquête fut conduite par l'auteur en personne. Celui-ci avait été dirigé vers ces recherches par l'abbé Rousselot, qui avait découvert à ses yeux « étonnés et ravis le vaste horizon et l'intérêt sans cesse grandissant des parlers vivants, étudiés d'après la méthode graphique, et la portée immense qu'ils ont maintenant dans la connaissance du langage » (*Monogr., phon.*, p. XI). C'est à J. Gilliéron

qu'il doit ses connaissances sur les patois, et l'éducation de son oreille en vue de mieux saisir les sons.

Choix des localités. — Les critères de ce choix ne sont pas énoncés ; on ne nous indique que le nombre des localités. Sur les 313 communes de la Nièvre, l'abbé Meunier en étudia 209, soit *plus de la moitié* (*Monogr. phon.*, p. 30). La liste des communes et hameaux explorés est publiée dans les deux travaux (*Étude morph.*, pp. XI-XVIII ; *Monogr. phon.*, pp. XIII-XX). L'année de l'enquête est indiquée après le nom des localités.

Choix des informateurs. — D'ordinaire, l'auteur ne nous informe guère que de l'âge des sujets (« environ 40 ans » ; « 13 ans », etc., *Étude morph.*, p. XI), en se bornant souvent même à l'indiquer d'une manière approximative : « une vieille femme », « un jeune homme », etc. (p. XI). Parfois nous trouvons des indications comme celles-ci : « le chanoine... qui connaît et parle son patois mieux que personne » ; « un vieillard ne sachant ni lire, ni écrire », etc. (pp. XI, XIII). L'abbé Meunier interrogea d'habitude une personne par commune, mais il y a aussi des cas où il en a questionné plusieurs.

Sur la confiance que nous devons avoir en ces témoins, l'auteur déclare : « Inutile de dire que j'ai pris toutes mesures nécessaires, pour être bien renseigné sur le parler de chaque commune : 1° en choisissant des personnes le plus souvent illettrées, des femmes de préférence, parce qu'elles quittent moins souvent le pays que les hommes ; 2° en interrogeant des indigènes, établis dans la localité depuis plusieurs générations ; 3° en m'entourant, pour ces enquêtes, de toutes les précautions conseillées par MM. Rousselot, Gilliéron, Psichari et Dauzat » (*Étude morph.*, p. XI, note 1 ; *Monogr. phon.*, p. XIII, note 1).

Transcription phonétique. — Meunier adopta la transcription de l'*ALF*.

Appareils de phonétique. — 1° *Le palais artificiel* fut employé par l'auteur seulement pour l'étude des consonnes *k* et *g* de Chaulgnes, parce que l'évolution de ces sons est très riche, très compliquée et en pleine activité dans sa langue maternelle (*Monogr. phon.*, p. 32). Il en publia 21 figures, avec 45 palatogrammes (*Monogr. phon.*, pp. 151 ss.).

2° *L'inscripteur de la Parole.* — L'auteur fut empêché par « bien des raisons » de publier ces graphiques ; 1) la crainte de ne rien dire de neuf et qui ne fût déjà connu après l'exposé de son maître (Abbé P. Rousselot, *Principes de phonétique expérimentale*) ; 2) le désir de pouvoir être lu par ses compatriotes (« la méthode graphique, encore si peu connue, les aurait rebutés »). — L'abbé Meunier voulait mettre à leur

portée ces études encore si neuves parmi les Français (*Monogr. phon.*, p. VIII).

Publication des matériaux. — Les matériaux recueillis furent utilisés pour la rédaction des travaux précités.

## 7. La région du Nord-Ouest de l'Angoumois.

La région étudiée par A.-L. Terracher s'étend surtout entre les rivières de *la Charente* et de *la Tardoire* et comprend le plateau des *Terres Chaudes*, territoire de collines déboisées et arides, contrastant avec la végétation plus fraîche et riante des vallées.

Les études de Terracher sont les suivantes :

1° *Les aires morphologiques dans les parlers du Nord-Ouest de l'Angoumois* (1800-1900). — *Étude de géographie linguistique*, Paris, Champion, 1914, in-4°, XIV-248 p. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences hist. et philol., n° 212). Les renvois se réfèrent toujours à ce volume. — Abréviation : *Les aires.*

2° *Les aires morphologiques dans les parlers populaires du Nord-Ouest de l'Angoumois* (1800-1900). *Appendices*, Paris, Champion, 1912, in-8°, 452 p.

3° *Études de géographie linguistique, Les aires morphologiques... Atlas*, Paris, Champion, 1914, in-4°, 50 cartes en couleurs. Cf. les trois reproductions : planches VIII, IX et X (pp. 102-104 de mon étude).

L'auteur se propose avant tout « de montrer comment les relations entre les hommes — et quelles relations — agissent sur la répartition du langage », en essayant de dégager « *les intermédiaires humains* qui déterminent l'aspect du langage d'une région quelconque ». Il considère les *intermariages* comme l'un des agents essentiels (*Les aires*, pp. X-XI).

Afin de mettre en lumière cette idée, A.-L. Terracher soumet en premier lieu à son examen les faits d'*ordre morphologique*, vu que « le système morphologique caractérise une langue beaucoup plus que le lexique ou le développement phonétique », exception faite pour le système phonique. En lexicologie les emprunts d'une langue à l'autre sont très fréquents. Le roumain est une langue romane moins par son lexique que par son système morphologique (*Les aires*, p. 51). Dans sa marche victorieuse contre les patois, la langue française remplace en premier lieu les mots patois, tandis que la morphologie conserve un aspect dialectal. Les instituteurs, — ces braves soldats du français —, rencontrent des obstacles presque insurmontables lorsqu'ils essayent d'enlever au langage des élèves le système morphologique du patois et de lui substituer celui du français littéraire (*Les aires*, p. 54).

Il suit de là que le système de la morphologie (et de la phonologie), moins atteint par les changements que le lexique, mérite d'être étudié

en premier lieu. Une enquête sur ce système peut être complète, tandis qu'une enquête lexicologique ne peut jamais l'être. On rencontre toutefois en morphologie aussi des influences extérieures ou des désagrégations, mais elles sont infiniment moins profondes que la désagrégation lexicologique, et lorsqu'il s'agit du système même, ces changements ne se produisent qu'indirectement, « toujours par l'intermédiaire et avec les ressources du patois même, et jamais par voie de substitution brutale et complète ». En français, dès les premiers textes, le système de déclinaison et de conjugaison apparaît inébranlablement constitué (les deux cas ; les différents types de déclinaison et de conjugaison, les désinences personnelles, etc.) ; par contre, nulle trace de création en dehors du système latin, réduit, mais fidèlement conservé (*Les aires*, pp. 52-53).

L'auteur entend par *aire morphologique* « le territoire dont le langage offre partout un type morphologique identique, par opposition aux types correspondants des territoires limitrophes ». La répartition des mots entre les différents types, de même que le pluriel des substantifs ou l'indicatif des verbes n'intéressent pas l'auteur, car il fait « la géographie des types et non de chaque forme » (*Les aires*, pp. 60-61).

On voit bien, par ce qui précède, qu'il s'agit d'une enquête dont la *méthode* doit s'éloigner, et de beaucoup, de celle des Atlas linguistiques ou des travaux ayant pour but de donner une vue d'ensemble sur l'aspect linguistique d'une certaine région.

Les cartes linguistiques sur lesquelles repose ce travail sont surtout des *cartes morphologiques*. Seules les cartes II, VI-XI et XVI-XVII donnent des indications sur les aires de quelques caractères ou particularités phonétiques, que l'auteur croyait utile de présenter, afin de faciliter et de simplifier l'exposé des faits morphologiques (*Les aires*, pp. 35 ss.). La carte XVII, que nous reproduisons (voir planche n° VIII, p. 102), peut donner une idée non seulement de l'étendue du territoire examiné, mais aussi de la manière de présenter quelques limites phonétiques et particularités phoniques (1).

QUESTIONNAIRE. — Il diffère, vu le but poursuivi par l'auteur, des autres questionnaires linguistiques. Selon le contenu des cartes de l'Atlas, il a dû renfermer des mots concernant : l'article défini et les adjectifs possessifs du singulier (carte I) ; des substantifs et des adjectifs féminins (carte II) ; les formes du numéral *deux* selon le genre (carte III) ; des formes du pronom possessif et du pronom personnel (cartes V, VI, VII, VIII et IX) ; des verbes, afin d'établir les désinences verbales (carte XI, pour le présent ; carte XII, pour l'imparfait ; carte XIII, pour le parfait de l'indicatif ; carte XIV, pour l'imparfait du subjonctif ; carte XV pour le futur et le conditionnel ; carte XVI pour le participe présent), etc.

(1) Les cartes publiées par l'auteur sont en couleurs ; des difficultés techniques ne nous permettent de les reproduire qu'en une seule couleur.

PLANCHE VIII.



CARTE XVII. — Quelques limites phonétiques et particularités phoniques.



——— Limite occidentale de *a̧* libre → *a̧*; entoure les localités qui présentent un développement particulier de l'*a̧* ou de l'*ę*.

........ délimite l'aire de *-a̧rium* → *-į*.

— — — Limite occidentale de *a̧l* + *consonne* → *ą̊u*.

+++++ » » de la distinction entre *an* et *en* entravés.

(ligne hachurée) » » de la conservation de *a* final atone.

—.—.— » » de *c* + *a* → *tşa*; *g* + *a* → *dza*; souligne les localités où *j* → *h*, —.—.—.— celles où *j* tend vers *h*.

(ligne ondulée) » » de la non-palatalisation de *kį*, *gį*.

A.-L. TERRACHER, *Atlas* (cf. p. 101 de mon étude) (l'original est en couleurs).

Planche IX.

CARTE ε'.

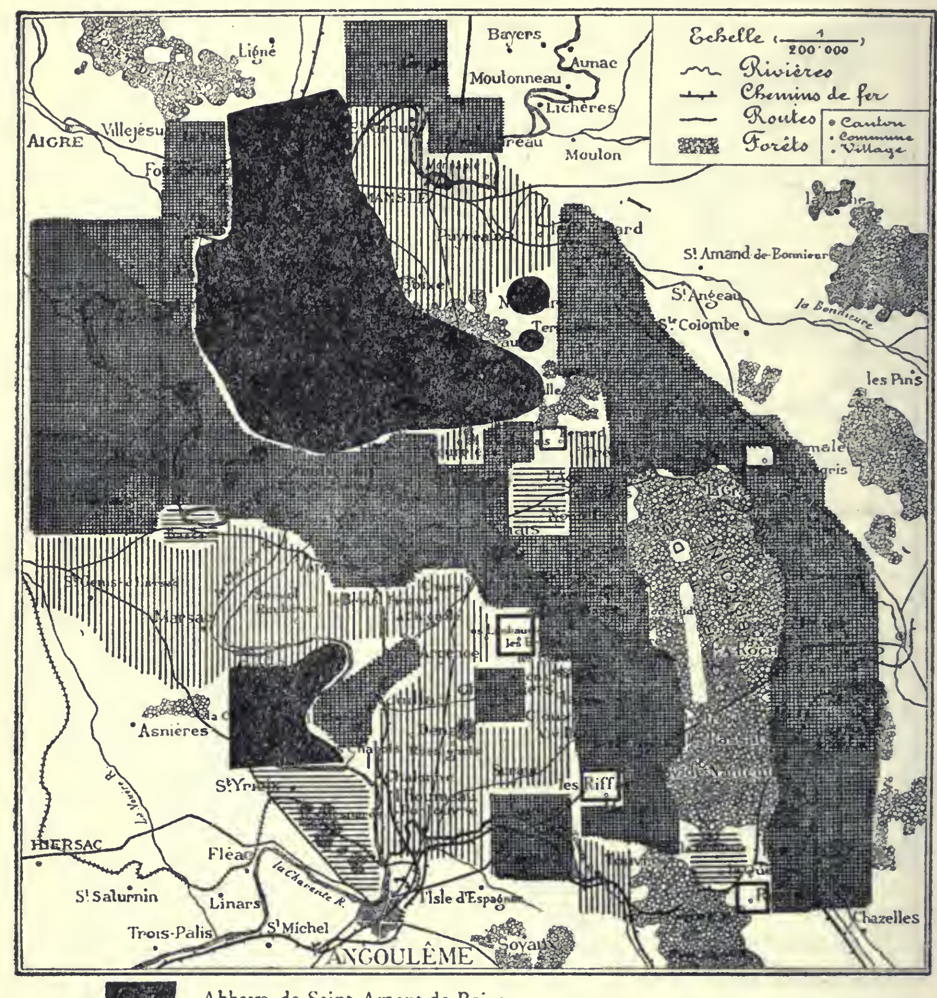
Intermariages indigènes entre communautés des plateaux (1800-1900).




A.-L. Terracher, *Atlas* (cf. p. 105 de mon étude) (l'original est en couleurs).

Planche X.

CARTE 9. — Limites des fiefs (XIIe-XIIIe siècles).




Abbaye de Saint-Amant-de-Boixe.

Famille des La Rochefoucauld (ou comtes d'Angoulême).

Évêché et chapitre cathédral d'Angoulême.

Abbaye de Saint-Cybard.

Divers.

Pas de renseignements.

A.-L. Terracher, *Atlas* (cf. p. 105 de mon étude) (l'original est en couleurs).

L'auteur a suivi de près : la proportion des mariages de 1800 à 1900 (carte $\alpha$ et $\beta$) ; les densités matrimoniales indigènes (population indigène) de 1800 à 1900 (carte $\gamma$) ; les densités matrimoniales (population totale) de 1800 à 1900 (carte $\zeta$) ; les intermariages entre les communautés limitrophes des vallées et des forêts de 1800 à 1900 (carte $\epsilon$) ; les intermariages indigènes entre communautés des plateaux de 1800 à 1900 (carte $\epsilon'$) ; les intermariages indigènes dans la même aire patoise de 1800 à 1900 (carte $\xi$) ; les intermariages indigènes entre aires limitrophes de 1800 à 1900 (carte $\eta$) ; la population fixée, en précisant la proportion des étrangers à la région de 1800 à 1900 (carte $\theta$) ; la même population et la proportion des rapportés d'aires plus patoises (de 1800 à 1900, carte $\iota$) ; de même, la proportion d'hommes rapportés des aires moins patoises à la même date (carte $\kappa$) ; la proportion des femmes rapportées des aires moins patoises (carte $\lambda$) ; l'accroissement et la diminution de la population de 1830 à 1900 (carte $\mu$) ; les densités matrimoniales indigènes avant le XIX^e^ siècle (carte $\nu$) ; les intermariages entre communes limitrophes avant le XIX^e^ siècle (carte $\xi$) ; les intermariages dans la même aire patoise avant le XIX^e^ siècle (carte $o$) ; les limites de provinces, de châtellenies, d'élections et d'archiprêtrés (carte $\pi$) ; et, enfin, les limites des fiefs du XII^e^ au XIII^e^ siècle (carte $\rho$).

Enquêteur. — L'enquête fut faite par l'auteur lui-même, qui parlait depuis l'enfance le patois angoumoisin, celui de *Vindelle* (*Les aires*, p. 41).

Choix des localités. — Les enquêtes furent conduites dans 172 villages, appartenant à 50 communes, dont la liste est donnée dans l'*Appendice* III (pp. 441*a*-444*a*), accompagnée du nombre des habitants.

Choix des informateurs. — A en juger d'après le questionnaire (voir plus haut), l'auteur n'a pas dû travailler avec un grand nombre de sujets ; et du reste, vu son caractère plutôt historique, le travail ne réclamait pas un choix des informateurs selon des critères bien fixés d'avance.

Transcription phonétique. — Terracher adopta à peu près le même système que celui adopté naguère par la *Revue des patois gallo-romans*, c'est-à-dire celui de l'*ALF*.

Publication des matériaux. — L'atlas contient : des cartes phonétiques, des cartes morphologiques, des cartes sur les intermariages (dont un exemple est donné par la planche n° IX), des cartes sur la population par rapport aux étrangers pénétrés dans la région etc. (voir le chapitre *questionnaire*), de même qu'une carte sur les limites des fiefs (que nous reproduisons, voir planche n° X, p. 104).

L'Atlas commence par un certain nombre de cartes — dont la publication serait souhaitable pour chaque Atlas — qui aident beaucoup à la connaissance de la région, de même qu'à l'explication des faits linguistiques. Ces cartes présentent : l'hydrographie, le relief du sol et la géologie (carte A) ; l'époque préhistorique (carte B) ; la période gallo-romaine (carte C) ; la toponymie : noms en *-acum* (carte D) ; noms formés avec *villa* (carte E) et noms de localités autres que les noms en *-acum* (carte F) ; les déboisements et les défrichements (carte G) ; l'agriculture, le commerce et l'industrie (carte H) ; les voies de communication (carte I) ; les foires et les marchés (carte J) ; la zone de la langue d'oïl et celle de la langue d'oc (carte L).

Afin de mieux faire comprendre la méthode et la portée de ce travail, je crois nécessaire d'indiquer quelques résultats, au risque de sortir un instant du cadre de mon exposé :

L'agent destructeur de la morphologie des patois n'est pas le français, mais les parlers limitrophes, considérés comme socialement supérieurs. Le processus ne se reproduit pas partout à la même date ; il se propage ordinairement suivant les voies de communication et en remontant les vallées (*Les aires*, pp. 116-119).

Les sujets transplantés par le mariage d'une « aire moins patoise » dans une « aire plus patoise » n'adoptent pas complètement le système morphologique du nouveau milieu, tout en déterminant dans celui-ci une action désagrégatrice. Là où la population ne se renouvelle pas ou se renouvelle peu par les intermariages, le système morphologique présente une forte résistance à l'envahisseur (*Les aires*, p. 226).

Il est possible que le régime féodal ait eu son influence sur la situation présente des types morphologiques, puisque les intermariages entre les habitants des fiefs appartenant à des seigneurs différents étaient généralement interdits (*Les aires*, p. 235). Le mouvement matrimonial à lui seul ne suffit pas « à expliquer l'inexplicable, à débrouiller l'enchevêtrement des faits généraux et des faits locaux et le conflit toujours possible entre la tradition et les innovations » (*Les aires*, pp. 241-242).

## 8. La terminologie de la flore.

Les botanistes ont été parmi les premiers à s'occuper d'enregistrer les noms populaires des plantes trop dédaignés, afin de fournir la possibilité d'établir une concordance précise entre le langage parlé et le langage scientifique. Ce sont eux qui ont employé pour la *première* fois la *méthode indirecte* de recueillir les matériaux linguistiques, c'est-à-dire celle qui fait appel à la collaboration de correspondants. C'est là la raison qui nous incite à consacrer quelques pages à certaines études que personnellement nous croyons les plus représentatives à ce sujet, surtout pour l'*époque initiale* de ce genre de travaux.

**a) Premières mentions de la terminologie populaire et de son importance.**

C'est l'illustre botaniste suédois Charles de Linné (né en 1707, mort en 1778) qui recommandait, dans son travail *Philosophia botanica* (Amsterdam, 1751), de mentionner les noms populaires des plantes, car « ils répandent beaucoup de jour sur les Flores particulières, non seulement parce qu'ils instruisent plus facilement les habitants, mais aussi parce qu'un nom commun, souvent ingénieux, fait connaître la nature de la plante ».

Le Suisse Augustin-Pyrame De Candolle (né en 1778, mort en 1841) reconnaissait, au commencement du XIXe siècle, que dès les temps les plus anciens de la civilisation, les peuples ont désigné, par des noms spéciaux, les plantes qui les entouraient et qui frappaient leurs regards soit par leurs propriétés et leur usage, soit par la singularité de leurs formes ou de leur végétation. *Chaque langue, chaque patois, souvent chaque village offrent donc une sorte de nomenclature populaire.* Sans doute, il est impossible de connaître tous ces noms, qui, par leur obscurité, et souvent par leur inconstance, échappent à l'étude : *mais on ne peut nier qu'un recueil de noms populaires aurait une utilité réelle* : « Si l'on veut rédiger un ouvrage de Botanique appliquée à la médecine... on doit... surtout ne pas négliger les noms vulgaires, dont l'utilité dans cette partie de la science est très importante. Travaille-t-on à la Flore d'un pays... on doit recueillir avec soin tous les noms vulgaires propres au pays dont on parle, sorte de recherche beaucoup trop négligée des botanistes » (*Théorie élémentaire de la Botanique*, Paris, 1813, p. 254 et *passim*).

On voit, par ce qui précède, que l'importance linguistique de la terminologie populaire n'était pas encore bien reconnue.

Le Français N. St. Des Étangs, dans son étude *Liste des noms populaires des plantes de l'Aube et des environs de Provins, contenant l'Indication des lieux où ils sont usités, celle de la Station des espèces qu'ils concernent, les noms botaniques français et latins qui s'y rapportent, enfin les observations auxquelles ils ont donné lieu* (Paris, Masson — Troyes, Bouquot, 1845, 110 p.) s'occupe de la terminologie populaire des plantes, parce qu'il estime utile « à mettre en rapport l'homme de la science et l'homme des champs, la théorie avec l'application » (p. 4). L'agriculteur ne connaît pas le nom scientifique des plantes et le botaniste, ignorant la terminologie populaire, ne peut pas rapporter la plante qui lui est indiquée au nom que la science lui a imposé. A part ce *but pratique*, cette nomenclature est intéressante par les remarques dont certaines espèces ont pu être l'objet de la part des paysans, et la science en a profité plus d'une fois. C'est l'*élément folklorique* qui se fait jour pour la première fois dans ce travail.

Les noms de cette collection sont présentés dans l'ordre alphabétique,

avec les indications suivantes : 1° la désignation du pays où ils sont utilisés ; 2° le lieu physique où ces plantes croissent habituellement (les prés, les bois, etc.) ; 3° les synonymes populaires (la récolte est très riche à ce sujet) ; 4° les noms botaniques, français et latins ; 5° des informations qui touchent l'emploi, la fonction, etc., des plantes. Le volume se termine par une liste alphabétique des noms latins renvoyant aux synonymes populaires qui les concernent (pp. 97-110).

**b) La méthode pour recueillir les noms populaires des plantes.**

Le travail de N. Haillant, *Flore populaire des Vosges* (Paris-Épinal, 1886, 220 p.), marque un grand progrès dans la méthode de recueillir les noms patois des plantes. Il contient, selon son sous-titre : « *un recueil des noms patois et vulgaires des plantes des Vosges, cultivées et spontanées (genres, espèces, fruits, etc., etc.), rangés dans l'ordre systématique et mis en regard des noms scientifiques français et latins, accompagnés des stations ou localités classées alphabétiquement sous chaque article, avec des observations philologiques, botaniques, agricoles, horticoles et économiques* ». A cette époque les études dialectales étaient en grand honneur en France (voir pp. 33-37 de mon étude).

Premières instructions pour la récolte. — Le travail de Haillant est basé sur l'examen des documents publiés et sur les matériaux recueillis à l'aide d'une *enquête faite par correspondance.* Pour faciliter la tâche des correspondants, l'auteur joint à sa demande des instructions générales, où, parmi d'autres questions, il demande de recueillir non seulement les noms populaires des plantes, mais aussi de leurs variétés et sous-variétés, de même que *les noms patois des graines ou fruits* ayant des noms différents de celui de la plante qui les porte (faîne, gland, etc.) et, enfin, les synonymes patois ou désignations multiples de la même plante (p. 7).

Le résultat de cette enquête a été fécond : l'auteur a obtenu des matériaux de bonne qualité de soixante-quatorze communes des Vosges (voir la liste, pp. 8-11). Haillant lui-même a complété l'enquête par correspondance, autant que possible, par des *enquêtes sur place* ou sur le marché de sa ville (mais ce dernier « moyen d'investigation, affirme l'auteur, a été moins fécond en bons résultats que nous ne l'espérions », p. 15).

*La publication des matériaux* a été faite de la façon suivante : l'auteur a placé en tête de la nomenclature populaire les noms qui s'étendent à tout le département ou dont la localité n'a pu être précisée ; viennent ensuite, dans l'ordre alphabétique, les noms patois, précédés du nom de la localité où ils sont en usage. Chaque article est accompagné des observations philologiques, botaniques, agricoles, horticoles et économiques

qu'il comporte, et l'étude elle-même est précédée d'un *aperçu phonétique sommaire* (pp. 16-20 ; cf. le compte rendu du Dr A. Bos, dans la *Romania*, t. XVI, 1887, pp. 147-150 ; pour les études de Haillant sur les patois, cf. W. v. Wartburg, *Bibl. des dict. patois*, nos 579 et 580).

**c) Première enquête sur place.**

La méthode d'enquête sur place préconisée par l'abbé Rousselot dans la *Revue des patois gallo-romans* (voir p. 39) donne de féconds résultats dans le domaine de la botanique populaire. En effet, Charles Joret, dans son travail, *Flore populaire de la Normandie* (Paris, Maisonneuve, 1887, in-8o, LXXXVIII-338 p.), ne s'est guère contenté de dépouiller les dictionnaires du patois normand et de demander l'aide des instituteurs à même de mieux connaître les noms vulgaires des plantes en usage dans les campagnes normandes, mais il a vérifié lui-même, par des *enquêtes sur place*, la nomenclature botanique patoise de cette région de la France.

Joret était d'ailleurs une personne suffisamment qualifiée pour faire ce travail, puisqu'il s'était occupé longuement des parlers normands (cf. les travaux : *Essai sur le patois normand de Bessin*, 1881 ; *Des caractères et de l'extension du patois normand*, 1884 ; cf. cependant le compte rendu de J. Gilliéron, *Romania*, t. XII, 1883, pp. 393-403, et t. XIII, 1884, pp. 121-125, et la réponse de Joret, *Romania*, XIII, 1884, pp. 114-121) et s'était rendu compte de l'intérêt que présente la flore pour la détermination des caractères phonétiques de la région.

Les multiples significations des noms par rapport à l'existence des plantes. — Doué de qualités de botaniste distingué et d'éminent philologue, Joret veut mettre en lumière le fait que le même mot s'applique dans différents pays à *différentes* plantes, et, à ce sujet, il fait d'importantes remarques : « Ces noms identiques, appliqués à des plantes dissemblables, se trouvent, il est vrai, le plus souvent sur des points très différents de la Normandie ; de là une première raison de noter soigneusement les localités où les noms vulgaires sont employés. Mais ce n'est pas la seule ; une autre, non moins pressante, c'est que les plantes qui les portent ne croissent pas toujours, on le sait, dans toute la Normandie (*Wörter und Sachen* « mots et choses », ajoutons-nous). Enfin, et ceci n'est pas le moins important, les noms populaires des plantes varient, comme le patois, d'un pays à l'autre, parfois d'une commune à une commune plus éloignée. On s'exposerait donc à donner de la flore populaire de notre province une idée bien inexacte, si l'on n'enregistrait pour chaque dénomination vulgaire la commune, le canton ou le pays où elle est usitée... J'ai, comme dans mon étude sur *Les caractères et l'extension du patois normand*, pris pour base de cette géographie botanique les *pays* et non les départements, parce que les premiers sont des

divisions qui reposent à la fois sur la nature du sol et les caractères du patois, tandis que les seconds, création artificielle et arbitraire, ne répondent à aucun de ces éléments » (pp. LXII-LXIII). C'est donc Joret qui présente, peut-être pour la première fois, les *diverses variations* d'un même mot dans les parlers normands, offrant ainsi aux chercheurs une précieuse classification géographique.

Publication des matériaux. — L'auteur n'a pas employé un système de transcription complètement phonétique (à ce sujet, voir les observations du Dr A. Bos, dans *Rev. des pat. gallo-rom.*, t. II, 1888, pp. 310-311). Les matériaux sont publiés selon la classification naturelle (Phanérogames et Cryptogames) ; chaque article indique les noms latin et français de la plante, et, à la suite, tous les termes populaires avec l'indication des pays où ils sont employés par les patoisants. La *Flore* donne aussi une place importante aux pommes et aux poires, étant donné qu'il s'agit du pays du *cidre* et du *poiré* (la région comptait plus de 650 variétés de pommes et plus de 200 de poires). L'index alphabétique, concernant le nom populaire, et en regard le nom scientifique, représente l'un des meilleurs glossaires dialectaux normands, qui donne une image presque complète de la manière dont les paysans normands ont mis dans la nomenclature botanique leurs croyances et leurs us et coutumes. Le Dr A. Bos (*l. c.*, p. 311) considère ce travail comme « un des meilleurs livres qui aient paru sur nos patois, dont l'étude est faite depuis quelque temps avec méthode et science au plus grand profit de la langue française ».

### d) Le plus grand recueil.

*La Société de Linguistique de Paris* s'est proposé, dès sa création (en 1868), de « rassembler les noms vulgaires donnés aux plantes dans les diverses régions de la France, afin d'en composer un glossaire spécial, avec la collaboration de quelques botanistes. Toutes les précautions seront prises dans l'élaboration de ce travail, pour que chaque nom vulgaire soit exactement rapporté au terme scientifique qui lui correspond dans la nomenclature binaire employée en histoire naturelle » (la circulaire est signée par Michel Bréal, cf. Rolland, t. IX, 1912, pp. VI-VII). H. Gaidoz (qui a publié les volumes VIII à XI du recueil) affirme qu'Eugène Rolland a réalisé sa très riche collection de noms de plantes (et d'animaux) (1) pour satisfaire à ce vœu exprimé par la Société de

(1) E. Rolland a publié aussi la *Faune populaire de France*, en 13 volumes, Paris, 1877-1911. C'est un recueil des noms d'animaux dans les parlers gallo-romans et d'autres langues, suivi de nombreux proverbes et de croyances se rapportant aux animaux. Les matériaux des six premiers volumes (publiés de 1877 à 1883) sont complétés par les volumes VII à XIII (publiés de 1906 à 1911). A partir du XIe volume, cette collection fut publiée par les soins de H. Gaidoz, qui avait acheté aux

Linguistique, sans que celle-ci ait accordé l'attention méritée au réalisateur de son projet (cf. Rolland, t. IX, pp. V-VIII).

En effet, le folkloriste EUGÈNE ROLLAND (qui fut pendant plusieurs années libraire à Paris) a offert au botaniste, au folkloriste, à l'ethnographe et au linguiste la plus riche collection de noms de plantes qui ait jamais été faite en France par son travail : *Flore populaire ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la Linguistique et le Folklore* :

Paris, Librairie Rolland, in-8°, t. I, 1896, III-272 p. ; t. II, 1899, 267 p. ; t. III, 1900, 378 p. ; t. IV, 1903, 262 p. ; t. V, 1904, 415 p. ; t. VI, 1906, 307 p. ; t. VII, 1908, 262 p. ; t. VIII, 1910, 218 p. ; t. IX, 1912, VIII-282 p. ; t. X, 1913, VI-226 p. ; t. XI, 1914, VI-261 p. Les tomes VIII à XI furent publiés par H. Gaidoz.

ROLLAND (né en 1846, mort en 1909) précise, dès son premier volume, le but qu'il s'est proposé de réaliser par son œuvre : « Un recueil systématique des noms populaires donnés aux végétaux et des proverbes, devinettes, contes et superstitions qui les concernent. Le domaine exploré, à ces divers points de vue, est l'Europe ancienne et moderne, l'extrême nord de l'Afrique et l'Asie occidentale. Le lecteur s'apercevra bien vite que les diverses parties de ce vaste champ d'enquête sont très inégalement représentées dans notre *Flore* et que l'Europe occidentale y occupe une place prépondérante. C'est que, pour cette région, les sources ont été plus facilement accessibles » (t. I, p. 1).

MÉTHODE DE TRAVAIL. — L'auteur a glané ses matériaux, pendant plusieurs années, et même au moment de l'impression des volumes (cf. t. IX, p. VIII ; t. XI, p. VI) dans toutes sortes d'ouvrages imprimés, dont la bibliographie augmentée est donnée dans chaque volume (t. I, pp. 257-270 ; t. II, pp. 259-264 ; t. III, pp. 373-375 ; t. IV, pp. 255-258 ; t. V, pp. 407-412 ; t. VI, pp. 301-302 ; t. VII, pp. 257-258). Ce sont les vocabulaires des divers idiomes et les Flores locales qui constituent ses sources d'information. A part cette moisson, l'auteur a fait personnellement des relevés qui furent augmentés par la *collaboration de plusieurs personnes*, parmi lesquelles il faut mentionner tout spécialement E. Edmont, J. Feller et E. Ernault (voir la liste complète dans le Ier tome, p. II). Ainsi, la collection de Rolland renferme une nomenclature de divers âges, sans que le chercheur soit toujours sûr de son exactitude, surtout lorsque la moisson est faite d'après les dictionnaires dialectaux.

enchères les manuscrits et papiers de Rolland, en vue d'assurer l'achèvement de la *Flore* et de la *Faune* (H. GAIDOZ, *La faune*, X, 2e partie, Paris, 1915, p. VIII). Rolland se joignit déjà en 1877 à H. Gaidoz, pour publier la revue *Mélusine*, premier recueil français consacré à la littérature populaire.

Les trois premiers volumes (cf. le compte rendu de J. Darmesteter, dans *Romania*, t. X, 1881, pp. 286-294) ne se bornent pas à la nomenclature française des plantes, mais, à côté des termes des patois gallo-romans, l'auteur donne les noms correspondants en : grec ancien, grec du moyen âge, grec moderne, latin ancien, latin du moyen âge (et la nomenclature latine savante), italien, romanche, espagnol, portugais, catalan, roumain, allemand, flamand, anglais, dans les langues celtiques, scandinaves, slaves, en albanais, tzigane, basque, magyar, finnois, arabe, persan, turc, arménien et dans d'autres langues orientales (cf. t. I, pp. II-III). Il est facile de reconnaître qu'un plan tellement vaste dépassait de beaucoup les forces d'un homme seul, surtout lorsqu'un semblable travail n'existait pas même pour les langues romanes (il n'existe pas encore aujourd'hui ! ; cf. toutefois D^r^ Gustav Hegi, *Illustrierte Flora von Mittel-Europa*, 1906-1931, 7 tomes en 13 vol.). Pour cette raison, l'auteur s'est vu obligé d'avertir les lecteurs qu'à partir du IV^e^ volume il ne s'occuperait plus que des pays de langue gallo-romane.

Transcription phonétique. — Rolland n'a pas employé un rigoureux système de transcription phonétique puisqu'il reproduisait des matériaux contenus dans des dictionnaires, difficiles à transcrire phonétiquement. Pour les termes recueillis personnellement et pour ceux de ses collaborateurs, il emploie l'orthographe utilisée pour la transcription des patois gallo-romans (cf. la liste des signes dans t. II, p. 267).

Publication des matériaux. — Rolland s'est borné à offrir à la science des matériaux linguistiques bruts, mis dans un ordre plutôt extérieur : après la famille des plantes, il donne le nom latin et la forme française la plus générale (ou littéraire) ; viennent ensuite les formes du grec, du latin, des patois français, des autres langues romanes et des langues non-romanes. Cette partie est accompagnée d'une très riche récolte de notes folkloriques, puisée dans ses nombreuses lectures de littérature populaire et scientifique.

Bien qu'on eût désiré que la présentation des matériaux fût un peu plus systématique, la linguistique romane doit cependant à E. Rolland un tribut de sincère reconnaissance pour ce labeur qui lui facilite énormément l'orientation dans le domaine de la flore, aidant de nombreux chercheurs à y puiser d'importantes informations pour leurs travaux.

Le moment est peut-être venu pour les romanistes de se remettre au travail pour rédiger une *Flore de la Romania*. Le travail de V. Bertoldi (*Un ribelle nel regno de' fiori : i nomi romanzi del Colchicum autumnale L. attraverso il tempo e lo spazio*, Genève, 1940, dans la *Biblioteca dell' Archivum Romanicum*, II^e^ série, 4^e^ vol., VIII-224 p.) donne un admirable exemple des résultats qu'on peut obtenir par un examen des termes de la *Flore* dans le domaine de la *Romania*.

## 9. L'Atlas linguistique de la France (ALF).

L'Atlas « ne donne qu'une faible partie des parlers de 639 communes alors que la France, à elle seule, en compte 37.000 »
(J. GILLIÉRON, *Notice*, p. 3).

On reconnaît bien aujourd'hui que J. Gilliéron avait parfaitement raison lorsqu'il déclarait, en 1904, en réponse à la critique trop injuste d'A. Thomas (*J. Gilliéron, A. L. de la France : compte rendu de M. Thomas*, Paris, Champion, 1904, p. 8), qu'une nouvelle ère allait s'ouvrir dans l'étude du langage par la publication de l'Atlas linguistique de la France.

Il est utile et même nécessaire, je crois, d'insister davantage sur les études préparatoires de cette grande œuvre, afin de montrer que quinze années au moins se sont écoulées dans la vie de G. Gilliéron (de 1883 à 1897) avant le commencement de l'enquête sur place. Ces années n'ont pas été consacrées seulement à des tâtonnements, mais avant tout à un consciencieux travail sur place, qui a eu pour résultat la réalisation de l'enquête selon un plan bien mûri.

### a) Travaux préparatoires.

Après l'étude du patois de Vionnaz (voir p. 178) et l'enquête sur place dans 43 communes de la Vallée du Rhône pour l'*Atlas phonétique du Valais roman* (voir p. 183), J. GILLIÉRON continua ses recherches sur le territoire de la France, dans le département de la Somme. Son rapport sur les conférences données à l'École des Hautes Études, dans le second semestre de l'année 1882-1883, est une preuve évidente de la continuité de ses préoccupations. Il consacra la conférence du vendredi à la lecture et à l'étude de la langue des chartes publiées par G. Raynaud. « On a dressé le tableau des caractères phonétiques et morphologiques qui distinguent dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle la langue du Ponthieu de celle de l'Île-de-France. On aurait dû en laisser obscur ou incomplet plus d'un point, si l'on n'avait eu recours à *une autre source d'informations* (1), dont l'étude formait l'objet de la seconde conférence ».

« La conférence du lundi a été consacrée à l'étude des *variations dialectales* (2) telles que les présente actuellement le Ponthieu ».

« Se basant (3) uniquement sur des matériaux recueillis sur place, dans plus de 20 villages de cette contrée, par le maître de conférences (J. Gil-

(1) Texte mis en italiques par nous-même.

(2) Mis en italiques par l'auteur lui-même.

(3) Toute la partie qui suit est mise en *italiques* par nous-même ; cf. aussi *Romania*, t. XIII, 1884, p. 481.

liéron), et mis à la *disposition de tous les élèves et auditeurs, on a commencé par établir les lois phonétiques du langage de Cayeux-sur-Mer, puis on a recherché, sans toutefois sortir des limites du Ponthieu, l'extension géographique des caractères inconnus au français.* Cette étude a permis, d'une part, d'élucider plus d'un point obscur du tableau dressé dans la première conférence, de faire la part exacte des diverses *influences étrangères auxquelles étaient sujets les scribes des chartes* du XIII[e] siècle, d'autre part, de reconnaître les diverses transformations qui se sont opérées sur le sol du Ponthieu depuis le XIV[e] siècle jusqu'à nos jours, et qui ont donné à son langage une très grande variété (1). L'étude de ces dernières a fourni l'occasion d'exposer des vues générales sur la *répartition des faits phonétiques* dans le domaine gallo-roman, *la nature de l'influence du français et de certains centres linguistiques sur les patois. On a tout particulièrement insisté sur la façon de procéder dans le relevé des variations dialectales d'une contrée* » (M. Roques, *Bibliographie des travaux de J. Gilliéron*, Paris, Droz, 1930, pp. 5-6, note 1).

Il suffit de lire avec attention ce rapport pour se rendre compte dans quelle mesure Gilliéron approfondissait les problèmes dialectaux et de quelle manière il envisageait leur étude scientifique.

L'Atlas linguistique de la France ne peut pas se réaliser par le concours de correspondants, affirme l'abbé Rousselot. — Avant l'appel lancé par G. Paris, l'abbé Rousselot, publiant un compte rendu sur l'Atlas linguistique allemand (dans *Rev. des pat. gallo-rom.*, t. II, 1888, pp. 152-155 ; l'appel de G. Paris est publié dans le fascicule suivant de la même revue, n° 7) rédigé par le D[r] J. Kauffmann, s'exprime en ces termes : « Je ne sais dans quelle relation se trouvent les dialectes allemands avec la langue littéraire, ni quel degré de compétence ont les instituteurs primaires pour la collaboration qui leur a été demandée. Mais je dois dire qu'en France une œuvre entreprise sur de pareilles bases serait certainement mauvaise. En effet, nos parlers populaires possèdent des nuances trop délicates pour qu'il soit possible de les percevoir et de les noter sûrement sans une préparation spéciale. De plus, notre français provincial est trop imprégné de sons patois pour qu'il puisse servir de base unique à une transcription phonétique. Chaque correspondant, comparant forcément son patois à son français, croirait le comparer au français de tous, et induirait le collationneur dans une

(1) L'idée de J. Gilliéron fut développée sous un aspect plus étendu par Carl Theodor Gossen, dans son travail *Die Pikardie als Sprachlandschaft des Mittelalters (auf Grund der Urkunden)*, Biel, Graphische Anstalt Schüler, 1942, 170 pages et 14 cartes. Cf. le compte rendu de Louis Remacle, dans la revue *Vox Romanica*, VIII, 1945-1946, pp. 267-272. — Le même auteur a rédigé une *Petite grammaire de l'ancien picard* (X-185 p. dactylographiées), qui paraîtra en 1950 en France. Le 5[e] chapitre porte le titre « Quelques aspects de géographie linguistique ».

erreur inévitable. Il y aurait à craindre en outre que le patois de la traduction ne fût pas le vrai patois du lieu auquel il serait rapporté. Mais surtout, ce serait un vrai hasard si avec une quarantaine de phrases contenant trois cents mots, même bien choisis, on arrivait à découvrir les faits les plus intéressants de chaque patois. Si jamais le gouvernement français, qui a le premier, si je ne me trompe, prêté son appui à des recherches sur les patois, mais qui est resté bien en arrière sur ce point, se décidait à favoriser quelque chose d'analogue à l'œuvre de M. Wenker, ceux qui mériteraient l'honneur d'en être chargés devraient procéder tout autrement. Ce n'est pas à des hommes ignorants des matières philologiques qu'ils devraient s'adresser. Ils devraient couvrir le territoire de collaborateurs formés et éprouvés par eux. Ils devraient non seulement étudier la surface, mais encore pousser, dans des endroits choisis, leurs sondages aussi profondément que possible. L'entreprise n'est pas chimérique, mais exige des ressources considérables. A défaut du gouvernement, une association seule, ou les conseils généraux peuvent l'entreprendre. Il est à souhaiter que cette initiative ne se fasse pas trop attendre. Le temps presse, et chaque jour qui s'écoule enlève une part considérable de notre patrimoine linguistique » (p. 152).

L'appel de Gaston Paris. — Jusqu'en 1888, date de l'appel de Gaston Paris, J. Gilliéron n'a pas cessé d'étudier sur place divers patois de France et des régions romanes limitrophes. La preuve en est fournie non seulement par les vingt-trois articles et comptes rendus (voir les n$^{os}$ 3-28, dans M. Roques, *Bibliographie*, pp. 14-16) publiés, mais aussi par l'apparition de la *Revue des patois gallo-romans* (t. I, 1887), publiée en collaboration avec l'abbé Rousselot.

Nul n'était mieux disposé à entendre l'appel de Gaston Paris (1888) que J. Gilliéron, qui avait sans cesse eu l'occasion de reconnaître que les patois s'acheminent vertigineusement vers « l'abîme » (voir l'étude sur le patois de Vionnaz, p. 179).

L'appel de Gaston Paris était conçu en ces termes : « Il faudrait que chaque commune d'un côté, chaque son, chaque forme, chaque mot de l'autre, eût sa monographie, purement descriptive, faite de première main, et tracée avec toute la rigueur d'observation qu'exigent les sciences naturelles » (p. 168). « Que tous les travailleurs de bonne volonté se mettent à l'œuvre ; que chacun se fasse un devoir et un honneur d'apporter au grenier commun, bien drue et bien bottelée, la gerbe qu'a produite son petit champ » (p. 174) (*Les parlers de France*, dans *Revue des pat. gallo-rom.*, t. II, 1888 ; pp. 161-175 ; cf. aussi mon étude pp. 45-50).

Après cette date, onze ans s'écoulent encore jusqu'au commencement de l'enquête sur place par E. Edmont (1897). Dans ses pérégrinations dialectologiques dans le nord de la France, en Normandie et en Bretagne, J. Gilliéron a eu la fortune de trouver à Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-

Calais), l'épicier E. Edmont, doué d'une forte intelligence naturelle et d'une excellente aptitude à saisir les nuances phonétiques des sons et à les transcrire avec une exactitude étonnante (voir pp. 75-80).

Le plan de l'Atlas mûrit peu à peu. La plupart des dictionnaires dialectaux d'alors donnaient des matériaux peu sûrs, sans indication de leur lieu d'origine et de leur exacte valeur sémantique, ayant souvent une prononciation falsifiée. Il est impossible de se faire une idée précise sur l'évolution du langage en prenant comme base seulement ces dictionnaires, très peu comparables entre eux, où les mots sont groupés les uns à côté des autres sans que l'on sache, dans la plupart des cas, s'ils sont morts, en train de mourir ou s'ils vivent encore, sans être touchés d'une « maladie » quelconque. Il faut se diriger vers la réalité ; il faut pénétrer davantage dans le monde même des patois.

La *Notice* (1) nous conduit dans ce « Musée » de la langue française du XIXe siècle. J. Gilliéron ne considère son Atlas que comme « un recueil de matériaux devant servir à l'étude des patois de la France romane et de ses colonies linguistiques limitrophes » (*Notice*, p. 3). Ce recueil « ne donne qu'une faible partie des parlers de 639 communes, alors que la France, à elle seule, en compte 37.000 ! (bien entendu avant la guerre de 1914). Il n'est donc qu'*une modeste ébauche et nous sommes les premiers à reconnaître que l'approximation à laquelle nous avons été condamnés par les circonstances doit impliquer bien des défectuosités dans le tracé que constituent les aires* » (*Notice*, p. 3) (2).

LES PROMOTEURS DE L'ATLAS. — Afin de réaliser ce plan, il fallait avoir l'appui de quelqu'un. Ce fut Gaston Paris lui-même qui prêta la main et jeta dans la balance toute son autorité. « Nous devons proclamer bien haut — dit Gilliéron — que sans lui l'Atlas n'existerait pas. C'est lui qui a plaidé notre cause auprès du Gouvernement. Dans quels termes ? Nous ne le savons. Mais, au Ministère, on nous a accordé, sans la moindre hésitation, tout ce que nous avons demandé » (*ap.* M. Roques. *Bibliographie*, p. 10).

Avec l'aide du Ministère de l'Instruction publique, Gilliéron réussit, en 1897, à envoyer E. Edmont entreprendre les enquêtes sur place. Il faut souligner le fait que le maître « ne demandait rien pour lui et que les dépenses de l'enquêteur Edmont étaient réduites au strict minimum » (M. Roques, *Bibliographie*, p. 10).

(1) *Atlas linguistique de la France, Notice servant à l'intelligence des cartes*, Paris, Champion, 1902, gr. in-8°, 56 pages.

(2) Les critiques faites à l'Atlas semblent trop souvent oublier ces déclarations de J. Gilliéron, reproduites par nous *en italiques*.

**b) Questionnaire.**

Le questionnaire fut composé par Gilliéron à l'aide de mots isolés (« syntactiquement isolés »). Il n'a pas été publié, mais il peut être reconstruit d'après les en-têtes des cartes de l'Atlas, rédigées pour chaque question. Le nombre des questions, à en juger d'après celui des cartes, fut d'environ 1400 au commencement et de 1920 à la fin de l'enquête (voir p. 134). Mais les matériaux recueillis par E. Edmont n'ont pas été publiés entièrement sous forme cartographique (voir p. 135).

Choix des mots. — On apporta un soin spécial au choix des mots : ceux d'*origine récente n'étaient point écartés* « pas plus que ceux que les patois ne peuvent posséder de leur propre fonds et qu'ils doivent au langage littéraire » (*Notice*, p. 4). Gilliéron nous expose ce qui l'a guidé dans son choix : « Il nous importait, en effet, de mettre en lumière la façon dont les parlers populaires se comportent vis-à-vis de cette phalange de mots importés, dans quelle mesure ils les assimilent à leur fonds ancien, à quel degré ils sont en communion avec le langage de Paris et accessibles à toute invasion. Ce sont des témoignages intéressants de leur état vital » (*Notice*, pp. 4-5).

Le groupement des mots, choisis dans le répertoire populaire, fut fait par « *similitude de sens* », en tenant compte plus particulièrement de ceux désignés pour « *établir les lois phonétiques des parlers* » (*Notice*, p. 4).

Afin de saisir la variété du vocabulaire gallo-roman, le questionnaire renferme une certaine quantité de mots, également isolés, que l'auteur savait « *varier en multiples aires* » (p. 5). *On a augmenté le questionnaire pendant l'enquête*, en ajoutant des mots nouveaux pour *combler les lacunes dont on s'était aperçu*, ainsi que pour mettre dans un « rapport plus équitable et plus conforme à notre projet primitif, d'une part le temps pris par l'interrogation (temps ne dépassant pas nos prévisions), et d'autre part le temps consacré à la recherche *d'un lieu* et d'*un sujet* favorables (les excédant, celui-ci, de près de moitié) » (*Notice*, p. 6).

Il est vraiment étonnant que ces détails donnés par Gilliéron lui-même échappent aux personnes qui critiquent encore aujourd'hui le questionnaire de l'Atlas linguistique français.

Les phrases. — A côté de mots isolés, le questionnaire comprenait *une centaine de phrases* fort peu compliquées et d'*allure rustique*. Grâce à ces phrases, on peut obtenir un coup d'œil d'ensemble quasi complet sur les formes régulières du verbe.

L'étude des mots en phrases est « d'un intérêt capital ». Gilliéron affirme à bon droit que souvent « *une phrase est le creuset d'où sort le mot isolé* », et que « des mots sortent de ce creuset avec les traces de

l'usure ou de l'encroûtement » (*Notice*, p. 5). La signification de la plupart des mots ne peut être connue que par une phrase. Il y a des mots qui ont plusieurs sens et, si l'on ne demande que « l'*équivalent du type français* », on s'expose « à n'en obtenir qu'un à-peu-près sémantiquement insuffisant ». On pourrait conclure de là qu'un questionnaire devrait se composer *uniquement* de phrases « immobilisant un mot dans l'une de ses acceptions ». Théoriquement, un tel questionnaire pourrait donner des résultats satisfaisants, mais en pratique, il nous réserverait bien des surprises ; car, en appliquant ce système — dit Gilliéron — « nous aurions, bien plus que cela n'a eu lieu, été dupes de l'arbitraire momentané des sujets interrogés, nous aurions présenté au lecteur des discordances du modèle français, qu'il aurait, exclusivement à d'autres formes, attribuées au patois, alors qu'elles n'auraient été que le fait d'une momentanéité en même temps que d'une individualité » (*Notice*, p. 5).

Ceux qui affirment que l'Atlas linguistique français ne nous offre pas une très riche flore sémantique ne doivent pas oublier la déclaration de J. Gilliéron : Il faut « se rappeler que si, dans la recherche des mots isolés, la vérité sémantique a quelque peu souffert, c'est au grand profit de la concordance formelle entre le français et le patois ; et que, d'autre part, ce mode d'enquête amenait beaucoup plus facilement et naturellement les synonymes ou concurrents des mots demandés » (*Notice*, p. 6).

Herbier. — Pour la récolte des noms de plantes, E. Edmont se servit d'un *herbier* (*Notice*, p. 4, note 1). Il ajouta de vive voix des indications supplémentaires, quand il le jugea nécessaire, connaissant fort bien *les mœurs de la campagne, ainsi que les animaux et les plantes*. Nous sommes convaincu qu'E. Edmont lui-même a dû reconnaître qu'un paysan, de même qu'un intellectuel, se trouvent bien embarrassés lorsqu'on leur demande le nom d'une plante qu'on voit d'ordinaire dans un jardin ou dans un champ, mais non pressée et fixée sur le carton d'un herbier. Il est également sûr qu'Edmont a dû ajouter maintes fois des explications supplémentaires afin de pouvoir obtenir une réponse exacte. Il est regrettable que tous ces détails de son interrogatoire échappent à notre connaissance, et ne nous permettent pas de juger avec plus de précision les résultats, c'est-à-dire les réponses recueillies.

L'interrogatoire et l'enregistrement des réponses. — Le questionnaire fut rédigé en français et l'interrogation fut faite également en français et non en patois. Il était nécessaire de se servir du français, parce que lui seul possède « l'immense avantage d'être familier à tous ». Il est indéniable que les sujets questionnés furent influencés dans une certaine mesure par la façon de parler de l'enquêteur. Ici aussi, il ne faut pas pousser trop loin cette affirmation, car il y a des informateurs

très conscients qui ne se laissent pas influencer par une langue littéraire et qui, au contraire, essayent de démontrer la différence par l'emploi des mots appartenant à leur patois.

L'originalité de l'enquête de Gilliéron consistait dans l'intention de l'auteur de mettre à la disposition du linguiste *des matériaux purs et exempts de toute retouche*, « de véritables instantanés du langage » (p. 7). C'est pourquoi E. Edmont, fidèle à la consigne reçue de J. Gilliéron, n'a aucunement modifié les réponses entendues et s'est bien gardé de *réitérer* une question que le sujet n'avait pas saisie du premier coup. La réponse était enregistrée telle quelle. « Les réponses que nous reproduisons dans nos cartes, dit Gilliéron, représentent toujours l'inspiration, l'expression première de l'interrogé, une traduction de premier jet. On verra par la suite que nous avons pris soin de distinguer par un signe particulier les formes recueillies en réponse à une seconde question posée en vue d'obtenir une équivalence directe ou plus directe » (*Notice*, p. 7).

Une fois les matériaux recueillis par E. Edmont, *toute revision*, tout *complément étaient sévèrement exclus*. Le patois d'une commune était recueilli dans un cahier spécial. La couverture du cahier donnait les indications géographiques et le numéro de la commune. L'interrogatoire terminé, le cahier était expédié pour être dépouillé. La condition essentielle, que J. Gilliéron avait particulièrement à cœur de respecter au cours de ces enquêtes, était la sincérité et l'*exactitude des réponses* (p. 7).

CRITIQUES APPORTÉES AU QUESTIONNAIRE. — On a fait de nombreuses objections au questionnaire de l'*ALF* : qu'il était incomplet, qu'il omettait des mots du plus haut intérêt, qu'il n'a pas tenu compte de la vie sociale tellement différente dans les diverses contrées de la France (1). Gilliéron lui-même reconnaît d'ailleurs —, « qu'il aurait dû être non seulement doublé, mais quadruplé, décuplé » (J. Gilliéron, *Étude de géographie linguistique, Pathologie et thérapeutique verbale*, I, Neuveville, Beer-

(1) Voir, à ce sujet, surtout : G. MILLARDET, *Linguistique et dialectologie romane, Problèmes et méthodes*, Montpellier-Paris, 1923, pp. 30 et ss.; A. DAUZAT, *La géographie linguistique*, Paris, Flammarion, 1944, pp. 7 ss. ; V. BERTOLDI, *Questioni di metodo nella linguistica storica*, Napoli, 1939, pp. 28-32; A.-L. TERRACHER, *Géographie linguistique, histoire et philologie*, dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXIV (1923-1924), pp. 259 et ss. ; V. BERTOLDI, *La parola quale testimone della storia*, Napoli, R. Pironti, 1945, pp. 34-38; W. v. WARTBURG. *Problèmes et méthodes de la linguistique*, Paris, Presses universitaires, 1946, pp. 133 ss. ; K. JABERG, *Aspects géographiques du langage*, Soc. de publ. romanes et françaises, XVIII, Paris, Droz, 1936, pp. 17 et ss.; ID., dans *Vox Romanica*, VII (1943-1944), pp. 282-283, et la bibliographie donnée par ces études ; Oscar BLOCH, *J. Gilliéron et l'Atlas linguistique de la France*, dans *La revue de Paris* (extrait du nº du 1er février 1929, 16 p.) ; ID., *La dialectologie gallo-romane*, où l'auteur défend l'ALF (dans les *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, III, 1935, pp. 25-41).

stecher, 1915, pp. 45-47). Les moyens financiers lui firent défaut, car, dit-il, « nous sommes allés jusqu'aux extrêmes limites de ce qui était exécutable à cet égard ». Même une fois l'enquête terminée, J. Gilliéron nous confesse l'embarras dans lequel il se trouvait quand il lui fallait décider ce qui aurait pu être retranché pour céder le pas à d'autres exigences. La situation était d'autant plus pénible au moment où il ignorait totalement ce que contiendraient les réponses. Même s'il avait composé un second questionnaire, ce nouveau modèle lui aurait encore ménagé bien des surprises désagréables. Voici la réponse mordante de J. Gilliéron aux critiques de ses adversaires : « Le questionnaire... pour être sensiblement meilleur, aurait dû être fait après l'enquête » (*Pathologie et thérapeutique verbale*, p. 45).

**c) Enquêteur.**

Pour réaliser son plan, J. Gilliéron choisit comme collaborateur le brave enquêteur de Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais), EDMONT EDMONT, dont les qualités d'objectivité et la finesse de l'ouïe furent reconnues même par les adversaires les plus acharnés de l'*ALF*. Le *Lexique de Saint-Pol* (voir p. 75) marque une date dans l'histoire de la dialectologie française par l'exactitude de la notation phonétique, la richesse des vocables recueillis et l'acuité dont l'enquêteur a fait preuve en recueillant les matériaux. Il nous semble que la contribution d'E. Edmont à la réalisation de l'*ALF* fournit la preuve qu'il faut avant tout un don linguistique, et ensuite seulement des connaissances sur l'évolution du langage humain, pour être un bon enquêteur.

En confiant ce travail à un homme sans aucune préparation philologique, J. Gilliéron s'est inspiré du principe que « l'Atlas ne devait pas être l'œuvre d'un linguiste ; s'il était l'œuvre d'un linguiste ou de nous-même, il ne présenterait pas les mêmes garanties de désintéressement et serait un bloc déjà dégrossi en vue d'une œuvre encore indéfinie » (*Généalogie des mots désignant l'abeille d'après l'Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion, 1918, p. 3). De la sorte, l'ALF est, comme l'auteur le désirait, « un recueil de matériaux enregistrés par un homme qui ne fut ni philologue, ni linguiste, et dont l'oreille nous donnait toutes les garanties désirables ».

En recueillant les matériaux de l'Atlas, E. Edmont n'a été étonné de rien, n'a distingué « ni l'invraisemblable du vraisemblable, ni l'impossible du possible » (*Généalogie*, p. 3, note 1) ; il n'a fait qu'enregistrer des *réponses instantanées*. L'instantanéité est une condition fondamentale, « précisément », dit Gilliéron, « ce à quoi nous tenons le plus, ce qui distingue le mieux l'Atlas de tous les matériaux utilisés jusqu'ici, ce qui est une sauvegarde à nous qui l'utilisons » (*Généalogie*, p. 4). Une preuve de la confiance que Gilliéron accorde aux matériaux d'Edmont

nous est fournie par cette déclaration : « C'est à ce gage de sincérité que, de notre part, nous avons sacrifié les nombreux matériaux que nous avons recueillis autrefois dans tout le nord de la France, en Normandie, en Bretagne, en Suisse, en Savoie, en Dauphiné. Il n'en a rien été publié — ou si peu que rien — et il n'en sera rien publié parce qu'ils ne nous inspirent plus qu'une confiance très relative » (*Pathologie et thérapeutique*, p. 45).

La valeur des matériaux de l'ALF repose sur le respect des principes d'enquête fixés par Gilliéron et sur l'exactitude de la notation des réponses de la part d'E. Edmont. A ce sujet, le maître affirme : « Pour démontrer la sûreté de son audition et de sa notation phonétiques, nous tenions depuis longtemps en réserve une douzaine de faits pour le jour où se présenterait quelque chose de plus sérieux que de vagues soupçons servant à excuser l'impuissance où l'on s'est trouvé de lire une carte de l'Atlas... Notre attente a été longue et vaine jusqu'ici » (*Généalogie*, p. 9).

La plupart des dialectologues français et étrangers ont reconnu que l'oreille de E. Edmont était excellente, qu'elle avait été affinée par une éducation phonétique.

Critiques sur les notations d'Edmont. — Il y a toutefois parmi les notations d'Edmont certaines erreurs de transcription ou d'interprétation des différents sons rencontrés au cours des enquêtes (voir, à ce sujet, G. Millardet, *Ling. et dial. rom.*, pp. 36 ss.). Ces défauts peuvent être attribués en partie à Edmont lui-même et surtout aux sujets interrogés qui n'étaient pas toujours originaires du pays, bien qu'ils l'affirmassent (cf. A. Dauzat, *La géographie linguistique*, pp. 10 ss.).

Les critiques ont été faites assez souvent en tenant compte d'un seul cas. Il faut, à mon avis, examiner tous les matériaux d'un village avant de faire la critique, car il arrive souvent que l'enquêteur ne saisit pas dès le commencement les différentes nuances phonétiques ; c'est seulement au cours de l'enquête qu'il s'en rend compte. Toute retouche étant interdite ou du moins peu recommandable, on reconnaît souvent des différences entre les premiers enregistrements des réponses et les enregistrements postérieurs. Afin d'éviter ce grave inconvénient, j'ai personnellement toujours commencé mes enquêtes par la partie introductoire du questionnaire (voir p. 720) ; l'enregistrement de ces réponses réclamait au moins deux heures de travail sans interruption.

Remarques de Karl Jaberg. — Les constatations faites, à ce sujet, par K. Jaberg (dans *Romania*, L, 1924, 53e année, p. 282) méritent d'être reproduites en entier : « J'ai fait au point 969 de l'*ALF* (L'Etivaz) un relevé dialectologique d'après un questionnaire en partie identique à celui de M. Gilliéron. En comparant les notations de M. Edmont et les

miennes pour un certain nombre de mots contenant la diphtongue *ai* (résultant de *ē* et *ĕ* latins toniques, libres ou suivis de *ct*, ou du suffixe *-ariu, -a*) je constate des différences assez considérables ; ma notation est bien plus régulière, j'ai noté presque toujours *ài* à l'intérieur du mot, *àé* à la finale : M. Edmont a noté plusieurs fois *àè* à l'intérieur ; la monophtongue *è* figure très rarement dans mes matériaux, parfois je l'ai notée d'abord pour la corriger ensuite d'après une seconde réponse : elle est très fréquente à la finale dans les notations de M. Edmont. Qui a raison, M. Edmont ou moi ? Après avoir fait la part de ce qu'il y a d'arbitraire dans toutes les notations phonétiques, de ce qui est dû à l'insuffisance de notre oreille ou à l'autosuggestion (qui sans doute a été plus forte chez moi que chez M. Edmont), je crois pouvoir affirmer que nous avons raison tous les deux : ce que donne M. Edmont, c'est la prononciation accidentelle de la « parole », un peu exagérée peut-être, tandis que ma notation, grâce à un séjour plus prolongé dans la région et grâce aux retouches des sujets que j'ai provoquées, se rapproche de l'idéal phonétique de la « langue ». Je crois pouvoir affirmer qu'un patoisant invité à transcrire son patois n'hésiterait pas un moment à rendre partout le son en question par le même signe (*ai* probablement) dans les mots où je l'ai noté par *ai* ou par *àé*, ne se rendant pas compte de la différence notée par moi, et qu'il renierait énergiquement les *è* de M. Edmont dont je ne conteste aucunement l'authenticité ».

Les gens du métier. — J. Gilliéron se déclare contre les spécialistes dans les enquêtes linguistiques, car « sciemment ou inconsciemment, ils prévoient, retouchent, rectifient, ajustent, en un mot leur cerveau travaille même lorsqu'ils lui imposent le silence, alors que seule l'oreille doit être en jeu » (*Pathologie et thérapeutique*, p. 45).

Cette affirmation ne peut pas être contredite par les gens de bonne foi, car il est sûr qu'un linguiste prévoit la forme phonétique des réponses et qu'il est souvent étonné s'il ne la constate pas. Le seul remède à ce mal est la *discipline* qu'on s'impose et l'idée qu'on ne sert pas ses préoccupations scientifiques personnelles. Il faut enregistrer les réponses telles quelles, même lorsqu'elles semblent ne pas être exactes ou réelles (voir, à ce sujet, mon article dans *Revue de Linguistique romane*, t. IX, 1933, pp. 105-106).

Les affirmations de K. Jaberg, à ce sujet aussi, sont de la plus grande importance : « Plus un dialectologue se familiarise avec un patois, plus il est porté à substituer à la réalité des impressions acoustiques le type idéal de prononciation qui n'a qu'une réalité potentielle. Cela est presque inévitable, non pas seulement parce que les personnes qu'il interroge lui indiquent de préférence des formes correspondant au type idéal et parce que l'acuité de la perception s'émousse à entendre répéter les mêmes mots, mais aussi parce que, voulant codifier l'usage, il fait un triage

entre ce qu'il considère comme régulier et ce qu'il considère comme irrégulier. Plus il aura de flair linguistique, plus sa conception du type idéal d'un patois se rapprochera de celui du patoisant lui-même. Cela n'arrive pas seulement au linguiste qui aborde l'étude d'un patois avec l'idée préconçue, combattue avec tant de vigueur et avec de si bonnes raisons par M. Gilliéron, à savoir qu'il y trouvera une belle régularité phonétique, cela arrive à tout le monde. Nous ne réussissons à saisir et à dominer la multiplicité des faits phonétiques qu'en les classant, et qui étudie la phonétique d'un parler quelconque, tend tout naturellement à la classification qui lui en facilite l'étude et qui existe dans le cerveau même du parlant » (*Romania*, L, 53e année, 1924, pp. 281-282).

**d) Choix des localités.**

Le choix des localités ne fut pas effectué d'*après un plan* bien établi. D'après les propres déclarations de Gilliéron, il s'agissait seulement *de faire traduire le questionnaire* dans un certain nombre de lieux *à distance à peu près égale* les uns des autres, en évitant ceux qui pouvaient se recommander à l'attention du linguiste par des particularités ou des singularités ou se prévaloir d'un titre quelconque (*Notice*, p. 4). Dans chaque département furent étudiées en moyenne cinq localités.

J. Gilliéron a renoncé à l'étude du langage des *villes*, sans doute parce qu'en France la plupart des villes ont abandonné le patois. K. Jaberg soutient (*Aspects géographiques*, p. 23) qu'il aurait pu « se contenter du français provincial, quelquefois dialectal, qui se parle dans les couches inférieures de la population citadine ».

Les 639 (1) localités étudiées appartiennent aux parlers gallo-romans, *à l'exception de deux points* (899 et 990) qui sont de langue italienne. Elles forment un réseau dont les mailles sont à peu près égales et qui s'étend sur tout le territoire de la France, sur la Belgique romane, la Suisse romande, les îles Normandes, la Vallée d'Aoste et les Vallées Vaudoises de l'Italie. On ne fit pas d'enquête dans les localités romanes du département de la Moselle, le Val d'Aran, le Piémont, ni auprès des colonies gallo-romanes de l'Italie Méridionale, de la Roumanie (dans le Banat), de l'Afrique du Nord et de l'Amérique du Nord, etc.

Les points fixés d'avance ne furent toutefois pas définitifs ; leur nombre restait sujet à une *revision* lorsque le changement était imposé par les constatations faites sur place (*Notice*, p. 4).

L'itinéraire d'Edmont, publié dans la *Notice* (pp. 25-28), rend possible un contrôle des matériaux et de la notation de l'enquêteur. La *No-*

(1) Le nombre de localités étudiées est bien de 639 ; Gilliéron répète ce chiffre dans la *Notice* (cf. pp. 3, 10, 11). Les auteurs qui ne donnent que 638 localités ont examiné d'une façon superficielle la *Notice* en regardant seulement la page 28 (où figure le numéro 638), sans s'apercevoir qu'à la page 25 on trouve un numéro 89 bis.

*tice* nous apprend les difficultés surmontées par E. Edmont au cours de ses nombreux déplacements, étant donné qu'il faisait son itinéraire en *zigzag*, afin d'échapper à l'influence des sons rencontrés dans un patois sur ceux appartenant à un autre parler. J. Gilliéron et son collaborateur ne reculèrent devant aucun obstacle, toujours préoccupés de recueillir des matériaux qui puissent inspirer au linguiste une confiance absolue.

Durée des enquêtes. — E. Edmont parcourut les 639 localités *quatre années* durant, de 1897 à 1901 inclusivement, enregistrant plus d'un million de réponses.

Les enquêtes ont commencé au mois d'août 1897, et, en plus de cent cinquante jours, E. Edmont avait exploré 67 localités, malgré les difficultés de transport de cette époque. Il a donc dû étudier le parler d'une localité pendant plus de deux jours, y compris son déplacement.

Presque le même temps fut consacré aux enquêtes pendant les années suivantes. En effet, Edmont explora, durant toute l'année 1898, un total de 182 localités. La durée pour l'exploration d'un point se réduit donc à un peu moins de deux jours. A partir de 1899, le temps consacré à une enquête fut un peu plus long, car le questionnaire augmenta (voir p. 117) : en 1899, Edmont étudia 156 localités ; en 1900, seulement 136 localités et en 1901, le reste, c'est-à-dire 96 localités (*Notice*, pp. 25-28).

Ceux qui connaissent la signification de ce travail sans relâche pendant presque cinq ans ne peuvent qu'admirer sincèrement cette activité. A ce titre, on peut placer Edmont parmi les personnes qui ont apporté les plus importantes contributions à l'étude de la langue française et, en général, à la linguistique romane.

Le court laps de temps dans lequel se réalisa l'enquête nous offre des matériaux presque simultanés, on peut même dire des *instantanés* de l'état linguistique de la France à la fin du siècle passé, et par ce fait les études gagnent beaucoup au point de vue de la précision.

Critiques. — Il est facile de constater aujourd'hui, après la publication de nombreux travaux dialectaux, accomplis un peu partout en Europe, qu'une répartition égale des points d'une enquête ne correspond pas toujours à la réalité linguistique. Dans les régions où les différences linguistiques sont plus accentuées, les communes explorées auraient dû être plus nombreuses. Dans la plaine, où les communications sont plus faciles, par conséquent l'unité linguistique plus nette, on n'a pas à visiter autant de localités que dans les parties montagneuses, où les communications sont plus difficiles et les établissements humains plus éloignés du rayon de l'influence citadine. On peut dire qu'il aurait fallu multiplier les points d'enquête autour des villes, centres d'irradiations linguistiques, de même qu'à la frontière de deux langues ou dans les localités où on parle deux ou plusieurs langues d'origine différente, etc.

En ce qui concerne la simultanéité des matériaux, on reconnaît aujourd'hui qu'il y a une grande différence entre les patois étudiés ; dans certaines régions le patois est une réminiscence, dans d'autres il est parlé seulement par les vieux du village et, enfin, dans d'autres localités il est employé couramment. Pour tenir compte de cette situation, W. v. Wartburg (*Bibliographie des dictionnaires patois*, Paris, Droz, p. 20 ; cf. aussi A. Dauzat, *La géogr. ling.*, pp. 13-14) estime qu'il aurait fallu « demander les réponses en français régional là où le patois n'était déjà plus qu'un souvenir ». Mais, même si on peut soupçonner d'avance cette situation, il sera toujours assez difficile de déterminer le degré de disparition d'un patois, car son emploi est fonction des individus.

**e) Choix des informateurs.**

Les informations sur les sujets interrogés sont assez réduites par rapport à celles qu'on donne aujourd'hui dans les Atlas linguistiques.

Les enquêtes faites plus tard en France ont pu établir que certains sujets n'étaient pas originaires de la localité étudiée et qu'ils ne maniaient pas bien le patois dont ils témoignaient, etc. Parfois la personne interrogée ne connaissait pas les termes techniques de divers métiers, ou elle les connaissait d'une manière erronée (cf. A. Dauzat, *La géogr. ling.*, pp. 11-13).

Un examen plus attentif des données concernant les sujets, publiées dans la *Notice* (pp. 29-55), nous fait croire qu'Edmont a dû surmonter de grosses difficultés pour trouver des informateurs. Afin de mener sa tâche à bien, il a dû faire appel au concours de personnes qui, d'après les informations données par lui-même, n'étaient pas en mesure de bien connaître le parler local. Mon affirmation est basée surtout sur l'examen de l'occupation de ces témoins (voir plus bas).

Nombre des informateurs. — Pour la plupart des localités explorées (environ 550 points), ce fut *une seule personne qui donna toutes les réponses* (c'est-à-dire les traductions des demandes du questionnaire).

Dans *plus de soixante-dix localités*, Edmont interrogea *deux personnes*, qui étaient, d'ordinaire, le mari et sa femme ou deux membres de la même famille. Lorsqu'il s'agissait d'un vieillard comme premier témoin, le second était presque toujours une personne plus jeune.

Il est cependant regrettable que nous ne puissions distinguer, sur les cartes de l'Atlas, les réponses données par des personnes d'âge parfois très différent.

Il y a aussi quelques localités dont le parler fut enregistré à l'aide de *trois informateurs* (points 10, 146, 199, 318, 368 et 685).

Enfin, dans deux localités, on a interrogé quatre personnes (179 et 404).

Pour quelques points (177, 247, 263 et 282), Edmont n'indique pas les informateurs.

Degré d'instruction. — Nous sommes mal renseignés sur le degré d'instruction des informateurs. Edmont ne mentionne que trois hommes illettrés (points 7, 104 et 467) et deux femmes (258, 355).

Le nombre des personnes instruites fut assez grand, à en juger d'après l'occupation des témoins qui est presque toujours indiquée.

Occupation des informateurs. — J'ai groupé les témoins de l'Atlas, à ce sujet, en deux catégories : 1° Personnes dont l'occupation suppose une instruction secondaire ; 2° Personnes dont l'occupation pourrait indiquer seulement une instruction élémentaire.

1° La première catégorie. — Les témoins pour plus de *deux cents* localités (presque un tiers du total) sont des personnes qui ont dû avoir une bonne instruction ; ce sont les intellectuels des localités, considérés par presque tous les enquêteurs contemporains comme de mauvais informateurs (cf. l'index de mon étude).

Je crois qu'Edmont a dû faire appel à ces personnes parce qu'il n'avait pu obtenir le concours des gens du cru plus occupés par leurs travaux.

Il y a, en premier lieu, *les représentants de la mairie*, pour 77 localités : *le maire* (points 36, 75, 89, 103, 114, 153, 267, 416, 795, 979), *l'adjoint au maire* (58, 102, 262, 691), *le secrétaire de la commune ou de la mairie* (52, 183, 184, 186, 189, 290, 291, 292, 425, 465, 494, 514, 616, 643, 648, 658, 672, 684, 689, 706, 707, 709, 711, 718, 727, 748, 763, 766, 778, 779, 786, 796, 810, 816, 817, 818, 822, 824, 825, 830, 842, 861, 862, 872, 885, 888, 889, 908, 912, 913, 944, 967, 971, 990, 991), *l'employé de la mairie* (476, 690, 694, 776, 797, 855, 893, 899).

En second lieu se trouvent *les représentants de l'École élémentaire* (en fonction ou en retraite), pour 58 localités : *l'instituteur* (4, 12, 13, 16, 25, 28, 43, 54, 55, 64, 72, 167, 204, 246, 249, 268, 303, 316, 321, 327, 351, 367, 400, 462, 525, 528, 638, 685, 693, 705, 716, 733, 735, 737, 764, 792, 815, 821, 876, 877, 906, 945, 963, 966, 975, 982, 986, 988), *le beau-père de l'instituteur* (140), *l'instituteur-adjoint* (610, 614, 669, 715, 717, 813, 897), *le directeur de l'École communale* (278) et *l'ancien inspecteur primaire* (875).

Il y a toujours des intellectuels pour un bon nombre de localités. Ceux-ci ont les fonctions suivantes : *greffier de la justice de paix* (208, 628, 728, 729, 760, 814, 857, 867, 879), *petit rentier* (46, 108, 117, 144, 230, 343), *petit propriétaire* (40, 777, 798, 807, 827), *notaire* (70, 878, 973, 978) et *clerc de notaire* (107, 338, 686, 791, 793).

Les autres fonctions, rencontrées sporadiquement, sont les suivantes : *agent d'assurances* (397, 757, 852), *agent de police* (199), *avocat* (989), *bibliothécaire de la ville* (758), *chantre de paroisse* (21), *chef de gare* (71), *chef de musique* (780), *commerçant* (882), *correspondant de journaux* (657, 743, 773), *élève d'École normale* (965), *étudiant* (680, 886), *séminariste* (943), *employé de bureau* (849, 884), *employé de chemin de fer* (19), *employé de commerce* (768), *fermier* (128), *géomètre* (227, 947), *géomètre-arpenteur* (118), *gendarme retraité* (190, 415), *hôtelier* (61, 675, 790, 902), *ancien maître d'hôtel* (399),

*ex-professeur* (182), *professeur de gymnastique* (972), *principal de collège en retraite* (713), *ancien chef d'institution* (720), *receveur buraliste* (493, 753, 883), *régent* (73), *régent retraité* (62), *régisseur d'un domaine* (873), *vétérinaire* (896), *vigneron-propriétaire* (148).

Il est bien normal que ces personnes ne possèdent pas suffisamment de connaissances sur le patois de la localité explorée (1).

2° La seconde catégorie. — Les personnes de cette catégorie ne doivent pas avoir eu une instruction supérieure, à en juger d'après leur occupation. Leur nombre en est de 341 (les femmes exceptées ; voir plus bas).

On peut, dans ce cas aussi, reconnaître l'efficace appui des autorités locales. C'est grâce à cet appui que le nombre des gardes champêtres fut si grand.

Les professions suivantes sont le mieux représentées : *cultivateur* pour 36 points (23, 30, 45, 47, 106, 120, 162, 170, 173, 176, 209, 266, 276, 286, 313, 325, 334, 446, 453, 515, 517, 609, 624, 665, 687, 704, 762, 851, 924, 927, 928, 935, 946, 964, 976, 985) ; *petit cultivateur* pour 16 points (20, 31, 33, 65, 143, 154, 156, 174, 180, 241, 356, 458, 507, 540, 752, 987) ; *garde champêtre* pour 46 points (6, 44, 66, 105, 126, 175, 181, 185, 195, 239, 245, 248, 251, 253, 255, 258, 259, 280, 306, 307, 349, 361, 393, 405, 466, 504, 521, 523, 527, 600, 724, 759, 771, 802, 803, 837, 865, 868, 874, 903, 904, 907, 918, 919, 950, 954) ; *ouvrier* pour 31 points : ouvrier (76, 158), ouvrier agricole (60, 86, 115, 121, 232, 281, 377, 484, 645), ouvrier boulanger (358, 956), ouvrier boutonnier (69), ouvrier carrier (359), ouvrier cordier (371), ouvrier gantier (940), ouvrier lunetier (938), ouvrier maréchal (512, 601), ouvrier mécanicien (679), ouvrier mineur (7, 840), ouvrier mouleur (88), ouvrier peintre (345), ouvrier du port (376), ouvrier tailleur (460), ouvrier teinturier (606), ouvrier tisseur (295), ouvrier typographe (191), ouvrier verrier (glacier) (800) ; *journalier* pour 22 points (38, 110, 130, 150, 206, 226, 363, 378, 394, 407, 440, 448, 467, 641, 647, 653, 659, 708, 783, 794, 937, 958) ; *aubergiste* pour 18 points (10, 35, 51, 101, 109, 336, 339, 463, 481, 531, 603, 615, 668, 683, 801, 808, 898, 955) ; *cordonnier* pour 15 points (315, 445, 485, 513, 518, 617, 650, 676, 692, 710, 722, 809, 841, 933, 942) ; *ménager* pour 13 points (192, 238, 257, 265, 299, 411, 412, 417, 421, 429, 508, 510, 536) ; *cafetier* pour 9 points (5, 22, 87, 279, 548, 637, 753, 812, 926) ; *maréchal-ferrant* pour 9 points (3, 74, 155, 202, 482, 746, 921, 980, 981) ; *appariteur*, pour 8 points (165, 621, 772, 784, 787, 844, 853, 887) ; *facteur rural* en fonction ou retraité, pour 7 points (42, 330, 505, 611, 678, 703, 936) ; *menuisier*, pour 7 points (354, 630, 634, 829, 836, 895, 915) ; *vigneron*, pour 7 points (14, 113, 135, 219, 406, 408, 916).

Les autres occupations, moins bien représentées, méritent elles aussi d'être signalées, afin de faire mieux voir le milieu d'où proviennent les matériaux linguistiques de l'Atlas.

(1) Cf. aussi les remarques faites par Mgr Gardette, *Géographie phonétique du Forez*, p. 166, note 1.

Les personnes interrogées pratiquaient les métiers suivants : *apiculteur* (977), *berger* (298), *boulanger* (59), *bourrelier* (871), *bûcheron* (104, 217, 270, 695), *cabaretier* (188, 193), *cabaretier-débitant de tabac* (471), *cantonnier* (433, 714), *cantonnier de chemin de fer* (57), *cantonnier garde champêtre* (235, 370), *chapelier restaurateur* (618), *charpentier* (409, 608), *charron* (275, 475, 533, 920), *cocher* (636), *coiffeur* (519, 667, 681, 750), *coiffeur-cafetier* (804), *commissionnaire* (293, 959), *concierge* (261), *concierge du palais de justice* (605), *courrier* (398), *courrier de la poste* (340), *crieur public* (863), *débitant de boissons* (122, 451), *débitant de tabac* (8), *domestique* (914), *épicier-boulanger* (387), *épicier-grainetier* (922), *épicier-mercier* (435), *fabricant de tiges de chaussures* (619), *forgeron* (49, 931), *garçon brasseur* (272), *garçon d'écurie* (56, 612, 699), *garçon d'hôtel* (549), *horloger* (712), *maçon* (479, 529, 602, 702), *manouvrier* (67, 328, 697, 968), *marchand épicier* (811), *marchand de journaux* (806), *petit mercier* (741), *métayer* (909), *meunier* (50), *moissonneur* (296), *négociant* (196), *lithographe* (649), *pêcheur* (396, 535, 604), *perruquier* (17), *porteur de contraintes* (957), *porteur de journaux* (626), *relieur* (26), *rhabilleur* (939), *sabotier* (509, 607), *sacristain* (41, 347, 459), *saunier* (478), *scieur de long* (838), *sellier-cabaretier* (264), *tailleur* (656, 664, 819), *tonnelier* (414, 447), *tanneur* (187), *teilleur de lin* (277), *tisserand* (271, 483), *tisseur* (911), *tourneur en bois* (781), *valet de meunier* (486) et *vannier* (179) (1).

Les femmes. — Sur un total de presque 700 personnes, il y a plus de 60 femmes, dont plus de trente ont collaboré à l'enquête en qualité de second témoin (le premier étant un homme).

Pour 52 localités, les principaux témoins sont des femmes, souvent aidées par un membre de leur famille.

Occupation des femmes. — D'après l'occupation, on peut grouper les femmes aussi en deux catégories :

1° Des femmes (au nombre de 26) dont l'occupation nous fait supposer une instruction un peu supérieure à celle du bas peuple.

C'est le cas pour : la *femme de l'instituteur* (points 169, 210, 283, 470, 719, 953), *la fille* (418) ou la *parente de l'instituteur* (419) ; la *femme du secrétaire communal ou de la mairie* (197, 318, 847, 869) ; la *femme du pasteur* (992) ou d'*un gendarme retraité* (198) ; la *femme d'un employé du casino* (696) ; une *hôtelière* (427, 826) ; une *maîtresse d'hôtel* (662, 744) ; la *fille d'un hôtelier* (894) et, peut-être, la *fille* (688), la *belle-fille* (638) ou la *belle-sœur d'un aubergiste* (678) ; une *cabaretière* (288) ; une *cabaretière-cultivatrice* (450) et la *tante d'un maître d'hôtel* (32).

2° Des femmes dont l'occupation ne suppose tout au plus (nous sommes à la fin du XIX^e siècle !) qu'une instruction limitée à l'École élémentaire.

(1) Edmont n'a pas indiqué l'occupation des témoins de 32 localités : 27, 48, 63, 124, 132, 146, 147, 163, 164, 171, 177, 242, 247, 263, 273, 274, 282, 368, 401, 404, 461, 503, 506, 674, 682, 782, 785, 833, 864, 901, 905, et 969.

C'est le cas pour les informatrices désignées par les termes : *couturière* (68, 77, 194) ; *cultivatrice* (285, 287) ; la *femme d'un cantonnier* (443), d'*un garde champêtre* (160, 311) et d'*un ouvrier carrier* (355) ; *femme de journée* (53, 133) ; *journalière* (24, 78) ; *laitière* (917) ; *lavandière* (166) ; *lessiveuse* (297) ; *ménagère* (11, 288, 423, 805) ; *servante* (1, 511) ou *servante d'hôtel* (85, 635).

On ne peut pas déterminer l'occupation lorsque Edmont s'est contenté de donner des informations trop sommaires, comme les suivantes : *une jeune fille* (294) et *une vieille femme* (178, 289).

L'ÂGE DES INFORMATEURS. — Nous disposons de renseignements sur l'âge de 683 informateurs. La situation est la suivante : *vingt-huit* personnes ont entre 15 et 20 ans ; *trente-quatre*, entre 21 et 25 ans ; *soixante-dix-huit*, entre 26 et 30 ans ; *soixante-douze*, entre 31 et 35 ans ; *cent vingt-neuf*, entre 36 et 40 ans ; *soixante-quinze*, entre 41 et 45 ans ; *quatre-vingt-onze*, entre 46 et 50 ans ; *trente-six*, entre 51 et 55 ans ; *soixante-neuf*, entre 56 et 60 ans ; *vingt-quatre*, entre 61 et 65 ans ; *trente*, entre 66 et 70 ans ; *huit*, entre 71 et 75 ans ; *cinq*, entre 76 et 80 ans (points 114, 158, 242, 466, 913) et *quatre*, entre 81 et 85 ans (points 27, 63, 285 et 905).

Pour le point 294, les réponses furent données par une jeune fille de 13 ans, très intelligente et par sa mère (*Notice*, p. 38) ; pour le point 368, par « trois gars d'une douzaine d'années, très intelligents, choisis par l'instituteur » (*Notice*, p. 40) et pour le point 404, par « quatre garçonnets d'une douzaine d'années, originaires de deux ou trois écarts éloignés d'env. 1 kil. de la commune, et un instituteur adjoint, env. 25 ans, originaire de la région » (*Notice*, p. 41) (1).

On pourrait facilement dresser une liste des points dont *les témoins n'étaient pas originaires de la localité explorée*, mais y habitaient au moment de l'enquête (cf. 28, 54, 63, 107, 267, 268, 278, 303, 321, 367, 400, 458, 462, 514, 525, 685, etc.) ou une autre indiquant les informateurs qui ne demeuraient plus dans la localité explorée, mais y étaient nés (cf. 70, 475, 483, 509, 529, 549, 619, 635, 697, etc.).

E. Edmont nota sa propre prononciation pour le parler de Saint-Pol-sur-Ternoise (ville et faubourgs), qui représentent les deux premières localités explorées de l'Atlas (*Notice*, p. 38).

Il est probable qu'Edmont n'a pas pu visiter toutes les localités explorées ; il s'est contenté de faire faire la traduction de son questionnaire par des personnes qui affirmaient être originaires de la localité.

Cette supposition peut être confirmée par le fait qu'il a dû travailler assez vite (voir p. 124) et qu'il lui manquait les moyens de locomotion de notre temps.

(1) On n'indique pas l'âge des témoins pour les points suivants : 64, 177, 210, 263, 267, 282, 367, 368, 396, 476, 504, 842 et 861.

Malgré ces remarques, on ne peut qu'admirer sincèrement la persévérance d'Edmont et le dur travail accompli par lui à une époque où l'on ne connaissait pas bien l'importance des sujets pour la véracité des matériaux.

La *Notice* indique toujours, par le signe †, que le sujet interrogé est originaire de la localité même. En voici un exemple : « *Morey*, Gevrey-Chambertin, Côte-d'Or, Vigneron, 60aine, †. C'est le parler des vieillards. Les jeunes gens et les personnes d'un âge moyen parlent français » (le point 14, *Notice*, p. 29).

Un contrôle sur la vitalité des patois et sur la qualité d'un informateur dans le Midi de la France, après trente-cinq ans. — Jean Boutière a eu l'heureuse idée de refaire entièrement l'enquête d'Edmont pour deux points du Midi de la France qui lui sont familiers depuis son enfance : le patois d'Eyguières, chef-lieu de canton du département des Bouches-du-Rhône (point 873 de l'Atlas) et le patois du Mas-d'Azil, chef-lieu de canton du département de l'Ariège (point 782 de l'Atlas), et a publié ses résultats dans son étude *Dans quelle mesure y a-t-il recul et altération des dialectes de la France Méridionale ?* (dans *Rev. de Ling. rom.*, t. XII, 1936, pp. 266-269).

Quelques conclusions de l'auteur méritent d'être rappelées, car elles visent directement la méthode.

« Le recul des parlers locaux est insignifiant, pour ne pas dire nul. C'est le patois qui reste la seule langue usuelle... Les campagnards n'ont recours au français que lorsqu'ils y sont obligés : il ne leur viendrait pas à l'esprit de parler avec un de leurs pareils autrement qu'en patois. Et dès qu'ils ont franchi, à quatre heures, la porte de l'école, où il leur est interdit — en principe — de parler patois, les enfants continuent en provençal la conversation commencée en français. C'est bien pire dans l'Ariège : ...les paysans du Mas-d'Azil ne s'entretiennent qu'en patois... le français est une langue étrangère, qu'ils comprennent plus ou moins, mais ne parlent pas ou presque pas » (p. 267).

« Au Mas-d'Azil, Edmont a interrogé un sujet d'une vingtaine d'années, « fils du concierge de la mairie ». Ce jeune homme — qu'il m'a été impossible d'identifier — devait avoir reçu une instruction assez étendue, ou du moins posséder assez bien le français. Toujours est-il que, dans ses réponses, il a altéré à plusieurs reprises, plus ou moins inconsciemment, son parler usuel ; et il a donné à l'enquêteur de Gilliéron un nombre considérable de termes français patoisés, alors que les mots primitifs sont encore très vivants aujourd'hui et utilisés à l'exclusion de tous autres » (p. 268).

La constatation de Boutière apporte une nouvelle preuve sur la « qualité » des informateurs, dont les occupations furent examinées plus haut.

**f) Transcription phonétique.**

E. Edmont adopta le système de transcription employé par la *Revue des patois gallo-romans* (voir pp. 43-44).

Notation impressionniste. — La notation des phonèmes s'est faite sans qu'on se soit aucunement soucié d'unifier la graphie des formes ayant des conditions phonétiques théoriquement identiques (*Notice*, p. 8). J. Gilliéron souligne ensuite qu'il fallait, en effet, « briser avec l'errement (que nous avouons avoir suivi nous-même autrefois) consistant à soumettre, plus ou moins sciemment, à des retouches le cliché phonétique de la perception première », « le travail de retouche n'est point aussi innocent qu'on pourrait le croire, car il efface souvent des nuances précieuses pour l'observation des lois, et, si l'on veut me pardonner l'aspect paradoxal de cette assertion, il outre souvent les vérités au détriment des doutes » (*Notice*, p. 8 ; cf. aussi la note de cette page). « C'est pourquoi nous n'avons point cherché non plus à combler les lacunes que présente ou paraît présenter la notation des signes diacritiques, alors que cent formes eussent pu nous guider dans la correction » (*Notice*, pp. 8-9).

Ces principes pour la reproduction des matériaux recueillis doivent servir toujours comme un *mémento* pour tous les travaux de dialectologie, si nous voulons qu'ils méritent pleine confiance.

Transcription peu rigoureuse. — La transcription ne fut pas très rigoureuse dès le commencement : on négligea au début l'accent tonique (*Notice*, p. 16) ; à partir du nº 159 seulement on commença de le noter partout où on le rencontra.

On doit reconnaître aussi à ce sujet que l'enquêteur lui-même se perfectionne au fur et à mesure que progressent ses enquêtes.

Des confrontations. — Parmi les nombreuses confrontations avec la transcription d'Edmont (cf. l'index de l'ouvrage), je me borne à mentionner celle d'O. Bloch dans les enquêtes de la région des Vosges : « Les différences de nos graphies sont sans doute assez nombreuses, concernant surtout les voyelles. Mais beaucoup sont... attribuables à une insuffisance du système graphique : pour plusieurs, l'erreur peut être de mon côté aussi bien que de celui de M. Edmont ; il reste au compte de M. Edmont une insuffisance dans l'audition des voyelles nasales brèves de Ramonchamp, un nombre très réduit d'erreurs sur les consonnes, plus important sur le timbre des voyelles dans des mots pris en groupe. En somme, les données de l'Atlas linguistique méritent, dans leur ensemble, toute notre confiance » (*Atlas linguistique de Vosges méridionales*, Paris, 1917, pp. XIV et XVII ss., cf. aussi G. Millardet, *Ling. et dial. romanes*, pp. 36 ss.).

**g) Publication des matériaux.**

J. Gilliéron n'a pas seulement mis au service de l'Atlas son intelligence et son érudition ; pour pouvoir se consacrer davantage à ce travail, il simplifia « sa vie déjà si simple », en donnant sa démission du collège Chaptal, dès 1897, date du commencement de l'enquête. Cette fonction de professeur à Chaptal (depuis 1879) lui assurait à peine les ressources indispensables à la vie, étant donné la maigreur des traitements de l'École des Hautes Études. Le temps ne lui appartenait plus ; l'Atlas réclamait le sacrifice de sa personne même, car Edmont envoyait sa moisson après chaque localité étudiée, et il fallait dépouiller et transcrire les 639 cahiers.

Chaque mot fut reproduit sur une carte muette « à l'emplacement topographique qui lui était réservé ». Cette répartition était déjà terminée lorsqu'on exigea de Gilliéron, pour des raisons de technique typographique, de *reporter* « les formes patoises sur six feuilles réglées » (*Notice*, p. 9).

De l'abnégation, de la patience, de l'attention et du temps nécessaires à ce rude travail, ceux-là seuls peuvent se rendre compte qui ont rédigé des cartes linguistiques pour un Atlas. Aux autres, qu'il me soit permis de conseiller de *copier* seulement une carte afin qu'ils se rendent compte du travail que cela exige. Il faut rappeler ici que Gilliéron n'a demandé aucune rétribution pour ce travail.

A la publication de cette œuvre monumentale ont prêté leur concours Honoré Champion et les frères Protat, Jules et Georges : « le premier eut le courage d'éditer l'œuvre parce qu'il s'agissait de choses de France, les autres pour l'amour du passé français, du terroir provincial, et aussi des difficultés de métier, créèrent pour l'*Atlas* tout un atelier spécial » (M. Roques, *Bibliographie*, p. 10).

La séparation des mots. — La séparation des mots (*Notice*, pp. 13-14) fut, pendant l'élaboration des cartes, « une véritable obsession ». Deux obstacles étaient à surmonter :

1° Les parties formant un mot composé devaient-elles rester isolées ?

2° Fallait-il attribuer aux mots, d'une façon rationnelle et systématique, les sons que leurs frottements syntaxiques engendrent ? (*Notice*, p. 13). La *Notice* continue : « Toutes nos tentatives pour trouver un système satisfaisant ont échoué, et nous sommes restés, à cet égard, dans un état que nous préférons encore à un ordre mal assis. Ce n'est pas sans un certain sentiment de confusion que nous présentons au lecteur des cartes où la forme *où est-ce* est écrite en un mot, où *à l'abri* est écrit *à labri* » (*Notice*, p. 14).

Dans l'Atlas linguistique roumain je me suis décidé moi-même à employer dans ces cas le *trait d'union*, en indiquant par celui-ci que les parties liées avaient été prononcées comme un *seul mot*.




ALF, ONCLE (21e fasc., carte no 941) (reproduction partielle) (cf. p. 134 de mon étude).

Ponctuation. — Nous glissons sur le système de ponctuation (*Notice*, pp. 15-16), ainsi que sur certains détails concernant les cartes (cf. l'important chapitre regardant les *Signes et abréviations*, *Notice*, pp. 17-18), en signalant seulement qu'elles ont, en exergue, « au N. O. les formes françaises dont on a demandé les équivalents patois ». Lorsque les formes, en caractères gras, y figurent seules, elles ont été demandées isolément, c'est-à-dire en dehors de toute association syntactique (*abeille*, *aboyer*). Lorsque, au contraire, elles ont été extraites de l'une des phrases ou locutions du questionnaire, on a toujours eu soin d'indiquer la phrase entière, le fragment de phrase ou la locution dont elle a été détachée » (*Notice*, p. 10).

Les cartes de l'atlas. — J. Gilliéron a publié l'Atlas linguistique de la France de 1902 à 1910, en trente-cinq fascicules : fasc. 1-3, 1902 ; f. 4-9, en 1903 ; f. 10-16, en 1904 ; f. 17-22, en 1905 ; f. 23-26, en 1906 ; f. 27-30, en 1907 ; f. 31-32, en 1908 ; f. 33-34, en 1909 ; f. 35, en 1910 (*apud* M. Roques, *Bibliographie*, p. 17).

Les cartes sont à l'échelle de 1 : 175.000. Les formes patoises sont notées sur chaque carte à l'endroit même, représenté par un numéro. Afin de se rendre compte de la diffusion plus ou moins grande d'un mot, on a inscrit, d'une façon abrégée, sur chaque carte, les noms des départements (voir planche n° XI, p. 133). Les cartes sont publiées suivant l'ordre alphabétique des mots contenus dans le questionnaire.

Les épreuves corrigées par les deux auteurs. — Il faut rappeler à ceux qui considèrent encore E. Edmont comme un simple enquêteur la déclaration suivante de Gilliéron : « Les placards que nous recevons de l'imprimerie sont la reproduction exacte de notre manuscrit ; ils sont soigneusement corrigés par les *deux auteurs* (mis en italique par nous-même), — d'autant plus soigneusement que toute correction sur la carte une fois composée est une opération délicate et, dans de nombreux cas, impossible » (*Notice*, p. 9).

Les trois séries de cartes. — Les cartes sont au nombre de 1920, et peuvent être réparties en *trois séries :*

1° La *première série* contient des cartes numérotées de 1 à 1421, renfermant des mots groupés par ordre alphabétique, recueillis dans toutes les parties de la France, concernant des vocables de *abeille* à *vrille.*

2° La *deuxième série*, de 326 cartes, regarde seulement la France méridionale (cartes simples ou doublées en largeur), au sud d'une ligne allant de la Vendée au Jura, donnant, par ordre alphabétique, des mots de s'*abriter* à *vous autres.* Ces demi-cartes sont numérotées à la suite des cartes de la première série (l'*Atlas général*) de 1422 à 1747. Les mots ou les formes recueillies au nord de cette région sont présentées en exergue.

Pour les distinguer des cartes entières, on a fait précéder leur numéro d'ordre de l'indice *B*.

3° La *troisième série* contient 173 cartes, numérotées de 1748 à 1920, concernant des mots, groupés par ordre alphabétique, de *abricot* à *voler*. On note d'ordinaire ces cartes par l'indice *C*, mis devant le chiffre. Elles concernent le midi de la France, mais pour un territoire plus réduit : à l'est d'une ligne allant du Cher à l'Ariège, avec, en exergue, des formes recueillies dans d'autres parties de la France.

« Cette division de l'*Atlas linguistique* en trois séries provient, affirme M. Roques (*Romania*, t. XXXIX, 1910, p. 627), de ce que le travail d'enquête n'a fait qu'exciter l'ardeur et la curiosité de MM. Gilliéron et Edmont : leur questionnaire, déjà considérable au début, puisqu'il a permis de dresser plus de 1400 cartes totales, s'est accru au fur et à mesure de mots nouveaux, qui n'ont pu être demandés dans les premiers mois de l'enquête ; ces mots sont devenus de plus en plus nombreux lors des enquêtes méridionales faites plus tardivement ».

Les matériaux recueillis par E. Edmont en dehors du questionnaire de l'Atlas furent publiés sous le titre : J. Gilliéron et E. Edmont, *Atlas linguistique de la France, Supplément*, tome I^er^, Paris, Champion, 1920, gr. in-8°, 308 p.

La dernière publication en relation directe avec l'Atlas est la *Table de l'Atlas linguistique de la France*, par J. Gilliéron et E. Edmont, Paris, Champion, 1912 ; gr. in-8°, VII-519 p. Elle renferme toutes les formes dialectales publiées et rend un grand service à ceux qui veulent être renseignés sur le contenu de l'Atlas.

J. Gilliéron ne se fait point illusion sur la perfection des cartes de l'Atlas : « Nos cartes peuvent contenir des fautes, nombreuses peut-être, mais elles ne contiennent aucune faute qui soit imputable à une revision critique des matériaux : et c'est là une garantie que nous voulions et devions donner à la catégorie de lecteurs que surtout nous ambitionnons » (*Notice*, p. 9).

Sur l'accueil fait a l'Atlas. — Cette œuvre monumentale fut accueillie avec de grands éloges, mais pourtant avec une certaine réserve de la part des personnalités occupant une place en vedette dans le domaine de la philologie (cf. G. Millardet, *Ling. et dialect. rom.*, pp. 27 ss.), car « le sens et la portée de l'œuvre leur échappaient » (M. Roques, *Bibliographie*, pp. 10-11). « Gilliéron ressentit de ces jugements sommaires une peine très vive, puis il se révolta. Au fond des révoltes de Gilliéron, de ses duretés de forme, de ses blâmes les plus tranchants, il y a surtout de la modestie : je n'ai jamais réussi à lui faire admettre, nous dit Mario Roques, que des hommes qu'il jugeait plus savants, plus largement instruits que lui, aient pu ne pas comprendre clairement ce que lui-même avait aperçu avec certitude. Il faut se souvenir de cet état d'esprit de

Gilliéron et des amertumes des débuts de l'*Atlas*, pour comprendre la partie polémique de son œuvre et le ton de certains de ses articles de 1904 ou des dernières années de sa vie » (*Bibliographie*, p. 11).

J. Gilliéron répondit, à plusieurs reprises, à toutes ces critiques injustes d'une plume acérée et ne les considéra que comme « des plaisanteries ou des réflexions à demi sérieuses, contre lesquelles il eût été de mauvais goût de partir en guerre » (*Atlas Linguistique de la France, compte rendu de M. Thomas*, Paris, Champion, 1904, p. 4).

En France, en dehors d'un petit cercle de spécialistes, l'*Atlas linguistique* fut longtemps ignoré : Gilliéron dut faire éditer à ses frais plusieurs de ses ouvrages chez un humble libraire d'une petite ville suisse, Neuveville, où ils figuraient sur les rayons entre une bible et un manuel de jardinage (A. Dauzat, *La géographie ling.*, pp. 22-23).

C'est en Allemagne que l'Atlas a suscité, dès le commencement, un grand intérêt (G. Millardet) et que les chercheurs « se sont attelés, dès 1914, à des travaux de géographie linguistique » (A. Dauzat, *La Géographie ling.*, p. 23). Les nombreux Atlas linguistiques publiés après l'ALF représentent la meilleure preuve de son importance et de sa valeur.

La réalisation de l'ALF, la sincérité des matériaux obtenus au prix d'un immense labeur et de grands sacrifices ont inspiré au romaniste W. Meyer-Lübke cette appréciation bien méritée : « Les auteurs ont construit un *monumentum aere perennius* » (*Literaturblatt für germ. und rom. Phil.*, t. XXIII, 1902, col. 219-221), et à W. Pessler ce qualificatif : « *Das geniale Lebenswerk Gilliérons* » (*Deutsche Wortgeographie*, dans *Wörter und Sachen*, XV, 1932).

## 10. L'Atlas linguistique de la France par régions.

Albert Dauzat a pris, en 1939, l'initiative de réaliser un *Nouvel Atlas linguistique de la France par régions*, fixant le projet de travail dans un article qui porte le même titre (Luçon, S. Pacteau, s. d. [1942], in-8°, 8 p., avec trois cartes imprimées sur les parties intérieures de la couverture).

Comme il s'agit d'une œuvre qui vient du pays d'où est partie, il y a une cinquantaine d'années, la géographie linguistique, nous nous sentons obligé d'accorder toute notre attention à la méthode d'enquête qu'elle se propose d'appliquer.

« Pourquoi un nouvel atlas linguistique ? » (pp. 3-4). — C'est le titre d'un chapitre de l'article précité, où Dauzat énonce les raisons qui l'ont déterminé à réaliser un nouvel Atlas. Ces raisons sont *presque* toutes en même temps des critiques à l'adresse de l'Atlas linguistique de Gilliéron ; les voici, présentées dans un autre ordre que celui de l'auteur.

**a) Questionnaire.**

« Le questionnaire était trop uniforme, soutient Dauzat, pour un pays aussi vaste et aussi varié que la France. On a demandé aussi des mots inexistants, comme le scorpion dans le centre de la France ou le chamois dans des pays de la plaine. En revanche, les mots régionaux caractéristiques sont, en grande partie, absents : la méthode du questionnaire pouvait difficilement les faire sortir » (p. 4).

On peut facilement démontrer que les mots uniformes, répandus sur tout le territoire d'un pays, ont la même valeur que ceux qui présentent des formes très variées. Ce sont ces mots identiques qui prouvent à quel degré est arrivée l'unité lexicologique d'une langue. Cette unité est le résultat d'un long processus de nivellement linguistique, et c'est grâce à elle que les patoisants arrivent à se faire comprendre lorsque les circonstances les amènent les uns en face des autres. Il faut que nous nous demandions quelle serait la possibilité de compréhension entre les individus sans ces mots uniformes qui représentent, à mon avis, la charpente de la compréhension entre les membres d'une communauté linguistique. C'est à tort qu'on recommande de négliger cet important aspect du langage dans les Atlas linguistiques en faveur de la diversité lexicologique qui stimule sur-le-champ l'attention d'un linguiste pressé et à l'affût de mots inconnus (1).

Il ne faut pas perdre de vue que les évolutions phonétiques des sons ne peuvent être examinées sur tout le territoire d'une langue quelconque qu'à l'aide des mots *uniformes*. Ce sont ceux-ci qui, par leur identité lexicologique, permettent la rédaction des cartes phonétiques, morphologiques et même syntaxiques, etc.

**b) L'aspect du nouveau questionnaire.**

NOMBRE DES QUESTIONS. — Alors que le questionnaire de J. Gilliéron contenait presque 1920 demandes (voir p. 117), celui de Dauzat en renferme seulement 960, dont un grand nombre contiennent plusieurs mots ou phrases ; l'index du questionnaire donne environ 1178 mots et formes.

Dauzat décrit son questionnaire de la manière suivante : « Le questionnaire définitif comprendra une partie générale commune à toute la France, et une partie régionale. Sa base sera le questionnaire de l'Atlas Gilliéron, qui contient beaucoup de mots et formes bien choisis, mais qui manque de termes régionaux. La partie commune permettra la comparaison entre les deux atlas. Un certain nombre de mots qui, à l'expérience, se sont révélés de moindre intérêt, seront supprimés et remplacés par un choix de termes caractéristiques de chaque région.

(1) Cf. mon article NARIS *« nez » et* NASUS *en roumain, Un problème de méthode,* dans *Bol. de Filologia,* t. X, 1 (1949, Lisbonne), pp. 119-147 et trois cartes linguistiques.

Pour ne citer que quelques exemples, nous reporterons ainsi sur nos cartes les noms des divers types de meules de blé et de meules de foin (meule provisoire dans le champ, meule d'attente, meule faite devant la ferme), les noms du ou des fromages du pays (sans parler de quelques autres cartes gastronomiques), les noms des vents (1). On recueillera également les mots locaux qui continuent souvent des termes préhistoriques, tels ceux qui désignent les variétés (2) de sable ou de terrain marécageux. Le grand intérêt de l'Atlas pour les régionalistes, c'est qu'il permettra de *sauver les vieux mots du terroir*, de les classer, d'en montrer la répartition géographique » (p. 5).

Quelques remarques. — Grouper les demandes ou les mots dans une *partie générale*, commune à toute la France, et dans une *partie régionale*, cela veut dire, me semble-t-il, qu'on veut fixer d'avance l'aire des mots, à moins que cette division n'ait comme base les enquêtes d'Edmont. Par les instructions données au commencement de chaque questionnaire imprimé, nous apprenons que les mots indiqués par *R* « ne seront demandés que dans une ou plusieurs régions (l'enquêteur jugera) ». Il s'agit, en effet, d'environ 140 termes (ou coutumes) groupés sous différents numéros du questionnaire. Il faut, peut-être, considérer cette partie comme la *partie régionale des Atlas* (cf. déjà les cartes 1/2, 1/4 de l'ALF, de même que les mots supplémentaires du questionnaire de l'AIS, etc.).

Celui qui lit le questionnaire de Dauzat reconnaît facilement qu'il abonde en questions ayant aussi un caractère folklorique ou ethnologique.

Par exemple, les demandes : n° 188, gâteaux du pays (gâteaux de fêtes, etc.) ; n° 189, mets régionaux (brève description) ; n° 242, le char, la charrette, différents types et usages ; n° 246, transport du bois (différents types) ; n° 275, la charrue, types... ; n° 276, parties de la charrue (types anciens) ; n° 289, défricher (différents modes) ; n° 332, le foin, différentes opérations ; n° 439, viscères du porc, du bœuf..., tuer et préparer le porc (divers termes) ; n° 441, anneau passé dans le nez du porc et du veau (et la cérémonie), etc.

Il est aussi intéressant de relever l'importance que Dauzat donne aux *mouvements* et aux *cris* des animaux.

Voici quelques exemples ; les demandes : n° 461, mouvement de la poule (verbe) : devant l'oiseau de proie ; n° 462, — quand elle a peur ; n° 463, — devant les parasites ; n° 464 — quand elle se roule dans le sable ; n° 465 —

(1) Il faut cependant remarquer que Gilliéron a très bien entrevu et constaté les variations régionales du vent et des meules, car les meules sont déjà distinguées dans le *Supplément de l'Atlas linguistique français* (pp. 131-143), de même que les vents (pp. 230-243).

(2) Il s'agit, en réalité, d'une méthode d'enquête concernant les mots d'origine préromaine, appliquée déjà par Renato Agostino Stampa, dans son travail, *Contributo al lessico preromanzo dei dialetti lombardi-alpini e romanici* (dans *Romanica Helvetica*, n° 2, 1937, 212 p., avec une carte) (voir pp. 641-643 de mon étude).

cri de la poule (verbe) quand elle a pondu ; nº 466, — quand elle a peur ; nº 467, — pour appeler ses poussins ; nº 468, quand elle « chante le coq » ; nº 469, cris des autres animaux domestiques ; nº 479, le matou, cri d'appel, de direction, de mise en fuite ; nºs 480-481, pour les chevaux : pour faire démarrer, arrêter ; nº 482, pour exciter, pour ralentir ; nº 483, pour faire aller à droite, à gauche ; nºs 484-485, pour les bœufs (ou vaches) attelés, cris d'appel ou de mise en fuite ; nº 486, pour les chiens ; nº 487, pour les chats ; nº 488, cris d'appel pour les porcs ; nº 489 — pour les poules ; nº 490, — pour les oies ; nº 491 — pour les canards.

On peut se demander s'il n'aurait pas été plus profitable, pour donner une image vraiment représentative de la vie spirituelle du peuple français, de remplacer ces questions par d'autres sur le corps humain, la vie religieuse, le baptême, les noces, etc., d'autant plus que la transcription phonétique des interjections est souvent presque impossible.

L'entassement de plusieurs questions sous le même numéro rend très difficile l'enquête sur place, et s'avérera plus dangereux lors du dépouillement des matériaux, puisqu'on ne pourra pas bien distinguer à quelle question correspondent les réponses transcrites.

Au risque de me tromper, je dirai que certaines demandes du questionnaire me donnent l'impression d'une œuvre qui sent trop l'atmosphère du bureau de travail.

#### c) L'enquête préliminaire.

Au sujet de l'enquête préliminaire, Dauzat s'exprime en ces termes : « L'enquête définitive est précédée d'une *enquête préliminaire* destinée à déterminer les localités qui figureront sur l'atlas, et à préparer le questionnaire définitif pour les cartes futures. Pour cette première exploration, qui porte sur le plus grand nombre de localités, les enquêteurs ont un questionnaire restreint, qui constitue seulement un canevas de recherche : ils doivent faire et laisser parler des sujets d'âge divers et se faire indiquer tout ce qu'on peut leur signaler d'intéressant comme mots, tournures, prononciation » (p. 5).

Le questionnaire préliminaire contient 133 demandes, dont cinq concernent le folklore, comme par exemple : nº 132, le repas solennel fait en commun après la fenaison, la moisson ou les vendanges.

En tête des pages paires du questionnaire, Dauzat demande aux enquêteurs de se renseigner sur : A. Les noms des divers types de tas (ou meules) de blé et de foin, croquis ou description, nombre des gerbes ; B. Noms des vents ; C. Cris d'appel, de direction, de mise en fuite pour les poules, canards, oies, bœufs, chevaux, chiens, chats, etc. ; D. Nom du ou des fromages régionaux, du petit-lait et du lait de beurre ; E. Noms des mets régionaux (avec brève description) ; F. Noms et types des chars et charrettes, description sommaire, nombre de roues ; et G. Noms des mesures agraires locales (pour quel genre de culture et contenance exacte).

**d) Méthode d'interrogation.**

Dauzat déclare apporter une modification dans la méthode d'interrogation : « On ne demandera pas uniquement la *traduction* d'un questionnaire français : on s'efforcera, toutes les fois qu'on le pourra, de *suggérer* le mot et d'amener, sur les lèvres du paysan, le terme ou la phrase qu'on désire, par un travail spontané de l'esprit et non par le décalque d'une tournure française présentée toute prête. Le patois sera utilisé pour les questions dans la plus large mesure possible. On interrogera de préférence deux ou trois personnes ensemble, afin qu'elles puissent rectifier leurs lapsus ou leurs défaillances de mémoire, et signaler les particularités personnelles. Dans l'enquête définitive, on choisira deux sujets d'âge différent, par localité : les divergences de leurs réponses seront indiquées sur la carte » (p. 5).

Quelques remarques. — Les enquêtes contemporaines pratiquent depuis longtemps, à la place du système des traductions, employé par Edmont, la méthode indirecte, qui consiste à provoquer les réponses par des gestes ou par l'indication des objets, etc. (cf. *L'Atlas linguistique roumain*, p. 714 et l'index).

Le questionnaire de Dauzat ne nous indique pas quelles sont les demandes qui se prêtent à ce procédé d'interrogation. Or, si on laisse le choix aux enquêteurs, il se peut très bien que l'un propose une demande par geste, tandis qu'un autre obtiendra la réponse à la même question à l'aide d'une traduction. Comment le linguiste, examinant les résultats, pourra-t-il savoir que les réponses ont été obtenues de deux manières différentes et ne peuvent par conséquent être comparées ? Je crois qu'on oublie trop souvent qu'il existe un étroit rapport entre la réponse obtenue et la manière dont elle a été provoquée.

En ce qui concerne l'interrogation de deux ou trois personnes ensemble « afin qu'elles puissent rectifier réciproquement leurs lapsus... », je me sens forcé de dire que j'estime le procédé nuisible au point de vue linguistique si l'on tient à obtenir des *instantanés* du parler local. Deux ou plusieurs personnes peuvent tout au plus se compléter au point de vue du lexique ; mais elles n'arriveront jamais à se mettre d'accord sur les particularités personnelles de prononciation, pour la bonne raison qu'elles ne sont pas conscientes de la façon dont elles parlent (cf. p. 89 de mon étude).

**e) Enquêteur.**

« Edmont ne connaissait pas, dit Dauzat, la plupart des régions où il a fait son enquête ; il s'est trouvé en présence d'objets, de coutumes et surtout de dialectes qu'il ignorait. Il a pu ainsi confondre les mots à travers les choses (par exemple la charrue et l'araire), ignorer diverses spécifications ou adaptations régionales, et surtout commettre de nom-

breuses erreurs d'audition, malgré la conscience de sa notation et la finesse de son oreille » (pp. 3-4).

QUELQUES REMARQUES. — S'il est parfaitement vrai qu'Edmont ne connaissait pas la plupart des régions où il a fait son enquête..., je me demande si les enquêteurs du Nouvel Atlas ne se trouvent pas dans la même situation que lui pour la majorité des localités qu'ils doivent explorer. *Connaître* une région ne signifie pas l'avoir traversée en voiture ou en chemin de fer ! Je dois le dire : je me suis senti un peu comme un étranger non seulement dans mon pays natal, mais aussi dans toute la région environnante, car le nouveau but de ma visite était *complètement* différent de celui des visites précédentes : il me fallait saisir la prononciation, choisir un bon sujet, gagner sa confiance, noter scrupuleusement les réponses, essayer d'étouffer toute préoccupation linguistique personnelle, traiter chaque partie du questionnaire avec le même soin, comme s'il s'était agi d'un problème qui me touchait de près, etc.

La réalisation du *Lexique de Saint-Pol* (voir p. 75) me donne le droit de croire qu'Edmont connaissait mieux la vie paysanne française que plusieurs des enquêteurs qui, avant leur enquête, ont passé leur vie en ville. J'ai rencontré, moi aussi, à une trentaine de kilomètres de mon village, des objets dont l'existence m'avait échappé avant l'enquête.

Il est parfaitement exact qu'Edmont ignorait plusieurs dialectes. Les recherches linguistiques ont d'ailleurs déjà bien prouvé que nous ne nous entendons pas nous-mêmes, et que nous reconnaissons difficilement notre propre langage lorsqu'il est enregistré sur un disque. N'importe quel enquêteur ignore la structure d'un patois (même du patois de son enfance) avant de l'avoir étudié.

Quant aux « nombreuses » erreurs de notation d'Edmont, je me borne à citer l'affirmation de Dauzat : « Ce qui doit surprendre, ce n'est point qu'il y ait des erreurs dans l'Atlas, c'est qu'il ne s'en rencontre pas davantage » (*La géographie linguistique,* p. 11).

La nécessité de faire un nouvel Atlas linguistique français ne devait pas se baser sur des critiques de l'ancien, surtout lorsque la méthode du nouvel Atlas soulève à son tour de sérieuses objections.

**f) Plusieurs directeurs et plusieurs enquêteurs.**

« En multipliant le nombre des parlers étudiés (voir p. 144), dit Dauzat, il n'était plus possible de faire un atlas unique pour la France. La conception d'*atlas régionaux* correspondait d'ailleurs à notre but. Nous remédierons à cette segmentation en faisant chevaucher largement les atlas régionaux les uns sur les autres... Notre atlas ou plutôt l'ensemble des atlas régionaux qui le composeront ne sera pas l'œuvre d'un homme, mais d'une équipe de spécialistes. Il groupe tous les dialectologues

de France, qui ont répondu à mon appel avec un empressement émouvant, depuis les jeunes suffisamment dressés, jusqu'aux maîtres qui dirigeront chacun un atlas régional. La coordination est assurée à mes côtés par le secrétaire de l'Atlas, Paul Lebel » (pp. 5-6).

Il faut retenir le fait que le nombre des parlers à étudier fut la raison principale de préconiser des Atlas régionaux.

Voici maintenant les treize Atlas probables et leurs réalisateurs (pp. 6-7) (1).

1° *L'Atlas du Nord et de la Picardie* : enquêteur, R. Loriot ; adjoint, M. Dubois (pour l'Artois et le Nord). — L'enquête préliminaire est terminée.

2° Pour la *Champagne et la Lorraine* : *directeur, Charles Bruneau* ; enquêteur Jean Babin (originaire de l'Argonne).

3° *L'Atlas de Bourgogne, Franche-Comté et Nivernais* : enquêteur, Paul Lebel.

4° Pour l'*Île-de-France et l'Orléannais* et peut-être le *Berry* : enquêteur, Mlle Marguerite Durand et Mlle Simon (pour la Sologne).

5° *L'Atlas normand,* qui comprend le *Maine* et la *Bretagne* française : *directeur, Ch. Guerlin de Guer* ; enquêteurs : R. Loriot (pour la Seine-Inférieure), R. Panier (pour la Bretagne), F. Lechanteur (pour la Normandie centrale et occidentale).

6° *L'Atlas de l'Ouest* (Poitou, Charente, et, en commun avec l'Atlas normand, la Basse-Loire) : enquêteur, J. Pignon (originaire de Bressuire) ; adjoint, l'abbé Poirier, pour la Vendée (son pays natal) ; Mlle Massignon (pour la Touraine et les Charentes). L'enquête préliminaire est terminée. L'enquête définitive a commencé en 1946. Achèvement prévu pour 1950.

7° Le *franco-provençal « a été réservé à M. Duraffour ».* Le *Forez, le Lyonnais et confins* sera fait par *Mgr Gardette,* recteur des Facultés catholiques de Lyon. — Enquête définitive commencée en 1946 ; achèvement prévu pour 1948 (voir pp. 222-225 de mon étude).

8° *L'Atlas auvergnat et limousin* : *directeur, A. Dauzat* en collaboration avec *P. Porteau,* prof. à l'Université de Clermont-Ferrand, qui a préparé les enquêteurs de l'Auvergne, du Velay et du Bas-Limousin ; P. Nauton a terminé l'enquête préliminaire pour le Velay ; M. Gandois, enquêteur pour le Cantal ; G. Picot, enquêteur pour la Marche et le Limousin septentrional (son pays d'origine) ; M. Elion, enquêteur pour le Berry méridional.

9° Pour la *Provence, le Comtat et le Comté de Nice* : *directeur, A. Brun* ; enquêteur Ch. Rostaing (originaire de la Provence) ; Louis Michel, enquêteur pour la région rhodanienne.

10° *L'Atlas languedocien* : *directeur, Jean Bourciez* ; enquêteurs : M. Camproux (pour les patois de Gévaudan et des Cévennes), Louis Michel (pour les parlers du Gard et du Bas-Rhône), M. Bouisset (pour les parlers de l'Albigeois et du Rouergue) ; M. Alibert (pour les parlers de l'Aude), tous originaires de la région qu'ils étudient. Les enquêtes préliminaires de Camproux et d'Alibert sont achevées.

(1) Je dois ces informations à M. Albert Dauzat. Qu'il veuille bien recevoir, à cette occasion, mes vifs remerciements.

11° *L'Atlas roussillonnais*, qui sera publié conjointement avec l'Atlas languedocien, *sera dirigé par P. Fouché*. Enquêteur, H. Guiter, qui a terminé l'enquête préliminaire.

12° *L'Atlas du Sud-Ouest* : *directeur, A. Dauzat* ; enquêteurs : J. Bounnafous (pour le Quercy et les régions voisines), J. Séguy (pour le gascon central et oriental), J. Bouzet (pour le Béarn), l'abbé Lalanne (pour les Landes et confins) ; le dernier a exploré d'une manière définitive 60 points.

13° *L'Atlas de la Corse* est confié au Corse M. *Arrighi*, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille.

Quelques remarques. — Les recherches linguistiques faites jusqu'à présent ont prouvé d'une manière irréfutable qu'il y a d'appréciables divergences de notation phonétique entre deux ou plusieurs enquêteurs (cf. les *Tableaux phonétiques de L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet*, p. 253), même s'ils sont issus de la même école linguistique. Le linguiste sera donc obligé de se demander dans quelle mesure les données phonétiques présentées par les Atlas régionaux français reflètent la réalité, c'est-à-dire la prononciation des patoisants questionnés.

Il est hors de doute que ces matériaux porteront le cachet personnel de chaque enquêteur : préparation et connaissances diverses ; manières différentes d'interpréter le système de transcription ; façons divergentes de poser les questions ; degré de confiance de la part des informateurs ; ardeur plus ou moins grande dans l'accomplissement de cette lourde tâche, etc.

Même pour l'Atlas d'une région, le principe de l'unité de l'enquêteur n'est pas respecté.

Ce sont là des faits qui pèsent lourdement sur les atlas régionaux de la France, car, à mon humble avis, on renie certains principes d'enquête vérifiés dans plusieurs régions de la *Romania*.

Au point de vue lexicologique, la moisson obtenue par cette méthode enrichira sans doute la connaissance du trésor lexical de la langue française, de même que les connaissances de nature folklorique. Quant aux autres résultats linguistiques que nous devons au labeur d'Edmont, il me semble très difficile de les dépasser.

#### g) Choix des localités.

Critiques a l'adresse de l'Atlas Gilliéron-Edmont. — Dauzat soutient que « le nombre des parlers recueillis est insuffisant pour faire apparaître la richesse dialectale de la France sous tous ses aspects : nombre de faits intéressants, d'ordre phonétique ou lexical, ont passé à travers les mailles d'un réseau qui n'est pas assez serré. Certains départements, faute d'une connaissance préalable des patois, sont insuffisamment représentés ; ainsi dans la Loire (sic !), qui offre une grande variété, trois localités seulement ont été enquêtées. Enfin, le choix de

certains points laisse à désirer : les parlers urbains de Thiers et d'Ambert, par exemple, ne donnent pas une idée exacte des patois ruraux de l'est du Puy-de-Dôme » (p. 4).

Quelques remarques. — Tout choix des localités qui figurent dans un Atlas est susceptible de critiques, plus ou moins justifiées. On pourra toujours dire que le réseau des points n'est pas suffisamment serré et que plusieurs phénomènes linguistiques ont passé à travers ses mailles, puisque, dès que les recherches avancent, le linguiste essaye de se procurer des informations plus amples pour prouver ses opinions. Seule une enquête portant sur toutes les localités d'un pays pourrait échapper à ces critiques, et même alors, on pourrait réclamer la connaissance de la prononciation des individus.

Il est donc fort souhaitable que Dauzat, comme directeur, et surtout ses vaillants enquêteurs sur les épaules desquels pèse le vrai fardeau, l'enquête, puissent combler, d'une manière satisfaisante, les « lacunes » de l'Atlas Gilliéron-Edmont.

Il est bien désirable que les quelque vingt-huit enquêteurs ne choisissent pas leurs points selon des critères trop différents et que leurs préoccupations diverses n'occasionnent pas de remarquables divergences capables de fausser l'image linguistique de la France.

Il aurait fallu fixer, dès le commencement, certains principes généraux quant au choix des points dignes d'être étudiés.

Nombre des localités. — Le nombre des localités soumises à l'étude sera d'environ 1917. Voici les affirmations de Dauzat : « Le nombre des localités enquêtées sera fortement augmenté, en proportion variable suivant les diversités relevées par l'enquête préliminaire : nous prévoyons, en moyenne, trois fois plus de points que dans l'Atlas Gilliéron. Toutes les localités relevées dans ce dernier seront reprises, afin d'assurer la comparaison entre les deux atlas, surtout au point de vue de l'évolution des parlers entre l'enquête 1897-1901 et la nôtre » (p. 5).

Nous nous réjouissons d'apprendre que Dauzat préconise des enquêtes dans tous les points visités par Edmont, pour offrir aux linguistes la possibilité de reconnaître « dans quelle mesure les patois ont évolué au cours d'un demi-siècle, quels sont ceux qui se sont figés et ceux qui se sont transformés, comment ils ont réagi contre l'influence du français » (p. 4) (cf. *Le Franç. mod.*, t. XIV, 1946, p. 106, où Dauzat annonce qu'on gardera le numérotage de Gilliéron, en ajoutant une lettre, en indice, pour les points nouveaux).

**h) Choix des informateurs et transcription phonétique.**

Sujets. — La brochure où nous puisons nos informations ne donne pas de détails sur la manière dont on fera le choix des informateurs ;

Dauzat se contente de critiquer le procédé d'Edmont, en ces termes : « L'enquête a dû être trop rapide. Les sujets n'ont pas toujours été bien choisis. Edmont a été parfois trompé sur l'origine du sujet, qui s'est dit natif de la localité, alors qu'il était né ailleurs (le sujet ou ses répondants n'ayant pas attaché d'importance à cette particularité, pourtant capitale). La traduction d'un long questionnaire a souvent fatigué le sujet, en provoquant des réponses francisées ou extorquées » (p. 3).

Quelques remarques. — Les enquêteurs des Atlas régionaux feront plus vite leurs relevés, étant donné les moyens modernes de transport, dont Edmont n'a pas pu profiter.

Quant à moi, pour pouvoir échapper à l'influence d'un parler à peine enregistré — mes oreilles étaient encore « pleines » du système phonétique entendu — j'ai dû faire mes enquêtes en zigzag, conduisant personnellement une automobile « Ford », et parcourant, pendant sept ans, plus de cent vingt mille kilomètres. Il est très probable que les enquêteurs des atlas régionaux nous feront savoir la façon dont ils ont su échapper à ce danger d'autosuggestion qui menace tout enquêteur.

Plusieurs enquêteurs ont été dupes quant à l'origine des sujets. Pour ma part, j'ai posé à mon sujet, dès le commencement, plusieurs dizaines de questions le concernant. Mais, bien que j'aie pris tant de précautions, il m'est arrivé une fois d'apprendre seulement vers la fin d'une enquête que le père de mon sujet était d'origine étrangère. Il me paraît surprenant même aujourd'hui que je n'aie pu saisir des nuances phonétiques étrangères dans sa prononciation. Je crains donc fort que la phalange d'enquêteurs des Atlas régionaux ne tombent eux aussi dans ce piège, car les gens du cru « n'attachent pas d'importance à cette particularité », et c'est à leurs portes que doivent frapper les braves moissonneurs des parlers locaux.

Dauzat considère que « la traduction du long questionnaire a souvent fatigué » les sujets d'Edmont. Je connais les deux questionnaires, celui de Gilliéron et celui de Dauzat, et, fort de ma propre expérience sur place, j'affirme que celui de Gilliéron est plus facile à employer que celui de Dauzat pour les raisons suivantes :

*a*) Le questionnaire de Gilliéron tient mieux compte du rapprochement sémantique entre les questions posées que celui de Dauzat, où nous rencontrons souvent des demandes qui par leur sens disparate, finiront par exaspérer le sujet paysan qui aime un certain ordre méthodique dans le questionnaire. Ainsi, du n° 71, *écumer le pot-au-feu*, on saute à *épingle, épingle de coiffe* (n° 72) ou *épingle à cheveux* (n° 73) ; de l'*épingle*, on fait un saut à *de l'eau fraîche* (n° 74), *jeter de l'eau sur l'évier* (préciser le type d'évier) (n° 75), etc. Les sujets peu habitués à de pareils exercices mentaux supportent difficilement un brusque passage d'un secteur de leur vie à un autre tout différent.

*b*) Les traductions en patois sont très faciles à obtenir si les demandes sont formulées d'une façon claire ; les réponses qu'on veut provoquer indirectement, c'est-à-dire à l'aide des demandes indirectes, réclament une forme très précise d'interrogation dont l'enquêteur ne peut et ne doit plus se séparer durant tous ses relevés, si l'on tient à sauvegarder la possibilité de comparer les matériaux recueillis.

*c*) On peut facilement reconnaître dans le cabinet de travail les formes francisées ou extorquées ; sur place, l'enquêteur ne doit pas peser la véracité des réponses qu'il obtient, car sa décision immédiate, souvent subjective, pourrait fausser la réalité linguistique (cf. à ce sujet, mes observations dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. IX, nos 33-34, 1933, p. 105).

On attend avec un vif intérêt les observations des enquêteurs qui ont touché directement la réalité et ont dû assouplir le questionnaire reçu tout prêt. Ce sont eux qui doivent remédier à ses imperfections.

Transcription phonétique. — Sur la transcription phonétique, nous ne trouvons dans la brochure de Dauzat que la phrase suivante : « Les exercices d'audition et de notation sont complétés par des rencontres sur le terrain entre les divers enquêteurs et moi-même » (p. 4).

Par ces exercices, si je comprends bien la portée de la phrase, la direction essaye de niveler les différences les plus saillantes de notation et d'audition qui paraissent dans la transcription. Si ma supposition est juste, ce procédé touche de très près l'exactitude des enregistrements et diminue fortement la valeur des matériaux (cf. pp. 268-269 de mon étude).

Dauzat a annoncé en 1941 que la « notation linguistique » serait celle de l'Atlas Gilliéron-Edmont, complétée sur quelques points (*Le Franç. mod.*, t. IX, 1941, p. 223).

### i) Unité de direction et de méthode.

Le chapitre « *Ce que sera le nouvel Atlas* » commence par l'énoncé des principes suivants : « L'expérience l'a prouvé : on n'entend bien que les parlers qu'on connaît déjà. L'étude de chaque région est donc confiée à des enquêteurs qui en sont originaires, et qui sont déjà au courant, non seulement de la langue rurale, mais aussi des cultures, des objets, des coutumes, de la mentalité du pays. Il sera remédié aux inconvénients que pourrait présenter une pluralité d'enquêteurs, par l'unité de direction et de méthode. Ma conférence de dialectologie à l'École des Hautes Études est destinée à l'assurer, tant au point de vue théorique que pratique » (p. 4) (cf. p. 43 de mon étude).

Quelques remarques. — A la première affirmation de Dauzat, on peut facilement opposer celle-ci, tout aussi catégorique : Plus on est *familiarisé* avec un patois quelconque, plus on est exposé *à ne plus saisir* les fines nuances phonétiques et à *normaliser* la transcription par *auto-*

*suggestion* (cf. K. Jaberg, et J. Jud, *Der Sprachatlas als Forschunginstrument*, pp. 217 ss.; K. Jaberg, *Romania*, t. L, 1924, p. 282; J. Jud, *Rev. de Ling. rom.*, t. IV, 1928, pp. 251 ss.; Ugo Pellis dans les enquêtes en Frioul, moi-même en Transylvanie, etc.; cf. l'index). Ces observations sont basées sur des expériences acquises sur le champ de travail. Il me semble difficile de les passer sous silence pour l'amour d'une affirmation péremptoire.

La direction générale ne pourra pas remédier aux inconvénients de la pluralité d'enquêteurs, puisque la linguistique n'a pas pu arriver, et n'arrivera peut-être jamais, à éliminer les différences entre l'audition de diverses personnes, dont plusieurs se considèrent à juste titre comme des autorités en matière de dialectologie.

Il est, au contraire, très souhaitable que chaque Atlas régional conserve l'empreinte personnelle de l'enquêteur. Par la direction unique on n'arrivera pas à changer les caractères spécifiques des Atlas régionaux; ceux-ci garderont tous leurs qualités et leurs défauts.

**j) D'autres caractéristiques de l'Atlas.**

Les auteurs des Atlas régionaux travaillent partout en étroite relation avec les folkloristes locaux. Chaque Atlas contiendra un album de planches concernant les habitations, les coutumes, les objets, etc. caractéristiques des régions étudiées, et chaque volume introductoire présentera les matériaux non publiés sur les cartes, de même que des cartes historiques (pp. 7-8).

Par mes observations, faites en toute franchise, je ne veux pas diminuer l'importance de cette grande entreprise scientifique, dont le but est de donner un nouvel essor aux études dialectologiques en France. Mes observations ont comme base une modeste expérience dans les enquêtes sur place, durement acquise, non dans le cabinet de travail, mais en contact direct avec la réalité (1).

(1) De nouvelles informations sur la *méthode* de l'Atlas sont données par A. Dauzat dans son article *Le Nouvel Atlas linguistique de la France par régions, Notre enquête préliminaire, Les premières leçons de l'expérience* (dans *Le Français moderne*, t. X, 1942, pp. 1-10), où l'auteur affirme avoir rempli, quelques questionnaires avec les enquêteurs (p. 2) et où il soutient la nécessité des enquêtes préliminaires (p. 2). Dauzat n'estime pas utile de s'en tenir aux « réactions spontanées et de premier jet d'un seul sujet... dans l'enquête définitive » (p. 3). « On ne saurait avoir de matériaux syntaxiques, dit Dauzat, avec un questionnaire : il faut que le sujet parle spontanément, par des phrases suggérées, mais non proposées toutes faites » (p. 5; cf. le procédé de Bottiglioni, pp. 540-544). — A. Dauzat donne des informations régulières sur le progrès et la marche des travaux ainsi que sur quelques changements survenus dans la répartition du territoire à explorer (cf. *Le Français moderne*, t. VIII, 1940, p. 248; t. IX, 1941, pp. 30 et 223; t. X, 1942, p. 168; t. XI, 1943, p. 252; t. XIII, 1945, p. 69, où on annonce l'élaboration du questionnaire définitif pendant les conférences de l'année scolaire 1944-1945; cf. aussi p. 270; t. XIV, 1946, pp. 103-106, où on reproduit la suggestion de John Orr de ne pas publier les matériaux sur des cartes, mais dans des volumes commodes; t. XV, 1947, p. 17; t. XVI, 1948, pp. 37-38 et 248).

### k) Conseils d'A. Duraffour pour le Nouvel Atlas.

Dans une note à l'étude de M[lle] J. Dupraz, *Notes sur le patois de Saxel* (dans *Rev. de Ling. rom.*, t. XIV, 1938, — paru en 1942 —, pp. 329-330, après la note 2), A. Duraffour s'exprime, en ces termes, sur le Nouvel Atlas : « Ayant eu connaissance de l'article *Le Nouvel Atlas linguistique de la France* publié par M. Albert Dauzat dans le *Français moderne* (1942, 1-10), j'ai demandé à M[lle] Dupraz l'autorisation de transcrire encore ces deux fiches du *Lexique de Saxel.* La lecture attentive de ces lignes, et de celles qui précèdent, montrera aux ouvriers de cette nouvelle enquête ce que peut être ce patois « spontané », qu'il faut à tout prix évoquer (mais non pas « suggérer »), dans une conversation seulement dirigée, mais qui reconstitue autant que possible l'ambiance réelle et l'état mental normal du patoisant. Avant M. Spitzer et M. Bottiglioni, j'avais, fort d'une longue expérience, formulé sur cette question les vues les plus nettes (cf. *Phénomènes généraux... de Vaux-en-Bugey*, 1932, *Introduction* — non publiée dans la *RLR*, 8 — ; *l'enquêteur et les procédés d'enquête*). Il va de soi enfin que les jeunes enquêteurs devront, avant tout, se préoccuper de déceler, et de rectifier, les erreurs qui n'ont pas pu ne pas se glisser dans l'*ALF*, et même dans des relevés moins rapides... Il faut mettre tout en œuvre pour que de nouvelles erreurs ne s'ajoutent pas à celles qui ont été commises. La densité des points importe beaucoup moins que la qualité du patois parlé en ces points ; au lieu de s'éparpiller en largeur, il faut surtout creuser en profondeur, aux endroits où l'enquête est susceptible de rendement ».

Les informations sommaires que nous puisons dans les rapports des enquêteurs confirment pleinement la nécessité de suivre les conseils donnés par Duraffour.

### l) Les rapports des enquêteurs.

La revue *Le Français moderne* publie un bon nombre de rapports des enquêteurs qui présentent les observations faites soit au cours des enquêtes préliminaires, soit à l'occasion des relevés définitifs.

Ces rapports sont très importants au point de vue méthodologique, car ils révèlent de grandes divergences entre les enquêteurs qui appliquent, dès à présent, des méthodes diverses pour l'enregistrement des réponses et pour le choix des informateurs, et qui ont, en même temps, des opinions différentes sur la densité des relevés.

Le cadre de mon exposé ne me permet que de signaler les rapports et quelques idées méthodologiques. Voici les articles publiés :

1° J. Pignon, professeur au lycée Buffon, *L'enquête en Poitou* (*Le Franç. mod.*, t. XV, 1947, pp. 18-24), où l'auteur avoue, dans une note (p. 19, note 1), que le romaniste de l'Université de Berne, S. Heinimann, a attiré son attention sur quelques traits phonétiques qui ne furent pas

reconnus par l'enquêteur « parce qu'ils m'étaient, dit-il, sans doute trop familiers ». C'est une preuve évidente que le danger de l'autosuggestion existe en France aussi, quoiqu'il semble être nié par la direction (voir p. 146).

2º JEAN BONNAFOUS, professeur au lycée de Carcassonne, *L'enquête en Quercy* (*Le Franç. mod.*, t. XV, 1947, pp. 25-40, avec une carte indiquant les limites linguistiques ; continuation pp. 184-188). L'auteur affirme : « Si l'on veut que les sujets interrogés répondent aussi bien que possible, il faut que l'enquêteur s'exprime dans la même langue, dans le même dialecte ; il faut que l'interrogatoire prenne l'allure d'une conversation toute naturelle, ne recourant à la version ou au thème que dans le cas de nécessité » (p. 28).

3º L'ABBÉ LALANNE, préfet des études au Berceau de Saint-Vincent de Paul, *L'enquête dans les Landes* (t. XV, 1947, pp. 105-121, avec quatre cartes linguistiques). Voici quelques idées : « Je ne puis pourtant partir en état d'infériorité sur mes sujets et je dois connaître au moins l'une des désignations des objets de l'enquête ».... « Le chapitre des plantes me semble le plus ardu : certaines n'existent que dans les parcs des châteaux ; d'autres obstruent les fossés ou couvrent les haies... ; mais quand elles ne sont ni utiles, ni nuisibles, personne ne songe à s'encombrer de leurs noms » (p. 105).

L'auteur applique un tout autre système d'enregistrement des réponses (cf. p. 123), qui nous rappelle celui pratiqué par Weigand en Roumanie (voir p. 706). Grâce à ce système (carnet polytope) (1), l'auteur n'a plus « à enregistrer que des *idem* ou de simples traits, avec de rares variétés. Quel soulagement pour l'enquête... et le caissier de l'Atlas ! — Et quelle

(1) L'auteur juge trop difficile d'écrire toujours dans des carnets séparés les réponses de chaque localité explorée : « Mais comment écrirai-je, dit l'abbé Lalanne, assez vite et assez lisiblement ? Je devrai m'éterniser, doubler le temps et les frais, lasser mes sujets pendant les silences de la calligraphie... ? Après réflexion, j'adopte pour mes 30 points un *carnet unique*, en X fascicules de 960 pages, ou colonnes (*carnet polytope*). J'y consacre une page (ou une colonne) à chaque numéro du questionnaire ; et j'attribue une des 30 lignes de la page à chacun des villages, toujours la même... Les relations d'enquêteur et d'enquête ont été renversées : maintenant l'interrogateur surveille et domine le témoin. Si je suis en plein air, je lis d'avance ce que doit me répondre le sujet : la réponse est-elle inattendue et choquante, je soupçonne une méprise et je sollicite de l'entourage la rectification ou une confirmation bien garantie... Quand le mot demandé est oublié sur une voie de garage de la mémoire, ou fantôme insaisissable voltigeant sur le bout de la langue, je m'inspire des données voisines et souffle un ou deux synonymes régionaux : « C'est cela ! », s'écrie l'enquêté soulagé (A moi de juger, d'après les réflexes de spontanéité, si le cri est sincère ou de complaisance) » (pp. 106-108).

Ce procédé explique bien pourquoi l'enquête de l'abbé Lalanne a fait de grands progrès. Cette « vitesse » est cependant fort nuisible à la véracité des réponses, en effaçant les traits phonétiques et en réunissant un bon nombre de mots pour un dictionnaire dialectal.

jouissance professionnelle pour le linguiste, qui voit maintenant la carte se former sous ses yeux, avec ses aires et ses sous-aires ! » (p. 108).

L'auteur trouva, pendant la période des moissons, ses informateurs dans « les hospices, hôpitaux, maisons de santé, etc. », et il put ainsi « terminer quatre enquêtes en huit jours » (p. 113)... « Plus tard, en traversant le village de « mes vieux », je ne manquerai pas de procéder à un sondage de quelque cent questions, pour vérifier la phonétique et me tranquilliser sur la valeur de mon témoin » (p. 113).

Voici le texte de la direction du Nouvel Atlas qui accompagne cet article : « Le présent article, par lequel l'auteur expose comment il a mis au point sa méthode de recherche, montrera quelle latitude la direction de l'Atlas laisse à la personnalité des enquêteurs » (p. 106, note 1).

4° JEAN SÉGUY, professeur à l'Université de Toulouse, *L'enquête en Haute Gascogne* (t. XV, 1947, pp. 181-183), où il affirme que « le paysan n'a pas l'habitude de *traduire... La traduction que l'enquêteur propose à chaque instant est, pour le témoin, une gymnastique mentale accablante* : d'autant plus que les termes recherchés, bien qu'ils soient groupés par centres d'intérêt, ne sont pas insérés dans une chaîne parlée » (p. 182). Il soutient, en outre, que « la méthode la plus commode, la plus rapide et en même temps la plus sûre, est de prendre comme témoin principal une personne cultivée, — ayant donc l'habitude de traduire une langue dans une autre, de confronter deux idiomes sans les confondre, — et pratiquant quotidiennement le dialecte » (p. 183). Il a choisi, dans les Pyrénées, comme témoin, un de ses collègues, et il a pu remplir rapidement les questionnaires, « avec une sécurité et une plénitude remarquables » (p. 183). J. Pignon a abouti, dans ses enquêtes en Poitou, à une autre conclusion : « Il me paraît, dit-il, absolument indispensable de ne questionner que des cultivateurs si l'on veut décrire le véritable parler rural » (*Le Franç. mod.*, t. XV, 1947, p. 18).

5° J. BOUZET, professeur au lycée Rollin, *L'enquête en Béarn* (t. XVI, 1948, pp. 39-96). L'auteur fait d'intéressantes observations sur la pénétration du français dans les villes et les gros bourgs, en affirmant que dans les villages personne n'a honte de parler le béarnais (p. 48). Il a pu facilement trouver de bons informateurs (p. 48). Bouzet donne aussi des détails sur le questionnaire, en signalant quelques lacunes (pp. 49-52).

6° F. LECHANTEUR, professeur au lycée de Coutances, *L'enquête en Basse-Normandie* (t. XVI, 1948, pp. 109-122). Il se considère comme un « autodidacte en matière de dialectologie » (p. 109). « Mon but essentiel, dit l'auteur, est de montrer, sans, naturellement, mettre en doute un instant la valeur considérable de l'enquête d'Edmont, les lacunes inévitables de cette première entreprise et les avantages énormes que possède la nouvelle formule de l'Atlas révisé » (p. 109). Le normand n'est pas encore sur le point de disparaître (p. 122).

7° Robert Loriot, maître de conférences à l'Université de Dijon, *L'enquête en Picardie* (t. XVI, 1948, pp. 179-190). L'auteur donne des informations sur le questionnaire, sur les sujets et sur le commencement des enquêtes (cf. pp. 182, 183 et 188). Ses enquêtes lui ont permis « de faire émerger des épaves lexicales intéressantes pour l'histoire de la langue, plus nombreuses et plus archaïques que celles relevées par E. Edmont » (p. 187). Mario Roques a aidé Loriot en lui accordant des subsides de la part du Centre de Recherches (p. 190, note).

8° Guerlin de Guer publie une importante *Introduction à l'Atlas linguistique de la Normandie, du Maine et du Perche* (t. XIII, 1945, pp. 19-68 et 249-269), qui renferme aussi une riche bibliographie linguistique concernant cette région (pp. 57-68, 249-269).

## IX. LES ARCHIVES DE LA PAROLE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS ; LA PHONOTHÈQUE NATIONALE

Grâce à l'initiative de Ferdinand Brunot (né en 1878, mort en 1938), se sont créées, en 1911, à l'Université de Paris (Sorbonne), les *Archives de la Parole*, dont le but est de sauver et de léguer à la postérité le folklore et les parlers qui s'en vont. « Nous avons, tout autour de nous — disait F. Brunot dans son discours inaugural du 3 juin 1911, — de grands vieillards qui se meurent, ce sont nos patois... Tout le monde a observé la difficulté qu'on éprouve à lire un texte imprimé en dialecte, même quand on sait le dialecte, l'impossibilité où on est, si on ne le sait pas. Le document parlé animera et éclairera ce que l'écriture a pu fixer. Le véritable « *Atlas linguistique* » des parlers de France doit se faire. Les tracés, les graphies représentant les vibrations de la parole exposaient le phonéticien à des erreurs possibles à prévoir, impossibles à calculer... Grâce aux moyens nouveaux, il va devenir possible d'enfoncer plus avant dans la connaissance d'un mystère au seuil duquel la science s'était tenue arrêtée jusqu'ici » (*apud* R. Dévigne, *De la mission des Ardennes, 1912, à la mission Alpes-Provence*, 1939, extrait des *Annales de l'Univ. de Paris*, 1941, p. 9).

Le but visé dès son origine. — Sous le titre *Le Musée de la Parole*, F. Brunot publia un article dans *Paris-Journal* (n° du 21 mars 1910), dont les idées méritent d'être rappelées pour faire mieux connaître l'origine de cette nouvelle institution scientifique et le but qu'elle visait dès le commencement. En effet, F. Brunot considéra désormais le *Musée de la Parole* comme le complément de la Bibliothèque nationale : « L'idée de le constituer ne pouvait venir, ajoutait-il, à nos prédécesseurs qui n'avaient pas le moyen de fixer la « parole ailée ». Elle s'impose à une

génération qui possède gramophone et phonographe. Instruments imparfaits sans doute, qui parodient parfois au lieu de reproduire, j'en conviens, mais que la science et la pratique perfectionneraient singulièrement le jour où on chercherait à construire non des machines qui crient fort, mais des appareils qui parlent juste... La science possède déjà le ... phonographe... qui permet de lire l'inscription enfouie dans la cire, en même temps que de l'entendre. Ce tracé microscopique a pu être photographié, et j'ai là, sous les yeux, de magnifiques reproductions où une phrase entière étale la ligne sinueuse de ses vibrations, si nettes dans leurs formes multiples qu'elles se prêteront à toutes les observations et aux analyses mathématiques les plus rigoureuses. Or, je sens que là est le secret de la science, dont nous n'aurons été que les précurseurs... Plus heureux que nous, nos successeurs pourront fixer des sons qu'ils soumettront ensuite à l'observation microscopique... Ces documents qui manquent, nous les devons à nos successeurs. Il faut que, quand les voix du temps présent seront éteintes, ils puissent les faire revivre. Peut-être a-t-on eu déjà, dans des maisons prévoyantes et attachées aux traditions de famille, l'idée de laisser aux enfants, aussi bien que des portraits, des archives parlées, qui permettront aux générations lointaines d'entendre, en même temps qu'on les regardera, les aïeux disparus... Et personne ne peut nier qu'il soit aussi intéressant de recueillir les parlers des hommes que de collectionner leurs armes ou leurs outils. Ethnographie et linguistique ne vont point l'une sans l'autre, et le premier soin d'un explorateur est de s'informer du parler du pays qu'il traverse » (d'après la reproduction faite dans *Bull. du Dict. gén. de la langue wallonne*, t. V, 1910, nº 2, pp. 43-46).

Le mécène des archives. — Le laboratoire des *Archives* fut équipé par Émile Pathé, qui le dota d'une collection de cylindres et de disques à saphir, contenant déjà près de mille phonogrammes en langues étrangères (surtout de l'Asie), de même que des appareils de reproduction du son, appareils à cylindre du type « Édison » et appareils à saphir. La plupart des appareils Édison étaient équipés à la fois pour l'enseignement au cornet acoustique et pour la reproduction (R. Devigne, *Le Musée de la Parole et du Geste*, Univ. de Paris, Institut de Phonétique, 1935, p. 1).

Première expédition phonographique. — Avec l'aide de l'Université de Paris et de la maison Pathé qui fournit le matériel d'enregistrement et les cires, ainsi qu'un ingénieur du son, F. Brunot et son collaborateur Ch. Bruneau purent organiser, en 1912, la première expédition de ce genre dans les Ardennes et en Belgique wallonne. Les résultats furent enregistrés sur deux cents grands disques à saphir, renfermant de courts récits en patois local concernant le ménage, les travaux champêtres, les usages, les coutumes et les chants caractéristiques de la vie ardennaise

(cf. Ch. Bruneau, *Enquêtes phonographiques sur les patois d'Ardenne*, dans *Rev. d'Ardenne et d'Argonne*, t. XIX, 1911-1912, pp. 167-171, et le même, *La conservation des patois ardennais*, dans *Rev. hist. ardennaise*, t. XIX, 1912, pp. 264-267).

Après cette heureuse expérience, les *Archives* ont continué, en 1913, les enregistrements dans le Berry et le Limousin, sous la conduite de F. Brunot (cf. R. Dévigne, *De la mission des Ardennes*, pp. 10-11), récoltant cent cinquante-deux relevés, qui présentent des chants de bergers et de paysans, vielles cornemuses, chants de mariage, chants de briolage aux bœufs, dialogues rustiques, etc. (R. Dévigne, *Le Musée*, p. 7).

La bibliothèque du Musée s'est enrichie d'une série extrêmement rare de disques recueillis chez les Tatares de Kazan, une série de chants abyssins en langue amharique (*Le Musée*, pp. 7-8) et, pendant la guerre de 1914-1918, des enregistrements de quelques « voix célèbres » (R. Poincaré, G. Doumergue, le pape Léon XIII, Wilson, Georges V, etc.) faits directement ou acquis à l'étranger, ou encore échangés avec les Instituts similaires de Berlin, de Vienne, de Prague et de Budapest (p. 8).

Le premier fichier pour les différentes catégories de disques recueillis fut rédigé par F. Brunot et Madame Brunot, pour permettre aux chercheurs de consulter cette *richesse sonore* d'une grande importance scientifique (p. 8).

L'Activité d'Hubert Pernot. — La direction des Archives resta entre les mains de F. Brunot, son fondateur et animateur, jusqu'en 1920, lorsque lui succéda P. Poirot, ayant à la fois la direction de l'Institut de Phonétique et celle des Archives. En 1924, la direction passe à Hubert Pernot, qui donne un nouvel essor à cette institution.

La Ville de Paris affecta (en 1927) à l'Université un immeuble spécial (19, rue des Bernardins) où furent installés l'Institut de Phonétique et le Musée de la Parole et du Geste. Selon ses statuts de 1927, le Musée a pour but « de coordonner et de favoriser les recherches dans divers domaines de la phonographie ; d'établir des disques de choix à l'usage des établissements d'enseignement supérieur, secondaire et primaire ; de contribuer à la diffusion et à la conservation de notre langue nationale, dans les pays de langue française, dans nos colonies et à l'étranger, et à sa propagation à l'étranger... » (R. Dévigne, *Le Musée*, pp. 12-13).

H. Pernot a dirigé *trois* missions phonographiques : en *Roumanie* (1928), rapportant 143 disques à aiguille (double face) ; en *Tchécoslovaquie*, en liaison avec l'Académie tchèque (1929), dont la récolte fut de 234 disques (avec 468 matrices) ; en *Grèce* (1930), rapportant 187 disques (avec 374 matrices). En 1930 et 1931, à l'occasion de l'Exposition coloniale, furent enregistrés les parlers de l'empire colonial français (pour d'autres détails, cf. R. Dévigne, *Le Musée*, pp. 9-11).

La présente direction.— En 1932, Pierre Fouché prend la direction de l'Institut de Phonétique et Roger Dévigne lui est adjoint pour s'occuper spécialement de la phonothèque et du laboratoire d'enregistrement phonographique (p. 3).

Enregistrements a l'Étranger. — De 1934 à 1939, plusieurs missions scientifiques réalisèrent des enregistrements à l'étranger : au Groenland, en Syrie et au Liban, chez les Indiens de l'Amérique centrale, à la Guyane française, au Sahara, au Cameroun, aux Iles Féroé et en Bulgarie (R. Dévigne, *De la mission*, pp. 12-13).

La Phonothèque Nationale. — Le Musée de la Parole accueille la nouvelle institution, la *Phonothèque Nationale*, créée par le décret du 8 avril 1938, et se voit confier également la Régie du Dépôt Légal des éditions sonores. R. Dévigne devient ainsi le directeur de la nouvelle institution (p. 5).

Les derniers enregistrements. — Le Musée de la Parole s'est proposé, dès 1935, par l'*imprimerie sonore* et par la *phonographie*, de réaliser une véritable *Encyclopédie nationale sonore des parlers, patois, traditions populaires et vieux chants de France* (p. 4). Les appareils furent modernisés ; ils ont cependant besoin de courant électrique alternatif, de 120 à 240 volts, pour pouvoir fonctionner. Pour cette raison, les sujets habitant des régions privées de courant électrique doivent être déplacés au laboratoire d'enregistrement. Le choix des personnes est confié en ce cas aux folkloristes locaux.

La mission *Alpes-Provence de 1939* était composée du directeur de la Phonothèque, de son assistant (secrétaire général de la Société « Le Folklore par le Disque ») et d'un ingénieur du son. Elle emportait deux appareils d'enregistrement électriques : un appareil Hurm et Duprat et un appareil Brettmon (p. 15). D'ordinaire, la mission se propose d'enregistrer des chants domestiques, chants de travail, cris (appels des rémouleurs, des rétameurs, etc.), chants traditionnels, chants saisonniers, chants-danses et chants de réjouissances publiques. Pour les dialectes, on enregistre soit des récits locaux (contes courts, historiettes, devinettes), soit des récits improvisés sur les coutumes locales ou métiers locaux (pp. 14-15). Le résultat de cette enquête compte environ 70 disques.

En 1941 et 1942, les recherches furent continuées dans la province du Languedoc et la région des Pyrénées. Un petit *Guide et questionnaire* fut envoyé avant la visite de la mission, pour aider les collaborateurs locaux à une bonne préparation du terrain. Le directeur de mission, R. Dévigne, termine son intéressant rapport par ces lignes : « Nous souhaitons que, peu à peu, dans nos Universités régionales, des centres de recherches folkloriques, dotés d'appareils enregistreurs mobiles, puissent

se constituer. Ainsi prendra graduellement corps cet *Atlas sonore de la France* qui peut et qui doit être un des vivants monuments que la recherche scientifique de notre temps léguera aux temps à venir » (R. Dévigne, *L'Atlas sonore de la France*: *Mission Languedoc-Pyrénées, I. Languedoc, Quercy, Rouergue, Bigorre, Vallespir, Couserans*, Paris, Phonothèque Nationale, 1942, 26 p.).

DESIDERATA. — Pour les études linguistiques sur les parlers de France, il me semble qu'il serait très important de faire transcrire les textes phonétiquement par un enquêteur spécialisé, avant qu'ils soient enregistrés par les appareils. La composition du texte d'après un disque est souvent assez difficile à faire, et comporte des *remaniements* fâcheux pour un examen linguistique. Un semblable procédé pourra montrer aux chercheurs quelle est la différence entre un texte transcrit phonétiquement à l'aide de l'oreille seule et un texte enregistré par « la machine ».

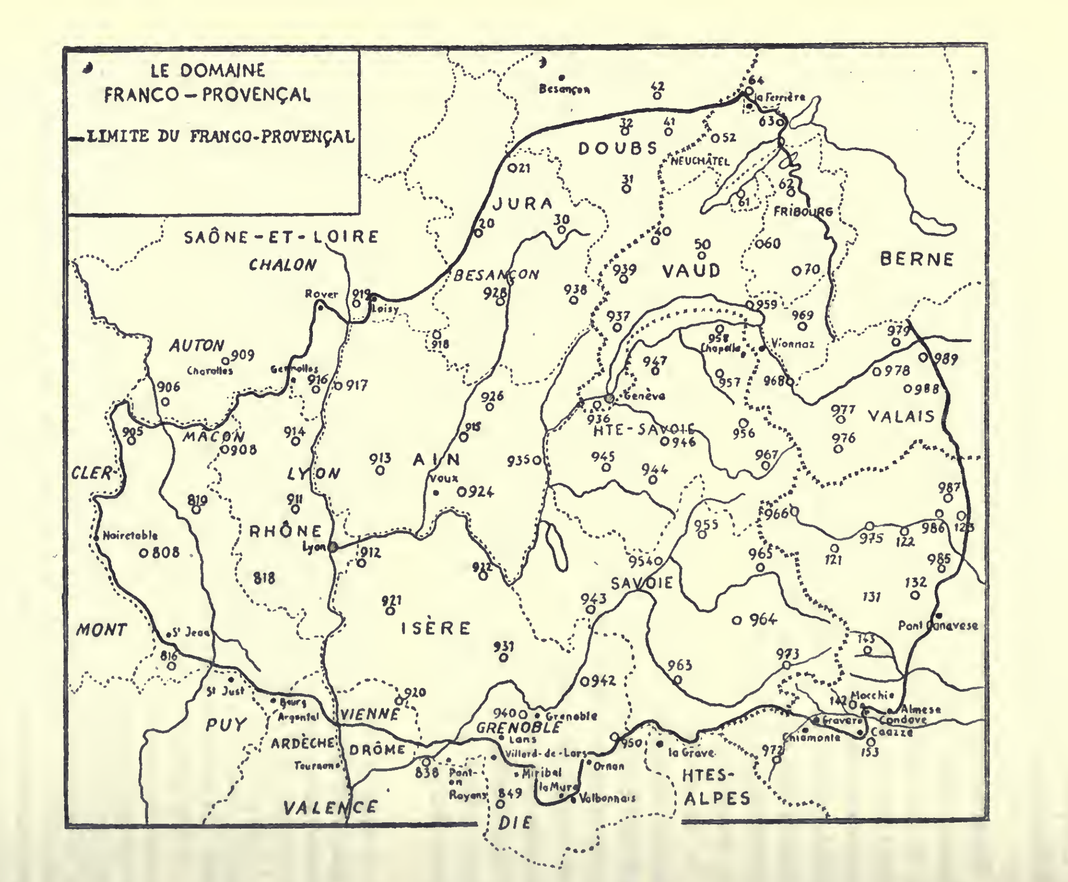
Je me permets encore de proposer à la direction de la Phonothèque de faire enregistrer une enquête linguistique conduite par un enquêteur spécialisé, afin de constater la manière dont on pose les questions et la façon dont le sujet répond. Le questionnaire peut être réduit à une centaine de demandes. De cette façon l'Atlas sonore de la France aura des réponses *comparables* pour un bon nombre de localités et déterminera d'importantes remarques linguistiques. Ce travail me semble assez facile à faire, puisqu'on réalise maintenant un Nouvel Atlas linguistique de la France par régions (voir pp. 136-151) (1).

(1) Pour la remarquable activité déployée par la phonothèque nationale, cf. l'étude de Roger DÉVIGNE. *La phonothèque nationale, bilan de dix ans de travail, Le dépôt légal, La lecture sonore, L'histoire et la géographie sonores, Les anthologies phonographiques*, Paris, Phonothèque nationale, 19, Rue des Bernardins, 1949, in-8°, 30 p.

Un aperçu sur le développement des études françaises a été donné par F. LECOY, *Reports concernig French Literary and Linguistic Studies in the Period* 1940-1945 (dans *The Modern Language Review*, vol. XLI, n° 3, 1946, pp. 270-280).

On doit prendre en haute considération le vœu exprimé en mai 1949 par Élisée Legros en ces termes : « ... puissent spécialement les milieux universitaires s'y intéresser davantage, afin de ne pas laisser le monopole de ces recherches à quelques amateurs de sous-préfectures, et puisse être rétablie à Paris la chaire de dialectologie patronnée par G. Paris et illustrée par G. Gilliéron (cet autre Suisse devenu français), chaire supprimée, hélas ! après la mort d'O. Bloch. Souhaitons-le pour le progrès des sciences de l'humain et pour la part que doit y occuper la France » (dans son article *Les études régionales en Suisse et en France*, publié dans la *Rev. belge de philol. et d'histoire*, t. XXVII, 1949, p. 929).

Planche XII.




Reproduction partielle d'après la carte publiée par O. Kjellein dans son ouvrage *Le patois de la région de Nozeroy (Jura)* (cf. p. 174 de mon étude).

# *B.* LE DOMAINE FRANCO-PROVENÇAL

C'est le domaine le mieux étudié et le centre le plus important des recherches dialectologiques de toute la *Romania*.

## I. INTRODUCTION.

Dans le cadre du français, le domaine *franco-provençal* se caractérise par des traits linguistiques spécifiques. L'existence de cette région fut reconnue une dizaine d'années avant qu'Ascoli ait publié son travail *Schizzi franco-provenzali* (voir p. 166 de mon étude).

### 1. Territoire.

Ce domaine comprend les territoires suivants :

1° En France : la partie méridionale des départements du Doubs et du Jura, les départements de l'Ain (excepté l'extrême Nord), du Rhône, de la Loire (excepté la partie méridionale), la partie septentrionale de la Drôme, les départements de l'Isère (excepté l'extrême Sud), de la Savoie et de la Haute-Savoie.

2° En Suisse : les cantons de Neuchâtel, de Fribourg, de Vaud, de Genève (dont les parlers constituent, avec ceux de la Savoie française, le groupe savoyard) et du Valais (1). Le Jura bernois appartient au franc-comtois, c'est-à-dire au français du Nord (excepté la partie entre le Lac de Bienne et la première chaîne du Jura, qui appartient au franco-provençal).

3° En Italie : toutes les hautes vallées du versant oriental des Alpes, depuis le Grand Saint-Bernard (la Vallée d'Aoste) jusqu'aux hautes vallées des affluents du Pô (voir planche n° XII, p. 156) (2).

(1) Cf. Walter Gerster, *Zur mundartlichen Gliederung des Mittelwallis*, extrait du *Jahresb. der Aargauischen Kantonsschule*, 1931-1932, pp. 29-32, avec trois cartes linguistiques, indiquant des faits phonétiques de dix localités.

(2) Pour plus de détails, voir W. v. Wartburg, *Bibliographie des dictionnaires patois*, pp. 15-16 et 75-88, où l'auteur indique les travaux les plus importants ; L. Gauchat et J. Jeanjaquet, *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, t. II, le chapitre *Histoire et grammaire des patois*, pp. 1-71 et *passim*, où les auteurs exposent brièvement le contenu des travaux.

## 2. Frontières linguistiques.

Les frontières linguistiques de ce domaine ne sont pas partout délimitées avec beaucoup de précision. On peut mentionner parmi les travaux les plus remarquables, ceux qui ne seront pas cités dans les chapitres qui suivent.

1º LIMITE DU FRANÇAIS ET DE L'ALLEMAND. — Les limites du français et de l'allemand furent établies, pour la Suisse, par le Dr J. Zimmerli, dans son ouvrage fondamental intitulé : *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz* : *I. Teil, Die Sprachgrenze im Jura* (Bâle et Genève, H. George, 1891, in-8º, VII-80 p. avec 16 tableaux autographiés et une carte ; *II. Teil, Die Sprachgrenze im Mittellande, in den Freiburger-Waadtländer und Berner-Alpen* (*ib.*, 1895, in-8º, IV-164 p., avec 14 tableaux et deux cartes) ; *III. Teil, Die Sprachgrenze im Wallis* (*ib.*, 1899, in-8º, V-154 p., avec 17 tableaux et trois cartes ; cf. la *Bibliographie ling. de la Suisse rom.*, t. I, nºs 58, 71 et 87, où les auteurs donnent la liste des comptes rendus ; cf. aussi le chapitre *Limites du français et de l'allemand*, pp. 4-30).

L'auteur a joint à chacun des trois volumes des matériaux linguistiques dignes de toute confiance. Les tableaux d'ensemble ont été établis à l'aide d'un questionnaire ayant 300 mots types qui pouvaient donner les principaux phénomènes du vocalisme et du consonantisme. Les auteurs de la *Bibliographie* considèrent cette partie de l'ouvrage de Zimmerli comme très précieuse pour la comparaison des particularités phonétiques d'un assez grand nombre de patois (ils indiquent le nom des 46 localités explorées ; cf. t. II, nº 1080 et nºs 2169 et 2192).

2º LIMITE DU FRANÇAIS ET DU FRANCO-PROVENÇAL. — Cette limite fut fixée par Konrad Lobeck, dans son travail *Die französisch-frankoprovenzalische Dialektgrenze zwischen Jura und Saône* (Genève-Zurich, 1945, XII-317 p., avec 6 cartes linguistiques, dans *Romanica Helvetica*, vol. 23), où l'auteur soumet cette frontière linguistique à un examen très approfondi, en complétant les matériaux du *Glossaire des patois de la Suisse romande* et ceux des *Tableaux phonétiques* par une enquête personnelle, faite en 1935 et 1936.

Lobeck possédait une grande expérience dialectologique, car il avait fait l'enquête pour 260 localités de l'Atlas linguistique de la Suisse alémanique (voir p. 769). Il rédigea deux questionnaires, afin de mieux déterminer la frontière linguistique : le premier ayant plus de cinq cents demandes (cf. p. 2 et pp. 149-150) et le second plus réduit (cf. pp. 2 et 150).

Le territoire exploré comprend 40 localités (cf. p. 3) et les informateurs choisis sont tous des personnes originaires du pays dont le langage fut soumis à cet examen (cf. p. 156). L'auteur indique avec précision l'âge et l'occupation de ses témoins (cf. pp. 157-162).

Les principaux chapitres de ce remarquable travail (l'un des fruits de l'École linguistique de J. Jud, cf. p. 1) sont les suivants : une introduction très détaillée qui indique bien les matériaux utilisés, les points explorés, les cartes d'ensemble rédigées par l'auteur (les 51 cartes détaillées furent déposées, faute des moyens pour les publier, au Bureau du Glossaire des patois de la Suisse romande, cf. p. 4) ; le système de transcription phonétique (celui de l'AIS), les travaux utilisés, etc. (pp. 1-15) ; le vocalisme (voyelles accentuées et non accentuées, pp. 16-75) ; le consonantisme (pp. 76-103) ; des indications sur la morphologie (pp. 104-108) ; la frontière linguistique entre le franco-provençal et le français (ce chapitre apporte de nouvelles données très importantes et un examen critique des matériaux utilisés par Ascoli, pp. 109-113) ; une partie lexicologique qui indique la diffusion et les significations d'un bon nombre de mots qui intéressent en même temps le folklore, afin d'établir les rapports qui existent entre les aires lexicologiques et les isophones (pp. 114-144) ; les conclusions (pp. 145-148) ; le glossaire qui renferme la récolte dialectologique personnelle ainsi que des matériaux appartenant au Glossaire (pp. 149-297). L'auteur indique aussi (pp. 302-304) le contenu de ses cartes linguistiques déposées au Bureau du Glossaire, et termine son ouvrage par un glossaire (pp. 305-317).

Un bref chapitre final (pp.299-301) attire spécialement notre attention: il s'agit d'un tableau comparatif des transcriptions d'Edmont (faites en 1898), de Gauchat (en 1902) et de l'auteur (en 1935), qui indique des divergences de notations entre plusieurs enregistrements (cf. p. 301).

3° La frontière linguistique sur la rive nord du Lac de Bienne. — L'ouvrage de Hermann Weigold, *Untersuchungen zur Sprachgrenze am Nordufer des Bielersees* (Berne, A. Francke, 1948, XV-168 p., avec deux cartes plutôt d'ordre géographique que linguistique) (1) nous renseigne sur la frontière linguistique de ce domaine avec l'alémanique au nord du Lac de Bienne en appuyant ses conclusions sur des recherches personnelles faites sur place (cf. pp. XV-XVII), ainsi que sur le dépouillement d'un grand nombre de documents des archives de Bâle, de Bienne, de Berne, de Neuchâtel, etc. contenant des noms de lieuxdits (cf. la liste, p. XVI).

Ce travail (réalisé toujours sous la direction de J. Jud) montre clairement l'importance de la toponymie pour l'éclaircissement des problèmes linguistiques (cf. surtout le chapitre *Sprachliche Verhältnisse*, pp. 148-162 ainsi que le *Schlusswort*, pp. 163-164).

4° La frontière avec le provençal. — La frontière qui sépare le domaine franco-provençal du domaine provençal fut bien précisée,

(1) La première édition (thèse Zurich) date de 1943 (Buchdrukkerei Winterthur, 48 p. sans cartes).

surtout d'après des enquêtes personnelles faites sur place, par Jules Ronjat, *Grammaire historique des parlers provençaux modernes* (t. I, Montpellier, 1930, pp. 18-21).

### 3. Nombre d'individus.

Il est très difficile, sinon impossible, d'indiquer aujourd'hui le nombre des individus qui parlent encore le franco-provençal. Nous savons que le français a commencé depuis longtemps l'évincement des anciens parlers locaux de la Suisse romande, et que le même processus s'accomplit aussi sur le territoire de l'Italie sous l'influence de l'italien (voir les remarques des chercheurs dont les travaux seront mentionnés dans les pages suivantes).

On peut toutefois donner, à titre d'information, les chiffres suivants :

1° Pour la *Suisse romande*, plus de 800.000 individus (c'est-à-dire 21,2 p. 100 de la population, selon le recensement de 1930). Le recensement de 1941 donne le chiffre de 885.000 habitants de langue française, dont l'immense majorité évidemment ne sait plus le patois.

2° Pour la *France*, presque deux millions d'individus (cf. L. Tesnière, *Statistique des langues de l'Europe*, dans le vol. A. Meillet, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1928, p. 387).

3° Pour l'*Italie* presque cent mille individus (cf. p. 398).

On peut donc affecter au domaine franco-provençal environ trois millions de personnes.

Les traits linguistiques les plus saillants. — W. v. Wartburg (dans *Évolution et structure de la langue française*, 3e éd., Berne, A. Francke, 1946, pp. 81-82) indique les traits linguistiques suivants comme les plus caractéristiques du franco-provençal :

1° *A* accentué en syllabe ouverte reste *a*, comme en provençal (lat. CANTÁRE> franco-prov. *tsãntá*, prov. *cantar*, mais le franç. *chanter*), tandis qu'après palatale il se palatalise, comme en ancien français : lat. CARRICÁRE> franco-prov. *tsardzí*, ancien franç. *chargier*, mais le prov. *cargar* ;

2° Un *a* final reste *a*, comme en provençal (lat. TELA> franco-prov. *taila*, prov. *tela*, mais le franç. *toile*), tandis qu'après palatale, il se palatalise, comme en français : lat. VACCA> franco-prov. *vatse*, franç. *vache*, mais le prov. *vaca* ;

3° Un *u* final portant un accent secondaire reste *u* (*ou*) au lieu de s'affaiblir en *e*, comme en français : lat. CÚBITÙ> franco-prov. *códu* (codou), mais le franç. *coude* (cf. aussi les conclusions de Lobeck, *Die franko-provenzalische Dialektgrenze*, pp., 145-148, ainsi que les cartes linguistiques).

Wartburg affirme (p. 82) « que le franco-provençal doit sa position toute spéciale à l'élément burgonde », car « ses traits se tiennent exactement entre les limites du royaume burgonde d'avant 469 ». Heinrich Morf avait soutenu (*Mundartenforschung und Geschichte auf romanischem Gebiet*, dans *Bull. de Dial. rom.*, t. I, 1909, pp. 1-17 et dans *Zur sprachlichen Gliederung Frankreichs* publ. dans *Abhand. der k. preuss. Akad. der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse*, 1911, 37, p. avec 4 cartes linguist. ; cf. surtout pp. 28-29) que le groupe franco-provençal doit être considéré comme un territoire d'expansion des évêchés de Lyon et de Vienne, en faisant ainsi ressortir l'influence des anciennes divisions diocésaines pour expliquer la division dialectale du français.

## II. LES DÉBUTS DES RECHERCHES

Les deux volumes de l'important travail de L. Gauchat et J. Jeanjaquet, *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, facilitent beaucoup l'orientation sur le développement des recherches dialectologiques de ce domaine linguistique.

En prenant comme base cet ouvrage, on peut distinguer quelques phases, parmi les plus importantes, pour ce domaine de recherches dont l'influence sur le développement de la dialectologie romane est sans doute la plus remarquable pour toute la *Romania*.

### 1. Les moissonneurs.

On peut grouper dans la catégorie des « moissonneurs » les chercheurs qui ont ramassé des matériaux linguistiques, incités soit par une curiosité scientifique très méritoire, soit, et surtout, par l'amour du langage de leurs aïeux, en train de disparaître sous la puissante action du français envahisseur.

1º É. Bertrand. — Au XVIIIe siècle, Élie Bertrand (dans *Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse, et principalement du Pays de Vaud*, Genève, 1758, 70 p. ; cf. *Bibl.*, t. I, nº 15 ; t. II, nº 1040) examine, pour la première fois, la formation de la *langue romande* de la Suisse occidentale, en essayant de délimiter ses principaux dialectes et de fixer ses limites par rapport à l'allemand. « Ce travail était érudit pour son époque et est resté longtemps la seule source à consulter » (*Bibl.*, t. II, nº 1040 ; cf. aussi A. Odin, *Phonologie des patois du canton de Vaud*, pp. 11-12).

2º Le Doyen Ph. Bridel. — A la fin du XVIIIe siècle, Ph. Bridel, pasteur à Montreux (dans son travail *Course de Bâle à Bienne, par les*

*vallées du Jura*, Bâle, 1789, 256 p., avec une carte ; cf. *Bibl.*, t. II, nos 1255, 1284 et 1136) fait une description sommaire de l'état des patois de la Suisse romande, en regrettant la barrière qui commence à s'établir entre la haute classe sociale qui parle plutôt le français et le peuple qui emploie encore le rude parler des aïeux ; il remarque que ce n'est qu'en parlant patois aux paysans qu'il a appris à les mieux connaître.

En 1820, il publia un nouveau travail (*Essai statistique sur le canton de Valais*, Zurich, 1820, 364 p., avec une carte et des illustrations ; cf. *Bibl.*, t. II, no 1196, cf. aussi no 1284) où il présente, dans le chapitre *Langage* (pp. 335-345), la grande variété des patois valaisans, en signalant quelques particularités linguistiques parmi les plus saillantes. Les matériaux concernant l'intéressant patois du Val d'Illiez furent tirés d'un glossaire communiqué par le chanoine J. M. Caillet-Bois (cf. p. 340, note).

Son travail le plus important reste cependant le *Glossaire*, publié par le prof. L. Favrat, à la demande de la Société d'histoire de la Suisse romande sous le titre : *Glossaire du patois de la Suisse romande, par le doyen Bridel avec un appendice comprenant une série de traductions de la parabole de l'Enfant prodigue, quelques morceaux patois en vers et en prose et une collection de proverbes, le tout recueilli et annoté par L. Favrat* (Lausanne, 1866, XIII-547 p., dans les *Mémoires et doc. publiés par la Soc. d'histoire de la Suisse romande*, t. XXI ; cf. *Bibl.*, t. I, no 362 ; t. II, nos 1284 et 1288).

L'éditeur (L. Favrat) a ajouté au Glossaire une chrestomathie renfermant trente versions de la Parabole, plusieurs morceaux divers et des proverbes (cf. *Bibl.*, t. I, no 362, ainsi que la critique d'A. Odin, *Phonologie des patois du canton de Vaud*, pp. 13-14).

Ce travail lexicologique du Doyen Bridel constitue comme le premier *Glossaire* de la Suisse romande (pour ses nombreuses sources voir la *Bibliographie*).

3o L'Influence de l'enquête linguistique entreprise par le Ministère de l'Empire : *a*) J. J. Champollion-Figeac ; *b*) Fr. J. Stalder.

La vaste enquête dialectale entreprise en France (en 1807 et dans les années suivantes, voir p. 19) par le ministère de l'Intérieur du premier Empire et continuée par la Société des Antiquaires de France a eu un grand retentissement dans plusieurs pays romans qui, en suivant cet exemple, ont réuni des spécimens dialectaux en faisant traduire en divers patois la parabole de l'Enfant prodigue.

*a*) Jean-Jacques, dit Champollion-Figeac, savant archéologue (né à Figeac, dép. du Lot, en 1778, mort à Fontainebleau en 1867), fut le premier qui publia une sorte de « monographie » dialectale ayant le titre *Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de la France, et en particulier sur ceux du département de l'Isère ; suivies d'un Essai*

*sur la Littérature dauphinoise, et d'un Appendix, contenant des Pièces en vers ou en prose peu connues, des Extraits de manuscrits inédits et un Vocabulaire, par... professeur de Littérature grecque à la Faculté des Lettres de l'Académie de Grenoble...* (Paris, chez Goujon, Librairie, novembre 1809, petit in-8°, XII-201 p. ; le travail est dédié « à Monsieur De Langeac, conseiller ordinaire et officier de l'Université impériale »).

L'auteur affirme avoir réuni quelques matériaux linguistiques concernant cette région « lorsque S. Ex. le Ministre de l'Intérieur, par sa lettre du 13 novembre 1807, demanda à M. le Préfet du département de l'Isère des renseignements sur les patois usités dans cette partie de l'Empire et des échantillons en vers ou en prose où ces patois fussent employés » (pp. VI-VII).

La valeur des recueils réalisés par ses prédécesseurs. — Champollion-Figeac s'exprime, à ce sujet, en ces termes : « Les recherches qu'il a exigées m'ont convaincu que la plupart des auteurs qui ont écrit sur cette matière se sont copiés l'un l'autre; que peu d'entr'eux ont pris la peine de recourir aux documents originaux ; que *presqu'aucun d'eux ne remplissait la condition sans laquelle il est impossible de bien apprécier ces mêmes documents*, c'est-à-dire *qu'aucun d'eux ne connaissait à fond au moins un de nos idiomes vulgaires, et ne réunissait sur presque tous des données générales acquises par des voyages faits dans les diverses parties de la France où ces mêmes idiomes sont le mieux caractérisés.* Le défaut de ces moyens a donné lieu à plusieurs erreurs ou fausses interprétations que l'on pourrait reprendre dans la plupart des ouvrages publiés... » (pp. VIII-IX ; mis en italiques par moi-même).

Le travail contient les chapitres suivants : sur les idiomes vulgaires en général ; sur les idiomes vulgaires du département de l'Isère ; la littérature dauphinoise (pp. 1-100). L'*Appendix* renferme les documents suivants : lettre en vers sur l'inondation de Grenoble ; parabole de l'Enfant prodigue en français (1) ; même parabole en langue vaudoise ; même parabole en patois de l'Oysan (Isère) ; même parabole en patois de Trèves (Isère) ; fragments extraits d'un Dictionnaire manuscrit du patois de Grenoble ; proverbes dauphinois, etc., ainsi qu'un vocabulaire alphabétique des mots les plus difficiles des idiomes vulgaires du département de l'Isère et une notice bibliographique des ouvrages imprimés en patois du département de l'Isère.

*b*) Le pasteur Fr. J. Stalder d'Escholzmatt (canton de Lucerne)

(1) Cf. aussi A. Constantin et J. Désormaux, *Études philologiques savoisiennes, Parabole de l'Enfant prodigue, Recueil de traductions en patois savoyards collationnées dans treize localités de la Haute-Savoie et de la Savoie, Avec une Carte, des Remarques philologiques et une Traduction en latin étymologique*, Annecy, Imprimerie Abry, 1903, in-8°, 38 p. (extrait de la *Rev. savoisienne*, 1903, fasc. 1 et 2).

publia le travail *Die Landessprachen der Schweiz, oder schweizerische Dialektologie, mit kritischen Sprachbemerkungen beleuchtet, Nebst der Gleichnissrede von dem verlorenen Sohne in allen Schweizermundarten* (Aarau, 1819, XII-424 p., cf. *Bibl.*, t. II, nº 357) qui renferme quinze versions de la parabole de l'Enfant prodigue en patois de la Suisse romande. Il nous fait savoir (dans la préface, p. IV, *apud* la *Bibliographie*) qu'il avait entrepris cette enquête à la requête du ministre, et qu'il lui avait fait parvenir, en 1808, une esquisse de sa *Dialectologie*.

Le recueil méritoire de Stalder fut complété par la publication : *Matériaux pour servir à l'histoire des dialectes de la langue française, ou collection de versions de la parabole de l'Enfant prodigue en divers idiomes ou patois de France* (dans les *Mémoires et dissert. sur les antiquités nationales, publiés par la Soc. royale des Antiquaires de France*, t. VI, 1842). Cette collection contient dix traductions provenant de la Suisse romande (*Bibl.*, t. I, nº 358).

4º Juste Olivier. — Le poète vaudois Juste Olivier consacre à l'idiome de sa région natale son important ouvrage *Le canton de Vaud, sa vie et son histoire* (Lausanne, 1837, 2 vol. ; cf. *Bibl.*, t. II, nº 1046 et A. Odin, *Phonologie*, p. 12) en accordant au langage (t. I, pp. 216-280) une attention spéciale. On considère ce travail comme « le plus intéressant des anciens textes sur les patois ». L'auteur n'hésite pas à combattre la théorie de F. Raynouard sur l'antériorité du provençal vis-à-vis des autres langues romanes (A. Odin), tout en affirmant l'étroit rapport du roman suisse au provençal. C'est l'ouvrage qui traite le plus longuement et avec le plus de compétence de la littérature populaire et dialectale romande, spécialement vaudoise (*Bibl.*, t. I, nº 404). L'auteur « plaide avec émotion pour qu'on laisse au patois une petite place à côté du français » ; même si on le laisse mourir, le patois ne cessera pas de se perpétuer dans notre français : « il est cloué pour jamais à nos corps et à nos âmes » (*Bibl.*, t. II, nº 1046).

5º La plus importante chrestomathie. — En 1842 parut la chrestomathie romande la plus importante, par son ancienneté et par le nombre des textes qu'elle renferme. Elle porte le titre : *Recueil de morceaux choisis en vers et en prose en patois suivant les divers dialectes de la Suisse française et terminé par un vocabulaire de mots patois avec la traduction française*, recueillis par un amateur (Lausanne, 1842, VII-212-LX-4 p. ; cf. *Bibl.*, t. I, nº 360), où on indique aussi les sources d'après l'index du recueil. On appelle d'ordinaire ce recueil, le *Recueil B. Corbaz*.

6º La Société des Patois Vaudois. — En 1878 fut fondée la *Société des patois vaudois*, ayant comme but immédiat de recueillir des matériaux pour un glossaire patois, ainsi que tous les documents relatifs à la langue, à la grammaire et à la littérature patoises. On créa, à la même date,

le *Journal des patois romands, organe de la Société des patois vaudois* (nº 1, seul paru, déc. 1878 ; cf. *Bibl.*, t. II, nº 1158).

Le grand travail du numismate Arnold Morel-Fatio, *Glossaire patois* (1878-1886), resté manuscrit et renfermant environ 35.000 fiches, montre le résultat essentiel auquel aboutit l'effort de la Société des patois vaudois. « Le tout représente la plus sérieuse tentative, avant le *Glossaire romand*, d'embrasser en un seul ouvrage tous les patois de la Suisse romande » (*Bibl.*, t. II, nº 1291).

7º Le Glossaire du patois de Blonay (canton de Vaud). — Madame Louise Odin, la mère du romaniste et dialectologue A. Odin (voir p. 170), consacre toute sa vie à réunir et à rédiger les matériaux de son Glossaire, jouissant de bons et indispensables conseils de la part d'E. Muret, le premier grand toponymiste de la Suisse romande (voir p. 247). Le travail de Mme Odin porte le titre *Glossaire du patois de Blonay* (Lausanne, Bridel, 1910, XIII-715 p., avec préface d'Ernest Muret ; cf. *Bibl.*, t. II, nº 1309).

Les auteurs de la *Bibliographie* estiment que ce travail constitue, « par la richesse de son information, non pas une source, mais un vrai pilier du Glossaire romand ». Il comprend à peu près 12.000 articles. « Dans le domaine des patois gallo-romans, affirment-ils, nous ne voyons, à part le *Trésor dóu Félibrige* du poète Mistral, aucune œuvre qui pénètre ainsi jusqu'au tréfond du langage. Les matériaux sont de première main et proviennent exclusivement du même village. Il est étonnant de voir une femme instruite arriver à posséder le patois à ce point. Elle voit tous les aspects de ses mots. Elle les illustre surtout d'exemples saisis sur le vif et d'une phraséologie qui doit être à peu près complète... L'étymologie, qui dépare tant de livres semblables, est laissée de côté » (*Bibl.*, t. II, nº 1309).

Le grand intérêt que l'on mit à recueillir des matériaux dialectaux se manifeste clairement par plus de *cinquante glossaires* en manuscrit, dont la plupart se trouvent au Bureau du Glossaire (cf. *Bibl.*, t. II, pp. 72-105). Aucun territoire de la *Romania* ne possède un aussi grand nombre de documents linguistiques concernant les patois. Ce fait explique à mon avis pourquoi cette région a donné, à la fin du XIXe siècle, le plus grand nombre de savants qui ont jeté des fondements très solides pour la dialectologie des tous les pays romans.

## 2. Les interprètes.

L'interprétation scientifique des faits linguistiques concernant les parlers de la Suisse romande commence dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Les auteurs de ces travaux ne peuvent pas être considérés seulement

comme des « moissonneurs », mais en premier lieu comme des interprètes qui mettent en valeur le trésor linguistique en essayant d'éclaircir l'évolution des parlers ainsi que les rapports qu'ils ont eus avec les parlers des pays voisins.

Je les considère même comme les précurseurs des fondateurs de la dialectologie contemporaine.

Les représentants les plus remarquables de ce groupe sont, par ordre chronologique, les suivants :

### a) Cyprien Ayer.

Cyprien Ayer (1825-1884), professeur de géographie, de français et d'économie politique à l'Académie de Neuchâtel (depuis 1866, cf. le *Dict. hist. et géogr. de la Suisse*, t. I, p. 488), originaire de la Basse-Gruyère. Après un séjour en Allemagne, consacré exclusivement à l'étude du vieux français et de la littérature du moyen âge, C. Ayer revint en Suisse (en 1847), où il collabora à l'*Émulation*, petite revue locale de Fribourg (de 1841 à 1846 et de 1852 à 1856). Cette revue fut le centre du réveil littéraire fribourgeois au milieu du XIXe siècle. Il publia dans celle-ci (sous l'influence des travaux de Fr. Bopp, de J. Grimm et de Fr. Diez) son étude *Traité étymologique de prononciation française* (en 1846, 1854 et 1856) qu'il considère (en 1874) comme un « simple essai sur la phonologie française, où une large part était faite aux dialectes de la Suisse romande » (cf. l'*Avant-propos* du travail *Phonologie*, cité plus bas).

Fr. Diez l'avait encouragé dans ses efforts, en lui écrivant : « Les dialectes de la Suisse méritent toute l'attention du linguiste et vos travaux philologiques prouvent que vous possédez la vraie méthode pour les approfondir et mettre en relief leur valeur scientifique » (lettre du 12 nov. 1856).

Parmi les travaux qui intéressent notre sujet, il faut signaler en premier lieu sa brève étude sur *Le patois fribourgeois* (dans *Autour de deux lacs... Courses scolaires*, t. II, Neuchâtel, 1864 [lire 1865], pp. 56-58, in-fol., *apud* la *Bibl.*, t. II, nº 1183) qui donne une description du parler gruyérien. « Contrairement à H. Berghaus (qui présente une division dialectale du territoire gallo-roman) et Fr. Diez, qui considèrent la montagne de Chasseral, comme la limite entre la langue d'oc et celle d'oïl, Ayer donnerait plutôt au romand une place intermédiaire entre le français et le provençal ou plus exactement entre le dauphinois et le bourguignon. Cette opinion se rapproche de celle qu'Ascoli devait soutenir une dizaine d'années plus tard, avec beaucoup plus de science et de précision. Ayer a été un des premiers à reconnaître l'importance des patois suisses pour l'étude philologique du français » (*Bibl.*, t. II, nº 1183).

Son premier essai publié en 1846, fut refondu en 1874 et publié sous le titre *Phonologie de la langue française* (dans le programme des cours

de l'Académie de Neuchâtel, année 1874-1875, Neuchâtel, J. Attinger, in-4°, 42 p. sur deux colonnes) (1).

L'état des études à cette époque est présenté par Ayer en ces termes : « La méthode historique, que Diez a le premier appliquée aux langues romanes, fait chaque jour de nouveaux adeptes ; mais telle est la force des habitudes et de la résistance des préjugés qu'il y avait témérité à vouloir opérer la réforme d'un seul coup. Aussi les disciples de Diez ne demandent plus pour le moment qu'une seule chose, c'est que l'histoire de la langue entre dans le programme de l'enseignement supérieur ou académique, comme c'est le cas à Genève et à Neuchâtel, pour ne parler que des pays de langue française. C'est dans ce sens que M. Brachet m'écrivait il y a peu de temps : « Le cours de grammaire historique et de l'étymologie française que vous professez à l'académie de Neuchâtel ne sera point, je l'espère, sans causer sur notre frontière un contre-coup salutaire qui pourra amener la création de cours analogues dans nos Facultés de Besançon ou de Lyon » (18 août 1874, dans l'*Avant-propos* de sa *Phonologie*).

La dernière publication de C. Ayer qui intéresse notre sujet est l'*Introduction à l'étude des dialectes du pays romand* (Neuchâtel, 1878, 38 p., in-4° (2).

Dans ce travail, l'auteur reconnaît avoir été devancé (« il y a quelques années seulement ») par les travaux de Fr. Haefelin, de J. Cornu, mais il considère comme son but principal de donner au romand « une orthographe rationnelle qui puisse s'appliquer à tous ses dialectes, chose presque nécessaire si l'on veut que la méthode scientifique remplace enfin l'empirisme dans l'étude comparative de nos idiomes populaires » (p. 4).

Quant à la place du romand (terme employé pour désigner « l'ensemble des dialectes parlés dans ce qu'on appelait autrefois le *Pays romand* » p. 5) parmi les autres langues romanes, C. Ayer affirme que « les langues française et provençale le revendiquent également ; mais, si c'est avec elles qu'il a le plus de rapport, il est intermédiaire entre les deux et n'appartient proprement ni à l'une ni à l'autre. Il confine à la langue d'oïl par le bourguignon, à la langue d'oc par le savoyard et le dauphinois, à l'italien par le valdotan et le piémontais, et le chaînon isolé du

(1) Dans le *Catalogue des Étudiants de l'Académie de Neuchâtel*, publié comme annexe à cette étude, figure, à la Faculté des Lettres, pour le semestre d'été 1874, *Jules-Louis Gilliéron de Corcelles (Vaud)*. C. Ayer enseigna à cette date la *Grammaire historique de la langue française, Phonologie*. Il faut donc mentionner le nom d'Ayer parmi les professeurs qui auraient pu influencer l'activité future de J. Gilliéron ; M. Roques, dans le travail *Jules Gilliéron*, 1854-1926, *Notes biographiques et Bibliographie* (Paris, 1926, cf. p. 3), ne le mentionne pas.

(2) Il est intéressant de constater que l'auteur ne signale pas le travail d'Ascoli (*Schizzi franco-provenzali*) publié déjà en 1874.

romanche le rattache de loin au roumain ou moldo-valaque ; cette position remarquable du romand lui donne une importance linguistique qui n'a pas été constatée jusqu'ici » (p. 6 ; cf. la critique d'Odin, *Phonologie*, p. 3).

Il précise mieux son opinion dans le chapitre sur la *Classification des dialectes romands* (pp. 6-8), où il affirme que : « pour un naturaliste, un insecte vaut un éléphant et pour le linguiste le romand, relégué au rang de patois, a autant d'importance que le français ou l'italien : c'est un idiome indépendant au même titre que le roumain, vivant sa vie propre et parlé en plusieurs dialectes entre lesquels les différences ne portent que sur la prononciation, car ils ont une grammaire commune, et leur vocabulaire est le même à peu de chose près. Or, dans une langue qui n'est pas fixée par l'écriture, la prononciation ne dépend jamais des caprices de l'orthographe, comme ç'a été le cas pour le français, mais elle est soumise aux influences naturelles du milieu géographique, c'est-à-dire de l'altitude, du sol, du climat et par suite du genre de vie des populations qui la parlent » (p. 7).

Pour illustrer son *système rationnel de transcription*, C. Ayer l'applique au parler gruyérien, le langage de son enfance, qui était à cette époque le mieux préservé de l'influence du français.

Il est hors de doute que J. Gilliéron, licencié (en 1875) de l'Académie de Neuchâtel, a subi l'influence des opinions d'Ayer, qui fut le premier à reconnaître l'importance de l'étude scientifique des patois.

Il faut en même temps attribuer à C. Ayer l'introduction, dans les études sur le romand de la Suisse, de la méthode comparative de l'École linguistique allemande, dont il vante les importants résultats (cf. l'*Avant-propos* de la *Phonologie*).

### b) Franz Haefelin.

FRANZ HAEFELIN de Klingnau (canton d'Argovie ; mort vers 1880, cf. *Bibl.*, t. I, nº 875) a eu l'heureuse idée qu'une classification scientifique des patois de la Suisse romande ne pouvait se faire qu'après un examen approfondi des parlers de chaque canton.

Dans l'introduction (datée de Klingnau, janvier 1872) de son premier travail (*Abhandlungen über die romanischen Mundarten der Südwestschweiz, Erste Abtheilung, Die Mundarten des Cantons Neuenburg* dans la *Zeitsch. f. vergl. Sprachforschung*, t. XXI, *Neue Folge, Band I*, Berlin, 1873, pp. 289-340 et 481-541) (1), il constate l'insuffisance des connaissances concernant les parlers romands de la Suisse (p. 290) et préconise, pour

(1) Le tiré à part porte le titre *Die romanischen Mundarten der Südwestschweiz, Mit Rücksicht auf die Gestaltung des lateinischen Elements untersucht und dargestellt, I. Die Neuenburger Mundarten*, Berlin, Dümmler, 1874, 120 p., in-8º, (*apud Bibl.*, II, nº 1243).

combler cette regrettable lacune, *leur examen sur place*, avant qu'ils disparaissent sous la pression du français. Il remarque, en outre, que le patois de Neuchâtel est en train de succomber, et que c'est le temps suprême d'agir pour sauver ses derniers vestiges « *den letzten Pulsschlägen und Athemzügen einer Sprache zu lauschen* », p. 291).

Après une bibliographie sur les travaux lexicologiques et les textes concernant cette région (pp. 292-294), l'auteur divise en cinq groupes les parlers étudiés (pp. 294-295) et donne des informations sur son système de transcription (pp. 295-297), jugé plus tard, par A. Odin, « d'une minutie extraordinaire », ayant « la prétention de rendre les plus infimes nuances des différents sons » (*Phonologie*, p. 15).

Les principaux chapitres de cette *première monographie dialectale*, réalisée surtout d'après des matériaux recueillis sur place (en interrogeant des personnes âgées qui parlaient encore le patois) sont les suivants : la phonétique, les voyelles (pp. 297-340) ; les consonnes (pp. 481-504) ; la morphologie (pp. 504-548), dont une bonne partie contient des paradigmes verbaux (pp. 516-547) (1).

J. Cornu considère ce travail comme *la première étude scientifique* d'un patois (*Romania*, t. II, 1873, p. 375 ; cf. aussi t. III, 1874, pp. 422-428) et les auteurs de la *Bibliographie* y voient « la première application de la méthode scientifique et historique à l'étude d'un groupe de patois romands » (t. II, nº 1243).

Le dernier travail de Haefelin a eu comme sujet les parlers de Fribourg : *Les patois romans du canton de Fribourg, Grammaire, Choix de poésies populaires, Glossaire* (Leipzig, Teubner, 1879, in-8º, 192 p. ; cf. *Bibl.*, t. II, nº 1187 où on indique les comptes rendus).

J. Fr. Haefelin doit être considéré comme l'un des premiers dialectologues au sens moderne de ce terme.

### c) Jules Cornu.

Jules Cornu (1848-1919), originaire de la campagne vaudoise, l'un des plus anciens élèves de Gaston Paris et de Paul Meyer (cf. J. Jud, *Romania*, t. XLVI, 1920, pp. 452-453), apporte dans les recherches dialectologiques une remarquable contribution. Après avoir passé son doctorat (en 1874) à l'Université de Bâle avec une thèse qui ne fut jamais imprimée (*Lautlehre der Mundart des Pays d'Enhaut*, aujourd'hui au Bureau du Glossaire, cf. *Bibl.*, t. II, nº 1155), il publia une étude très détaillée sur la *Phonologie du bagnard* (dans la *Romania*, t. VI, 1877, pp. 369-427 ; cf. *Bibl.*, t. II, nº 1198), dont les matériaux furent recueillis sur place

(1) Le travail de Haefelin fut continué, plus tard, par Hermann Urtel, dans *Beiträge zur Kenntnis des Neuchateller Patois, I. Vignoble und Béroche* (Darmstadt, 1897, 73 p. et une carte ; cf. *Bibl.*, t. II, nº 1249), qui représente le résultat des recherches sur place faites par l'auteur dans une vingtaine de localités.

en 1874, pendant *deux semaines* (cf. p. 369), au Chable, localité principale de la grande commune de Bagnes (ayant environ 4.000 âmes, p. 369).

Dans la présentation des matériaux, il suit le plan d'Ascoli dans les *Saggi ladini* (voir p. 621), en faisant aussi des renvois au travail de C. Nigra (*Fonetica del dialetto di Val-Soana*, voir p. 177), afin de faciliter les études comparatives.

Son recueil de *Chants et contes populaires de la Gruyère* (dans la *Romania*, t. IV, 1875, pp. 195-252) occupe une des premières places dans la littérature dialectale de la Suisse romande (*Bibl.*, t. I, nº 592). Les informations données sur ses témoins (pp. 195 et 197 note) ainsi que sur son séjour prouvent son constant souci d'obtenir des matériaux dignes de toute confiance. Le système de transcription employé à cette occasion fut proposé par G. Paris, qui le discuta avec l'auteur (p. 197). L'étude renferme aussi un *Sommaire des flexions* (pp. 235-238) ainsi qu'un riche glossaire (pp. 239-252).

L'activité de Cornu fut cependant consacrée essentiellement au domaine portugais (voir p. 445) (1).

Son activité didactique en Suisse eut une courte durée (professeur à l'Université de Bâle, de 1875 à 1877) ; il fut appelé à occuper une chaire à l'Université allemande de Prague (de 1877 à 1901) et, plus tard, à l'Université de Graz (en 1901), en remplacement de H. Schuchardt (J. Jud, *Romania*, t. XLVI, 1920, pp. 452-453). J. Jud mentionne parmi ses élèves : J. Gilliéron, C. Salvioni et R. Thurneysen.

#### d) Alfred Odin.

Alfred Odin (mort à l'âge de 33 ans, cf. *Romania*, t. XXV, 1896, pp. 337-338), professeur à l'Université de Sofia, a laissé pour la dialectologie un travail qui mérite d'être signalé : *Phonologie des patois du canton de Vaud* (Halle sur Saale, M. Niemeyer, 1886, in-8º, VIII-166 p.). Cet ouvrage marque un nouveau progrès dans les recherches sur place, l'auteur ayant essayé de fixer la place du vaudois parmi les dialectes gallo-romans et de déterminer onze groupes de parlers pour le canton de Vaud (pp. 8-10).

Les matériaux ont été recueillis « de la bouche même de ceux qui parlent encore le patois », car Odin considère, avec raison, que « les matériaux rassemblés en même temps et par une seule et même personne présentent le caractère d'unité indispensable à toute étude comparative, et qu'il ne saurait exister au même degré lorsque ces matériaux sont extraits de morceaux écrits par des auteurs différents et à différentes époques, à supposer même qu'ils fussent revêtus de toute l'authenticité désirable » (p. 5).

(1) Pour les autres travaux de J. Cornu, cf. le répertoire alphabétique de la *Bibl.*, t. I, p. 263 et t. II, pp. 393-394.

Toutes les formes dialectales sont présentées après celles du latin ; il n'applique pas le système d'Ascoli.

Son système de transcription subit l'influence de celui pratiqué par Haefelin et par Cornu, mais fut cependant modifié selon la nature même des patois vaudois (cf. pp. 16-19).

Dans l'*Introduction générale* (pp. 1-5 et 10-15), l'auteur soumet à une judicieuse critique tous les travaux dialectologiques consacrés antérieurement à cette région (cf. aussi *Bibl.*, t. II, nº 1160, où sont indiqués les comptes rendus et les autres travaux de l'auteur).

**e) L. de Lavallaz.**

L. de Lavallaz publia, en 1899, la première partie de son *Essai sur le patois de Hérémence* (Valais) comme thèse de doctorat de Lausanne (Paris, 1899, 279 p. ; cf. *Bibl.*, t. II, 1208) dont le but n'est que de présenter l'état actuel du patois et de fournir des matériaux aux romanistes (p. 5 de l'éd. complète).

Le travail complet fut publié en 1935, sous le titre *Essai sur le patois d'Hérémence (Valais-Suisse), phonologie, morphologie, syntaxe, folklore, textes et glossaire* (Paris, E. Droz, 1935, in-8º, XI-495 p.).

Les matériaux ont été recueillis à Vila (nom populaire d'Hérémence), pendant les étés de 1894 à 1898, de la bouche de différents sujets (p. 3).

On peut se faire une opinion sur la valeur de ces matériaux en examinant de plus près les idées de l'auteur sur les informateurs :

1º « Mon expérience, dit L. de Lavallaz, m'a prouvé qu'on a plus de chances d'obtenir des formes pures en utilisant un seul sujet intelligent et instruit, que toutes sortes de personnes, surtout lorsqu'il s'agit de relever l'état actuel d'un patois. S'il est question d'en exposer l'évolution, c'est différent ; il faut alors se faire donner des mots de personnes de tout âge » (p. 4 note).

2º Parmi ses témoins, l'auteur ne mentionne « que Antoine-Marie Seppey, 36 ans, qui est né à Vila et ne l'a jamais quitté, pas plus du reste que ses parents. Bien qu'une extrême myopie de naissance l'ait empêché de fréquenter l'école communale, il ne s'est pas moins acquis une certaine instruction *de village* puisée dans tous les livres et les bouquins qui lui tombaient sous la main. Je n'eus aucune peine à lui enseigner une transcription phonétique de son patois, ce qui l'a mis à même de rédiger plusieurs cahiers de textes en *bon patois*. Après avoir rassemblé et arrangé les matériaux, je me les suis fait répéter par lui, mot par mot, et les ai transcrits de mon mieux, de sorte qu'il serait permis sinon nécessaire d'intituler cet essai : Le Patois d'Antoine-Marie Seppey de Vila » (p. 3).

Les matériaux sont groupés sur la base de la *Grammaire des langues romanes* de W. Meyer-Lübke (cf. aussi *Bibl.*, t. II, nº 1208).

**f) Franz Fankhauser.**

Franz Fankhauser, l'un des plus éminents élèves de L. Gauchat, a donné à la dialectologie romane un vrai modèle de monographie dialectale par son ouvrage *Das Patois von Val d'Illiez* (*Unterwallis*) (publié dans la *Rev. de Dial. rom.*, t. II, 1910, pp. 198-344, avec une carte géographique à la page 202 ; t. III, 1911, pp. 1-76) qui lui servit comme thèse de doctorat à l'Université de Berne.

Il s'agit d'une étude très approfondie sur le parler de la localité Val d'Illiez, située dans le Bas-Valais, et en même temps sur celui des régions environnantes, en premier lieu du village Troistorrents, et enfin sur celui de Champéry et même de Vionnaz (cf. p. 219), localité dont le parler fut étudié par J. Gilliéron (voir pp. 178-182 de mon étude).

L'auteur enregistra les matériaux sur place durant onze mois (en 1906, 1908 et 1909, cf. p. 217), en interrogeant surtout des personnes ayant dépassé l'âge de soixante ans ; les personnes plus jeunes ne furent interrogées que pour vérifier les particularités phonétiques (p. 218).

L'auteur donne, sur ses témoins, des informations très détaillées : l'âge, la profession ; des particularités de leur prononciation ; l'état de leur connaissance du patois ; le degré de l'influence du français ; la dentition, les déplacements, etc. Ces éléments sont indispensables pour juger de la véracité des matériaux.

L'auteur indique, à la même occasion, le vaste territoire parcouru (cf. pp. 219-220) afin de pouvoir mieux déterminer l'aspect des faits linguistiques rencontrés lors de l'étude de ce parler, qui apparaît, dans les pages de cette magnifique étude, sous son complet rayonnement, en constituant ainsi une monographie de plus vastes proportions que d'ordinaire. On sait bien aujourd'hui que l'interprétation des phénomènes linguistiques ne peut se faire qu'en élargissant le plus possible le territoire soumis à l'enquête ; en procédant de la sorte, on obtient la « perspective » nécessaire pour une bonne analyse de l'évolution du langage. — Cet ouvrage se range donc parmi les meilleures monographies modernes.

Dans une brève préface (pp. 198-201), l'auteur trace le cadre de son travail, en précisant les points originaux qui le distinguent des travaux précédents (de L. Gauchat et de L. de Lavallaz). La phonétique du parler reste le point central de ses préoccupations (p. 199). Et il remercie vivement K. Jaberg de son appui efficace lors de la rédaction (p. 201).

Le chapitre d'introduction traite les problèmes suivants: la topographie de la région (pp. 201-207) ; un bref aperçu historique sur le Val d'Illiez (pp. 207-215) ; des indications très précises sur la méthode appliquée pour recueillir les matériaux (pp. 215-220), avec la bibliographie des travaux consultés (pp. 220-222 et 224-225) et le système de transcription phonétique (le système E. Böhmer) (pp. 222-224).

La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à la phonétique

(vocalisme et consonantisme, pp. 225-344) et subsidiairement à la morphologie (t. III, pp. 1-19).

Frankhauser met en relief, dans un chapitre à part, les caractères du parler de Val d'Illiez par rapport à celui du village voisin Troistorrents. Cette belle esquisse représente une sorte de monographie comparative entre les parlers de deux localités voisines qui s'influencent réciproquement.

Les quelques textes reproduits (n$^{os}$ 1 à 5) ne sont pas des traductions d'un morceau choisi, mais des traditions (le Gros Bellet, les revenants), racontées librement par ses témoins (t. III, pp. 31-40). Seul le sixième texte représente une traduction de la parabole de l'Enfant prodigue (pp. 40-43).

L'étude se termine par : un glossaire dialectal (t. III, pp. 44-55) ; la liste des mots enregistrés par Bridel dans son Glossaire comme appartenant au Val d'Illiez qui n'existent plus dans le lexique du pays (pp. 55-56) ; un index des mots (pp. 56-69) et une liste de noms de familles et de lieuxdits (pp. 69-70).

Frankhauser s'est acquis d'autres grands mérites en collaborant au Dictionnaire romanche et en donnant de précieux conseils à plusieurs jeunes chercheurs. Il a contribué ainsi dans une large mesure au développement et au progrès de la dialectologie en Suisse.

#### g) Quelques monographies récentes.

Parmi les travaux plus récents, je me borne à indiquer les suivants :

Leo Meyer, *Untersuchungen über die Sprache von Einfisch* (dans *Rom. Forschungen*, t. XXXIX, 1914, pp. 470-652 : l'analyse d'un gros manuscrit des Archives cantonales à Sion, complétée par une enquête sur place ; cf. *Bibl.*, t. II, n° 1220) ; Oskar Keller, *Der Genferdialekt, dargestellt auf Grund der Mundart von Certoux, I. Teil, Lautlehre* (Zurich, 1919 : une très bonne étude sur le parler de Certoux ; cf. *Bibl.*, t. II, n° 2384) (voir pp. 519-521) ; Walter Gerster, élève de J. Gilliéron, *Die Mundart von Montana (Wallis) und ihre Stellung innerhalb der frankoprovenzalischen Mundarten des Mittelwallis* (Aarau, 1927 : un travail très soigné avec des remarques très importantes) ; Th. Osterwalder, *Beiträge zur Kenntnis des Dialektes von Magland (Hochsavoyen)* (thèse Zurich, 1933) ; W. Walser, *Zur Charakteristik der Mundart des Aosta-Tales* (thèse, Zurich ; Aarau, 1936) ; Edith Kuckuck, *Die Mundart von* Saint-Martin-de-la-Porte *und* Lanslebourg *im* Département Savoie, arrondissement Saint-Jean-de-Maurienne (Jena und Leipzig, W. Gronau, 1936, VIII-93 p. ; cf. les comptes rendus de Bengt Hasselrot, dans *Vox Rom.*, t. II, 1936, pp. 250-253 et Ch. Bruneau, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. XIII, 1937, pp. 41-42), où l'auteur établit, à l'intérieur du domaine franco-provençal, une limite linguistique déterminée par une frontière politique existant au XV$^{e}$ siècle ; Werner Hering, *Die Mundart von Bozel (Savoyen)* (Leipzig, Noske et Paris, Droz, 1936, in-8°, XVI-128 p., tableau hors texte ; dans les publications *Leipziger romanistische Studien, I. Reihe,*

*Heft 14*) où l'auteur étudia le parler de 21 villages de la *Vallée du Doron*, en replaçant les idiomes de cette région dans l'ensemble du domaine franco-provençal et en affirmant que les hautes montagnes de l'Europe ne constituent pas des frontières linguistiques (cf. Ch. Bruneau, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. XIII, 1937, pp. 38-39) ; Wilhelm Egloff, *Le paysan dombiste, Étude sur la vie, les travaux des champs et le parler d'un village de la Dombes, Versailleux (Ain), avec 69 figures* (illustrant des objets), *42 planches hors texte* (représentant des vues, etc.) *et 2 cartes* (l'une concernant la Dombes et l'autre le plan de la commune de Versailleux) (Paris, E. Droz, 1937, in-8°, 242 p. ; dans les publ. de la Soc. de Publ. rom. et franç., t. XX ; le sujet fut donné par J. Jud qui a tracé aussi le plan général) ; Madeleine Miège, *Le français dialectal de Lyon, Étude contemporaine publiée sous le patronage de la Société des Amis de Guignol* (Lyon, P. Masson, 1937, in-8°, XII-120 p.) (1) ; Bengt Hasselrot, *Étude sur les dialectes d'Ollon et du district d'Aigle (Vaud)* (thèse, Upsal, A. B. Lundequistska bokhandeln-Paris, E. Droz, 1937, in-8°, 281 p. ; une enquête très minutieuse et un glossaire très abondant) ; Jean Humbert, *Louis Bornet (1818-1880) et les patois de la Gruyère* (thèse, Fribourg, Bulle, Imp. Commerciale, 1943, 2 vol. : t. I, XLVII-299 p. ; t. II, pp. 311-639, qui renferme le chapitre *Description linguistique*) ; A. Martinet, *Description phonologique du parler franco-provençal d'Hauteville (Savoie)* (dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. XV, 1939, paru en 1944, pp. 1-86) ; Oskar Kjellén, *Le patois de la région de Nozeroy (Jura)* (Göteborg, Elander—Paris, E. Droz, 1945, in-8°, 253 p. et 2 cartes hors texte, dont la dernière indique la limite du domaine franco-provençal et 24 planches, contenant 62 figures ; cf. le compte rendu de K. Lobeck, *Vox Rom.*, t. IX, 1946-1947, pp. 259-264 ; c'est un travail remarquable, fait sous la direction de son maître Karl Michaëlsson) (2), etc.

(1) L'auteur a eu recours à la méthode du *questionnaire* qui fut établi d'après le *Littré de la Grand Côte* (Lyon, 1894) de Nizier du Puitspelu, en élaguant les termes du français populaire qui ne sont pas caractéristiques au lyonnais. « Autant que je l'ai pu, dit l'auteur, j'ai tenu à la discussion orale du questionnaire, qui permet de tendre au garant un certain nombre de pièges ; de noter ainsi ses erreurs sur son propre vocabulaire ; de sentir, à la réaction qu'il oppose à chaque mot, la nuance qu'il lui attribue et l'usage qu'il en fait : mot très courant, courant, rare, inconnu, familier, etc. J'ai veillé aussi à l'utilisation des mots du questionnaire dans des phrases où les personnes peu habituées à la vie des mots sont plus à même de les reconnaître » (p. 3). « L'enquête a été menée dans des milieux aussi différents que possible. Des savants et des illettrés, des femmes du monde et des ménagères, des ecclésiastiques et des instituteurs, des étudiants et des concierges, des écoliers et des employés, des grands-pères et des enfants ont été atteints » (p. 2 ; cf. aussi le compte rendu de G. Gougenheim, *Bull. Soc. Ling. Paris*, t. XXXVIII, 1937, pp. 83-85).

(2) L'auteur consacre au *Mode d'enquête* un bref chapitre (pp. 21-23), où il affirme que : « Chez nous, autrefois, l'opinion générale des romanistes voulait que l'étude d'un dialecte français fût faite par un Français : Un Français percevrait plus facilement qu'un étranger les nuances phonétiques d'un parler. Je ne partage point cette opinion. Les difficultés sont les mêmes pour l'un et pour l'autre si les deux étudiants de patois se valent du point de vue auditif. Il peut même arriver que l'étranger soit favorisé dans son travail ; le dialecte étudié peut avoir des sons qui sont plus faciles à saisir pour un étranger que pour le Français. Il faut d'ailleurs

Plusieurs autres travaux de la Collection *Romanica Helvetica*, dirigée par J. Jud et A. Steiger, furent mentionnés dans ce travail.

Cette prodigieuse activité dialectologique doit s'expliquer, à mon avis, par les facteurs suivants :

1º Un bon nombre de maîtres qui ont pu tranquillement continuer leur activité scientifique ;

2º Une continuité dans l'activité scientifique qui ne fut pas brisée depuis plus d'un siècle ;

3º Le climat favorable de la Suisse qui n'a pas connu les guerres qui ont beaucoup entravé l'activité scientifique dans les autres pays ;

4º Une évidente passion pour les études linguistiques qui reflètent assez bien le passé du pays.

### 3. Les fondateurs et les animateurs.

Le cadre de mon travail ne me permet pas d'exposer amplement la remarquable contribution des fondateurs et des animateurs de la dialectologie romane. Je crois toutefois pouvoir en illustrer quelques aspects parmi les plus caractéristiques.

Qu'il me soit seulement permis de mentionner ici quelques noms qui reviennent très souvent dans les pages consacrées au domaine franco-provençal : J. Gilliéron, L. Gauchat, E. Tappolet, J. Jeanjaquet, K. Jaberg, J. Jud et A. Duraffour.

toujours se rappeler qu'on ne doit pas exagérer l'exactitude... J'ai pu comparer certains de mes relevés avec ceux de M. Duraffour faits à la même occasion et je n'ai pas trouvé de différences d'audition notables. J'ai aussi fait des relevés en même temps que mon ami M. Gunnar Ahlborn. Nous avons constaté que, lorsque des différences d'audition existaient, c'étaient des différences sans importance. Je n'ai donc aucune raison de douter de la valeur de mes relevés. Mon oreille m'a donné une approximation suffisante » (p. 21).

Sur le même problème, nous croyons utile de mentionner l'opinion de Konrad Lobeck, l'enquêteur de l'Atlas linguistique de la Suisse alémanique : « Je dirai même, en allant un peu plus loin, qu'il y a plus de chance pour un étranger que pour un « indigène » de bien percevoir et transcrire la nature réelle des sons. Combien de fois n'ai-je pas regretté, dans mes promenades dialectologiques à travers la Suisse alémanique, de trop bien connaître les mots non seulement en eux-mêmes, mais dans leur habit phonétique » (*Vox Rom.*, t. IX, 1946-1947, p. 260).

L'auteur a commencé son travail en faisant des relevés d'après le questionnaire des *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* ; il a plus tard pratiqué la méthode de la *conversation dirigée*, apprise auprès de Duraffour, qu'il considère la meilleure et la plus simple : « On demande à son témoin de faire un petit récit de l'agriculture, de l'élevage du bétail, de la fabrication du fromage, etc. *Si le témoin ne parle pas trop vite* (texte mis en italique par moi-même), on peut très bien noter tout son récit. En tout cas, on relève presque toujours des expressions intéressantes » (p. 22).

## III. TRAVAUX DIALECTOLOGIQUES REMARQUABLES

Les travaux de dialectologie les plus caractéristiques pour ce domaine me paraissent être ceux qui suivent, car ils illustrent le mieux les divers aspects des problèmes méthodologiques, en indiquant en même temps de bonnes voies pour les nouvelles recherches.

J'ai tenu compte, dans cette présentation, de l'époque à laquelle les travaux furent réalisés, afin de dégager l'évolution de la méthode, mais en faisant un groupement par régions.

### 1. Schizzi franco-provenzali.

G. I. Ascoli, dans son étude *Schizzi franco-provenzali* (publiée dans l'*Archiv. glott. ital.*, t. III, 1878, pp. 61-120) (1), a employé, pour la première fois dans les recherches sur le français, le terme *franco-provençal* pour désigner les parlers du bassin moyen du Rhône (Lyonnais, Savoie, Suisse romande).

Ascoli a le mérite d'avoir attiré l'attention sur l'existence de cette zone linguistique (reconnue par C. Ayer une dizaine d'années plus tôt) qui se différencie en même temps du français et du provençal. Il faut rappeler qu'à cette époque la dialectologie romane essayait de découvrir les frontières linguistiques et de fixer les limites dialectales.

Paul Meyer (*Romania*, t. IV, 1875, pp. 294-296) nie l'existence des dialectes à limite fixe, de même que celle du groupe franco-provençal, ce dernier n'ayant aucune unité géographique et n'étant créé que d'après les informations offertes par les livres imprimés (p. 296).

G. I. Ascoli reprend le problème (*Arch. glott. ital.*, t. II, 1876, pp. 385-395) et P. Meyer répond de nouveau dans la *Romania* (t. IV, 1875, pp. 505-506). Dans une étude concernant l'évolution de *C et G suivis d'A en provençal (étude de géographie linguistique*, dans la *Romania*, t. XXIV, 1895, pp. 529-575, avec une carte), P. Meyer, après avoir examiné l'aspect phonétique des noms de lieu de la région provençale, conclut : « Lorsqu'on aura dessiné sur la carte les aires de ces phénomènes on ne pourra, sans fermer les yeux à l'évidence, se défendre de reconnaître que la division traditionnelle du roman de la Gaule en deux langues, langue d'oïl et la langue d'oc, est purement arbitraire. Il apparaît, en effet, clairement que cette division est fondée exclusivement sur le

(1) Le volume III de l'*Archivio* porte la date de 1878, mais le fascicule renfermant les *Schizzi* a paru déjà en 1874 (cf. L. Gauchat et J. Jeanjaquet, *Bibliographie de la Suisse romande*, t. III, 1920, p. 7, nº 1058, où les auteurs donnent la liste des comptes rendus).

traitement des voyelles et que, si on avait pris comme base le traitement des consonnes, on aurait dû reculer bien plus au sud les limites de la langue d'oïl » (p. 575 ; cf. aussi t. XXX, 1901, pp. 393-398).

Au point de vue méthodologique, il faut reconnaître qu'Ascoli a utilisé presque tous les travaux publiés à cette époque (cf. la longue bibliographie, pp. 66-70) afin de mieux établir l'étendue de l'évolution de l'*a* (précédé spécialement par un élément palatal), qui constitue la seule base de sa thèse sur l'existence du domaine franco-provençal.

A ces matériaux, Ascoli a ajouté ceux qu'il a recueillis personnellement à Sainte-Foy et dans le Val d'Aoste (cf. p. 68), mais il ne nous donne pas d'informations sur la façon dont ils furent réunis (1).

L'auteur n'a connu, pour la Suisse romande, que le Glossaire (le texte de Bridel-Favrat, voir p. 162), un ancien recueil français de paraboles de l'Enfant prodigue (cf. *Bibl.*, t. I, nº 359) et le travail de Fr. Haefelin sur le patois de Neuchâtel. A. Odin considère comme « le point le plus faible de son système, celui d'avoir été élaboré d'après des données tout à fait insuffisantes » (*Phonologie*, p. 2).

Pour ce travail, l'auteur obtient (le 13 mai 1875) une médaille d'or de la Société pour l'étude des langues romanes de Montpellier (cf. la *Romania*, t. IV, 1875, p. 302 et *Archiv. glott. ital.*, t. II, 1876, p. 394).

## 2. Val-Soana (Piémont).

Après le travail d'Ascoli sur les parlers rhéto-romans (*Saggi ladini*, 1873, voir p. 621), Const. Nigra, diplomate et philologue, publia en 1878 une étude sur l'une des régions les plus méridionales du domaine franco-provençal : *Fonetica del dialetto di Val-Soana (Canavese)* dans la revue *Archivio glott. ital.* (t. III, 1878, pp. 1-60).

L'auteur examine les parlers de six communes situées dans la région montagneuse au nord de Turin, le long des torrents *Soana* et *Ribordone*. Il s'agit, selon le recensement de 1871, d'une population de plus de huit mille habitants, dont les hommes valides descendent dans la plaine dès l'arrivée de l'automne pour gagner leur vie pendant l'hiver. Une fois partis de chez eux, ils pratiquent, pour ne pas être compris par des personnes étrangères à leur région, un langage spécial, d'une grande importance linguistique.

Nigra indique, avec détails (pp. 2-3), la position géographique de ces parlers par rapport aux autres dialectes environnants : ils se trouvent entourés de trois côtés (à l'Ouest, au Sud et à l'Est) par des patois de la

(1) Comme étude récente, cf. C. Merlo, *Note fonetiche sul dialetto franco-provenzale di Valtournanche (Aosta)*, dans *It. dial.*, t. X, 1934, pp. 1-62.

région *canavèse* et, au Nord, par ceux du Val d'Aoste, constituant un anneau distinct dans la chaîne qui relie, d'un côté, les dialectes subalpins italiens aux dialectes français et provençaux et, de l'autre côté, aux dialectes « ladins » de la région occidentale (p. 3).

Il s'agit d'une étude faite d'après des *matériaux recueillis sur place* par une personne qui connaissait à fond la région. En effet, C. Nigra est né à Villa-Castelnuovo, localité située à l'Est, à une vingtaine de kilomètres du territoire exploré.

MÉTHODE. — Sur la méthode pratiquée par Nigra pour recueillir les matériaux, nous ne sommes guère renseignés. Il faut d'ailleurs constater qu'au commencement des études dialectologiques, on accordait peu d'importance à cette question. Il s'agissait de ramasser des matériaux linguistiques, sans se préoccuper d'indiquer avec précision les personnes qui les avaient fournis et la manière dont ils avaient été obtenus.

LA PRÉSENTATION DES MATÉRIAUX. — L'auteur se borne à donner une *description phonétique* (pp. 5-52) des parlers du *Val Soana*, suivant de très près la méthode pratiquée par Ascoli dans ses *Saggi ladini*.

Après un bref aperçu sur les signes employés pour la transcription des phonèmes de cette région (pp. 3-4), Nigra présente les matériaux linguistiques groupés dans les catégories suivantes : voyelles accentuées (*a* et *e*, *i*, *o*, *u* longs et brefs) ; voyelles atones ; consonnes continues (*j*, *l*, *r*, *v*, *w*, *f*, *ph*, *s*, *ss*, *sc*, *n*, *m*) ; consonnes explosives (*c*, *qv*, *g*, *t*, *d*, *p*, *b*) et les « accidents généraux » (les mutations articulatoires).

Comme *Appendice* à l'étude précédente, Nigra décrit l'argot employé par les patoisants du Val Soana (*Il gergo dei Valsoanini*, pp. 53-60), utilisant aussi les matériaux de B. Biondelli (*Studj sulle lingue furbesche*, Milano, 1846) et ceux d'A. Tiraboschi (*Parre e il gergo de' suoi pastori*, Bergamo, 1864) (cf. aussi C. Salvioni, *Appunti sul dialetto di Val Soana*, dans les *Rendic. del R. Ist. Lomb. di Scienze e Lettere*, S. IIa. vol. XXXVII, 1904, pp. 1043-1156).

## 3. Vionnaz (Bas-Valais, Suisse).

*E fô bâē keméhyé, po bâē tsawena* « Il faut bien commencer, pour bien achever » (Proverbe valaisan, *Patois*, p. 121).

Vionnaz est un simple nom de village, comme tant d'autres noms d'agglomérations humaines. Ce village est devenu célèbre grâce à l'étude de Jules Louis Gilliéron : *Patois de la commune de Vionnaz* (Bas-Valais) (Paris, Wieweg, 1880, XI-12-196 p. avec une carte géographique, in-8°, publiée dans la Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences

philologiques et historiques, XL). L'étude en elle-même ne diffère pas beaucoup de celles qu'on faisait à la fin du siècle passé. Mais ce travail de J. Gilliéron renferme en lui les germes des idées qui ont donné naissance à la *géographie linguistique.*

Le village de *Vionnaz* est situé dans la vallée du Rhône, à neuf kilomètres de son embouchure dans le lac Léman, sur la route si connue du Simplon. La commune compte trois hameaux, perchés sur les pentes de la chaîne de montagnes, entre le Valais et la Savoie : *Mayen, Revereulaz* et *Torgon.* En 1870 la commune de Vionnaz comptait à peine 760 habitants et Torgon pas plus de 60 âmes.

POURQUOI GILLIÉRON A-T-IL CHOISI CETTE COMMUNE POUR SON ÉTUDE ? — Ce n'est pas le hasard mais une sorte de répulsion envers les centres cosmopolites qui ne parlaient plus le patois et l'amour pour l'ancien idiome local conservé encore dans des endroits isolés, qui l'ont poussé vers l'un des plus humbles hameaux (Torgon), où le parler des aïeux n'avait pas encore succombé sous l'action destructive du français.

Né à Neuveville (Suisse), le 21 décembre 1854, JULES L. GILLIÉRON accompagna, dès sa jeunesse, son père, Jean Victor Gilliéron, dans ses excursions de recherches géologiques, et se rendit compte de l'importance des minutieuses enquêtes sur place et de la manière de publier, sous forme cartographique, les résultats. L'excellent romaniste dialectologue Jules Cornu, qui enseignait à Bâle, envoya J. Gilliéron à Paris, où pendant l'année 1876-77, il suivit, à l'École des Hautes Études, les cours de Gaston Paris, Arsène Darmesteter, Louis Havet et Paul Meyer (voir Mario Roques, *Bibliographie des travaux de Jules Gilliéron*, Paris, Droz, 1930). En vue d'obtenir le diplôme de l'École des Hautes Études, il entreprend l'étude du langage de Vionnaz.

Au début, il voulait étudier les dialectes parlés entre la Haute-Gruyère et le lac Léman, contrée adjacente au territoire étudié par J. Cornu, ou celui de la ville de Montreux et de ses environs, dont le patois romand, sous l'influence des étrangers, était à la veille de disparaître. Les difficultés rencontrées furent telles, faute de personnes disposées à lui donner des renseignements sur le patois, qu'il se hâta, déclare-t-il, « de fuir ce centre cosmopolite où j'entendais plus souvent parler anglais que patois » (*Patois*, p. II).

Le voilà retiré à Torgon, à 1.100 mètres d'altitude où, faute d'auberge, il devient l'hôte d'un brave paysan, qu'il accompagne partout dans ses travaux pendant trois semaines.

L'ENQUÊTE. — De cette enquête, je veux souligner certaines constatations, remarquables par le fait qu'elles viennent de la part du fondateur d'une nouvelle direction de recherches linguistiques, et qu'elles furent faites déjà à la fin du siècle passé.

LE FRANÇAIS AUX PRISES AVEC LE PATOIS. — Ici, Gilliéron trouve le français, victorieux partout dans la plaine, dans les villes comme dans les campagnes (dans les cantons de Genève, de Vaud, de Neuchâtel et de Berne), essayant de pénétrer dans le Valais, où règne encore le patois comme unique langue parlée. Les avant-coureurs du français sont arrivés déjà ; ils sont représentés par des mots qui désignent des objets ou des idées pour lesquels le patois n'a pas formé encore d'expression équivalente (p. III). Parfois le nouveau venu est un synonyme du mot patois, et J. Gilliéron déclare : « voilà le signe certain de l'envahissement, le premier assaut d'une guerre lente, dont le dénouement final doit nécessairement être la perte du patois » (p. IV). Peu à peu, le mot patois est considéré comme *vulgaire*, par rapport au nouveau venu, qui jouit d'un grand *prestige*. A Torgon même, les mots anciens *mâré* et *pâré*, regardés comme termes de mépris, furent remplacés par le français *mère* et *père* (voir la carte 1 de l'*Atlas phonétique du Valais roman*, planche nº XIII, p. 185). « Le patois, dans son ensemble, une fois en lutte avec le français, deviendra vulgaire et finira par disparaître » (*Patois*, p. IV).

LE PARLER DES FEMMES N'EST PAS CONSERVATEUR. — Les femmes, que d'ordinaire on affirme être plus conservatrices que les hommes, acceptent assez facilement les mots nouveaux. Le paysan de Torgon s'est exprimé ainsi à ce sujet : « Autrefois la chambre où nous sommes, on la nommait le *pailé* [du lat. *pensile*, cf. REW 3, 6392], maintenant nous l'appelons la *tsãbra*, et ma femme, qui veut être plus fine que nous, la nomme *kabiné* » (*Patois*, p. IV).

IL FAUT ÉVITER LES TRADUCTIONS DANS LES ENQUÊTES. — Dans un endroit où le français est aux prises avec les patois, « il faut s'abstenir autant que possible, de tout système d'interrogation qui amènerait le campagnard à traduire du français en patois, si l'on ne veut pas courir le risque d'être dupe de ce mélange de langues, et si l'on tient à recueillir tout ce qu'il y a de vraiment original et particulier dans le langage que l'on étudie. Le philologue doit être à l'affût des mots et les saisir au passage ; s'il veut arriver trop directement au but, la fausse monnaie se mêlera à la bonne dans son calepin » (*Patois*, p. V).

LA RÉACTION DU PATOIS CONTRE LE FRANÇAIS. — L'auteur avait pensé un instant à étudier, dans un appendice, les phénomènes principaux que présente le français populaire de la Suisse romande. Il fut amené à ajourner ce projet, afin d'élargir le cadre, « en soumettant à une *autopsie* détaillée les ouvrages de nos écrivains suisses, ... pour relever l'influence du franco-suisse populaire, dont ils n'ont pas toujours su ou voulu se préserver » (*Patois*, p. VI).

Les éléments de la langue de Paris apportent en même temps, les « germes de la maladie » qui minent et appauvrissent cette langue dans sa nouvelle patrie, comme dans son pays natal. Sans abandonner son développement, le français subit l'influence « du dialecte parent avec lequel il vit, avec lequel il est en lutte » (*Patcis*, p. VI). Les altérations subies par le français dans le domaine phonétique et morphologique sont aussi importantes ; celles du domaine lexical sont les plus considérables. Sur l'enrichissement du vocabulaire du français ont exercé leur influence l'originalité du sol, les institutions sociales de la Suisse, les mœurs et les occupations des habitants. Les néologismes d'origine patoise qui ont pénétré dans le français de la Suisse se rattachent à la nature alpestre du sol et à la vie de la montagne. Même les savants qui ont étudié le sol de la Suisse ont emprunté un bon nombre d'expressions à ce français populaire ; le langage scientifique les a adoptées, et quelques-unes ont même franchi le seuil de la langue littéraire, étant sanctionnées par l'Académie française (*Patois*, p. VI).

L'UNITÉ DU FRANCO-SUISSE. — Par rapport à la diversité des patois de la Suisse, le franco-suisse présente cependant une unité, due aux facteurs suivants :

1° Les habitants ont conscience de la correspondance qui existe entre les sons du français et les sons de leur propre patois, et par suite, les mots reçoivent presque tous la même forme.

2° Les néologismes introduits ont été acceptés pour les mêmes raisons et sont généralement identiques dans toutes les parties des cantons romands.

3° L'auteur a l'impression que les éléments constitutifs des patois de la Suisse romande sont les mêmes que ceux du français ; les différentes langues qui ont produit soit le français soit les patois romands de la Suisse entrent pour une part égale dans la composition des deux langages (*Patois*, p. VII).

L'INFLUENCE ALLEMANDE N'EST PAS PLUS ACCENTUÉE EN SUISSE QU'EN FRANCE. — Bien que les patois romands de la Suisse soient plus proches du domaine de l'allemand, les éléments allemands ne jouent qu'un rôle tout aussi minime qu'en français, abstraction faite d'une certaine quantité de mots, dont la forme dénote un emprunt fait à une époque récente (*Patois*, p. VIII).

LA DIVERSITÉ DES PATOIS VALAISANS. — La diversité est expliquée par les circonstances suivantes : 1° La *position géographique* qu'ils occupent par rapport à l'italien, au français et au provençal ; 2° Par la *conformation topographique* toute exceptionnelle de cette longue vallée. « On ne saurait s'imaginer une contrée dont l'ensemble soit aussi séparé du reste du monde et dans l'intérieur de laquelle on trouve en même temps

autant de petites unités géographiques naturelles que les *difficultés de communication isolent les unes des autres* » (*Patois*, p. IX).

Transcription phonétique. — Après ces principes exprimés dans la partie introductive de son étude, J. Gilliéron se décide à employer le système de J. Cornu pour la *transcription des sons*, étant donné que celui-ci satisfait aux exigences de la science et qu'il est fort simple (*Patois*, p. 13).

Publication des matériaux. — Les chapitres de l'étude ne diffèrent pas des travaux semblables de l'époque : *la phonologie* (c'est-à-dire, l'évolution des voyelles toniques et atones, les consonnes, pp. 17-79), *le tableau sommaire des flexions* (c'est-à-dire la morphologie, pp. 80-109). Les matériaux du chapitre *Patois des villages voisins* (pp. 110-118) furent recueillis « en une seule journée » (*Patois*, p. 110). *L'appendice* (pp. 119-127) contient des proverbes ; il est suivi de deux contes (pp. 129-132) et de la traduction de la *Parabole de l'enfant prodigue* (pp. 133-135). Le volume se termine par un glossaire dialectal (pp. 137-183) et par un *index* (pp. 185-196) des mots latins étudiés dans le chapitre de la phonologie.

Cette étude jugée « très bonne », détermina le Conseil de la quatrième section de l'École des Hautes Études de Paris à désigner Jules Gilliéron comme successeur d'Arsène Darmesteter (le 14 janvier 1883) à l'École. Sur la proposition de Michel Bréal, J. Gilliéron fut chargé de faire « des conférences sur la *dialectologie* » (M. Roques, *Bibliographie* p. 5). De cette chaire, pendant 43 ans (1883-1926), J. Gilliéron enseigna la *Dialectologie de la Gaule romane*. Il la quitta seulement quelques semaines avant sa mort, survenue le 26 avril 1926, à Cergnaux-sur-Gléresse en Suisse.

Qu'il me soit permis de dire, en ma qualité d'un de ses derniers élèves (qui fut présent à sa dernière leçon), que la petite salle de l'École des Hautes Études (au fond du couloir) fut l'inoubliable lieu de rencontre de la jeunesse française et surtout étrangère attirée par les lumineuses leçons du maître, leçons d'une haute importance scientifique, qui ont apporté des résultats remarquables dans le domaine de la dialectologie de presque tous les pays (1).

Par ce qui précède, on reconnaît bien la manière dont commença à se dessiner la personnalité de J. Gilliéron, de même que les problèmes qu'il envisageait dès lors dans la vie des patois (2).

Le hameau *Torgon* de la commune de Vionnaz occupe la première place dans l'histoire de la géographie linguistique.

(1) Qu'il me soit permis de souligner aussi le fait que parmi les premiers élèves de J. Gilliéron fut aussi le Roumain Jean Bianu (M. Roques, *Bibliographie*, p. 6).

(2) Sur cette activité, voir aussi l'étude de Vittorio Bertoldi, *La parola quale testimone della storia*, Napoli, R. Pironti, 1945, pp. 29-34, avec une riche bibliographie.

## 4. L'Atlas phonétique du Valais Roman (Suisse).

Peu de temps après la publication de son étude sur le *Patois de la commune de Vionnaz* (Bas-Valais) (voir p. 178), JULES GILLIÉRON étudia les principaux phénomènes phonétiques des petites villes et villages du Valais dans son travail : *Petit Atlas phonétique du Valais roman (sud du Rhône)* (Paris, Champion 1880 ; petit in-4°, oblong, 38 pages et 30 planches).

L'auteur se proposait de réaliser une application sur place de la théorie de Paul Meyer : « faire en quelque sorte la géographie des caractères dialectaux bien plus que celle des dialectes » (*Romania*, t. IV, 1875, p. 295).

Dans l'*Avant-propos* (pp. 7-11), Gilliéron explique la manière dont sont présentés les matériaux et le travail de documentation sur place, de même que la topographie du territoire étudié (pp. 11-14), complétée par un aperçu historique (pp. 14-17).

Après un exposé sur l'état des patois au moment de l'enquête (pp. 17-19), l'auteur donne une statistique de la population du Valais roman, répartie par communes (p. 20) et, à la fin, présente les phénomènes et les accidents phonétiques qui n'ont pas pu être indiqués dans les planches (pp. 21-24). Vient ensuite la déclinaison de l'article défini dans la région étudiée (pp. 25-26), de même qu'une série de matériaux morphologiques recueillis dans quelques villages (pp. 27-36). Les trente planches sont précédées d'une table (p. 37) indiquant les quatre-vingt-un mots latins correspondant aux formes patoises qui y sont reproduites.

Étant donné qu'il s'agit de l'un des premiers travaux de ce genre, il est utile, me semble-t-il, de présenter la méthode suivie par J. Gilliéron, puisqu'elle reflète dès cette époque, une constante préoccupation de mettre à la base des études linguistiques les matériaux les plus sûrs et les plus authentiques.

QUESTIONNAIRE. — Pour déterminer les *lois phonétiques* des patois du Valais roman, Gilliéron avait choisi *environ deux cents mots*, parmi les plus populaires, dont quelques-uns étaient employés seulement dans ces régions alpestres, en liant, par ce procédé, son questionnaire à l'aspect social et physique du territoire à étudier. A propos de ces deux cents mots, il nous donne la justification suivante : « Comparativement au nombre de faits phoniques dont il devait être traité dans ce travail, deux cents mots me paraissent amplement suffisants; j'ai fait l'expérience qu'ils représentent un minimum au-dessous duquel il eût été imprudent de rester, à moins de courir risque d'être pris au dépourvu au moment du collationnement » (p. 10). Il résulte de cette affirmation que Gilliéron était convaincu dès lors qu'il faut un assez grand nombre de faits linguistiques pour qu'on puisse tirer des conclusions d'ordre général.

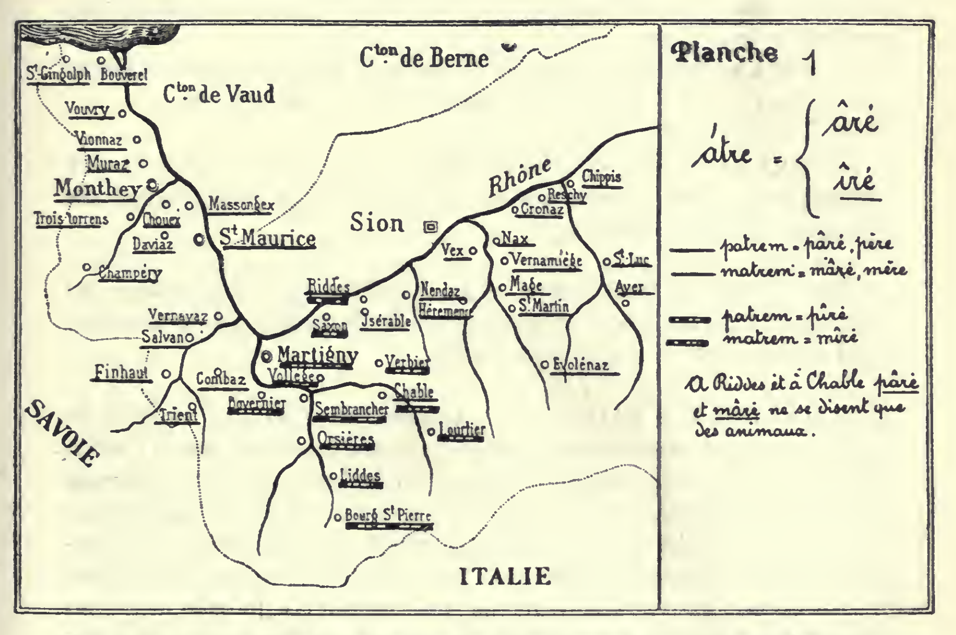
Mais l'expérience lui avait appris que son questionnaire, quoique bien rédigé, ne satisfaisait pas à toutes les exigences : « tantôt c'était un substantif ou un verbe (de sa liste) qui disparaissait du langage comme par enchantement, lorsque j'arrivais dans les endroits les plus élevés du territoire, vu que l'objet ou l'idée qu'il désigne n'y existe pas »... « Tantôt c'était un radical dont je perdais la trace parce qu'il avait fait place à un autre ; tantôt enfin une anomalie de traitement inexplicable, qui rendait mon modèle impropre à figurer dans mes planches » (p. 10). Ces difficultés, qu'il aurait dû prévoir, l'amènent à apporter « un soin tout particulier » dans le choix des mots fait d'avance. Afin de combler les lacunes qui auraient pu résulter de cette situation, Gilliéron usa de plus de circonspection dans le choix, en contrôlant soigneusement « les règles constatées par un nombre d'exemples plus nombreux » que celui qui figurait dans son questionnaire. Ce constant souci de toucher la réalité des faits du langage domine tous les travaux de J. Gilliéron.

Enquêteur. — C'est Gilliéron lui-même qui fit la tournée de la région à pied, en recueillant les matériaux avec tout le soin possible et en apprenant beaucoup sur l'état linguistique des patois.

Lors de son enquête, le patois n'avait encore trouvé « nulle part dans le français un ennemi redoutable pour sa conservation ; vieillards, adultes et enfants parlent le patois » (p. 17). Quelques centres cependant, où le français a pénétré, produisent « un état tout à fait anormal dans les parlers locaux » (p. 17). A côté de l'influence destructive que le français exerce sur les patois, ou même antérieurement à elle, il en existe une autre, « celle des patois parlés dans des centres importants, s'exerçant sur ceux de villages voisins moins peuplés. Si jusqu'ici l'on n'a pas mis ce fait assez nettement en lumière c'est qu'il est rare qu'on puisse le constater *de visu* » (p. 18). Le langage de ces centres s'est étendu peu à peu sur les territoires avoisinants où l'on parlait des patois autochtones (p. 19).

Localités. — Gilliéron étudia personnellement une « *quarantaine* des patois parlés dans une région assez vaste » (p. 10). Les cartes mentionnent quarante-trois localités ; et le chapitre sur la population, trente-quatre communes (p. 20). Le total des communes du Valais roman, selon les informations données à la page 20, est de quarante-neuf. La population totale de la région romane du Valais avait été, en 1870, de 66.000 habitants ; la partie étudiée comprenait 50.000 âmes. On voit donc que Gilliéron avait porté son enquête sur presque tout le territoire.

Il existe cependant deux exceptions, motivées par Gilliéron en ces termes : 1° « Lorsque le hasard m'a fait rencontrer dans un village inférieur de la vallée un indigène d'un village supérieur, j'ai profité de l'occasion, mais seulement lorsque j'avais la certitude d'être renseigné mieux » (pp. 7-8). 2° « Le bon travail de M. Cornu (*Phonologie du bagnard,*




La carte nº 1 du *Petit Atlas phonétique du Valais roman* (cf. p. 186 de mon étude).

dans la *Romania*, VI, 1877, pp. 369-427), dont les matériaux ont été recueillis à Chable, m'a dispensé de m'arrêter dans ce village... j'ai pu en toute confiance me baser sur ses données » (p. 8).

Pour la petite ville de Saint-Maurice, il a dû se servir de la traduction de la *parabole de l'Enfant prodigue*, bien que cette traduction ne mérite guère «de confiance comme base d'un travail phonétique» (p. 8). Quelques fragments du patois de cette ville furent recueillis «de la bouche de deux habitants attablés dans une auberge, et dont les occupations journalières les empêchaient momentanément de satisfaire ce qu'ils appelaient ma curiosité» (pp. 8-9).

On voit à sa façon de travailler comment il était soucieux d'informer les lecteurs sur les détails méthodologiques de son enquête.

INFORMATEURS. — A ce sujet, Gilliéron ne nous donne aucune indication ; mais il est hors de doute qu'il se donna la peine d'avoir des témoins dignes de confiance.

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — Le système de transcription est identique à celui qu'il avait employé pour l'étude du patois de la commune de *Vionnaz* (voir p. 182 de mon étude).

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — Gilliéron ne s'est pas contenté de présenter les *phénomènes et accidents phonétiques*, *la déclinaison de l'article défini*, *des matériaux morphologiques* et un *tableau synoptique contenant tous les faits étudiés*, mais il tenait dès lors à illustrer les phénomènes phonétiques à l'aide de cartes géographiques, bien que cette représentation lui ait donné beaucoup de peine. C'est en termes émouvants qu'il s'excuse des imperfections de son travail : « Je prie le lecteur d'avoir quelque indulgence pour l'exécution graphique de ce petit volume : j'ai été obligé d'imprimer les légendes et de colorier les cartes moi-même, afin de m'épargner des frais que ma bourse n'eût pas supportés » (p. 7).

Dans la reproduction de la carte n° 1 de l'Atlas, donnée comme exemple (voir planche n° XIII, p. 185) j'ai dû renoncer aux couleurs à cause de difficultés techniques : les formes *pâre* « père » et *mâre* « mère » sont soulignées dans l'original par une ligne de couleur rouge ; les formes *pîre* « père » et *mîre* « mère », soulignées dans l'original par une ligne de couleur bleue, sont représentées ici par une double ligne pointillée.

Gilliéron mit tous ses soins à la rédaction de ces cartes, pour qu'elles fussent aussi exactes que possible : 1° « Toute transformation est désignée par une couleur ou un trait spécial qui se trouve en tête de la légende et qui est répété devant les modèles cités » ; 2° Lorsqu'il s'agissait de deux formes, il a donné la préférence à la *forme la plus usitée* ; 3° Pour les mots ayant une forme non prévue par les planches, il n'omit pas

d'indiquer ces faits au bas de la légende ; 4° Là où il avait des doutes sur l'exactitude des formes phonétiques (comme c'est le cas pour le parler de Saint-Maurice), il préféra laisser la localité sans aucune indication (p. 9).

La même méthode de travail et le même système de publication des matériaux ont été pratiqués par M. Wilmotte (Liège) dans son étude *Phonétique wallonne, Canton de Fexhe-Slins* (publiée dans la *Rev. des pat. gallo-rom.*, t. I, 1887, pp. 23-27 ; cf. les dix cartes, pp. 27-28) (1).

## 5. Charmey (Fribourg, Suisse).

« L'unité du patois de Charmey, après un examen plus attentif, est nulle » (L. Gauchat).

Charmey est un grand village de la Suisse romande, situé dans la Gruyère orientale, au sud de Fribourg, sur la route qui mène par Bellegarde au Simmenthal bernois. A part sa position de dernier village romand sur cette route, rien ne nous obligerait à arrêter notre attention sur lui, sinon, peut-être sa position, autrefois écartée et solitaire. La population de 1.247 personnes (en 1900) et la distribution en plusieurs quartiers et hameaux, qu'on peut parcourir, d'une extrémité à l'autre, en une heure environ, ne seraient pas non plus des motifs tellement importants pour que nous lui consacrions un chapitre dans notre travail. Cependant le village de Charmey, avec son parler, constitue une autre étape importante dans l'histoire de la linguistique, et surtout dans celle de ce problème : existe-t-il ou n'existe-t-il pas *une unité linguistique dans un seul village* ?

Louis Gauchat, l'un des fondateurs du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (voir p. 234), après la publication de son remarquable travail sur les *limites dialectales* (*Gibt es Mundartgrenzen* ? dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, CXI, 1903, pp. 365-403), envisage le problème de l'*unité du parler d'un seul village* dans son étude : *L'unité phonétique dans le patois d'une commune*, publiée dans *Festschrift Heinrich Morf* (*Aus Romanischen Sprachen und Literaturen*, Halle a. D. S., Niemeyer, 1905, pp. 175-232). C'est un travail qui complète brillamment celui de l'abbé Rousselot sur le *patois de Cellefrouin* (voir p. 307). Son étude s'impose à notre attention en premier lieu par la méthode employée afin de « savoir en quelle mesure la langue de l'individu se subordonne

(1) Pour cette même région nous avons aujourd'hui les résultats d'une *enquête phonétique* plus approfondie et plus documentée dans le beau travail d'Alfred Dietrich, *Le parler de Martigny, Valais, sa position et son rayonnement dans l'évolution des patois du Bas-Valais* (Bienne, Schüler, 1945, XXVIII-124 pages et XXI cartes linguistiques), suggéré et conduit « dans toutes les étapes de son élaboration » par le maître Jakob Jud (voir sa riche bibliographie, pp. XXIV-XXVI).

à la langue interindividuelle, au patois » (p. 176), de même que « la part de l'individu dans la marche de la parole humaine » (p. 176 ; cf. la liste des comptes rendus, dans L. Gauchat et J. Jeanjaquet, *Bibliographie ling.*, t. II, p. 43-44, n° 1194).

ENQUÊTES PRÉPARATOIRES. — La constatation des menus faits linguistiques demande un examen soutenu et très approfondi. Gauchat ne s'est décidé à entreprendre cette étude qu'après quatre séjours plus ou moins prolongés à Charmey, durant lesquels il a pu se familiariser avec le parler local et avec les habitants, afin que ceux-ci ne vissent pas de mauvais œil ses interrogatoires souvent longs et fastidieux. Il fallait gagner non seulement la confiance, mais aussi la bonne volonté et l'amabilité, dont ne saurait bénéficier une personne peu connue.

On conçoit aisément que tout dialectologue sente l'impérieuse nécessité de conquérir « le cœur » des personnes dont il veut étudier le langage. Le village de Charmey s'imposait à l'attention de Gauchat à cause de sa situation d'agglomération humaine un peu isolée : le patois était encore en pleine vigueur, malgré la lumière électrique qui illuminait les plus humbles écuries du village, et quoique l'endroit servît depuis une vingtaine d'années de station climatérique à un nombre élevé d'étrangers, venant surtout de France. Les élèves de l'école du village, à peine les portes de l'école fermées, s'abandonnaient à cœur ouvert au patois, la vieille langue du pays. La prononciation patoise, exception faite pour la syntaxe et le vocabulaire, suivait encore « sa marche mystérieuse » (p. 176). Parce que la population elle aussi était restée relativement pure, n'ayant qu'environ 180 immigrés, la décision de Gauchat devint immuable.

QUESTIONNAIRE. — L'auteur avait rédigé d'avance : 1° *dix longues listes* de mots ou de phrases établies de façon à éclairer la provenance et la répartition de tous les sons patois (*environ* 400 *formes*) ; 2° *Une quarantaine de petites listes* de presque *soixante* mots caractéristiques (p. 177).

Voici quelques phrases du *petit questionnaire*, données par l'auteur lui-même : *Une heure* ; *une heure et quart* ; *un quart d'heure* ; *il pleut* ; *il ne pleut pas* ; *il porte la barbe* ; *cela coûte-t-il cher* ; *une belle paire de bœufs*, etc. (p. 179). Gauchat reconnaît que quelques-unes de ces phrases étaient mal choisies, du point de vue de la *pureté dialectale*. « Les sujets m'ont averti trop tard qu'on ne dit pas en patois : « il porte la barbe », mais « il a la barbe » ou « il laisse la barbe ». La plupart cependant avaient traduit ma phrase sans opposition. La plus malheureuse de mes petites phrases était *cette écurie est claire*, que les sujets ont traduite de la façon suivante : « l'étable est bien éclairée, on voit bien beau dans cette étable, c'est une étable qu'on voit beau », etc. (p. 189, note 1).

Ses questionnaires, visant en toute première ligne *l'unité phonétique*, contiennent peu d'exemples pour un examen de la diversité morphologique, de la syntaxe et du vocabulaire (p. 189).

La durée des enquêtes. — Gauchat a recueilli les matériaux de 1898 à 1903 (p. 177).

Réflexions sur les réponses. — Gauchat, observateur très doué des phénomènes du langage humain, fait quelques pénétrantes réflexions que nous devons signaler, parce qu'elles sont en étroite liaison avec une bonne enquête

La variété reconnue dans un patois peut être *réelle* ou *imaginaire*. Le dernier cas est déterminé soit par l'inexpérience ou l'inaptitude de l'enquêteur, soit par un mauvais choix des informateurs, ou par d'autres difficultés qui viennent troubler l'examen objectif d'un parler quelconque. A part l'influence des patois environnants, un mot peut revêtir des formes diverses, selon l'intensité de l'accent qui le frappe. Une parole peut recevoir un autre habit phonétique, grâce aux habitudes ou tendances caractéristiques de la personne interrogée (pp. 178-179). Un grand nombre de formes douteuses ou contradictoires sont dues aux sujets peu qualifiés.

Ordinairement les paysans ne font pas de distinction entre les synonymes ; « les distinctions logiques sont plus pâles en patois que dans les langues littéraires ; les mots rivaux coexistent dans le cerveau et se présentent à tour de rôle, ou l'un plutôt que l'autre. Il en résulte une grande bigarrure qui rend toute unité lexicologique illusoire » (p. 192).

« La présence d'un mot n'implique pas l'absence de l'autre. Les sujets n'ont pas toujours répondu par le mot qui correspondait à l'idée de l'interrogatoire » (p. 193). Les patois sont très riches en synonymes ; l'*Atlas linguistique de la France* en est la preuve. Bien que les cartes de cet Atlas ne représentent pas des recherches lexicologiques, mais des *instantanés*, provoqués par des questions rapides, à condition toutefois qu'on sache bien s'en servir (p. 193).

L'affirmation de Gauchat, selon laquelle « plus les patois qu'un dialectologue étudie à bref intervalle sont différents et distants l'un de l'autre, plus s'accumulent les risques d'erreurs » (p. 182) et que c'est là la raison pour laquelle « les données de l'Atlas linguistique de la France inspirent des doutes » (p. 182, note 1) ne me semble pas exacte, au moins d'après mon expérience en Roumanie. Personnellement, j'ai été « terrorisé » par le système phonétique de patois trop voisins, parce qu'il me semblait entendre des prononciations enregistrées la veille ; dès que je me trouvais plus loin, la transcription phonétique me paraissait plus facile et les différences plus distinctes.

En multipliant les observations de ce genre, on peut espérer arriver un jour à donner des solutions plus sûres à ces intéressants problèmes.

Enquêteur. — A ce sujet, L. Gauchat fait des observations fort intéressantes, touchant surtout l'exacte perception des sons d'un patois par un enquêteur.

Différences de notation. — Il reconnaît, avant tout, qu'entre les relevés de deux personnes, ou même entre les enregistrements dialectaux faits par le même individu à des dates différentes, existent des différences de notation, parce que « jamais les formes recueillies au même endroit ne sont tout à fait identiques » (p. 179). Ces «contradictions» apparaissent d'autant plus chez le même enquêteur, si celui-ci a noté, selon « la seule bonne méthode » chaque forme d'après « l'impression acoustique immédiate, sans procéder à aucune retouche et sans avoir recours à une préparation phonétique quelconque (étude de relevés antérieurs de la même localité ou des environs) » (p. 179).

Cette « étrange » situation est due au fait que l'oreille, comme tout instrument qu'on n'a pas appris à manier ne perçoit les nuances de prononciation qu'après une *éducation phonétique*. Il faut donc habituer l'oreille à ce travail qu'on lui impose, comme le reconnaissait d'ailleurs justement l'abbé Rousselot (dans son article *Éducation de l'oreille*, publié dans les *Principes de phonétique expérimentale*, I, pp. 34 ss., *ap.* Gauchat, p. 181, note 1).

Connaissance du milieu phonétique. — Gauchat mentionne encore qu'en « présence de sons nouveaux nous sommes d'abord tout à fait désorientés... Dans un nouveau milieu phonétique, notre oreille fait l'office d'un violon mal accordé dont on voudrait tirer de bonnes doubles croches. Il faut un peu connaître la structure phonétique d'un patois, avant de réussir à en analyser les sons. Je ne pense pas qu'un étranger qui arrive fraîchement dans une vallée du Valais puisse, dès l'abord, reconnaître la vraie nature de tous les représentants curieux de *pl*, *bl*, *fl* latins, les sons naissants et disparaissants, le mot patois dans toute sa variabilité » (p. 182). L'auteur ajoute qu'on « n'entend bien que les sons qu'on possède soi-même », et renvoie à l'affirmation de l'abbé Rousselot, selon laquelle l'étranger « est d'une grande dureté d'ouïe pour les sons inconnus » (*Principes*, I, p. 37).

Il est de même indéniable que « l'oreille ne saisit pas les sons sans travail et sans fatigue, comme un miroir réfléchit l'image... Nous n'entendons bien un son étranger que lorsque nous savons le reproduire, et nous n'en reconnaissons bien le caractère que lorsque nous le prononçons nous-mêmes, et que le timbre habituel de notre voix frappe l'oreille » (p. 183).

Reconnaître ce cercle vicieux « très nuisible à l'exactitude de nos notes dialectologiques » (p. 183) n'équivaut pas à affirmer l'inexistence d'un remède efficace. Je dois déclarer, pour ma part, qu'il m'a fallu

un grand nombre d'heures pour arriver à connaître les sons et la prononciation d'un village, obligé que j'étais de perdre parfois un temps assez long pour trouver un bon informateur. Celui-ci une fois trouvé, les cent questions et plus concernant le village et le passé du sujet, m'aidaient, elles aussi, à saisir les nuances les plus fines de la prononciation locale. Ces travaux préliminaires représentaient pour moi une sorte de « répétition générale », en vue de la récolte définitive pour chaque parler étudié.

Antécédents de l'enquêteur. — La famille Gauchat est originaire du village de *Lignières* (district de Neuchâtel), et Louis Gauchat est né aux Brenets (cf. A. Steiger, *Vox Romanica*, VII, 1943-1944, pp. 349-353). L'étude dont nous nous occupons fut précédée d'une autre, sur *Le patois du Dompierre* (*Broyard*) (thèse de doctorat ès lettres, Zurich, 1891, dans la revue *Zeitschrift f. roman. Philol.*, XIV, 1890, pp. 397-466 avec trois cartes) dans laquelle, dès le début, L. Gauchat s'est montré un vrai « *linguiste de plein air* ». On reconnaît facilement ce fait : ces opinions sont le résultat de mûres réflexions sur l'évolution des patois et sur la manière de mieux saisir le langage humain en marche.

Localités. — L'enquête la plus approfondie a été faite à *Charmey* ; mais, afin d'avoir des points de comparaison, Gauchat a fait aussi des relevés dans les villages environnants (pp. 226-227), en arrivant à de très importantes conclusions. En ce qui concerne seulement *la prononciation*, il reconnaît à Cernait, village situé à trois quarts d'heure de Charmey, *les mêmes évolutions phonétiques individuelles*. Le fait est d'autant plus curieux « que les populations ne se mélangent et ne se rencontrent guère » (p. 226). « Cet accord reste inexplicable, dit l'auteur, si l'on n'admet pas un principe commun à plusieurs milieux qui, indépendamment les uns des autres, transforment leurs prononciations dans le même sens, non pas en généralisant leurs propres négligences, mais en obéissant à une loi supérieure. Je ne comprends pas très bien non plus comment on se figure que les enfants du même village arrivent à faire tous les mêmes fautes, à moins de continuer la tradition » (p. 228). En réfutant les opinions de ceux qui considèrent l'*enfance* comme point de départ des changements phonétiques (P. Passy, A. Darmesteter, H. Paul), Gauchat se demande : « Ne pourrait-on pas songer, à défaut d'un rapport de personnes, à un rapport de choses ? Une langue ne contiendrait-elle pas en elle-même, par sa composition phonique, les éléments de son évolution ?... Les lois s'enchaîneraient et les tendances actuelles seraient la dernière conséquence des tendances de jadis » (p. 230 ; l'auteur renvoie, à ce sujet, à l'intéressant article de J. Vendryès, *Réflexions sur les lois phonétiques*, dans *Mélanges Meillet*, Paris, 1902, p. 116).

Informateurs. — Le choix de bons sujets est une affaire plus délicate

qu'on ne l'imagine d'ordinaire. L'auteur renvoie au chapitre *Choix des sujets à expériences* dans les *Principes*, I, pp. 318 ss. de l'abbé Rousselot et affirme, avec raison, « qu'on dépense plus de temps à trouver un bon sujet qu'à faire son relevé » (p. 186). Il recommande *la plus grande circonspection* dans cette question à tous ceux qui ne disposent que « d'une demi-journée pour établir au milieu d'une population inconnue et de sons tout nouveaux une liste de mots typiques qui doivent servir de base aux spéculations de la science » (p. 184).

L'expérience de Gauchat, à ce sujet mérite d'être rappelée : « Avec un sujet illettré on a de la peine à obtenir les matériaux morphologiques qu'on demande, par exemple des subjonctifs ; un lettré peut avoir des opinions préconçues sur son phonétisme et nous induire en erreur. Une vieille personne ne fournit pas le langage à l'étape la plus avancée, qui est celle qui nous intéresse surtout ; elle peut avoir des défauts (perte des dents, ouïe dure), qui nous empêchent de constater certaines nuances dans les consonnes sifflantes, etc. Les sujets trop jeunes offrent souvent un patois mitigé, contaminé par le français. Les conditions de descendance sont très importantes. Si la mère du sujet n'est pas née dans le village dont on étudie l'accent, on est en danger d'entendre un patois mélangé. La population d'aujourd'hui est moins stable qu'autrefois, et on a souvent de la peine à se procurer des sujets dont les parents offrent des deux côtés toutes les garanties de pureté dialectale, et qui n'aient pas eux-mêmes quitté le village, ne fût-ce que pour peu d'années. Dans les endroits où les patoisants sont clairsemés, il faut se garder des dilettantes de patois, de personnes qui se piquent de le savoir, qui décorent leurs entretiens de quelques formules patoises toutes banales et qui se mettent à inventer lorsqu'on veut approfondir. Les autorités qu'on interroge pour se procurer des adresses de bons sujets n'ont pas les meilleures indications toutes prêtes, et presque chaque fois qu'on retourne dans le même village, on vous dit : « vous auriez mieux fait de vous adresser à telle et telle personne, mais nous n'y avons pas pensé ! » (pp. 183-184).

Nombre des sujets. — Les importantes observations phonétiques faites par L. Gauchat n'ont été possibles qu'à l'aide d'un examen patient et attentif sur le parler de *plusieurs sujets*, « pour se convaincre que certaines idées ont deux, trois représentants équivalents en patois » (p. 193). L'observation la plus superficielle permet de reconnaître que « le même mot, selon les circonstances, se prononce de plusieurs manières » (pp. 193-194).

A peine *dix personnes furent examinées* par Gauchat dans son étude sur le parler de Charmey (pp. 177-178). A part des *sujets principaux*, il a questionné d'autres *informateurs secondaires*, afin de pouvoir vérifier la prononciation des premiers (p. 178). Il est inutile de dire, vu l'importance que Gauchat accorde au choix, qu'il a pris toutes les précautions nécessaires pour avoir des réponses sincères et exactes.

Réflexions sur le parler d'une famille. — C'est en premier lieu parmi les membres de la famille Tornare de Charmey (p. 177), composée d'individus d'âges très divers, que Gauchat s'est efforcé de saisir les nuances de prononciation qui les distinguaient. Ces membres restaient bien surpris d'apprendre qu'ils ne parlaient pas « la même langue » (p. 231; cf. aussi p. 202). La même constatation avait été faite par l'abbé Rousselot : « Dès que le sens apparaît nettement à l'esprit, on néglige le son. D'où il suit qu'à moins d'en avoir fait une étude spéciale, nul ne sait comment il parle, ni (si ce n'est dans des cas très particuliers) comment les autres parlent » (*Principes*, I, 35, *apud* Gauchat, p. 231).

Pour ma part, je peux ajouter qu'un des plus grands écrivains de mon pays, questionné comme témoin pour le langage des intellectuels, protestait vivement lorsque je lui disais qu'il avait, dans sa prononciation, des restes de la prononciation dialectale de sa région d'origine. Il affirmait catégoriquement : « Je parle exactement comme j'écris ».

Gauchat de son côté reconnaît que, pour les membres de cette famille, les nuances de prononciation n'avaient pas la moindre importance. « Le paysan n'a aucun respect de son patois, il corrigera peut-être de grosses fautes qu'il remarquera dans la prononciation d'un de ses enfants, par peur du ridicule, mais il n'entendra pas et ne blâmera pas les détails de la vraie évolution phonétique qui différencient insensiblement les générations » (p. 232).

L'Âge. — Dès son premier séjour à Charmey, Gauchat se rendit compte de l'existence de certaines nuances de prononciation existant entre les *diverses générations* de la population du pays. Afin d'étudier d'un peu plus près cette évolution, il accorda une *grande attention* à l'âge des informateurs. « Sans s'en douter, dit-il, la jeunesse se sépare de ceux qui l'ont élevée, non seulement dans les us et coutumes, mais dans les détails du langage. Même le vieux patois se modernise un tantinet. Avant qu'il disparaisse pour toujours, quelques pousses annoncent que la sève vitale circule encore dans cette langue menacée » (p. 202).

En vue de reconnaître les fines nuances phonétiques qui changent, Gauchat avait étudié deux fois, à des époques différentes, le parler de Madame Tornare (en 1899 et en 1903 ; cf. p. 177), de même que le parler des hommes et des femmes, représentant tous les âges, de 6 à 73 ans, et toutes les régions de la commune (p. 178). Le plus âgé de ses sujets avait 87 ans (p. 207, note 1).

Le patois et les générations. — L'auteur affirme qu'il « n'est permis de parler du patois de Charmey comme type, qu'en établissant une moyenne entre les diverses générations, en choisissant par exemple les gens de 30 à 60 ans... Rigoureusement, il n'y a pas d'unité dans le parler de Charmey, parce que les générations ne sont pas d'accord, et

cette unité est d'autant moins une réalité que d'autres villages peuvent être arrivés au même point de l'évolution linguistique » (pp. 226-227). Les vieux habitants du village conservent une phase phonétique plus ancienne (p. 201) que celle qui commence à se faire jour dans le langage de la jeunesse. Gauchat croit que « le langage fait un pas décisif en avant avec chaque changement de génération, mais la première impulsion, celle qui entraîne tout le mouvement, doit résider dans le parler des adultes. L'enfance n'est d'abord qu'imitative, elle prend part à l'évolution en imitant mal ; mais la langue commencera à se déformer et à se réformer définitivement quand les organes se seront affermis et que la nouvelle génération sera entrée en pleine et libre possession de sa langue. Les lois phonétiques sont les intérêts du capital d'expression. Elles sont proportionnées à la quantité du matériel linguistique dont l'individu dispose » (p. 213 ; cf. aussi p. 224).

J'ai eu souvent l'occasion de constater, lors de mes enquêtes en Roumanie, qu'un individu n'est maître du trésor lexicologique de la langue maternelle que lorsqu'il approche de la trentaine, et qu'à partir de soixante ans, il commence à l'oublier. Pour cette raison, dans mon Atlas linguistique de la Roumanie, j'ai présenté surtout les réponses de personnes ayant de 30 à 60 ans. Gauchat, à ce sujet, nous dit : « La période d'épanouissement des lois (phonétiques) est l'âge de 30 à 60 ans, l'âge où l'on parle avec énergie, où l'on a quelque chose à se dire » (p. 224).

Le sexe des informateurs. — L'auteur a souvent l'occasion de faire une comparaison entre la prononciation des hommes et celle des femmes. Lorsqu'il s'agit de la diphtongaison, par exemple, il constate qu'entre la prononciation d'une jeune femme de trente ans et celle d'un homme du même âge, le phénomène est plus évident et plus net dans le parler de la femme, tandis que dans celui de l'homme il est plus hésitant. Une fois que la femme a accepté l'innovation, c'est de son langage que celle-ci passera dans le langage de la jeunesse, parce que les enfants suivent plutôt l'exemple des femmes, qui passent beaucoup plus de temps à la maison, en société, à cuisiner, à laver et qui parlent plus que les hommes, pris par les travaux de la campagne, au milieu desquels on les voit taciturnes, et souvent isolés toute la journée. Gauchat complète ses réflexions en ces termes : « on ne parle pas sans raison du toit paternel, mais de la langue maternelle » (p. 218).

Les femmes accueillent toute nouveauté linguistique. — Gauchat cite quelques cas très intéressants de la langue française qui prouvent « que les femmes accueillaient (dans le passé) avec empressement toute nouveauté linguistique », en ajoutant même que *Les Précieuses* du XVII[e] siècle ont probablement eu une grande influence en ce qui concerne la prononciation (pp. 225-226).

Il y aurait une grande utilité à entreprendre une étude comparative plus détaillée de la prononciation des hommes par rapport à celle des femmes, car il semble bien, quoique l'on affirme souvent le contraire, que le langage des femmes présente dans certains cas plus d'innovations que celui des hommes (cf. le chapitre *Vionnaz*, p. 180).

Transcription phonétique. — L'auteur indique (p. 178) son système de transcription et ici nous croyons utile de donner *quelques-unes de ses observations* : L'aperception intellectuelle et physique est nécessairement *subjective*. On sait qu'il faut de la pratique afin de réussir à prononcer les sons d'une nouvelle langue comme les indigènes. L'oreille de l'enquêteur a une part active dans la perception des sons (pp. 182-183). Comme il est difficile de distinguer les nuances transitoires des couleurs appartenant au même type, de même il est extrêmement pénible de se décider pour l'une ou pour l'autre des nuances de l'*e* ouvert (p. 184). « Tel dialectologue aura une tendance à noter les sons ouverts et longs, un autre les entendra plutôt fermés et brefs. Le phonéticien ambulant n'a ni diapason ni échelle graduée à sa disposition » (p. 185).

« Ce que nous appelons un son est en réalité la somme d'articulations combinées ; le son n'est unique que pour notre oreille. Comme une ligne, droite pour notre œil, apparaît ondulée sous une loupe, chaque voyelle, surtout longue, contient des éléments de diphtongue » (pp. 219-220).

« Tous les sons ne marchent pas en même temps. La structure phonique d'un patois favorise ou entrave la formation de formes liées. Parmi les voyelles, les diphtongues sont plus mobiles que les sons simples » (p. 195).

Appareils de phonétique. — Gauchat s'est borné à mener à bonne fin ses recherches sur le parler de Charmey à l'aide de l'oreille seule (p. 194). Sur les appareils de phonétique, qui de son temps n'étaient pas assez perfectionnés, il s'exprime ainsi : « Ce sont les canons de position qui assurent les conquêtes des laboratoires des capitales romanes, mais qui ne sauraient être qu'embarrassants pour les troupes mobiles de la dialectologie provinciale. *Le palais artificiel*, le plus pratique des appareils phonétiques, doit être refait pour chaque nouveau sujet ! Et combien de bons vieux patoisants nous enverraient promener, si nous leur proposions de mordre dans le *godiva* (moulage), pour obtenir l'empreinte de leur palais ! » (pp. 185-186).

Faut-il dire, qu'après quarante ans, nous nous trouvons presque dans la même situation avec les appareils de phonétique expérimentale susceptibles d'être transportés partout dans les recherches dialectales ?

Publication des matériaux. — Les matériaux recueillis ne s'imposent pas à notre attention par la *quantité,* mais plutôt *par la sagacité dont l'auteur fait preuve* à l'occasion de leur examen. Les chapitres de

cette importante étude sont les suivants : I. *Sources des divergences phonétiques* (pp. 178-181) ; II. *Variété supposée* (pp. 181-186) ; III. *Variété en dehors de l'évolution phonétique* (A. *Influences étrangères* ; 1° *Influences d'autres patois,* 2° *Influence de la langue littéraire* ; B. *Mouvement spontané* : 1° *Morphologie,* 2° *Vocabulaire* ; pp. 186-193) ; IV. *Variété phonétique provenant du rythme de la phrase* (pp. 193-202) ; V. *Variété phonétique suivant l'âge* (pp. 202-221) ; VI. *Conclusions* (pp. 221-223) (1).

## 6. Le parler d'Usseglio (Piémont).

*Usseglio* est une petite commune comptant à peine plus de mille habitants (1.120, p. 203, note 2), située dans une région montagneuse, au sud-ouest du *Val Soana* (région dont les parlers furent étudiés par C. Nigra, voir p. 177), près de la frontière française. Elle serait restée inconnue, comme tant d'autres communes de l'Italie, si B. A. Terracini ne lui avait pas consacré une étude d'une réelle importance linguistique : *Il parlare d'Usseglio* (dans *Archiv. glott. ital.*, t. XVII, 1910-1913, pp. 198-249, 289-260 ; t. XVIII, 1914-1922, pp. 105-186).

Cette étude nous rappelle souvent celle de L. Gauchat pour la commune de *Charmey* (voir p. 187).

But du travail. — L'auteur s'est proposé d'étudier, d'une manière générale (*nelle sue linee generali*, t. XVIII, p. 175), le parler d'Usseglio, très sommairement mentionné par Ascoli, Salvioni et Merlo comme appartenant aux parlers franco-provençaux (p. 207).

Les recherches, commencées en 1909 (p. 209, note 1), ne se bornent cependant pas au patois d'Usseglio, mais elles embrassent toute la région environnante. En effet, l'auteur nous indique *trente-deux localités* souvent mentionnées au cours de l'étude (p. 211), dont la position géographique est illustrée par une carte (p. 202). A l'aide de cette carte et d'une autre (à la p. 201), le lecteur est en mesure de bien se représenter la position géographique de cette région montagneuse, dont les habitants vivent dans des maisons perchées sur les côtes, avec, comme principale occupation, l'élevage du menu bétail.

Dans l'*Introduction* de son étude, Terracini présente d'intéressantes remarques sur la vie de ces montagnards, contraints pendant l'hiver à l'émigration ou au travail dans la plaine (p. 204). L'italien est parlé

(1) P. G. Goidanich (dans *Archiv. glott. ital.*, t. XX, 1926, pp. 60-71, s'exprime défavorablement en ce qui concerne les opinions de L. Gauchat sur les « lois phonétiques », en affirmant de nouveau sa ferme conviction dans ses « lois ». — Tout dernièrement, le problème des causes de l'évolution phonétique est discuté, à la lumière des recherches contemporaines, par W. v. Wartburg, dans son suggestif travail *Problèmes et méthodes de la linguistique* (Paris, Presses Universit., 1946, pp. 32 ss. et *passim*).

comme une langue étrangère ; les habitants se font mieux entendre à l'aide du français. Le patois est fortement influencé par le dialecte piémontais. L'immigration dans ces régions est très peu connue. L'auteur a examiné, à ce sujet, les archives paroissiales à partir du XVI^e siècle : il y a très peu de cas d'étrangers (ou d'étrangères) venus dans la région par mariage (p. 203, note 3).

Toutes ces remarques sont d'une grande importance pour qui veut juger de l'état des parlers de cette région, où l'élément conservateur du langage est toujours troublé par les particularités apportées par les gens qui descendent dans la plaine. Ce phénomène est caractéristique de toutes les régions montagneuses où la productivité du terrain ne peut assurer aux habitants l'existence journalière.

Les données écrites. — L'auteur mentionne (pp. 204-207) des textes dialectaux, peu nombreux, qui peuvent servir à l'étude de ce parler, indiquant les divergences qu'il a pu constater par rapport au langage parlé.

Informateurs. — A défaut de sources documentaires, l'auteur recueille ses matériaux de la bouche même des patoisants. Il indique une trentaine d'informateurs (hommes, femmes et enfants) qui lui ont fourni les matériaux linguistiques (pp. 208-209). Sur chaque informateur, il fournit des indications touchant leurs qualités : intelligents, prompts dans les réponses, disposés aux innovations, influencés par les étrangers, conservateurs des formes archaïques, etc.

Il insiste, avec raison, sur le passé et l'occupation de ses informateurs : séjour prolongé en France ; femme de ménage dans l'Italie méridionale et à l'étranger, etc.

Nous devons reconnaître que c'est presque la première fois qu'on accorde, dans les recherches dialectologiques italiennes, une attention méritée aux « fournisseurs » de matériaux linguistiques.

Première enquête. — La première enquête a été faite à l'aide d'une trentaine d'individus, dont *douze* ont donné de vraies listes de mots, ayant plus de *soixante vocables* (t. XVIII, p. 174).

Deuxième enquête. — Après avoir étudié les matériaux ainsi recueillis, l'auteur s'aperçut qu'il y avait des lacunes. Pour les combler, il procéda à une seconde enquête, plus détaillée. De cette manière, il a pu ramasser *une quarantaine de listes* renfermant de soixante à cent exemples, qui sont groupés d'après l'âge des informateurs et d'après les hameaux soumis à l'étude. Ces matériaux pouvaient être contrôlés à l'aide d'autres, contenus dans des notes enregistrées isolément à l'occasion de l'enquête (t. XVIII, pp. 174-175).

L'auteur affirme que l'examen d'un plus grand nombre d'informateurs n'aurait pas pu changer ses conclusions, vu que la dernière n'avait pas révélé de nouveaux faits linguistiques (t. XVIII, p. 175).

INTERROGATION. — Les matériaux ont été recueillis soit à l'aide de demandes directes, soit au cours de conversations spontanées. Les réponses furent vérifiées et comparées les unes aux autres. La sincérité des témoins a été constamment surveillée (t. XVII, p. 209).

UN IMPORTANT AVEU. — L'auteur s'est proposé de montrer, par son étude, *les différences linguistiques qui existent entre les parlers de diverses générations*, de même que celles qui se révèlent *entre les différentes agglomérations* de la région soumise à l'examen. Bien qu'il en arrive à dégager d'intéressantes conclusions concernant ces délicats problèmes linguistiques (cf. t. XVIII, pp. 105-174), nous devons toutefois enregistrer, pour l'intérêt qu'il présente au point de vue *méthodologique*, son aveu exprimé en ces termes : « *Il metodo più semplice sarebbe certo stato quello di interrogare uniformemente per ogni borgata e per ogni età, una cinquantina di fonti, su tutti i casi ad oscillazione* (*circa 150 parole*). *Questo metodo non fu potuto seguire per la enorme difficoltà di trovare, specie nelle borgate più piccole, il numero di fonti necessario. Il dare una simile estensione alla raccolta del materiale mi parve del reste superfluo* » (t. XVIII, p. 174).

L'aveu de l'auteur me permet de tirer, au point de vue méthodologique, trois conclusions : 1° le questionnaire est indispensable dans une enquête, lorsqu'on veut comparer les matériaux de diverses régions ; 2° l'aspect des phénomènes linguistiques concernant le parler de différentes générations n'est susceptible d'être bien étudié qu'à l'aide d'un questionnaire ; 3° l'auteur s'est rendu compte trop tard qu'il fallait enquêter d'une autre façon, pour atteindre le but visé : l'aspect du langage pour différentes générations.

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — Après une ample bibliographie (pp. 209-211), l'auteur donne un aperçu sur la transcription phonétique (pp. 212-217).

Le vocalisme proprement dit (pp. 221-249) est précédé d'un aperçu synthétique (pp. 218-221). Suivent : le consonantisme (pp. 319-346), l'accent (pp. 346-352) et les remarques de phonétique syntaxique (pp. 352-360).

Le chapitre final de l'étude (*La varietà nel parlare di Usseglio*, t. XVIII, pp. 105-174) est remarquable au point de vue linguistique, puisque l'auteur montre comment se propagent les innovations linguistiques et quelles sont les tendances qui les contrecarrent (1).

(1) Cf. aussi son étude *Minima, Saggio di ricostruzione di un focolare linguistico* (*Susa*) (dans *Zeitschrift f. rom. Phil.*, t. LVII, 1937, pp. 673-726, avec 17 cartes linguistiques et une carte géographique dans le texte), qui représente le résultat des enquêtes sur place entreprises en 1910 et 1911 dans 19 localités situées dans la même région que la commune d'*Usseglio*. L'auteur a employé un questionnaire assez étendu (cf. p. 680).

Une première série de listes (pp. 178-181) nous fait voir de quelle façon les plus importants phénomènes furent recueillis ; la deuxième série indique la comparaison établie entre les phénomènes précédents et les réponses obtenues de la part d'autres informateurs (pp. 181-184).

Ces listes, de même que les notes contenues aux pages 185-186, nous permettent de connaître un bon nombre de phrases traduites en patois lors de l'enquête.

L'étude de B. A. Terracini représente un remarquable progrès dans les études dialectologiques italiennes non seulement par la méthode qu'il pratique, mais aussi par le but visé : les différences linguistiques entre les générations et les causes qui les déterminent.

## 7. Vaux-en-Bugey (Ain, France).

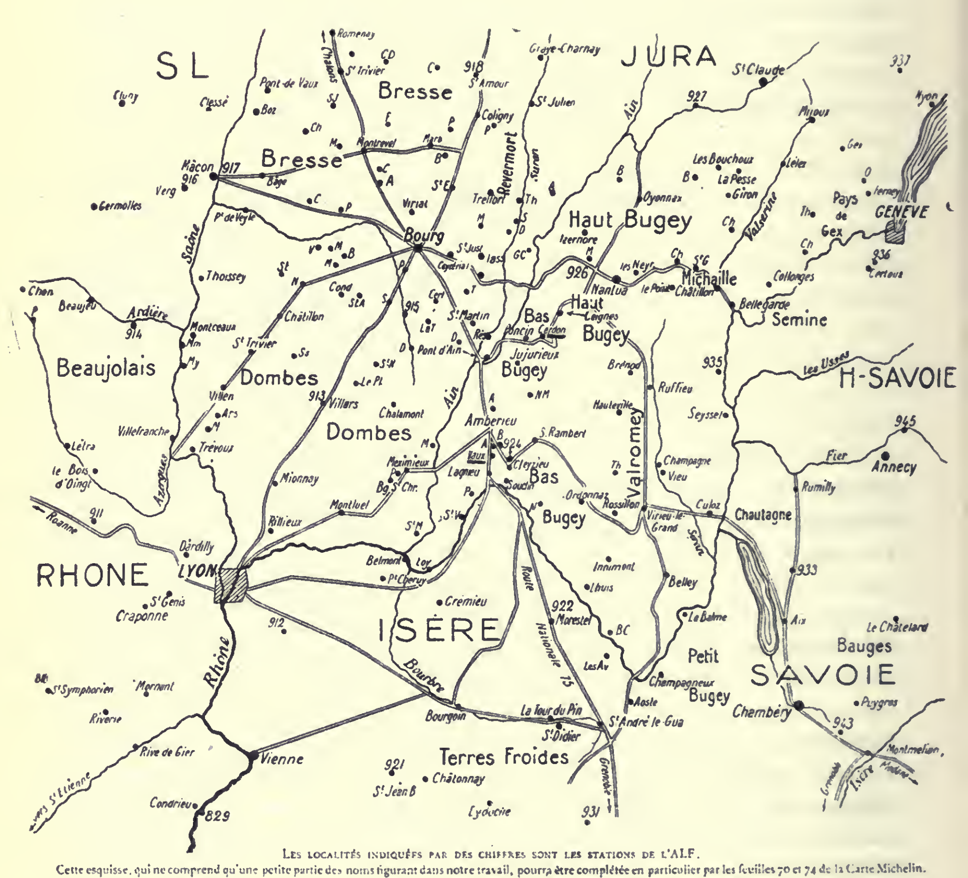
« Le point de départ [est], à compter de 1920, l'observation aussi rigoureuse que possible, mais sans aucune idée préconçue, du parler de quelques individus d'une communauté rurale... Il me semble que le patois m'a livré son dernier ou son avant-dernier secret » (A. DURAFFOUR).

*Vaux-en-Bugey* (dép. de l'Ain) est une petite localité de 627 habitants en 1921 et de 658 en 1936, passée sous silence par la plupart des cartes géographiques, située au sud d'Ambérieu, à côté de la voie ferrée Lyon-Genève. Elle touche à l'Est, à 6 km. le village de *Torcieu*, qui est le point 924 de l'ALF. Plus à l'Est se trouve la commune de *Ruffieux-en-Valromey*, étudiée par Gunnar Ahlborn (*Le patois de Ruffieux-en-Valromey, Ain*, Göteborg, Wettergren et Kerber, 1946, IV-386 p., avec une carte et des vues). Située dans la partie sud-ouest de la région dite du *Bas-Bugey* (qui comprend les cantons de Lagnieu, d'Ambérieu et de Poincin), elle se place au débouché d'une petite vallée du *Jura* méridional, dans une « plaine caillouteuse qui s'étend entre le cours inférieur de l'Ain et le Rhône » (*Lexique*, p. VIII), ayant une superficie de 822 hectares, dont la moitié est en terres labourables et en prés, et l'autre moitié en vignes et forêts.

Le nom de *Vaux-en-Bugey* date seulement d'une vingtaine d'années ; il fut introduit par la Poste et les Chemins de fer ; on disait auparavant tout simplement *Vaux* (lat. *vallis*), ou *Vaux d'Ambutrix* (ce dernier nom apparaît dès 1350 ; cf. *Lexique*, p. VIII). Le village est divisé en trois hameaux : *Vaux-village, Vaux Fevroux* et *Des Pales* (*Lexique*, p. 352) et appartient, au point de vue administratif, au canton de *Lagnieu*, dans l'arrondissement de *Belley*.

Au point de vue linguistique, son patois est non seulement très archaïque, mais encore très vivace. Le 1[er] janvier 1925, sur 646 habitants, 250

PLANCHE XIV.




Les localités indiquées par des chiffres sont les stations de l'ALF.

Cette esquisse, qui ne comprend qu'une petite partie des noms figurant dans notre travail, pourra être complétée en particulier par les feuilles 70 et 74 de la Carte Michelin.

**Carte indiquant le territoire dont les parlers ont été étudiés par A. Duraffour (cf. pp. 207-208 de mon étude).**

parlaient patois : de ces derniers, 170 étaient indigènes et 80 Français, mais étrangers à la localité (*Lexique*, p. 369). Son patois fait partie du vaste domaine franco-provençal, dont il est peut-être un des plus caractéristiques.

Le linguiste ANTONIN DURAFFOUR, de Grenoble, a consacré plus de vingt ans (1919-1940) à l'étude de ce patois, en donnant à la linguistique romane les remarquables études suivantes :

1° *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux d'après le parler de Vaux-en-Bugey* (Ain). Thèse principale. Grenoble, Institut de phonétique, 1932, in-8°, XXI-280 p. avec une carte. — Abréviation : *Phén. gén.* (1).

2° *Description morphologique avec notes syntaxiques du parler franco-provençal de Vaux (Ain) en 1919-1931*. Thèse complémentaire. Grenoble, Institut de phonétique, 1932, 96 p., in-8°. — Abréviation : *Descript.*

3° *Lexique patois-français du parler de Vaux-en-Bugey* (Ain) (1919-1940), Grenoble, Institut de phonétique, grand in-8° XII-369 p., Grenoble, 1941. — Abréviation : *Lexique.*

4° *Matériaux phonétiques et lexicologiques pour servir à l'histoire du parler de Vaux-en-Bugey* (Ain), Grenoble, 1930 (dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, t. VII, 1930).

5° *Trois phénomènes de nivellement phonétique en franco-provençal*, publié dans le *Bulletin de la Soc. de Linguistique de Paris*, t. XXVII, 1926, pp. 68-80 (2).

Ces travaux s'imposent à notre attention non seulement par leur importante contribution scientifique — que nous n'avons pas à exposer ici — mais aussi, et surtout, vu notre but, en raison de la méthode employée par l'auteur dans ses études sur place.

En effet, la méthode de travail de A. Duraffour est appelée aujourd'hui, par ses élèves, *la méthode de la conversation dirigée*, grâce à laquelle le paysan mis en confiance et sans s'en douter révèle à l'enquêteur enthousiasmé les secrets de son patois (*Mélanges Duraffour*, pp. V-VI).

Suivons donc de près Duraffour et voyons comment il a appliqué cette méthode (déjà employée avant lui) à l'étude du parler de la commune de Vaux.

CONNAISSANCE DE LA MÉTHODE DES PRÉDÉCESSEURS. — Le linguiste de Grenoble s'est appliqué, depuis 1920, à s'instruire « de tout ce qui avait été écrit, contradictoirement, sur la façon de conduire des enquêtes

(1) Ce travail fut publié aussi dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. VIII, n^os^ 29-31, 1932, 280 p. avec une carte géographique.

(2) Pour les autres travaux d'A. DURAFFOUR, voir *Mélanges A. Duraffour, hommage offert par ses amis et ses élèves, 4 juin* 1939, Paris, Droz, Zurich-Leipzig, 1939, pp. XII-XV (*Romanica Helvetica* n° 14).

dialectologiques, à les observer plus scrupuleusement, à les exploiter au maximum... Si l'équation personnelle du patoisant est chose intransmissible, il y a toujours à prendre, ou à laisser, dans sa manière de travailler : qu'elles provoquent l'adhésion ou la contradiction, ses déclarations à cet égard ne seront jamais inutiles » (*Phén. gén.*, p. XVI).

Aucun dialectologue, puisant ses informations linguistiques directement à leur source, n'aurait pu mieux exprimer l'impérieuse nécessité de connaître la méthode de travail de ses devanciers.

L'utilité des confidences. — Les dialectologues doivent faire des confidences sur la façon dont ils ont travaillé, puisque leur expérience, acquise au prix de lourds sacrifices, peut servir d'exemple aux jeunes dialectologues. Pour ma part, je sais combien m'ont été utiles, pour la réalisation de l'Atlas linguistique roumain, la participation aux enquêtes dialectales dans les autres pays romans (en 1927), de même que la connaissance préalable des méthodes employées par d'autres dialectologues. Duraffour a pleinement raison lorsqu'il affirme que ces confidences, non seulement s'excusent, mais encore s'imposent (l'auteur renvoie aux travaux : P. Rousselot, *Modifications phonétiques, introduction, Revue des pat. gallo-rom.* IV, pp. 65-70 ; K. Jaberg, *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument, II. Teil, passim*), parce que, seules, elles permettent *a priori* de mesurer la valeur des matériaux (*Phén. gén.*, p. XV).

Si dans les sciences exactes les résultats n'acquièrent pas leur pleine valeur sans la parfaite connaissance du procédé de l'expérimentation, à plus forte raison doit-on réclamer, croyons-nous, l'indication, de la part des dialectologues, de toutes les circonstances qui ont abouti aux résultats qu'ils présentent. Duraffour déclare encore : « Mes matériaux personnels sont de beaucoup la plus petite partie de ceux que j'ai utilisés; et, de même que j'ai pris mon bien partout, j'ai appris de tout le monde, du plus humble et du plus génial de mes devanciers. Je me plais à reconnaître, sans les spécifier davantage, ces obligations » (*Phén. gén.*, p. XX).

Le but de ces travaux. — L'ambition de l'auteur avait été de « recueillir à Vaux tout le patois, ou plutôt le parler, et de réaliser ce qu'a fait Edmont pour Saint-Pol » (*Phén. gén.*, p. XVI). Il a opéré donc sur la *matière vivante* des gens du pays et, par suite, les problèmes traités diffèrent des problèmes traditionnels, surtout par les remarquables solutions qu'il propose. L'étude sur les phénomènes généraux d'évolution phonétique (voir nº 1) et l'étude de la morphologie (voir nº 2) des dialectes franco-provençaux pouvaient se réaliser seulement après un examen très soutenu et fort patient des faits linguistiques du point de départ : le parler de *Vaux*. « L'« habitus » général de ce parler est vraiment représentatif de ceux qui interviendront dans cette étude » (*Phén. gén.*, p.

IX). Le *Lexique* (voir nº 3), avec ses 20.000 articles environ, représente une autre contribution importante et indispensable donnée à la linguistique romane, dont nous sommes très reconnaissants à l'auteur, car elle comble une grave lacune dans les études sur les parlers franco-provençaux pour une région moins étudiée. Ce dictionnaire contient « l'ensemble, sans doute complet, du vocabulaire employé dans la conversation patoise par la population indigène d'une petite commune rurale française, agricole et vinicole, située au centre d'une grande région linguistique de caractère original » (*Lexique*, p. VIII). La modestie, qui honore le linguiste de Grenoble, met sous sa plume la réflexion suivante, que nous tenons à reproduire: « Le propre du travail scientifique, son vrai titre de noblesse, est d'être indéfini. Et, pour ne plus évoquer l'image du dialectologue en campagne, la règle du travailleur doit être un peu celle de l'excursionniste : arriver au gîte sans trop de fatigue, pour pouvoir imaginer la course du lendemain aussi belle que celle de la journée » (*Phén. gén.*, p. 261).

Les étapes des travaux. — Durant *onze années* d'enquête sur place, dans des conditions toujours favorables, Duraffour a étudié *les phénomènes phonétiques* particulièrement de *deux familles* originaires de la commune de Vaux, qui représentent ensemble *trois générations* et un *siècle d'histoire* (voir *Informateurs*). Cette étude aboutit aux pages de synthèse, publiées dans sa première thèse (voir nº 1). Parallèlement il étudia la *morphologie* de ce parler, en étendant ses recherches aux régions environnantes (voir *Localités*) et aux *documents philologiques* concernant cette contrée. Ces documents (indiqués à la p. X. des *Phén. gén.*) complètent heureusement les connaissances — presque insignifiantes jusqu'aux découvertes de Duraffour — sur l'ancien état des parlers bugeysiens. De ce fait, l'œuvre réalise un heureux trait d'union entre la linguistique et la philologie (*Phén. gén.*, p. IX). En même temps, l'auteur enrichissait, de jour en jour, le lexique du parler des patoisants de Vaux, commencé en 1919 et terminé en 1940 (l'impression a commencé en septembre 1939 ; cf. *Lexique*, p. VII).

Questionnaire. — La méthode de la conversation dirigée. — Vu l'importance de ce principe, laissons Duraffour nous l'exposer lui-même : « Je me suis décidé, un peu avec l'énergie du professeur de langues vivantes résolu à appliquer la méthode directe, à employer avec eux, sauf exception, le patois. Voulant avoir d'eux une langue spontanée, aussi normale que possible, j'en suis arrivé même, peu à peu, à réduire mes interventions au minimum. Après un bout de conversation plus ou moins inspiré par les circonstances, et sans tirer aussitôt mon carnet de ma poche, voyant mon homme en confiance, je lui demandais de m'instruire, en sa langue, sur ses objets familiers. La présence d'une

ruche dans le jardin était le point de départ d'une petite monographie de cinq minutes sur l'abeille et tout ce qui a rapport au sujet. Je priais mon collaborateur de m'expliquer, à partir de ses toutes premières origines, la parturition de la vache ; de me raconter tout ce qu'il avait fait, lui et les siens, la veille, où on avait fauché un pré ; le lendemain, où le foin allait être rentré. Je prenais — mon crayon, et mes yeux sans doute, le disaient — un intérêt réel à ces explications ; j'intervenais, de temps en temps, pour provoquer le mot dont la forme phonétique, morphologique ou le type lexicologique m'étaient désirables ; puis je dirigeais la conversation vers un autre ordre d'idées. Si mon patois était ainsi provoqué, au sens le plus atténué de ce mot, du moins n'était-il jamais « fabriqué ». Je reconnais que, à parcourir après coup les pages de carnet, j'y trouvais des lacunes regrettables (je cherchais à les combler alors par traductions, lors de la visite de remerciement), mais la qualité de ce qui avait été recueilli me donnait une satisfaction au moins égale à celle d'un autre enquêteur arrivé au dernier numéro de son questionnaire » (*Phén. gén.*, p. XVII). « Je crois donc avoir obtenu, par cette méthode, du patois réel et vivant. Voici un fait particulier qui montrera ce qu'est, phonétiquement, dans les conditions d'une enquête dialectologique, un mot « vivant » (*Phén. gén.*, p. XVIII).

J'ai eu l'honneur et le grand plaisir de participer, à Grenoble, en février 1927, à une enquête modèle faite par Duraffour devant une quinzaine d'étudiants des Universités suisses, conduits en France par les maîtres L. Gauchat, J. Jud, J. Jeanjaquet et E. Tappolet. Duraffour publiait son travail (*Phén. gén.*, voir nº 1) en 1932, au moment où je me trouvais moi-même sur le terrain pour l'Atlas linguistique roumain. Qu'il me soit permis d'exprimer ici brièvement mes réflexions sur cette méthode : 1º Elle ne peut pas être appliquée dans une enquête de grande envergure, puisque les informateurs sont tellement différents au point de vue de leur capacité d'exposer par eux-mêmes, sans être provoqués, les nombreuses questions qu'envisage un Atlas. 2º A la reproduction des matériaux, sur les cartes, il est presque impossible de faire la distinction entre les réponses spontanées et celles provoquées par une intervention de la part de l'enquêteur. 3º Pour les mots « tabous » ou ceux considérés comme tels, ou les mots tenus pour obscènes, on réussit à les obtenir seulement par une intervention directe. 4º Il y a une série de mots désignant des objets et des actions qu'une simple conversation, si ingénieuse soit-elle, ne réussit pas à faire venir sur les lèvres des informateurs si on ne pose pas de questions. 5º Afin d'avoir vraiment des « mots vivants », dans mes enquêtes personnelles, j'ai développé sur une large échelle les *questions indirectes, les gestes*, etc. (voir l'*Atlas linguistique roumain*). 6º Il me semble qu'il n'est pas juste de prétendre que les dernières enquêtes pour les Atlas linguistiques se soient bornées à enregistrer seulement *des traductions*, comme c'est le cas pour l'Atlas linguistique de la France. 7º Il est impos-

sible de réaliser une sorte de « simultanéité » entre les parlers des localités étudiées, si l'enquête dure trop longtemps. 8º Chaque carte d'un Atlas, à mon avis, doit indiquer, avec *la plus grande précision et sincérité* possible *la manière dont les réponses présentées furent obtenues* (par des demandes indirectes, par des gestes, par des traductions, etc.), car la réaction des informateurs est déterminée par l'action de l'enquêteur, etc.

Le principe de Duraffour était *d'abandonner son sujet, dans la mesure du possible, à lui-même* : « Les mots dont j'avais besoin pour éclairer le patois de Vaux, lequel était mon premier centre d'intérêt, arrivaient plus ou moins provoqués. Mais petit à petit, les traits originaux du parler nouveau se marquaient, mon intérêt se déplaçait : des problèmes se posaient, auxquels je n'avais jamais pensé... et m'amenaient à reviser une phonétique un peu simpliste. C'étaient surtout les originalités lexicologiques du parler nouveau qui se faisaient jour ; et elles me faisaient faire des découvertes dans mon propre parler. Dans cet ordre d'idées, la conversation spontanée du témoin est le seul procédé qui permette d'aller résolument de l'avant : elle évite les défaillances de mémoire d'un sujet qui ne « réalise » pas toujours ce qu'on lui demande ; c'est lui-même, alors, qui exploite son propre fonds, et, pour peu qu'il soit dirigé, le rendement est de toute autre qualité» (*Phén. gén.*, pp. XIX-XX).

On voit par ce qui précède que l'auteur faisait sur place l'étude scientifique du parler. Nous estimons, cependant, que l'enquêteur d'un Atlas *ne peut et ne doit pas* faire cette étude sur place. Le but d'une enquête générale doit être d'offrir à tous les linguistes des matériaux aussi dignes de foi que possible, susceptibles de servir aux études les *plus diverses*. Ces études, il est impossible de les prévoir et surtout de les approfondir d'une localité à l'autre.

La qualité des réponses enregistrées sur place. — L'auteur constate, entre les parlers franco-provençaux et la langue française, un rapprochement assez accentué ayant comme résultat « une suggestion » du français sur les réponses patoises, lorsque celles-ci sont provoquées par des demandes faites en français. «Nos patoisants, dit-il, sont bilingues, mais jamais ils ne traduisent du français en patois ; il suffit de les avoir vus vivre pendant quelque temps pour savoir que, en règle absolument générale, quand ils font quelque narration en patois, tout ce qui, dans leur récit, est parole française est rapporté en français, jamais en patois » (*Phén. gén.*, p. XVII).

Cette fine remarque, à mon avis, est d'une grande importance pour les études sur les patois français, puisqu'elle prouve que le français est arrivé à acquérir une place prédominante sur les patois de la france. Tel n'est pas le cas, par exemple, en Roumanie. Chez nous, un paysan, lorsqu'il fait une narration, en présence des autres gens du pays, se garde bien d'employer des mots de la langue roumaine commune (ou

littéraire) afin de ne pas être tourné en ridicule (la réflexion du patoisant envers ces personnes qui essayent de parler comme les gens de la ville, d'ordinaire, est la suivante : « Il veut parler comme un « Monsieur », c'est-à-dire comme une personne de la ville). Ce fait nous montre qu'en Roumanie les patois gardent encore leur pleine vigueur.

Degrés dans la qualité des patois. — Une autre observation intéressante de Duraffour est la suivante : « Il y a, les dialectologues le savent et les paysans mieux qu'eux encore, infiniment de degrés dans la qualité du patois : à l'une des deux extrémités, il y a celui du vrai terrien qui « vit » ses paroles ; à l'autre celui du « clerc » qui « trahit » le patois, en le traduisant en français » (*Phén. gén.*, p. XVII).

Les enquêteurs doivent tenir compte de cette remarque lorsqu'ils choisissent les informateurs.

La qualité des réponses données par des correspondants. — Duraffour a étudié aussi le parler de la commune de *Bourg-Saint-Christophe* « en raison, dit-il, de l'intérêt spécial que présente son parler, et aussi pour permettre une comparaison entre mes données recueillies de vive voix et celles qu'offrent les trois réponses écrites des témoins qui ont répondu à l'enquête de la R. Ph. fr. (*Revue de Philologie française*) et qui sont conservées à la Bibliothèque de l'Université de Lyon » (*Phén. gén.*, p. 95, note 1). Le profit retiré a été *minime* : « Quelques (réponses) peuvent être retenues, çà et là aussi quelques indications. Le plus souvent elles sont imprécises et franchement inexactes : ce qui s'explique fort bien par l'origine des témoins, et les conditions dans lesquelles ils ont déposé. Leur patois, même quand ils le connaissaient, s'était altéré à leur insu. Une comparaison entre les notes se rapportant à la même localité est parfois déconcertante » (*Phén. gén.*, p. 95, note 1).

Un questionnaire réduit. — Lorsque son étude sur les *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux d'après le parler de Vaux-en-Bugey* (Ain) était déjà partiellement écrite, Duraffour, avec un questionnaire réduit à « *une soixantaine de mots* », parcourut, « assez rapidement, à bicyclette ou en automobile, des régions bien déterminées, pour saisir quelques phénomènes particuliers : l'état des palatalisations, le traitement des diphtongues, etc. » (*Phén. gén.*, p. XX, note 1). L'auteur commençait toujours la conversation par quelques phrases de patois, en recourant finalement « *à la traduction* » *pour tous les mots qu'il n'arrivait pas à mettre dans* « *un contexte naturel* » (*ib.*).

La durée des enquêtes. — La récolte des matériaux linguistiques pour les trois plus importantes études a nécessité le temps suivant :

1° Pour l'étude *Phénomènes généraux*, Duraffour a fait ses observations pendant *onze ans* : de 1920 à 1931 (*Phén. gén.*, p. VII). L'excursion (à bicyclette ou en automobile) dans le *Beaujolais* lui a demandé quatre jours ; celle aux environs de *Nyons*, *une semaine*, et pour la *Haute-Maurienne*, *cinq semaines* (*Phén. gén.*, p. XX, note 1).

2° Les données pour le travail *Description morphologique* ont été recueillies par l'auteur « au cours de *cent semaines environ*, réparties sur *douze années* de constante, attentive et méthodique observation : de 1919 à 1931, mais surtout de 1920 à 1928 » (*Descript.*, p. 5).

3° Le *Lexique* a été élaboré de 1919 à 1940.

Lacunes du questionnaire de l'Atlas linguistique de la France. — L'auteur affirme qu'un questionnaire rédigé d'avance présente des défauts (« pour ne point parler de ses avantages »). Car il est inspiré « par certaines préoccupations de l'auteur » et ne répond pas, sauf exceptions, aux problèmes que celui-ci ne s'est pas posés (*Phén. gén.*, p. XIX). Mais Duraffour reconnaît souvent l'importance de l'ALF tout en regrettant certaines de ses lacunes (cf. *Phén. gén.*, pp. 8, 25, 54, 107 note 1, etc.) : « Cette preuve, c'est notre monumental ALF qui, avec l'étendue de sa documentation et la netteté de sa présentation, nous permet, une fois encore, de la fournir » (*Phén. gén.*, p. 82 ; cf. aussi pp. 8, 169). « La linguistique aura beaucoup à gagner, dit-il, à posséder un Atlas permettant d'utiliser au maximum les résultats d'une enquête bien préparée et bien conduite ; mais... les meilleurs élèves de Gilliéron ont montré, par leurs pratiques et par leurs travaux, qu'ils ne voulaient pas être, comme l'avait été un peu le maître, les prisonniers de l'ALF » (*Phén. gén.*, p. XIX).

Je suis sûr que les données offertes par n'importe quel Atlas ne pourront jamais satisfaire *toutes* les exigences des linguistes, surtout si ces desiderata s'expriment après plusieurs dizaines d'années, quand la linguistique a fait déjà de grands progrès et a ouvert de nouvelles perspectives sur l'évolution du langage. Une éclatante preuve de ces progrès est précisément fournie par les travaux de Duraffour.

Enquêteur. — Dès son enfance, Duraffour a passé sa vie dans des milieux patoisants, tout en parlant le français à la maison. Il a participé aux travaux agricoles des parents de ses camarades, où il lui semblait que « l'entente n'eût pas été complète » s'il n'avait pas parlé leur patois. Les grandes vacances, il les passait à *Cerdon* (voir planche n° XIV, p. 200 : la localité se trouve au nord-est de la commune de *Vaux*, soulignée par moi-même sur la carte), et, à partir de quinze ans, à Vaux, où s'était transplantée sa famille (*Phén. gén.*, p. XV). Après un séjour en Provence, comme professeur d'allemand, il retourne à Grenoble (surtout depuis 1919), dans un domaine « franco-provençal » (*Phén. gén.*, p. XVI).

Ami des paysans. — Voici ses confidences à ce sujet : « J'étais en pays ami, je jouais sur le velours (il s'agit de ses cinq premières années). Il y avait, je crois, beaucoup de volonté d'un côté, de bonne volonté de l'autre. J'ai fini par gagner à mon œuvre toutes les collaborations possibles ; et il me semble que le patois m'a livré son dernier ou son avant-dernier secret. Je dois ce résultat à mes amis ; mais je le dois aussi à la décision que j'ai prise le premier jour — et qu'avait prise, m'ont dit plus tard ses élèves, Gilliéron lui-même — de me faire avec eux paysan, non pas seulement de les suivre, mais de les accompagner, l'outil — ou le verre — à la main, dans toutes leurs occupations, d'un bout à l'autre de l'année » (*Phén. gén.*, p. XVI).

Localités. — Nous avons vu que le centre principal des recherches de Duraffour a été la commune de *Vaux*, avec son parler conservateur. Ce caractère est dû, selon l'auteur, aux deux facteurs suivants :

1° L'élément masculin est *stationnaire* ; l'élément féminin, égal en nombre à la moitié environ des hommes mariés, *vient de l'extérieur*, mais, dans la proportion des trois quarts environ, et d'un périmètre de 12 km. au maximum de la localité de Vaux, notamment des *villages limitrophes* (*Descript.*, pp. 7-8).

2° « Les jeunes ménages s'installent dans la maison des parents : jusqu'à ces toutes dernières années le fils et la belle-fille y vivaient en tutelle, sous l'autorité presque absolue du père de famille, conservée et affirmée jusqu'à sa mort » (*Descript.*, p. 8).

La même situation se retrouve en Roumanie, surtout dans les régions montagneuses ; chez les Roumains de la Péninsule Balkanique, elle constitue presque une règle générale.

Localités étudiées en dehors de Vaux. — Le parler de la commune de Vaux a été *seulement le pivot* des recherches de Duraffour, car en lisant ses études, on reste étonné de la richesse des données qu'il a recueillies personnellement sur place, afin de mieux documenter ses affirmations. La carte que nous publions (voir planche n° XIV) n'est qu'une *esquisse* des noms figurant dans son travail. Il a fait des relevés oraux dans les départements de l'*Ain*, du *Jura* méridional, des *deux Savoies*, de l'*Isère*, de la *Drôme* (partie sud et partie nord), de l'*Ardèche* (partie nord), de la *Loire* (région sud-ouest) et du *Rhône* (partie nord-est), c'est-à-dire dans toute la partie française de la région franco-provençale (à l'exception de la Drôme méridionale), selon le sens « restreint » accepté généralement pour cette dénomination depuis 1890 environ (*Phén. gén.*, p. VIII).

Informateurs. — Bien que Duraffour parlât lui-même le patois de sa jeunesse, il s'est abstenu de se prendre à témoin. Il a choisi ses informateurs parmi les gens nés à *Vaux* « ayant parlé le patois comme pre-

mière langue maternelle et continuant à en faire usage à des degrés divers mais quotidiennement » (*Descript.*, pp. 5-6). En conséquence, l'auteur nous déclare que « ces matériaux méritent créance, même en ce qu'ils ont parfois de surprenant », par exemple la *multiplicité* de formes du verbe « pouvoir » (§ 74) ou la *divergence* des formes employées pour un même sujet (*Descript.*, p. 6, note 1).

Dès l'origine, l'auteur porte ses observations tout spécialement sur le langage de *deux familles*, composées de représentants de *trois générations* : la première génération, de 60 ans et au-dessus ; la *deuxième génération*, de 30 ans et au-dessus ; la *troisième génération* au-dessous de 30 ans.

Le nombre de 250 patoisants actifs à Vaux se répartit dans les trois générations de la manière suivante : 1° 73 personnes nées à Vaux et 40 personnes étrangères, pour la première génération ; 2° 75 individus nés à Vaux et 36 étrangers, pour la deuxième génération ; 3° 22 patoisants nés à Vaux et 4 étrangers pour la troisième génération (*Descript.*, p. 6).

Les membres des deux familles faisaient partie des trois générations : 1° Les deux couples de *grands-parents* sont les plus représentatifs pour la première génération, car ils ne parlaient que le patois ; 2° Les fils et les filles des couples précédents, représentant la seconde génération, ne parlaient, entre eux et avec leurs compatriotes, que le patois ; 3° Les deux petits-enfants représentant la troisième génération, ne parlaient pas habituellement le patois. Le patois de ceux-ci n'avait suscité l'intérêt de Duraffour que « par la façon dont ils pouvaient, à l'occasion, le parler » (*Descript.*, pp. 6-7).

Il s'agit, comme on le voit, d'une étude qui comporte la description de l'état linguistique d'un groupe *assez restreint de sujets*, examinés personnellement par l'auteur, « mais ces sujets représentent, à eux seuls, un siècle d'histoire » (*Descript.*, p. 8) du patois de *Vaux*.

Transcription phonétique. — L'auteur a employé le système de transcription phonétique de l'*Atlas linguistique de la France*, d'une « lecture très facile, qui écarte toute équivoque », mais en le complétant par des signes supplémentaires (*Phén. gén.*, pp. X-XIV ; *Lexique*, pp. X-XI).

On peut retenir quelques faits importants de phonétique syntactique (*Phén. gén.*, pp. 46-47) : « dans le débit rapide, même normal, en union aussi avec des déplacements d'accent, certains éléments peuvent disparaître, des contractions et des superpositions syllabiques se produire » (*Phén. gén.*, p. XIV). Le bref aperçu phonique du patois de Vaux est très suggestif : « le patois de Vaux donne à l'oreille la moins exercée, ou la moins délicate, l'impression d'un parler rude, traînant et peu musical ». Il a un « ensemble d'habitudes articulatoires très différentes de celles qui composent, suivant la conception courante, le type français. Les consonnes, plus nombreuses qu'en français, sont prononcées avec une très grande énergie, et elles comportent des variations très grandes de

tension et de durée... Les voyelles, mollement articulées, peuvent être plus brèves, ou beaucoup plus longues que les voyelles françaises... en fin du mot, l'intensité de la voyelle est variable, elle peut se réduire au point de disparaître dans la chaîne parlée. Il existe, en grand nombre, des éléments vocaliques complexes, diphtongues et triphtongues, qui sont dans la dépendance étroite du rythme. L'accent d'intensité, très marqué, se trouve à sa place normale, mais il a une tendance spontanée à se porter sur la première syllabe du mot, longue... Forte armature consonantique, enfermant des valeurs vocaliques très flottantes : tel est, en une formule brève, le signalement du parler de Vaux » (*Phén. gén.*, pp. IX-X).

Appareils de phonétique. — Duraffour n'a pas fait d'expériences spéciales avec les appareils ; il a étudié les sons du parler surtout à l'aide de l'oreille exercée dans son laboratoire de Phonétique expérimentale de l'Université de Grenoble. Les quelques expérimentations ont été pratiquées sur lui-même, ce qui, malgré ses excellentes notes de patoisant, infirme sérieusement, de l'aveu même de l'auteur, leur valeur : « J'ai donc, pour le patois, expérimenté sur moi-même au retour de mes plus longs séjours à Vaux, et, pour le français, dans les circonstances les plus variées. J'ai obtenu des moyennes assez constantes » (*Phén. gén.*, p. X, note 1).

Par ces études, visant à éclairer les grands problèmes de l'intensité, de la diphtongaison et de la palatalisation, on a pu affirmer que Duraffour appartient à l'école de l'abbé Rousselot plutôt qu'à celle de Gilliéron (*Romania*, t. LXI, 1933, p. 126).

Publication des matériaux. — Les résultats de ces études ont été publiés dans les travaux précités. L'auteur considère, parmi les phénomènes analysés celui de l'*intensité* comme ayant le rôle le plus sensible, dans l'évolution du parler de Vaux (*Phén. gén.*, p. XX). Le vocalisme présente, lui aussi, des aspects très variés : « soit que des éléments simples y donnent, par segmentation, naissance à des éléments complexes qui vont ensuite se réduisant ou s'éliminant de différentes façons, — soit, au contraire, que des éléments hétérogènes s'agglomèrent (*coalescence*), et fassent corps, en conservant plus ou moins de leur nature primitive » (*Phén. gén.*, p. XXI). Après l'examen de l'aspect des consonnes, l'auteur discute, dans un chapitre final de l'étude *Phén. gén.*, la *palatalisation consonantique*.

Un trait remarquable de ces travaux (surtout *Phén. gén.*) et digne d'être imité, c'est que l'auteur ne s'est pas limité à une discussion locale des phénomènes phonétiques rencontrés à Vaux, mais qu'il les a placés, tout au contraire, dans l'ensemble des phénomènes de même nature existant dans le reste de la *Romania*. Pour ces phénomènes, la rédaction de quelques

cartes aurait facilité une vue d'ensemble et aurait rendu plus évidente l'importance du parler de Vaux. Un index analytique, concernant la riche *terminologie linguistique* employée dans les deux premiers travaux, aurait été, lui aussi, d'une grande utilité (1).

## 8. La région du Forez (France) : Géographie phonétique.

« Les limites de langues et les limites dialectales sont des limites vivantes qui peuvent dépendre de toutes les causes qui favorisent ou entravent les relations des hommes qui parlent ces langues ou ces dialectes. » (Mgr P. GARDETTE)

Le Forez est une ancienne province de France, dans le gouvernement du Lyonnais, baignée par la *Loire*, avec des frontières flottantes au moyen âge, et limitée aujourd'hui à l'arrondissement de *Montbrison*, formant cependant une véritable unité géographique. Il peut être comparé à une cuvette de forme ovale, dont le fond est constitué par *la plaine du Forez*, le bord oriental par les *monts du Lyonnais* (nommés *les Montagnes du Matin*), et le bord occidental par les *monts du Forez* (*les Montagnes du Soir*). La plaine, d'une longueur de 40 km. et d'une largeur de 27 km., est traversée, à l'Est, par la Loire et elle est fermée par deux plateaux granitiques, où la Loire passe, au Sud, à travers les gorges de Chambles et, au Nord, à travers les gorges de Saint-Georges-de-Baroilles. Les « Montagnes du Soir », sans vallée transversale, isolent presque complètement le Forez de l'Auvergne ; les « Montagnes du Matin », beaucoup moins élevées, ne forment pas une frontière naturelle et per-

(1) Cf. aussi le travail de M<sup>lle</sup> J. DUPRAZ, *Notes sur le patois de Saxel (Haute-Savoie), en* 1941 (dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. XIV, 1938, paru en 1942, pp. 279-330 et t. XV, 1939, paru en 1944, pp. 87-151) qui complète la *Morphologie* de Duraffour (voir la note de la rédaction de la *Revue*, p. 279).

La méthode pratiquée par A. Duraffour pour son *Lexique* fut récemment appliquée par Marguerite Gonon, dans la rédaction de son travail *Lexique du parler de Poncins* (Paris, C. Klincksiek, 1947, in-8°, X-338 p., avec 2 cartes, la 1re d'ordre géographique et la 2e indiquant le plan cadastral de 1828 ; Poncins se trouve dans la plaine du Forez). Les matériaux furent recueillis par l'auteur de 1935 à 1943, ayant comme témoins sa mère, ainsi que des femmes très âgées et quelques autres personnes. Les termes techniques ont été fournis par des gens de métier. Le patois est couramment parlé par toutes les générations ; les habitants sont cependant bilingues. Chez les garçons, la langue maternelle réapparaît après l'école élémentaire. Le patois sera, pour tous ceux qui restent au village, « le seul idiome employé pour toutes les discussions » (p. X). L'étude contient : le *lexique* (180 p.) ; des *Dictons, proverbes, devinettes* (pp. 181-199) ; des *Rondes et chansons* (pp. 200-205) ; des *Noms et prénoms* (pp. 206-209) ; des *Noms de lieux* (pp. 210-214) ; la *Morphologie* (pp. 215-242) ; un *Index français-patois* (pp. 243-294) et des *Illustrations* (pp. 295-238).

mettent d'entretenir des relations sociales et économiques avec la ville de Lyon (*Géogr.* pp. 3-4).

Au point de vue *linguistique*, la région du Forez représente « un *pays frontière* entre le *franco-provençal* et *le provençal* d'Auvergne » (*Géogr.*, p. 5).

C'est à cette région que Mgr *Pierre Gardette* (aujourd'hui recteur des Facultés catholiques de Lyon) a consacré plusieurs années de fructueuses études sur place. Il a publié les travaux suivants :

1° *Géographie phonétique du Forez*, Mâcon, Protat Frères, 1941, 288 p., in-8°, avec deux cartes hors-texte. — Le volume présente dans le texte *55 cartes phonétiques*, qui peuvent être considérées comme l'*Atlas phonétique du Forez*. Abréviation : *Géogr.*

2° *Études de géographie morphologique sur les patois du Forez*, Mâcon, Protat Frères, 1941, 82 p. Le volume contient, dans le texte, *18 cartes morphologiques*. — Abréviation : *Études.*

3° *Limites phonétiques du franco-provençal au pays du Forez*, publié dans *Mélanges A. Duraffour*, Paris-Zurich-Leipzig, 1939, pp. 22-36, avec une carte dans le texte.

Les textes du moyen âge, assez maigres pour cette région par rapport au Lyonnais et au Dauphiné (*Géogr.*, pp. 10-13), n'ont été utilisés qu'incidemment dans le premier travail et cela « seulement lorsqu'ils projettent quelque lueur sur les problèmes posés par les patois actuels » (*Géogr.*, p. 14); dans le second travail, au contraire, l'auteur consacre, dans chaque chapitre, un paragraphe aux formes médiévales (*Études*, p. 10).

Mgr P. Gardette, remarquable élève de Duraffour, est un partisan convaincu de l'enquête sur place à l'aide de la *conversation dirigée.*

Études préparatoires. — L'auteur a fait connaissance avec les patois foréziens pendant les années de 1930 à 1934, passant quatre à cinq semaines chaque année dans la partie la plus méridionale du Forez (à *Rozier-Côtes-d'Aurec*, point D 7 sur la carte annexe du volume *Géogr.*). Mgr Gardette fait, à ce sujet, les confidences suivantes : « Formé aux études dialectologiques par M. Duraffour, j'avais toujours sur moi un carnet et un crayon, et toute rencontre était bonne pour augmenter un peu ma récolte ; très vite, d'ailleurs, les paysans et les dentellières étaient devenus pour moi des amis, heureux de retrouver dans leur mémoire un vieux mot ou une chanson de leur jeunesse » (*Géogr.*, p. 4). Dès cette époque il songeait à une étude d'ensemble de ces patois. En 1936, il avait fait des sondages dans différentes régions, en s'arrêtant au moins deux ou trois jours dans chacune des dix communes visitées (*Géogr.*, pp. 4-5). D'autres promenades, beaucoup plus rapides, lui ont permis de dessiner, à très grands traits, une vue d'ensemble sur l'aspect linguistique des parlers foréziens. L'enquête définitive a commencé seulement en 1937.

La méthode suivie dans les sondages. — Laissons la parole à Mgr Gardette : « Dans les premières enquêtes de sondages je n'ai emporté aucun questionnaire. Arrivé dans un pays, j'ai toujours essayé d'entrer en conversation avec les patoisants en leur parlant de leurs occupations. A une bergère je demandais de me parler de ses chèvres et de ses moutons ; à un laboureur, rentrant avec ses bêtes, je demandais de me raconter en patois sa journée de labour ; c'est en liant ses bœufs (ou ses vaches) que le paysan m'a dit les différentes parties du joug... Dans ces conversations spontanées, où je m'efforçais de parler le moins possible et, en tout cas, de désigner les choses sans jamais prononcer leur nom français, des mots et des formes sans nombre m'ont été donnés, que je n'aurais jamais songé à demander dans un questionnaire ; le patoisant, suivant le fil de ses idées, sans se fatiguer, prenait goût à ce travail et il est bien rare que ces conversations commencées avec une certaine timidité ne se soient terminées dans la confiance la plus amicale » (*Géogr.*, p. 6).

Tout en reconnaissant aux membres de l'école linguistique de Duraffour la valeur de leur manière de travailler par la *conversation dirigée*, je me sens cependant poussé à faire les remarques suivantes : 1° Les informateurs doivent parler assez *lentement*, afin que l'enquêteur ait le temps nécessaire pour écrire les mots qui l'intéressent. 2° Lorsque les informateurs *s'expriment trop vite*, ils doivent être priés soit de parler plus lentement, soit — ce qui me semble devoir être plus fréquent — de *répéter* les mots sur lesquels s'est concentrée l'attention du chercheur. 3° Les mots sont *saisis* au cours de l'exposé de l'informateur, sans que nous *puissions savoir* la partie du discours qui les a précédés et celle qui les a suivis. 4° Le choix des réponses à enregistrer repose sur les idées dont l'enquêteur est préoccupé par le but de ses études sur place. 5° En face des mots très intéressants, l'enquêteur est obligé d'arrêter *l'exposé* des informateurs pour qu'ils lui donnent des éclaircissements sur leur *contenu* sémantique. Ce procédé nous empêche de connaître l'agencement des idées de l'informateur, si important pour l'analyse linguistique de vocables issus d'une conversation dirigée. J'ai enregistré moi-même, dans toutes les localités que j'ai étudiées, des textes à sujet fixé (le labourage, la manière de faire le pain, les noces, etc.), mais chaque fois j'ai dû prier mes informateurs de parler lentement, car je devais écrire « avec la main et non pas avec les oreilles », ce qui demande un certain temps. Si l'on se sert d'un questionnaire, on peut toujours *savoir la succession* des demandes (car elles sont numérotées), et la *manière dont celles-ci ont déterminé les réponses*, de même que la réaction du sujet parlant : réponse spontanée, réponse hésitante, réponse corrigée, etc. Tous ces détails, d'une réelle importance linguistique, échappent ou ne sont enregistrés que sporadiquement dans une enquête à l'aide d'une conversation dirigée.

La méthode des enquêtes définitives. — Questionnaire. — L'enquête définitive a commencé en 1937, lorsque l'auteur, obligé d'obtenir « certaines formes et certains mots », avait préparé « non pas absolument un questionnaire, mais un plan de conversation » (*Géogr.*, p. 6). Ce plan est précisé en ces termes : « En fait, j'ai essayé tour à tour deux plans : dans le premier, les formes demandées sont groupées uniquement dans un ordre idéologique ; dans le second, un ordre phonétique se mêle à l'ordre idéologique. Mais, en général, je ne me suis pas servi de ces plans de questionnaire. Par exemple, je n'ai pas demandé : « comment dites-vous février ? » Mais j'ai demandé le nom des mois et j'ai noté au passage la forme de février ; je n'ai pas demandé : « comment appelez-vous le fanon de la vache ? » mais en parlant de la vache j'ai demandé, avec geste à l'appui, comment s'appelle « la peau qui lui pend sous le cou » ?... (*Géogr.*, pp. 6-7). Il s'agit, comme on le voit, de *demandes indirectes* et de *demandes à l'aide de gestes.*

La méthode de traduction. — L'auteur a employé aussi la *méthode de traduction* (« comment dites-vous : un cheval, une vache ? ... »), qu'il considère comme « un pis aller » ; elle a l'avantage d'être expéditive, et « de là, son succès un peu facile ». Mgr Gardette ajoute : « Je reconnais que, dans des cas d'extrême urgence, j'ai dû y avoir recours. Mais j'en ai usé avec critique, sur des terrains où mon siège était pour ainsi dire fait, et où je n'avais plus à chercher qu'une lumière complémentaire » (*Géogr.*, p. 7).

La récolte des matériaux morphologiques. — La conversation dirigée fournissait surtout des matériaux lexicologiques, et rarement quelques pronoms ou formes verbales. Afin d'atteindre son but, Mgr Gardette a dû remplacer la méthode de la conversation dirigée par celle de la *traduction*, en travaillant cependant avec la plus grande prudence. Aux témoins intelligents, choisis spécialement à cette fin, il demandait « non de simples mots morphologiques », mais des phrases entières. Voici ses propres termes : « Je n'ai jamais demandé de traduire : « le mien, le tien, le sien... » mais, montrant à mon témoin son jardin, je lui demandais de me dire « a qui était ce jardin ». Il me répondait en patois : « ce jardin c'est le mien ». Possédant alors deux formes spontanées du démonstratif et du possessif et ayant par là le moyen de vérifier quelque peu la valeur des autres formes je demandais de me traduire : « ce jardin, c'est le tien,... le sien,... le nôtre... » (*Études*, p. 8).

Je dois observer pour ma part que mes informateurs roumains me donnaient justement pour cette demande, les réponses suivantes : *le mien* ou *de Jean*, car ils aimaient à préciser surtout le nom du propriétaire et évitaient de répondre par une phrase complète.

Les formes verbales. — Mgr Gardette a parfaitement raison lorsqu'il affirme que les formes verbales sont les plus difficiles à obtenir. Afin de vaincre cette difficulté, il a eu recours à la *parabole de l'Enfant prodigue*, en demandant à son témoin de la traduire en patois. Les témoins voulaient lui prouver qu'ils savaient bien cette page de l'Évangile, en le précédant dans le récit. Celui-ci était toujours donné au parfait dans cette région, car le parfait est le temps usuel pour le passé ancien et s'emploie même assez souvent à la place du passé récent. Pour les autres personnes verbales, il demandait à son informateur de recommencer le récit, en supposant qu'il était l'Enfant prodigue, ou qu'il lui parlait ; pour obtenir les formes du pluriel on supposait que l'*Enfant prodigue* avait emmené avec lui son jeune frère, et le récit recommençait. Sur les résultats l'auteur s'exprime en ces termes : « J'ai été très content de cette manière de procéder : mes témoins, amusés et parlant spontanément, m'ont donné des formes qui ont beaucoup de chance d'être du meilleur patois » (*Études*, p. 9).

La valeur de la conversation dirigée. — L'auteur est tout à fait convaincu de son efficacité. « La méthode de la conversation dirigée, avec ou sans plan de conversation, écrit-il, est évidemment la seule qui permette de relever le vrai patois, tel que le paysan le pense et le parle ; c'est la seule qui permette d'éviter ce patois de seconde zone, fait de français patoisé, dont l'ALF contient malheureusement trop d'exemples. Cette méthode, je la dois à M. Duraffour ; je l'ai apprise auprès de lui, non par l'enseignement à la Faculté, mais par la pratique sur le terrain ; nous l'avons mise en application ensemble bien depuis dix ans, en Dauphiné ou en Forez » (*Géogr.*, p. 7).

La méthode par correspondance. — Les matériaux linguistiques sur lesquels reposent les études de Mgr Gardette ont été réunis par lui-même sur le terrain dans les conditions qu'il estime les meilleures. Il n'a *jamais* pratiqué la méthode de l'enquête par correspondance, qu'il estime « périlleuse ». Lorsqu'il utilisait des dictionnaires manuscrits, il faisait prononcer les formes et les mots par les gens du pays (*Géogr.*, p. 9).

Durée de l'enquête. — L'enquête proprement dite fut réalisée en trois ans : de 1937 à 1939 (*Géogr.*, p. 5).

Localités. — Mgr Gardette a eu comme principe de visiter *toutes les communes* de la région du Forez, sans toutefois s'en faire une obligation.

*Le nombre des localités mis en rapport avec l'importance des parlers locaux.* — Dans les zones particulièrement intéressantes — comme c'est le cas des deux plateaux du Forez (*Saint-Bonnet-le-Château* au Sud et *Noirétable* au Nord) — *toutes* les communes ont été étudiées ; dans la

plaine, au contraire, le nombre des communes est plus réduit, quoiqu'on ait eu soin de ne pas laisser trop de distance entre elles, parce que les parlers présentent plus d'unité (*Géogr.*, pp. 5-6).

LES GRANDS CENTRES SONT DIFFICILES À ÉTUDIER. — Le parler du centre de *Montbrison* (ayant environ huit mille habitants) n'a pas été étudié, parce que le français domine ici partout, et que l'auteur ne voulait pas enregistrer sous la rubrique de Montbrison un patois qui appartient aux régions environnantes. C'est pourquoi Montbrison ne figure pas parmi les localités étudiées (*Géogr.*, p. 6).

RÉSEAU DES POINTS RÉDUIT POUR LES PHÉNOMÈNES MORPHOLOGIQUES. — Mgr Gardette, faute de témoins capables de lui donner de bons matériaux morphologiques, a renoncé, en ce cas, à porter son enquête dans un certain nombre de localités (*Études*, p. 7).

LE NOMBRE DES LOCALITÉS. — La carte annexe au premier travail indique 74 localités explorées (cf. *Géogr.*, p. 14) sans que l'auteur nous donne d'autres informations sur ces points (les relations sociales, etc.).

INFORMATEURS. — Il est hors de doute que Mgr Gardette s'est adressé aux gens du pays pour avoir des réponses dignes de confiance, mais les noms des informateurs pour chaque localité étudiée, de même que d'autres indications sur leur passé, etc. ne sont pas donnés. Parmi ses *trois ou quatre cents* témoins, trois seulement sont nommés : 1° M^lle^ Marguerite Gonon, l'auteur de *Lous Contes de la mouniri* (Mâcon, Protat, 1939) et d'un dictionnaire manuscrit du patois de Poncins, mis à la disposition de l'auteur ; 2° M. l'abbé Matthieu Merle, lui aussi auteur d'un dictionnaire du patois d'*Arthun* ; 3° Cl. Javelle, le paysan poète d'*Apinac*, qui a recueilli pour l'auteur nombre de vieux mots et lui a fait comprendre et aimer davantage le langage et l'âme des paysans (*Géogr.*, p. 14).

LE NOMBRE DES INFORMATEURS. — L'auteur a préféré avoir plusieurs témoins pour la même localité, au lieu d'un seul, considérant ce procédé comme « presque obligatoire » lorsqu'on emploie la méthode de la conversation dirigée. Il a eu, en général, de *trois à cinq témoins par localité, dans la mesure du possible autant d'hommes que de femmes* (*Géogr.*, p. 8). Dans certaines localités, leur nombre a dépassé la *douzaine* (p. 8).

PLUSIEURS TÉMOINS INTERROGÉS À LA FOIS. — A ce sujet, laissons la parole à l'auteur : « J'ai cherché aussi, lorsque cela était possible, à faire parler plusieurs témoins à la fois. J'ai trouvé trois avantages à cette pratique. D'abord les patoisants se rappellent les uns aux autres des mots que, seuls, ils auraient oubliés. Je me souviens d'un après-midi de dimanche à Marcoux où trois chantres, après vêpres chantées,

me racontèrent leurs travaux; je n'avais qu'à écouter et à écrire : ce que l'un oubliait, l'autre le disait, et le soir mon carnet était plein. En second lieu, ce procédé permet de saisir sur le vif les différences qui séparent les générations et quelquefois les hameaux d'une même commune. Enfin, il permet d'isoler avec certitude des particularités de prononciation d'un témoin et de ne pas en faire une caractéristique du patois » (*Géogr.*, pp. 8-9) (cf. pp. 89 et 140 de mon étude).

Transcription phonétique. — L'alphabet phonétique employé fut celui auquel l'abbé Rousselot a donné son nom et qui a été utilisé notamment dans l'*Atlas linguistique de la France.* La *durée de voyelles* n'a été marquée, en général, que lorsqu'elle était très apparente, notamment là où elle joue un rôle morphologique (alternance entre le singulier et le pluriel) (*Géogr.*, p. 17, note 1).

Confrontation de deux notations phonétiques. — L'auteur constate qu'entre ses notations et celles faites par A. Duraffour n'existent pas de différences d'audition ou, lorsqu'elles existent, elles sont « superficielles », parce qu'entre eux il y a « une harmonie indiscutable de perception » (*Géogr.*, p. 8). Les travaux de Mgr Devaux, d'A. Duraffour et ceux de l'auteur même présentent — selon ses propres expressions — « une véritable cohérence, une unité d'appréciation, semblable à celle que Gilliéron avait voulu réaliser pour l'ALF, mais de base plus assurée, et où l'équation personnelle de chaque chercheur est réduite au minimum » (*Géogr.*, p. 8). Il me semble qu'il eût été intéressant de nous faire connaître ce « minimum ».

Appareils de phonétique. — Mgr Gardette s'est contenté d'enregistrer les faits avec son oreille, sans ignorer pourtant les services que peuvent rendre les procédés de la phonétique expérimentale (le palais artificiel et les tracés de l'enregistreur de Marey), d'ailleurs très lents et difficilement utilisables en dehors du laboratoire. La valeur des palatogrammes obtenus sur des paysans intimidés est tenue pour douteuse (*Géogr.*, p. 7). Pour la localité de Saint-Hilaire, Mgr Gardette a fait cependant des palatogrammes, ayant eu la chance de rencontrer un étudiant du pays qui parlait bien le patois (*Géogr.*, p. 8, note 1).

Publication des matériaux. — Une partie de la riche moisson linguistique de Mgr Gardette est publiée dans les études précitées; le reste sera employé pour « une étude des mots et des choses, de la civilisation et du vocabulaire » (*Géogr.*, p. 9). Il a commencé par l'étude de la phonétique (suivie de l'étude sur les formes) parce qu'il considère que celle-ci « commande les autres études qui suivront : il faut bien connaître, affirme-t-il, la phonétique d'un patois pour dire si telle forme

morphologique est autochtone ou empruntée, si tel mot est populaire ou demi-savant, récent ou ancien, d'origine latine ou gauloise... » (*Géogr.*, p. 9).

Afin de mieux fixer le cadre géographique et historique de la région, l'auteur offre à ses lecteurs un certain nombre de cartes : 1° Une carte avec les divisions du territoire soumis à l'enquête (*Géogr.*, p. 3) ; 2° Une carte dépliante (placée comme annexe à la fin du volume *Géographie*) présentant le relief du sol ; 3° Une carte dépliante (placée à la fin du même volume), indiquant *toutes les localités étudiées* par Mgr Gardette, de même que les quatre points de l'ALF étudiés par Edmont, dont les résultats sont utilisés par l'auteur ; 4° Une carte avec les limites des diocèses de *Lyon*, *Clermont* et *Le Puy* au X^e siècle (carte 54, dans le texte ; voir ma reproduction, planche n° XV) ; 5° Enfin, la carte indiquant les limites actuelles des archiprêtrés en Forez (carte 55, dans le texte). Ces cartes sont d'une appréciable utilité pour la plus grande partie des lecteurs qui ne connaissent pas *de visu* la région du Forez.

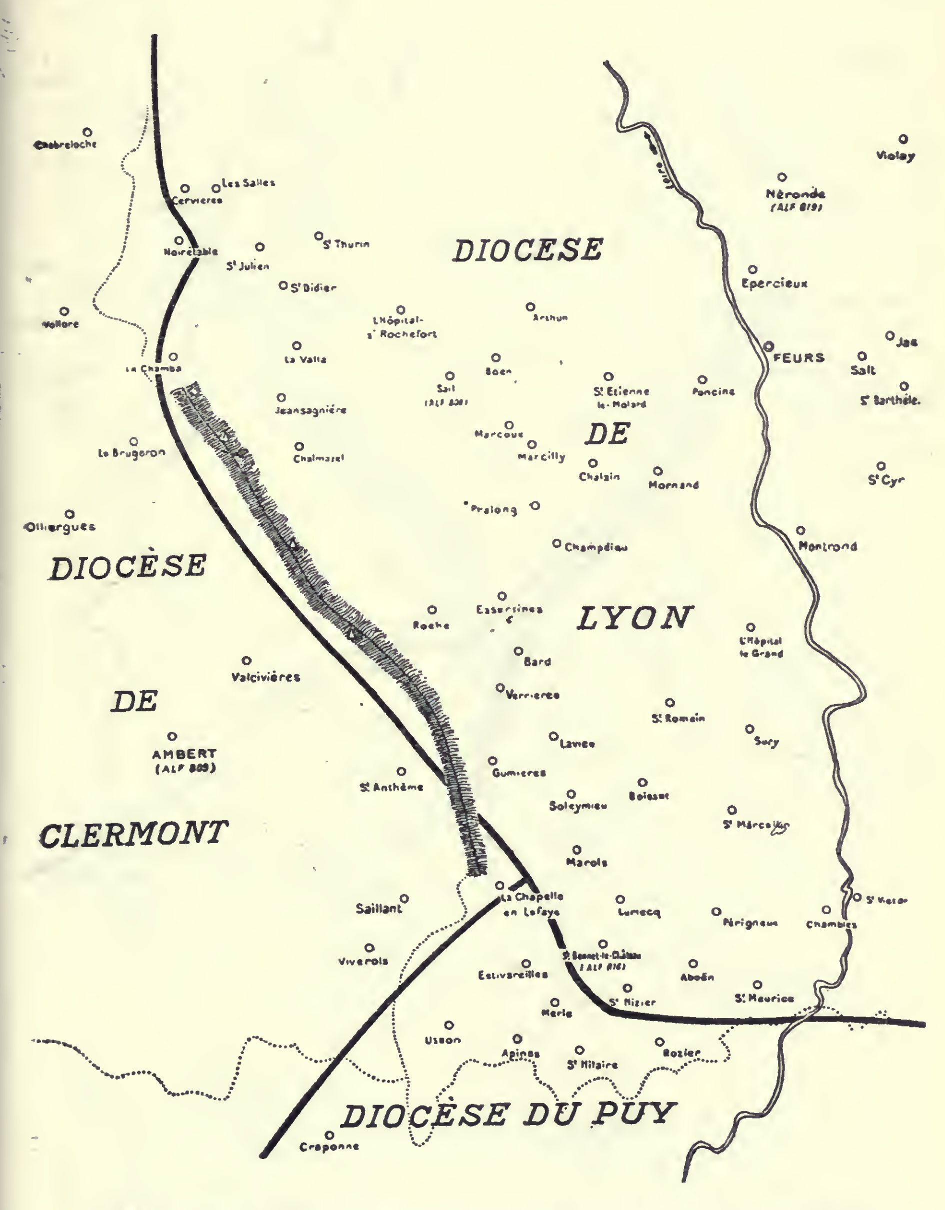
Les 51 *cartes phonétiques* traitent les phénomènes principaux concernant le consonantisme, le vocalisme et le déplacement de l'accent vers la finale longue. A la rédaction du travail, de même qu'à la publication des cartes, l'auteur s'est contenté de présenter un nombre aussi réduit que possible d'exemples ; les cartes elles-mêmes ne sont qu'une *récapitulation* d'un certain nombre de cartes de mots (voir ma reproduction, planche n° XVI). Pour la publication des cartes des mots, il eût fallu *un Atlas* (*Géogr.*, p. 10). Les deux dernières *cartes récapitulatives* (cartes 52 et 53) contiennent, la première les limites de 51 phénomènes phonétiques et la deuxième, 18 limites phonétiques, *considérées par l'auteur comme des limites anciennes des traitements phonétiques anciens* (*Géogr.*, p. 264). En partant de ces importants résultats, Mgr Gardette aborde le problème des *limites dialectales* (*Géogr.*, pp. 265 ss.), et arrive à la conclusion suivante : « Si la limite de langue entre le franco-provençal et le provençal s'est fixée sur une frontière géographique autant et plus que sur une limite historique, c'est sur une *limite sociale que s'est fixée la limite dialectale entre le Forez Lyonnais et le reste du Forez franco-provençal* » (*Géogr.*, p. 273).

Le volume sur la *morphologie* des patois du Forez n'est qu'une *esquisse*, car une géographie morphologique complète eût demandé un gros livre ; l'auteur a choisi seulement les traits qui lui ont paru les plus caractéristiques dans ce domaine (*Études*, p. 7).

Les dix-huit cartes morphologiques rédigées présentent quelques formes de l'article (voir ma reproduction, planche n° XVII), des formes de différents pronoms (personnels, démonstratifs, possessifs), des désinences verbales de l'indicatif présent et des formes de l'imparfait et du parfait.

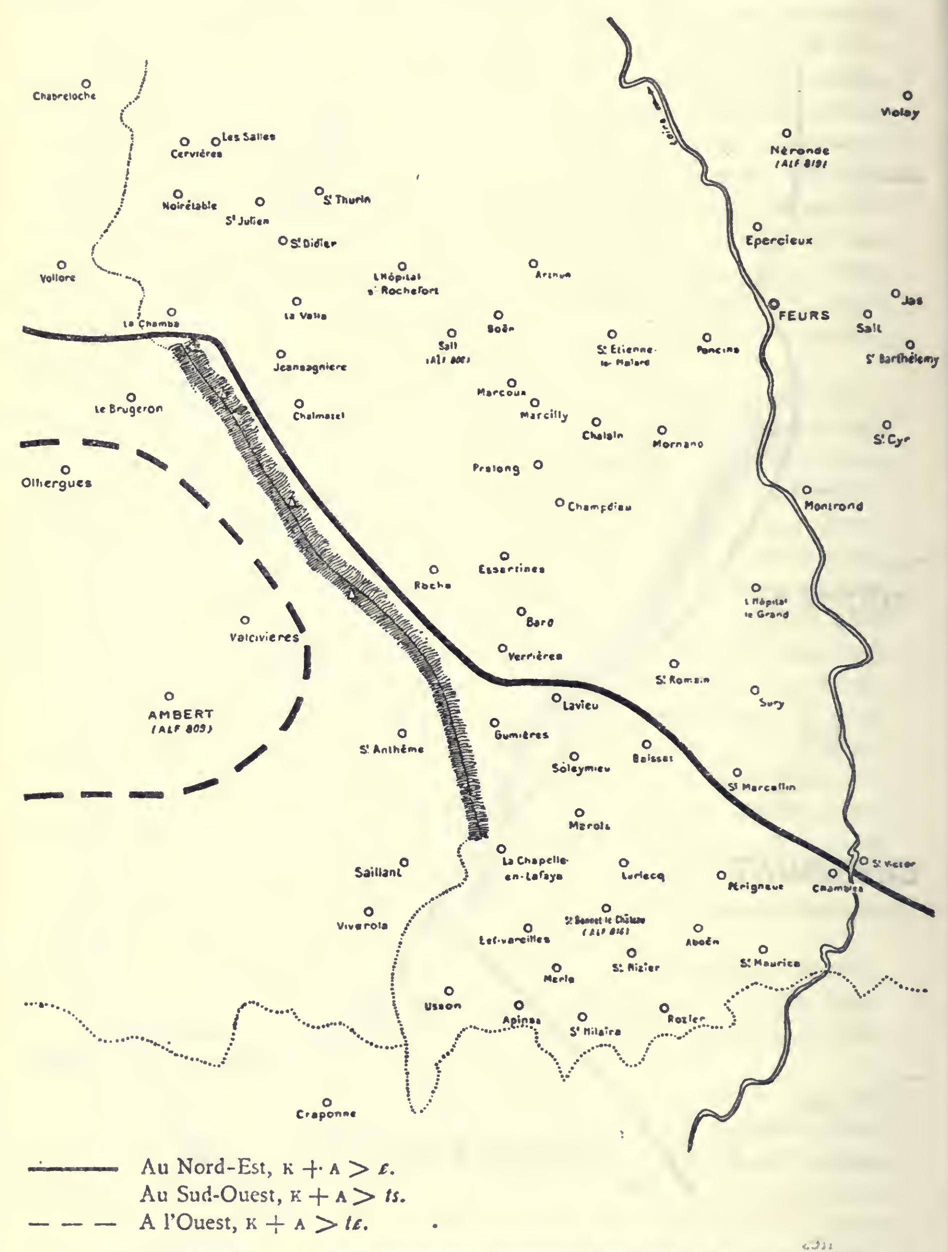
Ces importants travaux donnent aux parlers de la région du Forez une place bien méritée parmi les autres patois de la France, en apportant, en même temps, une remarquable contribution aux études sur l'aspect

54. — LIMITES DES DIOCÈSES DE LYON, DE CLERMONT ET DU PUY, AU X[e] SIÈCLE.




L'abbé PIERRE GARDETTE, *Géographie phonétique du Forez*, p. 267 (cf. p. 218 de mon étude).

## 13. — Palatalisation romane de K + A.




——— Au Nord-Est, K + A > ɛ.
Au Sud-Ouest, K + A > ts.
— — — A l'Ouest, K + A > tɛ.

L'abbé Pierre Gardette, *Géographie phonétique du Forez*, p. 71 (cf. p. 218 de mon étude).

2. — L'article masculin pluriel devant voyelle.




——— A l'Ouest, pas de liaison.

— — — Au Sud, *lu* (devant consonne) > *luz* (devant voyelle).

\+ Localités qui ont *lu* devant consonne et *léz* devant voyelle.

— Localités qui ont *lu*.

▼ Localités qui ont *l* devant voyelle.

P. Gardette. — *Les patois du Forez.* 2

L'abbé Pierre Gardette, *Études de géographie morphologique sur les patois du Forez,* p. 17 (cf. p. 218 de mon étude).

des limites dialectales après plusieurs siècles d'histoire et sur l'influence des facteurs sociaux et religieux qui les déterminent (1).

## 9. L'Atlas linguistique du Lyonnais en voie de publication (2).

L'Atlas linguistique du Lyonnais fait partie de la série des Atlas linguistiques régionaux qui sont actuellement en voie de réalisation en France (voir p. 142 de mon étude).

L'auteur désigne par le terme de « Lyonnais » la région formée « par les départements du Rhône et de la Saône : l'ancien territoire des Ségusiaves, plus tard comté de Lyonnais-Forez, aujourd'hui encore diocèse de Lyon. C'est la province la plus occidentale du franco-provençal : à l'Ouest et au Sud, commence le provençal d'Auvergne et du Vivarais ; au Nord, le français du Bourbonnais et de Bourgogne » (*L'Atlas*, p. 384).

L'importance linguistique de cette région réside dans sa position géographique. C'est le coin le plus enfoncé par le franco-provençal entre Oïl et Oc, affirme l'auteur, et « le lieu de rencontre de trois langues » : le français, le provençal et le franco-provençal.

Les insuffisances de L'ALF. — Le projet d'un Atlas linguistique pour cette région fut déterminé par les insuffisances constatées dans l'Atlas linguistique de la France : l'enquête d'Edmont n'a porté que sur huit localités; son filet avait des mailles trop larges ; son questionnaire, riche en termes généraux, « est pauvre pour tout ce qui concerne la vie rurale » (*L'Atlas*, p. 384) ; il est pauvre en formes grammaticales et en mots techniques et les témoins furent assez médiocres (*L'étude*, pp. 52-53).

« Malgré ces lacunes, l'ALF a apporté, affirme l'auteur, une masse de documents bien localisés, bien transcrits et assez sûrs. Il permet d'ébaucher une géographie de nos patois. Il est nécessaire aujourd'hui encore d'en tenir le plus grand compte » (*L'étude*, p. 53).

(1) Cf. aussi Georges Straka, *A propos de la limite linguistique entre le Forez proprement dit et le Forez lyonnais* (dans *Mélanges Max Krepinský*, n° spéc. du *Časopis pro moderni filologii* (Revue de Philologie moderne), t. XXIX, Prague, 1946, pp. 123-131, avec 7 figures illustrant des faits d'ordre phonétique.

(2) On peut trouver de précieuses informations concernant cet Atlas dans les deux articles suivants :

1° Mgr P. Gardette, *L'Atlas linguistique du Lyonnais*, dans *Vox Romanica*, t. IX, 1946-1947, pp. 384-387. — Abréviation : *L'Atlas*.

2° Mgr P. Gardette, *Où en est l'étude des patois du Forez ?*, dans le *Recueil de Mémoires et Documents sur le Forez*, publié par la *Société de la Diana*, t. VI, *Manuel d'Études Foréziennes*, Mâcon, Protat Frères, 1947, pp. 51-63. — Cette étude est importante pour la connaissance de l'historique des recherches ainsi que pour les vues d'ensemble données par l'auteur sur les aspects phonétiques, morphologiques et lexicologiques des patois foréziens (illustrés par trois cartes) et sur la littérature forézienne en patois. — Abréviation : *L'étude*.

### Une nouvelle méthode.

Les principales innovations apportées dans cette enquête sont les suivantes :

Questionnaire. — L'auteur n'employa pas le questionnaire de Dauzat (voir p. 137), mais rédigea lui-même « un questionnaire très proche des pensées du paysan lyonnais », en laissant de côté tous les termes généraux. Son questionnaire a, par exemple, neuf questions sur le fléau, neuf pour l'ancien araire, huit pour la charrette, dix pour le char et douze pour le joug. On demanda soigneusement les mots patois pour les notions qui n'ont pas d'équivalent en français, par exemple : « pour dire qu'on fait pâturer un pré morceau par morceau, que les poules se frottent le ventre dans la poussière, qu'une branche est cassée mais est restée attachée à l'arbre », etc.

En rédigeant de la sorte son questionnaire, l'auteur espère avoir jeté le filet dans des eaux plus profondes «où vivent les poissons les plus sauvages», c'est-à-dire les mots les plus patois (*L'Atlas*, p. 385 ; cf. aussi p. 386).

Enquêteurs. — L'Atlas sera réalisé, par suite du souci de draguer aussi profondément que possible, par la collaboration de *six enquêteurs* (y compris Mgr Gardette) dont la plupart sont nés dans le pays : L'abbé Henri Girodet pour les patois du Forez méridional ; Madame S. Escoffier pour le Rouannais ; Mlle Anne-Marie Gaillard pour le Beaujolais ; Mlle M. Gonon pour la plaine du Forez ; Mlle Paulette Durdilly pour cinq localités de l'Isère et Mgr Gardette pour le reste du territoire (*L'Atlas*, p. 385).

Il n'y aura pas de divergences dans les notations. — L'auteur s'exprime à ce sujet, en ces termes : « Les grandes enquêtes linguistiques ont été faites par un enquêteur unique... L'enquêteur unique paraît préférable à beaucoup. J'ai choisi, au contraire, de confier chacun des cantons de mon domaine à celui de mes élèves qui avait déjà travaillé un patois de ce canton... Chacun a travaillé son jardin. L'Atlas y gagnera d'être plus près des réalités. On dira qu'il y aura des divergences dans les notations. Je ne le crois pas, parce que les enquêteurs sont tous mes élèves et ont, avant cette enquête, déjà travaillé avec moi sur le terrain. Depuis trois ans que l'enquête est commencée, nous travaillons ensemble un jour par semaine toute l'année universitaire. Nous ne sommes pas cinq enquêteurs, dont les habitudes graphiques pourraient être différentes ; nous sommes une équipe qui a les mêmes habitudes, la même façon de questionner, la même façon d'écrire » (*L'Atlas*, pp. 385-386).

Cette « unité » ne peut se réaliser, à mon avis, qu'en appliquant, à la place de la méthode impressionniste, *la méthode normalisante* (cf. p. 580 ; cf. aussi pp. 268-269).

Localités. — L'Atlas linguistique du Lyonnais aura 80 points, dont 20 dans le Rhône, 25 dans la Loire et 35 dans les départements de l'Allier, de la Saône-et-Loire, de l'Ain, de l'Isère, de la Drôme, de l'Ardèche, de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme, afin d'illustrer l'unité lyonnaise et les attaches du Lyonnais avec les provinces qui l'encerclent (*L'Atlas*, p. 384).

Distance. — La distance à vol d'oiseau entre les localités explorées est de 10 à 15 km (*L'Atlas*, p. 384).

Les localités furent visitées deux ou trois fois. — Faute de recherches préliminaires plus approfondies, le questionnaire de l'Atlas semble ne pas avoir reçu, dès le commencement, une rédaction définitive ; il fut rédigé et remanié plusieurs fois durant les enquêtes.

L'auteur affirme que les enquêteurs des grands atlas ne vont qu'une fois dans une localité, que le questionnaire est définitif dès le début (cf. cependant la table des matières de mon travail) et qu'à la fin on rédige les cartes même si l'on s'aperçoit que « certaines questions n'ont rien donné, que d'autres étaient mal posées, qu'on a oublié d'en poser d'importantes » (*L'Atlas*, p. 386). Il reconnaît cependant « bien vite que, lorsqu'il s'agit d'un vaste domaine, cette méthode qui s'interdit les repentirs est la seule utilisable » (p. 386).

On imagina donc, pour ce domaine plus restreint, le procédé du *retour dans la même localité*.

Cette nouvelle méthode d'enquête fut appliquée, selon l'auteur, de la manière suivante : « Nous avons commencé notre enquête pendant l'été 1945, avec un questionnaire qui tenait compte de ce que nous savions de nos patois. Chacun de nous a choisi avec soin quelques localités : celles où le patois est le mieux conservé... Pendant l'hiver, nous avons reporté nos carnets sur des cartes provisoires et nous avons discuté de chaque question. Cela nous a amenés à abandonner des questions sans intérêt, à préciser des questions peu claires, à en ajouter de nouvelles. Pendant l'été 1946, tout en enquêtant dans de nouveaux villages avec le questionnaire modifié, nous sommes retournés dans les localités de l'enquête de 1945, pour compléter nos carnets. Pendant l'hiver suivant, nouveau report sur les cartes, nouvelles discussions et nouvelles modifications au questionnaire. L'été 1947 a été occupé par les dernières enquêtes et les révisions. Nous sommes donc allés deux ou trois fois dans chaque village » (*L'Atlas*, p. 386).

Informateurs. — Le choix de bons informateurs fut l'une des principales préoccupations de l'auteur. Tous les enquêteurs ont cherché partout de « bons témoins, intelligents, bien paysans, représentant une lignée terrienne autochtone ». Ils ont toujours préféré « abandonner l'enquête

Planche XVIII.

C.7

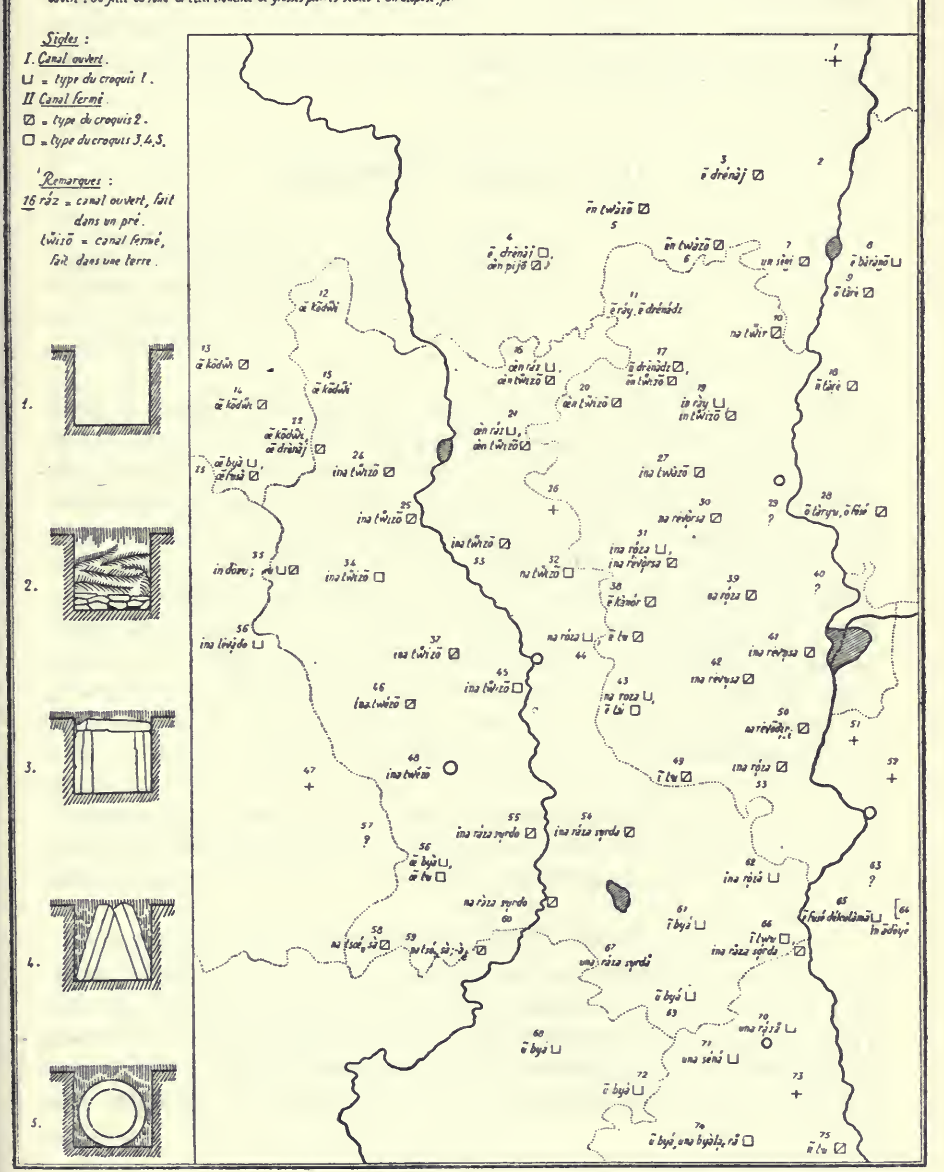
## UN CANAL DE DRAINAGE    Quest. 1, 4

Les canaux de drainage sont destinés à assainir les endroits trop humides dans une terre ou dans un pré. Nous en avons rencontré de deux sortes: le canal ouvert et le canal fermé. Le canal ouvert est une simple tranchée, qui ressemble à une rigole d'irrigation (carte 5), mais qui est, en général, plus profonde et parfois plus large. On le creuse en travers des endroits humides et dans le sens de la déclivité du terrain (croquis 1).

Le canal fermé est une tranchée, recouverte de terre et, éventuellement, de gazon. On en fait de deux types, l'un plus simple, l'autre plus perfectionné :

Le plus simple est constitué par une tranchée, semblable à celle du canal ouvert. On jette au fond de cette tranchée de grosses pierres sèches. On dispose, par dessus, un lit de paille ou de fougères. Et sur ce lit on remet la terre et le gazon (croquis 2).

Le type perfectionné est constitué, lui aussi, par une tranchée. Mais au lieu de jeter des pierres en vrac au fond de cette tranchée, on y dispose des pierres plates, de telle sorte qu'elles laissent un passage libre pour l'eau (croquis 3 et 4). Parfois on y met un tuyau de grès ou de ciment (croquis 5). Au-dessus de ce conduit on remet la terre et le gazon.




Une carte de l'*Atlas linguistique du Lyonnais*, mise aimablement à ma disposition par Mgr Gardette (cf. p. 226 de mon étude).

même après une journée de travail, pour aller recommencer 4 km plus loin, plutôt que de travailler avec des témoins médiocres » (*L'Atlas*, p. 386).

On questionna plusieurs informateurs pour chaque localité (p. 387).

L'ÉTAT DES TRAVAUX. — L'enquête fut terminée en 1947, et Mgr Gardette a commencé les travaux préliminaires pour la publication de cet Atlas qui apportera assurément une remarquable et précieuse contribution à la connaissance plus approfondie de ce coin où se rencontrent les trois langues romanes (voir planche nº XVIII, p. 225, qui reproduit une carte de l'Atlas).

## 10. La région du Dauphiné.

« Nous pensons... avoir rendu à la mémoire de Mgr A. DEVAUX un hommage qui fût digne de lui, et à la linguistique franco-provençale le service qu'elle attendait depuis vingt-cinq ans. »
(A. DURAFFOUR).

Le *Dauphiné* est l'une des anciennes provinces de la France, formée par les départements de la *Drôme*, des *Hautes-Alpes* et de l'*Isère*, ayant comme principal centre la ville de *Grenoble*. Placé entre les Alpes et le Massif Central, il est divisé, d'ordinaire, en deux parties : le *Haut-Dauphiné*, comprenant la partie méridionale de la Drôme et de l'Isère, et le *Bas-Dauphiné* ayant comme frontières approximatives le Rhône au Nord et à l'Ouest, au Sud la partie septentrionale de l'Isère (la Basse-Isère). Le *Bas-Dauphiné*, à son tour, est divisé en trois parties : au Nord, la *Plaine de Lyon* et l'*Île de Crémieu*, et au Sud, d'un côté et de l'autre de la rivière *Bourbe* et de ses affluents, la région des *Terres Froides*, dénommée ainsi à cause du climat, particulièrement rude et humide. Les *Terres Froides* sont tournées vers le Nord, d'où vient « la bise », vent violent qui domine pendant la saison froide. L'eau ruisselle sur les pentes des vallées, lors de très abondantes précipitations. La température y est très variable : l'été est chaud et humide, l'hiver long et froid. La région, cependant, est riche en pâturages, en céréales, en vignes, et elle a un bon débouché de ses produits vers Lyon.

La région dite des *Terres Froides* n'a jamais été une division administrative ; c'est une expression du langage usuel, un nom régional, sans limites historiques précises, dont font grand usage les géographes de l'École de Grenoble (A. Dussert, *Dict.*, pp. XLIV-XLV). Les recherches de Devaux se sont portées vers les *Hautes terres* (de 400 à 600 mètres d'altitude) ; les *Terres basses* ont une altitude qui varie de 250 à 500 mètres (p. XLI).

C'est à cette région que FRANÇOIS-ANDRÉ DEVAUX (1845-1910), recteur des Facultés catholiques de Lyon, consacra une bonne partie de sa vie, afin d'explorer les parlers encore vivants. Son œuvre aurait été presque perdue pour la linguistique franco-provençale, sans le travail, plein d'abnégation et de dévouement, accompli par Antonin Duraffour et Mgr Pierre Gardette, recteur des Facultés catholiques de Lyon, qui ont pris sur eux la lourde tâche de publier, en deux grands volumes posthumes, l'importante contribution linguistique de Mgr Devaux : le *Dictionnaire* et *l'Atlas*.

François-André Devaux, né à *Saint-Didier de la Tour*, près de la *Tour-du-Pin*, en Dauphiné, était un fils de ces « Terres Froides », parlant le patois « aussi purement qu'un vieux paysan ». Les travaux de L. Quicherat, de G. Longnon, de D'Arbois de Jubainville et d'A. Holder lui donnèrent une impulsion décisive à l'étude des patois de sa région natale. C'est en 1889 qu'il publia, à Grenoble, son premier travail : *De l'étude des patois du Haut-Dauphiné* (*Dictionnaire*, p. XVIII). En 1892, ce fut sa thèse de doctorat intitulée *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au Moyen Age* (Paris, Walter — Lyon, A. Côte, in-8°, de XXII-522 p., avec une carte linguistique du Dauphiné septentrional), que G. Paris apprécia en ces termes : « C'est un des produits les meilleurs et les plus intéressants de la jeune école linguistique » (*Dictionnaire*, p. XVIII). Devaux écrivait : « Rien n'a encore été fait pour l'étude de notre ancien dialecte ; la présente étude, à défaut d'autre mérite, pourra prétendre à celui de la nouveauté » (*Essai*, p. XIV, *apud Dictionnaire*, p. XIX).

Les travaux de Devaux qui intéressent directement notre exposé sont :

1° *Les patois du Dauphiné* : tome I, *Dictionnaire des patois des Terres Froides, avec des mots d'autres parlers dauphinois*, Œuvre posthume publiée par ANTONIN DURAFFOUR (prof. à l'Univ. de Grenoble) et l'abbé P. GARDETTE (prof. aux Fac. catholiques de Lyon), précédée d'une biographie de l'auteur, par Mgr F. Lavallée (recteur des Fac. cath. de Lyon) et d'une introduction géographique et historique, par M. le chanoine A. Dussert (prof. aux Fac. cath. de Lyon), Lyon, Bibliothèque de la Fac. cath. des Lettres, 1935, XC-333 p., grand in-8°, avec une carte et le portrait de Devaux.

2° *Les patois du Dauphiné* : tome II, *Atlas linguistique des Terres Froides*, œuvre posthume, publiée par A. DURAFFOUR et l'abbé P. GARDETTE, Lyon, 1935, 416 p. grand in-8°. — Le volume contient 394 cartes linguistiques.

### a) Le dictionnaire des patois des Terres Froides.

Il faut reconnaître tout d'abord que la façon dont se présente à nos yeux ce *Dictionnaire* révèle, à maintes reprises, la haute compétence de ses deux éditeurs, Duraffour et Gardette : il suffit, pour en avoir la preuve, de parcourir le chapitre *Notice pour servir à l'intelligence du dictionnaire* (pp. LXXX-XC), l'*Index rerum* (pp. 279-291), l'*Index verborum* (pp. 292-324) et l'*Index locorum* (pp. 325-333).

L'HISTOIRE DU MANUSCRIT. — C'est en 1920 que Duraffour connut l'existence des papiers laissés par A. Devaux. Jules Ronjat en avait publié seulement les *Comptes consulaires de Grenoble en langue vulgaire (1338-1340)*, avec une introduction (Extrait de la *Revue des langues romanes*, Montpellier, 1912, in-8°, 240 p.), car il fut enlevé prématurément à la science, en 1925. Les autres papiers de Devaux étaient restés à la Bibliothèque municipale de Grenoble, jusqu'au jour où l'abbé Pierre Gardette vint demander à A. Duraffour ce qu'il en connaissait et ce qu'il en pensait. C'est alors que fut prise la décision de les publier, sans que, cependant, l'un et l'autre eussent mesuré les grandes difficultés de l'entreprise (p. LXXV). Les « papiers Devaux » comprenaient : 1° une série de « carnets d'enquêtes», commencés par l'auteur vers 1870, comprenant un questionnaire de 800 mots à étudier dans toutes les communes des Terres Froides ; 2° vingt carnets, où Devaux avait noté, au hasard, différents mots de la même région ; 3° un grand nombre de fiches de carton, où l'auteur, sentant l'approche de la mort, avait transcrit une partie des notes de ses carnets ; 4° un des lexiques locaux, celui du patois de *Crémieu*, établi par Prosper Guichard, ami de Devaux, et que les éditeurs décidèrent d'incorporer au Dictionnaire des Terres Froides.

LA MANIÈRE DONT LES MATÉRIAUX ONT ÉTÉ PUBLIÉS. — Le système de transcription de Devaux, ne présentant que de légères variations, a été *ramené* à celui de l'Atlas linguistique de la France, car Devaux lui-même l'avait employé dans un de ses ouvrages. Les *matériaux phonétiques*, groupés d'après les formes diverses et suivis du nom des localités où ils furent recueillis, sont publiés, en grande partie, d'une manière « beaucoup plus parlante », dans un *Atlas linguistique* (p. LXXVII). Les *matériaux lexicologiques* sont présentés sous la forme d'un *Dictionnaire alphabétique*, avec, au début de chaque article, les mots de *Saint-Didier-de-la-Tour*, dont le patois était le plus largement exploré de tous les parlers de cette région.

LA VÉRIFICATION DE LA TRANSCRIPTION DE DEVAUX. — Afin de présenter un travail digne de toute confiance scientifique, A. Duraffour, ne connaissant pas toujours les notations de Devaux, fit un relevé sommaire auprès d'un bon patoisant de la commune d'*Éclose*. L'abbé Gardette, en confrontant ce relevé avec celui de Devaux, « y constata une concordance à peu près complète, et au point de vue phonétique et au point de vue lexical » (p. LXXVIII). Et A. Duraffour ajoute : « Ronjat — qui n'avait pas de partialité en faveur de l'*Atlas de la France* — s'était demandé, avec quelque malignité, ce qui résulterait d'une confrontation de nos matériaux avec ceux de l'enquêteur de l'ALF, soit à Charavines (n° 65 de nos cartes), soit à Saint-Jean-de-Bournay : nous avons tenu à passer une journée dans la première de ces localités ; il est vrai que

nous n'avons pas pu joindre le témoin probable interrogé par Edmont. Le résultat de ce contrôle a été que nous avons maintenu les notations de Devaux » (pp. LXXVIII-LXXIX). La vérification de l'exactitude de toutes les transcriptions de Devaux fut faite par l'abbé Gardette, pendant plus d'un an (p. LXXVIII).

En concluant la préface du Dictionnaire, A. Duraffour nous dit : « Au total, nous avons fait de notre mieux, et dans une cordiale collaboration, M. l'abbé Gardette et moi — mais je tiens à répéter ici que c'est sur les épaules de mon collaborateur qu'a pesé, sans aucune comparaison, le plus lourd de la tâche —, pour nous acquitter de la mission que nous nous étions librement donnée » (p. LXXIX). Les deux savants éditeurs, par leur travail difficile et délicat, puisqu'il fallait respecter le plus possible le manuscrit, ont rendu non seulement un digne hommage à la mémoire de Mgr A. Devaux, mais ont rendu en même temps, un grand service à la linguistique franco-provençale, et, par suite, à la linguistique romane.

Questionnaire. — Mgr A. Devaux ne s'était pas contenté de recueillir les matériaux linguistiques seulement à l'aide d'un questionnaire de 800 mots (dont 394 sont reproduits dans les titres des cartes de l'Atlas), il avait aussi eu recours à la conversation avec les gens du pays. L'enquête avait commencé vers 1870, et on a de bonnes raisons de croire qu'elle continua jusqu'à la mort de Devaux (en 1910), étant donné qu'il avait commencé à recopier ses notations.

Enquêteur. — Les études de Devaux et le fait qu'il parlait le patois (voir p. 227), nous font croire qu'il a recueilli des matériaux dignes de toute confiance ; les vérifications faites par Duraffour et l'abbé Gardette ne font que corroborer notre assurance (voir plus haut).

Les localités. — Dans la région des *Terres Froides*, A. Devaux fit son enquête phonétique de 800 mots types *dans 79 localités* ; la liste en est publiée dans le Dictionnaire (pp. LXXXIV-LXXXV), avec le même numéro d'ordre que dans *l'Atlas linguistique des Terres Froides*. En dehors de cette région, Devaux étudia encore 144 communes (voir la liste dans le *Dictionnaire*, pp. LXXXV-LXXXIX). Il s'agit donc d'un total de 223 localités, sans qu'on puisse dire cependant que l'ampleur de l'enquête ait été identique partout.

Sur les 79 premières communes, c'est A. Dussert qui nous donne de très importantes informations : les premières attestations historiques (la table de *Peutinger*) d'après des documents, l'état ecclésiastique et la population vers 1750 et en 1891, date la plus rapprochée de l'enquête de Devaux (pp. LX-LXXIV).

INFORMATEUR. — A. Devaux, enfant du pays, a dû interroger, croyons-nous, les gens du cru, afin d'avoir des réponses sûres; mais les indications précises à ce sujet nous font défaut.

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — A. Duraffour et l'abbé Gardette ont employé, en publiant les matériaux de Devaux, le même alphabet et les mêmes signes accessoires que *l'Atlas linguistique de la France* (p. LXXX). Les éditeurs attirent l'attention sur les sons « mouillés » ou « palatalisés », l'une des caractéristiques les plus originales des parlers dauphinois. Ils font à ce propos un rapprochement intéressant avec un phénomène analogue de la langue russe : le « motif » qui est passé en russe, s'y prononce à peu près « matyif » (*ty* n'étant qu'une articulation unique, pp. LXXX-LXXXI) (1).

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — Chaque article du Dictionnaire débute par l'énumération de toutes les formes recueillies dans les localités explorées par Devaux, suivies des numéros des localités qui figurent aussi dans l'Atlas (les 79 communes) et des abréviations pour la seconde série de communes (celles étudiées en dehors des Terres Froides). La première variante est celle de Saint-Didier-de-la-Tour, lieu d'origine de l'auteur. Des abréviations indiquent parfois que la forme est vieillie (*vx*), ou employée par les vieillards, archaïque (*ar*). C'est seulement après cette énumération qu'on donne la définition grammaticale du mot, sa ou ses significations, avec des exemples (p. LXXXIX), exactement localisés, traduits en français. Les mots patois du dictionnaire sont numérotés de 1 à 6.707.

Nous croyons devoir attirer tout spécialement l'attention sur les *index* de cet important dictionnaire.

L'*Index rerum* donne une idée de la variété des termes patois contenus dans le lexique.

En vue d'encourager la réalisation de semblables index pour tous les dictionnaires patois, nous en indiquons ici les plus importantes divisions : A. LA VIE EN GÉNÉRAL : I. *Le temps* (les saisons, les mois, la semaine, la journée, les fêtes) ; II. *Vie humaine* (naissance, mariage, maladie, mort) ;

(1) Comme le phénomène existe aussi en roumain (surtout en Transylvanie, cf. l'*Atlas linguistique roumain* et l'étude de I. PĂTRUŞ, *Velarele, labialele şi dentalele palatalizate*, dans la revue *Dacoromania*, X, IIme partie, Sibiu, 1943, pp. 298-308), dans une large région en contact avec les Hongrois, et non dans la partie en contact avec les Slaves de l'Est, on peut se demander s'il ne s'agit pas plutôt d'un développement né à l'intérieur des langues romanes. Personnellement je serais assez porté à le croire. Un autre phénomène qui rappelle à mon avis le roumain est celui des voyelles « mourantes », c'est-à-dire de certaines voyelles finales qui se prononcent plus faiblement que les autres, de même que *l* vélaire (p. LXXXI ; cf. la *Transcription phonétique* de l'Atlas linguistique roumain, publiée comme annexe à chaque volume).

III. *Famille* (père, mère, fils, aîné, dernier-né, etc.) ; IV. *Le corps* (parties du corps, vêtements) ; V. *Repas* (déjeuner, dîner, etc.) ; VI. *Température* (vent, venter, s'apaiser, etc.) ; VII. *Jeux d'enfants* (jeu, jouer, etc. : sortes de jeux : cligne-musette, osselets, etc.) ; VIII. *Folklore* (devinettes, dictons, proverbes, croyances populaires, coutumes, chansons, fables, divers) ; IX. *Divers* : nombres, noms de personnes, et lieuxdits. — B. LA VIE A LA CAMPAGNE : I. *Le pays* (les arbres, les animaux, les plantes, les chemins, les terres, terrain communal, mauvais terrain, humide, etc.) ; II. *La vie à la maison* (la maison avec les dépendances, le mobilier, la grange, la lessive, le tissage) ; III. *Cultures et récoltes* (les outils, labour, labourer, laboureur, premier sillon, etc. le foin, le blé, autres céréales, arbres à fruits, vigne et vin, potager, — pommes de terre et morceau coupé pour planter, etc., culture du chanvre) ; IV. *L'élevage* (cheval, bovins, chèvre, mouton, porc, chien, poules, dindons) ; V. *Les arts agricoles* (la laiterie, le rucher, les vers à soie, boulangerie, forge). — Voici un exemple, plus détaillé : « *Forge-soufflet* 576 ; *enclume* 812, 1943, 1957 ; *étau* 1830. *Forger* 2373. — *Ferrer* 2067 ; *fer* 2128. *Pinces pour les naseaux* 4012. *Locher* 2636, 2573, 5615, 5982, 6295, 6643 » (p. 291. Les chiffres renvoient aux mots numérotés du Dictionnaire).

L'*Index verborum* rend un grand service à tous ceux qui ne connaissent que le français ; car, à l'aide des mots français qu'il comprend, le lecteur peut facilement trouver son correspondant patois des *Terres Froides*. Tous les dictionnaires dialectaux privés d'un tel index sont peu utilisables pour ceux qui ne connaissent que la langue littéraire.

L'*Index locorum* nous permet de connaître les noms des localités citées dans le Dictionnaire.

La biographie de Devaux, la bibliographie de ses travaux (pp. XXXIII-XXXVI), l'introduction géographique et historique à la région étudiée forment de la manière la plus heureuse le cadre des matériaux linguistiques publiés par A. Duraffour et l'abbé P. Gardette, avec un soin remarquable, digne de leur haute compétence scientifique dans les recherches dialectales.

#### b) L'Atlas linguistique des Terres Froides.

L'idée de faire un Atlas linguistique n'appartient ni à l'auteur de l'enquête, ni à Jules Ronjat, mais bien aux éditeurs : *A. Duraffour* et *Mgr Gardette*. Les 800 mots types, demandés *dans 67 villages* par A. Devaux, furent passés au crible ; on élimina tous ceux qui ne présentaient pas de variantes phonétiques ainsi que ceux que l'enquêteur (pour des raisons que nous ignorons) avait étudiés dans un nombre insuffisant de localités et qui, de ce fait, auraient fourni des cartes trop incomplètes (*Atlas*, p. 7).

Par suite de cette opération, l'*Atlas linguistique des Terres Froides* contient seulement *394 cartes linguistiques* ; le reste des matériaux fut

versé au *Dictionnaire.* Toutes les cartes de l'Atlas ont cependant *un article correspondant* dans le Dictionnaire ; c'est seulement dans ce dernier qu'on trouve les formes recueillies par Devaux en dehors des Terres Froides. En conséquence, l'Atlas se présente « comme un complément du Dictionnaire » (p. 7).

Les éditeurs nous fournissent encore d'autres indications destinées à assurer une consultation plus facile des cartes (pp. 8-10).

*La première carte* de l'Atlas indique la place géographique des sept points (les numéros 829, 912, 921, 922, 931, 940 et 942) de l'Atlas linguistique de la France qui correspondent à cette région. Ces points ne sont pas mentionnés sur les autres cartes.

*La deuxième carte* (numérotée II) contient les noms officiels des localités étudiées.

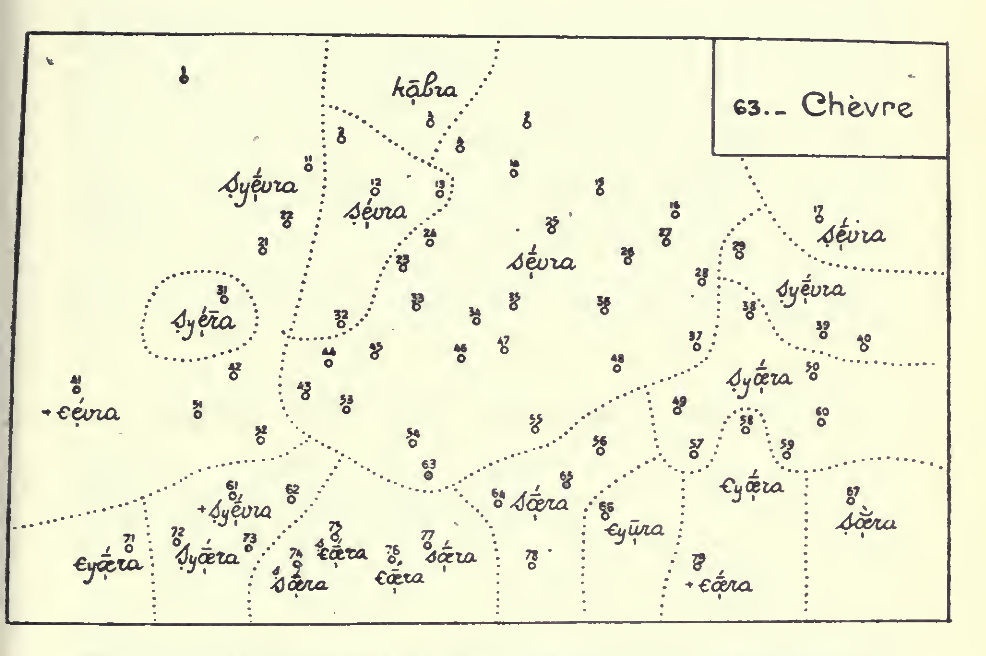
*La troisième carte* (numérotée III) nous indique la manière dont furent distribués sur les cartes linguistiques les numéros correspondant aux localités. Les éditeurs se sont trouvés dans l'impossibilité de respecter la place géographique des points, parce qu'ils ne pouvaient pas reproduire les réponses dans le cadre d'un rectangle, représentant la forme géographique du territoire des Terres Froides. Pour surmonter cette difficulté, ils ont divisé la région en huit bandes symétriques; les localités ont été numérotées dans ces bandes ; elles n'occupent pas exactement leur position géographique, un déplacement ayant été imposé par l'espace nécessaire à l'écriture. Par ce procédé, la distribution des localités apparaît très régulière et les cartes très claires (voir planche n° XIX, p. 233).

*La numérotation* des cartes linguistiques commence par 1 et finit par 394, en suivant *l'ordre alphabétique* des mots demandés ; c'est donc le même système que celui adopté par l'Atlas linguistique de la France : la liste des cartes est donnée aux pages 11-15.

LES AIRES DES FORMES. — Les divisions par des pointillés (voir planche n° XIX) d'un certain nombre d'aires phonétiques sont expliquées ainsi par les éditeurs : « Toutes les fois qu'une même forme patoise se trouvait dans des localités voisines, nous n'avons mis cette forme qu'une seule fois, en entourant d'un pointillé les localités où elle se trouve. Ce procédé est donc un simple artifice et il ne faudra tirer aucune conclusion ni de la direction des pointillés, ni de leur point d'aboutissement ; il faudra considérer uniquement les numéros des villages qu'ils renferment » (p. 8). Grâce à ce procédé la transcription des cartes (car les formes sont écrites à la main) fut plus facile au point de vue technique : au lieu de reproduire dix fois, par exemple, la même forme, on l'écrivit une seule fois, en délimitant par des points le territoire occupé.

FORMES DOUBLES. — Une autre précision : « Lorsque le village possédant... deux formes se trouve dans une aire entourée d'un pointillé,

Planche XIX.




Une carte de l'*Atlas linguistique des Terres Froides* (cf. pp. 232, 234 de mon étude).

nous avons fait précéder la seconde forme du signe + ; et, pour éviter toute erreur, cette seconde forme ne s'applique qu'au village au-dessous duquel elle se trouve » (p. 9 ; cf. planche n° XIX, le point 61).

CARTES DOUBLES. — Lorsque les cartes réunissent les formes des deux genres d'un adjectif, ou le singulier et le pluriel d'un substantif, celles-ci sont séparées par une virgule, et la partie invariable du mot est remplacée la seconde fois par un trait (p. 9).

AUTRES SIGNES ET ABRÉVIATIONS. — Le manque d'une réponse pour une localité est marqué par un trait horizontal : il peut être dû soit à une lacune de la part de l'auteur, soit à l'inexistence du mot en question. — Les formes archaïques (*ar*) ou vieillies (*vx*) sont toujours notées.

Pour ce travail si soigné et d'une si minutieuse précision, les deux éditeurs, A. Duraffour et Mgr P. Gardette, méritent non seulement les meilleurs éloges, mais aussi la plus sincère admiration pour le désintéressement personnel apporté à la publication de l'œuvre d'un autre.

« Les deux tomes représentent un grand gain scientifique et font honneur à la fois à leur auteur, à ses éditeurs, à l'imprimerie Protat et à la France » (L. Gauchat, *Romania*, t. LXIII, 66e année, 1937, p. 405).

## 11. Glossaire des patois de la Suisse romande.

> « Cette œuvre linguistique... a pris les proportions d'une encyclopédie, unique en son genre, de la vie populaire — matérielle et morale — des populations de la Suisse romande. »
> (A. DURAFFOUR, *Romania*, t. LXIV, 1938, p. 531).

Il y a vingt ans, Karl Jaberg (directeur de la rédaction de 1942 à 1948) avait caractérisé cette œuvre en ces termes : « Un Glossaire de l'envergure de celui des patois de la Suisse romande n'est pas l'œuvre d'un homme — quelque grands que soient son talent d'organisation et sa force de travail. C'est l'œuvre d'une collectivité bien dirigée et de générations bien intentionnées. C'est en même temps une œuvre nationale, puisqu'il s'agit de réunir en un *Corpus* définitif et complet — autant qu'œuvre humaine peut être complète — tout ce qu'un petit peuple a créé dans le domaine de la langue, du folklore et de la civilisation en général. On n'a qu'à parcourir le ... *Glossaire...* pour se persuader qu'un dictionnaire tel que l'entendent M. Gauchat et ses collègues n'est pas seulement l'inventaire de tous les mots d'un certain domaine linguistique, de leurs multiples acceptions, de l'entourage linguistique dans lequel ils vivent... ; c'est en même temps une encyclopédie — la plus vaste que l'on puisse imaginer — de la vie d'un peuple, de sa vie juridique,

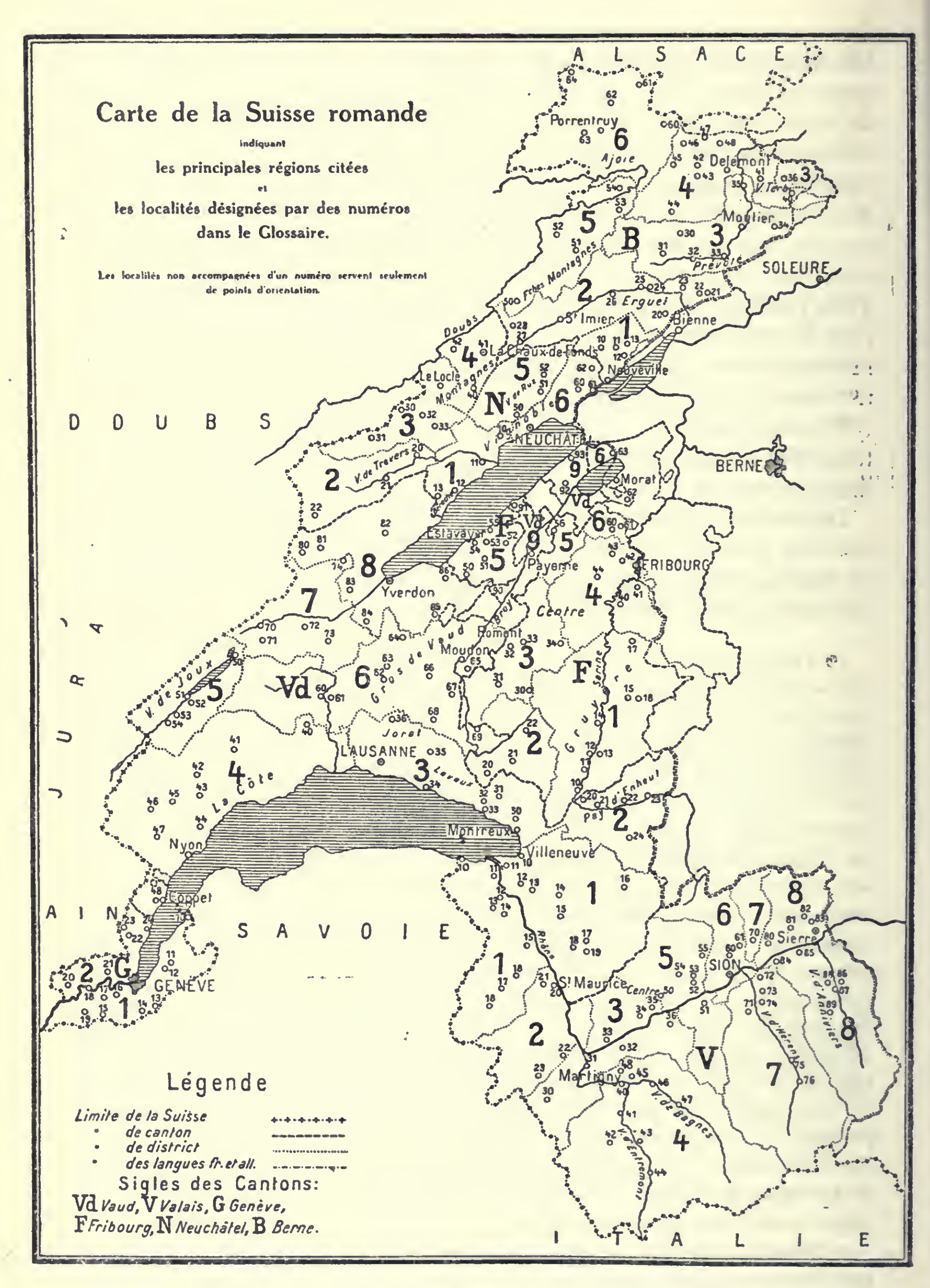
de sa vie religieuse et morale, de ses institutions militaires et politiques. Le système de l'enquête directe, combiné avec celui de l'enquête par questionnaires et avec l'étude des textes, permet de saisir tous les aspects de la vie linguistique du pays et de contrôler les renseignements obtenus. Si ceux-ci semblent insuffisants ou sujets à caution, on retourne sur le terrain ; on n'est pas pressé, on veut faire œuvre définitive... Le Suisse n'est ni romantique ni sentimental ; mais il a le respect de ce qui est devenu, il a le respect d'une tradition lente et saine... Il a l'idée que le bois d'un arbre est d'autant plus résistant que ses racines sont plus profondes. Voilà pourquoi il aime à sonder le sol où a crû la forêt de ses dialectes » (Allocution prononcée le 9 juin 1930, à Sion, devant le deuxième Congrès international de linguistique romane, dans *Revue de Ling. rom.*, t. VII, nos 25-26, 1931, pp. 7-8).

Personne, croyons-nous, n'a su mieux déterminer la valeur et l'importance symbolique de cette œuvre de la Suisse romande, dont les fondements ont été jetés il y a plus de cinquante ans (1897).

Depuis lors la construction de ce magnifique édifice scientifique a continué presque sans interruption, et la linguistique romane se fait un honneur d'inscrire le *Glossaire* parmi ses travaux les plus importants. La partie publiée jusqu'à présent est la suivante :

1° TOME PREMIER : *a-arranger* : *Glossaire des patois de la Suisse romande, élaboré avec le concours de nombreux auxiliaires et rédigé par* LOUIS GAUCHAT (prof. hon. de l'Univ. de Zurich), J. JEANJAQUET (prof. hon. de l'Univ. de Neuchâtel), E. TAPPOLET (prof. à l'Univ. de Bâle), *avec la collaboration d'*E. MURET (prof. à l'Univ. de Genève). *Ouvrage publié sous les auspices de la Confédération suisse et des Cantons romands, honoré du Prix Volney par l'Institut de France,* Neuchâtel et Paris, Éditions V. Attinger, 1924-1933, 640 p. in-4°. La *Préface* du volume est signée par Arthur Piaget, président de la Commission philologique du *Glossaire*. — L'*Introduction*, signée par les rédacteurs, présente le sommaire suivant : I. *Aperçu historique* (pp. 5-7) ; II. *Ce que contient le Glossaire* (pp. 7-9) ; III. *Arrangement du Glossaire* (1° *Principes de classement*, pp. 10-11 ; 2° *Structure des articles*, pp. 11-14) ; IV. *Système de transcription*, pp. 14-17 ; V. *Indication des sources*, pp. 17-24 (*Numérotation des localités* ; une carte indiquant les principales régions citées et les localités désignées par des numéros, dont nous donnons une reproduction ; voir planche n° XX) : 1° *Répertoire des localités* numérotées et des matériaux qui s'y rapportent ; 2° *Répertoire explicatif des noms et abréviations géographiques* ; 3° *Abréviations d'ouvrages cités et de noms d'auteurs* ; 4° *Abréviations diverses*). — Les articles du volume sont illustrés par 14 photographies et gravures, 83 dessins et 10 cartes indiquant la répartition de différents types lexicologiques. — Abréviation : *Glossaire*.

2° TOME DEUXIÈME (en voie de publication) : *arras-brezolaye*, 784 p. — Les fascicules XIX à XXII (*bordasi-branko*) furent publiés sous la direction de K. JABERG, le fascicule XXIII (*branle-brezolaye*) sous celle d'E. SCHÜLE. Le volume commence par une courte introduction (p. 1). Suivent : le système




Cf. *Glossaire des patois de la Suisse romande*, p. 235 de mon étude.

de transcription des patois (p. 1) ; les noms des localités désignées par des numéros (p. 2) ; une carte de la Suisse romande (p. 3) ; les abréviations de noms d'auteurs et de titres (pp. 4-5) ; les abréviations géographiques et diverses (p. 5) ; et un supplément à la bibliographie (pp. 5-7). — Les auteurs se voient contraints d'annoncer désormais la réduction des articles, mais sans que la plénitude d'information et la précision scientifique aient à en souffrir (p. 7). — La partie publiée est illustrée de 21 photographies et gravures, 111 dessins et 9 cartes indiquant la répartition de différents types lexicologiques, etc.

Le comité de rédaction. — En dehors des initiateurs, L. Gauchat, J. Jeanjaquet, E. Tappolet et E. Muret, firent partie de la rédaction pendant un temps plus ou moins long : K. Jaberg (directeur de 1942 à 1948), F. Jaquenod (mort en 1941), O. Keller (mort en 1945) et Mlle R. Lehmann (1946-1947). — Après la mort d'E. Tappolet (en 1939), d'E. Muret (en 1940) et de L. Gauchat (en 1942), J. Jeanjaquet, le seul survivant des initiateurs du *Glossaire*, a annoncé, pour la fin de 1946, sa retraite complète du Comité de rédaction (mort en 1950). K. Jaberg s'est retiré de la direction du Glossaire à la fin de l'année 1948 (*Rapport*, 1948, p. 9), après s'être dévoué à l'œuvre pendant sept années particulièrement difficiles et après avoir mené à bonne fin sa réorganisation.

Aujourd'hui (1950) le comité de rédaction se compose de : P. Aebischer (rédacteur depuis 1928), E. Schüle (rédacteur depuis 1939 et rédacteur en chef depuis 1949), A. Desponds (depuis 1946) et G. Redard (depuis 1948).

En *étroite relation* avec le *Glossaire* on trouve encore les publications suivantes :

1° *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, 1re année, 1902-XIVe année, 1915. — Une *notice historique* sur l'activité déployée au *Glossaire* se trouve dans le bulletin de 1914, nos 1-2 (cf. aussi *Bibliographie*, t. II, pp. 222-223). — La 10e, la 11e et la 12e année (1911-1913) ont été offertes sous le titre d'« Étrennes helvétiennes » à Hugo Schuchardt. — Abréviation : *Bulletin*.

2° *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, rédigée par Louis Gauchat et Jules Jeanjaquet : tome 1er, *Extension du français et question des langues en Suisse, Littérature patoise*, avec une carte et sept fac-similés (X-291 p. Neuchâtel, Attinger frères, 1912) ; tome II, *Histoire et grammaire des patois, Lexicographie patoise, Français provincial, Noms de lieux et de personnes*, avec trois fac-similés (XII-416 p., Neuchâtel, Attinger Frères, 1920). — D'après les propres paroles des auteurs, tout l'ouvrage n'est, au fond, autre chose que l'*énumération raisonnée des sources du Glossaire*. — Abréviation : *Bibliographie*.

3° *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, auxquels nous avons consacré un chapitre spécial (voir pp. 253-271). Abréviation : *Tableaux*.

4° *Les rapports annuels de la rédaction (direction) du Glossaire*. — Le premier rapport annuel de la rédaction date de 1899 ; le 51e rend compte

de l'année 1949. Par ces rapports, la rédaction (direction) tient les lecteurs et les collaborateurs au courant de la marche des travaux (cf. aussi *Bibliographie*, t. II, pp. 194-195). — Abréviation : *Rapport*.

5° L. GAUCHAT, *Von Wörterbüchern und Sprachatlanten*, dans *Sache, Ort und Wort, Festschrift Jakob Jud* (*Romanica Helvetica*, vol. 20, Genève, E. Droz-Zurich, E. Rentsch), pp. 199-221. — L'auteur défend le *Glossaire* contre certaines critiques, parmi lesquelles se trouve aussi la mienne (*Buts et méthodes des enquêtes dialectales*, Paris, 1927, extrait des *Mélanges de l'École roumaine en France*, 1926, IIe partie). Je tiens à ajouter ici que lors de la rédaction de mon travail, en 1925 et dans les premiers mois de 1926, les *Tableaux phonétiques* venaient à peine de paraître (cf. mon travail, p. 62, note 2). Si j'avais pu prendre connaissance de cette importante publication, mes critiques auraient eu un tout autre aspect, ce qu'on peut d'ailleurs reconnaître facilement par le présent exposé. — Abréviation : *Von Wörterbüchern*.

Cette œuvre, d'une grande importance pour le domaine des langues romanes, nous impose un examen plus attentif, car c'est la première fois qu'on applique à la recherche des patois la *collaboration directe de correspondants* instruits spécialement à cette fin, complétée par des relevés que les rédacteurs ont faits sur place.

POINT DE DÉPART. — Le noyau de cette vaste entreprise est un petit travail sur le patois de *Dompierre* (district de la Broye, Fribourg), publié dans la revue *Zeitschr. für rom. Phil.* (tome XIV, 1890, pp. 397-466) que L. Gauchat présenta, en 1888, à son maître H. Morf, alors professeur à l'Université de Berne. Celui-ci, des années durant, avait entrepris des voyages d'études à travers les pays de langue romane, et était arrivé à la conviction que la vie d'une langue quelconque doit être étudiée dans ses patois vivants plutôt que dans les vieux textes. C'est à cette fin qu'il avait envoyé les membres de son « Séminaire de langues romanes » recueillir des matériaux dans différentes localités fribourgeoises (*Bulletin*, XIII, 1914, nos 1-2, pp. 2 ss.).

UN BEL EXEMPLE. — En 1881, la Suisse alémanique commença la publication de l'*Idiotikon* de ses dialectes, rédigé par F. Staub et L. Tobler (voir p. 764). L'idée de ces deux savants a trouvé un heureux écho dans la Suisse romande, car les patois romands contiennent davantage « de ces mystérieuses survivances » des langues des peuples qui ont habité les Alpes dans les temps préhistoriques. A l'intérêt historique et philologique venait se joindre aussi l'*intérêt patriotique* (*Bulletin*, XIII, 1914, pp. 4-5).

GAUCHAT PROMOTEUR DE L'ŒUVRE. — Incité par un sentiment patriotique du meilleur aloi, bien préparé au point de vue scientifique et en-

couragé par son maître H. Morf, Louis Gauchat établit le programme d'activité et cherche hardiment les moyens financiers pour sa réalisation. Après de nombreuses démarches infructueuses, il a trouvé enfin un fort appui auprès de John Clerc, alors chef du Département de l'Instruction publique du canton de Neuchâtel. Compatriote de Gauchat, celui-ci, après l'avoir écouté, lui dit un mot qui ne tombera pas dans l'oubli : « je veux bien vous épauler » (*Bulletin*, XIII, 1914, pp. 5-6).

LA CONFÉDÉRATION SUISSE ET LES CANTONS ROMANDS. — Sur l'intervention de J. Clerc — nous sommes heureux de rappeler ce fait ici — la réunion des chefs des Départements de l'Instruction publique des cantons romands à Genève, décida, en 1897, de réclamer une subvention à la Confédération et d'accorder des subsides cantonaux pour ce grand travail. La demande reçut un accueil favorable et, en 1899, le projet de L. Gauchat fut mis en application sous sa propre direction.

COLLABORATEURS DE GAUCHAT. — A la tête de la commission de rédaction se trouva Gauchat, qui obtint, par la suite, la collaboration de J. Jeanjaquet et E. Tappolet, deux jeunes philologues, sortis de la même école que lui, ayant fait preuve de compétence en matière dialectologique, et, quelque temps après, celle d'E. Muret, pour les noms de lieu et de personnes.

COMMISSIONS. — Pour la bonne marche d'une si vaste entreprise se sont formées *trois commissions* : 1° La *commission administrative*, chargée de résoudre les questions financières ; 2° La *commission philologique*, qui s'occupe surtout des questions techniques ; 3° La *commission* (ou le comité) *de rédaction* qui, dès le commencement, a partagé toutes les peines et toutes les joies que comporte ce difficile travail (*Bulletin*, XIII, 1914, pp. 7-8).

LES AUTORITÉS PUBLIQUES CONTINUENT À FINANCER LE GLOSSAIRE. — Bien que la rédaction dure depuis plus de vingt ans, nous sommes très heureux de souligner que les autorités publiques continuent à financer aujourd'hui encore la réalisation de cette œuvre-modèle, rendant d'importants services scientifiques non seulement à l'histoire locale, mais aussi à celle de l'Europe, car les données offertes par le Glossaire viennent élucider des pages inconnues du passé des Alpes, où se sont heurtées et parfois arrêtées les plus anciennes peuplades de notre continent. J'ai eu l'honneur de visiter le *Bureau du Glossaire* à Zurich (en 1927, 1937 et 1942), et, tout dernièrement (en 1946 et 1947) à Berne, où le Bureau a été installé au moment où K. Jaberg prenait la direction de la rédaction. Il me semble que chaque visite apporte non seulement un grand profit intellectuel, mais aussi une confiance nouvelle dans l'avenir des recherches

linguistiques romanes. Les savants suisses ont le don de nous faire saisir plus profondément les relations mystérieuses qui existent entre la langue d'un peuple, son histoire et son esprit, qui dépassent les frontières ethniques. Le *Bureau du Glossaire* est un centre de recherches dialectologiques où près de deux millions de fiches prouvent d'une manière évidente la patience et l'esprit de sacrifice mis par une belle équipe d'érudits au service du pays et de la science désintéressée.

### a) Sources du Glossaire.

Le travail le plus ardu a été celui de la *récolte des matériaux*, car Gauchat voulait donner la plus complète image des patois romands, en puisant les informations aux sources suivantes :

1° La littérature patoise (*Bulletin*, XIII, 1914, pp. 9-10) a surtout fourni des phrases et des expressions caractéristiques simples, mais d'un relief vigoureux, des locutions, des nuances fines d'expression, des associations spéciales de mots, impossibles à recueillir par l'interrogation directe, quelle que soit la compétence de l'enquêteur. La simplicité de l'expression populaire possède un charme singulier et parfois un parfum suave d'ancienneté ; les idiotismes donnent un coloris spécial au discours, et les proverbes, les sentences et les devinettes reflètent l'acuité d'esprit d'un peuple. L'étude de cette richesse et sa mise en valeur ont fait partie des préoccupations des auteurs du Glossaire. Dans les anecdotes d'almanachs, dans les historiettes pour rire, dans quelques pamphlets politiques et enfin dans quelques œuvres poétiques, ils ont trouvé une riche moisson, dont le dépouillement très soigné augmenta les données linguistiques du Glossaire. La *Bibliographie* (t. I, chapitre II : *Littérature patoise*, pp. 71-243, 253-259) indique environ 700 publications en patois que les auteurs du Glossaire se proposaient de dépouiller (1).

2° Les documents d'archives (*Bulletin*, XIII, 1914, pp. 10-11 ; *Glossaire*, t. I, p. 9) occupent également une place importante, car ils contiennent des trésors du langage populaire plusieurs fois séculaires. Bien que le latin et le français aient toujours été les seules langues employées dans ces documents, ils sont souvent émaillés de mots patois, parce que les paysans faisaient leurs dépositions devant les autorités dans le langage des aïeux. Ils renferment en même temps certains termes tombés en désuétude. L'exploration des archives n'a cependant pas pu être faite partout d'une manière systématique, étant donné la difficulté de trouver des personnes bien préparées pour ce délicat

(1) Après la publication de la *Bibliographie*, les *Rapports* énumèrent les publications nouvelles dont les matériaux ont été utilisés pour le *Glossaire*, pour autant que les dépouillements systématiques aient pu être continués.

travail. Cependant le savant P. Aebischer a exploré (entre 1924 et 1937) les archives vaudoises et fribourgeoises les plus importantes.

3° Les provincialismes romands (*Bulletin*, XIII, 1914, pp. 19-20) doivent être considérés comme un pendant des mots d'archives. Tandis que les mots d'archives représentent les premières apparitions écrites du patois, encore isolées et souvent déguisées sous une forme demi-latine ou demi-française, les provincialismes rappellent les derniers vestiges, mis à l'index, mais recherchés par les écrivains du cru, en vue de donner à leurs écrits un parfum local, un bon accent de terroir. « Ils sont un signe de l'ancienne vitalité de certains mots patois, de leur force expressive ; ils sont quelquefois les seuls témoins d'anciens termes tombés en désuétude » (*Bulletin*, XIII, p. 19). Ostracisés de la langue littéraire par les puristes, ils reprennent leur place dans un dictionnaire patois.

4° Les recueils lexicographiques manuscrits (*Bulletin*, XIII, 1914, pp. 11-13) ont été recherchés partout et sauvés de l'oubli. Le travail laborieux et persévérant de chercheurs locaux ou de simples amateurs du vieux patois a été mis à contribution pour cela. Parfois ces matériaux, renfermés dans des pages jaunies par les siècles, contiennent des interprétations erronées dues soit à l'ignorance de l'auteur, soit à un excès de confiance en ses propres forces. Mais chaque mot noté par ces précurseurs a une valeur rare. Bon nombre de ces termes ont disparu et le linguiste qui n'en trouve aucune trace dans les patois d'aujourd'hui, les retrouvera avec joie dans les vieux documents qui les ont conservés.

5° L'enquête par questionnaires. — Le plus grand nombre de mots et d'expressions a été fourni par les réponses à 227 questionnaires envoyés par les rédacteurs du *Glossaire* (voir p. 242).

6° L'enquête sur les noms de lieu et de famille (*Glossaire*, t. I, p. 9) réalisée par E. Muret, après un travail assidu sur place et dans les archives (voir p. 247).

7° Les enquêtes sur place faites par Gauchat, Jeanjaquet et Tappolet, dont les résultats ont été publiés en partie dans les *Tableaux phonétiques* (voir p. 253), avaient pour but de faire des relevés phonétiques et lexicographiques (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 18).

Ces glossaires régionaux établis par les rédacteurs là où manquaient des correspondants sont restés manuscrits sur fiches et sont utilisés au cours de la rédaction des articles du *Glossaire*.

Il est à remarquer que la *récolte des matériaux* continue et que les *Rapports* (cf. la rubrique *Nouveaux matériaux*) rendent compte chaque année des entrées (il y en a de toutes les sortes : glossaires privés d'amateurs et d'anciens collaborateurs, documents d'archives, etc.).

**b) Organisation et résultats des enquêtes par questionnaires.**

Rédaction des questionnaires. — Afin que rien ne leur échappât, les auteurs divisèrent préalablement toutes les notions qui constituent le monde matériel et moral en groupes homogènes : le corps humain, les maladies, le caractère, l'agriculture, etc., qui se subdivisent, suivant les besoins, en sous-groupes (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 15). La rédaction de ces questionnaires a exigé beaucoup de peine, et les auteurs nous disent que si la chose était à refaire, ils auraient plusieurs points à réformer (p. 15). Les dictionnaires idéologiques ne pouvaient pas leur être utiles, étant mal conçus et peu adéquats aux conditions spéciales de la Suisse. Ils furent obligés de tirer de leur expérience et de leurs connaissances la matière des questionnaires, dont profitaient, par la suite, les entreprises analogues en Italie, en Espagne, en Autriche, en Allemagne et jusqu'au Canada, de même que les collègues du *Vocabolario della Svizzera italiana* et du *Dicziunari rumantsch grischun* (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 16). Afin de combler certaines lacunes des questionnaires, les auteurs ont comparé leur répertoire des mots demandés à un dictionnaire français. Les lacunes constatées portaient notamment sur les termes savants (les néologismes) et rares qui difficilement pouvaient trouver de la place dans les rubriques des questionnaires (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 18).

Titres et nombre des questionnaires. — Nous mentionnons, pour montrer la variété des sujets traités, les titres de quelques questionnaires, par ordre d'envoi : noms des mois et des jours ; termes de parenté ; les vents ; la maison ; la chambre (questionnaires 5-6) ; les foins ; les outils du faucheur ; culture de la vigne (quest. 9-10) ; le raisin ; la vendange ; le vin ; l'alpage ; la cave ; la pinte ; la cuisine et son mobilier ; saisons de l'année ; costumes masculins ; le jour et la nuit, etc. (voir la liste complète dans la *Bibliographie*, t. II, pp. 197-199).

Pendant onze ans, on expedia *227 questionnaires*, dont le 227e traitait des conjugaisons romandes.

Durée de l'enquête. — La première année (1900), on envoya aux correspondants *vingt* questionnaires. Les envois continuèrent sans interruption jusqu'en 1910, un an de plus qu'il n'était prévu. En juin, juillet et août, vu l'urgence des travaux agricoles, on n'envoyait qu'un seul questionnaire ; les autres mois, on en envoyait deux. C'est la première fois dans l'histoire des langues romanes qu'on rencontre une enquête si minutieusement préparée et conduite avec autant de persistance.

Détails techniques. — Les collaborateurs (correspondants), choisis avec soin (voir p. 244), recevaient mensuellement les questionnaires,

accompagnés *d'un carnet à souche, comprenant 100 fiches détachables de couleur différente pour chaque canton* (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 15; *Bibliographie*, t. II, p. 199). Un mois après leur expédition, les fiches contenant les réponses, devaient être renvoyées à la rédaction. Cette transcription de la réponse sur fiches détachables rendait l'étude de la langue particulièrement facile. Il n'était plus besoin de copier les réponses — ce qui eût exigé du linguiste une perte de temps sensible et une longue patience — on n'avait qu'à les classer. Ceux qui ont l'habitude de ce genre de travaux sauront apprécier les avantages de ce labeur des correspondants. Le système a été suggéré par les rédacteurs de l'*Idiotikon*, qui se plaignaient d'avoir à recopier leurs sources et de s'user la vue à lire de multiples écritures. Les correspondants du *Glossaire* ne devaient écrire qu'un seul mot par fiche et leur écriture était ordinairement lisible (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 15).

Les fiches avaient le format de 11 cm. sur 8 1/2 ; leur nombre variait selon les sujets à étudier et la capacité de la personne qui rédigeait la réponse (*Bibliographie*, t. II, p. 200). Après le retour des fiches, le *Bureau du Glossaire* munissait chaque fiche d'une estampille indiquant le lieu d'origine (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 15).

Résultats et classement des matériaux. — D'après les renseignements des rédacteurs, le nombre des fiches était, en 1914, d'environ *un million et demi* (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 20). Les correspondants ont fait preuve, en général, d'un grand enthousiasme, en soutenant par leur précieuse contribution cette grande entreprise (cf. la *Bibliographie*, t. II, p. 200).

Quant à la *manière de classer* les matériaux linguistiques, elle pourrait servir d'exemple aux enquêtes similaires, et c'est pourquoi nous allons en faire un exposé succinct. Les fiches remplies par les correspondants furent détachées de leur talon et réunies d'abord par ordre de sujets traités d'après les questionnaires. Cette façon de classer a rendu des services réels à l'étude comparative. Comme ces matériaux devaient être utilisés pour la rédaction du dictionnaire, le classement ultérieur par ordre alphabétique s'imposait nécessairement. Mais pour pouvoir se servir plus tard encore du groupement par matières, les rédacteurs eurent une heureuse idée : ils notèrent dans de grands cahiers tous les mots et périphrases fournis par les correspondants comme des équivalents dialectaux d'une idée indiquée par le questionnaire, et ils les appelèrent des « résumés ». Ces « résumés » forment le *plus vaste de tous les répertoires de synonymes dialectaux*. « Veut-on savoir — écrivent les auteurs — comment on dit chez nous pour *arc-en-ciel, voie lactée, éclair, tonnerre, borgne, aveugle, loucher*, etc., on n'a qu'à prendre les résumés qui correspondent à nos

questionnaires *astronomie populaire, le temps, la vue,* et l'on est vite renseigné sur les moindres détails » (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 23). Des échantillons ont été rendus publics (la liste des résumés est publiée dans le *Bulletin*, XIV, p. 64, s. v. *synonymes*) (1).

#### c) Correspondants.

CHOIX DES CORRESPONDANTS. — La valeur des matériaux linguistiques est en fonction de l'intelligence des correspondants. Pénétrés de cette vérité, les rédacteurs ont parcouru, dès l'année 1899, le territoire à étudier (les cantons romands de la Suisse), pour s'assurer des correspondants qualifiés. Au début, les adhésions affluèrent et les promesses ne manquèrent point. Le nombre s'éleva à 200 environ. Parmi ces adhérents figuraient des instituteurs, des pasteurs, des curés et d'autres notables ainsi que quelques agriculteurs (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 13). Outre ces collaborateurs, bon nombre de personnes se sont offertes pour répondre aux questions qu'on voudrait bien leur poser (*Premier rapport annuel*, 1899, p. 9).

CORRESPONDANTS SPÉCIALISÉS. — Certains domaines difficiles ont été explorés par des spécialistes. C'est le cas de la *médecine populaire*, pour l'étude de laquelle les rédacteurs ont recouru à la contribution de médecins, de pharmaciens et de sages-femmes; de même, pour la *botanique patoise*, ils ont fait appel à des botanistes compétents qui leur ont prêté un précieux appui pour la réalisation de la récolte lexicologique.

NOMBRE DES CORRESPONDANTS. — L'enthousiasme initial ne fut pas de longue durée. Ceux qui avaient offert trop hâtivement leur concours furent pris d'indifférence. Pendant toute la durée de l'enquête, une des préoccupations principales des rédacteurs fut de « combler les vides laissés par des démissionnaires et de remplacer les défunts » (*Bulletin*, XIII, p. 13). « Une bonne trentaine des collaborateurs de la première heure nous restèrent fidèles jusqu'au bout », nous disent les auteurs, « et plusieurs de ceux qui ont été enrôlés tardivement répondirent à toute la série des questionnaires, de sorte que nous *avons toujours travaillé avec quatre-vingts* correspondants environ » (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 13 ; cf. *Bibliographie*, t. II, p. 200).

INSTRUCTIONS AUX CORRESPONDANTS. — Au début, on envoya aux correspondants une brochure contenant certaines instructions pour la

(1) Les *Résumés* ont été établis entre 1905 et 1917 par différentes personnes. Voici quelques noms et chiffres : E. Tappolet 132 résumés (un *Résumé* correspond à un questionnaire), L. Gauchat 16, J. Jeanjaquet 3, J.-U. Hubschmied 3, F. Fankhauser 2, W. v. Wartburg 2, J. Jud 1, etc.

rédaction des réponses et leur transcription sur les fiches expédiées à cet effet. Celles-ci devaient rester groupées dans le carnet. On leur donna, en même temps, certaines explications sur le problème assez délicat de la transcription phonétique à suivre, accompagnées de quelques fiches modèles (*Bibliographie*, t. II, p. 199).

Par les éclaircissements demandés réciproquement se créèrent des rapports d'intime collaboration entre le Glossaire et ses correspondants. Afin de les tenir constamment au courant des préoccupations de la rédaction, de les stimuler dans leur difficile besogne de recherches linguistiques, les auteurs du Glossaire publièrent un *Bulletin du Glossaire*.

LE BULLETIN, PETITE FEUILLE PÉRIODIQUE POUR LA VAILLANTE COHORTE DES COLLABORATEURS. — Le Bulletin a publié des essais de notation, des éditions de textes, des recherches étymologiques, des spécimens d'articles du *Glossaire*. De cette façon, les collaborateurs s'initiaient progressivement aux méthodes philologiques, et les autorités qui avaient appuyé cette œuvre ou manifesté le désir de le faire étaient au courant de la marche des travaux (*Bulletin*, I, 1902, pp. 1-2 ; t. XIII, 1914, p. 24).

ÉLOGE AUX CORRESPONDANTS. — Le dévouement dont les correspondants ont fait preuve, durant les onze années de travail, mérite tous les éloges et manifeste l'intérêt que portaient les instituteurs, pasteurs, curés, etc. de la Suisse romande au monument linguistique édifié par leurs efforts communs et concrétisé dans le *Glossaire*. Comme nous l'avons déjà dit, les correspondants ont répondu à 227 questionnaires. « Ce que nous avons pu offrir à nos vaillants et infatigables collaborateurs, en compensation de leur grande peine, est bien peu de chose : de petites gratifications annuelles, un diplôme d'honneur, la série de nos *Rapports* et *Bulletins* — et l'assurance de notre profonde gratitude. Cela a suffi. Mais il est juste de proclamer encore une fois tout ce qu'ils ont fait, par leurs patientes recherches, pour le succès de notre entreprise » (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 17 ; cf. aussi *Von Wörterbüchern*, pp. 208-209).

**d) Avantages et désavantages de cette enquête.**

Avec l'objectivité scientifique qui caractérise tous ses ouvrages, Gauchat reconnaît les bons et les mauvais côtés de l'enquête menée à l'aide de correspondants.

1° LES CÔTÉS POSITIFS. — Les patois romands de la Suisse, fort disséminés et très différents les uns des autres, n'ont pas permis aux rédacteurs de les recueillir eux-mêmes partout sur place. D'ailleurs le but même d'un dictionnaire est de présenter la plus grande partie du trésor lexicologique des patois, sinon un recueil complet, difficilement réalisable. Dans un

dictionnaire, contrairement à ce qu'on trouve dans un Atlas linguistique, les mots vivants se retrouvent à côté de mots mourants, en voie de mourir ou même morts depuis longtemps. La *vitalité*, la *force de circulation* et l'*exacte prononciation* des mots n'intéressent que subsidiairement l'auteur d'un dictionnaire. Gauchat a donc parfaitement raison lorsqu'il dit, à propos de la valeur des données offertes par les correspondants : « Un correspondant indigène, qui décrit la langue qu'il pratique ou qu'il entend parler dans son entourage, est beaucoup mieux placé, pour en inventorier complètement les ressources, qu'un philologue qui séjourne seulement peu de temps et n'est pas familiarisé avec la vie locale, ni avec les travaux et les usages particuliers de la contrée. De plus, l'interrogatoire direct par un étranger n'arrive guère à faire surgir immédiatement la phraséologie et toutes les nuances délicates d'emploi des mots, tandis qu'un correspondant, auquel on laisse le temps de réfléchir, de chercher, de consulter d'autres patoisants, est en mesure de fournir une information beaucoup plus sûre et plus copieuse. Notre désir était aussi de faire participer directement, dans la plus large mesure possible, la population romande elle-même à l'élaboration du *Glossaire*. Nous y avons pleinement réussi, puisque nous devons à nos infatigables correspondants plus de la moitié de nos matériaux » (*Glossaire*, t. I, pp. 7-8 ; cf. aussi *Bulletin*, XIII, 1914, p. 16 ; *Von Wörterbüchern*, pp. 211-212, 216-217, etc.).

2° LES CÔTÉS FAIBLES. — *En premier lieu*, il faut mentionner la *transcription phonétique* des correspondants qui, selon Gauchat, « laisse souvent fort à désirer ». Bien que les auteurs eussent donné des instructions précises à ce sujet, ils n'ont pas trop insisté dans la suite « auprès de ceux qui ne s'y sont pas conformés exactement » (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 17 ; *Bibliographie*, t. II, p. 200). Il faut ajouter cependant que les relevés faits par les auteurs eux-mêmes dans 300 localités romandes les mettaient en mesure « d'interpréter sans grande chance d'erreur les graphies les moins rationnelles » (p. 17).

En *second lieu*, c'est le *manque d'unité*. Laissons la parole à Gauchat : « Malgré les instructions précises, l'unité de méthode n'a pu être entièrement obtenue de tant de collaborateurs de valeur très inégale ; bon nombre d'entre eux sont souvent restés au-dessous de leur tâche et nous ont envoyé des renseignements insuffisants ou douteux, des mots inexactement transcrits ou mal définis. La revision des matériaux, au moment de la rédaction, permettra de découvrir et de faire disparaître un grand nombre de ces insuffisances. Tant qu'il y aura des patoisants, nous nous appliquerons à contrôler sur place les cas douteux. Mais les possibilités de contrôle, qui font déjà fréquemment défaut aujourd'hui, iront en diminuant toujours plus, et il arrivera aussi que bien des erreurs, n'étant pas manifestes, passeront inaperçues. Une œuvre collective de l'étendue du *Glossaire* contient forcément des éléments inexacts. Nous nous rendons

parfaitement compte des défectuosités de notre enquête, mais nous savons aussi qu'elle a mis au jour des trésors dont la richesse et l'originalité dépassent toute attente » (*Glossaire,* t. I, p. 8). — Cet aveu de la part de Gauchat manifeste sa haute conscience scientifique (cf. aussi *Von Wörterbüchern,* p. 214).

**e) Enquêtes sur place par les auteurs.**

Dans les communes où toute tentative de trouver des correspondants a échoué, les rédacteurs ont fait eux-mêmes, autant que possible, des relevés sur place. Le nombre de ces régions n'est pas trop grand (cf. *Bulletin,* XIII, p. 19). On s'est servi pour ces relevés du glossaire d'une région voisine ou des questionnaires. On faisait parfois moisson linguistique « en s'abandonnant... aux hasards de la conversation, en se faisant montrer des objets dès longtemps remisés au grenier, en demandant les termes de métiers, en étudiant sur place les différentes opérations de la vie agricole » (*Bulletin,* XIII, 1914, p. 18).

**f) Enquête sur les noms de lieu et de famille.**

La toponymie et l'onomastique ont été, dès le début, une des préoccupations des rédacteurs du *Glossaire.* L'enquête a été confiée à Ernest Muret. « Beaucoup de ces noms, selon Gauchat, se rattachent au vocabulaire patois actuel, dont ils sont souvent les plus anciens exemples et resteront les derniers vestiges, lorsque nos patois auront cessé d'exister » (*Glossaire,* t. I, p. 9). L'enquête de Muret a permis d'enregistrer dans le *Glossaire* les noms de lieu et les noms de famille, parce qu'elle fournit aux rédacteurs des informations authentiques, recueillies sur place. Les noms de lieu et de personnes entrent encore dans le *Glossaire* « comme partie intégrante de certaines locutions ou lorsque leur développement phonétique présente un intérêt particulier » (*Glossaire,* t. I, p. 9).

Les dépouillements. — E. Muret nous décrit, dans d'émouvantes pages de son article *Enquête sur les noms de lieu et les noms de famille,* (*Bulletin,* XIII, 1914, pp. 31-39), l'importance linguistique de ces noms. Il a commencé le travail en 1901, en faisant, parallèlement à l'enquête sur place, le *dépouillement des documents d'archives,* car on trouve des noms de lieu dans tous les documents avant l'apparition des premiers lexiques dialectaux. Leur forme, quoique latinisée ou francisée, laisse néanmoins deviner la prononciation vulgaire, transcrite plus ou moins fidèlement, selon les habitudes propres à chaque siècle, et même à chaque région ou à chaque individu (*Bulletin,* XIII, p. 31). Tandis que les mots usuels sont sujets à des modifications, *les noms de lieu sont attachés à la glèbe* et, selon Muret, ce sont eux qui apparaissent comme l'élément le plus stable, le plus résistant, le vrai noyau de chaque parler. *Les*

*noms de personnes*, peu fixés au sol, trahissent souvent une origine étrangère (française, savoyarde, italienne ou allemande). Il faut cependant reconnaître une interdépendance entre les noms de personnes et les noms de lieu, car beaucoup de lieux sont dénommés d'après des personnes et beaucoup de familles reçoivent leur nom d'après leur résidence ou d'après leur propriété (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 32). Muret, trouvant partout l'accueil le plus empressé et le concours le plus obligeant, a réussi à fouiller les dépôts d'archives publiques et privées et à mettre sur fiches tous les noms qui figurent sur les plans cadastraux du Jura bernois et des cantons de Neuchâtel, de Fribourg, de Genève, de Vaud et du Valais, avec l'indication de la date et des folios des plans (voir, pour plus de détails, *Bulletin*, XIII, 1914, pp. 34-35 ; cf. *Bibliographie*, t. II, pp. 265 ss. et 344 ss.). Ce travail a permis de recueillir l'orthographe locale des noms de lieu et d'enregistrer la forme courante des lieuxdits.

Enquête sur place. — « La chasse aux formes locales », selon l'expression de Muret, s'est poursuivie durant la belle saison, de 1901 à 1931. On a interrogé, d'une façon générale, des personnes âgées et mêlées aux affaires publiques. L'enquête, à côté de la notation exacte de la prononciation des noms, s'est préoccupée d'obtenir tous les renseignements possibles au sujet de leur sens et de leur application. Muret a recueilli aussi des noms à la frontière française et à la frontière italienne ; il a même franchi à plusieurs reprises la limite des langues de la Suisse, afin de connaître la prononciation allemande de noms de lieu fribourgeois, vaudois et valaisans et de retrouver d'anciens noms romans conservés encore en bouche germanique (*Bulletin*, XIII, 1914, p. 37 ; cf. aussi la *Bibliographie*, t. II, pp. 344-359) (1).

Nombre des localités étudiées. — Il y a en Suisse, selon Muret, environ mille communes de langue française. L'enquête de Muret a réussi à atteindre (en 1914) le chiffre d'environ *trois cents communes* (*Bulletin*, XIII, 1914, pp. 37-38 ; cf. des indications plus détaillées dans la *Bibliographie*, t. II, pp. 348 ss.). Les enquêtes ont cependant continué jusqu'en 1931 (cf. *Rapport*, 1932, p. 7) par l'enregistrement, dans les 946 communes de la Suisse romande, des noms de lieu qui figurent sur les plans cadastraux et dont la forme locale a été relevée dans la tradition orale (patois ou français local).

E. Muret, ancien élève d'Adolf Tobler, Gaston Paris, Paul Meyer

(1) Il faut souligner tout particulièrement la contribution de Franz Fankhauser aux enquêtes sur les *Noms de lieux et de famille des quarante communes de langue romane du district de Gruyère* faites en 1908, 1909, 1911 et 1912, etc. (cf. *Bibliographie* et J. Jud dans *Vox Rom.*, t. VIII, 1945-1946, pp. 34-35) et plus tard la collaboration de P. Aebischer (pour le canton de Fribourg) et celle d'O. Keller (pour le canton de Genève).

et Antoine Thomas, a donné au *Glossaire* une contribution d'une grande valeur scientifique et à l'*onomastique* des langues romanes un véritable *Vade-mecum* (cf. *Les noms de lieu dans les langues romanes*, conférences faites au Collège de France, en 1928, Paris, Leroux, 1929, in-8°, 109 p.).

Depuis la mort d'E. Muret (en 1940), la direction de l'Enquête sur les noms de lieu est entre les mains du savant P. Aebischer, et le fichier est installé à Lausanne (cf. *Rapport*, 1941, p. 7).

#### g) Localités étudiées pour le Glossaire.

Dans les six cantons à population romande (*Vaud*, *Valais*, *Genève*, *Fribourg*, *Neuchâtel* et *Berne*), les auteurs ont étudié 222 localités. Ils nous apprennent qu'elles sont « inégalement réparties sur toute la surface du territoire romand (voir planche n° XX, p. 236) ; clairsemées là où les patois sont uniformes (par exemple dans le Gros-de-Vaud), elles se multiplient dans les contrées où les conditions géographiques, historiques ou économiques ont fortement différencié le langage. En Valais il y a peu de villages qui n'aient été mis à contribution » (*Glossaire*, t. I, p. 8 ; cf. aussi *Von Wörterbüchern*, pp. 204-205).

#### h) Transcription phonétique.

Le système de transcription employé dans le Glossaire est à peu près celui qui avait été prescrit aux correspondants, ayant comme but principal une lecture et une consultation facile de l'ouvrage, tout en sauvegardant les exigences des linguistes. On a conservé des habitudes orthographiques françaises tout ce qui était compatible avec les principes de la phonétique (*Glossaire*, t. I, pp. 14-15), par exemple *ch*, *ou*, et la notation des voyelles nasales *in* et *un*. Selon l'aveu des auteurs, *la notation employée reste une notation simplifiée*, de laquelle on a écarté tout ce qui aurait rebuté des lecteurs non versés en phonétique. Toutes les finesses de transcription phonétique se retrouvent par contre dans les *Tableaux phonétiques* (pour d'autres détails, voir le chapitre *Système de transcription*, publié dans le premier tome du *Glossaire*, pp. 14-17 ; cf. aussi *Von Wörterbüchern*, p. 209).

#### i) Appareils de phonétique expérimentale ; le phonographe.

L. Gauchat s'est préoccupé d'une façon constante du problème de l'utilisation des appareils de phonétique dans les enquêtes linguistiques. Le rapport de 1900 (*Deuxième rapport*, pp. 4-6) nous expose les difficultés qu'on rencontrait lors de ces enregistrements phonétiques : la confection d'un *palais artificiel* exigeait trois jours ; certains instruments très délicats n'étaient pas d'un transport facile.

Le phonographe. — Gauchat s'exprime à ce sujet en ces termes :

« Le phonographe peut servir à retenir l'impression générale d'un parler et on pourrait conserver ainsi, plutôt à titre de curiosité, des spécimens de nos patois » (*Deuxième rapport annuel de la rédaction*, 1900, p. 6). Quant aux études phonétiques, il ne faudrait pas se faire d'illusions sur leur valeur. Le phonographe réclame des perfectionnements et surtout la disparition complète du « son nasillard qui accompagne la voix dans l'instrument ». C'est « ce son nasillard » qui empêche de reconnaître le degré de la nasalité d'une voyelle : « la voix est encore trop dénaturée par le phonographe pour qu'il puisse servir à faire l'analyse exacte des sons ».

On a enregistré, en 1902, en dépit de ces imperfections, à la demande de la Commission philologique, des spécimens de patois, à l'aide du phonographe. Les résultats n'étant point satisfaisants, la Commission ne croyait pas utile l'application d'appareils phonétiques sur une échelle plus vaste. Mais, avec le perfectionnement des appareils enregistreurs, les relevés furent repris dès 1924 et actuellement des disques provenant de la Suisse romande sont conservés à Zurich (cf. le chapitre *Les Archives phonographiques de l'Université de Zurich*, pp. 271-276) et à Lausanne (cf. *Rapports* 1932 ss.).

**j) Publication des matériaux.**

Les 1424 pages in-4°, sur deux colonnes, les trente-cinq photographies et gravures, les cent quatre-vingt-quatorze dessins et les dix-neuf cartes linguistiques ou folkloriques publiés jusqu'à présent nous promettent dès maintenant l'une des plus belles œuvres des éminents linguistes suisses.

Chaque article se subdivise en trois parties : 1° *Formes et provenance du mot* ; 2° *Définition grammaticale, signification et exemples* ; 3° *Notes sur l'histoire du mot et renseignements encyclopédiques*, imprimés toujours en petits caractères (voir planche n° XXI, p. 251). L'*origine du mot* est indiquée si possible, accompagnée de références aux grands recueils étymologiques de W. Meyer-Lübke (*Romanisches etymologisches Wörterbuch*) et de W. v. Wartburg (*Französisches etymologisches Wörterbuch*). Les articles sont signés des initiales des auteurs qui ont mis en œuvre les matériaux.

Dans son ensemble, chaque article étonne par une riche documentation (formes dialectales variées ; exemples nombreux et très bien choisis ; proverbes et phrases qui reflètent l'âme de la Suisse romande ; amples informations sur le folklore, l'ethnographie (1) et l'histoire des cantons, qui dépassent très souvent les frontières de la Suisse ; de fréquents renvois au français moderne et ancien et aux autres idiomes gallo-

(1) De 1943 à 1947, W. Egloff et P. Boesch ont fait, pour le *Glossaire*, une importante enquête supplémentaire, recueillant en particulier des documents sur les anciens modes de travail et des vues d'objets anciens (cf. *Rapports* 1943 ss. et l'article de W. Egloff dans *Vox Rom.*, t. XI, 1949-1950, pp. 1 ss.).




Aire de *bọ̀rna* «trou, cheminée» et famille.

les formes de *ALF* 204, 352, 1336, 1863, *AIS* 857. En SR *bọ̀rna* «trou» et *bọuarna* «cheminée» sont géographiquement séparés (voir la carte). L'existence du radical dans N Jura et B n'est plus attestée que par les dérivés *anbòrnā*, *bòrnẹ̀ta* 1, *bòrnị*, *brənịə*. La var. *bon·na* de Vd Arz. «grand creux, fissure dans les rochers de la montagne», citée sous *baume* 3, pourrait se rattacher aussi à *bọ̀rna* «creux, caverne». Cf. *bœ̃nạo*, *borgnet*, *boụẹ̀rnou*, *kabọ̀rna* et les dérivés en *born-* et *borny-*. Sch.

2. **bọ̀rna** V 3, 45, 46, 48, 50, 51 Jj., *bó-* 54, 55, «*bourne*» 5 Conth. Ba.

‖ S. f. Assemblage de javelles ou de gerbes de céréales dressées en pyramide les unes contre les autres, pour activer le séchage sur les champs. Cf. Miethlich, *Getreidehaufen*, 32 et fig. IV. *Métr in·bórn*, mettre en meules (Aven). ‖ Disposition analogue des bottes de chanvre après le rouissage (Cham., Nend.). Cf. Gerig, *Hanf*, 35 et fig. 20, 21.

Emploi métaphorique de *bọ̀rna* «cheminée» (voir *bọuarna*), d'après la forme de la meule. L'identif. avec le fr. *borne* que propose Miethlich est erronée, ce mot n'étant pas usité en V. Cf. *inbòrna*. Sch. Jj.

3. **bọ̀rna** V 75, *-ə* 71 Lav. 434. Cf. topon.

‖ S. f. Rivière, cours d'eau généralt plus grand que les torrents de la région. *Lì tōrin·n è gró koum ouna bọ̀rna*, le torrent est gros comme une r. (Évol. Jj.). Topon. *La Borgne*, rivière principale du Val d'Hérens (Sgf. 486, 528): *lị bọ̀rna* (Évol.), *bọrnə* (Hérém. Lav. 373), *bọ̀rnyə* (Grim. Gill.); anc. formes *Borny*, *-ni* 1239 ss., *Bornye*, *-nie* 1404 ss. (Jaccard, 43; Gremaud, *Doc.*, passim). A Évol. on désigne par ce terme général encore d'autres rivières du voisinage: *lì bọ̀rna d'Èrèmịnǹsi* [Hérémence], la Dixenze; *lì bọ̀rna d'Anivyè* [Anniviers], la Navigenze.

Se rattache p.-ê. à la famille de *bọ̀rna* 1 «trou, creux». La filiation sémantique «trou > source > cours d'eau», que propose Dauzat (*Fr. mod.* 1943, 31 ss., en modifiant sa *Topon. fr.* 125 ss.), est d'autant plus vraisemblable que la plupart des noms de ruisseaux *Borne*, etc., du centre et du midi de la France se trouvent également dans l'aire où vit *bọ̀rna* «creux» (*FEW*, 1, 567); pour les noms correspondants du nord, cf. Longnon, 192; Vincent, 143. Ainsi le germanique *brunna «fontaine» (*FEW*, 1, 566 et 571 b; Lav. 137) n'est pas à la base de *bọ̀rna* «cours d'eau». Une grande partie des n. de l. que Jaccard, 43, voudrait y rattacher, trouvent leur place parmi les dérivés ci-dessous. Quant au *-ny-* du nom officiel et des formes anciennes de la Borgne, d'autres mots appartenant à la famille de bŏrna «cavité» offrent cette même variante difficile à expliquer: on trouve *bọ̀rnyə* «cheminée» dans V 8 (voir *bọuarna*), *bòrnyẹ̀ta* «soupirail, etc.» ib. (voir *bòrnẹ̀ta* 1), dans le Bas-V *bòrnyon* «petit trou, soupirail» et *bòrnyœula* «petit trou», enfin *bournyon* «gros tronc noueux» à Vd Blon. (voir ces mots) Sch.

1. **bòrnā** V 2 Salvan Ba., 40, 46, 47, B 12 (3ᵉ p. *bōərn*), *-é* V 42, 43, *-è* B 22, 36, 41-43, 46, 50 (3ᵉ p. *borin·n*), 54, 60, *bǒrnè* V 44, *bourna* B 32. — *ALF* 1462 *(beugler)* V 44.

‖ V. intr. Beugler, mugir, surtout en parlant d'un taureau furieux, d'une vache irritée. *Si toré bòrn*, ce taureau b. furieusement (B Courchap.). *ə ona vatsə kə bǒrné*, c'est une vache en colère qui b. (V Lourt.). ‖ Comparaison. *Bòrna kom on bǒtsyō*, beugler comme un taureau (V Lourt. Perraudin). *A* [il] *bòrn kôm aïn tòré*, id. (B Plagne).

Dérivés: *bòrnẹ̀* (-aceus) B 50, mugissement du taureau; *bòrnọ́* (-ata) V 2 Salvan et 4 Bagnes Ba. (ou *-ạyə*), 47, beuglement de taureau, de vache irritée; *bòrnoụ*, *-ouz* B 50, 54, adj. et s., qui beugle.

Pourrait être un croisement de *broulyị* «beugler, mugir» avec *corner* «braire, crier». Sch.

2. **bòrnā, -āyə** Vd 51, 52. Cf. n. de l.

‖ Adj. Creux, évidé à l'intérieur. *Ouna fụva bòrnāyə*, un épicéa creux (Orient). *Sounā bǒrnā*, sonner creux (Sent.). Nom de lieu. *Au Champ Beurnat* G Jussy: *u şan bœrnå* (Ke. *Genferdial.* 169).

Part. p. d'un verbe **bòrnā* «creuser», dérivé de *bọ̀rna* 1 «trou, cavité», dont nous ne possédons l'infin. que sous la forme de G *bœ̃nạo* «faire des trous» (*Gl.* II, 444). Il existe aussi en prov.: *bourna* «creuser» (Mist.). Cf. les synon. *bòrnụ*, *boụẹ̀rnou*. Sch.

Une page du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (fasc. XIX, 1943-1944) (cf. pp. 250, 252 de mon étude).

romans, de même qu'aux patois de l'Italie du Nord, aux parlers des Grisons et du Tessin et aux dialectes germaniques voisins), et place chaque mot du *Glossaire* dans l'esprit de la Romania occidentale, lui créant une sorte de nimbe, qui incite le lecteur spécialisé à des recherches plus approfondies (cf. planche n° XXI, p. 251).

Nous croyons utile de reproduire ce passage toujours actuel de la *préface* du *Glossaire*, écrit (en 1924) par Arthur Piaget, président de la *Commission philologique* : « Nous vivons à une époque d'utilitarisme, d'affairisme, de démagogie et de tyrannies économiques ; les réparations et le change, les pugilats aux Chambres et les matches de boxe remplissent les journaux. Comment les lecteurs, toujours pressés, qui se nourrissent quotidiennement de tels mets, liront-ils l'entrefilet qui leur annoncera l'apparition d'un glossaire des patois romands ? D'un œil distrait, sans se douter que c'est un événement de premier ordre, scientifique, patriotique et spirituel » (*Glossaire*, t. I, p. 1).

« On reproche au Glossaire, dit K. Jaberg, la lenteur de sa publication. Le non-initié ne se rend pas compte du travail minutieux que demande la rédaction d'un dictionnaire. Qu'on se figure ce que c'est que de trier presque deux millions de fiches, de contrôler les matériaux, de les grouper et de faire des recherches qui varient d'article à article — il y en a à peu près 300 par fascicule, ce qui fait 6000 pour les fascicules publiés... La lenteur est inhérente à la confection d'un dictionnaire qui ne doit pas tromper celui qui s'en sert. Le *Deutsches Wörterbuch* des frères Grimm, commencé en 1854, n'est pas encore terminé ; le *Thesaurus linguae latinae*, depuis 1883, en est arrivé au milieu de l'alphabet, et l'*Idiotikon*, après plus de 60 ans de travail assidu, en est à *Stür*. Ajoutons que le Thesaurus occupait avant la guerre 25 rédacteurs permanents et qu'il publiait quatre fascicules par an... Le Glossaire ne fait-il pas bonne figure avec en moyenne un fascicule par an, rédigé par des rédacteurs qui remplissaient à côté de cela les fonctions de professeurs d'université » ? (*Die schweizerischen Wörterbücher, Sprach- und Volkskunde-Atlanten*, extrait de la revue *Schweizerische Hochschulzeitung*, t. XX, n° 4, 1947, Zurich, pp. 16-17).

Les spécialistes et tous ceux qui croient encore en la valeur et l'utilité de pareils travaux, ne pourront passer près de cette activité sans apporter aux infatigables entrepreneurs et constructeurs de l'immense monument linguistique, le tribut de leur sincère admiration et de leur profonde gratitude. Tous les linguistes trouveront un appui dans le *Glossaire*, ce que les auteurs ont cherché à réaliser : une meilleure révélation de l'âme du pays romand, l'homme de la Suisse romande chez lui, avec ses désirs et ses besoins, ses joies et ses peines, ses deuils, ses tristesses et sa poésie.

La nouvelle équipe de rédacteurs, sous la direction d'Ernest Schüle,

nous offre une bonne garantie que la publication du *Glossaire* ne subira pas d'arrêt.

Les articles du *Glossaire des patois de la Suisse romande* me font l'impression d'artistiques miniatures, exécutées non seulement avec une étonnante précision et un profond amour pour le trésor des aïeux, mais aussi, et surtout, avec un remarquable et singulier appareil scientifique, où le talent des rédacteurs se joint à l'insoupçonnée richesse des matériaux.

## 12. Tableaux phonétiques des patois suisses romands.

> « Représenter les phénomènes de la nature, tels qu'ils s'offrent à un esprit sincère et libre de conventions, est aujourd'hui la seule tâche d'une science bien comprise ».
>
> (L. GAUCHAT, 1925).

Comme complément du grand *dictionnaire des patois romands* (« Glossaire des patois de la Suisse romande »), LOUIS GAUCHAT, JULES JEANJAQUET et ERNEST TAPPOLET ont publié les *Tableaux phonétiques des patois suisses romands, relevés comparatifs d'environ 500 mots dans 62 patois-types, publiés avec introduction, notes, carte et répertoires*, Neuchâtel, P. Attinger, 1925, XVIII-197 p., grand in-fol. — Le volume contient : une *introduction* (pp. V-XVIII) d'une haute importance scientifique et méthodologique (écrite par L. Gauchat) ; *une indication sur la disposition des tableaux* et sur la *transcription des sons* (p. 1) ; *79 tableaux* (numérotés de I à LXXIX) reproduisant les réponses pour 480 mots enregistrés dans 62 communes de la Suisse romande (pp. 2-159) (1). Chaque tableau donne les réponses pour *six mots* en moyenne et prend place sur deux pages, la première contenant les réponses pour 31 communes et la suivante pour les 31 communes restantes (voir planches nos XXII-XXIII, pp. 254-255).

Les auteurs ont très bien groupé les réponses : en ouvrant le livre, on trouve sur les pages de numéro pair la première partie de chaque tableau et sur les pages de numéro impair la seconde partie. Les notes (pp. 160-168) donnent tous les détails utiles sur les localités étudiées et les sujets interrogés. Une riche liste de *mots supplémentaires* (pp. 169-176) apporte des matériaux fort utiles pour le contrôle des *Tableaux* et précise certains traits du développement phonétique local. Suivent : *un répertoire systématique des bases phonétiques latines* (pp. 177-187), *un tableau des formes verbales* (p. 188) et l'*index alphabétique des types latins* (pp. 189-192), des *mots français* (pp. 192-196) et des *mots supplémentaires* (pp. 196-197).

(1) Le système de reproduction des matériaux est identique à celui pratiqué par J. Gilliéron dans son étude *Contribution à l'étude du suffixe -ELLUM* (dans la *Revue des pat. gallo-romans*, t. I, 1887, pp. 33-48, cf. les pages 42 et 43).

PLANCHE XXII.



Col. 1-6

| Tableau I^a Col. 1-6, N^os 1-31 | 1 Il fait | 2 chaud | 3 aujourd'hui | 4 C'est | 5 un bon | 6 temps |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | facit | caldu | hŏdie | est | bŏnu | tèmpus |
| **I. Vaud** | | | | | | |
| 1. Chevroux . . . | *yĕ fā** | *tsó* | *wĕ** | *l è* | *ŏ bŏn** | **tĕ(ı)* |
| 2. Vaugondry . . | *fā* | *tsŏ* | *vwi* | *s è* | *ŏn* bŏn* | *tå* |
| 3. L'Auberson . . | *ĭ fò** | *tsó* | *wē** | *ĭ fò** | *bŏ* | *tē** |
| 4. Vallorbe . . . | *ĭ få* | **bĕı* tsŏ* | *(v)wĭ** | *s è* | *ŏ* bŏ** | *tå** |
| 5. Le Sentier. . . | *fā* | *tsŏ* | *vwĕi** | *s èt* | *ĕŏū* bĕŏū** | *tå** |
| 6. Longirod . . . | *ėı få** | *tsó** | *wi** | *ėı få** | *bŏn** | *tå** |
| 7. Commugny . . | *ėı få** | *şó* | *wå* | *y ė* | *ŏ bŏ* | *tā* |
| 8. Vullierens . . | *yĕ få** | *tsó* | **vwå** | *yĕ få** | *ŏ bŏn** | *tå* |
| 9. Arnex . . . . | *fā* | *tsó* | *vwĭ* | — | .- *bŏn* | *tĕ** |
| 10. Villars-le-Terroir | *yĕ fā* | **bĕı tsó** | *wĕ** | *l ĕ* | *ŏ bŏn* | *tè** |
| 11. Prahins . . . | *yĕ fā* | *tsó* | *wĕ* | *l è* | *ŏ bŏ* | *tĕ(ı)** |
| 12. Montpreveyres . | *yĕ fā* | *tsŏ* | *wā* | *l è* | *ŏū bŏn* | **tĕı** |
| 13. Charnex . . . | *ĭ få* | *tsó* | **wĕ** | *l ė* | *ŏ bŏ* | **tœ̄* |
| 14. Roche . . . . | *ĭ få* | *tsó* | *wåė** | *l è* | *ŏ bŏ* | *tē* |
| 15. Ormont-Dessus . | *yė fā* | *tsó* | *wè* | *y è* | *ŏ bŏ* | *tĕı* |
| 16. Château-d'Oex . | *ĭ fā* | *tsŏ** | *wĕ* | *d è* | *ŏ bŏ* | **tœ̄* |
| **II. Valais** | | | | | | |
| 17. Saint-Gingolph . | *fó* | *tsŭ** | *vwĕi** | *y ĕt* | *ŏ bŏ* | *tĕ* |
| 18. Collombey. . . | *(ė)* fėı* | *tsŏ* | **wå** | *ė fei* | *ŏ bŏ* | **tĕ(ı)* |
| 19. Champéry. . . | *ė* fi* | *tsŏ* | *wå** | *l è* | **ŏ *bŏ* | *tĕ** |
| 20. Martigny . . . | *fi* | *tsó** | *vwei** | *l ē* | *ŏ *bŏ* | *tĕ* |
| 21. Orsières . . . | *ĭ fi* | *tsā* | **wåė* | *l è* | **ŏ *bŏ* | *tå** |
| 22. Lourtier . . . | *(è) fi* | *tsó* | *wå** | *ė* | *ŏ bŏ* | *tå** |
| 23. Fully . . . . | *ĭ fi* | *tsó* | *wåė* | *il* è* | *ŏ *bŏ* | **tè* |
| 24. Conthey . . . | *(ĭ) fi* | *tsó** | *vwåı** | *l è* | *ŏ *bŏ** | *tĕ* |
| 25. Nendaz. . . . | *ĭ fė** | *tsā* | *wĕı* | *ĕt* | *ŭ *bŏ** | *tå** |
| 26. Savièse. . . . | *ĭ fe* | *tsa* | *vwĭ* | *l ē* | *ŏn *bŏn* | **tĕ* |
| 27. Ayent . . . . | *fėı* | *tsó* | *wĕı* | *ĕ è* | *ŏ bŏ* | **tĕı* |
| 28. Miège . . . . | *è fĕı* | *tsāt* | *wĕı** | *y èt* | *ŭ* *bŏn* | *tè* |
| 29. Grône . . . . | *ĭ fė* | *tsā* | **weikç* | *y ĕt* | *ŭn* *bŏn* | **tĕın* |
| 30. Évolène . . . | *ĭ* fė(ı)* | *tsāt* | *wĕk** | *y èş* | *ŭn bŏn* | **tĕn** |
| 31. Grimentz. . . . | *ĭ fĕ* | *tsā* | *vwèıkç* | *l èş* | *ŭ* *bŏn** | *tĕn** |

**Remarques : 2**, 4, 10 « bien ». — **3**, 8 ➤ *vwå*, aussi *vwāė*. 13 ➤ *wė*. 18 ➤ *wĕ*. 21 ➤ *wåı*. 29 ➤ *wĕk*. — **5**. 19-21, 23-26 ou *byó* « beau ». 19, 21 nas. brèves. 23, 28, 31 nas. brève. 29 ou *byó*. — **6**, 1 et 12 nas. brève. 13 ➤ *tĕ*, nas. longue. 16 ➤ *tĕ*, nas. brève. 18 nas. brève. 23, 27, 29, 30 nas. brève. 26 nas. brève, ➤ *tèa*.

**Notations divergentes G.** (n^os 1, 17-31) **et T.** (n^os 2-16) :

**1**, 1 ➤ *få*. 3 et 6 *få*. 7 *fa*. 8 *fā*. 18 *(è)*. 19 *ė*. 25 *fė*. 30 *ů*.

**2**, 4 *bĕı*. 6 *tsóu*. 10 *tsó*. 16 *tsŏ*. 17 *tsó*. 20 *tsó*. 24 *tsó*.

**3**, 1 *wĕ*. 3 *wĕ(i)*. 4 *vŭi*. 5 *vwėı* ➤ *vwĕi*. 6 *wĭ*. 8 *vwå*. 10 *vwĕ*. 13 *wĭ*. 14 *wāė*. 17 *wĕ(ı)*. 18 *wåė*. 19 *vwå*. 20 *vwĕı*. 22 *vwå*. 24 *wåı*. 28 *vwĕı*. 30 *wĕk*.

**4**, 3 *få*. 6 *få*. 8 *fā*. 23 *il*.

**5**, 1 *bŏ(w)*. 2 *ŏ*. 4 *ŏū bŏū*. 5 *ŏū bŏ*. 6 *bŏn*. 8 *bŏn*. 24 *ŏ* bref. 25 *bŏn* avec nas. brève. 28 *ŭn*. 29 *ŭ*. 31 *ŭn bŏn*.

**6**, 3 *tĕ*. 4 *tè*. 5 ➤ *tå*. 6 *tė*. 9 *tĕn*. 10 *tå*. 11 *tåı*. 12 *tĕın*. 19 *ĕ* bref. 21 *tĕ* avec nas. brève. 22 ➤ *tĕ*. 25 *tė*, nas. brève. 30 *tĕn* ➤ *tĕın*. 31 *tĕın*.

Une page des *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* (cf. p. 253 de mon étude).

| Tableau I^b Col. 1-6, N^os 32-62 | 1 Il fait | 2 chaud | 3 aujourd'hui | 4 C'est | 5 un bon | 6 temps |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | facit | caldu | hŏdie | est | bŏnu | tĕmpus |
| **III. Genève** | | | | | | |
| 32. Collex . . . . | i* fò | ṣó | wee* | y·ė | ɔ̃ bɔ̃* | tä |
| 33. Vernier . . . | i* fae* | ṣó | *wǣ | y ėt | ɔ̃ bɔ̃ | tā |
| 34. Laconnex . . . | i* fò | ṣṣó* | wā̀ | y ė | ɔ̃ bɔ̃ | tẽ* |
| 35. Veyrier . . . | i* fāó* | ṣó | waė | y ė* | ɔ̃ bɔ̃ | tā |
| 36. Hermance. . . | i* fāó | ṣó(u) | wẽ | y ė* | ɔ̃ bɔ̃ | tā |
| **IV. Fribourg** | | | | | | |
| 37. Semsales . . . | i fò | tsó | vwė | y ė | ɔ̃ bɔ̃ | tẽ |
| 38. Montbovon . . | *fa* | tsó | *wė | ḷ ė | ɔ̃ bɔ̃ | tẽ |
| 39. Arconciel . . . | i fá* | tsó* | wẽ* | l ė | ɔ̃ bɔ̃ | tẽ |
| 40. Avry-sur-Matran. | fā | tsó* | wẽ | l ẽ | ɔ̃n* *bɔ̃n | *tẽ(ι)* |
| 41. Courtepin. . . | yė fā | tsó | vwe | yėl* ė | ɔ̃n bɔ̃n | tẽin* |
| 42. Dompierre . . | yė fā | tsó* | vwė* | l ẽ* | ɔ̃* bɔ̃* | *tẽ* |
| 43. Murist . . . . | ẽ* fā̀ | tsɔ̃ | vwẽ | l ẽ* | ā̃n* bā̃n* | tẽ(ι)* |
| 44. Sugiez . . . . | yė fā | tsɔ̃ | wė | l e* | ɔ̃* bɔ̃* | tẽ(n)* |
| **V. Neuchâtel** | | | | | | |
| 45. Montalchez . . | ẽ fā | tsó | vwi | s ė | ɔ̃ bɔ̃n | tẽ* |
| 46. Boudry . . . | ẽ fā | tsɔ̃* | wi | s ẽ | ɔ̃ bɔ̃ | tāe |
| 47. Corcelles . . .. | ė fā | tsó* | wi* | s ẽ | ɔ̃ bɔ̃ | tā̀ |
| 48. Landeron . . . | e* fa* | tsó(u)* | wi | s e* | ɔ̃ bɔ̃ | tā̀e |
| 49. Savagnier . . . | ė fā | bā̀ tsó | vwi* | s ẽ | ɔ̃ bɔ̃ | tā̀ |
| 50. Côte-aux-Fées . | i fẽ | tsā | ādjūdi | s ẽ | ɔ̃ bɔ̃ | tā̀ |
| 51. Noiraigue . . . | ẽ fẽ | tsā | wi | s ė | ɔ̃ bɔ̃ | *tẽ* |
| 52. Chaux-du-Milieu. | i fā | tsó | wi | s ė | ɔ̃ bɔ̃ | *tā̀e* |
| 53. Cerneux-Péquignot | i fā | bi *tsó | *ɔ̃ajdœ | s a | ĩ *bũ | *tā |
| **VI. Jura bernois** | | | | | | |
| 54. Lamboing. . . | ė fā* | tsó | *ākū | s ė | ɔ̃ bɔ̃ | tẽ* |
| 55. Orvin . . . . | ė fā* | tsóu* | ókėy | s ė | ẽ bɔ̃ | tɔ̃ |
| 56. Plagne. . . . | a fẽ | tsɔ̃* | okœ* | s ė | āẽ* bāɔ̃* | tɔ̃ |
| 57. Sombeval . . . | a fẽ | tsā̀ | *ókhœu | s ė | ẽ bɔ̃ | tɔ̃ |
| 58. Court . . . . | a fā | tsō | ótçœn* | s ė | ẽ bɔ̃ | *tɔ̃ |
| 59. Vermes . . . | ā fā̀ | tsā̀ | *ā̃tœ* | s ā* | ĩ bũ* | *tā̃* |
| 60. Develier . . . | ā fā̀ | tsā̀* | ādjdœ̀ | s ā | ĩ bɔ̃ | tā̀* |
| 61. Cerlatez . . . | ė* fā̀ | *tsā | ādjdœ̀ | s ā | ĩ *bɔ̃* | *tā |
| 62. Courtedoux . . | ė fā̀* | tsā̀ | ājdœ* | s ā̀ | ĩ bũ | tā |

**Remarques : 1,** 38 construction : auj. f. ch. — **2,** 53 ➤ *tso.* 61 ➤ *tsā.* — **3,** 33 ➤ *wǣ.* 38 ➤ *vuė.* 53 ➤ *-œ.* 54-59 correspond au v. fr. *ancui.* 57 ➤ *ókhœ.* 59 nas. très brève. — **5,** 40 nas. brève. 53 ➤ *bɔ̃.* 61 A. F. *bā.* — **6,** 40 nas. brève. 42 ➤ *tẽι.* 51 ➤ *tẽ.* 52 ➤ *tẽ,* nas. longue. 53 nas. brève. 58 ➤ *tɔ̃.* 59 ➤ *tā.* 61 A. F. ➤ *tā̃.*

**Notations divergentes G.** (n^os 37-53) **et T.** (n^os 32-36, 54-62) :

**1,** 32, 34, 36 *i* 33 *i fóu.* 35 *i fāó.* 38 *fā.* 39 *fā.* 43 *ė.* 48 *ė fā.* 54 *fā.* 55 *fā.* 61 *ā.* 62 *fė.*

**2,** 34 *ṣó.* 39, 40, 42, 46 *tsó.* 47 *tsó.* 48 *tsów.* 55 *tsóu.* 56 *tsā.* 60 *tsā.*

**3,** 32 *wẽι.* 39 *wẽ.* 42 *vwẽ.* 47 *wi.* 49 *vwi.* 56 *ɔ̃kœ̀.* 58 ➤ *ɔ̃tsœ̀.* 59 *ɔ̃tçœ̀.* 62 *ajėdœ.*

**4,** 35 et 36 *ė.* 41 *yėl.* 42 *e.* 43 *ẽ.* 44 *ė.* 48 *ė.* 59 *ā.*

**5,** 32 *bũ.* 40 *ɔ̃.* 42 *ɔ̃ bɔ̃.* 43 *ɔ̃n bɔ̃* ➤ *bā̃.* 44 *ɔ̃ bɔ̃,* avec nas. brève. 56 *āι bāũ.* 59 et 61 *bū.*

**6,** 34 *tẽι.* 40 ➤ *tẽ,* avec nas. brève. 41 *tẽι.* 42 *tẽι* ➤ *tėy.* 43 ➤ *tẽ,* nas. brève. 44 *tẽ* ➤ *tėn.* 45 nas. brève. 51 *tẽ.* 52 *tā̀.* 54 *tẽ.* 59 *tā.* 60 *tā* ➤ *tā̃.*

Une page (continuation) des *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* (cf. p. 253 de mon étude).

BUT ET PLAN DE L'OUVRAGE. — Les patois de la Suisse romande offrent, par rapport au territoire qu'ils occupent, une richesse d'articulations qu'on rencontre difficilement dans les autres pays romans. Cette situation a amené les auteurs du *Glossaire des patois de la Suisse romande* à donner un aperçu détaillé sur la variété de ces parlers.

C'est la première fois que *deux personnes*, très bien préparées, exécutent *simultanément* des relevés sur place (pendant les années *1904 à 1907*). Ils devaient servir à contrôler l'enquête faite précédemment en vue d'un *Atlas phonétique de la Suisse romande* (voir planche XXIV).

En effet, les auteurs du *Glossaire* avaient fait, dans ce but, de 1889 à 1903 (p. VI) une enquête dans près de 400 localités de la Suisse et des régions limitrophes (1). Ils durent renoncer à la publication de cet Atlas à cause des frais très élevés (*Bulletin*, t. XIII, 1914, p. 26), et les *Tableaux phonétiques* sont destinés à le remplacer dans la mesure du possible (p. V).

Les Tableaux sont en première ligne l'indispensable complément du *Glossaire* ; ils fournissent des formes sûres, enregistrées et contrôlées sur place, concernant les éléments fondamentaux de la phonétique des patois romands, que les linguistes peuvent vérifier facilement et auxquels les rédacteurs renvoient souvent dans leurs commentaires étymologiques du dictionnaire.

La valeur de cette importante contribution scientifique s'accroît encore du fait que les patois romands sont de plus en plus supplantés par le français victorieux. A la date de l'enquête (1904), on trouvait encore dans chaque localité des personnes qui parlaient le langage des aïeux. Après vingt ans à peine « l'action destructive de la langue officielle (le français) a fait de tels progrès — écrit Gauchat — qu'une enquête générale comme celle que nous avons faite... est devenue impossible dans la moitié de nos cantons. Ce que nos sujets, souvent très âgés, nous ont dicté, nous le transmettons ici comme un dernier écho d'une époque disparue » (p. VI).

### a) Questionnaire.

Tout en constatant qu'un *questionnaire ne répondra jamais à toutes les exigences*, L. Gauchat le tient cependant pour *le seul système praticable dans une enquête qui embrasse un vaste territoire* (p. VI, et note 1).

EXPÉRIENCE PRÉCÉDENTE. — L'expérience acquise pendant les années

(1) De l'Atlas projeté, deux spécimens seulement ont été publiés : l'un, sur le développement de *c* et *g* initiaux devant *a*, sur une carte à échelle réduite, comme annexe au *Rapport* de 1900 de la rédaction du Glossaire, et l'autre avec les résultats de *cl* initial, sur une carte au 1 : 400.000 (cf. *Tableaux*, p. V et *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, t. XIII, 1914, pp. 26-27).




L'original est en couleurs (cf. p. 256 de mon étude).

1899 à 1903, lors de la première enquête conduite en 400 communes, a permis aux auteurs de rédiger une liste de questions exempte d'un bon nombre de défauts trop fréquents. Ce fait est reconnu par les auteurs eux-mêmes : « la liste employée par nos relevés de contrôle n'est en somme qu'une édition corrigée et augmentée de celle dont nous avions éprouvé la valeur » (p. VI).

BUT DU QUESTIONNAIRE DES TABLEAUX PHONÉTIQUES. — Ce questionnaire devait satisfaire en premier lieu *deux exigences* : 1° contenir le plus grand nombre possible de mots qui réflètent la phonétique descriptive et historique des patois romands ; 2° les mots devaient être employés et connus dans tout le territoire soumis à l'examen. « Il fallait non seulement tenir compte des problèmes dont la science s'est occupée..., mais il fallait songer aussi à des détails... qui pouvaient être appelés à jouer un rôle dans des discussions futures » (p. VI).

MOTS USUELS, RÉPANDUS PARTOUT. — Pour la réalisation d'une *image phonétique* des patois d'une région, il fallait choisir des *mots usuels, répandus et employés partout.* Vu l'hétérogénéité du domaine romand, cette condition ne pouvait pas être remplie par certains mots du questionnaire. On ne pouvait pas cependant se contenter d'un nombre réduit de mots, si l'on voulait donner un jugement valable sur l'évolution d'un phonème latin. Afin de combler cette lacune, les auteurs n'ont pas hésité à adopter dans le questionnaire quelques mots *du français régional* comme *chable* « couloir pour dévaler les bois », *encoubler* « s'embarrasser dans », etc. puisque ces provincialismes étaient employés un peu partout dans le pays (p. VII).

MOTS MIGRATEURS. — Un bon nombre de mots, considérés comme appartenant au cru, s'étaient révélés comme des nouveaux venus, et de ce fait ils ne peuvent être considérés comme témoins de la tradition directe. Ces mots ont pourtant une valeur démonstrative parce qu'ils se sont fidèlement assimilés au fond héridітaire et ont subi les mêmes changements phonétiques que les mots de la tradition directe. Le mot *vigne,* par exemple, est un *mot intrus* dans une région qui n'a pas de vignoble, mais, vu qu'il est entré de bonne heure dans le vocabulaire et a épousé l'évolution phonétique des autres mots semblables, il peut être utilisé, avec précaution, bien que sa base d'information soit peu solide (p. VI).

MANQUE D'UNITÉ LEXICALE. — Les parlers romands de la Suisse se caractérisent par une extrême variété lexicologique. Il y a des patois qui n'emploient pas des mots très ordinaires, comme *fille, enfant, fromage,* et Gauchat mentionne le fait intéressant que sur vingt et un noms d'ani-

maux demandés, douze seulement sont représentés dans tout le domaine par un terme unique (p. VII et note 1).

Les demandes indirectes seules peuvent éviter, à mon avis, cette difficulté ; mais un questionnaire phonétique ne peut pas les employer, car il s'expose à la réduction du nombre des mots choisis pour les diverses évolutions phonétiques.

Les auteurs des Tableaux ont laissé toutefois dans leur questionnaire des mots qui montrent la variété lexicologique, de même que le renouvellement du lexique (le mot *la lune*, par exemple, est remplacé par *la belle* dans une localité du Jura bernois) (p. VII).

La morphologie du questionnaire. — Bien que les auteurs se soient occupés en premier lieu de problèmes phonétiques, le questionnaire contient toutefois un bon nombre de mots au pluriel, les formes féminines de presque tous les adjectifs et participes, un bon nombre de pronoms et une quantité de formes verbales (p. VII).

Les phrases. — Gauchat, Jeanjaquet et Tappolet se sont rendu compte du défaut que présentent les réponses obtenues par la traduction en patois des mots du questionnaire. Pour y remédier, ils ont recouru aux *petites phrases simples*, où l'on avait placé les mots demandés. Ces phrases suivaient, autant que possible, un *ordre d'idées naturel* et donnaient à l'interrogatoire « un petit air de conversation » (un exemple : *je vais au marché chercher une pelle, une faux*, etc. ; *il a mal au pied, au genou*, etc.). Gauchat, à ce sujet, écrit : « Cette réunion en phrases a occasionné la répétition d'une quantité de mots grammaticaux, articles, auxiliaires, qu'il est intéressant de comparer en détail, parce qu'on y découvrira une richesse de nuances inattendue » (p. VII).

La valeur des phrases. — Selon Gauchat, « la phrase seule fixe exactement le sens des mots ; elle règle surtout, ce qui est de la dernière importance pour notre genre de travail, les conditions d'accentuation... L'accent se déplace facilement dans nos patois, mais cela dépend des éléments dont le mot est entouré. Isolément, il n'a une valeur documentaire que pour le lexique ou la morphologie ; les sons n'acquièrent toute leur vitalité que dans la phrase... La phrase détermine enfin la fonction grammaticale » (p. VII).

Les inconvénients des phrases. — Avec son puissant esprit d'observation, Gauchat reconnaît aussi les inconvénients des phrases : « L'enquêteur ne peut pas porter son attention simultanément sur toutes les parties de la réponse, il doit demander au sujet de la répéter. Or, la deuxième ou la troisième énonciation n'est plus identique à la première. La phrase perd son caractère d'instantané. Il y a là une des principales

raisons des divergences entre les deux observateurs, qui n'ont pas toujours pu marcher de pair dans la notation des diverses sections de la phrase et, parmi plusieurs auditions successives, n'ont pas enregistré la même. L'articulation d'un mot isolé est aussi plus soignée que s'il appartient à un groupement par phrases » (p. VII)

Ces justes observations sont pleinement confirmées par mes enquêtes en Roumanie, à l'occasion des quelque trois cents phrases de mon questionnaire, traduites en patois par les informateurs de plus de 300 communes.

Demandes faites plusieurs fois. — Le questionnaire des *Tableaux* contient aussi des questions posées *plusieurs fois* aux informateurs : la forme *il fait* a été demandée trois fois et le participe *fait* quatre fois. Gauchat se contente de faire cette constatation : « Les différences qu'on y notera, constatées par un double témoignage, ne manqueront pas de faire réfléchir ceux qui croient encore à la régularité absolue de l'évolution linguistique » (p. VII).

Élasticité du questionnaire. — Vu le but poursuivi par les auteurs, le questionnaire avait une certaine « élasticité » ; ils pouvaient adjoindre des mots supplémentaires, variant de lieu en lieu, suivant les besoins scientifiques. Les réponses obtenues sont publiées à la suite des *Tableaux* (pp. 169-176).

Durée de l'enquête. — Les relevés ont été faits pendant les années 1904-1907 (p. V).

Pas de concordance avec le questionnaire de l'ALF. — En 1904, date du commencement de cette enquête, une partie seulement de l'*Atlas linguistique de la France* était publiée, et les auteurs des *Tableaux* n'ont pas cherché à faire concorder leur questionnaire avec celui de l'ALF, car le leur était fondé sur d'autres principes (p. VI).

Un questionnaire est toujours susceptible de retouches. — En 1925, Gauchat s'exprime à ce sujet en ces termes : « Si nous avions à refaire aujourd'hui notre questionnaire, qui date du commencement de ce siècle, nous aurions d'importantes retouches à y faire — nous introduirions surtout un plus grand nombre de suffixes — sans toutefois atteindre la perfection » (p. VI). Cette affirmation est valable, je crois, pour tous les questionnaires linguistiques.

### b) Enquêteurs.

Les auteurs se sont décidés à introduire dans cette enquête un *nouveau principe*, qu'ils appliquent pour la *première fois* : *relevés exécutés simul-*

*tanément par deux personnes, ayant la même préparation scientifique,* dont *toute discussion durant la séance était écartée* (p. XI). Par ce procédé on voulait non seulement contrôler l'enquête faite précédemment en vue de l'Atlas, mais aussi, et surtout, obtenir des matériaux linguistiques offrant des *garanties spéciales d'exactitude.*

Un seul enquêteur contrôlé. — Jules Jeanjaquet a fait l'enquête *partout* et ce sont seulement *ses notations qui forment le texte des Tableaux.* Afin de diminuer les chances d'erreur d'un interrogatoire confié à un seul enquêteur bien expérimenté en ce genre de travail, il fut décidé que l'un des deux autres rédacteurs du *Glossaire* (Gauchat ou Tappolet) transcrirait, en même temps et indépendamment de l'enquêteur principal, tous les mots et toutes les phrases prononcés par les sujets. Les notations du second observateur, lorsqu'elles diffèrent, figurent au bas de la page.

Jusqu'à la page 49 des *Tableaux* sont reproduites les divergences *les plus minimes* entre les deux notations phonétiques ; à partir de la page 50, les auteurs ont décidé de reproduire seulement les divergences qui « dépassent une certaine mesure ». Sur ces doubles données, Gauchat affirme : « Il va de soi que le texte et les notations divergentes constituent deux leçons de valeur égale, qui se complètent et se contrôlent mutuellement et qu'il faut utiliser ensemble » (p. V).

Par ce procédé les auteurs des *Tableaux* ont donné à la linguistique *une contribution de la plus haute importance scientifique* : deux enquêteurs ayant la même préparation scientifique et la même expérience dans les enquêtes dialectales, présentent, dans la perception et dans la notation des sons prononcés par les mêmes informateurs, de *remarquables différences.* C'est le « filtre » individuel et spécifique de chaque enquêteur qui intervient et influence la perception des sons prononcés par les sujets.

Puisque l'on préconise souvent les enquêtes faites par *plusieurs enquêteurs*, je crois nécessaire de suivre de très près les importantes constatations faites à ce sujet, au risque même d'allonger mon exposé.

### c) Divergences entre les notations de deux enquêteurs.

L. Gauchat consacre à ce problème le quatrième chapitre des *Tableaux* (*Les divergences*, pp. X à XVIII), en y mettant comme épigraphe ces mots : « C'est l'esprit qui voit et entend. Tout le reste est sourd et aveugle (Épicharme) ». Il compare les divergences des notations phonétiques de deux linguistes avec les différences qu'on rencontre entre deux tableaux faits par deux peintres d'après le même modèle, et ajoute la remarque suivante : « les deux peintres diffèrent en ceci des deux linguistes qu'ils veulent y mettre du leur, tandis que les derniers prétendent faire abstraction d'eux-mêmes et atteindre la vérité pure. Et pourtant

entre les deux groupes de travailleurs, la différence n'est que quantitative » (p. X).

Afin de mieux faire saisir la *complexité de ce problème*, je crois utile de grouper en trois paragraphes les importantes remarques de L. Gauchat, présentées par lui d'une manière un peu différente (1° divergences plutôt apparentes que réelles ; 2° divergences inhérentes aux systèmes phoniques de nos patois ; 3° divergences qui ont leur origine dans la psychologie des observateurs, p. XII).

### 1. Divergences attribuables à l'enquêteur.

L'oreille de deux explorateurs n'est pas identique. — C'est l'abbé Rousselot, dans ses *Principes de phonétique expérimentale*, qui a fait la plus juste critique de l'oreille : « dans les cas où elle suffit (et ils sont nombreux), nul moyen d'expérimentation n'est aussi rapide ni aussi commode » (p. 35), « mais elle n'entend pas tout, et nous ne pouvons pas assigner une valeur à tout ce qu'elle entend » (p. 44). Gauchat souligne le *processus psychologique* d'interprétation qui s'accomplit dans le cerveau de deux observateurs depuis la perception des sons prononcés par les informateurs jusqu'à leur transcription à l'aide d'un certain nombre de signes conventionnels (p. XVI). La transcription ne se réalise pas mécaniquement et l'esprit différent des observateurs ne tarde pas à se refléter dans la manière d'interpréter les sons entendus, en les transcrivant par des signes divers de la liste fixée d'avance.

Manque d'unité de notation phonétique entre les personnes ayant la même préparation scientifique. — L'expérience faite par les trois dialectologues suisses prouve, d'une *manière irréfutable*, l'existence d'un *grand nombre d'importantes divergences de notation entre les observateurs* du parler d'un même individu, bien que tous les trois soient enfants du pays, sortis de la même école linguistique, tous les trois élèves de H. Morf, munis du même système de transcription phonétique, possédant, en outre, tous les trois, une expérience de *plusieurs années* dans les enquêtes sur place. « L'astérisque placé après les mots de nos *Tableaux* indique une différence d'audition », — nous dit Gauchat (p. X) — quoique les enquêteurs aient observé à deux, *simultanément*, le parler du même sujet, choisi avec toutes les précautions requises pour ces recherches.

*L'extrême fréquence de l'astérisque dans les Tableaux* peut, croyons-nous, facilement convaincre les partisans d'une enquête à plusieurs observateurs pour une région, qu'il n'y a pas d'accord de notation entre les personnes ayant la même préparation scientifique, et qu'il y aurait un *grand risque* à utiliser des matériaux linguistiques présentant des divergences phonétiques irréelles.

MANIÈRE DIFFÉRENTE D'INTERPRÉTER LE SYSTÈME DE TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — Les signes d'un système de transcription correspondent ordinairement à une série de sons qu'on suppose rencontrer dans le parler de différentes communes. Lorsqu'on arrive à les employer sur place même, des différences personnelles d'application et d'interprétation surgissent entre deux ou plusieurs observateurs. L'un des deux enquêteurs complète à sa manière par « un coup de pinceau » la notation faite par son collègue. Il s'agit, en ce cas, d'une précision plus ou moins grande dans la notation de petites nuances (p. XIII).

DIVERGENCES DÉTERMINÉES PAR DES CONFUSIONS GRAPHIQUES. — Gauchat trouve des divergences de notation dues à des confusions graphiques. En effet, les dialectologues suisses, placés entre la science romane et la science germanique, se sont familiarisés avec plusieurs systèmes de transcription phonétique : celui de Böhmer, celui de Passy ou celui de Gilliéron-Rousselot et même, à l'occasion, celui d'Ascoli et, enfin, celui, simplifié, du *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Quoi d'étonnant, dès lors, — nous dit Gauchat — si les observateurs sont arrivés à employer un signe pour un autre ? (p. XIII). L'effet d'une habitude prise antérieurement se manifeste dans toutes les notations.

Pour ma part, je me rappelle fort bien combien il m'était difficile de me déshabituer du système international de transcription, pratiqué dans les premiers sondages préparatoires, et de le remplacer par le présent système de l'Atlas linguistique roumain.

LA LANGUE PARLÉE DURANT L'ENFANCE INFLUENCE LES NOTATIONS. — De la comparaison des divergences de notation, Gauchat fait ressortir un fait très important au point de vue linguistique : les transcriptions phonétiques de Gauchat et Tappolet diffèrent souvent de celles de Jeanjaquet sur *les mêmes points*. Pour expliquer ces divergences, Gauchat nous informe que lui et Tappolet ont toujours habité la Suisse allemande, ont fait leurs classes en allemand, ont parlé plus souvent le dialecte suisse allemand que le français ; ils sont *plus ou moins alémanisés* (p. XV). De son côté, *Jeanjaquet est Suisse romand pur* et n'a passé que treize ans hors de son milieu français.

Au dire de Gauchat, son oreille plus ou moins « alémanisée », ainsi que celle de Tappolet, se manifeste surtout dans les transcriptions suivantes :

1° Dans la notation des voyelles ouvertes (*i*, *u*) très courantes dans les langues germaniques, où l'ouverture sert souvent, dans les patois alémaniques, à distinguer certains mots : *tūr* « cher » (all. *teuer*), mais *tụ̄r* « desséché » (all. *dürr*), etc. (p. XVI). « Non seulement Gauchat et Tappolet ont dû apprendre, étant enfants, à distinguer ces sons, mais

ils ont dû, pendant de longues années où ils ont enseigné le français dans des écoles moyennes de la Suisse allemande, combattre ces variétés ouvertes, toutes les fois que leurs élèves les introduisaient, par substitution, dans leur prononciation française... L'Allemand, qui prononce des voyelles ouvertes dans des syllabes fermées, a la tendance à énoncer *vite* comme *Schritte, toute* comme *Schutt*, etc. » (p. XVI). — De son côté Jeanjaquet *note rarement les mêmes voyelles comme ouvertes* ; le français connaît bien ces voyelles comme relâchées (*midi*, etc.), mais non comme ouvertes (p. XVI).

2° Dans la notation de *n*, *nasale vélaire* (all. *eng*), son très fréquent en allemand suisse. — En ce cas, Jeanjaquet, sous l'influence du français, était disposé à entendre une *voyelle nasale* (p. XVI).

3° Dans les analyses délicates de la *quantité* ou des *diphtongues*, Gauchat et Tappolet, toujours sous l'influence de l'allemand, ont l'habitude *de noter longues les voyelles fermées*, surtout en fin de mot, tandis que Jeanjaquet transcrit généralement les voyelles sans indications de quantité (p. XVI). Gauchat croit à la probabilité d'une influence allemande de sa part et de la part de Tappolet, car on rencontre une attitude pareille de la part de Jakob Zimmerli (dans *Die deutsch-franzōsische Sprachgrenze in der Schweiz*, 1891-1899), Franz Fankhauser (*Das Patois von Val d'Illiez, Unterwallis*, 1911) et Karl Jaberg, qui ont également une tendance à allonger les voyelles fermées, tandis que L. de Lavallaz (dans *Essai sur le patois d'Hérémence, Valais*, 1899-1935), exempt de l'influence allemande, ne présente pas cette tendance (p. XVII).

4° Une grande différence dans la *perception des diphtongues*. « Les organes — nous dit Gauchat — parcourent toute une série de positions dont nous avons la coutume de retenir uniquement les points de départ et d'arrivée, ce qui est au fond inexact. Mais la langue a quitté sa première position avant que nous l'ayons précisée, et a terminé son mouvement, alors que nous nous efforçons encore d'en fixer le début. Ces points extrêmes sont d'ailleurs loin d'être toujours les mêmes, et en faisant répéter le mot ce n'est déjà plus la même chose. Il n'y a rien de plus mobile dans une langue qu'une diphtongue. De là la grande variété de nos impressions » (p. XIV). Jeanjaquet « note souvent en petit la première et en grand la seconde composante de la diphtongue, tandis que les deux autres enquêteurs font généralement le contraire... On pourrait croire que l'un perçoit une diphtongue croissante, où l'autre a reconnu une diphtongue décroissante. Mais ce serait une interprétation erronée. Jeanjaquet, qui note ordinairement des diphtongues décroissantes comme ses collègues, veut simplement indiquer par là que le premier son lui a paru plus bref, moins perceptible que l'autre » (p. XIV). Gauchat est enclin à expliquer cette différence si curieuse de perception

des diphtongues par le fait que le français ne connaît que des diphtongues croissantes et l'allemand que des diphtongues décroissantes (p. XVII).

5° Dans la notation de l'*accent tonique*, Gauchat et Tappolet, comme maîtres de français, ayant à lutter contre la tendance de leurs élèves à placer l'accent tonique à l'allemande, sur la première syllabe, notent cet accent avec plus de régularité que leur collègue Jeanjaquet.

L'influence exercée par un patois étudié auparavant. — Les rédacteurs des *Tableaux* constatent une influence sur les habitudes de notation déterminée par les études faites auparavant sur les parlers des autres régions de la Suisse romande. Au commencement des travaux sur les patois romands chacun d'eux avait reçu en partage deux cantons, où, après une longue durée d'observations et de notations, il était arrivé à noter les parlers avec une assurance particulière. Dès qu'ils commencèrent à faire des enquêtes dans d'autres cantons (à partir de 1905), où ils n'avaient pas travaillé d'abord, des divergences d'audition apparurent dans leur transcription, parce qu'ils croyaient entendre des sons rencontrés lors d'enquêtes précédentes. Gauchat reconnaît dans de telles notations un brin de couleur appartenant aux patois étudiés auparavant (p. XIII).

L'affirmation de Gilliéron — et avec lui, de presque tous les dialectologues —, qu'un enquêteur n'entend pas ce qu'on prononce en réalité, mais bien ce qu'il croit entendre, est pleinement confirmée par les observations de Gauchat.

Moins de signes, plus de chance de s'entendre. — Gauchat fait la remarque suivante : « L'accord des enquêteurs dépend aussi du système de transcription. Moins il y a de signes, plus il y a de chances de s'entendre. Voilà pourquoi l'accord est plus complet pour les consonnes notées plus grossièrement que les voyelles... Notre transcription, peut-être trop nuancée, a produit beaucoup de variantes » (p. XI). Cette constatation a été faite par plusieurs dialectologues.

Excès de zèle dans la notation. — Gauchat se demande s'il n'y a pas des différences de notation dues parfois à un excès de zèle, car le soucis d'exactitude détermine souvent des transcriptions excessivement compliquées. Après avoir rappelé les paroles de Charles Bruneau sur une graphie trop scrupuleuse (« Il serait aussi ridicule de vouloir noter certaines nuances que de déterminer en mètres ou en centimètres la distance de Sirius à la Terre », dans les *Patois d'Ardenne*, p. 31), il affirme « avoir observé en général une juste mesure » (p. XII).

Différence de temps entre les observateurs. — L'enquêteur qui pose les questions n'arrive pas aussi facilement que l'autre à noter

la première diction du sujet. L'un, étant plus familiarisé avec le patois, est en mesure de transcrire plus vite la réponse, tandis que l'autre doit faire un plus grand effort pour mieux saisir les détails en partie inconnus (p. XV).

L'HOMME N'EST PAS UNE MACHINE. — On découvre dans les *Tableaux* des cas où les enquêteurs n'ont pas repris à fond l'examen des sons difficiles chaque fois qu'ils se présentaient. J. Jeanjaquet est celui des trois qui s'efforce le plus de rendre l'impression immédiate, montrant, par suite, le maximum de variété dans la notation. « S'il n'entend pas — nous dit Gauchat — une voyelle finale que nous avons l'habitude de voir apparaître, il la supprime » (p. XII). Bien que les trois enquêteurs aient cherché de leur mieux à s'affranchir d'idées préconçues et à fonctionner comme une machine, ils n'arrivaient cependant pas toujours au même résultat.

L'ENQUÊTEUR N'EST PAS LE MÊME AU COMMENCEMENT DE L'ENQUÊTE QU'À LA FIN. — Gauchat remarque que le nombre des divergences entre les notations de deux enquêteurs *va en diminuant du début à la fin des relevés*, pour la bonne raison que les deux observateurs s'étaient de plus en plus habitués au système phonique de la localité (p. XI).

Ce qui est vrai pour deux observateurs qui travaillent simultanément est valable aussi pour un seul enquêteur. De mon côté je peux affirmer qu'au commencement de mes relevés définitifs, j'ai dû vaincre plusieurs difficultés : chercher avec patience un bon sujet ; gagner sa confiance ; avoir l'attention toujours en éveil pour mieux saisir les sons ; rester attablé des heures entières ; sourire en face des plus énormes difficultés ; poursuivre le travail sans relâche, etc., etc. Après les premiers mois, ou après une année de travail, rien ne pouvait plus ébranler ma décision d'aller jusqu'au bout. De jour en jour, la notation m'apparaissait plus facile.

2. Divergences attribuables aux informateurs.

Il est hors de doute qu'une bonne partie des divergences doit être attribuée aux sujets parlants.

FLUCTUATIONS DANS L'ÂME DU SUJET. — Gauchat reconnaît justement que l'individu ne fait pas attention à tous les détails de sa prononciation, et que le *mot invariable est une simple abstraction*, comme le disait très bien Ch. Bruneau (*Patois d'Ardenne*, p. 34) : « le langage n'est fait en somme que d'à peu près », ou Ch. Bally (*Traité de stylistique française*, I, p. 158) « nous sentons bien plus que nous ne comprenons » (p. XV).

Le débit du sujet est plus hésitant au commencement que pendant ou vers la fin de l'enquête, où il gagne plus de stabilité.

Il m'est arrivé souvent qu'une mauvaise nouvelle (la maladie d'un enfant ; un mouton écrasé par une herse, etc.) tourmentait de telle manière mon informateur que son attention n'était plus concentrée sur mes demandes et que ses réponses devenaient moins exactes, de même que la prononciation. Que faut-il dire des sujets qui, à mon insu, se mettaient du tabac dans la bouche ! Les cigarettes que je leur offrais ne leur plaisaient pas, car, disaient-ils, elles « brûlent les lèvres ».

Le premier jet est généralement le plus naturel. — La première réponse, lorsque le patois est encore vivace, représente, généralement, la réalité (p. XV). Il est assez difficile cependant de se contenter de la première réponse, quand le sujet n'a pas bien compris la demande, ou si celle-ci est erronée. Gauchat nous dit : « Que, d'autre part, un interrogateur puisse toujours noter la première diction, sans faire répéter et sans corriger sa première transcription, c'est ce que nous ne réussissons pas à croire, après tous les relevés que nous avons faits. Il faut aussi laisser à l'observateur le temps d'analyser ce qu'il entend » (p. XI).

La répétition des réponses amène des changements. — L'expérience montre qu'il faut pratiquer la répétition des réponses. Gauchat s'exprime à ce sujet en ces termes : « Il y a un sans-gêne, quelque chose de fondu qui se perd en faisant répéter la phrase. L'imagination, d'abord frappée par le contenu, est remplacée par la réflexion. D'affective, la diction devient intellectuelle. La prononciation se raidit, le sujet devient professeur de patois ; le débit est plus reposé, avec mise en relief des éléments dont on soupçonne que l'observateur tient surtout compte. Des sons s'amuïssant reprennent vie. Des idées de correction, de « beau patois » s'en mêlent. Tout cela fait varier énormément la physionomie de la parole » (p. XV).

Les auteurs des *Tableaux* ont dû souvent faire répéter les réponses, et, par suite, transcrire « différentes leçons »; où les conditions étaient changées, le sujet lui-même avait modifié arbitrairement l'économie quantitative du mot (en appuyant sur une finale atone, celle-ci devient plus longue). « La répétition de la phrase peut causer des déplacements, notamment renforcer la tendance à reculer l'accent affectivement ou, en vue de prononcer clairement, vers le commencement du mot » (p. XV). Il est assez probable qu'une bonne partie des divergences ou des contradictions entre les deux notations s'expliquent de cette façon.

Lutte sourde entre deux langues. — Les auteurs des *Tableaux* ont observé durant les relevés une lutte sans merci entre le français et le patois. Beaucoup de sujets commençaient par franciser un peu

leur prononciation, compliquant ainsi la tâche du philologue qui cherche au début à fixer les traits caractéristiques du parler à étudier (p. XV). On rencontre la même situation dans les autres langues romanes, car partout les patois sont en guerre avec les langues littéraires (ou les langues communes).

UNE FIXATION DE LA PRONONCIATION DURANT L'INTERROGATOIRE. — Gauchat affirme qu'il y a eu aussi de la part du sujet une certaine fixation de la prononciation durant l'interrogatoire ; les réponses, moins patoises au commencement, le devenaient davantage vers la fin. Cette situation est plus évidente dans les pays où le paysan est timide en face d'un « Monsieur de la ville » qui vient s'intéresser « à une chose de rien » : sa manière de parler.

3. Divergences attribuables aux patois.

Gauchat considère qu'un bon nombre de divergences doivent être attribuées aux conditions phonétiques des patois et à leur degré de vitalité (p. XI).

PATOIS STABLES. — Les relevés faits pour les patois stables offrent peu de variantes, et les notations montrent une identité relative ; c'est le cas des parlers du canton de Neuchâtel, où les manuscrits des deux enquêteurs pourraient presque être échangés (pour les relevés de la commune 50, *Côte-aux-Fées*) (p. XI).

J'ai rencontré personnellement des patois stables surtout dans les communes d'ancienne date, qui ne reçoivent pas d'immigrés par mariage ou par les travaux champêtres.

PATOIS DE TRANSITION. — Dans le canton de Vaud, le patois des communes *Le Sentier* (nº 5) et *Charnex* (nº 13) ayant beaucoup de diphtongues et de sons particuliers, les notations des deux enquêteurs sont tellement divergentes que l'on a presque l'impression qu'ils ont travaillé avec des *sujets différents* (p. XI). Les patois de transition du sud du Jura bernois, avec leurs nombreuses diphtongues, occasionnent, eux aussi, de fortes contradictions de notation (p. XI).

J'ai constaté de pareils patois aux limites des *isoglosses*, où se rencontrent deux parlers, et où le système phonétique présente une instabilité. On a l'impression d'entendre tantôt un son tantôt un autre plus ou moins rapproché. C'est ici que la notation devient un vrai « supplice » pour le plus expérimenté des enquêteurs.

PATOIS REBELLES À LA TRANSCRIPTION. — Je nommerais ainsi les patois valaisans où Gauchat reconnaît un vocalisme très flottant, abondant en

nuances mixtes, avec des consonnes instables et souvent bizarres et d'une variété surprenante. Les notations ici *foisonnent*, selon les auteurs, en variantes de transcription. J. Jeanjaquet seul jouissait de l'avantage d'avoir fait plusieurs séjours en différents endroits du canton et d'avoir pu se familiariser auparavant avec ses patois (p. XI). Gauchat fait, à cette occasion, une constatation qui mérite d'être signalée : « On ne reconnaît bien un son que lorsqu'on sait l'articuler soi-même. Il faut l'avoir entendu produire par plusieurs sujets d'âge et de sexe différents. Peu à peu l'analyse devient plus pénétrante. Certains phénomènes ne se dévoilent, tout à coup, qu'après une assez longue période de tâtonnements » (p. XI).

Combien d'exercices n'ai-je pas dû faire moi-même pour arriver à bien prononcer les sons vélaires des parlers roumains de l'Albanie ou de la Grèce !

Patois mourants. — C'est le cas des parlers du canton de Vaud, par exemple, où le patois n'est qu'une réminiscence et où les sujets ont de la peine à trouver certains mots, et où les réponses renferment peut-être des formes douteuses ou erronées ; la prononciation elle-même est fortement influencée par le français. Le patois ne vit plus que dans les endroits situés en dehors des grandes voies de communication, employé par un petit nombre de personnes âgées (p. 160). Ces patois peuvent être comparés avec le parler d'un individu qui cesse de pratiquer le langage des aïeux après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans une ville, loin de son lieu d'origine.

Patois étudiés à quelques années de distance. — Lorsque Gauchat constate qu'il lui est arrivé « de saisir différemment la prononciation des mêmes patois, à quelques années de distance, parfois en utilisant les mêmes témoins » (p. X), je crois qu'il donne la meilleure réponse à ceux qui critiquent, après une cinquantaine d'années, les notations d'Edmont pour l'Atlas linguistique de la France.

### 4. Remède aux divergences ?

Les partisans des enquêtes à plusieurs observateurs soutiennent qu'on doit niveler et réduire au minimum les divergences de transcription phonétique, par un commun et persévérant travail sur place de tous les enquêteurs d'une région. Nous leur proposons comme *mémento* les observations suivantes de Gauchat : « Il eût été facile de réduire sensiblement le nombre de nos divergences, en choisissant une transcription moins délicate et en délibérant ensemble sur la nature des sons, à mesure qu'ils se présentaient. Mais cette unité aurait été toute conventionnelle et artificielle... Je crois... que la science, devenue toute

biologique après être restée trop longtemps systématique, n'a aucun intérêt à de pareils nivellements ou aplanissements des difficultés. Elle a tout avantage à ce que les problèmes se posent avec une parfaite netteté et dans toute leur complexité. Représenter les phénomènes de la nature tels qu'ils s'offrent à un esprit sincère et libre de conventions, est aujourd'hui la seule tâche digne d'une science bien comprise » (p. XVIII).

#### d) Choix des localités.

Les auteurs ont choisi pour les six cantons romands de la Suisse *62 points*, dont les parlers étaient considérés comme des *patois types*.

Sur l'aspect du patois de *chaque canton*, ils nous donnent une vue d'ensemble très instructive. Voici la description du patois du canton de Genève : « Le patois est en voie de disparition rapide. Éteint à Genève, dans le voisinage de la ville et sur la rive droite du lac, il a mieux résisté dans les communes rurales, surtout dans les territoires catholiques annexés au canton par les traités de 1815 et 1816. Les rapports faciles et suivis avec la campagne savoyarde ont contribué au maintien de l'ancien idiome commun, mieux conservé au delà de la frontière. Mais partout les jeunes générations l'ont abandonné et il n'est plus pratiqué que par quelques personnes âgées » (p. 164).

Sur les communes explorées, les informations données sont d'une réelle utilité. Le point 53 : *Le Cerneux-Péquignot*, district du Locle, commune de 336 habitants (village 114), à la frontière française, à 2,5 km. à l'ouest de la Chaux-du-Milieu (n° 52). Le territoire de cette commune ne fait partie du canton de Neuchâtel que depuis 1815, à la suite de la rectification de frontière stipulée par le traité de Paris. Patois franc-comtois » (p. 167). A notre grand regret, nous devons renoncer à donner un exemple pour la description phonétique du patois que les auteurs donnent pour chaque village étudié (une reproduction aurait réclamé des caractères spéciaux pour rendre les sons dont ils parlent).

#### e) Choix des informateurs.

Pour les 62 patois types, les sujets ont été choisis avec la plus grande précaution. Les informations les plus amples sont données, après les détails sur les localités. Voici un exemple sur le point 43 : « *Murist*, district de la Broye, commune de 281 habitants (village 259) dans l'enclave d'Estavayer, sur les hauteurs voisines de la frontière vaudoise. Patois broyard de la région d'Estavayer. Sujet : M<sup>me</sup> *Justine Bise*, 74 ans, née à Montborget, village voisin qui fait partie de la même paroisse et a le même patois ; M<sup>lle</sup> *Rosine Bise*, 35 ans, a assisté à l'interrogatoire et indiqué les divergences de prononciation » (p. 165).

Les auteurs nous font remarquer qu'ils se sont adressés de préférence à des personnes déjà familiarisées avec leurs procédes, afin de diminuer l'embarras qu'éprouve un sujet devant un inconnu (p. VII, note 3).

#### f) Transcription phonétique.

Le chapitre concernant la *graphie* est lui aussi de la même richesse en remarques d'ordre linguistique et technique (pp. VII-X). Retenons-en les traits les plus importants :

Système de transcription éclectique. — Les auteurs ont combiné les notations de P. Passy, J. Gilliéron et E. Böhmer en un système approprié à leurs besoins, composé de signes courants, apte à représenter de nombreuses nuances voisines et à permettre une écriture rapide (pp. VII-VIII).

Changement de système lors de la publication des résultats. — La publication, en 1910, de l'*Atlas linguistique de la France* fut un fait d'une telle importance scientifique que les auteurs décidèrent d'en adopter la graphie, actuellement en usage dans presque tous les travaux français sur les patois, sans rien y changer. Pour combler quelques lacunes du système de transcription Gilliéron - abbé Rousselot, ils ont ajouté un certain nombre de signes (p. VIII).

Aucune retouche au manuscrit original. — Les notations de l'accent et de la quantité montrent peu d'uniformité. Le nivellement aurait été facile à faire, mais les auteurs, à ce sujet aussi, se sont abstenus de toute retouche au manuscrit original ; ils voulaient le transcrire dans « toute son irrégularité » (p. VIII).

Notations impossibles à rendre en typographie. — Les notations originales des auteurs des *Tableaux* trahissaient, par toutes sortes de signes superposés, leurs hésitations à rendre le plus exactement possible les prononciations des sujets. Ils furent forcés de renoncer à ces caractères impossibles à rendre en typographie. Tout en simplifiant la graphie originale très nuancée, ils ont cherché à présenter une transcription plus précise que celle de l'Atlas linguistique de la France, en faisant fondre *une trentaine* de signes, dont ils ne croyaient pas pouvoir se passer. Grâce à ce procédé, la forme originale du manuscrit a trouvé une juste représentation.

Les nuances de notation trop fines ne sont pas rendues. — En typographie il est impossible de rendre tous les signes employés par les enquêteurs sur place (surtout les signes superposés, qu'on emploie lorsqu'on ne peut pas bien déterminer le caractère d'un son). Les auteurs

ont été ainsi contraints d'éliminer un bon nombre de divergences des observateurs dans l'appréciation de distinctions très subtiles (p. IX). Les plus récents Atlas pratiquent aujourd'hui l'écriture des cartes à la main, afin de reproduire toutes les hésitations de notation de l'observateur obligé d'enregistrer la richesse insoupçonnée des parlers paysans.

TOUTE TRANSCRIPTION EST UN FAIBLE REFLET DU LANGAGE VIVANT. — Gauchat remarque que la transcription la plus minutieuse n'est qu'un faible reflet du langage vivant, dont elle néglige la mélodie, son élément le plus caractéristique. Cette lacune est comblée aujourd'hui par des enregistrements sur disques ; les *Archives phonographiques de Zurich* possèdent déjà un bon nombre de disques excellents, capables de donner une idée très exacte des patois romands de la Suisse. « Mais le disque, dit Gauchat, ne remplace pas le livre. Le temps est encore éloigné où tout dialectologue possèdera son gramophone et trouvera facilement au milieu d'une pile de disques la forme, le mot dont il aura justement besoin. Et, malheureusement, l'état de nos patois dans de vastes contrées de la Suisse romande ne se prête plus à une méthode dont les derniers perfectionnements sont arrivés trop tard » (p. X).

APPAREILS DE PHONÉTIQUE. — Ni le temps, ni les moyens limités dont disposaient les auteurs des *Tableaux* n'ont permis l'emploi des appareils de phonétique expérimentale, et toutes les grandes enquêtes des derniers temps ont dû renoncer à ce moyen d'observation (p. IX).

#### g) Publication des matériaux.

D'après ce qui précède, on voit que les auteurs des *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* ont mis à la disposition des études sur la langue française au-delà des frontières de la France un instrument de travail d'une exactitude très difficile à surpasser et à la linguistique romane un modèle digne de leur haute compétence scientifique.

## IV. LES ARCHIVES PHONOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ DE ZURICH

Le *Rapport annuel du Glossaire des patois de la Suisse romande* de 1913 (pp. 2 ss.) annonçait la création, en 1909, à l'Université de Zurich, des *Archives phonographiques suisses*, en rapport avec le *Phonogramm-Archiv* de Vienne, par le germaniste ALBERT BACHMANN, rédacteur en chef de l'*Idiotikon suisse* (*Wörterbuch der schweizerdeutschen Sprache*) et par LOUIS GAUCHAT. Les rédacteurs du *Glossaire* avaient à leur disposition, en 1909, des appareils perfectionnés construits exclusivement pour les recherches dialectales. Les disques de ces appareils pouvaient être

transformés, par la galvanoplastie, en plaques durables, de sorte que les exemplaires étaient susceptibles d'être renouvelés à volonté. En 1911 se constitue une *Commission*, présidée par Bachmann avec la participation du directeur du *Dicziunari rumantsch grischun* (Dictionnaire des Grisons, voir p. 626), ROBERT VON PLANTA. Elle prend une forme officielle en 1913, avec le Dr OTTO GRÖGER, rédacteur à l'*Idiotikon*, comme spécialiste au point de vue technique.

Après la mort de Bachmann, en 1934, la présidence et l'administration des *Archives* passe au professeur de langue anglaise de l'Université de Zurich, EUGEN DIETH ; collaborent comme spécialiste le physicien *Edgard Meyer* et comme technicien le Dr *Rudolf Brunner*. De la commission font encore partie : *Jakob Jud* (romaniste), *Otto Gröger* (germaniste), *Rudolf Hotzenköcherle* (germaniste), *Oscar Keller* (romaniste, mort en 1945, cf. J. Jud, *Vox Romanica*, VIII, 1945-1946, pp. 283-285), et *Andrea Schorta*, le rédacteur du dictionnaire des Grisons (1).

BUT DES ARCHIVES. — Selon les directeurs des quatre régions de la Suisse (E. Dieth, pour la région allemande ; L. Gauchat, pour la région romande ; le Dr O. Keller, pour la région italienne et le Dr A. Schorta, pour la région rhéto-romane), les *Archives* ont pour but « d'enregistrer tous les dialectes locaux de la Suisse alémanique, romande, italienne et rhéto-romane, et de mettre leurs disques au service de l'enseignement et de la recherche scientifique. Les disques serviront aussi au maintien de nos langues nationales. Le canton de Zurich a mis à la disposition des archives des locaux appropriés à l'enregistrement des disques (Zurich I, 3, rue Sempersteig). Ils sont spécialement installés en vue de leur conservation et de leur utilisation... Étant donné leur programme et leur activité, les Archives peuvent être considérées comme une institution nationale, quoiqu'elles soient annexées à l'Université de Zurich. Aussi ont-elles été, jusqu'au moment de la crise, régulièrement subventionnées par la Confédération. Aujourd'hui encore plusieurs cantons, outre l'État de Zurich, leur accordent leur appui financier » (*Stimmen der Heimat, Schweizer Mundarten auf Schallplatten*, volume publié par les *Archives*, 1939, p. 107).

### 1. Les premiers enregistrements.

CHOIX ET ENREGISTREMENT DES SPÉCIMENS. — Nous savons, par le *Rapport* de 1913 (pp. 2-3), la manière dont ont été choisis les spécimens

(1) Pour plus de détails sur les *Archives*, voir Rudolf Brunner, *Das Phonogrammarchiv der Universität Zürich*, dans la revue *Archiv für vergl. Phonetik*, VII, 1943, pp. 29-35, avec la bibliographie. — Abréviation : *Das Phonogr.* — Les plus récentes informations sur les *Archives* m'ont été fournies par le président, Eugen Dieth. Qu'il veuille bien recevoir ici mes plus vifs remerciements.

à enregistrer, car il était impossible de conserver n'importe quoi. On a choisi, d'une manière générale, de petites pièces, « composées pour la circonstance », ou des textes tirés de la littérature populaire. Ceux-ci furent transcrits phonétiquement avant d'être prononcés devant l'appareil. La transcription, à son tour, était contrôlée et corrigée pendant la diction devant l'appareil. Une fois le spécimen enregistré, une audition immédiate permettait de se rendre compte de la valeur du disque de même que de la fidélité de la reproduction.

Choix des sujets. — Les sujets étaient plus difficiles à trouver. Il fallait souvent se contenter de sujets dont les aptitudes laissaient beaucoup à désirer. Les informateurs étaient instruits à l'avance du morceau à débiter devant l'appareil, et on faisait de nombreux essais avant d'arriver à quelque chose d'acceptable. Les difficultés étaient dues notamment au fait que la voix était parfois très faible ; l'aisance, la sûreté faisaient fréquemment défaut. On sentait qu'il s'agissait d'un exposé préparé, un peu artificiel.

Les rédacteurs satisfaits. — Les rédacteurs ont paru néanmoins satisfaits des résultats obtenus par ces enregistrements. Le *Rapport annuel* de 1913 s'exprime, à ce sujet, en ces termes : « Il nous reste en tous cas le plaisir bien rare aujourd'hui, d'avoir entendu de bons vieux Neuchâtelois s'entretenir entre eux dans le langage qui fut celui de nos pères et dont nos quelques plaques seront bientôt seules à conserver l'écho lointain » (p. 3). « Ce que ni les relevés, ni les Atlas ne peuvent rendre, l'intonation avec toutes ses nuances, pourra être conservé aux générations futures par la collection de *phonogrammes* que nous avons entreprise, de concert avec les *Archives phonographiques suisses* à Zurich » (*Bulletin*, 1914, p. 27).

### 2. Les derniers enregistrements.

La collaboration des *Archives suisses* avec celles de Vienne a duré de 1909 à 1923. Pendant ce temps ont été enregistrés 334 disques, concernant les patois alémaniques, italiens et rhéto-romans de la Suisse (*Das Phonogr.*, p. 29). A partir de 1924, l'enregistrement et la préparation des disques se font à Zurich, et les recherches s'étendent aux chansons et aux instruments. Plus tard, on a fait des enregistrements dans les centres suivants : *Berne* (1925), *Coire* (1926), *Brigue* (1927), *Bellinzona* (1929), *Domodossola* (Italie, 1929), etc., dont 38 concernent le français, 31 l'italien et 25 le rhéto-roman, 104 l'alémanique (*Das Phonogr.* p.30), etc.

A partir de 1933, l'enregistrement se fait selon le système *Domophon*, avec un microphone à condensateur (l'inscription se fait par la Fabrique

suisse de disques *Turicaphon*). A l'aide de ce système ont été réalisés 76 disques alémaniques, 18 français, 26 italiens et 6 rhéto-romans (*Das Phonogr.*, p. 31).

En 1940, les *Archives* ont collaboré avec les prof. *Heinrich Baumgartner* et *Rudof Hotzenköcherle* de l'Atlas linguistique de la Suisse allemande. L'enquêteur de cet important ouvrage, le D[r] *Konrad Lobeck*, a préparé quelques textes pour être débités par les informateurs de ses enquêtes dans une dizaine de localités (*Das Phonogr.*, p. 31).

La collaboration s'est étendue aussi à la région rhéto-romane (*Lia rumantscha*) où furent enregistrés plusieurs disques (voir *Das Phonogr.*, pp. 31-32). Le vaillant travailleur Andrea Schorta a publié dans un volume (*Schweizer Dialekte in Text und Ton, Begleittexte zu den Sprechplatten des Phonogramm-Archivs der Universität Zürich* : *Rätoromanische und rätolombardische Mundarten*, Frauenfeld, Huber et Co., 1946, in-8°, sans pagination), en transcription phonétique, suivie d'une traduction allemande, les disques suivants : 10 de la région rhéto-romane, 2 de la région rhéto-lombarde, enregistrés en 1926, à Coire. Une partie des disques sont réalisés pour l'Institut de Phonétique de Berlin.

A. Schorta emploie, pour la transcription, le système de K. Jaberg et J. Jud de l'Atlas linguistique italien-suisse (AIS). Après la transcription rigoureuse du texte inscrit sur le disque, l'auteur donne sa traduction en allemand et, à la fin, le nom de l'individu qui a prononcé le texte et d'autres informations sur le passé de celui-ci : le lieu de naissance, les régions où il a passé sa jeunesse, le lieu d'origine des parents, l'école suivie, la fonction qu'il occupe, les langues qu'il parle, etc. L'auteur indique aussi la date de l'enregistrement.

Lors de l'Exposition nationale de Zurich (1939), les *Archives* ont présenté 34 disques, enregistrés dans le studio *Hug et Co.* (Zurich I, 4 Füsslistrasse), accompagnés d'un volume contenant les textes en transcription phonétique avec une traduction littéraire en allemand, français et italien : *Stimmen der Heimat*, *Schweizer Mundarten auf Schallplatten*, édité par les *Archives*, in-8°, IX-144 p.

Les patois alémaniques, encore très vivaces, ont fourni 25 disques ; les textes sont transcrits phonétiquement et traduits en allemand par E. Dieth, président des *Archives* (pp. 1-57 ; cette partie a été publiée aussi dans un volume à part, sous le titre : *Soo reded s dihäi*, Zurich, 1939).

Les patois romands sont en voie de disparaître, car la Suisse romande a renoncé en grande partie à ses patois en faveur du français. L'auteur de cette partie du volume *Voix de la patrie* (pp. 59-74), Louis Gauchat, s'exprime à ce sujet, en ces termes : « Les matériaux du *Glossaire* ont été recueillis à une époque où il y avait partout des patoisants. Actuel-

lement, après une trentaine d'années, de pareilles recherches seraient vaines à Neuchâtel et à Genève, que nous avons dû laisser de côté pour les disques de l'Exposition nationale. Même dans le canton de Vaud, il est déjà assez difficile de trouver de bons diseurs. Nos *quatre* disques acquièrent par là une valeur d'autant plus grande » (p. 60).

LES PATOIS ITALIENS de la Suisse, encore très vivaces, sont représentés dans cette collection par *trois disques*, dont l'enregistrement, la transcription phonétique et la traduction en italien furent faits par O. Keller (pp. 75-88).

LES PARLERS RHÉTO-ROMANS, avec de grandes différences dialectales d'une vallée à l'autre, sont représentés par *quatre disques*, enregistrés, transcrits phonétiquement et traduits en allemand par A. Schorta (pp. 89-103) (1).

La transcription phonétique de chaque texte inscrit sur disque est expliquée, lorsque cette explication est nécessaire pour la compréhension. Sur les diseurs on trouve des informations qui facilitent l'interprétation scientifique de leur prononciation.

Pour la région du *Valais*, E. Tappolet, en collaboration avec J. Jeanjaquet a transcrit et enregistré *vingt-cinq textes patois* avec la traduction en français et un commentaire, contenant des contes, des légendes, des chansons, etc. Des enregistrements analogues sont faits par O. Keller dans le canton italien de la Suisse (Tessin), etc. (voir J. Jud, dans *Vox Romanica*, IV, 1939, pp. 348-349).

En relation avec les *Archives* de Zurich, se sont créées, à l'Université de Lausanne, les *Archives du patois Vaudois*, sous la direction de *Georges Bonnard* (*Das Phonogr.*, p. 34).

Depuis 1943, les *Archives* de Zurich ont créé aussi un *Laboratoire de phonétique*. À son programme figure entre autres l'étude objective des enregistrements des Archives phonographiques (*Das Phonogr.*, p. 33).

Bien qu'on puisse apporter des critiques à ces textes élaborés d'avance, débités à une allure qui n'est pas toujours normale, prononcés par des personnes suffisamment intelligentes pour n'être pas intimidées par l'appareil, etc., on doit cependant reconnaître qu'ils ont une grande importance scientifique et une incontestable valeur nationale. Pour l'enseignement scientifique des langues romanes, ces textes, susceptibles d'être entendus à volonté, rendent un service de premier ordre et ils devraient se trouver, à mon avis, dans tous les Séminaires de langues

(1) A titre d'information notons que le prix actuel d'un disque est de 4,60 fr. suisses ; la collection complète est mise en vente au prix de 75 fr. s. : *Phonogramm-Archiv der Universität Zürich*, Sempersteig 3, Zürich 1.

romanes, car il y a tant de sons que les professeurs prononcent seulement d'une manière approximative, ne les ayant presque jamais entendus.

Les générations futures trouveront, de cette façon, dans les musées, non seulement des reliques vestimentaires et des objets ayant appartenu aux ancêtres, mais elles pourront aussi entendre leurs voix dans les bibliothèques ou chez elles. Car si compliquée et minutieuse que soit la transcription phonétique employée pour fixer la prononciation actuelle des patois, celle-ci ne peut rendre que d'une manière assez approximative les fines nuances de la prononciation et est impuissante à rendre l'*intonation* propre à chaque parler et l'accent du cru, qui représentent ses traits essentiels.

---

# *C.* LE PROVENÇAL

« Je ne pense pas qu'aujourd'hui personne puisse douter de l'existence de limites de dialectes, — et la limite du français et du provençal est une limite de langues » (Ch. Bruneau, *Rev. de Ling. rom.*, t. XIII, 1937, p. 30).

## I. INTRODUCTION

La Provincia (*Provence*) fut la première région de la Gallia conquise en 122 av. J.-Chr. par Jules César. Elle devint, par la suite, le pays le plus roman de l'Empire, où florissait, déjà à partir du IV^e siècle, une littérature ecclésiastique aussi importante que celle de Carthage (cf. A. Griera, *Notes sur l'histoire de la civilisation et l'histoire des langues romanes*, dans *Rev. de Ling. rom.*, t. V, 1929, pp. 187-188).

A partir du X^e siècle, une magnifique littérature en vers et en prose se développa en Provence ; mais au XV^e siècle, le français envahisseur remplaça peu à peu les idiomes locaux comme langue écrite. Les œuvres des Troubadours suscitèrent cependant, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le plus grand intérêt scientifique en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Belgique et en Angleterre ; de nombreux travaux en font foi.

G. Lanson, dans son *Histoire de la littérature française* (Paris, Hachette, XVII^e éd., 1922, p. 5) s'exprime en ces termes sur la littérature provençale : « La poésie provençale ne devra nous arrêter, comme toutes les littératures de langue étrangère, qu'autant qu'elle aura exercé quelque influence capable de modifier le cours de la véritable littérature française ».

### 1. Le nom de la langue.

La langue parlée dans le Midi est différente de celle parlée dans le Nord de la France. Les dialectes du Nord constituent la *langue d'oïl* (Lingua Gallicana, en langage diplomatique, cf. Du Cange, sous Lingua) et ceux du Midi, la *langue d'oc* (traduit par Lingua Occitana).

On employait au moyen âge, le nom de *roman* pour désigner les dialectes vulgaires, par opposition au latin. A la même époque, la langue méri-

dionale était appelée *lemosi*, ce qui s'explique par le fait que plusieurs troubadours étaient originaires du Limousin (le terme a survécu en Catalogne).

A la fin du XIIIe siècle, on employa, surtout en Italie, le terme de *provensal* pour désigner l'ensemble des dialectes de la PROVINCIA ROMANA (l'ancienne Gaule Narbonnaise).

Le terme de *langue d'oc* (dont la forme latine était OCCITANIA, formée peut-être sur AQUITANIA) désignait, dans la chancellerie royale, le pays ou la plus grande partie du pays où était parlée cette langue (cf. J. Anglade, *Histoire sommaire de la litt. méridionale au moyen âge*, Paris, E. de Boccard, 1921, pp. 8-10).

On emploie, dans les études linguistiques, le terme de *provençal* pour désigner l'*ensemble des parlers méridionaux*, malgré l'inconvénient qu'il présente à cause de son double sens (les parlers de la Provence proprement dite). Le terme de « *langue d'oc* », dit J. Ronjat, « n'est qu'un surnom, qui, d'autre part, alourdit la phrase... *Occitanique* ou *occitanien* est une adaptation assez barbare de l'expression précédente. Le mot *provençal* sonne bien ; il est consacré par une possession d'état plusieurs fois séculaire ; il est employé dans la plupart des publications scientifiques ; il est adopté par les écrivains méridionaux contemporains vraiment conscients de la dignité de leur langue » (*Grammaire ist. des parlers provençaux modernes*, t. I, p. XVII).

## 2. Division dialectale.

Le provençal, parlé encore dans trente-huit départements du Midi de la France, n'est pas uniforme au point de vue linguistique. On distingue d'ordinaire des divisions dialectales, dont les plus importantes sont les suivantes (1) :

A. Le *provençal* proprement dit, qui est pratiqué dans les départements de Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, du Var, des Basses-Alpes et des Alpes-Maritimes ; ses principales subdivisions sont le *rhodanien*, le *méditerranéen* et le *niçois*. A ce groupe se rattachent les parlers de la région de Coni (Italie).

(1) Pour plus de détails, cf. J. RONJAT, *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes*, t. IV, Montpellier, 1941, pp. 1-47 et la carte qui accompagne ce volume ; cf. aussi W. v. WARTBURG, *Bibliographie des dictionnaires,...* pp. 16-17. — La *Bibliographie occitane* (Paris, Les Belles Lettres, 1946, petit in-8°, XVII-93 p.) de Pierre-Louis Berthaud donne de bonnes indications sur les travaux publiés de 1919 à 1942. — W. v. WARTBURG, dans sa *Bibliographie des dictionnaires patois* (pp. 89-122) indique, par régions, les travaux lexicologiques les plus importants. — P. FOUCHÉ, de son côté, présenta une *Chronique philologique des parlers provençaux anciens et modernes de* 1913 *à* 1924, dans *Rev. de Ling. rom.*, t. II, 1926, pp. 113-136.




Reproduction d'après CH. BRUNEAU, *Langues et patois* (dans *Atlas de France*, planche nº 81).

L'auteur donne, sur cette carte, les informations suivantes : « La carte... a pour objet une représentation d'ensemble des limites de la langue française et des parlers dialectaux. Certaines des limites tracées sont, surtout dans le nord, des limites artificielles : à l'époque ancienne, les documents sont rares ; à l'époque moderne, beaucoup de patois sont morts, et, même quand les patois restent vivants, la frontière linguistique ressemble plutôt à une zone qu'à une ligne. La limite sud du K normanno-picard, en particulier, marque au moyen âge la frontière extrême de ce phénomène qui, dans les patois modernes, est en régression nette... »

« Les » stations de sondage « sont, d'une part, les points de l'Atlas linguistique de la France, de GILLIÉRON et EDMONT, d'autre part, pour la Bretagne, les points de l'Atlas de Bretagne... »

B. Le *languedocien-guyennais*, qui est employé dans les départements du Gard, de l'Hérault, de l'Aude, du Tarn et dans une grande partie de l'Ariège et de la Haute-Garonne (le reste de ces derniers départements appartient à l'aquitain ou gascon).

On rattache à ce groupe, de l'Ouest à l'Est : le *quercinois* (qui s'étend sur les départements du Lot, de Tarn-et-Garonne et sur une partie du Lot-et-Garonne), le *rouergat* (dont les frontières sont celles du département de l'Aveyron), le *gabalitain* (dans le département de la Lozère et une partie de la Haute-Loire), le *vivarais* (dans la plus grande partie du département de l'Ardèche) et le *velaunien* (dans une partie de la Haute-Loire).

C. L'*aquitain* ou *gascon*, qui est parlé dans la plus grande partie du département de la Gironde, la partie méridionale du Lot-et-Garonne, les Landes, le Gers, la partie occidentale de la Haute-Garonne et de l'Ariège, le Val d'Aran (en Espagne), les Hautes-Pyrénées et les Basses-Pyrénées (excepté la partie basque).

D. Le groupe *auvergnat-limousin*, qui comprend : l'*auvergnat* proprement dit, parlé dans les départements du Cantal et du Puy-de-Dôme, ainsi que dans la partie occidentale de la Haute-Loire (arr. de Brioude) ; le *marchois*, constitué par les parlers de la partie septentrionale de la Haute-Vienne et de la Creuse ; le *bas-limousin*, comprenant les patois du nord de la Corrèze et de la partie méridionale de la Haute-Vienne (le dialecte du nord de ce département est appelé *haut-limousin*) ; enfin, le *périgourdin* et le *guyennais*, qu'il est impossible de séparer nettement, et qui se parlent dans le sud de la Charente, une partie de la Gironde, et dans le nord du Lot-et-Garonne.

E. Le groupe *alpin-dauphinois*, qui comprend les parlers de la plus grande partie du département de la Drôme, le sud des départements de l'Isère et des Hautes-Alpes. A ce groupe se rattachent les parlers des hautes vallées du versant oriental des Alpes (voir l'*italien*, p. 472), ainsi que la localité *Guardia Piemontese* (en Calabre, province de *Cosenza*).

Les parlers provençaux sont en étroit rapport, au Nord, avec les parlers de la langue d'oïl (voir pp. 1-4), à l'Est avec le domaine franco-provençal (voir pp. 158-159) et au Sud-Est avec le domaine catalan (voir p. 339).

Le *basque* (appelé *euskara* par les Basques) occupe une partie du département des Basses-Pyrénées (les arrondissements de Bayonne, de Mauléon et d'Oloron). Le nombre des individus qui le parlent est évalué à 140.000 environ (pour le territoire français, cf. A. Dauzat, *Les patois* p. 129 ; L. Tesnière, *Statistique des langues de l'Europe*, dans le vol. A. Meillet, *Les langues du monde*, pp. 383-384) (voir planche nº XXV, p. 279).

### 3. Nombre d'individus.

Malgré l'incessante action du français contre l'emploi du provençal — action soutenue par l'État au nom de l'unité nationale (voir p. 282) — on affirme qu'il existe toutefois aujourd'hui environ dix millions de personnes qui emploient la langue provençale dans leur conversation journalière (cf. G. Bertoni, dans l'*Enciclopedia italiana, s. v. Provenza*, p. 399, col. 2). Jules Ronjat (dans sa *Grammaire istorique*, t. I, p. 26) affirme, lui aussi, qu'« on ne risque pas de commettre une erreur importante en évaluant à dix millions environ le nombre des gens qui parlent notre langue (pour neuf environ ce peut être la langue la plus usuelle), soit à peu près le quart de la population totale de la France, — rapport plus grand que celui de la Suisse romande à l'ensemble de la Suisse » (cf. les observations d'A. Meillet, dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXI, 1931, p. 122).

### 4. Un témoignage sur la vitalité des parlers provençaux.

Nous tenons à rappeler ici, sans vouloir les généraliser, les constatations faites en 1925 par Auguste Brun, le spécialiste bien connu du provençal, sur la vitalité du patois de Forcalquier (Basses-Alpes) : « Tout le monde aujourd'hui entend le français et tout le monde, au besoin, le parle... La partie de la population qui a dépassé la cinquantaine parle plus volontiers le provençal, sans être gênée d'ailleurs quand elle emploie le français. La conversation courante, quand on se trouve entre gens d'âge, a lieu presque exclusivement en provençal... Pour la population qui a moins de quarante-cinq ans, il faut distinguer l'usage des hommes et celui des femmes. Les hommes, entre eux, parlent plutôt provençal, mais les femmes parlent plutôt français. Cette distinction est tout à fait sensible chez les gens qui n'ont pas encore atteint la quarantaine... Je n'ai jamais entendu une phrase de provençal dans un groupe de jeunes filles ou de jeunes femmes. Jamais elles ne s'adressent en provençal aux enfants. Quelquefois pourtant elles parlent provençal aux vieilles gens. Il s'ensuit que les enfants, garçons ou filles, qui vivent surtout à l'école et avec la maman, ne parlent plus provençal ni entre eux ni avec les grandes personnes. Ainsi, dans la vie domestique, l'usage de chacun varie suivant l'âge et le sexe de celui qui parle et aussi suivant l'âge et le sexe de celui à qui on s'adresse. Le grand-père parlera provençal à la grand'mère, à son fils, et français à son petit-fils et surtout à sa petite-fille. Le père parlera provençal à l'aïeul, quelquefois à sa femme, plutôt provençal à son fils adulte, plutôt français à sa fille et aux petits. Les petits parlent français à tout le monde, les jeunes filles aussi. Les jeunes gens parlent provençal au grand-père, souvent au père, quelquefois

à la maman, jamais ou rarement à leur sœur. Entre mari et femme, il me paraît que le français tend à prévaloir dans les jeunes ménages » (*Parlers régionaux, France dialectale et unité française*, Paris, Didier, 1946, pp. 132-134, dans la coll. *Connais ton pays*).

On doit reconnaître le rôle important de la femme comme propagateur du français commun. C'est un fait qui n'est pas identique pour les autres régions de la *Romania*, où la femme représente d'ordinaire un facteur conservateur de première importance.

## II. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

### 1. Première disposition contre la langue d'oc.

L'ordonnance de François Ier, signée à Villers-Cotterets en 1539, ne regarde, en apparence, que les cours de justice et leurs suppôts. L'article III de cet édit contient la disposition suivante : « Nous voulons d'ores en auant que tous arrests, ensemble toutes autres procédures, soient de nos cours souueraines et autres subalternes et inferieures, soient de registres, enquestes, contrats, commissions, sentences, testaments, et autres quelconques actes et exploicts de justice, ou qui en dependent, *soient prononcez, enregistrez et delivrez aux parties en langaige maternel françois et non autrement* » (*ap.* F. Brunot, *Hist. de la langue franc.*, t. II, p. 30, note 1).

A partir de cette date, le français devient la langue officielle de l'État, et la langue d'oc est abandonnée au peuple, à la bourgeoisie et au clergé, tout en étant employée à l'occasion par l'aristocratie elle-même (1).

### 2. La Révolution ennemie des patois.

Les hommes de la Révolution considéraient l'emploi des dialectes comme une preuve évidente de la résistance des provinces à la Convention et comme un moyen de perpétuer l'inégalité entre le peuple qui les pratiquait et l'aristocratie qui ne les connaissait pas. La République, appelant tous les citoyens au vote et aux fonctions publiques, ne pouvait donner des instructions qu'en employant une langue unique. La méthode

(1) Sur cet intéressant processus linguistique, cf. le travail d'Auguste Brun, *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les Provinces du Midi*, Paris, Champion, 1923. — Cf. cependant la nouvelle interprétation de l'édit donnée par Henry Peyre, *La Royauté et les langues provinciales* (Paris, G. Peyre, 1933, in-8°, 270 p.) ainsi que les remarques de G. Gougenheim, dans *Bull. Soc. Ling. Paris*, t. XXXIX, 1938, pp. 89-90.

du bilinguisme n'était pas encore connue. D'ailleurs, il faut dire que chez les révolutionnaires, l'esprit centralisateur était très accusé ; ils ne pouvaient tolérer aucune sorte d'indépendance régionale (cf. p. 8 de mon étude).

### 3. Les précurseurs.

La mort de GUIRAUTZ RIQUIER (en 1280), le dernier troubadour professionnel, semble marquer la fin de la littérature provençale, qui a eu un grand rayonnement dans les pays romans voisins. La tentative des bourgeois de Toulouse, au début du XIVe siècle, de défendre la langue d'oc n'a pas eu de résultats appréciables, et l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse attribua, en 1513, la violette d'or (le prix des tournois) à une ballade en langue française (André Gourdin, *Langue et littérature d'oc*, Paris, Presses Univ., 1949, pp. 47-48).

A partir du XVIIe siècle, nous rencontrons toutefois des œuvres qui peuvent être considérées comme de modestes signes d'un intérêt lexicologique qui grandit de plus en plus. Ces œuvres représentent le prélude de l'activité linguistique du XIXe siècle.

Nous estimons utile de signaler, parmi ces précurseurs, les personnalités suivantes :

1° PIERRE GOUDOULI de Toulouse (né en 1580, mort en 1649) publia, en 1617, *Lou Ramelet Moundi* (le Bouquet Toulousain), un recueil de stances, odes, sonnets, quatrains, etc., dont le lexique est très intéressant (A. Gourdin, *l. c.*, pp. 48-49). Pour faciliter l'intelligence du texte, Goudouli joignit à son recueil un glossaire qui donne une idée du patois toulousain dans la première moitié du XVIIe siècle (pour plus de détails, cf. W. v. Wartburg, *Bibliographie*, nos 915, 916 et 917) (1).

2° Le P. SAUVEUR ANDRÉ PELLAS, religieux minime, publia en 1723 son *Dictionnaire provençal et françois dans lequel on trouvera les mots provençaux et quelques phrases et proverbes expliqués en françois, avec les termes des arts libéraux et mécaniques. Le tout pour l'instruction des Provençaux qui n'ont pas une entière intelligence ni l'usage parfait de la langue française, et pour la stupéfaction des personnes des autres provinces de France qui désirent apprendre l'explication des mots et des phrases provençales* (Avignon, François Sebastien Offray, imprimeur, 1723, in-4°, 326 p. ; cf. aussi v. Wartburg, *l. c.*, n° 848).

3° L'ABBÉ PIERRE-AUGUSTIN BOISSIER DE LA-CROIX-DE-SAUVAGES (né en 1710, mort en 1795 à Alais), naturaliste, fait paraître, en 1756, son *Dictionnaire languedocien-français ou choix des mots languedociens*

(1) Cf. *Œuvres de Pierre Goudelin*, publiées par J.-B. NOULET, Toulouse, Édouard Privat, 1887.

*les plus difficiles à rendre en français : contenant un recueil des principales fautes que commettent dans la diction et dans la prononciation française les habitans des provinces méridionales du royaume connus à Paris sous le nom de Gascons* (deux parties en un vol., Alais, 1756 ; 2 vol., in-8°, Nîmes, 1785, etc.). Il y a, dans ce travail, de très fines observations sur l'état linguistique du provençal à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par rapport au français : « Les difficultés que nous éprouvons à cet égard, dit l'abbé Sauvages, viennent en partie de ce que nous pensons en languedocien avant de nous exprimer en français : cette langue-ci devient par là une traduction de la nôtre... Un homme de lettres de ce pays-ci, qui écrira purement en français sur différents sujets de littérature, sera embarrassé, s'il faut s'entretenir dans cette même langue sur une infinité de choses qui se passent sous les yeux » (pp. XIV-XV dans l'éd. de 1820 qui contient aussi une intéressante *Notice biographique* sur l'abbé De Sauvages).

L'ouvrage de l'abbé Sauvages fut continué par Maximin d'Hombres et G. Charvet, *Dictionnaire languedocien-français...* (Alais, 1884, V-655 p. ; cf. v. Wartburg, *l. c.*, n° 869).

4° En 1766 parut un nouveau guide enseignant aux gens du Midi l'usage correct de la langue française, rédigé par N. Desgrouais sous le titre : *Les Gasconismes corrigés* (Toulouse, 1766, XX-256 p.). Les nombreuses éditions de ce travail prouvent que beaucoup de Méridionaux s'efforçaient d'apprendre un français correct et d'éviter les fautes (c'est-à-dire les « gasconismes » ; cf. v. Wartburg, *l. c.*, n° 781).

5° A la fin du XVIII<sup>e</sup>, C. F. Achard de Marseille publia un autre vocabulaire, sous le titre : *Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin par une Société de gens de lettres* (Marseille, vol. I, 1785, XVIII-732 p. ; vol. II, 1787, VII-654 p.; cf. v. Wartburg, *l. c.*, n° 850), jugé sévèrement par Pierquin de Gembloux : « ouvrage incomplet, arriéré, plein d'erreurs, mais utile à cause de quelques heureuses étymologies » (*Hit. litt., philol. et bibliogr. des patois*, p. 220).

6° Sous l'Empire, l'homme de lettres Fabre d'Olivet (né en 1767, mort en 1825), esprit curieux et original, auteur d'un pastiche du vieux provençal (intitulé *Le Troubadour, poésies occitaniques du XIII<sup>e</sup> siècle, traduites et publiées* par..., 2 vol., Paris, Henrichs, an XII, 1804) et d'un roman (*Azalaïs et le gentil Aimar*, 3 vol., Paris, an VII) tenta de remettre en honneur la langue d'oc. Dans son travail, *Le Troubadour*, il publia une *Dissertation sur la langue occitanique* où il dit que c'est avec raison que cette langue riche et souple fut autrefois placée au premier rang. Fabre d'Olivet précède Raynouard en affirmant que le provençal est « la tige commune du français, de l'espagnol et de l'italien » (*apud* A. Gourdin, *l. c.*, p. 50). Dans ses *Observations sur le vocabulaire occitanique et sur l'orthographe et la prosodie de la langue des troubadours* (qui précèdent

le glossaire de son livre *Le Troubadour*) nous trouvons de nouvelles règles pour la graphie du provençal (cf. A. Gourdin, *l. c.*, pp. 51-52).

L'activité déployée par ces précurseurs a eu un grand retentissement non seulement dans le Midi, mais aussi dans le nord de la France. Elle déterminera, vers le milieu du XIXe siècle, un courant plus favorable aux parlers méridionaux.

## 4. Le fondateur : François Raynouard.

Pour la connaissance de la langue d'oc, la prodigieuse activité de l'avocat Raynouard (originaire de Brignoles en Provence ; né en 1761, mort en 1836) marque une date importante. Élu secrétaire perpétuel de l'Académie française, après la chute de Napoléon, il s'occupa du Dictionnaire (voir pp. 34-35). A cette occasion, il s'aperçut qu'il fallait connaître le vieux français pour mieux comprendre le français moderne. Étudiant le vieux français, il retrouvait souvent des particularités linguistiques caractéristiques du provençal, son parler natal. Aidé par le gouvernement, Raynouard réussit à publier (de 1816 à 1821) six gros volumes, renfermant des extraits (accompagnés de traductions) des œuvres des Troubadours. Son célèbre *Lexique roman* fut publié après sa mort par ses disciples, en six volumes (Paris, Silvestre, 1838-1844). Les mots y sont groupés selon les racines avec les équivalents dans toutes les langues romanes et accompagnés de nombreux exemples tirés des œuvres des Troubadours (cf. l'abbé Joseph Salvat, *Discours sur Raynouard*, Toulouse, Douladoure, 1936).

Malgré ses imperfections, le *Lexique roman* reste un grand monument scientifique pour toutes les études concernant le provençal. Comme complément de cet ouvrage, Emil Levy publia un *Provenzalisches Supplement Wörterbuch* (7 vol., Leipzig, 1894-1924).

Raynouard a le grand mérite d'avoir rendu au vieux provençal sa gloire bien méritée, et d'avoir fondé par là la philologie romane, dont l'influence va se sentir bientôt dans toutes les études linguistiques. Depuis lors, les patois sont réhabilités ; ils deviennent matière d'étude et d'enseignement. Sous l'influence de François Guizot (né à Nîmes en 1787, mort en 1874) « se fondent en province ces sociétés savantes si souvent et si sottement raillées, où d'humbles travailleurs, obscurs mais sagaces et patients, élaborent des recueils de documents, de chansons, de poésies locales, préparent des matériaux pour le folklore, composent le glossaire de leur dialecte, rassemblent des collections de versions patoises. États d'âme nouveaux où l'attachement au clocher natal, le regret de ce qui est aboli ou menacé — usages, rites, costumes, parlers — a remplacé le dédain et le dénigrement jadis à la mode, sentimentalité naïve et patriotique, curiosités d'antiquaire, toquades de poètes, fonda-

tion de la philologie romane, voilà les éléments disparates qui aident à la formation d'un climat choisi où va bientôt éclore le Félibrige » (A. Brun, *Parlers régionaux*, pp. 119-120).

GRAND INTÉRÊT POUR LE PROVENÇAL. — L'historien Augustin Thierry montra l'importance de la Provence pour l'histoire de la France, désapprouvant l'action des rudes barons du Nord contre la civilisation méridionale et contre la poésie provençale étouffée dans le sang (*Lettres sur l'histoire de France*, Paris, 1827, *apud* É. Ripert). Le critique et historien Claude Fauriel exposa à la Sorbonne (en 1831) l'importance de la littérature provençale pour le développement de toutes les littératures européennes. Hippolyte Fortoul, écrivain et ministre de l'Instruction publique sous le second Empire, organisa une enquête sur les chansons populaires du Midi, amenant, à cette occasion, Adolphe Dumas chez Mistral (cf., pour les détails, Émile Ripert, *Le Félibrige*, Paris, A. Collin, 1924, pp. 13-17 et *passim*). La jeune poésie provençale de la moitié du XIX^e siècle fut très bien reçue par les gens de lettres français.

## 5. D'importants travaux lexicologiques.

Le *Dictionnaire provençal-français ou Dictionnaire de la langue d'oc ancienne et moderne, suivi d'un vocabulaire français-provençal* (3 vol., Digne, 1846-1847) de J. S. HONNORAT, médecin à Digne, est un ouvrage considérable pour l'époque, et comprend plus de cent mille mots dans les mille pages de ses trois volumes. L'auteur a voulu y introduire tous les éléments « d'une langue romane perfectionnée », ainsi que « tous les termes des langues romanes, avec une infinité de variantes, de sorte qu'il y a mis autant d'italien et d'espagnol que de termes usités dans le Midi de la France » (L. Boucoiran, *Dict.*, p. 6).

L. BOUCOIRAN publia, en 1875, son *Dictionnaire analogique et étymologique des idiomes méridionaux qui sont parlés depuis Nice jusqu'à Bayonne et depuis les Pyrénées jusqu'au Centre de la France, comprenant tous les termes vulgaires de la flore et de la faune méridionale, un grand nombre de citations prises dans les meilleurs auteurs* (Nîmes, Imprimerie Roumieux, 1875, in-4°, 1344 p., en 2 vol.). Il y a, dans la préface de ce travail, des idées que nous retrouverons plus tard dans la conférence de G. Paris sur *Les parlers de France* (prononcée en 1888, cf. p. 46) et qui touchent le problème de la frontière entre le français et le provençal : « Toute ligne de démarcation, dit L. Boucoiran, ne peut s'établir que d'une manière bien approximative, et rien n'est absolument tranché dans les mœurs, comme dans les dialectes d'une nation... Il y a des nuances infinies qui contribuent à fondre les dialectes d'une province à ceux d'une autre, comme la langue d'une nation à celle d'une autre

nation voisine » (pp. 7-8). Et l'auteur indique à peu près la limite de fusion entre les patois du Midi et le français avec ses dialectes, telle qu'il a pu l'observer sur presque « toute cette ligne idéale de séparation » (cf. p. 8).

La *Société pour l'étude des langues romanes*, fondée en 1869 (voir p. 289), publia, avant le *Trésor* de Mistral, une autre œuvre lexicologique de vastes proportions, rédigée par Gabriel Azaïs, *Dictionnaire des idiomes romans du Midi de la France, comprenant les dialectes du Haut- et du Bas-Languedoc, de la Provence, de la Gascogne, du Béarn, du Quercy, du Rouergue, du Limousin, du Bas-Limousin, du Dauphiné, etc.* (Montpellier, t. I, 1877, XVI-687 p. ; t. II, 1878, 695 p. ; t. III, 1877, 827 p., in-8°).

## 6. Le Félibrige.

L'importance de la langue provençale se trouva sensiblement accrue par le groupement des Félibres (le sens du mot n'est pas précis : *fe libre* « foi libre », cf. É. Ripert, *l. c.*, pp. 69-70), dont Joseph Roumanille fut l'âme et Frédéric Mistral le conseiller. Les jeunes Félibres affirmaient, en 1854, dans leur premier statut que : « Le Félibrige est établi pour conserver toujours à la Provence sa langue, sa couleur, sa liberté d'allures, son amour national et son beau rang d'intelligence... Le Félibrige est gai, musical, fraternel, plein de simplicité et de franchise ; son vin est la beauté, son pain est la bonté, son chemin la vérité... » (*ap.* Ripert, p. 70).

La restauration de la langue et de la littérature provençales fut décidée le dimanche 21 mai 1854, jour de la Sainte-Estelle, au château de Font-Ségugne (proche de Châteauneuf-de-Gadagne) lorsque se réunirent les sept jeunes poètes de la région d'Avignon : Frédéric Mistral de Maillane, Joseph Roumanille de Saint-Remy, Théodore Aubanel d'Avignon, Anselme Mathieu de Châteauneuf-du-Pape, Paul Giéra d'Avignon, Alphonse Tavan de Châteauneuf-de-Gadagne et Jean Brunet d'Avignon.

L'*Almanach provençal pour le bel an de Dieu 1855*, l'organe de cet important mouvement littéraire du Midi de la France, se présente sous la forme d'une modeste brochure (elle coûtait dix sous), qui contient les éphémérides de Provence, le calendrier, des pièces de vers, des contes en prose, des histoires gaies, des précisions du temps, le traitement des blés, etc. : « toute la tradition, toute la raillerie, tout l'esprit de notre race, dit Mistral, se trouvent serrés là-dedans : et si le peuple provençal, un jour, pouvait disparaître, sa façon d'être et de penser se retrouverait telle quelle dans l'almanach des félibres » (*ap.* A. Gourdin, *l. c.*, p. 64).

## 7. Frédéric Mistral.

Frédéric Mistral (né à Maillane en 1830, mort en 1914). — Le génial poète se distingua, dès le commencement, parmi « tous ces jeunes courages », qui se dressèrent pour restaurer la vieille langue du Midi. Son poème *Mirèio* (Mireille), apprécié par Lamartine, lui conféra le titre de grand poète, digne d'être comparé à Homère et à Virgile (cf. É. Ripert, *l. c.*, pp. 104-106).

Son activité dans le domaine lexicologique a eu une grande influence sur le développement de la dialectologie. Son immense recueil *Lou tresor dóu Felibrige, ou dictionnaire provençal-français embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne* (Aix-en-Provence, 1878, 2 vol., 1196, 1165 p.) constitue non seulement un pieux monument élevé à la patrie provençale, mais aussi, par sa richesse lexicologique et par ses proportions, un instrument indispensable pour la linguistique gallo-romane (cf. M. Roques, *Romania*, t. XLIII, 1914, p. 621). Ce magnifique travail, comparable au Dictionnaire de la langue française de Littré, est le fruit de vingt années de travail ; l'auteur a dépouillé tous les glossaires régionaux et tous les textes, afin de pouvoir accompagner les mots de nombreuses citations.La graphie (qui n'est pas assez uniforme) ainsi que la localisation peu précise des termes rendent cependant la consultation de ce dictionnaire un peu malaisée (cf. les remarques de W. v. Wartburg, *Bibliographie*, p. 90).

Le sincère attachement et la profonde compréhension de Mistral pour le langage des aïeux apparaissent très bien dans les phrases suivantes prononcées à Marseille (le mois de mai 1881, à la fête de la Sainte-Estelle) : « Le Félibrige, fils du peuple, vivant avec le peuple, parlant comme le peuple, est l'interprète-né des masses populaires. Il a créé d'instinct une littérature neuve, une littérature exacte et vraie comme la science, car la langue qu'il parle est la langue des hommes qui cultivent la terre pour avoir le blé, le vin : c'est la langue des hommes qui pêchent dans la mer le poisson de la *bouillabaisse* ; c'est la langue des hommes qui équarrissent la pierre, qui frappent sur l'enclume, et qui font « rançon de chair » dans les rangs de notre armée. Et cette langue, croyez-moi, a son étoile au ciel et son honneur comme les autres ; c'est le parler grenu de nos libres ancêtres ; c'est le parler de ceux qui gardent et maintiennent les coutumes du pays, la grâce innée et les secrets de notre race vive et franche. Et tellement c'est beau, tellement c'est grand de conserver sa langue que si dans la Provence (à Dieu ne plaise !) il ne restait un jour que cent familles parlant le provençal ; s'il n'en restait que trente, s'il n'en restait que dix, ces dix familles, en face de l'histoire et de l'humanité, représenteraient seules la fierté, la noblesse de la vieille Provence, et seraient saluées le chapeau à la main » (le volume

*Les patois de la France, recueil de Chants, Noëls... composés en principaux dialectes de la France*, Niort, L. Favre, 1882, p. 83).

E. Ripert qualifie d'étonnante l'activité de ce poète, grand entre les grands : « Élevée à ce degré, la conscience d'un poète égale celle d'un chef de peuple et d'un apôtre. Ce n'est point seulement un modèle littéraire que présente Mistral, c'est aussi un exemple de vie simple et sobre entre toutes, dont le travail et l'amour de la Patrie ont été les principaux ressorts » (*l. c.*, p. 128).

## 8. La Société pour l'étude des langues romanes.

Il est donc assez normal que dans ce centre de prodigieuse activité se soit créée, en 1869, la première *Société pour l'étude des langues romanes* de toute la *Romania*. Cette Société fut fondée à Montpellier grâce à l'initiative de F. Camboulìù, Charles de Tourtoulon, Paul Glaize, A. Boucherie et Achille Montel (cf. la *Rev. des lang. rom.*, t. I, 1870, p. 83).

Elle devint un centre important pour le développement des études concernant le provençal, influençant aussi le mouvement scientifique dans plusieurs autres pays romans. Elle décerna par exemple, le 31 mars 1875, une médaille d'or à G. I. Ascoli pour une partie de ses *Schizzi franco-provenzali*, et adressa, à la même date, une pétition à l'Assemblée nationale française pour la création de chaires de philologie romane. A cette séance, présidée simultanément par E. Egger et Fr. Mistral, prirent part Milà y Fontanals de Barcelone et M. Bréal de Paris. On motiva la nécessité de la création des chaires par l'avance déjà prise par les savants étrangers sur les savants français dans les études de philologie romane et par le fait que l'Allemagne avait depuis bien des années multiplié chez elle des chaires, tandis que la France n'en comptait que deux (au Collège de France et à l'École des Chartes) (cf. *Romania*, t. IV, 1875, pp. 302-303 ; cf. aussi t. III, 1874, p. 507).

## 9. La Revue des langues romanes.

A partir de 1870, la Société publia *La revue des langues romanes*, dont les pages illustrent bien la remarquable activité déployée pour la connaissance des patois du Midi de la France. Une partie de presque chaque volume est consacrée à l'étude des anciens textes et l'autre aux enquêtes dialectales.

A partir de 1871 (jusqu'en 1876), la Revue publia l'importante étude de Camille Chabaneau, *Grammaire limousine* (Paris, Maisonneuve, 1876), qui présenta scientifiquement surtout le parler de Nontron (Dordogne) et de ses environs. Nous nous permettons de citer cette phrase de l'auteur

dans la dédicace de son ouvrage à sa mère : « Ce livre, où j'ai essayé de remettre en lumière les titres de noblesse de notre *patois*, de cette belle langue qu'on dédaigne, mais que tu as, comme moi, toujours aimée, et qui ne fut jamais exilée de notre foyer » (cf. sur ce travail les remarques faites dans la *Romania*, t. XXXVII, 1908, p. 624). (1).

## 10. Premier enseignement de philologie romane dans le Midi.

Le 16 novembre 1878, trois ans après l'intervention de la Société des langues romanes, A. Boucherie et Camille Chabaneau purent inaugurer, à Montpellier, le premier enseignement de philologie romane (le premier sur la langue d'oïl, le second sur la langue d'oc ; cf. *Romania*, t. VIII, 1879, pp. 141-142).

On peut reconnaître facilement comment les patois gagnent du terrain et une sorte de « revalorisation morale ». A. Brun a raison d'affirmer que « contre Paris qui tend à n'utiliser la province que comme une matière électorale à ordonner ou à imposer, la province, les provinces tendent à rappeler qu'elles existent par elles-mêmes, qu'elles ont chacune leur personnalité, leurs aspirations propres, dans le cadre de la nation. Décentralisation, régionalisme, sont des mots nés au XIX^e^ siècle. Et alors on se rattache jalousement à tout ce qui est signe ou produit du terroir, et les patois retrouvent leur place au soleil, disons mieux, à l'ombre de la langue nationale. Et l'on observe un retour à la formule de nos siècles monarchiques : l'unité dans la diversité » (*Parlers régionaux*, p. 125).

Le français du Nord, appuyé par l'autorité de l'État, s'est imposé durant plusieurs siècles aux provinces septentrionales ainsi qu'à celles du Midi, mais il n'a pas encore obtenu un plein succès ; le Français moyen dispose de nos jours « de deux ou trois registres linguistiques pour exprimer sa pensée ; le français usuel pour la conversation surveillée, le discours public, la rédaction écrite ; le français régional, quand il s'abandonne entre les siens, parents, amis, compatriotes ; et dans le Midi, il a son dialecte pour s'affirmer indigène parmi les indigènes » (A. Brun, *Parlers régionaux*, p. 141).

Cet état de choses explique pourquoi la dialectologie française, par les études de J. Gilliéron, s'est dirigée surtout vers *la biologie du langage* où elle apporta des conclusions d'une importance capitale pour la lin-

(1) Quant aux revues dialectales consacrées aux patois du Midi, cf. W. v. WARTBURG, *Bibliographie...*, n^os^ 1025, 1026. Ces revues publient des textes dialectaux, suivis de l'explication des mots les plus rares. Plusieurs départements méridionaux disposent de publications écrites en provençal.

guistique. L'action de l'État, par sa tendance à créer le plus rapidement possible une langue unifiée, symbole de cohésion, déclencha un processus linguistique que nous ne rencontrons pas dans les autres pays romans, où le phénomène d'assimilation des patois par la langue commune se réalise dans des conditions complètement différentes et s'étend sur une plus longue période.

## 11. Le premier Congrès de philologie romane: 26-27 mai 1890, Montpellier.

La Société pour l'étude des langues romanes a le grand mérite d'avoir organisé, à Montpellier, le premier Congrès de philologie romane (à la suite des fêtes du sixième centenaire de l'Université de Montpellier). Malgré quelques circonstances défavorables (le congrès annuel des Sociétés savantes qui s'ouvrait en même temps à Paris et le quatrième congrès des philologues modernes d'Allemagne qui se réunissait à Stuttgart), le nombre des personnes qui y prirent part fut assez grand (cf. *Rev. des lang. rom.*, t. XXXIV, 1890, pp. 125-126).

On avait mis à l'ordre du jour les problèmes suivants : l'existence des dialectes, les cours d'amour et l'épopée provençale.

## 12. La communication du Baron Charles de Tourtoulon sur la classification des dialectes.

La plus importante des communications faites à ce Congrès est celle du baron Charles de Tourtoulon (né en 1837, mort en 1913, cf. la nécrologie dans *Romania*, t. XLII, 1913, pp. 623-624), l'un des auteurs de la première grande enquête sur place de France (voir p. 295). Il s'était occupé, dans sa jeunesse, de travaux historiques, et avait participé à la fondation de la *Revue des langues romanes* (éditée en grande partie grâce à son influence), dans laquelle il publia de nombreuses études sur le provençal. Celles-ci avaient, affirme Paul Meyer (*Romania*, XLII, p. 624) *un peu* le caractère de recherches d'amateur, mais à cette époque (en 1873) les études romanes étaient encore « très arriérées en France ; elles n'étaient représentées qu'à Paris (au Collège de France, à l'École des Hautes Études et à l'École des Chartes). Le baron De Tourtoulon profita de l'enseignement donné par Chabaneau, et augmenta ses connaissances par de fréquentes excursions à travers la France, la Belgique, la Suisse, l'Espagne et un petit coin de l'Italie (cf. *Rev. des lang. rom.*, t. XXXIV, 1890, p. 140).

Retenons quelques idées exprimées à cette occasion par le baron De Tourtoulon. Sa communication porte le titre suivant : *La classifi-*

*cation des dialectes* (elle est reproduite dans la *Rev. des lang. rom.*, t. XXXIV, 1890, pp. 130-175 ; cf. la réponse de Paul Meyer, dans la *Romania*, t. XX, 1891, p. 323) et représente une réponse à la théorie de Gaston Paris (et Paul Meyer) sur l'inexistence des dialectes et surtout d'une frontière linguistique entre le nord et le midi de la France (voir p. 46). Les observations faites par De Tourtoulon ont à leur base une expérience acquise sur place (à l'occasion de son enquête pour délimiter la frontière qui sépare les deux langues de la France), et non dans un cabinet de travail.

Les philologues doivent voir vivre le parler qu'ils étudient. — « Pour se faire une idée juste d'un être quelconque, dit Tourtoulon, il ne suffit pas, — on ne saurait trop le répéter, — de l'étudier à l'aide du scalpel et du microscope ; il faut aussi l'observer à l'état vivant et agissant. Pour juger de l'importance et du rôle d'un organe, il faut voir cet organe en jeu. Or, il arrive trop souvent que les philologues n'ont pas vu assez vivre le parler qu'ils étudient sur des échantillons écrits, c'est-à-dire dans un état voisin de la mort » (p. 145). En effet, on peut facilement reconnaître, en lisant leurs études, les linguistes qui se contentent d'un examen de laboratoire du langage contemporain.

Il faut s'adresser à des personnes parlant le vrai langage indigène. — Fort de son expérience acquise lors de ses enquêtes, il ajoute : « Je ne saurais trop le redire, c'est dans le peuple, parmi les illettrés, qu'il faut chercher des renseignements exacts et sur l'idiome local et sur les traits qui le distinguent des idiomes voisins. Mais tout le monde n'est pas apte à recueillir de bonnes observations phonétiques ; la science acquise dans les écoles et dans les livres est pour cela d'un bien faible secours... L'incapacité de parole provient souvent d'une incapacité d'ouïe et se remarque chez les plus lettrés. Ce n'est pas un des moindres obstacles que rencontrent les Français du Nord dans la pratique des langues étrangères » (p. 146).

Les gens du peuple classent d'instinct les parlers qu'ils comprennent. — L'auteur examine en détail la réaction d'une femme du peuple lorsqu'elle fut obligée d'employer des parlers voisins plus ou moins apparentés (pp. 146-149), et ajoute que « les gens de bon sens... ne seront pas étonnés de me voir donner cet exemple de classement instinctif des langages. Ils savent que, pour saisir l'allure et la physionomie des parlers populaires vivants qu'elle comprend, une cuisinière vaut dix élèves de l'École des Chartes, comme pour relever à première vue certaines particularités de la faune ou de la flore locales, un paysan vaut dix citadins, fussent-ils membres de l'Institut » (p. 149).

La même idée se retrouve dans la *Grammaire istorique des parlers*

*provençaux modernes* (t. I, pp. 1 et suiv.) de Jules Ronjat, complétée par des observations ultérieures.

POUR LES ILLETTRÉS COMME POUR LES LETTRÉS, LES DIALECTES EXISTENT. — Après avoir donné les résultats de ses observations sur le problème de l'existence des dialectes (pp. 149-154), il conclut : « Il est donc avéré que, pour les illettrés comme pour les lettrés qui savent entendre et comprendre les parlers d'une région de quelque étendue, les dialectes existent. Ils ne sont niés que par des philologues de profession, habitués à l'analyse minutieuse des langues écrites, et qui, — je ne saurais trop insister sur ce point, parce que là est l'origine du malentendu, — procèdent comme le ferait un savant qui refuserait de distinguer les êtres vivants, autrement que par les éléments de leur organisme, tissus et cellules, liquides et gaz... Il s'agit donc de connaître suffisamment chaque idiome pour en distinguer les caractères les plus frappants ; c'est-à-dire qu'il est nécessaire de le comprendre à l'audition et non seulement à la lecture » (pp. 154-155).

COMMENT PROCÉDA L'AUTEUR POUR RECONNAÎTRE LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DES PARLERS POPULAIRES EN USAGE ENTRE VINTIMILLE ET ANTIBES, C'EST-A-DIRE POUR DÉLIMITER UNE FRONTIÈRE LINGUISTIQUE. — La méthode appliquée est précisée par l'auteur en ces termes : « Je prends au hasard une phrase du nouveau dialecte et je me demande à quels caractères je reconnais que cette phrase appartient à un parler différent de celui que je viens de quitter ; en d'autres termes, je recherche en quoi cette phrase diffère de la phrase exactement correspondante du précédent idiome, et je note avec soin toutes les différences. Je renouvelle la même expérience sur un très grand nombre de phrases toutes usuelles, recueillies pour la plupart de la bouche de gens du peuple dont j'ai préalablement constaté l'origine indigène, et j'ai ainsi le plus grand nombre des caractères qui, *dans l'usage*, servent à distinguer ce parler du parler voisin, caractères que je classe d'après leur fréquence et non d'après leur valeur intrinsèque. Une flexion du verbe peut avoir scientifiquement plus d'importance que la transformation d'une voyelle ; mais s'il s'agit d'une voyelle d'un usage fréquent, *a* ou *o*, par exemple, et si la transformation est constante, ce caractère frappera dès la première phrase entendue et marquera le changement d'idiome, tandis que le temps ou la personne du verbe affectée d'une flexion spéciale se présentera peut-être si rarement dans le discours que, si ce caractère était le seul, on pourrait entendre une longue conversation sans se douter qu'on a changé de dialecte » (p. 157).

L'auteur énumère, par ordre de fréquence, les dissemblances rencontrées sur le territoire examiné (pp. 158-169) et conclut que dans cette région « il n'y a donc pas de fusion insensible des parlers locaux les

uns dans les autres, et que les limites des traits linguistiques coïncident avec les limites politiques anciennes ou modernes » (p. 169). « Le point où le dialecte change n'est pas toujours celui où s'arrête un trait linguistique important. Il suffit parfois qu'un trait saillant perde de son relief, de sa fréquence, ou qu'un trait jusqu'alors secondaire devienne prépondérant pour modifier l'aspect de la langue » (p. 170). « La prétendue fusion insensible, que nous avons cherchée vainement vers la frontière italienne, n'existe pas davantage entre le languedocien et le catalan sur la limite du Roussillon, ou entre le catalan et l'espagnol sur la limite de l'Aragon. Sur la limite de la langue d'oc et de la langue d'oïl, on ne saurait nier que la démarcation ne soit nette sur un parcours d'au moins 200 kilomètres. Pour le surplus de cette limite, je crois avoir établi, que s'il y a doute sur la place à assigner, il n'y a pas fusion... » (p. 172).

Il y a bien deux langues françaises séparées par une frontière non imaginaire. — Charles de Tourtoulon affirme l'existence d'une frontière linguistique en France en devançant ainsi les résultats contemporains : « N'en déplaise à M. G. Paris, dit-il, il y a bien deux langues françaises séparées par une frontière non imaginaire... Explicable ou non, un fait est ou n'est pas, et lorsqu'il s'agit seulement de constater s'il existe ou n'existe pas, c'est une déplorable disposition d'esprit pour un observateur que de se préoccuper de l'explication à donner » (p. 172). Et l'auteur cite le cas du catalan, du castillan et du portugais (*galego*) qui ne se fondent pas dans la langue voisine (p. 173). « Ne peut-on pas admettre que de larges espaces boisés et inhabités aient longtemps séparé les populations du Nord de celles du Midi, que les parlers des unes et des autres se soient développés dans des sens différents, et que, le défrichement ayant progressivement rétréci, puis supprimé la zone déserte, les idiomes se soient rencontrés à une époque où leur développement ne leur permettait plus de se fondre les uns dans les autres ? » (p. 173) (cf. p. 302 de mon étude).

Charles de Tourtoulon réfute complètement les opinions de G. Paris, d'après ses observations faites en examinant les patois sur *place* et non dans un cabinet de travail (cf. pp. 173-174 ; cf. aussi la réponse de P. Meyer, dans *Romania*, t. XX, 1891, p. 323).

J'ai accordé à cette communication toute l'attention qu'elle mérite à cause des remarquables observations de l'auteur qui ont à leur base des enquêtes sur place, afin de montrer l'importance d'une étude sur le « vif », ainsi que la contribution apportée par la dialectologie bien avant la réalisation des Atlas linguistiques. Il est toutefois assez étonnant que plusieurs de ces résultats soient attribués à d'autres savants plutôt qu'à leur vrai protagoniste.

Les vœux exprimés par le Congrès. — Le Congrès exprima deux

vœux qui intéressent directement le développement de la dialectologie. Les voici : 1° « que dans l'enseignement officiel, l'étude des anciens dialectes romans ne soit pas séparée de celle des dialectes actuels et, au contraire, y soit étroitement rattachée, même au besoin par la création de cours spéciaux » ; 2° « que le Ministère de l'Instruction publique favorise, par des missions et des encouragements, l'étude *sur place* des patois de France, et en particulier des patois qui n'ont pas encore été suffisamment étudiés » (pp. 176-177).

Je crois que Charles de Tourtoulon mérite d'être mentionné dorénavant parmi les fondateurs de la dialectologie romane moderne, car son importante activité précède celle de l'abbé Rousselot et de J. Gilliéron.

## III. LA PREMIÈRE GRANDE ENQUÊTE SUR PLACE EN FRANCE (1873)

A la demande de la *Société pour l'étude des langues romanes*, CH. DE TOURTOULON et OCTAVIEN BRINGUIER (poète et philologue languedocien, né en 1820, mort en 1875) (1) furent chargés, par les arrêtés ministériels du 2 mai et du 11 juin 1873, d'une exploration sur place, afin d'établir, à l'aide de six phénomènes linguistiques qui différencient sensiblement les deux langues, la frontière existant entre le français et le provençal.

Les résultats de leur importante enquête furent publiés sous le titre *Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl* (*avec une carte*), *par Ch. de Tourtoulon et O. Bringuier, membres résidants de la Société pour l'étude des langues romanes, Premier rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts* (extrait des *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, troisième série, t. III, Paris, Imprimerie Nationale, 1876, in-8°, 63 p., avec une carte indiquant la limite des phénomènes linguistiques étudiés). Le rapport porte la date de novembre 1875.

Comme il s'agit de la première enquête sur place, faite par des personnes ayant à cette époque une très bonne préparation scientifique (voyez la biographie des deux auteurs), nous croyons indispensable d'indiquer brièvement la méthode appliquée à cette occasion.

BUT DE L'ENQUÊTE. — Il y avait, à cette époque, deux opinions sur la ligne de démarcation qui sépare deux langues ayant la même origine :

1° Selon la *première opinion*, deux langues de même origine se fondent l'une dans l'autre à leur point de rencontre, de telle sorte qu'il est impos-

(1) Sur la vie et l'activité d'O. Bringuier, cf. la nécrologie d'Alph. ROQUE-FERRIER dans la *Rev. des lang. rom.*, t. IX, 1876, pp. 306-314.

sible de tracer une ligne de démarcation précise en admettant toutefois qu'il existe une frontière; celle-ci doit être fixée à l'aide d'échantillons écrits en divers idiomes situés sur la limite (les enquêtes par correspondance) ; une enquête sur place rencontrerait des obstacles presque insurmontables, et serait dans tous les cas longue et dispendieuse (pp. 3-4). Les auteurs indiquent les ouvrages des partisans de cette théorie de la fusion graduelle des deux langues (p. 4, note 1).

2° Selon la *seconde opinion*, la limite entre deux langues de même origine est susceptible d'être tracée avec suffisamment de précision (cf. la bibliographie donnée sur les partisans de cette théorie, p. 5, note 1 et 2).

Les auteurs considèrent la première théorie de la fusion des langues comme « fausse », en affirmant que l'on peut « déterminer exactement, au moins dans certaines parties, la limite qui sépare la langue d'oc de la langue d'oïl ; qu'il y avait un réel intérêt scientifique à tracer la ligne de démarcation avec une rigueur mathématique partout où cela pouvait se faire, et, partout ailleurs, à indiquer quel est le point précis où la fusion des langues, si elle existe, commence à rendre impossible la classification de l'idiome mixte intermédiaire » (p. 6).

La première enquête dialectale sur place commença donc avec un programme de recherche très précis et d'une grande importance linguistique. Il fallait fixer, pour obtenir de bons résultats, une méthode de travail très minutieuse.

L'ENQUÊTE SUR PLACE EST LE SEUL MOYEN RAPIDE ET SÛR POUR ÉTUDIER LES PATOIS DE LA FRANCE. — Les auteurs, après avoir fait de justes objections à la méthode par correspondance appliquée à la délimitation géographique des langues (pp. 7-9 ; cf. pp. 246-247 de mon étude), affirment que « dans l'état actuel des études philologiques sur les patois de la France, le seul moyen qui peut donner des résultats rapides et sûrs était celui auquel nous nous sommes arrêtés. Il fallait, il est vrai, surmonter plusieurs difficultés et se résigner à quelque fatigue, si l'on ne voulait pas employer à ce travail un temps que peu de personnes peuvent lui consacrer, et hors de proportion d'ailleurs avec les ressources dont nous disposions » (p. 9).

QUESTIONNAIRE. — Les six phénomènes linguistiques examinés par les auteurs au cours de cette enquête sont les suivants : 1° l'aspect des voyelles finales accentuées et atones ; 2° la conservation des diphtongues ou leur réduction en voyelles pures ou mixtes ; 3° la conservation ou la disparition des consonnes intervocaliques ; 4° la voyelle *a* accentuée restée intacte ou changée en *e* ; 5° l'aspect des nasales *en*, *in* et *un* ; 6° l'emploi du pronom personnel sujet (cf. pp. 11-14).

ENQUÊTEURS. — Les auteurs, en reconnaissant que les nuances phonétiques sont difficiles à noter par l'écriture et ne peuvent guère être comparées « que par ceux qui les ont directement perçues », considèrent qu'il « est bon que deux personnes au moins soient chargées de ces observations délicates, afin qu'elles puissent se contrôler mutuellement » (p. 7, note 3).

Ils ont pu consacrer, grâce à la saison, durant certains jours, douze et même quatorze heures effectives à leurs courses et à leurs investigations (p. 10, note 1).

LOCALITÉS. — La tâche de choisir les localités fut très difficile. « Aller, pour chacun des départements traversés par la limite, disent les auteurs, dans les principales villes et surtout au chef-lieu, afin d'y chercher dans les archives, dans les bibliothèques, auprès des sociétés savantes et des hommes spéciaux, tous les renseignements de nature à nous permettre de tracer un itinéraire provisoire et à éclairer la question que nous avions à résoudre ; puis recueillir directement, de commune en commune et de village en village, les observations qui devaient nous servir à classer l'idiome local, ici dans la langue d'oc, là dans la langue d'oïl, tel est le plan que nous nous sommes proposés et que nous avons mis à exécution sur les deux cinquièmes environ du parcours total » (p. 9).

La détermination de la frontière réclamait de la part des auteurs un travail très dur ; il fallait aller chercher à droite et à gauche de la limite les villages à étudier, en allongeant considérablement le voyage et en utilisant des moyens de transport de fortune coûteux et incommodes. Ces zigzags inévitables triplaient et quadruplaient la distance à parcourir chaque jour (p. 9).

NOMBRE DES LOCALITÉS ET DES INFORMATEURS. — Malgré ces grosses difficultés, les deux savants ont pu parcourir, pendant un mois et demi de courses continuelles (durant les chaleurs de juillet et d'août) plus de 1.500 kilomètres, en examinant le parler de cent cinquante communes et en interrogeant près de cinq cents personnes.

Ils ont pu prouver, avec « quelque activité et quelque amour de la science », qu'on peut fixer la limite linguistique entre deux langues de même origine, en traçant la frontière sur une longueur d'environ 400 kilomètres (p. 10).

Les deux auteurs ont travaillé ensemble (en 1873) jusqu'aux environs de Guéret (chef-lieu du département de la Creuse), en traçant approximativement la limite supérieure du sous-dialecte marchois. Des circonstances douloureuses ont retardé le travail (la mort d'O. Bringuier), et Ch. de Tourtoulon a dû reprendre l'enquête seul en 1875 (au mois d'octobre, cf. p. 42, note 1 et p. 51, note 1).

De précieuses informations sur les localités étudiées. — Les auteurs donnent de précieuses informations sur l'état linguistique, sur l'aspect social et économique, sur le déplacement et la provenance de la population de chaque localite étudiée, ainsi que sur le progrès du français dans les écoles primaires (cf. pp. 44-45, note 4, p. 49 etc.). Ces informations rappellent de très près celles qu'on donne d'ordinaire dans les enquêtes des atlas linguistiques.

Informateurs. — Les auteurs ont procédé avec la même rigueur que celle observée dans les enquêtes actuelles. Au début de chaque paragraphe, ils signalent, en note, les personnes auxquelles ils doivent les renseignements linguistiques. « Il nous aurait été difficile, disent-ils, d'avoir le nom de toutes celles que nous avons interrogées ; on connaît en effet la méfiance que la question la plus simple, faite par un étranger, éveille chez les habitants de la campagne. Grâce à d'obligeants intermédiaires, nous avons obtenu à peu près partout que l'on parlât devant nous le langage indigène ; mais nous avons dû souvent renoncer à demander le nom des interlocuteurs, bien que, pour faciliter le contrôle de nos assertions, il eût été utile d'avoir la liste complète des personnes auprès desquelles nous avons recueilli nos observations » (p. 19, note 1).

Sur la méfiance des informateurs, il faut retenir la remarque suivante : « Il nous est arrivé de voir des personnes intelligentes et suffisamment éclairées rétracter complètement leurs premières réponses, lorsque nous leur avions fait comprendre — parfois avec assez de peine — le but précis de nos recherches » (p. 9, note 1).

L'interrogatoire de jeunes soldats dans quelques chefs-lieux de subdivision militaire ne donna que des résultats très insuffisants. — Pour les chercheurs qui pratiquent de nos jours l'interrogatoire des informateurs hors de leur foyer, il est utile que je rappelle les remarques de Ch. de Tourtoulon. En reprenant seul (en octobre 1875) le travail commencé avec O. Bringuier, il parcourut le pays compris entre Le Dorat, Guéret, Limoges et Le Blanc, en ajoutant une trentaine de noms à la liste des communes précédemment étudiées. « Afin d'abréger des excursions assez pénibles, dit l'auteur, par des pluies torrentielles, j'ai pensé pouvoir utiliser la présence dans quelques chefs-lieux de subdivision militaire des jeunes soldats de la deuxième portion du contingent de l'année qui appartenaient à la région et venaient à peine de quitter leur village. Ce moyen d'investigations eût été très insuffisant, si je n'avais eu uniquement pour but en l'employant de tracer mon itinéraire de manière à éviter de longues et inutiles courses en plein pays d'oc ou en plein pays d'oïl » (p. 51, note 1).

Transcription phonétique — Les auteurs se sont rendu compte

de l'importance d'un système de transcription phonétique très clair, car il s'agissait de « classer des idiomes parfois douteux en se basant le plus souvent sur des caractères phonétiques ». Ils indiquent en détail les règles suivies (cf. pp. 17-19).

PUBLICATION DES RÉSULTATS. — Après avoir indiqué la méthode appliquée (pp. 9-19), les auteurs présentent leurs résultats en onze paragraphes, « afin de faire marcher de front avec plus de clarté le tracé géographique de la limite et les observations qui ont servi à le déterminer » (p. 19).

LA LIGNE QUI SÉPARE LE FRANÇAIS DU PROVENÇAL. — Sur la carte annexée à cette étude, la ligne de démarcation a, comme point de départ, la Pointe de la Grave (à l'embouchure de la Gironde), laissant à la langue d'oïl seulement l'extrême pointe septentrionale du Médoc (au sud de l'embouchure de la Gironde) ; elle suit le cours du fleuve jusqu'à Villeneuve (au sud de Blaye), le traverse, passe au nord de Vérac, arrivant à la rivière Isle (au Nord de Libourne) ; elle passe ensuite entre Libourne et la Lande, traverse la Montagne Saint-Georges et se dirige vers le Nord. Elle ne laisse jusque là au provençal qu'une bande de terrain assez étroite sur la rive gauche de la Dordogne.

En se dirigeant vers le Nord (depuis Lussac), elle passe entre Sainte-Aulaye (qui reste à l'Est) et Chalais, monte à l'est de Montmoreau et d'Angoulême et au sud de La Rochette se dirige vers l'Est (c'est là que se trouve la localité de Cellefrouin, à l'ouest de Saint-Claud).

A partir de la localité d'Agris (située au nord-ouest de La Rochefoucauld), la ligne présente la forme d'un croissant, dans lequel on rencontre des parlers intermédiaires. Laissant à la langue d'oïl la localité de Saint-Claud, elle traverse la Vienne entre Confolens et Availles-Limouzine, se dirige presque en ligne droite vers l'Est, passant entre Bellac et Le Dorat et, laissant au Sud les localités de Châteauponsac, Bessines, Bénévent et Grand-Bourg, elle arrive à Saint-Vaury (au nord de Guéret, qui appartient à la langue d'oïl ; cf. aussi J. Ronjat, *Gramm. ist.*, t. I, pp. 14-15).

La carte indique, au nord de cette ligne, les régions qui ont des parlers intermédiaires entre le français et le provençal.

LA GÉOLOGIE, LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET LEURS RAPPORTS AVEC L'ETHNOLOGIE ET LA GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE. — Les auteurs, lors de l'enquête, se sont rendu compte qu'il y a des rapports entre la *géologie*, la *géographie physique*, les *productions agricoles*, d'une part, et l'*ethnologie* et la *géographie linguistique*, de l'autre (cf. le travail d'A. Brun, p. 302). Afin de mieux montrer ces rapports, les auteurs ont marqué sur la carte annexée à l'étude « le régime forestier actuel des pays avoisinant la limite. On pourra ainsi se faire dès à présent une idée du rôle que les

espaces boisés ont joué dans la distribution géographique des langues et des dialectes. D'un autre côté, disent les auteurs, la comparaison de notre carte avec la carte géologique de la France de MM. Dufrénoy et Élie de Beaumont montrera notre limite contournant assez exactement à l'ouest et au nord le plateau granitique » (pp. 49-50, note 1).

La limite fixée n'est pas une ligne dans le sens géométrique du mot. — Les auteurs indiquent clairement comment on doit interpréter la limite établie par leurs enquêtes : « Lorsque nous prenons un cours d'eau, une route, la lisière d'un bois, etc., comme point de repère de notre trace, nous voulons seulement rendre notre exposé plus clair et faciliter au lecteur les moyens de reporter notre ligne sur une carte détaillée... Nous ne croyons pas avoir besoin de dire en effet que la limite de deux langues ne peut être une ligne dans le sens géométrique du mot, comme l'est une ligne politique ou administrative. La première flotte forcément, sur presque tous les points de son parcours, entre deux centres de population. Si nous la faisions quelquefois passer sur un village, c'est afin d'indiquer que, de temps immémorial, on parle à la fois les deux langues dans cette localité » (p. 27, note 1).

Les résultats ainsi que la méthode de cette première grande enquête linguistique ont sûrement eu une heureuse influence sur la dialectologie, bien que les successeurs la passent assez souvent sous silence. Le baron Ch. de Tourtoulon ne put continuer cette remarquable activité, car il fut atteint d'une maladie des yeux (cf. *Romania*, t. XLII, 1913, pp. 623-624).

Critiques. — Parmi les critiques soulevées par cette étude, citons, en premier lieu, celle de Paul Meyer (*Romania*, t. VI, 1877, pp. 630-633), qui dut toutefois reconnaître l'existence des dialectes : « Les dialectes n'existent pas dans la nature à l'état défini, mais nous les constituons à notre guise pour la commodité de nos études... Je nie que pour aucun dialecte ou groupe de dialectes on puisse trouver une série de caractères existant simultanément en un espace déterminé et ne dépassant pas cet espace. En quelque endroit qu'on place les limites, il y aura toujours des caractères qui resteront en deçà et d'autres qui iront au delà. Mais, si on choisit un petit nombre de caractères, on pourra déterminer sur le terrain les points jusqu'où ces caractères se manifestent, et la constatation de ces points est en soi très intéressante » (p. 631). Il reconnaissait en même temps l'existence d'un dialecte mixte (le marchois) et la nécessité de déplacer plus au nord de l'embouchure de la Gironde la limite linguistique, car on la faisait passer auparavant entre Barbezieux et la Charente.

Pour Gaston Paris cependant « la question de l'existence d'une langue d'oc est toute théorique et presque métaphysique : on peut être bon Français et bon Félibre et penser tout ce qu'on veut sur ce point » (*Romania*, t. XXIII, 1894, p. 298).

## IV. QUELQUES TRAVAUX QUI APPROFONDISSENT ET ÉLARGISSENT CE PROBLÈME

Afin de mieux illustrer la portée de la première enquête, je signale quelques travaux qui approfondissent et élargissent le problème de la limite entre le français et le provençal.

1° Gustav Gröber (*Grundriss*, 1re éd., 1886, p. 426) considère, en prenant comme base la toponymie, la région de la Saintonge (Charente inférieure) comme un territoire ayant appartenu jadis au provençal.

2° Hermann Suchier soutient (dans le *Grundriss*, t. I, 1886, pp. 561 ss.; dans l'éd. de 1904, pp. 712 ss.) que la limite entre les deux langues ne doit pas être imaginée comme une ligne, mais, au contraire, comme une « ceinture » (*Gürtel*) (cf. p. 24 de mon étude).

3° Henrich Morf (dans son étude *Zum sprachlichen Gliederung Frankreichs*, dans les *Abhandlungen d. königl. preuss. Akademie der Wissenschaften*, 1911, avec 4 cartes, rédigées d'après l'Atlas ling. de la France) admet l'influence des groupements ethniques préromans, ainsi que celle du groupement diocésain et des relations sociales, et suppose que les limites phonétiques ne se sont déplacées (1).

4° W. Meyer-Lubke (dans *Zentripetale Kräfte im Sprachleben*, dans *Hauptfragen der Romanistik, Festschrift für Ph. A. Becker*, Heidelberg, 1922) soutient l'existence d'un substrat provençal jusqu'à la Loire, qui se manifesterait dans des particularités phonétiques existant dans les parlers des départements de la Vendée, des Deux-Sèvres, de la Vienne et en quelques points de la Haute-Vienne et de la Creuse (cf. aussi *Zur Geschichte des* ǫ *in Sudwest-frankischen*, dans *Zeitschrift f. rom. Philol.* t. XLVII, 1924, pp. 426 ss.).

5° Theodora Scharten (dans *Posizione linguistica del Poitou*, avec six cartes, dans *Studj Romanzi*, t. XXIX, 1942, pp. 5-130) affirme que le Poitou appartenait jadis au provençal.

(1) Cf. aussi l'important ouvrage d'A. Rosenqvist, *Limites administratives et divisions dialectales de la France* (dans *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XX, 1919, pp. 87-118, avec deux cartes), où l'auteur a tracé, d'après l'Atlas linguistique de la France, la limite de cinquante deux faits dialectaux.

A. Meillet constate avec raison que « Ce qui décide des concordances linguistiques — comme aussi, en partie au moins, des divisions politiques —, ce sont des faits de civilisation : le coude remarquable que fait le gros faisceau des limites entre le gallo-roman du Nord et celui du Midi entre Bordeaux et Lyon dessine vers le Nord une grande courbe, qui concorde en gros avec celle que dessine la ligne de chemin de fer (par Périgueux, Limoges, Guéret, Montluçon, Gannat, Roanne) entre ces deux villes, pour éviter les hauteurs du Plateau central. Ce sont des faits de civilisation qui expliqueront pourquoi tout le Plateau central appartient au type du Midi » (*Bull. Soc. Ling. Paris*, t. XXII, n° 68, 1919-1920, p. 73).

6° Walther von Wartburg (dans *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Halle, M. Niemeyer, 1936, avec sept cartes) soutient que le provençal était parlé autrefois jusqu'à une ligne qui allait depuis l'embouchure de la Loire jusqu'aux Vosges méridionales, et que cette ligne coïncidait approximativement avec la frontière ethnique et politique constituée vers le Ve siècle, après l'invasion germanique.

7° Auguste Brun, dans sa remarquable étude *Linguistique et peuplement, Essai sur la limite entre les parlers d'oïl et les parlers d'oc* (dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. XII, 1936, pp. 165-251, avec 8 cartes dans le texte), reprend le problème à la lumière de toutes les données offertes par différentes disciplines, pour conclure en ces termes : « Et voilà notre réponse à Gaston Paris. Cette muraille qui sépare la France en deux nos yeux ne la voient plus, mais elle a existé, elle a duré, elle a été édifiée par la nature et par les siècles, non les siècles voisins de nous, mais les siècles de la préhistoire qui élaboraient en silence notre humanité. Les documents écrits n'en parlent point : mais le tracé subsiste, il subsiste pour les dialectes, il subsiste pour le droit, il subsiste pour la couleur des cheveux, pour celle des yeux, et pour le régime agraire. Il est constaté par le géographe, par l'ethnologue, par le juriste. Répétons-le, pour qu'on ne nous l'objecte pas : le tracé que reconnaît l'ethnologue ne coïncide pas en tout point avec celui que reconnaît le linguiste, et il y a, de l'un à l'autre, des incurvations, ou des convexités, ou des pointes qui ne se superposent pas. Ce qui importe, c'est que, pour tous, la direction est la même, de l'Ouest à l'Est, jamais du Nord au Sud ; le barrage est transversal, jamais longitudinal, ou diagonal. Les divergences, dans le détail, trouveront leur explication un jour, à la suite d'enquêtes patientes, minutieuses, exhaustives, et localisées, qui, pour chaque région, remonteront, comme la nôtre, le cours des temps. La nôtre ne visait qu'à éclairer le problème pris dans son ensemble, et réduit à quelques données simples » (p. 249 ; cf. aussi les remarques de Ch. Bruneau, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. XIII, 1937, pp. 26-32).

Les quelques travaux précités représentent, je le crois du moins, un hommage bien mérité aux auteurs de la première grande enquête dialectale française.

## V. ENQUÊTES PAR CORRESPONDANCE

Parmi les enquêtes par correspondance faites dans le Midi de la France, nous signalons seulement deux entreprises :

1° L'enquête dirigée par Édouard Bourciez. — Le professeur É. Bourciez organisa, à la fin du siècle passé, sous le patronage des

recteurs des Académies de Bordeaux et Toulouse, une grande enquête par correspondance pour la connaissance des idiomes de la région gasconne.

L'auteur remania le texte de la parabole de l'Enfant prodigue et le fit traduire par les instituteurs (aidés par des collaborateurs) dans chacun de dix départements de cette région (Gironde, Landes, Basses-Pyrénées, Gers, Hautes-Pyrénées, Ariège, Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne, Lot-et-Garonne et Dordogne).

On réunit de la sorte 4444 traductions de ce texte provenant de plus de quatre mille localités (la région comprend un total de 4414 communes). L'excédent provient de ce qu'on a obtenu des traductions doubles, surtout dans les chefs-lieux de cantons.

Les traductions ont été classées d'après un ordre à la fois géographique et alphabétique.

Ce grand recueil fut présenté, en 1895, à l'Exposition de Bordeaux sous le titre de *Recueil des idiomes de la région gasconne* (17 volumes, gr. in-4°). Chaque volume est muni d'un sommaire et d'une table détaillée qui facilitent les recherches. Ces volumes doivent se trouver aujourd'hui à la Bibliothèque universitaire de Bordeaux, qui en est propriétaire (selon l'affirmation de Paul Meyer, qui donna, dans *Romania*, t. XXIV, 1895, pp. 483-484, des informations précises sur ce recueil tout en critiquant ce procédé pratiqué déjà en 1807, cf. p. 486 de mon étude) (1).

2° L'ENQUÊTE DE LA REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE. — Les matériaux ramassés par cette revue se trouvent à la Bibliothèque de l'Université de Lyon ; leur valeur est cependant minime, selon A. Duraffour, qui les a étudiés (cf. p. 206 de mon étude) (2).

## VI. QUELQUES MONOGRAPHIES SUR LES PARLERS PROVENÇAUX

La situation d'infériorité du provençal par rapport au français devenu langue obligatoire de l'État (voir p. 282) ne fut pas favorable au développement des études dialectologiques. C'est ainsi qu'il faut expliquer le nombre relativement réduit des travaux concernant cette langue romane.

Cet état de choses fut reconnu, en 1922, par Joseph Anglade (dans

(1) Cf. aussi Jean BOURCIEZ, *Recherches hist. et géogr. sur le parfait en Gascogne*, Bordeaux, 1927, pp. 14-15.

Pour une autre enquête sur les parlers gascons, entreprise par le *Bulletin de la Société Gersoise des Études locales* (depuis 1929), cf. W. v. WARTBURG, *Bibliographie*, n° 1027.

(2) Nous devons signaler en outre l'ouvrage édité par le prince Louis Lucien BONAPARTE, *Le Saint Évangile selon saint Matthieu... traduit en provençal marseillais moderne par M. Feraud* (1866, in-16°) auquel fait allusion Paul MEYER (*Romania*, t. V, 1876, pp. 497-498 ; cf. mon étude p. 486).

l'avant-propos de son travail *Pour étudier les patois méridionaux, Notice bibliographique*, Paris, E. de Boccard, 1922, p. 7), qui s'exprime en ces termes : « La plupart des études dialectales dues à nos compatriotes ne sont pas faites en général sur un plan bien scientifique. Cette faiblesse — car c'en est une — est due à plusieurs causes, dont la principale est la suivante : parmi tant d'études de tout genre, quelques-unes seulement sont faites par des gens de métier : or c'est un métier que de faire un livre, surtout un livre de dialectologie. Malheureusement le petit nombre de chaires consacrées à ces études dans nos Universités et surtout le petit nombre d'étudiants qui poussent ces mêmes études à fond nous laisse craindre que pendant longtemps encore, même dans ce domaine, qui est pourtant nôtre, nous n'ayons besoin des étrangers ».

Presque tout le XIX^e siècle fut dominé par l'opinion de Gaston Paris et de Paul Meyer, qui niaient l'existence des dialectes et surtout d'une deuxième langue sur le territoire de la France. L'idée qu'il n'y avait pas « deux Frances » était devenue une sorte de dogme qui devait être admis par tout le monde (cf. la réponse d'A. Brun, p. 302 de mon étude).

Un examen plus attentif permet cependant de reconnaître l'existence d'un bon nombre de travaux dialectologiques (cf. la *Bibliographie des dictionnaires patois* de W. v. Wartburg, pp. 89-122), dont les plus importants, par ordre chronologique, nous semblent les suivants :

A. Luchaire, *Études sur les idiomes pyrénéens de la région française* (Paris, 1879, in-8°, 378 p.) ; Josef Aymeric, *Dialecte rouergat, Phonétique, Morphologie* (thèse, Bonn, Halle, E. Karras, 1879, 40 p., in-8°, extrait de *Zeit. f. rom. Philol.*, t. III ; le travail est dédié à Wendelin Foerster) ; le Pasteur Fesquet, *Monographie du sous-dialecte languedocien du canton de La Salle-Saint-Pierre (Gard)* (dans la *Rev. des lang. rom.*, t. XXV, 1884, pp. 53-76 ; t. XXVI, 1885, pp. 53-76) ; L. Sütterlin, *Die heutige Mundart von Nizza* (dans *Rom. Forschungen*, t. IX, 1896, pp. 249-586 ; l'auteur étudia le parler en 1887, ayant comme informateurs deux cochers et un élève de lycée, cf. p. 252 ; il continua l'enquête en 1894, travaillant avec deux infirmières qui parlaient le français ; l'abbé J. P. Pellegrini, auteur d'un dictionnaire, lui donna aussi de très précieuses informations concernant le parler de la région montagneuse, cf. pp. 254 et 256 ; l'étude se borne surtout au parler du faubourg ; pour les difficultés rencontrées, cf. pp. 256-257) ; Joseph Anglade, *Le patois de Lézignan (Aude) (dialecte narbonnais), Phonétique* (Montpellier, 1897, 100 p., in-8° ; l'ouvrage est dédié à C. Chabaneau ; extrait de la *Rev. des lang. rom.*, t. X, 1897) ; Fr. Fleischer, *Studien zur Sprachgeographie der Gascogne* (Halle, 1913, 125 p., avec 16 cartes linguistiques d'après l'ALF et l'Atlas de Millardet, dans les *Beihefte zur Zeit. f. rom. Philol.*, n° 44) ; Otto Zaun, *Die Mundart van Aniane (Hérault) in alter und neuer Zeit* (Halle, Niemeyer, 1917, XXIII-283 p., in-8°, avec huit cartes ; dans les *Beihefte zur Zeit. f. rom. Philol.*, n° 61 ; l'état moderne a été étudié dans une enquête sur place) ; F. Arnaud et G. Morin, *Le langage de la Vallée de Barcelonette* (Paris, Champion, 1920, in-8°, XLVIII-323 p., ouvrage posthume ; il consti-

tue un supplément important aux recueils d'Honnorat et de Mistral ; l'introduction fournit des indications intéressantes pour l'histoire de la philologie provençale) ; Auguste Brun, *L'introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon* (Paris, Champion, 1923) ; A. Brun, *Recherches sur l'introduction du français dans les provinces du Midi* (Paris, Champion, 1923 ; remarquables contributions) ; Dr Pierre Pansier, *Histoire de la langue provençale à Avignon du XIIe au XIXe siècle* (Avignon, Aubanel, 4. vol, 1924-1927 ; le 1er vol. donne des informations sur la disparition des patois dans les divers milieux ; cf. v. Wartburg, *Bibliographie*, nº 837 et *Romania*, t. LIII, 1927, pp. 280, 437-438) ; Gaston Guillaumie, *Contribution à l'étude du glossaire périgourdin (canton de Saint-Pierre-de-Chignac), précédée d'un essai de délimitation phonétique des parlers de la Dordogne* (Paris, A. Picard, 1927 ; l'étude est basée sur une enquête sur place de l'auteur ; cf. v. Wartburg, *Bibliographie*, nº 1015) ; Dr Louis Queyrat, *Contribution à l'étude du parler de la Creuse ; le patois de la région de Chavanat* (Guéret, Lecante, 1927-1930, 2 vol. ; le glossaire contient environ huit mille mots, cf. v. Wartburg, *Bibliographie*, nº 987) ; E. Sol, *Le vieux Quercy* (2e éd., Aurillac, 1930, 483 p. ; « excellente étude sur la vie populaire », v. Wartburg, nº 930) ; A. Brun, *Le français de Marseille, étude de parler régional* (Marseille, Institut hist. de Provence, 1931, 152 p. ; étude faite sur place et pleine d'enseignements sur le bilinguisme) ; Gunther Fahrholz, *Wohnen und Wirtschaft im Bergland der oberen Ariège, Sach- und Wortkundliches aus den Pyrenäen* (Hamburg, 1931, XI-164 p., avec sept planches et des dessins, pp. 148-164 ; étude sur l'habitation et l'économie rurale d'après des recherches sur place ; cf. v. Wartburg, *Bibliographie*, nº 909) ; J. Lhermet, *Contribution à l'étude du dialecte aurillacois* (Paris, Droz, 1931, XXII-166 p. ; matériaux recueillis sur place dans la région du Cantal, la commune d'Ytrac) ; Maximin (dit Simin) Palay, *Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes (Bassin de l'Adour), embrassant les dialectes du Béarn, de la Bigorre, du Gers, des Landes et de la Gascogne maritime* (Pau, Marrimpouey, 1932, 2 vol. ; c'est un immense recueil qui contient plus de cent mille mots ; cf. v. Wartburg, *Bibliographie*, nº 1024) ; Wilhelm Giese, *Volkskundliches aus den Hochalpen der Dauphiné* (dans *Hamburgische Universität, Abhand. aus dem Gebiet der Auslandkunde, Band 37, Reihe B. Völkerkunde, Kulturgeschichte u. Sprachen, Band 18*, Hamburg, 1932 ; c'est une intéressante enquête sur la vie rurale dans les Hautes-Alpes, cf. v. Wartburg, *Bibliographie*, nº 802 et nº 925 qui mentionne le travail de H. Meyer, du même genre) ; Alfons Schmitt, *La terminologie pastorale dans les Pyrénées centrales* (Paris, E. Droz, 1934, XIX-156 p., avec une carte géographique, six tableaux hors texte représentant de nombreux objets, et plusieurs dessins dans le texte ; c'est un travail rédigé d'après une enquête sur place) ; Hugo Bendel, *Beiträge zur Kenntnis der Mundart von Lescun (Basses-Pyrénées)* (thèse, Tubingen, 1934, 138 p. ; c'est un travail fait sous la direction de G. Rohlfs) ; Ludwig Flagge, *Provenzalisches Alpenleben in den Hochtalern des Verdon und der Bléone, ein Beitrag zur Volkskunde der Basses-Alpes* (Firenze, L. S. Olschi, 1935, gr. in-8º, 190 p., avec une carte géographique, de nombreux dessins sur neuf pages et deux pages de photographies, le tout hors texte ; c'est un important travail sur la vie rurale ; cf. son ample bibliographie, pp. 165-170) ; Willy Schönthaler, *Die Mundart des Bethmale-Tales (Ariège), Laut- und Formenlehre* (thèse, Tubingen, E.

Göbel, 1937, 155 p. ; les matériaux furent recueillis en 1931, et le travail fut rédigé en 1933, sous la direction de G. Rohlfs ; c'est une étude utile sur les parlers pyrénéens); Hans-Joachim v. d. Brelie, *Haus und Hof in den französischen Zentralpyrenäen* (Hambourg, 1937, in-8°, XVI-115 p., et une carte et de nombreux dessins et 10 photographies ; le XXVe vol. des *Hamburger Studien zu Volkstum u. Kultur der Romanen)* ; Karl Heyns, *Wohnkultur, Alp- und Forstwirtschaft in Hochtal der Garonne* (Hambourg, 1938, 165 p. et de nombreuses photographies et planches, deux cartes et deux plans) ; Walter Schmolke, *Transport und Transportgeräte in den französischen Zentralpyrenäen* (Hambourg, 1938, 76 p. et 5 pages de photographies) ; Ernst Schüle, *La terminologie du joug dans une région du Plateau central* (dans les *Mélanges Duraffour*, coll. *Rom. Helvetica*, n° 14, Paris, E. Droz, 1939, pp. 178-193, avec sept photographies et cinq cartes ; c'est une remarquable contribution qui illustre le rapport qui existe entre les innovations techniques et la lexicologie) ; Andreas Blinkenberg, *Le patois d'Éntraunes, I. Matériaux phonétiques, morphologiques et syntactiques*, 1939 ; II. *Matériaux lexicologiques*, 1940 (dans les *Acta Jutlandica, Aarsskrift for Aarhus Universitet*, t. XI et XII, Copenhague ; c'est un travail fait sur place apportant une précieuse contribution) ; Hélène N. Coustenoble, *La phonétique du provençal moderne en terre d'Arles* (Hertford, 1945, in-8°, XII-281 p. ; l'auteur appartient au cercle de phonéticiens groupés autour du savant anglais Daniel Jones ; l'enquête fut faite pendant de longs et fréquents séjours en Provence rhodanienne) ; Pierre Nauton, *Le patois de Saugues (Haute-Loire), aperçu linguistique, terminologie rurale, littérature orale* (thèse Paris, Clermont-Ferrand, 1948, in-8°, 179 p. et huit planches et deux cartes linguistiques hors texte ; c'est une importante contribution à l'étude d'une région peu connue au point de vue linguistique ; la localité de Saugues, lieu d'origine de l'auteur qui parle le patois, n'est que le pivot de son enquête, cf. pp. 15-21) ; Andreas Blinkenberg (professeur à l'Université d'Aarhus), *Le patois de Beuil, Documents et notes, avec un appendice sur le parler de Péone* (dans *Acta Jutlandica, Aarsskrift for Aarhus Universitet*, vol. XX, 3, Copenhague, 1948, in-8°, 144 p.) ; c'est une contribution très utile, dont les matériaux ont été réunis sur place en 1947 et 1948 ; pour la méthode pratiquée, cf. pp. 4-6, etc. (1).

Les travaux mentionnés montrent bien que, grâce à la précieuse contribution des chercheurs étrangers, le domaine provençal est étudié à fond, et offre à la dialectologie romane des informations linguistiques très précieuses.

## VII. GRANDS TRAVAUX DIALECTAUX

Ce chapitre ne contient pas un grand nombre de travaux, car j'ai mentionné, dans le domaine du français (voir pp. 106-151), une partie de ceux qui embrassaient tout le territoire de la France.

(1) Les bibliographies citées au commencement de ce chapitre (p. 304) donneront aux chercheurs des informations plus détaillées.

J'ai toutefois estimé utile de consacrer des chapitres à part aux travaux suivants :

1° La monographie linguistique sur le parler de CELLEFROUIN (Charente), à cause de la méthode et des idées de l'abbé Rousselot.

2° La région de la BASSE-AUVERGNE, étudiée depuis une cinquantaine d'années par A. Dauzat dans plusieurs études qui forment un tout.

3° La région des LANDES, bien connue dans les études de dialectologie romane, grâce aux travaux de G. Millardet.

4° La région GASCONNE, que l'étude de G. Rohlfs a mise au premier plan dans le domaine de la *Romania*.

5° La région de LA LOZÈRE, dont les parlers ont été étudiés par R. Hallig.

J'ai essayé de dégager de ces travaux les enseignements méthodologiques les plus importants, surtout lorsque ces enseignements s'imposaient à mon attention (1).

## 1. Cellefrouin (Charente).

> « Les sons du langage, le don le plus précieux qui ait été fait à l'homme par le Créateur ».
> (L'abbé ROUSSELOT).

La commune de *Cellefrouin* est située au fond de la vallée du Son. Sa population était, en 1846, de 2.117 habitants, groupés en 530 ménages, dont 407 propriétaires vivant de leurs terres, 370 cultivateurs-propriétaires et colons, 19 métayers, 5 fermiers, 7 chefs d'usine (sans doute des meuniers), 27 ouvriers et 2 négociants (*Les modifications*, p. 149). En 1887, lors des études de l'abbé P. ROUSSELOT, elle ne comptait plus que 1.720 habitants, répartis en 52 hameaux ou maisons isolées (*ib.*, p. 150). Tandis que tous les villages de la région sont bâtis sur les hauteurs ou sur les flancs des coteaux occidentaux du Massif central, cette commune seule est située au fond de la vallée, dans un lieu humide, sans soleil et sans horizon, (p. 152). Elle est loin de toute voie de communication (la première route fut terminée en 1846) et tellement pauvre,

(1) Pour la situation actuelle du provençal au point de vue littéraire, on peut consulter avec un réel profit le travail du poète provençal Sully-André Peyre (directeur de la revue *Marsyas*, fondée en 1921, qui publie des textes provençaux), *La branche des oiseaux* (éd. Marsyas, Mûre-Vigne, Aigues-Vives, Gard, 1948, petit in-8°, 186 p.), qui se propose « de défendre la langue de Mistral contre les dialectaux et contre leurs successeurs naturels, les Occitans, qui paraissent oublier qu'une langue est consacrée par des chefs-d'œuvres et ne saurait être une mosaïque dialectale, patinée d'archaïsmes » (il fut couronné par le Prix Mistral 1947).

Les *Notes additionnelles* (rédigées par Jean Bourciez) de l'important travail d'É. BOURCIEZ, *Éléments de linguistique romane* (Paris, C. Klincksiek, 4e éd., 1946), donnent aussi de précieuses indications bibliographiques sur les derniers travaux.

que la population émigrait vers La Rochelle pour la fenaison, en Poitou pour les moissons, et dans la plaine basse de l'Angoumois pour les vendanges (*ib.*, p. 155). « Une pièce unique suffisait pour toute la famille, quelquefois même elle abritait aussi les animaux, âne, pérots, gorets, séparés par des *mandis* de planches (cloisons) ou de simples claies. Le porc a conservé quelque chose de cette ancienne familiarité : il va encore recueillir sous la table, en compagnie des poules, les restes du repas » (*ib.*, p. 156)... Telles étaient les mœurs de Cellefrouin dans le premier tiers du XIX[e] siècle, quand le paysan répondait encore en patois à celui qui l'interrogeait en français. « Lorsque je parlais patois, — dit l'abbé Rousselot —, pendant mes vacances, j'étais fort bien accueilli : les visages s'épanouissaient et l'on ne manquait jamais de dire, non sans malice, que tel ou tel, qui avait passé trois mois dans le pays bas ou au service, était revenu ne sachant plus parler comme au pays. Mais la génération attachée au patois a disparu ; et aujourd'hui (c'est-à-dire à la fin du siècle passé), pour obtenir qu'on veuille bien le parler avec moi, j'ai besoin d'user de stratagèmes ou de solliciter cette faveur comme un service » (*ib.*, p. 159).

En suivant de près les informations données par l'abbé Rousselot, on a sous les yeux l'image de la commune de *Cellefrouin* devenue célèbre par son étude : *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin* (Charente) (Thèse), Paris, H. Welter, 1891, 372 p. (extrait de la *Revue des patois gallo-romans*, t. IV, 1891, 65-208 ; t. V, 1892, 209-434).

L'étude de l'abbé Rousselot représente une œuvre capitale non seulement pour la *phonétique expérimentale*, dont il fut l'heureux fondateur, mais aussi pour les enquêtes dialectales. En lisant les pages de ce travail, on reste étonné de la profonde compréhension et de la précision avec lesquelles il a su étudier et présenter les faits du langage humain. Plusieurs des idées dont se vantent les chercheurs d'aujourd'hui se trouvent bien développées, mises en pleine lumière ou parfois simplement en germe dans les pages de ce livre, qui est trop souvent et très injustement passé sous silence.

Dans le présent exposé, nous nous bornerons à présenter brièvement la méthode suivie par l'abbé Rousselot dans ce travail qui peut servir de modèle aux jeunes dialectologues à la recherche d'un sujet d'étude.

Point de départ. — Dès 1879, l'auteur eut l'idée « de tenter une voie nouvelle et d'exploiter de nouvelles carrières » ; au lieu d'étudier la lettre morte il voulut étudier « le parler vivant ». Il commença l'étude du sous-dialecte marchois, auquel se rattachait le patois qu'il parlait depuis son enfance. Allant de village en village, notant les différences linguistiques, l'abbé Rousselot chercha la limite de la langue *d'oc* et de la langue *d'oïl*, qui fuyait toujours devant lui. Quand il tomba malade,

sa mère, qui parlait très bien le patois, devint son sujet d'observation pendant trois mois. Il croyait à tort jusque là que son patois était identique à celui de sa mère, et acquit dès lors la conviction qu'à l'étude *géographique* il est indispensable d'ajouter l'étude *généalogique* des patois (*ib.*, p. 2). Les leçons de ses maîtres, G. Paris, P. Meyer, A. Darmesteter, J. Gilliéron, etc. lui ouvrirent de nouvelles perspectives. Il reprit en 1886 et en 1887 les enquêtes interrompues dans la vallée du Son, en les complétant en 1889 et en 1890.

Il s'efforça alors de trouver le moyen de suppléer à l'imperfection de l'oreille pour préciser les faits qui sont du domaine de la philologie. Un mot de Gaston Paris, une heureuse idée de son jeune ami J. Pierrot-Deseilligny le mirent sur la voie de l'application de la *méthode graphique* à l'étude des sons (*ib.*, p. 3-4). C'est la « préface » de la phonétique expérimentale !

Le plan initial du travail commença à se restreindre, au fur et à mesure que les connaissances de l'auteur s'étendaient ; il se réduisit d'abord à une étude complète du patois de Cellefrouin, pour se limiter, en fin de compte, à la phonétique de sa famille, pour la bonne raison qu'il la croyait suffisante pour une étude spéciale.

CONTENU DU TRAVAIL. — Dans la PREMIÈRE PARTIE (pp. 7-144), l'auteur détermine la nature et les qualités des sons suivant la *méthode graphique*, après avoir créé de ses propres mains les premiers appareils de la phonétique expérimentale et en faisant les expériences sur lui-même.

Il présente les appareils appliqués à la *phonétique*, la manière de lire les tracés (pp. 8-22) ; le palais artificiel, ses divisions et les régions d'articulation (pp. 23-36) ; la fonction du larynx et les variations dans la sonorité des voyelles nasales et des consonnes (pp. 37-60) ; le souffle employé, la mesure de l'effort et l'accent d'intensité (pp. 61-74) ; la durée des sons et l'accent temporel (pp. 75-108) ; la hauteur musicale des sons et l'accent d'acuité (pp. 109-144).

Dans la DEUXIÈME PARTIE (pp. 145-316), il présente les transformations phonétiques qui surgissent dans les différents parlers des membres de sa famille, représentant cinq groupes de générations successives. Ces données sont complétées par des relevés sur le patois de la commune de Cellefrouin et sur celui de la région environnante, et, pour l'époque ancienne, par les données des chartes. C'est dans cette partie qu'il donne des informations géographiques et historiques concernant le passé de cette commune jusqu'au moment de l'enquête, et montre l'importance des documents oraux (phrases, récits, dialogues) transcrits sur-le-champ par l'auteur lui-même.

**a) La méthode de travail.**

L'abbé Rousselot a étudié un peu partout et toutes sortes de personnes : à la maison, dans « le cadre familier » de la vie journalière, chez des amis, dans les champs ou le long des routes, sur place et loin du domicile, des indigènes et des nouveaux venus, des personnes ne parlant que leur patois, d'autres qui l'avaient abandonné pour le français ; ceux qui n'avaient jamais quitté leur village et ceux qui avaient élu domicile ailleurs ou qui étaient revenus après une longue absence (p. 160).

LES INFORMATEURS. — Selon les règles données par Jean Psichari (*Quelques observations sur la phonétique des patois et leur influence sur les langues communes* dans la *Revue des patois gallo-rom.*, II, 1888, pp. 7-30) « le paysan ne parle pas la même langue dans les différents endroits du même village où vous conversez avec lui, par exemple chez lui ou dans la maison d'ami, au cabaret ou sur la place publique. Il a besoin de son cadre familier pour parler la langue qui lui est naturelle. D'autre part, le plus sûr moyen de se tromper, c'est de poser aux paysans des questions directes. A plus forte raison, le paysan, interrogé hors de son village, ne nous donnera-t-il jamais un renseignement sur lequel la science puisse compter. Il s'agit, avant tout, de surprendre le paysan *dans l'état d'inattention* : dès que se produit chez lui *l'absence de l'état d'inattention*, toute information peut être considérée comme nulle et non avenue » (pp. 19-20).

Nous rencontrons même de nos jours ces affirmations dogmatiques dans plusieurs travaux dialectologiques.

L'abbé Rousselot, avec l'autorité conférée par l'expérience (et non par la théorie), tout en donnant raison à J. Psichari en ce qui concerne « *l'élément instinctif* », lui répond ainsi :

« Un parler ne forme point un tout indivisible dont toutes les parties sont également sous notre puissance. On y peut distinguer trois éléments. Le premier, de beaucoup le plus important, est l'élément *réfléchi* ; c'est celui dont chacun a la pleine conscience et qui se présente à l'appel de la réflexion. Le second comprend l'ensemble des formes qui sont en train de se produire ou en voie de disparaître ; il s'efface à la réflexion et échappe à la conscience ; c'est l'élément *instinctif*. Le troisième que j'appellerai l'élément *idéal*, comprend tout ce qui, dans notre esprit, réalise le type du beau langage ».

« De trois éléments, le premier seul est fixe ; il constitue le fond présent du langage. Les deux autres placés aux confins du passé et de l'avenir n'existent que dans les tendances ou les aspirations du sujet parlant. Les deux premiers sont indigènes, le troisième est surtout étranger »...

« L'élément idéal, abondant surtout sur les limites de deux dialectes

et dans le voisinage des centres d'influences, n'est point à négliger dans une enquête sérieuse, car il contient plus d'un enseignement ».

« Le danger, c'est de le confondre avec l'élément réfléchi. Mais, quelle que soit la tendance du paysan à modifier le langage devant un étranger, un observateur habile saura bien distinguer l'ivraie du bon grain. En prolongeant la conversation un peu de temps, il ne tardera pas à voir son interlocuteur, fatigué de la contrainte qu'il s'imposait au début, rendre les armes et parler tout simplement. De plus, par des questions habiles, en proposant des mots dont la forme locale ne se prête pas à une traduction, il soumettra la bonne foi du paysan à une épreuve décisive. Mais l'observateur aurait-il été trompé, le philologue ne le sera pas : les documents gravement falsifiés ne résistent pas à l'analyse ».

« L'ÉTAT DE SINCÉRITÉ peut donc être constaté, et il suffit pour l'étude de l'élément réfléchi... Ainsi, loin d'être désarmée en face des dépositions fautives ou des erreurs involontaires, la science peut profiter des unes et des autres. D'où je conclus que tous les témoignages sont bons. Le tout est d'en déterminer la valeur et de ne leur demander que ce qu'ils renferment » (pp. 161-162).

Je crois fermement que tous les enquêteurs des Atlas linguistiques confirmeront, par leur riche expérience sur place, ces remarques de l'abbé Rousselot, tellement oubliées par plusieurs critiques de ces travaux.

UN OU PLUSIEURS INFORMATEURS. — Pour une étude assez restreinte, Rousselot estime possible l'enquête sur toutes les personnes, à condition que l'observateur regarde au delà du cadre fixe, en faisant des explorations supplémentaires (p. 162).

En ce qui concerne la valeur des témoignages individuels pour les conclusions sur l'ensemble, il déclare que l'observation seule permet de décider : « Autant que je puis en juger par ma propre expérience..., l'élément *réfléchi* d'un patois ne varie guère dans un même village. L'on peut donc admettre que, sur ce point, le témoignage d'un seul vaut pour tous. Mais, quand il s'agit de l'élément qui est encore flottant, et de faits qui sont soumis à une évolution actuelle, un témoignage isolé ne peut avoir de portée générale. Ce qu'on peut faire de plus, c'est de l'étendre à la génération dans laquelle on l'a observé... Les sujets même... sont souvent en mesure d'avertir l'observateur, car ils ont eu ordinairement à subir des critiques ou des railleries pour leur *défaut* de langage » (p. 162).

LE PATOIS EST STABLE. — Le patois, constitué dans l'enfance, *est stable dans chaque individu* « quant à la nature propre des sons » et non quant aux « qualités accessoires, comme la durée, l'acuité ou l'intensité ». Cette stabilité ne s'étend pas « aux faits d'ordre analogique », et ne s'appli-

que « pas du tout à l'élément étranger qui s'introduit dans le langage » (pp. 163-164).

Informateurs. — L'abbé Rousselot expose ensuite (pp. 164-169) les circonstances dans lesquelles chacune des personnes de sa famille, dont il a étudié le langage, a constitué son parler. Le nombre des témoins est de *quatorze* (p. 168).

Dans la région environnante, il a exploré *plus de 200 communes et hameaux*, sans que cependant tous les hameaux soient mentionnés sur la liste publiée (pp. 169-172 ; 177-179). Les personnes interrogées sont nées ordinairement dans le lieu indiqué et ont été observées sur place par l'auteur lui-même.

Il joint à la liste le nombre des habitants, de même que d'intéressantes informations sur les sujets (« il a vécu loin du pays » ; « de tout petits enfants que j'ai écoutés sans être vu » ; la personne interrogée « tient un hôtel très fréquenté » etc.) ; leur nombre dépasse, et de beaucoup, 470 individus. Il y a des familles où *tous les membres ont été observés*, même des enfants de trois ans. Plusieurs personnes ont été examinées à diverses reprises pendant trois, quatre, cinq ou même six ans.

Documents écrits. — Les documents utilisés (pp. 173-176) ont fourni à l'abbé Rousselot de précieux renseignements, bien qu'ils soient mal transcrits, et que la plupart contiennent une langue altérée : « Chacun, pris à part, dit peu de chose ; mais, considérés dans leur ensemble à la lumière des faits contemporains, ils s'éclairent les uns les autres et reprennent quelque chose de la vie que le temps a effacée... Les chartes, les actes notariés, les aveux, les inventaires, les registres des paroisses contiennent ainsi quelques mots que nous devons à l'ignorance des écrivains... La moisson n'est pas grande..., mais... elle n'est pas à dédaigner » (p. 173).

Transcription phonétique. — Le système employé est celui de la *Revue des patois gallo-romans*, fondée par l'abbé Rousselot (voir pp. 43-44 de mon étude).

Appareils. — Créateur de la phonétique expérimentale, l'abbé Rousselot a employé pour cette étude les appareils suivants : l'*inscripteur de la parole* ; *le palais artificiel* ; *l'explorateur interne et externe de la langue* ; *les explorateurs des lèvres, de la respiration, du larynx* ; *le spiromètre* ; *les diapasons* ; *des tracés* ; *des palatogrammes*, etc.

Publication des matériaux. — Les matériaux recueillis sont publiés en commençant par les articulations qui se sont conservées ; viennent ensuite les changements d'articulation, la simplification des consonnes

doubles, les changements de sonorité, la chute et la vocalisation des consonnes, la formation des consonnes nouvelles (pp. 181-249), les diphtongues et, enfin, l'évolution des voyelles simples (pp. 250-316).

La troisième partie (pp. 317-352) traite des *créations analogiques* déterminées par « l'activité intellectuelle » et des *mots étrangers* qui enrichissent et rajeunissent le langage sous l'influence de causes *historiques* et *sociales*. Tandis que l'élément analogique occupe une place assez réduite à Cellefrouin, l'élément étranger a une extension considérable. L'auteur indique ses voies de pénétration, les obstacles rencontrés, les changements subis et ceux imposés au patois lui-même. C'est, dans ses grandes lignes, l'histoire des « néologismes » victorieux.

**b) Les conclusions.**

*Les conclusions* de ce travail (pp. 347-352) ne concernent pas seulement le parler de Cellefrouin, mais touchent le problème des changements phonétiques du langage : les mouvements phonétiques partent, affirme l'abbé Rousselot, d'un point déterminé (nos *centres d'irradiation linguistiques*), remontent graduellement la vallée (*les couloirs*), « sans que les divisions par communes soient pour rien dans leur marche, se propageant aux centres les plus actifs, débutant par les mots d'un usage le plus commun (*les avant-coureurs*), s'annonçant à l'avance dans les lieux écartés, retardés ou accélérés par l'apport dans la population indigène d'éléments étrangers de provenances diverses (*le mélange* ; *les intermariages*), saisissant au berceau les enfants et respectant les vieillards, mais parfois entraînant les personnes mûres qui suivent par un choix volontaire et réfléchi, tantôt se précipitant avec impétuosité, tantôt s'avançant pas à pas, parfois même reculant en deça des positions acquises pour recommencer de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin ils se fixent, effaçant toutes les inégalités, comme s'ils n'avaient rencontré aucun obstacle et s'ils avaient triomphé d'un seul coup... Dans sa marche victorieuse, le flot monte toujours, recouvrant d'abord les parties basses (*la plaine*) et ne laissant émerger que des îlots, seuls témoins des limites primitives (*les aires isolées*). Au début, on peut jouir du spectacle de la lutte que se livrent les éléments, on peut suivre les efforts de la mer, sa marche en avant, ses reculs momentanés, ses infiltrations, préludes d'une conquête définitive. Mais on vient trop tard, quand la lutte a cessé et que la mer dort tranquille sur les obstacles submergés. Si telles sont les transformations vivantes, et que tout autres nous apparaissent celles qui ont été accomplies dans une période ancienne, ce n'est pas assurément que celles-ci aient obéi à d'autres lois ; mais c'est que, depuis, elles ont été en partie recouvertes par des transformations nouvelles ou voilées par des emprunts postérieurs (*la superposition des aires*) ... L'apport de cet élément étranger, qui, dans certains cas, est le grand principe unifi-

cateur, mais qui n'est pas le seul, nous vient du même point et suit la même voie que les modifications phonétiques, pénétrant peu à peu, timidement d'abord par des mots isolés, puis envahissant des classes entières et effaçant jusqu'aux dernières traces de certaines évolutions locales » (*le rôle des mots d'emprunt*).

L'ENFANT DÉTERMINE LES TRANSFORMATIONS DU LANGAGE. — L'abbé Rousselot considère que le principe même qui détermine les évolutions réside dans l'enfant : « Ou bien c'est une tendance absolue et héréditaire qui le porte à modifier dans un sens déterminé le jeu des organes de la parole ; ou bien c'est une nécessité imposée par la loi rythmique qui gouverne les organismes vivants » (*Rev. pat. gallo-rom.*, V, suppl., 1893, p. 40).

L'ÉVOLUTION PHONÉTIQUE NE RÉSIDE PAS DANS UNE CAUSE ACCIDENTELLE. — L'auteur affirme à ce sujet : « La cause déterminante de l'évolution est d'ordre général ; elle agit sur la masse de la population. C'est une sorte d'épidémie à laquelle personne n'échappe. L'évolution est déjà préparée chez les parents ; mais elle n'éclate chez les enfants que lorsque ceux-ci entrent en possession de la langue. C'est donc une conséquence de l'*hérédité*. En effet, des parents, quittant un village où l'évolution est sur le point de se faire jour en se transportant dans un autre où celle-ci est moins avérée, n'arrêtent pas par ce fait la marche encore latente de l'évolution dans leur famille. D'autre part, des parents, venus de villages plus archaïques, rendent, pour un temps plus ou moins long, leurs enfants réfractaires à l'évolution qui se produit dans le lieu de leur nouvelle résidence » (*Rev. pat. gallo-rom.*, V, suppl., p. 41).

L'ÉVOLUTION DU LANGAGE APPARTIENT AU SYSTÈME PHONATEUR. — « La cause générale qui provoque l'évolution n'appartient ni à l'ordre intellectuel, qui n'a qu'une influence tout à fait secondaire sur les transformations phonétiques, ni aux organes auditifs, dont l'insuffisance ne se fait sentir qu'après les premières étapes de l'évolution, mais uniquement au système phonateur. Cette cause n'agit pas en même temps sur l'ensemble de l'organisme vocal, comme ferait une loi générale de *moindre effort* ; mais elle exerce une action *élective* et, dans un groupe de générations, *transitoire* sur des points déterminés » (*Rev. pat. gallo-rom.*, V, suppl., p. 41).

LES PHASES HYPOTHÉTIQUES DE L'ÉVOLUTION. — L'abbé Rousselot envisage l'évolution de la manière suivante : « Considérée dans l'organe où elle se produit, l'évolution se manifeste par un défaut de coordination ou de précision dans les mouvements : prolongation ou anticipation du mouvement ou de repos, amoindrissement ou exagération de l'effort nécessaire. L'excès est rare ; le défaut est la règle. La correction du

mouvement est toujours recherchée par le sujet parlant. Ici l'instrument trahit la volonté. L'évolution est *inconsciente*. L'évolution se fait jour d'abord entre les articulations les plus voisines, celles qui l'appellent naturellement ; puis elle se propage à tous les cas analogues : elle est *progressive pour le son*. A ses débuts, l'évolution n'est pas invincible ; elle traverse un *moment critique*, où elle peut être effacée momentanément par un effort accidentel, entravée par un exercice approprié et continu, ou même peu à peu détruite par des causes étrangères à la volonté ». « L'évolution ne tarde pas à devenir *nécessitante*, et le son qu'elle affecte ne peut être emprunté d'un parler étranger sans en subir la loi. L'évolution a une fin qui est marquée par ce fait, que le son sur lequel elle porte redevient prononçable et peut être emprunté. La sphère d'action de l'évolution varie suivant les lieux. Circonscrite en d'étroites limites dans les pays de montagnes, elle occupe de vastes territoires dans les plaines. Dans les zones limitrophes, comme la nôtre, elle prend la forme d'une ceinture qui remonte peu à peu des parties basses vers les hauteurs : elle est *progressive pour le lieu* comme pour le son. Or, tous ces caractères trouvent, semble-t-il, leur explication dans l'hypothèse d'une sorte d'anémie, d'un affaiblissement graduel et transitoire des centres nerveux qui aboutissent aux muscles, siège de l'évolution... Un exercice constant neutralise chez les adultes les effets de cette anémie sur le langage ; mais ce correctif manque aux enfants. Ceux-ci, trompés par un organisme qui ne répond qu'imparfaitement aux impulsions de leur volonté, croient dire ce qu'ils ne disent pas, et ne font aucun effort supplémentaire pour atteindre à la pureté absolue de l'articulation. C'est alors que l'évolution phonétique prend naissance. Dans la suite, elle suivra toutes les phases de l'anémie ; elle progressera avec elle, et, suivant ses divers degrés, sera *vincible* ou *nécessitante* ; elle s'étendra aux mêmes régions et finira en même temps : sans doute, les sons transformés ne remonteront pas la pente descendue, mais ceux d'où ils sont nés pourront être empruntés à d'autres langues ou renaître d'anciennes combinaisons ; l'organisme aura reconquis sa vigueur primitive, et avec elle la puissance de les reproduire » (*Rev. pat. gallo-rom.*, V, suppl., pp. 41-42).

On peut dire, en toute vérité — bien que ces importantes constatations sur l'évolution du langage ne soient pas toujours illustrées par de riches matériaux — que l'abbé Rousselot (né en 1846, mort en 1924) a non seulement immortalisé l'humble commune de Cellefrouin mais qu'il l'a placée comme au fronton de la linguistique moderne (1).

(1) Cf. aussi les récentes observations de C. Camproux, dans son étude *Modifications phonétiques et générations de patoisants* (dans *Le Français moderne*, t. XX, 1944, pp. 43-52).

A. Millet, fidèle disciple de l'abbé Rousselot, publie la *biographie* (au commencement) et la *liste bibliographique* des productions de son maître, dans son travail *Précis d'expérimentation phonétique, La psychologie des articulations, I. Enregistrement ; II. Interprétation* (Paris, Didier-Toulouse, Privat, 1926, in-8°, III-139 p.).

## 2. La région de la Basse-Auvergne.

Le *Massif Central* est le seul grand massif granitique qui se trouve en entier à l'intérieur de la France. Il possède des régions très variées par le relief, le climat et la vie des populations. Dans sa partie centrale se trouve l'ancienne province d'Auvergne, constituée surtout par les départements du *Puy-de-Dôme,* du *Cantal* et de la *Haute-Loire* où, selon l'opinion la plus généralement accréditée, la colonisation gauloise, de même que la colonisation romaine, ont dû être, au début du moins, assez réduites. Au nord de la *Margeride,* chaîne de montagnes dans les départements de la *Lozère,* de la *Haute-Loire* et du *Cantal,* s'étend la région dite de la *Haute-Auvergne* ; au nord-est de la Haute-Auvergne, entre celle-ci et les *Monts du Forez,* se trouve la région de la *Basse-Auvergne,* avec la ville de *Clermont-Ferrand* comme centre principal (cf. A. Dauzat, *Les parlers auvergnats anciens et modernes, bibliographie critique jusqu'en* 1927, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. IV, 1928, pp. 62-119, avec une carte).

L'*Auvergne* avait été, jusqu'à la fin du siècle passé, l'une des régions de la France les moins étudiées au point de vue linguistique. C'est à Albert Dauzat que nous devons les premières études d'une certaine ampleur. Voici ses travaux les plus importants concernant cette région.

1° *Études linguistiques sur la Basse-Auvergne* : *Phonétique historique du patois de Vinzelles* (*Puy-de-Dôme*), *précédé d'une préface d'Antoine Thomas* (Paris, Alcan, 1897, XII-168 p. in-8°, avec une carte de la région, Univ. de Paris, Biblioth. de la Fac. des Lettres, t. IV). Le travail ne diffère pas beaucoup de ceux de la même époque. L'auteur consacre la *première partie* à l'étude des *consonnes* de ce parler (pp. 5-54), avec un très bref résumé (pp. 55-56). La *deuxième partie* présente l'aspect phonétique des *voyelles* (pp. 57-106), suivie encore d'un résumé (pp. 107-108), où Dauzat affirme que la « phonétique normale des voyelles se rattache très nettement à la phonétique provençale » (p. 107). La *troisième partie* traite de l'*accent tonique* (pp. 107-112) et la *quatrième partie, des mots de formation savante* (pp. 113-115). Dans un *appendice* (pp. 117-136) nous trouvons un bref *recueil de textes patois* (pp. 117-124) et, sous le titre *Rythmique* (pp. 126-131), dix-sept avis de bourrées (la danse d'Auvergne), de même que deux vieilles prières (pp. 132-135) en voie de disparition, et un spécimen de dialogue sur « Les neuf vérités » (pp. 135-136). Dans le glossaire (pp. 137-168), qui termine le volume, Dauzat donne la liste des mots étudiés au cours de ce travail.

Nous devons souligner le fait que l'auteur ne nous fournit que de très maigres informations sur sa *méthode* de travail. Par la très courte *Introduction* (pp. 1-4), nous savons qu'il se propose d'étudier la *phonétique*

du patois de *Vinzelles*, l'un des hameaux de la commune de *Bansat* (canton de Sauxillanges, arrondissement d'Issoire), ayant à peine cinq cents habitants. Dauzat, tout en reconnaissant que le parler appartient au domaine de la langue d'oc, déclare qu'il a dû restreindre le champ de ses investigations, « car les patois environnants se diversifient à l'infini » (p. 1). Bien que le hameau soit isolé, « le français a depuis longtemps altéré sensiblement le vieux fonds indigène » ; le patois, à son tour, oppose au français une résistance qui, selon l'auteur, peut être de longue durée (p. 2). Le *but du travail* a été « d'établir les lois qui ont présidé à la transformation des sons latins (consonnes et voyelles) et les font aboutir, par une évolution lente et continue, aux sons qui existent actuellement dans le patois de *Vinzelles* » (p. 2). L'auteur a employé « la graphie spéciale inaugurée par la *Revue des patois gallo-romans*, de MM. Gilliéron et Rousselot, et continuée par le *Bulletin de la Société des parlers de France* » (p. 3), dont il nous donne la correspondance avec le système orthographique du français courant (p. 4), en ajoutant, cependant, que « pour plus de simplicité », les voyelles longues et les voyelles brèves, formant l'immense majorité du parler, ne seront pas marquées (p. 4, note 1).

2° *Morphologie du patois de Vinzelles* (*Études linguistiques sur la Basse-Auvergne*) (Paris, E. Bouillon, 1900, 307 p. in-8°, avec une carte donnant la limite N. E. du domaine de la conservation de *s* devant *k*, *t* et *p* dans l'est du *Puy-de-Dôme*, un glossaire des noms communs, pp. 273-295 ; et un glossaire des noms propres, pp. 296-299). Ce travail a été rédigé par Dauzat (alors docteur en droit) pour le diplôme de l'École des Hautes Études. La distribution des matériaux est la suivante : Le *premier* livre est consacré au *nom* (cas, nombre, genre, substantif, adjectif, pronom, numéraux, pp. 19-103) ; le *deuxième*, au *verbe* (pp. 107-197), le *troisième*, aux mots invariables (pp. 201-230) et le *quatrième*, à la *morphologie syntactique* (pp. 233-239). L'*appendice* contient : un « fragment comique en dialecte auvergnat, intercalé dans une « Passion » en français » (pp. 243-264) et soixante proverbes de Vinzelles (pp. 265-269). Le *glossaire* présente : 1° les noms communs (pp. 273-295) et 2° les noms propres (pp. 296-299), avec l'indication, entre parenthèses, du lieu d'origine des mots qui *n'appartiennent pas au patois de Vinzelles*.

L'auteur soutient, dans l'*Introduction* (pp. 1-15), que « la morphologie d'un dialecte doit s'appuyer sur la phonétique préalablement connue et analysée jusque dans ses plus secrets détails » (p. 2). Apportant « quelques corrections » à sa « première étude », l'auteur croit avoir découvert par l'examen « des réactions morphologiques », « plusieurs lois phonétiques » qui lui avaient échappé lors du premier examen du parler de Vinzelles (p. 2). Ce sont notamment les noms de lieu qui aident, comme d'excellents réactifs, à « dégager quelque résidu des innombrables évolutions pho-

niques arrêtées et effacées par l'analogie » (p. 3). Après les observations faites par Paul Meyer (dans *Romania*, t. XXVIII, p. 141), à son premier travail, Dauzat s'est décidé « en principe, à partir de la langue du moyen âge telle qu'elle nous est fournie par les textes de la période classique (XI^e^-XIII^e^ s.) » (p. 9). Les matériaux de ce volume « ont été fournis par l'étude directe, orale et personnelle des parlers vivants » (p. 12) ; « quelques renseignements sérieux » ont été envoyés par des *correspondants* (p. 12, note 1). La *transcription phonétique* est celle du *Bulletin de la Société des parlers de France*, modifiée par les données de la phonétique expérimentale (p. 13).

3° *Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne, Études linguistiques sur la Basse-Auvergne* (thèse pour le doctorat, Paris, Champion, 1906, 94 p., in-8°, et *huit cartes phonétiques*). Dans la *première partie* de son travail, Dauzat étudie les *consonnes* (pp. 5-50), et dans la *deuxième partie*, les *voyelles* (intensité, timbre, diphtongues, pp. 51-94). Les cartes indiquent seulement les limites de quelques aires phonétiques de consonnes (*c* + *a* latin, carte 1 ; le mouillement de *k*, *t*, *d*, *l*, *n* devenant *ú*, carte 2 ; la mouillure de *f*, *v* devant *i*, carte 3 ; le changement de *l* intervocalique, carte 4 ; *s* devant *k*, *t*, *p*, carte 5 ; et des voyelles : évolution de *a* en *o* et *e*, carte 6 ; la diphtongue romane *au*, carte 7 ; *a* + *s*, carte 8).

Dans l'*Introduction* (pp. 1-4), l'auteur déclare qu'il a acquis, depuis son premier travail, « la certitude que les lois phonétiques sont absolues » (p. 1), et que, bien qu'il ait passé *cinq* ou *six étés* à explorer village par village une région à peine grande comme un arrondissement, ses matériaux sont forcément incomplets et renferment plus d'une lacune : « dans plusieurs communes, dit-il, j'ai complété à la fin de l'enquête le travail du début. Je n'ai pu le faire partout, à mon grand regret : car il faudrait toute la vie d'un homme pour explorer à fond — et encore ! — une centaine de communes » (pp. 1-2). Dauzat nous indique « en gros » la liste des cantons explorés, « souvent partiellement ». Sur son point de départ et sur sa manière de travailler, il écrit : « comme il n'existe pas de dialectes, la délimitation d'une région dont on veut étudier les parlers est donc purement arbitraire. C'est le hasard qui m'a amené à explorer celle que j'ai choisie. J'ai commencé par rayonner autour de deux centres dont je connaissais particulièrement le patois, le pays de ma mère et celui de mon père, Vinzelles (comm. de Bansat) et les Martres-de-Veyre. J'ai rejoint les deux groupes de parlers, et j'ai poussé ensuite dans telle ou telle direction, suivant que je voulais approfondir tel ou tel phénomène... On voit que je n'ai obéi à aucune idée préconçue et que j'ai simplement cédé au désir de butiner sur les fleurs qui attiraient particulièrement mes regards » (p. 2). Le système de notation a toujours été celui de la *Société des Parlers de France* (p. 3).

4° *Glossaire étymologique du patois de Vinzelles,* publié dans la *Revue des langues romanes* (t. LVI, 1913, pp. 285-412 ; t. LVII, 1914, pp. 1-112, 425-472 ; t. LXIII, 1925, pp. 101-109).

5° *Essai de géographie linguistique, Nouvelle série* (Publications de la Société des langues romanes, t. XXX, Montpellier-Paris, 1938, 161 p. in-8°). Dans ce travail, l'auteur étudie l'auvergnat *jalh* « coq » (pp. 21-26), quelques aires phonétiques de la Basse-Auvergne (pp. 41-90) et une série d'aires lexicologiques de la même région (pp. 91-157), en publiant treize cartes d'aires lexicologiques, d'après l'*Atlas linguistique de la France,* complétées, pour le Massif Central, par des recherches personnelles (p. 91).

6° *Géographie phonétique de la Basse-Auvergne* (dans la *Rev. de Ling. rom.,* t. XIV, 1938, pp. 1-210, avec une carte hors texte et dix cartes phonétiques dans le texte) où l'auteur présente les résultats de ses observations, commencées vingt ou trente ans auparavant, « afin d'apprécier l'évolution éventuelle des phonèmes au cours de cet intervalle : évolution généralement peu sensible, en tout cas bien moins accusée que celle du français régional (au seul point de vue phonétique, bien entendu) » (p. 2). Les matériaux furent recueillis dans 27 localités (cf. p. 206). Voici le jugement de P. Fouché sur ce travail : « il montre bien qu'à côté d'un don remarquable de vulgarisation, M. Dauzat possède aussi le sens de la recherche. Grâce à lui, la région de la Basse-Auvergne peut se vanter d'avoir inspiré un des meilleurs travaux de linguistique romane » (dans *Le Français moderne,* t. X, 1942, p. 155).

7° *Toponymie française* (Bibliothèque scientifique, Paris, Payot, 1939, 335 p. in-8°, avec *huit cartes*). La toponymie de la région d'Auvergne est souvent discutée par l'auteur, qui y consacre surtout le chapitre *Toponymie gauloise et gallo-romaine de l'Auvergne et du Velay* (pp. 175-223).

A propos de ces sept publications, on pourrait faire les constatations suivantes : 1° L'étude dialectologique sur la *Basse-Auvergne* est limitée surtout aux parlers des communes de *Vinzelles* et de *Martres-de-Veyre* ; elle dépasse ce cadre chaque fois qu'une plus ample documentation le réclame ; 2° Une étude plus détaillée sur des parlers de la Basse-Auvergne pourrait donner d'intéressants résultats ; 3° Pour la *méthode de travail dans les enquêtes sur place,* il faut nous adresser à d'autres travaux d'A. Dauzat, où il l'expose d'une manière théorique.

Ces travaux de MÉTHODOLOGIE sont les suivants :

1° *Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans* (thèse pour le doctorat, Paris, Champion, 1906, VIII-291 p., in-8°).

La *première partie* (pp. 77-161) de cette étude est consacrée aux *langues romanes* ; dans *le premier livre*, l'auteur traite de la *classification des sciences linguistiques* (la phonétique, la sémantique, la théorie du mot, la morphologie, la lexicologie, la syntaxe, les rapports entre les diverses branches de la linguistique) ; dans le *deuxième*, les *méthodes d'observation* (la critique des textes, l'observation directe, la méthode auditive, la méthode graphique, la phonétique expérimentale, les appareils) ; dans le *troisième*, la *description et la classification des phénomènes* (la *phonétique* : le timbre, les sons comparés entre eux, l'accent tonique, la hauteur du son, la quantité ; la *sémantique* : morphologie, lexicologie, syntaxe ; l'*évolution linguistique* : l'évolution des langues, nature de l'évolution linguistique, évolutions des sons ; évolutions des phénomènes sémantiques ; la *loi linguistique* : nature et caractère de la loi linguistique ; les *lois phonétiques*, les *lois sémantiques* ; la *recherche étymologique*).

La *deuxième partie* (pp. 163-292) traite de l'*étude des patois*, en divisant la matière comme suit : le *premier livre* est consacré à l'*évolution des patois* (les forces centrifuges : forces internes et forces externes ; les forces centripètes : actions morphologiques, influence du latin savant, la cellule linguistique, réaction des patois voisins, centres régionaux, influence du français ; la question des dialectes) ; le *deuxième*, *à l'intérêt de l'étude des patois* (urgence de cette étude ; utilité linguistique des patois ; patois et langues littéraires) ; le *troisième*, au problème : *comment on étudie les patois*, avec les chapitres : la *récolte des matériaux* (l'enquête directe, le rôle des textes) et la *mise en œuvre* (la graphie, le glossaire et ses annexes, et travaux scientifiques) (cf. aussi le compte rendu d'A. Thomas, *Romania*, XXXVII, 1908, pp. 173-174).

2° *La vie du langage. Évolutions des sons et des mots ; phénomènes psychologiques ; phénomènes sociaux ; influences littéraires* (Paris, A. Colin, 1910, 312 p. in-8°).

Dans la *première partie* (pp. 13-88), l'auteur s'occupe des *phénomènes mécaniques* et des causes physiologiques qui déterminent le changement des sons du langage, et analyse les *actions* et les *réactions des sons*, les *évolutions indépendantes* et *spontanées*, les modifications déterminées par la *place du son dans le mot* ou *dans la phrase*. — La *deuxième partie* (pp. 89-157) est consacrée aux *phénomènes psychologiques* : les changements de sens (la vie et la mort des mots) et de forme (réactions réciproques des mots). — La *troisième partie* (pp. 159-247) envisage les phénomènes sociaux : la lutte et la mort des langues, le sectionnement des langues (patois et argots), le développement des langues nationales et les influences sociales sur l'évolution du langage. — La *quatrième partie* (pp. 249-303) traite des *phénomènes littéraires* : les faits particuliers aux langues littéraires, la réaction de l'écriture sur la langue, les mots savants et le langage des sports.

La plupart des idées exposées dans ces deux volumes ont été discutées, remaniées et amplement complétées par A. Dauzat, dans les deux publications suivantes :

3° La *géographie linguistique* (Bibliothèque de philos. scientifique, Paris, Flammarion : 1re éd. en 1922 ; 2e éd. en 1944, 226 p. avec 9 cartes). Dans la *première partie* l'auteur traite de *l'origine, du but et de la doctrine de la géographie linguistique* (le premier Atlas linguistique, les travaux de Gilliéron et de ses disciples, un Nouvel Atlas linguistique de la France par régions ; le but et les caractères généraux, l'interprétation des cartes, la stratigraphie linguistique ; les tendances et les principes) ; dans la *deuxième partie*, les *phénomènes internes du langage* (les changements de forme, régression, rencontres et attractions homonymiques ; pathologie et thérapeutique des mots ; phénomènes grammaticaux, les sens et les mots) ; et, dans la *troisième partie*, les *phénomènes externes du langage* et les *échanges et les réactions entre les parlers* : la variété des parlers et ses causes, les voyages des mots : les courants et les barrières, et les centres de rayonnement et d'influence. La bibliographie (pp. 217-219) peut être complétée facilement à l'aide de notre exposé.

4° *Les patois, évolution-classification-étude* (Paris, Delagrave, 1re éd. en 1927 ; 4e éd. en 1946, 193 p., et sept cartes). Dans l'*Introduction*, l'auteur parle de l'*étude des patois et de l'intérêt* qu'ils présentent pour l'histoire d'une langue quelconque, en faisant une courte histoire de la dialectologie et de ses travaux. La *première partie* est consacrée à l'*histoire externe* (formation et évolution sociale des patois ; les rapports du français et des patois ; la défense des dialectes : les Félibres et le régionalisme). La *deuxième* partie traite de la *géographie et de l'évolution des caractères* (développement linguistique des dialectes et des patois ; le vocabulaire et son renouvellement ; les innovations du langage ; l'individu et le groupe ; l'état actuel des patois, la classification et les caractères généraux). La *troisième partie*, qui intéresse directement notre exposé, s'occupe de l'*étude des patois* : la récolte des matériaux (l'enquête et l'observation) et la mise en œuvre (les glossaires, les travaux linguistiques et les Atlas). Le volume se termine par une bibliographie.

Tout en reconnaissant l'utilité et l'importance de ces quatre dernières publications d'A. Dauzat, nous ne pouvons discuter ici, sans nous répéter, le problème de la méthode d'enquête sur place envisagé par l'auteur, puisque nous l'avons traité, d'une manière plus détaillée, à l'occasion de la présentation de nombreux travaux de dialectologie.

### 3. La région des Landes.

Entre les Pyrénées et le Bordelais s'étendent deux régions très différentes l'une de l'autre non seulement par leurs caractères géographiques et par leurs ressources, mais aussi par la vie de leurs habitants : la *Chalosse* et la *Plaine des Landes*. C'est à cette dernière que GEORGES MILLARDET consacre d'importantes études, en essayant de montrer à quels résultats scientifiques on peut atteindre en appliquant à l'étude des dialectes d'une région bien délimitée les *trois méthodes classiques de comparaison*, c'est-à-dire : 1° l'*étude critique des documents* historiques et littéraires ; 2° *la méthode expérimentale*, créée par l'abbé Rousselot ; 3° *la méthode géographique* à laquelle l'école de J. Gilliéron a donné un très grand essor (*Étud. de dial. land.*, pp. 427-429).

Les études qui nous intéressent directement sont :

1° *Petit Atlas linguistique d'une région des Landes, contribution à la dialectologie gasconne* (Toulouse, É. Privat — Paris, Picard, 1910, LXVI-429 p., in-8°), qui est republiée dans la 1re partie du volume suivant :

2° *Étude de dialectologie landaise* (Toulouse, É. Privat, 1910, LXIV-640 p., in-8°, avec une carte des Landes). Dans ce volume l'auteur publie : 1° un grand nombre de *planches phonétiques* faites avec le *palais artificiel* (pp. 1-66) ; 2° 153 *tracés graphiques*, à l'aide de l'*inscripteur* (pp. 67-128) ; 3° 573 *cartes linguistiques* (pp. 129-386) ; 4° la *liste des sujets* pour l'enquête avec le palais artificiel, en indiquant aussi la date des expériences (pp. 389-391) ; 5° la *chronologie des interrogatoires* (pp. 393-397), et 6° la *liste des communes explorées* et celle des *sujets interrogés* (pp. 398-421). Les pages 425 à 640 contiennent l'étude : *Le développement des phonèmes additionnels*. — Dans les pages qui suivent, je renvoie toujours à ce volume.

L'auteur considère ce travail comme « un essai de botanique du langage » ; par conséquent, la méthode d'enquête sera celle des sciences naturelles, à savoir « l'observation et l'expérimentation » (*Étude*, p. XX).

QUESTIONNAIRE. — Pour établir son questionnaire, l'auteur fit quelques travaux préliminaires de prospection. Il choisit ensuite 1300 faits linguistiques dont le développement dans la région « paraissait devoir offrir de l'intérêt » ; ils furent introduits dans le questionnaire, qui comprenait exactement 800 articles.

Le questionnaire était composé de mots isolés et de phrases groupées d'après les « affinités de sens » (*Étude*, p. XXI). Le nombre des phrases était égal à celui des mots, vu l'unité poursuivie par l'auteur des phénomènes phonétiques et lexicologiques, ainsi que des phénomènes morphologiques, syntaxiques et sémantiques.

INTERROGATOIRE. — L'enquêteur *interrogeait en français*, et les sujets, soigneusement choisis, répondaient en patois. La réponse était notée

en écriture phonétique (*Étude*, p. XXI). Les informateurs s'exprimèrent dans un langage factice, manquant de sincérité. La langue littéraire (française) du questionnaire exerça une influence indeniable sur la réponse du sujet, en l'altérant. Résultat : l'enquêteur se trouve en présence d'une traduction « forcément approximative, comme toute traduction » (*Étude*, p. XXII). En dépit de ces inconvénients, sur tous les points où s'est poursuivie l'enquête, elle eut « *une action uniforme* ». Par suite, on pourra, dans une interprétation scientifique des matériaux, tenir un compte rigoureux de l'influence troublante que le questionnaire a eue sur l'idiome normal (*Étude*, pp. XXV-XXVI). Au reproche le plus grave qu'on puisse lui faire, celui d'avoir employé la langue française pour questionner les sujets, G. Millardet réplique : de même que les sciences naturelles autorisent l'expérimentation, de même il est nécessaire de préparer l'objet à étudier, en tenant compte « du concours des circonstances particulières où ce phénomène a été produit » (*Étude*, p. XXIV).

L'auteur nous assure que « la spontanéité des réponses est en raison directe de la rapidité avec laquelle s'effectue l'interrogatoire ». Cette rapidité « remédie d'une manière très sensible aux inconvénients du questionnaire » (*Étude*, pp. XXII-XXIII). En procédant de la sorte on ne fixe pas « l'attention du sujet sur le phénomène précis qui fait l'objet de la question qu'on pose » (*Étude*, p. XXIII).

Il est assez difficile, avouons-le, de savoir ce que nous devons entendre par « rapidité ». Il me semble que par la « rapidité », on arrive à obtenir de la part des sujets le *premier jet*, c'est-à-dire une réponse spontanée, sans réflexion, une traduction *sur le coup* d'un mot français en patois local. Mon expérience personnelle me permet de penser que la rapidité peut devenir très nuisible quant à la qualité des réponses. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que l'enquêteur lui-même a besoin d'un certain laps de temps pour écrire la réponse.

G. Millardet est convaincu que la méthode qu'il emploie permet le contrôle : « le plus souvent, un intervalle de plusieurs mois, parfois même de plusieurs années, sépare la date des interrogatoires opérés dans des communes voisines ; dans bien des cas, je suis revenu à différentes reprises dans la même commune pour achever un interrogatoire interrompu depuis deux ou trois ans ; tous ces résultats ont été consignés sur des cahiers séparés et n'ont été coordonnés sous forme de cartes qu'après la fin de toute enquête » (*Étude*, p. XXIV).

Au point de vue de la méthode à suivre pour un Atlas linguistique, ce système n'est pas recommandable, car une carte d'un Atlas doit présenter des données linguistiques recueillies dans le plus bref espace de temps, pour qu'on puisse avoir un tableau à peu près *synchronique* de l'aspect des patois d'une langue quelconque. Il suffit de penser à la

grande différence qui existe entre l'aspect des patois avant et après cette guerre pour ne pas suivre l'exemple donné par G. Millardet. Des enquêtes s'étendant sur une longue période sont recommandables quand on se propose de saisir l'aspect du langage de *différentes générations* et de *divers sexes*. Par ce procédé, l'enquêteur saisira mieux les faits linguistiques, à condition toutefois qu'il n'étudie les résultats qu'à la fin de l'enquête.

Le nombre des questions et la durée de l'enquête. — Pendant une durée de *quatre ans*, l'auteur posa 68.000 questions et recueillit 68.000 réponses (*Étude*, p. XXII).

Enquêteur. — C'est G. Millardet lui-même qui poursuivit sur place toute l'enquête. L'auteur nous fait connaître ses antécédents linguistiques et les circonstances au milieu desquelles il entreprit son enquête. En avouant certains points faibles, il nous met volontairement en garde contre les erreurs qui fatalement se sont glissées dans son Atlas (*Étude*, pp. XXIX-XXX).

La supériorité de l'enquêteur étranger. — L'auteur discute aussi la question de la *supériorité* ou de l'*infériorité de l'étranger* dans une enquête dialectale. Il déclare : « jusqu'au jour de mon établissement dans le pays que j'ai exploré, je n'en avais jamais parlé le patois ; jamais, pour ainsi dire, je ne l'avais entendu parler » (*Étude*, p. XXVI). Il affirme la *supériorité de l'étranger* par rapport à une personne qui connaît le patois, étant donné que l'étranger ne se laisse pas influencer, lorsqu'il note et interprète le son, par l'autosuggestion involontaire. Mais il affirme, néanmoins, que « l'indigène, non philologue, peut rendre à la science des services dont le linguiste étranger est incapable » (*Étude*, p. XXVII ; cf. aussi la revue *Annales du Midi*, XVIII, 1906, pp. 92-93).

Choix des localités. — G. Millardet visita *toutes* les communes du territoire (au nombre de 88), sans aucune exception, et il fit partout les mêmes sondages. Même les hameaux, peu nombreux d'ailleurs, furent explorés.

Choix des informateurs. — Il s'adressa *notamment aux illettrés*, et n'oublia jamais de noter la condition sociale de la personne interrogée, de même que « ses habitudes de langage et ses antécédents ». Dans chaque commune, il interrogea « des personnes du cru, c'est-à-dire nées dans la commune, l'ayant habitée au moins durant la plus grande partie de leur vie, issues, autant que possible, de parents qui y fussent nés eux-mêmes » (*Étude*, p. XXXV).

NOMBRE DES INFORMATEURS. — Avant de commencer l'enquête, il eut soin « *d'apprivoiser son sujet, de capter sa confiance, de l'amener à un état de sincérité complète* ». Vu la longueur du questionnaire, G. Millardet le divisa en portions traduites par un *sujet fondamental* et par des *sujets occasionnels*, qui lui fournirent un nombre limité de réponses éparses (*Étude*, p. XXXVII). Il se garda bien d'influencer, si peu que ce fût, les informateurs ; il photographia « au vol du langage en mouvement » (*Étude*, p. XLVI).

ÂGE DES INFORMATEURS. — En ce qui concerne l'âge, les sujets sont aussi bien des jeunes gens que des personnes âgées. Nous pouvons de la sorte « saisir sur le vif, dans le même pays et la même famille, différentes étapes d'une transformation linguistique » ; celle-ci « nous met à même de déterminer la direction du courant et surtout les cas (moins rares qu'on ne croit et toujours embarrassants) de marche régressive » (*Étude*, p. XXXV).

ENQUÊTE PAR GÉNÉRATIONS. — G. Millardet voulait questionner dans chaque localité un même *nombre de sujets, représentant chacun une génération différente et faire concorder ces générations de commune à commune* (voilà un beau travail à faire dans une région quelconque !). Dans l'impossibilité d'établir parfaitement cette concordance, il questionna plus d'un sujet par commune. L'auteur cite des cas de *douze personnes interrogées dans la même localité*.

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — L'auteur nous assure avoir transcrit les réponses avec exactitude, mais avec non moins de « prestesse ». Il est intéressant de souligner le fait qu'il a pris pour terme de comparaison son propre parler afin d'établir la notation phonétique (*Étude*, p. XXXI).

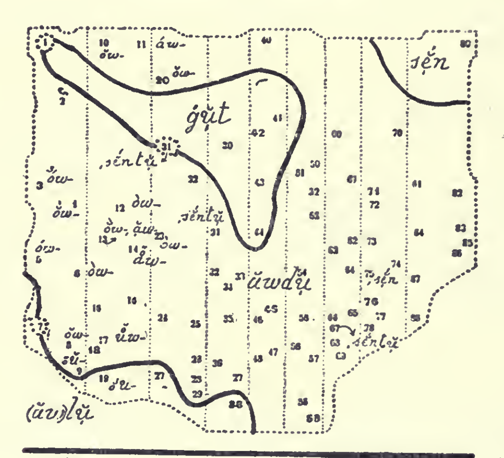
En effet, l'enquêteur, durant ses enquêtes, transcrit les sons prononcés par les informateurs en les mettant *toujours* en rapport de comparaison avec ceux qu'il prononce lui-même ou qu'il connaît mieux. Ainsi dans mon enquête personnelle, la notation de l'*e* ouvert doit être examinée en tenant compte de l'*e* du patois de ma commune natale (dans le nord de la Transylvanie) plus ouvert que le même son dans les parlers de la Munténie (Valachie). Il résulte de ce fait qu'un autre enquêteur, originaire de la Munténie, aurait noté différents degrés d'ouverture de l'*e*, là où je n'ai pas fait cette distinction, justement à cause du rapport établi par moi avec les degrés de l'ouverture de l'*e* de mon patois.

APPAREILS DE PHONÉTIQUE. — G. Millardet se servit du *palais artificiel* et de l'*inscripteur de la parole*, tout en reconnaissant qu'il est difficile « de trouver des gens qui veuillent bien se plier aux exigences de l'expéri-

PLANCHE XXVI.

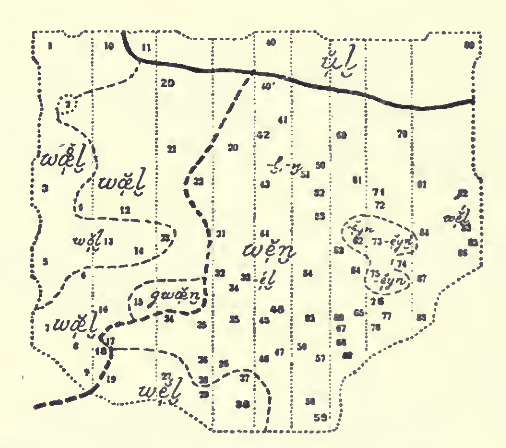


## ODEUR — ŒIL



**353** [646]. **Odeur** (l'). f.

Mais *sén* et *goul* sont du masculin.



**354** [11]. **Œil** (Attention, ouvre l'*œil*), m.

Pour la valeur exacte du phonème initial, voir carte 355. — Il n'est point tenu compte ici des variantes concernant le degré de nasalisation et d'ouverture de *e* tonique.



G. MILLARDET, *Petit Atlas linguistique*, publié dans le volume *Étude de dialectologie landaise*, p. 289 (cf. p. 327 de mon étude).

mentation ». Et il ajoute : « Je n'ai pu toujours être aussi sévère que je l'aurais voulu sur le choix des sujets » (*Étude*, p. XL).

Pour ces enquêtes il se servit d'un questionnaire spécial (lorsqu'il utilisa l'*inscripteur*), composé de mots isolés et de phrases. Le sujet devait traduire le questionnaire à l'air libre, avant de le reproduire devant l'appareil. Les phrases étaient débitées au sujet en patois par l'enquêteur devant l'appareil. A la fin, le sujet lisait devant l'enregistreur un *récit* composé par lui-même, et préalablement transcrit par l'enquêteur. « Grâce à ces précautions », nous dit M. Millardet, « j'ai écarté de ces expériences plus d'une chance d'erreur, et j'ai pu ainsi prendre le tracé graphique d'environ 5.000 mots » (*Étude*, p. XLII).

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — Elle fut faite sur 573 cartes à échelle réduite, en présentant seulement les formes des principaux types phonétiques (voir planche n° XXVI). A cause de ce système, l'auteur a dû réduire les formes phonétiques, pour pouvoir les inscrire sur la carte. On voit bien que parfois il a dû les joindre au bas de la carte (la carte *odeur*) ou renoncer, par exemple, aux variantes concernant le degré de la nasalisation et de l'ouverture de *e* tonique (la carte *œil*) (1).

## 4. La région gasconne.

« Si l'on s'est habitué à considérer le catalan comme une langue à part, il faudra certes rendre le même honneur au gascon »

(G. ROHLFS).

Dans son étude de grande importance pour le développement des langues romanes : *Le gascon, étude de philologie pyrénéenne* (Halle-Salle, M. Niemeyer, 1935, VIII-189 p. avec 2 cartes, dans les *Beihefte* de la revue *Zeitsch. f. rom. Phil.*, LXXXV), GERHARD ROHLFS s'est proposé d'étudier le gascon du point de vue de la *linguistique comparée*, afin d'éclairer la position linguistique du gascon dans son rôle intermédiaire entre le français et l'espagnol. Le travail est d'autant plus important qu'il est basé essentiellement sur les enquêtes personnelles faites par l'auteur pendant neuf ans dans presque toutes les vallées de la région pyrénéenne du versant français et aragonais (pour les autres travaux plus anciens de Rohlfs sur la même région, voir p. 8 de son étude).

(1) Berthold Dengler choisit, d'après le conseil de G. Rohlfs, comme sujet de thèse, l'étude de dix parlers de la région des Landes, et publia les résultats de son enquête sur place (complétée, plus tard, par des informations par correspondance, cf. p. 10, note 7) dans son étude *Die Mundart von St. Vincent de Tyrosse und Umgebung (Landes), dargestellt auf Grund mundartlicher Aufnahmen an Ort und Stelle* (thèse, Tubingen, R. GÖBEL, 1934, 68 p., petit in-8°, avec une carte géographique).

Le parler des montagnards. — Bien que l'auteur ait préféré garder le silence sur sa méthode de travail, nous pouvons toutefois retenir quelques considérations d'une réelle importance. Rohlfs s'est décidé à donner la préférence au langage des montagnards de cette région, parce que leur parler est le seul à conserver des traces du vrai gascon, employé il y a quelques siècles. Les parlers de la Gascogne septentrionale furent envahis et profondément influencés par le français depuis le moyen âge (p. 2). Ce sont les vallées pyrénéennes qui ont donné le dernier abri aux particularités caractéristiques des idiomes gascons, disparus depuis longtemps dans la plaine. Cette constatation de l'auteur vient confirmer de nouveau, si besoin était, qu'on doit pousser les études dialectales dans les régions qui ont pu échapper jusqu'ici à l'action de nivellement exercée par une langue littéraire quelconque en voie de détruire les patois, témoins du passé.

En vue de mieux connaître les débris de l'ancien gascon, Rohlfs étend ses recherches sur les parlers du bassin de *Salat* (Ariège), jusque dans la région de la république d'*Andorre*, la limite de la Gascogne du moyen âge, de même que dans la partie septentrionale de la plaine gasconne, où le vrai gascon est en pleine décomposition à partir du XVIII[e] siècle. Enfin, pour mieux saisir et fixer les caractéristiques du gascon par rapport aux dialectes environnants, il franchit plusieurs fois les Pyrénées et étend ses enquêtes sur place à la région d'Aragon. De plus, il fait quelques enquêtes sur le basque de *Roncal* et de la *Soule*. De cette façon, il « encercle » le gascon de tous côtés, afin de mieux mettre en relief son importance linguistique.

Questionnaire. — Sur son *questionnaire*, l'auteur ne nous donne aucune information. Mais nous n'avons aucun doute sur la précision avec laquelle il a dû être rédigé, vu que Rohlfs fut non seulement l'enquêteur de l'Atlas linguistique et ethnographique italo-suisse pour la partie méridionale de l'Italie, y compris la Sicile, mais qu'il a publié d'importants travaux sur les parlers des trois Calabres (voir pp. 510-512 de mon étude).

Les trois premiers chapitres de son ouvrage nous permettent cependant de nous rendre compte de l'étendue de son questionnaire. Dans le *premier chapitre* sur les *Vestiges du vocabulaire ibérien en Gascogne* (pp. 10-32), il s'occupe des éléments étrangers de la toponymie gasconne (pp. 10-16), en présentant plus de dix-neuf noms de plantes (pp. 16-20) et onze noms d'animaux (pp. 20-23). Les termes de la terminologie pastorale occupent une bonne place dans ce chapitre (pp. 23-28), de même que ceux concernant la configuration du terrain (pp. 26-28). Le chapitre se termine par une série de mots groupés sous le titre *Varia* (pp. 28-31).

Le *deuxième chapitre* (pp. 32-66) présente le *vocabulaire gascon comparé au vocabulaire espagnol*, en classant plus de 251 mots dans l'ordre suivant :

1° concordances entre le gascon et les idiomes de l'Espagne septentrionale (aragonais, catalan) ; 2° mots ibéro-romans dont l'aire s'étend jusqu'en Gascogne ; 3° mots gallo-romans dont l'aire s'étend jusqu'en Aragon ; et 4° mots empruntés de l'espagnol. Le *troisième chapitre* (pp. 67-71) analyse 149 mots rares du vocabulaire gascon. Le *quatrième* et le *cinquième* traitent de la *phonétique historique* (pp. 72-116), de la *morphologie* et *de la syntaxe du gascon* (pp. 117-156).

A en juger d'après le nombre des mots mentionnés dans l'index (mots gascons, y compris le provençal, pp. 157-171), on peut supposer que le questionnaire de Rohlfs a dû avoir presque deux mille demandes, si toutefois il a travaillé à l'aide d'un questionnaire fixé d'avance. Les mots enregistrés dans l'index dépassent le chiffre de 4.500 (Corominas, *Vox Romanica*, t. II, 1937, p. 148).

Les localités. — Selon les informations que nous trouvons dans le chapitre sur la *Bibliographie et les abréviations* (pp. 6-9), Rohlfs a étudié sur place 79 localités, qui se trouvent réparties comme suit : *Vallée d'Ossau* (4), *Vallée d'Aspe* (5), *Vallée de Barétous* (3), *Haute vallée du Gave de Pau*, *Lavedan* et *Pays de Barèges* (6), *Vallée d'Azun* (2), *Vallée de Campan* (3), *Vallée d'Aure* (2), *Vallée de Luchon* (4), *Haute vallée de la Garonne* (4), *Haute vallée du Salat* (4), *Vallée du Lez* (4) et la *Vallée d'Arriège* (7). Les parlers de la *plaine gasconne* furent étudiés dans 16 localités, et le *dialecte aragonais* en 15 endroits.

Vu sa grande expérience de maître en dialectologie, il est hors de doute que Rohlfs s'est adressé *aux gens du pays*, afin d'avoir des informations de première main, tant pour la prononciation que pour l'exactitude des réponses.

Rohlfs a eu l'occasion, lors de ses enquêtes, de vérifier la qualité des informateurs d'É. Edmont. A ce sujet, il déclare : « Les témoins choisis par Edmont, dans de nombreux cas, sont de valeur douteuse. Dans quelques cas on peut même prouver (p. e. pour Luchon) qu'il a choisi pour informateurs des personnes tout à fait étrangères à la localité » (p. 4, note 2).

L'auteur a pu faire cette constatation parce qu'E. Edmont a fait connaître le métier de ses informateurs, mais, demanderons-nous, comment peut-on vérifier la qualité des sujets choisis par Rohlfs, alors que nous connaissons seulement le nom de la localité étudiée ?

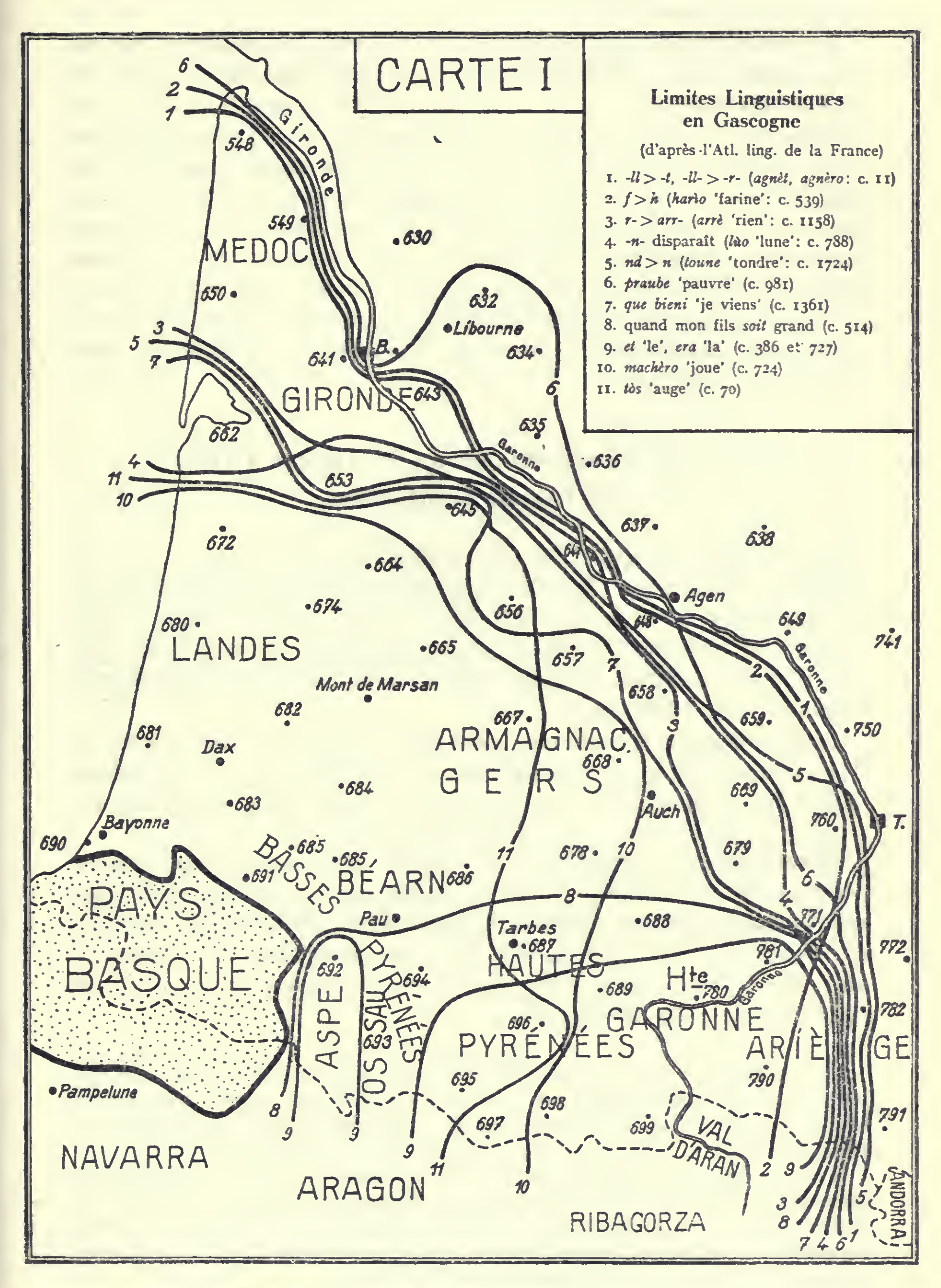
Transcription phonétique. — L'auteur ne s'est pas servi d'un système de transcription strictement scientifique, pour la raison suivante : « Pour que ce travail ne soit pas limité au cercle étroit des linguistes, pour le rendre accessible aussi aux nombreux félibres qui s'intéressent aux problèmes philologiques de leur langue, nous nous sommes décidés à adopter ici, au lieu d'une transcription strictement scientifique, l'ortho-

graphe de l'*École Gastou Febus*, qui, du reste, est celle qui est employée dans le *Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes* de Simin Palay. Cette orthographe avec son accentuation abondante a l'avantage de fixer les sons aussi clairement qu'il est possible dans un système de transcription traditionnelle. Néanmoins, pour rendre cette orthographe encore plus parfaite, nous avons cru devoir y apporter quelques modifications » (p. 4).

Critique de la notation d'Edmont. — Nous devons mentionner ici encore l'âpre critique faite à la notation d'E. Edmont : « Les notations des nasales dans l'Atlas linguistique de la France ne méritent, malheureusement, aucune confiance. L'explorateur de l'Atlas n'a pas su distinguer entre *n* normale et *n* vélaire. Il transcrit *boun, pan,* où en vérité il faut lire *boung, pang.* A d'autres égards encore, les données de l'Atlas sont souvent défectueuses. Ainsi Edmont n'a pas toujours su distinguer entre *r* et *rr*... De même on ne peut nullement se fier à l'accentuation des mots gascons telle qu'elle résulte des notations de l'Atlas » (p. 4, note 2).

Publication des matériaux. — Nous avons esquissé plus haut la manière dont les matériaux recueillis furent publiés. Afin de stimuler les chercheurs à de pareilles recherches dans d'autres régions montagneuses de la *Romania*, nous croyons utile de mettre en relief l'importance de ces endroits, selon l'opinion de l'auteur : « Le recul de la langue ibérique (langue basque) s'est donc opéré, surtout dans les hautes vallées difficilement accessibles, d'une manière assez lente. Peu à peu seulement la langue de la civilisation plus évoluée a pu gagner du terrain... Il ne faut pas oublier que le latin était la langue d'un peuple de plaine qui vivait sous un climat bien différent de celui des Pyrénées (de même que celui des Carpathes, ajouterons-nous). On comprend bien que les bergers des montagnes, étant donné les formes spéciales de leur vie quotidienne, possédaient dans leur langage bien des mots qui n'avaient pas d'équivalent en latin et qui ne pouvaient être traduits. Voilà ce qui explique pourquoi tant de mots appartenant à la langue primitive ont pu survivre jusqu'aux temps modernes. Ce sont des mots qui souvent ne sont familiers qu'au paysan et au montagnard et qui par leur nature intime opposent toujours aux innovations linguistiques la résistance la plus vive » (pp. 14-15).

Vu que « l'ancienne langue aquitanique n'a jamais été supplantée par la langue des conquérants romans » et que « les Aquitains, comme élément ethnique, ont su résister à l'expansion romaine » (p. 14), l'auteur présente l'un des résultats de son important travail en ces termes : « L'influence de l'ancienne langue ibérique se manifeste non seulement dans un nombre considérable de survivances lexicales, mais encore, et très nettement, dans des tendances de prononciation » (p. 2). Voilà qui prouve nettement la nécessité de réaliser des travaux semblables,




G. ROHLFS, *Le gascon* (cf. p. 332 de mon étude).

afin de mieux mettre en lumière ce qui reste des anciennes langues supplantées par le latin.

La carte rédigée par Rohlfs d'après l'Atlas linguistique français et complétée par les données de ses enquêtes personnelles (voir planche nº XXVII) vient prouver l'importance de la région étudiée, et le fait que la Garonne « a formé une limite naturelle entre la Gaule proprement dite et le territoire aquitanique » (p. 1). Le tracé de diverses particularités linguistiques suit, le plus souvent, la direction générale du cours de la Garonne, en formant même un réseau de lignes qui marchent presque parallèlement les unes aux autres (p. 1-2, note 1). Les chiffres de la carte marquent les points de l'Atlas linguistique de la France.

Vu cette situation, l'opinion de Rohlfs qui considère le gascon comme une langue romane à part, semblable au catalan (p. 1), doit être prise en haute considération.

## 5. L'Atlas linguistique de la Lozère (ALLo) en voie de publication.

La réalisation de cet Atlas linguistique fut déjà annoncée en 1934 par W. v. Wartburg (dans sa *Bibliographie des dictionnaires patois*, nº 945), ainsi que par Rudolf Hallig, auteur de l'ouvrage (dans *Zeitschrift f. rom. Phil.*, t. LVI, 1936, p. 238). Les matériaux dialectaux sont publiés par W. v. Wartburg lors de la rédaction du *Französisches Etymologisches Wörterbuch*.

Je crois donc utile de donner quelques informations sur la méthode d'enquête appliquée par R. Hallig pour la réalisation de ce nouvel Atlas linguistique régional, dont la publication semble être imminente (1).

Territoire. — L'enquête de R. Hallig embrasse le territoire du département de la Lozère (formé de la plus grande partie du Gévaudan) qui confine aux départements de la Haute-Loire, de l'Ardèche, du Gard, de l'Averyron et du Cantal. C'est l'un des départements le plus riche au point de vue hydrographique ; l'on avait proposé, en 1791, le nom de *département des Sources* (2).

(1) L'auteur a bien voulu mettre à ma disposition, pour la rédaction de ce chapitre, le manuscrit de la partie introductive de son Atlas, qui porte le titre suivant : *Sprachatlas der Lozère* (in-folio, VIII-46 p. dactylographiées) ; qu'il veuille bien agréer mes sincères remerciements.

(2) Deux autres membres du Séminaire de philologie romane de l'Université de Leipzig ont fait, de janvier à mars 1937, sous la direction de Hallig, des enquêtes linguistiques dans les départements du Gard et de l'Ardèche : Rudolf Böhne a relevé les parlers de sept communes appartenant au département du Gard et Herbert Brendel ceux de six communes de l'Ardèche.

Les matériaux linguistiques des trois enquêtes sont mentionnés par W. v. Wart-

Le département de la Lozère comprend deux arrondissements, vingt-quatre cantons et 198 communes (les parlers de vingt-deux ont été étudiés par R. Hallig). C'est un des départements de France les plus déshérités quant aux ressources naturelles. Sa population diminue chaque année ; en 1934 (lors de l'enquête), il n'avait qu'environ cent mille habitants (en 1705, la population était de 147.000) (p. 8 du manuscrit).

R. Hallig examine, dans la partie introductive de son étude (pp. 1-13 du manuscrit), la configuration géographique, les conditions économiques et le passé historique de la région explorée.

QUESTIONNAIRE. — L'auteur a surtout tenu compte, pour la rédaction de son questionnaire, de l'expérience acquise dans les enquêtes de l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale (AIS, voir pp. 564-569 de mon étude).

R. Hallig s'exprime, à ce sujet, dans les termes suivants :

« *Wir möchten die Forderungen, die an ein Fragebuch zu stellen sind, in folgenden Punkten zusammenfassen* : 1. *Die Fragen sollen auf den Wortschatz des einfachen Mannes hinzielen.* 2. *Das Fragebuch ist so abzufassen, dass es ein möglichst natürliches Verfahren gestattet, welches sich dem Stile der zwanglosen Unterhaltung nähert. Wir meinen damit, dass es den durch eine Frage hervorgerufenen gedanklichen Verknüpfungen Platz geben und so den Zwang der Situation mildern helfen soll.* 3. *Es muss eine rasche Anpassung an die kulturellen Verhältnisse der einzelnen Gegenden und Orte erlauben* » (pp. 14-15).

Les questions contenant seulement des formes morphologiques et syntaxiques figurent parmi les dernières de son questionnaire, et les réponses n'ont été notées qu'à la fin de l'enquête (p. 15).

La rédaction du questionnaire a été faite en tenant compte du questionnaire de l'Atlas linguistique de la France, dont les questions ont été augmentées et approfondies (1).

La partie linguistique constitue la base de son questionnaire, sans négliger toutefois la partie ethnographique (2).

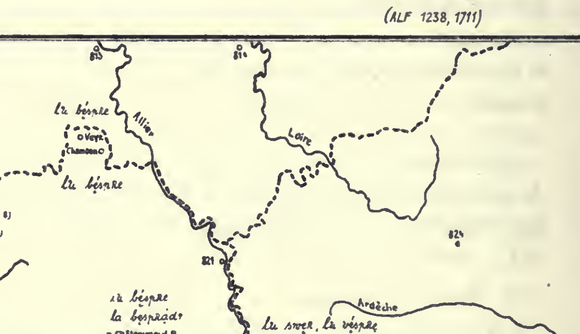
BURG dans le Supplément du *Beiheft* du FEW, p. 15 : *Verzeichnis der Abkürzungen f. Literaturnachweise* sous le titre *Atlas linguistique de la Lozère et des cantons limitrophes du Gard et de l'Ardèche* (sous l'abréviation *ALLo*).

(1) L'auteur donne, à ce sujet, l'information suivante : « *Auf diese Weise enstand ein Fragebuch von etwa* 3000 *Fragen ; es ist unter dem Titel « Questionnaire » ohne Nennung des Verfassers im Jahre* 1934 *im Selbstverlag des Romanischen Seminars der Universität Leipzig erschienen* » (p. 15).

(2) « *Aber es war nicht unsere Ansicht, etwa im Sinne der Hamburger Schule Krügers, das Gegenständlich-Volkskundliche in den Vordergrund zu rücken. Wie bei den anderen Sprachatlanten herrscht das Sprachliche vor ; das Sachliche tritt erläuternd hinzu. Wo es nötig schien, sind einfache Skizzen der Gegenstände angefertigt worden, die teilweise auf den Kartenblättern erscheinen* » (p. 16).

PLANCHE XXVIII.

Atlas linguistique de la Lozère




1) 'Quand c'est nuit.'
2) 'Temps employé au travail avant le souper.'
3) 'en société, après le souper.'
4) 'le temps.'
5) 'la réunion.'

le soir
la soirée

Carte provisoire de l'*Atlas linguistique de la Lozère,* mise à ma disposition par l'auteur (cf. p. 336 de mon étude).

Le nombre des questions. — Le questionnaire contient environ 3.000 questions, groupées d'après le sens (p. 16).

Enquêteur. — Rudolf Hallig, enquêteur et auteur de l'Atlas, est un des élèves le plus distingué du savant W. v. Wartburg. Il a rempli, à partir de 1931, la fonction de lecteur et assistant au Séminaire des langues romanes de l'Université de Leipzig.

A partir de novembre 1947, il fut nommé lecteur à l'Université de Göttingen, où il se trouve à présent (1950) en qualité de privat-docent de philologie romane.

L'auteur a fait ses enquêtes à deux reprises : en 1932 (les mois d'août et de septembre) et en 1933-1934 (du mois d'octobre au mois de mars).

Le problème de l'*enquêteur étranger* est examiné brièvement dans le chapitre *Der Explorator* (pp. 16-17), lorsque l'auteur affirme que les parlers de la Lozère « *wurde aufgenommen von einem Ohr, das von Mutterseite her dem Ostmitteldeutschen, von Vaterseite her dem Sächsischen, nach der Generation vorher dem Erzgebirgisch-Vogtländischen verhaftet ist. Schwierigkeiten bestanden in der Auffassung der Nasalvokale, sobald sie im Vergleich zum Neufranzösischen geschwächt auftreten... Man wird aber wohl die schwache Nasalierung überall anzusetzen haben* » (p. 17) (1).

On aurait désiré que ce chapitre soit complété par plus de détails concernant les difficultés rencontrées par l'auteur lors de son enquête sur place.

Localités. — E. Edmont n'a étudié, dans le département de la Lozère, que le parler de cinq localités, dont les matériaux enregistrés figurent dans l'Atlas linguistique de la France.

R. Hallig a mené son enquête linguistique dans *vingt-deux* localités, choisies parmi les plus importantes de ce département (pp. 17-18). Dans toutes ces localités, l'auteur a enregistré les réponses obtenues aux trois mille demandes ; cependant, dans deux localités le nombre des questions fut réduit (p. 16). Les informations données sur les localités visitées sont identiques à celles que nous trouvons dans l'*Einführung* de l'AIS (pp. 20-24).

Informateurs. — L'auteur a choisi les informateurs parmi les personnes connaissant le mieux le parler du pays (p. 18).

Les réponses ont été d'ordinaire données par *une seule personne* ; des réponses supplémentaires ont été enregistrées lorsque l'informateur principal n'était pas en mesure de répondre.

(1) L'auteur cite, à ce sujet, l'article de B. Schädel, *Ueber Schwankungen und Fehlergrenzen beim phonetischen Notieren* (publié dans le *Bulletin de Dialectologie romane*, t. II, 1910, pp. 25 et suiv.).

Sur les sujets interrogés, la partie introductive de l'Atlas de la Lozère donne les mêmes informations très détaillées que celles offertes par l'AIS (cf. p. 579 de mon étude).

Le nom des informateurs est cependant passé sous silence (1).

Transcription phonétique. — L'auteur a appliqué le système de transcription phonétique du « Dictionnaire étymologique » de Walther von Wartburg (cf. FEW., t. III, p. VI et p. 25 du manuscrit).

Les réponses ont été enregistrées par une transcription phonétique non régularisée ou *impressioniste*, comme c'est le cas de la notation des enquêteurs de l'AIS (p. 16).

Publication des matériaux. — Les matériaux des trois enquêtes seront publiés sous forme de cartes linguistiques. L'auteur a rédigé 2485 cartes pour les dix volumes, qui contiendront chacun environ 250 cartes (p. 24) (voir planche n° XXVIII, p. 334 de mon étude).

Rudolf Hallig a apporté à la dialectologie du domaine provençal un ouvrage de la plus grande importance scientifique. Il est très souhaitable que la publication de cet Atlas régional ne se fasse pas trop attendre, et que l'auteur trouve les moyens financiers pour l'impression d'un travail qui intéresse en même temps la dialectologie de toutes les langues romanes.

(1) L'auteur mentionne toutes les données concernant les localités et les informateurs des deux autres enquêtes : celle menée dans le département du Gard par Rudolf Böhne et celle faite par Herbert Brendel dans le département de l'Ardèche (pp. 22-23).

La région du Trièves (dans le sud du département de l'Isère) a été minutieusement étudiée en 1930 et 1935 par Arno Tausch, qui a employé presque le même questionnaire, ainsi que la « conversation dirigée », pratiquée par A. Duraffour. L'auteur prépare une étude sur la phonétique des patois étudiés (basée sur l'ancien provençal) (cf. W. v. Wartburg, *Bibliographie des dictionnaire des patois*, nos 796 et 797).

# *D.* LE CATALAN

## I. INTRODUCTION

### 1. Territoire.

La Catalogne proprement dite est située entre les Pyrénées, l'Aragon, Valence et la Méditerranée, et comprend les provinces de Lérida, Gérone, Barcelone et Tarragone.

Le domaine catalan, au point de vue linguistique, est cependant plus grand. Il comprend presque toute la partie orientale de la péninsule Ibérique, y compris le versant nord des Pyrénées, depuis l'étang de Leucate (au sud de Narbonne, France), jusqu'à *Santa Pola* (Alicante, port sur la Méditerranée), ainsi que les îles Baléares (Majorque, Minorque, Iviça ou Eivissa et Formentera) et la ville d'*Alghero*, en Sardaigne. Les Catalans occupent, à l'intérieur de l'Espagne, de grandes zones dans la partie orientale des provinces de *Huesca*, de *Saragosse*, de *Castellón de la Plana*, d'*Alicante* et de *Valence.*

La superficie du territoire catalan est estimée par A. Griera (*Le domaine catalan, compte rendu rétrospectif jusqu'en 1925*, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, pp. 35 ss.) à 60.853 kilomètres carrés, avec une population de 4.486.064 habitants. La statistique de 1930 donne plus de cinq millions de Catalans (cf. l'article *Estadística de la llengua catalana per a l'any 1930*, publié par P. Fabra, A. Griera et J. Corominas dans *Butlletí de dialectología cat., segona época*, t. XX, 1932, Barcelona, 1933, pp. 5-11).

Le catalan devint, au XII[e] siècle, à la suite de la réunion du royaume d'Aragon (ayant Saragosse comme principal centre) avec le Comté de Barcelone (en 1137), la langue officielle de la monarchie aragonaise. Il fut emporté, dès 1230, par Jaime le Conquérant, au Sud jusqu'à Valence et dans les îles Baléares. Le catalan eut aussi une large diffusion en Sardaigne (où il a survécu à *Alghero* jusqu'à nos jours), en Sicile et à Naples (cf. W. Meyer-Lübke, *Das Katalanische, seine Stellung zum Spanischen und Provenzalischen*, Heidelberg, 1925, pp. 1-4).

Le domaine du catalan s'est restreint aux derniers siècles par suite des conditions politiques : la séparation de Majorque et de Valence, l'annexion du Roussillon à la France par le traité des Pyrénées (en 1659) et par la forte influence linguistique exercée par le castillan, etc.

Planche XXIX.




H. Guiter, *Étude de linguistique historique du dialecte minorquin*, pp. 24-25 (cf. p. 359 de mon étude).

## 2. Division dialectale.

La catalan se rattache, au point de vue linguistique, au provençal, et il est souvent considéré comme le prolongement du languedocien dans la partie méridionale des Pyrénées. En fait, l'ancien provençal a été la langue littéraire des Catalans pendant plusieurs siècles : beaucoup de troubadours sont d'origine catalane et un grand nombre d'œuvres de la littérature provençale sont originaires du pays catalan. Les aires des mots indiquent de très étroits rapports linguistiques entre le Midi de la Gaule et le domaine catalan (cf. A. Griera, *Notes sur l'histoire de la civilisation et l'histoire des langues romanes*, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. V. 1929, p. 239 et *passim*) (1).

On divise d'ordinaire le catalan en six dialectes :

1° Le *roussillonnais* ou le *catalan des Pyrénées orientales* (la Catalogne française) qui s'étend aux régions du Roussillon, du Conflent, du Vallespir, du Capcir et de la Cerdagne (c'est-à-dire presque tout le département français des Pyrénées-Orientales), la république d'Andorre, la Cerdagne espagnole et la région septentrionale de la province espagnole de *Gerone.*

2° *Le catalan oriental* qui embrasse : tout le sud, l'est et le centre de la province de *Gerone* ; toute la province de *Barcelone* (exception faite de la région occidentale de *Calaf*) ; une partie de la province de *Lérida* (cat. *Lleyda*) et la partie nord de la province de *Tarragone.*

3° Le *catalan occidental* s'étend : sur toute la partie nord de la province de *Lérida* (exception faite du *Val d'Aran* où on parle le gascon) ; la région des provinces de *Huesca* (cat. *Osca*), de *Saragosse* (où la ligne de séparation avec le dialecte aragonais commence à la localité de *Benasque*, descend vers le Sud jusqu'à la localité de *Fraga*, en suivant le cours des rivières de l'*Isabana* et du *Cinca* et de *Teruel*, cat. *Terol* ; c'est le cours du fleuve

(1) Sur le problème de la division dialectale de la Catalogue on peut consulter les travaux suivants, qui donnent une bibliographie complète : Fritz KRÜGER, *Sprachgeographische Untersuchungen in Languedoc und Roussillon* (extrait de la *Rev. de Dialect. rom.*, t. III-V), Hamburg, 1913, pp. 1-2; Pierre FOUCHÉ, *Phonétique historique du Roussillonnais* (dans la Bibliothèque Méridionale, 2e série, tome XXI), Toulouse, 1924, pp. XIII-XVIII ; A. GRIERA, *La frontera catalano-aragonesa (Biblioteca Filológica de l'Institut de la Llengua catalana*, IV), Barcelona, 1924, pp. 5-7 ; A. GRIERA, *Contribució a una dialectologia catalana* (extrait de *Butlleti de Dialect. cat.*, t. VIII et IX), Barcelona, 1921, pp. 9-12 (pour le catalan oriental) ; pp. 41-42 (pour le catalan occidental) ; pp. 67-69 (pour le valencien) ; pp. 96-97 (pour le roussillonnais) ; A. GRIERA, *El dialecte baleàric*, dans *Butlleti de Dialect. cat.*, t. V, 1917, pp. 4-7 ; ALCOVER-MOLL *Diccionari català-valencià-balear*, t. I, pp. XVII-XIX, où sont indiquées en détail les divisions dialectales et les frontières ; Amado ALONSO, *La subagrupación románica del catalán*, dans *Rev. de Filol. esp.*, t. XIII, 1926, pp. 1-39, 225-261.

*Guadalope* qui marque la frontière) jusqu'à une ligne qui aboutit sur le littoral de la Méditerranée à la localité d'*Alcala de Chisbert*, embrassant ainsi la partie nord de la province de *Castellón de la Plana* et le reste de la province de *Tarragone*.

4° Le *valencien* s'étend sur le reste du territoire de la province de *Castellón de la Plana*, ainsi que sur les provinces de *Valence* et d'*Alicante* (dans les localités où l'on ne parle ni l'aragonais ni le murcien).

5° Les *dialectes insulaires*, parlés dans les îles *Baléares* (Majorque, Minorque, Iviça, *Formentera* et *Cabrera* qui est peu peuplée), qui se caractérisent par des traits linguistiques rappelant l'ancien catalan.

6° Le *dialecte d'Alghero* (Sardaigne), dont la population est catalane depuis 1354 (voir la planche n° XXIX, p. 338 de mon étude).

Pierre-Louis Berthaud a pleinement raison lorsqu'il affirme, dans son travail *Bibliographie occitane* : *1919-1942* (Paris, Les Belles Lettres, 1946, pp. XIV-XV) que « de tous les parlers occitans, seul le catalan a connu jusqu'ici une fortune éclatante, puisqu'il a pu résoudre des problèmes qui se posent encore aux autres parlers frères, se codifier et s'unifier complètement, s'adapter aux exigences de la vie moderne, se hausser au rang de la langue véritable au point qu'il a même été pendant huit années, de 1931 à 1939, l'idiome officiel d'un gouvernement ».

« La partie politiquement française de la zone catalane a été nécessairement influencée, sur le plan littéraire, par cette extraordinaire réussite... Depuis 1939, un certain nombre d'écrivains catalans de Barcelone ont vécu en France. C'est à Paris que s'est poursuivie, de décembre 1939 à avril 1940, la publication de la *Revista de Catalunya* et que Pompeu Fabra a publié une nouvelle édition, revue et refondue, de sa *Grammaire catalane* » (il s'agit de l'édition de 1941, dont une reproduction photographique fut publiée en 1946, par la maison *Les Belles Lettres*).

Les normes orthographiques établies pour le catalan par P. Fabra se sont imposées aux écrivains catalans du Roussillon, du Vallespir, du Conflent et de la Cerdagne (p. XV).

## II. LES DÉBUTS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES

Les premières études de philologie romane en Catalogne sont dues au savant Manuel Milá y Fontanals (né en 1818, mort en 1884, cf. sa nécrologie par A. Morel-Fatio, *Romania*, t. XIII, 1884, pp. 633-635) et à l'archiviste du département des Pyrénées-Orientales J. Alart, qui dépouilla tous les documents de son département (cf. A. Griera, *Les*

*études sur la langue catalane,* dans *Archiv. Rom.*, t. XII, 1928, pp. 530-531 ; pour les travaux d'Alart, cf. la bibliographie de l'ouvrage de K. Salow, *Sprachgeographische Untersuchungen,* pp. 303, 304 et 305).

M. Milà y Fontanals s'est occupé non seulement de l'activité des troubadours en Espagne (*Los Trovadores en España,* 1861), mais aussi de problèmes de grammaire historique, ainsi que du parler vivant de Barcelone et de la poésie populaire (*Estudios de lengua catalana, Catalan contemporaneo, lenguaje de Barcelona,* 1875, dans les *Obras completas,* Madrid, t. III, p. 507-556 ; *Observaciones sobre la poesía popular, con muestras de romances ineditos,* 1853) (1).

Parmi ses nombreux élèves, trois surtout méritent d'être mentionnés : Mercelino Menéndez y Pelayo (qui dédia à son maître son *Histoire des idées esthétiques en Espagne*), Antonio Rubió y Lluch (dont les travaux embrassent l'histoire de la culture du royaume d'Aragon) et Andrés Balaguer y Merino, dont l'activité s'est limitée, à cause de sa mort prématurée, à la publication de la première partie du *Romancerillo.*

Après ces pionniers, les études catalanes prennent un nouvel essor grâce à l'activité de Balari y Juvany, professeur de langue grecque à l'Université de Barcelone, et de Mariano Aguiló, l'auteur du Dictionnaire catalan (voir pp. 349-350).

Balari y Juvany a consacré son activité au moyen âge, en faisant le dépouillement systématique des cartulaires de San Cugat, de Barcelone, de Vich et d'Urgell. Il publia l'œuvre monumentale *Orígenes históricos de Cataluña* (Barcelona, 1899, XXXVII-751 p.) qui renferme une énorme collection de matériaux sur l'origine des noms de lieu et sur les éléments essentiels de la culture catalane (cf. A. Griera, *El estado de los estudios de filología románica en España,* dans *Boletín de dialect. esp., tercera época,* t. XXV, 1941, p. 28).

Études ayant un caractère plus scientifique. — Les études catalanes prennent, à partir de 1900, un caractère plus scientifique et suscitent un plus grand intérêt dans le domaine des langues romanes, grâce surtout au travail d'A. Morel-Fatio (*Das Katalanische,* dans le *Grundriss* de Gröber, t. I, pp. 669-688), refondu, pour la seconde édition,

(1) Sur l'œuvre et les incalculables bienfaits de Milá y Fontanals pour la Renaissance catalane, voir le chapitre *L'œuvre de Milá y Fontanals* dans l'important travail de Jean Amade, *Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne au XIXe siècle* (thèse, Toulouse-Paris, H. Didier, 1924, 568 p.,) pp. 359-380. D'autres chapitres de ce remarquable travail intéressent encore le développement des études philologiques : *La nouvelle culture catalane* (pp. 281-291), *Ballot y Torres et sa grammaire* (pp. 292-304) ; *Torres Amat et son « Diccionario critico »* (pp. 305-318) ; *Travaux, recherches et publications* (pp. 319-337) ; *Autour de la langue catalane* (pp. 338-349), etc.

par J. Saroïhandy (2e éd. Strasburg, 1906, pp. 841 ss.) (1) ainsi qu'aux travaux de B. Schädel, J. Hadwiger, K. Salow, F. Krüger, P. Fabra, etc. (cf. la bibliographie critique d'A. Griera, *Le domaine catalan, compte rendu rétrospectif jusqu'en 1924*, dans *Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, pp. 35-113, avec une carte indiquant toutes les localités dont le parler fut étudié, ainsi que celles qui figurent dans l'Atlas linguistique de la Catalogne) (2).

## III. PREMIÈRES ENQUÊTES SUR PLACE

Parmi les nombreuses enquêtes sur place, nous nous bornons à signaler les suivantes :

### 1. L'enquête de B. Schädel.

BERNHARD SCHÄDEL (né en 1878, mort en 1926, professeur à l'Université de Halle, élève de H. Suchier et K. Voretzsch) a étudié sur place, à partir de 1906, les parlers catalans des Pyrénées, afin d'établir la frontière entre le gascon et le catalan (dans son étude *La frontière entre le gascon et le catalan*, dans la *Romania*, t. XXXVII, 1908, pp. 140-156).

Il parcourut, dans cette zone, trente-deux localités (voir la liste pp. 142-143) étudiant les parlers à l'aide d'une liste sommaire de vocables, fournie par l'étude de J. Soler y Santaló (*La Val d'Aran*, Barcelone, 1906, 403 p.) et complétée par des observations personnelles.

Après avoir déterminé les particularités phonétiques qui séparent le gascon du catalan (pp. 144-152), Schädel arrive à la conclusion que la frontière linguistique « est formée non par la frontière politique, comme on l'a admis jusqu'ici, ni, comme on pourrait croire, par la ligne de partage des eaux, qui s'en écarte fortement, mais par la ligne de démarcation des rapports économiques » (p. 152). « La frontière politique n'a

(1) Il ne faut pas négliger, lorsqu'on s'occupe des dialectes catalans, le recueil d'observations fort intéressantes faites par A. ALCOVER dans son étude *El català devant els filòlecs estranjers, Una mica de Dialectologia catalana* : *L'obra de Mr. Morel-Fatio i Mr. Saroïhandy dins* Grundriss *del Dr. Gröber sobre 'l català*, publiée dans *Bolletí del Diccionari de la Llengua Catalana*, Palma, t. IV, 1909, pp. 194-304 (cf. aussi *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, t. III, 1910, pp. 745-750).

(2) On trouve, dans l'étude de Ludwig KLAIBER, *Katalonien in der deutschen Wissenschaft* (publiée dans la collection *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft, herausgegeben von ihrem spanischen Kuratorium H. Finke, M. Honecker, G. Schreiber, Erste Reihe, Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens, 6. Band*, Münster in Westfalen, 1937, pp. 411-461) un exposé très détaillé de l'influence des savants allemands sur le développement de la philologie catalane depuis les commencements jusqu'à nos jours (cf. surtout les pp. 413-416, 418-421, 424-435).

pu, par suite des circonstances topographiques particulières, influencer la frontière linguistique » (p. 154). « Les habitants du village (*Montgarri*) aiment mieux descendre à la distance de cinq lieues dans la vallée d'Aran relativement prospère et à Viella, pour y faire leurs achats, que de faire le pénible chemin de dix lieues vers le marché catalan le plus proche, Esterri » (p. 155) (1).

Informateurs. — Il faut remarquer le fait que l'auteur n'a travaillé qu'*avec des illettrés*. « Les Aranais comprennent plus ou moins les trois langues littéraires avoisinantes. Ils apprennent le castillan à l'école, par l'administration et les relations officielles ; le français par le commerce avec la Gascogne. Le catalan, qui se rapproche le plus de leur patois, s'étend toujours davantage dans la conversation des personnes instruites » (p. 156) (cf. aussi ses textes majorquins en transcription phonétique : *Mundartliches aus Mallorca*, Halle, 1905, 43 p.).

## 2. Les enquêtes de F. Krüger et K. Salow.

Une autre enquête, d'une plus grande envergure, est celle faite, en 1910, par Fritz Krüger et Karl Salow (deux élèves de Schädel) qui voulaient déterminer avec plus d'exactitude la frontière linguistique entre le catalan et le languedocien de Salses jusqu'à Andorre (dont les habitants parlent le catalan).

Cette frontière avait déjà été tracée d'une manière presque exacte par l'Abbé Hovelacque (dans son article publié dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 3e série, II, 1879, pp. 68-69 ; *Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris*, t. I, nº 5, 1891 ; *Revue de Linguistique*, 1891, pp. 199 ss. ; cf. aussi J. Ronjat, *Grammaire istorique* t. I, p. 13, note 1).

K. Salow a publié ses résultats dans son travail *Sprachgeographische Untersuchungen über den östlichen Teil des Katalanisch-languedokischen Grenzgebietes* (Hamburg, 1912, 307 p., avec deux cartes, l'une linguistique et l'autre historique) et F. Krüger dans *Sprachgeographische Untersuchungen in Languedoc und Roussillon* (Hambourg, 1913, 195 p., avec deux cartes, extrait de la *Rev. de Dial. rom.*, t. III-V).

Les deux auteurs ont publié ensemble (à la fin de l'œuvre de Salow) le travail *Linguistische Karten des Languedokischen-Katalanischen Grenzgebietes*, qui contient les cartes suivantes : une carte synthétique présentant la frontière linguistique ; six cartes phonétiques et morphologiques et quatorze cartes lexicologiques (cf. A. Griera, *Le domaine catalan*, pp. 77-78).

(1) L'auteur a repris ce problème dans son étude *Die Katalanischen Pyrenäendialekte* publié dans la *Rev. de Dial. rom.*, t. II, 1910, pp. 15-98, 386-412.

Questionnaire. — Krüger et Salow ont fait les recherches sur place à l'aide d'un questionnaire rédigé par Schädel d'après le questionnaire de l'Atlas linguistique de la France et contenant environ cinq cents mots, dont plusieurs furent demandés dans de courtes phrases (cf. Krüger, *l. c.*, p. 194).

Des difficultés. — Les deux auteurs nous font connaître les difficultés rencontrées. Salow, par exemple, a dû parfois travailler avec des jeunes, faute de personnes âgées ; les réponses furent souvent répétées, pour qu'il pût mieux les transcrire, etc. (cf. son travail, p. 10). Krüger, de son côté, remarque que les différences résident plutôt dans l'accent et l'intonation que dans la « prononciation » ; les curés des localités explorées l'ont aidé à mieux distinguer la prononciation des informateurs ; les enfants lui ont donné des formes hybrides à cause de l'influence du français sur les patois locaux (cf. pp. 5-7), etc.

Localités. — Les auteurs ont étudié 161 localités, dont 101 ont été explorées par Krüger (cf. la liste, pp. 3-5 de son étude). Salow a parcouru la partie orientale de la frontière linguistique à peu près jusqu'à *Belesta* et Krüger, le reste, jusqu'à Andorre (cf. la liste des localités pp. 10-11 de son étude).

Transcription phonétique. — Le système employé est celui fixé par B. Schädel (dans *Manual de fonética catalana*, Coethen, 1908) complété, pour les nouveaux phonèmes, d'après celui de Jespersen (*Phonetische Grundfragen*, Leipzig, 1904 ; *Lehrbuch der Phonetik*, Leipzig, 1904).

« La partie historique du travail de Salow, affirme Griera (*Le domaine catalan*, p. 78), est un modèle d'investigation où l'on voit clairement jusqu'à quel point l'histoire peut expliquer l'origine d'une frontière linguistique ».

## IV. L'INSTITUT D'ÉTUDES CATALANES

Le premier Congrès international de la langue catalane, tenu à Barcelone en octobre 1906, marque la date la plus importante dans l'histoire du développement des études concernant cette langue romane.

Le lecteur peut se rendre compte de l'étendue des problèmes débattus à cette occasion en examinant le gros volume *Primer Congrés Internacional de la Llengua Catalana*, Barcelona, Octubre de 1906 (publié en 1908) où la section philologique-historique occupe un bon nombre de pages (pp. 93-468 ; le volume a 686 pages, grand in-8°). Le Congrès fut présidé par le Dr D. Antoni Ma. Alcover.

Le Dr Bernhard Schädel traça, à cette occasion, un plan détaillé des études linguistiques catalanes (cf. pp. 410-415), insistant, en même temps, sur la nécessité de la réalisation d'un Atlas linguistique de la Catalogne (p. 414) et de la création d'un centre catalan de recherches (« *es fehlt an einem Zentrum für katalanische Sprachstudien* », p. 413).

Il n'est pas étonnant qu'après ce Congrès ait été créé en 1907, avec le concours de la *Deputacion provincial*, l'Institut d'Études catalanes (*Institut d'Estudis catalans*), ayant comme but principal le développement des travaux scientifiques concernant la Catalogne.

La section historique de l'Institut s'est proposé la publication de documents, de textes et de travaux personnels sur l'histoire et la littérature du pays. La section scientifique était chargée de diriger toutes les recherches et d'organiser des laboratoires nécessaires aux études modernes, ainsi que de représenter la science catalane aux congrès internationaux. La section philologique poursuivait l'étude scientifique de la langue, afin de réaliser un dictionnaire et un recueil de tous les matériaux lexicologiques du catalan, et d'aviver l'intérêt pour le langage des aïeux. La Bibliothèque de l'Institut devait réunir tous les manuscrits et les travaux d'histoire et de littérature catalanes.

La section historique et archéologique a commencé son activité en 1907 déjà en publiant l'*Anuari de l'Institut d'Estudis catalans* (t. I, 1907. VI, 1915-1920).

Dans la collection *Biblioteca Filológica* et dans le *Butlletí de Dialectología catalana* furent publiés de nombreux travaux concernant le catalan (1).

La nouvelle revue, *Boletín de Dialectologia española* (*continuación del B. D. C.* = Butlletí de dialectología catalana, voir p. 346), publiée sous la direction d'A. Griera, *tercera época*, t. XXV, 1941 ; t. XXVI, 1942-1943 ; t. XXVII-XXVIII, 1949 (sous presse), continue ces activités scientifiques.

D'autre part, la Délégation de Barcelone du *Consejo Superior de Investigaciones Científicas* a créé une Section de Philologie romane.

Les premières publications de la Section de Philologie romane sont : A. Griera, *Bibliografía lingüística catalana*, Barcelona, Escuela de Filológia, 1947, in-8°, 84 p. (sous les auspices du *Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto Antonio de Nebrija*) et *Dialectología catalana* (Barcelona, 1950). — Mgr A. Griera est le directeur de la section de Philologie romane.

(1) Sur la prodigieuse activité de cet Institut, cf. le volume *L'Institut d'Estudis catalans, Els seus primers XXV anys* (Barcelone, *Palace de la Generalitat*, 1935, in-8°, 318 p. avec 5 figures, 24 planches et plusieurs portraits), qui donne aussi la bibliographie des travaux de l'Institut, ainsi que celle de ses membres (pp. 79-316).

Cet exemplaire fut mis à ma disposition par mon collègue R. Aramon i Serra, de l'Institut ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements empressés.

## V. UNE NOUVELLE GÉNÉRATION DE LINGUISTES

L'impulsion la plus forte aux recherches linguistiques fut cependant donnée par l'Atlas linguistique de la France et par le Glossaire des patois de la Suisse romande.

Le Majorquin A. Alcover décida d'envoyer à l'étranger trois jeunes chercheurs (P. Barnils, A. Griera et M. de Montoliu), pour faire leurs études auprès des professeurs H. Suchier, B. Schädel (à Halle a. d. Salle), L. Gauchat et J. Jud (à Zurich), J. Gilliéron et l'abbé Rousselot (à Paris ; cf. A. Griera, *Les études* ..., p. 533). Ces trois chercheurs ont déterminé, après leur retour en Catalogne, le plus important mouvement scientifique.

En effet, la section philologique de l'Institut prend, dès leur retour, l'initiative d'un projet concernant la réalisation des plus remarquables travaux de dialectologie : l'Atlas linguistique de la Catalogne (voir p. 364), le Dictionnaire des dialectes catalans (voir p. 348) et le Dictionnaire de langue catalane (voir p. 350).

Le périodique de l'Institut, *Butlletí de Dialectología catalana* (1re époque, t. I, 1913 – t. XVIII, 1930 ; 2e époque, sous la direction de P. Fabra, A Griera et J. Corominas, t. XIX, 1931 — t. XXIV, 1937, le XXIe vol. contient l'index des vingt premiers volumes) a publié un grand nombre d'études et de monographies dialectales, ainsi que plusieurs vocabulaires catalans et des travaux de toponymie (cf. les intéressants comptes rendus de W. v. Wartburg, dans *Archiv. Rom.*, t. IV, 1920, pp. 262-271, 419-422, 551-555 ; t. VII, 1923, pp. 242-248 ; t. VIII, 1924, pp. 486-489 ; cf. aussi J. Jud, *Romania*, t. XLIV, 1915-1917, pp. 289 ss.).

L'Institut chargea Joseph de Casacuberta de recueillir les noms de lieu et de personnes dans tout le domaine catalan, pour préparer le *Thesaurus onomasticus* de la Catalogne (cf. son *Report dels traballs fets per l'Oficina de toponimia i onomastica durant el bienni de 1922-1923*, Barcelona, 1924, in-4°, 13 p.). On devait noter avec une grande précision la forme des noms telle qu'elle vit dans les parlers et on devait dépouiller méthodiquement les anciens cadastres et les documents. Cette entreprise échoua bientôt.

Le même Institut fit paraître, dans la *Biblioteca Filológica*, de nombreux travaux sur les anciens textes, la grammaire, l'orthographe, la culture, l'argot et des recherches de phonétique expérimentale (cf. A. Griera, *Les études*, pp. 537-538).

Pere Barnils Giol (né en 1882, mort en pleine activité en 1933 ; cf. *Romania*, t. LIX, 1933, p. 477), après avoir fait ses études au Séminaire de Vich et après avoir travaillé, comme ouvrier (de 1903 à 1908) dans l'industrie textile, reçut, en 1908, une bourse du Gouvernement de Barcelone pour étudier la philologie romane.

Il commença ses études avec B. Schädel, publiant sa thèse sur le

Dialecte d'*Alicante* (voir p. 353) et les continua à Paris avec J. Gilliéron, M. Roques et l'abbé Rousselot. Ce dernier a eu une grande influence sur ses préoccupations scientifiques, car, rentré à Barcelone, il se consacra à l'étude de la phonétique expérimentale, créant, en 1915, le Laboratoire de phonétique expérimentale et publiant, en 1917, son important volume d'*Estudis Fonètics*. Cette heureuse initiative, affirme Griera (*l. c.* p. 539), « eut le malheur de n'être pas regardée d'un bon œil par les politiciens et elle fut exclue du programme de nos recherches ».

Barnils ne cessa pas son activité dans ce domaine. Chargé, en 1918, de la direction de l'École des sourds-muets de Barcelone, il y créa un second Laboratoire de phonétique et publia une revue, *La paraula* (1918-1921), qui présente d'importantes recherches de phonétique pathologique. Il avait publié, en 1930, une nouvelle revue *El parlar* qui contient des résultats de ses recherches personnelles (cf. aussi le chapitre *La Fonética experimental* de l'étude de Griera, *El estado de los estudios de filología románica en España*, dans le *Boletín de Dialect. española*, la continuation du *Butlletí*, 3e époque, t. XXV, 1941, pp. 46-48 ; pour les travaux de Barnils, cf. Griera, *Le domaine catalan*, pp. 62-63, 70-72).

Manuel de Montoliu se consacra surtout à la publication du Dictionnaire Aguiló (voir p. 350), en publiant toutefois de nombreuses études concernant le catalan (cf. la bibliographie critique de ses travaux dans l'étude de Griera, *Le domaine catalan*, pp. 67, 89, 100-101).

Quant à Griera, ses œuvres principales sont le *Trésor* et l'*Atlas linguistique*, tous deux de la plus grande importance pour la connaissance du catalan parlé.

Cette prodigieuse activité scientifique fut cependant interrompue à cause des circonstances politiques survenues en Espagne il y a plus de quinze ans (à partir de 1937). Plusieurs membres de l'Institut ont abandonné le pays.

Je me borne à citer, à ce sujet, la phrase suivante de Griera : « *El nucleo de Madrid, con Ramón Menéndez Pidal al frente, disfrutó de la plena protección del Estado ; el núcleo de Barcelona, compuesto por el malogrado P. Barnils, Manuel de Montoliu y el que os dirige la palabra, por razón de ocupar un puesto secundario, no llegó a poder realizar sus ideales ni en el dominio de la Fonética, ni en el de la Lingüística románica, ni en el de la Historia literaria* » (*El estado*, p. 28) (1).

La publication du *Boletín de Dialectologia española*, comme continuation du *Butlletí*, peut cependant être considérée comme un bon indice de la reprise des travaux dialectologiques en Catalogne.

(1) Cf., à ce sujet, le travail de Ferran Soldevila et Pere Bosch-Gimpera, *Historia de Catalunya, publicado sota el patronatge de la Fundació Ramon Llull, Col lecció Catalònia*, Mèxic, D. F., 1946, petit in-8º, 394 p., avec une riche bibliographie (pp. 367-387) ; cf. surtout les pp. 333-354.

## VI. LES PLUS IMPORTANTS TRAVAUX LEXICOLOGIQUES

Le nouveau foyer de linguistique de Barcelone s'est proposé de réunir le trésor lexicologique de la Catalogne en trois ouvrages, dont le premier devait être consacré à la langue littéraire (la rédaction en fut confiée à Pompeu Fabra, né en 1868; mort en exil en 1948), le second à l'ancienne langue catalane (voir p. 349, Le Dictionnaire *Aguiló*) et le troisième aux dialectes catalans actuels (la rédaction en fut confiée à A. Griera).

### 1. Le dictionnaire des dialectes catalans.

(*Tresor de la Llengua, de les Tradicions i de la Cultura popular de Catalunya*).

Ce travail fut organisé de la même manière que le *Glossaire des patois de la Suisse romande* (voir p. 234), et cela nous permet de ne donner que quelques détails concernant la méthode pratiquée.

A. Griera *a rédigé 157 questionnaires* (voir leur liste, donnée par Griera, dans *Archiv. Rom.*, t. XII, 1928, pp. 540-541, note 1), dont la distribution commença en 1913 et dura jusqu'en 1926.

Les 237 correspondants, dont 60 à 70 répondaient régulièrement chaque mois, *ont donné sept mille réponses*, groupées sur sept cent mille fiches (p. 540).

Les termes spéciaux. — Griera reconnaît qu'il est impossible de réunir, à l'aide des seuls questionnaires, les termes spéciaux. Pour combler cette lacune du Dictionnaire, où la langue spécialisée devait figurer, on procéda, grâce à la collaboration d'amis et de correspondants, à la rédaction de *cinquante vocabulaires spéciaux* (voir la liste de ces ouvrages dans *Archiv. Rom.*, t. XII, 1928, p. 541, note 1).

Le dictionnaire et l'Atlas. — Griera s'exprime en ces termes sur les caractéristiques de son Dictionnaire par rapport à l'Atlas : « Il a l'avantage sur l'Atlas de nous donner l'irradiation d'un mot sur deux côtés : il nous donne la multiplicité des significations et des spécialisations d'un mot et toutes les nouvelles créations qui se sont produites autour d'un mot. Beaucoup de problèmes d'homonymie et de recherches sur l'histoire d'un mot auront une solution définitive lorsqu'on connaîtra l'irridiation créatrice des mots sous les deux aspects. D'autre part, notre dictionnaire ne sera pas une contribution insignifiante pour les recherches sur l'histoire de la langue rattachée à l'histoire de la culture de notre pays » (*Archiv. Rom.*, t. XII, 1928, pp. 541-544, où l'auteur illustre ses affirmations par des exemples bien choisis, cf. pp. 544-550).

Le complément du Dictionnaire. — Comme complément au Diction-

naire, Griera dépouilla toute la littérature catalane de la Renaissance jusqu'en 1910, ainsi que les publications dialectales de Valence, de Majorque et du Roussillon (*ib.*, p. 551).

Les quatorze volumes de cette œuvre. — A. Griera a pu réaliser cette œuvre admirable après un travail de plus de trente ans.

Dans l'introduction (*pròleg*) du 1er volume publié en 1935 (t. I : *A-AZOICS*, 342 p.) l'auteur indique sa méthode de travail (le même procédé que celui du *Glossaire*, voir p. 234), donne la liste des 157 questionnaires (pp. 9-11) et le nom des localités explorées ainsi que le nom des 200 correspondants qui ont répondu aux questionnaires (pp. 11-18). Il mentionne en même temps les cinquante vocabulaires, publiés ou manuscrits, qui ont servi de base à son *Trésor* (pp. 18-20).

L'auteur a dû faire un triage des matériaux reçus (p. 21).

Il montre, à cette occasion, les différences qui existent entre un Dictionnaire dialectal et un Atlas (pp. 20-22 ; voir plus haut).

Toujours en 1935, il publia le 2e volume : *BABAIAR — BUVOR* (Barcelona, 1935, 326 p.).

En 1936 furent publiés trois volumes : t. III : *CA ! — CAVEGOL* (320 p.) ; t. IV : *CAVEGUELL — CUTXILLA* (302 p.) ; t. V : *DABANS — ENFARINAMENT* (302 p.).

De 1936 à 1941, l'auteur fut obligé d'interrompre la publication à cause de la révolution.

En effet, le VIe volume porte la date de 1941 (t. VI : *ENFARINAR — EX-VOT*, VIII-427 p.). Nous trouvons, aux pages VII et VIII de ce volume, une émouvante description du sort des matériaux du Dictionnaire, sauvés par miracle de la disparition ou de la destruction. Les matériaux de l'Atlas ont cependant été détruits, ainsi que toute la bibliothèque de l'auteur.

Les autres volumes sont les suivants : t. VII : *FA — FUXINA* (Barcelona, Fidel Rodríguez, 1943, 288 p.) ; t. VIII : *GAB — IXET*, (*id.*, 1945, 360 p.), t. IX : *JA — LLUTAIRE* (*id.*, 1946, 248 p.) ; t. X : *MA — NYUFAR* (*id.*, 1946, 320 p.) ; t. XI : *O — PUXÉVOL* (*id.*, 1947, 431 p.) ; t. XII : *QUADERN — RUVISCOL* (*id.*, 1947, 233 p.) ; t. XIII : *SA — SUTZURA*, (*id.*, 1947, 192 p.) ; t. XIV : *TA — ZURRET* (*id.*, 1947, 342 p.).

La Catalogne occupe, par la réalisation de ce Dictionnaire dialectal, la première place parmi les pays de langue romane.

## 2. Le dictionnaire Aguiló.

Marian Aguiló y Fuster (né en 1825, mort en 1897 ; cf. *Romania*, t. XXVI, 1897, pp. 604-605) appartient à la seconde période « de la Renaissance catalane » (A. Griera).

Ce fut un personnage extraordinaire, amateur d'études linguistiques, qui, vers le milieu du XIX[e] siècle, partit à la recherche des chansons populaires et réunit un très riche inventaire de la langue catalane en dépouillant des livres imprimés de toutes les époques, ainsi que d'anciens documents et manuscrits, et en enregistrant les patois vivants pendant ses longues pérégrinations à travers toute la Catalogne.

Après sa mort en 1897, des mains pieuses ont conservé son précieux inventaire de la langue catalane, et le fils d'Aguilô en fit don à l'Institut d'études catalanes, qui chargea M. de Montoliu de le publier.

M. de Montoliu, savant linguiste, a pris sur lui cette tâche difficile de faire paraître un ouvrage auquel un autre a déjà consacré une vie entière. Les qualités et les connaissances approfondies de M. de Montoliu ont contribué dans une large mesure à réaliser ce travail méritoire, en apportant au Dictionnaire une perfection que l'auteur lui-même n'aurait pu atteindre, vu son manque de préparation linguistique (cf. le compte rendu de W. v. Wartburg, dans *Archiv. Rom.*, t. VII, 1923, pp. 416-417).

Grâce au travail plein d'abnégation de M. de Montoliu, l'Institut d'Études catalanes publia le *Diccionari Aguiló, Materials lexicogràfics aplegats par Mariàn Aguiló i Fuster* (Barcelona, t. I, 1914 — t. VIII, 1934).

Il ne s'agit pas d'un dictionnaire étymologique, mais d'un dictionnaire où les matériaux (noms communs, noms propres, noms de lieu et noms de famille) sont rangés par ordre alphabétique, dont les exemples furent dûment vérifiés par P. Fabra (qui travailla seulement aux deux premiers fascicules) et par M. de Montoliu. On sait, après cette vérification, que les sources abondantes de ce Dictionnaire sont dignes de foi.

A. Griera considère cet ouvrage comme « l'apport le plus important à la lexicologie catalane qui ait été publié jusqu'à ce jour » (dans son étude *Le domaine catalan*, p. 96).

### 3. Le dictionnaire Alcover-Moll.

Mossen Antoni M[a]. Alcover de Majorque (né en 1862, mort en 1932), vicaire général, chanoine de la cathédrale, professeur d'histoire de l'Église et de langue et littérature majorquines au Séminaire, archéologue et architecte (il établit les plans et dirigea la construction de plusieurs églises) occupe une place de premier ordre dans la lexicologie catalane.

Il fut un écrivain de style très personnel et un folkloriste fort bien documenté qui publia plusieurs volumes de contes et traditions populaires de Majorque (cf. surtout *Rondayes Mallorquines* et *Contarelles*, 2[e] éd. Ciutat de Mallorca, 1915, sous le nom de Jordi des Recó) renfermant des renseignements très précieux sur les coutumes de cette île pendant toute l'année (les fêtes de Noël, le chant de la Sybille, les

coutumes du Carême, de la Semaine Sainte et de Pâques, ainsi que les rites tout à fait hébreux pratiqués par les paysans) (cf. F. de Moll et M. Roques, *Romania*, t. LVIII, 1932, p. 150).

Il publia aussi, depuis 1901, un *Bolletí del Diccionari de la llengua catalana* (t. I, décembre 1901 — t. XXIV, 1926), qui représente la première revue philologique de l'Espagne.

Son œuvre la plus remarquable reste cependant son Dictionnaire : *Diccionari català-valencià-balear, Inventari lexical y etimològich de la llengua que parlen Catalunya espanyola y Catalunya francesa, el Regne de Valéncia, les illes Balears y la ciutat d'Algher de Sardenya, en totes ses formes literàries y dialectals, antigues y modernes, Obra iniciada de MN. Antoni Mª. Alcover, tom I, redactat de MN. Antoni Mª. Alcover y En Francesch de B. Moll, Illustrat ab 240 dibuixos d'En F. de B. y En Jusep Moll y Casasnovas, A-ARQ* (*15.732 articles entre els complets y els de referència*), Palma de Mallorca, Imprenta de MN. Alcover, 1930, in-4°, texte sur deux colonnes, LXXI-837 p. (les pages 834-837 contiennent une bibliographie supplémentaire), avec deux cartes : la 1re indiquant la division dialectale du catalan et la 2e la division administrative par rapport à la situation linguistique.

Le IIe volume (de *ARR* à *CAR*) fut publié en 1935 (*ib.*, 979 p. ).

Le IIIe volume de 416 pages (de *CAS* à *CONSEQUENCIA*) fut publié en 1937 par Moll, avec le sous-titre : [*obra*] *continuada de Francesc de B. Moll, Fascicles 32-38.*

Les matériaux furent obtenus grâce à la collaboration de correspondants. — Une bonne partie des matériaux fut réunie grâce à la collaboration de 1.600 correspondants, dont le nom, affirment les auteurs (t. I, p. III), sera publié à la fin de l'œuvre, ainsi que l'histoire de cette grande entreprise scientifique.

Alcover a recueilli les matériaux pendant presque trente ans (de 1901 à 1924), en visitant un grand nombre de localités (voir la carte qui indique les points visités par l'auteur et ceux où les matériaux furent récoltés par des correspondants).

Il a pu ainsi réunir à peu près trois millions de fiches (cf. t. I, p. V). Cette riche récolte fut offerte à l'œuvre du Dictionnaire catalan, et A. Griera écrivit, à cette occasion, un article consacré à la commode (*calaixera*) à nombreux tiroirs, dans laquelle Alcover avait placé sa collection lexicographique (*La « calaixera » de Mn. Alcover*, dans *Butlletí*, t. IV, 1916, pp. 1-10). Alcover s'est ravisé plus tard, et a repris ses matériaux. Cette décision fut déterminée, semble-t-il, par des passions personnelles et politiques. Alcover ne pouvait pas concevoir la réalisation de deux ouvrages : l'un pour l'ancien catalan et l'autre pour le catalan moderne (cf. t. I, p. II) ; il fallait réaliser, affirme-t-il, une seule œuvre

qui renfermât la langue catalane à toutes les époques de son histoire.

Les auteurs mentionnent, dans la bibliographie du Dictionnaire (t. I, pp. XXXII-LXVII), plus de huit cents titres de travaux consultés ou dépouillés (cf. t. I, p. LXX).

Nous trouvons, dans l'Introduction, d'intéressants détails sur la méthode pratiquée pour grouper les matériaux (pp. V-XVI), sur la division dialectale des parlers catalans (pp. XVI-XXII), ainsi que sur la transcription phonétique employée (pp. XXII-XXXI). Moll changea cependant la transcription phonétique à partir de la lettre *C*, en adoptant l'orthographe officielle de l'Institut d'Études catalanes. Alcover, affirme Moll, avait approuvé ce changement avant sa mort (cf. la rectification annexée au 1er volume).

Il s'agit, cette fois-ci, d'un *Dictionnaire étymologique* du catalan, dont les articles sont souvent illustrés par des dessins et par des paradigmes sur les formes des verbes les plus importants.

Après la définition de chaque mot, accompagnée de l'indication des aires sémantiques, les auteurs citent les locutions, les chansons populaires et tout le folklore qui ont un certain rapport avec le mot traité. La partie finale de chaque article est consacrée aux variantes phonétiques du mot dans les diverses régions, aux dérivés, aux principaux synonymes et aux étymologies proposées.

Les dessins concernant l'araire (t. I, 771-774) ou les types de maisons (t. III, 4-6) rendent de très précieux services non seulement aux linguistes, mais aussi aux ethnographes.

W. v. Wartburg (dans *Archiv. Rom.*, t. XIII, 1929, pp. 404-405) fait au Dictionnaire les remarques suivantes : les auteurs n'ont pas suffisamment d'expérience et de circonspection quant aux étymologies proposées ; le dictionnaire renferme trop de termes médicaux et des sciences modernes que personne ne cherchera dans un travail de ce genre ; les matériaux donnés sont d'une valeur trop inégale, car à côté de ceux recueillis par l'auteur ou communiqués par les correspondants, il y a un grand nombre de mots copiés dans les travaux de ses devanciers ; les dessins sont trop nombreux pour certains mots et trop rares pour d'autres qui reflètent en réalité la vie catalane ; les auteurs auraient dû publier des illustrations concernant les ustensiles les plus caractéristiques.

Malgré ces observations, Wartburg considère que l'ouvrage mérite « les plus grands éloges. M. Alcover et aussi M. Moll ont bien mérité non seulement de leur pays, mais aussi de la philologie romane » (p. 404).

## VII. QUELQUES MONOGRAPHIES

Nous avons, pour ce domaine, un bon nombre de monographies linguistiques qui, au point de vue de la méthode pratiquée, ne diffèrent pas beaucoup des travaux similaires des autres pays romans.

J'estime toutefois utile d'en signaler quelques-unes qui me paraissent plus intéressantes au point de vue méthodologique.

### 1. Le dialecte d'Alicante.

PERE BARNILS GIOL (voir p. 346) a présenté comme thèse à l'Université de Halle son étude *Die Mundart von Alacant, Beitrag zur Kenntnis des Valencianischen* (Barcelona, 1913, 119 p., avec 2 cartes, l'une indiquant les localités explorées et l'autre quelques particularités phonétiques, dans la *Biblioteca Filològica de l'Institut de la Llengua catalana,* II).

Il s'agit d'un travail dont les matériaux furent recueillis sur place en 1911 (du 4 septembre au 4 octobre) lorsque l'auteur visita personnellement 23 localités (cf. la liste aux pages 7-8). Ces points appartiennent au catalan. Pour cinq communes parlant le valencien, les matériaux furent récoltés au hasard des rencontres avec des paysans de ces endroits (cf. p. 8). Les cinq localités appartenant au castillan n'ont pas été directement étudiées par l'auteur ; il n'a fait que quelques annotations (cf. p. 9).

Nous ne trouvons aucune information sur sa méthode de travail ainsi que sur ses informateurs.

L'auteur examine surtout la phonétique (pp. 11-81) ; les données morphologiques sont très sommaires (pp. 81-98).

Le texte patois reproduit à la fin de l'étude (pp. 89-96) n'est qu'une transcription phonétique d'un morceau publié dans le « *semanari satiric EL BOU* » (nº 2, du 14 mars 1885) qui fut prononcé par l'homme de lettres Pedro Ibarra. Barnils reconnaît lui-même l'influence de la langue écrite sur la prononciation de l'orateur (cf. p. 89, note 1).

L'étude se termine par un index (pp. 97-116) et par le *Curriculum vitae* de l'auteur (pp. 118-119).

Barnils montre, dans cette étude de débutant, les phénomènes phonétiques les plus caractéristiques du patois alicantin (cf. A. Griera, *Le domaine catalan,* p. 71, où sont indiquées les autres études dialectologiques de Pierre Barnils).

### 2. La frontière catalano-aragonaise.

La thèse d'ANTONI GRIERA I GAJA, présentée à l'Université de Zurich, porte le titre suivant : *La frontera catalano-aragonesa, Estudi geogrà-*

*fico-lingüístic, I*, Barcelona, 1914, 122 p., dans la *Biblioteca de l'Institut de la Llengua catalana*, avec trois cartes : la 1[re] indiquant le territoire exploré ; la 2[e], les résultats obtenus d'après les recherches historiques ; la 3[e] précisant la bande du territoire où l'on trouve les phénomènes linguistiques qui marquent la frontière (voir planche n° XXX, p. 355 de mon étude).

L'auteur ne donne aucune indication sur la méthode pratiquée pour recueillir les matériaux linguistiques. Il se contente d'affirmer, en parlant des travaux de J. Saroïhandy (cf. p. 15), qu'il fallait employer un questionnaire pour pouvoir réunir la plupart de phénomènes de la grammaire historique.

Griera fut guidé, dans cette étude, par ses maîtres : H. Suchier, L. Gauchat, J. Jud et J. Gilliéron (p. 14).

Questionnaire. — Si l'on examine ce travail, on reconnaît facilement que l'auteur a employé un questionnaire suffisamment riche. En effet, les 32 tableaux, qui traitent la phonétique des parlers de cette région, donnent, pour 166 mots, presque six mille formes dialectales groupées sous leur étymon latin.

Localités et informateurs. — Le travail ne nous renseigne guère sur les localités explorées et sur les informateurs qui ont donné les réponses.

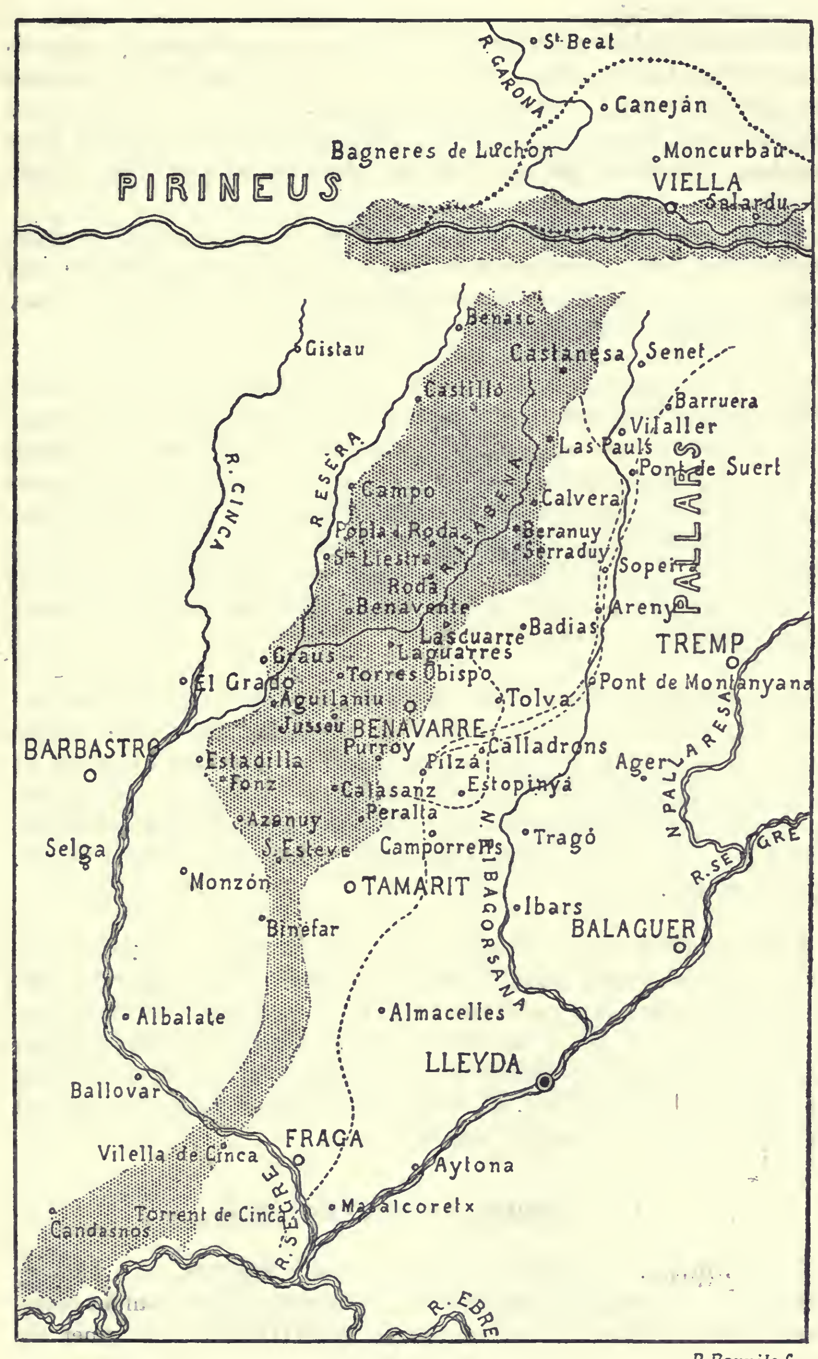
Une judicieuse critique de la méthode. — R. Menéndez Pidal, faisant le compte rendu de ce travail (dans *Rev. de Filol. española*, t. III, 1916, pp. 77 ss.), critique la méthode de Griera. Ses judicieuses observations touchent des points importants pour les enquêtes dialectales, et ce fait nous oblige à les présenter brièvement.

Le questionnaire ne représente pas le seul moyen pour faire une enquête linguistique. — Quoique le questionnaire soit couramment employé dans les recherches dialectales modernes, Menéndez Pidal ne le considère pas comme le seul moyen d'investigation linguistique, surtout lorsqu'il s'agit d'étudier un territoire plus limité. Pour un domaine plus vaste cependant, l'emploi du questionnaire devient nécessaire, puisque sans lui *une enquête linguistique serait impossible* (pp. 73-74).

L'étude concrète d'une frontière linguistique, affirme Menéndez Pidal, ne peut pas se faire à l'aide d'un questionnaire, puisque, sur place, plusieurs phénomènes linguistiques qui n'ont pas pu être prévus lors de la rédaction du questionnaire s'imposent à l'attention du chercheur.

On ne peut pas se contenter, pour l'étude d'une frontière linguistique, d'un nombre limité de points pour lesquels toutes les demandes sont identiques. En procédant de la sorte, on ne pourra pas déterminer la

III




A. Griera, *La frontera catalano-aragonesa* (cf. p. 354 de mon étude).

relation qui existe entre les limites linguistiques et celles d'ordre politique et culturel (p. 74).

Menéndez Pidal remarque les défauts du questionnaire (signalés d'ailleurs par Griera ; cf. pp. 41 et 70) et se demande pourquoi il y a dans les tableaux plusieurs mots demandés deux fois (cf., par exemple FURNU pp. 78 et 102 ; CAPRA, pp. 51 et 85 ; JENIPERU, pp. 37 et 97, etc.), pour conclure à l'inutilité du questionnaire dans une enquête plus réduite (p. 74).

Il faut que j'ajoute que de nos jours le fait de demander deux fois un mot sert à déterminer le degré de sincérité des informateurs, ainsi que la stabilité des formes lexicologiques. Ce ne fut pas le cas, me semble-t-il, pour l'enquête de Griera.

Il n'y a pas d'indications sur les informateurs. — Menéndez Pidal estime, à juste titre, qu'il fallait donner des informations concernant l'âge, la culture, les voyages, etc. des personnes interrogées. L'absence de ces informations est regrettable, car on ne peut ainsi examiner convenablement les formes doubles : appartiennent-elles au même informateur ou à deux informateurs différents ? Au cas où l'informateur serait le même, on peut se demander s'il ne s'agit pas d'une simple erreur ; si les formes proviennent de deux informateurs, elles doivent être examinées tout autrement (p. 75).

L'auteur n'indique pas les phrases de son questionnaire. — Menéndez Pidal estime indispensable la connaissance des phrases dans lesquelles se trouvait placé le mot demandé, pour pouvoir examiner les matériaux au point de vue de la phonétique syntaxique (p. 75) (les autres remarques de Menéndez Pidal touchent les résultats de ce travail, c'est-à-dire la frontière linguistique entre le catalan et l'aragonais ; cf. pp. 77 et ss.).

Publication des matériaux. — L'étude contient les chapitres suivants : la bibliographie (pp. 5-8) ; la transcription phonétique (pp. 9-10) ; l'introduction (pp. 11-13, où l'auteur examine le problème des frontières linguistiques et le passé de cette région) ; l'analyse phonétique des matériaux groupés par régions et par localités (pp. 33-107) et l'index des mots (pp. 109-119) (cf. A. Griera, *Le domaine catalan*, p. 75, où l'auteur signale les comptes rendus).

### 3. La région du Roussillonnais.

Pierre Fouché, actuellement professeur à la Sorbonne, né à Ille-sur-Têt de parents roussillonnais, et parlant presque exclusivement roussillonnais jusqu'à l'âge de huit ans (cf. pp. VI-VII), étudia, au point de

vue phonétique et morphologique, le parler de quarante-neuf communes du Roussillon (cf. la liste, p. I).

Les résultats de ses recherches sont publiés dans les deux volumes suivants :

1° *Phonétique historique du Roussillonnais*, Toulouse, 1924, in-8, XXX-318 p., avec une carte géographique, placée après la feuille 267, sur laquelle l'auteur indique la frontière linguistique du languedocien et du roussillonnais, ainsi que la limite de la région étudiée (dans la Bibliothèque méridionale, publiée sous les auspices de la Fac. des Lettres de Toulouse, 2e série, t. XXI). — C'est ce volume qui nous intéresse au point de vue méthodologique et c'est à lui que nous renvoyons ci-dessous.

2° *Morphologie historique du Roussillonnais* (thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres ; elle fait suite au volume précédent), Toulouse, 1924, X-192 p. (l'auteur adopte, dans la transcription phonétique, « pour diverses raisons », l'orthographe catalane telle qu'elle a été codifiée par P. Fabra dans son *Diccionari ortografic*, cf. p. VII).

Il ne s'agit pas d'une étude de géographie linguistique. — L'auteur affirme qu'il n'a pas voulu faire « une étude de *géographie linguistique*, quel que soit le sens que l'on donne à cette expression. La frontière qui sépare les parlers rousillonnais et languedocien a fait l'objet de plusieurs travaux... Cette question peut être considérée comme suffisamment éclaircie... surtout d'ailleurs que la portion de territoire dont nous étudions la langue ne confine pas sur tous les points avec des territoires de parler languedocien » (pp. V-VI).

L'auteur a renoncé à publier des cartes phonétiques. — Cette décision fut déterminée par l'étonnante uniformité phonétique et morphologique que présente cette région : il n'y a que quelques variations dans le timbre des voyelles accentuées (qui furent signalées dans le chapitre : *Les sons du Roussillonnais*, pp. XIX-XXX) ; « ce qui distingue le parler d'un village du parler de tel autre, c'est, outre le lexique, l'*intonation* ou le *reclam*, comme disent les habitants » (p. VI).

On réapprend le parler maternel. — Il est fort intéressant de signaler la remarque suivante de Fouché : « Avec l'internat, les choses ont changé et nous avons perdu peu à peu l'usage de notre parler maternel. Ce n'est que plus tard, après nos études à la Faculté de Toulouse, que nous l'avons de nouveau pratiqué, et que nous l'avons pour ainsi dire réappris. Nous avons pu ainsi nous rendre mieux compte de sa structure et être mieux averti des caractéristiques qu'il présente. D'autre part, quand nous avons voulu le réapprendre, nous avons été à bonne école. Rien ne vaut, en effet, la conversation intime et journalière avec les parents, les grands-parents et les amis du « terroir » » (p. VII).

Localités et informateurs. — L'auteur passa plus de sept ans à Perpignan, en utilisant son temps disponible à parcourir en tous sens la région étudiée. « Nous avons visité plusieurs fois, affirme Fouché, presque toutes les localités citées ci-dessus. Nous avons même séjourné plusieurs jours dans certaines d'entre elles, nous mêlant à la conversation des paysans, ce qui vaut mieux à notre avis que de s'en tenir au témoignage d'un ou deux habitants de l'endroit. Aussi ne pouvons-nous pas citer les noms des personnes que nous avons interrogées, ou plutôt avec lesquelles nous avons librement causé. Nous sommes forcé de nous en tenir, et pour cause, à l'anonymat. Ajoutons enfin que nous avons mis à profit la présence, dans le collège où nous avons professé, d'élèves venus de tous les coins du Roussillon, pour les interroger et nous assurer que leur prononciation était en tout semblable à celle de leurs parents ou des habitants de leurs localités respectives » (p. VII).

L'étude présente le développement du parler depuis les premiers textes jusqu'à l'époque actuelle. — L'étude de Fouché repose avant tout sur le roussillonnais parlé, sans négliger cependant la langue du moyen âge et des siècles postérieurs, dont les formes lui ont été d'un précieux secours pour expliquer le développement du parler (voir la liste des sources, pp. VIII-IX).

Publication des matériaux. — Le latin comme point de départ. — « Au lieu de partir des documents médiévaux, comme A. Dauzat dans sa *Morphologie du patois de Vinzelles*, Paris, 1900, ou de prendre pour base l'état actuel des parlers, comme l'a fait O. Bloch dans son livre sur *Les Parlers des Vosges méridionales*, Paris, 1917, nous sommes parti, affirme Fouché, simplement du latin, persuadé avec M. Grammont que renoncer à cette méthode, c'est renoncer de propos délibéré au plus sûr élément d'ordre, de classification et de clarté (cf. RLR, LX, p. p. 121) » (pp. IX-X).

L'auteur signale chaque fois qu'il le peut et le juge nécessaire, les points communs ou les différences entre le roussillonnais et les autres dialectes catalans. Les conclusions de l'étude (pp. 263-265) indiquent les traits principaux qui distinguent le roussillonnais du catalan oriental.

La phonétique expérimentale peu utilisée. — « On s'étonnera peut-être, affirme Fouché, qu'étant chargé du cours de phonétique expérimentale à l'Université de Grenoble nous n'ayons pas fait mention, ou peut s'en faut (cf. p. 234), de cette science : nous n'avons eu de laboratoire à notre disposition que lorsque nous n'avions plus en main le manuscrit » (p. 305).

L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE CONSULTÉ DIFFICILEMENT. — « De même, n'ayant pu consulter que très difficilement l'*Atlas linguistique de la France* avant octobre 1921, il nous a été impossible d'y faire plus ample allusion » (p. 305).

Les travaux de Fouché doivent être considérés comme la plus remarquable contribution linguistique pour la connaissance du roussillonnais de notre époque (cf. le compte rendu d'A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. Paris*, t. XXV, 1924, pp. 112-114).

### 4. Le dialecte minorquin.

HENRI GUITER, agrégé de l'Université (et docteur ès sciences physiques, docteur ès lettres, chef de travaux à la Faculté des Sciences, chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Montpellier), a entrepris, sur les conseils de J. Bourciez, une étude sur le dialecte minorquin, dont les résultats sont présentés dans son travail : *Étude de linguistique historique du dialecte minorquin*, Montpellier, Imprimerie de la Charité, 1943, 348 p., avec deux cartes dans le texte : la 1re, d'ordre physique, sur Minorque et la 2e indiquant le domaine linguistique du catalan et ses principaux dialectes (voir planche no XXIX, p. 338 de mon étude).

C'est un travail dialectologique dépourvu de tous renseignements concernant la date de l'enquête, les informateurs interrogés, etc.

Nous trouvons, à la première page de l'étude, l'affirmation suivante : « J'ai contracté de grandes obligations envers tous mes amis minorquins et, plus spécialement, le délicat poète G. Gomila et sa famille : c'est d'eux que j'ai reçu la matière de cette étude et mes remerciements resteront bien au-dessous de ce que je leur dois ».

Cette déclaration nous fait croire que les matériaux furent donnés seulement par les personnes de cette famille.

Ce fait explique peut-être pourquoi l'auteur ne donne, dans l'appendice de son ouvrage (pp. 295-343), que des textes puisés dans des études déjà publiées quoiqu'il affirme lui-même : « le minorquin est essentiellement un dialecte parlé » (p. 293).

Le romaniste aurait mieux aimé avoir des textes transcrits phonétiquement par l'auteur que des reproductions où, selon la déclaration de Guiter, « il y a eu influence sensible de l'orthographe catalane » (p. 293).

Le dialectologue, il faut le dire, ne trouve pas dans ce travail beaucoup d'indices d'un séjour prolongé de l'auteur dans cette île, dont la beauté est vantée en ces termes : « Aussi, le voyage à la délicieuse île aux maisons blanches est-il un sujet de vif intérêt pour le linguiste, et ceci vient agréablement s'ajouter à l'émerveillement dont a été saisi le touriste » (p. 290).

Publication des matériaux. — Les principaux chapitres de ce travail sont : l'Introduction très sommaire (pp. 8-16) ; une observation où l'auteur indique les changements apportés à son système de transcription phonétique (« notre imprimeur ne possédait les matrices monotypes que des caractères usuels du français », p. 17) ; une bibliographie présentée sommairement (pp. 19-20) ; la phonétique du minorquin (pp. 23-122, où l'auteur indique, pour le catalan, trois grands dialectes, p. 23) ; la lexicographie du minorquin (pp. 125-143) ; la morphologie du minorquin (pp. 147-287) ; les conclusions de l'étude linguistique du minorquin (pp. 289-290) et l'appendice.

Les judicieuses observations de Mario Roques. — M. Roques (*Romania*, t. LXVIII, 1944, pp. 247-248) fait à propos de ce travail les observations suivantes : le titre est peu clair et bien imposant pour cette dissertation qui ne donne qu'une description phonétique et morphologique du catalan de Minorque ; il y a peu d'indications concernant la tradition linguistique ; les conditions des emprunts restent dans le vague ; le terme « historique » du titre semble plutôt un élément décoratif ; il n'y a aucune indication sur l'aspect du parler : est-il identique partout ? ; l'auteur n'a pas signalé les divergences linguistiques entre le langage de l'aristocratie et celui du vieux port de cabotage de Mahon ; faute de renseignements sur les sources d'information, il est difficile de distinguer les termes recueillis directement par l'auteur de ceux trouvés dans un texte imprimé ; il n'y a pas un texte oral, mais seulement des extraits d'auteurs minorquins, sans qu'on sache quelle confiance ils méritent.

Nous pensons avec M. Roques qu'il ne faut voir dans ce travail qu'une étude préliminaire pour une future enquête dialectale.

### 5. La terminologie de la culture des céréales à Majorque.

Pierre Rokseth publia, après plusieurs séjours dans l'île de Majorque (le premier est de 1916) l'étude *Terminologie de la culture des céréales à Majorque*, Barcelone, 1923, in-8°, 215 p., avec 34 figures dans le texte (dans la *Biblioteca Filològica de l'Institut de la Llengua catalana*, t. XV).

Il s'agit d'un travail qui appartient plutôt à l'ethnographie, mais dont les matériaux linguistiques sont d'une grande importance pour la connaissance des parlers de l'île de Majorque.

L'auteur ne fait d'ailleurs aucun examen linguistique des matériaux. Le travail renferme les chapitres suivants : l'introduction ; les variétés de céréales ; les labours ; les semailles ; le binage et le sarclage ; la levée, la croissance et la maturation ; la moisson, le glanage ; l'enlèvement et l'emmeulage des gerbes ; le battage ; les accidents et maladies des céréales ; la mouture et des chansons de travail.

Ces indications peuvent bien servir pour la rédaction d'un questionnaire concernant la terminologie agricole.

Il est toutefois intéressant d'indiquer quelques considérations faites par l'auteur sur la sincérité des réponses enregistrées, ainsi que sur la méthode d'enquête préconisée.

LOCALITÉS. — L'auteur a récolté les matériaux dans onze villages, répartis dans la région où la culture des céréales est particulièrement importante (p. 5).

INFORMATEURS. — L'auteur estime que le choix des sujets parlants est d'une grande importance pour la dialectologie. Grâce aux bons offices du curé ou du vicaire, l'auteur a pu trouver, dans chaque village, les paysans réputés pour s'entendre le mieux aux choses des champs. Il a préféré les personnes qui n'ont fait, pendant toute leur vie, que travailler la terre. Pour certains travaux, il a fait appel à des « spécialistes ».

L'ÂGE. — Rokseth s'est adressé, de préférence, à des vieillards, « condamnés, par leur âge, au chômage, qui passaient leur temps à deviser sur le marché, devant une taverne ou sur le pas de leur porte. C'étaient des sujets très bénévoles qui prenaient plaisir à remémorer les travaux et les coutumes du vieux temps, tout en donnant à leur récit cette teinte de regret qui prête aux choses du passé une valeur particulière » (pp. 5-6). La plupart de ses informateurs dépassaient la cinquantaine (il y avait parmi eux plusieurs octogénaires) (p. 5). Cette affirmation nous indique que les particularités phonétiques les plus fines n'entraient pas dans les préoccupations de l'auteur.

PLUSIEURS INFORMATEURS. — L'auteur s'est servi, dans chaque village, de plusieurs informateurs, en les interrogeant soit individuellement, soit par groupes.

Voici les détails donnés à ce sujet par l'auteur : « Autant que possible je tâchais de réunir en une même séance plusieurs paysans, trois, quatre, six, et même davantage, quand les circonstances s'y prêtaient. Dans ces conversations j'employais, parfois, la question directe ; au besoin *je n'hésitais même pas à « extorquer » les mots désirés, car c'est une illusion de croire que les sujets trouvent toujours, du premier coup, l'expression juste* (mis en italiques par moi-même). Cependant, le plus souvent, je m'arrangeais de façon à les faire causer ensemble sur le canevas que je leur fournissais par mes questions et par mes remarques. Cette méthode donne, dans une enquête de ce genre, les résultats de beaucoup les plus satisfaisants. Interrogé isolément, le sujet finit souvent, si on n'y prend garde, par s'étourdir un peu et perdre toute assurance ; les renseignements

ainsi obtenus sont, on le pense bien, sujets à caution. Par contre, si on a réuni plusieurs sujets, l'un corrige l'autre. Lorsque l'un d'eux, comme il arrive fréquemment, se lance dans des développements et des explications plus ou moins fantaisistes, les autres protestent immédiatement et... rétablissent l'équilibre. C'est d'ailleurs dans les conversations et les discussions entre les sujets que jaillissent le plus spontanément les mots dont le dialectologue fait son gibier. La plupart des termes enregistrés, je les ai saisis ainsi au vol, quitte à les contrôler et à les vérifier plus tard ; *car, de même qu'il convient de se méfier d'un mot obtenu comme réponse à une question directe, de même ne faut-il accepter que sous bénéfice d'inventaire tel mot ou telle expression surgissant au cours d'une conversation* » (p. 6 ; mis en italiques par moi-même).

L'auteur a contrôlé les formes. — Rokseth a contrôlé, autant que possible, toutes les formes douteuses, en les demandant plusieurs fois dans le même village.

Les explications orales des informateurs furent vérifiées par l'examen de toutes les opérations et de tous les objets décrits : l'auteur assista, à des endroits différents, au labourage, aux semailles, à la moisson, au battage, à la mouture, etc., afin de mieux se rendre compte de tout ce dont la meilleure explication ne saurait donner une idée tout à fait exacte. Les instruments de culture employés à Majorque différaient complètement de ceux connus par l'auteur (p. 7).

Questionnaire. — « Le vocabulaire recueilli, affirme l'auteur (p. 7), est allé en s'accroissant, comme une boule de neige, de localité en localité ; le nombre de mots notés est beaucoup plus élevé dans les villages visités en dernier lieu que dans ceux visités au début de l'enquête. D'une façon générale, je m'informais dans tous les villages suivants de chaque mot nouveau que j'avais relevé. Dans mes conversations avec les sujets, *j'employais à cette fin une sorte de questionnaire, de mots et de choses, qui s'étendit sans cesse à mesure que je connaissais mieux dans ses détails l'agriculture majorquine* (mis en italiques par moi-même). Je m'en servais, à vrai dire, plutôt d'aide-mémoire que de questionnaire proprement dit » (p. 7).

Ces aveux précieux m'obligent à faire les remarques suivantes : l'auteur n'a pas pu rédiger son questionnaire avant l'enquête, car il ne connaissait pas suffisamment l'agriculture majorquine ; il s'est instruit sur place dans la connaissance des objets et des travaux concernant l'agriculture ; malgré son aversion non déclarée contre le questionnaire, celui-ci lui a rendu de bons services.

Transcription phonétique. — Les mots majorquins sont donnés,

pour faciliter la lecture, en transcription phonétique et en orthographe ordinaire (p. 7).

L'auteur affirma, en 1920 (cf. p. 8, note 1), que son travail comprendrait une étude étymologique du vocabulaire qui fut différée jusqu'à l'achèvement de l'Atlas linguistique de la Catalogne.

Il me semble que les matériaux linguistiques de ce remarquable travail doivent inspirer aux romanistes toute la confiance qu'ils méritent (pour d'autres travaux de Rokseth concernant le catalan, cf. A. Griera, *Bibliogr. ling.*, pp. 41, 48).

## 6. Textes catalans en transcription phonétique.

Les études concernant la phonétique du catalan sont très nombreuses (cf. A. Griera, *Bibliogr. lingüística*, pp. 39-42). Parmi ces travaux, nous voulons attirer l'attention sur les *Textes catalans avec leur transcription phonétique, précédés d'un aperçu sur les sons du catalan*, par J. ARTEAGA PEREIRA, ordonnés et publiés par Pere Barnils, Barcelone, 1915, 84 p. (avec un portrait hors texte de l'auteur) (*Biblioteca filológica*, t. V). Arteaga (né en 1846, mort en 1913) est le premier qui se soit occupé de la phonétique du catalan en publiant, dans *Le Maître Phonétique* (en 1904) et dans le *Congrés de la Llengua catalana*, des textes transcrits dans l'alphabet de l'Association phonétique internationale.

Ce volume contient trente textes, que Barnils a transposés dans le système où ils sont présentés.

La description des sons du catalan (pp. 9-28) faite par Arteaga est d'une réelle valeur pour la dialectologie romane.

A. Griera considère cette collection comme « une belle chrestomathie du catalan moderne » (*Le domaine catalan*, p. 62).

L'intéressant travail d'ARMANDO DE LACERDA (directeur du Laboratoire de Phonétique expérimentale de l'Université de Coïmbre) et d'A. BADÍA MARGARIT (professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Barcelone), *Estudios de Fonética y Fonología catalans, Trabajo de investigación, patrocinado por el Instituto para la Alta cultura (Portugal), y por el Consejo Superior de Investigaciones Científicas (España)* (Madrid, 1948, in-8°, 159 p., avec plusieurs enregistrements à l'aide du *chromographe*, appareil inventé par Lacerda en 1931, cf. p. 16, où l'auteur donne la bibliographie) apporte une remarquable contribution sur l'analyse expérimentale des phonèmes du catalan. A. de Lacerda a pris comme informateur le professeur A. Badía Margarit (cf. p. 10).

## VIII. L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA CATALOGNE (ALCat.).

> C'est un monument digne de *l'Atlas linguistique de la France* qu'il prolonge géographiquement en le dépassant et l'enrichissant à certains égards ».
>
> (A. Terracher, *Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, p. 465).

Monseigneur A. Griera, par ses nombreuses études sur les parlers catalans, a apporté la plus importante contribution à la connaissance de cette langue romane, en démontrant le grand intérêt qu'elle présente pour l'étude du développement de toutes les langues romanes (voir *Revue de Ling. rom.*, t. I, 1925, pp. 73-75, 85-87, 97-98 et 106 ; *Gramática historica del catalá antic*, Barcelone, 1931, in-8°, 157 p. ; *Étude de géographie linguistique*, Barcelona, 1933, 47 p., avec une carte ; *Tresor de la Llengua, de les Tradicions i de la Cultura popular de Catalunya* (voir pp. 348-349 de mon étude).

L'Atlas catalan a commencé de paraître en 1923, sous le titre : *Atlas lingüístic de Catalunya*, vol. I : *abans d'ahir — avui* (Barcelona, *Institut d'Estudis Catalans*, Palau de la Generalitat, 1923), cartes 1-187 ; vol. II : *la babarota — el cano*, cartes 188-386 (1924); vol. III : *cansat — les crosses*, cartes 387-586 (1924) ; vol. IV : *la crosta — els estreps*, cartes 587-786 (1927) ; vol. V : *estripar — fregar (la roba)*, cartes 787-858 (1939).

L'Introduction (*Introducció*) de l'Atlas, publiée au début du premier volume, comprend les chapitres suivants : le but de l'Atlas ; le choix des localités ; les informateurs ; l'Atlas et les dictionnaires dialectaux catalans ; les dialectes catalans ; le questionnaire et les demandes ; les chiffres donnés aux localités explorées et le système de transcription. — Abréviation : *Introducció*.

L'Introduction a été publiée en tirage à part, sous le titre : *Atlas lingüístic de Catalunya, Introducció explicativa*, ib., 1923.

Sur cet Atlas nous signalons deux comptes rendus, très importants par leurs riches et pénétrantes observations : 1° *Karl Jaberg*, dans la revue *Romania*, t. L (53e année) 1924, pp. 278-295 ; 2° A.-L. Terracher, *Autour de l'Atlas lingüístic de Catalunya*, dans la *Revue de Ling. romane*, t. I, 1925, nos 3-4, pp. 440-467, avec une carte.

Considérations préliminaires. — L'Atlas de Griera est considéré par A.-L. Terracher comme une nouvelle assise solide sur laquelle pourra s'édifier la linguistique romane de demain (p. 467), et Karl Jaberg, voyant en Griera un nouveau pionnier de la géographie linguistique, affirme que l'idée de Gilliéron ne vaut pas seulement par sa profondeur

et sa nouveauté, mais aussi par son rayonnement et la richesse de ses conséquences (p. 278). Aujourd'hui, après plus de vingt-cinq ans, ces constatations deviennent encore plus évidentes, vu le grand nombre d'atlas linguistiques réalisés depuis lors.

L'Atlas linguistique catalan occupe la troisième place dans la série de ces travaux ; il vient après celui de la France et de la Corse. Presque en même temps que paraissait le premier volume de l'Atlas catalan, P. Le Roux publiait le premier fascicule de l'Atlas linguistique de la Basse-Bretagne. A. Griera a nécessairement bénéficié de l'expérience de ses devanciers, en apportant un soin méticuleux à l'établissement de son questionnaire et en étudiant préalablement le territoire à explorer.

## 1. Questionnaire.

L'auteur a étudié *préalablement* la zone d'enquête au cours des années 1912, 1913 et 1914. Cette étude lui a permis de connaître, avant la rédaction de son questionnaire, les différents parlers du territoire catalan, de même que tout ce qui est particulier à la culture et à la vie des Catalans. K. Jaberg reconnaît, avec raison, que la langue de chaque peuple contient des particularités linguistiques spécifiques : « Il n'est peut-être pas inutile d'insister sur le fait que toute langue possède non pas seulement un certain nombre de particularités syntaxiques et morphologiques, mais aussi certains moules lexicographiques et phraséologiques auxquels rien ne correspond exactement dans les autres langues. Les langues littéraires imposent ces moules aux patois qui sont sous leur dépendance et on n'a pas encore dit combien puissamment ces formules de la pensée contribuent à constituer les unités linguistiques embrassant un grand nombre de patois. Un questionnaire qui tend à établir quelques-uns des traits caractéristiques d'un groupe dialectologique doit tenir compte de ce fait. Il est inutile, pour parler de mes propres expériences, de demander le mot correspondant à l'idée d'« éclore » dans l'Italie du Nord, parce qu'il n'y a pas de mot spécifique pour exprimer cette idée : les patoisants répondront par les types idéologiques « sortir de l'œuf », « sortir de la coquille », « rompre la coquille », « naître », etc. (*Romania*, L, 1924, p. 285).

Point de départ : le questionnaire de la Corse. — A. Griera prit comme modèle le questionnaire de Gilliéron pour la Corse, sans vouloir s'inspirer de celui de l'Atlas linguistique de la France, parce que celui de la Corse avait été rédigé d'après « un plan mûri par l'expérience qu'avaient acquise les auteurs de l'ALF ». (Terracher, *Rev. de Ling. rom.*, I, 1925, p. 459). Il ne fit pas une traduction littérale du questionnaire de Gilliéron, mais en retint seulement les éléments convenant

au domaine catalan, complétant les lacunes par des questions destinées à faire ressortir le caractère spécifique du catalan, au point de vue phonétique et lexicographique (Griera, *Introducció*; Jaberg, *Romania*, L, 1924, p. 285).

Le questionnaire de l'ALCat. est plus riche. — En établissant une comparaison entre le questionnaire de Gilliéron pour la Corse et celui d'A. Griera, on constate que le deuxième est plus riche, tant en étendue qu'en profondeur. En ce qui concerne sa richesse, on peut remarquer que sur les 183 cartes que contient le premier volume de l'ALCat., à peu près la moitié n'ont pas d'équivalent dans l'ALF (Jaberg, *Romania*, L, 1924, p. 286).

Pour la profondeur, la preuve réside dans le grand nombre de demandes concernant l'habitation, la vie rurale, les animaux domestiques, les plantes cultivées, la vie religieuse et le folklore (Terracher, *Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, p. 461, note 2).

Le questionnaire de Griera se compose de mots isolés, groupés d'après le sens. Les questions se rattachant aux problèmes de morphologie, de même que les formes verbales, sont plus nombreuses que celles de l'ALF. Les formes verbales sont parfois demandées isolément. Nous y remarquons une question, posée pour la première fois par Griera, et qui devrait figurer, vu son importance, dans les autres questionnaires : on s'est informé, dans chaque point étudié, du nom indigène du parler local.

Sur l'importance du questionnaire et la manière de faire les demandes, A. Terracher s'exprime en ces termes : « La composition du questionnaire dressé par l'enquêteur, l'exacte intelligence des éléments du questionnaire chez les sujets qui traduisent : je serais tenté de croire que ce sont là, plus encore que le choix des localités et que le choix des sujets, les deux pierres angulaires — et les deux pierres de touche — de tout atlas linguistique » (*Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, p. 459).

Nombre des questions. — Le questionnaire de Griera comprenait 2.886 demandes imprimées et rangées dans un carnet. En face de chacune était réservée une place pour la réponse ; une colonne à droite de chaque page, était affectée aux observations. Suivaient les données sur le point exploré, la date de l'enquête et d'autres questions se rapportant aux sujets (Griera, *Introducció*, p. 19).

Le questionnaire ne peut jamais être complet. — Dans son pénétrant compte rendu sur l'ALCat., K. Jaberg fait des observations tellement importantes que nous tenons à les reproduire : « Un atlas ne se propose pas d'être un inventaire complet du vocabulaire d'une langue. Ce n'est qu'un choix de mots qu'il présente ; mais ce choix doit permettre de saisir les traits essentiels du vocabulaire, de sa répar-

tition géographique et de la vitalité des éléments qui ont été choisis pour en démontrer les différents aspects... Est-ce à dire que les dictionnaires, patois ou autres, soient inutiles ? Certainement non : on y trouve une multitude de renseignements qu'aucun atlas n'est capable de donner, fut-il de dimensions supérieures encore à celles de l'ALF. L'enquêteur d'un atlas n'atteindra pas les mots qui dorment dans les replis de la conscience linguistique et qui ne se réveillent que grâce à une situation spéciale ou à un état d'esprit particulier de l'individu parlant. Il ne sera pas capable de nous rendre compte des différentes possibilités d'expression et des nuances affectives et pittoresques des mots. Pour cela le procédé qu'il emploie dans ses investigations est bien trop brutal. Qui trahirait la délicatesse de ses sentiments à un examinateur ? » (*Romania*, L, 1924, pp. 279-280),

Interrogation. — L'interrogation fut faite avec beaucoup d'habileté par des *questions indirectes*, à la différence de celle de l'ALF. Au lieu de dire : « Comment se dit tel mot ? », Griera demandait au sujet : « Comment s'appelle l'objet qui sert à tel usage ? » ; « Comment appelez-vous le fruit de tel arbre ? » (Griera, *Introducció*, p. 12 ; A. Dauzat, dans la *Revue de Phil. franc.*, XXXVI, 1924, p. 165 ; Terracher, *Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, p. 464). De cette manière, les réponses avaient la plus grande spontanéité et l'enquêteur n'exerçait pas la moindre influence sur le sujet.

L'enregistrement des réponses. — Griera a enregistré scrupuleusement les réponses, sans y apporter aucune retouche. Cette remarque est faite par A. Terracher (*Revue de Ling rom.*, t. I, 1925, p. 464, note 1) qui constate des divergences de notations phonétiques pour les mêmes mots, ce qui prouve l'absence de retouches.

La langue employée dans l'enquête. — Griera a employé le catalan dans ses enquêtes et, vu le territoire assez réduit, on suppose, à juste titre, qu'il a été bien compris partout, ce qui n'était pas le cas pour Edmont. Sur ce sujet si délicat des enquêtes, K. Jaberg s'exprime en ces termes : « Le fait que la réponse patoise est conditionnée par la langue employée dans le questionnaire de l'enquêteur constitue évidemment une infériorité de l'atlas vis-à-vis du dictionnaire. Cette infériorité cependant ne va pas aussi loin et n'est pas aussi grave qu'on pourrait le croire : elle ne concerne en général que les concepts dont l'énonciation linguistique se fait souvent sous l'influence de l'école, de l'église, du commerce, du journalisme ou d'un milieu social supérieur. D'autre part, les mots empruntés à une langue littéraire sont les mots de demain ; s'ils apparaissent sur les cartes d'un atlas, nous pouvons être à peu près sûrs qu'ils sont en train de pénétrer dans le vocabulaire patois ;

une longue expérience me permet de l'affirmer. Les cas de réponses en contradiction évidente avec l'usage patois sont relativement rares. L'infériorité indéniable de l'atlas à ce sujet est compensée par le fait que les matériaux ont été recueillis partout selon le même procédé, ce qui nous permet de les comparer sans nous exposer à des erreurs provenant de la diversité des méthodes d'investigation » (*Romania*, L, 1924, p. 280).

## 2. Enquêteur.

A. Griera est un *enquêteur spécialiste*. Par ses études, dont les plus importantes ont été mentionnées au commencement de cet exposé, il se révèle connaisseur émérite de la Catalogne et des autres territoires occupés par les Catalans. Les préparatifs antérieurs à l'enquête et l'élaboration de l'Atlas ont duré de 1912 à 1921 (voir p. 365 de mon étude).

Mérite de Griera. — Karl Jaberg, l'un des auteurs de l'Atlas linguistique italien-suisse, apprécie en ces termes l'activité de Griera : « C'est un travail long et ingrat que de préparer et de publier un atlas linguistique ; il faut d'autant plus admirer l'initiative, le courage et la persévérance de M. Griera qui a fait seul les préparatifs de l'Atlas catalan, qui en a recueilli lui-même les matériaux pendant ses vacances (de 1912-1921) et qui en dirige à présent la publication. Il a puisé la force de mener à bout l'entreprise dans l'enthousiasme qu'il a pour la linguistique, dans l'amour pour son pays et sans doute aussi dans les encouragements et les conseils de celui qui a été son maître et dont il a voulu, dans sa dédicace, joindre le nom à ceux de ses protecteurs catalans, M. Jakob Jud de l'Université de Zurich » (*Romania*, L, 1924, p. 278).

En effet, A. Griera et P. Le Roux sont, dans l'histoire des Atlas linguistiques, les premiers qui ont été auteurs et enquêteurs en même temps. J'ai eu l'honneur et le plaisir de voir A. Griera à l'œuvre, en 1927, lors des enquêtes modèles, faites à Elne (près de Perpignan), Tarragone et à Vich (en Catalogne), et de bénéficier de son questionnaire pour la rédaction de mon propre questionnaire de l'Atlas linguistique roumain.

## 3. Choix des localités.

La méthode appliquée pour le choix des localités diffère de celle de Gilliéron, qui était dominée par une conception plutôt géométrique : faire traduire le questionnaire dans un certain nombre de points, à des distances à peu près égales les unes des autres (J. Gilliéron, *Notice servant à l'intelligence des cartes*, p. 4 ; voir p. 123 de mon étude).

Parmi les points choisis figurent en premier lieu tous les centres

des diocèses (les sièges épiscopaux de la terre catalane), ceux-ci étant des centres anciens et modernes d'expansion linguistique ; ensuite tous les centres économiques modernes (grands et petits) qui coïncident ou non avec les évêchés et les archiprêtrés ; et, enfin, les villages et les hameaux reculés et archaïques les plus intéressants.

Nous ne rencontrons pas, dans le choix de Griera, de localités géométriquement distribuées. Chez lui, les points étudiés sont plus denses autour des grands centres d'expansion linguistique, ensuite dans le voisinage des limites dialectales.

Dans le Midi de la France, il a étudié le parler de *cinq* localités ; dans la république d'Andorre *un* point ; dans l'île de Majorque *neuf* points ; à Minorque *deux* points ; à Iviça *un* point ; en Sardaigne *un* point (cf. Gina Serra, *Aggiunte e rettifiche algheresi all' Atlas Lingüístic de Catalunya di A. Griera* (*cc. 1/586*) dans la revue *L'It. dial.*, t. III, 1927, pp. 197-216, avec quatorze dessins dans le texte).

Nombre des points. — Le nombre des localités étudiées par A. Griera est de 101. Les localités ont reçu des numéros de 1 à 95 et de 100 à 105 ; les numéros 96, 97, 98 et 99 n'ont pas été utilisés pour l'indication des communes étudiées.

Localités non étudiées sur place. — Selon les informations données par Griera, le parler des localités *Duro* (nº 5) et *Sant Hilari Sacalm* (nº 32) a été étudié à Barcelone.

Informations sur les localités. — La *brève* introduction publiée par l'auteur ne nous donne que d'assez maigres informations sur les localités étudiées (indiquant surtout le nombre des habitants). Pour plusieurs points l'indication de la date de l'enquête manque (par exemple, pour les points : 5, 12, 29, 30, 31, 32, 44, 51, 52, 53, 68, 69, 71 et 87).

Densité des points. — A. Terracher (*Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, p. 455, note 2) établit la densité de la manière suivante : « Si l'on considère l'ensemble des domaines explorés, l'ALC (avec 101 points enquêtés) présente en moyenne 1 point par 600 km², l'ALF (avec 639 points d'enquête) 1 point par 830 km² », c'est-à-dire « 4 à 5 points catalans pour 3 points français ».

La densité établie par K. Jaberg me semble plus exacte, parce qu'elle compare des territoires mieux délimités (dans la densité fixée par Terracher on ne sait pas à quelle superficie on doit rapporter le point Alghero de Sardaigne) : « La superficie du territoire exploré par Griera est à peu près égale à celle de la Gascogne, plus exactement à celle des départements de la Gironde, des Landes, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Gers,

Lot-et-Garonne, Haute-Garonne et Ariège. Si nous constatons que ces huit départements sont représentés dans l'ALF par 62 points, tandis que l'ALC en compte 101, nous nous ferons une idée juste de la densité du réseau de M. Griera par rapport au réseau de M. Gilliéron. L'ALF compte approximativement 1 point par 900 km. carrés. Les mailles du réseau de M. Griera sont donc sensiblement plus serrées que celles du réseau français... La densité choisie par M. Griera semble suffisante. Le but d'un atlas linguistique n'est pas de renseigner sur tous les détails de la répartition des phénomènes linguistiques ; il ne veut en donner qu'une esquisse, laissant à des enquêtes particulières... le soin de remplir les lacunes » (*Romania*, L, 1934, p. 288).

Observations sur le choix des localités. — Bien que nous pensions en plein accord avec K. Jaberg qu'une « enquête de ce genre dépend de bien des circonstances extérieures et exige tant de sacrifices de la part de l'auteur qu'on n'est pas en droit de trop demander » (*Romania*, L, 1924, p. 289), nous croyons toutefois utile, au point de vue de la méthode à suivre, de signaler quelques observations à propos du choix des localités fait par Griera.

Griera a fait porter ses enquêtes sur tous les sièges épiscopaux et sur tous les centres économiques, grands et petits, qu'ils coïncident ou non avec les évêchés et les archiprêtrés. A. Terracher affirme : « J'avoue que, soit hasard (nous n'avons encore que 586 cartes), soit empreinte très marquée du catalan littéraire ou « commun » dans la plus grande partie du domaine, la variété que ce principe de choix pourrait faire attendre ne m'a pas semblé très accusée : ici comme ailleurs, l'histoire de la langue n'apparaît pas très fortement liée à une certaine forme d'« histoire locale » (*Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, p. 456).

Il semble que Griera *n'ait pas intensivement exploré les villages et les hameaux*. C'est pourquoi W. v. Wartburg se demande si, en procédant de la sorte, on ne risque pas « de laisser passer inaperçus nombre de termes conservés aujourd'hui encore dans des villages écartés, mais oubliés et remplacés dans les centres ? » (dans *Archiv. Rom.*, t. IX, 1925, p. 112).

Karl Jaberg constate que les localités explorées sont plus rapprochées dans la Catalogne orientale que dans la Catalogne occidentale et méridionale et dans les provinces valenciennes. « Peut-être le contraire aurait-il été désirable, puisque la variété des parlers semble devenir d'autant plus grande qu'on s'éloigne du centre de Barcelone. Le sud de la province de Tarragone et le nord de la province de Castellon constituent une zone intermédiaire entre le catalan proprement dit et le valencien, et on sait que les zones de transition sont toujours fort intéressantes. Les provinces valenciennes elles-mêmes nous intéressent parce qu'on peut y étudier particulièrement bien la pénétration de l'espagnol...

d'après les cartes que nous avons sous les yeux, la province de Lérida, justement parce qu'elle se soustrait plus ou moins à l'influence du catalan littéraire, a plus de variété que les trois autres provinces catalanes... Il aurait été évidemment d'un haut intérêt que M. Griera accompagnât toute la frontière occidentale du domaine catalan d'une série de points aragonais et castillans ; il aura eu ses raisons pour ne pas le faire » (*Romania*, L, 1924, pp. 288-289).

Durée des enquêtes. — A. Griera a commencé les enquêtes en 1912 et les a terminées en 1922 ; elles ont été interrompues seulement pendant l'année 1914. Le nombre des points étudiés chaque année est le suivant : 9 points en 1912 ; 4 en 1913 ; 1 en 1915 ; 15 en 1916 ; 12 en 1917 ; 15 en 1918 ; 13 en 1919 ; 11 en 1920 ; 5 en 1921 et 1 en 1922 (le point Alghero en Sardaigne). Pour 15 points l'auteur ne nous a pas indiqué la date de l'enquête (voir p. 359). — La tâche de Griera ne fut point aisée : il séjourna une semaine dans chacune des 101 localités et fournit un travail quotidien de huit heures (A. Dauzat, dans la *Revue de Phil. franç.*, t. XXXVI, 1924, p. 165).

## 4. Choix des informateurs.

Les principes qui guidèrent A. Griera dans le choix des informateurs furent les suivants : 1° Personne originaire de la localité où on fait les sondages et qui y a toujours ou presque toujours habité ; 2° Sujets âgés de préférence ; 3° Informateurs intelligents ; 4° Presque exclusivement de sexe masculin (*Introducció*, p. 16).

Informateurs intelligents. — A. Griera a accordé une préférence marquée aux sujets intelligents, peut-être à cause du grand nombre de questions (près de trois mille) dont il exigeait la traduction ou pour lesquelles il voulait des réponses. En effet, parmi les informateurs figurent un bon nombre d'étudiants (pour les points 13, 25, 33, 35, 36, 39, 43, 59, 74, 80, 82, etc.), d'avocats (points 16, 62, 74), de pharmaciens (points 12, 58), de fonctionnaires (points 87, 105), d'écrivains (points 58, 98) et même un médecin (point 47) et un commerçant (point 44), etc. — Pour le parler de *Barcelone* (point 68) le témoin est le philologue Pompeu Fabra et pour celui de *Sant Bartomeu del Grau*, l'auteur lui-même.

Pour ma part, je suis obligé de dire qu'en étudiant le parler de mon pays, je me suis rendu compte seulement alors que je ne le connaissais pas suffisamment ; beaucoup de particularités phonétiques de prononciation m'échappaient, de même que plusieurs mots désignant différents objets. Lorsque le sujet prononçait les mots, je me rappelais tout de suite que je les avais souvent employés durant ma jeunesse. Il me semble que ni Fabra, ni Griera n'ont pu échapper à cette situation, et que le parler enregis-

tré représente plutôt « le type idéal de prononciation » que la réalité linguistique elle-même (voir aussi les observations de K. Jaberg dans le chapitre sur l'ALF, *Enquêteur*, pp. 121-122 de mon étude).

W. v. Wartburg, se référant à ces informateurs intelligents, fait cette remarque : on risque avec ces sujets d'obtenir « un patois trop embelli ou trop modernisé... Le choix fait par M. Griera risque donc encore une fois de donner une image un peu retouchée de la langue du peuple » (dans *Archiv. Rom.*, t. IX, 1925, pp. 112-113).

Sujet unique. — L'auteur a interrogé d'ordinaire *un seul sujet* par localité. Lorsqu'une réponse lui semblait douteuse, il faisait appel à d'autres personnes. C'est le cas, par exemple, pour les points 69 et 88 où furent interrogées deux personnes ; pour le point 94, trois sujets et pour le point 80, jusque quatre informateurs.

L'idéal serait, dit A. Griera, de noter dans chaque commune le langage des personnes âgées, celui des adolescents et celui des enfants. D'un égal intérêt serait celui des différentes classes sociales : de la classe noble, de la classe moyenne et du peuple. Il serait non moins intéressant d'étudier, sous les rapports phonétiques et morphologiques, les villages, les bourgs et les villes (*Introducció*, p. 12). — L'auteur fait encore la remarque que le vocabulaire usuel d'une vie humaine ne dépasse pas de beaucoup cinq cents mots ; dès lors on comprend les obstacles auxquels on se heurte en recueillant les vocabulaires spécifiques de chaque branche de l'activité humaine (*Introducció*, p. 12).

Interrogation dans une autre localité. — Pour un certain nombre de localités, les informateurs ont été interrogés dans une autre localité que celle dont ils étaient originaires (les points, 4, 5, 32, 79 et 88 ; *apud* Terracher, *Rev. de Ling. rom.* t. I, 1925, p. 458, note 1).

Âge des informateurs. — En ce qui concerne l'âge des informateurs, nous constatons, d'après 85 personnes dont l'âge nous est indiqué, la situation suivante : dix personnes ont entre 10 et 20 ans ; treize, entre 20 et 30 ans ; douze, entre 30 et 40 ans ; quinze, entre 40 et 50 ans ; douze, entre 50 et 60 ans ; vingt, entre 60 et 70 ans ; une, entre 70 et 80 et deux, entre 80 et 90 ans.

W. v. Wartburg n'est pas d'accord avec le choix de Griera quant à l'âge : « Pour offrir vraiment un instantané des parlers d'un pays, il faudrait donc s'adresser à une seule génération, par exemple celle entre quarante et soixante ans ou ... celle entre quinze et trente. Il me paraît que cet « instantané » ne peut pas offrir toute l'exactitude que voudraient les auteurs des Atlas, puisque parmi les sujets on rencontre des garçons de quinze ans à côté de vieillards octogénaires » (*Archiv. Rom.*, t. IX, 1925, p. 113).

Exclusion des femmes. — A. Griera n'a choisi qu'une seule femme comme sujet : pour le point 100 (Sallagosa, en France) ; une deuxième femme a aidé son mari, lors de l'enquête du point 66. A. Terracher se demande, avec raison, si l'Atlas de Griera, systématiquement masculin, évite ainsi le caprice et la mode archaïsante ou futuriste ou si l'auteur a considéré que les femmes risquaient d'ignorer bien des termes de la vie rurale (*Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, p. 458). W. v. Wartburg affirme, de son côté, que « tout le monde sait qu'en matière de langage les femmes sont plus conservatrices que les hommes, qu'elles conservent plus fidèlement le parler des aïeux » (*Archiv. Rom.*, t. IX, 1925, p. 113).

L'auteur indique les raisons de son système en ces termes : « *Les raons que m'hi obligaren són : l'impossibilitat de guardar atenció durant un llarg interrogatori d'alguns dies ; el tenir els coneixements de les coses, generalment, més limitats que els homes i, sobretot, la falta de fixesa d'idees que es tradueix en una denominació imprecisa de les coses* » (dans son article *Entorn de l'« Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale »*, *Publicacions de l'Oficina Romanica, Biblioteca Balmes*, Barcelone, 1928, p. 5, note 1).

D'autres informations sur les sujets. — Afin de donner une idée plus complète des renseignements fournis par Griera sur les informateurs, je crois utile d'en signaler quelques-uns : l'informateur ne sait ni lire ni écrire (point 11) ; il n'a jamais quitté la localité (point 81) ; le sujet a de la répugnance pour l'article *es* et *sa* (point 14) ; l'informateur ayant seulement quinze ans, les réponses ont été complétées par d'autres personnes (point 34) ; il manque quelques dents au sujet et, à cause de ce défaut, l'articulation des sons dentaux n'est pas normale (point 8) ; la personne interrogée est originaire d'un pays distant de 10 km, mais elle habite, depuis l'âge de seize ans, la localité soumise à l'étude (point 41) ; le sujet a passé sa jeunesse en France, mais depuis vingt-cinq ans il ne s'est pas rendu à l'étranger (point 6), etc.

Sujets excellents. — Griera affirme qu'il a rencontré des sujets excellents en Catalogne, dans les Baléares et en Catalogne française, sauf dans la région de Valence, sans nous donner cependant les raisons de son mécontentement (*Introducció*, p. 14). Il ajoute seulement cette déclaration : « ceux qui ont fait des enquêtes dialectales connaissent bien ces difficultés ».

## 5. Transcription phonétique.

Le système de transcription phonétique employé par Griera est identique à celui de l'Atlas français, à quelques modifications près, sur les-

quelles l'auteur n'insiste pas dans l'assez bref chapitre de l'introduction consacré à ce sujet.

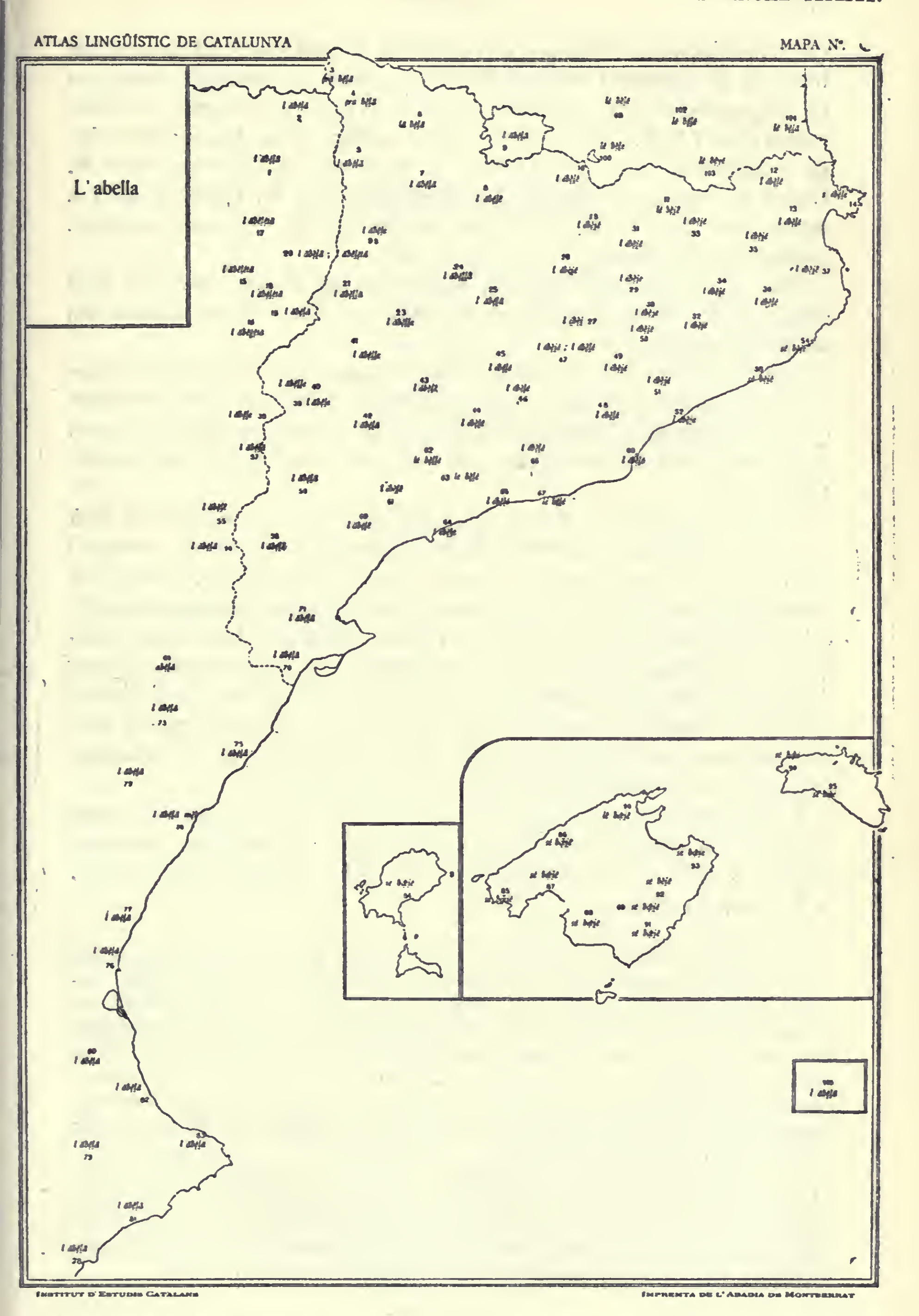
Comparaison avec les notations d'Edmont. — Dans les Pyrénées-Orientales il y a quelques points étudiés par Edmont (pour l'ALF) et par Griera. K. Jaberg, examinant les notations phonétiques de ces deux enquêteurs, arrive aux conclusions suivantes : « Bien que le choix des points par les deux explorateurs ne permette pas de comparer des parlers locaux absolument identiques, il est évident que les notations de M. Griera ont un autre caractère que celles de M. Edmont. M. Griera, plus familiarisé que M. Edmont avec les points catalans, a uniformisé ou, si l'on aime mieux, idéalisé plus que lui. En procédant ainsi, il a certainement laissé se perdre des nuances précieuses pour celui qui étudie les variations de la « parole » ; d'autre part on ne rencontre pas chez lui des tâtonnements tels qu'on les constate quelquefois dans l'ALF. Une transcription telle que celle de M. Griera est un tableau qui efface les nuances et ne donne que la vérité moyenne ; la transcription de M. Edmont peut se comparer à une esquisse qui grossit des nuances réelles, mais quelquefois presque insensibles. Les deux procédés ont leurs avantages et leurs dangers ; le premier ne peut être appliqué qu'à un groupe restreint de patois assez uniformes, tels les patois catalans, et par quelqu'un qui les connaît intimement ; on doit nécessairement, je crois, en venir au second quand il s'agit d'explorer sur un territoire étendu des parlers fort variés » (*Romania*, t. L, 1924, p. 284). On voit, par ce qui précède, qu'il faut appliquer le système d'Edmont, plutôt que celui de Griera pour une enquête qui s'étend sur un plus large territoire.

## 6. Publication des matériaux.

L'Atlas linguistique de la Catalogne a commencé à sortir des presses de l'abbaye de Montserrat, en 1923, dans une présentation très soignée et même luxueuse. *La première carte* du premier volume présente le nom officiel des localités étudiées ; *la deuxième*, le nom patois des points ; *la troisième* indique le nom des habitants ; *la quatrième*, le nom que donnent à leur parler les paysans. Les cartes linguistiques commencent avec le numéro 5.

L'échelle de la carte étant assez grande (voir planche nº XXXI, qui présente les noms donnés par les Catalans à l'*abeille*), on peut suivre très facilement les différentes formes des mots. Les réponses sont publiées sans aucun commentaire, ce qui représente une grande difficulté pour le lecteur, car on lui impose de feuilleter les dictionnaires, afin de savoir ce que Griera a visé par sa question (K. Jaberg).

Un autre vœu, exprimé par Jaberg, est le suivant : « le lecteur de l'ALC




*Atlas lingüístic de Catalunya*, carte n° 6 *abella* « abeille » (voir p. 374 de mon étude).

qui à l'ordinaire ne s'occupe pas seulement de problèmes catalans, serait heureux de trouver à côté de l'en-tête catalan la traduction française de la question et, le cas échéant, l'indication que celle-ci figure en même temps dans l'ALF. Cela aurait le triple avantage de lui épargner la peine de feuilleter la table de l'ALF, de le renseigner sur la façon dont M. Griera a traduit les parties du questionnaire de M. Gilliéron qu'il a incorporées dans le sien et de préciser le sens de certaines questions catalanes » (*Romania*, t. L, 1924, p. 287).

Dans son introduction (p. 17), A. Griera nous assure cependant qu'il sera publié, comme supplément de l'Atlas, un Dictionnaire illustré des dialectes catalans.

Pour le bien de la science linguistique romane, dont l'humanité entière a tiré d'incommensurables bénéfices spirituels, il faut souhaiter vivement que cette œuvre se continue et que Griera puisse publier toutes les précieuses observations acquises au cours de ses pérégrinations scientifiques (1).

La partie publiée de l'Atlas linguistique de la Catalogne rend déjà de très importants services à la linguistique romane, puisqu'il nous permet de reconstruire, dans la mesure du possible, l'évolution de la langue et de la culture catalanes au cours des siècles dans la partie orientale de la péninsule Ibérique. A l'aide de l'œuvre hardie et intelligente de Griera nous pouvons apercevoir, dès maintenant, l'aspect de l'ancien élément ibérique, le cachet de Rome, l'influence de l'élément arabe sur le parler catalan et sur la Péninsule, les rapports linguistiques du catalan et de l'espagnol avec la France, de même que les relations culturelles des républiques italiennes avec cette région.

Je crois que tous les romanistes et les linguistes partageront cette conclusion de Jaberg : « M. Griera, qui a ouvert de nouvelles voies à la science, a droit à la reconnaissance de tous les chercheurs » (*Romania*, t. L, 1924, p. 295).

(1) Il faut cependant considérer comme perdus les matériaux linguistiques des quatre volumes suivants de l'Atlas. On doit ajouter à cette déplorable perte, survenue pendant la révolution, la « disparition », en même temps, de cent cahiers originaux renfermant, selon l'affirmation de l'auteur, plus de quatre cent mille formes dialectales (cf. A. Griera, *Tresor de la Llengua, de les Tradicions i de la Cultura popular de Catalunya*, t. VI, Barcelona, F. Rodríguez, 1941, p. VIII ; cf. aussi A. Griera, *El estado de los estudios de Filología románica en España*, dans *Boletín de Dialectología española* (continuation du *Butlleti*), *tercera época*, t. XXV, 1941, p. 38 ; et A. Griera, *Bibliogr. ling.*, p. 46).

Pour l'importante activité scientifique de Griera cf. le volume *Hojas dispersas, Miscelanea de homenaje dedicada a Monseñor Antonio Griera* (Abadia de San Cugat del Vallés, 1950, in-8°, 139 p., et le portrait de Griera). Manuel de Montoliu donne, dans l'Introduction (pp. 9-20), d'importantes informations sur la vie et l'activité de Griera. Cf. aussi la bibliographie des travaux de Griera (pp. 125-139).

# *E.* L'ESPAGNOL

> « *No hay nada más formativo que el conocimiento del propio idioma. La mayor falta de nuestra enseñanza en estos años de la primera mitad del siglo XX reside precisamente, pienso, en su total fracaso en los estudios de lengua española* ».
>
> (Damaso ALONSO, *Rev. Nac. de Educ.*, 1941, p. 13 ; *apud* M. Paiva BOLÉO, *Biblos*, t. XVII, 1941).

## I. INTRODUCTION

LA PÉNINSULE IBÉRIQUE. — La *péninsule Ibérique* est partagée en trois grands domaines linguistiques : 1° celui du *portugais-galicien* (voir p. 435) ; 2° celui de l'*espagnol* ; 3° celui du *catalan-valencien* (voir p. 337). Ces trois langues ont des traits communs et forment un groupe ibéro-roman en face de l'ensemble des parlers gallo-romans ou des parlers italo-romans (1) (voir planche n° XXXII, p. 381 de mon étude).

Par sa position géographique, par sa littérature et par son passé politique, l'espagnol occupe une place importante entre les deux autres langues de la Péninsule ; c'est de plus, la langue romane la plus répandue dans le monde (voir p. 386 de mon étude).

En ce qui concerne les études dialectologiques, les chercheurs ont reconnu qu'elles ont commencé avec un grand retard par rapport aux autres domaines de la *Romania*. Il suffit, à ce sujet, de mentionner les affirmations des savants suivants :

Américo Castro (dans *El movimiento científico en la España actual*, publié dans *Rassegna*, t. XXVII, 1919, pp. 187-200) affirme que ni

(1) Ce problème a été examiné par Mgr A. GRIERA, dans son étude *Afro-romànic o ibero-romànic, Estudi sobre els corrents històrico-culturals que han condicionat la formació de les llengües romàniques dans la península ibèrica* (dans le *Butlletí de Dial. cat.*, t. X, 1922, pp. 34-53 ; cf. le compte rendu de J. JUD, dans *Romania*, t. LI, 1925, pp. 291-293), Amado ALONSO, *La subagrupación románica del catalán*, dans *Rev. de Filol. esp.*, t. XIII, 1926, pp. 1-38 et 225-261 et la réponse d'A. GRIERA, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. V, 1929, pp. 256-261. — Cf. aussi Pedro BOSCH GIMPERA, *Los Iberos de los Cuadernos de Historia de España* (Buenos-Aires, 1948, gr. in-8°, 93 p).

dans le domaine de la philologie classique, ni dans celui de la linguistique indo-européenne, ni dans les études comparées de littérature moderne, il n'existe jusqu'à maintenant une œuvre digne de s'imposer au delà des frontières. Dans les Universités espagnoles, il n'existe pas encore une seule chaire de langue ou de littérature modernes.

En 1928, A. Griera (*Les études sur la langue catalane*, dans *Archiv. Rom.*, t. XII, 1928, p. 530) reconnaît que « les études de philologie romane en Espagne ont commencé avec un grand retard et dans des conditions très précaires. On peut expliquer ce fait, dit-il, par l'absence absolue de la culture linguistique dans le monde intellectuel de l'Espagne du XIX[e] siècle, malgré l'abondance de chaires universitaires fondées pour les études de philologie classique et sémitique ».

Dámaso Alonso, dans le texte cité comme épigraphe, remarque qu'il est important de connaître son propre parler pour acquérir une bonne formation linguistique et affirme qu'une absence totale d'études sur la langue espagnole caractérise l'enseignement de la première moitié du XX[e] siècle.

Alonso Zamora Vicente estime, lui aussi (dans *Sobre la enseñanza de la lengua y literatura nacionales*, dans la *Rev. Nac. de Educación*, 1943, p. 90) qu'on étudie très peu la dialectologie dans les Facultés et que les licenciés n'ont pas, sur la vie dialectale de l'espagnol, des idées plus précises que l'homme de la rue (« *no tendrán de la vida dialectal española sentido superior al del hombre de la calle* ») (1).

Je crois que les pages suivantes pourront illustrer le puissant essor que prennent à présent les études dialectologiques sur l'espagnol.

## II. Division dialectale.

Nous grouperons les dialectes espagnols de la façon suivante : 1. les *dialectes du territoire continental et insulaire* ; 2. les *parlers de l'Amérique espagnole* ; 3. le *judéo-espagnol* ; 4. les *langues hispano-créoles* (2).

(1) Nous empruntons les citations de Dámaso Alonso et d'A. Zamora Vicente à la *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, où M. de Paiva Boléo donne d'autres précisions, en indiquant aussi les changements survenus depuis quelques années, cf. pp. 531-535.

(2) Sur ce problème, deux travaux s'imposent à l'attention de tout chercheur : Vicente García de Diego, *Manual de Dialectología española* (Madrid, Instituto de Cultura Hispanica, 1946, in-8°, 324 p.) qui donne, pour chaque dialecte, une bibliographie presque complète (les parlers de l'Amérique espagnole ne sont traités que très sommairement) ; Max Leopold Wagner, *Lingua e dialetti dell'America Spagnola* (Firenze, éd. « Le lingue estere », 1949, 190 p.), où l'auteur expose d'une manière très claire les nombreux problèmes que pose l'espagnol de l'Amérique, en ajoutant des spécimens linguistiques pour chaque groupe dialectal, ainsi qu'une liste bibliographique de première importance.

## 1. Les dialectes du territoire continental et insulaire.

Les dialectes du territoire continental et insulaire sont les suivants :

a) Le *galicien* (gallego) qui est parlé sur le territoire de l'ancien royaume de *Galice*, dont les provinces actuelles sont les suivantes : La Corogne, Lugo, Pontevedra et Orense, ayant comme chef-lieu la ville de Santiago-de-Compostelle. Ses frontières linguistiques ne sont pas précises : à l'Est, il est en contact avec l'*asturien* (situé au nord-est) sur les bords occidentaux de la rivière de *Navia* (à l'ouest de la ville côtière de *Luarca*) et avec le *léonais*, toujours à l'est.

Dans la partie méridionale, le galicien est en étroit rapport avec les dialectes du portugais : l'*interamnense* et le *transmontano*.

Par sa tardive romanisation et par sa vie politique indépendante, la Galice constitue, dans le domaine de l'espagnol, la région la plus archaïque au point de vue linguistique ; elle a maintenu le plus fidèlement le vocalisme du latin parlé (cf. V. García de Diego, *Manuel de Dial. esp.*, pp. 49-133, avec la bibliographie sur les principaux travaux, p. 49).

b) L'*asturien* (asturiano ou el bable) qui est parlé sur le territoire de l'ancien royaume des Asturies (actuellement la province d'Oviedo). C'est une région montagneuse, couverte par les Pyrénées asturiennes. On distingue sur ce territoire trois zones linguistiques : la première située à l'ouest de la rivière *Nalon* ; la seconde, entre le *Nalon* et la rivière *Sella* (ayant comme centre la ville de Gijon, située sur la côte de l'Atlantique) ; la troisième, qui s'étend du Sella vers l'Est, jusqu'au delà de Santander, où l'asturien entre un peu en contact avec la langue basque (cf. V. García de Diego, *l. c.*, p. 139).

La partie méridionale est limitée aux Monts Cantabres, où l'asturien entre en contact avec le *léonais*.

L'*asturien* est considéré comme un dialecte intermédiaire entre le galicien et le castillan, conservant, à cause de sa position géographique isolée, une variété considérable de formes linguistiques (*Manual*, p. 140).

Les dialectologues espagnols rangent sous la dénomination de groupe *asturien-léonais* les dialectes asturien et léonais (*Manual*, pp. 134-136 et 137-138, où l'auteur donne une bibliographie très utile sur l'asturien).

c) Le *léonais* (leonés) qui occupait jadis un territoire coïncidant à peu près avec celui du royaume de Léon, c'est-à-dire les provinces actuelles de Léon, Zamora, Palencia, Valladolid et Salamanque.

Ses frontières linguistiques sont aujourd'hui plus réduites : il est parlé dans l'actuelle province de Léon, en ayant comme frontière, au Nord, les Monts Cantabres qui le séparent de l'asturien ; à l'Ouest, la limite du galicien (dans la région des localités de *Villafranca del Bierzo* et de *Ponferrada*) ; au sud-est, le territoire du dialecte portugais de *Trás-os-*

*Montes* (dans la région des localités de *Puebla de Sanabria* et d'*Alcañices*, située au nord de *Miranda-do-Douro*, dont le parler a été étudié par L. de Vasconcelos) ; il longe, au sud-est, la frontière du Portugal (dans la région de la localité de *Bermillo de Sayago*, située au sud-ouest de Zamora) jusque dans la région de l'Estrémadure, près de Salamanque (*Manual*, pp. 176-177, et la bibliographie sur ce dialecte, pp. 175-176) ; à l'Est se trouve le castillan (voir p. 382 de mon étude).

Vicente García de Diego dans son Manuel de dialectologie espagnole (pp. 190-194) distingue, dans le cadre du léonais, le *mirandais* (*mirandés*, dans la région de *Miranda-do-Douro* qui se trouve sur territoire portugais) et le «montagneux» (*montañés*), qui est caractéristique de la région de *Montaña* (dans la province de Santander), c'est-à-dire dans la partie occidentale des Asturies (le centre de *Santillana*). L'auteur indique aussi la bibliographie linguistique sur ces deux groupes dialectaux.

d) L'*aragonais* (aragonés), dont la création a été déterminée par les conditions politiques caractéristiques des régions des Hautes-Pyrénées. En effet l'ancien royaume de Navarre, fondé au IX[e] siècle, s'étendait sur les deux versants des Pyrénées. La région espagnole était peuplée surtout par les Basques, dont l'influence linguistique se faisait sentir dans toute la région de l'Aragon, jusqu'à la rivière *Esera*, dans le territoire catalan (cf. le catalan occidental et V. García de Diego, *l. c.*, pp. 222-224, avec la bibliographie). La ville la plus importante est Pampelune. La *Basse-Navarre* (*Navarre française*) fait partie du département français des Basses-Pyrénées, entre les Pyrénées et le Béarn. Le royaume de Navarre a été soumis, au XI[e] siècle, au royaume d'Aragon. L'Aragon occupait le territoire situé plus à l'Est, dans les actuelles provinces de Huesca, Saragosse et Teruel. Son domaine s'élargit, au XII[e] siècle, par l'union avec la Catalogne et par la conquête de Valence, des Baléares, etc.

Les parlers de ce territoire sont considérés par V. García de Diego (*l. c.*, pp. 222-223, avec la bibliographie) comme appartenant au dialecte *pyrénéen* (*pirenaico*). Le même auteur affirme que plusieurs traits linguistiques de ce dialecte sont identiques à ceux de l'ancien aragonais, en rappelant souvent ceux qui caractérisent le béarnais du Midi de la France (cf. p. 225).

Le territoire indiqué plus haut descend, dans sa partie méridionale, dans la vallée de l'Èbre, où il rencontre le dialecte castillan.

García de Diego analyse séparément les particularités linguistiques du dialecte *pyrénéen* (en donnant un long tableau lexicologique comparatif entre le latin, le basque, le béarnais, l'aragonais et le catalan, pp. 227-230, cf. aussi pp. 331-336), de l'*aranais* (dialecte parlé dans la vallée d'Aran, cf. pp. 237-244) et de l'*aragonais* (pp. 245-268 ; cf. aussi mon étude, pp. 353-356, où j'indique la bibliographie concernant la frontière linguistique entre le catalan et l'aragonais).




PÉNINSULE IBÉRIQUE, *Carte politique.*

e) Le *castillan* (castellano), dont les parlers constituent la langue littéraire espagnole, où se sont fondues d'autres particularités linguistiques appartenant aux dialectes indiqués ci-dessus. Il comprend deux régions qui occupent le centre de la Péninsule : la *Vieille-Castille* (qui s'étend sur le territoire des provinces de *Burgos, Santander, Logroño, Soria, Ségovie* et *Ávila* ; on y rattache parfois les provinces de *Palencia* et de *Valladolid* et la *Nouvelle-Castille,* avec les provinces actuelles de *Madrid, Guadalajara, Tolède, Cuenca* et *Ciudad-Real.* La province de l'*Estrémadure* (avec les centres de *Caceres* et de *Badajoz*) emploie le parler dénommé *estremeño.*

V. García de Diego (*l. c.*, pp. 301-311) groupe, sous le titre de dialectes castillans, les parlers des régions suivantes : *Burgos, Álava* (l'une des provinces basques, ayant comme centre la ville de *Vitoria,* à l'ouest de Pampelune), *Soria* (dans la province du même nom), *Riojano* (c'est-à-dire la région située dans la vallée supérieure de l'Èbre, où se trouvent les villes de : *Calahorra, Logroño, Haro,* etc.) et l'*Andaluz,* dont les particularités linguistiques se retrouvent non seulement dans l'Andalousie proprement dite, mais aussi dans les provinces de *Murcia* et d'*Albacete* (cf. pp. 309-310).

f) L'*andalou* (andaluz) qui est parlé dans l'Andalousie, la partie la plus méridionale de l'Espagne, divisée aujourd'hui en huit provinces : *Huelva, Séville, Cordoue, Jaén, Grenade, Almeria, Malaga* et *Cadix.* Cette région a subi la domination arabe la plus longue.

On désigne par le nom de *mozarabe* le parler des chrétiens soumis à la domination des Maures ; il présente quelques particularités linguistiques caractéristiques. V. García de Diego consacre au mozarabe un chapitre spécial dans son Manuel de dialectologie (pp. 287-300, avec la bibliographie des principaux travaux, p. 287).

g) Une langue non romane. — Dans la partie septentrionale de l'Espagne, on parle le *basque,* qui dépasse les Pyrénées et s'étend sur territoire français. Il est courant dans toute la province de *Guipúzcoa,* dans la partie orientale de celle de *Biscaye* (*Vizcaya*) et dans la partie septentrionale d'*Álava* et de *Navarre.* Comme cette langue est sans parenté avec l'espagnol, la frontière linguistique commence brusquement ; le bilinguisme ne se rencontre que rarement (cf. García de Diego, *l. c.*, pp. 195-221) (1).

(1) Le travail de Julio Caro Baroja, *Materiales para una historia de la lengua vasca en su relacion con la latina* (Universidad de Salamanca, 1945, gr. in-8°, 236 p., avec 14 cartes indiquant l'expansion des Basques et des faits de toponymie, etc. et dix planches contenant quinze figures, dans les *Acta Salmanticensia.* Filos. y Letras, t. I, n° 3) donne des informations très précieuses non seulement pour l'espagnol, mais aussi pour les autres langues romanes (cf. l'élément latin du basque).

Le parler employé par les 30.000 Bohémiens s'appelle *le caló* (ou l'argot *gitan*) ; il est d'origine indo-iranienne.

h) *Les parlers des Iles Canaries* constituent l'espagnol insulaire ; ils ont comme base principale le castillan archaïque et vulgaire, fortement influencé par plusieurs idiomes (cf. quelques particularités linguistiques signalées par V. García de Diego, *l. c.*, pp. 310-311).

L'archipel des Canaries comprend les sept îles suivantes : *Ténérife, Grande-Canarie, Palma, Lanzarote, Fuerteventura, Gomera* et *Hierro* (six autres petites îles sont désertes), qui furent découvertes en 1402 par le Normand Jean de Béthencourt. La capitale se trouve à *Santa Cruz de Tenerife* (le port de l'île de Ténérife). Dans ces îles se mêlent plusieurs idiomes : la langue des indigènes, l'espagnol et le portugais (1).

## 2. Les parlers de l'Amérique espagnole.

Pedro Henríquez Ureña (né à Saint-Domingue en 1884, mort en 1946) (2), l'un des meilleurs connaisseurs de l'espagnol de l'Amérique, propose de distinguer cinq zones principales (3) :

(1) Le premier glossaire dialectal sur les parlers locaux a été rédigé en 1846 par D. Sebastián de Lugo, publié pour la première fois dans le *Boletín de la Real Academia española* (t. VII, cahier XXXIII, 1920), et réédité en 1946 par José Pérez Vidal, *Coleccion de voces y frases provinciales de Canarias, por D. Sebastián de Lugo, edicion, prólogo y notas de...* (La Laguna de Tenerife, 1948, petit in-8°, 199 p., dans les Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de La Laguna, n° 2). J. Pérez Vidal trace, dans cette publication, la biographie de l'auteur (pp. 7-14), indique l'authenticité et les erreurs du glossaire, son contenu, ainsi que le plan de la nouvelle édition (pp. 37-40). La riche bibliographie donnée par J. Pérez Vidal (pp. 41-49) offre des indications très utiles aux chercheurs (cf. le compte rendu de Juan Régulo Pérez dans *Rev. de hist.*, n° 78, 1947, pp. 243-259, qui complète le glossaire et donne un aperçu du développement des études dialectologiques (cf. pp. 245-248). Le même auteur analyse (dans la même revue qui paraît à La Laguna de Tenerife, n° 84, 1948, pp. 478-490) d'autres travaux qui traitent soit du parler, soit du folklore des Canaries (cf. aussi la même revue, n° 81, 1948, pp. 102-112).

Une bibliographie dialectologique très utile est donnée par M. de Paiva Boléo, dans la *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 545-547.

(2) Cf. la nécrologie publiée par Ángel J. Battistessa dans la *Rev. de Fil. hisp.*, t. VIII, 1946, pp. 194-196 et la bibliographie de ces travaux (pp. 196-210), rédigée par Julio Caillet-Bois. — Cf. aussi une autre nécrologie dans la *Rev. de Fil. esp.*, t. XXX, 1946, pp. 288-289 qui donne la bibliographie de ses ouvrages (pp. 290-291).

(3) Cf. son étude *Observaciones sobre el español en América*, dans la *Rev. de Filol. esp.*, t. VIII, 1921, pp. 357-390, ainsi que le volume *El español en Méjico, los Estados Unidos y la América Central, trabajos de E. C. Hills, F. Semeleder, C. Carroll Marden, M. G. Revilla, A. R. Nykl, K. Lentzner, G. Gagini y R. J. Cuervo, con anotaciones y estudios de...* (Buenos Aires, 1938, in-8°, LXI-526 p.), dans les publications de la *Biblioteca de Dialectología Hispanoamericana*, t. IV, publiée par l'*Instituto de Filología* de la Fac. de Phil. et Lettres de l'Université de Buenos-Aires. Une carte (p. IX) indique la position géographique des parlers espagnols de l'Amérique du Nord, et une bibliographie très ample (pp. XXVII-LXI) donne des renseignements extrêmement utiles à tout chercheur. Ses principaux chapitres sont les suivants : *Biblio-*

Planche XXXIII.




La carte *voseo* (formule de politesse dans les classes populaires) peut illustrer l'étendue du domaine de l'Amérique espagnole (cf. p. 425 de mon étude).

1° PREMIÈRE ZONE. — La première zone occupe tous les territoires bilingues du sud et du sud-ouest des États-Unis, du Mexique et des républiques de l'Amérique centrale. Ce territoire fut l'un des premiers colonisés par les Espagnols après l'occupation du Mexique. Dans la partie septentrionale de cette vaste région, l'espagnol a dû céder la place à l'anglais ; la toponymie montre cependant des traces espagnoles évidentes (1).

2° DEUXIÈME ZONE. — La deuxième zone comprend : les *trois Antilles* de langue espagnole, c'est-à-dire la république de *Cuba*, la République *Dominicaine* et *Porto-Rico* (cédé par l'Espagne aux États-Unis à la fin du XIX[e] siècle) ; les côtes et les plaines du *Venezuela* et probablement la partie septentrionale de la *Colombie* (cf. les spécimens ainsi que la description des traits les plus caractéristiques dans le travail de M. L. Wagner, pp. 100-108).

3° TROISIÈME ZONE. — Appartiennent à cette zone les parlers de la *Colombie*, de l'*Équateur*, du *Pérou*, la plus grande partie de la *Bolivie* et probablement le nord du *Chili* (Wagner, *l. c.*, p. 82, et les spécimens, pp. 108-119).

4° QUATRIÈME ZONE. — On affecte à cette zone la plupart des parlers du *Chili* (Wagner, *l. c.*, et les spécimens, pp. 119-127).

5° CINQUIÈME ZONE. — La cinquième zone occupe le territoire de l'*Argentine*, de l'*Uruguay*, du *Paraguay* et probablement le sud-est de la *Bolivie* (cf. les spécimens donnés par Wagner, pp. 128-141 et García de Diego, *l. c.*, pp. 320-322) (la carte *voseo* indique ce territoire ; voir planche n° XXXIII, p. 384 de mon étude).

## 3. Le judéo-espagnol.

Le judéo-espagnol présente un grand intérêt parce qu'il conserve jusqu'aujourd'hui les traits linguistiques de l'espagnol du XV[e] siècle. En effet, ce parler a perdu tout contact avec les parlers de l'Espagne à la fin du XV[e] siècle, lors de l'expulsion des Juifs, à l'époque d'Isabelle la Catholique (1451-1504). Le langage s'est développé, à partir de cette date, indépendamment de toute influence des parlers espagnols.

*grafía general* ; *Bibliografías particulares* : *I. Sudoeste hispánico de los Estados Unidos* ; *II. Méjico* ; *III. América central (*1. *Guatemala* ; 2. *El Salvador* ; 3. *Honduras* ; 4. *Nicaragua* ; 5. *Costa Rica* ; 6. *Panamá)*.

Cette bibliographie indique clairement le grand effort fourni par les chercheurs pour la connaissance des parlers espagnols.

(1) Cf. le travail de Max Leopold WAGNER, *Lingua e dialetti dell'America* (pp. 83-100), où l'auteur donne quelques spécimens linguistiques des parlers de cette région.

Le judéo-espagnol est employé surtout dans le proche Orient (dans les pays balkaniques), dans quelques villes d'Occident (Bordeaux, Amsterdam, etc.), en Afrique du Nord et en Amérique (cf. V. García de Diego, *l. c.*, pp. 322-324).

### 4. Les langues hispano-créoles.

Les langues nées de la rencontre de l'espagnol avec les parlers des Aztèques (de l'Amérique centrale), avec ceux des nègres (dans les Antilles) et avec les idiomes malayo-polynésiens des Philippines occupent une place à part dans le domaine de l'espagnol.

Les particularités intéressantes de ces langues furent analysées pour la première fois d'une façon scientifique par H. Schuchardt (cf. mon étude, p. 463) et tout récemment par Max Leopold Wagner dans le quatrième chapitre de son ouvrage *Lingua e dialetti dell'America spagnola* (sous le titre *Le lingue spagnole-creole di Curaçao, di Cuba e delle Filippine* avec des spécimens linguistiques et la bibliographie, pp. 149-167) (1).

### 5. Nombre d'individus parlant l'espagnol.

En Espagne même, l'espagnol est parlé par plus de dix-huit millions d'individus, auxquels il faut rattacher un million et demi de Galiciens, quatre millions et demi de Catalans, quatre cent cinquante mille Basques et trente mille Bohémiens.

Si l'on ajoute à ces dix-huit millions les quelque trois cent mille Juifs espagnols du proche Orient (Turquie, Péninsule balkanique et Roumanie), les quelque quinze mille Espagnols de Gibraltar, les six cent mille Philippins et les quelque soixante millions d'habitants de l'Amérique espagnole, le total ainsi obtenu est de presque soixante-seize millions d'individus. Par ce fait, l'espagnol occupe la cinquième place parmi les langues du monde, après le chinois (quatre cent millions), l'anglais (cent soixante millions), le russe (quatre-vingt-dix millions), et l'allemand (quatre-vingt cinq millions).

Ángel Rosenblat (dans la *Rev. de Filol. hisp.*, t. I, 1939, pp. 383-384, note 1) donne, à la date de 1 janvier 1936, un total de cent deux millions d'individus ayant l'espagnol comme langue officielle ; il ajoute cependant que l'espagnol ne représente la langue maternelle que pour soixante quinze à quatre-vingt millions d'individus, et ce n'est que ce dernier nombre qui compte au point de vue linguistique.

(1) Sur la division dialectale de l'espagnol, cf. aussi l'*Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana* (t. XXI, pp. 426-450) qui indique non seulement les régions où les dialectes sont parlés aujourd'hui, mais aussi les particularités linguistiques les plus caractéristiques, ainsi que les travaux les plus importants.

## III. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

Un complexe de motifs nationaux, religieux et didactiques détermina, à la fin du XVe et surtout durant le XVIe siècle, un remarquable mouvement scientifique en faveur des langues vulgaires. Au XIVe siècle déjà, Dante avait été un précurseur de ce mouvement (voir p. 474 de mon étude).

Les étroits rapports politiques entre l'Espagne et l'ancien royaume des Deux-Siciles, ainsi que le séjour plus ou moins prolongé de quelques humanistes espagnols en Italie, déterminèrent un mouvement scientifique dont les résultats peuvent être considérés comme une sorte de préface aux études dialectologiques du XVIIIe et surtout du XIXe siècle.

En Italie, par exemple, le cardinal Pietro Bembo (né en 1470, mort en 1547) défend brillamment le parler toscan dans son ouvrage *Le Prose della volgar lingua* (1525). L'ouvrage de Sperone Speroni, *Dialogo delle lingue*, sera imité en France par Joachim du Bellay (né en 1522, mort en 1560) dans son célèbre travail *Défense et illustration de la langue française* (1549), où il préconise l'enrichissement du vocabulaire par des éléments dialectaux. Le Portugais João de Barros (né en 1496, mort en 1590), dans son *Dialogo em louvor da nossa linguagem* (1540), considère que le parler de la partie septentrionale du pays (l'*interamnense*) est un portugais de bon aloi, une excellente semence (cf. L. de Vasconcelos, *Esquisse d'une dialect. port.*, p. 57).

On retrouve les mêmes tendances en Allemagne, en Angleterre, etc. (1).

Nous croyons utile de distinguer, pour les commencements des études dialectologiques, deux catégories de chercheurs : 1° les *précurseurs* ; 2° les *fondateurs*.

### 1. Les précurseurs.

Ce « climat » scientifique donne naissance à l'activité des personnalités suivantes :

1° Elio Antonio Nebrija (né en 1444, mort en 1532), qui étudia,

(1) Cf., à ce sujet, les travaux suivants : M. Romera-Navarro, *La defensa de la lengua española en el siglo XVI* (dans le *Bulletin hisp.*, t. XXXI, 1929, pp. 204-255), José Francisco Pastor, *Las apologias de la lengua castellana, en el siglo de oro, Selección y estudio* por... (Madrid, 1929, XXX-188 p.) et Fernando Lazaro Carreter, *Las ideas lingüísticas en España durante el siglo XVIII*, Madrid, 1949, Espejo, in-8°, 287 p. ; dans la *Revista de Fil. esp.*, t. XLVIII.

pendant dix ans, le latin en Italie (1). Cet humaniste a le grand mérite d'avoir publié le premier une grammaire pour une langue romane. En effet, sa *Gramatica de la lengua castellana* (Salamanca, 1492) constitue la première « codification » du langage vulgaire ; elle a eu une influence considérable sur l'étude de toutes les langues romanes et non romanes (2).

A. Griera, analysant l'activité de Nebrija, le considère comme le père et le fondateur de la philologie moderne (« *el padre y fondador de la Filología moderna* ») (*l. c.*, p. 11) (3).

2° Juan de Valdés. — Juan de Valdés fait faire un nouveau pas en avant à la philologie par son ouvrage *Diálogo de las Lenguas* (écrit en 1534 ou en 1535, apud Griera, *l. c.*, p. 14), publié par Gr. Mayans dans ses *Orígines de la Lengua española* (comme l'œuvre d'un auteur anonyme) (4).

En 1531, Valdés s'établit en Italie, où il fut sans doute influencé par les idées de son ami B. Castiglione (qui avait publié, en 1528, *Il cortegiano*). Son activité comme représentant remarquable du socinianisme n'intéresse pas notre sujet.

Considérant qu'il n'écrit que trente ans après Nebrija, nous sommes vraiment surpris de ses idées sur le développement d'une langue. A. Griera (*l. c.*, pp. 16-20) signale les idées suivantes : l'existence, dans l'espagnol, d'éléments préromains, germaniques et arabes à côté des éléments latins qui prévalent ; les mots arabes n'existent que pour des objets apportés par eux ; le catalan était anciennement une langue « limousine » ; la prononciation du valencien se rapproche de celle du castillan ; la Cour constitue une norme suprême pour la création d'une langue de culture (il est d'une dureté extrême pour Nebrija, simple Andalou, dont l'opinion ne doit pas être prise en considération pour tout ce qui concerne le castillan) ; la reconnaissance de certaines évolutions phoné-

(1) Le tome XXIX (1945, XV-316 p.) de la *Rev. de Filol. esp.* est consacré presque entièrement à la vie et à l'œuvre de Nebrija, à l'occasion du cinquième centenaire de sa naissance. — Cf. aussi A. Griera, *El estado de los estudios de filología románica en España*, publié dans le *Bol. de Dialect. esp.* (continuation du *Butlletí*), 3e époque, t. XV, 1941, pp. 10-13.

(2) Cette Grammaire fut rééditée, en fac-similé, par Ig. González-Llubera sous le titre : *Nebrija, Gramatica de la Lengua Castellana (Salamanca,* 1492) ; *Muestra de la Istoria de las Antigüedades de España* ; *Reglas de orthographia en la Lengua Castellana, edited with an Introduction and Notes*, by... (Humphrey Milford, Oxford University Press, 1926, LXII-272 p.) ; cf. le compte rendu de G. Cirot, dans le *Bulletin hisp.*, t. XXIX, 1927, pp. 318-320.

(3) Pour les précurseurs et les successeurs de Nebrija, cf. l'étude de M. Romera-Navarro (*La defensa*, pp. 209-210, 212-213).

(4) Sur sa vie et ses œuvres, cf. Edmondo Cione, *Juan de Valdés, La sua vita e il suo pensiero religioso, con una completa bibliografia delle opere del Valdés e degli scritti intorno a lui* (Bari, Laterza, 1938, petit in-8°, 197 p.) ; cf. aussi A. Griera, *l. c.*, pp. 13-20.

tiques de l'espagnol ; le rôle de l'homonymie dans l'économie du langage ; des mots qui doivent enrichir l'espagnol ; des idées très précises sur la valeur des mots dans le style littéraire, etc.

James Fitzmaurice-Kelly caractérise en ces termes son activité littéraire : « Valdés est incontestablement le meilleur prosateur de son époque, plus tard même, il est difficile de lui trouver un égal. Bien qu'il n'ait pas l'imagination puissante ni la force créatrice de Cervantes, il y a des rapprochements à faire, et, comme styliste, Valdés est bien près de son grand successeur » (dans sa *Littérature espagnole*, 2e éd., Paris, A. Collin, 1913, p. 225).

Marcel Bataillon (voir la note) considère le *Diálogo* comme une « œuvre exquise, à tous les tours de laquelle on croit surprendre le génie même de la langue en train de prendre conscience de soi » (1).

3° Gregorio Mayans y Siscar (né en 1699 à Oliva, Alicante, mort en 1781), après s'être distingué comme étudiant à Barcelone, Valence, Salamanque et Gandía, fut nommé bibliothécaire du roi Philippe V ; il occupa ce poste de 1733 à 1740. Il fonda ensuite l'Académie de Valence et remplit la fonction de professeur dans la même ville (2).

C'était un vrai polygraphe. Parmi ses œuvres, seules les *Orígines de la lengua española, compuestos por varios autores, recogidos por...* (Madrid, 1737, 2 vol., in-16) nous intéressent ici.

L'ouvrage est analysé en détail par A. Griera (*El estado*) ; nous nous bornons donc à signaler quelques-unes des idées de Mayans qui nous semblent les plus dignes d'être rappelées. L'auteur indique les facteurs historiques qui ont conditionné la création de l'espagnol, ainsi que ses éléments constitutifs (le grec, l'ibérique, le celte et le germanique), comme c'est le cas (affirme Griera, p. 21) d'une Grammaire historique du XXe siècle. Il a fixé, d'une façon rudimentaire, les lois qui déterminent l'évolution des voyelles et des consonnes, en précédant ainsi d'un siècle la Grammaire des langues romanes de F. Diez (Griera, pp. 21 et ss. indique les lois phonétiques fixées par Mayans). Ce savant se rend compte de l'importance de la méthode qu'on doit appliquer dans la phonétique historique, ainsi que de la fonction du cas régime. Il affirme que les éléments hétérogènes d'une langue sont dus aux cultures différentes qui ont exercé une influence sur le pays. Les Dictionnaires rédigés à l'époque de la Renaissance se sont copiés l'un l'autre. En analysant les différents

(1) Dans le compte rendu du travail *Juan de Valdés, Diálogo de la lengua, edición y notas por José F. Montesinos* (Madrid, La Lectura, 1928, in-12, LXXVIII-222 p., dans la collection *Clásicos Castellanos*, t. 86), dans le *Bulletin hisp.*, t. XXXI, 1929, pp. 163-167 ; notre citation est à la p. 163.

(2) Cf., sur sa vie et son activité, l'article d'A. Morel-Fatio, *Un érudit espagnol au XVIIIe siècle : D. Gregorio Mayans y Siscar* (dans le *Bulletin hisp.*, t. XVII, 1915, pp. 157-226). — Cf. aussi A. Griera, *l. c.*, pp. 20-27.

éléments de l'espagnol, il découvre que les mots d'origine grecque appartiennent presque tous à la langue religieuse, artistique ou scientifique. Il signale aussi les mots d'origine française du vocabulaire militaire. Pour Mayans, les onomatopées ne sont que des mots dont les sons expriment mieux la signification.

A. Griera considère ce travail comme la source la plus importante pour la connaissance de la philologie espagnole (p. 27).

Cependant, A. Morel-Fatio s'exprime en ces termes sur ce même travail : Il « renferme çà et là quelque donnée utile, et c'est beaucoup dire pour un livre de cette date » (*l. c.*, p. 181). Sur l'ensemble de son activité, il est un peu plus généreux : « Ses jugements en bien comme en mal évitent la banalité et les formules vagues ; il les motive, car, étant grammairien, il cherche à pénétrer les secrets du langage aussi bien qu'on pouvait y réussir de son temps. Sa qualité de Valencien, c'est-à-dire d'Espagnol, qui dans l'ordinaire de la vie et avec ses compatriotes jargonnait un dialecte de la famille d'oc très voisin du catalan, lui a servi et lui a suggéré des comparaisons sur les destinées du latin en Espagne. Comme tous les Valenciens de sa génération, il ne revendique pour son patois que le droit de vivre modestement à côté de la langue officielle. Le castillan reste pour lui l'instrument de l'expression littéraire ; il pourchasse même les valencianismes quand il en aperçoit et se montre sur ce point assez rigoureux. Il serait fâcheux toutefois de laisser mourir ce patois, et Mayans loue ceux qui recherchent les vieux livres *limousins*, que l'incurie des indigènes a laissé perdre » (p. 180).

4° Martín Sarmiento (né en 1692, mort en 1770), moine bénédictin de Ségovie, représente, selon Rodrigues Lapa et Ángel del Río, le vrai précurseur de la dialectologie espagnole (1).

Les ouvrages de ce polygraphe, l'une des plus grandes gloires de la culture espagnole du XVIIIe siècle (R. Lapa), sont restés trop longtemps inconnus. Son *Onomástico etimológico de la lengua gallega* ne fut publié qu'en 1923 (Tuy, Tipografia Regional) et ses *Escritos filológicos* ne commencèrent à paraître qu'en 1928 (dans le *Boletín de la Academia Española*, t. XV, 1928 au t. XVIII, 1931 ; cf. les pages chez Lapa, p. 185, note 1).

Durant ses voyages en Galice (en 1730, 1745 et 1754), le moine Sarmiento nota soigneusement la surprenante richesse lexicologique des parlers galiciens surtout en ce qui concerne les objets, les poissons, etc. L'*Onomástico* avait comme but de tirer le galicien de sa léthargie et

(1) Cf. Rodrigues Lapa, *Fray Martín Sarmiento e o vocábulo « caritel »* (dans le *Bol. de Filol.*, t. I, 1933, pp. 185-188), où l'auteur examine son *Onomástico*. — Ángel del Río, *Los estudios de Jovellanos sobre el dialecto de Asturias, Notas acerca de la Dialectología en el siglo XVIII* (dans *Rev. de Filol. hisp.*, t. V, 1943, pp. 209-243 ; sur l'activité de M. Sarmiento, cf. pp. 212-214).

de le remettre en valeur pour que la jeunesse ne fût pas obligée d'étudier le latin par l'intermédiaire d'une langue étrangère et d'oublier le langage de ses premières années (R. Lapa, p. 186).

Ce langage, dit-il, doit être recueilli, fixé par écrit et rendu propre à l'enseignement. A cette fin, il recommande aux érudits de Galice de ramasser et de coordonner les vocables du galicien parlé actuellement sur tout le territoire. Il ne dit pas qu'il faille parler le galicien en Castille, mais il ne veut pas non plus qu'on oublie son propre parler uniquement pour faire plaisir aux Castillans.

Il fixa donc, et cela dès 1757, avec une intuition vraiment géniale, un plan de travail qui rappelle de près celui des enquêtes par correspondance des temps modernes. Pour recueillir les matériaux, il faut parler avec les paysans, avec les vieux, avec les enfants, en écrivant leurs réponses dans des cahiers (cf. R. Lapa, p. 187).

Le moine Sarmiento préconisa aussi un *Dicionário geral das linguas románicas*, contenant, sous la racine latine, tous les dérivés vulgaires, et groupant par ordre chronologique les sens des mots, puisque, dit-il, il est indispensable, pour l'analyse des expressions contenues dans les livres ou dans des manuscrits, de savoir à quelle époque telle signification est en usage et si elle a déjà disparu à une époque donnée (cf. R. Lapa, p. 187).

Sa conception et sa méthode pour l'étude des dialectes sont mieux précisées dans son ouvrage plus étendu *Elementos etimológicos, segun el método de Euclides.* Ce titre est expliqué par l'auteur même en ces termes : « *El reducir estas alteraciones constantes a un sistema de reglas fijas es el asunto de estos elementos etimológicos, y el descubrir una etimología de una voz, aplicando esas reglas como si fuesen teoremas de Euclides y siempre con demonstraciones hipoteticas, no absolutas, justificará que la expresión, según el método de Euclide, está bien puesta en el título de esta obrilla* » (*apud* Á. del Río, *l. c.*, p. 214).

Voilà donc comment le moine Sarmiento préconise la détermination des « lois phonétiques », qui seront la plus importante acquisition de la seconde moitié du XIX[e] siècle.

Il appliqua ce système à l'étude de plusieurs mots, pénétrant ainsi dans l'histoire des choses et de leurs propriétés (*la historia de la cosa y de sus propriedades*), qui constitue pour lui la partie la plus utile dans les étymologies (*es lo más útil en las etimologías*) (*apud* Á. del Río, *l. c.*, p. 214).

5° Gaspar Melchior de Jovellanos (né à Gijon, Oviedo, en 1744, mort en 1810), célèbre écrivain, jurisconsulte, poète, pédagogue et économiste, occupe une place importante dans l'histoire de la dialectologie. Ses travaux dans le domaine historique l'amenèrent aux recherches dialectologiques.

La monographie d'Ángel del Río sur son activité (voir p. 390, note) nous offre des données précieuses pour le discernement de ses idées sur l'évolution de la langue et sur l'importance des patois pour la connaissance de l'histoire des Asturies.

Le 25 septembre 1781, Jovellanos tint son *Discurso de entrada a la Real Academia Española sobre la necesidad del estudio de la lengua para comprender el espíritu de la legislación* qui renferme quelques idées sur le latin à l'époque des Wisigoths et sur le roman des premiers siècles.

Il était au courant des principaux travaux philologiques. Il utilise, par exemple, la *Grammaire universelle* de Court de Gebelin, le *Dictionnaire latin* (1502) du savant religieux italien Ambroise Calepino (corrigé par Jac. Facciolati et Aegidius Forcellini), le *Glossaire* de Du Cange, le *Dictionnaire de l'Académie française* et celui de la *Crusca*, etc. (Á. del Río, *l. c.*, p. 220), et reconnaît qu'il subit l'influence des idées du moine Sarmiento sur la valeur historique des patois (Á del Río, p. 212).

Afin de pouvoir mieux réaliser son plan, Jovellanos s'assura la collaboration de deux autres érudits, qui avaient, comme lui, de l'intérêt pour le passé des Asturies, Don Francisco de Paula Caveda (auteur de plusieurs travaux philologiques, cf. Á. del Río, p. 217, note 1) et le chanoine Don Carlos González Posada (auteur d'un *Dictionnaire étymologique des Asturies* ; p. 217, note 2).

Les travaux les plus importants qui nous aident à connaître son activité sont les suivants : *Carta a Don Francisco de Paula Caveda y Solares sobre la formación de un Diccionario del dialecto asturiano, y un Diccionario geográfico de Asturias* (le manuscrit date de 1791) ; *Instrucciones para la formación del diccionario del dialecto asturiano* (1791) ; *Apuntamiento sobre el dialecto de Asturias y Lista de algunas palabras geográficas y geopónicas entresacadas por vía de ejemplo del dialecto de Asturias* (1804) (cf. Á. del Río, p. 217, note 4 ; p. 218, note 1).

Cette prodigieuse activité en vue de connaître le passé d'une région nous rappelle celle de l'Académie celtique de Paris au commencement du XIXe siècle, ainsi que celle des savants anglais de la fin du XVIIIe siècle.

En laissant de côté ses idées sur la langue et sur l'étymologie (cf. Á. del Río, pp. 218-222), nous nous bornons à signaler son plan et ses instructions pour la rédaction du Vocabulaire, qui devait comprendre tous les mots dialectaux (les noms propres, les phrases du langage familier, les proverbes, etc.) employés par la population des Asturies.

Les *Instrucciones* contiennent trois chapitres principaux : 1° les correspondants (*De los colectores*) ; 2° la rédaction des fiches (*De los formantes*) ; 3° le contrôle des matériaux (*De la corrección de las cédulas*).

Les *correspondants* doivent vivre plutôt dans les campagnes mêmes, et non dans les villes, pour être ainsi mieux en mesure de recueillir les mots.

La *rédaction des fiches* doit être faite par des académiciens résidant au chef-lieu de la province, après un travail en commun.

Les *matériaux doivent être classés par ordre alphabétique* et par *matières* (ceux qui concernent l'histoire naturelle ; ceux qui regardent l'industrie ; ceux qui appartiennent aux usages domestiques ; enfin ceux qui reflètent un usage commun, ou autres). Dans chaque groupe, on doit faire d'autres divisions, selon le caractère des matériaux.

Les correspondants doivent recueillir aussi les *verbes* ayant des rapports avec les termes notés.

Pour l'*agriculture* par exemple, Jovellanos conseille de noter tous les termes désignant les parties du chariot. Pour que les correspondants puissent remplir cette tâche, il leur recommande de s'instruire auprès des professeurs connaissant la matière, qui doivent leur montrer les objets et leur indiquer les termes employés.

Les correspondants ne doivent pas se contenter de noter les mots, mais ils sont priés d'ajouter, partout où cela est possible, les termes équivalents du castillan, ou une explication sur leur signification et leur étymologie, ainsi que des informations sur la personne qui confirme leur emploi et leur sens.

Il insiste sur la nécessité de récolter les chansons et contes populaires.

Jovellanos n'oublie pas non plus les interjections, les modes, les locutions adverbiales, etc. qui tous doivent être recueillis avec leur signification et leur emploi, pour permettre de réaliser non seulement le Dictionnaire, mais aussi une *grammaire particulière* (Â. del Río, p. 226).

Quant à la rédaction du Dictionnaire, il indique le plan de travail suivant : 1° Classer par ordre alphabétique tous les mots ramassés par les correspondants, en éliminant ceux qui n'appartiennent pas au dialecte ; 2° Déterminer la signification et le caractère grammatical du mot ; 3° Donner sa définition en indiquant s'il a un équivalent exact dans le Dictionnaire de l'Académie espagnole, ainsi que ses synonymes ; 4° Indiquer son étymologie ; 5° Fixer sa prononciation et son orthographe ; 6° Ajouter des renseignements sur la fréquence de son emploi de commun accord avec les correspondants (Â. del Río, p. 226).

Ángel del Río apporte, dans son travail, d'autres informations précieuses concernant les opinions de Jovellanos sur : le latin parlé (*lengua viva de los romanos*, p. 227), les caractères linguistiques du dialecte asturien (pp. 228-230), la phonétique (pp. 230-231), la toponymie (pp. 231-233), l'agriculture et la vie rustique (pp. 233-236), les éléments latins (pp. 236-237), les coutumes (pp. 237-238), quelques étymologies (pp. 239-240) et enfin sur la morphologie et la grammaire (pp. 240-241), pour conclure que ce savant espagnol, par ses idées très claires sur l'évolution du langage et surtout sur l'importance des dialectes, se place en tête de tous les savants de son temps (Mayans, Sarmiento), en anticipant plusieurs

phénomènes et principes que la philologie moderne n'établira et n'éclaircira qu'après un demi siècle (p. 241).

6° Le Prince Louis-Lucien Bonaparte (né en 1813, mort en 1891), le neveu de Napoléon Ier, retient notre attention à cause de ses préoccupations linguistiques. En effet, le prince s'est voué à l'étude des langues, après avoir abandonné la chimie et la minéralogie ; il connaissait le français, l'italien (avec ses dialectes), le basque, les langues slaves, celtiques et ouralo-altaïques, le portugais et les dialectes espagnols. Ses connaissances étaient très approfondies en ce qui concerne la prononciation du portugais et du dialecte galicien.

Il édita, à ses frais, en 1857, deux travaux qui intéressent la dialectologie : La parabole du *Semeur*, traduite en soixante-deux langues et dialectes, et l'*Évangile selon Matthieu* en dialecte asturien et galicien. Chaque ouvrage n'a eu qu'un tirage de deux cents exemplaires (cf. A. R. Gonçalves Viana, dans la *Rev. Lusit.*, t. II, 1890-1892, pp. 351-352) (1).

Les circonstances politiques du commencement du XIXe siècle n'étaient pas suffisamment favorables pour que cette importante activité pût donner des résultats plus appréciables dans le domaine de la dialectologie.

A. Griera a pleinement raison lorsqu'il affirme que : « *En ningún país de Europa, los estudios empíricos de la lengua habían tenido tanto auge, como aquí. Pero el ambiente para todo lo que es espiritualidad desapareció de España con las revoluciones y contrarrevoluciones, que duraron un siglo. Sólo espíritus solitarios pudieron seguir de lejos el movimiento científico que reclama sosiego del alma y apartamiento del mundanal ruido* » (dans *Bol. de Dial. esp.*, 3e époque, t. XXV, 1941, p. 27).

## 2. Les fondateurs.

Parmi les personnalités qui ont accordé un appui précieux à la dialectologie espagnole ou qui ont elles-mêmes contribué à son développement par leurs travaux, nous croyons nécessaire d'accorder une place spéciale

(1) Le Prince Bonaparte a déployé une importante activité concernant le basque. « C'est surtout à partir de 1851 que l'*eskuara* devint l'objet de sa prédilection : aussi, dès que ses connaissances dans ce domaine furent assez étendues, se décida-t-il à visiter les Pays Basques cis et transpyrénéens. Ce voyage avait plusieurs buts... le prince tenait notamment à faire traduire l'évangile selon Matthieu (sans doute parce que c'était le plus long et le plus populaire) dans tous les dialectes basques » (p. 289). Dès 1856, les deux évangiles parurent : La *version bas-navarraise* et deux versions *guipuscoanes* (cf. pp. 291-292 de l'article de Georges Lacombe, *Les traductions basques de St. Mathieu*, de 1856 à 1869, dans *Gerika, Eusko-Jakintza*, Revue des Études basques, t. III-IV, 1947, pp. 289-294).

aux savants suivants : a) *Ramón Menéndez Pidal* ; b) *Fritz Krüger* ; c) *Rufino José Cuervo* ; d) *Amado Alonso.*

Quoiqu'ils soient très différents les uns des autres, leurs travaux contiennent d'importantes considérations d'ordre méthodologique, qui contribuent à rapprocher la dialectologie du but qu'elle se propose : la connaissance approfondie de l'évolution du langage humain.

**a) Ramón Menéndez Pidal.**

Ramón Menéndez Pidal (né à *La Coruña* en 1869) fut nommé en 1900 professeur de littérature espagnole à l'Université de Madrid.

Il occupe dans la philologie espagnole, affirme E. Staaf, la place que tenait Gaston Paris dans la philologie française. La littérature et l'histoire l'intéressent au même degré que la linguistique.

La philologie espagnole lui doit deux réalisations d'une grande importance pour son progrès : le *Centro de Estudios históricos* de Madrid (en 1907) et la *Revista de Filología española* (t. I, 1914) (cf. aussi L. Spitzer, *Meisterwerke der rom. Sprachwissenschaft,* Munchen, 1929, t. I, pp. 352-353), ainsi que presque toutes les initiatives prises dans le domaine de la linguistique (l'Atlas, l'Institut de phonétique, etc.).

Dans le domaine de la dialectologie proprement dite, ce savant a peu produit. Son étude sur *El dialecto leonés* (Madrid, 1906, in-8°, 62 p., extrait de la *Rev. de Archiv., Bibl. y Museos*) « se présente modestement comme un essai provisoire qu'il y aura lieu de compléter plus tard » (*Romania,* t. XXXVI, 1907, p. 478 ; l'article est signé A. M. F., c.-à-d. A. Morel-Fatio).

On peut cependant reconnaître, dans ses derniers ouvrages, l'influence de la géographie linguistique dans les cartes qu'il publie. Dans son étude *Sobre geografía folklórica, ensayo de un método* (dans la *Rev. de Filol. esp.,* t. VII, 1920, pp. 229-338), il a rédigé trois cartes folkloriques très suggestives pour illustrer la diffusion d'un bon nombre de versions modernes de deux romances.

Il a aussi fait de judicieuses observations sur l'utilité et l'emploi du questionnaire dans les enquêtes sur place, lorsqu'il a examiné le travail de A. Griera (voir mon étude, p. 354).

Son activité a toutefois été très féconde pour la dialectologie romane à cause du cadre scientifique créé par ses travaux, dont les plus remarquables sont sans doute les suivants : le *Manuel de Gramática histórica española* (1re éd., Madrid, 1904 ; 8e éd., Madrid, 1949), qui fut le premier *vade-mecum* pour les hispanisants de tous pays ; les *Documentos lingüísticos de España, I, Reino de Castilla* (Madrid, 1919) et surtout les *Orígenes del español, estado lingüístico de la Península Ibérica hasta el siglo XI* (2e éd., Madrid, 1929), qui marque vraiment une époque dans l'étude des langues de la Péninsule.

Américo Castro, analysant cet ouvrage (dans *Romania*, t. LIV, 1928, pp. 125-130) fait quelques remarques qui visent la géographie linguistique et qui méritent d'être rappelées : « Il faut que les linguistes, et surtout les futurs linguistes sachent bien que les choses se sont passées, à peu près, d'une manière aussi compliquée que celle que nous observons de nos jours. La géographie linguistique, sur ce point, a beaucoup élargi nos idées. Mais cette géographie linguistique néglige le concept de temps. En combinant la notion de temps avec celle d'espace, M. P. a fait faire un grand pas à notre science. Une loi phonétique ne vit jamais entre deux dates nettement fixées. Il y a des mots et des mots. L'étude géographique ne peut tenir compte que d'un moment qui est insignifiant vis-à-vis des longs siècles à travers lesquels la langue se forme, se déforme et se reforme. Mais cette géographie historique, surtout quand elle porte sur l'époque primitive d'une langue, demande beaucoup d'effort et de tact avant de se montrer sous la belle parure des résultats » (p. 130).

A ces remarques, il suffit de répondre que le temps travaille pour la géographie linguistique (on a, pour certains pays, plusieurs explorations faites à des époques différentes), et que les recherches dans ce domaine demandent certainement autant d'efforts qu'une étude réalisée dans un cabinet de travail.

Les ouvrages de R. Menéndez Pidal sont de beaux jalons sur le chemin de la dialectologie espagnole et romane (1).

### b) Fritz Krüger.

Fritz Otto Krüger (né en 1889 à Spremberg (2) commença ses études dans le domaine catalan (voir mon étude, p. 343) ; il visita, en 1910, comme étudiant à l'Université de Montpellier, la région du Roussillon.

Son activité dialectologique dans le domaine espagnol le place en tête de tous les chercheurs.

Voici quelques-uns de ses travaux les plus importants, qui justifient notre affirmation.

1° En 1914, il publia sa remarquable étude *Studien zur Lautgeschichte*

(1) La bibliographie la plus complète des travaux de R. Menéndez Pidal se trouve dans le *Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal, Miscelánea de estudios lingüísticos, literarios e historicos* (Madrid, 1925), t. III, pp. 655-674) ainsi que la continuation, dans le travail de Homero Serís, *Suplemento a la Bibliografía de D. Ramón Menéndez Pidal* (Madrid, 1931, 62 p.). Ce dernier travail donne aussi son *curriculum vitae* (pp. 59-60) et des *Extractos de alguns juicios críticos* (pp. 11-58).

(2) Cf. son *curriculum vitae* à la fin de son travail *Sprachgeographische Untersuchungen in Languedoc und Roussillon, Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde* (Hamburg, 1911, in-8°, 40 p., avec une carte géographique).

*westspanischer Mundarten auf Grund von Untersuchungen an Ort und Stelle, Mit Notizen zur Verbalflexion und zwei Übersichtskarten* (Hamburg, 1914, gr. in-8°, 382 p., extrait du *Jahrbuch der Hamburgischen Wissenschaftlichen Anstalten*, t. XXXI, 1913).

Cette étude concerne les parlers de la partie occidentale de l'Espagne : la région située au sud-ouest de *Zamora* et au nord de *Cacérès*, c'est-à-dire une bonne partie des patois qui se trouvent en contact avec ceux qui appartiennent au portugais.

L'auteur a appliqué une rigoureuse méthode de recherche, identique à celle qu'il a pratiquée dans le domaine roussillonnais. Il a rédigé un *questionnaire* (qui n'est pas indiqué en détail) concernant la terminologie du corps humain, les termes regardant la maison, etc., ainsi qu'un bon nombre de phrases contenant de nombreuses formes dialectales (cf. p. 13). L'auteur a exploré plus de cinquante localités pour avoir des points de repère dans les régions situées au delà de son propre champ de travail (cf. la liste des localités, pp. 15-17). Les *informateurs* ont été choisis parmi les personnes âgées qui connaissaient le mieux l'ancien patois. Chaque fois qu'il le peut, l'auteur indique leur âge (parfois les indications données ne sont qu'approximatives, cf. p. 14). Il a aussi le mérite d'avoir employé pour la première fois dans cette région, une *transcription phonétique* rigoureuse (cf. pp. 42-53), qui a comme point de départ le système d'O. Jespersen (*Lehrbuch der Phonetik*), comme ce fut d'ailleurs le cas pour son étude sur le roussillonnais.

Les quarante premières pages sont consacrées à sa méthode de recherche : un chapitre sur des problèmes généraux ; un autre sur les matériaux ramassés par ses prédécesseurs, complété par la liste des localités et le sexe et l'âge des témoins (leur nom n'est pas indiqué). Après avoir bien précisé le but de son travail (pp. 21-30), l'auteur nous donne une description très utile sur la position géographique de la région soumise à l'exploration (pp. 30-36), ainsi que des considérations très suggestives sur « la vie » des patois (pp. 36-41). Après avoir ainsi fixé le cadre de son étude, il aborde le vocalisme (pp. 54-142) et le consonantisme de ces patois (pp. 143-360), en ajoutant des informations sommaires sur la flexion verbale (pp. 361-372). Les formes recueillies sont toujours précédées par le mot latin dont elles dérivent.

Il ne s'agit pas seulement d'une étude de dialectologie locale, mais d'un vrai « manuel de phonétique historique de l'espagnol » (cf. *Rev. de Filol. esp.*, t. VII, 1920, pp. 189-191).

2° En 1923, F. Krüger a publié l'ouvrage *El Dialecto de San Ciprían de Sanabria* (Madrid, 1923, gr. in-8°, 132 p., avec une planche et une carte, dans la collect. de la *Rev. de Filol. esp.*). Il s'agit d'une étude sur un pays situé au nord-est du Portugal (au nord de *Bragança*), dans le territoire le plus avancé (vers le Portugal) de la *Sanabria*, région en dehors

de toute voie de communication. Ce travail doit être considéré comme une continuation du travail précédent et comme une sorte de pont vers la région que Krüger appelle *Mezcla de dialectos* (voir son étude suivante).

La méthode d'exploration est la même dans les deux cas. L'auteur ajoute, en appendice, sept contes en transcription phonétique.

3° En 1925, F. Krüger fait paraître un autre travail, non moins important que les deux précédents : *Mezcla de dialectos* (dans le *Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal*, t. II, pp. 121-166, avec une carte géographique à la p. 123). Krüger fait cette fois-ci une étude très intéressante sur quatre parlers situés à la frontière du Portugal, dans une région où les dialectes septentrionaux du galicien espagnol se rencontrent et forment un vrai mélange linguistique, plein d'enseignements au point de vue de l'évolution du langage. Les exemples de réactions et de compromis linguistiques mis en évidence par l'auteur sont d'une importance indéniable.

4° En 1927, l'auteur a apporté une autre contribution importante en publiant l'ouvrage *Die Nordwestiberische Volkskultur* (dans *Wörter und Sachen*, t. X, 1927, pp. 45-137), traduit en espagnol par Emilio Lorenzo y Criado, sous le titre *El léxico rural del Noroeste ibérico* (Madrid, Consejo Superior de Invest. científicas, 1947, 142 p.). Ce travail fut écrit par l'auteur en 1924 (cf. M. de Paiva Boléo, dans *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, p. 565).

5° L'œuvre monumentale de Fr. Krüger reste cependant *Die Hochpyrenäen*, qui constitue la monographie la plus détaillée sur la vie matérielle et spirituelle des populations qui y habitent. Il s'agit d'une pénétrante étude de géographie humaine et linguistique en même temps. La description très minutieuse des objets est accompagnée des termes qui les désignent, reproduits dans une transcription phonétique qui offre aux dialectologues de remarquables contributions sur l'aspect des parlers locaux.

Le domaine exploré est très vaste. Il comprend, pour le *Midi de la France*, la partie septentrionale des départements des Basses-Pyrénées, des Hautes-Pyrénées, de la Haute-Garonne et de l'Ariège, c'est-à-dire la région depuis le Gave d'Aspe jusqu'à l'Ariège, limitée, au Nord, par une ligne passant par Bédous, Argelès-Gazost, Barbazan, Saint-Girons et Foix. En *Espagne*, Krüger a étudié le territoire entre la rivière Esca (un affluent de l'Aragon, situé à l'est de Pampelune) et le fleuve Segre, dans la Catalogne, jusqu'à la localité de Tamarite (située au nord-ouest de Lérida).

De nombreux dessins et photographies donnent des indications très utiles pour l'analyse « des choses et des mots ».

Les six grands volumes de cet ouvrage sont les suivants :

Die Hochpyrenäen : A. *Landschaften, Haus und Hof* (t. I, Hambourg, 1936, in-8°, XVII-238 p., avec 6 planches de figures et dessins ; 132 photographies hors texte et une carte sans indication de l'échelle ; c'est dans ce volume que l'auteur donne des informations sur le plan de son travail ; t. II, Hambourg, 1938, in-8°, XVIII-400 p., avec 46 pl., 54 photographies et une carte d'ensemble). — B. *Hirtenkultur* (Hambourg, 1935, in-8°, 102 p., avec 9 pl., 16 photographies et une carte). — C. *Ländliche Arbeit* : t. I, *Transport und Transportgeräte* (Barcelone, Institut d'Estudis Catalans, 1936, in-8°, 204 p., avec 14 pl. et 39 phot.) ; t. II, *Getreide, Heuernte, Bienenwohnung, Wein- und Ölbereitung* (Hambourg, 1939, in-8°, 495 p., avec 19 pl. et 68 phot.). — D. *Hausindustrie, Tracht und Gewerbe* (Hambourg, in-8°, 225 p., avec 20 pl. et 38 phot.).

Le septième volume (qui n'a pas encore paru) doit comprendre la bibliographie, un *addenda*, des corrections et un index.

Il faut ajouter encore l'intense activité de Fr. Krüger au Séminaire des langues et des cultures romanes de Hambourg, où il a pu déterminer un remarquable mouvement scientifique, dont les quelque trente volumes publiés sont la meilleure preuve.

#### c) Rufino José Cuervo.

Rufino José Cuervo (né à Bogota en 1844, mort en 1911) est l'érudit colombien le plus distingué. Il a jeté les fondements de la linguistique espagnole de l'Amérique, en établissant pour la première fois d'une manière scientifique que l'espagnol du Nouveau Monde a son origine dans les parlers de la Péninsule ibérique de l'époque de la conquête (cf. M. L. Wagner, *Lingua e dialetti*, p. 169).

Signalons quelques-uns de ses travaux :

En 1867, Cuervo a publié ses *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano, con frecuentes referencias al de los países de Hispano-América* (1re éd., Bogota, 1867 ; 6e éd., Paris, 1914 ; 7e éd. refondue, Bogota, 1939, LXXVI-746 p.), qui sont le premier ouvrage vraiment scientifique et qui resteront toujours à la base de toute étude en cette matière (M. L. Wagner). On les considère comme le travail qui a inauguré la linguistique hispano-américaine (cf. *Rev. de Filol. hisp.*, t. VI, 1944, p. 416).

En 1886, il commença la publication de son *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, A-D (Paris, 1886-1893, 2 volumes), dont la continuation se publie, par les soins du Père Félix Restrepo et de Pedro Urbano González de la Calle, dans le *Boletín del Instituto Caro y Cuervo* de Bogota. Ce travail est devenu, par sa riche documentation, un ouvrage indispensable pour l'étude de la syntaxe historique.

En 1895, Cuervo offre à la science ses *Disquisiciones sobre la antigua ortografía y pronunciación castellanas* (dans *Rev. hisp.*, t. II, 1895, pp. 1-69 ; t. V, 1898, pp. 273-313).

La récente édition (en 2 vol., Bogota, 1938), faite par Nicolás Bayona Posada, n'est pas utilisable, affirme A. Rosenblatt, dans des travaux d'érudition (cf. *Rev. de Filol. hisp.*, t. II, 1940, pp. 69-70).

En 1909, le savant a publié *Algunas antiguallas del habla hispano-americanas* (dans le *Bulletin hisp.*, t. XI, 1909, pp. 25-30 et 283-294 ; t. XII, 1910, pp. 408-414).

Il a écrit d'importantes notes à la dixième édition de la *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos de Andrés Bello* (1[re] éd., Santiago de Chili, 1847 ; 10 éd., Paris, 1910), ouvrage qui constitue « le meilleur livre de consultation dont dispose la langue espagnole en cette matière » (*Rev. de Filol. hisp.*, t. VI, 1944, p. 416).

Les *Obras inéditas de Rufino José Cuervo* ont été éditées par le Père Félix Restrepo (Bogota, dans les publications de l'*Instituto Caro y Cuervo*, 1944, 492 p.).

La *Revista de Filologia hispánica* caractérise la prodigieuse activité de ce savant colombien en ces termes : « *Desde lo alto de Bogotá, Cuervo contempló el panorama lingüístico de toda la América hispana, y, al azar del originario plan educativo del libro* (il s'agit des *Apuntaciones*), *fué descubriendo y planteando los temas y problemas primordiales de la historia lingüística de América... y siempre con erudición asombrosa, con juicio sereno y ejemplar altura de miras...* » (t. VI, 1944, p. 416).

**d) Amado Alonso.**

Amado Alonso (né à Lérin, Espagne, en 1896) a été le plus grand animateur de la dialectologie du Nouveau Monde et l'organisateur le plus distingué de l'Institut de philologie de Buenos-Aires, dont l'activité, sous sa direction, représente un titre de gloire de la dialectologie espagnole (cf. p. 403 de mon étude).

Après avoir fait ses études à l'Université de Madrid, sous la direction de R. Menéndez Pidal et de Navarro Tomás (pour la phonétique), A. Alonso se spécialisa en phonétique expérimentale à Hambourg, en travaillant avec le phonéticien G. Panconcelli-Calzia. Le Centre des études historiques de Madrid l'accueillit en 1924 parmi ses membres. A cette époque, il commença (avec le maître R. Menéndez Pidal) son étude sur la place du catalan dans les langues romanes, qui fut publiée en 1926, sous le titre *La subagrupación románica del catalán* (I. *Los métodos*, dans *Rev. de Filol. esp.*, t. XIII, 1926, pp. 1-38 ; II. *La geografía léxica*, pp. 225-261).

Cependant, un nouveau champ s'ouvrit à son activité lorsqu'il fut chargé (grâce à la recommandation de R. Menéndez Pidal), de diriger l'Institut de philologie de Buenos-Aires. En effet, dès la fondation de cet Institut (en 1923), le maître espagnol devait toujours proposer le directeur. C'est ainsi que A. Alonso arrive, en 1927, à la tête de l'Institut

argentin, qui deviendra, sous sa direction, le plus important centre d'étude pour l'Amérique espagnole.

A partir de 1927 et jusqu'en 1946 (lorsqu'il fut appelé à l'Université de Harvard), son activité scientifique est entièrement consacrée à ce centre linguistique. Parmi les chercheurs très connus dans notre discipline, groupés autour de lui, nous signalons les suivants : Pedro Henríquez Ureña, Eleuterio F. Tiscornia, Ángel Rosenblat, María Rosa Lida, Raimundo Lida, Marcos A. Morínigo, Julio Caillet-Bois, Frida Weber, etc. (1).

Trois grandes réalisations sont liées à son nom : la *Revista de Filología hispanica* (voir mon étude p. 406), la *Biblioteca de Dialectología hispanoamericana* (mon étude p. 420) et, récemment (à partir de 1947), la *Nueva Revista de Filología hispánica* (voir p. 408).

Parmi ses nombreuses études, nous nous bornons à signaler, dans l'ordre chronologique, les suivantes : *Problemas de Dialectología hispanoamericana* (dans le volume *Estudios sobre el español de Nuevo Méjico, por Aurelio M. Espinosa, traducción y reelaboración por Amado Alonso y Angel Rosenblat,* Buenos-Aires, 1938, dans la *Bibl. de dialect. hispanoamericana,* I ; l'étude d'Alonso occupe les pp. 317-472) ; *El problema de la lengua en América* (Madrid, Espasa-Calpe, 1935, 205 p.) ; *El impresionismo en el lenguaje, por Charles Bally, Elise Richter, Amado Alonso y Raimundo Lida, Advertentencia de Amado Alonso, Traducción, notas y guías de Amado Alonso y Raimundo Lida* (Buenos Aires, Inst. de Filol., 1936, 278 p. ; 2e éd., 1942, 293 p.) ; *Castellano, español idioma nacional, Historia espiritual de tres nombres* (Buenos Aires, 1938, 198 p. ; 2e éd., 1943, 174 p.) ; *El español en Chile por Rodolfo Lenz, Andrés Bello y Rodolfo Oroz, Traducción, notas y apéndices* de Amado Alonso y Raimundo Lida (Buenos Aires, Inst. de Filol., 1940, 374 p. ; A. Alonso a publié dans le même volume les chapitres suivants : *Rodolfo Lenz y la dialectología hispanoamericana* ; *La interpretación araucana de Lenz para la pronunciación chilena,* etc.) ; *La Argentina y la nivelación del idioma* (Buenos Aires, 1943, 192 p.), etc.

La Bibliographie de ses travaux comprend 154 titres (1).

## IV. QUELQUES INSTITUTS SCIENTIFIQUES

Il y a dans le domaine de l'espagnol plusieurs Instituts scientifiques qui favorisent et font avancer les études dialectologiques. Les plus importants, parmi ceux-ci, nous semblent les suivants :

(1) Cf. la *Bibliografía de Amado Alonso, Homenaje de sus discípulos* (Buenos-Aires, 1946, petit in-8°, 46 p., avec le portrait d'A. Alonso), p. 11. L'opuscule donne la bibliographie des travaux d'Alonso jusqu'en 1946.

## 1. En Espagne.

1° Le *Consejo Superior de Investigaciones Científicas* de Madrid, créé par une loi de 1939, groupe, sous sa direction, toute l'activité scientifique de ce pays. Dans la fondation « Marcelino Menéndez Pelayo » se sont groupés plusieurs Instituts, dont l'activité est consacrée aux sciences historiques et philologiques. A ce groupement appartient l'*Instituto « Antonio de Nebrija » de Filología* qui représente aujourd'hui la continuation du *Centre d'études historiques* (fondé en 1907). La *Revista de Filología española* et toutes les publications philologiques sont soutenues par cet Institut.

2° Dans les *îles Canaries* existe aussi un *Instituto de Estudios Canarios*, où la partie dialectologique est dirigée par le Dr. Max Steffen (un élève de K. Jaberg), l'auteur de l'étude *Die Ausdrücke für « Regen » und « Schnee » im Französischen und Italienischen* » (thèse, Berne, 1933).

## 2. En Allemagne.

La ville de Hambourg, grand port de commerce, a favorisé la création d'un centre d'études romanes. En effet, Bernard Schädel, le dialectologue bien connu, fut appelé, en 1911, à la tête de l'Institut colonial de Hambourg, et dirigea plus tard la revue *Spanien*, organe de l'*Institut ibéro-américain* (fondé en 1917).

En 1929 commencent les remarquables publications du *Seminar für romanische Sprachen und Kultur an der Hamburgischen Universität*, ainsi que l'importante revue *Volkstum und Kultur der Romanen* sous l'impulsion très méritoire de Fr. Krüger.

L'intérêt pour les études espagnoles est de date très ancienne. On peut le reconnaître déjà chez Lessing. Cet intérêt a grandi de telle sorte qu'en 1930 l'enseignement de l'espagnol se donnait dans 262 écoles secondaires à quelque 6.500 élèves (1).

## 3. En Argentine.

En 1923 fut créé, dans le cadre de la Faculté des Lettres de l'Université de Buenos-Aires, l'*Instituto de Filología*, dont les premiers directeurs furent les savants : Américo Castro (en 1923), Augustín Millares Carlo (en 1924), Manuel de Montolíu (en 1925), tous recommandés par R. Menéndez Pidal, le directeur honoraire de l'Institut. En 1927, l'Université

(1) Cf., à ce sujet, l'intéressante étude de J.-J.-A. BERTRAND, *L'hispanisme allemand (XIXe et XXe siècles)*, dans le *Bulletin hisp.*, t. XXXVII, 1935, pp. 220-235.

lui demanda de proposer l'un de ses élèves comme directeur. Il désigna Amado Alonso (voir pp. 400-401 de mon étude).

A la direction de l'Institut se trouve à présent un autre savant espagnol distingué, Alonso Zamora Vicente (pour une durée de deux ans).

Nous espérons que sous cette nouvelle direction, l'Institut continuera l'œuvre accomplie sous Amado Alonso.

## 4. Au Chili.

En 1944 fut réorganisé l'*Institut de philologie de l'Université du Chili* (Santiago de Chili). Il se propose à présent de faire des investigations sur l'évolution de l'espagnol en Amérique et des recherches de linguistique générale et indigène, ainsi que d'élaborer un *Atlas linguistique du Chili*. Il a, en outre, l'intention de rédiger une bibliographie linguistique chilienne et de ranimer la Société de Folklore chilien fondée par le savant Rodolfo Lenz (*apud* M. Paiva Boléo, *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. I, 1947, p. 597). L'Institut est à présent dirigé par le savant Rodolfo Oroz.

## 5. En Colombie.

1° On a créé récemment un *Centro de Investigaciones lingüísticas de la Amazonia Columbiana* (CILEAC) qui est dirigé par le Père Marcelino de Castellví, O. F. M., et qui se propose d'étudier l'ensemble de la vie des populations de la Colombie et en particulier, d'explorer les régions peu ou non connues encore des sources du fleuve des Amazones. La section de Linguistique (CILEAC-EDELCO, en la mémoire du Père Estanislao de Les Cortes, grand colonisateur et découvreur de langues inconnues) a non seulement un but pratique (l'enseignement de la langue aux primitifs), mais aussi l'exploration scientifique de leurs parlers. Elle travaille d'accord avec l'*Instituto Caro y Cuervo de Bogotá* et l'*Academia Columbiana de la Lengua.*

Les membres de l'Institut ont découvert jusqu'à présent, après des explorations très difficiles, plus d'une centaine de langues inconnues.

Le directeur de l'Institut a publié, en 1934, un *Manual de Investigaciones Lingüísticas* (XXX-132 p.) donnant (pour la première fois dans l'Amérique du Sud) un système de transcription phonétique pour mieux rendre les phonèmes des idiomes indigènes.

La revue *Amazonia* (t. I, 1940) publie les résultats de ces recherches (1).

2° On a fondé à Bogotá, en 1942, l'*Instituto Caro y Cuervo*, dont le nom rappelle deux grandes personnalités de la Colombie : José Eusebio

(1) Je dois ces informations au P. Marcelino DE CASTELLVÍ ; qu'il veuille bien agréer mes sincères remerciements.

Caro (né en 1817, mort en 1853), le plus grand poète colombien, et le célèbre philologue José Rufino Cuervo (voir p. 399). L'Institut a comme but de continuer le Dictionnaire de Cuervo, d'étudier les langues et les dialectes des anciens habitants de la Colombie (les indigènes), de faire progresser et de diffuser les études philologiques. Le directeur de l'Institut est le Père Félix Restrepo, S. J., recteur de l'Université catholique *Javeriana.*

## 6. Aux États-Unis.

Les hispanisants aux États-Unis sont légion aujourd'hui (1). Deux motifs ont déterminé, selon Gonzalo de Reparaz-Ruiz (*l. c.*), cet intérêt grandissant : 1° une curiosité intéressée jusqu'à un certain point, car les pays ibéro-américains constituent un marché qui n'est pas à dédaigner ; 2° une curiosité désintéressée, un intérêt puissant et en même temps sentimental pour les peuples qui ont découvert l'Amérique et pour leurs descendants.

L'*American Association of Teachers of Spanish* comptait, en 1924, près de 1400 membres ; son organe est la revue *Hispania.* Il y a encore deux autres associations : la *Modern Language Association* et sa sœur cadette la *South Atlantic Modern Language Association.*

Dans toutes les grandes Universités et dans les collèges (qui correspondent *grosso modo* aux trois dernières années du baccalauréat) les plus importants, l'espagnol constitue un *department* indépendant, ou occupe une place considérable dans celui des langues romanes (*Les études*, t. XLVII, p. 109).

Les plus grands centres pour l'étude de l'espagnol se trouvent dans les Universités suivantes : *Harvard* (grâce à la puissante personnalité du professeur J. D. M. Ford, spécialiste en linguistique comparée des langues romanes, la *Edad de Oro* et le vieil espagnol), *New York* (où paraît, depuis 1910, *The Romanic Review*, fondée par H. A. Todd, et éditée par le *Department of Romance Languages in Columbia University*), *Chicago* (où enseigne Hayward Keniston, bien connu par ses études sur la syntaxe espagnole), *Californie* (à Berkeley, où le *Spanish Department* est dirigé par le savant Yakov Malkiel) et *Columbia University*, qui est le plus grand centre universitaire des États-Unis. C'est dans cette dernière Université qu'a été créé dès 1920 l'*Instituto de las Españas en los Estados Unidos*, sous la direction de Federico de Onís. Cet Institut édite la *Revista Hispánica Moderna.*

(1) Cf., à ce sujet, l'intéressante étude de Gonzalo DE REPARAZ-RUIZ, *Les études hispaniques aux États-Unis jusqu'en* 1939, dans le *Bulletin hisp.*, t. XLVII, 1945, pp. 103-122 ; t. XLVIII, 1946, pp. 14-23, 147-169, d'où nous tirons nos informations.

### 7. Au Mexique.

Amado Alonso commence, dans *El Colegio de México* (grâce surtout à l'appui de la Fondation Rockefeller), un nouveau groupement d'hispanisants, pareil à celui créé par lui à Buenos-Aires, en publiant la *Nueva Revista de Filología Hispánica* (t. I, 1947).

## V. QUELQUES REVUES INTÉRESSANT LA DIALECTOLOGIE

Nous indiquons, dans l'ordre chronologique, quelques revues qui nous semblent les plus importantes au point de vue dialectologique.

1° En 1894, R. Foulché-Delbosc commence la publication de la *Revue hispanique* (t. I, 1894).

2° L'Université de Bordeaux, dans le cadre des *Annales de la Faculté des Lettres*, a commencé, en 1899, la publication du *Bulletin hispanique* (t. I, 1899-t. L, 1948, en continuation).

3° En 1910, le romaniste H. A. Todd a fondé *The Romanic Review* (t. I, 1910-t. XXXVIII, 1947, en continuation), dont la direction a été prise, à partir de 1939, par Horatio Smith. Elle est éditée par le *Department of Romance Languages in Columbia University*.

4° En 1907 naquit à Madrid, la *Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas*, ayant comme but de former des maîtres compétents, de donner une bonne méthode de travail aux étudiants, de les inciter à l'étude et de favoriser par tous les moyens le développement de la science (cf. *Bulletin hisp.*, t. XVIII, 1916, pp. 114-131).

La *Revista de Filología española*, créée en 1914 (t. I, 1914-t. XXXI, 1947, en continuation) par R. Menéndez Pidal, a été l'une des entreprises de la Junta. Elle ne s'occupe que subsidiairement de la dialectologie et de la linguistique, fait reconnu d'ailleurs par A. Griera (« *El núcleo de la RFE se ha distinguido por sus tendencias histórico-literarias. Los pocos trabajos de Lingüística aparecidos en la revista son de filólogos extranjeros casi en su totalidad* », dans les *Estudios de Filología*, publiées dans le *Boletín de Dial. esp.*, t. XXV, 1941, p. 29).

Cependant, cette revue publie régulièrement, depuis 1913, une bibliographie méthodique très utile aux dialectologues.

5° La *Revista Hispánica Moderna*, organe de l'*Instituto de las Españas en los Estados Unidos* (New York, Hispanic Institute) (t. I, 1920, en continuation), dirigée par Federico de Onís, publie une bibliographie

hispano-américaine très bien documentée et une chronique sur le développement des études hispaniques dans les deux Amériques.

6º La *Hispanic Review* (t. I, 1933, en continuation), organe de la *University of Pennsylvania,* éditée et dirigée par J. P. Wickersham Crawford. Font partie de la rédaction les savants Edwin B. Williams (l'auteur de l'ouvrage *From Latin to Portuguese,* Philadelphia, 1938, XII, 315 p.) et M. Romera Navarro, etc.

7º La *Revista de Filología hispánica* (t. I, 1939 - t. VIII, 1946) est la revue de l'Institut de philologie de l'Université de Buenos-Aires, dirigée par Amado Alonso. Cette revue a publié, elle aussi, une bibliographie méthodique de tous les travaux concernant la langue espagnole. Elle a toujours consacré un chapitre à la Linguistique, à la Dialectologie et aux langues romanes. Sa continuatrice est la *Nueva Revista de Filología hispánica* (cf. nº 12).

8º Le romaniste bien connu Juan Corominas a commencé, en 1941, les *Anales del Instituto de Lingüística de la Universidad Nacional de Cuyo* (Argentine ; t. I, 1941, en continuation), qui se consacrent tout spécialement aux études sur le vocabulaire et l'étymologie, en ayant comme champ d'activité principal le castillan, et surtout celui d'Amérique. L'Institut est à présent (1950) dirigé par F. Krüger.

9º Le *Boletín del Instituto de Filología de la Universidad de Chile* ; le IVe tome (1944-1946) de cette revue a paru après la réorganisation de l'Institut et contient plusieurs articles de lexicologie et de stylistique, et l'article d'Ambrosio Rabanales Ortiz et Luis Cifuentes García, *Primer viaje de investigacion,* pp. 157-220.

10º En 1945, l'Institut Caro et Cuervo de Bogotá (Colombie) (voir p. 403) a commencé la publication de son *Boletín del Instituto Caro y Cuervo* (t. I, 1945, en continuation), sous la direction de José Manuel Rivas Sacconi. Ce Bulletin publie une chronique très détaillée (*apud* M. de Paiva Boléo, *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 596-597).

11º Le Conseil supérieur d'investigations scientifiques publie, sous la direction du savant Vicente García de Diego, la revue *Revista de Dialectología y Tradiciones populares* (t. I, 1944, en continuation). Cette revue a eu, jusqu'au troisième fascicule, le titre de *Revista de Tradiciones populares*. Elle marque une date importante dans l'histoire du développement de la dialectologie espagnole, malgré l'opinion de M. Paiva Boléo qui affirme qu'elle conserve toujours son caractère primitif, et se consacre avant tout aux traditions populaires : « ... *a verdade é que ela conserva o seu carácter primitivo : uma revista preferentemente consagrada ao estudo das tradições populares. Assim se explica que a sua característica dominante seja a de um arquivo riquíssimo de informações relativas*

*à etnografia e, sobretudo, ao folclore espanhol* » (*Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, p. 605) (1).

(1) En effet, V. García de Diego affirme que : « *Un aspecto primordial del folklore es el lenguaje popular. No sólo desearíamos recoger materiales y estudios sobre el lenguaje en sí mismo (vocabularios locales o regionales y estudios gramaticales del habla vulgar), sino también sobre el lenguaje como signo de las cosas, el vocabulario de los seres y operaciones de un oficio, la minuciosa anotación de los términos de una fiesta o de otra costumbre popular*, etc. » (dans son article *Tradición popular o folklore*, t. I, 1944, p. 16). Cf. aussi son article *Dialectología* (t. I, fasc. 3-4, 1945, pp. 419-428).

Signalons quelques études et quelques articles, qui intéressent la dialectologie :

1. *ÉTUDES* : Dámaso Alonso, « *Junio* » *y* « *Julio* » *entre Galicia y Asturias*, dont les matériaux furent recueillis sur place par l'auteur ou ramassés (dans la province du Lugo) par les curés (t. I, 1945, pp. 429-454) ; Id., *El saúco entre Galicia y Asturias (nombre y superstición)* (t. II, 1946, pp. 3-32) ; Alvaro Galmés de Fuentes et Diego Catalán Menéndez-Pidal, *Un límite lingüístico* (il s'agit d'une étude concernant la limite des consonnes initiales *f* et *j* dans les Asturies ; une carte indique cette frontière phonétique ; les auteurs ont fait une enquête sur place ; t. II, 1946, pp. 196-239).

2. *QUELQUES MONOGRAPHIES SOMMAIRES* : Ginés García Martínez, *El habla de Cartagena y sus aledaños marítimos* (t. II, 1946, pp. 458-473) ; Rodriguez-Castellano et Adela Palacio, *Contribución al estudio del dialecto andaluz* : *El habla de Cabra* (avec une carte géographique et des palatogrammes ; t. IV, 1948, pp. 387-418, 570-599, en continuation) ; Manuel Alvar, *El habla de Oroz-Betelu* (dans la région *basque* de Navarre ; les matériaux ont été enregistrés sur place et les réponses ont été données par des personnes qui ne parlaient plus le *basque* ; t. III, 1947, pp. 447-490, avec une carte géographique).

3. *DES NOTES LINGUISTIQUES SOMMAIRES* : A. Fonseca, *Notas de lengua de Segovia* (t. I, fasc. 3-4, 1945, pp. 679-689 ; avec plusieurs dessins représentant des objets) ; Joaquín Lorenzo Fernândez, *Notas lingüísticas gallegas* (t. IV, 1948, pp. 79-93 ; d'après une enquête sur place) ; Juan Alvarez Delgado, *Notas sobre el español de Canarias* (t. III, 1947, pp. 205-235).

4. *CONTRIBUTIONS LEXICOLOGIQUES* : María de Los Angeles Luz Santiago et Concepción Prieto Carrasco, *Palabras más típicas de Palencia* (t. I, fasc. 3-4, 1945, pp. 667-678) ; Gabriel Mª. Vergara y Martín, *Palabras de uso corriente en Guadalajara que no se hallan en los diccionarios* (t. II, 1946, pp. 134-137) ; Sara García Bermejo, *Contribución al vocabulario de Tierra de Campos* (dans la province de Palencia, t. II, 1946, pp. 474-488) ; Gabriel M. Vergara, *Voces segovianas* (t. II, 1946, pp. 594-640) ; José Magaña, *Contribución al estudio del vocabulario de la Rioja* (t. IV, 1948, pp. 266-303 ; les matériaux ont été recueillis sur place).

5. *ENQUÊTE SUR DES TERMES ISOLÉS* : La revue contient un grand nombre d'articles concernant les variantes lexicologiques de mots groupées par provinces et accompagnées souvent d'une carte où les localités sont indiquées par des chiffres. Les « cartes » publiées dans les quatre premiers volumes de la revue sont les suivantes : Oliva Almayor Gonzâlez, *Carta geográfica de* « *álara* » (lacs pour prendre des oiseaux ; t. II, 1946, pp. 148-149) ; Ernesto Veres d'Ocôn, *Carta lingüística* « *umbría* » (ombre ; t. II, 1946, pp. 286-291, avec une carte ; cf. aussi les additions données par Juan Régulo Pérez, t. III, 1947, pp. 273-275) ; Sara Dominguez Dominguez, *Carta lingüística* « *tiragomas* » (fronde ; t. II, 1946, pp. 292-293) ; María Carmen Lôpez Piñeiro, *Nombres de la vaina de las legumbres* (gousse ; t. II, 1946, pp. 641-647) ; Pilar Lôpez Piñeiro, *Encuesta sinonímica de* « *hoguera* » *y llama* (bûcher et flamme ; t. III, 1947, pp. 96-105) ; María del Pilar Vâzquez

12° Amado Alonso a commencé en 1947 la publication de la *Nueva revista de Filología Hispánica* (t. I, 1947, en continuation ; *El Colegio de México*), dont le but est le même que celui de la *Revista de Filología hispánica* (cf. n° 7).

13° Yakov Malkiel a commencé, lui aussi, avec la collaboration de plusieurs chercheurs européens, la publication de la *Romance Philology* (vol. I, 1947, University of California Press, Berkeley et Los Angeles).

14° En 1949, le savant Alonso Zamora Vicente, directeur de la section romane de l'*Instituto de Filología* de l'Université de Buenos-Aires, a commencé la publication de l'importante revue *Filología* (t. I, n° 1, mai-août, n° 2 sept.-déc., 1949, in-8°, 216 p. avec plusieurs tracés),qui contient plusieurs études intéressant la dialectologie.

Ces nombreuses revues (et notre liste est loin d'être complète) montrent bien le grand intérêt que présente l'espagnol pour les chercheurs de tous pays.

Il faut cependant ajouter que les études de dialectologie proprement dite n'occupent qu'une place secondaire ; les études littéraires et celles de pure philologie prévalent presque toujours (1).

CUESTA, *Nombres de la coyunda* (courroie ; t. III, 1947, pp. 106-110) ; Juan GONZÁLEZ Y GONZÁLEZ, *Nombres de la codorniz* (caille ; t. III, 1947, pp. 111-112) ; Ana María MONTERO PÉREZ, *Nombres del corazón de la pera* (cœur de la poire ; t. III, 1947, pp. 151-152) ; N. Alumnu DE DIALECTOLOGÍA, *Nombres de la lengua de la culebra* (langue de la couleuvre ; t. IV, 1948, pp. 115-122, avec une carte) ; María Francisca MARTÍNEZ MORILLAS, *Nombres del badajo* (battant ; t. IV, 1948, pp. 308-311) ; María VICTORIA MILIÁN, *Nombres de la tarabilla* (traquet de la trémie ; t. IV, 1948, pp. 312-315) ; Aurea A. PRIETO MARÍN, *Nombres del corazón de la manzana* (cœur de la pomme ; t. IV, 1948, pp. 479-481) ; Pilar AHEDO, *Nombres del albaricoque* (abricot ; t. IV, 1948, pp. 477-478); José BRAVO GARCÍA, *Carta del sapo* (crapaud ; t. IV, 1948, pp. 482-483); Juana de José Y PRADES, *Nombres de la cucaracha* (la blatte ; t. IV, 1948, pp. 626-628) ; Antonia Fernández BALBÁS, *Nombres de la boheña* (t. IV, 1948, pp. 629-631).

6. *QUELQUES ARTICLES DE FOLKLORE INTÉRESSANT LA DIALECTOLOGIE* : Luis DE HOYOS SÁINZ, *La etnografia y el folklore en último decenio* (t. II, 1946, pp. 33-41) ; ID., *Los métodos de investigación en el Folklore* (t. I, fasc. 3-4, 1945, avec des cartes folkloriques et plusieurs photographies) ; Nieves DE HOYOS SANCHO, *Los cuestionarios folklóricos* (t. I, fasc. 3-4, 1945, pp. 644-652) ; V. GARCÍA DE DIEGO, *Cuestionario sobre la noche de San Juan* (t. II, 1946, pp. 157-160 ; le questionnaire contient 30 demandes) ; Julio CARO BAROJA, *Cómo se estudian las fiestas populares y tradicionales* (t. II, 1946, pp. 543-572) ; Fermín BOUZA BREY et (†) Jorge LORENZO, *La casa, el trabajo y la cántiga en Pías* (*Mondariz, Pontevedra*) ( t. III, 1947, pp. 3-30, avec 30 dessins représentant des objets) ; Luis L. CORTÉS Y VÁSQUEZ, *La leyende de Lago de Sanabria* (t. IV, 1948, pp. 94-114, avec des textes en transcription phonétique) ; José PÉREZ VIDAL, *Conservas y dulces de Canarias* (t. III, 1947, pp. 236-255).

Mon collègue V. García de Diego a bien voulu mettre à ma disposition un exemplaire de cette revue ; qu'il veuille bien agréer mes vifs remerciements.

(1) Signalons, en passant, quelques contributions bibliographiques et certains travaux qui peuvent aider l'hispanisant.

# VI. QUELQUES TRAVAUX DIALECTOLOGIQUES REMARQUABLES

Nous suivrons, dans la présentation de ces travaux, le même ordre que pour la division dialectale de l'espagnol.

## 1. Les dialectes continentaux et insulaires.

Nous n'avons pas l'intention de donner une liste complète des travaux dialectologiques, mais seulement d'en indiquer quelques-uns qui nous semblent les plus caractéristiques, en ajoutant quelquefois des indications sur la méthode suivie. Il est d'ailleurs assez normal de ne pas trouver, au point de vue méthodologique, des faits tout à fait nouveaux, comme ce fut le cas dans le domaine des autres langues romanes. Les recherches sur place n'ont commencé, comme nous l'avons dit, que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Voici une liste sommaire de travaux :

1° En 1867, E. Gessner publie son étude *Das Leonesische, ein Beitrag*

C. Carrol Marden a publié (dans le *Homenaje Menéndez Pidal*, t. I, 1925, pp. 589-605) une importante *Bibliography of American Spanish*, 1911-1921, où les travaux sont groupés par pays. A. Alonso a fait paraître (dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, pp. 171-180, 329-347) une *Crónica de los estudios de filología española*, 1914-1924. A. Griera analyse lui aussi (dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. V, 1929, pp. 245-261) quelques travaux concernant la Péninsule. A partir de 1936, le *Committee of Latin American Studies* de l'*American Council of Learned Societies* publie, par les soins de Lewis Hanke et de plusieurs collaborateurs, le *Handbook of Latin American Studies* (Harvard Univ. Press) qui constitue « un précieux instrument de travail, *vade-mecum* indispensable de l'hispanisant qui s'intéresse à l'Amérique Centrale et du Sud » (Gonzalo de Reparaz Ruiz, *Bulletin hisp.*, t. XLVII, 1945, p. 112 et note 2). M. Paiva Boléo publie une précieuse bibliographie *purement dialectale* dans la *Revista Portuguesa de Filologia* (vol. I, t. II, 1947, pp. 544-547). Elle est intitulée *Bibliografia sobre os dialectos e falares espanhóis*. Les travaux sont groupés par régions et par dialectes.

Enfin, A. Tovar et M. García Blanco ont rendu un bon service aux chercheurs en publiant (dans la *Cultura Neolatina*, t. VI-VII, 1946-1947, pp. 231-254) la *Bibliografía de estudos lingüísticos publicados en España*, de 1939 à 1946, en ajoutant souvent un petit résumé de leur contenu.

On peut aussi consulter les travaux suivants : C. Boselli, *Spagna, lingue, dialetti, folklore* (Milano, Le Lingue estere, 1939, 180 p.) et O. Garza del Castillo, *Guía del estudio de la lengua española, Para uso de los alumnos de segundo año de las escuelas de 2a enseñanza* (2<sup>e</sup> éd., Mexico, 1940, 150 p.).

Mon collègue V. Garcia de Diego a bien voulu me faire savoir l'imminente parution de ses ouvrages suivants : *Lingüística general y española* ; *Lingüística catalana* ; *El Castellano complejo dialectal* ; *Ley rítmica de las oraciones condicionales* ; *Gramática histórica castellana.*

*zur Kenntnis des Altspanischen* (Berlin, 1867), où l'auteur analyse le *Livre d'Alexandre,* des manuscrits léonais et un certain nombre de documents. Cet ouvrage représente, d'une façon générale, « la première étude de quelque importance dans le domaine de la dialectologie espagnole » (E. Staaff, *Étude sur l'ancien dialecte léonais,* p. 173).

2° Le maître des études hispaniques, ALFRED-PAUL-VICTOR MOREL-FATIO (né en 1850, mort en 1924 ; cf. *Romania,* LI, 1925, p. 154) complète et rectifie le travail précédent dans son étude *Recherches sur le texte et les sources du Libro de Alexandre* (*Romania,* t. IV, 1875, pp. 7-90).

3° ÅKE W. MUNTHE publia, en 1887, des remarques sur le parler populaire d'une région de l'Asturie occidentale, dans son étude *Anteckningar om folkmålet i en trakt af vestra Asturien* (Upsala, 1887).

4° Une étude de plus larges proportions est celle d'ERIK STAAF, consacrée complètement à l'ancien parler du Léon : *Étude sur l'ancien dialecte léonais, d'après des chartes du XIII*e *siècle* (Uppsala-Leipzig, 1907, in-8°, 351 p., publication faite avec l'aide du Fonds Vilhelm Ekman). Ce travail très sérieux constitue une importante base pour l'étude des parlers léonais actuels.

5° SANTIAGO ALONSO GARROTE a exploré *El dialecto vulgar leonés hablado en Maragatería y Tierra de Astorga, Notas gramaticales y vocabulario* (Astorga, P. Lopez, 1909, in-8°, XII-273 p. ; une 2e éd. a été publiée à Madrid, en 1947, par l'*Instituto « Antonio de Nebrija »*).

6° Vicente García de Diego, l'auteur du *Manual de Dialectología española,* s'est occupé des *Caracteres fundamentales del dialecto aragonés* (Zaragoza, Typ. « La Académia », 1918, in-4°, 18 p.).

7° JEAN SAROIHANDY (mort en 1932, cf. *Bulletin hisp.,* t. XXXIV, 1932, pp. 327-328, avec la bibliographie des travaux), a examiné les *Vestiges de phonétique ibérienne en territoire roman* (extrait de la *Rev. Intern. des Études basques,* 1913, n° 4, Paris, H. Champion, in-8°, 23 p., avec une carte), et ce problème sera repris par W.-D. Elcock (voir p. 414 de mon étude).

8° ADRIANO GARCÍA-LOMAS et GARCÍA-LOMAS ont publié l'*Estudio del dialecto popular montañés, Fonética, etimologías y glosario de voces, Prólogo de D. Mateo Escagedo y Salmón* (San Sebastian, Nueva Editorial, in-8°, 1922, V-370 p.) qui apporte une bonne récolte de matériaux lexicologiques, recueillis sur place et souvent puisés dans les travaux des prédécesseurs (cf. le compte rendu par F. Krüger, dans *Rev. de Filol. esp.,* t. IX, 1922, pp. 335-336).

9° PEDRO SÁNCHEZ SEVILLA a étudié le parler du bourg de *Cespedosa,* situé au sud-est de Salamanque, dans son *El habla de Cespedosa de Tormes* (dans *Rev. de. Filol. esp.,* t. XV, 1928, pp. 131-172 et 244-282). L'auteur indique, notamment, les facteurs qui ont déterminé les innovations linguistiques (les voies de communication, le service militaire,

la forte émigration surtout en Argentine, p. 134). Il examine la phonétique du parler (pp. 135-159), la morphologie (pp. 159-172), la syntaxe (pp. 244-254) et accorde une large place à la lexicologie (pp. 254-282) ; il étudie particulièrement la terminologie des plantes et des différents objets agricoles (la charrue, le joug, etc.).

10° L'étude de W. BIERHENKE, *Das Dreschen in der Sierra de Gata*, publiée dans la revue *Volkstum und Kultur der Romanen* (t. II, 1929, pp. 20-82) a été reproduite en partie dans l'ouvrage *Ländliche Gewerbe der Sierra de Gata* (cf. la préface, et voir n° 14).

11° L'ouvrage d'OSKAR FINK, *Studien über die Mundarten der Sierra de Gata* (Hambourg, 1929, in-8°, VIII-130 p., avec une carte géographique et 2 pl. de photogr., dans *Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen*, n° 1), représente l'une des explorations les plus approfondies du territoire de la Sierra de Gata, situé au sud-ouest de Salamanque, près de la frontière du Portugal. L'exploration a duré quelques semaines ; l'auteur a utilisé, pour établir son questionnaire, celui de l'Atlas linguistique de la Catalogne (cf. p. 6). Il a étudié le parler de 23 localités (cf. p. 8), en interrogeant deux et parfois trois personnes qui n'avaient pas l'habitude de se déplacer et qui avaient mieux conservé le patois. En plus de l'âge et de l'occupation de ses informateurs, il indique s'ils sont illettrés ou non (cf. p. 8).

Les matériaux ainsi recueillis ont été complétés par ceux qu'il a tirés de publications scientifiques ou qu'il a pu découvrir dans la littérature dialectale (cf. p. 3). L'étude se borne surtout à la partie phonétique des parlers (pp. 13-117) ; la morphologie est traitée sommairement (pp. 118-125). Il faut cependant reconnaître le fait que l'auteur compare constamment ces parlers avec les dialectes espagnols et hispano-américains, avec le romanche et avec les parlers judéo-espagnols. Fink distingue, dans cette région, trois dialectes.

C'est le premier travail, après ceux de Fr. Krüger, où la méthode des Atlas linguistiques a été rigoureusement appliquée.

12° HARRI MEIER, dans *Beiträge zur sprachlichen Gliederung der Pyrenäenhalbinsel und ihrer historischen Begründung* (Hambourg, 1930, in-8°, XII-120 p., dans *Hamb. Stud. zu Volkstum u. Kultur d. Romanen*, n° 3), entreprend de déterminer, d'un point de vue strictement historique et linguistique, la frontière linguistique entre l'aragonais et le catalan (cf. la carte qui indique la frontière, p. 11).

13° ALICE BRAUE, dans *Beiträge zur Satzgestaltung der spanischen Umgangssprache* (Hambourg, 1911, in-8°, XII-123 p.), analyse les tours de phrases usités dans le langage familier, après un dépouillement de la littérature contemporaine et des travaux publiés à Buenos-Aires et au Chili, sans mentionner cependant ses témoins pour les matériaux du langage vivant.

14° Sous la direction de Fr. Krüger, un autre jeune savant allemand, Wilhelm Bierhenke, a entrepris des recherches dans la région de la Sierra de Gata (cf. n° 11), mais au point de vue plutôt ethnographique. En effet, son travail, *Ländliche Gewerbe der Sierra de Gata, Sach- und wortkundliche Untersuchungen* (Hambourg, 1932, in-8°, XII-161 p., avec 28 dessins, pp. 163-176, sept pl. de photogr. et une carte géographique à la p. 3, dans *Hamb. Stud. zu Volkstum u. Kultur d. Romanen*, n° 10), est une importante contribution sur « les objets et les mots » d'une région montagneuse et conservatrice, dont le langage a été examiné par O. Fink (cf. n° 11). Bierhenke, qui connaît parfaitement les objets ruraux, étudie l'ensemble de la terminologie de l'oliverie (pp. 6-92), de la tuilerie (pp. 93-104) et de la poterie (pp. 105-147), en enregistrant tous les termes dans une bonne transcription phonétique. Il publie, à la fin du volume, un vocabulaire qui facilite la consultation de ce travail vraiment remarquable, car l'auteur cherche toujours à déterminer, en s'appuyant sur une ample bibliographie archéologique, historique et ethnographique, les relations entre les divers pays méditerranéens, ainsi que les centres d'irradiation.

15° Un autre disciple de Fr. Krüger, Walter Ebeling, limite ses recherches à deux zones de la province de Lugo (Galice) : la région de *Fonsagrada* et celle de *Becerreá*, situées à l'est de la ville de Lugo. Il publie ses résultats sous le titre *Die landwirtschaftlichen Geräte im Osten der Provinz Lugo* (dans la revue *Volkstum u. Kultur d. Romanen*, t. V, 1932, pp. 50-151). Pendant l'été des années 1928 et 1929, Ebeling a étudié, dans la région mentionnée, un bon nombre d'objets, parmi les plus importants pour les agriculteurs : le gros chariot (pp. 52-54), le chariot en bois (pp. 54-94), le joug (pp. 94-104), la charrue (pp. 104-112), le râteau (p. 117), la faux (pp. 117-122), la fourche courbée (pp. 122-127), la houe (pp. 127-135), la fourche à trois dents (pp. 135-137) et le fléau (pp. 137-140), en en faisant une description très détaillée et en enregistrant en transcription phonétique les termes pour les différents types d'ustensiles. C'est un travail qui intéresse à la fois l'ethnographie et la dialectologie.

16° Toujours sous l'impulsion de Fr. Krüger, Werner Bergmann réalise ses *Studien zur volkstümlichen Kultur im Grenzgebiet von Hocharagón und Navarra* (Hambourg, 1934, in-8°, XII-99 p., avec plusieurs dessins dans le texte, 9 pl. de photogr. et une carte géographique à la p. 2 ; dans *Hamb. Stud. zu Volkstum u. Kultur d. Romanen*, n° 16). La région explorée se trouve située un peu à l'ouest de la localité *Jaca* (sur le côté gauche de la partie supérieure de la rivière Aragón) et comprend deux vallées séparées par un chaînon des Pyrénées qui constitue la limite entre l'Aragon et la Navarre. Après une courte, mais utile, description de la région (pp. 1-7), l'auteur examine l'habitation, les moyens

de transport, l'exploitation agricole, le bétail, le chanvre et le lin, la forêt et le bois, la vie religieuse et l'église, sans employer, pour la terminologie enregistrée, une transcription phonétique rigoureuse.

17° En 1935, ALEVIN KUHN a publié ses importants résultats sous le titre *Der hocharagonesische Dialekt* (dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. XI, 1935, pp. 1-312, avec six cartes linguistiques, une carte géographique et deux cartes historiques).

Les informations sur sa méthode de travail sont assez sommaires. Nous apprenons, par exemple, après une brève introduction (pp. 1-5), que son enquête sur place a eu lieu pendant l'année 1932 sur le territoire indiqué par sa première carte (les vallées de quelques affluents de l'Aragón et la région supérieure du *Gállego*, au nord-ouest de *Huesca*), et qu'il a exploré 23 localités, dont les noms sont indiqués, suivis de ceux des informateurs. L'auteur précise l'occupation et l'âge de ces témoins et donne de sommaires informations sur quelques personnes qui se sont déplacées (cf. pp. 6-7).

Après une ample bibliographie (pp. 8-13), Kuhn analyse les caractères phonétiques des parlers explorés (pp. 12-111), les particularités morphologiques (pp. 117-157), la dérivation (pp. 158-245), en terminant sa remarquable étude par des conclusions générales sur la position linguistique des parlers étudiés (pp. 245-280). L'ouvrage se termine par un vocabulaire dialectal (pp. 281-308).

18° WILHELM GIESE a fixé son champ de recherches dans une région occupée durant plusieurs siècles par les Maures. En effet, son étude *Nordost-Cádiz, ein kulturwissenschaftlicher Beitrag zur Erforschung Andalusien* (Halle-Saale, M. Niemeyer, 1937, in-8°, VIII-254 p., avec 28 dessins dans le texte, 28 planches et une carte ; dans les *Beihefte* de la *Zeitsch. f. rom. Philol.*, n° 89) est consacrée à une région située au nord-est de Cadix, entre les villes de *Jerez* et de *Ronda*, ou, plus précisément encore, entre les rivières de *Guadalete* et de *Guadiaro*, et limitée à l'Est par la *Sierra de Ronda*, au Nord par la *Sierra de Algodonales* et à l'Ouest par la *Sierra de Gibalbin.*

L'auteur étudie la vie des agriculteurs dans son ensemble, en tenant toujours compte de la chose et du terme par lequel elle est désignée. Il nous présente la maison avec son mobilier, les outils de l'agriculteur et ceux des artisans, le moulin, la boulangerie, la vigne, le métier à tisser, l'huilier, la poterie, les moyens de transport, etc., avec toute la terminologie transcrite d'après les informations données par les gens du cru. Une ample bibliographie et un bon lexique offrent aux chercheurs des précieuses indications sur les importants résultats obtenus.

19° Un travail de proportions plus modestes, mais non moins intéressant, est celui de PAUL VOIGT, *Die Sierra Nevada, Haus, Hausrat, Häusliches und gewerbliches Tagewerk* (Hambourg, 1937, in-8°, 76 p., avec une

carte géogr., 9 p. de dessins et 15 photos sur 5 planches ; dans *Hamb. Stud. zu Volkstum u. Kultur d. Romanen*, nº 23).

L'auteur a concentré son attention sur la région située au sud de la Sierra Nevada, entre les villes de Grenade et d'Alméria, en étudiant la terminologie de la maison, du mobilier et celle concernant les travaux ménagers et industriels, sans employer cependant une transcription phonétique très rigoureuse. C'est donc un nouveau complément apporté à la lexicologie espagnole sur une région moins explorée.

20º L'ouvrage de W.-D. Elcock est d'une toute autre nature, et il a comme point de départ l'enseignement d'un autre romaniste remarquable, John Orr, de l'Université d'Edimbourg, qui lui a suggéré, comme champ de recherches, la région pyrénéenne (cf. p. 7). La contribution d'Elcock a comme sujet un problème limité : *De quelques affinités phonétiques entre l'aragonais et le béarnais* : I, *La conservation des occlusives sourdes entre les voyelles* ; II, *La sonorisation des occlusives sourdes après nasale ou liquide* (Paris, E. Droz, 1938, gr. in-8º, 226 p., avec 29 cartes linguistiques et 12 photographies hors texte).

Trois questions se posaient pour l'auteur, avant le commencement de son enquête : 1º Jusqu'à quel point les deux versants auraient-ils connu à l'époque préromaine (dite « ibérique ») une langue commune ; cette langue serait-elle apparentée au basque ? 2º Après la romanisation de ce pays, le latin était-il le même sur les deux versants ? 3º Dans quelle mesure la continuité des rapports sociaux aurait-elle amené ces parlers à évoluer dans le même sens ? (p. 16).

L'auteur a commencé ses recherches par une enquête préliminaire, faite en 1933 dans trois localités de l'Aragon et trois localités françaises en utilisant, comme moyen d'exploration, le questionnaire de l'Atlas linguistique catalan. Cette enquête a été pour lui une sorte d'entraînement aux recherches dialectologiques et lui a démontré la nécessité d'élargir son champ de travail, en commençant avant tout par une étude phonétique plus approfondie (p. 17).

Le nouveau but d'exploration a amené l'auteur à changer sa méthode de travail : « et ce n'est nullement en enquêteur d'atlas linguistique, dit l'auteur, que nous avons fait notre deuxième voyage d'investigation, d'août à novembre 1934 » (p. 18). Le troisième voyage a été fait d'août à octobre 1935 (p. 20).

Le questionnaire de Griera ne pouvait plus lui servir ; il lui fallut en rédiger un autre, en prenant comme base les exemples de l'étude de Saroïhandy (cf. nº 7) et tout ce que lui-même avait pu glaner au cours de son enquête préliminaire, ainsi que toute racine latine susceptible de fournir des matériaux (p. 19).

Tout en partant du problème général des rapports linguistiques entre les deux versants des Pyrénées, l'auteur a été contraint de limiter

son travail à l'étude de quelques questions d'ordre phonétique (cf. le titre de l'ouvrage).

L'état des patois sur les deux versants (l'aragonais est en pleine décadence, car les jeunes ne parlent que le castillan ; le béarnais, lui aussi est fortement influencé soit par le français, soit par le prestige du langage de Pau, qui, par l'*Escole Gastou Fébus*, représente un vrai modèle de « beau langage ») a obligé l'auteur à interroger plutôt des gens d'âge mûr ou même avancé, qui dépassaient presque sans exception la quarantaine (beaucoup d'entre eux étaient des sexagénaires) (p. 19).

L'auteur a exploré avec son questionnaire (sans qu'il nous donne, sur sa composition, plus de détails) un total de quatre-vingts localités, dont quarante-huit appartiennent au versant aragonais et trente-deux au versant béarnais (cf. pp. 28-29).

Quant à ses informateurs, il ne mentionne que leur nom, rarement leur âge et jamais leur occupation (cf. pp. 28-29), quoique ces données eussent été très importantes, vu l'état « déplorable » des parlers locaux.

Elcock a dû simplifier la transcription phonétique dans la mesure du possible : « le résultat a été, dit l'auteur, de créer entre les deux systèmes phoniques des deux versants un rapprochement un peu artificiel. En réalité, ces systèmes phoniques offrent des divergences considérables » (cf. les informations données à ce sujet, pp. 23-26).

L'auteur a publié, à la fin de son travail très méritoire, un bon nombre de cartes linguistiques, où se trouvent les exemples les plus significatifs. La première carte indique la situation exacte de la région explorée ; la deuxième, l'emplacement des quatre-vingts localités explorées (indiquées par des chiffres) ; la troisième n'est qu'une reproduction de la carte publiée par Saroïhandy en 1913, et à partir de la quatrième commencent les cartes dressées par Elcock.

Retenons quelques lignes des conclusions de cette étude : « Il est inutile de formuler des hypothèses concernant le substrat, en s'appuyant sur des coïncidences d'évolution phonétique, là où cette évolution peut être spontanée » (p. 182). « La chaîne des Pyrénées ne constitue pas une limite linguistique. Nous ne pouvons que faire ressortir, ainsi que l'ont déjà fait d'autres philologues, la communauté de vie et de langue qui existe souvent entre les habitants des deux versants d'une chaîne de montagnes. En ce qui concerne la question du substrat, nous devrions nous excuser de n'aboutir qu'à une conclusion « négative », par rapport aux récents travaux de nos devanciers. Cependant, peut-être sert-on mieux la science en exposant une erreur qu'en échafaudant une hypothèse séduisante, mais fragile. Il est parfois salutaire de pratiquer l'*ars difficillima nesciendi* » (p. 183).

21° Signalons aussi le travail de CÉSAR E. DUBLER, *Ueber das Wirtschaftsleben auf der Iberischen Halbinsel vom XI. zum XIII. Jahrhundert*,

*Beitrag zu den islamisch-christlichen Beziehungen* (Genève, E. Droz-Erlenbach-Zurich, E. Rentsch, 1943, in-8°, XIV-184 p., avec 5 cartes en couleurs hors texte ; dans la collect. *Romanica Helvetica*, vol. 22).

Ce minutieux examen de la vie économique de la Péninsule du XI[e] au XIII[e] siècle et surtout des rapports entre les Chrétiens et les Maures, fait sous la direction du maître de l'École hispanisante de Zurich, Arnold Steiger, rendra sûrement de grands services aux dialectologues espagnols.

22° María Josefa Canellada a publié une étude sur *El bable de Cabranes* (Madrid, C. S. de Inves. C., Patronado Menéndez y Pelayo, Inst. A. de Nebrija, 1944, in-8°, 376 p., une carte géographique, plusieurs photographies, 26 dessins et plusieurs tracés), où elle analyse le dialecte asturien de Cabranes (le lexique occupe les pp. 69-372).

23° Enfin, l'étude de Francisco Indurain, *Contribución el estudio del dialecto navarro-aragonés antiguo* (Zaragoza, Instit. « Fernando el Católico, 1945, 115 p.), est consacrée à un examen linguistique du langage assez dialectal de Fuero de Navarra. Le manuscrit de cet ouvrage a été signalé par Menéndez Pidal (1).

## 2. Une monographie modèle.

Parmi les travaux dialectologiques réalisés par les savants espagnols, il me semble que l'ouvrage d'Alonso Zamora Vicente, *El habla de Mérida y sus cercanías* (Madrid, S. Aguirre, 1943, in-4°, 153 p., avec 28 planches contenant des cartes, des dessins et des photographies) mérite d'être considéré comme une monographie modèle, quoique certains de ses chapitres ne soient qu'une sorte d'esquisse des problèmes qu'ils traitent.

Détachons donc quelques aspects de la méthode suivie par l'auteur. Dès le début, une carte géographique à grande échelle met le lecteur au courant de la position qu'occupe le territoire exploré dans l'ensemble d'une grande région du pays. Une introduction détaillée, complétée par une autre carte, à une échelle plus réduite, permet d'apprécier exactement les phénomènes linguistiques. L'auteur insiste sur quelques facteurs qui peuvent déterminer les évolutions linguistiques (voies de communications, la position de Mérida comme centre administratif, etc.).

Après cette introduction, peut-être trop schématique (pp. 7-11), Alonso Zamora Vicente commence par exposer la méthode suivie : il a observé d'une façon très soutenue, pendant une année, le parler des gens du pays, dans des conversations spontanées ou provoquées par un inter-

(1) Nous n'avons pas pu consulter les monographies suivantes : Manuel Alvar, *El habla del Campo de Jaca* (Salamanque, Colegio Trilingüe de la Unversidad, 1948, 272 p.) et María Concepción Casado Lobato, *El habla de la Cabrera Alta, Contribución al estudio del dialecto leonés* (Madrid, 1948, XIX-190 p.), signalées par M. Paiva Boléo (*Rev. Port. de Filol.*, vol. II, t. I. et II, 1948, pp. 384 et 386-387).

rogatoire. Ses témoins ont été choisis parmi des personnes méritant une pleine confiance quant à l'exactitude des réponses. Il a toujours préféré les illettrés et ceux qui n'avaient pas fait de service militaire (cf. p. 12).

Des enquêtes faites parmi les personnes appartenant à la classe supérieure lui ont permis de vérifier le degré de pénétration du castillan ; il a comparé les données ainsi obtenues avec les réponses des jeunes gens et des vieillards.

Zamora Vicente a employé le questionnaire de l'Atlas linguistique de la Péninsule ibérique, remanié et réduit selon le but qu'il se proposait (cf. p. 12).

Il a étudié le parler de quinze localités groupées autour du centre de Mérida.

Nous trouvons dans son exposé, sur ses témoins, des informations aussi détaillées que dans les bonnes enquêtes des Atlas linguistiques (cf. pp. 12-16). Dans les quinze localités explorées, le nombre des témoins est de trente.

Le système de transcription phonétique est celui adopté par la *Revista de Filología Española*, augmenté des signes indispensables pour les phonèmes de cette région (cf. p. 17).

Suit une ample bibliographie (pp. 18-19).

Après cette introduction, l'auteur fait l'examen de quelques particularités phonétiques, en utilisant aussi un bon nombre de tracés et de palatogrammes (pp. 21-25). Vient ensuite l'étude du vocalisme (pp. 26-30), du consonantisme (pp. 30-37), des préfixes et des suffixes (pp. 37-39), de la morphologie (pp. 39-42), de la syntaxe (pp. 42-45) et du lexique (pp. 45-52), ainsi qu'un aperçu des industries les plus caractéristiques de la région (pp. 52-54).

Le Vocabulaire occupe cependant la plus grande partie du travail (pp. 55-148) ; il est souvent complété par des dessins. Son importance est indéniable, car l'auteur affirme n'avoir enregistré que des termes entendus dans des conversations ordinaires (cf. p. 55).

Malgré le déséquilibre qu'on peut facilement reconnaître entre les différents chapitres, on doit toutefois reconnaître que ce travail marque un remarquable progrès dans le domaine de la dialectologie espagnole (1).

### 3. Une enquête par correspondance dans les îles Canaries.

La réalisation d'une enquête par correspondance dans les îles Canaries est en relation avec la création (en 1945-1946), dans le cadre de l'Uni-

(1) Parmi ses plus récents travaux, signalons les suivants : *Poema de Fernán González, Edición, prólogo y notas de Alonso Zamora Vicente* (Madrid, Calpe, 1946, petit in-8°, XXXVII-234 p. ; Clásicos Castellanos) et Tirso de Molina, *Por el sótano y el torno, Edición, prólogo y notas de Alonso Zamora Vicente* (Buenos-Aires, *Instituto de Filología, Sección Románica*, 1949, in-8°, 217 p.).

versité de *La Laguna*, à la Faculté des Lettres, d'un Séminaire de Philologie romane, dont le premier but a été d'organiser une exploration linguistique et folklorique afin de connaître « les objets et les mots ».

L'organisation de l'exploration a été confiée au romaniste Juan Régulo Pérez, bien connu pour ses nombreuses contributions scientifiques (voir mon étude p. 383 note, et la *Rev. de Historia* qui paraît à La Laguna de Tenerife, nº 76, 1946).

Il a rédigé un *Cuestionario sobre palabras y cosas de la Isla de La Palma* (La Laguna de Tenerife, 1946, in-8º, 188 pp., dont les 8 dernières sont consacrées à de nombreux dessins ; dans les publ. de l'Université de *La Laguna, Facultad de Filosofía y Letras, Seminario de Filología románica*), qui contient une longue introduction, où l'auteur donne aux correspondants des informations détaillées sur la façon dont ils doivent rédiger les réponses (pp. 7-22). Le questionnaire renferme 1440 demandes et a comme but de donner une vue d'ensemble sur le langage et le folklore (pp. 25-159). A la fin du volume, J. Régulo Pérez reproduit quelques romances et d'autres compositions populaires (pp. 161-168), ainsi qu'une longue liste des toponymes de l'île de La Palma (pp. 169-176).

L'auteur a rédigé son questionnaire en prenant comme point de départ celui de M. de Paiva Boléo (cf. mon étude, p. 455), ainsi que le questionnaire réduit de l'Atlas linguistique-ethnographique italo-suisse de K. Jaberg et J. Jud (cf. p. 5).

Le questionnaire a été distribué aux curés, aux instituteurs, etc. de l'île de La Palma, le 5 juillet 1946, et la même année le professeur J. Régulo Pérez a commencé son voyage pour entrer en relation directe avec ses collaborateurs, afin de faciliter leur tâche (cf. l'article *La encuesta lingüístico-folklórica de La Palma*, dans la *Rev. de Hist.*, nº 76, 1946, p. 6 de l'extrait ; son itinéraire est indiqué sur une carte, à la p. 9).

L'auteur dégage quelques conclusions de cette *première enquête linguistique* dans l'île de La Palma (cf. pp. 10-11 de l'extrait) : il faut avoir de bonnes relations personnelles ; on doit être en contact permanent avec les correspondants ; on ne peut pas demander à une seule personne de rédiger les réponses ; les réponses sur la vie matérielle (objets, etc.) sont meilleures que celles sur la vie spirituelle, qui exigent des connaissances très approfondies ; le questionnaire ne doit pas être trop long ; on doit laisser, dans le texte imprimé, plus de place libre pour les réponses.

L'auteur de cette enquête a bien voulu me communiquer, avec un empressement dont je lui suis reconnaissant, son intention d'étendre cette exploration aux autres îles des Canaries (1).

(1) L'île de La Palma, selon J. Régulo Pérez, a une superficie de 726 kilomètres carrés, 60.000 habitants et 14 centres principaux. Au milieu de l'île se dresse un grand cratère et de hautes montagnes boisées ; les côtes seules sont habitées.

## 4. Les parlers de l'Amérique espagnole.

Il serait très difficile d'indiquer en détail les nombreux travaux dialectologiques sur les parlers de l'Amérique espagnole ; ce n'est d'ailleurs pas notre but. Nous croyons cependant utile d'attirer l'attention sur les plus remarquables, afin de mettre en lumière les très importantes contributions dialectologiques du nouveau domaine roman qui se crée lentement depuis presque cinq siècles à quelques milliers de kilomètres de l'ancienne *Romania*.

L'espagnol de l'Amérique présente toutefois une remarquable unité, et « manifeste une fidélité aux vieilles traditions hispaniques, romanes et même latines, qui, en considération de l'extension du territoire et des énormes différences dans les conditions sociales, politiques, géographiques et ethniques, paraît presque énigmatique » (Bertil Malmberg, *Studia Ling.*, t. I, 1947, p. 115).

Les savants ont souvent comparé ce processus politique et linguistique à celui qui s'est accompli dans l'Empire romain, et qui a eu comme résultat la création des langues romanes (cf. la remarquable étude de Max L. Wagner, *Spanisch-Amerikanisch und Vulgärlatein*, dans *Zeitschr. f. rom. Phil.*, t XL, 1920, pp. 286-312, 385-404, et la trad. espagnole de C. M. Grünberg, avec des notes d'A. Castro et P. Henríquez Ureña, dans les *Cuadernos del Instituto de Filología*, t. I, 1924, pp. 45-110; cf. aussi la reproduction de cet article dans les *Meisterwerke der rom. Sprachwissenschaft* de L. Spitzer, t. II, München, 1930, pp. 208-263).

Mais la comparaison, comme l'a bien remarqué Wagner, ne peut s'étendre plus loin, aux phases successives du développement linguistique. En Amérique espagnole a eu lieu, à partir du XIX[e] siècle, un morcellement politique presque sans aucune influence sur la vie culturelle, tandis que, dans le domaine des langues romanes, les invasions barbares eurent pour conséquence non seulement le démembrement de l'Empire mais aussi l'interruption de tout contact matériel et spirituel, et cela surtout entre la Roumanie et le reste de la *Romania*.

L'espagnol d'Amérique repose toujours sur les parlers de la Péninsule, malgré les infiltrations d'éléments linguistiques indigènes qui ne purent altérer sa structure morphologique. Et Wagner ajoute : « *Variazione non significa scissione. La caratteristica dello spagnolo d'America si può riassumere in questa definizione : varietà nell'unità e unità nella differenziazione* » (*Lingua e dialetti dell'America espagnola*, p. 147).

### a) Un travail d'ordre général.

Le travail de Pedro Henríquez Ureña, *El español en Méjico, los Estados Unidos y la América central* (cf. mon étude, pp. 383-385), rend

d'importants services à la dialectologie, non seulement par les études qu'il contient, mais aussi par les savantes notes de l'auteur sur les régions mentionnées dans le titre. Les index des noms de personnes, des institutions, des noms de lieu, des langues et des dialectes, ainsi que son vocabulaire (pp. 397-519) font de cet ouvrage une sorte de petite encyclopédie dialectologique sur la partie septentrionale du domaine de l'Amérique espagnole.

**b) Nouveau-Mexique.**

Amado Alonso et Angel Rosenblat ont rendu à la dialectologie un remarquable service en traduisant et en ajoutant d'excellentes annotations à l'ouvrage d'AURELIO M. ESPINOSA, *Estudios sobre el español de Nuevo Méjico* (1er volume, Buenos-Aires, 1930, in-8°, pp. 1-312 ; 2e volume, par A. Rosenblat, Buenos-Aires, 1946, in-8°, XV-394 p., dans la *Biblioteca de Dialectología hispanoamericana de l'Instituto de Filología* (n° I et II).

L'étude d'Aurelio M. Espinosa a été publiée en anglais dans la *Revue de Dialectologie romane* sous le titre *Studies in New Mexican Spanish* (t. I, 1909 ; t. III, 1911 ; t. IV, 1912 ; t. V, 1913 et t. VI, 1914). Les traducteurs ont mis au point cette œuvre en tenant compte des nouvelles découvertes dans le domaine de la dialectologie, ce qui ne fut pas un travail facile.

Le territoire exploré par Espinosa comprend une bonne partie du Nouveau-Mexique, et plus précisément le bassin supérieur du Rio Grande, entre l'Arizona, le Colorado et le Texas, en ayant comme centre la ville de Santa Fé (cf. la seconde carte du volume ; la première présente tout le territoire de l'espagnol du Nouveau Monde).

La population espagnole, venue en Amérique à la fin du XVIe siècle, est originaire de l'Andalousie, de l'Estrémadure et de la Castille ; elle fut augmentée au XVIIe siècle par un nouveau contingent de Galiciens, d'Asturiens et de Basques.

La vieille langue des Aztèques (le *náhuatl*) semble n'avoir laissé de traces que dans le vocabulaire des parlers hispaniques (cf. Malmberg, *l. c.*, t. I, p. 32 ; cf. aussi Wagner, *Lingua*, pp. 61-62).

A la fin de son étude sur la phonétique des parlers, Espinosa publie un bon nombre de textes dialectaux dans une rigoureuse transcription phonétique (pp. 281-313).

Le premier volume renferme encore une étude d'Amado Alonso, *Problemas de dialectología hispanoamericana* (pp. 317-472).

Le second volume de l'ouvrage d'Espinosa consacré à la Morphologie, a été traduit, élaboré et annoté par Angel Rosenblat (pp. 1-102). Après une brève préface d'Alonso (pp. I-VII), nous trouvons (pp. IX-XV) un complément de la bibliographie du premier volume ; étant donné

la date de la parution de ce volume (1946), cette liste d'ouvrages doit être à peu près complète.

La plus grande partie de ce volume est cependant occupée par la remarquable contribution d'Angelo Rosenblat, publiée sous le titre de *Notas de morfología dialectal* (pp. 103-316). Ces notes font l'impression d'une sorte de grammaire historique générale de l'espagnol du Nouveau Monde.

Un vocabulaire et un index analytique pour les deux volumes offrent aux chercheurs non seulement un précieux instrument de travail, mais aussi une preuve évidente de l'importante contribution personnelle des traducteurs et commentateurs de l'ouvrage d'Aurelio M. Espinosa (1).

**c) République Dominicaine.**

PEDRO HENRIQUEZ UREÑA (voir p. 419) a publié un autre ouvrage, non moins important, sur *El español en Santo Domingo* (Buenos-Aires, 1940, in-8°, 301 p., dans la *Bibl. de Dial. hispanoamer.*, n° V), où il affirme avoir rédigé cette étude durant les années 1935 et 1936 (cf. p. 7).

Après une ample bibliographie (pp. 9-28), P. Henríquez Ureña traite les questions suivantes : la position de *Santo Domingo* comme premier centre espagnol lors de la découverte du Nouveau Monde, avec son Université créée en 1538 (cf. p. 35) ; l'aspect archaïque de ses parlers à cause de leur position géographique (chap. II et III) ; les parlers et les coutumes des provinces d'Espagne reflétés dans les archaïsmes locaux et dans le folklore (IV, V et VI) ; les termes indigènes et les éléments exotiques (VII et VIII) ; les particularités phonétiques du système linguistique, ainsi que les traits andalous (IX, X et XI) ; la contribution des Indiens et des nègres (XII) ; la morphologie et la formation des mots (XIII et XIV) ; la toponymie, la sémantique et la syntaxe (XVI, XVII et XVIII), et, pour conclure, des observations historiques (XIX).

Un ample index analytique et un vocabulaire terminent ce précieux travail, dont le contenu, indiqué plus haut, prouve bien la valeur dialectologique (2).

(1) Nous regrettons de n'avoir pu consulter le travail concernant le parler de Yucatan (presqu'île de l'Amérique du Sud, entre le golfe du Mexique et la mer des Antilles) de Victor M. SUÈREZ, *El español que se habla em Yucatán* (Yucatán, Mexico, 1945).

(2) Il faut consulter aussi son travail très suggestif sur les pommes de terre et d'autres termes exotiques : *Para la historia de los indigenismos : papa y batata ; el enigma del aja ; boniato ; caribe ; palabras antillanas*, Buenos-Aires, 1938, in-8°, 147 p., dans *Bibl. de Dial. hispanoamer.*, IIIe année. Ces monographies peuvent être considérées comme des travaux de géographie linguistique historique.

### d) Colombie.

La dialectologie colombienne est représentée par l'importante activité de RUFINO JOSÉ CUERVO (voir mon étude pp. 399-400).

### e) Pérou.

Le Pérou, selon l'opinion de Malmberg (*l. c.*, t. II, p. 1), « est le pays qui a conservé le mieux le castillan proprement dit. On semble d'accord pour admettre que c'est la langue en Amérique qui sonne le plus espagnol » (d'après Rudolf Lenz). Il était d'ailleurs le siège principal de l'empire colonial espagnol, avec la résidence du vice-roi et un puissant centre intellectuel, l'Université de Lima (fondée en 1576), où le castillan fut une norme pour les émigrés et les indigènes. A l'époque de la conquête, la langue des Incas (le *quichua*) avait plus d'extension que celle des Chimus ou Mochicas (l'*aymara*). Cette dernière langue, employée encore dans de vastes régions du Pérou et de la Bolivie, a dû céder la place au *quichua*, la langue des Incas (cf. Malmberg, t. II, pp. 41-42).

Le langage du Pérou a été étudié par PEDRO M. BENVENUTTO MURRIETA dans son étude *El lenguaje peruano* (t. I, Lima, 1936, XII-230 p. ; cf. le compte rendu d'Amado Alonso, dans *Rev. de Filol. Hisp.*, t. III, 1941, pp. 160-166).

Sur la langue de la *Bolivie*, Malmberg (*l. c.*, t. II, p. 41, note 21) s'exprime en ces termes : « La Bolivie se rattache linguistiquement au Pérou par sa situation géographique et par le contact intime avec Lima, gardé fidèlement pendant la période coloniale... L'ancien nom de la Bolivie, *Alto Perú*, rappelle aussi ce contact intime entre les deux régions ».

### f) Paraguay.

D'après l'opinion de Malmberg (*l. c.*, t. II, p. 14) « le Paraguay occupe, parmi les pays hispano-américains, une place à part. A cause de conditions historiques et sociales spéciales — dues à l'isolement et aussi, et peut-être surtout, aux missions des jésuites — le facteur indigène a joué un rôle qui dépasse de beaucoup l'importance des Indiens même dans des pays comme le Pérou ou le Chili où leur nombre a été relativement plus grand qu'au Paraguay... Les tribus les plus importantes au Paraguay, à l'époque de la découverte, étaient les Guaranis, dont la langue avait été répandue sur des territoires qui dépassaient de beaucoup son extension primitive. Cette langue fut adoptée par toute la population métisse et même créole au Paraguay et est encore aujourd'hui une espèce de langue internationale, utilisée par les Indiens non guaranis dans leurs rapports avec les Blancs et avec d'autres tribus » (cf., pour plus de détails, pp. 15 et suiv.).

Il est intéressant de souligner le prestige linguistique dont jouit le

guarani par rapport à l'espagnol, la langue officielle du pays. Voici les remarques de B. Malmberg : « Le guarani est souvent utilisé aussi dans la propagande politique et religieuse, surtout à la campagne où il peut arriver qu'on ait de la peine à se faire comprendre en espagnol... Si presque partout ailleurs dans le Nouveau Monde, c'est une insulte de soupçonner l'origine indienne d'une personne, tout Paraguayen parle avec fierté de ses ancêtres indiens. Nous avons ici, dit Malmberg, justement les conditions sociales et culturelles nécessaires, selon moi, pour l'adoption et la conservation des phénomènes de substrat dans la norme linguistique d'une société » (t. II, 1948, pp. 58 et 59).

Sur les hispanismes pénétrés dans le guarani, nous disposons d'une étude très approfondie, rédigée par MARCOS A. MORÍNIGO, *Hispanismos en el guaraní, Estudio sobre la penetración de la cultura española en la guaraní, según se refleja en la cultura, Bajo la dirección de Amado Alonso* (Buenos-Aires, 1931, in-8°, 432 p., avec une préface d'Amado Alonso, pp. 9-15 ; dans la *Collección de estudios indigenistas*, n° 1, de l'Institut de Philologie de Buenos-Aires). Originaire d'Asuncion (la capitale du Paraguay), Morínigo parle le guaraní aussi bien que l'espagnol (cf. p. 9) ; il est donc très bien placé pour illustrer l'apport de l'espagnol dans la langue des anciens maîtres du pays.

Les deux cartes géographiques, hors texte, indiquent bien les vastes territoires occupés jadis par les Guaranis (ou Tupi-Guaranis, cf. mon étude p. 462), ainsi que ceux plus restreints d'aujourd'hui (cf. la seconde carte).

L'étude de Morínigo donne l'impression d'une vaste enquête linguistique qui comprend : la terminologie concernant l'individu, la vie matérielle, l'agriculture, le bétail, les moyens de transport, le commerce, les métiers et leurs outils, la vie psychique, l'organisation sociale, les éléments lexicaux indépendants et l'histoire naturelle. Et le tout, dans une bonne transcription phonétique.

L'auteur donne aussi une brève description du système phonique du guarani (pp. 31-39) et de sa morphologie (pp. 40-46), ainsi qu'une bonne bibliographie (pp. 413-419 ; cf. aussi Malmberg, t. II, p. 54).

### g) Chili.

Le territoire du Chili ainsi qu'une bonne partie de la pampa argentine étaient occupés à l'époque de la conquête par les Araucans qui défendirent âprement leur indépendance (cf. Malmberg, t. II, pp. 45-52). Leur langue, l'*araucan*, est complètement différente de l'espagnol, et elle a joué un grand rôle dès l'époque de la conquête : le conseil de Lima l'avait déjà adoptée comme langue officielle de la colonisation (en 1583).

Les études sur le chilien sont dues surtout aux trois grandes personnalités suivantes :

1º Andrés Bello (né en 1780, mort en 1865), célèbre poète vénézuélien de Caracas, établi au Chili, où il fut le grand défenseur de la tradition classique espagnole. Sa grammaire a été savamment annotée par Rufino José Cuervo (voir mon étude, p. 400).

2º Le savant allemand Frederico Hanssen (né à Moscou en 1857, mort à Santiago de Chile en 1919), professeur de latin et de philologie classique dans ce pays dès 1889 ; son activité dans le domaine de la linguistique chilienne fut remarquable (cf. la préface de Luis Alfonso à la *Gramática histórica de la lengua castellana de Hanssen*, Buenos-Aires, «El Ateneo», 1945, in-8º, XXIX-367 p., pp. VII-XII, avec la bibliographie).

3º Rudolfo Lenz (né en 1863), romaniste allemand, qui, tout jeune, s'est établi au Chili et a fait connaître, par ses nombreuses études, les parlers des autochtones, ainsi que l'espagnol du Chili. Il est connu surtout par sa théorie sur l'influence de l'araucan sur le système phonique des parlers espagnols locaux (cf. Max L. Wagner, *La lingua*, pp. 68-72).

Lenz a publié, en 1892 déjà, des textes dialectaux en transcription phonétique. Une bonne partie de ses travaux moins accessibles ont été traduits et publiés, avec des notes très précieuses, par Amado Alonso et Raimundo Lida dans le sixième volume de la Bibliothèque de Dialectologie hispano-américaine de l'Institut de Philologie de Buenos-Aires, sous le titre *El español en Chile, trabajos de Rodolfo Lenz, Andrés Bello y Rodolfo Oroz* (*traducción, notas y apéndices de...*, Buenos-Aires, Imprenta de la Universidad, 1940, in-8º, 374 p.).

Dans les textes phonétiques (publiés pour la première fois dans les *Phonetische Studien* de W. Viëtor, t. V-VI, 1892-1893), les éditeurs ont corrigé des erreurs dues en partie à l'imprimerie et en partie à une mauvaise audition de la part de Lenz (cf. pp. 197-208).

Ce volume représente une autre contribution fort utile apportée à la dialectologie par A. Alonso et R. Lida (1).

### h) Argentine.

L'Argentine fait partie d'un territoire qu'on désigne souvent par un terme plus général : la région du *Río de la Plata*, le grand fleuve constitué par l'union de l'Uruguay et du Paraná. On réunit donc sous cette dénomination l'Argentine proprement dite et les autres pays qui se trouvent dans le voisinage du Río de la Plata. La région est dominée par l'immense capitale de la République Argentine, Buenos-Aires.

(1) Le domaine chilien dispose d'une bonne bibliographie critique, faite par Guillermo Rojas Carrasco, *Filología chilena, Guía bibliográfica y crítica (Primer premio de la Academia Chilena de la Lengua*, Santiago del Chile, « Universo », 1940, 302 p. ; dans les Éditions de l'Université du Chili). Cf. le compte rendu d'Angel Rosenblat, dans *Rev. de Filol. hisp.*, t. IV, 1942, pp. 392-393.

Le pays appartenait jadis aux Incas, dont la langue (le *quichua*) se parle encore « aujourd'hui au Pérou, en Bolivie et dans de vastes territoires de l'intérieur et du Nord de l'Argentine (Tucumán, Catamarca, Santiago del Estero, le Nord de Cordoba, etc.). Il y a environ dix millions de personnes qui le parlent actuellement comme langue maternelle » (Malmberg, t. II, 1948, p. 44, note 30). « Le facteur indigène, affirme Malmberg (*l. c.*, p. 65), est une quantité négligeable dans cette partie de l'Amérique. Les Indiens de la Pampa avec lesquels les Blancs sont entrés en contact d'une façon ou d'une autre, n'ont pris aucune part à la création des grandes villes établies à l'embouchure de la Plata. Le problème de substrat ne se pose pas ».

Pour ce pays, nous nous bornons à signaler un remarquable travail de dialectologie, l'ouvrage d'ELEUTERIO F. TISCORNIA (né en 1879, mort en 1945, cf. *Rev. de Filol. hisp.*, t. VII, 1945, pp. 311-312), *La lengua de « Martín Fierro »* (Buenos-Aires, 1930, in-8°, XV-317 p.).

« Martín Fierro » est l'œuvre de l'écrivain argentin José Hernández qui présente la vie précaire des *gauchos*, les gardiens des grands troupeaux dans les pampas de l'Argentine, et leur lutte contre les Indiens. Leur parler, le gaucho-argentin, rappelle de très près le castillan de Madrid, mais possède toutefois un bon nombre de termes empruntés aux indigènes. « Martín Fierro » est donc une œuvre en langue populaire (la « *literatura gauchesca* »), c'est l'épopée nationale argentine.

E. F. Tiscornia est considéré comme le véritable explorateur du *quichua*. Il a en effet réédité, en 1925, le « *Martín Fierro* », *comentado y anotado, t. I, Texto, notas y vocabulario* (Buenos-Aires, 1925, XX-501 p.).

Son travail, *La lengua de « Martín Fierro »*, est une étude très approfondie du parler des gauchos qui n'avait été examiné que d'une façon sommaire. L'auteur analyse la phonétique, la morphologie, la syntaxe et la stylistique, en soulignant toutes les particularités qui rappellent les dialectes de l'Espagne (le *seseo*, etc.), ainsi que celles dues aux parlers indigènes.

La carte de *voseo* (formule de politesse employée dans les classes populaires), rédigée avec la collaboration de P. Henríquez Ureña (avec les références aux pp. 289-290), peut illustrer l'étendue du domaine de l'Amérique espagnole (voir planche n° XXXIII, p. 384 de mon étude) (1).

(1) Sur le problème de la langue en Argentine, cf. encore les deux travaux suivants : Dr. Rudolf GROSMANN, *Das ausländische Sprachgut im Spanischen des Río de la Plata, Ein Beitrag zum Problem der argentinischen Nationalsprache* (Hambourg, 1926, VI-224 p., dans *Mitteil. u. Abhandlungen aus dem Gebiet der rom. Philologie, Seminar f. rom. Sprachen u. Kulturen, Hamburg, Band* VIII) et Amado ALONSO, *El problema de la lengua en América* (Madrid, 1935, 295 p.), avec ses quatre essais : *El problema argentino de la lengua* ; *Ruptura y reanudación de la tradición idiomática en América ; Preferencias mentales en el habla del gaucho* et *Hispanoamérica, unidad cultural.*

UNE IMPORTANTE ÉTUDE SUR LES PARLERS DE LA PROVINCE DE SAN LUIS. — Mme Berta Elena Vidal de Battini, membre de l'enseignement, a consacré son activité à l'étude des parlers de la province de San Luis, l'une des régions les plus centrales de la République argentine. Les matériaux ont été enregistrés en utilisant le *Cuestionario lingüístico hispano-americano* de Tomás Navarro Tomás, publié par l'Institut de Philosophie de la Faculté de Philosophie et Lettres de Buenos-Aires (les éditions de 1943 et 1945 ; cf. p. IX, note, de son étude).

Son étude a le titre suivant : *El habla rural de San Luis, Parte I : Fonética, Morfología, Sintaxis* (Buenos-Aires, Biblioteca de Dialectología Hispanoamericana, VII, Instituto de Filología : Seccion Románica, 1949, in-8°, XX-448 p., avec deux cartes hors-texte, la première d'ordre géographique et la seconde, en couleurs, illustrant l'intonation). Le prologue (pp. VII-X) est signé par Amado Alonso qui a dirigé les recherches de l'auteur. Enrique François, directeur actuel de l'Institut de Philologie et de la Section classique (la Section romane est à présent dirigée par Alonso Zamora Vicente), avertit le lecteur de la lenteur de la publication de cette étude, rédigée déjà en 1946, sous la direction d'Amado Alonso et d'Ángel Rosenblat (cf. p. V).

Après une ample bibliographie (pp. XI-XX), l'auteur traite des questions suivantes : la région explorée et son histoire (pp. 1-11) ; la langue (pp. 12-20) ; la phonétique (pp. 21-89) ; la morphologie (pp. 90-375) et la syntaxe des parlers (pp. 376-497). Suivent un index des mots (pp. 409-441) et un index de matières (pp. 441-445).

Cet aperçu donne, je l'espère du moins, une idée des efforts fournis par un bon nombre de savants pour faire ressortir l'importance des dialectes et des parlers de l'Amérique espagnole, ainsi que des nombreux problèmes que leur étude pose à la dialectologie et à la linguistique générale.

On peut donc affirmer avec une certaine fierté que ces travaux constituent un titre de gloire pour la dialectologie hispanique du Nouveau Monde.

## 5. Le judéo-espagnol.

Sur le judéo-espagnol, nous nous bornons à signaler les travaux suivants :

1° MAX LÉOPOLD WAGNER, *Caracteres generales del judeo-español de Oriente* (Madrid, 1930, 120 p. ; extrait de la *Rev. de Filol. esp.*, t. XII), où l'auteur analyse minutieusement ce rejeton de l'ancien castillan parlé à l'époque d'Isabelle la Catholique, en reproduisant des textes en judéo-espagnol des Balkans (cf. aussi la *Rev. de Dial. rom.*, t. I, 1909, pp. 470-506).

2° MAX A. LURIA, *A Study of the Monastir Dialect of Judeo-Spanish Based on Oral Material Collected in Monastir, Yugo-Slavia* (New-York, 1930, 261 p.). Il s'agit d'une étude faite parmi les Juifs originaires de Monastir (Bitolj) habitant la ville de New York et complétée par une enquête sur place. L'auteur reproduit 28 textes. Le travail se termine par un glossaire et une liste de mots groupés d'après leur origine.

3° Une enquête de plus larges proportions est celle faite par une femme (qui n'est pas d'origine juive), C. M. CREWS, qui a publié ses résultats dans son étude intitulée *Recherches sur le judéo-espagnol dans les Pays balkaniques* (Paris, E. Droz, 1935, in-8°, 321 p.). Les enquêtes ont eu lieu à Bucarest, Salonique, Bitolj (Monastir) et Skoplje (Usküb), où elle a pu transcrire phonétiquement un bon nombre de textes, en notant l'âge et la condition des témoins.

4° PAUL BÉNICHOU, *Romances judeo-españoles de Marruecos* (dans la *Rev. de Filol. hisp.*, t. VI, 1944, pp. 36-76, 105-138, 255-279, 313-381). Une bonne partie de ces romances lui ont été fournies d'Oran (Algérie) par sa tante, qui a eu la bienveillance de transcrire des spécimens reçus de ses connaissances (cf. pp. 38-39). L'auteur soumet à une analyse approfondie les textes ainsi obtenus en les complétant et en leur ajoutant un examen linguistique dans l'article *Observaciones sobre el judeo-español de Marruecos* (la même revue, t. VII, 1945, pp. 209-258). C'est une contribution très utile, car le judéo-espagnol du Maroc était peu connu jusqu'à présent.

### 6. Les idiomes des Philippines.

Sur les idiomes des Philippines, nous signalons l'enquête du missionnaire belge MORICE VANOVERBERGH, C. I. C. M., entreprise en 1936, dont les résultats sont publiés dans son travail *Some undescribed Languages of Luzon* (Nimègue, 1937, 200 p. avec une carte, Public. de la Comm. d'enquête ling. t. III) (cf. aussi Willem Pée, dans les *Actes du VI<sup>e</sup> Congrès intern. des Linguistes*, Paris, 19 au 24 juillet 1948, p. 77).

## VII. L'ATLAS LINGUISTIQUE ESPAGNOL EN VOIE DE PUBLICATION

Nous regrettons de ne pas être en mesure de donner des informations plus détaillées sur la méthode de l'Atlas linguistique espagnol, malgré toute notre bonne volonté.

Les quelques indications sommaires qui suivent sont puisées dans des revues ; nous les présentons dans l'ordre chronologique.

En 1923, la *Revista de Filología española* annonce (t. X, 1923, p. 112, notes) que le Centre d'Études historiques de Madrid, après une longue préparation, vient de décider l'établissement d'un Atlas linguistique de l'Espagne, dont l'exécution est confiée à Tomás Navarro.

En 1933, T. Navarro Tomás, A. M. Espinosa (fils) et L. Rodíguez-Castellano publient (dans la *Rev. de Fil. esp.*, t. XX, 1933, pp. 225-277) leur étude *La frontera del andaluz,* avec dix cartes linguistiques et treize palatogrammes, en affirmant (cf. pp. 226-227) que les matériaux ont été recueillis lors de l'enquête sur place pour l'Atlas linguistique.

Au quatrième Congrès international de Linguistique romane, tenu à Bordeaux le 28 mai 1934, A. M. Espinosa a présenté une note sur l'Atlas linguistique de l'Espagne (*Bulletin hisp.*, t. XXXVI, 1934, p. 393).

En 1936, A. M. Espinosa (fils) et L. Rodríguez-Castellano publient l'étude *La aspiración de la « h » en el Sur y Oeste de España* (dans la *Rev. de Filol. esp.*, t. XXIII, 1936, pp. 225-254 et 337-378, avec quatre cartes linguistiques) et affirment avoir obtenu les matériaux durant l'enquête pour l'Atlas que prépare le Centre d'Études historiques (p. 225).

Manuel Sanchis Guarner, dans l'article l'*Extensión y vitalidad del dialecto valenciano « apitxat »* (pp. 45-62, avec deux cartes linguistiques), mentionne que les matériaux présentés ont été enregistrés lors des enquêtes pour l'Atlas linguistique de la Péninsule ibérique (cf. pp. 45-46).

En 1942, Tomás Navarro a publié son article *The Linguistic Atlas of Spain and the Spanish of the Americas* (dans l'*American Council of Learned Societies, Bulletin,* Washington, 1942, n° 34, pp. 68-74) que nous n'avons pu atteindre.

Tomás Navarro Tomás a imprimé en 1943 le *Cuestionario lingüístico hispanoamericano, I, Fonética, morfología, sintaxis* (Buenos-Aires, Instituto de Filología, 1943, dont les questions sont groupées suivant l'ordre grammatical.

En 1943, Dámaso Alonso (dans la *Rev. de Filol. esp.*, t. XXVII, 1943, p. 95) affirme que l'Atlas préconisé par le Centre historique de Madrid envisage une enquête s'étendant sur tout le territoire de la Péninsule, y compris le Portugal (cf. mon étude, p. 457) et que l'exploration était presque terminée en 1936. Il exprimait, à cette date (1943), le désir qu'il fût publié.

En 1945, Vicente García de Diego analysant les tâches de la dialectologie espagnole affirme que : « *Hay una parte considerable de ideas que no interesa localizar ni estudiar en sus diferentes palabras y variantes de forma, porque ya están recogidas en el Atlas Lingüístico, que un día u otro ha de ser publicado* » (dans son article *Dialectología,* dans la *Rev. de Dial. y trad. popul.*, t. I, fasc. 3-4, 1945, p. 422).

En 1946, Lorenzo Rodríguez-Castellano a publié l'étude *La aspiración de la « h » en el Oriente de Asturias* (Oviedo, 1946, 40 p., dans les publications de l'*Instituto de Estudios Asturianos*) qui représente toujours

le résultat de ses enquêtes pour l'Atlas. Il semble que L. Rodríguez-Castellano a dû faire l'enquête linguistique pour les Asturies (cf. Samuel Gili Gaya, dans la *Nueva Rev. de Fil. hisp.*, t. I, 1947, p. 90-91, où il fait un compte rendu du travail). Cet ouvrage concerne la frontière linguistique entre les Cantabres et les Asturiens, qui aurait été sur la rivière *Sella*.

Enfin, Willem Pée, dans les *Actes du VI*[e] *Congrès intern. des Linguistes* (Paris, 19 au 24 juillet 1948, *Rapports*, p. 58) s'exprime en ces termes : « Ayant reçu une réponse négative à ma requête, je ne puis signaler que ce que j'ai appris officieusement, c'est-à-dire que Navarro Tomás, le principal organisateur de l'Atlas espagnol, exilé lors de la guerre civile, aurait emporté avec lui les matériaux recueillis ».

Malgré ce « silence » peu commun sur un ouvrage qui intéresse toute la *Romania*, les informations précédentes me permettent de conclure que l'enquête pour l'Atlas a dû être faite par quatre enquêteurs : 1° Tomás Navarro ; 2° A. M. Espinosa (fils) ; 3° Lorenzo Rodríguez-Castellano ; 4° M. Sanchis Guarner, et qu'on envisage un Atlas pour l'Amérique espagnole.

Le questionnaire de l'Atlas a été utilisé par M. de Paiva Boléo (cf. mon étude, p. 455) (1).

(1) En 1949, cependant, mon collègue Tomás Navarro a bien voulu me donner des informations très utiles concernant la méthode appliquée pour la réalisation de l'Atlas. Il s'exprime, dans sa lettre, en ces termes :

« ... *Los trabajos preparatorios del Atlas, formacion de cuestionarios, entrenamiento de colaboradores y selección de lugares ocuparon desde* 1925 *a* 1930. *La empressa era realizada con el apoyo económico del Centro de Estudios Históricos y el consejo e inspiracion del profesor Menéndez Pidal. A mí se me encomendó la direccion inmediata.*

*Tratamos de recoger y aprovechar las experiencias del Atlas* de la France *y del de* Italien und Südschweiz. *Este ultimo sirvió como principal modelo para agrupacion de materias en el cuestionario de lexicografía. Nuestra sección fonética era a mí juicio más metódica y completa que la de los atlas anteriores.*

*El cuestionario formaba dos cuadernos, uno para fonética, morfología y sintaxis, y otro para vocabulario. El primero constaba de* 30 *paginas con* 411 *preguntas. El segundo reunía* 50 *páginas con* 423 *preguntas. Algunas preguntas van subdivididas. El contenido total del cuestionario representa unas* 2000 *contestaciones.*

*Los colaboradores eran seis : dos de lengua castellana, dos de lengua catalana y valenciana y otros dos de lengua gallega y portuguesa. Nuestro propósito era que el Atlas abarcara juntamente toda la Península.*

*Entre* 1930 *y* 1936 *se estudiaron unos* 350 *puntos o localidades. Después se han añadido los que faltaban para completar algunas provincias. Hay estudiadas en conjunto unas* 400 *localidades sin contar con Portugal que no llegó a ser estudiado. Las localidades son en su mayor parte de caracter rural. Los sujetos o individuos examinados fueron campesinos entre* 40 *y* 60 *años de edad* ».

Que mon collègue Tomás Navarro veuille bien agréer mes vifs remerciements.

Cf. aussi les précieuses indications sur les enquêtes lexicologiques données par Vicente García de Diego dans son ouvrage *Manual de dialectología española*, pp. 43-48.

## VIII. L'ATLAS LINGUISTIQUE DE PORTO-RICO

Nous enregistrons avec une grande satisfaction la réalisation de l'Atlas linguistique de Porto-Rico, l'une des îles des Antilles, par le savant Tomás Navarro, professeur de philologie espagnole à la *Columbia University*, et directeur et réalisateur de l'Atlas linguistique espagnol (voir p. 429).

Cet Atlas se trouve à la fin de son remarquable ouvrage *El español en Puerto Rico, Contribución a la Geografía lingüística hispanoamericana* (Editorial de la Universidad de Puerto Rico, Río Piedras P. R., 1948, in-8°, 346 p.). L'Atlas occupe les pages 249 à 327 (1).

L'Atlas linguistique de Porto Rico est donc précédé d'une étude où l'auteur expose, avant tout, son plan de travail, les localités explorées et les sujets interrogés, la division administrative (petits et grands centres), la configuration du sol ; l'histoire, les colonisateurs et les immigrants ; Juan Ponce de Leon, le grand conquérant de Porto-Rico ; des rapports, des mémoires et des témoignages du XIX^e^ siècle sur le parler du peuple, enfin une brève bibliographie.

Après cette partie préliminaire, très utile pour familiariser le lecteur avec le pays et pleine d'enseignements sociaux et linguistiques, l'auteur fait une pénétrante analyse phonétique et des observations grammaticales, puis il examine le lexique (les termes concernant les plantes et les fruits, les animaux, les outils), les zones linguistiques, les influences (les termes indigènes, les termes adoptés, les termes créés, la toponymie, les archaïsmes, l'influence de l'anglais, etc.), en faisant, à la fin de ce chapitre, un résumé très important.

Suit une série de textes en orthographe usuelle et en transcription phonétique, avec une bonne explication du système employé. La localité d'origine des cinq textes est mentionnée.

A la fin du volume, nous trouvons un vocabulaire (pp. 331-342).

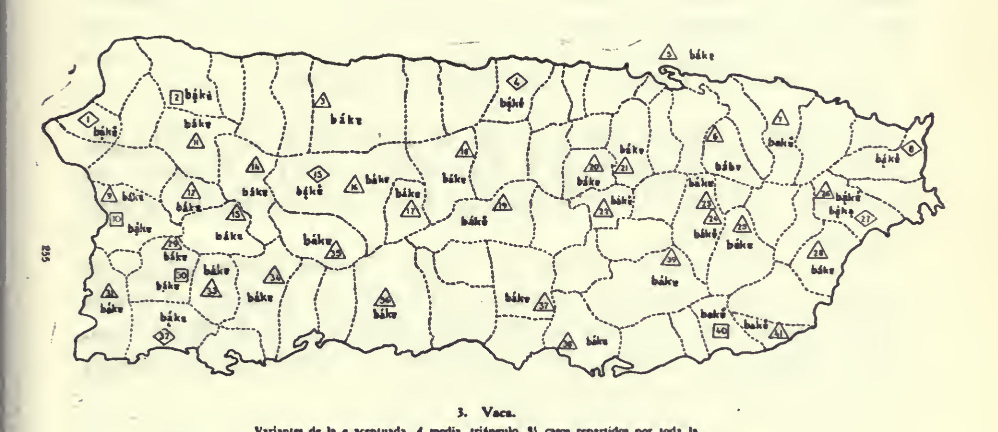
### La méthode suivie par l'auteur pour son atlas.

L'enquête a eu lieu de 1927 à 1928, mais diverses raisons ont empêché l'auteur d'en publier les résultats (p. 7).

Questionnaire. — L'auteur a rédigé un questionnaire de 445 demandes concernant des phénomènes phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicologiques (p. 10).

(1) J'ai pu consulter cet ouvrage grâce à la bienveillance de mon collègue Willem A. Grootaers, C. I. M. C., de l'Université catholique de Pékin ; qu'il veuille bien agréer mes remerciements sincères.

PLANCHE XXXIV.




3. Vaca.

Variantes de la *a* acentuada. *A* media, triángulo, 31 casos repartidos por toda la isla. Palatal, rombo, 6 casos, cinco de ellos en lugares del litoral. Velar, cuadrado, 3 casos en el etremo oeste. Pág. 42.

La carte *vaca* « vache » de l'Atlas linguistique de Porto-Rico (cf. p. 433 de mon étude).

L'auteur rappelle les objections d'A. Thomas (dans *Nouveaux essais de philologie française*, Paris, 1904, défavorables à l'emploi du questionnaire dans une enquête linguistique) et ajoute, fort de sa propre expérience, que : « *no se ha demostrado que se pueda hacer el atlas del lenguaje de un país de ningún modo más perfecto. Aparte de esto no se puede negar que los efectos del cuestionario sobre la persona examinada son en la mayoría de los casos modificaciones de la palabra tan legítimas como las que se producen en cualquier otra ocasión. Todo consiste en que el investigador sepa considerar la influencia de tales reacciones, no siempre iguales en todos los sujetos y lugares* » (p. 10, note 1).

Enquêteur. — L'auteur a fait l'enquête lui-même.

Localités. — Il a étudié le parler de 43 localités (cf. la liste, pp. 11-16), dont 41 appartiennent à Porto-Rico et deux à Vieques, une petite île située tout près de Porto-Rico. L'auteur n'indique que le nom des points explorés.

En ce qui concerne la densité des points, l'auteur ajoute qu'elle est presque identique à celle de l'Atlas de la Corse, qui contient 44 points explorés pour une superficie sensiblement égale à celle de Porto-Rico. La Sardaigne, dans l'AIS, quoique son territoire soit trois fois plus grand, n'a que 25 points explorés (p. 16, note 1).

Informateurs. — L'auteur donne cependant sur ses informateurs des renseignements très détaillés : leur nom et leur prénom ; leur âge ; leur occupation ; l'étendue de leur propriété ; leurs déplacements ; le degré de leurs connaissances sur la vie rurale ; la façon dont ils ont réagi aux demandes ; leur réaction envers l'album employé comme moyen d'interrogation ; le degré de leur instruction, etc. (presque tous étaient des illettrés, p. 16).

L'âge. — Les personnes interrogées étaient, à peu d'exceptions près, des agriculteurs, dont l'âge variait entre 40 et 60 ans (cf. p. 10).

Nombre des informateurs. — Il a interrogé d'ordinaire, dans chaque localité, une ou deux personnes (cf. la liste des témoins, pp. 11-16).

Sexe. — Le questionnaire ayant été rédigé en vue de connaître surtout la terminologie agricole, les femmes ne pouvaient pas donner de bonnes réponses. Pour cette raison, il n'y a que deux femmes parmi les informateurs (cf. p. 16).

Lieu de l'interrogatoire. — L'enquête s'est déroulée presque toujours dans la campagne ; l'auteur n'a préféré les centres que dans des cas exceptionnels (cf. p. 16).

Transcription phonétique. — Le système de transcription phonétique est celui adopté par le *Centro de Estudios Históricos* de Madrid et par *L'Instituto de Filología* de Buenos-Aires, complété par quelques signes spéciaux (cf. p. 235).

L'auteur a fait cependant, sur place, avec ses témoins, des explorations à l'aide du quimographe et même avec le palais artificiel (cf. p. 39 et suivantes, où l'on trouve des remarques très importantes).

Publication des matériaux. — L'auteur n'a publié dans son Atlas que les matériaux qu'il a estimés indispensables. Une partie des résultats a été publiée dans l'étude qui précède l'Atlas (cf. p. 251).

Le système adopté pour la rédaction des cartes est presque identique à celui qu'appliquent les autres Atlas linguistiques. Afin de mieux faire reconnaître les formes identiques, l'auteur a entouré le chiffre (qui remplace le nom de la localité) de différentes formes géométriques (voir planche nº XXXIV, p. 431 de mon étude).

Il reproduit cependant, au bas de chaque carte, les variantes des réponses obtenues (cf. p. 251).

L'Atlas contient en tout 75 cartes, dont les dix premières ont les titres suivants : *Municipios de Puerto Rico* (carte nº 1) ; *Lugares estudiados* (nº 2) ; *Vaca* (nº 3) ; *Paja* (nº 4) ; *Dedo* (nº 5) ; *Leche* (nº 6) ; *Boca* (nº 7) ; *Seto* (nº 8) ; *Cincho* (nº 9) et *Yugo* (nº 10).

La réalisation scientifique du savant Tomás Navarro mérite pleinement la reconnaissance de tous les romanistes. Le Nouveau Monde suit de près les progrès de la dialectologie européenne.

## IX. LES ARCHIVES DE LA PAROLE ET DES TRAVAUX DE PHONÉTIQUE

Les Archives. — A la fin de l'année 1930, le Centre d'Études historiques a créé des Archives de la Parole chargées de recueillir et de conserver sur des disques des documents oraux concernant la culture contemporaine de l'Espagne. Ramón Menéndez Pidal a le mérite d'avoir procuré, à cette fin, un phonographe Edison pour inscrire sur des cylindres en cire plusieurs chansons des régions de Santander, de Cáceres, de Badajoz et de Madrid. Grâce à une subvention accordée en 1930 par le Ministère de l'Instruction publique, Rafael Benedito a pu recueillir quelques chansons de l'Andalousie.

La direction des Archives se propose d'enregistrer des spécimens de la langue espagnole littéraire (et correcte) employée d'ordinaire lors des manifestations artistiques ; des idiomes et des dialectes de la Péninsule, ainsi que des parlers appartenant à d'autres pays espagnols ; la façon

de parler des personnalités illustres ; des chansons et des mélodies populaires et traditionnelles.

Afin d'obtenir des enregistrements plus exacts et plus clairs, le Centre a pu conclure un accord avec la « Columbia Graphophone Company » de Saint-Sébastien pour la réalisation technique des travaux. La maison « Columbia » a installé en 1931 au Centre d'Études historiques un laboratoire où furent enregistrés sur disques des spécimens de la prononciation de plusieurs personnalités espagnoles (cf. *Rev. de Filol. esp.*, t. XVIII, 1931, pp. 443-445 ; t. XIX, 1932, p. 228).

Travaux. — Tomás Navarro (Tomás) a le mérite d'avoir publié, en 1918, un *Manual de pronunciación española* (Madrid, 1918), qui a comme point de départ les travaux de M. Grammont. T. Navarro (Tomás) a fait ses premières études de phonétique au Laboratoire de phonétique expérimentale de l'Université de Montpellier (en 1913), puis en Allemagne (à Leipzig et Hambourg) (cf. G. Millardet, *Bulletin hisp.*, t. XXIII, 1921, pp. 69-76).

Il a étudié la prononciation correcte sur lui-même et sur des personnes choisies, en travaillant avec le palais artificiel et l'inscripteur de la parole.

Il a publié, en 1934, l'étude *Analisis fonético del Valenciano literario* (dans la *Rev. de Filol. esp.*, t. XXI, 1934, pp. 113-141, avec six palatogrammes), en collaboration avec Manuel Sanchis Guarner, qui lui a servi d'informateur.

Parmi ses derniers travaux, signalons ses *Estudios de fonología española* (New-York, 1946, Syracuse University Press, 217 p.).

En 1942, Armando de Lacerda et María Josefa Canellada ont publié une série d'études sous le titre *Comportamientos tonales vocálicos en español y portugés* (voir mon étude p. 465).

Amado Alonso et Raimundo Lida font paraître un ouvrage de *Geografía fonética* : -l *y* — r *implosivas en español* (dans la *Rev. de Filol. hisp.*, t. VII, 1945, pp. 313-345, avec une carte de l'Espagne, une du Panama et une du Venezuela, dans le texte) (1).

(1) En 1948, Mercedes V. Alvarez Puebla de Chaves publia l'étude *Problemas de fonetica experimental* (La Plata, 1948, in-8°, 130 p. et 75 planches ; dans la Biblioteca Humanidades de la Universidad de La Plata, t. XXXI) qui représente le résultat des recherches faites à l'aide d'un nouvel appareil (inventé par Crudo Caamaño) basé sur la cellule photo-électrique. Mlle Marguerite Durand affirme qu'au « point de vue des timbres et de l'intensité, le « photoliptophono » employé par Mme de Chaves nous donne des renseignements précieux. Pour la hauteur musicale, il permet d'opérer les mesures sur des vibrations beaucoup plus grandes, donc d'obtenir une plus grande précision avec une économie de temps » (*Bull. Soc. Ling. Paris*, t. XLIV, 1948, p. 26).

# *F.* LE PORTUGAIS

« *Se exceptuarmos as obras do nunca assás admirado Leite de Vasconcelos, os trabahlos de Júlio Moreira, alguns estudos publicados na « Revista Lusitana » e no « Boletim de Filologia », e pouco mais, pode afirmar-se que a linguagem corrente e a popular, não obstante o seu palpitante interesse, são ainda quase por completo menosprezadas, e até mesmo, em parte, desprezadas, pelo público ilustrado de Portugal... Um tal estado de coisas já se vai, felizmente, modificando, e há-de modificar-se cada vez mais...* ».
(M. Paiva Boléo) (1).

## I. INTRODUCTION

Le portugais est la troisième langue de la péninsule Ibérique. Son étude est indispensable pour la connaissance de l'évolution de l'espagnol et du catalan, et s'avère de plus en plus nécessaire non seulement pour l'histoire du provençal, mais aussi pour celle des parlers de l'Italie méridionale (et du sarde), ainsi que pour l'explication de certains traits de la morphologie et du lexique roumains. C'est surtout à la nouvelle généra-

(1) C'est ainsi que s'exprime Manuel de Paiva Boléo, le dialectologue de l'Université de Coïmbre, qui se propose de donner, par son activité, un nouvel essor à la dialectologie portugaise. Dans le passage cité (de son travail *O interesse científico da linguagem popular ; Em Apêndice, Esclarecimentos sobre o Inquérito Linguístico,* dans la *Revista de Portugal, Série A, Língua Portuguesa,* nº 3, déc. 1942, Lisbonne, p. 6 de l'extrait), l'auteur mentionne, pour Leite de Vasconcelos, les travaux *Estudos de filologia mirandesa* (2 vol., 1900 et 1901) et ceux publiés dans les *Opúsculos*; pour J. Moreira, ses *Estudos da língua portuguesa* (2 vol., 1907 et 1913) ; pour la « *Revista Lusitana* », surtout ceux de Celestino Monteiro Soares de Azevedo, *Linguagem popular de Ervedosa do Douro* (*Rev. Lus.*, XXVII, 1929) et de José Diogo Ribeiro, *Linguagem popular de Turquel (Rev. Lus.*, XXVIII, 1930), et pour le *Boletim de Filologia,* les ouvrages suivants : Abílio Roseira, *Costumes de Semide, Linguagem e folclore* (vol. III, 1935) ; F. Krüger, *Notas etnográfico-linguísticas da Póvoa de Varzim* (vol. IV, 1936) et de Käte Brüdt (une élève de Krüger), *Madeira, Estudo linguístico-etnográfico* (vol. V, 1937-1938).

Cependant, tout en reconnaissant le peu d'attention accordé au parler quotidien et au langage populaire, il constate que de nos jours la situation est en train de s'améliorer. — En ce qui concerne l'étude des parlers régionaux, voir pp. 446-447 de mon étude.

tion de dialectologues portugais que revient la noble tâche de mettre en lumière les richesses linguistiques de ce pays roman qui a eu, dans le passé, une vie un peu isolée et dont la langue a subi une évolution presque complètement indépendante de celle des autres langues de la Péninsule.

Nous ne trouvons pas, dans ce domaine, de grands travaux dialectologiques qui puissent nous offrir de précieux enseignements au point de vue méthodologique, comme c'est le cas pour les autres langues romanes.

A mon avis, ce fait ne doit pas être attribué seulement au faible intérêt dont jouissaient les patois dans l'enseignement des Universités portugaises pendant les dernières décades (l'activité de Leite de Vasconcelos constituant une exception), mais aussi, et surtout, aux circonstances tout à fait spéciales de ce pays. Le portugais semble être la langue la plus homogène de notre continent (1).

On constate, en effet, que la superficie du Portugal, sur le continent, n'est que de 89.059 kilomètres carrés, auxquels il faut ajouter encore 3.102 kilomètres carrés pour les Açores et Madère.

Sur cet étroit territoire vivent plus de sept millions d'habitants (7.185.143, en 1940) (2) qui entrent plus facilement en relations les uns avec les autres que n'importe où dans le domaine de la *Romania*.

Le problème dialectal n'a jamais été une question « d'État », comme ce fut le cas en France, en Italie et même en Espagne (en ce qui concerne le catalan).

Les trois grands centres de culture, Coïmbre (la première capitale, jusqu'en 1433), Lisbonne et Porto ont créé une langue littéraire ayant à sa base, surtout au point de vue lexicologique, des termes caractéristiques de ces trois régions citées à titre d'exemple.

La langue du XVIe siècle, affirme L. de Vasconcelos (*Opúsculos*, vol. I, 1re partie, p. 278), ne présente que peu de différences par rapport à celle d'aujourd'hui, et ces différences sont dues à une évolution normale et à l'influence des érudits, qui se manifeste jusqu'à nos jours, car pour une petite nation, comme c'est le cas de la nation portugaise, l'action de la langue littéraire sur le langage populaire est « très sensible ».

L'étude des patois ne constituait pas, pour les prédécesseurs de Vasconcelos, un problème d'importance capitale.

Mais de nos jours, elle est en train de passer au premier rang, à cause des multiples actions qui tendent à « détruire » les patois, les seuls témoignages vivants du passé de chaque peuple.

(1) Cf. M. Paiva Boléo, *Defesa e ilustração da lingua*, 1944, p. 14.

(2) Sur l'aspect du pays au point de vue géographique et sur ses rapports avec les autres pays de la Méditerranée, cf. l'intéressant travail du géographe Orlando Ribeiro, *Portugal, o Mediterrâneo e o Atlântico, estudo geografico* (Coïmbre, 1945, in-8o, VIII-245 p., avec 5 cartes géographiques). Une très bonne vue d'ensemble est donnée par le Secrétariat national d'information, culture populaire et tourisme, dans le travail *Portugal, brevidrio da pátria para os Portugueses ausentes* (Lisbonne, édition SNI, 1946, in-8o, 438 p., volume richement illustré et muni de plusieurs cartes).

## II. DIVISION DIALECTALE

### 1. Territoire continental et insulaire.

Sur le territoire continental et insulaire L. de Vasconcelos distingue les dialectes suivants :

1° L'*interamnense* qui est parlé dans la partie septentrionale du territoire portugais, entre les fleuves *Minho* et *Douro*. Ce territoire comprend la province de *Minho* et une partie de la province de *Douro Litoral*, ayant comme principaux centres les villes suivantes : *Viana do Castelo*, *Barcelos*, *Braga*, *Guimarães* et *Porto*.

A ce dialecte on joint le *galego* (le galicien), qui occupe toute la partie septentrionale du domaine portugais sur territoire espagnol. Il représente l'ancien parler galicien-portugais en usage au nord du Douro (cf. Vicente Garcia de Diego, *Manuel de dialectologia española*, pp. 49-133, avec la bibliographie).

2° Le *transmontano* qui est employé dans la partie septentrionale du pays, au nord du *Douro*, jusqu'à la frontière espagnole. Ce territoire comprend les provinces de *Trás-os-Montes* et d'*Alto Douro* (exception faite de la région de *Terra de Miranda*, dont le parler a été étudié par L. de Vasconcelos, cf. p. 447 de mon étude), ayant comme centres les villes de *Vila Real* et de *Bragança*.

3° Le *beirão*, le dialecte central du pays, avec les subdivisions suivantes : les parlers de la *Beira Litoral* (avec les centres d'*Aveiro* et de *Coimbra*), de la *Beira Alta* (avec les centres de *Viseu* et de la *Guarda*) et de la *Beira Baixa* (dans la région de *Castelo Branco*).

4° L'*estremenho* qui occupe toute la partie occidentale du pays entre *Figueira da Foz* et le *Cabo de Sines*. Il comprend les centres suivants : *Leiria* (au Nord), *Tomar* (vers l'Est), *Santarem* (au nord-est de la capitale), *Lisboa* et *Setubal* (situé au sud de la capitale). C'est là que se trouve la province d'Estrémadure.

5° *L'alentejano* qui occupe le territoire de l'ancienne province d'Alentejo, ayant comme centres les villes de *Portalegre*, *Evora* et *Beja*.

6° L'*algarvio* qui s'étend sur le territoire de la province d'*Algarve*, la partie la plus méridionale du pays, comprenant les centres de *Portimão*, de *Faro* et de *Tavira* (voir planche n° XXXV, p. 438) (1).

Les parlers d'Algarve se retrouvent aux Açores et à Madère, quoique

(1) Cf., sur ce problème, L. DE VASCONCELOS, *Lições de filologia portuguesa*, 2e éd., Lisbonne, 1926, pp. 20-21 ; ID., *Mapa dialectológico do continente português*, publiée en 1897 et reproduite dans les *Opúsculos*, vol. IV, 2e partie, Coïmbre, 1929, pp. 793-796, avec une carte qui indique la division dialectale du pays ; ID., *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, 1901.

PLANCHE XXXV.




Mapa dialectológico do Continente português



Division dialectale du pays (L. DE VASCONCELLOS, *Mapa do contienente português* ; cf. p. 437, note 1, de mon étude).

la population de ces îles ne soit pas originaire seulement du Portugal méridional (1).

## 2. Les parlers d'Outre-mer.

La langue portugaise est très répandue hors de l'Europe grâce aux grandes découvertes commencées dès le XVe siècle et aux émigrations postérieures, dues à la pauvreté du sol et au surpeuplement.

Les territoires où le portugais est parlé sont les suivants :

1o Le *Brésil,* dont le portugais est la langue officielle. Ce grand pays fut découvert en 1500 par le navigateur portugais Pedro Alvares Cabral et colonisé dès le XVIe siècle par les Portugais.

Le *tupi,* la langue des indigènes du Brésil (et d'Argentine), les Guaranis (ou Tupis), a été fortement influencé par le portugais, et offre ainsi aux linguistes des phénomènes linguistiques très instructifs au point de vue de l'assimilation de la langue d'un conquérant par une population soumise (cf. Wagner, *Lingua,* pp. 64-65 ; mon étude, p. 423) (2).

Il y a aussi des colonies de portugais au Paraguay, en Argentine et aux États-Unis.

2o En *Afrique,* on trouve, du Nord au Sud, les territoires suivants :

*a*) L'archipel du *Cap-Vert,* situé dans l'Atlantique, à l'ouest du Sénégal, ayant une population de presque deux cent mille habitants.

*b*) La *Guinée portugaise,* enclavée dans l'Afrique occidentale française, au sud du Sénégal, ayant une population de plus de 350.000 individus (en 1940).

*c*) Dans le Golfe de Guinée, les îles de *S. Tomé* et du *Prince* (*Príncipe*), dont la population dépasse soixante mille individus.

*d*) L'*Angola,* la grande colonie découverte en 1486 par Diogo Cão, ayant une superficie de 1.246.700 kilomètres carrés et une population de presque quatre millions d'individus (en 1940), dont plus de soixante-dix mille sont des blancs et des métis.

(1) L'intérêt de ce problème a été mis en lumière par M. DE PAIVA BOLÉO dans son étude *Brasileirismos* (extrait de la revue *Brasilia,* vol. III, Coïmbre 1943, pp. 69-74). — Une bibliographie très ample sur les parlers portugais insulaires est donnée par Eduardo Antonino PESTANA, dans *Rev. Port. de Filol.,* vol. I, t. I, 1947, pp. 226-228.

(2) M DE PAIVA BOLÉO, dans son étude *Brasileirismos, problemas de método* a aussi mentionné l'activité de quelques savants du Brésil (João Ribeiro, Mário Barreto, Sousa da Silveira, Said Ali, Sá Nunes et Antenor Nascentes, etc., ainsi que celle des écrivains José de Alencar, Catulo Cearense, etc.), mais aussi, et surtout, le rapport existant entre le brésilien et le portugais aux points de vue phonétique (pp. 20-31), morphologique (pp. 31-37), syntaxique (pp. 37-43) et lexicologique (pp. 43-47), pour en tirer des conclusions très instructives (cf. pp. 47-74). Cf. aussi le compte rendu de M. Leopold WAGNER, dans *Vox Rom.,* t. IX, 1946-1947, pp. 326-331.

*e*) Le *Mozambique*, la grande colonie située dans la partie orientale de l'Afrique, ayant une superficie de 771.125 kilomètres carrés et une population de plus de cinq millions d'individus, dont plus de quarante mille blancs et métis.

3° En *Asie*, dans l'*Inde*, les colonies de *Goa*, de *Damão* et de *Diu*, dont la population dépasse un demi-million d'individus.

En *Chine*, la colonie de *Macao*, ayant une population de presque quatre cent mille individus.

4° Dans l'*Archipel de la Sonde* (Malaisie), une partie de l'île de *Timor* (la seconde partie appartient aux Pays-Bas), dont la population est de 463.996 individus (en 1936).

Le portugais n'est pas employé seulement dans ces colonies qui constituent aujourd'hui l'empire du Portugal, mais aussi dans d'autres régions qui appartenaient jadis à ce pays (1).

Dans les études linguistiques, on désigne par le terme de *parlers créoles* tous les idiomes constitués par les indigènes à l'aide d'une langue de colonisation (portugaise, française, espagnole, anglaise, etc.) et de leur langue maternelle. La nouvelle langue présente d'ordinaire un système morphologique très simplifié (J. Marouzeau, *Lexique*, 2e éd., 1943).

### 3. Nombre d'individus parlant le portugais.

Il est assez difficile d'indiquer exactement le nombre des individus qui parlent aujourd'hui le portugais, surtout parce que nous ne savons pas dans quelle mesure les indigènes des colonies portugaises et ceux du Brésil possèdent cette nouvelle langue.

On peut affirmer toutefois que le portugais est la première langue, c'est-à-dire la langue maternelle, de plus de quarante millions d'individus environ (*apud* M. de Paiva Boléo).

On arrive à établir ce nombre en faisant le calcul suivant :

Sur le territoire du Portugal et des îles adjacentes (Açores et Madère), il y a, d'après le recensement de 1940, une population de presque huit millions d'individus. A ce nombre, il faut ajouter plus de deux millions de Galiciens (habitant la Galice en Espagne) ainsi que les Galiciens se trouvant en France (cf. L. Tesnière, *La statistique des langues de l'Europe*, dans le volume d'A. Meillet, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1928, p. 461).

(1) On peut consulter, à ce sujet, le travail bien documenté de David Lopes, *A expansão da lingua portuguesa no Oriente nos séculos XVI, XVII, XVIII*, Barcelos, Portucalense Editora, 1936, XII-188 p. ; cet ouvrage contient une ample bibliographie. Cf. aussi le compte rendu de José Pedro Machado, dans *Bol. de Filol.*, t. IV, 1936, pp. 381-386.

Au Brésil, le portugais doit être la langue maternelle d'au moins trente millions de personnes sur une population totale de quarante cinq millions d'individus (M. de Paiva Boléo).

Des onze millions d'individus qui habitent les colonies portugaises d'aujourd'hui, trois millions au moins peuvent être ajoutés au nombre indiqué plus haut (1).

## III. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES

Un bon aperçu sur le développement de la philologie portugaise fut donné déjà en 1888 par Leite de Vasconcelos (2) qui distingue quatre périodes de son histoire : *la première*, pendant les quatre siècles de la monarchie ; *la deuxième*, depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'à la fondation de l'*Academia Real das Sciências* de Lisbonne en 1779 ; *la troisième*, depuis cette dernière date jusqu'au commencement de l'activité philologique d'Adolfo Coelho, le créateur d'une nouvelle méthode de recherche (3) ; la *quatrième*, de 1868 à 1888 (la date de l'étude de L. de Vasconcelos ; cf. *Opúsculos*, t. IV, 2, p. 839).

### 1. La première époque (jusqu'au XVe siècle).

Pour la *première époque* nous signalons, d'après L. de Vasconcelos (*Opúsculos*, IV, 2, pp. 863-865), les intéressants conseils donnés par le roi D. Duarte (qui régna de 1391 à 1438), dans son ouvrage *O Leal Conselheiro*, pour bien traduire en portugais : il faut bien connaître la « sentence » (*sentença*) que l'on doit traduire ; il ne faut pas employer des mots latins ou étrangers, mais des mots appartenant au bon usage « de notre parler » ; il ne faut pas confondre les mots latins avec les

(1) Manuel Viotti, dans son *Diciondrio da gíria brasileira* (São Paulo, Editora Universitária, 1945, p. VIII, note 1) donne pour le portugais le total de 65 millions, dont 45 millions appartiendraient au Brésil et 20 millions au Portugal et à ses colonies. De cette manière, le portugais serait parlé par plus de personnes que l'italien (p. VIII).

(2) Cette étude a été republiée, avec des remaniements, dans ses *Opúsculos*, t. IV, 2e partie, *Filologia* (Coïmbre, 1929, pp. 837-919), sous le titre *A filologia portuguesa, esboço histórico*. Le même auteur traita le même sujet, d'une façon plus réduite, dans son travail *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, pp. 56-75, sous le titre *Notices et études sur les dialectes*.

(3) Sur l'activité scientifique d'Adolfo Coelho, il faut consulter le travail de M. de Paiva Boléo, *Adolfo Coelho e a filologia portuguesa e alemã no século XIX* (Coïmbre, 1948, in-8°, 100 p., extrait de *Biblos*, vol. XXIII), qui fait mieux ressortir l'importante contribution de ce savant portugais aux études linguistiques et dialectologiques.

mots portugais ; il faut éviter les termes triviaux (*palavras desonestas*) ; il faut écrire clairement et des choses de bonne substance (*de boa sustancia*) (1).

## 2. La deuxième époque (XVIe au XVIIIe siècle).

La *deuxième époque*, toujours selon L. de Vasconcelos (*l. c.*, p. 865), a comme préoccupation principale de déterminer les points communs qui existent entre la grammaire latine et la grammaire portugaise, en approfondissant la lexicologie et en affirmant la supériorité du portugais surtout par rapport au castillan, son redoutable concurrent.

A cette époque, Fernão de Oliveira édita la première *Gramàtica da linguagem portuguesa* (en 1536) et Duarte Nunes de Leão, sous l'influence du grammairien espagnol A. Nebrija, son travail *Origem da língua portuguesa* (en 1606) (2).

En 1721, D. Jerónimo Contador de Argote publia, à Lisbonne (sous le pseudonyme de Padre Caetano Maldonado da Gama) son ouvrage *Regras da lingua portuguesa, espelho da língua latina* (2e éd., Lisbonne, 1725), en affirmant la nécessité d'enseigner en premier lieu la grammaire de la langue vulgaire, avant de faire comprendre aux élèves la grammaire latine, et cela au moins pour les nations dont les langues vulgaires ne sont que les filles du latin (comme c'est le cas pour le portugais, le castillan, l'italien et le français) (cf. *Opúsculos*, t. IV, 2, p. 867). L'auteur connaissait les travaux des Grammairiens de Port-Royal (p. 868).

Dans la seconde édition de ce travail, nous trouvons, pour la première fois, un chapitre intitulé *Dos dialectos da língua portuguesa*, qui donne un tableau général des dialectes portugais. Argote appliquait à la langue de son pays les distinctions de la grammaire grecque (cf. L. de Vasconcelos, *Esquisse*, pp. 61-62).

Toujours au commencement du XVIIIe siècle, l'humaniste Rafael Bluteau (d'origine française) publia, en huit volumes, son *Vocabulário portuguēs e latino*, en lui ajoutant deux volumes de *Suplemento* (1712-1728). C'est la première œuvre lexicologique de grandes proportions, qui servira de modèle, en 1789, au Brésilien António de Morais Silva pour son Dictionnaire bien connu, dont la dixième édition est en cours de publication (par les soins d'Augusto Moreno,Cardoso Júnior

(1) Pour la valeur littéraire de cette œuvre, cf. Alvaro Julio DA COSTA PIMPÃO, *História da literatura portuguesa*, t. I (1947, éd. Quadrante), pp. 225-232.

(2) La 4e édition de ce travail fut publiée par José Pedro Machado, en 1945 (Lisbonne, Pro Domo, XVII-363 p.) avec une étude préliminaire et des annotations ; cf. les comptes rendus de José INÊS LOURO, dans *Bol. de Filol.*, t. VIII, 1945-1947, pp. 90-92 et de M. DE PAIVA BOLÉO, dans la *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. I, pp. 252-265, qui est peu favorable.

et José Pedro Machado ; les fasc. 1 à 20 sont déjà publiés : *A-cestina* (en 2 volumes, gr. in-8°, ayant chacun 1114 p.).

En 1746, le P. Luís António Verney (également d'origine française) fait paraître (sous le pseudonyme du *Frade Barbadinho*, capucin) son travail de pédagogie *O verdadeiro método de estudar*, en affirmant, lui aussi, la nécessité d'apprendre avant tout la grammaire de la langue nationale, pour mieux comprendre celle des autres langues (*Opúsculos*, p. 869-870). L'ouvrage contient aussi quelques remarques sur la prononciation d'Estrémadure, de la Beira et d'*Entre-Douro-e-Minho* (cf. *Esquisse*, p. 63).

## 3. La troisième époque (de 1779 à 1868).

Pour la *troisième époque*, on peut signaler seulement quelques travaux qui ont préparé dans une certaine mesure les réalisations qui caractérisent la dernière phase de la philologie portugaise, selon l'opinion de L. de Vasconcelos.

Le courant celtique, à la mode, en France surtout, au commencement du XIX[e] siècle, a eu des représentants au Portugal : António Ribeiro Santos (le plus fervent des trois), João Pedro Ribeiro et D. Fr. Francisco de S. Luís (dit le Cardeal Saraiva) (cf. *Opúsculos*, IV, 2, p. 873 ; M. de Paiva Boléo, *A. Coelho*, pp. 3-6).

Le baron de Vila Nova de Foscôa, Francisco António de Campos a pu facilement réfuter, dans son ouvrage *A língua portuguesa é filha da latina* (1844) les opinions des trois personnalités citées plus haut (cf. M. de Paiva Boléo, *l. c.*, pp. 6, 15-16, 18-23 et *passim* ; *Opúsculos*, t. IV, 2, p. 873).

## 4. Un comparatiste après Raynouard et avant Diez.

Dans cette série de travaux, on ne doit pas oublier (dit L. de Vasconcelos, *l. c.*, p. 875) le travail de Gomes de Moura, *Tábua de declinação e conjugação para aprender as línguas espanhola, italiana e francesa, comparando-as com a portuguesa* (Coïmbre, 1821) qui, quoiqu'il soit destiné à la vulgarisation de ces langues, représente la première tentative, au Portugal, de faire la comparaison entre les quatre principales langues romanes.

Le grand historien, poète et romancier portugais *Alexandre Herculano de Carvalho e Araujo* fut chargé par l'Académie des Sciences de publier les documents portugais de VIII[e] au XV[e] siècle, qui parurent dans sa collection célèbre *Portugaliae Monumenta Historica*. Sous l'influence de Thierry, il publia *História de Portugal* (en quatre volumes, 1846-1853), où il expose sur la formation du portugais des idées qui seront confirmées

plus tard par W. Meyer-Lübke (affirme M. de Paiva Boléo, *A. Coelho*, pp. 12-15).

L'écrivain Francisco Evaristo Leoni publia en 1858 un travail très intéressant, *O génio da lingua portuguesa* ; quelques idées énoncées dans cet ouvrage, écrit M. Paiva Boléo, sont déjà, sous une forme rudimentaire, celles de Benedetto Croce (cf. son travail *A. Coelho*, pp. 26-35).

Enfin, en 1867, Augusto Soromenho publia sa thèse de concours pour la chaire de littérature moderne, sous le titre l'*Origem da língua portuguesa* (Lisbonne, 26 p. + les notes A et B, qui occupent les pp. 27-32).

Il distingue, sous l'influence de la division faite pour la langue française (la langue d'oïl et la langue d'oc), deux groupes de dialectes : 1° les dialectes au Nord du fleuve *Mondego* ; 2° les dialectes placés au Sud, sans que cette division soit confirmée par des faits linguistiques. M. de Paiva Boléo, analysant ce travail (dans son étude *A. Coelho*, pp. 36-39) affirme avoir reconnu, d'après son enquête par correspondance, un phénomène linguistique qui sépare le Nord du Sud à peu près à l'embouchure du *Mondego*, sans pouvoir donner encore plus de détails (cf. p. 39).

Une année plus tard, Juan Antonio Saco y Arce publia sa *Gramática gallega* (Lugo, Soto Freire, 1868, in-8°, XII-313 p.), qui offre un exposé suffisamment clair. L'auteur n'avait pas une préparation scientifique bien poussée ; la comparaison avec le portugais est rarement pratiquée, malgré l'étroit rapport qui existe entre le galicien et le portugais.

### 5. L'époque moderne.

L'époque moderne, ou la quatrième époque, selon la division préconisée par L. de Vasconcelos (qui la date de 1868 à 1888), commence avec l'activité scientifique de FRANCISCO ADOLFO COELHO (né en 1847, mort en 1919), le fidèle adepte de Fr. Diez.

En effet, ce savant appliqua au portugais la méthode comparative inaugurée par Fr. Diez dans sa *Grammaire des langues romanes* (1836-1844). Il faut cependant reconnaître, dès le commencement, comme l'a fait L. Vasconcelos (*Esquisse*, pp. 67-68) qu'il n'existe aucun travail de Coelho qui soit consacré exclusivement aux dialectes du continent ; il n'y a que de très légères allusions (cf. toutefois, M. de Paiva Boléo, *A. Coelho*, p. 55).

Adolfo Coelho publia, en 1868, *A língua portuguesa*, et plus tard les *Questões da língua portuguesa* (1re partie Porto et Braga, 1874, in-8°, XXIII-464 p. ; la 2e partie, 1874, 261 p. ; cf. vol. I, p. VII).

Dans son dernier ouvrage, l'auteur traite les problèmes suivants : l'origine des langues romanes ; la science du langage ; l'archaïsme ;

le néologisme (mot d'emprunt) ; les changements phonétiques ; les altérations morphologiques et syntaxiques ; les relations entre le latin et le portugais. Il utilise des documents inédits et surtout des pièces d'archives (1).

En 1876, le grand étudit TEÓFILO BRAGA (né en 1843 aux Açores, mort en 1924 ; cf. la nécrologie dans la *Rev. Lus.*, t. XXV, 1923-1925, pp. 334-337) publia sa *Gramatica portuguesa elementar, fundada sobre o método histórico-comparativo,* qui n'est qu'une imitation de la *Grammaire historique de la langue française* d'A. Brachet. Son activité la plus remarquable s'est exercée dans le domaine de la littérature, de l'histoire littéraire et du folklore.

La plus importante analyse de la *phonétique* et de la *phonologie* du portugais a été donnée par ANICETO DOS REIS GONÇALVES VIANA (né en 1840, mort en 1914, cf. *Bol. de Fil.*, t. VII, fasc. 1, 1940, consacré à sa mémoire), dans son étude *Essai de phonétique et de phonologie de la langue portugaise d'après le dialecte actuel de Lisbonne* (dans la *Romania*, t. XII, 1883, pp. 29-98 ; la 2e éd. fut publiée par le Centre d'études philologiques de Lisbonne dans le VIIe volume de son *Boletim de Filologia,* 2e fasc., 1941, pp. 161-243). C'est une remarquable contribution à la dialectologie portugaise, qui illustre très bien les traits du parler de Lisbonne (comme j'ai eu l'occasion de m'en convaincre en faisant une petite enquête linguistique en 1948) (cf. les remarques de Paiva Boléo, *Introd. ao estudo de filol. port.*, pp. 10 et ss.).

Le célèbre romaniste JULES CORNU (cf. p. 169), après plusieurs séjours à Lisbonne (en 1878, 1888 et 1897), consacra, dans le *Grundriss* de Gröber (1re éd., 1888, pp. 715-803 ; 2e éd., 1904-1906, pp. 916-1037) une étude de synthèse d'une remarquable précision à la phonétique et à la morphologie (y compris le galicien), en mettant à contribution les observations personnelles faites sur place, ainsi que les anciens textes espagnols et portugais (cf. M. de Paiva Boléo, *Introdução,* pp. 64-65 et Serafim Silva Neto, *Jules Cornu, Notes bibliographiques, bibliographie et annotations à la Grammaire,* dans le *Boletim de Filol.*, Rio de Janeiro, t. I, déc. 1946, pp. 201-218).

C'est presque simultanément que se sont développées les études concernant les parlers portugais d'outre-mer, c'est-à-dire celles qui regar-

(1) Pour les autres travaux de Coelho, ainsi que pour leur importance pour le développement de la philologie portugaise, cf. l'étude de M. PAIVA BOLÉO, *A. Coelho,* pp. 40-78, où l'auteur fait une analyse très approfondie. Cf. aussi l'article de Mendes DOS REMEDIOS, *A filologia portuguesa, seus actuais e maiores representantes,* dans la *Rev. de Lingua Port.*, t. IV, nº 19, 1922, pp. 107-121 (l'article n'est pas complet). — Le vol. XXIII (t. III), 1947, de la revue *Biblos* est consacré à l'activité scientifique d'A. COELHO ; il contient plusieurs études. — Cf. aussi le t. XIV (2e série, nº 1, 1948) de la *Revista de Faculdade de Letras, Universidade de Lisboa,* dédié à sa mémoire.

dent le portugais du Brésil, les parlers créoles de l'Inde, de Ceylan et le portugais de l'Extrême-Orient (cf., pour des détails, *Esquisse*, pp. 71-74).

W. Meyer-Lübke, dans sa *Grammatik der romanischen Sprachen* (1890-1899) accorda au portugais une place bien méritée parmi les autres langues romanes.

## IV. LE FONDATEUR DE LA DIALECTOLOGIE PORTUGAISE : JOSÉ LEITE DE VASCONCELOS (1)

Le médecin José Leite de Vasconcelos (né en 1858, mort en 1941) est l'une des plus remarquables personnalités portugaises de la fin du XIX[e] siècle et du commencement du XX[e], grâce à sa prodigieuse activité, qui consiste dans la publication de seize volumes de philologie, de dix volumes d'ethnologie, de six volumes renfermant des VARIA et de trois collections de périodiques.

Il étudia la médecine à Porto (de 1881 à 1886), mais il ne la pratiqua que pendant six mois, à Cadaval (près de Lisbonne), car il fut nommé conservateur à la Bibliothèque nationale de Lisbonne en 1887 et, une année plus tard (en 1888), professeur de numismatique à la même institution. A la fin du siècle passé (en 1899), il alla à Paris (il avait déjà presque quarante ans et une activité bien connue), pour suivre, à la Sorbonne et au Collège de France, les cours de Gaston Paris, de Paul Meyer, de l'abbé Rousselot, J. Gilliéron, A. Thomas, H. Gaidoz, R. Cagnat et Henry d'Arbois de Jubainville, en faisant aux élèves d'A. Morel-Fatio quelques conférences sur le portugais (cf. *Opúsculos*, t. I, *Filologia*, 1[re] partie, pp. 577-579). Il publia, à cette occasion, son travail *Esquisse d'une dialectologie portugaise* (qui lui servit comme thèse pour le doctorat). Rentré dans son pays, il ne put enseigner qu'au Cours supérieur de Lettres. Ce fut seulement en 1911, lors de la création de l'Université de Lisbonne, et par la transformation des Cours supérieurs en Faculté, qu'il put obtenir une place dans l'enseignement supérieur. Il donna, à cette occasion, des cours de numismatique et, à la Bibliothèque nationale, un cours sur la philologie portugaise, qui fut publié

(1) Pour la vie et la remarquable activité de L. de Vasconcelos, cf. Luís CHAVES, *O labor científico e literário do Dr. Leite de Vasconcelos*, dans la revue *A Língua Port.* t. IV, 1934, pp. 361-383, qui donne la liste de ses travaux ; la nécrologie publiée par M. DE PAIVA BOLÉO dans la *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 617-620, qui indique plusieurs articles écrits à l'occasion de sa mort ou après ; Orlando RIBEIRO, *Vida e obras de José Leite de Vasconcelos*, Porto, 1942, 40 p. (extrait de la revue *Portucale*, t. XV, 1942), qui représente l'article le plus documenté sur la vie et les œuvres de ce grand savant portugais ; les détails sur sa vie et sa façon de travailler sont vraiment émouvants.

sous le titre *Lições de filologia portuguesa* (1re éd., Lisbonne, 1911, XXIV-520 p. ; 2e éd., Lisbonne, 1926, XXV-502 p.). A la Faculté des Lettres de Lisbonne, il n'enseigna la philologie portugaise que très tard, après avoir enseigné la langue et la littérature latines, la langue et la littérature françaises et la grammaire comparée des langues romanes. Ce fait explique pourquoi les études dialectologiques au Portugal n'ont eu un grand développement qu'au commencement du XXe siècle.

Son activité philologique commence à l'époque où il fait ses études de médecine à Porto, par la publication, en 1881, de son *Estudo etnográfico dos jugos e cangas* et d'un petit article ayant le titre *Lingagem popular portuguesa*. Il connut, à cette occasion, parmi les étudiants de l'Académie polytechnique, Manuel António Branco de Castro (« *meu Espírito-Santo mirandês* », dit l'auteur lui-même), originaire de la *Terra-de-Miranda* (région située au nord-est du Portugal, près de la frontière espagnole), qui parlait et connaissait très bien le patois et les chansons populaires de ce pays. Cette rencontre fut décisive pour la future activité dialectologique de L. de Vasconcelos.

Son premier travail de dialectologie fut, en effet, *O dialecto mirandês, contribuição para o estudo da dialectologia românica no domínio glotológico hispano-português* (Porto, Clavel, 1882, in-8°, 39 p.) (1), qui obtint l'unique prix décerné (en 1883) par la *Société des langues romanes* de Montpellier (O. Ribeiro, *l. c.*, p. 11).

En 1887, il fonda la *Revista Lusitana* (voir p. 450), qui devint ensuite le centre de l'activité dialectologique au Portugal.

Il fallait recueillir les matériaux dialectologiques. — En 1901 déjà, connaissant *de auditu* presque tous les patois du pays, L. de Vasconcelos affirme qu'il est urgent de recueillir et d'étudier les matériaux dialectologiques, avant que les dialectes ne cessent tout à fait d'être parlés. Les principaux et les plus remarquables ne tarderont pas à mourir, et ne nous seront bientôt plus connus que par quelques débris. « De même que la musique, quand elle finit, ne laisse dans l'oreille qu'une faible résonance, de même ces dialectes, et tous ceux qui se trouvent dans des circonstances analogues, légueront seulement aux langues de l'avenir quelques vocables de plus en plus rares, qui transmettront aux générations futures un vague souvenir de leur origine » (*Esquisse*, p. 213).

Ces observations bien justifiées coïncident avec celles qu'expriment

(1) Le même problème fut développé dans ses *Estudos de filologia mirandesa* (vol. I, Lisbonne, Imprensa Nacional, 1900, XIX-488 p., avec deux cartes géographiques ; vol. II. Lisbonne, ib., 344 p., avec une carte géographique) ; cf. aussi le travail d'Albino J. de Moraes Ferreira, *Dialecto mirandês*, Lisbonne, 1898, LXXXVII-108 p., avec une carte géographique.

tous les dialectologues des pays romans, mais le peu de réalisations faites depuis lors, son activité mise à part, nous autorise à répéter pour la dialectologie portugaise contemporaine le vœu de son maître.

Dans ses *Leções de filologia portuguesa*, L. de Vasconcelos traça une bonne esquisse de l'histoire de la langue portugaise, en traitant des questions suivantes : l'origine et l'évolution du portugais ; les sources de son lexique ; un aperçu de la phonétique historique ; les vestiges des cas latins ; les pronoms et les articles ; des explications philologiques concernant les anciens textes ; le latin lusitanique et le portugais archaïque ; des phénomènes archaïques dans les parlers actuels ; des remarques concernant l'orthographe ; un plan pour les études philologiques ; l'héraldique et la linguistique ; les avantages que présente l'étude de la langue nationale ; les noms de nombre ; des phénomènes de style et de syntaxe ; l'onomastique ancienne et l'onomastique moderne ; les euphémismes ; les noms des vents, etc.

Cette simple énumération d'une partie des questions traitées par l'auteur nous montre bien qu'il concevait les études sur la langue portugaise comme un tout, où chaque discipline peut apporter ses observations. C'est ainsi qu'il faut expliquer le fait que cet auteur accorda à la dialectologie la même importance qu'aux études concernant l'ethnographie, le folklore et même l'archéologie. Grâce à ses efforts, la ville de Lisbonne possède aujourd'hui le magnifique *Museu Etnológico de Belém*.

Le professeur Joaquim de Carvalho de l'Université de Coïmbre a eu l'heureuse idée de republier les nombreux articles de L. de Vasconcelos dans plusieurs volumes ayant le titre général d'*Opúsculos*.

Les volumes I (Coïmbre, 1928) et IV (Coïmbre, 1929) de la collection sont consacrés à la *Philologie* (1re et 2e partie) ; ils contiennent les études suivantes : *A evolução da linguagem* (la 1re partie est consacrée à la physiologie et à la psychologie du langage ; la seconde partie, à la linguistique ; la troisième partie, à la pathologie) ; *Linguagem infantil* ; *Língua latina ; Língua nacional* (dans le 1er volume) et *Linguagens fronteiriças de Espanha e Portugal ; Mapa dialectológico do continente português ; Filologia portuguesa* et *Bibliografia crioula portuguesa*, etc. (dans le quatrième volume).

Le deuxième volume d'*Opúsculos* (Coïmbre 1928) est consacré entièrement à la *Dialectologie* du territoire portugais continental. Ce volume (de 529 p.) illustre bien l'importante contribution apportée par Leite de Vasconcelos à la connaissance des parlers portugais. La plupart des matériaux ont été enregistrés sur place par l'auteur lui-même, qui donne de précieuses indications sur les informateurs, ainsi que sur l'aspect ethnique et social des pays visités. Il faut toutefois reconnaître que ces enquêtes ne sont pas généralement très approfondies ; il s'agit seulement de sondages, qui ne donnent qu'une vue très sommaire sur les phéno-

mènes linguistiques (cf. M. de Paiva Boléo, dans *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. I, 1947, p. 214) (1).

Le troisième volume (Coïmbre, 1931, XVII-690 p.) est consacré à l'anthroponymie, à la toponymie et aux noms divers. C'est le premier ouvrage de si grandes proportions en portugais (2).

Les volumes V (Lisbonne, Imprensa Nacional, 1938, VIII-620 p.) et VII (Lisbonne, *id.*, 1938, pp. 621-1444) sont consacrés à l'Ethnologie ; l'auteur y expose ses opinions sur la formation du peuple portugais, en les appuyant sur la mythologie des anciens peuples du Portugal, sur les us, les coutumes et les croyances d'aujourd'hui, ainsi que sur la littérature populaire de tout genre (cf. aussi l'ouvrage *Entografia portuguesa*, 3 vol., 1933-1944).

Ces volumes constituent une sorte de *corpus* sur l'ensemble de la vie du peuple portugais, et en expliquent non seulement le côté matériel, mais aussi l'aspect spirituel et artistique (cf. O. Ribeiro, *l. c.*, p. 24).

Malgré certaines imperfections de cettè vaste contribution scientifique nous sommes complètement d'accord avec le géographe Orlando Ribeiro qui considère Leite de Vasconcelos comme le plus laborieux investigateur des antiquités, du langage et de la vie populaire de « la bonne terre lusitane » (*l. c.*, p. 40) (3).

## V. QUELQUES REVUES INTÉRESSANT LA DIALECTOLOGIE

Il me semble utile d'indiquer quelques revues qui ont contribué et contribuent encore au progrès de la dialectologie portugaise. L'exposé sera chronologique, afin de faire mieux ressortir les phases de l'évolution de cette discipline au Portugal.

(1) A ma connaissance, le volume VI, qui devait renfermer la seconde partie de la Dialectologie, n'est pas encore publié.

(2) Parmi les travaux portugais qui traitent les mêmes problèmes, je me borne à signaler les suivants : J. J. Nunes, *O nomes de baptismo, sua origem e significação* (dans la *Rev. Lus.*, t. XXXI, 1933, pp. 5-79 ; t. XXXII, 1934, pp. 56-160 ; t.XXXIII, 1935, pp. 5-72 ; t. XXXIV, 1936, pp. 105-164 ; t. XXXV, 1937, pp. 5-37) ; Rodolpho Garcia, *Nomes geográficos peculiares ao Brasil* (dans la *Rev. de Ling. port.*, t. I, nº 3 ; 1920, pp. 153-188) ; Joseph M. Piel, *Os nomes germânicos na toponímia portuguesa* (I et II) (Lisbonne, 1936 et 1945, 303 p. ; extrait de la revue *Bol. de Filol.*) ; Id., *A formação dos nomes de lugares e de instrumentos em português* (dans le *Bol. de Filol.*, t. VII, 1940, pp. 31-47) ; Id., *As águas na toponímia galego-portuguesa* (t. VIII, 1945-1947, pp. 305-342), etc. Les travaux indiqués donnent la bibliographie complémentaire.

(3) João da Silva Correia a donné (dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. IV, 1928, pp. 201-208) un bref aperçu sur *O movimento filológico em Portugal nos ultimos tempos* (de 1910 à 1920), où il parle aussi de l'activité de L. de Vasconcelos.

1º En 1887, Leite de Vasconcelos fonda la *Revista Lusitana* (t. I, 1887-1889-t. XXXVIII, 1940-1943, le dernier) qui fut un vrai centre pour les travaux de dialectologie ; y collaborèrent notamment : Gonçalves Viana, A. Coelho, T. Braga, Carolina Michaëlis de Vasconcelos, Júlio Moreira, etc. Cette revue renferme de nombreuses contributions de son fondateur, qui s'est proposé (cf. *Prólogo*) d'apporter au progrès général la contribution de son pays, parce que, dit-il, *nec solum pane vivit homo*. Elle devait servir en même temps à la diffusion, parmi ses compatriotes, des courants nouveaux de la *philologie* et de l'*ethnologie* (il n'avait pas séparé dès le commencement ces deux disciplines).

2º La *Revista de Língua Portuguesa*, dirigée par Laudelino Freire (Rio de Janeiro, t. I, 1919-t. XII, 1931 ; en 1933 commença la 3e série). Elle a comme sous-titre : *arquivo de estudos relativos ao idioma e literatura nacionais, publicação bimestral* (1). C'est une revue qui n'intéresse qu'indirectement la dialectologie ; son but est de servir de guide pour le « beau langage », comme c'est le cas pour plusieurs revues du même genre dans d'autres pays romans.

3º La *Revista de Filologia Portuguesa*, dirigée par Sílvio de Almeida (São Paulo, Brésil, t. I, 1924-t. II, 1925).

4º *Biblos, Revista de Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra* (t. I, 1925-t. XXIV, 1948) qui publie souvent des articles de philologie et de dialectologie, ainsi que des comptes rendus de travaux intéressants de dialectologie.

5º La revue *A Língua Portuguesa, revista de Filologia, publicação mensal para o estudo, divulgação e defesa da língua portuguesa*, dirigée par Rodrigo de Sá Nogueira (Lisbonne, t. I, 1929-t. V, 1939 ; elle cessa de paraître après la mort de l'éditeur). Le directeur R. de Sà Nogueira publia dans cette revue plusieurs de ses études.

6º Le *Boletim de Filologia* (t. I, 1932-t. X, 1949), la publication du Centre d'Études philologiques de Lisbonne (voir pp. 451-453 de mon étude).

7º *Brasilia*, la revue de l'Institut d'études brésiliennes de la Faculté des Lettres de l'Université de Coïmbre, dirigée par Rebelo Gonçalves (t. I, 1942-t., III, 1946 ; le t. IV va paraître bientôt). Cette revue a publié plusieurs études linguistiques (cf. M. de Paiva Boléo, dans la *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, p. 598).

(1) Nous regrettons de ne pas pouvoir donner des informations plus précises sur les volumes publiés après 1933 ; la Bibliothèque de l'Institut philologique de Lisbonne ne possédait la collection que jusqu'en 1933. Le premier numéro de cette année annonçait la publication de Glossaires dialectaux pour le Brésil, qui devaient renfermer tous les mots en usage dans les divers États du pays ; ce projet n'a pas été réalisé (*apud* M. de Paiva Boléo).

8º La *Revista de Portugal, Série A : Lingua Portuguesa*, dirigée et publiée par Alvaro Pinto (Lisbonne, t. I, 1942). Son but est de défendre la langue contre la phalange de mots d'emprunt et de donner de bonnes directives ; elle n'intéresse qu'indirectement la dialectologie (1).

9º Le *Boletim de Filologia*, ayant comme rédacteurs les savants brésiliens Antenor Nascentes, Joaquim Mattoso Câmara Jr., Serafim Silva Neto et Sílvio Elia (Rio de Janeiro, t. I, 1946). D'après la table des matières de ce premier volume (cf. M. de Paiva Boléo, *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 595-596), les études publiées ne visent pas directement la dialectologie.

10º La *Revista Portuguesa de Filologia*, dirigée par le professeur de philologie portugaise de l'Université de Coïmbre, Manuel de Paiva Boléo et éditée par la librairie Casa do Castelo (vol. I, t. I et II, 1947-vol. II, t. I et II, 1948). C'est la revue la mieux documentée du Portugal (cf. sa riche bibliographie). Le directeur se propose d'en faire un organe qui puisse donner un nouvel essor aux études philologiques, linguistiques et ethnographiques de son pays, en faisant connaître les méthodes de recherches les plus modernes. Elle pourra devenir une espèce de Bulletin de l'Atlas linguistique du Portugal, œuvre qui devra se réaliser tôt ou tard. Les travaux de cette revue ont été souvent mentionnés dans les pages de mon étude.

Si les efforts très méritoires de M. de Paiva Boléo sont secondés, on verra peut-être s'ouvrir une nouvelle phase dans l'histoire de la dialectologie portugaise.

## VI. LE CENTRE D'ÉTUDES PHILOLOGIQUES DE LISBONNE

Le professeur portugais Gustavo Cordeiro Ramos, en sa qualité de ministre de l'Instruction publique, a eu l'heureuse idée de créer à Lisbonne, le 27 juin 1932, un Centre d'études philologiques (*Centro de Estudos Filológicos*) ayant comme but l'étude de la langue et de la littérature portugaises, et subsidiairement de toutes les disciplines pouvant y contribuer (cf. son règlement, dans le *Bol. de Filol.*, t. I, 1932, pp. 173-175).

Parmi ses multiples tâches, nous signalons les suivantes : la création d'un cabinet de phonétique expérimentale ; l'élaboration de l'Atlas

(1) Cf. aussi la revue *Lingua e linguagem, Orgão oficial da Academia Brasileira de Filologia* (Rio de Janeiro, t. I, 1944), fondée en 1944 par le lieutenant-colonel Altamirano Nunes Pereiva, dont le but est de diriger et organiser les études sur l'idiome national. Son caractère est plutôt de vulgarisation (« *um órgão de divulgação de estudos* » ; cf. M. Paiva Boléo, dans *Rev. Port. de Filol.*, vol. II, 1948, pp. 446-448).

linguistique du Portugal et des Iles ; la préparation d'un dictionnaire de la langue archaïque portugaise ; l'édition de textes : l'exploration des archives nationales et étrangères ; la publication d'un Corpus des latinistes portugais ; la publication d'un index de la Revista Lusitana ; des monographies linguistiques et littéraires ; la rédaction d'une bibliographie des revues philologiques étrangères ; l'organisation de cours de vacances à Sintra ; des cours de portugais à l'étranger et la publication d'un Bulletin (cf. *Bol. de Filol.*, t. I, 1932, p. 162) (1).

Réalisations. — Parmi les réalisations de l'Institut, nous mentionnons les suivantes :

1° La revue *Boletim de Filologia* (t. I, 1932-t. XI, 1950), qui renferme plusieurs études d'une remarquable valeur scientifique sur la langue portugaise (nous en avons cité quelques-unes dans ce travail).

2° La publication de dix volumes concernant surtout l'ancienne littérature portugaise. Parmi les travaux qui peuvent intéresser la dialectologie, citons les suivants : l'utile étude de R. Sá Nogueira, *Elementos para um tratado de fonética portuguesa* (Lisbonne, 1938, in-8°, XXXI-380 p.) ; Pe. Domingos Vieira Baião, *Elementos de gramática ganguela* (Lisbonne, 1939) ; Id., *Dicionário ganguela-português* (Lisbonne, 1939) (il s'agit du langage d'une population de l'Angola).

3° *La Bibliographie philologique portugaise* qui doit servir à l'histoire de la philologie portugaise (sur le système pratiqué, cf. R. de Sá Nogueira, *Bibliografia filológica portuguesa*, dans le *Bol. de filol.*, t. IV, 1936, pp. 84-91. A la fin de 1948, elle comptait 1.494 fiches (que tous les linguistes s'occupant du portugais peuvent se procurer à un prix modique, en écrivant à l'Institut, Trav. do Arco a Jesus, 13) (2).

4° Une bibliothèque spéciale qui réunit tous les travaux concernant le portugais et qui est vraiment bien fournie.

A l'Institut travaillent maintenant : le romaniste Harri Meier (qui a publié récemment les *Ensaios de filologia românica*, Lisbonne, 1948, 259 p., avec des cartes d'après l'AIS), R. Sá Nogueira et le médecin José Inez Louro, bien connu par ses contributions, dont les plus impor-

(1) Sur cet Institut, cf. R. de Sá Nogueira, *Centro de estudos filológicos* (dans la revue *A Lingua Portuguesa*, t. II, 1930-1931, pp. 179-183), où l'auteur expose son point de vue personnel sur le but d'un Centre philologique. — Sur l'Atlas, cf. Rodrigues Lapa, *O Atlas linguístico de Portugal e Ilhas, uma necessidade da nossa filologia*, dans *A Lingua Port.*, t. IV, 1934, pp. 215-220. Sá Nogueira, analysant le travail de Pedro Cardoso, *Folclore Caboverdeano* (Porto, 1933), discute lui aussi le problème de l'Atlas (dans la même revue, t. III, 1932, pp. 341-343).

(2) M. de Paiva Boléo et A. Gomes Ferreira ont commencé, eux aussi, à publier des *Amostras de uma bibliografia crítica dialectal portuguesa* (dans la *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. I, 1947, pp. 212-222). Cette bibliographie concerne surtout les travaux de dialectologie. Selon le projet de Paiva Boléo (pp. 199-212), elle doit servir au Dictionnaire dialectal et à l'Atlas linguistique du Portugal.

tantes nous paraissent les suivantes : *O grego aplicado à linguagem cientifica* (Porto, 1941) ; *Questões de linguagem técnica e geral* ; *Linguagem médica luso-brasileira* (extrait du 1[er] volume de la revue *Brasilia*) et *Problemas de linguagem anatómica* (Porto, 1944, in-8°, 96 p.) (1).

## VII. ENQUÊTES PAR CORRESPONDANCE

Nous devons signaler, dans le domaine portugais, trois grandes enquêtes par correspondance (2) :

### 1. L'enquête du médecin A. de Almeida en Angola.

Sur cette enquête, M. de Paiva Boléo (dans son travail *O estudo dos dialectos e falares portugueses, Um inquérito lingüístico*, Coïmbre, 1942, pp. 143-144) nous donne les informations suivantes :

Le D[r] António de Almeida, publia, en 1934, un *Questionário Lingüístico, etnográfico e de assistência médica aos indígenas* (Luanda, 1934, 24 p.) dont le but était de recueillir certaines particularités des parlers indigènes de l'Angola. Il est composé surtout, affirme Paiva Boléo, de phrases (*son doigt, ses mains*, etc.), d'adverbes d'affirmation et de négation, de diminutifs et d'augmentatifs, de mots ayant le préfixe *lu* -, etc. qui n'occupent que six pages de texte (pp. 143-144). Paiva Boléo n'était pas en mesure de préciser (en 1942) l'état de ces travaux (« *conviria saber se os resultados foram ordenados e publicados ou se estão inéditos* », p. 144) ; il estime nécessaire qu'on fasse une enquête plus poussée dans ce domaine créole.

### 2. L'enquête du géographe Orlando Ribeiro.

En 1938, le géographe Orlando Ribeiro de l'Université de Lisbonne a entrepris une enquête par correspondance pour connaître les termes désignant les divers aspects du relief, les circonstances atmosphériques (le climat), l'hydrographie, la végétation et la forêt, les arbres fruitiers et la vigne, les produits de l'agriculture, les systèmes de culture, le bétail, la propriété et la culture, l'industrie, le commerce et les moyens de

(1) Cf. aussi l'article de Giuseppe Carlo Rossi, *Linguistica e filologia romanza in Portogallo dal* 1940 *al* 1946, dans la *Cultura Neolatina, Bollettino dell' Istituto di Filologia Romanza*, Roma, t. VIII, 1948, pp. 161-165.

(2) L. de Vasconcelos annonça, en 1917 (*Rev. Lus.*, t. XX, 1917, p. 345), l'enquête de l'Académie portugaise des Sciences pour la connaissance du vocabulaire du pays. En effet, Oscar de Pratt adressa aux professeurs et aux curés du pays une circulaire annonçant le plan de cette entreprise. Nous ignorons le résultat obtenu.

transport, l'habitation, le peuplement, l'état de l'émigration et le costume des hommes et des femmes, l'alimentation, l'aspect de la propriété individuelle dans la région de la frontière espagnole, les divisions territoriales et les chansons qui les rappellent, ainsi que des informations sur l'origine des pays et sur les anciens monuments qui s'y trouvent.

Ce questionnaire très riche fut publié en 1938. Il parut dans une seconde édition, en 1947, sous le titre : *Inquérito de geografia regional* (Lisbonne, Instituto para a Alta Cultura, Centro de Estudos Geograficos, 1947, petit in-8°, 47 p. ; la 1re éd. n'avait que 32 p.).

Il est évident que ce questionnaire intéresse en premier lieu les géographes et les ethnographes, mais les termes ainsi recueillis peuvent et doivent aussi retenir l'attention du lexicographe, malgré les imperfections inévitables au point de vue de la transcription phonétique.

### 3. L'enquête de Manuel de Paiva Boléo.

M. de Paiva Boléo, le titulaire de la chaire de philologie portugaise à l'Université de Coïmbre, a entrepris en 1942 une enquête par correspondance de plus vastes proportions et d'après la méthode appliquée dans d'autres pays. Il en a publié les résultats dans ses travaux : *O estudo dos dialectos e falares portugueses* (*Um inquérito linguístico*) (Coïmbre, 1942, petit in-8°, 148 p.) (1) et *O interesse científico da linguagem popular* (Lisboa, 1943, grand in-8°, 35 p. ; extrait de la *Rev. de Portugal, Série A, Língua Portuguesa,* n° 3, 1942).

En effet, Paiva Boléo, après avoir fait des études spéciales à Hambourg (où il exerça la fonction de lecteur de portugais, de 1930 à 1935), obtint en 1939 la chaire de philologie portugaise de l'Université de Coïmbre (cf. *O interesse ling.*, p. 27). Il se propose de donner un nouvel essor aux recherches dialectales dans son pays.

L'auteur constate (en 1942) qu'il n'existe aucune thèse de licence qui soit consacrée à une étude complète du langage d'une localité ou d'une région du Portugal. Cet état de choses s'explique par le manque d'un enseignement adéquat : le « Cours supérieur de Lettres » de Lisbonne, instauré en 1858, ne fut érigé en Faculté que beaucoup plus tard, et la Faculté des Lettres de Coïmbre ne date que de 1911 (*O interesse ling.*, p. 5). Leite de Vasconcelos fut absorbé, surtout à partir de 1910, par ses études d'ethnographie, de folklore et d'archéologie ; il ne put se consacrer entièrement à la dialectologie et continuer les travaux du commencement de sa carrière scientifique.

(1) Le questionnaire envoyé aux curés et aux instituteurs de l'enseignement élémentaire du Portugal continental et des îles adjacentes ne contient que 115 pages renfermant les instructions données aux correspondants et le questionnaire proprement dit (cf. la page annexe de ce travail).

L'activité de Paiva Boléo vient donc combler une regrettable lacune dans le domaine de la dialectologie portugaise, en apportant aux études des autres langues romanes une contribution des plus méritoires.

Son enquête vise un but plus haut : la réalisation d'un Atlas linguistique du Portugal, car, dit l'auteur « *só Portugal passa pela vergonha de não ter feito ainda nada de concreto neste capítulo* » (*O estudo*, p. 17).

Pour cette raison, le premier chapitre de son travail *O estudo* (pp. 15-25) montre la nécessité d'étudier les dialectes et parlers portugais et traite la question de l'organisation de l'Atlas linguistique.

Dans le deuxième chapitre de la même étude, l'auteur indique les Atlas linguistiques des pays romans et affirme qu'à la base de son questionnaire (qui n'est considéré que comme un « sondage ») se trouve son expérience personnelle, acquise lors d'enquêtes faites dans quelques localités, et le questionnaire de l'Atlas linguistique espagnol (surtout le cahier II G ; cf. p. 30).

Suivent (dans le chapitre III) des conseils pour l'enquête par correspondance, concernant le choix des localités à explorer, le choix de l'informateur, l'enregistrement des réponses, etc. L'auteur insiste sur la nécessité de faire des demandes indirectes, afin que les réponses soient plus exactes et spontanées (pp. 42-43). Il demande aussi des dessins ou des photographies pour les objets moins connus (pp. 43-44).

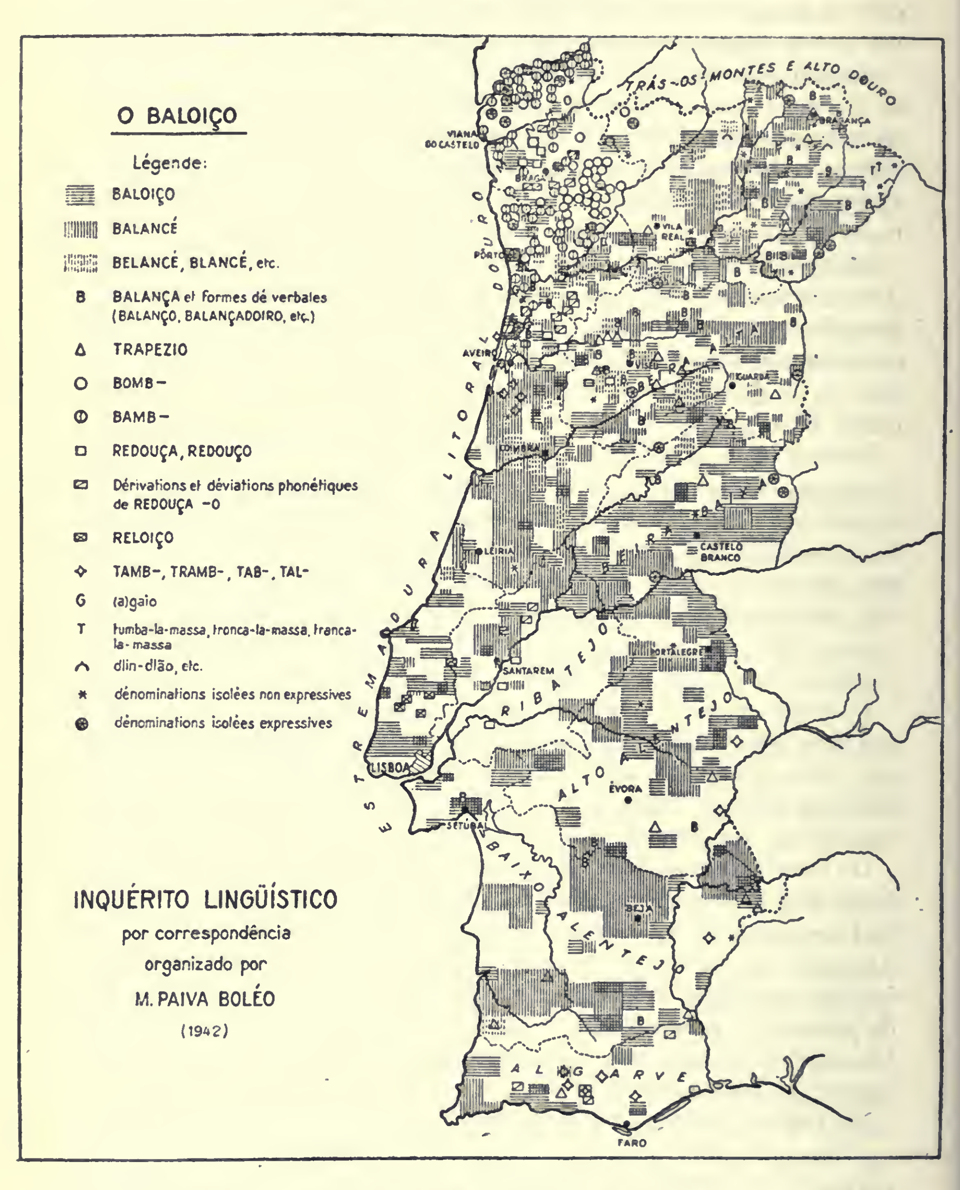
Une brève et sommaire transcription phonétique offre aux correspondants des indications servant à noter les réponses obtenues (pp. 45-46).

Le questionnaire, illustré par quelques dessins (pp. 104, 106), contient 558 demandes, dont plusieurs regardent les fêtes populaires, le costume, etc. Après quelques textes en transcription phonétique (donnés comme modèles), l'auteur indique la façon dont on pourrait faire un résumé linguistique du langage d'un pays (pp. 133-137).

On trouve, dans les Notes du questionnaire (pp. 139-143), de précieuses indications bibliographiques sur les sujets suivants : les vents, les astres, les expressions de quantité, les céréales, les variétés de fruits, les termes désignant les animaux, les poissons et les mollusques, les oiseaux et les insectes, les pièges, le langage des enfants, les noces, la mort, les termes de politesse, le baisemain, la cheminée, le chariot, la fabrication du pain, les salines, les costumes et les termes d'unité. Cette partie intéresse surtout les jeunes chercheurs.

On doit reconnaître d'ailleurs que l'auteur s'est proposé de stimuler ses élèves et ceux des autres Universités qui s'intéressent aux problèmes portugais, en publiant un intéressant et utile travail intitulé *Introdução ao estudo da filologia portuguesa* (Lisbonne, 1946, gr. in-8°, VIII-150 p., extrait des n^os^ 34 et 43 de la *Rev. de Portugal*). Cet ouvrage rend de bons services aux romanistes, non seulement par sa riche bibliographie, mais aussi en soulevant quelques problèmes concernant le portugais.

PLANCHE XXXVI.




La carte « balançoire » dressée par M. de Paiva Boléo (cf. p. 457 de mon étude).

Nombre des réponses. — L'auteur affirme avoir reçu 1.900 réponses à son questionnaire. Ce fait prouve bien le grand intérêt que témoignent pour leur parler les intellectuels des villages du Portugal (cf. *O interesse*, p. 35 et *Rev. Port. de Filol.*, I, 1947, p. 45 ; sur les dernières réponses reçues, cf. la *Rev. Port. de Filol.*, vol. II, 1948, pp. 474-490).

La carte *baloiço* « balançoire » dressée par Paiva Boléo d'après les réponses reçues et publiée comme annexe à son article *Aditamento ao artigo anterior* (il s'agit de l'étude de K. Jaberg, *Géographie linguistique et expressivisme phonétique, Les noms de la balançoire en portugais*, dans *Rev. Port. de Fil.*, vol. I, t. I, pp. 1-44) (pp. 45-58) montre les importants résultats obtenus par son enquête (voir planche nº XXXVI, p. 456 de mon étude).

## VIII. LE PROBLÈME DE L'ATLAS LINGUISTIQUE

Le problème de la réalisation d'un Atlas linguistique pour le Portugal et le Brésil est une question d'importance capitale non seulement pour ces deux pays romans, mais aussi pour toute la *Romania.*

En 1925, déjà, B. Schädel estimait nécessaire de le réaliser d'urgence (cf. Paiva Boléo, *O interesse*, p. 31).

Le Congrès international des Linguistes, tenu en 1928 à La Haye, décida de faire appel aux gouvernements de tous les pays pour qu'ils entreprennent de pareils travaux qui servent plus tard à la rédaction de l'Atlas linguistique du monde. Les gouvernements du Portugal et du Brésil ont dû recevoir cet appel.

Manuel de Paiva Boléo fit lui aussi, en 1930, un rapport à la Direction générale de l'Éducation nationale pour soutenir la réalisation d'un Atlas linguistique du Portugal (cf. *O interesse*, p. 31).

Ramon Menéndez Pidal envisageait, en 1930, l'introduction du domaine portugais dans l'Atlas linguistique de l'Espagne, en faisant faire l'enquête par un Portugais qui devait travailler avec le questionnaire espagnol. Il estimait, en outre, que les enquêtes portugaises devaient être faites par R. de Sá Nogueira (cf. Paiva Boléo, *O interesse*, pp. 31-32).

Le Centre d'études philologiques de Lisbonne inscrivit parmi ses tâches la réalisation de l'Atlas (voir pp. 451-452 de mon étude).

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici aussi le vif désir de tous les romanistes que les deux pays, bien connus pour leur patriotisme éclairé, aident leurs chercheurs à réaliser ce monument linguistique, bien digne de leurs vaillants aïeux, les explorateurs du nouveau monde, et d'une capitale importance pour les travaux de linguistique romane.

## IX. QUELQUES TRAVAUX DE DIALECTOLOGIE

Pour mieux illustrer le développement de la dialectologie portugaise, nous présentons, par ordre chronologique, quelques travaux qui nous semblent les plus importants, soit à cause de la date de leur parution, soit à cause de la méthode suivie ou du sujet traité.

### 1. Les parlers du continent et des îles adjacentes.

Le premier tome de la *Revista Lusitana* (1887-1889) renferme les articles d'A. R. GONÇALVES VIANA, concernant le parler de *Rio Frio* (pp. 158-166, 195-220), le lexique des parlers *minhotos* (pp. 220-222), quelques étymologies populaires (pp. 222-226, 310-312) et la phonologie des éléments vocaliques atones dans le dialecte portugais du centre du pays (pp. 312-319).

Dans le même volume, L. DE VASCONCELOS publia un essai sur l'*Onomatologia portuguesa* (pp. 45-53) et sur la division dialectale du portugais, à l'occasion de la publication de la Grammaire portugaise de J. Cornu (pp. 191-194), et l'étude de F. Adolfo Coelho sur *Os Ciganos de Portugal* (pp. 3-20).

C'est dans le deuxième volume de la même revue que nous trouvons la longue série des articles de L. de Vasconcelos sur les parlers d'*Alentejo* (t. II, 1890-1892, pp. 15-45 ; cf. aussi t. IV, 1896, pp. 13-77), de *Trás-os-Montes* (t. II, pp. 97-120 ; cf. t. III, 1895, pp. 57-74), de *Beira Baixa* (t. II, pp. 241-252) et des Açores (t. II, pp. 289-307), dont les traditions populaires furent examinées par H. R. Lang (t. II, pp. 46-55).

En 1896, Vasconcelos publia ses remarques sur les parlers d'Algarve (*Rev. Lus.*, t. IV, 1896, pp. 324-328) et sur les *Dialectos estremenhos* (t. V, 1897-1899, pp. 137-147).

Les études de Vasconcelos, comme nous l'avons dit, ne donnent qu'un aperçu phonétique, morphologique et parfois syntaxique, complété par un bon lexique, dont l'ampleur est très variable.

L'instituteur AUGUSTO C. MORENO publia le *Vocabulario transmontano* (*Rev. Lus.*, t. V, 1897-1899, pp. 22-51, 88-114) en donnant un bel exemple à ses collègues (le travail date de 1885).

En 1925, L. de Vasconcelos publia une petite étude sur la *Linguagem de San Martín de Trevejo* (*Cáceres, Espanha*) (*Rev. Lus.*, t. XXVI, 1925-1927, pp. 247-259) une localité située en Espagne (cf. *Opúsculos*, t. IV, 2e partie, pp. 673-675 et 619).

A partir de 1928, nous rencontrons des travaux dialectologiques un peu plus amples. C'est le cas de l'ouvrage de CELESTINO SOARES

DE AZEVEDO (licencié en philologie germanique) sur la *Linguagem popular de Ervedosa do Douro*, le lieu d'origine de l'auteur (dans *Rev. Lus.*, t. XXVII, 1928-1929, pp. 86-197). L'auteur présente les matériaux de la même manière que L. de Vasconcelos, c'est-à-dire : la phonétique (pp. 89-130), la morphologie (pp. 130-159), la syntaxe (pp. 159-160), quelques conclusions (p. 161), des notes (pp. 161-189) et le glossaire (pp. 189-197 ; cf. M. de Paiva Boléo et A. Gomes Ferreira, dans *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. I, 1947, pp. 220-222).

Un travail important pour l'ethnographie, présentant cependant une transcription phonétique très simple, est celui de JOSÉ DIOGO RIBEIRO, *Linguagem popular de Turquel*, localité dans la région d'*Alcobaça* (dans *Rev. Lus.*, t. XXVIII, 1930, pp. 87-244).

L'étude de LEITE VASCONCELOS, sur le *Português dialectal da região de Xalma* (*Espanha*) (dans *Rev. Lus.*, t. XXXI, 1933, pp. 164-275) mérite une mention spéciale. Dans cette étude, rédigée d'après une enquête sur place (faite en 1924-1925, 1929 et 1931), l'auteur nous donne des renseignements très détaillés sur les informateurs (cf. pp. 212-213, 215-238, 254-257), indiquant aussi leur sexe et leur âge. Les textes, publiés en transcription phonétique, ont été enregistrés après l'audition de plusieurs personnes, et spécialement de femmes (cf. p. 214). Ce travail marque un remarquable progrès par rapport aux premières enquêtes.

ABÍLIO ROSEIRA rédigea son étude *Costumes de Semide* (localité dans le district de Coïmbre) (dans *Bol. de Filol.*, t. III, 1934-1935, pp. 243-280) d'après les informations données par deux femmes illettrées (l'une plus jeune et l'autre plus âgée), sans pouvoir employer une transcription phonétique très minutieuse, faute de connaissances philologiques (« *da sciencia filológica não conheciamos, a bem dizer, senão o nome* », p. 243). L'étude contient les chapitres suivants : la phonétique, la morphologie, la syntaxe, le style, la métrique (il s'agit de matériaux de folklore), des textes et un vocabulaire.

Pour l'année 1936, nous devons signaler un travail fait par un maître de la dialectologie et de l'ethnographie. Il s'agit du travail de F. KRÜGER, *Notas etnográfico-linguísticas da Póvoa de Varzim* (dans *Bol. de Filol.*, t. IV, 1936, pp. 109-182). Malgré son caractère plutôt ethnographique, cette étude sur le langage de la petite localité de *Abremar* (située entre *Viana do Castelo* et *Porto*, à l'ouest de *Barcelos*), habitée par des pêcheurs et des agriculteurs, est très importante, surtout pour la terminologie de la pêche et celle des moulins à vent. Elle offre, en outre, une riche bibliographie concernant la pêche (cf. pp. 122-123). L'auteur fit l'enquête en 1935.

KÄTE BRÜDT, en sa qualité de professeur au Collège allemand de *Funchal*, fit des recherches surtout ethnographiques dans l'île de Madère, publiant le travail *Madeira, estudo lingüístico-etnografico* (dans *Bol. de Filol.*, t. V, 1937, pp. 59-91, 289-349). Elle fut dirigée dans la réali-

sation de son étude par F. Krüger. Les matériaux ne sont pas présentés dans une transcription phonétique très détaillée, l'étude ayant plutôt un caractère ethnographique. Les matériaux intéressent cependant la dialectologie portugaise.

Kurt Rohner, un élève de A. Steiger, fit une enquête linguistique très détaillée dans la localité de *Cachopo* (et ses environs), située au nord-est du port de *Faro* dans la province d'Algarve, et publia une petite partie de ses résultats dans le travail *Beschreibende Phonetik der Mundart von Cachopo* (*östlisches Algarve*), présenté comme thèse à l'Université de Zurich (Winterthur, 1938, 66 p.). L'auteur entreprit son enquête en 1936, en utilisant le questionnaire de l'Atlas linguistique de l'Espagne (comprenant environ quatre mille demandes), remanié et complété selon les conseils de son professeur. La plupart de ses informateurs étaient illettrés. C'est un ouvrage réalisé d'après la méthode la plus moderne des enquêtes linguistiques (cf. le compte rendu de Willy Paulyn, dans *Vox.Rom.*, t. VIII, 1945-1946, pp. 254-267). M. de Paiva Boléo relève plusieurs interprétations erronées des phonèmes locaux dues à son origine étrangère et à sa connaissance imparfaite du portugais (*Rev. Port. de Fil.*, vol. II, 1948, p. 382) (1).

En suivant l'ordre chronologique, nous signalons deux travaux qui ne sont pas de nature dialectologique proprement dite, mais qui offrent de riches matériaux lexicologiques. Ce sont les suivants : A. F. de Seabra, *A entomologia do trigo* (Coïmbre, 1939, X-699 p. et un appendice de 13 p.), ouvrage subventionné par l'Institut de Haute Culture de Lisbonne, et celui du Prof. D. A. Tavares da Silva (de l'Institut supérieur d'Agronomie), *Esboço dum vocabulário agrícola regional* (Lisbonne, Lucas et comp., 1942, 480 p. ; extrait des *Anais del Instituto superior de Agronomia*, vol. XII, 1941 ; cf. les remarques de Paiva Boléo, *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 561-563).

En 1946, Francis Millet Rogers publia l'étude *Insular Portuguese Pronunciation Madeira* (dans *Hispanic Review*, t. XIV, 1946, pp. 235-253 ; cf. le compte rendu de Ed. Antonino Pestana, dans la *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. I, 1947, pp. 223-228, où l'auteur donne la plus ample bibliographie sur les études dialectales concernant les parlers insulaires de Madère et des Açores, pp. 226-228).

En 1947, J. A. Capela e Silva fit paraître sous la forme d'un dictionnaire, portant le titre *Estudos Alentejanos, A linguagem rústica no concelho de Elvas* (éd. de la *Rev. de Portugal*, Lisbonne, 1947, 207 p.) des matériaux ramassés il y a trente ans. Le dictionnaire est illustré, et les mots sont complétés par des extraits littéraires (cf. la note critique d'Ed. Antonino

(1) Cf. aussi son étude *Um capítulo de fonética dialectal* : a *inicial em Cachopo* (Algarve) (dans *Bol. de Fil.*, t. IX, fasc. 3, 1948, pp. 251-277), dont les matériaux dialectaux sont publiés en notation phonétique.

Pestana et Paiva Boléo dans *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 515-516).

MARIA TERESA DE MENDONÇA LINO NETTO, R. S. D., consacra au langage des pêcheurs et des agriculteurs de *Vila do Conde* et de ses environs (située au nord de *Porto*, sur la côte), son étude *A linguagem dos pescadores e lavradores do concelho de Vila do Conde* (dans *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. I, 1947, pp. 59-152 avec de nombreux dessins et photographies). L'étude, faite surtout sous la direction de Paiva Boléo, a plutôt un caractère ethnographique. L'auteur employa un questionnaire illustré pour pouvoir obtenir facilement les noms des poissons (cf. p. 60). Elle s'adressa d'ordinaire aux personnes illettrées et employa, pour la transcription phonétique, le système enseigné par M. de Paiva Boléo. Le vocabulaire et la bibliographie sont publiés dans le volume II, t. I et II, 1948, pp. 122-187.

Les parlers de l'île de *Porto Santo* ont été étudiés sur place par MARIA DE LOURDES DE OLIVEIRA MONTEIRO, dans sa monographie *Porto Santo, monografia linguística, etnográfica e folclórica* (dans *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 340-390, avec une carte et plusieurs dessins et photographies ; la seconde partie dans le vol. II, t. I et II, 1948, pp. 28-92 et les conclusions dans le III^e^ vol., 1949, pp. 90-151). L'auteur a séjourné six mois à Funchal en 1944 pour faire cette étude. Les matériaux furent vérifiés en 1947. Ce travail est un autre produit de l'école dialectologique de M. de Paiva Boléo (cf. p. 343) (1).

(1) Parmi les travaux qui traitent un sujet choisi, nous mentionnons les suivants : Silva RAMOS, *Terminologia médica* (*Rev. de Lingua Port.*, t. I, n. 2, 1919, pp. 179-184) ; E. DE SÁ NOGUEIRA, *Subsídios para o estudo da linguagem das salinas (A Lingua Port.*, t. IV, 1934, pp. 77-145, avec des photographies) ; João COUTO, *A ténica nas obras lavradas em ouro e prata* (*A Lingua Port.*, t. IV, 1934, pp. 236-260, avec des photographies) ; J. DE OLIVEIRA SIMÕES, *A expressão numeral na linguagem (A Lingua Port.*, t. IV, 1934, pp. 271-360); Alberto Vieira BRAGA, *As vozes dos sinos na interpretação popular e a industria sineira em Guimarães (Rev. Lus.*, t. XXXIV, 1936, pp. 5-104, avec des dessins) ; Cláudio BASTO, *A linguagem dos gestos em Portugal (esboço etnografico) (Rev. Lus.*, t. XXXVI, 1938, pp. 5-72 et suiv.) ; Antonio DOS REIS SILVA BARBOSA, *Nomenclatura do carro alentejano* (*Rev. Lus.*, t. XXXVI, 1938, pp. 236-245) ; Maria Constança MÚRIAS DE FREITAS, *Palavras e expressões sobre vestuário no Cancioneiro Geral de Garcia de Resende (Bol. de Filol.*, t. VIII, 1945-1947, pp. 67-88, 93-120) ; Júlio DE LEMOS, *Pequeno dicionário luso-brasileiro de vozes de animais (onomatopeias e definições), com uma carta e um estudo do escritor e filólogo Augusto Moreno* (éd. *Rev. de Portugal*, Lisbonne, 1946, in-8°, 154 p.) ; K. JABERG, *Géographie linguistique et expressivisme phonétique, Les noms de la balançoire en portugais* (*Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. I, 1947, pp. 1-43, et l'*Aditamento ao artigo anterior* par M. DE PAIVA BOLÉO, pp. 45-58, avec une carte ; cf. aussi pp. 463-483 et vol. II, 1948, 490-505). Sur le liège, Luis CHAVES a publié l'étude *A cortiça e o seu vocabulário popular* (dans la même revue, vol. II, t. I et II, 1948, pp. 93-121).

## 2. Au Brésil.

Pour le Brésil je ne suis en mesure d'indiquer (faute d'informations) que quelques travaux : A. GONÇALVES DIAS, *Dicionário da língua Tupi, chamada língua geral dos indígenas do Brasil.* Il s'agit d'un manuscrit de l'auteur, dont la publication a commencé en 1919 dans la *Revista de Língua Portuguesa* (t. I, 1919-1920 ; t. II, 1921).

Un travail fait selon quelques principes d'enquête modernes est celui d'AMADEU AMARAL, *O dialecto caipira* (S. Paulo, éd. O livro, 1920, petit in-8°, 227 p.). Il s'agit du parler en voie de disparition de l'ancienne province de São Paulo. L'auteur affirme que les termes et les locutions ont été recueillis à l'insu des informateurs (p. 15) ; il indique toujours, si cela est possible, la fréquence du mot ou de l'expression, en les transcrivant selon la prononciation ; il a reproduit les différentes manières de prononcer avec la même fidélité, en indiquant aussi la graphie adoptée ainsi que des points douteux, etc. (cf. pp. 15-16). L'étude contient une introduction, des chapitres sur la phonétique, la lexicologie, la morphologie, la syntaxe et le vocabulaire. Le terme de *caipira* est équivalent à ceux de *tupi* et de *guarani*, par lesquels on désigne les Indiens du Brésil et de l'Argentine (cf. le compte rendu de Sousa da Silveira, dans *Rev. de Líng. Port.*, t. II, n° 11, 1921, pp. 23-32) (mon étude p. 423).

Les différences entre le portugais et les parlers du Brésil furent signalées par JORGE GUIMARÃES DAUPIÁS, dans l'*Ensaio dialectológico* (*Rev. Lus.*, t. XXVI, 1925-1927, pp. 186-210).

En 1936, RENATO MENDONÇA publia l'ouvrage *O português do Brasil, Origens, Evolução, Tendências* (Rio de Janeiro, 1936, in-8°, 344 p. ; dans la Bibl. de divulgação científica, vol. X ; cf. le compte rendu d'Amado Alonso, dans *Rev. de Filol. hisp.*, t. III, 1941, p. 57-59 ; cf. aussi les pp. 59-60, sur le travail de Cândido Jucá (filho), *Lingua nacional, As diferenciações entre o português de Portugal e o do Brasil autorizam a existência de um ramo dialectal do português peninsular*, Rio de Janeiro, 1937).

GLADSTONE CHAVES DE MELO dans son étude *A língua do Brasil* (Rio de Janeiro, 1946, Agir Editora, 183 p.) donne une description de la langue du Brésil, en indiquant l'influence du *tupi*, l'influence africaine, l'aspect du langage populaire, la prononciation, la langue et le style, le vocabulaire et la langue littéraire (cf. le compte rendu sommaire dans *Rev. Port. de Filol.*, vol. II, 1948, p. 374).

SERAFIM SILVA NETO, dans son ouvrage *Capítulos de história de língua portuguesa no Brasil* (Rio de Janeiro, Edições dois Mundos, s. d., 97 p.), donne un *Panorama actual da língua portuguesa no Brasil* (pp. 63-91) (1).

(1) Le travail du Commandant Eugenio DE CASTRO, *Ensaios de geografia linguistica* (2^e^ *edição aumentada da « Geografia linguistica e cultura brasileira »*, São Paulo,

## 3. Les parlers d'Outre-mer.

Les parlers portugais d'outre-mer constituent un intéressant chapitre de la linguistique générale ; ils ont soulevé le problème de l'imposition d'une langue nouvelle à des populations dont l'idiome était complètement différent (cf. les *Kreolische Studien* de Hugo Schuchardt (1882-1891) et la Bibliographie *crioula portuguesa* (langue et littérature), 1891-1905, publiée par L. de Vasconcelos, dans *Opúsculos*, t. IV, 2e partie, pp. 1191-1218).

En 1880, F. A. COELHO publia, avant H. Schuchardt, son étude *Os dialectos românicos ou neo-latinos na Africa, Asia e America* (dans *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 3e série, nº 8, 3e série, nº 12) (1).

J. LEITE DE VASCONCELOS consacra à ces parlers son étude *Dialectos crioulos portugueses de Africa* (dans *Rev. Lus.*, t. V, 1897-1899, pp. 241-261). Les matériaux lui furent fournis par un créole (le père Costa Teixeira), par un missionnaire et par un de ses élèves originaire du pays.

En 1899, MARCELINO MARQUES DE BARROS, fit paraître son travail *O Guinèense* (dans *Rev. Lus.*, t. V, 1897-1899, pp. 174-181, 271-300; cf. aussi t. VII et t. X de la même revue), où il étudie le parler des créoles de la Guinée portugaise (Ier chap. *Tradições e etnologia* ; le 2e *Apontamentos gramaticais*). Il adopta, pour la transcription des textes, l'alphabet du portugais, en lui ajoutant des signes spéciaux, tirés autant que possible des systèmes phonétiques de Lepsius et Gonçalves Viana (cf. p. 175). Ce missionnaire procura à H. Schuchardt un grand nombre de chansons qu'il avait enregistrées durant sa longue mission en Guinée (« *da mesma illustre notabilidade não tive mais notícias*, dit l'auteur, *apesar de com suas cartas de uma vez intimamente me ter distinguido. Só muitos anos depois li umas amáveis referências que me fez no seu consciencioso trabalho que tem o sob o titulo* Beiträge zur Kenntnis des Kreolischen Romanisch. *Muito penhorado agradeço a s. exª* », p. 174).

Parmi les travaux de Monseigneur SEBASTIÃO RODOLPHO DALGADO, signalons les suivants : *Dialecto Indo-português de Ceilão* (Lisbonne, Imprensa nacional, 1900, XXIX-259 p.), *Dialecto indo-português do Norte* (dans *Rev. Lus.*, t. IX, 1906, pp. 142-166, 193-228 ; les matériaux lui ont été fournis par un correspondant, qui affirme que le parler des

etc., 1941, petit in-8º, 349 p. (mis à ma disposition par mon collègue M. de Paiva Boléo) ne renferme, malgré son titre, rien qui intéresse directement la dialectologie. Il s'agit plutôt d'un travail de géographie anthropologique et historique (cf. toutefois les chapitres *Termos náuticos de provaveis origens norrenas e normandas*, pp. 35-49 et *Aspectos de um Dicionario e Enciclopédia do Brasil*, pp. 277-331).

(1) Sur les *Kreolische Studien* de H. SCHUCHARDT, cf. le compte rendu d'A. GONÇALVES VIANA, dans *Rev. Lus.*, t. II, 1890-1892, pp. 356-359 ; t. IV, 1896, pp. 194-196.

femmes de Bombay est plus « créolisé » que celui des hommes, p. 144) ; *Influência do vocabulário português em linguas asiáticas* (*abrangendo cerca de cinquenta idiomas*) (Coïmbre, Imprensa da Universidade, 1913, XCII-249 p., avec l'opinion d'A. R. Gonçalves Viana, pp. VII-IX, une carte de l'Asie en couleurs indiquant les langues parlées) ; *Dicionario português-konkani* (Lisbonne, Imprensa nac., 1905, XXXII-906 p.), etc. (cf. la bibliographie de L. de Vasconcelos citée plus haut) et surtout le *Glossário luso-asiático* (2 vol., Coïmbre, 1919 et 1921).

En 1929, le Chanoine José de S. Rita e Souza publia les *Elementos gramaticais da lingua concani* (Lisbonne, 1929, 181 p. ; extrait des n[os] 38 à 42 et 48 à 49 du *Boletim da Agência geral das Colónias*) (1).

Les travaux mentionnés plus haut témoignent d'un intérêt assez soutenu des chercheurs portugais et étrangers pour les parlers portugais.

Quant à la valeur scientifique de ces travaux, nous sommes d'accord, sauf quelques réserves, avec l'opinion de M. de Paiva Boléo qui affirme que : « *não podemos julgar um estudio dialectológico espanhol* (*ou português*) *com a mesma severidade com que nos é lícito fazê-lo para um trabalho alemão, suíço, francês, belga ou sueco, visto nestes países existirem, pelo menos nalgumas Universidades, cursos de dialectologia, regidos por especialistas da matéria* » (*Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, p. 535).

## X. QUELQUES TRAVAUX DE PHONÉTIQUE

Le domaine du portugais possède quelques travaux de phonétique qui méritent d'être signalés.

La transcription phonétique. — Le problème de la transcription phonétique a toujours préoccupé les chercheurs portugais. A. R. Gonçalves Viana indiqua, en 1890, un système plus adéquat pour la transcription des noms propres et communs dans les colonies portugaises, dans son article *Transcrição portuguesa de nomes próprios e comuns pertencentes a idiomas falados nas colónias portuguesas* (*Rev. Lus.*, t. II, 1890-1892, pp. 56-67, 143-155).

De même, pour la transcription du portugais : Domingos de Castro Lopes, dans l'étude *Pela escripta sonica* (dans *Rev. de Ling. Port.*, t. I, n° 4, 1920, pp. 109-134 ; n° 5, 1920, pp. 101-113 ; n° 6, 1920, pp. 105-120).

Un nouveau système de transcription phonétique du portugais fut proposé, au nom du Centre d'études philologiques de Lisbonne, par

(1) Cf. aussi les travaux suivants : A. da S. Rego, *Dialecto português de Malaca, apontamentos para o seu estudo*, Lisboa, 1942, 234 p. (extrait du *Boletim Geral das Colónias*) ; J. A. Teixeira, *Estudos de dialectologia portuguesa, Linguagem de Goiás* (São Paulo, 1944, 172 p.).

R. DE SÁ NOGUEIRA, dans son article *Alfabeto fonético* (dans *Bol. de Filol.*, t. IV, 1936, pp. 14-23).

LA PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE. — La phonétique expérimentale dispose d'un Laboratoire, des plus modernes, à la Faculté des Lettres de l'Université de Coïmbre, fondé et dirigé par ARMANDO DE LACERDA, dont les principaux travaux sont les suivants : *Fonética experimental, A labiografia e os seus métodos de investigação* (dans *Bol. de Filol.*, t. II, 1933, pp. 48-62) ; *A interpretação de curvas simultâneas e o problema da delimitação* (*ib.*, pp. 193-206) ; *A delimitação articulatória dos quimogramas* (*ib.*, pp. 329-346) ; *Análise de curvas quimográficas* (*Bol. de Filol.*, t. III, 1934-1935, pp. 193-206) ; *Crítica do método quimográfico* (*ib.*, pp. 333-349 ; t. IV, 1936, pp. 57-74, 294-306 ; t. V, 1937, pp. 1-28) ; *Novos métodos de investigação* (*ib.*, t. V, 1937, pp. 229-255 ; c'est le premier travail daté du Laboratoire de phonétique expérimentale de Coïmbre ; cf. Bertil Malmberg, *Défense de la méthode cymographique*, dans *Bol. de Filol.*, t. VII, 1941, pp. 113-120) ; *Características da entoação portuguesa, Trabalho de investigação baseado no estudo sistemático do comportamento tonal*, vol. I, 1941, 333 p. ; vol. II, 1947, 365 p. (extrait de la revue *Biblos*, t. XVI-XXI).

Armando de Lacerda a publié en collaboration avec MARIA JOSEFA CANELLADA, une série d'études sous le titre *Comportamientos tonales vocálicos en español y portugués* (dans *Rev. de Filol. esp.*, t. XXVI, 1942, pp. 171-220, 469-485, etc. au t. XXVIII, 1944) (voir mon étude, p. 434).

SUR L'ORTHOGRAPHE. — Sur l'orthographe du portugais, on peut consulter, outre l'étude fondamentale de Gonçalves Viana (voir plus haut, p. 445) (1), le travail de REBELO GONÇALVES, *Tratado de ortografia da língua portuguesa* (avec une préface de Ribeiro Couto, Coïmbre, Atlântida, 1947, in-8º, XXXIX, 540 p. et un *Suplemento ao tratado de ortografia da língua* portuguesa, pp. 1-169), qui contient d'importantes remarques intéressant non seulement le portugais mais aussi les autres langues romanes.

(1) Cf. aussi Gonçalves VIANA, *Exposição da pronúncia normal portuguesa* (Lisbonne, 1892, 103 p.).




Italie, *Carte politique*

# *G.* L'ITALIEN

> *« I parlari dell'Italia odierna differiscono tra loro assai più che non differiscono quelli della Francia, della Spagna, degli altri paesi neolatini... E questo si spiega colla molteplicità di genti etnicamente diverse... stanziate nella nostra penisola prima che i Latini... la conquistassero tutta quanta »* (C. Merlo, *Lingue e dialetti d'Italia,* p. 1).

## I. INTRODUCTION

L'aspect linguistique de l'Italie est très varié car les dialectes y sont encore très vivaces. Pour se faire comprendre, les Italiens emploient la langue italienne commune qui a, à sa base, le parler de Florence dans lequel se sont fondues, au cours des siècles, plusieurs particularités lexicologiques et même phonétiques appartenant aux autres dialectes.

### Division dialectale.

On partage (selon les opinions de Merlo et Bertoni) (1) les parlers italiens proprement dits en *trois* grands groupes, sans que leurs limites coïncident avec celles des provinces et sans que le passage d'un groupe à l'autre se fasse d'une manière brusque, par de grandes différences linguistiques. Ces groupes sont les suivants :

### 1. Le groupe des dialectes septentrionaux.

On appellait jadis ce groupe, le groupe des dialectes « gallo-italiens ».

Il comprend les dialectes suivants :

1° Le *piémontais* qui est divisé en deux groupes : *le groupe du Nord,* parlé dans les provinces de *Cuneo* (Coni) et *Torino* (Turin), et *le groupe du Sud,* dans les provinces de *Vercelli* (Verceil) et *Alessandria* (Alexandrie). Le premier groupe a d'étroits rapports avec le franco-provençal et le

(1) C. Merlo, *Lingue e dialetti d'Italia* ; G. Bertoni, *Profilo linguistico d'Italia* (cf. p. 473, note, de mon étude).

provençal, le second avec le ligurien, et tous les deux avec le lombard (on parlait jadis le piémontais à Pavie).

2° Le *ligurien*, dénommé aussi *génois*, qui a comme centre la ville de Gênes. Il s'étend à l'Ouest à peu près jusqu'à Vintimille ; au Nord, il dépasse parfois la chaîne de montagnes qui le sépare du piémontais ; à l'Est, il s'étend jusqu'au torrent de Vara, et sur la côte, jusqu'à la ville de *La Spezia.*

Les parlers de S. Boniface (en Corse), des îles de *S. Pietro* et de *S. Antioco* (dans la partie sud-ouest de la Sardaigne) appartiennent au génois (il s'agit de colonies).

3° Le *lombard.* Il est divisé en deux parties par la rivière *Adda* : la partie occidentale comprend le territoire des provinces de Milan, Varèse, Côme et Sondrio, ainsi que le canton suisse du Tessin et les vallées italiennes des Grisons (*Mesolcina, Val Calanca, Bregaglia* et *Poschiavo*) et, au Sud, la partie nord de la province de *Pavie* ; la partie orientale comprend les provinces de *Bergame, Brescia* et *Crémone* ainsi que les régions situées au nord-est de *Lago d'Iseo* et de *L. di Garda,* arrivant jusqu'à *Vezzano, Trento, Pèrgine* et *Lévico.*

Les habitants des provinces de *Messine* et d'*Enna* (en Sicile, au nombre d'environ 130.000 individus) dont la langue présente des particularités linguistiques rappelant celles du dialecte lombard, doivent être considérés comme des nouveaux venus en Sicile ; ils ont probablement émigré avant le XII[e] siècle des Alpes lombardes et surtout des vallées de la *Toce* (*Ossola*) et de la *Maggia* (dans le canton de Tessin) (Merlo, *l. c.*, p. 16).

4° Le *vénitien.* Il est parlé dans les provinces de *Vérone, Rovigo, Vicenza* (Vicence), *Padoue, Venise, Trévise* et dans la partie non romanche (ladine) des provinces de *Bellune* et d'*Udine,* ainsi que dans la ville de *Venise.* Le même dialecte est employé à *Trieste,* en *Istrie* (à *Rovigno* et *Dignano*) et par les Italiens qui habitent les villes situées sur la côte dalmate. Dans ces dernières régions, on retrouve cependant, même de nos jours, des traces de l'ancien parler dont les caractères rappellent à la fois le frioulan (parler ladin), le dalmate et le roumain.

5° L'*émilien-romagnol.* Les provinces de l'*Émilie* et de la *Romagne* n'ont jamais constitué dans le passé une unité politique, mais l'*unité géographique* explique leur unité linguistique suffisamment remarquable.

Dans la partie *septentrionale* de la région qui s'étend entre le Pô et les Apennins, les parlers des provinces de *Pavie, Plaisance* (Piacenza), *Parme, Mantoue* (Mantova) ainsi que ceux de la partie nord des provinces de *Reggio d'Emilie* et de *Modène* présentent des particularités spécifiques qui les distinguent du reste des parlers des deux dernières provinces ainsi que de ceux appartenant aux provinces de *Ferrare* et de *Bologne,* situées plus au Nord.

*Les parlers de la partie méridionale* de la même région (c'est-à-dire

les provinces de *Ravenne* et de *Forlî*, de *Pésaro* et d'*Ancône*) présentent tous des caractères linguistiques communs qui les unissent.

L'émilien dépasse cependant la chaîne des Apennins dans la vallée du Serchio, de la haute *Garfagnana* et surtout dans la *vallée de la Magra* (pour plus de détails, cf. Merlo, *l. c.*, pp. 17-18 ; Bertoni, *l. c.*, pp. 54-55).

## 2. Les dialectes toscans.

Ces dialectes ayant un substrat ethnique étrusque (Merlo) conservent mieux les particularités du latin (« *il fiorentino potrebbe dirsi l'erede più fedele e puro del latino*, Bertoni, *l. c.*, p. 78).

On considère aujourd'hui comme du *florentin pur* les parlers de *Florence*, de *Mugello*, de *Valdarno*, de *Chianti* et du *Val d'Elsa*.

La région occidentale est occupée par les parlers de *Pistoie* (Pistoia), *Lucques* (Lucca), *Pise* et *Livourne*.

Les parlers de la région méridionale ainsi que celui de *Sienne* s'éloignent non seulement de la langue littéraire italienne mais aussi du parler de Florence.

Les idiomes d'*Arezzo*, de la *Vallée de la Chiana* et de la *Garfagnana* ont des traits rappelant parfois les parlers d'*Ombrie*.

Le grand massif d'*Amiata* (1734 m.), situé à l'est de *Grosseto*, constitue aujourd'hui encore une frontière linguistique entre le florentin et les dialectes de l'Italie centrale et méridionale (1).

(1) Pour le problème du dialecte florentin comme langue littéraire italienne, cf. les intéressants travaux de Thérèse LABANDE-JEANROY, *La question de la langue en Italie* (Strasbourg, 1925, 264 p. ; Publications de la Fac. des Lettres, fasc. 27) et *La question de la langue en Italie de Baretti à Manzoni* (Paris, Champion, 1925, in-8°, XIV-135 p.).

En examinant ces deux travaux, A. Meillet résume le développement de l'italien littéraire dans les termes suivants : « L'italien commun » a été fixé plus tôt qu'aucune des autres grandes « langues romanes » de l'Europe, sous l'influence de grands écrivains : c'est la langue de Dante, de Pétrarque, de Boccace, qui se sont trouvés être des Florentins, et il est résulté de là que l'italien écrit est du toscan. Mais le peuple de Florence ne parle pas pour cela une langue littéraire, et son parler a l'instabilité de tous les parlers courants. D'ailleurs le reste de l'Italie ne s'incline pas volontiers devant la langue d'une province ou d'une ville. Depuis le XIII[e] siècle, il s'est développé une discussion sur le caractère du « toscan » ou « italien », que doit avoir la langue littéraire... C'était une querelle verbale, et où, en vérité, il n'était jamais produit de faits positifs. Il y a eu de nombreux défenseurs de l'« italianisme » ; mais il n'y avait pas de langue commune italienne autre que celle dont les grands écrivains avaient donné le modèle. Le problème semble désormais éclairci. Mais il reste à voir comment a eu lieu, en fait, la fixation et le développement de l'italien littéraire et comment il est devenu la langue commune d'un pays où, de la Lombardie à la Sicile, les parlers locaux diffèrent beaucoup plus encore qu'ils ne font de la Wallonie et de la Picardie à la Provence » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXVI, 1925, pp. 103-104).

Les parlers modernes de la Corse appartiennent au groupe toscan tout en ayant des traits communs avec les idiomes de la Sardaigne à cause de leur substrat probablement identique (Merlo, *l. c.*, p. 22).

### 3. Les dialectes du Centre et du Sud.

Les dialectes de cette partie de l'Italie se divisent en plusieurs groupes portant d'ordinaire le nom de la province, sans que les limites linguistiques coïncident pourtant avec celles d'ordre administratif.

On distingue toutefois les quatre zones suivantes :

1° La première zone est constituée par les parlers des provinces de *l'Ombrie* (Umbria), des *Marches* (le Marche) et du *Latium* (ayant comme centre Rome).

2° La deuxième zone embrasse les parlers des *Abruzzes* et de *Molise*, ceux de la *Campanie* (où se trouve le napolitain) et de la *Lucanie* (avec le centre *Potenza*) (cf. Bertoni, *Profilo*, p. 60).

3° La troisième zone comprend les *Pouilles* (Puglia) avec les centres de *Foggia*, *Bari*, *Tarente*, etc., ainsi que la *Calabre*.

4° La quatrième zone est représentée par la *Sicile*.

La partie méridionale de l'Italie possède des particularités linguistiques communes avec la Sardaigne et parfois avec la Corse, ainsi qu'avec la péninsule ibérique.

J'ai de bonnes raisons de croire que cette région a eu par le passé avec le latin balkanique des rapports assez étroits (dont les traces paraissent suffisamment évidentes dans des phénomènes linguistiques du roumain d'aujourd'hui), ce qui n'est pas le cas des dialectes italiens septentrionaux, sauf le dalmate.

### 4. Nombre d'individus.

L'italien est parlé aujourd'hui par environ 45 millions d'individus habitant le territoire de la République italienne (y compris les deux îles, la Sicile et la Sardaigne).

En dehors des frontières politiques, l'italien est encore la langue des habitants du canton suisse du Tessin (*Ticino*), ainsi que celle des habitants de la Corse qui appartiennent, au point de vue politique, à la France. Un bon nombre d'Italiens se trouvent dans les villes de la côte dalmate (*Zara* et *Raguse*, etc.) et dans les îles voisines de l'Adriatique. Plusieurs millions d'Italiens vivent dans l'Amérique du Nord et du Sud, ainsi que dans l'Afrique du Nord et dans le Moyen Orient, etc. L'italien représente pour toutes ces personnes la langue principale dans la vie de famille (voir planche n° XXXVII, p. 466 de mon étude).

On peut donc évaluer à presque 50 millions le nombre des Italiens du monde entier.




Division dialectale (d'après C. MERLO, *Lingue e dialetti d'Italia* ; cf. p. 473, note, de mon étude).

## 5. Autres langues romanes en Italie.

Les régions périphériques du territoire italien présentent des dialectes qui, malgré leur origine latine, n'appartiennent pas à l'italien proprement dit, mais à d'autres langues romanes.

Ces langues ou ces dialectes sont les suivants :

1° Le provençal. — D'après les indications données par l'étude de Merlo citée plus haut, on peut délimiter approximativement, sur le territoire italien, la frontière linguistique des parlers provençaux (qui ne coïncide pas avec la frontière politique entre l'Italie et la France) par une ligne qui part de *Vintimille*, remonte le cours de la rivière Roya jusqu'au *Col de Tende*, passe par *Limone di Piemonte*, pour aboutir dans la plaine, au centre de *Borgo San Dalmazzo* (au sud-ouest de Coni). De là, la ligne pénètre profondément dans la région montagneuse de la partie ouest de la ville de *Coni* (les localités : *Valgrana, Dronero, Venasca*) et arrive, par *Paesana*, à *Pignerol* et, enfin, dans la vallée de la *Doire* (à l'ouest de Turin).

Dans presque toutes les localités situées dans les vallées qui se trouvent à l'ouest de cette ligne, les habitants emploient, comme langue courante, le provençal. Ces vallées, de bas en haut, sont les suivantes : *Valle del Gesso* (localité *Valdieri*), *Valle della Stura* (loc. *Vinàdio*), *Valle della Grana* (loc. *Castelmagno*), *Valle della Maira* (loc. *Acceglio*), *Valle della Varaita* (loc. *Sampeyre*), les sources du Pô (loc. *Oncino*). Viennent ensuite les vallées dites *vaudoises*, où se sont établis, à la fin du XII^e^ et au commencement du XIII^e^ siècle, des Albigeois venus de France : *Val Pèllice* (loc. *Bobbio, Villar, Torre Pellice, Luserna S. Giovanni*, etc.), *Valle della Germanasca* (loc. *Pral, Perrero, Pomareto*, etc.) et les vallées de la rivière *Chisone* (Cluson) et de tous ses affluents.

Un certain nombre d'émigrants de cette région se sont établis en Calabre (cf. Merlo, *l. c.*, p. 5, ainsi que les autres ouvrages, cf. aussi J. Ronjat, *Grammaire istorique des parlers franco-provençaux*, t. I, pp. 22-23).

2° Le franco-Provençal. — Le franco-provençal est parlé par les habitants de toutes les vallées du versant italien dont les torrents ont leurs sources dans les Alpes Grées (du Mont Cenis au Mont Blanc) et dans les Alpes Pennines (du Mont Blanc au Mont Rose). Ces vallées, de bas en haut, sont les suivantes : *Val di Viù* (où se trouve la localité *Usseglio*, dont le parler fut étudié par Terracini, voir p. 196), *Val d'Ala* et *Val Grande*, dont les torrents se réunissent dans la vallée de la *Stura* ; la vallée *dell'Orco*, avec la vallée latérale de la *Soana* (cf. la monographie de C. Nigra, p. 177) et, enfin, la vallée de la *Doire Baltée* avec, à droite, les vallées latérales de *Champorcher*, de *Cogne*, de *Valsavaranche* et de *La Thuile*, et à gauche, la *Vallée du Grand-Saint-Bernard* (aboutissant

à Aoste), le *Val Pelline*, le *Val Tournanche*, la *Vallée de Chalant* et le *Val de Gressoney*.

Le franco-provençal est parlé dans la province de *Foggia* (Italie méridionale), dans les localités *Faeto* et *Celle S. Vito* (cf. Merlo, *l. c.*, p. 5).

Il faut ajouter cependant qu'on ne peut pas fixer, sur le territoire italien, des limites exactes entre le provençal et le franco-provençal. Les parlers des localités situées sur la Doire Ripaire (qui sépare les deux régions) présentent des phénomènes linguistiques communs aux deux idiomes (c'est le cas, par exemple, des parlers de *Melezet*, *Oulx* et *Giaglione* ; cf. Merlo, *l. c.*, p. 5).

3° LE ROMANCHE (ou LADIN) est parlé dans le nord de l'Italie (voir pp. 619-653 de mon étude).

4° LE SARDE est la langue des habitants de la Sardaigne (voir pp. 655-666 de mon étude).

5° LE ROUMAIN est parlé dans la péninsule d'Istrie (voir p. 668 de mon étude).

## 6. Les langues non romanes en Italie.

Il y a cependant, en Italie même, des régions où les habitants emploient, surtout dans la vie de famille, des langues qui ne sont pas d'origine latine (1).

Ce sont : des *Allemands* dans le nord-est du pays (surtout dans le Haut-Adige, environ 200.000 en 1921) ; des *Slovènes* dans les provinces d'Udine, Gorizia, Trieste, etc. (environ 290.000 en 1921 ; ce nombre doit être aujourd'hui beaucoup plus réduit à cause du nouveau tracé de la frontière) ; des *Serbo-Croates* dans la province de Campobasso et dans le Molise (environ 20.000, selon Merlo, *l. c.*, p. 9) ; des *Albanais* dans les régions de Campobasso, Foggia, Tarente, Potenza, Catanzaro, Reggio de Calabre, Cosenza et en Sicile, dans les provinces de Catane et Palerme, etc. (environ 80.000 en 1921 ; cf. Merlo, *l. c.*, pp. 9-11) ; des *Grecs* dans la province de Reggio de Calabre et ailleurs dans l'Italie méridionale (cf. les travaux de Rohlfs ; voir planche n° XXXVIII, p. 471 de mon étude).

(1) Pour le problème des langues étrangères en Italie ainsi que pour la division dialectale des parlers italiens, je me borne à donner les indications bibliographiques suivantes : Clemente MERLO, *Lingue e dialetti d'Italia* (extrait de 24 p.), dans le volume *Italia*, la partie générale de l'œuvre *Terra e Nazioni* (Milano, Vallardi, 1937), avec une riche bibliographie (pp. 23-24 de l'extrait) ; Giulio BERTONI, *Profilo linguistico d'Italia* (Modena, 1940, 114 p.), avec une ample bibliographie, où les travaux sont groupés d'après les régions et les dialectes (pp. 109-115) ; l'*Enciclopedia italiana*, s. v. *Italia*, pp. 922-928, texte sur deux colonnes, rédigé par G. BERTONI, ainsi que l'article *Dialetti non italiani*, *ib.*, pp. 928-932.

## II. LES DÉBUTS DES ÉTUDES DIALECTOLOGIQUES EN ITALIE

DANTE ALIGHIERI. — Dans les études dialectologiques (1), l'Italie occupe une place prééminente parmi les autres langues romanes et non romanes, car déjà DANTE ALIGHIERI (né en 1265, mort en 1321), au commencement du XIVe siècle, s'est appliqué à déterminer dans son œuvre *De Vulgari Eloquentia* (écrite probablement de 1304 à 1307) « *l'unité linguistique de l'Europe et des pays romans* », ainsi que « *la division successive de ce qui formait à l'origine une seule et même langue* » (l'italien) (2).

C'est lui qui, le premier, passe en revue les quatorze catégories des dialectes italiens séparés par la chaîne des Apennins (cf. *L'Italia dial.*, t. II, 1925, pp. 263 ss.), condamnant tous ceux qui employaient dans leurs écrits un seul dialecte et indiquant la nécessité de créer une langue écrite à l'aide de tous les parlers italiens (3).

« On sait assez, dit le professeur Groult, que Dante s'est fait gloire de sa science. Mais tandis que dans le domaine philosophique ou astronomique, il n'est resté qu'un brillant élève, en linguistique il apparaît sinon comme un maître, du moins comme une sorte de précurseur. Il n'a pas inventé la grammaire historique ni la dialectologie, mais il en fut un pionnier. Qu'il ait reconnu ou, si l'on préfère, deviné l'unité des langues européennes et celle du groupe roman qui s'y insère, qu'il

(1) Pour la dialectologie italienne, il faut consulter : l'important travail de Robert A. HALL Jr., *Bibliography of Italian Linguistics* (Maryland, 1941, pp. 219-414, le chapitre concernant la Dialectologie ; publié par la *Linguistic Society of America*) (cf. aussi le compte rendu d'A. BENVENUTO TERRACINI, dans la *Rev. de Filol. hisp.*, t.V, 1943, pp. 168-173) et l'ouvrage de Mario A.PEI, *The Italian Language* (New-York, Columbia Univ. Press, 1941, in-8°, XVI-272 p. et trois cartes), aimablement mis à ma disposition par ma collègue Chr. Mohrmann (cf. aussi le compte rendu d'A. Benvenuto Terracini, dans la même revue, t. V, 1943, pp. 276-287). — Cf. aussi ERNST PULGRAM, *Prehistory and the Italian Dialects* (dans *Language*, vol. XXV, n° 3, 1949, pp. 241-252).

(2) Cf. DANTE, *De l'art d'écrire en langue vulgaire* : *De Vulgari Eloquentia, Introduction et traduction de Paul Godaert, Préface de P. Groult*, professeur à l'Université de Louvain (Louvain, Univ. cath. de Louvain, 1948, in-8°, 88 p. ; Les Lettres romanes).

(3) Cf. Dante ALIGHIERI, *De Vulgari Eloquentia*, publication faite, avec le meilleur commentaire, par A. MARIGO (Firenze, Le Monnier, 1938).

Il faut cependant rappeler le fait qu'en Italie un premier essai d'unification de la langue fut tenté en 1246, par la Société des Notaires de Bologne, laquelle exigea des candidats au diplôme de notaire qu'ils sachent lire et écrire les écritures en langue vulgaire (Ciro TRABALZA, *Storia della Grammatica italiana*, Milano, 1908, p. 37, *apud* L. KUKENHEIM Ez., *Contributions à l'histoire de la grammaire italienne, espagnole et française à l'époque de la Renaissance*, Amsterdam, 1932, p. 203).

ait divisé les dialectes de l'Italie à peu près comme on le fait encore cinq siècles après lui, qu'il ait hautement affirmé la loi de l'évolution du langage dans le temps et dans l'espace, ce sont là assurément des choses qui comptent à son actif et qui compensent largement ses erreurs ou ses imprécisions » (dans la Préface de l'ouvrage de P. Godaert, pp. 7-8).

FLAVIO BIONDO DA FORLÌ (né en 1388, mort en 1463) a le mérite d'avoir reconnu (dans *De locutione romana*, à la fin du livre *Roma instaurata*) le premier la possibilité d'une grammaire du vulgaire, car la langue vulgaire avait déjà acquis une place glorieuse grâce aux œuvres de DANTE, de PÉTRARQUE et de BOCCACE (1).

LA RENAISSANCE. — Sous l'impulsion de la Renaissance un état d'esprit nationaliste régnait dans toute la *Romania* ; il se traduisait nettement dans le domaine de la grammaire. L'ardeur patriotique fut le ferment qui détermina les études grammaticales. Au cours du XVIe siècle l'Italie a produit, affirme L. Kukenheim Ez. (p. 214) à peu près soixante grammaires et traités orthographiques ; l'Espagne, vingt environ ; la France, pas plus de trente cinq.

Les Français et les Espagnols se font au XVIe siècle un devoir de fréquenter les Universités de Pavie, de Bologne et de Padoue, en étudiant la langue et la littérature italiennes. « Elle était politiquement faible, cette Italie, elle n'avait pas la force de résister à des royaumes plus homogènes et plus unifiés, mais c'est d'Italie qu'est parti le nouveau courant d'idées, c'est aux Italiens que peut s'appliquer la phrase de [Benedetto] Varchi : « c'est une belle chose que d'avoir été les premiers » (L. Kukenheim Ez., *l. c.*, p. 217) (2).

L'ACCADEMIA DELLA CRUSCA. — Au point de vue de la *lexicographie*, on doit signaler la création, à Florence, à la fin du XVIe siècle, de l'*Accademia della Crusca* (« l'académie du son », nom burlesque que se donnèrent, pour se distinguer de l'Académie de Florence déjà existante, les fondateurs eux-mêmes qui se considéraient plus dignes du son que de la farine). C'est cette Académie qui envisagea, sur la proposition de L. SALVIATI (1591), la publication d'un dictionnaire de la langue italienne. En effet, elle publia, en un seul volume, le *Vocabolario degli Accademici della Crusca* (Venezia, 1612), avec sur la première page, l'image d'une trémie, avec l'épigraphe : *il più bel fior ne coglie* (« il cueille la plus belle

(1) Cf. la *Table chronologique des grammaires italiennes* (pp. 219-223), *espagnoles* (pp. 223-225) et *françaises* (pp. 226-229) rédigée par L. KUKENHEIM EZ. dans son ouvrage *Contributions*.

(2) Sur le rayonnement de l'influence italienne, cf. aussi le chapitre *L'espagnol*, pp. 387-388 de mon étude. — Sur les « langues vulgaires », cf. l'important article d'Angelo MONTEVERDI, *Lingue volgari e impulsi religiosi*, dans la *Cultura Neolatina*, t. VI-VII, 1946-1947, pp. 7-21.

fleur »). Ses pages renferment non seulement les mots employés par les grands écrivains des XIII^e^ et XIV^e^ siècles (Dante, Pétrarque, Boccace), mais aussi ceux consacrés par l'usage. Ce dictionnaire, dont l'influence se remarque dans le Dictionnaire de l'Académie française (de 1694), fut directement imité par le *Dictionary of the English Language* (de S. Johnson, 1747-1755) et par celui de l'Académie espagnole (de 1726 à 1739) (cf. *Enciclopedia ital., s. v. Crusca*). Pendant deux siècles, il resta le modèle des travaux de ce genre (1).

## 1. Les dictionnaires dialectaux.

Les dictionnaires dialectaux italiens furent beaucoup influencés par celui de l'*Accademia della Crusca*, publié en plusieurs éditions (la 1re en 1612 ; la 2e en 1623 ; la 3e en 1691, en trois volumes ; la 4e de 1729 à 1738, en six volumes ; la 5e de 1842 à 1923, jusqu'à la lettre O).

Un grand nombre de dictionnaires dialectaux voient le jour en Italie à partir du XVIe siècle ; la liste la plus complète en est donnée par Angelico Prati dans *I vocabolari delle parlate italiane*, Roma, 1931, 69 p. (cf. *L'It. dial.*, t. XI, 1935, pp. 234-241 et B. Migliorini, dans *La cultura*, t. X, pp. 347-350).

## 2. Intérêt pour les patois.

C'est le romantisme qui suscite, en Italie aussi, un grand intérêt pour les patois, et cet intérêt s'accroît sous l'influence des théories linguistiques comparatives qui dominent la première moitié du XIXe siècle.

Un employé de pharmacie de Lubeck, KARL LUDWIG FERNOW, vient en Italie et passe neuf ans à Rome (de 1794 à 1803), pendant lesquels il se consacre à l'étude de la littérature italienne (l'œuvre de l'Arioste, de Dante, du Tasse, cf. *Enciclop. ital., s. v.*) ; il publie, en 1804, une Grammaire de la langue italienne et des *Römische Studien* (en trois volumes). Fernow présente une nouvelle description des parlers italiens, en les divisant en deux catégories par rapport aux Apennins (les dialectes septentrionaux et les dialectes méridionaux) et en soutenant que le dialecte de la Toscane fut influencé au commencement par les parlers méridionaux et seulement plus tard par ceux de la partie septentrionale des Apennins. C'est cette position centrale qui permit au dialecte de la Toscane de devenir la langue littéraire de l'Italie. Fernow affirme, *le premier*, que le parler du Frioul forme, avec celui de la région rhétique,

(1) Cf. A. SCHIAFFINI, *Aspetti della crisi linguistica italiana del Settecento* (dans *Zeitschrift f. rom. Philol.*, t. LVII, 1937, pp. 275-295) et *Momenti di storia della lingua italiana* (Bari, 1950, 137 p.) ; Aurelio RONCAGLIA, *Problemi delle origini* (*estratto dal III volume dei Problemi ed orientamenti critici di lingua e di letteratura italiana*, Milano s. d., pp. 77-121).

une langue romane spéciale, de même que le sarde représente un parler intermédiaire entre l'italien et l'espagnol.

Les autres chercheurs, comme A. FUCHS, L. BLANC et même F. DIEZ, subissent, plus ou moins, l'influence de L. Fernow (cf. N. Maccarrone, *Il concetto dei dialetti e l'« Italia dialettale »*, dans le volume *Silloge linguistica ... Ascoli*, Torino, G. Chiantore, 1929, pp. 313-315).

### 3. Les premières chaires de philologie romane en Italie.

Pour le développement de la dialectologie italienne, la création des chaires de philologie romane fut vraiment décisive, comme c'est d'ailleurs le cas partout en Europe.

En effet, c'est en 1872 que fut créé, à l'Université de Padoue, un cours libre de philologie romane, confié à U. A. Canello (*Riv. di Fil. rom.*, t. I, 1872, pp. 137, 138) et, en 1873, à l'Académie littéraire de Milan, une chaire de philologie romane, où fonctionna, en qualité de professeur extraordinaire, Pio Rajna (p. 206).

A partir de 1875, les chaires se multiplient : à Florence, Bologne, Naples, Rome, Turin, etc. (t. II, 1876, p. 250).

## III. ENQUÊTES DIALECTALES PAR LE MOYEN DE LA TRADUCTION EN PATOIS D'UN TEXTE LITTÉRAIRE

Ces enquêtes furent réalisées grâce à la bienveillance d'un bon nombre de correspondants, exception faite pour la dernière enquête dans la région de Rome (voir p. 478).

Selon le texte employé elles peuvent être groupées en quatre catégories : 1º *Une nouvelle de Boccace* ; 2º *La parabole de l'Enfant prodigue* ; 3. *Les traductions du Prince Bonaparte* ; 4. *Un texte spécial, reproduisant une conversation.*

### 1. Une nouvelle de Boccace.

1º LA PREMIÈRE ENQUÊTE, AU XVIe SIÈCLE. — LÉONARD SALVIATI (né en 1540, mort en 1589), l'un des membres fondateurs de l'*Accademia della Crusca*, eut l'idée de traduire, en douze dialectes de l'Italie (« *in lingua bergamasca, veneziana, furlana, istriana, padovana, genovese, mantovana, milanese, napolitana, bolognese, perugina* et *in lingua fiorentina di Mercato Vecchio* ») la *neuvième nouvelle de la première journée du Décaméron* de Boccace. Il en publia les traductions à la fin de son œuvre *Degli avvertimenti della lingua sopra'l Decamerone* (Venezia, 1er vol. 1584, 2e vol. 1586 ; cf. les *Opere del cavaliere Lionardo Salviati,*

3e vol. — le 2e de l'œuvre *Degli Avvert.* — Milano, Soc. tip. Classici italiani, 1810, pp. 329-350), afin de mettre en lumière les différences qui existent entre la langue écrite et la langue parlée (cf. aussi *Grundriss d. rom. Philol.*, par G. Gröber, t. I, Strassburg, 1888, pp. 17-18 et ss.).

2° Le continuateur de Salviati. — C'est à Giovanni Papanti que revient le mérite d'avoir continué, au XIXe siècle, l'enquête entreprise par Salviati. En effet, Papanti fournit à la dialectologie italienne, dans son ouvrage *I parlari italiani in Certaldo alla festa del V centenario di Giovanni Boccaci* (Livorno, F. Vigo, 1875, XIV-736 p.), 704 versions du même texte (y compris celles de Salviati qui forment la 1re partie, pp. 10-47, et qui sont commentées), dont 651 concernent les dialectes italiens du royaume (classés par provinces et, dans chaque province, par ordre alphabétique des lieux, pp. 48-568), 26 les parlers néo-latins en dehors de l'Italie, et 26 les langues étrangères de l'Italie (douze versions albanaises, trois grecques, trois slaves, sept allemandes et une arabo-maltaise) ; l'ouvrage contient de plus une version latine (1).

Les recherches selon la même méthode furent continuées en Italie par d'autres chercheurs (voir la bibliographie de ces travaux dans l'étude de C. Salvioni, *Versioni alessandro-monferrine e liguri della Parabola del figliuol prodigo...*, publiée dans les Mémoires de l'*Accad. dei Lincei*, classe des sciences morales, hist. et philos., CCCXVe année, 1918, Ve série, t. XV, VIIIe fasc., pp. 729-789).

3° Une enquête au XXe siècle. — Dans la collection *I dialetti di Roma e del Lazio* (voir p. 495) nous trouvons la plus récente enquête de ce genre, menée cette fois par des personnes ayant une très bonne préparation linguistique. Elle porte le titre suivant :

*La Novella I, 9 del «Decamerone», tradotta nei parlari del Lazio, I. Valle dell'Aniene, trascrizioni fonetiche, con commento linguistico*, par C. Merlo (n° 5, Roma, 1930, IV-93 p., avec une carte qui signale des particularités phonétiques). La nouvelle a été recueillie et transcrite uniquement dans *trente et une communes* par les soins d'A. Camilli, B. Migliorini et C. Vignoli, qui n'indiquent cependant que rarement le nom des sujets dont la prononciation et la traduction ont été transcrites.

Au point de vue de l'audition, il est intéressant de constater les *divergences de notation entre deux enquêteurs* (Migliorini et Camilli), reconnues par C. Merlo (pp. 37-38), dès le commencement de ses notes phonétiques (pp. 38-73) et morphologiques (pp. 73-87). Le volume se termine par un lexique.

(1) Cf. le compte rendu détaillé de P. Meyer, *Romania*, t. V, 1876, pp. 496-499. — G. I. Ascoli considère le livre de Papanti comme « *un vero monumento nazionale* » (*Archiv. glott. ital.*, t. II, 1876, p. 439).

Cf. aussi J. Jud. *L'enquête de Papanti comparée avec celle de l'AIS*, dans *Rev. de Ling. rom.*, t. II, 1926, pp. 164-170.

Sur ces traductions P. MEYER (né en 1840, mort en 1917) remarque avec raison (*Romania*, t. V, 1876, pp. 497-498) : « Il ne faut pas se dissimuler qu'en somme des traductions modernes d'un texte du XIVe siècle ne sauraient fournir d'irréprochables spécimens des dialectes. Et cela pour deux raisons. La première, c'est que ce texte contiendra sûrement des idées pour lesquelles bien des patois n'auront pas d'expression. En ce cas le traducteur se verra réduit à l'une de ces deux alternatives : ou modifier le texte, de façon à le rendre traduisible en patois (et ce sera pour le but qu'on se propose le parti le plus sage), ou emprunter à l'idiome littéraire les expressions qui font défaut. Dans le premier cas, celui d'une traduction libre, chaque spécimen peut être excellent, mais ils diffèrent trop les uns des autres pour pouvoir être utilement comparés, et l'avantage résultant d'un texte unique est à peu près perdu ; dans le second cas, les spécimens ne méritent qu'une confiance très limitée ».

Paul Meyer reprend le même problème, en 1895 (*Romania*, t. XXIV, pp. 483-484), et déclare : « Que l'on ait eu recours à ce procédé lors de l'enquête de 1807, alors que la philologie romane n'était pas encore née, on le conçoit. Nous ne dédaignons pas ces traductions vieillies de près d'un siècle... mais actuellement il est facile de faire mieux » (p. 484).

## 2. La parabole de l'Enfant prodigue.

Dans ce chapitre nous signalerons en premier lieu l'enquête de Vegezzi-Ruscalla et ensuite celle menée par Biondelli dont l'activité dans le domaine de la dialectologie marque une date remarquable pour l'Italie.

### a) Le précurseur de Biondelli : Vegezzi-Ruscalla.

Grâce à une intéressante étude de C. Salvioni et G. Vidossich (*Versioni istriane della Parabola del Figliuol prodigo*, Trieste, G. Caprin, 1914, 56 p.) nous savons que vingt ans avant Biondelli (en 1830-1835) Giovenale Vegezzi-Ruscalla s'était occupé de recueillir, dans tous les dialectes de l'Italie, la *parabole de l'Enfant prodigue*. Il s'adressa à un grand nombre de correspondants, en les priant de faire la traduction dans le langage du peuple, et d'indiquer le nom de la localité d'où elle provenait, de même que celui de la personne qui avait réalisé la récolte. Pour les stimuler, Vegezzi-Ruscalla rappela aux correspondants que le même travail avait été fait pour quatre-vingt-dix dialectes par la Société des Antiquaires français, et qu'on publiait à Vienne des traductions dans les langages de la Transylvanie, de la Valachie, de la Bulgarie et de l'Albanie. Lorsqu'il eut abandonné son travail, pour des raisons inconnues, ses matériaux furent utilisés par Biondelli (cf. *Versioni*, pp. 3-4 ; pour les relations avec les Roumains, voir l'étude de

T. Onciulescu, *G. Vegezzi-Ruscalla e i Romeni*, dans *Annuario della Scuola romena di Roma, Ephemeris Dacoromana*, t. IX, 1940, pp. 351-445).

**b) La contribution de Biondelli. — Troisième enquête dialectale.**

L'activité de Bernardino Biondelli (né en 1804, mort en 1886) marque un important progrès dans les études dialectales d'Italie. En effet, Biondelli commença à publier, dès 1839, dans le répertoire mensuel *Politecnico* (dirigé par N. E. Cattaneo), plusieurs essais sur l'étude comparative des langues, renseignant ainsi le public italien sur les problèmes posés par la grammaire comparée alors en vogue en Europe occidentale (1).

C'est encore lui qui publie une étude intitulée *Atlante linguistico d'Europa* (1er vol. : *Sullo svolgimento delle lingue indoeuropee*, Milano, 1841), écrite peut-être sous l'influence du travail d'A. Balbi, *Atlas ethnographique du globe, avec environ sept cents vocabulaires des principaux idiomes connus*, Paris, 1826), dont il fait une sévère critique (cf. *Saggio sui dial. gallo-italici*, pp. XXVII-XXVIII) (cf. p. 26 de mon étude).

Un ouvrage plein d'enseignements. — L'ouvrage de Biondelli, *Saggio sui dialetti gallo-italici* (Milano, G. Bernardoni, 1853, XLIX-692 p., avec une carte sur les dialectes gallo-italiens) s'impose à notre attention par le fait que, *pour la première fois dans la dialectologie italienne, on emploie, pour la description des patois, des textes dialectaux recueillis sur place par l'auteur en personne ou par des correspondants.*

Le volume porte en épigraphe cette phrase de Cattaneo : *i dialetti rimangono unica memoria di quella prisca Europa, che non ebbe istoria e non lasciò monumenti* « les dialectes restent le seul souvenir de cette Europe qui n'eut pas d'histoire et ne laissa pas de monuments »).

Quelques idées de cet ouvrage. — Nous croyons utile de rappeler certaines idées de l'auteur, qui furent alors présentées au public italien pour la première fois : Le langage humain doit être étudié dans son vocabulaire et dans sa grammaire, qui se sont superposés au cours de l'histoire (pp. VI-VIII). Lorsque le lexique et la grammaire d'un dialecte appartiennent à deux idiomes différents, c'est la grammaire qui indiquera les rapports normaux, tandis que le lexique révélera quels sont les rapports fortuits (p. IX). Pour parler et pour écrire l'italien, il faut l'apprendre comme on apprend le latin ou le français (p. X). On ne peut se prononcer sur l'origine et les rapports des divers peuples qu'après avoir étudié particulièrement leurs dialectes et non leur « illustre » langue commune

(1) Cf. aussi Pietro Monti, *Vocabolario dei dialetti della città e diocesi di Como con esempi e riscontri di lingue antiche e moderne* (Milano, 1845, XLV-481 p.) (*apud* Giandomenico Serra).

(pp. X-XI). Le système sonore d'une langue conserve des traces de son origine primitive, même lorsque la langue des aïeux est remplacée par celle des conquérants (pp. XII-XIII). L'orthographe latine est impropre à rendre les sons d'une langue quelconque. Pour bien connaître les sons caractéristiques de chaque dialecte, il *faut les recueillir directement de la bouche du peuple, et non les étudier dans des documents écrits* (p. XIV). Les dialectes sont en continuel mouvement et pleins de vie (p. XVII). On ne peut se prononcer sur l'origine des dialectes italiens avant de les avoir étudiés en particulier (p. XIX). On ne peut imposer les langues aux peuples comme on leur impose les lois : le latin a pu être imposé comme langue écrite, mais on n'a pu forcer les gens à le parler chez eux ; chaque province romaine parlait le latin à sa manière (p. XX). C'est ce qui explique les différences qui existent entre les parlers des diverses provinces de l'Italie (p. XX). La corruption des dialectes romans fut accrue par la migration des peuples nordiques (p. XXIV). La jalousie des petites républiques italiennes entre elles a fait que chacune cultivait son propre dialecte ; il n'existait pas une ville qui eût pu donner, par son prestige, une langue unique au peuple italien (p. XXV). C'est dans les dialectes que se conserve, mieux que partout ailleurs, la forme primitive de la langue italienne (p. XXVI). Les glossaires dialectaux italiens furent composés plutôt pour apprendre la bonne langue italienne aux classes moins cultivées des villes que pour recueillir et mettre en valeur les racines caractéristiques des dialectes ; le précieux patrimoine de la campagne et des montagnes, dépositaires de tout l'héritage ancestral, en fut exclu (p. XXVI). Le manque d'études préliminaires a rendu impossible l'examen des dialectes italiens et a donné lieu à des classifications absurdes et arbitraires (p. XXVII). Afin de remédier à cet état de choses, l'auteur se propose de réunir lui-même les matériaux nécessaires à son édifice scientifique, en visitant les lieux où se parlent les patois et en mettant à contribution la science des chercheurs de tous les pays (p. XXVIII).

Il me semble que la plupart des idées de Biondelli se retrouvent dans les études dialectologiques italiennes, sans cependant être attribuées à leur premier auteur.

MÉTHODE DE TRAVAIL. — LE PREMIER SYSTÈME DE TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — Pour représenter, par écrit, les sons de parlers tellement différents, l'auteur fut obligé d'imaginer un bon nombre de signes conventionnels, employés aussi dans l'orthographe de plusieurs langues européennes. En effet, il a emprunté des signes aux langues germaniques, scandinaves et slaves (pp. XXX-XXXI).

UN TEXTE POUVANT SERVIR A ÉTABLIR LES COMPARAISONS. — Pour ses comparaisons, Biondelli utilise la parabole de l'Enfant prodigue,

qui fut employée aussi par le Pasteur Fr. J. Stalder (en 1819) pour l'étude des patois allemands et romans de la Suisse, et par le Ministère français de l'Intérieur dans le même dessein, etc. (pp. XXXII-XXXIII). — Biondelli en a recueilli 95 variantes dans son travail.

Glossaires dialectaux et enquêtes sur place. — Pour son essai comparatif, l'auteur a puisé les matériaux dans les glossaires dialectaux publiés jusqu'alors. Pour les patois de la campagne et des montagnes, c'est lui qui a recueilli personnellement, dans la plupart des cas, les matériaux dialectaux (pp. XXXV-XXXVI).

Correspondants. — Pour certaines régions, il a sollicité le concours de quelques chercheurs (p. XXXVII).

But principal de l'ouvrage. — Bien qu'il se soit proposé d'admettre, dans son ouvrage, seulement les mots qui représentent, par leur forme et leur signification, les débris des anciens langages italiques, il a dû toutefois mentionner des vocables dont l'origine latine est évidente, afin de prouver combien les dialectes italiens sont conservateurs. Les mots d'origine étrangère ne furent admis que pour montrer combien est réduite l'influence exercée par les langues étrangères qui ont dominé longtemps et successivement l'Italie (p. XXXVII). Il s'agit donc d'une préparation faite intentionnellement pour servir des théories préconçues, contrairement à la loi de tout examen vraiment scientifique. L'auteur cite, à côté des formes dialectales italiennes, les formes vénètes, allemandes, françaises, espagnoles, romanes, grecques et celtiques correspondantes (p. XXXVIII). Les matériaux recueillis doivent ouvrir la vraie voie qui conduit à la connaissance des parlers régionaux, à mettre en lumière les rapports que les dialectes ont eus avec les langues anciennes et modernes, et aussi à établir l'origine des peuples qui les parlent (p. XXXIX).

Le cadre historique. — Pour chaque groupe de dialectes étudiés, l'auteur trace une esquisse historique de la littérature, qui commence avec les monuments les plus anciens. Pour la première fois, un chercheur a ainsi la possibilité de connaître cet aspect d'une réelle utilité pour l'étude des patois. Une liste bibliographique complète chaque chapitre de son travail (1).

L'aspect d'un chapitre de l'ouvrage. — Biondelli s'occupe, dans son *Saggio*, des dialectes suivants : lombards (situés au nord du Pô,

(1) Giandomenico Serra estime que Biondelli a été influencé par l'ouvrage de Pietro Monti, *Vocabolario dei dialetti della città e diocesi di Como con esempi e riscontri di lingue antiche e moderne* (Milano, 1845, in-8°, XLVIII-483 p.).

entre Novare et Brescia), piémontais (*pedemontani*), émiliens (au sud du Pô, entre Plaisance et Ravenne).

Chaque partie du travail est divisée en six chapitres : le premier présente les particularités phonétiques et grammaticales ; le deuxième, les variantes dialectales de la parabole de l'Enfant prodigue ; le troisième, un essai de vocabulaire local ; le quatrième, un aperçu historique de la littérature ; le cinquième, une collection d'essais publiés ou inédits ; le sixième, un essai de bibliographie dialectale.

Les centres de déplacement de la population. — Il est intéressant de noter que Biondelli indique, pour *la première fois*, les lieux ou les pays étrangers où s'en vont, pour gagner leur vie, les paysans des régions étudiées (cf. pour la Lombardie, pp. 13-15).

Malgré les imperfections de l'ouvrage de Biondelli, il faut cependant reconnaître qu'il représente un bon essai de dialectologie italienne et qu'il mérite l'estime de la postérité (1).

### c) L'œuvre de Biondelli vue par Ascoli.

A mon avis, Ascoli n'a fait qu'élargir et approfondir le premier sillon tracé dans un terrain à peine défriché par Biondelli, en mettant à contribution sa vaste connaissance de diverses langues.

En effet, G. I. Ascoli a publié, en 1846, l'étude *Sull'idioma friulano e sulla sua affinità colla lingua valacca* (Udine) (2), développée plus tard dans ses *Studj critici* (pp. 326-357). Les deux premiers fascicules de sa publication *Studj orientali e linguistici* (*Raccolta periodica di G. I. Ascoli*, Gorizia, Paternolli, 1854-1855) contiennent des traductions commentées et des textes indiens, et visent à mettre les chercheurs italiens au courant des études qu'on faisait alors en Allemagne.

Le *troisième* fascicule des *Studj orientali e linguistici* (Milano, Politecnico, 1861) est une critique de cinq études de Biondelli, sous le titre *Studj critici* (pp. 281-420). — Ascoli commence son étude en disant qu'*il ne saurait pas citer, en Italie, un linguiste plus laborieux que* Biondelli (p. 281) et il affirme qu'il lui a fallu *quatre ans* de préparation pour étudier ses travaux (p. 283). Malgré cela il ne se sent suffisamment apte à discuter que cinq des dix études de Biondelli (p. 283).

Ascoli rejette les opinions de Biondelli en ce qui concerne le dévelop-

(1) C'est à C. Salvioni que revient le mérite d'avoir publié la plus grande partie de la récolte dialectale de Biondelli ; cf. ses *Versioni alessandro-monferrine e liguri della Parabola del figliuol prodigo tratte dalle carte di Bernardino Biondelli*, pp. 729-789, avec la riche bibliographie concernant les versions de la Parabole, pp. 774-781.

(2) Les chercheurs italiens se sont occupés des Valaques et de leur langue bien longtemps avant Ascoli ; cf. à ce sujet, T. Onciulescu, *G. Vegezzi-Ruscalla e i Romeni*, dans *Ephemeris Dacoromana*, t. IX, 1940, pp. 358 ss.

pement du langage (pp. 283-289). Pour l'étude *Della linguistica applicata alla ricerca delle origini italiche* de Biondelli, Ascoli reconnaît qu'il a découvert « *delle analogie celtiche importantissime* » (p. 299), et il lui signale certaines erreurs (les Tables Eugubines, d'origine ombrienne et non d'origine étrusque, p. 315). — Pour l'étude de Biondelli, *Prospetto topografico delle colonie straniere d'Italia*, Ascoli apporte des informations supplémentaires sur les Roumains qui habitent l'Istrie (pp. 326-357), en se contentant cependant, lui aussi, d'interroger — pour connaître leurs parlers — le Père Antoine Micetich (en 1860, pendant trois jours), au lieu d'aller sur place recueillir directement les matériaux de la bouche des paysans, comme le demandait Biondelli. Touchant l'origine des Grecs de l'Italie méridionale, Ascoli soutient, pour combattre Biondelli, qu'il a de solides raisons *de douter de leur hellénisme, et de croire que ce sont des Albanais* (« *ma io ho motivo di dubitar forte dell'ellenismo di codest* 18.000 *coloni, e debbo crederli Albanesi anche essi* », p. 361). Cette fausse affirmation prouve qu'il était assez mal renseigné à ce sujet, autant d'ailleurs que Biondelli en ce qui concerne les Roumains d'Istrie. — Après avoir discuté la question des colonies albanaises (pp. 363-379), il passe à l'analyse de l'étude de Biondelli sur l'argot, intitulée *Studj sulle lingue furbesche*, 1846 (pp. 380-420).

Il est toutefois très intéressant de remarquer qu'à cette époque Ascoli étale, dans ses critiques, de nombreux renseignements puisés dans les œuvres d'autres auteurs, *sans avoir encore saisi l'importance des patois* pour l'étude du langage.

### 3. Les traductions du Prince Bonaparte.

Le Prince Louis-Lucien Bonaparte (né en 1813 en Angleterre, mort en 1891 à Fano, Italie) occupe, par ses nombreuses traductions en patois, une place importante dans le domaine de la dialectologie des langues romanes et non romanes. Il fut le cinquième enfant du second mariage de Lucien Bonaparte, et passa la première moitié de sa vie aux États-Unis, où il s'adonna à l'étude de la linguistique et de la chimie.

Les traductions en patois ont été imprimées à ses frais, et souvent dans un nombre très réduit d'exemplaires (250).

Je me bornerai à mentionner, dans l'ordre chronologique, les traductions qui concernent les patois italiens :

*Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto veneziano, dal Sig.* Gian-Jacopo Fontana (Londra, 1859, George Barclay, in-16 de 4 feuilles, plus 2 feuillets de titre et d'avertissements) ; *Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto milanese, dal Sig.* Antonio Picozzi (Londra, 1859, in-16 de 3 feuilles 7/8, plus 3 feuillets de titre et d'avertissements) ; *Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto friulano, dal conte* Pietro dal Pozzo (Londra,

1860, Strangeways and Walden, in-16 de 3 feuilles 11/16, plus 2 f. de titre et d'observ.) ; *Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto bergamasco, dal Sig.* PASINO LOCATELLI (Londra, 1860, in-16 de 3 feuilles, plus 2 feuillets de titre et d'avert.) ; *Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto genovese, dal canonico* GIUSEPPE OLIVIERI, *bibliotecario della città di Genova, Preceduto da alcune osservazioni linguistico-comparative sulla pronunzia del dialetto genovese, del principe Luigi-Luciano Bonaparte* (Londra, 1860, in-16 de 3 feuilles 13/16, plus 6 feuillets de titre et d'observ.) ; *Il Libro di Rut, volgarizzato in dialetto siciliano dall' avv.* LUIGI SCALIA (Londra, 1860, in-32 de trois huitièmes de feuilles) ; *Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto piemontese* (Londra, 1861, in-16 de 4 feuilles 1/16, plus 2 feuillets de titre); *Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto corso* (Londra, 1861, in-16 de 3 feuilles 7/8, plus 2 feuillets de titre et de dédicace) ; *Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto romano, dal Sig.* G. CATERBI, *con la cooperazione del principe Luigi-Luciano Bonaparte* (Londra, 1861, in-16 de 3 feuilles 15/16, plus 2 feuillets de titre et d'observ.) ; *Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto napoletano, da un letterato della città di Napoli* (Londra, 1861, in-16 de 4 feuilles 1/16, plus le titre) ; *Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto siciliano, dall'avv.* LUIGI SCALIA, *Con alcune osservazioni linguistico-comparative sulla natura del DD siciliano, del principe Luigi-Luciano Bonaparte* (Londra, 1861, in-16 de 3 feuilles 13/16, plus 4 feuillets de titre et d'observ.); *Il Cantico de' cantici di Salomone, volgarizzato in dialetto siciliano dall'avv.* LUIGI SCALIA (Londra, 1860, in-16 de cinq huitièmes de feuille) (cf. le *Deuxième catalogue des ouvrages destinés à faciliter l'étude comparative des langues européennes, édités par le Prince Louis-Lucien Bonaparte*, Londres, 1862, in-16, X-99 p. ; pp. 34-44, 58-60).

Il est fort regrettable qu'on passe souvent sous silence cette activité très méritoire du Prince Bonaparte dans le domaine de la dialectologie italienne (1).

## 4. Un texte reproduisant une conversation.

LE RECUEIL D'A. ZUCCAGNI-ORLANDINI. — Attilio Zuccagni-Orlandini (nom emprunté à son oncle ; de son vrai nom Giuseppe Orlandini) est connu par ses travaux de géographie : *Atlante geografico, fisico e storico della Toscana* (1828-1832) et *Corografia fisica, storica e statistica dell'Italia e delle sue isole* (en 10 vol.).

La dialectologie italienne lui doit le recueil *Raccolta di dialetti italiani con illustrazioni etnologiche* (Firenze, Tofani, 1864, 483 p.), où l'auteur se propose d'offrir aux chercheurs des matériaux dialectaux récoltés à l'aide d'*un dialogue entre un seigneur et son serviteur* qui rentre de la ville après avoir fait certaines commissions (p. 8). Il s'agit, en tout, de 34 textes recueillis dans diverses régions de l'Italie, et aussi dans les

(1) Pour les autres traductions du Prince Bonaparte, voir l'index de mon étude.

îles où l'on parle l'italien. La plupart des textes furent transcrits par des correspondants à l'aide d'un système de transcription phonétique très simple.

Pour chaque région, l'auteur fait précéder les textes d'un bref exposé historique, ethnographique et parfois linguistique, en ajoutant des textes littéraires locaux.

Ce recueil relativement ancien révèle que l'auteur se préoccupe vivement de la connaissance des patois.

Objections de Paul Meyer. — Les sérieuses observations de Paul Meyer (citées p. 479) quant à la valeur de ces textes pour la connaissance des patois peuvent être complétées. En effet, il affirme : « Nous devons dire qu'à notre avis la traduction de la parabole de l'Enfant prodigue n'offre pas une base entièrement scientifique pour l'étude comparative des patois. La première objection est que les éléments ainsi obtenus ne se prêtent pas facilement à la comparaison. Une traduction mot à mot est impossible... » (*Romania*, t. XXIV, 1895, p. 483). « La seconde cause d'imperfection vient de ce qu'il est impossible d'obtenir que les auteurs des... spécimens, fussent-ils très versés dans la délicatesse de la phonétique, donnent la même valeur aux mêmes lettres. Les uns voudront concilier la notation du son avec l'étymologie... D'autres auront la sagesse de s'en tenir à la notation des sons, mais les noteront selon des systèmes plus ou moins différents ; de telle sorte qu'il sera souvent impossible de se rendre un compte exact de la valeur de telle lettre ou de tel groupe de lettres. Ces remarques ne s'appliquent pas plus directement à la collection formée par M. Papanti qu'aux traductions de saint Matthieu ou de la parabole de l'Enfant prodigue » (*Romania*, t. V, 1876, pp. 497-498).

## IV. LA CONTRIBUTION DE QUELQUES REVUES

Il est hors de doute que, pour le développement de la dialectologie, quelques revues italiennes doivent être considérées comme de vrais centres de recherches publiant les résultats et stimulant, par ce fait, les jeunes chercheurs (1).

En présentant les principales revues consacrées à ce but, je me borne à indiquer seulement les travaux qui comportent, au point de vue de *la méthode* — qui m'intéresse dans ce travail — une innovation digne d'être spécialement signalée.

(1) Cf. aussi la revue *Lingua nostra* (t. I, 1939 — t. XI, 1950, en continuation), dirigée par les savants italiens Bruno Migliorini et Giacomo Devoto, qui contient plusieurs articles concernant la dialectologie italienne.

J'ai mis toutefois en évidence les témoins qui ont fourni aux auteurs les matériaux linguistiques et j'ai ajouté, entre parenthèses, quelques indications qui peuvent aider le lecteur à juger de leur valeur linguistique.

Les travaux les plus remarquables seront examinés dans des chapitres spéciaux.

## 1. L'Archivio glottologico italiano.

G. I. Ascoli (né en 1829, mort en 1907) commença, en 1873, la publication de la revue *Archivio glottologico italiano* (t. I, 1873-t. XXXIV, 1942), considérée comme le point de départ des recherches dialectologiques italiennes sur une base scientifique. Le premier volume est dédié à F. Diez, « le fondateur de la science des langues néo-latines ». — La préface (*proemio*) porte la date : Milan, 10 septembre 1872.

Au lieu de donner un programme de travail pour la dialectologie italienne, Ascoli consacre la plus grande partie de son *Proemio* (pp. V-XXXV) à une polémique dirigée contre le *Novo Vocabolario* de Florence, qui remplaçait la diphtongue *uo* (issu d'*o* bref latin accentué) par un simple *o*, parce que cette diphtongue est prononcée à Florence comme un *o* ouvert. Ascoli proteste contre cette tendance qui vise, par le rapprochement de la langue écrite avec le dialecte florentin, à réaliser l'unité de l'italien. Il affirme que cette unité linguistique est irréalisable lorsque manque l'unité de la pensée. C'est l'unité de la pensée qui a rendu possible, en France et en Allemagne (en dépit des divisions politiques), le développement d'une langue cultivée et uniforme (« *Dal fatto della salda unità di linguaggio, di cui si rallegrerà la Francia o la Germania, non può quindi venire alcun argomento di legittimità, od alcuna speranza di facile conseguimento, al proposito di redurre tutta l'Italia alla pretta favella di Firenze* », p. XXIV).

Pour mieux comprendre le but de cette polémique, il faut ajouter qu'elle était dirigée contre la théorie de A. Manzoni (cf. *Archiv. glott. ital.*, t. VIII, 1882-1885 : *L'Italia dialettale*, étude écrite par G. I. Ascoli pour *l'Encyclopaedia Britannica* ; le texte pour la 2e éd. fut revu par C. Salvioni ; cf. aussi F. D'Ovidio, *Studii manzoniani*, Caserta, 1928, pp. 335-342) qui désirait créer une langue littéraire naturelle et populaire, réalisant la synthèse de la langue des écrivains et de celle du peuple. Pour atteindre ce but, Manzoni envisageait un rapprochement entre le parler des classes cultivées de l'Italie et le langage de Florence, qui a joué un grand rôle dans la culture italienne (cf. pour plus de détails, l'étude d'Alfredo Schiaffini, *Le origini dell'italiano letterario e la soluzione manzoniana del problema della lingua dopo G. I. Ascoli*, dans *Silloge Linguistica... Ascoli*, pp. 333-348).

But de la revue. — La revue se propose de « promouvoir l'explo-

ration scientifique des dialectes italiens encore vivants, soit en recueillant des matériaux vrais et neufs, soit en aidant à leur éclaircissement » (p. XXXV). Dans une note (à la page XXXV), Ascoli mentionne les revues italiennes qui se sont occupées d'études dialectologiques. L'*Archivio* désire se consacrer principalement à l'analyse de l'histoire des dialectes italiens encore vivants, sans toutefois négliger les études spéciales sur les langues de l'Italie antique, et celles sur les idiomes étrangers parlés encore sur le territoire italien (p. XLI). La revue exclura seulement les travaux où l'on piétine (*si sbizzarrisce*) autour de méthodes ou de systèmes nouveaux (p. XL) qui ne tiennent pas compte des résultats obtenus par F. Diez, par A. Mussafia et H. Schuchardt dans leurs études de dialectologie romane (p. XL, note).

Transcription phonétique. — Ascoli explique, à la fin de son *Proemio*, la transcription phonétique de vingt-trois signes employés pour noter les voyelles (pp. XLII-XLIV) et de trente-quatre signes concernant les consonnes (pp. XLIV-LIV) (1).

Comme modèle d'étude dialectale, Ascoli publie son travail *Saggi ladini* (voir p. 621). — La revue ne donne pas de comptes rendus des travaux italiens et étrangers ou des périodiques, comme c'est le cas pour les autres revues de la même époque.

A l'occasion de la publication du XIe volume (en 1890), Ascoli écrit une nouvelle préface à la revue, avec un bilan de l'activité déployée et en plus l'esquisse pour l'avenir. Il affirme de nouveau la nécessité de diviser la revue en deux parties : l'une concernant les langues romanes et l'autre, les études indo-européennes.

Contribution de la revue a la dialectologie italienne. — Pour rendre plus évidente la contribution de cette revue à l'étude des dialectes italiens (et étrangers), nous nous bornerons à citer quelques travaux qui y sont publiés :

G. Morosi, *Dialetti romaici del mandamento di Bova in Calabria* (t. IV, 1878, pp. 1-99) et *Dialetto romaico di Cardeto calabro* (t. IV, 1878, pp. 99-116). — F. D'Ovidio, *Fonetica del dialetto di Campobasso* (t. IV, 1878, pp. 145-184), où l'auteur étudie le parler de son pays natal, rencontrant de grandes difficultés à saisir les nuances phonétiques, parce qu'il resta longtemps éloigné de la région (cf. p. 144). — L. Ceci, *Saggi intorno ai dialetti della Ciociaria* : *Vocalismo del dialetto d'Alatri* (t. X, 1886-1888, pp. 167-176 ; c'est le pays natal de l'auteur). — C. Salvioni, *Saggi intorno ai dialetti di alcune vallate all' estremità settentrionale del Lago Maggiore* (t. IX, 1886, pp. 188-260 ; l'auteur a recueilli les matériaux surtout à l'aide de correspon-

(1) Pour la doctrine d'Ascoli concernant la transcription phonétique, voir A. Camilli, *Il sistema ascoliano di grafia fonetica*, Città di Castello, S. Lapi, 1931, in-8°, 25 p., dans *Manualetti elementari di Filologia Romanza*, n° 2.

dants, cf. p. 189, note 1). — Silvio Pieri, *Fonetica del dialetto lucchese* (t. XII, 1890-1892, pp. 107-134). — S. Pieri, *Fonetica del dialetto pisano* (t. XII, 1890-1892, pp. 141-160). — G. Morosi, *L'odierno linguaggio dei Valdesi di Piemonte* (t. XI, 1890, pp. 309-415 ; t. XII, 1890-1892, pp. 28-32 : les matériaux furent recueillis sur place, l'auteur ayant choisi comme informateurs surtout des personnes instruites et deux soldats, cf. p. 329 : le travail est accompagné d'un bon nombre de textes dialectaux). — E. G. Parodi, *Il dialetto d'Arpino* (t. XIII, 1892-1894, pp. 299-308 : l'auteur a enregistré une douzaine de fables racontées par un homme du peuple, cf. p. 299, note 1). — S. Pieri, *Il dialetto gallo-romano di Gombitelli nella provincia di Lucca* (t. XIII, 1892-1894, pp. 309-328 ; les matériaux furent recueillis sur place surtout de la bouche d'un forgeron, cf. p. 310). — S. Pieri, *Il dialetto gallo-romano di Sillano* (t. XIII, 1892-1894, pp. 329-345 ; l'étude fut réalisée surtout à l'aide d'un correspondant, cf. p. 330). — N. Zingarelli, *Il dialetto di Cerignola* (t. XV, 1899, pp. 83-96, 226-235), etc.

B. A. Terracini a mis en lumière, dans un long article, le rôle tenu par cette revue dans les études linguistiques en Italie : *Il giubileo dell' « Archivio glottologico » e gli studi di linguistica storica in Italia durante l'ultimo cinquantennio*, dans le tome XIX, 1923-1925, pp. 129-164.

Salvioni, Goidanich et Bartoli a la direction de la revue. — Le XVI[e] volume de la revue (1902-1905) fut publié sous la direction de Carlo Salvioni, puis la rédaction passa à Goidanich.

Sous la direction de ce dernier (t. XVII, 1910-1913), une amélioration considérable se remarque dans les études que publie l'*Archivio*. Je dirai même qu'il s'agit d'une nouvelle phase dans les études dialectologiques italiennes. En effet, les recherches de G. Malagoli (sur le parler de *Novellara*, voir p. 529) et de B. A. Terracini (sur le parler d'Usseglio, voir p. 196) *accordent à la méthode de travail et aux faits sociaux qui déterminent dans une large mesure les évolutions linguistiques toute l'attention qu'ils méritent.*

Dans la nouvelle préface (*Per la critica e per la storia della lingua letteraria contemporanea*, pp. III-XXII), Goidanich affirme que la revue s'intéressera dorénavant non seulement aux patois, mais aussi à la langue littéraire (p. XVIII), en examinant de façon approfondie la langue des œuvres littéraires et des journaux.

Pour l'étude des patois, il apporte d'importantes et utiles modifications au système de *transcription phonétique* préconisé par Ascoli (pp. XXIII-XXXV) et incite les chercheurs à effectuer des travaux de synthèse linguistique (pp. XXXVI-XXXVIII). La revue se propose de publier dorénavant des comptes rendus des publications concernant les dialectes italiens (p. XXXIX).

De cette époque, nous nous bornerons à signaler le travail de Nunzio Maccarrone, *Di alcuni parlari della media Val di Magra* (t. XIX, 1923-1925, pp. 1-128, avec deux cartes). L'auteur a étudié sur place le parler de six localités, en approfondissant de plus celui de la localité de *Ponticello*

(p. 3). Les informateurs ont été d'une qualité inégale quant à la valeur des réponses enregistrées (p. 15) ; néanmoins, l'auteur juge les données linguistiques dignes de toute confiance.

A partir du XXe volume (1926), la revue est divisée en deux sections : la première sous la direction de Goidanich, pour les langues non latines ; la deuxième, sous la direction de M. Bartoli, pour les langues néo-latines.

Dès le XXVe volume (1931-1933) la revue fut dirigée par Bartoli, Goidanich et Terracini ; le XXXe volume (1938) fut publié par Bartoli et Goidanich seulement, et les derniers, à partir du XXXIe (1939), par Bartoli, Goidanich, Vittorio Pisani et Giuseppe Vidossi. Le nouveau comité de rédaction se compose de : V. Bertoldi, G. Devoto, P. G. Goidanich, B. Migliorini, B. A. Terracini et G. Vidossi (selon une information donnée par G. Vidossi).

## 2. Rivista di Filologia Romanza, Giornale di Filologia Romanza et Studi Romanzi.

L. Manzoni, E. Monaci et E. Stengel commencèrent en 1872, la publication de la *Rivista di Filologia Romanza* (t. I, 1872-1874, Imola ; t. II, 1875-1876, Roma) afin de faire connaître, en Italie aussi, les recherches et les études linguistiques faites à l'étranger. C'est une honte (*vergogna*, p. 5), déclarent-ils, qu'on ignore en Italie les résultats obtenus dans les autres pays de l'Occident. E. Monaci cite, à l'appui de sa thèse, la phrase suivante de la revue *Romania* de Paris : « Nous avons la ferme conviction que la rupture trop brusque et trop radicale de la France avec son passé, l'ignorance de nos véritables traditions, l'indifférence générale de notre pays pour son histoire intellectuelle et morale, doivent être comptées parmi les causes qui ont amené nos désastres » (1872). Il faut se convaincre, affirme Monaci, que les langues et les littératures ne doivent pas être considérées seulement comme des monuments de la gloire d'un peuple, mais aussi et surtout, comme de grands livres, où nous trouvons la solution des plus importants problèmes que présente l'histoire de la civilisation humaine (p. 6). On doit étudier les dialectes (« la langue vierge du peuple »), de même que la littérature populaire, où chaque peuple conserve l'empreinte de son génie.

La revue se propose de publier des monographies sur les idiomes, sur les dialectes et sur les littératures néo-latines, des descriptions des manuscrits et d'amples informations sur les travaux similaires réalisés dans d'autres pays.

Cette revue représente — avec ses études de philologie et de littérature plutôt que de dialectologie et de recherches sur place — un important point de départ pour la philologie, pour la littérature comparée et pour la dialectologie italienne.

La revue GIORNALE DI FILOLOGIA ROMANZA, dirigée par E. Monaci

(t. I, 1878-t. IV, 1883) constitue la suite de la précédente revue. L'une et l'autre ont apporté d'importantes contributions scientifiques dues à un grand nombre de savants italiens et étrangers : N. Caix, U. A. Canello, J. Cornu, V. Crescini, A. D'Ancona, F. D'Ovidio, I. Giorgi, A. Mussafia, F. Novati, G. Pitré, P. Rajna, H. Suchier, etc.

A partir de 1884, la revue paraît sous le titre STUDI DI FILOLOGIA ROMANZA (t. I, 1884-t. VII, 1899, Roma) sous la direction d'E. Monaci. Les volumes VIII et IX furent dirigés par C. De Lollis (1899-1903, Torino).

Le dernier titre est STUDI ROMANZI, publié par la Société philologique romane de Rome, sous la direction d'E. Monaci et, après sa mort, sous la direction d'autres savants italiens (t. I à XXXI, 1901-1947).

## 3. « L'Italia dialettale ».

« *La glottologia è sempre stata per la scuola italiana comparazione nel tempo e nello spazio* » (MERLO, t. I, p. 2).

La revue *L'Italia dialettale, rivista di dialettologia italiana,* dirigée par CLEMENTE MERLO, représente, depuis une trentaine d'années (t. I, 1924-1925 - t. XIX, 1943), le plus important périodique concernant l'étude des dialectes italiens.

BUT DE LA REVUE. — Elle se propose les buts suivants : sauver de l'inévitable ruine, autant que cela est possible, le patrimoine linguistique national, et renouer avec la tradition dialectologique qui a été la plus brillante et la plus pure gloire de l'Italie. La revue se propose d'appliquer les principes linguistiques d'Ascoli et de G. Flechia et d'étudier les dialectes à l'intérieur du pays de même qu'en dehors des frontières, surtout les parlers de la Corse et de la Suisse italienne. Les dialectes seront étudiés au point de vue phonétique, morphologique, syntaxique et lexicologique. On tentera de déterminer, dans le lexique, les éléments italiques, celtiques, etc., ainsi que les hellénismes et les gallicismes. Les études de toponymie et d'onomastique seront développées (p. 1).

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — Merlo apporte au système de transcription phonétique créé par Ascoli et complété par Goidanich, un bon nombre d'innovations, le rendant plus apte à reproduire les nombreuses nuances des parlers italiens (cf. aussi le système de Goidanich dans *Archiv. glott. ital.*, t. XVII, 1910-1913), examinant amplement les signes diacritiques pour le vocalisme (pp. 3-6) et pour le consonantisme (pp. 6-9, avec un tableau), de même que l'accent (pp. 9-11 ; cf. aussi *Aggiunte e rettifiche alle norme per la trascrizione fonetica*, t. III, 1927, pp. I-IV).

La revue publie aussi des comptes rendus concernant les travaux de la dialectologie italienne.

A la fin de chacun des dix premiers volumes de la revue, Merlo publie le *Bollettino dell'Opera del Vocabolario della Svizzera italiana* (nº 1, juillet 1925, annexe au t. 1er - nº 10, décembre 1943, annexe au t. X ; ils suivent la pagination de la revue, voir p. 522).

Les importantes études dialectologiques publiées par «*L'Italia dialettale*» peuvent être groupées dans les chapitres suivants :

1º Division dialectale de l'Italie. — Dans une importante étude (t. I, 1924-1925, pp. 12-26), Merlo reprend le problème de la division dialectale de l'Italie à la lumière des nouvelles recherches (voir son dernier article concernant ce problème, p. 473, note, de mon étude).

2º Problèmes généraux :

P. G. Goidanich, *Neolinguistica o linguistica senza aggettivo ?* deuxième partie (t. VII, 1931, pp. 146-208 ; la première partie a été publiée dans *Archiv. glott. ital.*, t. XXI, 1927, pp. 59 ss.). — C. Merlo, *G. I. Ascoli, e i cànoni della glottologia* (t. VII, 1931, pp. 1-32 ; l'étude a été publiée aussi dans *Silloge Linguistica... G. I. Ascoli*). — C. Merlo, *Il sostrato etnico e i dialetti italiani* (t. IX, 1933, pp. 1-24). — C. Merlo, *Lazio Sannita ed Etruria latina ?* (t. III, 1927, pp. 84-99, avec une carte géographique et linguistique en couleurs). — C. Merlo, *Vicende storiche della lingua di Roma, dalle origini al sec. XV* (t. V, 1929, pp. 172-201 ; t. VII, 1931, pp. 115-137). — A. Schiaffini, *Le origini dell' italiano letterario e la soluzione manzoniana del problema della lingua dopo G. I. Ascoli* (t. V, 1929, pp. 129-171). — A. Schiaffini, *Influssi dei dialetti centro-meridionali sul toscano e sulla lingua letteraria* (t. IV, 1928, pp. 77-129 ; t. V, 1929, pp. 1-31). — A. Schiaffini, *Disegno storico della lingua commerciale dai primordi di Roma all' età moderna* (t. IV, 1930, pp. 1-56). — V. Bertoldi, *Genealogie di nomi designanti il mirtillo* (t. I, 1924-1925, pp. 91-113, 161-189, avec une carte linguistique à la p. 172). — C. Battisti, *Istria alloglotta* (t. IX, 1933, pp. 136-171, avec trois cartes, la première ethnographique, la deuxième sur les types de dialectes slaves, la troisième sur les parlers locaux). — G. Bottiglioni, *La penetrazione toscana e le regioni di Pomonte nei parlari di Corsica* (t. II, 1926, pp. 156-210 ; t. III, 1927, pp. 1-69, avec deux cartes géographiques et dix-neuf cartes linguistiques). — G. Bottiglioni, *L'antico genovese e le isole linguistiche sardo-corse* (t. IV, 1928, pp. 1-60, 130-149, avec neuf photographies ; pour les informateurs, cf. p. 5-6, note 2). — Angelico Prati, *Antisuffissi* (t. XVIII, 1942, pp. 75-166). — Tristano Bolelli, *Le voci di origine gallica del Romanisches Etymologisches Wörterbuch di W. Meyer-Lübke* (t. XVII, 1941, pp. 133-194 ; t. XVIII, 1942, pp. 33-74, 203-207).

3º Phonétique expérimentale :

Piero Meriggi, *Studi di fonetica sperimentale sull' italiano* (t. V, 1929, pp. 32-65, avec des tracés). — P. Meriggi, *Gli studi di fonetica sperimentale sull' italiano, cenni storici* (t. VI, 1930, pp. 211-224).

4° Études et enquêtes concernant le phonétisme dialectal : C. Merlo, *Il vocalismo tonico del dialetto di Carbonara, Bari* (t. II, 1926, pp. 85-99 : l'auteur analyse des matériaux recueillis personnellement de 1915 à 1927 à Pise et à l'hôpital militaire de Sienne, avec des étudiants et des soldats comme informateurs, p. 85, note 1). — C. Battisti, *Appunti di fonetica mòchena* (t. I, 1924-1925, pp. 27-90 ; enquête sur des parlers allemands en voie de disparition ; l'auteur a employé le questionnaire du *Glossaire des patois de la Suisse romande*). — G. Malagoli, *Fonologia del dialetto di Lizzano in Belvedere (Appennino bolognese)* (t. VI, 1930, pp. 125-196 : les informateurs étaient des professeurs) ; *Appunti di morfologia e di sintassi* (t. XVI, 1940, pp. 191-228). — Silvio Sganzini, *Osservazioni sul vocalismo dei dialetti della Valle di Blenio* (Ticino) (t. IV, 1928, pp. 150-167). — S. Sganzini, *Le isole di u da ū nella Svizzera italiana* (t. IX, 1933, pp. 27-64, avec une carte linguistique). — S. Sganzini, *Fonetica dei dialetti della Val Leventina* (dans la région du Saint-Gothard, avec une très intéressante introduction, pp. 190-195, t. I, 1924-1925, pp. 190-212 ; t. II, 1926, pp. 100-155, avec une carte linguistique à la p. 112). — Arrigo Giannini, *Notizie sulla fonetica del dialetto di Castelnuovo, Media Valle del Serchio* (t. XV, 1939, pp. 53-82 ; l'auteur remarque l'habitude d'émigrer). — Renata Fanti, *Note fonetiche e morfologiche sul dialetto di Ascrea (Rieti)* (t. XIV, 1938, pp. 201-218 ; t. XV, 1939, pp. 101-135 ; t. XVI, 1940, pp. 77-139). — Vincenzo Longo, *Saggio fonetico sul dialetto di Cittanova in Provincia di Reggio Calabria* (t. XIII, 1937, pp. 127-153, 172-206 ; informateurs : étudiants et intellectuels, pp. 127-128, note 2). — Giorgio Piccitto, *Fonetica del dialetto di Ragusa* (Sicile) (t. XVII, 1941, pp. 17-80 ; le parler natal de l'auteur ; les réponses ont été contrôlées à l'aide d'informateurs appartenant à des classes sociales différentes et d'âge également différent).

5° Études et enquêtes sur les Patois : G. Toppino, *Il dialetto di Castellinaldo* (Cuneo) (t. I, 1924-1925, pp. 114-160, enquête poursuivie dans trente-neuf localités ; t. II, 1926, pp. 1-49 ; t. III, 1927, pp. 94-157 ; t. V, 1929, pp. 202-225). — Olga Marano Festa, *Il dialetto irpino di Montella* (t. IV, 1928, pp. 168-185, pays natal de l'auteur ; enquête faite en 1919 ; t. IV, 1928, pp. 168-185 ; t. V, 1929, pp. 95-128 ; t. VIII, 1932, pp. 87-116 ; t. IX, 1933, pp. 173-202, avec des textes dialectaux). — Vincenzo Longo, *Il dialetto di Pitigliano in Provincia di Grosseto* (t. XII, 1936, pp. 19-34, récolte faite à Pise à l'aide de jeunes gens et jeunes filles, p. 20 ; l'auteur affirme que l'AIS n'offre pas des matériaux sûrs quant à la phonétique, p. 21 ; suite pp. 103-147). — Ferruccio Blasi, *Il dialetto di Preta (Rieti), saggio fonetico-lessicale* (t. XII, 1936, pp. 35-57 ; t. XIII, 1937, pp. 59-77 ; matériaux recueillis sur place, pendant les vacances d'été, par des membres de sa famille qui connaissent le patois, pp. 37-38). — Francesco Piccolo, *Il dialetto di Lucera (Foggia)* (t. XIV, 1938, pp. 189-200 ; t. XV, 1939, pp. 83-100, avec des textes dialectaux). — Iolanda de Gregorio, *Contributo alla conoscenza del dialetto di Bisceglie (Bari)* (t. XV, 1939, pp. 31-35 ; matériaux recueillis de la bouche d'un paysan, p. 32). — Vincenzo Longo, *Saggio di lessico dei dialetti dell' Amiata edito con annotazioni etimologiche da C. Merlo* (t. XVII, 1942, pp. 167-188 ; t. XIX, 1943, pp. 51-64 ; enquête faite sur place et à l'aide de correspondants).

6° ENQUÊTES SUR DES PROBLÈMES LIMITÉS :

G. Melillo, *Vendemmia e vinificazione nell' Irpinia* (province d'Avellino) (t. III, 1927, pp. 158-178 ; l'auteur étudie la terminologie de cinquante et une localités ; avec 35 dessins dans le texte). — Ferdinando Belloni-Filippi, *La lavorazione di un frantoio* (« moulin à olivier ») *idraulico in territorio di Busti (Pisa)* (t. V, 1929, pp. 226-238, avec 14 dessins).

7° BIBLIOGRAPHIE :

C. Battisti a publié une très utile bibliographie critique concernant les travaux de dialectologie et de toponymie parus de 1924 à 1931, voir : t. II, 1926, pp. 262-294 ; t. III, 1927, pp. 253-272 ; t. IV, 1928, pp. 234-297 ; t. V, 1929, pp. 270-298 ; t. VII, 1931, pp. 273-297 et t. VIII, 1932, pp. 221-247.

De même V. Pisani, *Latino e lingue i-e. dell' Italia antica (1929-1934)* : t. XI, 1935, pp. 185-233.

## 4. Deux publications de la « Società Filologica Romana ».

Dans ce bref chapitre, nous voulons attirer l'attention sur deux publications de la *Società Filologica Romana*, dirigée par E. Monaci, concernant les dialectes de l'Italie.

### a) « Lingua e dialetto ».

E. Monaci a commencé la collection « Langue et dialecte » pour continuer le mouvement créé par A. Manzoni et continué plus tard (en 1890), par le Ministère de l'Instruction publique (Paolo Boselli), qui considérait l'emploi des dialectes dans l'enseignement comme un bon moyen pour mieux apprendre la langue nationale. L'application de ce procédé était alors estimée plus utile dans les régions frontières, où les parlers locaux sont plus différents de l'italien littéraire. Monaci soutient que l'italien ne doit pas pénétrer dans ces régions pour y supplanter le langage des aïeux, mais, tout au contraire, pour prendre place, à côté de celui-ci, comme expression de la vie nouvelle (t. I, p. 2). Bien que les manuels qu'il envisage aient un caractère plutôt pratique, ils tiennent compte aussi d'exigences d'ordre scientifique.

De cette collection nous signalons les volumes suivants : Angelico Prati, *L'italiano e il parlare della Valsugana* (n° 1, 2e éd., Roma, 1917, avec une préface d'E. Monaci, pp. 1-3 ; l'étude occupe les pages 5 à 80). — Carlo Vignoli, *Il parlare di Gorizia e l'italiano* (n° 2, avec une préface d'E. Monaci, pp. 1-4 ; l'étude occupe les pages 5 à 84). — Le troisième volume, écrit par E. Monaci, porte le titre *Pe' nostri Manualetti, avvertimenti* (Roma, 1918, 57 p.). L'auteur donne, dans ce volume, un aperçu historique touchant l'emploi des dialectes en Italie comme moyen d'enseigner la langue italienne, et il examine les préjugés et les opinions erronées et injustes à l'égard des dialectes. Après avoir donné quelques conseils concernant la rédaction de ces manuels, Monaci offre

aux lecteurs une bibliographie des plus importants travaux dialectologiques italiens. En annexe, il publie les instructions données, en 1890, par le Ministère de l'Éducation, au sujet de l'emploi des dialectes dans l'enseignement, de même que celles regardant la rédaction des vocabulaires dialectaux.

**b) « I dialetti di Roma e del Lazio ».**

Grâce à l'initiative prise par E. Monaci, en 1903, la *Società Filologica Romana* a fait appel aux dialectologues italiens pour étudier les parlers de Rome et du Latium. En effet, sous le titre *I dialetti di Roma e del Lazio, studi e documenti pubblicati in memoria di Ernesto Monaci sotto il patrocinio del comune di Roma*, nous enregistrons les travaux suivants :

1. C. Merlo, *Fonologia del dialetto di Cervara* (n° 2, Roma, 1922, 108 p.), où l'auteur, utilisant les matériaux recueillis sur place par Amerindo Camilli, ancien élève de l'Université de Rome, présente les particularités phonétiques de ce dialecte. C. Merlo n'a pas voulu faire l'enquête personnellement pour qu'on ne lui objecte pas, comme cela s'est déjà produit, d'avoir forgé lui-même ses matériaux « (*perché... non si potesse dire un giorno che le voci me le ero foggiate io a mio beneplacito* », p. 1).

2. Carlo Vignoli, *Il vernacolo di Veroli* (n° 3, Roma, 1925, 70 p., avec une préface de C. Merlo). L'auteur a recueilli les matériaux durant huit ans, lorsqu'il enseignait au Gymnase de Veroli, ayant comme sujet principal le chanoine G. Mastracci (p. 3).

3. Carlo Vignoli, *Lessico del dialetto di Amaseno, con appendice di saggi dialettali* (n° 4, Roma, 1926, 141). L'appendice contient *la traduction dialectale de la IX*e *nouvelle* de la première journée du *Décaméron* de Boccace, reproduite en transcription phonétique (pp. 134-135) (Pour le volume concernant l'enquête Camilli, Migliorini et Vignoli, voir p. 478 de mon étude).

## 5. Les textes dialectaux de C. Battisti.

Carlo Battisti a eu l'heureuse idée de publier une collection de textes dialectaux, transcrits phonétiquement selon le système Ascoli-Goidanich, pour les plus importants dialectes de l'Italie.

La première édition, dédiée à C. Salvioni (*Testi dialettali italiani in trascrizione fonetica*, Halle, Niemeyer, 1914, 191 p. : le 49e volume de la coll. *Beihefte zur Z. f. rom. Philol.*) contient aussi des textes romanches.

La *deuxième édition*, plus réduite (Halle a. S., 1921, 155 p. avec une carte), ne contient plus ni les textes romanches, ni plusieurs autres de moindre importance. L'auteur fournit des indications sur la transcription phonétique employée (pp. 2-9). Les textes sont accompagnés de très

utiles indications bibliographiques et d'un bon nombre d'intéressantes explications linguistiques. Grâce à ces indications, nous apprenons que certains textes se trouvent enregistrés sur disques dans les Archives phonographiques de Vienne ; d'autres sont tirés de différentes publications ou recueillis personnellement par l'auteur. Un bon nombre fut transcrit par des dialectologues bien connus : K. Jaberg, C. Merlo, G. Bottiglioni, P. G. Goidanich, G. Malagoli, E. G. Parodi, B. Schädel, F. Schürr, C. Salvioni, etc.

## V. ENQUÊTES SPÉCIALES ET RÉGIONALES

Ce chapitre sera consacré à quelques enquêtes spéciales et à quatre enquêtes régionales.

Il s'agit, en premier lieu, de deux travaux, le premier réalisé par un zoologue et le second par un botaniste, dont les matériaux, recueillis à l'aide de correspondants ou par des recherches entreprises sur place par les auteurs, intéressent spécialement la dialectologie italienne qui peut vraiment être fière de posséder de pareils ouvrages, presque uniques dans le domaine des langues romanes.

Le troisième travail regarde une enquête sur un sujet déterminé : les noms du dindon et de la dinde. Les sondages furent étendus à tout le territoire de la Romania, et l'auteur nous donne ainsi un modèle de recherche linguistique digne d'être cité en exemple.

Les derniers travaux représentent des enquêtes très approfondies concernant les parlers de la Romagne, de la Calabre et de la Sicile.

Un chapitre spécial sera consacré à l'italien du Tessin.

### 1. Noms de personnes et termes de la faune populaire.

> « C'est un ouvrage suggestif qui gardera une grande place dans les études de linguistique générale et romane, du folklore et de zoologie populaire » (J. Jud, *Romania*, t. LII, 55e ann., 1926, p. 519).

Le zoologue Adriano Garbini de Vérone a réalisé au cours de trente-trois ans, *la plus vaste enquête* qui ait été faite jusqu'à présent sur les noms populaires des animaux dans les diverses régions de l'Italie. Les résultats en ont été publiés dans les travaux suivants :

1° *Antroponimie ed omonimie nel campo della zoologia popolare, Saggio limitato a specie veronesi*, publié dans les *Atti dell'Accademia d'agricoltura, scienze e lettere di Verona*, IVe série, XXIe année, 1919, 115 p. — Le

volume est consacré à l'*anthroponymie*, c'est-à-dire aux noms de baptême employés dans la zoologie populaire italienne. — Abréviation : *Antrop.*

2º *Antroponimie ed omonimie nel campo della zoologia popolare, Saggio limitato a specie veronesi, Parte II. — Omonimie* (*del tutto indipendente dalla prima*), Verona, La Tipografica Veronese, 1925, 1598 p. — Abréviation : *Omon.*

Ces travaux attirent notre attention plutôt par la manière dont l'auteur analyse et explique les matériaux linguistiques que par la méthode d'enquête proprement dite. Zoologue distingué, A. Garbini a su coordonner, comme nul autre, ses connaissances professionnelles avec les problèmes linguistiques pour nous donner un groupement fort intéressant et original des matériaux et une pénétrante interprétation où la zoologie, la linguistique et le folklore s'entremêlent pour constituer la plus émouvante image de la richesse insoupçonnée des termes employés par le paysan italien pour dénommer la faune.

A. Garbini fut guidé dans la méthode de recherche linguistique et étymologique par le savant Carlo Salvioni, auquel il dédie son second volume, comme témoignage de sa reconnaissance pour l'avoir incité à compléter son travail par une coordination de ces diverses disciplines. Mais, l'auteur lui-même « a beaucoup réfléchi sur ces problèmes, dit Jud, non pas en linguiste qui attache souvent trop d'importance à la forme du mot, mais en homme armé d'une connaissance incomparable de toutes les habitudes qui caractérisent l'existence de la chauve-souris, du ver luisant, de la courtilière, etc. Il joint donc à la recherche linguistique *la connaissance exacte de la réalité* » (J. Jud, *l. c.*, p. 517).

Sources d'information. — L'auteur a recueilli les matériaux en dépouillant un très grand nombre de dictionnaires dialectaux et d'études spéciales (la bibliographie publiée dans le second volume indique plus de trois cent soixante travaux, *Omon.*, pp. 7-28) ; il a soumis tous les mots trouvés à un contrôle sévère par des recherches personnelles et par une confrontation d'une indiscutable valeur avec les données fauniques (*Antrop.*, p. 5). En outre, il s'est fait aider par de nombreux collaborateurs (*Omon.*, p. 61-62). Les mots de la région de Vérone ont été recueillis sur place par l'auteur lui-même (*Omon.*, p. 7).

Transcription phonétique. — Les termes non recueillis par Garbini lui-même conservent la transcription employée par les auteurs des sources d'information ; pour les termes qu'il a enregistrés lui-même, il utilise un système de transcription qui s'éloigne le moins possible de l'orthographe italienne (*Antrop.*, p. 13 ; *Omon.*, pp. 28-29).

Publication des matériaux. — La plus grande originalité de ses travaux consiste dans la façon dont il a groupé et étudié les matériaux.

Dans son *premier travail* sur l'anthroponymie, il se propose de soumettre à un examen très rigoureux le sort de *trente-neuf noms de personnes* dans la terminologie de la faune italienne. Ainsi, par exemple, il prend le nom de personne *Giovanni* « Jean » et constate que ce terme est employé dans la faune italienne pour dénommer *vingt espèces*, appartenant à cinq types : des crustacés, des insectes, des amphibies, des oiseaux et des mammifères (*Antrop.*, pp. 46-56). Pour mieux illustrer ce rayonnement sémantique, il rédige une carte (p. 47) sur laquelle sont marquées les régions où, par le nom *Giovanni*, les patoisants désignent : le cloporte, le cosson, la coccinelle, le capricorne, une espèce de coléoptère (*Rhizotrogus solstitialis*), les vers des fruits, la rainette verte, plusieurs oiseaux (le merle, le strix, etc.) et la truie. Pour chacun des termes, l'auteur présente toutes les variantes et les significations qu'ils peuvent prendre, et ajoute des informations qui facilitent l'explication de leur développement sémantique. Les vers des fruits s'appellent *zoanin* (de *Giovanni*) parce que, affirme l'auteur, ils apparaissent à l'époque des cerises et des pommes de Saint-Jean (*Antrop.*, pp. 52-53). Cette carte est complétée par une autre, où l'on peut voir la grande aire occupée par le mot *barbagian* « strix » en Italie (*Antrop.*, carte 8, p. 56) : de Trente à Malte et du Piémont à Venise. Il faut souligner que Garbini est parmi les premiers, sinon le premier, à rédiger des *cartes sémantiques* dans le domaine des études linguistiques. Et l'étude contient quinze cartes du même type.

Ces intéressantes *monographies d'anthroponymie* permettent à l'auteur de conclure que les noms de personne examinés ont donné naissance à *cent vingt et un termes* de la faune italienne (*Antrop.*, p. 15). Parmi les noms dont l'influence a été la plus grande se placent en premier lieu *Giovanni*, *Martino* et *Pietro* ; les noms qui ont eu le moins d'influence sont : *Lodovico*, *Cristoforo*, *Filomena*, etc. (*Antrop.*, pp. 17-18).

L'auteur croit pouvoir expliquer cette floraison par l'influence de la mère qui applique des noms de saints ou des noms considérés comme sacrés aux animaux, pour que ceux-ci soient respectés par les enfants ; par l'analogie que les paysans entrevoient entre les caractéristiques d'un animal et celles d'un saint ; par l'imitation du chant (les onomatopées) ; par la date à laquelle une espèce commence à apparaître, qui coïncide avec l'époque de la fête d'un saint (*Antrop.*, pp. 19-22).

Le *second travail*, de plus grande envergure, est consacré à l'*homonymie* dans la terminologie animale de la langue italienne. Il renferme, en réalité, *quatre-vingt-dix-neuf* monographies de nature linguistique, zoologique, ethnographique et folklorique, où se reflètent, sous des aspects très complexes, l'âme du peuple italien et l'esprit de son langage. En effet, *quatre-vingt-dix-neuf mots de la langue italienne servent comme base à la création de presque mille termes qui désignent des animaux, des plantes, des insectes*, etc. (*Omon.*, pp. 31-32). — Dans une intro-

duction très suggestive, l'auteur nous fait voir quels ont pu être les motifs qui ont déterminé la création de cette riche nomenclature (pp. 32-59).

Le travail est divisé en quatre parties :

La *première partie* (pp. 63-1071) est consacrée aux *termes dérivés de noms d'animaux*. Dans un aperçu sur cette catégorie, l'auteur divise en trois groupes sa riche moisson linguistique et indique les raisons qui auraient pu pousser l'imagination du paysan italien à la formation de noms pour des espèces tellement variées (pp. 65-70). En effet, Garbini constate que *soixante-quatre* vrais noms d'animaux ont donné naissance à *six cent douze* dénominations (p. 65). Vient ensuite la série de *soixante monographies* sur les noms suivants : *asino* « âne », *assillo* « taon », *baco* « ver à soie », *biscia* « serpent », *botta* « crapaud », *bruco* « chenille », *bue* « bœuf », *calabrone* « frelon », *camola* « teigne », *cane* « chien », *cappone* « chapon », *capra* « chèvre », *capriolo* « chevreuil », *cavallo* « cheval », *cavalletta* « sauterelle », etc.

La monographie consacrée au *baco* « ver à soie » est rédigée de la manière suivante : Le thème gréco-latin *bombyx* a pénétré dans la langue italienne au XII[e] siècle, lorsque furent importés pour la première fois, en Sicile, des œufs de ver à soie. Les descendants de cette forme ne restent qu'au Piémont, en Émilie, en Toscane et en Ombrie ; ils ont été remplacés partout ailleurs par des mots ayant comme base *cavallo* « cheval », *verme* « ver » et *biscia* + *gatto* « serpent + chat ». Une carte indique la distribution géographique de ces types lexicologiques (p. 75). Le thème *bombyx* a donné naissance à presque *soixante noms* désignant surtout des insectes. Une table synoptique montre que le thème *bombyx* sert à la création de termes qui nomment : trois espèces de mollusques, cinq larves d'insectes différents, un crustacé, quarante et un insectes et deux amphibies, c'est-à-dire *cinquante-deux* termes du lexique italien (p. 76). Une carte très intéressante indique (p. 77) quelles sont les régions de l'Italie où la formation de ces dénominations est la *plus intensive*. La discordance qui existe à ce sujet entre les régions où la culture des vers à soie est moins développée, mais qui possèdent un plus grand nombre de termes dérivés du thème *bombyx* (les trois Vénéties et la Sardaigne), et celles où la culture est intensive et le nombre des créations linguistiques plus réduit (par exemple la Lombardie) est expliquée par le fait que les trois Vénéties et la Sardaigne sont parmi les régions qui ont le mieux conservé des phénomènes caractéristiques du latin (pp. 77-78). Le mot *baco* n'a pas seulement désigné le ver à soie, mais il a étendu sa sphère sémantique, pour dénommer la « larve » du ver à soie et même les larves de plusieurs autres insectes (les larves des papillons), les vers du fromage, le ver luisant ou n'importe quel ver, et le limaçon. La marche victorieuse ne s'arrête guère : *baco* est employé pour désigner des animalcules privés d'une dénomination propre, des

coléoptères (le hanneton, la coccinelle, le capricorne), d'autres insectes (la sauterelle, la blatte, le frelon, le charançon, le moucheron, l'abeille, etc.) et même des vertébrés : le têtard, le crapaud et le martinet. Toute cette riche flore lexicologique est illustrée par de nombreuses formes dialectales, groupées selon les régions les plus importantes de l'Italie et complétée par des informations supplémentaires de nature folklorique ethnographique et entomologique (pp. 78-100).

L'analyse des mots qui dérivent de *baco* oblige l'auteur à faire les digressions suivantes : un examen très minutieux des termes qui désignent *la ragnatela* « l'araignée » (pp. 100-138, avec une carte, p. 127), *la chiocciola* « le limaçon » (pp. 138-181, avec une carte, p. 139), *il pungiglione* « l'aiguillon des abeilles » (pp. 181-212, avec une carte, p. 182) et *il lombrico* « le ver de terre » (pp. 212-236, avec une carte et un tableau synoptique des mots qui désignent le *lumbricus*).

La *deuxième partie* (pp. 1072-1247) traite des termes ayant à la base des noms techniques, c'est-à-dire des noms désignant des êtres humains et diverses professions : *arrotino* « rémouleur », *ballerino* « danseur », *bovajo* « bouvier », *calzolajo* « cordonnier », *camparo* « garde champêtre », *carbonajo* « charbonnier », *fabbro* « forgeron », *filandiere* « filateur », *fornajo* « boulanger », *frate* « moine », *geometra* « arpenteur », *lavoratore* « ouvrier », *madre* « mère », *medico* « médecin », *mietitore* « moissonneur », *monaca* « religieuse », *mugnajo* « meunier », *muratore* « maçon », *ortolano* « jardinier », *pescatore* « pêcheur », *predicatore* « prédicateur », *prete* « prêtre », *sbirro* « sbire », *signora* « madame », *spia* « espion » et *strega* « magicienne ». *Vingt-six mots ont servi au paysan italien pour créer deux cent vingt dénominations du règne animal !*

Les monographies sont précédées d'une introduction, où l'auteur donne une vue d'ensemble sur le processus psychologique qui a déterminé la création de cette riche terminologie (pp. 1075-1081). Pour rendre encore plus évidente cette étonnante richesse, il suffit de rappeler que le mot *monaca* est employé pour désigner : vingt-sept espèces d'oiseaux, dix insectes et deux mollusques. Le point de départ de ces métaphores linguistiques a dû être, selon l'auteur (pp. 1158-1159) : la vieillesse des religieuses, la sympathie dont elles jouissent dans le peuple, les prières qu'elles font ou, surtout, leur habit.

La *troisième partie* (pp. 1251-1410) traite des thèmes qui désignent des objets, tels que : *arcolajo* « dévidoir », *ago* « aiguille », *canapa* « chanvre », *carrozza* « voiture », *forbici* « ciseaux », *fuso* « fuseau », *luce* « lumière, *martello* « marteau », *muschio* « mousse », *pane* « pain », *saetta* « flèche » et *sega* « scie ».

L'auteur constate que *douze noms* ont donné naissance à *quatre-vingt-trois* autres, dont la plupart sont issus des thèmes *martello* (seize dénominations), *forbici*, *pane* et *luce* (pp. 1251-1252). L'exposé, conduit de

la même manière que les autres, est illustré par cinq cartes et un tableau synoptique.

La *quatrième partie* (pp. 1411-1443) présente les dénominations issues de thèmes variés : *diavolo* « diable », *gobbo* « bossu » et *matto* « toqué ».

Le volume s'achève par un index des noms de plantes (pp. 1466-1482) et un autre des noms d'animaux (pp. 1482-1598).

La contribution scientifique apportée par Adriano Garbini est parmi les plus importantes et les plus suggestives pour l'avenir des recherches linguistiques, et elle démontre combien est varié le lexique italien que l'héritier du foyer de la latinité a créé par métaphore (cf. l'important compte rendu de J. Jud, *Romania*, t. LII, 55e an., 1926, pp. 516-520).

## 2. La flore populaire de l'Italie.

> « C'est un instrument de travail très précieux qui ne doit plus manquer dans l'outillage scientifique d'une bibliothèque publique ou d'un romaniste ». (J. Jud, *Romania*, t. LII, 1926, p. 520).

Les études dialectologiques puisent, très souvent, d'appréciables informations dans des travaux qui appartiennent à d'autres disciplines, afin d'élargir et approfondir la documentation sur le trésor lexicologique des patois. Ces travaux renferment une très riche collection de mots dialectaux et populaires recueillis directement de la bouche des patoisants par les auteurs ou par de bienveillants collaborateurs.

C'est la raison qui nous détermine à donner une place, dans notre exposé, au travail du botaniste Otto Penzig (né en 1856, mort en 1929), *Flora popolare italiana, Raccolta dei nomi dialettali delle principali piante indigene e coltivate in Italia, A cura dell'autore* (*Orto Botanico della R. Università*, Gênes, 1924, 1er vol. XV-542 p., in-8°, avec 214 gravures ; 2e vol. 615 p., sur trois colonnes).

Il s'agit en réalité d'une *enquête sur place*, dont le but n'était pas linguistique (le travail manque d'une rigoureuse transcription phonétique), mais qui voulait au contraire offrir à la science des matériaux dialectaux bruts, reflétant les manifestations complexes de l'esprit du peuple.

But du travail. — Le botaniste de Gênes vise à combler une regrettable lacune de la linguistique italienne, c'est-à-dire à présenter un *Vocabulaire botanique*, renfermant les mots populaires employés en Italie pour désigner les plantes de la campagne, de même que les noms des plantes cultivées les plus connues (p. V).

Le premier dictionnaire botanique italien (O. Targioni Tozzetti, *Dizionario botanico italiano*, Firenze, G. Piatti, 1825) ne présente que

les dénominations en usage dans la Toscane, et le second, d'une plus grande extension, indique seulement les noms des plantes forestières (*Nomi volgari adoperati in Italia a designare le principali piante del bosco*), recueillis par les fonctionnaires du Ministère de l'Agriculture (il fut publié dans *Annali del R. Ministero di Agricoltura, Industria e Commercio*, LX^e vol., Firenze, 1873, 200 p.).

Les travaux des botanistes italiens n'accordent aux noms populaires des plantes qu'une place très réduite, bien que ce procédé ne soit ni judicieux ni dans l'intérêt de la science : l'âme d'un peuple se reflète le mieux dans la façon de nommer les objets familiers, les plantes et les arbres les plus communs (pp. VII-VIII).

Méthode de travail. — L'ouvrage d'O. Penzig, selon les propres aveux de l'auteur, est un travail de compilation et de coordination des matériaux recueillis et publiés par ses devanciers (p. IX). Pour les termes anciens, l'auteur a dépouillé les textes des botanistes du XVI^e siècle, de même que les herbiers contenant des termes populaires dont l'existence ne lui paraissait pas douteuse et qui correspondaient à la terminologie scientifique. Ce dépouillement permit une constatation intéressante : il y a des termes antiques qui se sont conservés dans certaines régions de l'Italie jusqu'à nos jours, tandis que d'autres ont disparu ou ont subi des changements plus ou moins importants (p. X).

Les matériaux ainsi réunis ont été enrichis par des *enquêtes personnelles* dans diverses régions de l'Italie, surtout en Ligurie, et par la collaboration d'amis et de collègues.

Critiques faites a sa méthode. — Les linguistes, tout en reconnaissant et en appréciant le dur travail accompli par Penzig avec perspicacité et avec un ardent amour pour le progrès scientifique, lui adressent des critiques sur sa méthode de travail.

C. Merlo lui reproche (dans *L'Italia dial.*, t. I, 1925, p. 273) de ne pas avoir dépouillé les nombreux dictionnaires dialectaux, qui renferment un trésor de noms de plantes, bien identifiés par des gens compétents.

J. Jud regrette (*Romania*, t. LII, 55^e an., 1926, p. 519) que l'auteur n'ait pas indiqué, à l'occasion de la publication des matériaux d'ancienne date, le texte des sources où il a puisé ses informations.

V. Bertoldi consacre à ce travail une véritable étude complémentaire pleine de remarques judicieuses : *Per la storia del lessico botanico popolare, A proposito d'una recente pubblicazione* (dans *Archiv. Rom.*, t. XI, 1927, pp. 14-30).

Après avoir examiné le recueil des noms de plantes édité par le Ministère italien de l'Agriculture (voir plus haut), Bertoldi déclare que la valeur linguistique de cet ouvrage est presque nulle (« *vale poco più di zero* », p. 17). Quant à l'ouvrage de Penzig, il y fait les objections suivantes :

plusieurs dictionnaires dialectaux italiens, qui donnent un grand nombre de noms populaires de plantes, n'ont pas été utilisés par Penzig (p. 18) ; les régions de Trente, du Frioul, de Trieste et de la Dalmatie ont été négligées, bien qu'elles offrent au chercheur une très riche terminologie (pp. 19-23) ; les termes concernant les parties de la plante manquent totalement dans la collection de Penzig (pp. 24-25) ; on aurait dû accorder une plus grande attention aux termes anciens, puisque les mots savants et les mots populaires s'échangent et se contaminent fréquemment dans la terminologie botanique des siècles passés. « Le peuple de la campagne et de la montagne d'une part, les moines et les botanistes de l'autre constituent, par rapport à la culture, deux classes opposées, dont les créations ou les manifestations linguistiques sont maintenues en contact par une classe intermédiaire, celle des herboristes, des sorciers et des ensorceleurs » (p. 29).

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — La présentation claire, avec peu de caractères typographiques, de la prononciation dialectale de matériaux aussi variés a causé de grandes difficultés, parce que l'auteur ne voulait pas s'adresser aux spécialistes, mais à des personnes sans connaissances linguistiques. Pour cette raison, l'auteur se décida à indiquer seulement certaines caractéristiques phonétiques des termes enregistrés, à savoir : l'accent grave sur les syllabes toniques, l'accent circonflexe pour les cas de disparition d'une consonne ou d'une syllabe (*mêgo* pour *medico* « médecin ») ; le signe *ü*, pour l'*u* français, etc. (pp. X-XV). Je crois que la collaboration d'un linguiste aurait pu aider l'auteur à établir un système de transcription plus simple et mieux coordonné.

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — L'ouvrage est publié en deux volumes.

Dans le *premier*, les plantes sont groupées sous leur nom latin et par ordre alphabétique, avec l'indication, pour chacune d'elles, des termes dialectaux employés dans les diverses régions ou provinces de l'Italie. Ainsi, dans l'article *Helleborus niger* (pp. 224-225) on trouve énumérés, en premier lieu, les termes rencontrés dans les travaux des botanistes anciens, ensuite ceux usités en Toscane, en Ligurie, en Lombardie, en Vénétie, au Frioul, en Émilie et en Ombrie. L'indication des régions a été faite selon le principe de circulation (de fréquence dans l'emploi) : Penzig mentionne en tout premier lieu les termes employés dans une vaste zone et en second lieu ceux qui sont utilisés dans une région limitée, dont le nom est indiqué en caractères italiques tout de suite après le terme en question. Les 214 dessins, publiés dans le texte, montrent les plantes les plus répandues ou celles qui présentent une terminologie plus variée (p. VII). Les noms des plantes cultivées sont marqués d'un astérique.

Les matériaux publiés pour plus de 3.400 noms de plantes latins auraient pu être représentés facilement sous forme de cartes, formant ainsi un Atlas botanique de l'Italie, mais sans transcription phonétique rigoureuse. On peut, de plus, exprimer le regret que l'auteur n'ait pas jugé utile d'offrir aux lecteurs une courte description des plantes, accompagnée de quelques éléments de folklore et d'indications concernant la médecine populaire, où de nombreuses plantes jouent un rôle important et fécond.

A la fin du volume, on trouve une riche bibliographie des travaux consultés, groupés selon les principales régions de l'Italie (pp. 533-536), de même qu'une liste des auteurs anciens dont les ouvrages furent dépouillés (pp. 536-537).

Le *second* volume renferme plus de 39.000 noms de plantes italiens avec leurs diverses formes dialectales, groupés par ordre alphabétique. Pour chaque terme enregistré, l'auteur indique la région où il est employé de même que le nom latin correspondant. On voit, par exemple, que le substantif *erba* (*erva*, etc.) « herbe », à l'aide de différents attributs, sert à dénommer plus de deux mille trois cents plantes (cf. pp. 167-201, 203-206). Ce fait prouve que le paysan italien procède de la même manière que le paysan roumain. Lorsqu'il lui manque un terme propre pour désigner une plante quelconque, il emploie le mot *herbe*, suivi d'un déterminatif (*jerbe nere*, Frioul, vol. I, p. 449 ; le roum. *iarbă neagră*- SCROPHULARIA NODOSA).

Une étude comparative des termes de la flore italienne et de ceux des autres langues romanes donnerait des résultats très importants non seulement au point de vue linguistique, mais aussi pour la connaissance des motifs qui déterminent la création des termes par rapport au rôle que jouent les plantes dans la vie des paysans.

La très riche moisson lexicologique d'O. Penzig ne contribue pas seulement à nous informer amplement sur la langue italienne, mais elle représente aussi une sérieuse contribution à l'étude des langues romanes en général et le point de départ d'un Atlas botanique de l'Italie (1).

### 3. Enquête sur les noms du dindon et de la dinde.

NUNZIO MACCARRONE a publié dans la revue *Archivio glottologico italiano* (*sezione neolatina*, dirigée par M. Bartoli, t. XX, 1926, pp. 1-

(1) Pour le roumain, il faut consulter l'ouvrage de Zach. C. PANŢU, *Plantele cunoscute de poporul român, Vocabular botanic cuprinzând numirile române, franceze, germane şi ştiinţifice* (2e éd., Bucureşti, Casa Şcoalelor, in-8°, XVIII-484 p.) (« Les plantes connues par le peuple roumain, Vocabulaire botanique contenant les dénominations françaises, allemandes et scientifiques »). L'auteur publie dans cet ouvrage 4.650 dénominations populaires (cf. *Romania*, t. LVI, 1930, p. 474).

108, avec six cartes linguistiques ; cf. aussi t. XXI, 1927, p. 135) une très intéressante étude sur les noms du *dindon* et de la *dinde* dans les langues romanes (*Le denominazioni del « tacchino » e della « tacchina » nelle lingue romanze*), qui doit retenir notre attention à cause de la méthode de recherche suivie.

L'auteur s'est proposé de suivre, à l'aide des matériaux linguistiques, des aires formées par les divers types lexicologiques et des données offertes par l'histoire, le sort et la diffusion des mots désignant le « dindon » et la « dinde » dans la *Romania* et surtout en Italie. C'est un travail d'onomasiologie très bien documenté et conduit avec une sagacité méritoire sur un seul mot qui relie, par le passé, plusieurs pays, bien qu'il s'agisse du nom d'un animal exotique apporté en Europe au XVI^e^ et au XVII^e^ siècles (1).

MÉTHODE DE TRAVAIL. — Pour le catalan, le français et l'italien, il a utilisé les matériaux des Atlas (en 1926, l'Atlas catalan était en cours de publication et l'Atlas italien-suisse en voie de rédaction), des dictionnaires et d'autres travaux qui lui offraient des informations (pp. 4-8). Pour la Roumanie et le Portugal, il a obtenu la collaboration des linguistes de ces pays.

Les matériaux dialectaux regardant l'Italie ont été complétés par une *enquête faite par correspondance dans* 517 *localités*. L'auteur a procédé de la manière suivante : il a envoyé à ses informateurs une carte postale leur expliquant le but qu'il se proposait en les priant de transcrire les termes pour « dindon » et « dinde » selon leur appréciation. Les réponses reçues furent d'une valeur inégale quant à la transcription (p. 8) et quelques-unes douteuses au point de vue lexicologique (p. 9). Ces dernières réponses ne figurent pas sur les deux cartes linguistiques (cartes V et VI) dressées à l'aide de cette récolte, dont les résultats sont publiés en entier par l'auteur (pp. 9-11).

OBSERVATIONS FAITES PAR J. JUD. — J. Jud consacre à cette étude un très important compte rendu (*Romania*, t. LII, 55^e^ an., 1926, pp. 369-378) ; il la considère comme un travail « qui a le droit d'occuper une bonne place parmi les travaux onomasiologiques-géographiques » (p. 370). En ce qui concerne l'enquête proprement dite, Jud fait les remarques suivantes : 1° Maccarrone aurait dû se renseigner sur la fréquence ou la rareté de l'oiseau dans les villages et dans les marchés des villes, car on constate qu'il est rare ou complètement absent dans la région des Alpes. — 2° Il aurait fallu demander à des éleveurs spécia-

(1) Cf. aussi l'importante étude de Clemente MERLO, *I nomi romanzi delle stagione e dei mesi, studiati particolarmente nei dialetti ladini, italiani, franco-provenzali e provenzali, Saggio di Onomasiologia* (Torino, E. Loescher, 1904, in-8°, 283 p.) (voir p. 591 de mon étude).

listes la terminologie technique et exacte, comme, par exemple, le nom du jeune dindon, du mâle reproducteur et du mâle à engraisser. — 3° La connaissance des centres d'élevage aurait pu aider à la détermination des lieux d'où ont rayonné les types lexicologiques. — 4° L'enquête par correspondance aurait dû viser à faire un recueil des mots reproduisant les cris d'appel employés pour les dindons, les poules, les canards, les oies, les cris des vendeurs ambulants débitant la volaille dans les rues des villages. Là se trouve le réservoir linguistique d'où sont sortis plusieurs termes désignant le dindon. — 5° Les personnes qui ont répondu à la carte postale de Maccarrone étaient des gens cultivés ou des demi-lettrés, habitant plutôt dans les villes qu'à la campagne ; ceux-ci ont donc dû donner des informations qui sont en désaccord avec la terminologie en usage parmi les paysans : « peut-être aurait-il été utile, dit Jud, d'en tenir plus souvent compte surtout pour le Nord du pays où les villes n'ont pas cette population demi-citadine, demi-paysanne propre au Midi » (p. 371) (1).

En effet, dans toutes les enquêtes dialectales, nous devons nous renseigner non seulement sur l'existence et la forme des mots, mais aussi sur leur signification et leur emploi réels dans le milieu où l'on puise les informations.

Le travail de N. Maccarrone peut être recommandé comme exemple méritoire, digne d'imitation pour d'autres mots des langues romanes.

## 4. La région de la Romagne.

Les parlers de la région de la Romagne (*Romagna*) furent, dès la fin du XIX[e] siècle, l'objet de l'attention des dialectologues.

En effet, Adolf Mussafia, le promoteur de ces études, publia, en 1871, son travail *Darstellung der romagnolischen Mundart* (dans *Sitzungsb. d. Phil. Hist. Cl. d. kais. Akad. d. Wissenschaften*, t. LXVII, 1871, *Heft* I-III, pp. 653-722), dont les matériaux linguistiques avaient été recueillis dans les publications de l'époque. Ainsi, pour la région de *Faenza*, l'auteur les avait trouvés dans le Dictionnaire de Morri (Antonio Morri, *Vocabolario romagnolo-italiano*, Faenza, 1840, VI-926 p.) et, pour celle d'*Imola*, dans le Dictionnaire de Tozzoli (Giovanni Tozzoli, *Piccolo dizionario domestico imolese-italiano compilato ad uso delle scuole del comunale ginnasio d'Imola dal sacerdote... prefetto del medesimo*, Imola, 1857, 146 p.). Ces matériaux furent complétés par quelques spécimens dialecto-

(1) J. Jud, dans le compte rendu cité, fait d'autres observations très instructives concernant les résultats du travail de N. Maccarrone. Cf. les chapitres : II. *Problèmes de l'histoire du nom du dindon* (pp. 374-375) ; III. *Diffusion des mots pour dindon et dinde* (pp. 375-378). — Pour la comparaison faite avec les données linguistiques fournies par l'Atlas linguistique italien-suisse, voir p. 591 de mon étude.

logiques publiés par Biondelli (cf. p. 653, où Mussafia n'indique que les noms des auteurs). Cette étude ne renferme qu'un aperçu concernant le vocalisme (pp. 653-695), le consonantisme (pp. 695-706) et la morphologie (pp. 707-722).

Friedrich Schürr reprend les recherches dans cette région après plusieurs études dialectologiques qui furent faites, en Émilie et en Romagne, par les successeurs de Mussafia (cf. la liste de ces travaux dans G. Bertoni, *Profilo linguistico d'Italia*, p. 122), en appliquant une nouvelle méthode d'enquête : l'enregistrement des parlers à l'aide du *phonographe*.

Les études de Schürr sont les suivantes :

1° *Romagnolische Mundarten, Sprachproben in phonetischer Transcription auf Grund phonographischer Aufnahmen* (*39. Mitteilung des Phonogramm-Archivs-Kommission*, dans *Kais. Akad. d. Wissensch. in Wien, Phil.-hist. Kl. Sitzungsb.*, 181. *Band* 2. *Abhandlung*, Wien, 1917, 80 p.).

L'auteur montre, dans l'Introduction (pp. 3-14), les difficultés rencontrées : dans la rédaction du questionnaire qui devait contenir des phrases caractéristiques d'une conversation journalière tout en renfermant les mots les plus importants au point de vue phonétique (p. 4) ; dans son voyage dans un pays étranger (p. 5) ; ainsi que les différences phonétiques reconnues dans des réponses reproduites plusieurs fois (p. 5), etc.

Questionnaire. — L'auteur a rédigé un questionnaire comportant plusieurs phrases qui contenaient plus de 300 mots avec leurs formes morphologiques (p. 6). Les phrases furent choisies dans les textes dialectaux de la région pour qu'elles fussent facilement traduisibles en patois (cf. la liste des travaux à la pag. 7).

Les informateurs traduisaient en patois ces phrases énoncées par l'auteur en italien. A part ces phrases, Schürr enregistra sur disques les noms des jours de la semaine et les noms des mois, des proverbes, des poésies populaires et de petits récits (p. 7).

L'enregistrement sur disques. — L'auteur attire l'attention des chercheurs sur les grandes difficultés qu'entraîne un enregistrement sur disques des textes dialectaux (pp. 8-9) ; il fallait se contenter d'informateurs ayant une certaine instruction, capables de traduire rapidement en patois le texte italien ; les paysans ne se prêtent que très difficilement à cette « opération ».

Schürr donne aussi d'autres détails techniques sur le travail qui se faisait au *Phonogramm-Archiv* de Vienne dès que celui-ci était en possession des enregistrements, ainsi que sur les imperfections que

ceux-ci présentent en ce qui concerne le ton, la qualité et la quantité des voyelles (pp. 11-12).

LOCALITÉS ET INFORMATEURS. — Les enregistrements contiennent des spécimens que cette étude présente en transcription phonétique. Voici les localités et la position sociale de la personne dont la prononciation patoise fut enregistrée : *Imola* (un élève de lycée), *Faenza* (un étudiant de la section philologique), *Forlì* (un élève de lycée), *Meldola* (un élève de lycée), *Coccolia* (un libraire), *Ravenne* (un avocat), *Cesena* (un directeur d'école primaire), *St. Arcangelo* (un libraire), *Rimini* (un étudiant) et *Morciano* (un élève de lycée).

TRANSCRIPTION. — Les textes enregistrés sont reproduits en transcription phonétique. Des difficultés d'ordre typographique ont empêché l'auteur d'adopter, selon son désir, le système de transcription phonétique recommandé par le « Maître phonétique » (1886, de l'*Association phonétique internationale*). Le chapitre concernant ce problème donne cependant des indications précises sur les signes employés (pp. 15-23).

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — A côté de presque chaque spécimen (transcrit phonétiquement), l'auteur reproduit le texte en italien littéraire, facilitant ainsi la compréhension et l'interprétation des phénomènes linguistiques. Le texte italien nous indique aussi la façon dont l'auteur a rédigé son questionnaire pour ces relevés (cf. le compte rendu dans *Archiv. Rom.*, t. II, 1918, pp. 126-128).

2° *Romagnolische Dialektstudien, I, Lautlehre alter Texte* (*49. Mitteilung der Phonogramm-Archivs-Kommission*, dans *Kais. Akad. d. Wissensch. in Wien Phil.-hist. Kl., Sitzungsber.*, 187. *Band* 4. *Abhandlung*, Wien, 1918, 150 p.). Dans cette étude l'auteur analyse l'aspect des parlers de la Romagne selon les données offertes par les *anciens textes* (cf. la bibliographie, pp. 11-14).

3° *Romagnolische Dialektstudien, II, Lautlehre lebender Mundarten* (dans *Akad. d. Wissensch. in Wien, Phil.-hist. Kl., Sitzunsber., 188. Band I. Abhandlung*, Wien, 1919, 254 p.).

L'auteur indique cette fois aussi la méthode de travail. Il a pris contact avec ces parlers en 1911 et 1912 (pendant l'hiver) et a commencé les relevés systématiques sur place, au mois d'avril 1912 (pp. 3-4).

QUESTIONNAIRE. — Schürr a rédigé son questionnaire en prenant comme point de départ l'étude de Mussafia et son travail sur l'ancien romagnol (voir l'étude n° 2). Le questionnaire devait lui fournir des matériaux concernant la *phonétique* des parlers.

Les phrases établies dans le cabinet de travail durent être souvent changées sur place, car les mots qui y étaient fixés n'apparaissaient

pas toujours dans les réponses obtenues « *dass dasselbe Wort nicht überall in derselben Entsprechung oder in volkstümlicher Forme gebräuchlich war* », p. 4; cf. aussi p. 6). On peut avoir plus de détails sur son questionnaire en examinant les textes italiens publiés dans son deuxième travail (voir n° 2).

Le centre de recherches. — Le médecin Aldo Spallicci de Forlì (qui écrivait des poésies dialectales) a prêté à Schürr un appui très précieux, en lui fournissant d'importantes indications dialectologiques. Pour cette raison, la localité de Forlì est le vrai centre de ses recherches (« *sie steht daher im Mittelpunkt meiner Darstellung* », p. 7). Le même médecin l'a aidé à trouver les informateurs.

Nombre des localités. — Dans cette étude l'auteur n'indique que 20 localités explorées (cf. pp. 10-11) sur lesquelles nous trouvons des informations très sommaires (le nombre des habitants, la province et le district, la gare la plus proche, etc.). Une petite carte aide le lecteur à reconnaître la position géographique des points (p. 11). Ce nombre fut augmenté par des recherches postérieures faites sur les parlers de dix localités en ayant comme informateurs des prisonniers de guerre d'un camp (cf. p. 245). Dans sa dernière étude (cf. n° 4), l'auteur indique 34 localités.

Informateurs. — La plupart des informateurs étaient âgés de 15 à 20 ans (18 personnes) ; six, de 21 à 25 ans ; quatre, de 25 à 30 ans ; quatre, de 31 à 40 ans et quatre de 40 à 70 ans (cf. pp. 12-13 ; cf. aussi p. 7).

Métier des informateurs. — La profession des informateurs doit être en rapport avec les difficultés que l'auteur mentionne au commencement de son étude (cf. p. 5).

En effet, les matériaux furent obtenus de la part de 10 élèves de lycée ; 7 étudiants à l'Université ; 2 instituteurs ; 2 professeurs de lycée ; 2 libraires ; 2 commerçants ; un médecin, un avocat, un journaliste, un fonctionnaire, un bibliothécaire, un poète écrivant en dialecte (un ancien cordonnier devenu aveugle), un pêcheur, un ouvrier, une couturière, la famille d'un colonel et la famille d'un agriculteur (cf. pp. 12-13).

Publication des matériaux. — Après un bref aperçu sur la transcription phonétique (pp. 14-15), l'auteur examine le vocalisme (pp. 15-215) et le consonantisme des parlers (pp. 215-244) et termine l'étude par des remarques supplémentaires (pp. 245-252 ; cf. aussi le compte rendu de G. Bertoni, dans *Archiv. Rom.*, t. III, 1919, pp. 570-571).

4° *La posizione storica del Romagnolo* (dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. IX, n°s 35-36, 1933, pp. 203-229). C'est une étude d'ensemble où

l'auteur indique les facteurs qui auraient créé l'aspect linguistique de la Romagne (l'invasion des Lombards, l'Exarchat de Ravenne et l'État Pontifical) ainsi que l'action de nivellement exercée par les grandes artères de communication (*Via Aemilia* et *Via Flaminia*).

## 5. La région de la Calabre.

La Calabre est la région la plus méridionale de l'Italie continentale ; elle est divisée en trois provinces, selon les noms des chefs-lieux : *Cosenza* (province de Cosenza, nommée aussi la Calabre Citérieure, située sur le Crati, tributaire du golfe de Tarente), *Reggio* (province de Reggio de Calabre, nommée aussi la Calabre Ultérieure I, située sur le détroit de Messine) et *Catanzaro* (province de Catanzaro, nommée aussi la Calabre Ultérieure II, située dans la région du golfe de Squillace).

Les parlers de cette région ont été étudiés sur place par GERHARD ROHLFS, pendant trente-cinq mois de travail discontinu (commencé déjà en 1921). Il en a publié les résultats dans son œuvre *Dizionario delle Tre Calabrie, con note etimologiche e un'introduzione sulla storia dei dialetti calabresi, Parte prima* : *calabro-italiana*, vol. I, A-L (Milano, U. Hœpli, 1932, 424 p., avec une carte hors texte), vol. II, M-Z (Milano, U. Hœpli, 1938, 479 p., dont les pages 425 à 479 donnent un supplément), vol. III, *Parte seconda : italiano-calabra, con un' appendice alla parte calabro-italiana e l'indice degli etimi* (Milano, U. Hœpli, 1939, 143 p.) (1).

NOMBRE DES LOCALITÉS. — G. Rohlfs a étudié le parler de 364 localités (2) de 1921 à 1938. Cependant l'enquête n'a pas été faite partout d'une manière identique : pour certaines localités, l'auteur n'a recueilli que quelques dizaines de mots, tandis que pour d'autres il en a ramassé plusieurs milliers (cf. t. I, p. 7). Parmi les localités étudiées se trouvent onze points qui figurent aussi dans l'Atlas linguistique et ethnographique italien-suisse (cf. la liste des localités, t. I, pp. 44-51).

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — Parce que son dictionnaire s'adresse à un public plus étendu, l'auteur a été obligé d'employer un système

(1) Sur l'origine des colonies grecques de cette région — problème qui ne touche guère notre sujet — nous nous bornons à citer de G. ROHLFS, *Scavi linguistici nella Magna Grecia*, Halle (Salle), M. Niemeyer, Roma, Collez. Meridionale Ed., 1933, XV-303 p., dont les pages XIII à XV sont consacrées à la bibliographie. G. Rohlfs a récemment publié le 1[er] vol. de son *Historische Grammatik der italienischen Sprache* (Berne, A. Francke, 1949, in-8°, 548 p. ; le 5[e] vol. des *Manualia et Commentationes*).

(2) Dans le t. I, p. 7, l'auteur donne le chiffre de « 262 » localités. Notre affirmation a comme base une communication faite par G. Rohlfs lui-même, en date du 24 mai 1947, pour laquelle nous lui exprimons ici nos vifs remerciements. — Cf. aussi t. II, p. 425.

de transcription aussi simple que possible (t. I, p. 8). La simplification de la transcription a été nécessitée aussi par l'unité que l'auteur voulait établir entre ses matériaux linguistiques et ceux de ses prédécesseurs, dont la transcription était très différente (t. I, p. 8). La connaissance approfondie des patois a rendu l'unification assez facile (cf. le chapitre La transcription phonétique, t. I, pp. 8-10).

Publication des matériaux. — Il est inutile de dire que G. Rohlfs, savant dialectologue et vaillant enquêteur de l'AIS (cf. aussi *La région gasconne,* p. 327), a recueilli ses matériaux directement de la bouche des patoisants.

Le premier tome du dictionnaire commence par une savante introduction, où l'auteur traite les problèmes suivants : le caractère et le but du dictionnaire (pp. 5-7) ; la transcription phonétique (voir plus haut) ; la structure linguistique de la Calabre (pp. 10-15) ; les sources du lexique calabrais (les éléments latins, grecs, arabes, français, espagnols, allemands, prélatins, pp. 15-31) ; l'évolution phonétique des dialectes calabrais (pp. 31-39) ; l'étymologie (pp. 39-43) et les abréviations (pp. 44-52). La carte qui suit (hors texte) aide beaucoup le lecteur à localiser les matériaux linguistiques du dictionnaire.

A la fin du deuxième volume, l'auteur publie un appendice (pp. 425-475) qui complète par de nouvelles données linguistiques les matériaux déjà publiés et qui rectifie des localisations erronées faites par d'autres auteurs qui se sont contentés de faire un simple travail de compilation maladroite (cf. p. 428).

La deuxième partie du dictionnaire (italien-calabrais) aide les linguistes, à connaître les équivalents patois des mots italiens, et facilite beaucoup la consultation de l'œuvre de Rohlfs. Ainsi, par exemple, sous le mot *pipistrello* « chauve-souris », l'auteur renvoie à cinquante-trois vocables par lesquels les patoisants de la Calabre dénomment ce mammifère (p. 64).

L'auteur complète ensuite ses recherches par une nouvelle liste de mots dialectaux de la Calabre (pp. 94-112), pour finir le volume par un index des étymologies (pp. 113-146) et par une liste de noms de personnes, de noms de lieu, de noms ethniques, etc. (pp. 140-142).

Ce travail de Rohlfs présente les mêmes qualités que ses autres œuvres : une information riche et sûre, un pénétrant examen linguistique des matériaux et de savantes conclusions scientifiques. La dialectologie italienne lui doit un instrument de travail de la plus haute valeur scientifique.

B. Tomasini apprécie l'importance du dictionnaire en ces termes : « *Per la rigorosa accentuazione, per l'esatta trascrizione dei suoni, per la mole del materiale raccolto, per il numero imponente dei luoghi di provenienza delle voci e per la precisa localizzazione, il lavoro del Rohlfs supera notevolmente tutti quelli de genere esistenti in Italia, compresi anche quelli*

*— ben scarsi di numero — che hanno cercato di estendere il loro ambito ad una intera regione (p. es. Vocabolario dell'uso abruzzese del Finamore)* » (*Archiv. Rom.*, t. XXII, 1938, pp. 411-412) (1).

## 6. Enquêtes phonétiques en Sicile, en Corse et en Sardaigne.

G. MILLARDET, l'auteur des enquêtes dans la région des Landes (voir p. 322), fut chargé (en 1921 et en 1924), par le Ministère de l'Instruction publique de France, de deux missions scientifiques en Sicile, en Corse et en Sardaigne afin d'étudier sur place quelques phénomènes (les consonnes cacuminales) parmi les plus caractéristiques de ces trois îles de la Méditerranée.

Lors de la première enquête, en 1922, l'auteur visita seulement la Sicile ; lors de la seconde, en 1925, il travailla en Corse, en Sardaigne et encore une fois en Sicile, en terminant son exploration par une brève enquête en Tunisie.

Il s'agit d'une recherche purement phonétique qui fut réalisée cependant par un dialectologue averti, dont les données concernant la méthode de travail méritent toute notre attention.

Les résultats de ses recherches sont publiés dans les deux études suivantes :

1° *Études siciliennes, Recherches expérimentales et historiques sur les articulations linguales en sicilien*, dans le 1er vol. du *Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal, Miscelánea de estudios lingüísticos, literarios e historicos*, Madrid, 1925, pp. 713-757, avec 108 palatogrammes et une ample bibliographie dans la note de la première page. — Abréviation : *Ét. sic.*

2° *Sur un ancien substrat commun à la Sicile, la Corse et la Sardaigne*, dans *Rev. de Ling. rom.*, t. IX, nos 35-36, 1933, pp. 346-369, avec 72 palatogrammes et une riche bibliographie publiée en note sur la première page. — Abréviation : *Ancien substrat.*

Millardet donne, sur ces enquêtes, des informations très détaillées et très précises. De ses aveux concernant la méthode d'enquête, nous estimons indispensable de retenir les données suivantes :

QUESTIONNAIRE. — L'auteur rédigea d'avance, en vue de l'exploration, un questionnaire très développé. Ce questionnaire était identique à celui utilisé (de 1903 à 1907) pour l'établissement de son *Petit Atlas*

(1) Cf. aussi l'ouvrage de Francesco RIVELLI, *Casa e patria ovvero il dialetto e la lingua, Guida per i Materani* (Matera, 1924, in-8°, XXIV-92 p.), où l'auteur présente un recueil de trois mille mots appartenant surtout au parler de Matera (donjon massif qui domine la Pouille et la Basilicate), notés dans une transcription simple (cf. le compte rendu de J. JUD, *Romania*, t. LII, 1926, pp. 227-228).

*linguistique d'une région des Landes* (voir p. 322), mais rédigé cette fois-ci en italien littéraire et remanié en vue de l'étude du domaine spécial visé. L'auteur donne sur lui les détails suivants : « Il se compose d'environ huit cents questions que j'ai posées oralement, et que chacun des sujets interrogés a traduites de même. Il comporte à peu près autant de mots isolés que de courtes phrases complètes formant un total d'environ quatre mille vocables. Il permet donc de faire des observations de morphologie et de syntaxe aussi bien que de phonétique et de lexicologie » (*Ét. sic.*, p. 714).

Les tracés graphiques (vibrations orales et nasales) contiennent des récits complets, des prières, des proverbes, etc.

Un inscripteur de la parole. — L'auteur obtint les nombreux tracés graphiques à l'aide d'un inscripteur de la parole, un appareil de voyage, construit à l'occasion d'une expédition, et mis à sa disposition par l'abbé Rousselot (le maître de Millardet). L'étude de ces documents fut remise à plus tard, car l'analyse n'intéressait pas directement le sujet de son présent travail (p. 714).

Des palatogrammes. — L'auteur préleva sur trois sujets, lors de son premier voyage, environ trois cents palatogrammes (p. 715), dont une bonne partie est reproduite dans sa première étude. Ces documents furent complétés, toujours à l'aide du palais artificiel, lors de la seconde exploration scientifique (cf. *Ancien substrat*, p. 349).

Nous devons attirer particulièrement l'attention sur la méthode pratiquée par Millardet dans ces expériences avec *palais artificiel*. En effet, il n'a « jamais fait prononcer par les sujets des articulations isolées ou des syllabes vides de sens, mais bien toujours des mots connus du témoin, couramment employé par lui, et choisis de manière que les articulations visées puissent être sûrement identifiées sur les palatogrammes » (*Ét. sic.*, p. 715).

Localités. — A. Sicile. — En 1922, les recherches ont eu particulièrement pour objet les parlers de cinq localités des environs de Catane, autour de l'Etna, et d'une localité de la province de Messine. Le port d'*Acireale* fut, durant tout le séjour de Millardet, le centre de ses explorations (*Ét. sic.*, p. 714).

Millardet a eu la possibilité d'observer non seulement les parlers d'une région linguistique purement sicilienne (Catane, Acireale et Giarre), mais encore deux points (Novara et Randazzo) qui se rattachent plus ou moins à la zone des colonies gallo-italiques du nord et de l'ouest de l'Etna (*Ét. sic.*, p. 714).

En 1922, l'auteur étudia le parler d'une localité des environs de *Trapani* (*Ancien substrat*, p. 349), c'est-à-dire sur la côte occidentale de la Sicile,

en vérifiant de la sorte, dans cette partie de l'île, le phénomène du recul et de la cérébralisation des consonnes.

B. Corse. — Les sondages en Corse ont été faits lors du second voyage (en 1926). L'auteur jeta des « coups de sonde » à *Cardo*, situé aux flancs des montagnes qui dominent l'ancienne capitale, Bastia, puis dans l'arrondissement de *Calvi* (situé à l'ouest) et dans celui de Sartène (situé au sud) (*Ancien substr.*, p. 349). Il explora, en tout, trois points.

C. Sardaigne. — Millardet s'arrêta dans la région considérée comme la plus conservatrice de la Sardaigne, « l'Eldorado de l'ancien vêtement sarde » : les centres de *Nuoro* et de *Fonni*, dont la position est la plus élevée de toute l'île (à mille mètres d'altitude environ). L'auteur affirme avoir ainsi suivi « en quelque sorte l'épine dorsale des deux îles au cœur de régions reculées particulièrement propices au maintien des vieilles traditions linguistiques comme aussi des vieux costumes, du moins en ce qui concerne la Sardaigne » (p. 349).

D. Tunisie. — L'exploration de 1926 se termina par une « bien courte » escale dans les montagnes de Kroumirie, à Aïn-Draham (Tunisie), où l'auteur passa huit jours en amorçant une étude expérimentale de l'hypothèse libyque, c'est-à-dire berbère, du phénomène des consonnes cacuminales. La Kroumirie était considérée par Millardet comme la région montagneuse « le plus à la portée de la Sicile ou de la Corse sur la terre africaine, où le phonéticien dialectologue a le plus de chances de rencontrer des traces d'une communauté linguistique préromaine, s'il en a existé une à un moment donné du passé reculé, entre la Lybie et les grandes îles de la Méditerranée occidentale » (*Ancien substrat*, p. 366).

Les difficultés rencontrées par l'auteur dans cette région méritent d'être signalées : « J'ai été gêné par le dépaysement... Par la tension d'esprit que peut seul connaître un dialectologue ayant à se montrer persuasif à jet continu le plus souvent en terre étrangère et de manière à mener des témoins toujours nouveaux à se laisser introduire dans la bouche des instruments désagréables, enfin et surtout parce que je ne suis nullement un sémitisant de profession, je n'ai pu recueillir en Kroumirie que des documents imparfaits et en nombre tout à fait insuffisant » (pp. 366-367).

Informateurs. — L'auteur accorda au choix des témoins une attention particulière, en donnant sur eux des informations très détaillées ; le lieu d'origine des parents des informateurs; l'occupation ; le degré de culture ; les déplacements occasionnés par leur profession ; l'âge, etc.

Ces précieuses informations, qui font souvent défaut dans les plus récentes enquêtes, nous font accorder à ces relevés une entière confiance. Voici, à titre d'exemple, les informations données sur deux de ses témoins.

de Sicile (1^re exploration) : « M. Indelicato, Giuseppe (= B), né à Acireale, vingt-deux ans, fils de Giovanni Indelicato, armurier, né lui-même à Acireale, et de Francesca Bonanno, de Giarre. Commis à la *Biblioteca degli Zelanti*, d'Acireale, B n'a quitté cette ville que pendant les deux ans de sa mobilisation. — M. Chiarenza, Salvatore (= C), 19 ans, né à Acireale, fils de Filippo Chiarenza, né lui aussi à Acireale (Capo Molino), contre-maître de minotiers, et de Musmeci, née de même à Acireale (Barracchi). Le sujet est pourvu de la « Licence d'Institut Technique (Mathématiques) ». Il n'a quitté Acireale que pendant trois années passées dans le Latium, entre l'âge de cinq et de huit ans. Dans les familles de C et de B on ne parle que le sicilien » (*Ét. sic.*, p. 715 ; pour les informateurs de la deuxième exploration en Sicile, cf. *Ancien substrat*, p. 349 ; pour ceux de la Sardaigne, p. 352 ; pour ceux de la Corse, p. 358 et pour la Tunisie, p. 367).

Durée des explorations. — La première exploration fut faite durant le printemps de 1922 (*Ét. sic.*, p. 713) ; la seconde, dénommée par l'auteur « raid dialectologique », n'a duré que six semaines, malgré son plus long parcours (*Ancien substrat*, p. 348).

Transcription phonétique. — La transcription employée dans la première étude est celle de la *Revista de Filologia Española* (cf. *Ét. sic.*, p. 713, note 1, et *passim*), et un système presque identique fut appliqué dans le second travail.

Publication des matériaux. — Les 180 palatogrammes des deux études sont complétés par un grand nombre de notations phonétiques fondées sur l'audition de l'auteur et indiquées, dans le texte, en caractères gras ; les mots répétés en italiques représentent l'orthographe traditionnelle du sicilien (cf. *Ét. sic.*, p. 712, note).

Les études de Millardet ont eu comme but de déterminer la place des principales articulations linguales en se fondant sur l'examen des palatogrammes et sur les observations directes faites par la voie auditive ou visuelle (*Ét. sic.*, p. 716).

La première étude prouve que le *d* sicilien (ḍḍ) n'est pas la seule consonne cérébrale des parlers insulaires ; elle fait partie de tout un système articulatoire, remarquablement homogène, bien qu'imparfaitement unifié encore, qui tend à envahir les colonies linguistiques étrangères (« lombardes » et « gallo-italiques »), plongées dans ce milieu (*Ét. sic.*, pp. 756-757).

Tout le système articulatoire des parlers de la Sicile est affecté, affirme l'auteur, « d'un déplacement vers la région postérieure de la cavité buccale, et ... en même temps la partie antérieure de la langue, là où elle joue un rôle actif, tend à se dresser vers la voûte palatine et à se renverser

en arrière » (*Ancien substrat*, p. 347). Le phénomène du recul et de la cérébralisation est cependant moins accentué chez les sujets de la côte occidentale que chez ceux examinés sur la côte orientale de la Sicile (p. 352).

Les recherches faites en Sardaigne indiquent que le recul de l'articulation des consonnes linguales est plutôt comparable à celui de la Sicile occidentale qu'à celui de la partie orientale, où le phénomène est très accentué (p. 357).

Le timbre spécial des consonnes *s* ou *z* de la Sardaigne se retrouve dans la plupart des régions à substrat ibérique, Espagne, Pays basque, Aquitaine et Languedoc occidental ; il « est dû moins à un recul de l'articulation qu'à l'élévation de la pointe de la langue appliquée contre les alvéoles de la région prépalatale » (p. 357).

Quant à la Corse, le recul est moins accentué dans le Sud ; il semble cependant s'affirmer de nouveau vers le Nord (p. 360).

L'auteur soutient, malgré la différence de degré de la cérébralité et du recul, la survivance « d'une indubitable communauté phonétique ayant existé entre les trois grandes îles » (p. 361). Il s'agit donc de « *Lautrelikte* » (terme forgé par l'auteur comme pendant au terme « *Wortrelikte* » mis en circulation par J. Jud ; cf. p. 362).

La phonétique, estime l'auteur, peut être, dans certains cas, au moins aussi instructive pour l'étude des substrats linguistiques que la lexicologie ou même l'onomastique (p. 363 ; pour le rapport avec la Tunisie, cf. pp. 366-368).

Millardet conclut que la cacuminalisation et le recul ne peuvent s'expliquer que par un état linguistique très ancien, bien antérieur à la romanisation de tous ces territoires (pp. 368-369).

Voilà pourquoi les explorations de Millardet doivent être considérées comme la meilleure enquête de ce genre de la *Romania* (1).

## 7. La région du Tessin et des vallées italiennes des Grisons.

### a) Introduction.

Le Tessin (*Ticino*) constitue le dix-huitième canton suisse, entré en 1803 dans la Confédération helvétique, en même temps que les cantons de Saint-Gall, des Grisons, d'Argovie, de Thurgovie et de Vaud.

(1) Signalons aussi le travail de Joseph WILLIAM DUCIBELLA, *The Phonology of the Sicilian Dialects* (Washington, The Catholic Univ. of America, 1934, in-8°, X-491 p. et le *curriculum vitae* de l'auteur). Il s'agit d'une enquête faite sur les parlers de *Corleone* et de *Baucina* (lieu d'origine des parents de l'auteur) de la province de Palerme, les informateurs habitant cependant à Little Sicily (New-York City). L'auteur indique les travaux des prédécesseurs (pp. II-V ; cf. aussi la bibliographie sur le sicilien, pp. 479-482) et n'étudie que la phonologie des parlers.

Le canton du Tessin embrasse les territoires des huit anciens bailliages, devenus les districts actuels : 1° le bailliage de la *Léventine* ; 2° le bailliage de *Blenio* ; 3° le bailliage de la *Riviera* ; 4° le bailliage de *Bellinzone* (ces quatre bailliages se trouvent en contact avec les parlers des Grisons ; 5° le bailliage du *Val Maggia* (situé à l'Ouest) ; 6° le bailliage de *Locarno* (où se trouve le *Val Verzasca*) ; 7° le bailliage de *Lugano* ; 8° le bailliage de *Mendrisio* (les deux derniers bailliages se trouvent au sud du *Monte Ceneri*, et leurs parlers ont plus de rapports avec ceux de la plaine lombarde).

Les Grisons renferment quatre districts de langue italienne : la *Calanca*, la *Mesolcina* (all. Misox), la *Bregaglia* (all. Bergell) et le *Poschiavo* (all. Puschlav).

Le nombre des habitants parlant l'italien est d'environ 162.000 individus (159.223 lors du recensement de 1930).

Les parlers de cette région. — Appartiennent au groupe *lombard* — sur le territoire de la Confédération helvétique — tous les parlers du *canton du Tessin* (à l'exception d'un seul îlot de langue alémanique, Bosco-Gurin, Valle Maggia) et ceux des quatre vallées du *canton des Grisons* : la *Calanca* et la *Mesolcina* (qui s'ouvrent vers le Tessin), la *Bregaglia* supérieure (qui débouche vers Chiavenna) et le *Val Poschiavo*, orienté vers la Valteline.

La majorité de ces parlers lombards font partie du *lombard alpin occidental*, plus conservateur que le lombard nivelé de la plaine du Pô, où Milan et Côme dominaient ou dominent comme centres directeurs les parlers environnants (1).

Ce qu'il convient de retenir, c'est que l'ensemble des parlers du Tessin et de la Mesolcina-Calanca sont orientés vers Milan, tandis que la Bregaglia et, dans une moindre mesure, le Poschiavo font partie de l'« anfizona ladino-lombarda », illustrée par G. I. Ascoli (dans *Archivio glott. ital.*; t. I, 1873, pp. 272-285) et, quant au lexique, par C. Salvioni (dans les *Rendic. dell'Istit. lomb.*, t. XXXIX, 1906, pp. 606 et suiv.).

La langue officielle. — La région que nous venons de délimiter emploie comme langue officielle et littéraire l'italien, reconnu comme langue d'État par la Confédération helvétique.

### b) Études sur les parlers lombards de la Suisse italienne.

Les parlers tessinois ont été l'objet d'études approfondies, dont malheureusement une partie est restée inédite.

(1) Les traits essentiels du groupe lombard alpin ont été déterminés par C. Salvioni (dans les *Rendic. dell'Istit. lomb.*, t. XL, 1907, pp. 719-736) et par Oskar Keller (dans *Volkstum und Kultur der Rom.*, t. XIII, 1940, pp. 320-365).

L'initiateur de la dialectologie tessinoise. — Le véritable initiateur de la dialectologie tessinoise fut Carlo Salvioni (1859-1921), originaire de Bellinzona (canton du Tessin), éminent dialectologue (voir p. 526) dont on ne saurait assez mettre en relief les grands mérites (cf. J. Jud, *Romania*, t. XLVI, 1920, pp. 618-621). C'est à lui qu'on doit la connaissance de la structure des parlers au nord de Locarno (*Val Maggia* et *Val Verzasca* ; dans *Archiv. glott. ital.*, t. IX, 1886, pp. 188-260 ; *L'Ital. dial.*, XI, 1935, pp. 1-33 ; t. XIII, 1937, pp. 1-55, études posthumes publiées par C. Merlo) (1).

La contribution des dialectologues indigènes. — Les dialectologues indigènes ont donné des renseignements très précieux sur les variétés dialectales et le lexique des patois de cette région.

Voici les contributions les plus importantes : Johann Michael, *Der Dialekt des Poschiavotals* (Diss. Zurich, 1905), pour le *Poschiavo* ; G. A. Stampa, *Der Dialekt des Bergell* (Diss. Berne, 1934), pour la *Bregaglia* ; S. Sganzini, *Fonetica dei dialetti della Val Leventina* (dans *L'Italia dial.*, t. I, 1924-1925 ; cf. son introduction très intéressante, pp. 190-195 ; t. II, 1926, pp. 100-155, dont les matériaux appartiennent au Vocabulaire de la Suisse italienne) et Jean Buchmann, *Il dialetto di Blenio* (Paris, Champion, 1924 ; cf. le compte rendu de W. v. Wartburg dans *Archiv. Rom.*, t. IX, 1925, pp. 334-335), etc. (2).

Tout en renvoyant à d'autres travaux (3), on ne doit pas oublier que, quant à la morphologie, certaines questions ont été traitées par

(1) Pour les travaux de P. E. Guarnerio et Clemente Merlo, voir le chapitre *Vocabolario*, p. 522.

(2) Certains secteurs du *lexique agricole* de la Suisse italienne ont été fouillés et étudiés dans des monographies : la terminologie de la *châtaigne*, par Hans Kaeser (*Die Kastanienkultur und ihre Terminologie*, Diss. Zurich, 1932) ; celle du *pain*, par Fritz Dorschner (*Das Brot*, Diss. Zurich, 1936) ; celle de l'outillage de la *fromagerie alpine*, par Chr. Luchsinger (Diss. Zurich, 1905) ; celle du *joug*, par Werner Mörgeli (*Die Terminologie des Joches und seiner Teile*, dans *Rom. Helv.*, t. XIII). Il faut noter surtout l'excellente monographie sur la terminologie agricole de la Bregaglia (Grisons) par Giacomo Schaad (*Terminologia rurale di Val Bregaglia*, Diss. Berne, 1936, publiée dans les « *Quaderni Grigioni Italiani*, Ve année, no 3).

(3) Marco Baer, *Contributo alla conoscenza della terminologia rurale dell'Alta Valle Blenio* (tesi per laurea, Pisa, 1936, in-8o, 104 p., 31 dessins et sept planches contenant 21 photographies) ; P. Scheuermeier, *Einige Bezeichnungen für den Begriff Höhle* (dans le 69e volume des *Beihefte* de la *Zeitschrift f. rom. Philol.*) ; Jon Pult, *Die Bezeichnungen für Gletscher und Lawine in den Alpen* (Samedan-St. Moritz, Verlag Engadin Press Co., 1947, 140 p. et cinq cartes linguistiques) ; Elio Ghirlanda, *Terminologia della viticoltura ticinese* (qui sera publiée comme thèse de Zurich).

Cf. aussi les *Studi di Dialettologia Alto-italiana* : I, Mario Gualzata, *Di alcuni nomi locali del Bellinzonese e Locarnese* ; II, Ambrosina Bläuer-Rini, *Giunte al « Vocabolario di Bormio »* (Genève, Leo. S. Olschi, 1924, gr. in-8o, 165 p., dans la *Bibl. dell'Archivum Rom.*, série II, vol. 8).

K. Jaberg dans son ouvrage *Aspects géographiques du langage* (pp. 60, 99, 106) ; en outre, la flexion du parler de la Bregaglia fut étudiée par H. Morf (dans les *Nachr. der Ges. für Wiss.*, Göttingen, 1886) ; celle de la Val Calanca, par J. Urech (*Beitrag zur Kenntnis der Mundart der Val Calanca*, Diss. de Zurich, 1946), et le lexique préroman par Renato Stampa, *Contributo al lessico preromanzo* (voir mon étude p. 641).

LES ENQUÊTES DE L'AIS. — Dans *dix-sept* communes de la Suisse italienne, Paul Scheuermeier a relevé le parler ancestral sur la base du questionnaire normal et élargi ; les matériaux ont été publiés soit dans les cartes des huit volumes de l'AIS soit dans l'ouvrage de P. Scheuermeier, *Bauernwerk in Italien...* (voir mon étude, p. 563).

Voici les points explorés : 22, 31, 32, 41, 42, 50, 51, 52, 53, 70, 71, 73, 93 (canton du Tessin), 44 (Mesolcina), 45, 46 (Bregaglia) et 58 (Poschiavo).

**c) Les travaux d'Oscar Keller.**

OSCAR KELLER (né en 1889, mort en 1945, cf. la nécrologie de J. Jud, dans *Vox Rom.*, t. VIII, 1945-1946, pp. 283-286, avec la bibliographie de ses travaux), élève de Gauchat et de Jud, consacra la plus grande partie de son activité scientifique aux enquêtes sur place, afin de mettre en lumière les richesses linguistiques des parlers tessinois.

Ses travaux nous semblent apporter quelques nouveaux points de vue concernant la méthode à suivre dans les enquêtes dialectales, et c'est ce qui nous détermine à leur accorder une attention spéciale.

En effet, O. Keller commença son activité (suivant les conseils de Gauchat) dans le domaine franco-provençal, où il apporta quelques contributions d'une remarquable précision, comme c'est le cas des travaux suivants : *Der Genfer Dialekt, dargestellt auf Grund der Mundart von Certoux, I. Teil, Lautlehre* (thèse, Zurich, 1919), consacré à la phonologie du patois genevois, et *La flexion du verbe dans le patois genevois* (Genève, L. S. Olschi, 1928, dans la Bibliothèque de l'*Archiv. Rom.*, vol. 14), qui traite uniquement du verbe.

L'auteur a recueilli une partie des matériaux de sa seconde étude en faisant conjuguer isolément les verbes par le sujet. Mais, ajoute-t-il, « c'est un procédé peu scientifique que nous avons employé, aux débuts, pour gagner du temps. La plupart des formes ont été obtenues sur la base d'un questionnaire composé de petites phrases (entre autres celles des *Tableaux phonétiques* — env. 500 mots — et de l'*Atlas linguistique*) » (p. XIX). La traduction de quelques morceaux (entre autres, la parabole de l'Enfant prodigue) lui a fourni un bon nombre d'exemples sur la flexion verbale. Les nombreux tableaux concernant les désinences verbales des temps et des modes attestent l'application du système introduit par Gauchat, Jeanjaquet et Tappolet dans leurs *Tableaux phonétiques* (voir p. 253 de mon étude).

En 1927, O. Keller (conseillé par J. Jud, cf. *Vox Rom.*, t. VIII, 1945-1946, p. 284), abandonna ce domaine linguistique pour se consacrer presque entièrement au domaine tessinois, où son activité fut vraiment persévérante et féconde.

Il enregistra en 1929 déjà (en collaboration avec S. Sganzini) 33 disques pour les Archives phonographiques de l'Université de Zurich (cf. *Die Mundarten des Sottoceneri*, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. X, 1934, p. 190, note 3 et p. 193, n. 3).

En 1934, il publia son étude *Die Mundarten des Sottoceneri* (*Tessin*), *dargestellt an Hand von Paralleltexten* (dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. X, 1934, pp. 189-297, avec deux cartes géographiques), dont les résultats ont à leur base la traduction, dans le patois de plusieurs localités de cette région, de la parabole de l'Enfant prodigue, d'une nouvelle du Décaméron de Boccace (employée comme texte par les dialectologues italiens, cf. p. 477), ainsi que d'autres petits contes caractéristiques de la littérature populaire, transcrits phonétiquement. Les matériaux linguistiques ainsi obtenus ont été complétés par des enquêtes faites à l'aide d'un questionnaire renfermant de 400 à 800 formes, ainsi que par des paradigmes verbaux (cf. p. 213). L'étude regarde surtout les parlers de la partie la plus méridionale du canton du Tessin (la région de *Mendrisio*).

La seconde partie, portant le même titre (*Die Mundarten des Sottoceneri, Tessin, dargestellt an Hand von Paralleltexten, II, Lugano und das Basso Luganese*, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. XIII, 1937, pp. 127-361, avec 2 cartes géographiques, pp. 131 et 267 ; un dessin pour indiquer les termes concernant le costume ; et six cartes illustrant le rapport de ces patois avec les parlers lombards de l'Italie, pp. 297, 300, 319, 329, 342 et 343), est consacrée à la région de Lugano et au *Basso Luganese*. La méthode d'enquête est la même : l'auteur a transcrit phonétiquement, dans presque tous les points étudiés, la traduction de la parabole de l'Enfant prodigue et l'a complétée par des contes caractéristiques du folklore local. L'auteur donne, pour chaque localité explorée, un bref aperçu de quelques particularités linguistiques rencontrées, précédé d'observations générales sur toute la région (pp. 137, 203). Après les textes (pp. 203-281), l'auteur publie un ample glossaire-index de son travail (pp. 282-350), ainsi qu'un recueil de toponymie et d'onomastique (pp. 351-356).

Oscar Keller publia, à la même date, son travail *Beiträge zur Tessiner Dialektologie, I, Die Mundart von Rovio* (*Lugano*), *II. Wörterbuch der Mundart von Val Verzasca* (*Locarno*) (1937, 332 p., dans la coll. *Romanica Helvetica*, vol. III). La première partie (dédiée à L. Gauchat) traite, selon le même système que celui pratiqué dans ses précédents travaux, l'aspect linguistique du parler de *Rovio* ; dans la seconde partie (dédiée à K. Jaberg), il publie (en utilisant les matériaux ramassés par le D^r M. Grossi de Bellinzone) le vocabulaire du *Val Verzasca*, en l'illustrant par une carte géographique (p. 101), par un aperçu linguistique et par

38 photographies et dessins. Suivent des glossaires toponymique (pp. 257-261) et onomastique (pp. 261-263), ainsi qu'un tableau des différentes formes phonétiques pour 457 mots dans les localités explorées (pp. 263-295) et des paradigmes verbaux (pp. 296-308). Le volume se termine par un lexique général (pp. 313-329).

La dernière publication concernant ces parlers porte le titre *Die präalpinen Mundarten des Alto Luganese* (Winterthur, 1943, 213 p., avec 2 cartes hors texte et deux cartes linguistiques, pp. 57 et 61, ainsi que trois photographies) (1). Les matériaux linguistiques publiés au début de cette étude (pp. 11-30), représentant les réponses à 407 questions (posées dans toutes les localités explorées), ne sont que le résultat des *Interrogatori del Vocabolario della Svizzera italiana* faits par C. Salvioni et C. Merlo au commencement de ce siècle (voir plus bas ; cf. p. 11) ; S. Sganzini, le directeur du *Vocabolario*, autorisa Keller à les publier (cf. p. 11). L'auteur ajoute, après ces formes, un index étymologique (pp. 30-34) et des notes sur le vocalisme, le consonantisme et la morphologie de ces parlers, suivies d'un index des formes et de remarques grammaticales (pp. 34-72). Le reste du travail est consacré aux textes dialectaux transcrits phonétiquement par l'auteur pour 22 localités et commentés dans des notes (pp. 72-210). Les textes les plus difficiles sont accompagnés d'une traduction en italien. C'est, à mon avis, l'une des plus riches collections de textes transcrits phonétiquement pour une région aussi peu étendue.

On peut facilement reconnaître, d'après ce qui précède, qu'O. Keller ne se borne pas à l'emploi d'un questionnaire pour une enquête dialectale, mais qu'il utilise aussi des matériaux obtenus par la traduction d'un texte littéraire ou par des textes racontés librement par les sujets et ne représentant que du folklore local.

Ce système nous rappelle en partie celui pratiqué par les dialectologues roumains qui mettent à la base d'une étude dialectale un grand nombre de textes folkloriques.

Il est inutile de dire qu'O. Keller donne sur ses informateurs tous les renseignements nécessaires pour que les linguistes aient pleine confiance dans sa récolte dialectale.

#### d) Le Vocabolario della Svizzera italiana (2).

LE FONDATEUR DU VOCABULAIRE : CARLO SALVIONI. — C'est à Carlo Salvioni que revient le mérite d'avoir conçu le projet d'une enquête systématique du lexique des parlers de la Suisse italienne (1907).

(1) Ce travail fut publié dans la *Beilage zum Jahresbericht* 1942-1943 *der Kantonsschule Solothurn* et dans la *Vox Rom.*, t. VII, 1943-1944, pp. 1-213.

(2) Le bureau du Vocabulaire se trouve à *Lugano* (Suisse) ; son directeur actuel est le professeur SILVIO SGANZINI (Lugano, Ticino, Svizzera).

Le plan de son entreprise (pour lequel le *Glossaire des patois de la Suisse romande* et le *Dicziunari rumantsch grischun* lui servirent comme modèles) fut agréé par le Grand Conseil du canton du Tessin qui, avec la Confédération helvétique, en assura les moyens financiers.

Carlo Salvioni, professeur à l'Académie de Milan, s'adjoignit comme corédacteurs deux collègues italiens : P. E. GUARNERIO (alors professeur à Pavie) et CLEMENTE MERLO (plus tard professeur à Pise).

ENQUÊTES PAR CORRESPONDANCE ET SUR PLACE. — On se mit immédiatement à recruter dans les principales régions de la Suisse italienne de bénévoles correspondants (environ 100), chargés de répondre aux questionnaires rédigés en grande partie par Clemente Merlo.

Ces matériaux furent complétés dans plus de 200 communes par des enquêtes sur place (de 1908 à 1914), à l'aide d'un questionnaire qui tenait surtout compte de la variété phonétique des parlers si divergents de la région explorée.

C'est aux soins des trois rédacteurs que nous devons ces précieux relevés qui jusqu'ici n'ont pas encore été publiés (certaines de leurs lacunes furent comblées plus tard par l'enquêteur infatigable que fut SILVIO SGANZINI).

La récolte des matériaux obtenus par les questionnaires (plus d'un million et demi de fiches) était achevée vers 1921.

CLASSEMENT ET UTILISATION DES MATÉRIAUX. — Après le décès de P. E. Guarnerio (en 1919) et de C. Salvioni (en 1921), ce fut Clemente Merlo qui fut chargé de la direction de l'entreprise, dont le siège fut transféré de Lugano dans le *Gabinetto linguistico* de Pise, où le jeune linguiste tessinois, SILVIO SGANZINI, vint s'initier aux méthodes du classement et de l'utilisation des riches matériaux.

De la récolte et de l'étroite collaboration de la première équipe (Salvioni, Guarnerio, Merlo) et de la seconde équipe (Merlo, Sganzini) sortit entre 1908 et 1915 une série de travaux remarquables, dont je me borne à citer un choix : C. SALVIONI (*Romania*, t. XXXIX, 1910, pp. 433-475 ; t. XLIII, 1914, pp. 371-402, 560-586; *Zeitschrift f. rom. Philol.*, t. XXXIV, pp. 385-404 ; *Rendiconti dell'Ist. lomb.*, t. XL, 1907, pp. 272-284, où sont discutés de nombreux problèmes étymologiques); P. E. GUARNERIO, *Appunti lessicali bergagliotti* (*Rendic. dell'Ist. lomb.*, t. XLI, 1908, p. 159 ; t. XLII, 1909, p. 970 ; t. XLIII, 1910, pp. 373 et suiv., sur lesquels il faut consulter aussi J. Jud, *Bull. de Dial. rom.*, t. III, 1911, pp. 7 et suiv.) ; CLEMENTE MERLO qui, dans les dix fascicules du *Bollettino dell' Opera del Vocabolario della Svizzera italiana*, insérés dans sa revue, *L'Italia dialettale* (t. I, 1924-1925 - t. X, 1934), a fait surtout ressortir la richesse des matériaux accumulés par les correspondants et les rédacteurs, l'intérêt des cartes phonétiques (par exemple : le passage de

*l*> *r* dans les parlers, t. IV, 1928, p. 308 et une carte), et la portée des études onomasiologiques (les verbes ayant le sens d'*éteindre* ; les termes pour la *résine*, t. II, 1926, p. 299 ; pour la *taupe*, t. IV, 1928, pp. 310 suiv. et une carte ; le *lézard*, t. V, 1929, pp. 304 suiv. et trois cartes ; des dessins illustrant le sens des termes techniques de la ferme et de l'artisanat), etc.

C'est à SILVIO SGANZINI que nous devons l'étude morphologique sur la formation du pluriel des verbes de Mesolcina (*L'Ital. dial.*, t. VIII, 1932, pp. 259 suiv.) ; l'étude sur les îlots de l'*u*< *ū* dans la Suisse italienne (*L'Ital. dial.*, t. IX, 1933, pp. 27-64, avec une carte linguistique) ; son étude approfondie sur les termes qui désignent le genièvre et l'airelle dans les parlers lombards et sur l'origine des noms de lieu *Olivone* et *Bellinzona* (*L'Ital. dial.*, t. IX, 1933, pp. 274 suiv. ; t. X, 1934, pp. 263 suiv. ; cf. *Vox Rom.*, t. II, 1937, p. 307) ; son important travail sur *La castagna nell'Alta Italia e nella Svizzera italiana* (*Vox. Rom.*, t. II, 1937, pp. 77-103) et son enquête *Degli esiti e della qualità di* r *in alcuni dialetti lombardi* (dans *Sache, Ort und Wort*, Mélanges J. Jud, pp. 717-736 ; *Rom. Helvetica*, t. XX).

ON REPLACE L' « UFFICIO » DANS LE CANTON DU TESSIN. — La situation politique précaire dans la quatrième décade du XX^e siècle et la nécessité de replacer les bureaux dans l'ambiance naturelle des parlers tessinois imposèrent le retour (en 1935) de l'*Ufficio del Vocabolario* de Pise à son ancien siège dans le canton du Tessin où S. Sganzini enseignait à Locarno et à Bellinzona.

LA RÉORGANISATION DU VOCABOLARIO. — A la suite d'un rapport détaillé rédigé par J. Jud, le directeur du département cantonal de l'Instruction Publique, le D^r G. Lepori, reconnut l'urgence d'une réorganisation du *Vocabolario* dans le cadre des deux autres entreprises scientifiques (le *Glossaire* et le *Dicziunari*) de la Suisse. On procéda à l'institution d'une commission philologique chargée d'examiner avec S. Sganzini les problèmes de la mise en œuvre des matériaux, pour lesquels un nouveau classement s'imposa.

Clemente Merlo, animateur compétent qui, comme directeur, avait surveillé et activé pendant une quinzaine d'années les travaux préparatoires, laissa la direction à son collaborateur, S. Sganzini, nommé professeur et recteur du lycée de Lugano.

LE BUREAU DU VOCABULAIRE A LUGANO. — Le bureau de la rédaction du *Vocabolario* fut définitivement installé dans une aile de la Bibliothèque cantonale. Une assistante, M^lle Fossati — avec quelques autres collaborateurs provisoires — se voua entièrement durant plusieurs années au reclassement des matériaux et au dépouillement méthodique des

monographies et des lexiques patois (1943-1948). Enfin, l'outillage scientifique de l'*Ufficio* avait besoin d'être soigneusement complété.

La rédaction a déja commencé. — Arrivé à ce terme, S. Sganzini put aborder (en 1946-1947) la rédaction des premiers articles d'épreuve qui, imprimés, furent examinés à fond et approuvés par la commission philologique (J. Jud, président ; K. Jaberg, A. Steiger, A. Schorta et G. Contini, membres).

D'une part la double tâche qui pèse sur le recteur du lycée, directeur du *Vocabolario*, d'autre part les difficultés rencontrées pour trouver un imprimeur tessinois suffisamment outillé en vue de la publication de l'œuvre nationale de la Suisse italienne, ont retardé la sortie du premier fascicule qui maintenant paraît assurée pour 1951. Enfin, on prévoit l'entrée d'Elio Ghirlanda comme rédacteur adjoint.

### e) Enquête sur les noms de lieu.

De bonne heure Carlo Salvioni avait porté son attention sur l'origine des noms de lieu tessinois. Si, dans diverses séries de notes (publiées dans le *Bollettino storico della Svizzera italiana*) (1), il a réussi à analyser avec sagacité la structure phonétique de nombreux toponymes obscurs de la Suisse italienne, il n'en est pas moins vrai que le professeur de Milan y a sousestimé la part considérable de l'élément prélatin.

Comme le *Rätische Namenbuch* de R. v. Planta et A. Schorta (voir p. 634 de mon étude) comprend la totalité des noms de lieu du canton des Grisons de langue allemande, romanche et italienne, le *Vocabolario* pouvait se limiter au relevé toponymique du canton du Tessin.

Cette tâche fut confiée en 1922 au jeune philologue tessinois, le Dr Mario Gualzata qui s'était signalé par diverses études toponymiques : *Di alcuni nomi locali del Bellinzonese e Locarnese* (cf. p. 518, n. 3) ; *Aspetti varii del suolo rivelati da nomi locali* ; *La flora e la topografia nella toponomastica ticinese* (publiées dans le *Boll. della Soc. tic. di scienze naturali*, 1925, 1926 et 1929). Des raisons de santé l'obligèrent à interrompre sa collaboration ; le dépouillement des documents publiés et non publiés dut être arrêté.

On espère reprendre le travail qui, à la suite du nivellement et de la déchéance des parlers locaux, devient de plus en plus urgent.

(1) Par exemple : t. XVII, 1895, p. 14 ; t. XX, 1898, p. 33 ; t. XXI, 1899, pp. 49, 85 ; t. XXII, 1900, p. 85 ; t. XXIII, 1901, p. 77 ; t. XXIV, 1902, pp. 1, 57, 93, etc.

# VI. MONOGRAPHIES

Il y a, dans la dialectologie italienne, un bon nombre de monographies, puisque les chercheurs ont accordé de bonne heure une attention spéciale à l'étude des patois.

Le type de monographie réalisé par Biondelli (voir p. 482) fut malheureusement abandonné (il pouvait être facilement amélioré), quoiqu'il présentât les parlers avec un peu de « vie », c'est-à-dire dans leur cadre social, économique, historique, etc., comme c'est le cas pour les bonnes monographies dialectales actuelles.

Grâce au prestige scientifique d'Ascoli, son système d'étude des patois (cf. les *Saggi ladini*, p. 621) fut adopté, et il représente, même de nos jours, une sorte de modèle pour la plupart des monographies du domaine roman.

Ce système consiste à grouper les matériaux linguistiques dans le cadre du vocalisme et du consonantisme, en prenant comme point de comparaison, pour établir l'évolution des formes patoises, la phase linguistique du latin. Il confronte donc deux phases de l'histoire d'un patois distantes l'une de l'autre de près de vingt siècles. La migration des mots, leur lutte d'indépendance et d'affirmation, le développement psychologique des individus — fidèles gardiens du trésor ancestral —, l'influence de la langue commune et de la langue littéraire, etc. n'entrent que subsidiairement dans les préoccupations du chercheur.

Le système d'Ascoli fut lourd de conséquences défavorables, à mon avis, pour la méthode d'enquête.

En effet, les chercheurs établissaient d'avance une *liste* de mots groupés selon les « casiers » du système vocalique et consonantique et, une fois arrivés sur place, ils se contentaient d'enregistrer les réponses sans s'apercevoir que les « pauvres » mots ne vivent pas isolés les uns des autres et qu'ils ne se présentent presque jamais dans l'esprit et sur les lèvres des individus selon l'*ordre* établi à la maison et fixé dans le questionnaire de l'enquêteur (cf. p. 698 de mon étude).

Et ce système a fait et fait encore fortune !

La première monographie dialectale en Italie (écrite par C. Nigra, sur le parler du *Val Soana*, voir p. 177) ainsi que l'une des dernières (sur le parler d'*Usseglio*, de B. Terracini, voir p. 196) appartiennent au domaine franco-provençal.

Je présente donc dans ce chapitre quelques monographies qui me paraissent les plus caractéristiques de la dialectologie italienne, soit à cause de la date de leur publication, soit à cause des innovations méthodologiques que les auteurs introduisent pour mieux étudier les patois.

## 1. Le dialecte de Milan.

Carlo Salvioni (né en 1858, mort en 1921), le successeur de G. I. Ascoli à la chaire de l'Académie scientifique de Milan (depuis 1902), s'occupe, pour la première fois, d'une façon plus détaillée de la phonétique du parler de la plus grande ville lombarde dans son travail *Fonetica del dialetto moderno della città di Milano* (Torino, E. Lœscher, 1884, 301 p.). C. Battisti considère cette contribution comme une « magistrale dissertation », et comme la « plus étendue » parmi les œuvres de Salvioni (cf. *Enciclopedia ital.* et J. Jud, *Romania*, t. XLVI, 1920, pp. 618-621).

Nous savons aujourd'hui combien il est difficile d'étudier le parler d'une ville, dont le langage est soumis à de nombreuses influences, très difficiles à distinguer. Les classes cultivées manifestent une tendance accrue à parler le langage des œuvres littéraires, sans pouvoir se soustraire cependant à l'influence des autres classes sociales. Le parler de la classe moyenne occupe une place centrale entre celui de la classe cultivée et celui des faubourgs, où l'influence des idiomes de la campagne pénètre par vagues successives. Les ouvriers, venus de différentes parties du pays, apportent, eux aussi, une importante contribution. Si le dialectologue base ses recherches sur le parler d'une seule classe sociale, ses résultats ne peuvent pas être estimés également caractéristiques pour les autres. Il me semble qu'il faut faire des enquêtes distinctes pour les parlers des classes les plus importantes, et seulement après, essayer de dégager ce qu'ils ont en commun.

Salvioni s'est bien rendu compte de ces difficultés, puisqu'il s'efforça de les éviter, avec plus ou moins de succès d'ailleurs.

Après la bibliographie (pp. 1-3), dans la préface (pp. 5-30), l'auteur soumet les travaux de ses prédécesseurs à une critique justifiée, en signalant de nombreuses erreurs (par exemple dans l'étude d'A. Fuchs, pp. 26-27). Il reconnaît la grande difficulté rencontrée, jadis, pour rendre, à l'aide de l'alphabet latin ou italien, des sons comme *u* et *œ* (français), *š* et *ž*, etc., caractéristiques du parler milanais (pp. 9-15).

Salvioni ne se contente pas d'examiner seulement le parler de la cité même ; il s'en rapporte toujours au parler de la campagne lorsque celui-ci peut lui donner d'utiles éclaircissements, bien que les informations dont il dispose à ce sujet soient très maigres (p. 15). Le parler de la campagne, dit Salvioni, est plus conservateur que celui de la ville, où les influences étrangères sont accueillies plus facilement. L'examen du lexique des anciens textes lui permet de constater que des mots qui y figurent, et qui ont aujourd'hui disparu du parler de la ville, jouissent encore d'une vie vigoureuse dans la campagne (p. 16).

Les écrivains de Milan ont employé comme pur dialecte milanais celui qui était parlé aux portes de la ville et au marché de légumes (*verzé*) où se rencontraient les citadins et les campagnards (p. 17).

Fr. Cherubini, à cause de son Dictionnaire milanais-italien et de sa publication, en douze volumes, des meilleures œuvres en dialecte milanais, est considéré par Salvioni comme le père des études dialectologiques. L'auteur accorde aussi des louanges à une étude de P. Rajna concernant le dialecte de Milan (pp. 28-29).

Il me semble que l'auteur a puisé ses matériaux linguistiques surtout dans le Dictionnaire de Cherubini et dans les poésies populaires imprimées sur des feuilles volantes (*poesie popolinesche*, p. 32). D'ailleurs, il nous fait savoir lui-même que le travail fut rédigé à Leipzig où les bibliothèques ne possédaient pas de matériaux concernant le dialecte de Milan (p. 54, note 2), c'est-à-dire loin de la réalité linguistique.

Le travail contient les chapitres suivants : l'alphabet et la transcription (pp. 33-41) ; les voyelles toniques (pp. 42-89) ; les voyelles atones (pp. 90-155) ; les consonnes (pp. 156-276) et les « accidents généraux » (pp. 277-301).

Le courage dont fait preuve Salvioni en affrontant l'examen du parler d'une ville, marque une date dans le développement de la dialectologie italienne, et c'est précisément la raison qui nous a incité à donner à cette contribution une attention toute spéciale (1).

## 2. Les « Studi Liguri ».

Après le travail de G. I. Ascoli sur la place du ligurien parmi les dialectes italiens (*Del posto che spetta al ligure nel sistema dei dialetti italiani*, dans *Archiv. glott. ital.*, t. II, 1875-1876, pp. 111-160), Ernesto Giacomo Parodi (né en 1862, mort en 1923), l'un des maîtres de la dialectologie italienne, consacre une étude volumineuse aux parlers de la Ligurie : *Studi liguri*, publié dans *Archiv. glott. ital.*, t. XIV, 1896, pp. 1-110 ; t. XV, 1899, pp. 1-82 ; t. XVI, 1902, pp. 105-161, 333-365 (restée inachevée).

Originaire de Gênes, Parodi soumet à un examen approfondi les parlers de la Ligurie, en prenant comme base les plus anciens documents et la manière de parler au commencement de notre siècle (1902). Il publie une série de documents où le ligurien apparaît pour la première fois (t. XIV, pp. 1-2, 18-19, 22-97), et procède ensuite à leur analyse aux points de vue phonétique, morphologique, syntaxique (très brièvement, t. XV, pp. 41-42) et lexicologique.

Dans le XVI^e^ volume de l'*Archivio*, Parodi examine minutieusement le dialecte de Gênes depuis le XVI^e^ siècle jusqu'au commencement du

(1) Cf. aussi son étude, *Sul dialetto milanese arcaico*, dans les *Rend. del R. Ist. Lomb. di scien. e lett.*, II^e^ série, t. LII, pp. 518-540 et le compte rendu de G. Bertoni, dans *Archiv. Rom.*, t. III, 1919, pp. 567-568 (pour les autres travaux, cf. la nécrologie publiée par J. Jud, dans *Romania*, t. XLVI, 1920, pp. 618-621).

XIXe siècle. Pour le *patois vivant*, l'auteur prend comme base sa manière de parler personnelle et celle de sa famille, en complétant cependant ces données par des informations obtenues de la part d'autres individus appartenant à différentes classes citadines (cf. p. 107). Malgré cette affirmation, il est assez souvent très difficile de distinguer les anciens phénomènes linguistiques de ceux qui appartiennent aux parlers vivants.

Au point de vue méthodologique, nous devons constater que Parodi, en présentant ses riches matériaux, suit de près la méthode pratiquée par Ascoli, et que les parlers vivants occupent encore, dans ses études, une place de second ordre (1).

### 3. Le dialecte de Sora (Caserte).

*Sora* est un grand centre dans la région de Naples (province de Caserte), qui avait, en 1911, presque dix-huit mille habitants.

Le dialecte de *Sora* fut étudié par Clemente Merlo dans son ouvrage *Fonologia del dialetto di Sora* (*Caserta*) (Pisa, 1920, 166 p.), dédié à Vincenzo Simoncelli qui, le premier, avait compris la douleur de l'auteur qui avait perdu son père dès sa jeunesse (cf. *Studi glottologici di Clemente Merlo*, volume publié à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire d'enseignement, Pise, 1934).

Sur la *méthode* suivie pour recueillir les matériaux linguistiques nous pouvons glaner seulement les informations suivantes :

L'enquête s'est déroulée durant une longue période : de 1897 à 1908. Les matériaux furent recueillis par Merlo de la bouche de V. Simoncelli (auteur de plusieurs publications concernant ce pays, cf. p. 6), ainsi que de la bouche de ses nombreux parents et d'autres personnes de *Sora*. L'enquête a eu lieu à Pavie, à Rome et à Sora durant le printemps de 1904, lorsque l'auteur y séjourna. De 1908 à 1917, il n'a pas eu l'occasion de reprendre le contact avec ses informateurs (p. 5).

Pour le parler de Sora, il n'existe pas d'anciens documents ; les premières données linguistiques peuvent être puisées seulement dans les travaux de Simoncelli (p. 7).

Après un bref exorde (pp. 5-6), l'auteur donne une ample description des sons du dialecte de *Sora* (pp. 7-10), et passe ensuite à l'examen du vocalisme (pp. 11-52) et du consonantisme (pp. 53-116), selon la méthode inaugurée par Ascoli. Un chapitre spécial est consacré à la place qui revient au dialecte de *Sora* dans le système des dialectes italiens (pp.

(1) Pour son activité, cf. B. A. Terracini, *Ernesto Giacomo Parodi*, dans *Archiv. glott. ital.*, t. XXI, 1927 (sect. Bartoli), pp. 59-71. — Pour les dialectes modernes de la Ligurie, cf. C. Merlo, *Contributi alla conoscenza dei dialetti della Liguria odierna*, dans *L'It. dial.*, t. XIV, 1938, pp. 23-58, avec deux cartes; la deuxième partie, dans t. XVII, 1941, pp. 1-16 ; t. XVIII, 1942, pp. 1-32.

116-142), complété par des considérations plus détaillées pour certains sons (pp. 143-155).

Le volume se termine par une ample bibliographie (pp. 156-163) et un index des phénomènes et des mots les plus intéressants (pp. 164-166).

Bien qu'elle soit dépourvue de considérations historiques et sociales regardant le parler, on considère l'étude de Merlo comme un travail « d'une valeur capitale », d'abord par « les nombreuses enquêtes sur le problème de la phonétique et de l'étymologie de tout le lexique italique du centre et du Midi, que l'auteur a eu la modestie de cacher dans des notes remplies de faits inédits », et ensuite par « la discussion magistrale sur la place que le parler de Sora occupe parmi les dialectes de l'Italie centrale et méridionale » (J. Jud, *Romania*, t. L, 1924, p. 631 ; cf. aussi, G. Bertoni, *Archiv. Rom.*, t. V, 1921, pp. 526-527).

## 4. Le patois de Novellara (Reggio d'Émilie).

*Novellara* est une grande commune agricole ayant presque huit mille habitants (en 1901), située dans la vallée du Pô (partie sud), au nord de la ville de *Reggio d'Émilie*.

Giuseppe Malagoli consacre à sa commune natale une intéressante étude linguistique, portant le titre *Studi sui dialetti reggiani, Fonologia del dialetto di Novellara* (dans *Archiv. glott. ital.*, t. XVII, 1910-1913, avec une carte, pp. 29-197 ; t. XVIII, 1914-1922, pp. 368-383). L'étude date de 1904 (p. 33, note 3).

Elle retient notre attention parce que l'auteur apporte de grands changements quant au mode de présentation des matériaux linguistiques. Tandis que les précédentes études dialectologiques italiennes se bornaient à exposer les résultats des recherches selon les « règles » de l'évolution phonétique, Malagoli fait précéder son exposé d'une description concernant la méthode employée et la place que la commune occupe dans la région.

L'auteur n'a pas voulu étudier le parler de la ville de *Reggio*, parce qu'il se sentait plus sûr en examinant le parler de sa commune natale (p. 31). Ses connaissances personnelles du patois furent rafraîchies durant des séjours annuels et à l'aide d'informations obtenues de la part de ses parents et amis (p. 31).

Après avoir cité les documents écrits concernant ce patois, l'auteur donne une brève description historique de la commune, illustrée, au point de vue géographique, par une carte annexée à l'étude (pp. 34-35). Sur cette carte, Malagoli indique, à l'aide de deux couleurs (rouge et bleu), les limites de certains phénomènes phonétiques. Un aperçu succinct des particularités phonétiques permet au lecteur de se rendre compte — dès le commencement — de la place et de l'importance de ce patois parmi les autres parlers de la région émilienne (pp. 37-40).

L'étude proprement dite est précédée d'un exposé général du système phonétique du patois de Novellara, et de ses tendances les plus caractéristiques (pp. 41-51).

C'est seulement une fois ce cadre général posé que l'auteur commence à grouper, dans le système inauguré par Ascoli, les matériaux linguistiques qu'il a recueillis sur place.

Même dans cette partie de l'exposé, le lecteur reconnaît que les faits linguistiques ne sont pas présentés surchargés de notes et d'une façon trop condensée, comme c'était le cas dans les études d'Ascoli et de ses élèves. Il faut peut-être y voir l'influence de P. G. Goidanich, à qui l'auteur adresse ses remerciements pour les conseils donnés (p. 33).

En appendice, Malagoli publie un bon nombre de textes dialectaux concernant les traditions populaires, les proverbes, les sentences, les chansons enfantines ou amoureuses.

Cette étude nous fait voir que les faits du langage ne sont isolés ni de la vie des individus, ni du milieu où ils vivent (cf. aussi G. Malagoli, *Studi sui dialetti reggiani, Fonologia del dialetto di Valèstra, Medio Appenino Reggiano*, dans *L'It. dial.*, t. X, 1934, pp. 63-110).

## VII. ATLAS LINGUISTIQUES RÉGIONAUX

Les deux atlas linguistiques qui forment l'objet de ce chapitre n'appartiennent à l'italien qu'au point de vue linguistique ; au point de vue politique, la Corse fait partie de la France.

Le premier fut réalisé par J. Gilliéron et E. Edmont comme une première tentative de continuation de l'Atlas linguistique de la France ; le second est une réalisation scientifique récente due au savant italien G. Bottiglioni, qui s'est proposé de changer la méthode de travail d'Edmont et d'ouvrir une voie nouvelle aux enquêtes linguistiques.

Les deux méthodes s'opposent l'une à l'autre sur plusieurs points, ce qui me donne l'occasion de faire ressortir surtout les caractéristiques de la seconde enquête, étant donné que la première a été examinée à l'occasion de la présentation de l'Atlas linguistique de la France (voir p. 113), ainsi que lors de l'exposé consacré aux autres Atlas linguistiques des langues romanes.

### 1. L'Atlas linguistique de la Corse

*É « il più importante sussidio che all' indagine dialettale côrsa sia stato fin qui arrecato »* (C. Salvioni, 1915).

L'Atlas linguistique de la Corse (ALC) fut conçu comme une suite de l'Atlas linguistique de la France, bien que la Corse appartienne, au point de vue linguistique, au domaine de la langue italienne.

L'œuvre complète doit avoir mille cartes, divisées en dix fascicules, mais on n'a publié jusqu'à présent que quatre fascicules, contenant les cartes de 1 à 799 (la carte *haïr quelqu'un*) ; le reste des matériaux se trouve aujourd'hui déposé à la Bibliothèque Nationale de Paris (cf. A. Dauzat, *La géogr. ling.*, p. 8, note). Son titre est : *L'Atlas linguistique de la France : Corse, publié par J. Gilliéron et E. Edmont*, Paris, Champion, 1914, in-folio (4e fascicule, Paris, 1915). Sur chaque feuille sont imprimées deux cartes (voir planche nº XXXIX, p. 532 de mon étude, qui reproduit une seule carte).

Il faut cependant remarquer le fait suivant : « il a été possible de faire figurer sur un assez grand nombre de cartes non pas un seul mot, mais deux, en général liés par le sens, p. ex. : *abeille* et *faux-bourdon*, *aigle* et *aiglon*, *aiguille* et *chas*. Cela a le grand avantage de diminuer le nombre des cartes sans diminuer la matière de l'*Atlas*, mais cela rompait l'ordre alphabétique qu'il a fallu rétablir artificiellement... » (*Romania*, t. XLIII, 1914, p. 312).

Sur la méthode d'enquête nous ne sommes pas renseignés, puisque l'œuvre n'a pas été complètement publiée.

**a) Questionnaire.**

Le questionnaire renfermait plus du double des mots du questionnaire employé pour l'Atlas français. Pour chaque localité on a recueilli au moins un petit texte donné librement par l'informateur. — L'enquête nécessita un minimum de huit jours pour chaque point (*Romania*, t. XLI, 1912, p. 156).

**b) Interrogatoire.**

Les demandes ont été faites en italien littéraire et les sujets ont répondu en patois local.

**c) Enquêteur.**

E. Edmont entreprend cette enquête avec la plus riche expérience qu'on puisse avoir dans le domaine des recherches sur place, puisqu'il a terminé depuis longtemps les relevés pour l'Atlas linguistique de la France. On oublie souvent ce détail très important, lorsqu'on objecte son prétendu manque de préparation dans les enquêtes en Corse. Pour un bon enquêteur, *la meilleure école est l'expérience*, acquise au contact immédiat de la réalité.

**d) Choix des localités.**

A ce sujet nous sommes mal renseignés, puisque nous ne connaissons pas les critères selon lesquels Gilliéron a choisi les 44 localités étudiées en Corse. Le parler de Sassari (Sardaigne) fut étudié par Edmont à Bonifacio, avec un réfugié sarde comme informateur (cf. *Romania*, t. XLIII, 1914, p. 313). — Les 44 points de la Corse sont numérotés

PLANCHE XXXIX




J. GILLIÉRON et E. EDMONT, *L'Atlas linguistique de la France* : *Corse* (cf p. 531 de mon étude).

par arrondissement et par vingtaine : 1 à 19 (pratiquement 1 à 7) pour Bastia, 20 à 39 (pratiquement 20 à 24) pour Calvi, 40 à 49 pour Corte, etc. (*Romania*, t. XLIII, 1914, p. 313).

**e) Transcription phonétique.**

Edmont a employé le système de transcription de l'ALF, complété par les signes nécessaires à la transcription des sons spéciaux des parlers corses.

**f) Critiques faites à la transcription d'Edmont.**

Presque en même temps que l'Atlas corse, parut l'œuvre de F. D. Falcucci, *Vocabolario dei dialetti, geografia e costumi della Corsica* (Cagliari, 1915), éditée par Pier Enea Guarnerio. Les savants italiens firent un très chaleureux accueil à ce dictionnaire ; C. Salvioni le présenta dans une séance de l'Académie (*Rendiconti R. Ist. Lomb.*, t. XLVIII, 1915, pp. 246-247).

L'Atlas, au contraire, fut accueilli par des critiques très sévères. Pier Enea Guarnerio fut le premier à le juger d'une manière trop injuste, semble-t-il (*Note etimologiche e lessicali corse*, dans *Rendiconti R. Ist. Lomb.*, t. XLVIII, 1915, pp. 517-532) : Par rapport à l'Atlas linguistique de la Corse de J. Gilliéron et E. Edmont, « *il vocabolario del côrso Falcucci é la schiacciante confutazione di una si stramba visione della realtà dei rapporti (che intercedono) tra côrso e francese da una parte, tra côrso e italiano dall'altra* » (séance du 15 mars 1915). Les cartes de l'Atlas « *non modificano nè aggiungono gran che di nuovo e di caratteristico al patrimonio lessicale, che si è conservato nel vocabolario del Falcucci, mentre al contrario fanno sorgere troppi dubbi sulla realtà della pronuncia rappresentata nelle carte stesse* » (p. 517). Bien que le questionnaire de l'Atlas ait été modifié pour cette enquête, Guarnerio affirme que « *i questionari non rispondono al genio della stirpe corsa. Essi appaiono troppo manifestamente compilati alla foggia di quelli della parte francese* » (p. 518). Dans la notation d'Edmont il y a : des mots inexactement accentués, des notations de consonnes ou groupes de consonnes qui ne correspondent pas à la réalité, et surtout la notation d'une nasalisation tout à fait étrangère à la Corse (« *il processo di nasalizzazione manca nel côrso* »). L'auteur se demande : « *Non è ovvio il dubbio che non sia questa la genuina pronuncia del parlante, ma che riproduca invece la percezione di un orecchio educato a sentire sempre dovunque quelle vocali nasali ?* » (p. 518) (1).

Nous devons insister sur cette question, puisqu'il s'agit du problème très débattu de l'*enquêteur indigène* ou de l'*enquêteur étranger*.

(1) Sur le Dictionnaire de Falcucci, voir les remarques pertinentes de M. Roques dans *Romania*, t. XLV, 1918-1919, pp. 599-600. — Pour les *Note etimologiche* de P. E. Guarnerio, voir la même revue, pp. 600-601.

Une année plus tard, C. Salvioni reprend l'examen des résultats de l'enquête d'Edmont en Corse (*Note di dialettologia corsa*, dans *Rendiconti R. Ist. Lomb.*, IIe série, t. XLIX, 1916, pp. 705-880), en reconnaissant que pour donner une juste appréciation il faudrait « *avere sotto la mano dei Côrsi il che a Milano e in questi momenti* (c'était en 1916 !) *non è cosa facile* » (p. 706, note). La plus grave objection qu'on puisse faire à la notation d'Edmont concerne l'accent des mots et des phrases corses, puisqu'il s'est trouvé « *smarrito* » devant une accentuation complètement différente de celle du français. « *Le frequenti accentuazioni della quartultima, voci sdrucciole sentite come piane, voci piane plurisillabe sentite come sdrucciole, voci tronche sentite come piane, sdrucciole, come bisdrucciole... sono condizioni accentuali assolutamente anarchiche, che nessuna lingua conosce nè potrebbe conoscere* » (*l. c.*, pp. 707-708). Bien qu'il n'ait pas « sous la main un Corse » (p. 708), Salvioni aboutit cependant à confirmer sa propre opinion en faisant une comparaison avec les notations phonétiques d'Edmont sur le parler de *Sassari* (Sardaigne). On trouve, ici aussi, les mêmes « *bizzarre accentuazioni* » (*l. c.*, p. 708) de même que des doutes sur l'accent de la phrase et sur la manière de séparer l'article placé devant un nom (*l. c.*, p. 710).

A cette critique, Salvioni lui-même fait la réserve suivante, au demeurant très judicieuse : « *Occorre sapere a quali strati della popolazione e a quali persone s'è rivolto l'Edmont* » et « *fin a che punto ha agito sull' interrogato la suggestione della domanda a lui rivolta in francese da un francese* » (*l. c.*, p. 711), puisque la pénétration du français est le mal qui « *non data da oggi* » (*l. c.*, p. 711, note 2, où l'auteur indique des cas de pénétration du français à une date plus ancienne).

Lorsqu'il s'agit de comparer le Dictionnaire de Falcucci et l'Atlas de J. Gilliéron et E. Edmont, C. Salvioni, avec une objectivité digne de son autorité scientifique, déclare que les œuvres « *s'integrano a vicenda* », et ajoute « *ma delle due opere la più importante, vuoi per la ricchezza, vuoi per la varietà della materia, è indubbiamente l'Atlante, il quale, dato il modo come è concepito, se serve in primo luogo al lessico e alla fonetica, risulta però utilissimo pure all'indagine morfologica e alla sintattica* » (*l. c.*, p. 706). Et un peu plus loin il soutient que l'Atlas est « *il più importante sussidio che all'indagine dialettale côrsa sia stato fin qui arrecato. Da esso, adoperato con ispirito critico, prenderà quindinnanzi le mosse ogni ricerca* » (*l. c.*, p. 711).

Leo Spitzer, dans son étude *Die Sprachgeographie* 1909-1914 (publiée dans la *Revue de Dialectologie romane* (t. VI, 1915, Hamburg, pp. 318-372), accordant crédit à « une communication *verbale* de l'abbé Rousselot », se demande si E. Edmont, ne connaissant que peu l'italien, n'a pas été fortement influencé par son langage littéraire (le français) dans les notations de ses enquêtes en Corse. J. Gilliéron (*Généalogie des mots qui désignent l'abeille*, Paris, Champion, 1918, pp. 1-13) considère cette

opinion comme un soupçon gratuit. Il est vrai qu'Edmont s'est mis a étudier l'italien peu avant son départ pour la Corse, mais il n'était pas « un homme à provoquer le patois », c'est-à-dire à le chercher à tout prix. Même si « Edmont avait été une quarantaine de fois dupe de cette influence, l'étude de deux ou trois cartes aurait suffi pour éclairer M. Spitzer, pour décider ou lui apprendre si son soupçon était fondé ou non. Cette étude, il ne l'a pas faite et depuis l'apparition de son travail il a été publié un grand lexique corse (le Dictionnaire de Falcucci), dû à un homme du pays, qui le lui a appris. Mais un coup d'œil jeté sur deux ou trois cartes de l'Atlas corse lui aurait sans doute fait entrevoir l'importance... et la nécessité, à défaut d'une langue littéraire, d'un dialecte qui réponde à l'état social actuel » (*l. c.*, p. 2). Conclusion : on doit se garder de porter des jugements définitifs avant d'avoir bien étudié la justesse des critiques.

A cette occasion, J. Gilliéron précise davantage le caractère de l'Atlas : celui-ci « devait être fait avec l'intention bien arrêtée de ne pas « provoquer le patois » ; il « devait être franc de formes qui devraient être, doivent avoir été, franc d'anachronismes » ; « la présence de formes littéraires ayant remplacé parfois des formes populaires a très souvent une raison d'être et n'est pas seulement le fait d'une agression plus ou moins brutale » ; « tout ce qui peut être, de près ou de loin, suspect d'anachronisme figurera dans nos cartes entre crochets avec les mentions *vieilli, disent les jeunes* » ; « l'Atlas ne devait pas être l'œuvre d'un linguiste ; s'il eût été l'œuvre d'un linguiste ou de nous-même, il ne présenterait point les mêmes garanties de désintéressement et serait un bloc déjà dégrossi en vue d'une œuvre encore indéfinie » ; les « cartes sont des *instantanés* réfléchissant ce qui se passait chez tel sujet tel jour, le jour où Edmont a opéré, et qui n'était pas nécessairement l'état de choses qu'eût offert le même sujet la veille ou le lendemain. Ce *caractère d'instantanéité* est précisément ce à quoi nous tenions le plus, ce qui distingue le mieux l'Atlas de tous les autres matériaux utilisés jusqu'ici, ce qui est notre sauvegarde à nous qui l'utilisions. C'est l'importance de ce *synchronisme* des matériaux d'Edmont que M. Spitzer a notamment méconnue » (*l. c.*, pp. 3-5) (cf. p. 584 de mon étude).

En ce qui concerne les critiques faites à la notation, J. Gilliéron déclare : « Nous nous attendions à plus de circonspection de la part des critiques dans l'appréciation de la notation d'Edmont. C'est ainsi que les reproches qui concernent la qualité et la quantité des voyelles ainsi que l'accent, reposent sur une méconnaissance de la variation des mots selon qu'ils ont été demandés isolément ou en des phrases et de multiples circonstances naturelles dont ils ne tiennent pas compte et qui intéressent des questions ignorées » (*l. c.*, p. 11).

Pour le spécialiste, dans une enquête dialectale, les lignes suivantes

du maître peuvent servir de *mémento* : « ce qu'il fallait, c'est oublier ce que nous savions, puisque nous n'étions pas en mesure de discerner ce que nous savions de ce que nous croyions savoir et nous aurions fait de même s'il s'était agi de l'exploration de notre parler, ne sachant y distinguer ce qui nous aurait été propre de ce qui pouvait être commun aux autres. Le linguiste qui interroge ou s'interroge fait inconsciemment œuvre de critique » (*l. c.*, p. 12).

A ce sujet, je tiens à ajouter que l'enquête sur le parler de ma commune natale (le point 217 de l'Atlas roumain) a été l'une des plus difficiles pendant mes sept années de recherches sur place, parce qu'à chaque moment j'ai dû refréner soit les « réminiscences » du parler de ma jeunesse, soit les connaissances acquises depuis lors dans les enquêtes préparatoires et dans les 18 relevés définitifs qui avaient précédé.

**g) Les qualités d'un enquêteur.**

Trois questions se posent dès lors :

1° Le paysan corse, interrogé par un étranger ignorant son patois, a-t-il *été intimidé par celui-ci plus que par un compatriote* l'interrogeant dans son dialecte ? Selon l'opinion de V. Bertoldi (*Vocabolari e atlanti dialettali*, dans la *Rivista della Soc. filol. Friulana* « *G. I. Ascoli* », t. V, 1924, pp. 112-133), il faut suspecter la bonne foi des sujets qui ont répondu à un étranger plutôt que l'*exactitude* avec laquelle ce dernier a rendu les sons perçus (p. 123).

La grande expérience d'Edmont, — qui ne peut pas être remplacée par toutes les théories forgées dans un cabinet de travail —, nous amène à croire qu'il n'a noté que ce qu'il a entendu, et que les défauts doivent être reconnus seulement après un rigoureux examen fait *sur place* et expliqués dans leur ensemble.

2° Faut-il, au cours d'une enquête dialectale, préférer un *étranger* à un *indigène* ? A mon avis, *l'indigène doit être préféré à l'étranger, à condition toutefois qu'il enregistre sur place seulement ce qu'il entend dire et non ce qu'il croit entendre, selon ses idées préconçues.* Aussitôt que les sujets interrogés s'aperçoivent que l'enquêteur n'est pas du pays, ils répondent avec un certain laisser-aller, une nonchalance fort nuisible à la sincérité des réponses. De plus, le paysan se sent plus à l'aise en présence de l'indigène, et son débit est plus naturel. L'indigène est en mesure de mieux connaître certaines circonstances et certaines conditions caractéristiques de la vie d'un peuple.

Il faut cependant reconnaître qu'un *étranger peut* suppléer à ces désavantages par une étude faite avec dévoûment et avec amour pour le territoire qu'il veut étudier. D'ailleurs, *on doit se demander si l'indigène n'est pas lui-même un « étranger » dans les régions plus éloignées de son pays natal.* Une constatation personnelle me permet d'ajouter : l'enquête

était plus facile pour moi dès que je me trouvais plus loin de mon pays natal, parce que les nuances phonétiques des parlers devenaient plus distinctes.

3° *L'enquêteur doit-il être ou non un homme du métier* ? La plupart des recherches dialectales sont faites maintenant par des gens du métier. D'ailleurs, je suis porté à considérer même E. Edmont, jusqu'à un certain point, comme un homme du métier, car non seulement par son *Lexique de Saint-Pol*, mais surtout par ses enquêtes pour l'Atlas, il est arrivé à connaître mieux que personne les parlers gallo-romans (cf. p. 80 de mon étude).

## 2. L'Atlas linguistique et ethnographique italien de la Corse (ALEIC).

> « *A nessuno ormai può sfuggire quanto sia necessario di salvare dalla totale rovina ...il corso, stretto fra due pressioni linguistiche, la toscana al nord e la sarda al sud, e minacciato dalla penetrazione francese* ».
> (G. Bottiglioni, *Intr.*, p. 12).

A partir de 1924, Gino Bottiglioni, aujourd'hui professeur à l'Université de Bologne, s'est consacré à l'étude des parlers de la Corse. Les résultats de ses premières recherches sur place ont été publiés dans plusieurs travaux (voir la liste dans l'*Introduzione*, pp. 7-8). Il reconnaissait, dès lors, la nécessité d'un examen approfondi, « plus exhaustif et plus systématique » que celui d'E. Edmont (voir l'*Atlas linguistique de la Corse*, p. 530), dont les résultats sont estimés « insuffisants » (*Intr.*, p. 11). Après avoir hésité entre un Dictionnaire et un Atlas linguistique des parlers corses, il s'est décidé pour ce dernier, parce que de cette manière il croyait pouvoir « corriger la présentation inexacte et incomplète donnée » par l'Atlas linguistique de la Corse, réalisé par J. Gilliéron et E. Edmont (*Intr.*, p. 13).

Cette décision de Bottiglioni a été déterminée aussi par les deux motifs suivants : 1° la nécessité de compléter l'image linguistique des dialectes italiens présentée par l'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale* (voir p. 560), dont l'enquête ne s'étend pas aux parlers de la Corse ; 2° le désir (« *ma anche e sopratutto* ») de voir clair dans une discussion d'ordre méthodologique, débattue depuis plusieurs années (*Intr.*, p. 13). En effet, l'auteur tient pour « dépassée » la méthode d'enquête de Gilliéron.

Après ces affirmations de G. Bottiglioni, nous sommes heureux d'examiner attentivement et de près la méthode de travail de ce savant italien, afin de mettre en lumière les nouvelles directives qu'il propose pour l'étude des patois.

Les résultats de ses enquêtes faites en 55 localités (de 1928 à 1932), sont publiés dans les œuvres suivantes :

1° *Atlante linguistico-etnografico italiano della Corsica, promosso dalla R. Università di Cagliari. Introduzione,* Pise, « *L'Italia dialettale* », 1935, in-8°, 229 p., avec 24 planches, contenant des vues et les photographies des informateurs. — Abréviation : *Intr.*

2° *Atlante linguistico-etnografico italiano della Corsica, Promosso dalla R. Università di Cagliari. Disegni di Guido Colucci. In-folio,* format de 57 × 44 cm., avec dix planches. — L'œuvre contient 2.001 cartes linguistiques, distribuées dans les dix tomes suivants :

Tome I : I. *L'uomo ; il corpo umano nelle sue parti e nelle sue funzioni ; pregi e difetti fisici e morali,* cartes 1 à 200, Pise, 1933.

Tome II : I. *L'uomo ; il corpo umano nelle sue parti e nelle sue funzioni ; pregi e difetti fisici e morali* (continuation), Pise, 1934, cartes 201 à 400.

Tome III : I. *L'uomo ; il corpo umano nelle sue funzioni ; pregi e difetti fisici e morali* (continuation), cartes 401 à 430. — II. *La nascita ; le nozze ; la morte,* cartes 431 à 511. — III. *L'età nei due sessi ; nomi di parentela ; nomi di battesimo,* cartes 512 à 563. — IV. *Corpi celesti in relazione alla terra ; fenomeni atmosferici,* cartes 564 à 600, Pise, 1934-1935.

Tome IV : IV. *Corpi celesti in relazione alla terra ; fenomeni atmosferici* (continuation), cartes 601 à 637. — V. *Tempo e luogo,* cartes 638 à 721. — VI. *Patria ; paese ; casa,* cartes 722 à 800, Pise, 1935.

Tome V : VII. *Il lavoro in campagna :* 1° *Lavorare e faticare ; il contadino ; il campo e il prato ; la pianta in generale,* cartes 801 à 836. — 2° *Il grano e gli altri cereali,* cartes 837 à 882. — *L'uva e il vino,* cartes 883 à 918. — 4° *Il fieno, la canapa e il lino,* cartes 919 à 939. — 5° *I fiori e le erbe ; orticultura,* cartes 940 à 989. — 6° *Alberi e piante da frutta ; piante varie,* cartes 990 à 1.000, Pise, 1936.

Tome VI : VII. *Il lavoro in campagna ;* 6° *Alberi e piante da frutta ; piante varie* (continuation), cartes 1001 à 1045 ; 7° *Alberi da taglio ; il bosco e il boscaiolo,* cartes 1046 à 1080. — VIII. *L'allevamento del bestiame e gli animali domestici :* 1° *I bovini,* cartes 1081 à 1119 ; 2° *Gli ovini,* cartes 1120 à 1145. — 3° *Il latte, il burro e il formaggio,* cartes 1146 à 1167. — 4° *Gli animali da tiro e da trasporto ; i veicoli,* cartes 1168 à 1200, Pise, 1937.

Tome VII : VIII. *L'allevamento del bestiame e gli animali domestici :* 4° *Gli animali domestici da tiro e da trasporto ; i veicoli* (continuation), cartes 1201 à 1210. — 5° *I suini,* cartes 1211 à 1223. — 6° *Il cane, il gatto e il topo,* cartes 1224 à 1246. — 7° *Il baco da seta e l'ape,* cartes 1247 à 1257. — 8° *I gallinacci e le colombe,* cartes 1258 à 1280. — IX. *La caccia ; gli uccelli ; il pipistrello,* cartes 1281 à 1321. — X. *Insetti, rettili e altri animali,* cartes 1322 à 1367. — XI. *La pesca e i pesci ; il delfino ; i crostacei e i molluschi ; il corallo e le spugne,* cartes 1368 à 1386. — XII. *Arti e mestieri ; i minerali e la loro lavorazione ; il carbonaio ; il calzolaio ; il sellaio ; il falegname ; il muratore ; il mugnaio,* etc., cartes 1387 à 1400, Pise, 1938.

Tome VIII : XII. *Arti e mestieri* (continuation), cartes 1401 à 1477. — XIII. *Il maestro e la scuola,* cartes 1478 à 1517. — *Il bottegaio ; il mercante*

*e il commercio*, cartes 1518 à 1594. — XV. *Le faccende domestiche* : 1° *La cucina, gli utensili e le stoviglie ; il pane e gli altri cibi*, cartes 1595 à 1600, Pise, 1939.

Tome IX : XV. *Le faccende domestiche :* 1° *La cucina*, etc. (continuation), cartes 1601 à 1671. — *Filare e tessere*, cartes 1672 à 1682. — 3° *Lavare, stirare, cucire*, etc., cartes 1683 à 1714. — XVI. *Il riposo, il sonno e il risveglio ; vestirsi, lavarsi, pettinarsi*, etc. ; *il costume*, cartes 1715 à 1763. — XVII. *Il giuoco e lo svago*, cartes 1764 à 1800, Pise, 1940.

Tome X : XVII. *Il giuoco e lo svago* (continuation), cartes 1801 à 1816. — XVIII. *Malattie e rimedi*, cartes 1817 à 1860. — XIX. *Religione e superstizione*, cartes 1861 à 1937. — XX. *Varia*, cartes 1938 à 2001, Pise, 1941-1942.

Les volumes contiennent dix planches hors texte (représentant des dessins faits d'après nature par Guido Colucci et Francesco Giammari ; elles reproduisent des sujets de la vie des Corses : *la foire de Casamaccioli* (planche 2) ; *le chant funèbre « il vocero »* (planche 3) ; *la veillée à l'âtre* (planche 4) ; *la fenaison* (planche 5) ; *la bergerie* (planche 6) ; *le charbonnier* (planche 7) ; *le métier à tisser* (planche 8) ; *la procession du Vendredi-Saint à Erbalonga* (planche 9) ; *Les feux de Saint-Jean* (planche 10) et une *carte géographique de la Corse* (planche 1).

Nous avons tenu à indiquer sommairement le contenu des volumes, afin qu'on puisse se rendre compte non seulement de la grande importance scientifique de cette œuvre, mais aussi de sa richesse.

Promoteurs de l'Atlas. — Les moyens financiers pour la réalisation de l'Atlas ont été fournis par l'Université de Cagliari (Sardaigne). C'est le recteur d'alors, Robert Binaghi, et le prof. Clément Merlo de l'Université de Pise, le maître de Bottiglioni, qui ont apporté le plus grand appui pour mener à bien ce travail (pour la contribution d'autres personnes, voir *Intr.*, pp. 18-19). C'est donc à juste titre que l'ensemble de l'œuvre est dédié à ces deux personnalités italiennes.

L'Atlas linguistique de Bottiglioni et l'Atlas linguistique italo-suisse de K. Jaberg et J. Jud. — Bottiglioni reconnaît avoir pris comme point de départ méthodologique l'Atlas linguistique de Jaberg et Jud (AIS), qu'il considère comme l'Atlas « le plus médité et le plus étudié parmi toutes les œuvres similaires publiées » (*Intr.*, p. 15). Parce que les deux savants suisses affirment que les réponses enregistrées sur place par les enquêteurs P. Scheuermeier, G. Rohlfs et M. L. Wagner représentent la prononciation *individuelle* des personnes interrogées, Bottiglioni estime qu'ils ont renoncé, par là, à donner « un indice, même sommaire, et une représentation objective du *parler moyen*, qui intéresse en premier lieu celui qui consulte l'Atlas » (*Intr.*, pp. 15-16). P. Scheuermeier, à cause de sa manière de travailler, n'avait ni le temps, ni la possibilité d'étudier à fond le parler d'une localité soumise à l'enquête, obligé qu'il était de passer rapidement d'un point à un autre. Or, pour

une bonne enquête, affirme Bottiglioni, il est indispensable d'avoir une connaissance approfondie et intime du territoire à étudier (*Intr.*, pp. 16-17). C'est grâce à un séjour d'une certaine durée (*un certo tempo*) et au contact direct non seulement avec l'informateur, mais aussi avec les autres patoisants du pays, qu'on arrive à cueillir et à enregistrer la prononciation sous son double aspect, individuel et social (*Intr.*, p. 17). Le chercheur est préoccupé, selon Bottiglioni, de savoir non pas la manière dont a parlé tel individu à tel moment, mais la façon dont on s'exprime dans un endroit quelconque. Se proposer ce but signifie non seulement apaiser la querelle existant entre la valeur individuelle des réponses recueillies selon la méthode pratiquée jusqu'à présent et les exigences des linguistes, mais aussi résoudre « l'étrange équivoque où se débat aujourd'hui la géographie linguistique » (*Intr.*, p. 17).

Sur ce sujet délicat, un doute me vient à l'esprit : vu que l'établissement de la *prononciation moyenne* (avec son double aspect : individuel et social) d'une localité est une chose tellement difficile, l'auteur a-t-il vraiment pu la saisir durant ses enquêtes en Corse, qui comportaient, pour l'enregistrement des réponses, la durée de quatre à huit jours de travail, avec des informateurs ayant des connaissances assez différentes ? Il suffit, je crois, de rappeler au lecteur les enquêtes linguistiques de *Cellefrouin* (voir, p. 307), de *Charmey* (voir, p. 187), de *Vaux-en-Bugey* (voir, p. 199) et de *Vionnaz* (voir, p. 178), pour voir combien les exigences de Bottiglioni sont difficiles à satisfaire.

BUT MÉTHODOLOGIQUE DE L'ATLAS. — Par son œuvre, l'auteur se propose de faire un pas en avant, de combattre les idées préconçues et de briser l'ancienne chaîne qui tient encore liés les adhérents aux vieux principes d'enquêtes linguistiques établis par l'abbé Rousselot et J. Gilliéron et suivis, avec des modifications, par K. Jaberg et J. Jud (*Intr.*, p. 14). D'un bout à l'autre de l'Atlas, Bottiglioni a essayé de rompre avec tous les prétendus « canons » de la méthode employée par les successeurs du fondateur de la géographie linguistique, qu'il considère souvent comme « inutiles et dangereux » (*Intr.*, p. 208). Il affirme même, en rejetant l'importance linguistique de la première réponse donnée par l'informateur et les détails sur l'hésitation ou la rectification faites par les patoisants, que son procédé déterminera ses collègues « à faire la grimace » (« *arricciare il naso* » ; *Intr.*, p. 208).

#### a) Questionnaire.

Le problème du questionnaire est discuté par l'auteur dans le volume d'*Introduction* (pp. 53-72), où il le publie (pp. 72-123).

NÉCESSITÉ D'EMPLOYER LE QUESTIONNAIRE. — Bottiglioni reconnaît que l'idéal, dans une enquête linguistique, serait d'enregistrer la manière

de parler des informateurs à leur insu. Cet idéal est pratiquement irréalisable (« *non è nella pratica in alcun modo raggiungibile* »). Les auteurs des Atlas linguistiques ont été obligés d'employer un questionnaire rédigé de manière à atteindre le but visé (*Intr.*, p. 53).

But du questionnaire de Bottiglioni. — A l'aide de son questionnaire, l'auteur a essayé de donner non seulement une vue d'ensemble sur les parlers de la Corse, mais aussi, et surtout, de réaliser un Atlas ethnographique qui atteigne en même temps un but linguistique (« *vuol essere anzitutto un Atlante etnografico che raggiunga anche il fine linguistico* », *Intr.*, p. 54).

Parties spécifiques du questionnaire. — L'auteur déclare que son questionnaire se distingue de ceux des autres Atlas par deux caractéristiques spéciales :

I. Première caractéristique. — Son questionnaire *ne représente pas le moyen* à l'aide duquel on recueille d'ordinaire les matériaux linguistiques, mais tout au contraire, *le but de l'enquête* (« *il questionario deve rappresentare non il mezzo, ma il fine dell'inchiesta* »). Il a donc pour fin d'établir d'avance un choix de choses, d'idées, de concepts, de sentiments, etc. bien réuni et adapté aux mœurs de la zone d'enquête (« *deve cioè prestabilire una scelta di cose, di idee, di concetti, di sentimenti ecc., ben congegnata e intonata ai caratteri della zona d'inchiesta* »). L'enquêteur doit avoir la liberté de poser les questions aux informateurs selon la façon qu'il juge la meilleure pour réveiller chez ceux-ci les pensées et les sentiments établis d'avance et pour les déterminer à s'exprimer de la meilleure manière (« *lasciando l'esploratore libero d'impressionare le sue fonti nei modi che riterrà più opportuni, per destare in essi le immagini, i pensieri e gli affetti prestabiliti, e indurle ad esprimerli nel modo migliore* », *Intr.*, p. 63).

Il résulte de là, affirme Bottiglioni, que son questionnaire est substantiellement différent de ceux qui l'ont précédé, puisque les en-têtes des cartes qui le reproduisent ne représentent pas la manière dont il a posé les questions, *mais indiquent seulement les choses, les pensées et les sentiments pour lesquels il cherchait les termes et les expressions patoises les plus adéquates.* Les en-têtes des cartes montrent seulement les moyens jugés aptes à agir avec le plus de succès sur ses informateurs (*Intr.*, p. 64) (1).

(1) « *Mi limito dunque a riaffermare che il mio questionario quanto alla sua impostazione fondamentale e all'uso che ne ho fatto, è sostanzialmente diverso da tutti quelli che lo hanno preceduto, perchè le testate delle mie carte, che lo riproducono nelle parti utilizzabili, non rappresentano il modo con cui ho interrogato, ma fissano le cose, i pensieri e i sentimenti di cui ho ricercato le denominazioni, le espressioni più esatte, con quei mezzi, con quei accorgimenti che mi sembrarono più adatti ad agire, con la maggiore efficacia, sui miei informatori* » (*Intr.*, pp. 63-64).

Mon expérience m'empêche de conseiller l'application de ce procédé d'enquête, et pour les raisons suivantes :

1° Les réponses qu'un enquêteur enregistre sur place ne forment *un tout* que si elles sont accompagnées d'une indication aussi précise que possible sur la manière dont elles ont été provoquées.

2° Pour ma part, j'accorde aux demandes la même importance linguistique qu'aux réponses, car elles se conditionnent réciproquement.

3° L'examen linguistique d'une carte ne peut être complet et exact que si l'on connaît bien la manière dont l'enquêteur a provoqué une réponse quelconque.

4° Dès qu'on change la demande, même dans les petits détails, la réponse n'est plus la même (cf. p. 266 de mon étude).

5° Si l'on applique le procédé de Bottiglioni, il me semble que les réponses cessent d'être comparables entre elles et que le linguiste est entraîné à de fausses interprétations, parce qu'il ne peut connaître l'intervention de l'enquêteur dans les demandes.

6° J'incline à croire que Bottiglioni a dû modifier les demandes d'une localité à l'autre à cause de la manière dont il a rédigé son questionnaire. Les phrases obligent l'enquêteur à les manier d'une façon différente s'il veut à tout prix enregistrer le modèle qu'il s'est proposé d'atteindre. Cette intervention n'est pas nécessaire lorsqu'on se contente d'enregistrer la traduction d'une phrase telle quelle sans aucune retouche (1).

II. Deuxième caractéristique. — Le questionnaire de Bottiglioni ne contient *que des phrases* ayant pour but de déterminer le « coloris » spécial que prennent, dans la pensée et dans la conversation, les idées et les expressions correspondantes (« *il mio questionario è composto esclusivamente di frasi, intese a determinare quel particolare colorito che le idee e le corrispondenti espressioni assumono nel pensiero e nel discorso* », *Intr.*, p. 64). L'auteur affirme que ce procédé est considéré par tous les dialectologues comme le moyen idéal d'une bonne enquête et qu'il est sûr d'avoir obtenu de la part de ses informateurs « la plus grande spontanéité possible » (*Intr.*, p. 65). « Le mot, arraché de l'enchaînement logique où il fleurit, ressemble à un tronc humain privé de caractère et de vie » (*Intr.*, p. 68).

Bottiglioni reconnaît que l'enquête à l'aide des phrases est assez

(1) Voir aussi G. Vidossi, *L'Atlante linguistico italiano, Questione di metodo e fini*, dans *Bollettino dell'Atlante linguistico italiano*, n° 1, aprile 1933, Udine, *Soc. Filol. Friulana « G. I. Ascoli »*, pp. 4-27 et la réponse de G. Bottiglioni dans *Annali della R. Scuola Normale Superiore di Pisa*, IIe série, vol. II, Bologne, 1933, pp. 126-139. — Je tiens à rappeler au lecteur que le volume de l'*Introduction* de l'Atlas de Bottiglioni a été publié en 1935 et que, par conséquent, l'auteur n'a pas changé ses opinions à ce sujet (cf. *Intr.*, p. 63, note 4). — Cf. aussi le compte rendu d'Oscar Bloch, dans le *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXVII, 1936, pp. 93-95.

difficile : le premier jour de l'interrogation est assez fatigant ; mais après que l'enquêteur et son informateur se sont mis d'accord, l'enquête procède rapidement. La bonne réussite de l'entreprise est déterminée, selon l'auteur, par les conditions suivantes : 1° que les phrases soient rangées d'une manière logique et qu'on commence par les plus faciles pour finir par les plus difficiles (*Intr.*, pp. 70-71) ; 2° Que les informateurs soient intelligents ; 3° Un plus long séjour dans la localité et un travail d'une plus longue durée que d'ordinaire (*Intr.*, p. 69).

SUR LA RÉACTION DES SUJETS L'AUTEUR S'EXPRIME EN CES TERMES : Le sujet manifestait souvent une répugnance décisive lorsqu'il s'agissait de s'orienter selon la manière prévue par la phrase du questionnaire ; en ce cas on doit le suivre et enregistrer son expression, même si celle-ci est totalement ou en partie différente de celle que l'on attendrait (« *non di rado la fonte mostra una decisa ripugnanza ad orientarsi precisamente nel modo previsto dalla frase del questionario, e in questo caso bisogna secondarla e registrare la sua espressione, anche se è in tutto o in parte diversa da quella che si aspetterebbe* », *Intr.*, p. 209).

Les phrases offrent au linguiste une riche récolte aux points de vue lexicologique, morphologique et syntaxique. La répétition à distance des mêmes éléments linguistiques facilite dans une large mesure la comparaison et la connaissance des variations de prononciation, qui ont une haute importance scientifique (*Intr.*, p. 70).

Pour ma part, je ne crois pas qu'il soit recommandable de rédiger le questionnaire d'un Atlas *seulement* avec des phrases, et, après avoir employé uniquement ce système, de porter des jugements sur la manière dont les autres questionnaires ont été constitués (cf. *Intr.*, 65 et *passim*). Il est hors de doute que l'emploi des phrases est nécessaire et utile dans une enquête.

La rédaction des phrases d'un questionnaire suppose la connaissance parfaite et détaillée de la manière dont s'expriment les patoisants du territoire soumis à l'examen. *Cette connaissance me paraît difficile à acquérir avant l'enquête même.* Les phrases de mon questionnaire ont été rédigées, selon la connaissance du parler de mon enfance et de ma jeunesse. Malgré cela, dès que je suis sorti de l'aire où ces phrases étaient couramment employées, je me suis rendu compte de la différence existant entre les parlers de la partie montagneuse et ceux de la plaine de mon pays. Afin de rendre cette différence plus évidente, j'ai continué à enregistrer les réponses telles quelles, sans *forcer* mes informateurs à me donner des réponses selon mon *désir*, chose d'ailleurs assez facile à obtenir, puisque ceux-ci ne désiraient que me satisfaire autant que possible (cf. aussi A.-L. Terracher, dans *Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, n$^{os}$ 3-4, p. 462, concernant la phrase *il mène les bœufs à l'abreuvoir*).

Une autre difficulté que j'ai rencontrée, — et je crois que Bottiglioni,

lui non plus, n'a pu l'éviter — est la suivante : il est *très difficile de retenir la prononciation* d'une phrase, avec tous ses détails phonétiques, et de la transcrire sans recourir à *la répétition*. Or, la seconde fois, la prononciation du sujet n'est souvent pas identique à la première.

Les proverbes, dont Bottiglioni a fait usage dans son questionnaire (« *ho chiesto gli equivalenti di varii proverbi, i quali mi hanno reso una bella varietà di corrispondenze* », *Intr.*, p. 57), montrent une grande variété, et nous voyons en même temps qu'ils ne sont pas employés partout. La carte 610 (tome IV) *cielo a pecorelle, acqua a catinelle* « ciel à brebis, sur terre la pluie » donne la preuve, reconnue d'ailleurs par l'auteur lui-même (cf. les notes de la carte), que ce proverbe n'a pas partout en Corse un véritable équivalent. Et je pense à l'effort intellectuel fait par les informateurs pour construire une phrase qu'ils n'emploient pas !

Je dois toutefois ajouter que le territoire étudié par Bottiglioni est assez réduit : La Corse a une superficie de 8.750 kilomètres carrés et une population de 300.000 habitants. La densité est faible : 33 habitants par kilomètre carré. Il est assez normal que l'unité linguistique soit remarquable, bien que ce ne soit point le cas pour la Sardaigne, où nous rencontrons d'assez grandes divergences linguistiques. De ce fait, il s'ensuit que Bottiglioni aurait eu la possibilité de connaître la Corse d'une manière satisfaisante avant de commencer l'enquête définitive (cf. *Intr.*, 59).

Son contenu. — Le questionnaire de l'Atlas est publié dans le volume d'*Introduction* (pp. 72-123), selon l'ordre où il a été utilisé : l'aspect physique et psychique de l'homme, les principaux moments de la vie humaine et le milieu où elle se développe, les diverses activités, le repos et les distractions, la médecine populaire, la vie religieuse et les croyances et, sous le titre *Varia*, les différents problèmes linguistiques (*Intr.*, pp. 71-72). Le lecteur pourra mieux se rendre compte du contenu d'après le sommaire des tomes au début de mon exposé.

Lors de la publication, l'ordre de l'interrogation n'a pas pu être respecté ; l'auteur cependant indique sur chaque carte le numéro de la demande, ce qui permet au linguiste de reconnaître si oui ou non une phrase précédente influence la nouvelle réponse.

Nombre des phrases. — Le nombre des phrases est de 1.950. Il faut toutefois remarquer que la même question renferme souvent *plusieurs phrases* : « *sto fermo ! mi vuoi cavare un occhio,* [*mi vuoi*] *cavare tutti e due gli occhi ?* » (question 54) ; « *suo padre lo rimproverava, ma lui faceva orecchie da mercante* » (question 137) ; « *salutami* [*riferito a una sola persona*] *il, la, i, vostro, — a, — i, cugino, — a, — i* » (question 430), etc.

Langue de l'interrogation. — Bottiglioni a employé l'*italien lit-*

*téraire* avec ses informateurs, car, dit-il, il est « universellement connu » par les Corses, parlant eux-mêmes des dialectes italiens (*Intr.*, p. 60). Bien que le français ait exercé une grande influence sur les parlers corses, après un siècle de domination française, Bottiglioni n'a pas voulu suivre la voie des « exagérations » qu'on rencontre dans l'Atlas linguistique de Gilliéron et Edmont, où « le corse est francisé cent pour cent » (*Intr.*, p. 61).

L'auteur reconnaît cependant l'influence de l'italien sur les réponses enregistrées (« *le tracce dell'influsso della lingua dell' interrogante su quella dell'interrogato appaiono evidenti a chi ha pratica di raccolte linguistiche* », *Intr.*, p. 209).

Mise a l'épreuve du questionnaire. — Bottiglioni a rédigé son questionnaire après trois ans de recherches et après différentes études faites de 1924 à 1926. Pendant les années 1927 et 1928 (cf. *Intr.*, 202), le questionnaire a été mis à l'épreuve et modifié, selon l'expérience acquise sur place. Lorsqu'il a commencé l'enquête définitive, Bottiglioni s'est convaincu que son questionnaire était bien adapté au but proposé. Dans le volume d'Introduction, l'auteur remarque cependant qu'il a eu besoin de nouvelles retouches (par exemple : la suppression de phrases concernant les fleurs des jardins et l'augmentation du nombre des phrases pour les fleurs des champs ; la réduction du nombre des phrases qui touchent la pêche, car les Corses ne la pratiquent pas en haute mer ; cf. *Intr.*, p. 60, note 4). Les matériaux linguistiques incomplets, d'ailleurs peu nombreux, peuvent être reconnus par une comparaison entre le questionnaire et les en-têtes des cartes publiées (*Intr.*, p. 60).

**b) Enquêteur.**

A ce problème, l'auteur consacre un chapitre dans le volume d'Introduction (pp. 139-149) et soutient que le principe de J. Gilliéron qui consiste à faire les enquêtes linguistiques par une personne non spécialisée doit être considéré « comme un préjugé définitivement dépassé » (*Intr.*, p. 140) à cause du grand nombre d'enquêteurs spécialistes, parmi lesquels sont mentionnés : Griera, Scheuermeier, Rohlfs, Wagner, Pellis et Pop.

Bottiglioni exprime, à cette occasion, ses opinions sur quelques problèmes importants touchant l'enquêteur, et que nous tenons à mentionner.

Danger d'autosuggestion. — Les auteurs de l'*Atlas linguistique et ethnographique italien-suisse*, K. Jaberg et J. Jud (1) reconnaissent

(1) Cf. K. Jaberg et J. Jud, *Transcriptionsverfahren, Aussprache- und Gehörsschwankungen, Prolegomena zum Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, dans *Zeitschr. f. rom. Phil.*, t. XLII, 1927, pp. 171-218 ; J. Jud, *La valeur documentaire de l'AIS*, dans *Revue de Ling. rom.*, t. IV, 1928, pp. 251-289 ; P. Scheuer-

l'influence du parler personnel de l'enquêteur sur la manière dont il interprète et transcrit phonétiquement le patois qu'il étudie. L'indigène est tenté de normaliser la transcription phonétique, tandis que l'étranger saisit mieux les finesses de prononciation. Une connaissance plus approfondie du territoire à étudier amène sans doute de l'uniformité dans la transcription phonétique, à condition toutefois que l'enquêteur n'essaye pas d'échapper à cette tentation d'uniformisation.

Cette remarque a été confirmée par Ugo Pellis lors de l'enquête dans le Frioul, son pays natal, et par moi-même dans ma région d'origine (la Transylvanie du Nord). Pour Pellis comme pour moi, les enquêtes dans nos régions d'origine ont été les plus difficiles.

Bottiglioni, tout en reconnaissant cette difficulté, se félicite d'avoir pu démontrer que le danger n'est pas moindre pour celui qui travaille dans un territoire inconnu, où il est obligé de faire appel à la langue familière, qui exerce sans doute la même influence sur la transcription des sons que celle de la zone d'enquête étudiée préalablement (*Intr.*, p. 140).

ENQUÊTEUR-MACHINE. — Bottiglioni est du même avis que Ch. Bruneau, en estimant que le rôle de l'enquêteur sur place est comparable à celui d'une machine qui devrait transcrire les sons prononcés par les informateurs sans être influencée par aucun acte de réflexion (*Intr.*, p. 141). Cette affirmation ne peut être juste que *si l'enquêteur se résigne au rôle de machine* (cf. aussi p. 576 de mon étude).

Mais pour ma part, je sais trop combien il est difficile de se « contenter » de ce rôle. Le cerveau de l'enquêteur travaille en ce moment plus que jamais, car il cherche à tout prix, à saisir les plus fines nuances de prononciation et à les faire entrer dans le système de transcription phonétique établi d'avance. Lorsqu'un nouveau son ou une nouvelle nuance de prononciation, — ce qui arrive le plus souvent —, se présentent, « la machine » doit décider s'il faut ou non créer un nouveau signe, ou si l'on peut employer un signe de la liste de transcription.

MEIER, *Observations et expériences personnelles faites au cours de mon enquête pour l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale*, dans *Bulletin de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIII, 1932, pp. 93-110. — G. BOTTIGLIONI s'occupe du problème de méthode dans ses articles : *Le inchieste dialettali e gli Atlanti linguistici*, dans *Atti della Società per il progresso delle scienze*, Roma, *riunione XX*, 1er vol., Milano, 1931, pp. 413-432 ; *Il valore unitario e quello obiettivo degli Atlanti Linguistici*, dans *Annali della R. Scuola Normale Superiore di Pisa (Lettere, Storia e Filosofia)*, IIe série, 1er vol., 1932, pp. 167-176 ; *Come si preparano e come si studiano gli Atlanti linguistici*, dans *Annali della R. Scuola Normale di Pisa*, IIe série, IIe vol., 1933, pp. 126-139. — Cf. aussi G. VIDOSSI, *L'Atlante linguistico italiano, Questioni di metodo e di fini*, dans *Bollettino dell'Atlante linguistico italiano*, nº 1, 1933, pp. 4-27, avec une riche bibliographie, et M. BARTOLI, *Più due linguaggi si assomigliano e più facilmente si alterano a vicenda*, dans les *Actes du premier Congrès international de linguistes à la Haye*, Leyde, 1929, pp. 155-158, etc.

Ce travail peut être rendu plus facile, si l'on se contente d'une transcription phonétique qui renonce, dès le commencement, aux nuances phonétiques, et si l'on se résigne à une ébauche de transcription, où les finesses de prononciation ne peuvent trouver place. C'est seulement en ce cas que je considère le rôle de l'enquêteur comme voisin de celui d'une machine, *qui normalise* la manière de s'exprimer des patoisants. Cette normalisation, à mon avis, ne doit pas être le but principal d'une enquête linguistique, car elle expose à négliger des particularités phonétiques d'une grande importance.

J'estime : *a*) que l'on entend souvent ce que l'on veut entendre ; *b*) que l'indigène normalise davantage que l'étranger ; *c*) que la transcription *impressionniste* s'impose dans une enquête ; *d*) que l'idée de l'enquêteur-machine mérite une plus grande précision ; *e*) que les études préparatoires ne doivent jamais arriver au point de submerger la réalité des faits linguistiques ; *f*) que sur place on doit éviter de confirmer ou d'infirmer ses opinions personnelles ou celles d'autrui ; les études doivent être faites après l'enquête et non durant celle-ci.

Connaissance préliminaire du territoire a étudier. — Bottiglioni soutient que les erreurs dans une enquête linguistique sont d'autant plus nombreuses que l'enquêteur manque de connaissance de la région à étudier et que l'exploration se fait trop hâtivement (*Intr.*, 141). Il essaye de préciser à cette occasion le degré de préparation préliminaire qui a été atteint par moi-même (cf. *Revue de Ling. rom.*, IX, 1933, p. 95) et par Ugo Pellis (cf. *Cinquanta inchieste linguistiche in Sardegna*, dans *Boll. dell'Atlante ling. ital.*, I, 1933, pp. 49-74), affirmant que la préparation doit viser à une connaissance du parler et des choses à étudier aussi parfaite que celle de l'indigène sur son parler et les choses qu'il utilise (*Intr.*, p. 143). Les matériaux offerts à l'auteur pour le parler de *Vènaco* (point 24) par Giannetto Notini l'amènent à soutenir que cette personne aurait pu remplir pour lui le rôle d'Edmont, tellement elle était capable de saisir les sons et de les transcrire (*Intr.*, pp. 144 ss. et 176-177).

L'indigène supérieur a l'étranger pour l'enquête. — L'auteur estime l'indigène supérieur à l'étranger lorsque tous les deux ont une préparation scientifique égale, bien qu'à ce sujet Jaberg et Jud affirment que le premier est exposé à l'autosuggestion (*Intr.*, pp. 144-146, 148).

Je crois que les *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* (voir p. 262) donnent une réponse qui mérite d'être vérifiée dans d'autres régions de la *Romania*, afin de déterminer dans quelle mesure l'étranger influe sur la transcription des sons qui n'appartiennent pas à la langue maternelle (cf. *L'Atlas linguistique - ethnographique italien - suisse*, p. 596).

Bottiglioni remarque à bon droit que lors de l'enquête à Pise, il n'était pas souvent d'accord avec son maître C. Merlo, lorsqu'il s'agis-

sait de transcrire les gutturales sourdes intervocaliques (*Intr.*, p. 147), et il mentionne le cas de M. L. Wagner, dont les notations phonétiques des parlers de la Sardaigne (qu'il connaît fort bien) sont plus uniformes que celles faites par P. Scheuermeier (*Intr.*, p. 147), ainsi que les *Aggiunte e rettifiche Algheresi* à l'*Atlas linguistique de Catalogne* (publiées dans *L'Italia dialettale*, t. III, pp. 197 ss.), faites par Gina Serra (voir p. 369).

Contre l'enquêteur unique. — L'exigence de la connaissance préalable du territoire soumis à l'étude amène Bottiglioni à affirmer que le procédé d'un seul enquêteur est un « fantôme qu'on ne peut pas atteindre » (« *un fantasma irraggiungibile* », *Intr.*, p. 148). Les nombreuses enquêtes faites pour des territoires suffisamment vastes viennent assez contredire cette affirmation trop catégorique de l'auteur, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister davantage (cf. aussi *Intr.*, p. 17).

Un comité d'enquêteurs pour l'étude des patois de l'Italie. — Afin d'atteindre le nouveau but qu'il propose pour les recherches dialectales sur place, Bottiglioni envisage, pour l'étude des patois de l'Italie, un « collège d'enquêteurs », dont chacun aurait le temps et la possibilité d'approfondir ses connaissances sur le territoire qui lui serait confié pour l'enquête (*Intr.*, p. 17). Les membres de ce collège devraient être instruits de telle manière qu'ils arrivent au degré d'uniformité que présente un enquêteur unique (« *fino a condurli a quel grado di uniformità che è dato raggiungere al raccoglitore unico* », *Intr.*, p. 149). Il me semble que l'auteur se contredit ici lui-même, car à la page 146 de l'*Introduction* (note 2) il reconnaît la justesse de l'affirmation de Gilliéron : « Envoyez vingt dialectologues dans le même endroit et vous aurez vingt résultats différents », et il ajoute : « la vérité objective est très difficile à recueillir exactement » (« *la verità oggettiva è difficile da cogliere esattamente* »). Je crois toutefois que la dialectologie italienne peut rendre de grands services à la linguistique romane par des Atlas linguistiques régionaux, depuis qu'elle possède un Atlas général rédigé par Jaberg et Jud (voir p. 560) et un autre dont l'enquête est presque terminée, par M. Bartoli, Ugo Pellis et G. Vidossi (voir pp. 598 et 606 de mon étude).

**c) Choix des localités.**

Pour le choix des localités, Bottiglioni soutient qu'il a observé les critères suivants :

1° *Une connaissance parfaite du territoire de l'enquête* (« *la sicura conoscenza di tutto il territorio dell'inchiesta* », *Intr.*, p. 21). Il me semble que cette affirmation est un peu en opposition avec ce que l'auteur nous apprend sur le parler de *Bastia* (point 6 : « il n'offre pas un grand intérêt pour celui qui se propose d'étudier et de connaître la Corse dans

ses aspects les plus caractéristiques », *Intr.*, p. 27), de *Calvi* (point 10 : « il m'était très difficile de trouver un bon informateur (« *una fonte pura* »), d'une ancienne famille de Calvi, qui aurait pu servir mes buts linguistiques », *Intr.*, p. 29), de *Galeria* (point 15 : « village de récente formation », *Intr.*, p. 31) et de *Solenzara* (point 39 : « fondé il y a soixante ans », *Intr.*, p. 41), etc.

2° *Le choix ne doit pas être fait selon des critères mécaniques, géométriques et géographiques*, mais surtout selon des critères ethniques et linguistiques (*Intr.*, p. 21). Bottiglioni reconnaît cependant que son choix ne diffère pas beaucoup de celui de l'Atlas linguistique de Gilliéron-Edmont (qui a appliqué le principe géométrique), parce que la densité de la population est réduite (33 habitants par kilomètre carré, voir p. 544) et que les centres habités ayant une certaine importance doivent être choisis de toute façon (*Intr.*, p. 22). Par rapport à l'enquête faite par Edmont, le nombre des points est accru seulement de cinq localités (*Luri, Brando, S. Pietro di Tenda, Pietricaggio* et *Cargese, Intr.*, pp. 22-24).

3° *Le choix des localités ne doit pas être fait par l'enquêteur*, mais seulement par l'organisateur de l'œuvre (« *una tale determinazione non spetta al raccoglitore, ma unicamente all'organizzatore* », *Intr.*, p. 21). — Je peux toutefois affirmer que personne n'est mieux en mesure que l'enquêteur de déterminer si telle localité doit être étudiée ou non.

Nombre des localités. — L'auteur a étudié 55 localités, dont 49 appartiennent à la Corse, 2 à la Sardaigne, 1 à l'île d'Elbe et 3 à la Toscane.

Informations sur les localités étudiées. — Bottiglioni donne des informations très utiles sur les points choisis : indications administratives, aspect géographique (altitude), nombre des habitants d'aujourd'hui par rapport au recensement de la fin du XVIII[e] siècle, et d'autres considérations sur le passé (résidence d'une famille noble, centre ecclésiastique, centre commercial, etc.) ou sur la situation trouvée lors de l'enquête : lieu de pèlerinage ; le parler conserve encore des vestiges de l'influence grecque (point 29, *Intr.*, pp. 37-38), lieu de villégiature (point 32, *Intr.*, p. 39), pays d'agriculteurs et de pâtres (point 42, *Intr.*, p. 42), etc. La description des localités (*Intr.*, pp. 25-52) est accompagnée d'un bon nombre de photographies qui donnent au lecteur une idée des paysages corses.

Durée de l'enquête. — La durée de l'enquête est mentionnée avec beaucoup de précision par l'auteur dans le chapitre sur les localités (voir plus haut). Le lecteur peut connaître le temps employé : *sept* localités ont été étudiées en *quatre jours* chacune (points : 11, 12, 19, 23,

34, 43, et 46) ; *trente* en *cinq jours* chacune ; *dix* en *six jours* chacune ; *cinq*, en *sept jours* chacune (points : 3, 4, 6, 13 et 39) ; *deux* en *huit jours* chacune (points 22 et 36) et une localité en *neuf jours* (point 24). La durée réservée à l'enquête même a beaucoup varié (*Intr.*, p. 205).

L'enquête a duré de 1928 à 1932 : *sept* points ont été étudiés en 1928 ; *dix* en 1929 ; *dix-huit* en 1930 ; *dix-huit* en 1931 et *deux* en 1932.

#### d) Choix des informateurs.

Après la mention de quelques principes appliqués au choix des informateurs par d'autres Atlas, l'auteur affirme n'avoir suivi aucune norme durant ses enquêtes (*Intr.*, p. 152). De cette manière, il a pu étudier le parler de *Vènaco* (point 24), en ayant comme informateur un facteur de postes, connaissant très bien le français (*Intr.*, p. 176), qui, à cause de son métier, a passé une bonne partie de sa vie à parcourir les différentes parties du canton de *Vènaco* (*Intr.*, p. 153) ; celui de *San Pietro di Tenda* (point 8), à l'aide d'un berger (*Intr.*, p. 153) qui a vécu longtemps à l'étranger (l'auteur ne précise ni le pays, ni la durée du séjour ; *Intr.*, p. 165 ; le contrôle des informations recueillies a été fait avec le concours des divers clients qui venaient à l'hôtel où se déroulait l'enquête) et, enfin, celui de *Cargese* (point 29), en ayant comme témoin un cantonnier retraité, de *quatre-vingt-dix ans*, dont le père et la mère étaient des Grecs, mais qui ne connaissait plus, à vrai dire, la langue de ses parents (*Intr.*, pp. 153 et 181). Bottiglioni soutient en même temps que les connaissances de l'informateur sur les problèmes traités dans le questionnaire ne représentent pas une valeur absolue, car s'il en était ainsi, on devrait avoir un témoin pour chaque partie du questionnaire : l'agriculture, la chasse, la pêche, les arts et métiers, etc. (*Intr.*, p. 153 ; cf. pourtant p. 196).

Pour ma part, je crois qu'on doit accorder une attention plus grande au choix des informateurs, puisque c'est sur leur témoignage que reposent les résultats et surtout la valeur d'une enquête linguistique.

Informateurs intelligents. — Comme il devait faire traduire en patois les 1.950 phrases de son questionnaire, l'auteur a été obligé de choisir, comme témoins, des personnes intelligentes. Il exigeait de ses sujets les qualités suivantes : « intelligence, force nerveuse, esprit naturel, tempérament moyen, et intérêt spontané pour une recherche linguistique et ethnographique » (*Intr.*, p. 155).

En effet, parmi ses informateurs nous trouvons : un notaire qui a publié un dictionnaire dialectal (point 11, *Intr.*, pp. 166-167) ; un abbé, auteur d'un dictionnaire (point 12, *Intr.*, 167) ; le propriétaire d'un hôtel (point 14, *Intr.*, p. 168 ; « l'enquête s'est déroulée vite et sans efforts ») ; un agriculteur qui est en même temps marchand (point 15, *Intr.*, 169) ;

un greffier comme deuxième sujet (point 3, *Intr.*, p. 161) ; un poète illettré qui récitait des poésies sur la place (« le chant d'Ugolin » et des parties de la « Jérusalem délivrée », point 22, *Intr.*, pp. 172-173) ; le rédacteur en chef du journal « A Muvra » comme deuxième sujet (point 24, *Intr.*, p. 176) ; un administrateur, contrôlé par d'autres fonctionnaires (point 36, *Intr.*, 186) ; un docteur en droit, comme deuxième témoin (point 50, *Intr.*, p. 192) ; un professeur de lycée, comme deuxième informateur (point 53, *Intr.*, p. 195), etc.

Aide des indigènes. — Les conseils donnés par les indigènes pour le choix des informateurs n'ont pas pu être suivis par l'auteur, car on lui indiquait soit un habitant railleur, soit le poète ou l'historien du pays (*Intr.*, p. 156).

Difficultés rencontrées. — Les plus grandes difficultés rencontrées par l'auteur sont les suivantes :

1° Les bons informateurs ne voulaient pas renoncer à leurs travaux pour se soumettre à une interrogation d'une durée de plusieurs jours (*Intr.*, 157).

2° Dans les villes, il est souvent difficile de trouver une personne qui connaisse bien le parler (*Bastia*, *Intr.*, p. 163 ; *Ajaccio*, *Intr.*, p. 184 ; *Pise*, *Intr.*, p. 195).

3° On rencontre la même difficulté dans de petits centres, à cause des occupations des habitants (*Calvi*, *Intr.*, p. 166 ; *Aleria*, *Intr.*, p. 158), etc.

4° Un climat défavorable (point 33, *Intr.*, p. 183), l'époque des élections (point 16, *Intr.*, p. 170), les agents de police (point 1, *Intr.*, p. 160), le soupçon d'être un espion (*Intr.*, p. 159, note 1), etc.

Nombre des informateurs. — Pour la majorité des points l'auteur a interrogé un seul sujet (pour 42 points). *Deux* sujets ont été questionnés pour les points : 3, 4, 10, 23, 24, 31, 36, 45, 50, 52 et 53 ; *trois*, pour le point 5 (cf. cependant, *Intr.*, p. 158).

Métier des informateurs. — Selon les informations fournies par l'auteur (*Intr.*, pp. 160-199), nous constatons qu'il a interrogé : 24 agriculteurs ; 6 propriétaires ; 4 hôteliers ; 4 commerçants ; 3 pêcheurs ; 2 facteurs de postes ; 2 cordonniers ; 1 cantonnier ; 1 berger ; 1 ouvrier ; 1 sage-femme ; 1 garde-champêtre ; 1 horticulteur ; 1 jardinier ; 1 garçon de café ; 1 empailleur de chaises, et des intellectuels (voir p. 550).

Âge des informateurs. — A ce sujet, je constate la situation suivante : 1 personne est âgée de 15 ans ; 3 personnes, de vingt à trente ans ; 6, de trente à quarante ans ; 7, de quarante à cinquante ans ; 13, de cinquante à soixante ans ; 14, de soixante à soixante-dix ans ; 11, de soixante-

dix à quatre-vingts ans et 3 de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans. L'âge des intellectuels n'est pas indiqué. D'après les indications données sur l'âge des témoins, je crois pouvoir conclure que leur dentition n'intéressait pas l'auteur.

Sexe. — Les hommes forment la grande majorité des informateurs; pour les points 4, 5, 9, 10, 27 et 55 l'auteur a interrogé des femmes.

Informations sur les sujets. — Pour chacun des sujets interrogés, Bottiglioni donne des informations très utiles pour l'examen des matériaux recueillis : nom, prénom et surnom, nom des parents, âge, métier, lieu de naissance, séjour loin du pays, particularités de prononciation, degré de spontanéité à l'interrogation, lieu de l'enquête, observations sur des phénomènes linguistiques, etc. (*Intr.*, pp. 160-199). L'exposé est accompagné de la photographie d'un grand nombre de ses informateurs (sur sept planches hors texte).

**e) Enregistrement des réponses.**

Bottiglioni consacre au problème de l'enregistrement des réponses le septième chapitre du volume d'*Introduction de l'Atlas* (*La raccolta dei materiali*, pp. 201-211). A cette occasion, je désire mettre en lumière les principes d'enquête appliqués par l'auteur qui n'ont pas encore été mentionnés.

Contre l'enquête en zigzag. — Bien que l'unité phonétique des parlers de la Corse soit assez grande et qu'à mon avis l'enquête en zigzag s'impose à un enquêteur désirant noter le plus exactement possible les nuances de prononciation, Bottiglioni affirme s'être libéré de ce préjugé (« *liberatomi dal pregiudizio del procedimento a zig-zag* », *Intr.*, p. 202), car le danger de l'autosuggestion peut être combattu, déclare-t-il, par une sûre connaissance de la région, par un bon choix des informateurs, par une minutieuse recherche et par la confrontation de deux ou plusieurs témoins (voir cependant plus haut le grand nombre de communes dont le parler a été étudié à l'aide d'une seule personne).

Lieu de l'interrogation. — Le plus souvent l'auteur a commencé les enquêtes dans sa chambre d'hôtel, pour les finir dans la maison des informateurs, ou sur la place publique, au café ou à l'ombre des châtaigniers, etc. (*Intr.*, 203). Le poète illettré d'*Evisa* (point 22), habitué à déclamer sur les places publiques, aimait à donner les réponses devant ses compatriotes, qui l'écoutaient avec déférence et intérêt (*Intr.*, 203).

Pas d'uniformité des demandes. — Le questionnaire étant fixé dans les phrases mêmes, Bottiglioni considère qu'il est nécessaire et suffisant d'amener les informateurs à exprimer l'idée qui y est énoncée.

La manière dont il a pu obtenir la « traduction » de ces phrases n'est plus présente à sa mémoire, à l'exception des choses mentionnées dans les notes des cartes publiées (« *non ricordo più nemmeno tutto quel che ho fatto e che ho detto per condurre i miei soggetti a pensare e ad esprimere quel che avevo prestabilito* », *Intr.*, p. 206).

Réponses notées après une compréhension réciproque. — Après l'affirmation citée plus haut, l'auteur continue en ces termes : Je me rappelle bien et j'affirme en toute conscience, que jamais je n'ai transcrit aucun mot ni aucune phrase sans être convaincu que ceux-ci résultent d'une compréhension réciproque entre moi et mon informateur et qu'ils expriment, à tel moment, dans la meilleure forme possible, l'idée proposée (« *Questo ben ricordo ed affermo con tutta coscienza, che cioè non ho trascritto mai nessuna parola, nessuna frase, senza essere convinto che risultassero da una perfetta reciproca comprensione tra me e la fonte, ed esprimessero l'idea proposta nella forma migliore possibile in quel dato momento* », *Intr.*, pp. 206-207).

Premier jet (pour les réponses), inutile et dangereux — Bottiglioni considère que l'enregistrement de la première expression de l'interrogé, une traduction de premier jet, est « inutile et dangereuse » : les meilleurs informateurs sont justement ceux qui, sollicités à bien exprimer une idée, *cherchent, vérifient, revérifient* et se *corrigent* afin de réussir de la meilleure manière (« *le fonti migliori sono proprio quelle che, sollecitate ad esprimere convenientemente un'idea, cercano, provano, riprovano, si correggono per riuscire nel modo migliore* »..., *Intr.*, p. 208).

Par ce procédé, il me semble que l'*enquêteur s'arroge injustement la fonction d'arbitre* pour la « meilleure » forme patoise et que le linguiste est privé précisément de la « connaissance objective » de la réalité linguistique. Voici la suite de la phrase de Bottiglioni, citée plus haut : ... et moi, j'ai accueilli l'expression qui résultait de tout ce travail, sans l'enregistrer dans ses différentes phases, quand les premières expressions étaient résolument corrigées et rejetées par le sujet (« ... *ed io ho accolto l'espressione che risultava da tutto questo lavorio senza registrarlo nelle sue varie fasi, quando le prime espressioni venivano risolutamente corrette e rifiutate dal soggetto* », *Intr.*, p. 208 ; cf. aussi p. 209).

Je ne suis pas en mesure de dire si Bottiglioni a su choisir le « vrai » corse ou non ; je peux pourtant déclarer que le procédé n'est pas bon, car le choix y est influencé par des idées personnelles, ce qui diminue de beaucoup la valeur des matériaux linguistiques recueillis sur place.

L'indication des réponses secondaires, une pédanterie. — Lorsqu'il s'agissait de deux ou plusieurs informateurs (voir les cas p. 551), Bottiglioni a cru inutile de noter « avec une pédanterie méti-

culeuse » tout ce que ceux-ci disaient en sa présence sur les questions posées ; il s'est borné à retenir ce que l'informateur responsable voulait accepter et s'attribuer, même si la réponse avait été suggérée par les autres (*Intr.*, p. 208). Par ce procédé l'auteur croit avoir pu atteindre « la vérité objective » qui doit être le but d'une enquête linguistique.

L'enquêteur sur place devient, par suite, le *juge* du degré de la « vérité objective », forgée par lui-même, selon des « canons » que le linguiste n'aura jamais la possibilité de connaître !

Diction au ralenti. — L'auteur a essayé autant que possible, d'obtenir que la diction du témoin ait « une vélocité moyenne », malgré la hâte ou l'ennui de ce dernier (*Intr.*, p. 210).

Ce procédé s'impose à l'enquêteur lorsqu'il doit écrire des phrases, chose reconnue d'ailleurs par l'auteur lui-même.

Un contrôle des notations de Bottiglioni. — Le mathématicien Raffaele Giacomelli, en contrôlant les notations phonétiques de Bottiglioni pour le parler de Pise (où la prononciation du sujet fut surveillée et corrigée aussi par les professeurs C. Merlo et A. Bellatalla), constate qu'elle donne « un tableau exact de la prononciation et de la grammaire qui appartiennent à la moyenne des patoisants de Pise », mais que les phrases ne reflètent pas toujours exactement la phraséologie populaire pisane parce que l'informateur n'a pas pu trouver chaque fois pour les phrases italiennes du questionnaire les expressions locales les plus caractéristiques (1).

(1) Voici le texte de Giacomelli : « *Se non chè, se il prof. Bottiglioni ottenne un quadro esatto della pronuncia e della grammatica, rispondenti alla media dei parlanti il vernacolo pisano, non ottenne sempre un quadro esatto della fraseologia popolare pisana, data la incapacità della sua fonte a trovare ogni volta per le sue frasi italiane le espressioni caratteristiche locali. Conscio di ciò il prof. Bottiglioni pregò il prof. Bellatalla, che continuamente gli faceva rivelare questa deficienza della fonte, a trovarle lui stesso queste espressioni caratteristiche locali, cosa che questi fece ricorrendo all'aiuto di un suo fratello, rimasto più di lui accanto al popolo. Tali frasi, scritte non in scrittura fonetica, ma in caratteri comuni, sono state dal prof. Bottiglioni pubblicate nel suo Atlante accanto alle risposte della sua fonte ordinaria, facendole precedere dalla lettera B* ».

« *Nel mio colloquio con questa fonte le lessi successivamente, nei casi in cui vi notavo maggior differenza, le due risposte segnate nell'Atlante, quella sua e l'altra* (*senza dire però alla fonte di chi rispettivamente fossero e senza che la fonte le riconoscesse o mi facesse almeno capire di riconoscerle*) *e le chiesi quale delle due fosse, a suo giudizio, più schiettamente pisana. Ebbene, mi indicò sempre, o quasi sempre l'altra* »...

« *Nella trascrizione del Bottiglioni per il suo Atlante è trascurata la indicazione delle vocali lunghe, che invece è molto ben fatta nell' A. I. S. A questo proposito debbo dire che in elementi popolari di Pisa ho inteso delle vocali lunghe molto ben nette* » (Raffaele Giacomelli, *Atlante linguistico etnografico dell'Italia e della Svizzera meridionale, Controllo fonetico per diciasette punti dell'A. I. S. nell'Emilia, nelle Marche, in Toscana, nell' Umbria e nel Lazio*, extrait de la revue *Archiv. Rom.*, t. XVIII, nº 1, 1934, pp. 52-53 de l'extrait ; cf. *Intr.*, p. 211).

Les constatations faites par Giacomelli sont très importantes, car elles aboutissent à prouver que le témoin ne reconnaît pas ses propres réponses et estime meilleures celles d'une autre personne, probablement « retouchées » et d'une « qualité supérieure ».

En face de ce contrôle, je me demande comment et par quels moyens l'auteur a résolu le problème de la « prononciation moyenne » en Corse où le concours des professeurs précités lui manquait, et où il s'est contenté souvent d'un seul témoin ?

#### f) Transcription phonétique.

Bottiglioni a employé le système de transcription phonétique de la revue *L'Italia dialettale*, dirigée et publiée par C. Merlo, en lui apportant les modifications imposées par la nature particulière de différents sons des parlers corses (*Intr.*, p. 126). Il a évité, à bon droit, un système trop compliqué, puisqu'il désirait rendre intelligibles aux profanes les cartes de son Atlas, en leur permettant de connaître la différence existant entre ces parlers et les dialectes de l'Italie (*Intr.*, p. 127).

Une transcription exacte serait irréalisable. — Après avoir affirmé que même un Atlas purement phonétique n'est pas en mesure de saisir toutes les nuances phonétiques à l'aide de l'oreille, l'intervention personnelle de l'enquêteur étant indéniable (*Intr.*, p. 126), Bottiglioni reconnaît qu'une transcription exacte devient « impossible » pour un Atlas comme le sien, rédigé exclusivement avec des phrases (*Intr.*, 127).

Quantité des voyelles non mentionnée. — L'oreille de Bottiglioni ne pouvait pas saisir tout de suite la quantité des voyelles. Il s'est contenté de la noter seulement quand elle donnait une cadence particulière au discours (*Intr.*, p. 127) (1).

Séparation des mots. — Pour résoudre ce délicat problème, Bottiglioni s'est laissé guider par le « sens linguistique » des informateurs et par son impression immédiate, même si celle-ci variait durant l'enquête (*Intr.*, p. 128). L'auteur reconnaît que le témoin lui-même hésite, en prononçant, par exemple l'article uni au mot ou séparé, et affirme souvent qu'il prononce deux mots, tandis que l'enquêteur n'en entend qu'un seul (*Intr.*, p. 129).

Appareils de phonétique. — L'auteur n'a pas employé d'appareils de phonétique expérimentale dans ses enquêtes (*Intr.*, p. 125), tout en

(1) Sur le système de transcription cf. aussi Willy Paulyn, *Das phonetische Transkriptionssystem des* Atlante linguistico-etnografico italiano della Corsica (ALEIC), dans *Archiv f. vergl. Phonetik* (Berlin), t. VI, fasc. 4, 1942-1943, pp. 137-169.

reconnaissant cependant leur importance (*Intr.*, p. 56, note 2). Le phonographe, à cause de son imperfection, donne, dit Bottiglioni, des matériaux discutables, puisque l'informateur se trouve placé dans une situation peu agréable et anormale. Il a désiré pourtant l'employer, mais ses demandes sont restées vaines (*Intr.*, p. 27, note 2).

**g) Publication des matériaux.**

Les dix volumes publiés par G. Bottiglioni (voir le début de l'exposé) renferment plus de 100.000 phrases, reproduites sur 2.001 cartes, dont un exemple est donné par la planche nº XL (hors texte).

Les innovations apportées par l'auteur sont les suivantes :

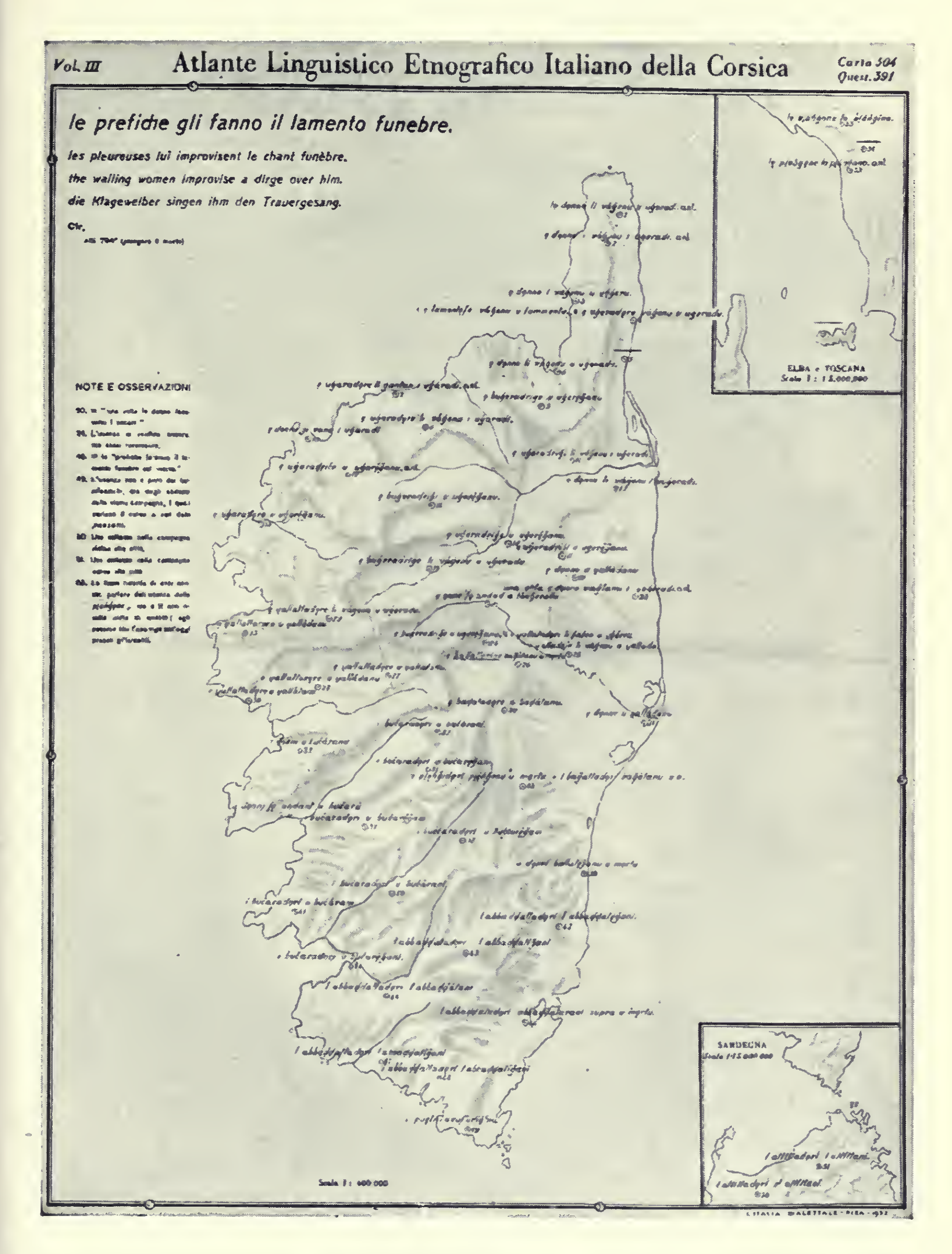
FACTEUR GÉOGRAPHIQUE. — L'élément géographique, d'une grande importance pour l'examen des faits linguistiques, est mis en lumière par l'impression des réponses sur une carte qui indique la configuration du territoire étudié, de même que les rivières (*Intr.*, pp. 215-216).

TRADUCTION DES PHRASES. — Les en-têtes des cartes reproduisent en entier les questions posées ; la partie de la phrase présentée sur les cartes y est indiquée par des caractères typographiques différents. Afin de mieux définir le sens des phrases, l'auteur en donne la traduction en trois langues : française, anglaise et allemande (voir planche nº XL). La traduction n'a pas été facile, à cause des expressions idiomatiques (*Intr.*, pp. 217-218).

RENVOIS AUX TRAVAUX DIALECTOLOGIQUES. — Bien que son questionnaire soit composé seulement de phrases — ce qui n'est pas le cas pour les autres publications dialectologiques — l'auteur a fait un très bon travail en indiquant pour tous les mots et toutes les phrases de ses cartes les correspondants qu'on peut rencontrer dans l'Atlas linguistique de la Corse (Gilliéron-Edmont), de la France (Gilliéron-Edmont), de l'Italie et de la Suisse méridionale (Jaberg-Jud : AIS ; souvent le renvoi est fait au questionnaire de cet ouvrage, parce que les cartes n'étaient pas encore publiées ; cf. *Intr.*, pp. 219-220).

NOTES DES CARTES. — Sur chaque carte il y a des notes et des observations (voir planche nº XL) qui facilitent beaucoup l'interprétation, et présentent les variantes qui n'ont pas été reproduites à côté du numéro cartographique par lequel on indique les points étudiés (*Intr.*, p. 221).

DESSINS. — Les cartes reproduisent aussi des dessins, faits d'après des photographies où d'après nature par Guido Colucci et Francesco Giammari (*Intr.*, p. 221 (cf. p. 539 de mon étude).




Une carte de l'ALEIC (cf. p. 556 de mon étude).

Cartes supplémentaires. — La carte géographique de la Corse est publiée hors texte, comme annexe au premier volume. La carte n° 1 indique le nom officiel des localités étudiées ; la carte n° 2, leur nom patois ; la carte n° 3, le nom des habitants et le nom du pays.

Détails techniques. — Les deux premiers volumes sont écrits à la main ; à partir du troisième volume, la transcription des réponses s'est faite en caractères typographiques (*Intr.*, pp. 222-223). — Les volumes sont reliés par le système *Rapido*, qui permet le détachement de n'importe quelle carte, ce qui facilite beaucoup la comparaison (*Intr.*, pp. 223-224).

Je crois que tous les dialectologues seront d'accord avec cette affirmation de l'auteur : « Les divergences de méthode ne peuvent pas nous empêcher, en connaissant bien les graves difficultés que nous cherchons à surmonter, de nous sentir en fraternité dans la commune besogne » (*Intr.*, p. 229).

Gino Bottiglioni, grâce à un travail très ardu, digne de toute admiration, a pu réaliser une œuvre qui honore la dialectologie italienne et rend d'importants services à la linguistique romane.

### 3. Un essai d'Atlas linguistique émilien-romagnol.

A. Tellini, fervent adepte de l'espéranto (cf. p. 76 de son travail) présenta, lors du premier Congrès des dialectologues italiens (tenu à Milan, du 19 au 21 avril 1925) une communication dont le titre est *L'Atlante linguistico italiano con un saggio di Atlante emiliano-romagnolo* (Bologna, 1927).

L'auteur craignant peut-être que sa communication ne parût pas assez tôt, se décida en 1927 à la publier sous la forme d'un texte polygraphié dont le nombre d'exemplaires est très réduit (la dernière page du texte, p. 192, indique le chiffre de 80 ; la Librairie Zorutti à Bologne figure comme dépositaire de ces exemplaires).

Grâce à la bienveillance de J. Jud, j'ai pu étudier ce travail, dont le contenu peut être résumé de la manière suivante :

1° Une critique du projet de l'Atlas linguistique italien préconisé par M. Bartoli et G. Bertoni, ayant Ugo Pellis comme principal enquêteur et V. Bertoldi comme enquêteur suppléant (voir p. 599). L'auteur fait un calcul sur les dépenses de cette entreprise par rapport aux autres recherches du même genre (surtout l'AIS), pour affirmer la nécessité d'appliquer la méthode des questionnaires envoyés aux correspondants (pp. 1-10).

2° La reproduction du texte que l'auteur avait l'intention de publier à l'occasion de la parution de l'article de M. Bartoli, *Piano generale*

(voir p. 600). Ce texte a pour titre *Intorno all'Atlante linguistico italiano*, ayant à la fin, la date du 25 mars 1925 (pp. 10-41).

3° Les pages 41 à 67 contiennent les notes du texte précédent. L'auteur donne dans ces notes, d'intéressantes indications sur les travaux de T. Gartner, réalisés grâce à l'appui du gouvernement autrichien et sur les études dialectales en Slovénie, faites par G. Baudoin de Coutenay et par Charles Strekely dans la région de Gorizia, en faisant toujours des calculs au point de vue des frais d'une enquête sur place, etc.

4° L'auteur examine ensuite le problème des Atlas par rapport aux Dictionnaires dialectaux et aux *Idiotikons*, ainsi que celui des régions où l'on parle plusieurs langues (pp. 67-74).

5° Tellini considère que les frais d'impression d'un Atlas linguistique sont trop grands et esquisse un projet personnel pour la publication d'un Atlas linguistique italien dont la réalisation serait moins coûteuse (pp. 74-80).

6° Il estime utile la publication d'un Atlas linguistique *ladino-idiotico-friulano* (pp. 80-81).

7° Les pages 81 à 177 de cet ouvrage polycopié contiennent son *Saggio di Atlante linguistico emiliano-romagnolo*. Après avoir donné quelques indications sur le système de transcription (pp. 82-84), l'auteur publie une carte qui indique les localités dont les matériaux linguistiques seront reproduits sur les 91 cartes qui suivent.

8° Le texte se termine par des conclusions (pp. 177-191).

La méthode de Tellini pour réaliser son essai d'Atlas. — La méthode pratiquée par Tellini fut celle de l'enquête par correspondants, afin de montrer que la réalisation d'un Atlas linguistique est un problème très facile et peu coûteux. Il rédigea un questionnaire ayant environ une centaine de demandes (cf. son contenu à la p. 84). Un bon nombre d'étudiants de l'Université de Bologne furent priés de donner les réponses dans le patois de leur pays d'origine. Il reconnaît cependant que les étudiants n'ont pas pu donner de réponses à plusieurs questions concernant des objets anciens utilisés plutôt dans les régions montagneuses que dans la plaine (p. 57).

Son travail personnel de dépouillement des dictionnaires dialectaux fut beaucoup plus difficile, affirme l'auteur (p. 52), que celui de recueillir à l'aide des étudiants les réponses pour quarante localités (cf. aussi p. 81).

Il fit appel, pour compléter ces matériaux, aux membres de sa famille ainsi qu'à d'autres personnes connaissant les parlers de cette région (p. 81).

Pour sa transcription phonétique, il prend comme point de départ l'espéranto (p. 83 ; cf. aussi les pp. 82-84).

Tellini voulait démontrer, par son essai, que même un « sourdaud » (*sordastro*) est capable de rédiger des cartes pour un Atlas linguistique (p. 82).

Les conclusions de l'auteur. — Voici quelques conclusions de l'auteur : il faut interroger les informateurs dans les chefs-lieux des départements (p. 177) ; on doit ajouter aux termes enregistrés par les dictionnaires dialectaux une transcription phonétique (p. 177) ; on doit mettre à contribution les travaux de Garbini (voir p. 496) et de Penzig (voir p. 501), etc. (pp. 180-181) ; les personnes nées dans la même localité ne parlent pas d'une manière identique (p. 188) ; les linguistes doivent accorder plus d'attention à l'espéranto (p. 184) ; les cartes linguistiques doivent avoir comme titre un mot désigné par l'Académie de l'espéranto (p. 189), etc.

L'auteur considère son travail comme un *aborto* (avorton, p. 189) et un *mostriciattolo* (petit monstre, p. 191), et nous sommes de son avis.

## VIII. ATLAS LINGUISTIQUES GÉNÉRAUX

L'aspect des parlers de l'Italie est présenté par deux ouvrages de grandes proportions : 1° L'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale* (AIS) ; 2° L'*Atlas linguistique italien* (ALI).

Le premier, publié en entier, représente la plus grande « victoire » de la dialectologie romane contemporaine. Les deux savants suisses, K. Jaberg et J. Jud, élèves de J. Gilliéron, ont non seulement renouvelé la méthode d'enquête gilliéronienne mais y ont apporté des changements remarquables, donnant un nouveau modèle pour les études dialectales. On peut facilement reconnaître, dès à présent, l'influence de leur méthode sur l'Atlas linguistique roumain.

J'ai cru nécessaire d'examiner en détail la méthode pratiquée par les auteurs, en ajoutant un chapitre concernant la valeur documentaire de cette œuvre admirable.

Les grands efforts déployés par les savants italiens Matteo Bartoli, Ugo Pellis et Giuseppe Vidossi, pour réaliser un Atlas linguistique national de l'Italie, sont mis en lumière dans le second chapitre, concernant leur œuvre en voie de réalisation.

On peut ainsi mieux reconnaître les points communs entre les deux Atlas, et les innovations méthodologiques qui les caractérisent.

## A. L'ATLAS LINGUISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE DE L'ITALIE ET DE LA SUISSE MÉRIDIONALE (AIS)

« La publication... de l'Atlas organisé par MM. Jaberg (de Berne) et Jud (de Zurich) marque une date pour la Géographie linguistique... La Suisse peut être fière du résultat qu'ont atteint ses maîtres » (A. Meillet, *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXX, fasc. 3, no. 91, 1930).

Jules Gilliéron a exprimé maintes fois le regret de se trouver arrêté dans ses études par l'ignorance de ce qui se passe, au point de vue linguistique, en Espagne et en Italie. Deux de ses élèves, KARL JABERG et JAKOB JUD, ont réussi, après trente ans de labeur acharné, à combler cette regrettable lacune, en donnant à la linguistique romane un Atlas linguistique et ethnographique des parlers italiens, rhéto-romans et franco-provençaux de l'Italie et des dialectes rhéto-romans et lombards de la Suisse. C'est un digne continuateur de l'Atlas linguistique de la France, qu'il dépasse en plusieurs points. « Jules Gilliéron est — nous dit Jaberg — le maître qui a le plus profondément façonné notre pensée scientifique pendant et après les études que M. Jud et moi, nous avons faites à Paris, et c'est lui qui est, en un certain sens, le père spirituel de l'Atlas » (*Aspects*, p. 12 ; cf. aussi *Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, pp. 114-118).

Ils ont obtenu, pour les enquêtes sur place, le précieux concours des vaillants dialectologues PAUL SCHEUERMEIER, GERHARD ROHLFS et MAX LEOPOLD WAGNER.

Les difficultés matérielles, les privations, la fatigue et, il faut le dire, la méfiance « des hommes » (pour ne pas dire leur malveillance) n'ont pu fléchir un seul moment la volonté de fer de ces deux savants suisses. Ils ont mené à bien cette œuvre de la plus haute importance non seulement pour la connaissance des dialectes étudiés, mais aussi pour celle de toutes les autres langues auxquelles Rome a légué son trésor culturel et linguistique (voir la préface de chaque volume).

L'œuvre complète contient les volumes suivants :

### a) Le volume d'introduction.

K. Jaberg et J. Jud, *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument, Kritische Grundlegung und Einführung in den Sprach - und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Halle (Salle), M. Niemeyer, 1928, 243 p. — Abréviation : *Einf.*

Pour la *méthode*, nous nous contenterons de signaler les études suivantes :

1° K. Jaberg et J. Jud, *Il turismo dei dialetti, Caratteristiche e curiosità dell' Atlante linguistico-etnografico svizzero-italiano*, publiée dans la revue du Touring Club italien *Le vie d'Italia*, 1923, n° 29, pp. 1185-1195. — Abréviation : *Il turismo*.

2° K. Jaberg et J. Jud, *Transkriptionsverfahren, Aussprache- und Gehörschwankungen, Prolegomena zum Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, publiée dans *Zeitsch. f. rom. Phil.*, t. XLVII, 1927, pp. 171-218. — Abréviation : *Prolegomena*.

3° J. Jud, *La valeur documentaire de l'Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale*, publiée dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. IV, 1928, pp. 251-289 (voir p. 586 de mon étude).

4° K. Jaberg, *Aspects géographiques du langage*, avec 19 cartes, Paris, E. Droz, 1936 (dans la collect. de la Soc. de publ. rom. et françaises, t. XVIII^e^) — Abréviation : *Aspects*.

5° P. Scheuermeier, *Im Dienste des Sprach- und Sachatlas Italiens und des Südschweiz*, publiée dans *Festschrift L. Gauchat* (Aarau, 1926, pp. 317-328). L'auteur y donne des renseignements sur l'enquête et des spécimens de feuillets d'enquête et d'illustrations.

6° P. Scheuermeier, *Methoden der Sprachforschung. — Zur sachkundlichen Materialsammlung für den Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, publiée dans *Vox Romanica*, t. I, 1936, pp. 334-369. — C'est un exposé fait devant les collaborateurs de l'Atlas folklorique allemand (*Atlas der deutschen Volkskunde*), où l'auteur indique la manière de transcrire les réponses, de photographier les objets, publiant aussi une carte concernant les façons de battre le blé en Italie.

7° P. Scheuermeier, *Observations et expériences personnelles faites au cours de mon enquête pour l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale* (communication présentée au II^e^ Congrès international de linguistes, à Genève, août 1931), publiée dans *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXIII, fasc. 1^er^, n° 98, 1932, pp. 93-110. — Abréviation : *Observ.*

### b) Les volumes de l'Atlas.

L'Atlas a le titre suivant : *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* par K. Jaberg et J. Jud, *Die Mundartaufnahmen wurden durchgeführt von* P. Scheuermeier, G. Rohlfs et M. L. Wagner, *Gedrukt mit Unterstüzung der Gesellschaft für Wissenschaftliche Forschung an der Universität Zürich und privater Freunde des Werks*, Zofingen (Suisse), Ringier et C°, 1928-1940 :

Tome I, Première partie : *Familie* : *Verwandtschaftsnamen — Lebensalter — Liebe, Geburt, Ehe und Tod — Vornamen* (famille : noms de parenté, âge, amour, naissance, mariage et mort, prénoms). — Deuxième partie : *Menschlicher Körper* : *Körperteile — Körperliche Eigenschaften* (corps humain : ses parties, fonctions, qualités et défauts physiques), 1928, cartes 1 à 198.

Tome II, Première partie : *Handwerk und Handwerkzeug — Zahlen* (noms

de métiers et d'outils, commerce, noms de nombre). — DEUXIÈME PARTIE : *Zeit und Raum — Himmelskörper — Wetter — Metalle* (espace et temps ; corps célestes ; phénomènes atmosphériques ; métaux), avec 53 dessins, 1929, cartes 199 à 412.

TOME III, PREMIÈRE PARTIE : *Mineralien — Bodengestaltung und Gewässer — Tiere* (minéraux ; termes topographiques et hydrographiques ; faune). — DEUXIÈME PARTIE : *Jagd und Fischerei — Walbau und Holzereigeräte — Pflanzen* (chasse et pêche ; forêt et outils pour travailler le bois ; flore), avec 48 dessins, 1930, cartes 413 à 642.

TOME IV, PREMIÈRE PARTIE : *Schlaf und Toilette — Krankheit und Heilung — Moralische Eigenschaften und Affekte* (sommeil et toilette ; maladies et guérison ; qualités morales et sentiments). — DEUXIÈME PARTIE : *Soziales und religiöses Leben* (vie religieuse et sociale), avec 42 dessins, 1932, cartes 643 à 851. — Le volume fut rédigé par J. Jud.

TOME V, PREMIÈRE PARTIE : *Haus und Hausrat* (maison et mobilier). — DEUXIÈME PARTIE : *Küche — Speisen — Essen und Trinken* (cuisine ; aliments ; manger et boire), avec 181 dessins, 1933, cartes 852 à 1040. — Le volume fut rédigé par K. Jaberg.

TOME VI, PREMIÈRE PARTIE : *Gross- und Kleinviehzucht* (élevage du gros et du petit bétail). — DEUXIÈME PARTIE : *Bienen- und Seidenraupenzucht — Weide- und Alpwirtschaft — Wagen, Joch und Geschirr* (apiculture, sériciculture ; pâturage ; laiterie alpine ; charroi paysan ; joug et harnachement). — Aux cartes sont joints 225 dessins représentant des aménagements et leur outillage, 1935, cartes 1041 à 1246. — Le volume fut rédigé par J. Jud.

TOME VII, PREMIÈRE PARTIE : *Fruchtbäume und Früchte — Weinbau und Weinbereitung — Oelbereitung* (arbres fruitiers et fruits ; viticulture et fabrication du vin ; fabrication de l'huile). — DEUXIÈME PARTIE : *Garten und Gemüse — Kartoffelbau — Heuerei — Heuereigeräte — Feld und Wiese — Bewässerung und Feldarbeiten — Getreide und Getreidebau — Drescherei — Reinigung und Aufbewahrung des Korns* (culture des légumes et des herbes potagères ; pommes de terre ; fenaison et fauchaison ; prés et champs ; irrigation et travaux champêtres ; les céréales et leur culture ; battage du blé ; vannage et conservation du blé), avec 247 dessins d'une grande importance ethnographique, 1937, cartes 1247 à 1488. — Le volume fut rédigé par K. Jaberg.

TOME VIII, PREMIÈRE PARTIE : *Körbe — Hanf- und Flachsverarbeitung — Spinnen und Weben — Wäsche — Näharbeit — Kleider und Schuhe* (paniers ; la préparation du chanvre et du lin ; filage et tissage ; lavage ; couture ; vêtements et chaussures). — DEUXIÈME PARTIE : *Adjektive — Einzelsätze — Bruchstücke aus Gesprächen — Konjugationstabellen — Ergänzungsmaterialien* (adjectifs ; phrases isolées : fragments de conversation ; tables de conjugaisons ; matériaux complémentaires), avec 137 dessins et une carte, 1940, cartes 1489 à 1705. — Le volume fut rédigé par J. Jud.

Chaque volume contient une préface signée des auteurs et un index, en italien, des cartes linguistiques.

## c) Le volume ethnographique.

Le volume ethnographique, rédigé par P. Scheuermeier, est intitulé : *Bauernwerk in Italien, der italienischen und rätoromanischen Schweiz, Eine Sprach- und Sachkundliche Darstellung landwirtschaftlicher Arbeiten und Geräte*, avec 427 xylographies et dessins faits par Paul Boesch et avec 331 photographies, Erlenbach-Zurich, E. Rentsch, 1943, XIII-317 p., grand in-8º. La préface (pp. V-VII) est signée par K. Jaberg et J. Jud.

En étroit rapport avec ce volume sont les publications suivantes :

1º P. Scheuermeier, *Wasser- und Weingefässe im heutigen Italien, Sachkundliche Darstellung auf Grund der Materialien des Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Bern, A. Francke, 1934, avec 37 photographies, 60 xylographies, exécutées par P. Boesch, et trois cartes (dans *Neujahrsblatt der Literarischen Gesellschaft Bern*, nouvelle série, 12).

2º P. Scheuermeier, *Sachkundliche Beiträge zur Gewinnung des Olivenöls in Italien*, publiée dans le volume *Donum natalicium Jaberg*, Zurich et Leipzig, E. Rentsch, 1937 (*Romanica Helvetica*, nº 4, pp. 1-23). Cette étude est reproduite, dans une nouvelle rédaction augmentée, dans le volume ethnographique.

### 1. Études et travaux préliminaires.

Les deux savants suisses ont commencé, dès 1908, l'étude sur place des patois du Tessin, des Grisons, du Piémont, de la Valteline (vallée du cours supérieur de l'*Adda*, au-dessus du lac de Côme) et dans la région de *Brescia* (*Einf.*, p. 2). Les enquêtes commencées furent continuées en 1909, 1910 et 1911 par l'exploration des autres régions, afin de pouvoir mieux établir le questionnaire et de disposer de matériaux linguistiques suffisants pour vérifier les relevés de P. Scheuermeier (*Einf.*, p. 3). Jaberg et Jud ont travaillé plus d'une fois avec les mêmes informateurs, de sorte qu'ils ont pu se rendre compte de leurs hésitations et des différences entre la notation de Scheuermeier et la leur.

Leur projet de faire un Atlas linguistique date, affirment-ils, de 1911, sans qu'ils aient pu cependant le réaliser immédiatement à cause du manque de moyens financiers. Puisqu'en même temps les savants italiens envisageaient, eux aussi, la réalisation d'une telle œuvre, Jaberg et Jud voulurent connaître, avant de prendre une décision définitive, l'état des études préparatoires d'un Atlas dont on avait parlé en Italie. C. Salvioni leur fit savoir que le projet de cet Atlas était encore « au-dessus des nuages » (1912) et E. G. Parodi, de son côté, déclara que les dialectologues italiens ne s'étaient pas encore mis d'accord sur la manière de le réaliser (1912). Devant cet état de choses, Jaberg et Jud se décidèrent à entreprendre la réalisation de leur projet et à faire les relevés dans plus de 410 localités italiennes et rhéto-romanes (*Einf.*, p. 5).

Le premier projet prévoyait l'étude du territoire italien et rhéto-roman de la Suisse et de l'Italie du Nord jusqu'à la ligne qui va de Livourne à *Pesaro* ; le reste de l'Italie devait être étudié à une date postérieure.

Après la première guerre mondiale, Jaberg et Jud reprennent le projet, choisissant comme enquêteur Paul Scheuermeier, excellent élève de L. Gauchat et de J. Jud (*Einf.*, p. 6).

Afin de pouvoir commencer les enquêtes sans tarder, Jaberg et Jud fournissent personnellement les moyens financiers. Dans la suite, ils ont réussi à obtenir des subsides de la part d'amis (par exemple de l'éditeur Ulrico Hœpli) et de fonds de recherches universitaires. On a dépensé quatre-vingt mille francs suisses, somme nécessaire pour la réalisation des enquêtes (*Einf.*, p. 6). Les autorités italiennes, grâce à l'intervention de C. Salvioni, ont donné leur appui moral aux relevés sur place.

L'enquête était bien avancée lorsque, en octobre 1922, M. Bartoli et G. Bertoni ont pris, eux aussi, l'initiative de réaliser un Atlas linguistique italien (sous la protection de la Société philologique du Frioul « G. I. Ascoli », voir p. 599). Jaberg et Jud ont essayé, en 1922 et 1923, de déterminer les savants italiens à prendre à leur charge la réalisation de l'Atlas linguistique de l'Italie centrale et méridionale. Leur proposition n'a pas eu de suite ; Ugo Pellis commença, le 29 octobre 1925 (voir p. 608), les enquêtes pour l'Atlas linguistique national de l'Italie (*Einf.*, p. 7).

Les savants suisses, désireux de ne pas publier un « torse », se sont vus obligés de poursuivre leurs enquêtes au delà de la ligne Livourne-*Pesaro* : Scheuermeier devait faire les relevés jusqu'à Rome (306 localités), G. Rohlfs dans le sud de l'Italie et la Sicile (81 localités) et M. L. Wagner, en Sardaigne (20 localités ; *Einf.*, pp. 7-8, 16). La somme supplémentaire de vingt mille francs suisses, nécessaire pour ces enquêtes, a été offerte par le frère de K. Jaberg (*Einf.*, pp. 7-8).

Après six ans de dur labeur (de 1919 à 1925), les trois vaillants enquêteurs terminèrent les enquêtes sur place, et les auteurs purent se préparer au difficile travail de la publication de l'Atlas (*Einf.*, p. 8).

### 2. Questionnaire.

C'est l'enquêteur, le premier, qui est en mesure de donner un jugement fondé sur la valeur d'un questionnaire linguistique. P. Scheuermeier s'exprime, à ce sujet, en ces termes : « J'ai chaque fois été reconnaissant envers les auteurs qui m'ont mis dans les mains un instrument aussi utile. Car de tout ce que l'enquêteur sur le terrain emporte avec lui, il n'y a rien qui soit d'une importance aussi capitale que le questionnaire. Il faut de vastes et de profondes connaissances, de longues expé-

riences pour le préparer ; il doit être rédigé avec un grand sens pratique et la connaissance de la pensée et de l'âme du peuple. Grâce à un questionnaire bien fait, les difficultés de l'enquête se réduisent et le succès est plus assuré » (*Observ.*, p. 99).

En effet, Jaberg et Jud ont réussi, après de longues expériences faites sur place, à donner pour l'AIS un très bon questionnaire (cf. A. Duraffour, *Phén. généraux*, p. XIX), qui n'a reçu sa forme définitive qu'après la *quatrième révision* (*Einf.*, p. 4).

Une des plus importantes innovations. — Par rapport aux Atlas type Gilliéron, Jaberg et Jud apportent une importante innovation : ils veulent maintenir la plus étroite relation entre le mot et la chose (*Aspects*, p. 23), c'est-à-dire accorder la même attention aux mots et aux objets qu'ils désignent. Les auteurs affirment, à juste titre, qu'un mot privé de son sens est un « corps sans âme », « un visage sans couleur, vaguement entrevu au crépuscule » ; le patrimoine linguistique d'un peuple « *non vale solamente per quello che suona, ma per quello che esprime* » (*Il turismo*, p. 490). « Affirmer qu'on ne peut faire l'histoire des mots sans faire l'histoire des choses, c'est dire sans doute une banalité. Mais, pour garantir la bonne marche des recherches scientifiques, il est quelquefois nécessaire de répéter des vérités banales, et ce qui est évident en principe n'est pas toujours d'une exécution facile » (*Aspects*, pp. 25-26 ; cf., à ce sujet, les exemples donnés, pp. 23-25).

Pour réaliser la partie ethnographique (ou anthropogéographique) de l'Atlas, les directives générales données par les auteurs ont été complétées et affinées par les enquêteurs sur place. « Il ne fallait pas seulement, dit Jaberg, l'intérêt pour toutes les manifestations de la vie du paysan et un don d'observation qui ne s'apprend pas, il fallait une longue expérience pour pouvoir s'informer avec compétence des instruments ruraux et de leur terminologie, il fallait se rendre compte de leur variété et des facteurs d'où elle dépendait ; il fallait s'être suffisamment familiarisé avec les procédés de l'agriculture, de la construction des bâtiments ruraux, avec la nourriture habituelle, le costume local, etc., pour pouvoir adapter les interrogatoires aux conditions particulières du sol et du climat d'un pays aussi étonnamment varié que l'Italie ; il fallait enfin tenir compte de la différence de caractère, de tempérament, de la psychologie, de l'instruction, des habitudes des populations dans les diverses régions de la Suisse et de l'Italie » (*Aspects*, p. 26).

Trois questionnaires a la base de l'AIS. — Pour réaliser une enquête vraiment approfondie, les auteurs ont prévu trois questionnaires :

1° Le *questionnaire normal*, contenant environ *deux mille* mots et formes. Il fut utilisé dans 354 localités (*Einf.*, p. 175). Les auteurs le reproduisent en entier dans le volume d'Introduction, dans sa forme

originale (*Einf.*, pp. 144-174). Une série d'abréviations nous indique que certaines questions ont été posées seulement dans la région des Alpes et dans le domaine romanche, tandis que d'autres l'ont été dans tous les endroits montagneux ou seulement dans la plaine. Pour le centre et le sud de l'Italie, on a prévu des questions spéciales. Enfin, on s'est fié au jugement des enquêteurs pour décider de l'opportunité de certaines questions (pour plus de détails, voir *Einf.*, pp. 144-145).

2° Le *questionnaire réduit*, d'environ *huit cents* questions. Il a été appliqué dans 28 localités, pour la plupart de l'Italie du Nord, afin de déterminer l'état des patois dans les grandes villes (*Einf.*, p. 175 ; *Romania*, t. XLVIII, 1922, p. 622).

3° Le *questionnaire agrandi*, d'environ *quatre mille* questions. Il a été employé pour 30 relevés, dans les endroits les plus intéressants, selon la proportion suivante : une enquête développée pour douze enquêtes normales (*Einf.*, p. 175).

Les auteurs expliquent en détail les idées qui ont présidé à la composition de ces questionnaires, en les complétant par des corrections que l'enquête a prouvées nécessaires (*Einf.*, pp. 176-183).

Les principaux chapitres du questionnaire peuvent être facilement reconstitués d'après le contenu des volumes publiés (voir *Les volumes de l'Atlas*, pp. 561-562 de mon étude).

Les qualités d'un bon questionnaire. — Scheuermeier considère qu'un bon questionnaire doit être à la portée de l'intelligence de ceux qui doivent y répondre. « Les questions ne doivent pas sentir la théorie ; il ne faut pas aborder des choses que le peuple ne connaît pas ; il faut éviter des phrases qui ont été construites dans la tête d'un intellectuel, mais qui ne sortiront pas de la bouche de l'homme simple. Il ne faut pas demander des séries de mots qu'on range étymologiquement d'après l'intérêt qu'ils offrent à la phonétique historique (c'est le cas, ajoutons-nous, pour plusieurs monographies phonétiques). Les mots doivent être liés par le sens. C'est un bon signe pour la valeur du questionnaire, si des sujets impatients répondent spontanément d'avance en devinant les questions » (*Observ.*, p. 97). Mes expériences en Roumanie me permettent de confirmer entièrement ces remarques de Scheuermeier.

Les phrases. — Les questions sur le lexique, la morphologie et la syntaxe se succédaient les unes aux autres, pour mieux saisir la mentalité des sujets (*Einf.*, pp. 177 ss.). Les auteurs reconnaissent que, malgré toutes les précautions, il est difficile de savoir d'avance quelles peuvent être les meilleures phrases (*Einf.*, pp. 179-180). A ce propos, les aveux de Scheuermeier méritent d'être cités : « Souvent mes sujets, sans le savoir, étaient de mon avis en modifiant certaines de nos phrases introduites dans le questionnaire pour des raisons morphologiques (sub-

jonctif, pronoms, etc.). La question « il est dommage qu'il veuille s'en aller » est trop compliquée, « qu'il s'en aille » plaisait mieux à mes sujets. « Il est impossible que j'aie dit cela » paraît abstrait, trop long ; on répond spontanément : « je n'ai pas dit cela ». Il y a des phrases où on ne comprend ni l'irréalité de la condition, ni la personne. Au lieu de « Si tu le trouvais, il ne serait pas content », on répond « Si tu le trouves, tu es content » (*Observ.*, p. 98 ; cf. *Einf.*, p. 176).

Le même mot dans deux questions distinctes. — Les auteurs soutiennent l'utilité de faire figurer le même mot dans deux questions distinctes, afin de mieux en déterminer la prononciation et l'emploi (*Einf.*, p. 177).

Pour ma part j'ai multiplié et approfondi ce procédé, avec de très bons résultats, dans mes enquêtes en Roumanie, et j'ai pu ainsi rédiger des cartes sémantiques (voir p. 715 de mon étude).

Interrogation. — L'interrogation fut faite avec beaucoup d'habileté par des questions indirectes et par des gestes.

P. Scheuermeier a employé le français dans certaines vallées du Piémont, l'allemand dans les Grisons romanches et le territoire ladin (par exemple les points 310, 312), adoptant souvent des expressions régionales pour obtenir des réponses aussi naturelles que possible (*Einf.*, pp. 180-182).

Enregistrement des réponses. — Jaberg et Jud ont accordé l'attention nécessaire à la *biologie du langage*, qui représentait le centre des préoccupations de Gilliéron. En effet, les cartes de l'AIS reflètent amplement la valeur stylistique des mots, la lutte entre les éléments nouveaux et les éléments anciens en voie de disparition, les causes qui déterminent et facilitent le triomphe des nouveaux venus, ainsi que la réaction des mots autochtones contre les envahisseurs (cf. le XI[e] chapitre du volume d'Introduction, pp. 213-215 et *Prolegomena*).

Pour atteindre ce but, de la plus grande importance pour la linguistique, les auteurs ont procédé de la manière suivante : « Nous avons multiplié les indications sur les réactions des sujets vis-à-vis de l'interrogatoire, sur les retouches successives de leurs réponses, leurs hésitations, leurs embarras, leurs pudeurs, leurs mouvements de gaîté, sur ce qu'ils considèrent comme grossier ou comme distingué, sur ce qu'ils pensent de leur patois et de ceux de leurs voisins, bref, sur toutes les observations, naïves, sottes ou intelligentes, dont ils accompagnent leurs réponses. Et si certains critiques de l'AIS ont souri de la pédanterie avec laquelle nous avons reproduit toutes les inepties de nos informateurs, ils ne se sont pas rendu compte de l'avantage qu'il y a pour le lecteur à pouvoir suivre les vicissitudes d'un interrogatoire, à revivre les expériences

de l'enquêteur, à connaître l'atmosphère particulière qui caractérise chaque relevé » (*Aspects*, p. 19).

Les adversaires de la biologie du langage trouvent naturellement trop encombrants tous ces détails qui reflètent la vie réelle et l'évolution constante des parlers ; ils désirent plutôt avoir sur leur bureau de travail des « squelettes » de langage, plus faciles à répartir sous les étiquettes des « lois phonétiques ».

Les monographies dialectologiques et les Atlas. — Aux cartes linguistiques d'un Atlas on ne peut demander les mêmes précisions et les mêmes détails qu'aux monographies ou aux lexiques patois, élaborés durant des séjours prolongés (*Aspects*, p. 30). L'auteur d'une monographie peut rester le temps qu'il désire dans une localité ou dans une région ; il peut se mêler à la population, vivre la vie des paysans et revenir toutes les fois qu'il veut obtenir des informations supplémentaires sur les points douteux. « Mais ceux qui feront leurs recherches, affirme Scheuermeier, sur un territoire plus vaste, et surtout les enquêteurs d'atlas linguistiques, sont astreints à un travail intensif. S'ils veulent en peu de jours recueillir tout ce qu'ils doivent savoir, il ne leur reste qu'une seule méthode ; elle n'est pas sans défauts, mais c'est la plus pratique : c'est l'enquête à l'aide d'un *questionnaire* » (*Observ.*, p. 96).

Durée des enquêtes. — P. Scheuermeier a commencé les enquêtes le 19 novembre 1919 (point 7, localité Ardez, Engadine, *Einf.*, p. 40) et il les a terminées en 1925, en complétant toutefois certains relevés pendant les années suivantes (le dernier relevé porte la date du 10 octobre 1928, point 129 ; *Einf.*, p. 52). Il a enquêté dans 306 localités, dont cinq furent étudiées une seconde fois à l'aide d'un autre informateur ; ce qui représente un total de 311 relevés. Sur les cartes, les localités étudiées par Scheuermeier portent des numéros discontinus de 1 à 654 (cf. *Einf.*, pp. 114-115).

G. Rohlfs a commencé les enquêtes le 7 septembre 1922 (point 742, *Einf.*, p. 126) et il les a terminées le 19 octobre 1928 (point 783, *Einf.*, p. 129). Il a étudié un total de 81 points, travaillant pendant quinze mois (*Einf.*, p. 196). Ses points portent des numéros discontinus de 639 (exception faite pour les numéros de l'enquête Scheuermeier) à 896 (*Einf.*, pp. 115-135).

M. L. Wagner a travaillé de novembre 1925 (point 943, *Einf.*, p. 137) jusqu'au 10 juillet 1927. Il a fait son enquête dans 20 localités en cinq mois (*Einf.*, p. 196). Les points étudiés par lui portent des numéros de 916 à 990 (*Einf.*, pp. 135-139).

*La durée de l'enquête dans une localité était d'ordinaire de trois jours* à l'aide du questionnaire normal (environ deux mille demandes) ; de plus d'un jour, pour le questionnaire réduit (environ huit cents de-

mandes) ; de sept jours et demi pour le questionnaire développé (environ quatre mille demandes). Au commencement les relevés réclamaient plus de temps ; plus tard, au contraire, ils pouvaient se faire plus rapidement (pour d'autres détails, cf. *Einf.*, pp. 195-196).

Lieu de l'enquête. — Scheuermeier est d'avis que l'enquête doit se dérouler dans le milieu même de l'informateur. « Il est vrai, dit-il, que dans la maison du sujet, l'enquêteur n'aura pas tout le confort désirable ; il sera souvent dérangé ; la famille va et vient, des importuns se mêlent de nos affaires, la vache fait un veau, la lumière s'éteint. Mais toutes ces contrariétés propres à son monde, n'effraient point le sujet, et Monsieur le professeur étranger aura l'occasion d'apprendre quelque chose de nouveau. Où du reste pourrait-il mieux prendre contact avec le monde qu'il veut étudier si ce n'est dans la maison du paysan ? » (*Observ.*, p. 105).

Contre certains enquêteurs qui affirment avoir obtenu de bons résultats en travaillant au cabaret, je suis d'accord avec Scheuermeier, qui s'exprime en ces termes : « Certainement, on peut y apprendre bien des choses, quand on a le temps de causer et de comparer. Mais si nous voulons avancer dans notre interrogatoire, nous choisirons de préférence un endroit plus tranquille que ce lieu public où l'on sera toujours distrait et détourné de son travail. Les interruptions et des observations critiques de tierces personnes peuvent avoir de graves conséquences. Des sujets peu sûrs perdent facilement contenance ou s'embrouillent. Toutefois, les observations des assistants peuvent fournir un moyen de contrôle très précieux. Elles peuvent combler des lacunes, corriger ou confirmer des passages incertains, apporter de nouveaux et précieux matériaux. A condition cependant que l'enquêteur obéisse consciencieusement à une rigoureuse prescription : signaler comme telle toute réponse qui ne vient pas de notre sujet, et si possible, indiquer qui l'a fournie. De même il est recommandable de noter la valeur affective, les hésitations et incertitudes, les répétitions divergentes des réponses » (*Observ.*, p. 106).

### 3. Enquêteurs.

L'AIS a *trois* enquêteurs :

1° *Paul Scheuermeier*, élève de L. Gauchat et J. Jud, qui a réalisé 311 relevés (voir p. 568) dans la Suisse romande, l'Italie du Nord et l'Italie centrale, jusqu'à Rome.

2° *Gerhard Rohlfs*, savant bien connu par ses nombreuses études (voir p. 510) dans le domaine des langues romanes, qui a enquêté dans 81 localités de l'Italie méridionale y compris la Sicile (voir p. 568). Le point 750 (*Verbicaro*) fut étudié après la publication du volume d'In-

troduction (d'après une communication aimablement faite par K. Jaberg).

3° *Max Leopold Wagner*, le maître incontesté dans les études du sarde (voir p. 658), qui a enregistré le parler de 20 localités de la Sardaigne.

Tous les trois sont des spécialistes, bien que Gilliéron ait toujours recommandé des non philologues pour obtenir de bons matériaux linguistiques, conformes à la réalité.

Risque d'autosuggestion. — Le plus grand danger auquel est exposé l'enquêteur spécialiste est l'autosuggestion. En effet, il est tenté d'entendre des prononciations connues ou présumées, et, dans le cas contraire, de chercher à obtenir, par n'importe quel moyen, des réponses qui peuvent confirmer ses théories préconçues. Le risque s'accentue lorsqu'on pratique la *méthode normalisante* ou *schématisante*, qui consiste à négliger les « petites » nuances phonétiques de la prononciation des informateurs pour ne retenir que celles considérées comme générales et caractéristiques pour le prétendu « parler général » d'une localité quelconque.

Le danger d'autosuggestion ne peut être évité que si l'on pratique la *méthode impressionniste*, employée par les enquêteurs de l'AIS. Celle-ci consiste à reproduire le plus fidèlement possible toutes les nuances phonétiques saisies sur le coup, sans se préoccuper de les grouper dans des catégories fixées d'avance. On enregistre, en ce cas, toutes les irrégularités et même les inconséquences observées dans la prononciation des informateurs (*Observ.*, p. 109, et le chapitre *Transcription phonétique*, voir p. 580 de mon étude).

Un ou plusieurs enquêteurs. — Les auteurs ont dû abandonner le principe de l'*enquêteur unique* parce qu'il est rarement possible de disposer d'un enquêteur au delà de 4-5 ans : P. Scheuermeier était âgé de 31 ans au moment où il partait pour son enquête ; il avait 37 ans au moment où il termina le secteur qui lui avait été assigné (*Ancona*, le 3 octobre 1935). L'enquêteur avait droit à être placé dans l'enseignement et à fonder un foyer après six ans de pérégrinations (cf. cependant *Aspects*, p. 16).

A ce sujet, Scheuermeier est plutôt de l'avis de Gilliéron, qui disait : « Envoyez vingt dialectologues dans le même endroit et vous aurez vingt résultats différents » (*Observ.*, p. 108).

Les expériences faites par L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet dans la Suisse romande ont offert à la linguistique des matériaux suggestifs sur les divergences de notation dans les enregistrements de deux enquêteurs opérant ensemble dans le même endroit et avec le même informateur. Scheuermeier, lui-même, s'exprime, à ce sujet, en ces

termes : « Le fait que certaines de ces fluctuations ne s'expliquent que par des raisons psychologiques particulières à celui qui transcrit, ne pourrait pas être démontré d'une façon plus évidente que par les divergences de transcription qu'on constatera immanquablement quand plusieurs dialectologues — et même des plus expérimentés — transcriront ensemble les mots qui sortiront de la bouche du même sujet » (*Observ.*, p. 108 ; cf. aussi *Einf.*, pp. 29 ss.).

D'ailleurs, Jaberg rejette, lui aussi, un trop grand nombre d'enquêteurs, lorsqu'il affirme : « On imagine difficilement une trentaine de dialectologues se mettant d'accord comme le voudrait M. Merlo, pour faire un atlas linguistique de l'Italie. Un Atlas national composé d'atlas régionaux perdrait en cohérence ce qu'il gagnerait en authenticité et en précision dans le détail. La faculté d'audition et la base d'articulation étant sujettes à des variations individuelles et régionales, on n'éliminerait jamais le danger de notations discordantes, quelque soigneusement qu'on choisisse et qu'on prépare les enquêteurs. Ajoutez à cela la différence des qualités morales et du tempérament des collaborateurs, facteurs si importants pour la réussite d'une entreprise collective de grande envergure. Les membres de l'équipe seront-ils tous animés du même enthousiasme, seront-ils capables de sacrifier leur personne à une idée, auront-ils l'endurance nécessaire pour tenir jusqu'au bout ? Voilà la grande question : car il ne suffit pas de poser un principe, il s'agit de le réaliser, il s'agit de créer » (*Aspects*, p. 16).

Éloges aux enquêteurs. — A. Meillet apprécie le travail acharné des enquêteurs de la façon suivante : « Linguistes excellents, expérimentés, MM. Scheuermeier, Rohlfs et Wagner semblent avoir su de la manière la plus heureuse se tirer des difficultés extrêmes qu'offre une enquête de ce genre. Tous les trois n'ont pas le même tempérament ; mais tous les trois se sont montrés des observateurs précis, habiles à tirer parti des circonstances ; et, dans le beau résultat... leurs qualités d'observateurs — auxquelles il faut ajouter l'endurance et le courage dont ils ont eu à faire preuve — sont pour beaucoup » (*Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXX, 1930, fasc. 3, nº 91, p. 121).

J'ai eu la bonne fortune de participer à l'enquête de Scheuermeier à *Sant'Angelo Lodigiano* (près de Milan, point 274 ; *Einf.*, p. 71), en l'accompagnant aux champs pour voir la fenaison et les meules de foin (cf. *Bauernwerk*, p. 224, nº 88), et dans la maison de l'informateur, où nous avons tous les deux goûté le moût que le fils du paysan faisait couler du pressoir, en foulant nu-pieds les raisins.

#### 4. Choix des localités.

Les auteurs de l'AIS ont accordé la plus grande attention au choix

des localités. Pour faire mieux connaître au lecteur les principes qui l'ont déterminé, je reproduis une page de K. Jaberg :

« La structure linguistique générale de l'Italie ressemble plus à celle de l'Allemagne qu'à celle de la France. Pas de centre dominateur unique. Florence a bien donné la forme définitive à la langue littéraire ; mais, si merveilleux qu'ait été l'essor de la littérature et de l'art toscans du XIV[e] au XVI[e] siècles, Florence n'a pas éclipsé les autres foyers de culture que possède l'Italie : Milan, Venise, Ferrare, Bologne, Rome, Naples, Palerme, pour n'en citer que quelques-uns parmi les plus importants. Même les villes toscanes, si riches elles-mêmes en œuvres d'art et en institutions politiques originales, n'ont jamais succombé entièrement devant la prédominance intellectuelle et artistique de Florence. Cette ville, qui a exercé, à certaines époques, une influence politique considérable, n'a été que temporairement, au XIX[e] siècle, capitale de l'Italie ».

« Beaucoup de villes de l'Italie, grandes et petites, ont eu, comme Florence, l'avantage d'être en même temps des centres de civilisation et des centres politiques. Les États qu'elles ont créés ont eu plus de stabilité que les États territoriaux allemands, et cela se reflète dans la division linguistique du pays. En Italie, on n'a jamais douté, comme en France, de l'existence des dialectes et des limites dialectales : la réalité était trop évidente. Les limites, ici, se dessinent plus nettement qu'en France et sont moins enchevêtrées et moins fragmentaires qu'en Allemagne. Le plan dialectal du pays, pour ainsi dire, est plus simple et plus clair : il y a des régions linguistiques provinciales d'une certaine étendue, fortement constituées et remarquablement unitaires. Où trouvera-t-on en France, abstraction faite de la Gascogne, des territoires aussi nettement circonscrits et aussi bien caractérisés que la Ligurie, le Piémont ou le territoire bergamasque ? Certes il y a aussi... des zones de transition, celle par exemple qui s'intercale entre les dialectes vénètes et les dialectes frioulans, les zones septentrionales où les dialectes lombards et vénètes se superposent aux dialectes rhéto-romans ou alpino-lombards, celle, d'un tout autre caractère, qui sépare le lombard du piémontais et qui n'est qu'une aire novaraise submergée par le flot venu de Milan et de Turin — mais ces zones intermédiaires sont en général moins larges qu'en France ».

« Mentionnons, pour finir ce tableau sommaire, que l'Italie possède aussi quelques régions linguistiques nivelées qui, tout en étant moins étendues, ressemblent aux grandes nappes coloniales de l'Allemagne orientale : je veux parler de la Vénétie, fortement toscanisée, et de la Sicile. Cette dernière a vu se succéder sur son sol les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Normands, les Hohenstaufen, les Anjou, les Aragonais ; elle a sans doute conservé l'élément latin à travers les dominations successives, mais après la chute de la domination arabe,

elle a subi une nouvelle romanisation... On note d'ailleurs dans toute l'Italie méridionale, malgré l'originalité et la diversité phonétique de ses parlers, des tendances unificatrices dues d'une part à l'influence du royaume de Naples, qui a réagi de bonne heure contre le morcellement politique, et d'autre part à l'absence de centres régionaux de culture, comparables à ceux de l'Italie septentrionale, qui eussent pu rivaliser avec Naples » (*Aspects*, pp. 33-34).

La belle page de Jaberg nous amène à tirer les conclusions suivantes :

1° Les auteurs de l'AIS ont réalisé un progrès considérable sur l'ALF, en abandonnant le principe du choix des localités selon une distance en kilomètres, qui donnait un réseau de points presque symétrique.

2° Pour découvrir les anciens trésors linguistiques qui ont encore échappé à l'influence de la langue écrite, les auteurs ont accordé une attention spéciale aux localités plus isolées, et plutôt à celles des régions montagneuses qu'à celles de la plaine (*Einf.*, p. 185). A ce sujet cependant on ne peut pas fixer de règles générales, car souvent on rencontre, affirment les auteurs, des villages isolés où les innovations linguistiques ont pénétré grâce au changement des conditions sociales (forte émigration), économiques (l'industrie hôtelière) ou religieuse (cf. *Observ.*, pp. 94-95 ; *Einf.*, pp. 186-187).

3° Les auteurs constatent qu'il y a des localités dans la plaine qui conservent mieux le patois plus archaïque et plus original que les centres privés d'industrie. Une tradition ancienne et consciente « tient tête aux assauts de la culture et de la vie moderne et agit, dans le langage, comme un facteur de conservation » (*Observ.*, p. 95).

4° Le choix des points a été déterminé aussi par les conditions historiques, importantes pour un pays d'ancienne civilisation, comme l'Italie. C'est la raison d'une autre innovation importante : l'enregistrement des parlers des villes, où le dialecte conserve encore sa pleine vitalité, et où il est souvent plus archaïque que dans les campagnes environnantes (*Aspects*, p. 23 ; *Einf.*, p. 187). L'AIS offre ainsi aux chercheurs de très précieuses indications sur les centres d'où partent les innovations linguistiques.

5° Une autre innovation heureuse consiste dans les *doubles relevés* réalisés pour la connaissance plus approfondie du parler des villes. Ainsi, à Florence par exemple, Scheuermeier a interrogé deux personnes instruites appartenant au milieu bourgeois (un étudiant et un employé de bibliothèque) et un artisan du quartier populaire de *San Frediano* (cf. *Aspects*, pp. 20-22 ; *Einf.*, pp. 100-101).

Des enquêtes doubles ont été faites à Turin (point 155), Milan (point 261), Venise (point 376), Bologne (point 456) et Florence (point 523) (cf. *Einf.*, pp. 56, 69, 90, 97, et 100-101).

6º Parmi les localités étudiées il y en a quelques-unes dont le patois s'est fortement modernisé et reste pourtant caractéristique de la région (*Einf.*, p. 186). A l'aide du parler de ces localités, le linguiste sera en mesure de connaître la réaction des régions conservatrices contre les centres innovateurs.

Le choix définitif fait sur place. — Les auteurs de l'AIS ont donné des indications générales quant au choix des localités ; les enquêteurs, une fois sur place, devaient faire eux-mêmes le choix définitif, selon les circonstances locales et la connaissance parfaite de la réalité. Pour le secteur étudié par Scheuermeier, les points à relever étaient presque toujours fixés par les directeurs. Pour l'Italie méridionale, le choix des points fut fait plus souvent par G. Rohlfs, et pour la Sardaigne on laissa une entière liberté à Wagner, ces deux savants étant les meilleurs explorateurs linguistiques de ces régions (*Einf.*, pp. 188-189).

La Corse non étudiée. — Étant donné que les parlers de la Corse ont été enregistrés par Edmont (voir p. 530) et par Bottiglioni (voir p. 537), les auteurs ont renoncé à les étudier (*Einf.*, p. 185).

Parlers non romans sur le territoire italien. — Contraints par des considérations d'ordre financier, les auteurs de l'AIS ont décidé de renoncer à l'étude des parlers allemands, albanais et slaves de l'Italie (*Einf.*, pp. 185-186). Il n'y a que Rohlfs qui ait étudié, dans l'Italie méridionale, deux localités grecques (points 748 et 792) et une commune albanaise (point 751).

Informations sur les localités étudiées. — Sur chacune des localités étudiées, les auteurs donnent de très importantes informations. Ils indiquent : la province et le diocèse ; la durée et la date de l'enquête ; le questionnaire employé (normal, réduit ou agrandi) ; le nombre des photographies ; de brèves considérations sur l'aspect géographique, économique et social du point étudié ; ils mentionnent certains textes publiés ailleurs et des travaux antérieurs sur le parler. C'est une sorte de monographie présentée en schémas. Les observations des enquêteurs en contact direct avec la réalité sont de la plus haute importance linguistique : les procès-verbaux détaillés de Scheuermeier et de Rohlfs sont cependant restés inédits.

Une liste des dictionnaires dialectaux. — Pour faciliter l'étude des cartes de l'AIS, les auteurs ont dressé une liste très utile des principaux dictionnaires dialectaux concernant le territoire exploré. Elle est rédigée d'après les régions et les provinces les plus importantes de l'Italie, avec la numérotation utilisée pour désigner les localités étudiées (*Einf.*, pp. 140-143).

Nombre des localités. — Les trois enquêteurs de l'AIS ont étudié 407 localités, faisant 412 relevés (cf. Jaberg, *Vox Romanica*, t. V, 1940, p. 48, note 1).

Densité des points. — Un point de l'AIS correspond à 765 kilomètres carrés et à 98.000 habitants (Jaberg, *Vox Romanica*, t. V, 1940, p. 48, note 1).

Contrôle de la part des initiateurs de l'AIS. — Les auteurs ont fait eux-mêmes un bon nombre d'enquêtes sur place. Laissant de côté celles faites sans l'aide d'un questionnaire proprement dit, ils ont étudié, dans l'Italie du Nord, 37 localités avec le questionnaire normal, 13 avec le questionnaire réduit et 7 avec le questionnaire agrandi (*Einf.*, p. 2, note 1). Ces relevés permettaient aux auteurs de faire un contrôle suffisant des enregistrements de Scheuermeier et d'apporter des remaniements aux questionnaires de l'AIS.

Pendant la durée des enquêtes, les auteurs ont travaillé parallèlement avec Scheuermeier (et Rohlfs) aux relevés de 9 localités (points 13, 245, 360, 381, 385, 376, 643 et 654), achevant ainsi l'enquête, exception faite pour les trois derniers points où le relevé n'a été fait qu'en partie (*Einf.*, p. 3, note).

Sur l'une de ces enquêtes, Jaberg offre aux lecteurs une page émouvante sur la manière dont se déroula l'étude des patois. Nous la croyons très instructive pour ceux qui désirent réaliser des enquêtes linguistiques :

« Figurez-vous un village perché sur une crête de rocher des Monts albains, les maisons entassées les unes sur les autres, un grand escalier conduisant du bas du village vers le haut. C'est sur cet escalier qu'une partie des ouvriers de la campagne passent la nuit et vous les y voyez par les belles soirées d'été dans les positions les plus étranges. Vous avez eu la chance de trouver vous-même un lit dans un étage supérieur d'une de ces maisons démesurément hautes qui semblent faire bloc avec le rocher ; mais la chaleur étouffante de cette nuit et les moustiques qui vous persécutent vous ont contraint de sortir sur le balcon. De là vous voyez, admirable leçon de choses, les champs moissonnés brûler dans l'aube naissante : c'est ainsi qu'on prépare la terre pour les semences futures — nous ne sommes pas ici au point 654 de l'*Atlas*, chiffre pâle d'une liste sans couleur, c'est Serrone dont le nom est tiré de la crête sur laquelle ses maisons sont bâties, non loin de Subiaco dont vous connaissez peut-être le paysage désolant et grandiose par les descriptions du *Santo* de Fogazzaro. On ne fait pas, là, des enquêtes dialectologiques comme à Disentis, à Lugano, à Milan ou à Rome, commodément assis devant une table et ayant à sa disposition des hommes instruits et conscients du caractère particulier de leur dialecte. Les habitants de Serrone, en majeure partie, ne savent ni lire ni écrire ; les plus intelligents ont émigré ; ceux qui sont restés travaillent aux champs situés plus bas, où il y a de l'eau. Il est difficile de trouver un sujet. Comme informateur on

recommande aux enquêteurs — ils sont deux cette fois, M. Scheuermeier et M. Rohlfs, et j'assiste comme troisième à quelques-unes des séances — un jeune homme babillard et fanfaron, mais ils choisissent un paysan d'âge moyen qu'un court interrogatoire préliminaire montre bien au fait des travaux agricoles et de leur terminologie. Paysan plein de bonne volonté qui donne en effet des indications satisfaisantes sur l'économie rurale de la région et qui sait son patois. Seulement, c'est un timide, d'intelligence médiocre, peu apte à traduire les phrases que nous avons intercalées dans notre questionnaire ; il s'embrouille facilement quand il s'agit de faire des distinctions morphologiques — ce n'est pas une machine parlante qui répond aux questions des enquêteurs : c'est le nommé Patrizio Flavi, petit métayer qui n'est jamais sorti de son village et qui n'a pas l'habitude de rester assis pendant des heures et des heures, qui voit le raisin mûrir et qui se désespère, sans oser le dire, de ne pas pouvoir aller à la vigne comme les camarades. Nous sommes en septembre ; il fait, dans cette saison encore, une chaleur brûlante ; les enquêteurs sont nerveux, fatigués ; voilà des mois qu'ils parcourent ainsi le pays, prenant à peine de temps en temps un jour de repos — eh bien, les enquêteurs ne sont pas des gramophones, ce sont M. Scheuermeier et M. Rohlfs ; pensez-vous que l'enquête se passe comme dans le cabinet d'étude où le linguiste fait répéter une douzaine de fois le même phonème à l'étudiant qu'il a choisi comme sujet ? — Heureusement, la plupart des interrogatoires se sont passés dans des conditions meilleures... » (*Aspects*, pp. 29-30).

**5. Choix des informateurs.**

En ce qui concerne le délicat problème du choix des informateurs, les auteurs de l'AIS ont laissé la plus complète liberté aux enquêteurs (*Einf.*, p. 189). Qui aurait pu mieux se rendre compte de la qualité des témoins ?

A ce sujet, Scheuermeier s'exprime comme suit : « C'est de la qualité du sujet que dépend tout. De plus, veuillez m'en croire, l'idée d'être indiscret peut finir par tourmenter celui qui, pendant de longues années, tel un mendiant, va d'une porte à l'autre, frappant, tirant son chapeau, ou répétant son boniment pour la centième fois, avec la ténacité importune d'un commis voyageur. Et du reste le commis voyageur a sur le dialectologue un grand avantage : avec lui on peut au moins faire des affaires, tandis que nous, nous n'apportons aux gens qu'ennui et perte de temps » (*Observ.*, p. 100).

Conditions du choix. — Les enquêteurs se sont adressés en tout premier lieu aux gens du peuple qui connaissaient le mieux les choses, les usages de la vie patriarcale de leur localité et qui ne s'efforçaient pas de « bien » parler, évitant l'emploi de leur propre langage, considéré comme grossier. Ils ont souvent rencontré des personnes simples, douées d'une intelligence naturelle, qui aimaient la langue des aïeux et conservaient les traditions de leur pays (*Observ.*, p. 103).

Les amateurs du patois, mauvais informateurs. — Scheuermeier a constaté que les intellectuels des pays sont souvent de mauvais informateurs : « Tous ceux qui ont déjà réfléchi sur leur patois, qui peut-être même ont déjà essayé de le transcrire, disons les intellectuels, pour ne pas parler d'êtres pires, les dilettantes en étymologie, tous, dis-je, sont des sujets très discutables. Ils nous serviront un langage arrangé, défiguré par leur incompétence en la matière et par l'habitude d'une transcription insuffisante. Ils pourront souvent nous donner des informations précieuses ; mais presque toujours, leurs connaissances sont données de deuxième ou de troisième main. Chez eux on ne rencontrerait pas d'anomalies grammaticales ; ils traduiraient couramment toutes les phrases. Et lorsque, en fait, un son est devenu labile, imprécis, instable, une forme incertaine, un verbe défectif, un mot inusité, ils le dissimulent savamment par un replâtrage de leur propre fabrication ; ou bien, à l'aide de réminiscences d'un temps, somme toute écoulé, ils tâchent de faire revivre un langage qui est peut-être déjà mort ou modifié depuis longtemps. C'est que leur vraie langue n'est plus le patois : ce patois, ils le reconstruisent exprès pour nous. Et ainsi ils détruisent précisément ce qu'il y a de plus précieux pour celui qui veut étudier la biologie du langage » (*Observ.*, pp. 101-102).

J'ai pu faire les mêmes constatations en Roumanie, lors de mes enquêtes.

Bons informateurs parmi les montagnards. — Scheuermeier fait la remarque suivante : « J'ai fait l'expérience qu'en général de rudes montagnards tenaces et les hommes habitués à un travail dur et continu, résistent aux exigences psychiques que comporte le relevé mieux que les habitants de la plaine fertile, que les intellectuels et les gens aisés, tous habitués à une vie facile. J'ai connu des hommes très simples dont j'ai admiré l'intelligence, la rapidité et la ténacité avec lesquelles ils accomplissaient le travail pénible et difficile que j'étais obligé d'exiger d'eux » (*Observ.*, p. 104).

Il est très intéressant de remarquer que j'ai constaté la même chose en Roumanie.

Métier des informateurs. — L'important *Procès-verbal* de l'enquête (publié dans le volume d'Introduction) nous aide à bien connaître le métier des informateurs. Pour mieux mettre en relief cette intéressante partie de l'enquête, nous attirons l'attention sur l'occupation des informateurs de l'AIS.

1° Pour environ 180 localités, les enquêteurs ont choisi comme informateurs des *paysans*. Les informations données par le Procès-verbal sont tellement détaillées que nous pouvons connaître aussi l'occupation *temporaire* des paysans.

Voici quelques occupations secondaires : agriculteur (point 559), arboriculteur (point 522), barbier (398), charbonnier (453), chasseur (8, 333, 545), cordonnier (32, 133), guet de nuit et sergent de ville (397, 715), huissier (967), instituteur (58), jardinier (248), journalier (476), courtier (373, 668), menuisier (362), meunier (826), mineur (528), ouvrier du bois (deux localités), sandalier (372), sacristain (354, 360), tailleur (319), etc. Parmi ceux-ci se trouvent plusieurs illettrés (534, 722, etc.).

2º Au point de vue de l'instruction, on doit considérer souvent comme assez proches de celle des paysans, les professions secondaires suivantes : agriculteurs (pour 11 localités), garçon de magasin (178, Gênes), cantonnier (576), charpentiers (pour 4 localités), chaudronniers (132, 320), cordonniers (pour 12 localités), cuisinier (365), épicier (356), facteur (537), garde champêtre (536, 752, 837), garde forestier (228), gardes nationaux (pour 6 localités), huissiers (147, 701, 725), jardiniers (459, 578, 619), journaliers (223, 401, 415, 515, 603), maçons (329, 336), meuniers (189, 819), menuisiers (pour 4 localités), ouvriers (pour 6 localités), pâtres (938, 943, 957), pêcheurs (185, 367), portefaix (539, Ancône), porteur (922, Cagliari), portier (721, Naples), sacristain (278), sabotier (346), scieur (331), surveillants (157, 246, 265, 618) et vigneron (570).

3º Les informateurs ont des professions qui supposent au moins une *instruction secondaire* : agent de campagne (499), arpenteur (783), aubergistes (pour 6 localités), vice-receveur d'impôts (955), chef des cantonniers (153), chef d'une coopérative (865), commerçant (252), détaillant (278), douaniers (307, 648), fermier (458), fonctionnaires (pour 10 localités), intendants (pour 4 localités), courtier (pour 5 localités), musicien (155, Turin), peintres en bâtiment (pour deux localités), batelier (439), et droguiste (263).

4º Parmi les *intellectuels*, nous trouvons les fonctions suivantes : curés (44, 249), étudiants (249, 256), fonctionnaires de la bibliothèque (dans les villes, 363, 523), instituteurs (pour 18 localités, notamment des villes des Grisons), inspecteur forestier (71), journalistes (369, 792), adjoint du maire (73), pharmacien (851, 875), professeur (751), propriétaire, ancien instituteur et poète dialectal (949), et vétérinaire (736).

Selon les affirmations des enquêteurs, le travail avec un bon nombre d'intellectuels, restés et établis dans leur milieu campagnard, a donné les résultats attendus (*Einf.*, p. 191).

Les femmes. — Parmi les informateurs figurent une *quarantaine* de femmes dont les principaux métiers sont les suivants : couturières (231, 250), femmes de ménage (pour 7 localités), fonctionnaire de la bibliothèque (339, Udine), institutrice (216), ménagères (222, 682, 720), ouvrière (242), paysannes (pour 16 localités), boutiquière (50), servante (590), tisseuse (14), etc.

Le parler des femmes. — Les auteurs constatent qu'en Italie les femmes conservent mieux le parler, car elles ne se déplacent presque jamais (*Einf.*, pp. 189-190). G. Rohlfs remarque, par exemple, qu'au point 707 (Lucera) « la prononciation des voyelles chez la population féminine ne diffère pas seulement de celle des hommes — qui possèdent des voyelles plus pures et plus claires — mais de quartier à quartier et quelquefois même d'individu à individu » (*Aspects*, p. 21, note 3).

Âge des informateurs. — Quant à l'âge des informateurs nous constatons, sur 416 personnes (car il y a quelquefois plusieurs sujets pour la même localité), la situation suivante : *une* personne entre 15 et 20 ans ; *huit*, entre 21 et 25 ans ; *dix-neuf*, entre 26 et 30 ans ; *seize*, entre 31 et 35 ans ; *trente-deux*, entre 36 et 40 ans ; *trente-sept*, entre 41 et 45 ans ; *cinquante-trois*, entre 46 et 50 ans ; *cinquante-quatre*, entre 51 et 55 ans ; *quarante-six*, entre 56 et 60 ans ; *cinquante-neuf*, entre 61 et 65 ans ; *trente-sept*, entre 66 et 70 ans ; *trente-deux*, entre 71 et 75 ans ; *dix-sept*, entre 76 et 80 et *cinq* entre 81 et 85 ans (cf. *Einf.*, p. 190).

Nombre des informateurs. — D'ordinaire les enquêteurs ont étudié le parler d'une localité à l'aide d'*un seul informateur*. Mais, pour vérifier les données linguistiques obtenues, ils ont demandé le concours de plusieurs sujets (cf. par exemple le point 52, *Einf.*, p. 47, où toute la famille a participé à l'enquête ; point 274, *Einf.*, pp. 71 et 193).

Informations sur les sujets. — Le procès-verbal des enquêtes donne de très précieuses indications sur le sujet interrogé : son métier ; l'origine de ses parents ; son âge ; son degré d'instruction ; s'il a vécu hors de son village natal et pendant combien de temps ; dans quelle mesure il connaît le patois ; quelles sont les particularités les plus remarquables de sa prononciation ; quels sont les autres métiers qu'il a pratiqués pendant sa jeunesse, etc. A l'aide de ces détails, le linguiste sera en mesure de se faire une juste idée de la personne qui a fourni les matériaux linguistiques. Le nom de l'informateur est passé sous silence.

Un vœu pour les recherches futures. — Les auteurs avouent qu'ils n'ont pas pu faire tout ce qu'ils auraient voulu pour satisfaire les sociologues : « Ainsi, par exemple, pour juger le parler d'une commune quelque peu étendue, il aurait fallu interroger des personnes d'âges différents et appartenant à différentes classes sociales. Si nous y avons renoncé, c'est qu'il fallait tenir compte des possibilités pratiques de l'enquête : nous avons eu la chance extraordinaire de trouver trois enquêteurs également qualifiés et également prêts à faire sur les lieux les interrogatoires longs et fatigants dont nous avions besoin ; pouvions-

nous leur demander de consacrer toute leur vie à cette rude besogne ? » (*Aspects*, p. 20).

De tout ce qui précède, ressort, avec pleine évidence, le soin particulier dont les auteurs ont fait preuve pour le choix des informateurs de l'AIS.

### 6. Transcription phonétique.

Les auteurs présentent d'une manière très détaillée le système de transcription employé par les enquêteurs de l'AIS, signalant en même temps certaines particularités, inconséquences et erreurs inhérentes à une œuvre aussi vaste (cf. *Einf.*, pp. 24-36). Il a comme base le système phonétique d'Ascoli, remanié.

TRANSCRIPTION IMPRESSIONNISTE. — Les matériaux linguistiques de l'AIS furent reproduits par une *transcription phonétique non régularisée ou impressionniste*, la seule qui puisse être pratiquée dans des enquêtes embrassant un domaine plus étendu. Elle consiste à reproduire l'impression acoustique momentanée que font sur l'enquêteur les réponses des informateurs. Par contre, la *transcription normalisante*, qui cherche à rendre la *prononciation normale* ou *moyenne* d'un patois quelconque, ne peut être appliquée que dans des *enquêtes restreintes*, faites par des spécialistes qui séjournent longuement dans une région. C'est seulement par un séjour prolongé qu'on arrive à distinguer d'une manière certaine ce qui est accidentel de ce qui est essentiel pour le système phonétique d'un patois quelconque. « Quand il s'agit, dit Jaberg, d'enquêtes rapides telles que des nécessités pratiques les imposent aux auteurs d'atlas nationaux, il faut qu'on se contente d'enregistrer la réalité phonétique — ou ce que, sur la foi de son oreille, on croit être tel — et laisser à d'autres le soin de « typiser » la variété des perceptions, voire même d'établir les systèmes phonologiques des parlers en question » (*Aspects*, p. 18).

LA REPRODUCTION DE TOUTES LES NUANCES EST IMPOSSIBLE. — Mais la reproduction exacte de toutes les nuances phonétiques, de même que des irrégularités et des inconséquences, représente un idéal qu'aucun dialectologue probe, dit avec raison Scheuermeier, ne pourra prétendre avoir atteint. Et, il ajoute : « Pour y parvenir nos facultés physiques et mentales sont trop imparfaites. Mais, plus que nos sens, nos moyens de transcription sont insuffisants. Car tous les systèmes de transcription sont loin de pouvoir rendre toutes les finesses qu'une oreille exercée peut discerner » (*Observ.*, p. 109).

LE DANGER D'AUTOSUGGESTION. — De la plus haute importance linguistique sont les observations faites par les auteurs sur les principes appliqués dans la transcription phonétique, soulignant en même temps

les incertitudes et le danger d'autosuggestion (cf. *Einf.*, pp. 213-222 et surtout pp. 217 ss.).

ABRÉVIATIONS. — Les auteurs indiquent les abréviations employées (*Einf.*, pp. 19-22) à l'occasion de la reproduction des matériaux.

Bon nombre de ces abréviations furent adoptées par l'Atlas linguistique roumain, afin d'établir une certaine unité dans ce domaine des études romanes.

**7. Publication des matériaux.**

La reproduction des matériaux posait un grand nombre de problèmes techniques, assez difficiles à résoudre. Il fallait avant tout réduire le format de la carte d'Italie. A l'aide d'une coupe ingénieuse du territoire, du déplacement latéral de la partie sud de l'Italie et d'une légère modification des positions géographiques de la Sicile et de la Sardaigne, les auteurs ont réussi à réduire le format de la carte. Par cette coupe, les enquêtes de Scheuermeier ont été séparées de celles de Rohlfs.

Comme points de repère, les auteurs ont gardé sur les cartes la limite des provinces de l'Italie, la ligne du Pô et les frontières politiques (cf. *Einf.*, pp. 15-18) (voir planche nº XLI, p. 583 de mon étude).

LE TITRE DES CARTES. — Le titre de chaque carte indique le mot sous la forme italienne, allemande et française, reproduisant les questions employées en ces langues pendant certaines enquêtes (voir p. 567). Suivent les références, quand il y a lieu, aux cartes correspondantes des Atlas linguistiques de la France et de la Corse (de Gilliéron et Edmont), de la Catalogne (de Griera), des Vosges (de Bloch), des Ardennes (de Bruneau), des Landes (de Millardet) et aux Tableaux phonétiques de la Suisse romande (de Gauchat, Jeanjaquet et Tappolet), etc. (pour les autres travaux cités, cf. *Einf.*, p. 23). Ces précieuses références aident beaucoup le linguiste dans ses recherches, et l'AIS ouvre ainsi la voie à l'Atlas linguistique de la *Romania*.

LA LÉGENDE. — La légende de presque chacune des cartes est divisée en trois chapitres qui contiennent : 1º des informations sur le mot ou l'objet qu'il désigne ou des renvois aux cartes précédentes ; 2º des formes autres que celles qui figurent sur la carte (tirées d'ordinaire du questionnaire agrandi), etc. ; 3º des explications concernant les objets reproduits. Les auteurs recommandent, à juste titre, la lecture de la légende en tout premier lieu, avant l'analyse des matériaux (*Einf.*, p. 18).

Les légendes représentent à tous égards une contribution de la plus haute valeur scientifique pour la linguistique, l'histoire des mœurs, la sociologie et l'ethnographie des régions étudiées.

La reproduction des réponses. — Les matériaux recueillis sur place réclament un travail très difficile lorsqu'il s'agit de les reproduire sur des cartes. Pour pouvoir présenter toutes les finesses de la prononciation notées phonétiquement, les auteurs ont dû faire écrire les réponses à la main, après les avoir revues minutieusement et dégagées de toutes notes supplémentaires, ajoutées par les enquêteurs lors de l'enquête. Seuls ceux qui ont publié des atlas linguistiques peuvent se rendre compte de ce que représente ce travail.

Il fallait distinguer clairement sur les cartes, à l'aide d'abréviations, les multiples formes morphologiques et syntaxiques, et résoudre le problème difficile de la séparation des mots, prononcés souvent comme un tout par les informateurs. Il arrivait fréquemment que la réponse obtenue ne donnait qu'en partie le sens du mot demandé ; il fallait, dans ce cas, ajouter des renseignements pour éviter une fausse interprétation de la part du lecteur.

A tous ces problèmes délicats, les auteurs consacrent un chapitre très important du volume d'Introduction, donnant ainsi une « clef » pour un examen correct des matériaux linguistiques contenus dans les cartes de l'AIS (cf. *Einf.*, pp. 202-212). Sur la séparation des mots d'une phrase, voir aussi la préface des IVe et VIIIe volumes des cartes.

Les dessins. — Pour la connaissance des objets, les auteurs ont reproduit sur les cartes plus de *neuf cent trente* (933) dessins, qui forment une des plus riches collections d'objets pour ce territoire. Les dessins sont accompagnés d'annotations sur la terminologie qui est transcrite phonétiquement. Comme exemple, je reproduis les dessins sur le métier à tisser (voir planche no XLII, p. 585 de mon étude).

La contribution de l'Atlas du point de vue lexicologique. — Le douzième chapitre du volume d'Introduction est consacré à un examen approfondi de la valeur des matériaux de l'AIS par rapport aux autres travaux dialectologiques italiens (*Einf.*, pp. 222-237).

Les auteurs comparent : les matériaux recueillis par Scheuermeier à *Malesco* (point 118, prov. de *Novara*) avec ceux publiés par C. Salvioni (dans *Archiv. glott. ital.*, t. IX, 1886, pp. 249-260) ; l'enquête de Scheuermeier à *Piazzola-Rabbi*, faite à l'aide du questionnaire agrandi, avec les matériaux publiés par C. Battisti (*Zur Salzburger Mundart*, dans *Anzeiger der Phil. hist. Kl. der Wiener Akad.*, 1911, no XVI, pp. 24 ss.) ; les matériaux enregistrés par Rohlfs à la colonie française de *Faeto* (point 715, prov. de *Foggia*) avec les résultats obtenus par G. Morosi de 1873 à 1880 (publiés dans *Archiv. glott. ital.*, t. XII, 1890-1892, pp. 33-75).

Il résulte de cet examen qu'il y a une identité presque parfaite entre les




La carte *il telaio* « métier du tisserand » (carte n° 1512, vol. VIII de l'Ais ; cf. p. 581 de mon étude) (reproduction partielle).

données de l'AIS et les recherches faites auparavant (cf. aussi les observations de C. Tagliavini, dans *Archiv. Rom.*, t. XIII, 1929, pp. 574-576) (1).

Le problème du réseau de points. — Pour vérifier la *densité du réseau des points* de l'AIS, les auteurs comparent les résultats de leurs enquêtes avec les travaux de V. Bertoldi (*Una voce moritura : ricerche sulla vitalità di corylus*, publié dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, nos 3-4, pp. 237-261) et de C. Merlo (*I nomi romanzi della candellara*, Perugia, 1915, 28 p.) arrivant à la conclusion que l'AIS renferme presque tous les types lexicologiques des travaux précités.

Les caractéristiques de l'Atlas. — Dans la conclusion de l'Introduction (*Einf.*, pp. 238-241), les auteurs affirment, à juste titre, que :

1° L'Atlas ne prétend pas être complet ; il ne donne qu'un choix de faits linguistiques.

2° L'Atlas ne fait pas la chasse aux détails ; il oriente vers une vue synthétique.

3° L'Atlas ne reproduit pas le discours spontané ; il présente des réponses traduites.

4° L'Atlas n'offre que des matériaux bruts.

5° Les réponses ont un caractère individuel ; elles ne prétendent pas refléter l'état général du patois (voir pourtant ci-dessus les constatations faites dans le volume d'Introduction, pp. 222 ss. ; cf. aussi le chapitre suivant : *La valeur documentaire de l'AIS*).

6° L'Atlas ne reflète pas une phase linguistique archaïque ou puriste, mais celle du dialecte actuel (voir aussi les remarques de Gilliéron, p. 535 de mon étude).

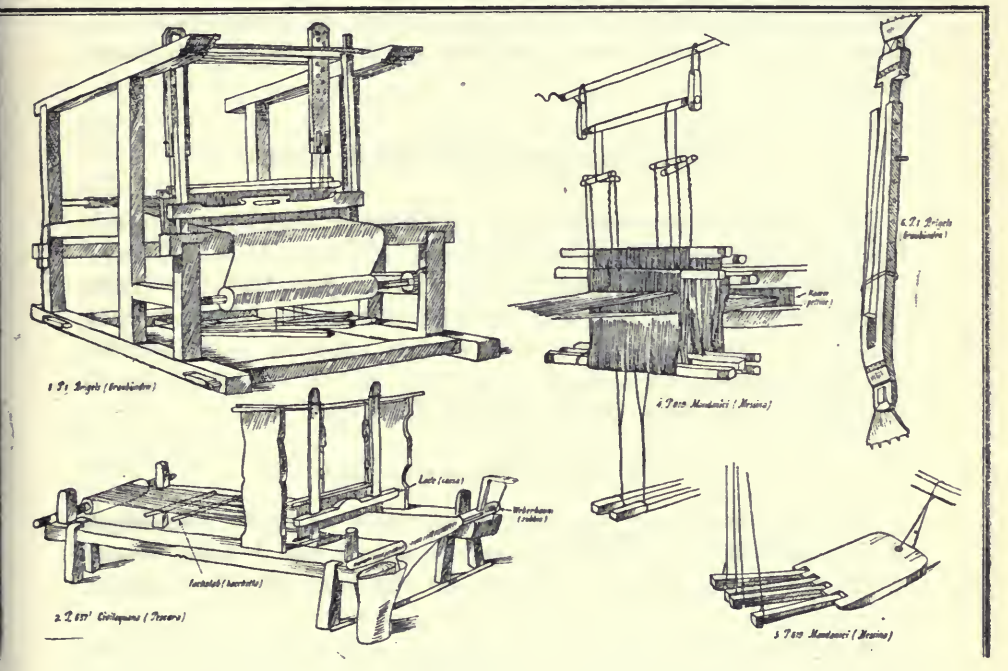
### 8. Le volume ethnographique.

La rédaction du volume concernant les objets a été faite par Scheuermeier, étant donné qu'il connaissait *de visu* les différents aspects de la vie des localités étudiées.

Ce volume étonne par la richesse et la précision avec lesquelles des problèmes aussi difficiles sont exposés. Il renferme des chapitres concernant le bétail, le lait, le foin, l'agriculture, le blé, le vin et l'huile. Les principales occupations de la vie paysanne sont décrites avec leurs

(1) Cf. aussi la comparaison faite par A. Griera entre l'Atlas linguistique de la France et l'AIS, dans son étude *Entorn de l'« Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale »* de K. Jaberg i J. Jud (publiée dans *Anuari de oficina romànica de Lingüística i Literatura*, Barcelona, 1928, extrait de 23 pages), où l'auteur examine les données linguistiques des deux Atlas concernant le mot lézard, en ajoutant des données regardant les domaines catalan (pp. 15-16), castillan (pp. 17-19) et basque (pp. 19-20), ainsi qu'une carte indiquant les localités explorées.

PLANCHE XLII.




Les dessins sur le métier à tisser (vol. VIII de l'AIS, carte nº 1513 : *il telaio* ; cf. p. 582 de mon étude) (reproduction partielle).

caractéristiques les plus saillantes et illustrées de 427 xylographies et dessins.

Le volume s'achève par 331 photographies d'une exécution technique irréprochable.

L'AIS représente la plus grande réalisation linguistique qui ait jamais été faite pour une langue romane. La ténacité et la persévérance se sont unies à la perspicacité et au talent exceptionnel des auteurs et des enquêteurs. C'est un monument scientifique qui honore le passé millénaire de Rome (1).

## d) La valeur documentaire de l'AIS.

Quelle confiance peut-on avoir dans les matériaux linguistiques recueillis par les enquêteurs P. Scheuermeier, G. Rohlfs et M. L. Wagner ? C'est une question de la plus haute importance pour toutes les études linguistiques qui prennent ces matériaux comme base de recherches.

Dans les pages qui suivent nous voulons présenter brièvement les résultats auxquels ont abouti : le maître J. Jud, le mathématicien R. Giacomelli et le jeune dialectologue G. Piccitto.

### 1. L'examen critique de J. Jud.

J. Jud (dans l'étude *La valeur documentaire de l'Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale*, publiée dans la *Rev. de Ling. romane*, t. IV, nos 15-16, 1928, pp. 251-289) (2) juge nécessaire « un examen

(1) La même méthode d'enquête fut appliquée par Nellie NICOLET dans son remarquable travail *Der Dialekt des Antronatales, Lautlehre, Formenlehre, Texte, Glossar* (Halle, M. Niemeuer, 1929, in-8°, VIII-212 p., avec une carte géographique indiquant la position de la Vallée d'*Antrona*, qui se trouve au sud-ouest du centre *Domodossola* ; dans les *Beihefte* de la *Z. f. rom. Phil.* n° 79).

Mlle N. Nicolet (aujourd'hui Madame Scheuermeier) a eu l'occasion d'apprendre de P. Scheuermeier une très bonne méthode d'enquête (cf. p. 6). On peut donc considérer cette monographie parmi les meilleures de ce domaine linguistique.

Les parlers d'une vallée contiguë à celle où a travaillé Mlle N. Nicolet ont été étudiés par Fritz GYSLING, dans son ouvrage *Contributo alla conoscenza del dialetto della Valle Anzasca* (dans *Archiv. Rom.*, t. XIII, 1929, pp. 87-190, une carte géographique et cinq pages représentant des objets paysans). L'auteur a enquêté dans quinze localités (cf. p. 95), après avoir pris part aux enquêtes de Scheuermeier, en utilisant le questionnaire de l'AIS.

(2) D'autres contrôles ont été publiés par le même auteur dans : le volume d'Introduction (*Einf.*, pp. 222-237), la *Romania* (t. III, 1926, p. 371), le *Festschrift L. Gauchat* (p. 304 ss.), le *Donum natalicium C. Jaberg* (dans *Romanica Helvetica*, n° 4, p. 137, pour les adverbes « volontiers » dans les Grisons), la *Vox Romanica* (t. VI, 1942, pp. 345-346, pour la région de Pise; t. IX, 1947, pp. 296-297, pour Sienne; t. IX, 1947, pp. 371-372, pour Vigevano).

de conscience », en se posant franchement la question suivante : « Dans quelle mesure correspondent à la réalité lexicologique des parlers italiens et rhéto-romans les données qui se reflètent sur les cartes du premier volume et qui se refléteront demain dans les volumes qui vont suivre ? C'est là une question angoissante que J. Gilliéron n'a jamais abordée pour l'ALF et à laquelle cependant nous avons jugé prudent de répondre, parce que nous estimons n'avoir rien à gagner ni rien à perdre en appliquant nous-mêmes une critique impitoyable à l'œuvre que nous avons rêvé de mettre sur pied » (pp. 251-252).

Je crois utile et même nécessaire de consacrer quelques pages à ce problème brûlant, puisque sa présentation nous aidera à mieux faire saisir l'importance de la méthode de travail par rapport aux résultats obtenus.

L'auteur examine la valeur des matériaux pour *une commune*, pour *une région restreinte* et pour *une grande région* ou *pour toute l'Italie*, et précise en même temps dans quelle mesure les *aires lexicologiques* qu'on établit à l'aide des données linguistiques de l'AIS reflètent *la réalité*.

1º La valeur des matériaux pour une commune. — Pour permettre un examen équitable, l'auteur rappelle les conditions sensiblement différentes qui existent entre le travail accompli par un enquêteur et celui réalisé par l'auteur d'un glossaire ou d'une monographie locale. L'enquêteur, lors de son travail, s'arrête de trois à six jours dans une localité choisie comme point représentatif. Il ne peut fouiller complètement, durant ce court laps de temps, le lexique de la localité avec le même succès que l'indigène. Le spécialiste et l'indigène peuvent fournir un travail de longue haleine, en puisant à toutes les sources susceptibles de leur offrir des matériaux sûrs, sans être obligés de se contenter des réponses données par un seul sujet, dont la capacité et l'intelligence déterminent profondément la richesse et la valeur des matériaux recueillis par l'enquêteur.

J. Jud compare à ce point de vue les matériaux de l'AIS avec les travaux dialectologiques faits pour les quatre communes suivantes :

a) *Borgomanero*, de la province de *Novara* (le point 129 de l'AIS exploré par P. Scheuermeier), étudié par Giuseppe Pagani (les résultats sont publiés dans *Rendic. dell'Ist. lomb.*, t. LI, pp. 602-611, 919-936). Après une rigoureuse comparaison, Jud arrive à cette conclusion : « M. Pagani, en réunissant les matériaux du glossaire de Borgomanero, a surtout porté son attention sur les éléments de la langue familière du milieu bourgeois : par là s'explique la présence du grand nombre de mots affectifs et pittoresques qu'un explorateur ne saurait guère provoquer spontanément au cours d'un interrogatoire artificiel. Par contre,

tout ce qui concerne la terminologie professionnelle du paysan ou la faune populaire a beaucoup moins intéressé le savant italien : les lacunes de l'AIS, qui fixe surtout le fonds objectif du lexique, seront donc comblées par le vocabulaire de Pagani, qui à son tour, est complété par l'AIS » (pp. 256-257).

b) *San Vigil*, hameau de la commune de *Mareo* (*Marebbe, Enneberg*) de la province du Haut-Adige tyrolien (le point 305 de l'AIS, étudié par P. Scheuermeier), dont les relevés ont été faits par Hermez Fezzi, jeune linguiste originaire du pays, et publiés par le grand linguiste T. Gartner (dans le *Beiheft* 73 de la revue *Zeitschr. f. rom. Philol.*, 1923, sous le titre : *Ladinische Wörter aus des Dolomitentälern*). Par « acquit de conscience », J. Jud compare aussi les résultats de l'AIS avec la liste de trois cents mots qu'a recueillis C. Battisti vers 1905 (pp. 258-259) et aboutit à cette constatation : « Nous avons donc le droit de prétendre que le relevé de M. Scheuermeier reflète l'état actuel du parler de San Vigil (point 305 de l'AIS) avec la même fidélité que celui de M. Battisti et que, au point de vue lexicologique, M. Scheuermeier mérite toute la confiance qu'on accorde sans sourciller à ses prédécesseurs, à Gartner, Fezzi et à M. Battisti » (p. 260).

c) *Guardia Piemontese*, de la province de *Cosenza* (le point 760 de l'AIS, exploré par G. Rohlfs), étudiée il y a soixante ans, par Gius. Morosi (les résultats sont publiés dans la revue *Archivio glott. ital.*, XII, 1890-1892, pp. 381-397). Cette commune maintient jusqu'à présent avec une rare tenacité, les traits essentiels d'un patois provençal des Alpes piémontaises. G. Rohlfs fit son enquête en 1924, environ une *quarantaine* d'années après celle de Morosi (1878). L'examen de ces deux relevés aboutit à la conclusion que Morosi a délibérément généralisé et unifié les variantes phonétiques de la voyelle finale, tandis que Rohlfs transcrit au contraire les formes telles quelles, fixant ainsi la perception momentanée, sans retoucher après coup les variantes phonétiques. Et J. Jud conclut en ces termes : « Notre relevé de *Guardia Piemontese* qui, au point de vue du lexique, l'emporte sur celui de Morosi, pourra donc être consulté avec la même confiance en ce qui regarde la phonétique » (p. 263).

d) *Bormino* (*Isolaccia*), de la province de *Sondrio* (le point 209 de l'AIS, étudié par P. Scheuermeier), dont le lexique a été relevé en partie par l'instituteur Glic. Longa (dans son *Vocabolario bormino*, 1913, dans *Studi romanzi*, IX). Il s'agit cette fois d'un glossaire régional qui se propose de faire un inventaire complet des mots et locutions, en présentant même des termes techniques du vocabulaire du chasseur ou de l'apiculteur « que le questionnaire d'un atlas, destiné à rechercher l'équivalent patois de notions ou d'objets *connus dans un pays entier*, devra nécessairement écarter » (p. 265). Malgré cette dif-

férence, les matériaux de l'AIS se révèlent supérieurs au vocabulaire régional dès que le linguiste désire être informé sur l'*aire d'un mot* : « L'atlas arrache le mot de son isolement dans le vocabulaire où il surgit au hasard de l'ordre alphabétique ; il le replace dans sa véritable ambiance régionale et fournit au linguiste une foule de faits synchroniques dûment transcrits et exactement localisés » (p. 266).

e) *Padola* (*Comelico superiore*) de la province de *Bellune* (le point 307, de l'AIS, exploré par P. Scheuermeier) est l'une des communes étudiées (le numéro 3) avec une rigueur toute scientifique par C. Tagliavini (dans son travail *Il dialetto di Comèlico*, publié dans *Archivum Romanicum*, t. X, 1926, pp. 1-200). La comparaison faite par Jud démontre une parfaite concordance entre les types lexicologiques des deux enquêtes, à côté d'un certain nombre de variantes formelles, très explicables (p. 267). Lorsqu'il s'agit de la nomenclature des arbres forestiers de la vallée supérieure de la Piave, les résultats obtenus par l'AIS sont nettement supérieurs tant au point de vue phonétique qu'au point de vue du lexique (pp. 267-268).

2° LA VALEUR DES MATÉRIAUX POUR UNE RÉGION — Les résultats des enquêtes linguistiques de l'AIS peuvent être vérifiés aussi à l'aide d'une série d'études onomasiologiques dont les auteurs ont recueilli les matériaux dans un grand nombre de communes de la Suisse romande, de l'Italie et de la France, dans les glossaires imprimés ou dans les recueils inédits des glossaires régionaux de la Suisse (p. 268). J. Jud examine, à ce sujet, les cas suivants :

a) *Les noms de la « faux » sur le territoire rhéto-roman et lombard du Trentin.* — Les matériaux recueillis dans plus de cent communes rhéto-romanes du Trentin par T. Gartner (dans *Handbuch der rätoromanischen Sprache und Literatur*, 1910, p. 131) et K. v. Ettmayer (dans *Rom. Forsch.*, t. XIII, pp. 359 ss.) sont identiques à ceux de l'Atlas malgré l'intervalle de 50 et 30 ans qui sépare les relevés de Gartner de ceux de Scheuermeier, à l'*exception* d'un seul mot qui a pu fuir à travers les mailles de l'AIS (pp. 269-271).

b) *Le « regain » dans les parlers alpins de l'Italie et de la Suisse.* — Ici les matériaux de l'AIS sont comparés avec *tous* les types lexicologiques régionaux, puisés à toutes les sources écrites dont dispose l'auteur pour la région qui s'étend de Vintimille jusqu'à Udine (pp. 271-273). J. Jud, l'examen fait, conclut en ces termes : « Si on parcourt cette immense variété de formes, presque troublante au premier abord, on reste frappé de deux faits : 1° l'accord vraiment remarquable, pour les types et leurs formes diverses, entre l'enquête de l'AIS et les documents recueillis avant l'AIS ; 2° la présence sur la carte de l'AIS de *tous les mots* jusqu'ici connus pour désigner le « regain » dans la région

*alpine*. Pas un seul n'a échappé aux mailles du filet de notre enquêteur » (p. 273). A mon avis, ce fait montre aussi avec évidence combien a été exact le choix des points de l'AIS.

c) *Les mots qui désignent l'« étincelle »* dans l'*Émilie et la Romagne*. — J. Jud compare les données de l'AIS avec les résultats d'une enquête faite à l'aide de sujets habitant Bologne, mais originaires des différentes régions de Romagne et d'Émilie, par A. Tellini dans son travail l'*Atlante linguistico italiano con un saggio di Atlante emiliano-romagnolo* (1927 ; l'étude contient une cinquantaine de cartes voir p. 557). De 16 mots enregistrés par Tellini, 4 seulement ne sont pas attestés par l'AIS ; l'AIS, par contre, mentionne 5 types qui ont échappé à Tellini. La conclusion de Jud est la suivante : « Il est donc évident, lorsque l'on a affaire à des mots qui n'obéissent pas aux ordres venus des langues directrices de la ville, qu'aucun atlas de l'Italie entière ne saurait emmagasiner la multitude des termes existants pour rendre une idée comme celle de « l'étincelle ». C'est aux atlas régionaux et aux glossaires locaux de nous offrir une connaissance plus complète de certaines aires lexicologiques et de nous offrir les matériaux qui permettent de voir comme au microscope tout le mouvement de la vie lexicale à l'intérieur d'une région explorée par des spécialistes d'un atlas régional jusque dans le dernier de ses villages » (p. 274).

d) *Les aires de* ghezzo *et de* zamardo *« lézard vert »*. — L'œuvre d'Adriano Garbini (*Antroponimie ed Omonimie nel campo della zoologia popolare*, Verona, Mondadori, 1919, 1925, voir p. 496), résultat d'une enquête faite par l'auteur lui-même et par des correspondants dans toutes les régions de l'Italie, d'une richesse difficilement surpassable à l'aide du réseau de points normal d'un atlas, s'avère cette fois plus complète que l'AIS, parce qu'elle note des types lexicaux inconnus (*zamardo*, etc., p. 276), qui ont échappé à l'enquête de l'Atlas à cause du manque de relevés dans leur étroite aire d'emploi (p. 276). L'étendue du territoire en question est illustrée par Jud à l'aide de deux cartes. La comparaison aboutit à la conclusion qu'à cette occasion les deux enquêtes simultanées se contrôlent et se complètent réciproquement (p. 277).

e) *« Éteindre » dans les dialectes rhéto-romans des Grisons et les parlers de la Suisse italienne*. — Les réponses de l'AIS sont confrontées avec les matériaux du *Dicziunari rumantsch* (mis à la disposition de l'auteur par C. Pult) et du *Vocabolario della Svizzera italiana* de C. Merlo. Bien que l'AIS donne toutes les variantes principales de ce verbe, il y a cependant des lacunes dues au fait que le questionnaire de l'AIS ne contient que la demande *spegnere il fuoco*, et qu'il lui manque les questions : *spegnere la sete, spegnere la fiamma, spegnere il lume* (pp. 278-279).

3° La valeur de l'AIS pour toute l'Italie. — J. Jud met à l'é-

preuve le résultat des relevés de l'AIS en les comparant avec des recherches dialectologiques plus détaillées que nous allons énumérer.

a) *N. Maccarrone*, à l'aide de données fournies par des correspondants et de ses relevés personnels dans 517 communes de l'Italie, a publié (dans *Archiv. glott.*, t. XX, 1926, pp. 1-108) l'excellente étude onomasiologique *Le denominazioni del* « *tacchino* » (dindon) *e della* « *tacchina* » (dinde) *nelle lingue romanze* (voir p. 504). Le réseau des points chez Maccarrone est plus dense que celui de l'AIS: 40 points pour la Lombardie, 35 pour la Toscane et 59 pour la Sicile (pays natal de l'auteur) au regard de 41, 28 et 18 points de l'AIS, disséminés dans toute l'Italie (pour le canton de Tessin, Maccarrone présente des informations sur 3 points, tandis que l'AIS en donne sur 14 points). Malgré cette infériorité numérique, J. Jud aborde la comparaison (pp. 282-284) et arrive aux conclusions suivantes : La carte « tacchino » (dindon) de l'AIS permet, pour la Sicile, une orientation suffisamment exacte sur le nombre et l'extension des types lexicologiques qui y sont vraiment vivants. La même carte, qu'on pourra reconstituer avec les matériaux recueillis par Maccarrone, offre tous les avantages réels d'un atlas linguistique régional, destiné à mieux préciser les limites des aires, en mettant en pleine lumière l'ascendant de certains types lexicologiques sur les autres ayant un caractère régional. Pour le canton du Tessin, les données de l'AIS sont de beaucoup supérieures à celles obtenues par le linguiste italien, en apportant une vision claire des conditions réelles où se présente la terminologie de cet oiseau exotique et presque inconnu (pp. 284-285).

b) Le linguiste italien C. Merlo a étudié le nom des saisons et des mois en recueillant ses matériaux linguistiques (entre 1899 et 1903) dans les monographies, dans les dictionnaires et à l'aide de nombreuses informations personnelles pour son travail *I nomi romanzi delle stagioni e dei mesi studiati particolarmente nei dialetti ladini, italiani, franco-provenzali* (*Saggio di Onomasiologia*, Torino, Lœscher, 1904). Le travail réalisé par l'AIS est de beaucoup différent, car, selon J. Jud, « on ne saurait exiger qu'une enquête faite entre 1920 et 1926 puisse faire apparaître la totalité des mots régionaux et archaïques que des amateurs, il y a cinquante ans, ont pieusement conservés dans les lexiques ou que des linguistes, à l'affût de mots rares, ont recueillis auprès des sujets d'âge avancé » (p. 285). Parmi les mots désignant l'automne et ne remontant pas au lat. *autumnu*, enregistrés par C. Merlo, trois seulement ne sont pas représentés sur la carte de l'AIS ; celle-ci, par contre, ajoute à la moisson de C. Merlo *quatre* mots qui n'y figurent pas (p. 287). En ce qui concerne les termes pour *luglio* « juillet » deux mots seulement recueillis par Merlo manquent dans l'AIS, qui enregistre par contre *huit* mots ignorés par l'enquête du linguiste italien (p. 288).

4° Conclusions. — Après ce minutieux et objectif examen de *la valeur* lexicologique des matériaux contenus dans les cartes de l'AIS, J. Jud conclut à bon droit : « L'Atlas, loin de remplacer les glossaires régionaux, sera appelé à faire mieux connaître les trésors que le rigide ordre alphabétique des mots y dérobe souvent à l'œil du linguiste ; le glossaire régional complétera les informations données par l'AIS qui à son tour délimitera et précisera les aires des mots au delà du territoire qu'englobe le glossaire régional — qui, en Italie, est presque toujours un glossaire urbain, et non un glossaire rural. L'AIS, en publiant des séries de cartes sémantiquement rapprochées (famille, corps humain, faune, flore, église, etc.) replacera les mots dans leur milieu naturel, permettra aux linguistes de découvrir les grandes vagues qui unifient certaines tranches du lexique régional, mettra à découvert les zones dépourvues de glossaires régionaux (zone franco-provençale de l'Italie, province de Novare, Marches méridionales, etc.) et éveillera les énergies latentes des amateurs passionnés pour les traditions et le patois du sol natal » (pp. 288-289).

Le travail accompli par J. Jud, avec la plus grande objectivité, ne sert pas seulement à faire disparaître la méfiance — si celle-ci existe — à l'égard des matériaux de l'AIS, mais en même temps donne un exemple instructif de la *méthode* qu'on doit suivre pour établir la valeur des données offertes par une enquête sur place. C'est ce double but que j'ai moi-même visé, en exposant les résultats obtenus par Jud après des études approfondies faites pendant des semaines.

**2. Le contrôle de R. Giacomelli.**

Le mathématicien Raffaele Giacomelli (1) a fait sur place d'intéressantes enquêtes linguistiques, dont les résultats ont été publiés dans son étude *Atlante linguistico-etnografico dell'Italia e della Svizzera meridionale : controllo fonetico per diciasette punti dell'AIS nell'Emilia, nelle Marche, in Toscana, nell'Umbria e nel Lazio* (dans *Archiv. Rom.*, t. XVIII, 1934, pp. 155-212 ; extrait 60 p. ; c'est l'extrait que nous citerons).

Après avoir donné une ample bibliographie des comptes rendus publiés

(1) Le prof. R. Giacomelli a publié d'autres travaux, principalement sur l'aéronautique, dont les principaux sont les suivants : *Gli scritti di Leonardo da Vinci sul volo*, Roma, Bardi, 1936, 366 p. avec 516 figures dans le texte ; le chapitre historique dans l'œuvre *Aerodynamic Theory*, publiée sous les auspices de la Société *Guggenheim Fund*, en six volumes, Berlin, J. Springer, 1934-1936, 1er vol., pp. 305-394 ; *Contributi all'aeronautica e alla dinamica indebitamente attribuiti a Leonardo da Vinci*, dans la revue *Aerotecnica*, t. XX, n° 11, 1940, 18 p. ; *Il terrorismo aereo nella teoria e nella realtà*, la revue *Aeronautica*, t. XXV, suppl., Roma, 1945, 155 p. ; *Bomba atomica e distruzioni in massa*, Roma, 1947, 55 p., etc.

sur l'AIS (cf. p. 3, note), et après avoir indiqué les travaux de méthodologie, de même que les critiques soulevées par cette œuvre (p. 4, note), l'auteur s'arrête aux observations faites par C. Tagliavini (publiées dans *Archiv. Rom.*, t. XIII, 1929, pp. 570-577) qu'il se propose de vérifier, en étendant ses recherches à plusieurs localités étudiées par Scheuermeier.

Les auteurs de l'AIS donnèrent à Giacomelli toutes les indications nécessaires, afin qu'il pût vérifier librement les données linguistiques de l'Atlas. Ils déterminèrent même Scheuermeier à l'accompagner dans certaines localités pour un contrôle plus efficace (p. 5).

Nombre des localités. — R. Giacomelli a fait vingt et un relevés répartis de la façon suivante :

1° Pour le contrôle de l'AIS, il étudia dix-sept points, dont seize explorés par Scheuermeier et un par Rohlfs. A ce nombre on doit ajouter trois points qui ne figurent pas parmi les localités mentionnées dans l'AIS.

2° Pour le contrôle des relevés de l'Atlas linguistique et ethnographique de la Corse de G. Bottiglioni, il étudia le parler de Lucques et de Pise (voir p. 554 de mon étude).

Il s'agit donc d'un contrôle réalisé en vingt et un points, dont sept furent étudiés avec la participation de Scheuermeier.

Informateurs. — Pour onze localités, Giacomelli a pu travailler avec les informateurs que les enquêteurs de l'AIS avaient déjà choisis.

But du contrôle. — L'auteur s'est borné à vérifier l'exactitude de la transcription phonétique, ainsi que la manière dont les informateurs ont donné les réponses, car c'est cette partie de l'enquête qui a soulevé de nombreuses discussions ; la partie ethnographique de l'AIS — tellement importante — n'a pas retenu suffisamment, jusqu'à présent, l'attention des savants italiens (p. 6).

Conclusions. — L'auteur, bien qu'il ne soit pas un spécialiste, s'est avéré un fin et excellent observateur (cf. aussi M. Bartoli et U. Pellis, dans *Bollettino dell'Atlante ling. ital.*, t. I, n° 2, 1934, pp. 106-108).

Vu le cadre de notre exposé, nous nous bornons à esquisser ses conclusions (pp. 58-59) :

1° Les enquêtes de l'AIS furent réalisées avec une technique parfaite, avec une méthode rigoureuse et une complète honnêteté de travail (p. 58).

2° Les notations phonétiques de Scheuermeier reflètent fidèlement les sons prononcés par les informateurs. Certaines inexactitudes s'expliquent par le fait que l'enquêteur a toujours cherché à éviter une seconde demande et qu'il ne connaissait pas — et ne devait pas connaître d'avance — les expressions dialectales (p. 58).

3° Parmi les inexactitudes, l'auteur mentionne la notation des consonnes doubles pour les dialectes de la Toscane et de l'Italie centrale

et méridionale. Ces inexactitudes, affirme l'auteur, auraient pu être évitées par la répétition de la réponse. Mais, à ce sujet, Scheuermeier devait s'en tenir aux conseils donnés par Jaberg et Jud : il faut noter la première réponse, toute correction étant interdite (pp. 58-59).

4° En revanche, l'auteur constate une très bonne notation des voyelles longues, ainsi que de l'accent secondaire et de plusieurs finesses concernant le vocalisme et le consonantisme. La transcription de Scheuermeier présente : « *un colorito e una plasticità, difficilmente da altri raggiungibili* » (p. 58).

5° A l'aide de bons informateurs, un excellent enquêteur, comme Scheuermeier, aboutit à reproduire fidèlement le dialecte sur lequel il enquête. Il y a cependant, constate l'auteur, des informateurs qui reproduisent souvent d'une manière mécanique les mots prononcés par l'enquêteur ; dans ce dernier cas, les matériaux ne reflètent pas exactement le parler local (p. 59).

6° La méthode de transcription impressionniste révèle de nombreuses formes phonétiques qui auraient passé inaperçues, si l'on avait pratiqué la méthode normalisante, qui essaie de reproduire le prétendu « parler moyen » d'une localité quelconque (p. 59).

#### 3. Le contrôle de G. Piccitto.

L'un des relevés de G. Rohlfs a l'avantage d'avoir été contrôlé sur place par GIORGIO PICCITTO. Le résultat de ce contrôle a été publié dans le travail *Grafia e pronunzia in un controllo del centro 896* (*Giarratana*) *dell'AIS* (dans la revue *L'It. dialettale*, t. XV, 1939, pp. 149-186 ; t. XVI, 1940, pp. 31-75).

L'auteur, qui contrôle les données linguistiques recueillies par G. Rohlfs et publiées dans les sept volumes de l'AIS (le contrôle du VII^e volume est publié en *Appendice* ; t. XVI, pp. 67-74), affirme péremptoirement qu'il parle « parfaitement » non seulement son parler natal, mais aussi celui d'un pays voisin (t. XV, p. 161).

Après avoir recueilli les matériaux, Piccitto a élaboré ses observations à Leipzig (t. XV, p. 162), c'est-à-dire bien loin de la « source », dont il aurait dû se servir encore pour vérifier et contrôler ses affirmations souvent trop catégoriques.

A mon humble avis, la manière dont l'auteur a disposé et présenté ses résultats donne l'impression d'un exposé qui vise directement un but préconçu. En effet, les conclusions auxquelles il aboutit trahissent trop ses intentions : « *Mi trovo davanti a una mole veramente ingente di correzioni, di rettifiche e di svariate osservazioni ; e nessuno potrà mettere in dubbio che il quadro generale del dialetto non ne risulti più chiaro e completo* » (t. XVI, p. 74). Les matériaux de l'AIS n'apportent de remarquable contribution que pour la lexicologie et en partie seulement pour le folklore ; du point de vue phonétique, ils inspirent une « méfiance justi-

fiée ». Bien que l'auteur ne se soit pas proposé de faire triompher d'avance « une méthode », mais seulement d'approcher davantage de la vérité (t. XVI, p. 74), sa conclusion est la suivante : il faut rédiger le plus tôt possible un Atlas linguistique et ethnographique de la Sicile (p. 75).

Je me le demande, en toute franchise : faut-il vraiment « enterrer » la contribution méritoire de Rohlfs (et celle non publiée d'Ugo Pellis) pour pouvoir bâtir un nouvel Atlas (le troisième) de la Sicile ? Et je répète les mots de Jaberg : « Il ne suffit pas de poser un principe, il s'agit de le réaliser, il s'agit de créer » (*Aspects*, p. 16).

Les opinions de Piccitto sur la méthode. — Vu le cadre de notre exposé, nous nous bornerons à signaler quelques-unes des opinions de l'auteur concernant la méthode à suivre dans les enquêtes dialectales, sans les soumettre à un examen approfondi, car elles sont souvent contredites par les expériences de nombreux dialectologues, dont les conclusions sont exposées avec ampleur dans ce travail.

Contre la méthode impressionniste. — L'auteur se déclare, dès le commencement, opposé à la méthode impressioniste pratiquée par l'AIS, car « théoriquement et pratiquement » celle-ci est impossible. Le phonographe est le seul à pouvoir enregistrer d'une manière impressionniste (cf. cependant les remarques de L. Gauchat, p. 190). Il n'existe et il ne peut exister, affirme l'auteur, qu'une seule méthode, celle de la transcription normalisante ou schématisante. Renoncer à cette méthode signifie, selon l'auteur, renoncer à examiner les sons avec intelligence (*intelligentemente*) (t. XV, p. 152) (cf. pp. 268-269 de mon étude).

L'union des deux méthodes. — L'auteur préconise toutefois l'union des deux méthodes, sans préciser cependant comment il compte la réaliser pour un plus vaste territoire (t. XV, p. 154). Bottiglioni lui-même, appliquant la méthode normalisante dans ses enquêtes en Corse, n'a pas réussi, me semble-t-il, à nous donner une solution satisfaisante de ce problème linguistique ardu (voir p. 553 de mon étude).

Il n'y a pas de relativité dans la transcription phonétique. — En ce qui concerne la relativité reconnue par les auteurs de l'AIS comme réelle dans l'exacte perception des sons entendus (voir p. 580), l'auteur croit suffisant, pour l'éviter, de créer un système de transcription plus soigné, plus raffiné (t. XV, p. 155).

Pour ma part, je crois fermement qu'aucun système de transcription phonétique, si parfait soit-il, ne sera jamais en mesure de « guérir » les imperfections de l'oreille de n'importe quel enquêteur, si doué soit-il.

Oscillations de prononciation. — L'auteur soutient que les oscillations dans la prononciation des informateurs sont dues à la langue

littéraire italienne, que l'enquêteur employait lors de l'interrogation (t. XV, p. 156).

L'INDIGÈNE SUPÉRIEUR A L'ÉTRANGER. — Piccitto affirme que l'indigène est supérieur à l'étranger lorsqu'il s'agit de reproduire les sons entendus, étant donné que ce dernier est obligé de rapporter toute transcription à sa langue maternelle : « *Questi, infatti, sarà costretto a riferirsi ad altri suoni diversi, spesso lontanissimi da quelli di cui si occupa ; la chiave del suo cifrario sta al di fuori di essi, e qualora egli non si sia curato di darcela, essa resterà per noi ignota...* » Le système de transcription employé par l'indigène, au contraire, comprend en lui-même la clef et l'explication : « *Il metodo di trascrizione dell'indigeno porta invece in sè la chiave e la spiegazione del suo sistema ; la sua è una armonia interna, che non ha bisogno di riferirsi all'esterno, ma in cui ogni punto serve di sicuro riferimento agli altri, e tutti insieme servono a lumeggiarsi a vicenda* » (t. XV, p. 158 ; cf. aussi p. 159).

Cette affirmation renferme un grain de vérité. Le problème cependant fut examiné avec beaucoup de rigueur scientifique par Gauchat, Jeanjaquet et Tappolet (voir *Tableaux*, p. 261 de mon étude).

*Giarratana* est un des gros bourgs siciliens qui comptent environ 3.500 habitants. Comme toutes les agglomérations rurales de cette importance, il doit y avoir de nombreuses fluctuations dans le parler des vieux et des jeunes, dans la couche des bourgeois anciens au regard des immigrés plus ou moins récents.

Dans son travail, G. Piccitto ne nous donne aucun renseignement ni sur ses informateurs (âge, sexe, métier, parents, biographie) ni sur les procédés qu'il a employés pendant son enquête. Désireux de remplir les casiers préétablis d'une monographie dialectale, il est porté à normaliser d'avance toutes les variantes dialectales. Il n'est donc pas étonnant que G. Piccitto, partant de prémisses opposées à celles de l'enquêteur d'un atlas, enregistre des formes impeccablement « normales ».

Pour mieux se rendre compte de la portée de ses observations, l'auteur aurait dû enquêter dans d'autres localités de la Sicile, afin de voir s'il ne serait pas devenu lui aussi, en quelque sorte, un étranger devant un patois inconnu de lui.

Il faut rappeler aussi le fait, que si la linguistique se voyait obligée d'attendre jusqu'à ce que les « indigènes » s'avisent de fournir les matériaux de leur parler, elle serait condamnée à ignorer une bonne partie du patrimoine linguistique qu'il est urgent de sauver avant sa perte définitive.

ON N'APPREND PAS LA MÉTHODE. — Voici une autre affirmation catégorique : « *Il metodo non s'impara e non s'insegna, ma si crea, di volta in volta, nell'atto pratico della ricerca... Il metodo è uno strumento che, per essere veramente sensibile, maneggevole e utile, deve essere sempre e conti-*

*nuamente originale, di una originalità sempre ricreantesi* » (t. XV, p. 158) (cf. G. Bertoni, *Arch. Rom.*, V, 1921, pp. 306-307).

Il me semble que les observations d'un grand nombre de chercheurs contredisent suffisamment ces affirmations péremptoires pour qu'il soit inutile de nous y arrêter plus longtemps.

Critiques faites aux matériaux recueillis par Rohlfs. — Convaincu que son oreille est plus apte à saisir et reproduire phonétiquement la prononciation locale dans toutes ses finesses que celle d'un étranger, l'auteur passe au contrôle, groupant ses remarques dans les chapitres suivants : des erreurs matérielles (t. XV, pp. 159-163) ; l'accent (p. 163) ; les composés (pp. 163-165) ; les verbes auxiliaires (pp. 165-166) ; les prépositions articulées (pp. 167-168) ; d'autres groupes syntaxiques (pp. 168-171) ; d'autres corrections concernant l'accent (pp. 171-175) ; le vocalisme tonique (pp. 176-182) ; le vocalisme atone (pp. 182-186) ; le consonantisme (t. XVI, 1940, pp. 31-56) ; les renforcements et les dédoublements (pp. 56-58) ; la phonétique syntaxique (pp. 58-61) et des questions diverses et des additions (pp. 61-67). Dans l'appendice l'auteur examine le VII^e^ volume de l'AIS (pp. 67-74).

Il me semble que l'auteur aurait dû mieux distribuer ses observations, afin que le lecteur pût distinguer plus facilement les véritables « erreurs » de la notation de Rohlfs de celles qui peuvent bien être attribuées aux différences d'enregistrement qui existent toujours dans les transcriptions phonétiques faites par deux enquêteurs différents.

Les conclusions de Piccitto, formulées après l'examen d'*un seul point*, me paraissent assez fragiles, puisqu'il tente de les appliquer à tout le territoire de la Sicile étudié par Rohlfs. Pour pouvoir généraliser ses conclusions, il aurait dû faire plusieurs enquêtes personnelles et ne pas trop se fier à sa connaissance « parfaite » du parler natal.

Je dois avouer d'ailleurs que les idées de Piccitto concernant la méthode à suivre dans les enquêtes sur place me rappellent très souvent celles exprimées par G. Bottiglioni dans ses études : *Le inchieste dialettali e gli Atlanti linguistici* (*Atti della Soc. per il progr. delle scienze*, Rome, 1932, t. I, pp. 413-432) et *Il valore unitario e quello obiettivo degli Atlanti linguistici* (*Annali della R. Scuola Norm. sup. di Pisa*, II^e^ série, t. I, 1932, pp. 167-176).

Aucun dialectologue probe qui, pendant longtemps, a travaillé sur place, ne prétendra jamais que ses résultats soient absolument exacts ; au contraire, il indiquera aux lecteurs même les erreurs personnelles pour aider ainsi à réaliser un juste examen des matériaux linguistiques (1).

(1) G. Malagoli, dans sa brève étude sur le parler de Pise *(La parlata pisana nell' AIS*, dans la revue *L'It. dial.*, t. XIII, 1937, pp. 54-75) fait lui aussi de sévères critiques à l'adresse de l'enquête de l'AIS, considérant comme « grossière » la disposition des matériaux (p. 57) et rejette le principe de l'enquêteur unique.

## B. L'ATLAS LINGUISTIQUE ITALIEN (ALI) EN VOIE DE RÉALISATION

### 1. Premier projet.

Sous l'influence de l'Atlas linguistique de la France, la Société italienne pour le progrès des sciences, lors de sa deuxième réunion tenue à Florence en 1908, prend l'initiative de constituer un comité pour la réalisation d'un Atlas dialectologique italien (*Atlante dialettologico italiano*). La commission constituée à cette date était composée des romanistes F. D'Ovidio, P. G. Goidanich, E. G. Parodi et C. Salvioni. C'est elle qui chargea P. G. Goidanich de présenter à la réunion suivante un projet provisoire concernant cette œuvre.

En effet, à la réunion tenue à Padoue, le 24 septembre 1909. P. G. Goidanich présenta, pour la première fois, un projet d'Atlas « dialectal », après que les dialectologues eurent rejeté le même jour le plan trop vaste de F. L. Pullé pour une *Carta etnico-linguistica dell'Italia* (cf. *Atti della Soc. ital. per il progr. delle scienze*, III[e] réunion, Padoue, sept. 1909, Roma, 1910, pp. 556-560). A cette occasion E. G. Parodi proposa la cooptation de M. Bartoli parmi les membres du Comité, étant donné sa riche expérience en ce genre de travaux, mais Pio Rajna s'opposa à l'admission (p. 564).

D'après le résumé publié dans les *Atti* (pp. 561-564), Goidanich y a traité les problèmes suivants : le système de l'Atlas dialectal (pp. 561-562) ; le nombre des mots et des demandes du questionnaire (p. 561) ; le nombre des localités destinées à l'exploration (pp. 562-563) ; la manière de rédiger les cartes (p. 563) ; le territoire à explorer (p. 563) ; le choix des enquêteurs (il en a proposé deux) ; les variétés dialectales (l'auteur propose l'étude du parler des différentes générations, p. 564).

### 2. Le projet Parodi-Bartoli.

Avant la guerre de 1914, E. G. Parodi et M. Bartoli ont conçu un plan concret pour la réalisation d'un *Atlas linguistique italien*, dont M. Bartoli avait préparé le questionnaire provisoire et les travaux préliminaires (*Rivista della Società filologica friulana « G. I. Ascoli »*, t. V, 2[e] fasc., 1924, p. 97).

En 1921, à l'initiative de Parodi, tous les professeurs de linguistique (*glottologia*) des Universités italiennes se sont constitués en comité, reconnaissant l'urgente nécessité de réaliser l'Atlas linguistique italien.

Cependant ce comité n'a pu atteindre aucun résultat concret, à cause du grand nombre de ses membres (*Per l'Atlante linguistico italiano*, dans la *Rivista della Società filologica friulana « G. I. Ascoli »*, t. V, 1924, pp. 97-98).

### 3. La Société « G. I. Ascoli » promotrice de l'œuvre.

Le 23 novembre 1919 se réunit à Gorizia, sous l'initiative d'Ugo Pellis, G. della Porta et Bindo Chiurlo, un grand nombre d'intellectuels du Frioul : ceux-ci décident la création de la *Società filologica friulana « G. I. Ascoli »*. Giulio Bertoni a donné, dès le commencement, son adhésion à cette Société (cf. *Boll. della Soc. filol. friul. « G. I. Ascoli »*, t. I, 1920, pp. 2-3) ; M. Bartoli s'est inscrit en 1921 (p. 149).

Ugo Pellis fut le président de la Société du 17 octobre 1920 au 29 septembre 1923 (*Rivista*, t. VII, 1926, p. 161).

La réunion décida de fixer à Udine le siège de la Société et de publier périodiquement un *Bollettino della Società filologica friulana « G. I. Ascoli »* (t. I, 1920-1921, nos 1-5) qui changea son titre, le 31 mars 1921, en : *Rivista della...* A partir de 1925, la Société publie le périodique *Ce fastu ?, Bollettino ufficiale della Società filologica friulana* (1re année, no 1, Udine, 28 mai 1925). Ces deux périodiques donnent des informations officielles concernant les travaux de l'Atlas, de même que le *Bollettino dell'Atlante linguistico italiano* (à partir de 1933, voir p. 600).

A cette Société revient le grand mérite d'avoir pris sous sa protection la réalisation de l'Atlas linguistique italien. En effet, le Congrès général du 26 octobre 1924 (tenu à *Gradisca*) accepta à l'unanimité la proposition d'Ugo Pellis et de Matteo Bartoli de réaliser l'Atlas linguistique italien : « *La Società filologica friulana... ha accettato la proposta del Pellis e mia, di farsi essa promotrice della nostra impresa con una deliberazione votata all'unanimità in un congresso generale della Società tenuto il 26 ottobre 1924* » (M. Bartoli, *L'Atlante linguistico italiano*, dans les *Atti della Soc. ital. per il progr. delle scienze*, XVIIe réunion, Turin, 15-20 sept. 1928, Roma, 1929, p. 665).

Premier comité. — C'est au Congrès de *Gradisca d'Isonzo* (26 octobre 1924) que G. Bertoni a exposé la grande initiative de la Société : *L'Atlante linguistico italiano* (voir son discours dans *Rivista*, t. VI, 1er fasc., 1925, pp. 3-11 ; cf. aussi t. VI, 1925, pp. 157-158). Le comité de rédaction constitué à cette date était formé par : Matteo Bartoli et G. Bertoni, directeurs ; Ugo Pellis, enquêteur ; Vittorio Bertoldi, enquêteur-adjoint. Ercole Carletti fut élu administrateur (*Rivista*, t. VII, 1926, p. 157).

Le plan de l'Atlas. — V. Bertoldi a esquissé les questions les plus

importantes concernant cette œuvre dans son étude *Vocabolari e Atlanti dialettali, a proposito del progetto dell'Atlante linguistico italiano presentato recentemente a S. M. il Re dalla Società Filologica Friulana « G. I. Ascoli »* (dans *Rivista,* t. V, 1[er] fasc., 1924, pp. 112-136, avec quatre cartes linguistiques). Bertoldi traite, à cette occasion, les problèmes suivants : les imperfections des vocabulaires dialectaux (pp. 112-114) ; la recherche étymologique pour les néo-grammairiens (pp. 114-116) ; la nouvelle orientation dans la recherche linguistique (pp. 116-118) ; les Atlas (pp. 118-123) ; les qualités de l'enquêteur (pp. 123-125) ; l'étude psychologique des sujets interrogés (pp. 125-126) ; la connaissance exacte des objets (pp. 127-128) ; le langage des cartes (pp. 128-130), et la géographie linguistique devant la critique (pp. 131-133).

Le plan général de Bartoli, élaboré en parfait accord avec ses amis Bertoni et Pellis (« *elaborato in perfetto accordo con gli amici Bertoni e Pellis* »), est intitulé : *Piano generale dell' Atlante linguistico italiano della Società Filologica « G. I. Ascoli »* (*Rivista,* t. V, 3[e] fasc., 1924, pp. 205-213 ; l'article fut reproduit partiellement dans *Ce fastu ?,* t. VII, 1931, pp. 3-8). Il contient les chapitres suivants : le matériel à recueillir (pp. 205-207) ; les localités à explorer (pp. 207-212) et l'enquêteur. Quant au choix des sujets, aux moyens et à la méthode de recherches, l'auteur affirme qu'il a élaboré un plan très complet qu'il ne juge pas nécessaire d'exposer (p. 213).

L'article de Bartoli est suivi immédiatement de celui de Bertoni : *La geografia linguistica* (*Rivista,* t. V, pp. 214-223 ; cet article avait été publié auparavant dans la revue *La cultura,* vol. III, 9[e] fasc., 16 juin 1924).

Le comité définitif de l'Atlas. — Après la démission de Bertoni (en 1928) pour des « raisons de santé » (M. Bartoli, *L'Atlante ling. ital., Atti della Soc. per il progr. delle scienze,* t. XVII, 1928, p. 665), la douzième assemblée générale de la Société, réunie à Udine, le 15 novembre 1931, déclara dissous le comité élu à *Gradisca d'Isonzo* et désigna un nouveau comité de l'Atlas, sous la présidence du sénateur Pier Silverio Leicht. Furent élus : M. Bartoli (directeur), Ugo Pellis (enquêteur et rédacteur) et Giuseppe Vidossi (secrétaire) (« *Ce fastu ?* » *Boll. mensile della Società...,* t. VII, n[o] 12, décembre 1931, p. 292). — Selon l'ouvrage *Lineamenti di linguistica spaziale* (de M. Bartoli et G. Vidossi, Milano, 1943, éd. Lingue estere, p. 22), les trois savants italiens (Bartoli, Pellis et Vidossi) se considèrent comme rédacteurs de l'ALI.

Le périodique de l'Atlas. — A partir de 1933, les rédacteurs de l'ALI publient le périodique *Bollettino dell'Atlante linguistico italiano promosso dalla Società filologica friulana « G. I. Ascoli »* (t. I, n[os] 1-2, 1933-1934 ; t. II, n[os] 1-2, 1935-1936 ; t. III, 1942). Ce périodique donne

de très précieux renseignements concernant l'ALI, de même que sur de nombreuses publications de géographie linguistique.

L'INSTITUT DE L'ATLAS. — Dès le commencement des enquêtes fut créé, auprès de l'Université de Turin, un Laboratoire de l'Atlas qui conserve un exemplaire des fiches contenant les matériaux recueillis ; le second exemplaire (la copie) se trouve à la Bibliothèque de la ville d'Udine.

Le Laboratoire fut organisé par Ugo Pellis (cf. *Ce fastu ?*, t. VII, n^os^ 8-10, pp. 30 ss.).

Plus tard les fiches du Laboratoire furent transportées à Udine, et le bureau de Turin devint l'Institut de l'Atlas, consacré surtout aux travaux regardant la rédaction de l'œuvre.

## 4. Questionnaire.

LA PREMIÈRE RÉDACTION. — A la base du questionnaire de l'ALI (1) se trouve un fichier, rédigé par M. Bartoli selon le système pratiqué par F. Diez, dans son travail *Romanische Wortschöpfung* (Bonn, Weber, 1875, VI-98 p.). Diez avait rangé les mots dans les classes suivantes : Dieu, Seigneur ; Univers ; Saisons, Heures, Phénomènes naturels ; Surface du sol ; Homme ; Corps humain ; Ame humaine ; Âge ; Parenté, Famille ; Animaux (mammifères, oiseaux, amphibies, poissons, insectes) ; Plantes, etc. Mais cette ébauche de Bartoli ne pouvait suffire pour l'ALI, étant donné qu'on avait décidé d'amplifier sensiblement le questionnaire. La nouvelle rédaction en fut confiée à Ugo Pellis, qui l'élabora selon un plan soumis, deux ans auparavant, à l'examen de Bartoli (*Rivista*, t. VII, 1926, p. 97).

LA RÉDACTION DÉFINITIVE. — Pellis se mit au travail. Il refit presque toutes les propositions de l'ébauche, compléta les parties concernant les arts, les métiers, l'agriculture, etc., étudia et contrôla chacun de

(1) Les articles les plus importants concernant le questionnaire sont les suivants : Ugo PELLIS, *L'Atlante linguistico italiano, prima relazione annuale presentata alla VII assemblea generale*, publiée dans *Rivista della Società...*, t. VII, fasc. 3, 1926, pp. 97-104. — Ugo PELLIS, *Relazione preliminare per l'edizione dell' Atlante linguistico italiano*, dans *Ce fastu ?*, t. VII, n^os^ 8-10, 1931, pp. 17-22. — Ugo PELLIS, *Il questionario dell' Atlante linguistico italiano, Saggio I: Il corpo umano*, dans *Bollettino dell' ALI*, t. III, 1942, pp. 23-48. — G. VIDOSSI, *L'Atlante linguistico italiano, questioni di metodo e fini*, dans *Bollettino dell'ALI*, t. I, 1933, pp. 4-29, avec une riche bibliographie. — M. BARTOLI et G. VIDOSSI, *Lineamenti di linguistica spaziale*, 1943 pp. 25-28, avec une ample bibliographie. — G. VIDOSSI, *Per il compimento dell' Atlante linguistico italiano*, dans la revue *Cultura Neolatina*, t. VI-VII, 1946-1947, pp. 168-177.

ses milliers de mots. Après un travail très méritoire, l'ébauche fut augmentée d'un bon tiers, et l'impression du questionnaire commença (le 11 février 1925). Les épreuves étaient distribuées à tous les membres du premier Comité (voir plus haut), mais la revision et la nouvelle élaboration incombaient à Pellis selon un accord tacite (*Rivista*, t. VII, 1926, p. 98).

ENQUÊTES PRÉLIMINAIRES. — Pellis fit pendant le printemps de 1925 des enquêtes sur place, dans la montagne, dans la plaine, à la mer et en ville, afin de mettre le questionnaire à l'épreuve, d'expérimenter la nouvelle méthode de recherches et de s'habituer au travail d'enquête.

LE CONTENU DU QUESTIONNAIRE. — Le questionnaire de l'ALI est le plus long et le plus riche de tous les questionnaires des Atlas linguistiques publiés jusqu'à ce jour, puisqu'il renferme environ 7500 demandes, distribuées en trois parties :

1° La *partie générale* renfermant 3630 questions, dont 2513 sont des mots ou des locutions à traduire, 291 des demandes indirectes et 826 des demandes faites à l'aide d'illustrations (voir p. 604 ; cf. Pellis, *Rivista*, t. VII, 1926, p. 101).

Les principaux chapitres de cette partie sont les suivants : I. L'*introduction* (les noms de nombre, les jours de la semaine ; les mois et les saisons ; les fêtes ; les repas ; les noms des doigts ; les couleurs). — II. L'*individu* (les parties du corps, ses qualités et ses fonctions ; les défauts et les maladies ; les vêtements). III. La *famille* (la cuisine ; la chambre à coucher ; la vie familiale ; l'enfant ; le jeune homme ; les jeux d'enfants ; les termes de parenté). — IV. La *société* (dans la rue ; les véhicules ; à la fontaine ; à l'auberge ; le marchand de légumes ; le charcutier ; à l'église ; les funérailles et le cimetière ; un incendie ; à la mairie ; une petite anecdote ; la danse ; au marché ; conversations du dimanche). — V. La *nature* (quelques noms d'animaux et de plantes ; la configuration du terrain, le ciel et les phénomènes atmosphériques). — VI. Appendice (comparaison) (cf. *Ce fastu ?*, t. VII, 1931, p. 17 ; *Bollettino dell'ALI*, t. III, 1942, pp. 23-24).

2° *La partie spéciale I* contient 2000 questions, dont 250 mots et locutions à traduire, 516 demandes indirectes et 1234 demandes faites à l'aide d'illustrations (*Rivista*, t. VII, 1926, p. 101).

Elle traite de l'*agriculture*, de l'*élevage*, de la *chasse* et de la *pêche*. Ses divisions sont les suivantes :

a) L'*agriculture* et ses produits, les outils ruraux, le foin, les céréales, la maison du colon, le labourage, le jardin potager, le verger, le raisin et le vin ; les plantes sauvages. — L'*élevage* et ses produits : les poules,

les porcs, les ovinés, les bovidés, le cheval, l'abeille, le ver à soie. — La *chasse* et la *pêche* (termes spécifiques), les animaux sauvages.

b) *A la montagne* : plantes et animaux sauvages, et termes en relation avec la vie de la montagne.

c, 1) *Dans la plaine* : plantes sauvages, l'olivier et l'huile, le lin et le chanvre, les animaux sauvages et les termes caractéristiques de la plaine.

c, 2) *A la mer* : questions concernant la mer, le navire et la navigation, la pêche, les plantes et les animaux marins.

*La partie spéciale II* contient 1224 questions, dont 494 mots et locutions à traduire, 223 demandes indirectes et 507 demandes faites à l'aide d'illustrations. Elle traite des *arts* et *métiers* : 1° les ouvriers qui travaillent la toile, la laine et diverses étoffes ; 2° la viande ; 3° la farine ; 4° la pierre et la poterie ; 5° le bois ; 6° le fer et les autres métaux ; 7° le cuir ; 8° le commerce ; 9° l'art médical ; 10° les ornements de l'église (*Ce fastu ?*, t. VII, 1931, p. 18 ; *Bollettino dell' ALI*, t. III 1942, pp. 24-25).

3° *L'appendice morphologique* renferme 1048 questions, dont 861 concernant les formes verbales (*Rivista*, t. VII, 1926, p. 101), à l'aide desquelles l'enquêteur a recueilli des formes verbales et nominales, des noms de personnes, des surnoms, des sobriquets et la conjugaison complète des verbes *cantare*, *vedere*, *perdere*, *dormire*, *essere* et *andare* (*Bollettino dell'ALI*, t. III, 1942, p. 25).

Il faut considérer comme complément au questionnaire l'abrégé démographique (*Prontuario demologico*) qui servait à la récolte d'informations sur les coutumes et les traditions, les superstitions, la science et la littérature populaires (*Rivista*, t. VII, 1926, p. 104, note 11). Cette enquête s'est faite seulement dans des cas particulièrement favorables (*Bollettino dell'ALI*, t. III, 1942, p. 25).

Pellis a enregistré aussi, chaque fois que cela lui était possible, la traduction d'une rédaction très amplifiée de la *parabole de l'Enfant prodigue* (p. 25).

Il est évident que les enquêtes entreprises à l'aide d'un questionnaire trop vaste ne pouvaient pas progresser rapidement. Il faut cependant ajouter que le questionnaire complet n'a pas été employé, semble-t-il, dans un grand nombre de localités : les huit fascicules du questionnaire imprimé étaient remplis selon les circonstances : en entier, à moitié ou seulement en partie (*Ce fastu ?*, t. VII, 1931, p. 19). Un grand nombre de relevés a été fait à l'aide du questionnaire réduit à 2.500 demandes (cf. G. Vidossi, *Per il compimento*, pp. 172-173).

Pellis avait pleine liberté dans le choix de la section du questionnaire à employer, selon les conditions spécifiques de la localité.

La manière de poser les questions. — A ce sujet nous nous bornerons à donner les indications suivantes :

1º *Les albums.* La plus importante innovation dans la méthode suivie pour les demandes consiste dans le large emploi d'illustrations en couleurs, de dessins et de photographies, afin d'obtenir les réponses les plus véridiques possibles. En effet, Pellis a réuni, tout en travaillant à la rédaction définitive du questionnaire, la plus grande collection d'illustrations et de dessins pour environ 2500 mots, qu'il avait rangée en douze albums (*Rivista*, t. VII, 1926, 98-99; *Ce fastu?*, t. VII, 1931, p. 14; cf. aussi Bartoli-Vidossi, *Lineamenti di ling. spaziale*, p. 26).

L'enquêteur montrait à l'informateur la photographie ou le dessin, en lui demandant : comment appelez-vous l'animal, la plante, etc. que vous voyez ? (voir deux reproductions publiées comme annexe à l'article de Pellis, *Relazione preliminare*, dans *Ce fastu* ?, t. VII, 1931).

2º *Les demandes indirectes.* — Pellis a introduit dans le questionnaire de l'ALI un grand nombre de demandes indirectes, pour éviter de prononcer le mot visé : Comment appelez-vous celui qui fait les vêtements ? ; Qu'est-ce qu'on met dans le lait pour faire le fromage ?, etc.

3º *Les gestes* ont été employés chaque fois qu'ils pouvaient donner de bons résultats.

4º *Les phrases.* Plusieurs mots ont été placés dans de courtes phrases caractéristiques du langage des paysans. Les mots ou les phrases à transcrire phonétiquement étaient indiqués dans le questionnaire imprimé par des caractères spéciaux ; l'enquêteur ne concentrait son attention que sur cette partie de la phrase (voir Bartoli-Vidossi, *Lineamenti*, pp. 26-27).

Pellis a publié quatre pages de ses relevés dans son article *Relazione* (dans *Ce fastu ?*, t. VII, 1931, pp. 19-22) et a donné, sur la manière de poser les questions, de très amples informations, reproduisant 617 demandes de son questionnaire (*Bollettino dell'ALI*, t. III, pp. 27-45). A cette occasion, il indique quelle a été la réaction des sujets : des réponses promptes ou assez promptes ; des réponses obtenues difficilement ou très difficilement (p. 26).

J'ai eu souvent l'occasion de participer aux enquêtes sur place de Pellis (à Cortina d'Ampezzo, à Turin, à Gênes et à Chiusi) et d'apprécier sa merveilleuse habileté à poser les questions.

Uniformité des demandes. — Pellis a posé les questions partout de la même manière, parce que, dès qu'on change une demande, par la force des choses, les réponses changent elles aussi.

Bien que ce principe soit tellement évident, G. Bottiglioni considère comme dangereuse l'uniformité des demandes. Cette opinion est combattue avec des arguments convaincants par G. Vidossi (dans son

étude *L'Atlante linguistico italiano*, publiées dans *Bollettino dell' ALI*, t. I, 1933, pp. 16-18).

Pour ma part, je peux démontrer à l'aide des cartes publiées jusqu'à présent que les réponses enregistrées par moi sur place furent conditionnées par la façon dont je formulais les demandes. Il est fort probable que Bottiglioni n'a pas pu reconnaître le danger de la divergence des réponses pour le même mot (ou la même idée), puisque son questionnaire ne comprenait que des phrases (voir p. 542), et que le territoire exploré était assez limité.

Pluralité des questionnaires. — On affirme souvent qu'on doit avoir plusieurs questionnaires, suivant les régions qu'on étudie. Cette opinion est parfaitement fondée si l'on ne veut étudier à fond qu'une seule région. Mais, dès qu'on envisage l'étude d'un territoire plus étendu, la pluralité des questionnaires est, en pratique, difficilement maniable, puisqu'on doit connaître d'avance les résultats des recherches. Qui pourra me dire où je dois cesser de poser telle ou telle question ? Et, de plus, il y a des mots qu'on croit être employés seulement dans la plaine, tandis qu'ils vivent même dans les régions montagneuses. Il ne faut pas oublier ce fait fondamental : les gens de la campagne se déplacent souvent vers les régions montagneuses et ceux du littoral même vers les hautes montagnes. Ces hommes portent avec eux leur langage, dont le linguiste ne pourra trouver les traces qu'en employant le même questionnaire partout.

G. Vidossi discute avec acuité cette question, rejetant lui aussi l'opinion de Bottiglioni (cf. *L'Atlante linguistico italiano*, dans *Bollettino dell'ALI*, t. I, 1933, pp. 14-16).

La différence entre l'ALI et l'AIS. — G. Vidossi rejette l'affirmation de G. Bottiglioni, selon laquelle l'ALI ne serait que le double de l'AIS et soutient que l'Atlas linguistique italien se différencie de l'Atlas linguistique et ethnographique italien-suisse par la manière dont le questionnaire a été composé et par le grand nombre de questions qu'il renferme (cf. *L'Atlante linguistico italiano*, dans *Bollettino dell'ALI*, t. I, 1933, pp. 4-6 et *passim*).

Il est hors de doute que la contribution linguistique de l'ALI, lorsqu'elle sera publiée, montrera avec plus d'évidence son importance pour l'étude de la langue italienne et des langues romanes. Il s'agit, en effet, de deux œuvres de la plus grande envergure, qui ne peuvent être jugées à leur juste valeur tant que l'une d'elles (l'ALI) n'est pas encore publiée. Il me paraît impossible que l'ALI ne montre pas, lui aussi, le cachet spécifique de la personnalité scientifique de ses rédacteurs.

## 5. Enquêteur.

ENQUÊTEUR SPÉCIALISTE. — Ugo Pellis doit être considéré comme un enquêteur spécialiste, puisqu'il a fait ses études avec le distingué romaniste T. Gartner (cf. *In memoria di Ugo Pellis*, dans *Ce fastu ?*, t. XIX, 1943, pp. 165-167), et qu'il a publié même avant ses enquêtes, de nombreuses études dialectologiques (cf. *Bibliografia di Ugo Pellis*, dans *Ce fastu ?*, t. XIX, 1943, pp. 183-186).

La contribution d'Ugo Pellis à la réalisation de l'ALI est illustrée d'une manière émouvante par M. Bartoli et G. Vidossi, dans l'article *Ugo Pellis et l'Atlante linguistico italiano* (dans *Ce fastu ?*, t. XIX, 1943, pp. 170-171 ; cf. aussi les articles de J. Jud, G. Bottiglioni, C. Tagliavini, E. Çabej, G. Serra, etc., dans la même revue, pp. 172-179).

UN SEUL ENQUÊTEUR. — M. Bartoli a soutenu, avec raison, que pour un Atlas linguistique on doit avoir un seul enquêteur. Il n'admet pas deux ou plusieurs enquêteurs, comme le désireraient certains savants. De même, il s'oppose à la division du territoire italien en sections, car les limites fixées entre celles-ci ne peuvent être qu'arbitraires. Si l'on admet deux enquêteurs, on aura, en réalité, deux personnes questionnant de deux manières bien différentes et notant chacune à sa façon les matériaux recueillis. De plus des limites dialectales (de nature phonétique ou même lexicologique), qui n'existent pas en réalité, pourraient surgir sur les champs d'activité de deux enquêteurs, sources de discussions oiseuses et d'erreurs grossières (cf. *Piano generale*, dans *Rivista*, t. V, 3e fasc., 1924, pp. 213-214 et dans *Ce fastu ?*, t. VII, 1931, p. 11).

UN COMITÉ D'ENQUÊTEURS. — G. Bottiglioni a proposé, pour les relevés dialectaux italiens, un comité d'enquêteurs (voir p. 548). G. Vidossi rejette, avec raison, cette proposition, lorsqu'il expose les principes méthodologiques de l'ALI (voir *Bollettino dell'ALI*, t. I, 1933, p. 9 et *passim*). C. Merlo préconise, lui aussi, une enquête faite par plusieurs enquêteurs (dans *L'It. dial.*, t. IV, 1928, pp. 297-301).

L'AIDE DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION. — Le Ministère de l'Éducation a aidé cette œuvre, en lui allouant annuellement une importante contribution financière (cf. *Bollettino dell'ALI*, t. III, 1942, p. 77), et en accordant en même temps un congé permanent au professeur Ugo Pellis (à partir du 10 janvier 1925 ; cf. *Rivista*, t. VII, 1926, p. 97), afin qu'il pût consacrer toute son activité à la réalisation de l'Atlas.

### 6. Choix des localités.

M. Bartoli a accordé la plus grande attention au problème du choix des localités à explorer. Il expose ses idées dans l'article *Piano generale,* (dans *Rivista,* t. V, 1924, pp. 207-212 ; cf. aussi *Ce fastu ?,* t. VII, 1931, pp. 7-11).

Il a pris pour point de départ les conditions économiques et ecclésiastiques et le degré de culture des localités, autrement dit les voies de communication, la juridiction ecclésiastique et l'école (*Piano,* p. 209).

Selon ces principes, il a divisé les localités en trois catégories :

1° Les grands centres (*centri massimi*), c'est-à-dire les principaux nœuds ferroviaires qui ont été ou qui sont actuellement le siège d'une Université ou d'un archevêché.

2° Les centres moyens (*centri medi*) devaient comprendre toutes les gares d'importance secondaire, possédant des institutions de culture de deuxième rang, dépourvus de Faculté, mais ayant une résidence épiscopale.

3° Les petits centres (*centri minimi*) devaient comprendre des villages sans gare et sans école supérieure et qui sont de simples paroisses. Les villages ne devaient pas être des localités de villégiature (climatiques) ou des centres sportifs, ou posséder des terrains de ski ou de patinage.

A ces trois catégories, Bartoli ajoute encore deux séries, dites *anormales,* qui ont pour but de combler les lacunes de la précédente répartition. Dans la première série, il groupe certains centres, grands et moyens, cités plus haut, qui ne remplissaient pas toutes les conditions requises, mais qui étaient importants pour d'autres motifs spécifiques. La deuxième série concerne les îles ou presqu'îles linguistiques, c'est-à-dire les zones de langue albanaise, grecque, slave, allemande, franco-provençale, provençale, catalane, roumaine, de même que les dialectes italiens déplacés (par exemple le dialecte lombard de Sicile).

La distance. — La distance entre les localités soumises à l'étude ne dépassera pas d'ordinaire trente kilomètres, et ne sera pas inférieure à quinze ; elle ne sera pas mesurée à vol d'oiseau (*Piano,* p. 208).

Les points ne seront pas tous fixés d'avance. — Bartoli estime comme normal le principe de ne pas fixer d'avance tous les points. Pellis avait d'ailleurs la liberté de choisir sur place un certain nombre de localités, surtout parmi celles groupées dans la catégorie des petits centres (*Piano,* p. 212 ; cf. aussi *Archiv. glott. ital.,* t. XXI, 1927, section Bartoli, p. 150).

En effet, nous constatons que Pellis a remplacé certaines localités de la liste de Bartoli par d'autres, lorsque les circonstances semblaient

l'exiger (cf. U. Pellis, *L'Atlante linguistico italiano*, dans *Rivista*, t. VII, 1926, pp. 102-104).

Nombre des points étudiés. — Les rédacteurs de l'ALI se sont proposé d'étudier environ mille localités (cf. G. Vidossi, dans *Bollettino dell'ALI*, t. III, 1942, p. 56 et l'intéressant graphique de la page 64, où l'auteur montre que l'Atlas linguistique italien aura le réseau de points le plus dense).

Pellis a commencé les enquêtes le 29 octobre 1925 (cf. *Rivista*, t. VII, 1926, p. 99) et il les a continuées, sans interruption, jusqu'à sa mort, le 17 juillet 1943 (cf. *Ce fastu ?*, t. XIX, 1943, pp. 165-184).

Grâce à la bienveillance de G. Vidossi, à qui je suis reconnaissant, je peux donner, sur le nombre des enquêtes, les informations suivantes : Pellis a étudié 727 localités. Pour 31 localités, l'enquête n'est pas complète. De ces enquêtes, les matériaux de 711 points ont déjà été groupés sur fiches ; 11 relevés doivent encore être groupés. Le nombre des fiches est de 1.511.648 ; il reste encore à distribuer dix mille mots. Les photographies sont au nombre de 7.310, auxquelles on doit en ajouter plusieurs faites en couleurs.

Localités non italiennes. — Selon le projet de l'ALI (voir Bartoli, *Piano generale*, dans *Rivista*, t. V, 1924, p. 211), on devait étudier aussi le langage des localités non italiennes.

Le grand nombre des points soumis à l'étude de même que l'enquête sur les parlers non italiens représentent d'autres caractéristiques de l'ALI par rapport à l'AIS (cf. pour d'autres détails, l'article de G. Vidossi, dans *Bollettino dell'ALI*, t. I, 1933, p. 6 et *passim*).

### 7. Choix des informateurs.

En ce qui concerne le choix des informateurs, nous ne pouvons donner que des informations fragmentaires, puisque les enquêtes ne sont pas encore terminées.

Bartoli ne donne, à ce sujet, que des indications très sommaires (cf. *Piano gen.*, dans *Rivista*, t. V, 1924, p. 213). Bertoldi seul a discuté, dès le commencement, ce problème (cf. *Vocabolari e Atlanti*, dans *Rivista*, t. V, 1924, pp. 125-126).

Pellis nous offre cependant d'intéressantes informations concernant 364 relevés (dans *Ce fastu ?*, t. VII, 1931, pp. 28-29). De ces données, nous apprenons que la majorité des informateurs étaient des paysans.

Profession des informateurs. — Sur 364 informateurs, 134 étaient paysans (propriétaires de terres, pâtres, etc.) ; 52 travaillaient dans les administrations publiques ; 30 étaient menuisiers ; 25, pêcheurs ; 23,

maçons ; 17, cordonniers ; 16, tailleurs et couturières ; 13, forgerons ; 12, personnes de service ; 10, fonctionnaires et journalistes ; 8, aubergistes et hôtelières ; 7, commerçants ; 4, instituteurs et institutrices ; 4, boulangers ; 3, bouchers ; 2, meuniers ; 2, typographes et 2, prêtres.

ÉDUCATION DES INFORMATEURS. — Sur 364 informateurs, 48 étaient illettrés ; 306 avaient suivi l'école primaire et 10 seulement l'école secondaire.

ÂGE. — En ce qui concerne l'âge, nous constatons que 9 sujets avaient moins de vingt ans ; 46, entre vingt et vingt-neuf ans ; 42, entre trente et trente-neuf ans ; 81, entre quarante et quarante-neuf ans ; 89, entre cinquante et cinquante-neuf ans ; 58, entre soixante et soixante-neuf ans ; 35, entre soixante-dix et soixante-dix-neuf ans ; 4, entre quatre-vingts et quatre-vingt-deux ans.

SEXE. — Parmi les 364 informateurs, 316 étaient des hommes et 48, des femmes.

SUJET UNIQUE. — Pellis a fait ses enquêtes en travaillant d'ordinaire avec un seul sujet. Ce fut le cas pour 233 localités. Il y a cependant des points étudiés à l'aide de plusieurs informateurs : 40 points avec deux informateurs ; 53 points avec deux ou plusieurs informateurs ; 7 points avec trois informateurs ; 3 points avec quatre informateurs ; 2 points avec cinq informateurs et 1 point avec neuf informateurs.

## 8. Transcription phonétique.

La transcription phonétique de l'ALI a été établie, d'accord avec Bartoli et Bertoni, par Ugo Pellis, après plusieurs discussions animées (« *dopo parecchie vivaci discussioni* », cf. *Rivista*, t. VII, 3e fasc., 1926, p. 99).

Elle suit la tradition italienne, c'est-à-dire la graphie phonétique préconisée par l'*Archivio glottologico italiano* (les systèmes d'Ascoli, Goidanich et Bartoli), les *Testi dialettali italiani in trascrizione fonetica* (C. Battisti) et *L'Italia dialettale* (C. Merlo et C. Battisti) (cf. U. Pellis, *Relazione preliminare*, dans *Ce fastu ?*, t. VII, 1931, p. 23, avec la bibliographie en note) (1).

## 9. Publication des matériaux.

Sur la manière dont les auteurs de l'ALI envisageaient de publier les matériaux, U. Pellis nous donne d'amples détails. Il était chargé

(1) Cf. l'examen fait par J. JUD sur les notations phonétiques de PELLIS et de SCHEUERMEIER, lors du compte rendu du *Bollettino dell'Atlante linguistico italiano* (dans *Vox Rom.*, t. IX, 1946-1947, pp. 371-372).

de diriger la classification des fiches (cf. *Relazione prelim.*, dans *Ce fastu ?*, t. VII, 131, pp. 30-46, avec deux annexes et une carte sur papier transparent).

Pour reproduire un réseau de points aussi dense, le territoire de l'Italie a été divisé en quatre secteurs (voir les modèles donnés par Pellis dans l'article cité plus haut). Les cartes seront de deux sortes : 1° cartes géographiques contenant les matériaux, comme c'est le cas pour les autres atlas linguistiques ; 2° cartes « similaires », où les matériaux ne seront pas placés à côté du point étudié, mais reproduits en colonnes, avec l'indication des secteurs de la carte à laquelle ils appartiennent (pour plus de détails, voir l'article de Pellis et planche n° XLVII, p. 664 de mon étude).

Nous nous bornons à ces brèves informations sur la publication des matériaux, puisqu'il est assez difficile de prévoir quel sera le sort de cette œuvre gigantesque, après la mort prématurée de deux de ses vaillants fondateurs : Matteo Bartoli (mort le 20 janvier 1946) et Ugo Pellis (mort le 17 juillet 1943).

Nous sommes les premiers à nous rendre compte que cet exposé comprend sans doute de nombreuses lacunes, car il s'agissait de présenter une œuvre incomplète, sur laquelle les auteurs n'ont pas encore eu le temps de donner toutes les informations méthodologiques.

Malgré cela, nous avons cru de notre devoir de signaler aux lecteurs la méthode d'une œuvre qui représentera, nonobstant les critiques, l'un des plus grands monuments réalisés par les linguistes italiens pour la connaissance des dialectes de l'Italie (1).

## IX. LE LABORATOIRE DE PSYCHOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE *DEL SACRO CUORE* DE MILAN

Le Père Agostino Gemelli, O. F. M. (*Ordo Fratrum Minorum*), recteur de l'Université catholique du Sacré-Cœur de Milan (fondée par lui en 1921), a le grand mérite d'avoir créé auprès de cette Université, en 1921, un important Laboratoire de psychotechnique, qui entreprit, en 1924 déjà, des recherches très approfondies ; c'est le premier Institut en Italie consacré spécialement aux problèmes de psychotechnique.

(1) Grâce à l'amabilité de G. Vidossi, je suis en mesure d'informer le lecteur que les travaux pour l'Atlas vont continuer. Le comité de rédaction a été reconstitué, ayant comme membres G. Vidossi et B. Terracini. La Société « G. I. Ascoli » a décidé de mener à bien cette œuvre d'importance nationale. La direction administrative est sous la présidence de P. S. Leicht (lettre de G. Vidossi, du 7 novembre 1947) ; cf. aussi son article *Per il compimento dell' Atlante linguistico italiano*, dans *Cultura Neolatina*, t. VI-VII, 1946-1947, pp. 168-177.

## 1. Les travaux du laboratoire.

Ce Laboratoire a déployé depuis sa création une activité scientifique très importante, visant surtout la sélection et l'organisation du travail dans les différentes industries et faisant des recherches expérimentales sur le diagnostic de l'habileté motrice, sur la forme des mouvements volontaires, sur l'adaptation de l'activité humaine à l'activité de la machine, etc., c'est-à-dire sur des problèmes qui concernent les applications de la psychologie à la sélection et à l'orientation professionnelle des individus (cf. A. Gemelli, *Sull'attività psicotecnica del Laboratorio di psicologia dell' Università cattolica del Sacro Cuore*, dans le vol. *Contributi del Laboratorio di Psicologia*, Milano, 1931, pp. 395-405, et *passim*; publication de la même Université, VI[e] série, Sciences biologiques, VI[e] volume).

Le Père Gemelli s'est cependant voué, avec un succès remarquable, à l'étude des sons du langage, en utilisant, dès le premier développement de la radiotechnique, les progrès de l'électro-acoustique, afin d'analyser « le langage d'un point de vue auquel, jusqu'alors, il n'avait pas été possible de se placer, c'est-à-dire pour étudier le langage comme activité motrice, productrice de sons employés aux fins de représenter et communiquer le contenu des pensées et états d'âme » (F. Bottazzi).

En effet, les méthodes électro-acoustiques permettent d'examiner les changements des sons dans des phrases successives du langage et de mettre en lumière l'influence des conditions psychiques de l'individu qui parle, ainsi que l'influence réciproque des phonèmes et la façon dont les sons se groupent pour constituer les diverses unités du langage (syllabe, mot, phrase). Elles font connaître, en outre, la manière dont agissent les nombreux facteurs qui modifient l'expression phonétique : les états émotifs dans les phrases interrogatives, affirmatives, exclamatives ou l'aspect des phonèmes dans un monologue ou dans une conversation ordinaire.

Grâce aux méthodes électro-acoustiques, on peut mieux saisir la mélodie d'une phrase ou la note sur laquelle un son est prononcé, car l'enregistrement mécanique permet d'examiner minutieusement les courbes inscrites par l'appareil, en indiquant l'intensité phonique des diverses parties d'un énoncé ainsi que les variations de l'accent déterminées par la position des phonèmes. Par ses nombreuses études, Gemelli est arrivé à fixer et à analyser « les variations individuelles et la façon dont les divers individus réagissent aux diverses conditions extérieures et intérieures dans lesquelles ils parlent » (F. Bottazzi) (1).

(1) Cf. à ce sujet l'article de Filippo Bottazzi, *Agostino Gemelli et ses études psychologiques*, dans le volume *Contributi del Laboratorio di psicologia, serie ottava* (Milano, 1940, pp. 1-18, dans les publications de l'Université catholique de Milan, VI[e] série, *Scienze biologiche*, XI[e] vol.). Le même article a aussi été publié dans *Scientia, Rivista internazionale di sintesi scientifica*, t. XXXIV, mars, 1940.

Cette partie de l'activité scientifique du Père Gemelli touche de près à la dialectologie, et les linguistes ont maintenant la possibilité de comparer les notations d'un enquêteur, qui ont toujours un degré de subjectivité, avec les enregistrements objectifs des appareils construits spécialement pour examiner d'une façon plus précise l'aspect physique des phonèmes. La nouvelle méthode permet, dit le Père Gemelli, d'étudier « le langage dans des conditions peu éloignées de la réalité, elle permet d'enregistrer les sons de la voix sans que les sujets s'en aperçoivent, de telle sorte qu'on peut analyser les différentes formes du langage, les dialectes y compris, et déterminer les conditions du sujet et du milieu pouvant exercer une influence sur l'émission de la parole » (*L'analyse électro-acoustique*, p. 151) (1).

(1) Le cadre de notre exposé ne nous permet pas de donner une bibliographie complète des travaux du Père Gemelli concernant ce sujet. Nous nous bornons à citer, dans l'ordre chronologique, les études et les articles suivants faits par Gemelli seul ou en collaboration : P. A. Gemelli, *Contribution à l'étude de la perception, Recherches expérimentales et vues générales*, dans le *Journal de Psychologie*, t. XXV, 2, 1928, pp. 97-129 ; Id. et Giuseppina Pastori, *Comunicazione preventiva su di un nuovo metodo per lo studio dei suoni della voce*, dans le *Boll. della Soc. ital. di Biologia sperimentale*, vol. VI, 1931, pp. 215-216 ; Id. et G. Pastori, *Untersuchungen über die Gestaltung der Wörter und Phrasen*, dans *Psychologische Forschung*, t. XVIII, 1932 ; A. Gemelli, *Nova inquisitio in structuram vocalium*, dans *Scientiarum nuncius Radiophonicus*, nº 15, 1932, pp. 5-6, et *De structura locutionis*, ib., pp. 6-8 ; Id. *Recherches et nouveaux résultats dans l'étude sur la structure des paroles et des phrases*, Rapport au *Congrès de Psychologie*, Copenhague, 1932, 3 p. (le texte italien a été publié dans *Archiv. ital. di Scienze biologiche*, t. XVIII, 1933, pp. 151-153) ; Id. et G. Pastori, *Recherches et nouveaux résultats dans l'étude des voyelles*, Rapport au *Congrès de Psychologie*, Copenhague, 1932, pp. 45-63 (résumé en italien, dans l'*Archivio ital. di Science biolog.*, t. XVIII, 1933, pp. 153-154) ; Id., *Elektrische Analyse der Sprache*, II, avec 8 figures et 20 planches, dans *Psycholog. Forschung*, t. XVIII, 1933, pp. 191-217 ; Id. et G. Pastori, *Quelques recherches sur la nature des voyelles*, avec 14 figures et 11 planches dans *Revue d'Acoustique*, t. II, fasc. 3, 1933, pp. 169-188 (le même article a été publié dans l'*Archivio ital. di Science biol.*, t. LXXXIX, 1933, pp. 76-94) ; Id. et G. Pastori, *La durata minima delle vocali sufficiente alla loro percezione*, avec 2 figures et 4 planches, dans l'*Archivio di Fisiologia*, t. XXXIII, fasc. 3, 1934, pp. 440-452 ; Id., *Quelques recherches sur la structure des consonnes*, avec neuf planches, dans l'*Archivio ital. di Science biologiche*, t. XCII, 1934, pp. 97-122 ; Id., *Analyse électrique du langage, I. Recherches sur la nature des voyelles*, avec 14 figures et 6 planches dans les *Archives néerland. de phonétique expérimentale*, t. X, 1934, pp. 1-29 ; Id. et G. Pastori, *Ricerche elettroacustiche del « timbro » della voce umana (nota preventiva)* avec une planche et 4 figures, dans les *Acta Pont. Acad. Scientiarum Novi Lincaei*, t. LXXXVII, 1933-1934, pp. 30-39 ; Id. et G. Pastori, *Ricerche elettroacustiche sopra il timbro di voce nel linguaggio parlato*, avec 13 planches, dans la *R. Accad. d'Italia, Mem. della Classe di Science Fis., Mat. e Nat.*, t. VI, 1934, pp. 65-117 ; Id. et Giuseppina Pastori, *L'analisi elettroacustiche del linguaggio, con 49 figure nel testo, 88 tavole e 4 tabelle fuori testo*, vol. I, *Testo* (Milano, 1934, in-8º, XXVIII-250 p.), vol. II, *Atlante delle tavole* (*ib.*, contenant LXXXVIII planches ; cf. le compte rendu de Marcel Cohen, dans le *Bull. de la Soc. de Ling. de Paris*, t. XXXVI, 1935, pp. 11-15) ; A. Gemelli, *I metodi dell'elettroacustica nello studio del*

## 2. Le but des recherches du Père Gemelli.

Le Père Gemelli est avant tout un psychologue, et il étudie par conséquent le langage d'un point de vue psychologique. « Ce qui est important pour la psychologie, dit-il, ce n'est ni le système matériel des phonèmes considérés en eux-mêmes, ni le phonème considéré dans le mécanisme de ses changements à l'intérieur des mots et des phrases, mais le phonème présentant les variations phoniques qui permettent de le distinguer et de le reconnaître parmi tous les autres, en tant que ces variations sont liées à une signification. Mais si la psychologie n'étudie pas les phonèmes dans leur système matériel, ni non plus les lois qui règlent leur formation ou bien qui expriment leur constance fondamentale malgré leur évolution dans l'espace et dans le temps, on ne doit pas croire pour cela que nous nous soyons proposé comme objet

*linguaggio*, dans les *Contributi del Laboratorio di Psicologia, serie sesta,* Milano, 1935, pp. 105-158 (l'étude a aussi été publiée dans l'*Archivio ital. di Psicologia*, t. XII, 1934, pp. 241-294) ; ID. et G. PASTORI, *Phonetische Untersuchungen über die zur Wahrnehmung notwendige Mindestdauer eines Lautes*, avec huit planches et un résumé en français et en anglais, dans les *Acta Psychologica*, t. I, 1936, pp. 263-384 ; ID., *I recenti progressi della elettroacustica nelle loro applicazioni allo studio del linguaggio*, dans les *Atti della Soc. ital. per il progresso delle Scienze*, t. VI, Pavie, 1936 ; ID., *La struttura delle vocali*, avec 14 planches, dans la *Rassegna di Educaz. dei Sordomuti e Fonetica biologica*, t. II, fasc. 1-2, 1936, pp. 3-48 ; ID., *Nuovi risultati nell' applicazione dei metodi dell'elettroacustica allo studio della psicologia del linguaggio*, dans les *Rendiconti del Sem. Mat. e Fisico di Milano*, t. XI, 1937, 21 p. ; ID., *Nuovo contributo alla conoscenza della struttura delle vocali*, avec 20 figures dans le texte et neuf planches, dans les *Commentationes, Pontificia Academia Scientiarum*, a. I, vol. I, nº 1, 1937, pp. 1-43 (la même étude a été publiée dans les *Mélanges de Linguistique et de Philologie offerts à G. van Ginneken*, Paris, 1937, pp. 341-352, et dans le *Boll. della Soc. ital. di Biologia sperimentale*, t. XII, 1937, pp. 206-218) ; ID., *Nuove applicazioni dei metodi dell'elettroacustica allo studio del linguaggio*, dans l'*Archivio ital. di Psichologia*, t. XV, 1937, pp. 89-112 (l'étude a aussi été publiée dans les *Contributi del Laboratorio di Psicologia*, VIIe série, pp. 1-24) ; ID., *Osservazioni sul fonema dal punto di vista della psicologia*, dans la revue *Il Valsava* (Roma), 1927, 27 p. et 3 planches ; ID., *L'analyse électro-acoustique dans l'étude de la psychologie du langage*, dans le *Journal de Psychologie normale et pathologique*, t. XXXIV, 1937, pp. 643-671 (l'étude est reproduite dans les *Contributi del Laboratorio di psicologia, serie ottava*, Milano, 1940, pp. 147-178) ; ID., *I progressi della moderna elettroacustica nelle loro applicazioni allo studio del linguaggio*, dans la revue *Scienza e tecnica*, vol. II, 1938, pp. 193-198 ; ID., *Observations sur le phonème au point de vue de la psychologie*, avec quatre tables, et un résumé en anglais et en allemand, dans les *Acta Psychologica*, t. IV, 1939, pp. 83-112 ; ID., *Nouvelle contribution à la connaissance de la structure des voyelles*, avec neuf tables hors texte et vingt figures dans le texte, dans les *Archives néerland. de Phonétique expérimentale*, t. XIV, 1938, pp. 126-164 ; ID., *Caratteristiche e variazioni del linguaggio umano : mezzi forniti dall' elettroacustica per rilevarle e valutazione fisio-psicologica dei risultati* (extrait du *Boll. della Soc. ital. di Biologia sperim.*, vol. XIII, 1938, pp. 321-323) ; *Padre Gemel-*

de nos recherches un phénomène soustrait à toute loi. Pour une langue les différences significatrices entre les phonèmes sont indispensables si elle doit être expressive ; mais leur emploi n'est pas arbitraire ; au contraire, à chaque signification est lié l'emploi d'une forme particulière de phonème... Si, sous l'action de la pensée, le système matériel de la langue se divise en éléments ayant valeur de signes, c'est encore sous l'action de la pensée que ces signes s'unissent pour former un système matériel d'un ordre supérieur ; par conséquent, c'est sous l'influence et sous l'impulsion de la pensée que la langue est élaborée et le langage est construit. C'est pourquoi la psychologie doit étudier le système matériel de la langue pour reconstruire le procédé suivant lequel ce système matériel, sous l'impulsion des différentes situations psychiques et réglé par les lois mêmes de la vie psychique, s'est formé, s'est développé, a acquis une signification et une valeur spirituelle » (*L'analyse électro-*

*li parla della melodia e psicologia della voce umana* (extrait de la revue *Sapere*, 1939, numéro du 15 janvier, pp. 7-11) ; Id., *Variations signalatrices et significatrices et variations individuelles des unités élémentaires phoniques du langage humain : moyens fournis par l'électro-acoustique pour les déceler et évaluation physio-psychologique des résultats* (avec dix-sept figures, quatre graphiques et deux planches), dans l'*Archivio di Psicologia, Neurologia, Psichiatria e Psicoterapia*, t. I, 1939, pp. 1-46 (cet article a aussi été publié dans les *Contributi del Lab. di Psicologia*, VI[e] série, pp. 179-225 ; cf. aussi le résumé publié dans *Proceedings of the third Intern. Congr. of Phonetic Sciences*, Ghent, 1938, pp. 355-364) ; Id., *Il duplice aspetto del linguaggio e il preteso duplice compito della scienza del linguaggio e della filosofia del linguaggio* (dans les *Riassunti delle relazioni presentate al XIV° Congresso nazionale di Filosofia*, Firenze, ottobre 1940, pp. 19-25) ; Id., *Comunicazione preventiva su di un nuovo metodo di analisi statistica dell'intensità sonora della voce*, dans les *Rendiconti del Ist. Lomb. di Scienze e Lettere*, t. LXXIV, 1940-1941, pp. 1-4 ; Id. et G. Sacerdoti, *Un Metodo per l'analisi statistica dell'intensità sonora del linguaggio* (avec 12 figures et 4 planches), dans les *Commentationes Pontif. Acad. Scientiarum*, a. V, vol. V, 1940, pp. 569-603 (publié à nouveau : *Contributi del Lab. di Psicologia*, XII[e] série, 1944, pp. 11-14) ; A. Gemelli, *Il meccanismo dell'influenza dei movimenti della testa sulla localizzazione dei suoni*, dans *La Ricerca scientifica*, t. XIII, 1942, pp. 3-8 (publié à nouveau : *Contributi del Lab. di Psicologia*, XII[e] série, Milano, 1944, pp. 1-9); Id., *Il meccanismo d'azione delle corde vocali nella fonazione* (dans le *Boll. della Soc. Ital. di Biologia sperim.*, 1944, 5 p. ; cf. aussi les *Acta della Pont. Acad. Scientiarum*, t. IX, 1946, pp. 69-74) ; Id., *Il punto di vista della psicologia nello studio del linguaggio* (dans l'*Archivio di Psicologia, Neurologia e Psichiatria*, t. VII, 1946, pp. 113-134 ; cf. aussi P. Gemelli et le Père G. Zuniui, *Introduzione alla Psicologia*, Milan, 1937, chapitre X, pp. 258-278) ; Id., *La localisation des sons* (dans les *Miscellanea Psycologica Albert Michotte*, Louvain, 1947, pp. 155-166).

Cette longue bibliographie a pour but de faciliter la tâche de celui qui fera un jour une étude comparative des résultats du Père Gemelli et de ceux que les enquêteurs ont pu obtenir par leurs notations phonétiques. Je considère cette étude comme indispensable pour pouvoir mieux analyser les enregistrements faits seulement par l'intermédiaire de l'oreille.

Que mon confrère Giancarlo Bolognesi de Milan veuille bien agréer mes remerciements pour sa précieuse collaboration à la rédaction de cette bibliographie.

*acoustique*, dans les *Contrib. del Lab. di Psicologia*, VIIIe série, pp. 154-155).

En se proposant comme but d'étudier « comment se produit l'émission du langage, considérée en fonction de la compréhension de celui-ci », l'auteur a dû inventer les moyens de faciliter des expériences concernant la composition des sons du langage. « Le son est formé, dit-il, d'une suite de sons, dont chacun a une tâche significative particulière. Ces sons sont complexes, c'est-à-dire, si nous les regardons au point de vue physique et physiologique de leur production, ils sont formés par le jeu de différentes ondes sonores » (pp. 155-156).

Il fallait donc trouver un système qui fût capable d'enregistrer les ondes sinusoïdales constantes, inconstantes ou apériodiques et de passer rapidement de l'enregistrement d'ondes à haute fréquence à celui d'ondes à petite fréquence, et de l'enregistrement de vibrations intenses à celui de vibrations faibles. Il fallait, en outre, trouver la possibilité d'enregistrer les variations des phonèmes, ainsi que les variations de l'intensité sonore. « Tout cela est devenu possible, dit l'auteur, grâce à l'outillage radio-technique et au tube de Braun » (p. 156).

### 3. La chambre d'expérience et l'enregistrement.

Afin de réaliser les expériences dans les meilleures conditions possibles, le P. Gemelli a fait construire dans son Laboratoire de Psychologie une « chambre isolée phoniquement et électriquement et antiréverbérante ».

L'auteur décrit cette chambre dans les termes suivants : « L'isolement phonique a été obtenu au moyen de nombreuses parois, qui empêchent la communication de quelque vibration que ce soit. L'isolement électrique garantit contre toute perturbation qui pourrait agir sur les instruments et déterminer des distorsions. La réverbération est de 0,005 ms. L'enregistrement est fait avec un microphone à quartz piézo-électrique ; l'amplificateur n'est sujet à aucune distorsion dans la gamme entre 50 et 10.000 Hz. J'emploie le tube cathodique à un, deux ou plusieurs points lumineux. Avec cet outillage, toute déformation de l'oscillogramme, dépendant de l'inertie du système enregistreur, est évitée. L'enregistrement est fait sur du papier photographique très sensible, se déroulant avec une rapidité qui arrive jusqu'à 12 mètres par seconde. — Outre l'oscillogramme microphonique, on enregistrait : 1° la variation de l'intensité sonore, au moyen d'un voltmètre logarithmique ; 2° la variation de la fréquence de la fondamentale, au moyen d'un fréquentimètre ; 3° les surtons de voyelles, au moyen d'un analyseur de fréquences » (*L'analyse électro-acoustique*, p. 155, note 1).

J'ai eu la bonne fortune d'examiner de près (en 1937) cette chambre

et de faire quelques enregistrements, grâce à la bienveillance du Père Gemelli. Les expériences que j'avais faites auparavant dans les Laboratoires de phonétique expérimentale du Collège de France (sous la direction de l'abbé Meunier), de la Sorbonne (sous la direction de H. Pernot) et dans celui de Cluj (Transylvanie, sous la direction de Y. Popovici) m'ont permis de bien apprécier la grande importance scientifique des résultats obtenus par le Laboratoire de Milan (1).

## 4. Les études qu'on peut faire par l'analyse électro-acoustique.

Le Père Gemelli indique lui-même les études qu'on peut faire grâce à son système d'expérience. On peut déterminer, dans la morphologie de la parole humaine : la structure de chaque voyelle ainsi que les modifications dues au fait que ces variétés font partie de mots ayant un sens ; les caractères des consonnes et leurs modifications, dues au fait qu'elles sont précédées et suivies de voyelles ; la durée de chaque phonème et la détermination de son commencement et de sa fin ; la durée des syllabes et leur influence réciproque ; l'influence de l'accent ; la mélodie de la phrase (hauteur et intensité de la voix), par rapport à la phrase monologuée, dialoguée, affirmative, interrogative, exclamative ; l'influence de l'énergie avec laquelle une phrase et ses différents mots sont prononcés ; l'influence de l'état du sujet (par exemple, l'influence de l'émotion) (*L'analyse électro-acoustique*, p. 157).

Ces données offertes par l'analyse électro-acoustique ne doivent pas être étrangères aux études dialectologiques.

La prononciation de la langue littéraire est artificielle. — « La prononciation de la langue littéraire étant artificielle, dit avec raison Gemelli, il vaut mieux avoir recours *aux dialectes* (mis en italiques par moi-même). Ce sont les caractéristiques du dialecte qui nous permettront de pénétrer dans le mécanisme du langage et d'observer l'influence des facteurs subjectifs et objectifs sur sa formation et ces variations » (*L'analyse électro-acoustique*, p. 157).

(1) Pour plus de détails concernant cette chambre, cf. l'article de Gemelli, *Criteri fondamentali per la costruzione d'una camera isolata acusticamente e schermata elettricamente per ricerche di fisiologia e psicologia, e risultati conseguiti*, dans le volume *Contributi del Laboratorio di Psicologia, serie dodicesima*, Milano, 1944, pp. 45-57.

Sur la technique appliquée par les prédécesseurs, cf. A. Gemelli et G. Pastori, *L'analisi elettroacustica del linguaggio*, le chapitre *I metodi dell'elettroacustica nello studio del linguaggio*, pp. 1-54, qui est suivi par le chapitre *La tecnica delle nostre ricerche*, pp. 55-76.

## 5. Quelques conclusions.

Les résultats obtenus jusqu'à présent par le Père Gemelli, méritent toute notre attention. A cette fin, je me borne à citer quelques-unes de ses conclusions :

« L'analyse électro-acoustique permet de considérer la parole comme un tout, constitué de différents sons, dont chacun est tellement fondu dans le tout qu'il en influence la physionomie et qu'il en est à son tour profondément modifié. Ces influences réciproques varient de sujet à sujet, et d'un moment à l'autre, à cause des facteurs subjectifs et objectifs, de sorte que le langage perçu se présente à nous comme un tout vivant, créé par l'ensemble des différents mouvements qui se fondent et s'organisent différemment selon des lois déterminées. Les phonéticiens et les phonologues discutent sur la réalité de la syllabe et du phonème ; nous ne voulons certes mettre en doute ni l'importance de leurs observations, ni les avantages que l'on peut tirer de ces séparations artificielles. Au point de vue de la psychologie où nous nous sommes placés, le langage étudié sur les oscillogrammes n'autorise pas de semblables divisions. En réalité, il n'y a ni syllabes, ni mots, ni phrases ; il y a une suite de mouvements variés auxquels correspondent des sons ayant une signification ; mais cette suite de mouvements n'est pas une série uniforme ; ils se présentent unis de façon à constituer des unités de différent ordre, différemment liées entre elles et différemment structurées. A ces unités et organisations de mouvements, dont le jeu constitue le langage, correspondent chez celui qui le perçoit d'autres unités et organisations perceptives. Cette unification et organisation permet d'attribuer à chacune de ces unités et à leur ensemble un sens, et d'avoir ainsi la compréhension du langage, compréhension qui est intimement liée à la perception des sons... »

« En outre, cette unification intérieure, ce caractère « structuré » de la parole humaine, n'est pas quelque chose d'absolu : elle oscille entre deux pôles opposés : d'un côté, la liberté de celui qui parle et les individualismes, grâce auxquels la parole prend un caractère nettement personnel et varié d'un moment à l'autre, selon les conditions dans lesquelles elle est prononcée ; à l'autre pôle, la mécanisation de la parole qui a perdu tout son contenu de signification et qui est devenue une suite de sons prononcés mécaniquement, comme il arrive dans quelques circonstances habituelles (récitation par cœur, défaut d'intérêt, etc.), ou bien dans quelques cas pathologiques (écholalie, parole sénile, dysarthrie des paralytiques, etc.). Dans le premier cas, l'individualisme conduit à la plus grande réalisation de l'unité intérieure de la parole, en sacrifiant à cette réalisation les caractéristiques typiques et constantes. Dans le patois, dans la création de mots, dans la transforma-

tion de la langue vivante, ce processus d'unification est le facteur constructif dominant de la transformation de la parole ; c'est le cas où la « prégnance » de la forme motrice se révèle au maximum. Dans le second cas, la forme se dissout dans une suite de sons qui peuvent même arriver à la perte totale de signification » (*L'analyse électro-acoustique*, pp. 176-178).

Plusieurs de ces conclusions d'une haute portée scientifique ont souvent été confirmées par les enquêteurs lors de leurs notations phonétiques.

Je me souviens bien de la difficulté que j'éprouvais à noter des réponses données par des sujets qui parlaient une autre langue que le roumain. Je devais toujours les prier de parler lentement, afin de bien pouvoir reconnaître les *éléments* de leur énoncé qui constituait toujours un tout, dont les parties morphologiques n'apparaissaient pas à mon esprit sans un grand effort de ma part.

Pour les enquêtes dialectologiques se dégage, en outre, une deuxième constatation de la même importance : on ne peut phonétiquement noter un patois qu'en connaissant d'avance au moins une bonne partie des dialectes appartenant à la même langue. Il faut savoir « déchiffrer » les éléments de ce tout prononcé par l'informateur, pour pouvoir, par la suite, les noter à l'aide des signes conventionnels du système de notation phonétique.

Il faut aussi souligner la conclusion de l'auteur suivant laquelle en ce qui concerne la *syllabe* et le *phonème*, « le langage étudié sur les oscillogrammes *n'autorise pas de semblables divisions* » (1).

(1) Pour l'activité déployée par le P. Gemelli, cf. A. Manoil, *La psychologie expérimentale en Italie, École de Milan*, Paris, F. Alcan, 1938, in-8°, VIII-489 p. et 16 planches. Le second chapitre est consacré à l'*Étude électro-acoustique du langage* (pp. 183-262). L'auteur donne aussi une ample bibliographie sur l'activité du P. Gemelli et de ses collaborateurs (cf. pp. 455-468).

# *H.* LE ROMANCHE (LADIN)

## A. LE GROUPE DES GRISONS (ROMANCHE)

« *Laboramus in gloriam Raetiae nostrae* ».
(J. Jud, *Dicz.*, 3e fasc.)

### I. INTRODUCTION

Le groupe romanche ou rhéto-roman comprend les idiomes néo-latins parlés depuis le Saint-Gothard jusqu'à *Muggia* sur le golfe de Trieste, où l'ancien patois frioulan a disparu à la fin du XIXe siècle.

#### 1. Division dialectale.

On les divise habituellement en trois groupes principaux :

1o *Le groupe des Grisons.* — Les parlers du canton suisse des Grisons sont employés par environ 40.000 individus (C. Pult, *Impronte grigioni,* dans *Rev. de Ling. rom.*, t. VII, 1931, p. 101). Ils se divisent en trois patois :

a) *le surselvan,* dans la haute vallée du Rhin antérieur ;

b) *le patois du centre* (le *sousselvan* et le *surmeiran*) dans la vallée du Rhin postérieur ;

c) *l'engadinois,* dans la vallée supérieure de l'Inn. On distingue les parlers de la *Haute Engadine,* de la *Basse Engadine* et de la vallée de *Müstair* (voir planche no XLIII, p. 620 de mon étude).

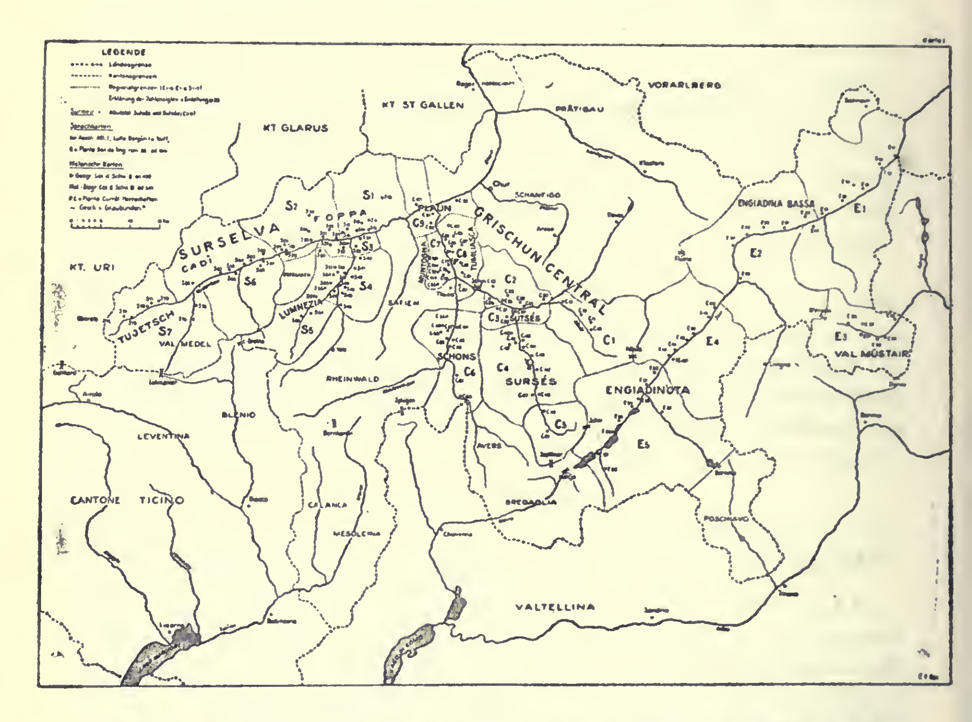
Ces parlers sont englobés dans l'ancien diocèse de Coire ; ils sont sérieusement menacés par les parlers allemands environnants.

2o *Le groupe central* est constitué par un bloc de parlers autour des Alpes Dolomitiques : *Val Gardena* ; les vallées de *Baddia* et *Marebbe* ; *Fassa* et *Livinallongo,* qui faisaient jadis partie de la principauté de Bressanone (Brixen).

C. Battisti estime à 17.500 le nombre des Ladins des Dolomites (cf. *Essais sur le Haut Adige,* Florence, Inst. de Ling. de l'Univ., 1946, pp. 60-61).

Ces parlers sont assez fortement entamés par les idiomes allemands venus du Nord et par le vénitien au Sud.

PLANCHE XLIII.




La région des Grisons (d'après le *Dicziunari rumantsch grischun*, cf. p. 626 de mon étude ; les chiffres indiquent les localités dont les parlers ont été enregistrés par des enquêtes successives, cf. p. 631 de mon étude).

3° *Le groupe oriental* est formé par les parlers de la région du *Frioul.* Ils s'étendent sur les deux rives du *Tagliamento,* et sur la côte de l'Adriatique entre *Gorizia* et *Monfalcone* (voir planche n° XXXVIII, p. 471 de mon étude).

Ce groupe présente un certain nombre de caractères linguistiques qui le séparent des parlers des Grisons et de ceux employés dans les Alpes Dolomitiques (cf. C. Battisti, *Sulla pretesa unità ladina,* dans *Silloge linguistica... G. I. Ascoli,* Torino, 1929, pp. 409-444, avec une carte linguistique ; C. Battisti, *Dizionario Toponomastico Atesino,* vol. III, 3e partie : *I nomi locali della comunità di Ampezzo,* Roma-Bolzano, 1947, pp. 1-16, où l'auteur examine de nouveau le problème ladin, soutenant l'autonomie des trois groupes linguistiques ; cf. aussi les pages 17-36 et 36-45, et le compte rendu de G. Bottiglioni, dans *Convivium, raccolta nuova,* 1948, n° 5, pp. 784-786, *Istituto di glottologia dell'Università di Bologna*).

### 2. Nom de la langue.

Pour dénommer ce groupe de parlers, G. I. Ascoli a employé le terme de *ladin* (c'est-à-dire *latinus,* mot qui en Engadine a aujourd'hui la signification de « parler local », « parler autochtone »), bien que la vaste région délimitée ci-dessus n'ait jamais eu, dans le passé, d'unité administrative, culturelle ou linguistique (cf. C. Battisti, *l. c.*).

Flaminio da Sale employa, en 1729 déjà, le nom de *rhétique,* c'est-à-dire appartenant à l'ancienne province romaine de Rhétie. Fr. Luchert créa, en 1845, l'adjectif *raetoromanisch.*

Le peuple ladin des Grisons, cependant, désigna toujours son parler autochtone *surselvan* et *engadinois* par le terme de *romontsch* (*rumauntsch*), et ce dernier nom commence à être employé de plus en plus dans les travaux linguistiques (pour plus de détails, cf. T. Gartner, *Handbuch der rätoromanischen Sprache u. Literatur,* Halle, M. Niemeyer, 1910, pp. 7-8).

## II. LE FONDATEUR DE LA PHILOLOGIE ROMANCHE

Graziadio Isaia Ascoli (né en 1829, mort en 1907) est le fondateur de la philologie ladine : « Ses *Saggi ladini* (dans *Archivio glott. ital.,* t. I, 1873, pp. 1-556) et ses *Annotazioni soprasilvane* (dans *Archiv. glott. ital.,* t. VII, 1880-1883, pp. 406-602) révèlent les qualités maîtresses du savant italien, sa clarté cristalline dans l'exposé systématique de faits souvent embrouillés, son intuition admirable dans le choix des solutions qu'appellent les problèmes phonétiques, morphologiques et lexicologiques de nos parlers : ils resteront les livres de chevet de tous ceux d'entre nous qui ont consacré leurs loisirs à l'étude du rhéto-roman » (J. Jud, *Rev. de Ling. rom.,* t. VII, 1931, p. 75).

En effet, Ascoli a soumis à un examen linguistique très approfondi les idiomes de l'Italie du Nord (la partie centrale et orientale jusqu'à la côte dalmate) et les parlers des Grisons. Il a dépouillé les plus anciens documents connus (les textes des XVI$^{e}$, XVII$^{e}$ et XVIII$^{e}$ siècles) et complété les données linguistiques obtenues ainsi par des matériaux que lui avaient fournis des informateurs locaux (cf. pp. 163, 280, 321, 342, 343, 345, 404, 416, etc.). Pour plusieurs régions, c'est lui-même qui a recueilli les matériaux (cf., par exemple, pp. 6, 163, 280, 287, 318, 322, 341, 343, etc.).

Les *Saggi* représentent, en partie, le résultat des *Esercitazioni romanze* dirigées par Ascoli à Milan à la chaire de « Linguistique et langues romanes » durant l'année académique 1868-1869 (cf. *Silloge linguistica... Ascoli*, p. XXIV, note 1; cette chaire fut créée *ad personam*, quoique Ascoli fût un autodidacte ; cf. *ib.*, p. XXV, note 2).

Il commence par déterminer les limites du *ladin*, parlé par plus de six cent mille individus. C'est lui qui divise le ladin en trois zones : la *zone occidentale*, comprenant les Grisons ; la *zone centrale*, embrassant la région dolomitique ; et la *zone orientale* ou *frioulane*. Le parler de chaque zone est divisé ensuite en plusieurs sous-dialectes dus aux influences culturelles et politiques du passé.

Au commencement de chaque chapitre, l'auteur délimite chaque dialecte et sous-dialecte, dénombre les individus qui le parlent (en 1870), et, enfin, énumère les sources dépouillées sur lesquelles se basent ses conclusions. Le dépouillement est classé dans des paragraphes, de 1 à 238, et ces mêmes chiffres se répètent, dans le même ordre, pour chaque patois étudié.

Dans la seconde partie, il est très intéressant de relever le rôle qu'il attribue aux parlers de *Bormio*, de *Poschiavo* et du *Val Bregaglia* comme intermédiaires entre le ladin et le lombard (cf. pp. 286 ss.).

Fr. Diez avait considéré ce travail comme le plus organique et le plus complet pour la connaissance d'un groupe de parlers néo-latins. W. Meyer-Lübke estime qu'Ascoli est le fondateur de la dialectologie romane (*Die Ziele der rom. Sprachwissenschaft*, Wien, 1906, p. 11) (cf. cependant p. 483 de mon étude).

## III. LES ENQUÊTES SUR PLACE

### 1. La contribution de Theodor Gartner.

Au dialectologue autrichien T. Gartner (né en 1843, mort en 1925) revient le mérite d'avoir procédé à de nombreuses enquêtes sur place depuis les sources du Rhin jusqu'aux environs de Trieste, recueillant directement de la bouche des patoisants les matériaux linguistiques. Il s'est servi de plusieurs questionnaires adaptés à la durée du séjour prévu.

Les résultats de ses recherches sont condensés dans sa *Rätoromanische Grammatik* (Heilbronn, 1883) et dans le *Handbuch der rätoromanischen Sprache und Literatur* (Halle, M. Niemeyer, 1910). Le dernier travail (cf. la riche bibliographie pp. LXII-LXVII) présente les textes dialectaux suivants :

1° La *traduction de 166 phrases* sur la vie journalière en patois de six localités (pp. 9-50).

2° La *traduction de deux contes* de la collection des frères Grimm : *Le loup et les sept chevreaux* (pp. 51-74) et *Le vieux chien* (pp. 75-85) en patois *des mêmes localités.*

3° La *traduction* de la *Parabole de l'Enfant prodigue* (pp. 86-96) en patois des mêmes localités.

4° La *traduction de la nouvelle de Boccace* que Papanti a employée pour les parlers italiens (pp. 97-102).

5° Pour connaître le développement phonétique, morphologique et lexicologique des parlers romanches et italiens apparentés, l'auteur fit, entre 1878 et 1881, des relevés dans *quarante-huit localités* (pp. 103-272), en interrogeant souvent *plusieurs informateurs.*

Il a employé une *liste* d'environ *cinq cents mots,* où figurent des éléments morphologiques : singulier et pluriel ; les formes des pronoms ; différentes formes verbales ; conjugaisons, etc.

Ces riches matériaux sont interprétés au point de vue de leur évolution linguistique, dans une étude approfondie basée sur des faits que le contrôle fait par d'autres savants n'a guère modifiés.

Le *Handbuch* se termine par un examen (illustré par des spécimens) de la littérature des Grisons, du Tyrol et du Frioul (pp. 273-386).

A l'aide de ces matériaux recueillis personnellement et transcrits en partie phonétiquement, l'auteur aurait pu rédiger facilement un bon nombre de cartes linguistiques.

L'exposé souvent très condensé d'Ascoli est heureusement complété par le travail de caractère plus biologique de Gartner qui inaugure ainsi l'étude des parlers vivants de cette région.

## 2. La contribution des savants grisons.

Si Ascoli et Gartner ont été les premiers en date à révéler l'intérêt des parlers romanches des Grisons, il faut se hâter de dire que depuis 1890 presque toutes les recherches capitales en vue de mettre à la portée de la science les trésors de la langue et de la littérature ancienne sont dues à l'initiative éclairée des sociétés romanches, aux savants grisons et aux collaborateurs suisses.

A Coire, chef-lieu des Grisons, deux premières tentatives furent faites (en 1863 et en 1870) pour constituer une société littéraire romanche. C'est

seulement la troisième (de 1885) qui aboutit à la formation de la *Società retorumantscha* (société pour l'étude du romanche).

Cette Société a commencé, en 1886, la publication de la revue *Annalas da la Società retorumantscha* (t. I, 1886-t. LXIII, 1949), dont le but est de publier les textes littéraires, de cultiver l'idiome et d'en recueillir les patois vivants. C'est sous les auspices de la *Società retorumantscha* que fut préparée la publication du *Dicziunari rumantsch grischun.*

En 1919 on fonda la *Ligia romontscha* (la ligue romanche) pour unir tous les Romanches des vallées grisonnes, afin de mieux conserver et de défendre énergiquement le langage des aïeux.

Parmi les nombreuses publications que cette dernière a soutenues et dont elle a pris l'initiative, nous nous bornerons à citer : Reto R. Bezzola et Rud. O. Tönjachen, *Dicziunari tudais-ch-rumantsch ladin* (Samedan, 1944, XXII-1194 p.) ; Ramun Vieli, *Vocabulari tudestg-romontsch sursilvan* (Cuera, 1944, XVI-915 p. ; cf. *Vox Rom.*, t. IX, 1947, pp. 302-307). Ce sont deux vocabulaires pratiques, d'une grande importance pour la connaissance du romanche vivant, destinés à fournir le répertoire de toutes les ressources lexicologiques de sa langue littéraire.

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOLOGIE RHÉTO-ROMANE DANS LES UNIVERSITÉS. — L'enseignement donné dans les Universités suisses, et notamment dans celle de Zurich, a contribué indiscutablement au développement des études romanches.

En effet, dès 1882, Jakob Ulrich, professeur de philologie romane, a pris l'initiative de cours de philologie rhéto-romane. De pareils cours furent donnés ensuite à l'Université de Zurich par H. Morf, L. Gauchat, J. Jud et R. Bezzola. A l'Université de Berne, ce fut K. Jaberg qui introduisit des cours de romanche. Enfin, A. Velleman donne régulièrement des cours de philologie rhéto-romane à l'Université de Genève (cf. J. Jud, dans *Rev. de Ling. rom.*, t. VII, 1931, p. 76, note 1 ; cf. aussi note 2).

## IV. MONOGRAPHIES LINGUISTIQUES

Dès 1879 nous possédons la dissertation remarquable du Zurichois Jakob Stürzinger, *Ueber die Conjugation im Rätoromanischen.* — Après la publication de nombreux textes anciens engadinois, due aux soins de Jakob Ulrich, ce fut l'animateur spirituel et politique Caspar Decurtins, surselvan, qui, en 23 ans, publia le Trésor des textes littéraires, des documents, des chartes et des traditions qui constituent les *treize* puissants volumes de la *Rätoromanische Chrestomathie,* publiés dans les *Romanische Forschungen* (Erlangen, 1896-1919 ; voir les indications bibliographiques dans le *Dicziunari,* pp. 34-35).

C'est en 1897 qu'apparaît la première monographie consacrée à un parler vivant de ce domaine, *Le parler de Sent* (en Basse Engadine, Lausanne, 1897) par Gaspard Pult, suivie de près par une série de thèses consacrées à d'autres parlers intéressants. Signalons parmi ces travaux celui de J. Huonder, *Der Vokalismus der Mundart von Disentis* (Diss. Fribourg, Erlangen, 1900), J. Luzi, *Lautlehre der subselvischen Dialekte* (Diss. Zurich, Erlangen, 1904), E. Walberg, *Saggio sulla fonetica del parlare di Celerina-Cresta* (Lund, 1907), C. M. Lutta, *Der Dialekt von Bergün* (le 71e *Beiheft* de la revue *Zschr. f. rom. Phil.*, Halle, 1923), A. Schorta, *Lautlehre der Mundart von Müstair* (dans *Rom. Helvetica*, vol. VII, Zurich, 1938), Mena Grisch, *Die Mundart von Surmeir* (dans *Rom. Helvetica*, vol. XII, Zurich, 1939), etc.

Cet effort des dialectologues indigènes est complété par une étude systématique de certains secteurs du lexique archaïque des Grisons. Citons encore trois travaux importants dus à des Romanches de la jeune génération : R. Vieli, *Die Terminologie der Mühle in Romanisch-Bünden* (Diss. Zurich, Coire, 1927), A. Maissen, *Werkzeuge und Arbeitsmethoden des Holzhandwerks in romanisch Bünden* (dans *Rom. Helvetica*, vol. XVII, Zurich, 1943) et Jon Pult, *Die Bezeichnungen für Gletscher und Lawine in den Alpen* (Samedan, 1947).

C'est de l'Université de Zurich qu'est sortie la plus grande partie de cette pléiade de jeunes savants romanches décidés à sauver le patrimoine linguistique des Grisons et à le rendre accessible aux Romanches dans des lexiques scientifiques et pratiques.

## V. L'ACTIVITÉ DE ROBERT VON PLANTA (1864-1937)

Pour l'étude du romanche, l'activité déployée par Robert von Planta (entre 1898 et 1931) marque la date la plus importante. Issu d'une des plus anciennes familles des Grisons, il avait acquis de bonne heure une notoriété européenne par son œuvre *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte* (en 2 volumes, 1892, 1897), écrite à l'âge de 28 ans avec une clarté et une sûreté de critique extraordinaires.

C'est vers 1900 qu'il jeta les fondements solides de deux œuvres de la plus haute importance scientifique pour la connaissance de la langue romanche : le Dictionnaire romanche (*Dicziunari rumantsch grischun*) et l'Onomasticon (*Rätisches Namenbuch*).

Profondément pénétré de l'importance du langage de ses aïeux, Robert von Planta a renoncé à briller dans une chaire universitaire pour se vouer entièrement au renouvellement du romanche suisse, dont il a été l'un des plus fervents promoteurs (cf. L. Gauchat, *Romania*, t. LXIV, 1938, pp. 278-279 ; J. Jud, *Vox Romanica*, t. III, 1938, p. 222).

## VI. « DICZIUNARI RUMANTSCH GRISCHUN »

Études préparatoires. — De 1899 à 1904, Robert v. Planta s'est consacré à des enquêtes systématiques pour recueillir le lexique des patois vivants des Grisons. Après quelques recherches préliminaires, il a rédigé un questionnaire d'environ dix mille demandes, à l'aide duquel seize patoisants qualifiés dressèrent l'inventaire du lexique de leur village natal (*Dicziunari*, p. 13).

Après ces enquêtes préliminaires, il fut possible de rédiger un questionnaire réduit à environ mille demandes qui reflètent les traits essentiels des parlers locaux des Grisons.

L'enquête faite à l'aide de ce questionnaire phonétique fut poursuivie, de 1903 à 1905, dans 89 localités (sur un total de 131) par le Dr J. Luzi ; plus tard, Florian Melcher et Martin Lutta complétèrent l'enquête (*Dicziunari*, p. 13) sur plusieurs points. Elle fut terminée en 1946 par Andri Peer dans 29 localités situées surtout dans la *Surselva* (cf. J. Jud, dans *Die schweizerischen Wörterbücher, Sprach- und Volkskunde-Altanten*, Zurich, 1947, p. 25).

Les résultats ainsi obtenus auraient bien pu servir à une publication semblable aux *Tableaux phonétiques de la Suisse romande* (voir p. 253).

Ainsi les rédacteurs du *Dicziunari* ont sous la main une description exacte des particularités phonétiques, morphologiques et syntaxiques des parlers locaux.

C'est la première fois dans l'histoire de la philologie romane que les linguistes disposent des résultats d'une enquête scientifique faite dans *presque toutes* les localités où se parle une langue.

Le projet du Dicziunari. — En 1904, Robert v. Planta soumit le projet d'un vaste Glossaire rhéto-roman à la *Società retorumantscha* qui se chargea de fournir les fonds ; la Confédération helvétique, le Gouvernement cantonal, et, plus tard, la *Lia rumantscha* (à partir de 1919) s'empressèrent d'offrir à cette grande entreprise scientifique leur concours financier. Les rapports annuels rédigés par le rédacteur en chef sur l'activité du bureau avant et après la publication du *Dicziunari* ont été publiés à partir de 1914 à la fin des tomes des *Annalas da la Società retorumantscha* (voir notamment des détails techniques sur le classement des matériaux dans le t. LXI, 1947, pp. 187 ss.).

But du Dicziunari. — A la différence du *Glossaire des patois de la Suisse romande* qui sera le musée du lexique étonnamment riche d'une langue et de patois régionaux condamnés à disparaître par la progression du français de Paris, le *Dicziunari* veut non seulement être un refuge des parlers communaux qui vont s'effaçant, mais de plus un instrument

de première importance destiné à renouveler le lexique des langues littéraires du pays.

Le fondateur précise son but en ces termes :

1° Renforcer et développer l'amour pour la langue maternelle ;

2° Influencer le langage oral et écrit en lui assurant la pureté, la vigueur, l'originalité et la vivacité d'expression ;

3° Faire connaître les plus anciennes phases du développement de la langue ;

4° Mettre en lumière les matériaux folkloriques qui peuvent servir à faire revivre des coutumes de jadis (R. v. Planta, dans *Annalas*, t. XXXVI, pp. 123-135, apud *Dicz.*, p. 6).

La littérature romanche étant bien plus riche et plus ancienne que la littérature patoise de la Suisse romande ou italienne, le dépouillement d'un millier de textes imprimés et manuscrits qui commencent au XVI[e] siècle fut une tâche particulièrement ardue : on n'a qu'à se rappeler le fait que le Nouveau Testament a été traduit quatre fois en engadinois, et que certaines archives communales possèdent un stock de documents inédits très nombreux qu'il fallut exploiter.

Comme, depuis 1938, le romanche est la quatrième langue nationale de la Suisse, à côté de l'allemand, du français et de l'italien, on peut assigner au *Dicziunari* le rôle d'un Dictionnaire historique à l'instar du *Vocabolario dell'Accademia d'Italia.*

La commission philologique. — La première commission philologique qui fut chargée, en 1907, de contrôler et de diriger les travaux de la rédaction était composée de R. v. Planta, L. Gauchat et Ch. Pult. A partir de 1914, date du passage de Ch. Pult à la rédaction (après la mort de F. Melcher), J. Jud fait partie de la Commission, et en devient le président en 1931. En 1933, le D[r] F. Fankhauser, en 1937 le D[r] R. Vieli et en 1943 le D[r] P. Scheuermeier ont été appelés à y prêter leur concours et leur expérience, pour la bonne réussite de l'œuvre.

Le bureau de la rédaction ayant été souvent réduit à un seul linguiste qualifié, il en résulta que la commission philologique collabora d'une manière plus intense et plus directe à l'élaboration du plan et à la publication du *Dicziunari*, tandis que, dans le Glossaire, ce fut l'équipe de rédacteurs qui eut la responsabilité de l'œuvre. Ainsi les articles spécimens qui précédèrent la publication furent discutés à fond et en partie remaniés dans les séances de la commission.

Le premier rédacteur. — La rédaction du *Dicziunari* fut confiée, en 1904, à l'Engadinois Florian Melcher, un élève de W. Meyer-Lübke, qui s'était fait connaître par un travail sur les suffixes nominaux de l'engadinois (voir *Annalas*, t. XXXVIII, pp. 119-179 ; t. XXXIX,

pp. 1-43). Sa première tâche fut de trouver, dans toutes les vallées romanches, des correspondants prêts à fournir les matériaux nécessaires à la construction de ce monument linguistique d'importance nationale pour les Grisons.

La méthode d'enquête suivie par Melcher est presque identique à celle pratiquée par les rédacteurs du *Glossaire* (voir p. 242), ce qui nous permet d'être bref.

Correspondants. — Comme les Romanches sont fiers de leur parler, on a réussi à trouver un nombre considérable de correspondants qui, cependant, ont diminué au cours des années. Comme dans la Suisse romande, il y en eut d'excellents à côté de médiocres : ils ont le mérite d'avoir fourni une riche phraséologie de bon aloi qui forme l'un des éléments caractéristiques du *Dicziunari* au regard des autres glossaires.

Questionnaires. — De 1906 à 1928, F. Melcher et son successeur Ch. Pult ont envoyé aux correspondants 1650 pages du questionnaire concernant le pâturage, la culture de la terre, la filature, le tissage, la culture du chanvre, l'économie alpine, etc. On prit soin de noter d'une façon systématique les proverbes, les locutions populaires et les termes techniques des différents métiers, etc.

Les réponses. — Les correspondants donnaient des réponses sous forme de mots et de locutions romanches en se basant sur un questionnaire rédigé *en allemand*. La forme et le sens des termes devaient être précisés dans des phrases simples en patois local (cf., pour plus de détails, le rapport de F. Melcher, publié dans les *Annalas*, t. XXVII, 1913, pp. 277-290).

Enquêtes sur place. — On a effectué, sur la base d'un questionnaire détaillé, de nombreuses enquêtes sur place dans les localités dépourvues de correspondants ou dans des communes où le dialecte était plus difficile à transcrire phonétiquement.

Ce sont F. Melcher lui-même ainsi que ses collaborateurs et ses successeurs à la rédaction (A. Casanova, Ch. Pult, M. Lutta, R. Vieli, A. Augustin, A. Schorta et M. Grisch) qui se sont chargés de l'exploration sur les lieux à l'aide d'un vocabulaire confectionné d'avance, ou par des entretiens au hasard des rencontres. Ces matériaux servaient à contrôler ceux des correspondants (pour la partie enquêtée par chacun d'eux, voir *Dicz.*, p. 13, d).

Pour certaines terminologies techniques, on chargea des enquêteurs spécialistes d'enregistrer sur place, à l'aide de dessins et d'un questionnaire particulier, le lexique du métier. Ainsi, M^lle^ Anne-Marie Bodmer recueillit le lexique de la filature et du tissage ; actuellement on est

en train de recueillir systématiquement (sous la direction de A. Schorta) les plans de la ferme autochtone du paysan avec toute la terminologie ancienne qui s'y rapporte.

Publication des statuts communaux. — Comme les anciens statuts communaux rédigés en romanche renferment des renseignements précieux sur l'organisation et sur la vie intérieure du village, il fallut penser à en préparer la publication systématique afin de pouvoir les dépouiller à fond. C'est A. Schorta qui est l'initiateur de l'édition de ces statuts dont la publication est dès maintenant assurée.

Relevés de parlers sur disques de gramophone. — En même temps que la direction du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (voir p. 249), les directeurs successifs du *Dicziunari* ont procédé pour une série de patois intéressants, à des enregistrements sur disques de textes parlés. C'est ainsi que, grâce à la collaboration avec les linguistes grisons, les *Archives de Zurich* (voir p. 271) possèdent 24 disques et textes romanches. Un choix de 22 textes, les mieux réussis sur le disque et les mieux articulés par les parleurs, fut publié par A. Schorta (dans *Schweizer Dialekte in Text und Ton, Rätoromanische und rätolombardische Mundarten,* Frauenfeld, 1946).

Enquêtes supplémentaires faites par des dialectologues renommés. — Il est très intéressant de signaler que de nombreuses enquêtes furent faites sur place par des dialectologues et linguistes bien connus : K. Jaberg, J. Jud, W. v. Wartburg, etc. (cf. *Dicz.*, p. 13, d).

Le deuxième rédacteur. — En 1913 F. Melcher mourut après s'être dévoué à cette tâche avec un zèle et un enthousiasme qui ne se démentirent jamais (cf. J. Jud, *Romania,* t. XLII, 1913, p. 623 ; R. v. Planta, *Annalas,* t. XXIX, pp. 1-15).

Après la mort de F. Melcher, la rédaction échut au professeur Chasper Pult (né en 1869, mort en 1939, cf. J. Jud, *Vox Rom.*, t. V, 1940, pp. 327-331) de l'École supérieure de Commerce de St-Gall. Collaborant avec R. v. Planta, il activa les travaux, en leur donnant un nouvel essor. Il continua la récolte lexicologique et le classement méthodique des matériaux recueillis, pour lequel on tenait compte de la forme du mot aussi bien que du sens.

Le fichier, qui compte aujourd'hui 1.500.000 fiches, réunit les mots romanches anciens et modernes du même type étymologique sous l'en-tête bas-engadinois qui est le point de départ pour les articles à rédiger. Enfin, sous un mot-souche allemand, sont groupées par ordre alphabétique, les expressions dialectales exprimant la même idée.

Planche XLIV.



Lat. ARMA neutr. plur., schon spätlat. ARMA, -AE f. Siehe REW. 650; FEW. 1, 140; Gloss. 1, 618. Das Wort scheint sich in Bünden erst in neuerer Zeit wieder ganz durchzusetzen. In Gabriel, NT. erscheint als Bezeichnung für Waffe durchwegs *vaffen* (oder *instrument*), ein Wort, das als → *uaffen* bis ins 19. Jh. hinein *arma* erfolgreich konkurrenzierte. In E bedeutete → *guaffen* im 16. Jh. noch 'Waffe' und stand neben *arma*. – *Arma* = Wappen zeigt Lehnwortcharakter, da das volkstümliche Wort → *vopna*, surselvisch *uoppen* ist. Zu *arma* = *corna* → *armadüra*. *Sch.*

**ARMADA** f. 'Armee, Heer'. Allg. *armáda*, E 4, 5, C 1, 5 *armẹ́da*. Alle Wb. seit Da Sale. – Dalin: *l'antier'armada e vagnida clamada sei*, es wurde das ganze Heer aufgeboten. – Lit.: *Per quai, scha bain cuntr' à mai fuos miss giù à laeger ün'armada intêra*, si consistant adversum me castra (Bibla E., Ps. 27, 3; auch Grass, Ps. p. 104 hat *ün' antir'armada*; Wietzel, Ps. p. 80 *armaeda*). ... *jou veng da l'armada, a sunt oz fugieus*, ego sum, qui veni de proelio, et ego, qui de acie fugi hodie (Bibla S., Samuel 4, 16). Das Wort scheint bei Bifrun und Gabriel zu fehlen; es ist auch in Bibla E. und Bibla S. neben *champ, comp, exercit, leger, trop, troppa, truppa* sehr selten. *E sper Sogn Carli fetga pei / L'armada stermentusa*, und bei St. Carli faßt das gewaltige Heer Fuß (Tschespet 11, 69, Muoth; cf. ibid. 70). *La terra füo tuot spantanada dal sang dels bravs Engiadinais / chi cunter ün'orrend' armada cun ardimaint as han defais*, die Erde war vollgetränkt vom Blute der braven Engadiner, die sich gegen ein gewaltiges Heer mit Wucht gewehrt haben (Bibliogr. Nr. 1234, 25, F. Grand).

Abl. von lat. ARMARE. REW. 651; FEW. 1, 140; Gloss. 1, 619. Zu den mittelalterlichen Belegen für ARMATA siehe Duc. 1, 390. In Italien seit Boccaccio. Nach Gamillscheg. EWF. ist *armée* in Frankreich erst seit dem 14. Jh. bezeugt; es hat sich wohl mit der allg. franz. Kriegsterminologie über ganz Europa verbreitet. Wie im Deutschen (cf. Kluge) wird sich das Wort auch im Rätorom. erst im 17. Jh. verbreitet haben. *Sch.*

**ARMADÜRA**, surselv. **ARMADIRA, -TURA** f. Allg. *armadüra, -üg̣ra, -ẹ́ira, -ẹ́gra, -ira*, cf. zur Endung Tab. 1 h. – Der Die Das 37 *armadura*, Harnisch; Conr. *armatura*, Waffenrüstung; Carisch 8 *armadura, -düra*, Rüstung, von Tieren: Hörner, Geweih; Carig. *armatura*, Bewaffnung, Ausrüstung, Waffenrüstung; Ms. Lombardin, Wb. *armatura, -türa*, Rüstung, Kriegsrüstung; Pall. *armadüra*, Rüstung, Gerüst, Geweih, Hörner, Krallen, Stachel, *armadüra da vouts*, Gerüst für Gewölbe, *armadüras ed archets da vouts*, Gerüstbogen; Vieli, Voc. *armadira (-tura)* Ausrüstung.

1. 'Harnisch, Rüstung'. In dieser Bedeutung durch viele Korrespondenten angegeben, in C und S jedoch vornehmlich in der Form *armatura*. – Lit.: *Traie aint tuotta l'armadüra da dieu*, induite vos arma Dei (Bifrun, Eph. 6, 11; ebenso Bibla E.). *El pigliarà per armadüra complida sia zelusia*, er wird seinen Eifer nehmen zum Harnisch (Bibla E., Sapienza 5, 18). ... *chia ls' hommens da cumoen als quaels sun da lur wschinaunchiàs daedas & partidas oura armadüras, chia nun las daien vender*, daß die Bürger des Hochgerichts, denen von ihren Gemeinden Rüstungen gegeben werden, diese nicht verkaufen dürfen (Ann. 44, 348, Tschant. Eo. 1605). *Cuvichs dajan la prüma Dumenga d' chialanda Meygia piglier in notta ed guarder las armas et Armadüras da vschins*, die Dorfmeister sollen am ersten Maisonntag die Waffen und Rüstungen der Bürger notieren und inspizieren (Ann. 20, 39, Tschant. Segl 1641). – *En lur armaturas pren mira, guerriers leu el proxim englar dil stgir-brin uaul*, siehe dort die Krieger in ihren Rüstungen in der nächsten Lichtung des dunkelbraunen Waldes (Tschespet 18, 119, Camathias).

2. 'Lehrgerüst' für Gewölbe und Brückenbogen. Allg. in E und C, selten in S, cf. *punt* → *persa*. Ftan: *per far üna punt o ün vout as faja il prüm l'armadüra*, um eine Brücke oder ein Gewölbe zu bauen, stellt man zuerst ein Lehrgerüst auf. Marm.: *dumaŋ paiglian davaint l'armadira dal punt nof*, morgen entfernt man das Lehrgerüst der neuen Brücke. – Lit.: *Vain miss ad inchaunt l'armadira della punt nouva*, es wird der Bau des Lehrgerüstes für die neue Brücke versteigert (d. h. zur freien Konkurrenz ausgeschrieben, Fögl 1864, 42, 4).

Von dieser Bedeutung abgeleitet sind (Marm.): *l'armadira dal tetg ans fo cun queders da pegn*, den Dachstuhl baut man aus tannenen Balken. Ebenso Mulegns, Guarda. – La Punt: *l'armadüra dal parisol*, die Stäbchen des Schirmes.

3. 'Geweih, lange, schwungvoll gewundene Hörner'. Spor. in E und C 1–6. Scuol: *che bell'armadüra cha quista trima ha*, welch schöne Hörner dieses Rind (Zeitkuh) hat.

Lat. ARMATURA. REW. 653; FEW. 1, 141. Die Bed. 'Lehrgerüst, Dachstuhl' sind auch in Zentrallad., Italien und der Westschweiz als Ausdruck der Zimmerleute verbreitet, cf. Gloss. 1, 624. Zur Bedeutung 'Geweih' cf. sard. *armamentu* 'corna delle bestie', span. *armamiento* 'Geweih des Hornviehs', auch vereinzelt brianz. *armi*, piac. *arm* 'corna dei buoi' (RDR. 4, 185), cf. oben → *arma*. Cf. zum Suffix -ATURA Melcher, Ann. 39, 22. *Sch.*

armagl → *rumagl*.
armaglieda → *rumagliada*.
armaglieder → *rumagliader*.
armaglier → *rumagliar*.

**ARMAINT** m. E und C. In C plur. koll. *armainta*; für S → *armal*. E 1–3 *armáint* (Pult, Sent § 70; Schorta, Müst. § 52 b), E 4, 5 *armẹ́nt*

Une page du *Dicziunari rumantsch grischun* (cf. p. 632 de mon étude).

Ch. Pult a présidé aux travaux du *Dicziunari* de 1914 à 1939 (l'année de sa mort) avec un entrain, une abnégation et un dévouement dignes de tout éloge. Grâce à ses efforts, cette œuvre a pu faire de remarquables progrès.

TROISIÈME RÉDACTEUR. — A partir de 1938, un autre jeune savant romanche, ANDREA SCHORTA, s'attela à cette œuvre, après avoir travaillé, depuis 1924, à l'organisation de l'Onomasticon (voir p. 634).

En 1938, Ch. Pult et Andrea Schorta commencèrent la publication de cette magnifique œuvre linguistique.

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — Trente-quatre ans après le commencement des travaux préliminaires, parut le premier fascicule du *Dicziunari rumantsch grischun, publichà da la Società retorumantscha cul agüd da la Confederaziun, dal Chantun Grischun e da la Lia rumantscha, fundà da Robert de Planta e Florian Melcher, Redacziun : Chasper Pult ed Andrea Schorta,* 1er fascicule, *A-ademplat* (Cuoira, Bischofberger, 1938).

Au cours de onze ans (1938-1949) le rédacteur en chef, Andrea Schorta, à qui incomba la direction de l'œuvre dès 1939, publia :

1º Le premier tome contenant la lettre *A* (678 pages, in-4º), avec 90 illustrations et photos et six cartes. Ce qui constitue une nouveauté particulièrement précieuse, ce sont les index très détaillés à la fin du 1er tome : ils contiennent des renvois aux faits discutés dans les articles, donc à ce qui concerne la phonétique, la morphologie, la formation et l'histoire des mots ; un index des *etyma* latins et un index sémantique représentent, eux aussi, des instruments de premier ordre (pp. 654-677).

2º Les cinq premiers fascicules (publiés de 1946 à 1949) de la lettre *B* (jusqu'au mot *Bastian,* pp. 1-240) contiennent 49 dessins et photographies, ainsi que trois cartes linguistiques. Dans le 1er fascicule, A. Schorta publie une introduction (pp. I-III), la liste des localités, une carte indiquant les points explorés (pp. IV-V ; voir planche nº LXIII, p. 620 de mon étude) et une bibliographie supplémentaire (pp. VI-X).

Le compte rendu le plus important sur le *Dicziunari* fut publié par K. Jaberg dans *Vox Romanica,* t. IV, 1939, pp. 331-341.

Le premier initiateur de ce monument, R. v. Planta, décédé en 1937, n'a pas pu voir l'accomplissement de son projet.

Le premier fascicule du *Dicziunari* commence par une belle page, signée par le Dr Robert Ganzoni, président de la *Società retorumantscha,* suivie d'une autre due à R. G. Caminada, évêque de Coire, au nom de la *Ligia romontscha.* Ces pages (I-IV) témoignent d'un admirable amour pour le langage des aïeux, prêt aux sacrifices matériels pour ériger un

monument linguistique digne des vaillants montagnards des Grisons suisses.

J. Jud, président de la Commission philologique, explique clairement, dans une introduction bien nourrie (pp. 1-8), l'importance du *Dicziunari* parmi les autres travaux lexicologiques européens, son rôle pour les idiomes de la Suisse, de même que les phases les plus marquantes de sa réalisation. Ces pages montreront à la postérité de quelles réalisations scientifiques sont capables les savants d'un pays lorsqu'ils sont décidés à collaborer en faveur de la plus petite minorité ethnique de leur patrie.

Enfin, C. Pult et A. Schorta présentent l'ouvrage au nom de la rédaction, en faisant l'éloge de la contribution de R. v. Planta et de F. Melcher, ainsi que des assistants qui ont travaillé au secrétariat du *Dicziunari* (pp. 10-11).

L'introduction de l'ouvrage. — Les rédacteurs décrivent l'ordonnance et le but des articles du *Dicziunari*.

Le mot placé à la tête de l'article du Glossaire est constitué, si possible, par la forme du parler de la Basse-Engadine (voir planche n° XLIV), transcrite selon l'orthographe appliquée par R. Bezzola et R. O. Tönjachen dans leurs dictionnaires ladins (voir p. 624). Suit la traduction (en allemand) du sens principal du mot, puis l'énumération des autres formes dialectales, qu'une carte permet de localiser. Un bon nombre d'exemples, tirés de textes littéraires ou recueillis soit par des correspondants, soit par des enquêtes sur place, aident à préciser les significations de chaque mot romanche. Chaque article se termine par une note historique et étymologique, où des renvois bibliographiques rendent de grands services aux linguistes. La page que nous reproduisons peut donner au lecteur une idée de la manière dont les articles sont rédigés (voir planche n° XLIV, p. 630 de mon étude).

Les articles sont pourvus assez souvent de dessins d'une exécution vraiment artistique, de photographies, de cartes synoptiques concernant les coutumes (cf. pp. 194-195), des aires de mots ou de formes (cf. pp. 331, 386) et d'esquisses d'objets (voir planche n° XLV, p. 633 de mon étude, sur les types de charrue), etc.

Les rédacteurs offrent pour chaque mot une sorte de monographie linguistique, sociale et ethnographique où se reflètent l'âme et l'esprit des montagnards grisons qui, à travers des siècles d'une histoire tourmentée, ont su maintenir leur liberté et leur patrimoine latin.

Transcription phonétique. — La transcription phonétique (pp. 15-20) et un tableau des principaux suffixes (pp. 20-23) rendent de grands services aux linguistes (cf., pour la transcription, G. Vidossi, dans *Archiv. glott. ital.*, t. XXXIII, 1941, pp. 79-80).

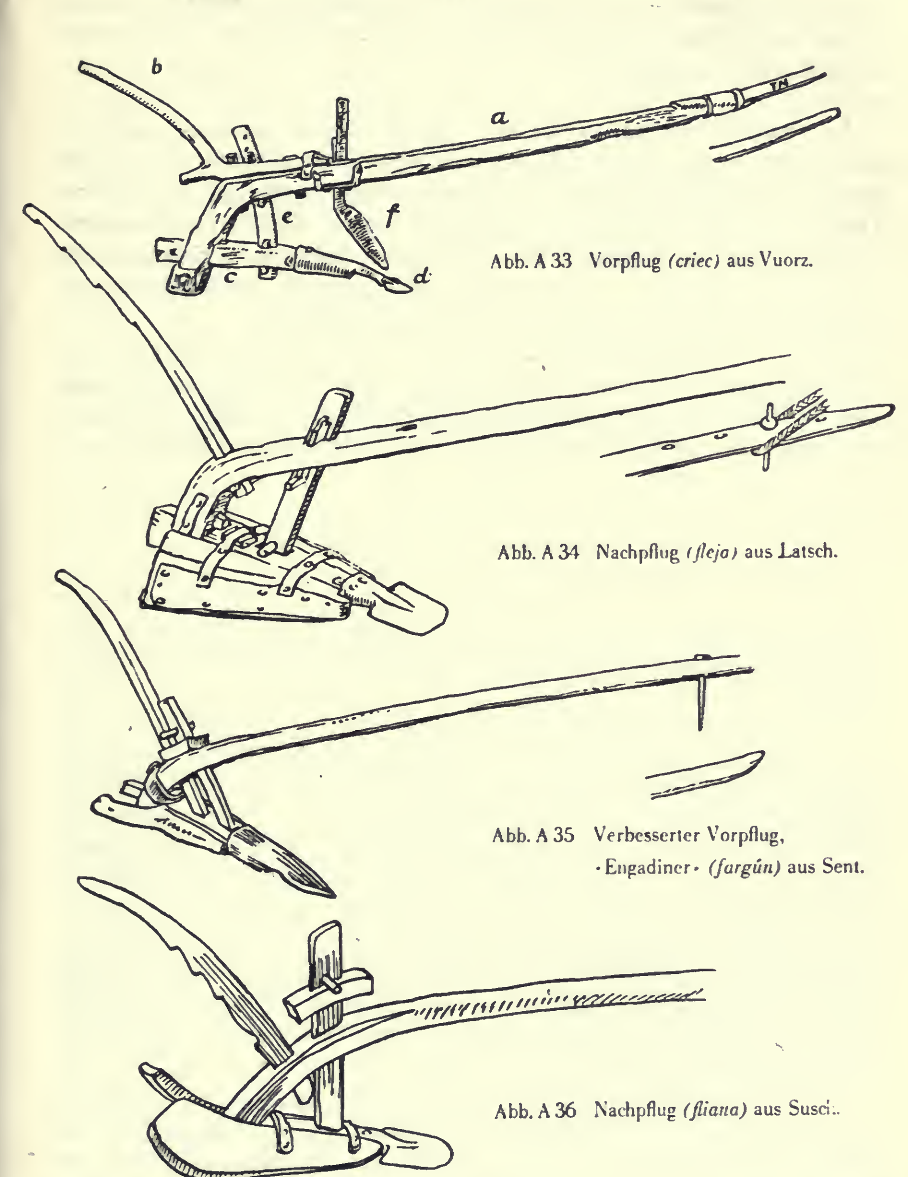



Abb. A 33 Vorpflug *(criec)* aus Vuorz.

Abb. A 34 Nachpflug *(fleja)* aus Latsch.

Abb. A 35 Verbesserter Vorpflug,
•Engadiner• *(fargún)* aus Sent.

Abb. A 36 Nachpflug *(fliana)* aus Susch.

Abb. A 33-36 gez. von Prof. *T. Nigg* (A 33 nach Photos von *A. Maissen* und *Sch.*, A 34 und A 35 nach Zeichnung von *O. Garraux*, Abb. A 36 nach Zeichnung im Besitz von *J. Jud*.

**Legende zu Abb. A 33:** *a* 'Grindel': E *asta, chamma,* C *tgomma.* S *asta, comba, tamintschala* – *b* 'Sterz': E *crotscha*, C, S *crutscha* – *c* 'Sohle': E *daintal,* C *daint,* S *dent* – *d* 'Schar': E *fargun, fier, piz,* C *daint,* S *arader, pez, dent* – *e* 'Griessäule': allg. *spada* – *f* 'Sech' oder 'Pflugmesser': fehlt in E; in C und S *culter.*
Abweichungen von dieser Terminologie für die übrigen Pflugtypen siehe Text.

Types de charrue dans le *Dicziunari rumantsch grischun* (cf. p. 632 de mon étude).

Bibliographie. — Une bibliographie extrêmement riche (pp. 30-44) donne des informations fort précieuses pour tous ceux qui désirent approfondir le romanche.

La partie publiée. — Les six premiers fascicules furent préparés en commun par Ch. Pult et A. Schorta. A partir du septième, A. Schorta seul, aidé, pendant une période plus ou moins longue, par le Dr Mena Grisch et le Dr A. Maissen, a continué la publication du *Dicziunari* (1).

Pour la partie étymologique, J. Jud en partage la responsabilité avec les rédacteurs. — La correction des épreuves est surveillée par J. Jud, le Dr F. Fankhauser et P. Scheuermeier.

Robert von Planta, Chasper Pult et Andrea Schorta ont écrit une brillante page dans l'histoire des langues romanes, tant par leurs travaux que par les magnifiques résultats qui font connaître et mettent en valeur la langue des quelque quarante mille Romanches des Grisons.

## VII. « RAETISCHES NAMENBUCH »

C'est un *Corpus onomasticon* de la région des Grisons, dû à l'initiative de Robert von Planta qui, depuis 1924, fut assisté par Andrea Schorta.

Le premier tome (le seul publié jusqu'à présent), est dédié à F. Fankhauser et J. Jud, animateurs infatigables des recherches romanches, et porte le titre suivant: Robert von Planta und Andrea Schorta, *Rätisches Namenbuch, Band I, Materialien, herausgegeben von der Stiftung von Schnyder von Wartensee mit Unterstützung des Kantons Graubünden und der Familie v. Planta* (dans la collection *Romanica Helvetica*, t. VIII, Zurich, M. Niehans, 1939, XLVIII-535 p., avec une carte). — Ce qui mérite d'être retenu, c'est que les frais de cette vaste entreprise furent couverts, jusque vers 1932, par Robert v. Planta. Ce n'est qu'après cette date que des subventions de divers fonds de recherches furent mises à contribution pour permettre à Andrea Schorta de poursuivre la réalisation du projet de son maître.

Le *deuxième volume*, qui est rédigé actuellement, sera consacré à une histoire de la colonisation des Grisons depuis l'époque romaine jusqu'au XIXe siècle, en prenant comme base les matériaux de l'*Onomasticon* (cf. J. Jud, *Die schweizerischen Wörterbücher*, p. 25).

(1) Le premier volume indique, comme rédacteurs, les savants suivants : Chasper Pult †, Andrea Schorta, Mena Grisch et Alfons Maissen (***A-azur***, Cuoira, Bischofberger et Co., 1939-1946, in-4°, IV-678 p. et deux cartes). Le 2e volume (***B-Bastian***) est en plus grande partie rédigé par A. Schorta seul (Cuoira, le même éditeur, 1948-1949, in-4°, X-240 p.).

Le but et la méthode. — Après une courte préface (pp. VII-X), A. Schorta retrace l'histoire de cette entreprise unique dans tout le domaine des langues romanes, qui se propose non seulement l'exploration toponymique, mais aussi l'exploration anthroponymique la plus complète pour un territoire roman.

C'est en 1912 que R. v. Planta envisagea une enquête sur les noms de lieu, de familles et de personnes, semblable à celle projetée par E. Muret pour les noms de lieu de la Suisse française, en vue de constituer un *Corpus onomasticon* qui pourrait répandre plus de lumière sur la vie et la langue des Rhètes.

Pendant la première guerre mondiale, les travaux préparatoires avancèrent lentement. En 1924, R. v. Planta fit appel à A. Schorta et fixa définitivement le plan de l'œuvre. Les bureaux furent installés ans sa propriété à Fürstenau. Le programme était le suivant : recueillir les noms de lieu, de la bouche des patoisants ; dépouiller les documents historiques ; recueillir les noms de lieu des régions de la Suisse jadis romanes (*Saint-Gall*, etc.) ; rassembler des matériaux de comparaison dans les régions limitrophes (*Haut Adige, Tyrol, Valais*, etc.) où l'on parle l'allemand, l'italien et le français ; enregistrer les noms de personnes et de familles des Grisons (p. XII).

Ce premier tome fut l'objet d'un compte rendu approfondi dû à l'auteur d'un ouvrage semblable sur la toponymie catalane, Juan Corominas (dans *Revista de Filologia hispánica*, t. V, 1943, pp. 57-71 ; voir aussi E. Schüle, *Vox Rom.*, t. V, 1940, p. 298).

Une partie des noms de lieu était déjà relevée sur place (dans trente localités), lorsque A. Schorta fut engagé à collaborer au plan de R. v. Planta (p. XIII). Pour accélérer le travail, on eut recours à la collaboration de correspondants (pp. XV-XVI) et aux travaux publiés pour un certain nombre de régions (pp. XIII-XV).

Cependant, la plus grande partie des noms de lieuxdits furent relevés (pour 120 localités) par A. Schorta, qui les a enregistrés en transcription phonétique. L'exacte détermination géographique des noms de lieu, l'enregistrement des noms de rivières, de forêts, de cimes de montagnes, etc., n'étaient pas un travail facile. A. Schorta a pu remplir cette lourde tâche grâce à son dévouement et à sa parfaite connaissance de la mentalité des paysans (il est originaire de la Basse-Engadine).

Il est intéressant de relever le fait qu'un enfant de 14 ans a pu lui fournir cinq cents noms de lieu concernant son pays (p. XVIII).

Pour ma part, j'ajoute que j'ai rencontré, dans mon pays et chez les Roumains habitant l'Istrie (dans le hameau *Seïane* de la commune *Castelnuovo d'Istria*), des cas semblables : les montagnards sont plus attachés à leurs terres que les gens de la plaine, qui se contentent, pour dénommer leurs propriétés, d'un nombre bien plus réduit de termes.

Il ne faut pas oublier que la grande propriété foncière existait plutôt dans la plaine que dans les montagnes, où l'augmentation de la population comportait la division des terres et la création de termes nouveaux.

L'*Introduction* du premier tome du *Rätisches Namenbuch* donne de très importantes informations sur la manière dont furent recueillis, transcrits et groupés les matériaux conservés dans les archives communales, les archives paroissiales, les archives de l'État et les plans cadastraux (pp. XIX-XLVIII). Les termes trouvés dénomment : des prairies (productives ou maigres), des pâturages, des vergers, des terrains arables, des régions improductives, des broussailles, des grottes, des forêts, des terrains défrichés, des glaciers, des couloirs d'avalanches, des bergeries, des routes, des sentiers, des ponts, des passages, des fontaines, des sources, etc. (cf. pp. XXXIII-XXXV).

Le volume renferme 70.000 noms de lieu (J. Jud, *Die schweizerischen Wörterbücher*, p. 25) groupés par ordre alphabétique pour chacune des 220 localités explorées, et présentés dans le volume selon les circonscriptions administratives des Grisons.

Les auteurs donnent, pour chaque localité, les informations suivantes : l'altitude ; de brèves indications sur les occupations des habitants ; le nombre des habitants ; la langue qu'ils parlent ; l'étendue du territoire appartenant à chaque localité ; l'indication de la superficie du terrain productif et improductif ; la superficie qu'occupe la forêt ; la feuille où la commune figure dans l'Atlas topographique de la Suisse. Les monographies dont une localité a été l'objet sont aussi citées.

La liste de tous les noms de lieuxdits qui maintiennent souvent une forme archaïque du parler d'une localité permettra aux chercheurs d'examiner toute la terminologie employée pour désigner un endroit quelconque et aidera beaucoup à reconstituer l'histoire de la formation de la commune.

La région des Grisons, de même que toute la Suisse, a constitué dans le passé un bastion et en même temps un pont entre la culture nordique et la culture méditerranéenne. Les habitants de ces régions, vaillants gardiens des défilés des Alpes et médiateurs entre les deux cultures, ont dû conserver dans la toponymie de leur territoire des mots très anciens, témoins d'un passé qui pourra probablement être révélé justement à l'aide du *Namenbuch* (cf. p. XLVIII).

Les travaux des savants du pays des Grisons ont souligné l'importance du romanche pour l'étude des langues romanes et ont donné l'exemple saisissant d'une continuité systématique : le flambeau des pionniers, morts sur la brèche, est repris par les jeunes pour que le monument scientifique voulu par Robert von Planta soit réalisé.

## B. LES GROUPES DU CENTRE ET DE L'EST

**(Parlers ladins des Dolomites et parlers frioulans)**

Pour les groupes romanches (ou ladins) des Alpes dolomitiques et du Frioul nous nous bornons à analyser un nombre réduit de travaux dont l'importance réside soit dans l'époque à laquelle ils furent réalisés, soit dans certaines innovations au point de vue méthodologique.

### 1. La région lombardo-ladine du Tyrol du Sud.

Après les enquêtes de T. Gartner (voir p. 622), KARL VON ETTMAYER entreprit, à la fin du siècle passé, dans la région lombardo-ladine du Tyrol du Sud, des recherches plus approfondies dont il publia les résultats dans son importante étude intitulée *Lombardisch-Ladinisches aus Südtirol, Ein Beitrag zum oberitalienischen Vokalismus* (dans *Romanische Forschungen*, t. XIII, 1902, pp. 321-672, avec une carte géographique sur la région explorée).

QUESTIONNAIRE, RÉGION EXPLORÉE. — Il appliqua la même méthode que celle de Gartner : il fit une liste d'environ 400 mots dont la structure phonétique peut faciliter une connaissance plus approfondie des particularités phonétiques des patois (p. 323). Le nombre des questions fut porté à 500 durant l'enquête.

A l'aide de ces demandes regardant en premier lieu la phonétique, il visita 66 communes situées dans les régions suivantes : *Val di Sole* (all. *Sulzberg*, 12 points), *Val di Non* (all. *Nonsberg*, 19 points), *Val di Sarca* (20 points), *Lago di Garda* (5 points), *Val di Ledro* (3 points) et la Vallée de *Chiese* (7 points). Ces matériaux furent complétés par des enquêtes supplémentaires faites dans douze localités appartenant surtout à la province de *Brescia* (cf. p. 323).

Le questionnaire concernant la morphologie ne fut employé que pour l'exploration des parlers de 16 localités (pp. 322-323).

En examinant la liste des mots (les paradigmes), on voit que le choix des mots figurant dans les paradigmes a été fait pour résoudre, en tout premier lieu, des problèmes de phonétique. Ainsi, par exemple, pour connaître l'évolution de la voyelle *u* (en syllabe ouverte), l'auteur choisit les termes suivants : n$^{os}$ 141 *uva* « raisin » ; 142 *plus* « plus » ; 143 *bruma* « brume » ; 144 *numeru* « nombre » ; 145 *unu* « un » dont les formes obtenues sont présentées pour toutes les localités explorées (pp. 543-546). Ces mots furent placés dans de « petites phrases » ou firent partie de « fragments de dialogues » (p. 326).

Difficultés rencontrées. — Il est intéressant de signaler quelques difficultés que l'auteur estime nécessaire d'indiquer dès le commencement de son étude (pp. 324-326). K. v. Ettmayer fut souvent obligé d'attendre longtemps avant de pouvoir commencer son enquête. Dans quelques localités les réponses obtenues trahissaient des formes appartenant à l'italien. La prononciation des informateurs (sur lesquels l'auteur ne donne aucune précision) était parfois tellement différente d'un individu à l'autre que l'auteur a été obligé de se contenter d'une transcription phonétique approximative. Il dut faire répéter plusieurs termes, et il saisit à chaque répétition, dans la prononciation des informateurs, des nuances phonétiques différentes (p. 325).

Publication des matériaux. — Après avoir donné quelques indications sur les sources historiques, l'auteur délimite, au point de vue géographique, le territoire soumis à l'enquête et précise que le but de son travail est de déterminer pour cette région l'aspect de chaque « loi phonétique » (pp. 331-332). Après un bref examen du problème des *dialectes mixtes* (pp. 332-335), il donne le système de transcription phonétique, et l'étude commence par la voyelle *a* accentuée (pp. 333-409), puis il traite le reste du vocalisme.

Dans un bref chapitre final (pp. 653-657), l'auteur rappelle quelques problèmes fondamentaux de son étude : les rapports qui existent entre les différentes lois phonétiques ; l'influence de l'accent ; les lois phonétiques ne sont pas l'effet du hasard ; les divergences linguistiques existant dans la région des Alpes peuvent peut-être s'expliquer soit par la marche de la romanisation, soit par les événements historiques ultérieurs, car « l'histoire d'un dialecte est au fond l'histoire du cheminement de la culture » (p. 656).

Les deux index (l'un de matière et l'autre de mots) facilitent beaucoup la consultation de ce travail qui marque un nouveau progrès par rapport aux travaux des prédécesseurs (Ascoli et Gartner).

## 2. Les parlers du Val di Non, du Val di Sole, du Val di Vestino et du Val di Fassa.

*A*. La Vallée du *Non* se trouve au nord de l'Italie, entre les villes de *Trento* (au Sud) et de *Bolzano* (au Nord), au delà de la rive droite de l'Adige et au sud de *Merano* ; ses principales localités sont *Fondo* (au Nord), *Cles* (au centre) et *Mezzolombardo* (au Sud).

Sur la phonétique de ces parlers, Carlo Battisti publia, en 1909, son étude *Die Nonsberger Mundart, Lautlehre* (dans *Sitzungsber. d. k. Akad. d. Wissenschaften in Wien*, 1909, 3e *Abhand.*, pp. 1-179, avec deux cartes indiquant les aires de quelques phénomènes phonétiques).

Les matériaux furent recueillis sur place par l'auteur pendant ses vacances ; ses principaux informateurs étaient des membres de sa famille, ainsi que l'instituteur Enrico Marches qui les compléta. Battisti nota, à cette occasion, plus de 600 noms de lieuxdits (p. 2).

Après une brève introduction sur la population du *Val di Non*, l'auteur examine quelques particularités phonétiques indiquant des points communs soit avec le ladin, soit avec les parlers de *Trento*, puis il donne un nouveau groupement pour ces parlers (pp. 10-12). La bibliographie mentionnée (pp. 14-19) indique les travaux des prédécesseurs.

Le système appliqué pour la présentation des matériaux est identique à celui inauguré par Ascoli dans les *Saggi ladini* (voir p. 621 de mon étude).

*B.* Les recherches dans la même région furent continuées par le même auteur dans son étude concernant les parlers du *Val di Sole* (région située plus à l'Ouest par rapport à la précédente) : *Zur Sulzberger Mundart, Ein Reisebericht* (dans *Anzeiger d. phil.-hist. Klasse der k. Akad. d. Wissenschaften,* Wien, 48, 1911, n° XVI, pp. 189-240 ; cf. le compte rendu de J. Jud, *Romania,* t. XLI, 1912, pp. 292-293) ; il s'agit d'une collection de 400 mots et d'une critique judicieuse des opinions d'Ascoli, de Gartner et de K. v. Ettmayer.

En 1912 déjà, dans son article *Lingua e dialetti nel Trentino* (publié dans la revue *Pro Cultura,* t. I, Trento, 1910, pp. 178-205), C. Battisti avait exprimé des doutes quant à l'unité linguistique des trois régions constituant le romanche (ladin), thèse soutenue pour la première fois par G. I. Ascoli et adoptée par G. Gröber, W. Meyer-Lübke et T. Gartner (le dernier soutenant l'existence d'un substrat rhétique pour toute cette région).

*C.* Subventionné par l'Académie de Vienne, C. Battisti alla sur place (en 1912) pour mieux déterminer l'aspect linguistique de ces parlers.

Dans son étude *Die Mundart von Valvestino, Ein Reisebericht* (dans *Sitzungsber. d. k. Akad. d. Wissenschaften in Wien,* t. 174, 1913-1914, 1er *Abhand.,* pp. 1-76, avec une carte linguistique), l'auteur présente une analyse détaillée des parlers de la région située entre *Lago d'Idro* à l'Ouest (*Fiume Chiese*) et *Lago di Garda* (*Benaco*) à l'Est.

La région située un peu plus au Nord fut étudiée par T. Gartner dans le travail *Die judikarische Mundart* (*Sitzungsber. d. k. Akad. d. Wissenschaften in Wien,* t. 100, 1882).

Quant à la méthode appliquée, l'auteur nous indique qu'il a employé les « paradigmes » de K. v. Ettmayer (voir p. 637) ainsi que les questionnaires du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (pp. 8-9).

Sur les informateurs, Battisti se contente d'affirmer qu'ils étaient des gens du pays (« *dass das Sprachmaterial an Ort und Stelle bei verschiedenen Gewährsmännern überprüft wurde, ist selbstverständlich* », p. 9).

La plus grande partie des matériaux fut cependant enregistrée en premier lieu dans la commune de *Magasa* (pendant trois semaines), et une partie plus réduite, dans deux communes avoisinantes (*Turano* et *Cadria*).

Après l'exposé concernant la phonétique des parlers étudiés (pp. 11-40), l'auteur publie un bon nombre de paradigmes (pp. 40-44) concernant la flexion de quelques verbes, dont les matériaux furent fournis, pour la commune de *Magasa*, par deux instituteurs (originaires de cette localité) et pour la commune de *Tirano* par un étudiant de la Faculté de Philosophie (p. 40, note 3).

A la fin du travail, nous trouvons un index des mots dialectaux avec la traduction en italien (pp. 45-75) et, comme annexe, quelques noms de lieu appartenant aux communes de *Magasa* et de *Cadria* (p. 76).

Par rapport aux travaux précédents, cette étude marque un progrès au point de vue méthodologique à cause de l'emploi de questionnaires pour recueillir les matériaux et à cause de l'intérêt de l'auteur pour les études de toponymie (1).

C. Battisti exposa tout dernièrement d'une façon très claire ses opinions concernant les dialectes ladins du Haut Adige dans son étude *Osservazioni sui dialetti ladini dell'Alto Adige* (extrait de *L'Universo*, revue de l'Institut géographique militaire de Florence, t. XXVI, nº 3, novembre-décembre 1946, 16 p., neuf cartes linguistiques en couleurs, deux cartes d'ensemble, non numérotées, indiquant des aires phonétiques et un résumé en anglais).

(1) C. Battisti ne cessa pas depuis lors son activité dans cette région. — Cf., à ce sujet, son travail *Studi di storia linguistica e nazionale del Trentino*, Firenze, Le Monnier, 1922, XV-226 p., avec 5 cartes ; pp. 23, 25, 117, 175 et la cinquième hors texte, indiquant des faits linguistiques et historiques.

Dans son grand ouvrage *Dizionario toponomastico Atesino*, C. Battisti a donné un magnifique exemple des résultats qu'on peut obtenir en dépouillant les noms de lieu des archives et en les vérifiant sur place. On peut mieux établir, en procédant de la sorte, l'histoire des lieuxdits. Voici la liste des volumes de cette grande entreprise scientifique unique pour l'Italie : *I nomi locali dell' Alta Venosta*, vol. I, 1 (1936), 2 (1938) ; *I nomi locali della Pusteria*, vol. II, 1 (1938), 2 (1939), 3 (1940), 4 (1941) ; *I nomi locali delle valli di Badia e Marebbe*, vol. III, 1 (1940), 2 (1944) ; *I nomi locali della communità di Ampezzo*, vol. III, 3 (1947) ; *I nomi locali del Basso Isarco*, vol. V, 1 (1941), 2 (1943), 3 (1943) ; *I nomi locali del Sarentino*, vol. VI, 1 (1943), ainsi que les suppléments : *Glossario degli appellativi tedeschi ricorrenti nella toponomastica atesina* (1940 ; cf. le compte rendu de G. Vidossi, dans *Archiv. glott. ital.*, t. XXXIII, 1941, pp. 74-75) ; *Storia linguistica e nazionale delle valli dolomitiche atesine* (1941). — Sur le dernier volume, *I nomi locali della communità di Ampezzo*, cf. le compte rendu de G. Bottiglioni, dans *Convivium, raccolta nuova*, 1948, nº 5, pp. 784-786, *Istituto di Glottologia dell' Università de Bologna*) qui donne la liste reproduite plus haut. — Cf. aussi l'étude de C. Battisti, *Rassegna critica degli studi dialettologici ladino-altoatesimi del* 1919 *al* 1924, dans *Rev. de Ling. rom.*, t. I, nºs 3-4, 1925, pp. 414-439, avec une carte.

D. A l'Est du territoire étudié par C. Battisti se trouve le *Val di Fassa*, dont les parlers furent l'objet d'un travail très approfondi, réalisé d'après une minutieuse enquête sur place faite sous la direction de G. Rohlfs par W. Theodor Elwert, *Die Mundart des Fassa-Tals* (Heidelberg, C. Winter, 1943, in-8°, XV-306 p., dans la collection *Wörter und Sachen, Neue Folge, Beiheft* 2).

Ce travail (illustré par six cartes) produit de l'école dialectologique de G. Rohlfs, mérite d'être donné comme un bon modèle de monographie linguistique très soignée.

Les remarquables résultats obtenus par l'auteur servent à compléter les recherches de C. Tagliavini, car le territoire du *Val di Fassa* se trouve plus à l'Ouest que celui étudié par le savant italien (cf. p. 645 de mon étude).

## 3. Une enquête sur les termes prélatins de la région des Alpes.

Renato Agostino Stampa a offert à la dialectologie romane un travail très suggestif, plein d'enseignements, un vrai modèle pour la réalisation de pareilles enquêtes dans le reste de la *Romania*. Cet ouvrage porte le titre : *Contributo al lessico preromanzo dei dialetti lombardo-alpini e romanci* (Zurich-Leipzig, M. Niehans, 1937, 212 p. avec une carte géographique indiquant le territoire exploré, dans la coll. *Romanica Helvetica*, vol. II).

Territoire. — Stampa fixa, comme centre de ses enquêtes sur place, la région de la *Valteline*, la vallée la plus longue (136 km) et la plus septentrionale de l'Italie, ayant une population de 142.657 habitants (en 1921, cf. p. 8) et représentant un territoire de contact entre le romanche des Grisons et les parlers de la Lombardie. Il explora aussi les vallées adjacentes, ainsi que la région des Grisons (cf. la carte publiée à la fin de l'étude).

Dans le chapitre *Cenni storici* (pp. 8-15), l'auteur considère ce territoire comme une sorte de creuset dans lequel se seraient fondues les cultures des Rhètes, des Illyriens, des Étrusques, des Celtes et, plus tard, celle des Romains (p. 11).

Questionnaire. — En prenant comme point de départ, en premier lieu (cf. p. 7), la remarquable étude de J. Jud, *Dalla storia delle parole lombardoladine* (dans *Revue de Dialect. rom.*, t. III, 1911, pp. 1-18 et 63-86) ainsi que plusieurs travaux ou articles traitant le même problème (cf. la liste à la p. 7), l'auteur put rédiger un questionnaire contenant plus de 200 demandes concernant la faune, la flore, la laiterie alpine, différents outils et objets, la maison et l'étable, la configuration du terrain, l'atmosphère et le corps humain (pp. 15-16).

Pour obtenir des réponses plus exactes sur les végétaux, l'auteur faisait voir aux informateurs les fleurs, les feuilles ou les fruits des arbres, en se servant aussi d'illustrations et de dessins. Il considère comme très exactes les formes ainsi obtenues, en ajoutant toutefois cette importante remarque (faite presque régulièrement dans toutes les enquêtes) que les paysans, en général, ignorent ou connaissent très peu les noms des végétaux (il cite, par exemple, le cas du colchique d'automne pour lequel il n'a pas trouvé de terme propre, bien qu'il fût à l'époque de l'enquête en pleine floraison sur tous les prés, p. 21).

Enquêteur. — Originaire de l'Engadine supérieure (*Val Bregaglia*) — située au nord de la Valteline — l'auteur connaissait fort bien la vie des montagnards de ces régions et, parlant dès l'enfance le parler bregaliote, il pouvait facilement s'entendre avec les gens de la Lombardie du Nord, évitant ainsi la méfiance que suscite parfois un enquêteur parlant une autre langue que celle des informateurs (p. 17).

Localités. — Stampa étudia 61 localités, dont presque 40 se trouvent dans la région soumise à l'enquête et le reste, dans le territoire adjacent qui devait lui indiquer le rayonnement des termes préromains.

Les formes lexicologiques concernant le romanche ne furent pas enregistrées sur place mais par l'intermédiaire des élèves de l'École cantonale de Coire (ou même de soldats y faisant leur service militaire) qui, selon l'affirmation de l'auteur, ne peuvent pas toujours être considérés comme de bons témoins (pp. 16-17).

Informateurs. — L'auteur affirme avoir obtenu de bonnes réponses de la part des aubergistes, qui furent presque partout ses informateurs, (« *quasi dappertutto mi sono rivolto agli osti e devo confessare che mi hanno servito premurosamente* », pp. 17-18). Dans les endroits où les réponses ne lui semblaient pas suffisamment sûres, il fit appel à un second informateur.

Le travail au dehors et en présence de plusieurs personnes, affirme Stampa, réclame de la part de l'enquêteur beaucoup de patience et de bonne humeur pour qu'il puisse obtenir facilement des réponses exactes et claires (p. 18).

Transcription phonétique. — Pour son travail qui avait surtout pour but de recueillir les formes lexicologiques, l'auteur renonça à une transcription phonétique trop détaillée (pp. 22-23).

Il appliqua le système de transcription de l'AIS (voir p. 580 de mon étude).

Publication des matériaux. — Après une bibliographie très détaillée (pp. 24-30), l'auteur présente les matériaux par catégories sémantiques indiquées brièvement dans son questionnaire.

Il faut souligner, estimons-nous, la commodité de cette présentation. Pour chaque terme, Stampa indique, en premier lieu, les résultats obtenus soit au point de vue phonétique (la forme des termes), soit au point de vue sémantique (les différentes significations). Comme complément, dans la deuxième partie, il ajoute les données puisées dans les travaux de ses prédécesseurs.

Dans la troisième partie (la dernière), nous trouvons bien délimitée l'aire de chaque terme, car la connaissance de la diffusion peut souvent indiquer la provenance ou les rapports avec d'autres mots (p. 20).

Stampa n'a donné que rarement des indications étymologiques; l'origine de ces termes est extrêmement difficile à établir.

Les index de la fin du volume attirent spécialement notre attention, car l'auteur affirme qu'il y a mis en pratique les bons conseils de son maître J. Jud.

En effet, l'auteur indique : les types lexicologiques alpino-lombards ; les mots romanches des Grisons ; les mots français ; les mots ibéro-romans ; les mots d'origine latine ; les types lexicologiques prélatins ; les mots d'origine allemande ; un index onomasiologique ; les aires et les isoglosses ; les variantes du même mot préromain ; quelques phénomènes phonétiques caractéristiques pour ces termes et les cartes de l'AIS qui furent complétées par les recherches de l'auteur.

Quoique R. A. Stampa estime que son travail ne représente qu'une collection bien ordonnée (p. 20) de termes ayant un passé plusieurs fois millénaire, nous croyons qu'il a apporté à la dialectologie romane une remarquable contribution et un bel exemple digne d'être imité.

## 4. La terminologie de la flore des Alpes orientales et dolomitiques.

Un chef-d'œuvre de collaboration entre
la botanique, la linguistique et le folklore.

La linguistique, le folklore et la botanique ont à leur disposition une œuvre féconde en informations précises et de la plus haute portée scientifique grâce à la collaboration de G. Pedrotti et V. Bertoldi au livre : *Nomi dialettali delle piante indigene del Trentino e della Ladinia Dolomitica presi in esame dal punto di vista della linguistica e del folklore* (Trento, G. B. Monauni, 1930, in-8°, XII-585 p., 100 illustrations et 11 cartes linguistiques sous le titre de *Saggio di un Atlante botanico dialettale*).

Méthode de travail. — Les auteurs ne nous donnent que de très maigres informations sur leur méthode de travail. L'introduction (pp. VII-IX) nous déclare cependant que la plus grande partie des matériaux a été obtenue par des enquêtes faites sur place par les auteurs eux-mêmes.

Les données linguistiques obtenues par le dépouillement des travaux publiés et celles fournies par des collaborateurs furent vérifiées autant que possible (p. VII).

Informateurs. — Les auteurs énumèrent une cinquantaine de collaborateurs et d'informateurs. Il est intéressant de souligner le fait que les plus nombreux parmi ces derniers sont les paysans (dix-huit) et les paysannes (cinq) ; viennent ensuite dix instituteurs, trois pharmaciens, trois curés, deux pâtres, etc. (pp. VII-VIII, note).

Transcription phonétique. — Le but du recueil, plutôt pratique que scientifique, et les difficultés d'ordre typographique ont obligé les auteurs à employer un système de transcription très simple (p. IX).

Publication des matériaux. — Le livre ne contient que les noms des plantes non cultivées. Pourtant il y en a sept cents, groupés par ordre alphabétique, sous quatre cents noms botaniques latins. Les auteurs ajoutent à ces noms latins leur riche collection qui comprend quatre mille quatre cents termes employés dans les parlers de la région soumise à l'étude.

Le caractère le plus original de l'ouvrage est la manière de présenter les résultats de l'enquête. Après le nom latin et le genre botanique, on nous indique : les synonymes latins et les noms italiens les plus connus. Viennent ensuite les dénominations dialectales pour la plante, les feuilles, les branches (s'il y a lieu), les fleurs, les fruits ou la semence, l'inflorescence, les rejets d'un arbre, la résine, etc., suivies d'indications de caractère morphologique (forme du singulier ou du pluriel, etc.). Le nom de la commune est indiqué après chaque forme dialectale. De même, on cite les cas de pénétration du nom des plantes dans la toponymie locale. On peut affirmer, en vérité, que la présentation des termes locaux est complète, et qu'elle témoigne d'une assiduité digne d'être citée en exemple à tous ceux qui entreprennent des enquêtes de ce genre.

Le chapitre intitulé *Notes étymologiques* est du plus haut intérêt linguistique. C'est ici que se montre dans toute son ampleur la puissante personnalité scientifique de V. Bertoldi. En effet, il examine l'origine étymologique des formes dialectales et les met en rapport, le cas échéant, avec les formes analogues d'autres langues romanes ou non romanes. Ainsi, il établit, à la lumière des données linguistiques et botaniques, l'histoire de chaque mot, et réalise la promesse faite dans l'introduction de cette œuvre : *paroles et choses*, traitées selon la compétence de chacun des deux auteurs. Les plantes sont examinées selon leur diffusion, leurs conditions de vie et leur emploi dans la vie des paysans, par un botaniste ; les dénominations, au contraire, par un linguiste, qui ne les a pas examinées en tant que sons et formes,

mais selon leur origine, leurs aires de rayonnement et l'ambiance sociale à laquelle elles appartiennent (p. IX).

La seconde partie du chapitre *Notes étymologiques* est consacrée à une description très suggestive de la « vie » de chaque plante : les lieux où elle pousse d'ordinaire, le temps de floraison, ses parties les plus importantes, ses qualités médicales, son emploi dans la médecine populaire, les croyances liées à son emploi, les maladies qu'elle peut guérir selon l'opinion des paysans, etc. En un mot, cette partie de l'exposé renferme tout ce qui tient au folklore. Les informations qu'on nous donne à ce sujet ne se limitent pas au territoire étudié ; elles concernent souvent l'histoire de la plante dans toute l'Europe.

Le volume contient encore : une riche bibliographie (pp. X-XII) ; l'index des termes dialectaux (pp. 485-561) ; l'index des termes scientifiques latins et des noms italiens (pp. 563-578) et l'index des termes mentionnés dans les notes étymologiques, c'est-à-dire ceux qui ont servi comme mots d'appui pour les étymologies proposées (pp. 579-585).

Le spécimen d'un *Atlas botanique dialectal* contient des cartes pour les plantes suivantes : *alnus glutinosa* « aune », *colchicum autumnale* « colchique » (on nous indique les formes dialectales recueillies dans soixante-trois localités), *equisetum arvense* « prêle », *erica carnea* « bruyère », *hedera helix* « lierre », *humulus lupulus* « houblon », *rhododendron hirsutum* « rhododendron », *rubus saxatilis* « ronce », *vaccinium myrtillus* « airelle », *berberis vulgaris* « épine-vinette » et *vaccinium myrtillus* (avec d'autres types lexicologiques).

Bien que les auteurs ne nous aient pas donné de plus amples informations sur leur méthode de travail, l'exposé lui-même suffit à illustrer clairement la façon dont les futurs chercheurs auront à faire collaborer les trois disciplines. Pour cela, ce travail mérite la reconnaissance tant des botanistes que des folkloristes et des linguistes.

## 5. La région du Comèlico.

Le région du Comèlico est située dans la partie orientale de l'Italie septentrionale à l'est de la station climatique *Cortina d'Ampezzo,* dans la partie supérieure du fleuve Piave qui descend des Alpes Carniques.

On englobe, d'ordinaire, dans la région du *Comèlico,* une quinzaine de localités parlant le dialecte ladin et ayant, comme centre, la commune de *Santo Stefano di Cadore,* située au confluent du ruisseau *Padola* et du *Piave.* Plus au Nord s'étendent les parlers allemands du Tyrol.

Les patois de cette région ont été étudiés par CARLO TAGLIAVINI, dans son important travail *Il dialetto del Comèlico* (dans *Archiv. Rom.*, t. X, 1926, pp. 1-200, avec une carte géographique à la page 7 et trois cartes linguistiques, pp. 24, 31 et 43).

C'est une étude qui se différencie beaucoup des autres monographies dialectales italiennes, car elle n'embrasse pas seulement la phonétique des parlers (comme c'est le cas pour la plupart de monographies du type Ascoli et Merlo), mais aussi la morphologie et surtout le lexique. Elle est aussi remarquable par le fait que nous trouvons dans l'*Introduction* (pp. 6-17) un utile aperçu des conditions géographiques et économiques de la région, ainsi que de la place que ces parlers occupent parmi les autres idiomes de l'Italie du Nord (pp. 22-28). L'auteur se sent fondé à faire une nouvelle division de ces parlers par rapport à celle donnée par T. Gartner : les parlers du *Comèlico occidental* et les parlers du *Comèlico oriental* (pp. 24-25).

L'auteur profite de chaque occasion propice pour placer dans leur vrai cadre les phénomènes linguistiques, en signalant, chaque fois, s'il s'agit de particularités individuelles ou de particularités caractéristiques pour toute la région, ou encore de phénomènes ayant des rapports avec ceux que l'on constate dans les autres parlers ladins ou vénitiens.

Questionnaire. — Pour recueillir les matériaux, l'auteur n'a pas employé un véritable questionnaire, comme c'est le cas pour les Atlas linguistiques. Il affirme qu'à cause de cela, il y a « nécessairement des lacunes » (p. 22) dans sa récolte ; mais le but de pareils travaux, ajoute-t-il, n'est pas d'être complets, mais d'être exacts. Malgré cela, Tagliavini a demandé, dans toutes les localités étudiées, environ six cent cinquante mots pour pouvoir établir le phonétisme des parlers. Les mots demandés partout sont marqués dans le lexique par un astérisque (p. 21).

Enquêteur. — Les matériaux ont été transcrits phonétiquement, d'après les informations données par les paysans ; ils ont été recueillis pendant les mois d'août et de septembre 1925 (p. 22, cf. aussi p. 1, note 1).

Un bon nombre de différences linguistiques entre deux localités ont été notées par M^lle^ Carmela De Lorenzo, originaire de *Candide* et institutrice à *Casamazzagno* (pp. 20-21). Il aurait été intéressant de connaître quelles ont été les différences linguistiques saisies par cette collaboratrice. L'auteur nous fait savoir, en plus, que pour la localité de *Dosoledo*, c'est l'instituteur Oscar Mario qui a complété le lexique de *L* à *Z*, et qui lui a aussi communiqué un bon nombre de vocables (p. 21). L'instituteur Osvaldo Zampol, à son tour, a fourni à l'auteur une riche liste de termes populaires concernant la botanique et la zoologie.

Localités. — L'auteur a étudié d'une manière plus approfondie quatorze localités (pp. 20-21) et six endroits avoisinants pour vérifier certains phénomènes linguistiques (pp. 20-22). Sur ces localités, le lecteur est bien renseigné par une description détaillée des conditions géographiques, économiques, sociales et historiques (pp. 8-17).

INFORMATEURS. — Sur les informateurs, l'auteur donne des renseignements utiles : il indique pour chacune des localités étudiées les personnes questionnées (pp. 20-21). Il me semble cependant que la plupart des informateurs sont plutôt des intellectuels (étudiants, points 1 et 3 ; instituteurs, points 4, 5, 7, 8 et 12 ; curés, points 5 et 8), ce qui fait supposer que l'auteur a enregistré un langage trop « embelli ». Une plus grande uniformité dans le choix des informateurs et un appel plus prononcé au concours des paysans auraient peut-être permis de présenter l'aspect linguistique des parlers d'une façon plus proche de la réalité. Dans ces régions montagneuses, le nombre des intellectuels est peut-être plus réduit que dans la plaine.

Il faut cependant reconnaître que l'auteur s'est proposé d'offrir seulement un « essai réduit » (« *piccolo saggio* », p. 19 ; « *modesto saggio* », p. 25) sur le dialecte de Comèlico, et qu'il considère le lexique comme la partie principale de son étude (p. 25).

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE. — L'auteur emploie un système de transcription qui se rapproche de celui qui a été inauguré par Ascoli et complété par Goidanich (pp. 28-29), sans qu'il juge utile de nous faire savoir les « diverses raisons » qui l'ont déterminé à n'appliquer aucun des deux systèmes (p. 28).

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — L'auteur consacre un certain nombre de pages (pp. 22-28), illustrées de cartes linguistiques, aux particularités les plus caractéristiques, en signalant les éléments préromans (p. 26), l'influence des idiomes allemands (p. 25) et italiens, spécialement vénitiens (p. 26).

L'étude comprend les chapitres suivants : la phonétique (vocalisme et consonantisme, pp. 65-87), des remarques concernant le lexique (pp. 87-188) et un appendice composé de vingt-sept textes dialectaux (pp. 188-200).

Comme complément de ce travail, l'auteur publia, de 1942 à 1944, dans les *Atti dell'Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti* (vol. CII, 1942-1943, pp. 843-884 ; vol. CIII, 1943-1944, pp. 33-67, 181-245, 287-350, *Classe di scienze morali e lettere*), l'étude *Studi linguistici ladino-veneti*, I, *Nuovi contributi alla conoscenza del dialetto del Comèlico*, *Note* I, II, III, IV (l'extrait porte la date de 1944, Venezia, 209 p.).

Dans l'introduction de ce travail (pp. 1-10 de l'extrait), l'auteur discute la signification du terme ladino « ladin » par rapport à l'opinion de C. Battisti (dans *Storia linguistica e nazionale delle valli dolomitiche atesine*, Firenze, 1941) et affirme que le lexique de son travail *Il dialetto del Comèlico* ne correspond plus — après la publication des huit volumes de l'Atlas linguistique italo-suisse et après plusieurs monographies

concernant les autres dialectes ladins — à son « idéal scientifique » (p. 7 de l'extrait).

Ce travail offre un très riche *lexique* (pp. 11-145), suivi d'un appendice (pp. 147-171) concernant les parlers de cette région, dont les matériaux furent récoltés durant plusieurs années surtout par Madame Nella De Lorenzo-Tagliavini et par sa sœur Elia De Lorenzo, institutrice à *Candide*. — Les mots furent parfois communiqués par écrit, et l'auteur les transcrivit phonétiquement d'après la prononciation de ses collaborateurs, en assumant ainsi toute la responsabilité de la transcription phonétique (p. 7, note 1).

L'auteur indique, pour la même région, un bon nombre de travaux réalisés par ses élèves durant son enseignement. Il groupe ces travaux sous le titre *Studi linguistici ladino-veneti*, et considère son travail comme le premier de la série, dont la publication fut confiée à l'*Istituto veneto* plutôt qu'à une revue spéciale (p. 9 de l'extrait).

Dans une note de son appendice au Lexique (pp. 147-150 de l'extrait), l'auteur s'est donné la peine de contrôler les matériaux récoltés dans la localité *Padola* par P. Scheuermeier pour l'AIS, en indiquant quelques divergences dans l'interprétation de phonèmes lors de la transcription.

A la fin du Lexique, l'auteur publie un index étymologique (pp. 172-204) et botanique (pp. 205-209).

L'étude de C. Tagliavini marque une tendance méritoire — et certes originale — à ouvrir une nouvelle voie aux recherches dialectales italiennes, où les vastes connaissances de l'auteur éclairent très souvent l'histoire de plusieurs mots du Lexique du *Comèlico* (1).

(1) Parmi les autres travaux dialectologiques de ce savant italien, nous nous bornerons à attirer tout spécialement l'attention sur *Il dialetto del Livinallongo (Saggio lessicale) (Istituto di Studi per l'Alto Adige*, Bolzano, 1934, 373 p.), où l'auteur déploie ses multiples connaissances, mettant en lumière de nombreuses aires lexicologiques grâce à des recherches personnelles sur place et dans les textes (cf. le compte rendu élogieux de C. Battisti, dans *Archiv. Rom.*, t. XVIII, 1934, pp. 609-611 ; C. Tagliavini indique d'autres comptes rendus dans son travail *Studi linguistici*..., pp. 2-3, note 5 de l'extrait ; cf. aussi sur la même région, le travail d'A. Crepaz, *Die Orts- und Flurnamen von Livinallongo*, Bolzano, 1937).

Le Prince Louis-Lucien Bonaparte a publié, en 1860, la traduction *Vangelo di S. Matteo volgarizzato in dialetto Friulano* (in-16).

---

# *I.* LE DALMATE

*Pauca la joiva e biala la vaigna* « les raisins sont rares, mais la vigne est belle » (M. Bartoli, *Dalmatico*, p. 186).

## INTRODUCTION

Par le terme de « langue dalmate », on désigne les parlers néo-latins employés naguère le long de l'Adriatique, depuis la ville de Fiume jusqu'au golfe de Cattaro. Ils étaient, selon les débris ramassés à la fin du siècle passé, différents de l'italien et du roumain, mais constituaient cependant une sorte de pont entre les deux langues néo-latines. Le dalmate était une langue romane, comme le sarde et le roumain, bien qu'il n'eût ni langue littéraire, ni documents linguistiques concernant son passé (cf. M. Bartoli, *Dalmatico e albanoromanico, reliquie romaniche nel croato e nell'albanese*, dans le volume *Italia e Croazia*, publié par l'Acad. d'Italie, Roma, 1942, pp. 109-185) (voir planche nº XXXVIII, p. 471 de mon étude (1).

### 1. Découverte du dalmate.

C'est à B. Biondelli que revient le mérite d'avoir découvert la langue dalmate. En effet, en 1840, lorsqu'il travaillait à son ouvrage *Atlante linguistico d'Europa*, il s'adressa au médecin de Veglia, Gian Battista Cubich (sur ce personnage, voir *Das Dalmatische*, t. I, § 55, col. 43) pour qu'il lui fournît un spécimen du parler roman de cette île de l'Adriatique. Cubich envoya le spécimen en 1842 ; mais Biondelli ne s'en est pas servi (pour plus de détails, cf. *ib.*, t. I, § 7, col. 9).

En 1849 la revue de Trieste, *Istria*, publie des spécimens de parlers de l'Istrie et, en 1861, Cubich lui-même fait paraître, dans la revue *L'Istriano*, une partie de sa récolte linguistique.

(1) Cf. aussi : M. Bartoli, *Le parlate italiane della Venezia Giulia e della Dalmazia* (*con una cartina poleografica*) (dans la revue *La Geografia*, 1920, nºˢ 3-6, pp. 194-204) ; Matteo Bartoli et Giuseppe Vidossi, *Alle porte orientali d'Italia, Dialetti e lingue della Venezia Giulia* (*Friuli e Istria*) *e stratificazioni linguistiche in Istria, Con un' appendice di testi dialettali e una carta linguistica della Venezia Giulia* (Torino, Gheroni, 1945, in-8º, 118 p.).

## 2. Le premier recueil linguistique.

Ce fut A. Ive, professeur de langue italienne à l'Université de Graz, qui, le premier, dans son étude *L'antico dialetto di Veglia* (dans *Archiv. glott. ital.*, t. IX, 1886, pp. 115-187), réunit les matériaux de ses devanciers (Cubich, Mgr Petris, A. Adelmann et M. Celeberini), en les complétant par des matériaux recueillis personnellement ; il avait parmi ses informateurs « le dernier Dalmate », Antoine Udina, âgé de 59 ans (cf. *Das Dalmatische*, t. I, §§ 65-77, col. 57-74). L'impulsion à l'enquête sur place fut donnée par l'étude de G. I. Ascoli, *Prospetto topografico delle colonie straniere d'Italia* (dans *Studij orientali e linguistici*, Milano, 1861, pp. 326-357), où l'auteur emploie aussi les matériaux publiés par Cubich (cf. *Das Dalmatische*, t. I, § 97, col. 90).

## 3. L'enquête de M. Bartoli.

M. Bartoli, à son tour, consacre à cette langue romane, dans son travail *Das Dalmatische*, une étude de la plus grande envergure.

Nous avons cru utile de nous arrêter à cette langue romane — bien qu'elle ne soit plus parlée — à cause de l'intéressante méthode d'enquête appliquée par Matteo Giulio Bartoli lorsqu'il a étudié le parler du dernier individu qui la connaissait encore. Notre décision est d'autant plus justifiée que l'auteur tient bien compte des principes d'enquêtes dialectales en honneur à cette époque pour la réalisation de l'Atlas linguistique de la France, qui était justement en voie de publication.

Les résultats des recherches de Bartoli sont publiés dans son œuvre devenue célèbre : *Das Dalmatische, altromanische Sprachreste von Veglia bis Ragusa und ihre Stellung in der Appenino-balkanischen Romania* ; t. I, *Einleitung und Ethnographie Illyriens*, avec une carte (Wien, A. Hölder, 1906, XIV-316 colonnes) ; t. *II. Glossare und Texte, Grammatik und Lexikon* (464 colonnes, avec des documents et un portrait hors texte d'Udina-Burbur : dans les publ. de la *Kaiserliche Akademie d. Wissenschaften, Schriften der Balkankommission, Linguistische Abteilung* IV et V) (1).

Le dernier dalmate. — Le 10 juin 1898, lors de la construction d'une route dans l'île de Veglia, l'explosion d'une mine tua sur le coup Antoine Udina, surnommé Burbur, vieillard de soixante-dix-sept ans, la dernière personne qui parlait encore la langue dalmate (*Das*

(1) Cf. le compte rendu de C. Merlo, *Dalmatico e latino*, dans *Riv. di Filol. e d'Istruzione classica*, t. XXXV, 1907, Torino, pp. 472-482 et la réponse de M. Bartoli, *Dalmazia e Albania*, dans *Rev. de Dial. rom.*, t. II, nos 3-4, 1910, pp. 456-490.

*Dal.*, t. I, col. 13-15). Cependant Bartoli a eu la chance de pouvoir noter encore un grand nombre de textes dialectaux (*Das Dal.*, t. II, col. 7-80).

Questionnaire. — En examinant les textes recueillis par Bartoli et publiés dans le *second tome*, on s'aperçoit facilement qu'il a dû employer un questionnaire afin de pouvoir noter le plus grand nombre possible de phrases et de mots. Il groupe d'ailleurs les matériaux dans les chapitres suivants : l'histoire des sources anciennes (col. 7-8) ; les derniers habitants de *Veglia* (col. 9-10) ; le dernier Vegliote (col. 10-20) ; le folklore (col. 21-26) ; les coutumes (col. 27-32) ; *varia* (la mer, le pays, le ciel, la campagne, les animaux, les plantes, les minéraux, le corps humain, la nourriture, les vêtements, la maison, la famille, l'Église, la religion, la ville, l'État, la nation, les métiers, le commerce, les noms de lieu) (col. 31-65), et un grand nombre d'expressions groupées par ordre alphabétique (col. 65-80).

Méthode d'interrogation. — Bartoli insiste, avec raison, sur la grande difficulté de l'étude d'une langue qui n'est même plus parlée par le sujet qu'on doit interroger. Il s'agissait pour l'auteur de rafraîchir à chaque instant la mémoire défaillante d'Udina. Cette circonstance spéciale l'amena à employer tous les moyens possibles pour augmenter la quantité des matériaux linguistiques.

Il commença, comme d'habitude, par des questions indirectes ; mais il dut les poser maintes fois pour s'assurer qu'Udina ne se contentait pas de lui répondre par des mots ou des prononciations propres aux parlers de Venise ou aux parlers italiens. Afin de ne pas influencer les réponses d'Udina, Bartoli se servait de mots serbo-croates. Il se trouvait à l'auberge un fonctionnaire qui suivait l'enquête avec beaucoup d'intérêt ; Bartoli s'adressait à celui-ci en allemand, et le fonctionnaire traduisait la demande pour Udina en serbo-croate (langue bien connue de l'informateur). Ce dernier devait répondre en dalmate. A cause de cette grande difficulté, Bartoli a dû indiquer souvent que les réponses obtenues sont « incertaines » ou « peu certaines ». De nombreuses questions ont été posées en italien. En conclusion, l'auteur constate qu'il y a toutefois de nombreuses réponses spontanées (*Das Dal.*, t. I, col. 27-28).

Contrôle des données linguistiques fournies par les prédécesseurs. — Bartoli a contrôlé les matériaux linguistiques sur le dalmate recueillis par ses prédécesseurs, en indiquant chaque fois s'ils étaient connus d'Udina ou non (t. I, col. 30-32, § 37).

Les textes dialectaux. — Vers la fin de l'enquête, lorsque l'auteur crut qu'il ne pourrait plus obtenir d'autres matériaux de la part d'Udina, il le laissa raconter les souvenirs de sa vie. Mais cette fois-ci, Bartoli dut intervenir souvent et suggérer le sujet du récit (cf. t. II, col. 28-29, § 35 ; voir plus haut les sujets traités par Udina).

Enquêteur. — Bartoli était originaire d'Albona, petit centre de l'Istrie sur le grand golfe de Quarnero. Il se considérait comme l'élève des maîtres suivants : W. Meyer-Lübke, E. G. Parodi, Pio Rajna, G. Mussafia, G. Paris, J. Gilliéron, P. Meyer et A. Thomas (cf. t. I, p. X et col. 24). L'enquête sur place fut réalisée grâce à l'aide accordée par l'Académie de Vienne, à la prière de G. Mussafia (t. I, p. IX). Les matériaux furent recueillis en 1897 (septembre), 1899 (octobre) et en 1901 (août) par Bartoli lui-même (cf. t. I, col. 21-22) (1).

Le territoire. — L'auteur présente en deux groupes les matériaux recueillis par lui-même et ceux puisés dans les travaux de ses prédécesseurs. Dans le premier se trouvent les matériaux de *Veglia* et dans le second ceux concernant le reste de la Dalmatie (cf. t. I, col. 3-5). Les données du premier groupe sont les plus riches (t. I, col. 13-82), tandis que celles du second sont plus réduites (t. I, col. 82-102), à cause de la forte influence slave et de la tendance assimilatrice du parler de Venise.

Les informateurs. — L'auteur cite la phrase célèbre de l'abbé Rousselot concernant le choix des sujets (*Principes*, p. 318) : « Il est clair que la portée d'une analyse dépend de la valeur du sujet sur lequel on l'a faite » (t. I, col. 22). Pour Bartoli, ce problème n'avait pas la même importance que dans les enquêtes normales, puisque dans le cas du dalmate il s'agissait d'enregistrer des réminiscences d'un langage qu'Udina avait parlé pendant sa jeunesse, et qu'il ne parlait plus depuis une vingtaine d'années.

L'auteur divise ses informateurs en deux groupes : dans le premier il classe Udina seul, et dans le second les épigones (t. I, col. 21-22).

1° Le dernier Dalmate. — D'Antoine Udina (surnommé Burbur), l'auteur affirme, dès le commencement, qu'il était un mauvais informateur (« *ein schlechtes Subjekt* », t. I, col. 22) à cause de sa connaissance de plusieurs langues (l'italien, le dialecte vénitien, le serbo-croate et l'allemand, cf. t. I, § 29, col. 28-29) et de ses multiples occupations qui l'avaient mis en contact avec des personnes parlant le slave, le frioulan, le calabrais, le romagnol, etc. (cf. t. II, § 16-26, col. 11-16).

(1) La biographie et l'importante activité scientifique de M. Bartoli ont été magistralement présentées par G. Vidossi, dans son article *Matteo G. Bartoli, Ricordi d'un compagno di scuola, Il suo contributo all' esplorazione linguistica dell' Istria*, dans le 1er vol. de la nouvelle série des *Atti e Memorie della Società Istriana di Archeologia e Storia Patria*, [1950], extrait de 20 p. L'article date d'octobre 1948.

Cf. aussi la bibliographie des travaux de Bartoli dans son ouvrage *Saggi di linguistica spaziale* (Torino, 1945, pp. XXI-XXXII), et, pour sa contribution à l'Atlas linguistique italien, pp. 598-610 de mon étude.

Udina avait appris le végliote de sa grand'mère. Ses parents parlaient avec lui le vénitien ; ils employaient le végliote seulement lorsqu'ils ne voulaient pas être compris de leurs enfants (cf. t. I, § 27, col. 23). Bartoli donne des détails très intéressants sur ce langage mourant, indiquant dans quelle mesure il pouvait avoir été appris et connu par son informateur (cf. t. I, § 27 et 32, col. 23-24, 26-27). La prononciation d'Udina, à cause du manque complet de dentition, devait être assez défectueuse (cf. t. I, § 32, col. 27).

Malgré ces défauts, Bartoli reconnaît qu'Udina était doué d'une bonne mémoire (t. I, § 26, col. 23) et qu'il était la seule personne sachant encore parler le végliote (t. I, § 43, col. 36).

2° Les épigones. — Dans la catégorie des épigones, Bartoli groupe plus de trente personnes qui ne savaient plus parler le végliote. Leurs connaissances se limitaient à un certain nombre de mots qu'ils affirmaient être d'origine ancienne, c'est-à-dire appartenant au langage des aïeux.

Parmi les informations très détaillées données à ce sujet par l'auteur (cf. t. I, § 38-53, col. 31-44), nous croyons utile de signaler la suivante : les personnes ne parlant plus le langage des aïeux connaissaient toutefois plusieurs chansons populaires appartenant à l'ancien parler disparu (t. I, col. 32).

Pour ma part, j'ai eu maintes fois l'occasion de faire la même constatation, lors de mes enquêtes dialectales en Roumanie. En effet, en étudiant des localités où naguère les habitants parlaient encore une langue étrangère, je me suis aperçu que de l'ancien langage il n'y avait de traces que dans les cantilènes chantées aux différentes fêtes populaires. Mais les gens qui les chantaient ne connaissaient plus guère la signification des mots prononcés.

Cette partie de l'exposé de Bartoli est d'un profond intérêt linguistique, car elle nous dit quelles sont les dernières réminiscences et survivances d'un langage qui ne sert plus à communiquer la pensée humaine.

Transcription phonétique. — Bartoli consacre au système de transcription phonétique des pages intéressantes (cf. t. II, §§ 263-265, col. 311-315) ; il donne des tableaux comparatifs où sont décrits les systèmes employés par ses prédécesseurs dans les études dialectales dalmates, de même que ceux de l'abbé Rousselot, d'E. Böhmer, de P. Budmani, de W. Meyer-Lübke et le sien propre.

Publication des matériaux. — La contribution de Bartoli forme une sorte d'encyclopédie du dalmate, car elle renferme non seulement les matériaux linguistiques recueillis par l'auteur sur place, mais aussi ceux qu'il a pu découvrir dans les archives (cf. t. I, §§ 55-64, col. 43-56). L'auteur indique en même temps tous les matériaux publiés auparavant, montrant leur valeur scientifique (cf. t. I, §§ 65-90, col. 57-82).

Après avoir indiqué les documents concernant le dalmate de Raguse (t. I, §§ 91-107, col. 89-102), l'auteur mentionne les travaux faits à ce sujet par des spécialistes : G. I. Ascoli, W. Meyer-Lübke, A. Mussafia et H. Schuchardt (t. I, §§ 96-107, col. 89-102). Le premier tome se termine par un aperçu étendu sur l'ethnographie de l'Illyrie (col. 103-316).

Le second tome contient les textes recueillis par l'auteur et ceux découverts dans les archives, de même que les matériaux enregistrés par ses devanciers. A l'aide de tous les matériaux concernant le dalmate, Bartoli fait ensuite une description linguistique du développement de cette langue romane disparue.

La contribution scientifique de Bartoli reste jusqu'aujourd'hui la principale source et l'étude la plus remarquable sur la langue dalmate (cf. le compte rendu d'A. Zauner, dans *Literaturblatt f. germ. u. rom. Philol.*, t. XXIX, 1908, col. 122-123).

---

# J. LE SARDE

## I. INTRODUCTION

La linguistique considère aujourd'hui le sarde, qui présente des particularités phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicologiques distinctes de celles des autres langues romanes, comme une langue indépendante au sein de la *Romania*, bien que les habitants de la Sardaigne, au nombre de plus d'un million (en 1934), parlent aussi l'italien.

L'intérêt des linguistes pour cette île s'accentue au commencement du XIX[e] siècle, grâce au travail de A. De La Marmora, *Voyage en Sardaigne ou description statistique, physique et politique de cette île* (Paris, 1839, 2 vol. et un Atlas ; la troisième partie est intitulée : *Description géologique et paléontologique*, Torino, 1857 ; la traduction italienne, faite par V. Martelli, en quatre volumes, porte le titre : *Viaggio in Sardegna*, Cagliari, 1926-1928).

### 1. Division dialectale.

La Sardaigne n'est pas unitaire au point de vue linguistique : le Nord subit surtout une influence très accentuée des parlers de la Toscane, ayant aussi des phénomènes communs avec les parlers de la Corse ; le Sud (la région de Cagliari) surtout celle des parlers de l'Italie méridionale ; les traits les plus caractéristiques du sarde sont conservés dans la région centrale, connue sous le nom de *Barbagia*, dont les localités Nuoro et Fonni sont les plus connues.

G. Bottiglioni, dans son travail *Studi sardi* (cf. p. 658, note), donne la division dialectale suivante : 1° le campidanien (*campidanese*), dans la partie méridionale de l'île ; 2° le nouorien (*nuorese*), surtout dans la région de la *Barbagia* ; 3° le logoudorien (*logudorese*), dans la région nord-ouest ; 4° le sassarien (*sassarese*), dans la région de la ville de Sassari ; 5° le gallurien (*gallurese*), dans la partie plus septentrionale de l'île (cf. la carte publiée par Bottiglioni à la fin de son étude).

Le parler de la ville d'Alghero appartient au catalan et celui de la petite île *S. Pietro* (située au sud-ouest de la Sardaigne) au dialecte génois (voir planche n° XXXVIII, p. 471 de mon étude).

## 2. Premières données linguistiques.

C'est à deux représentants de l'Église que la linguistique romane doit les premières informations dialectologiques sur le sarde :

1° L'abbé VISSENTU PORRU publie, en 1811 déjà, un *Saggio di grammatica sul dialetto sardo-meridionale* (Cagliari) et, plus tard, son célèbre dictionnaire *Nou dizionariu universali sardu-italianu* (Casteddu, 1832, 641 p., sur deux colonnes).

2° Le chanoine GIOVANNI SPANO (né en 1803, mort en 1878) donne, en 1840, dans son travail *Ortografia sarda* (Cagliari), les premières règles concernant l'orthographe du sarde et, dans la *Carta Idiomografica* (publiée en appendice), la division des « dialectes » et des « sous-dialectes » parlés dans cette île. Il publie plus tard, son important *Vocabolario sardo-italiano e italiano-sardo* (t. I, Cagliari, 1851, VIII-414 p. ; t. II, Cagliari, 1852, VIII-448 p.) et *Proverbj sardi trasportati in lingua italiana* (Cagliari, 1852, XV-92 p.), de même que *Vocabolario sardo, geografico, patronimico ed etimologico* (Cagliari, 1872).

Le dictionnaire de Porru est composé surtout de matériaux recueillis dans la partie méridionale de l'île (la région campidanaise), tandis que celui de Spano a pris comme base les parlers de la région de *Ploaghe*, située au Nord (Logudoro). La récolte fut réalisée en grande partie par correspondance.

A côté des enregistrements de parlers vivants, les deux dictionnaires restent encore aujourd'hui les principales sources pour l'étude des patois de la Sardaigne.

## 3. Les traductions du prince Bonaparte.

Le prince LOUIS-LUCIEN BONAPARTE a fait dans ce domaine aussi des traductions. Les voici, par ordre chronologique :

*Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto sardo-logudorese, dal can.* G. SPANO (Londra, 1858, George Barclay, in-16 de 4 feuilles) ; *Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto sardo-cagliaritano dall' avv.* FEDERIGO ABIS (Londra, 1860, Straugeways and Walden, in-16 de 4 feuilles et 2 feuilles de titre) ; *Il Cantico de' cantici di Salomone, volgarizzato in dialetto sardo-meridionale dall'avv.* FEDERIGO ABIS (Londra, 1860, George Barclay, in-16 de cinq huitièmes de feuilles) ; *Il libro di Rut, volgarizzato in dialetto sardo-meridionale dall'avv.* FEDERIGO ABIS (Londra, 1860, Strangeways and Walden, in-32 de trois huitièmes de feuille) ; *Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto sardo-gallurese di Tempio, dal rev. P.* G. M. MUNDULA *delle Scuole Pie, con alcune osservazioni sulla pronunzia del dialetto tempiese, dal principe Luigi-Luciano Bonaparte* (Londra, *ib.*, in-16 de 3 feuilles 7/8, plus 2 feuilles de titre et d'observations) ; *Il Cantico de' cantici di Salomone,*

*volgarizzato in dialetto sardo-centrale, dal C. G. S.* (Londra, *ib.*, 1861, in-16 de cinq huitièmes de feuille) ; *Il Cantico de' cantici di Salomone, volgarizzato in dialetto sardo-settentrionale tempiese, dal P. G. M.* (Londra, 1861, *ib.*, in-16 de cinq huitièmes de feuille) ; *Il Libro di Rut, volgarizzato in dialetto sardo-centrale, dal rett.* G. L. SPANO (Londra, 1861, *ib.*, in-32 de sept seizièmes de feuille) ; *Il Libro di Rut, volgarizzato in dialetto sardo-settentrionale tempiese, dal chier.* S. SPANO (Londra, 1861, *ib.*, in-32 de trois huitièmes de feuille) ; *La Storia di Giuseppe Ebreo, o i Capi XXXVII e XXXIX-XLV della Genesi, volgarizzati in dialetto sardo-cagliaritano dall'avv.* FEDERIGO ABIS (Londra, 1861, *ib.*, in-8° de trois feuilles 3/4, plus 2 feuilles de titre) ; *La Storia de Giuseppe Ebreo..., volgarizzati in dialetto sardo-logudorese, dal can.* GIOVANNI SPANO (*seconda edizione, riveduta e corretta* ; Londra, 1861, *ib.*, in-8° de 3 feuilles 7/8, plus 2 feuilles de titre) ; *La Profezia di Giona, volgarizzata in dialetto sardo-cagliaritano, dall'avv.* FEDERIGO ABIS (Londra, 1861, *ib.*, in-16 d'une demi-feuille) ; *La Profezia di Giona, volgarizzata in dialetto sardo-logudorese dal can.* G. SPANO (Londra, 1861, *ib.*, in-16 d'une demi-feuille) (cf. le *Deuxième catalogue des ouvrages destinés à faciliter l'étude comparative des langues européennes, édités par le Prince Louis-Lucien Bonaparte*. Londres, 1862, in-16, X-99 p. ; pp. 45-57). Chaque traduction n'a été imprimée qu'en 250 exemplaires.

Les treize volumes de traductions attestent de la part du Prince Bonaparte une activité très méritoire dans le domaine du sarde.

## 4. Études scientifiques.

La première tentative de grammaire scientifique du dialecte de *Logudoro* fut faite par V. ANGIUS, dans son travail *Cenni sulla lingua dei Sardi, scritta e parlata* (Torino, 1855) où l'auteur étudie le parler de *Nuoro*. N. DELIUS, de son côté, examina le parler de Logudoro d'après les *Statuti della repubblica sassarese* de 1316 (dans *Der sardinische Dialekt des XIII. Jahrhunderts*, Bonn, 1868). G. I. ASCOLI nota seulement les caractères généraux du sarde (dans *Archiv. glott. ital.*, t. II, 1875-1876, pp. 131-145). G. HOFFMANN, à son tour, se borna à l'étude de la langue des documents des régions de *Logudoro* et de *Campidano* (dans *Die logudoresische und campidanesische Mundart*, Marburg, 1885).

P. E. GUARNERIO (né en 1854, mort en 1919) consacra une bonne partie de son activité scientifique à l'étude de la langue sarde ; il publia, d'après des informations recueillies sur place, deux études intitulées *I dialetti odierni di Sassari, della Gallura e della Corsica* (dans *Archiv. glott. ital.*, t. XIII, 1892-1894, pp. 125-140 ; t. XIV, 1896-1898, pp. 131-200, 385-422) et *Il sardo e il corso in una nuova classificazione* (t. XVI, 1902-1905, pp. 491-516) (1).

(1) Pour plus de détails, voir les chroniques bibliographiques de GUARNERIO : *Dialetti sardi*, publiées dans *Krit. Jahresb. über die Fortschritte der rom. Philol.*,

Pour les études de *phonétique*, nous devons signaler le travail de G. CAMPUS, *Fonetica del dialetto logudorese* (Torino, V. Bona, 1901, 78 p.), surpassé par celui de G. Bottiglioni, *Saggio di fonetica sarda : gli esiti di L* (*R, S*) + *cons. e di J nei dialetti di Sassari e della Gallura, di Nuoro e del Logudoro* (dans les *Studj romanzi*, t. XV, 1920, pp. 5-114), réalisé par des recherches personnelles sur place.

Cependant ces deux travaux ont été dépassés aujourd'hui, et de beaucoup, par l'œuvre monumentale de M. L. WAGNER, *Historische Lautlehre des Sardischen* (Halle-Salle, M. Niemeyer, 1941, XV-344 p., avec huit cartes, dans *Beihefte zur Z. f. rom. Philol.*, nº 93), où l'auteur utilise non seulement la langue des documents, mais aussi les matériaux linguistiques qu'il a recueillis sur place durant plusieurs dizaines d'années. Dans le dernier chapitre (pp. 267-290), l'auteur montre savamment la place que la langue sarde occupe parmi les langues romanes.

## II. LES ENQUÊTES DE M. L. WAGNER

C'est grâce à la féconde et persévérante activité du savant MAX LEOPOLD WAGNER que la langue sarde est mieux connue et qu'elle occupe aujourd'hui une place plus importante dans la linguistique romane et dans l'étude de la culture méditerranéenne préromaine. Depuis plus de quarante ans, il ne cesse de publier de nombreux travaux sur les parlers de la Sardaigne, les documents des archives et les relations que les patois auraient pu avoir, dans un passé obscur, avec la péninsule Ibérique, l'Afrique du Nord et l'Italie. Ses œuvres offrent la preuve la plus convaincante de l'importance des études faites sur place, car nous croyons fermement que, sans ces recherches, l'auteur n'aurait jamais pu illustrer d'une manière aussi brillante les divers aspects de la vie d'un peuple isolé par la mer, mais témoin d'un passé plusieurs fois millénaire.

Wagner a commencé ses recherches en 1904, par une étude approfondie du dialecte de 75 localités (cf. *Rev. de Ling. rom.*, t. IV, 1928, p. 5 et *Studien über den sard. Wortschatz*, p. XV). Dans d'autres travaux, l'auteur mentionne des matériaux linguistiques pour 336 localités (cf. *Archiv. Rom.*, t. XVIII, 1934, pp. 6-10 de l'extrait).

Comme il est impossible de citer les nombreuses études de Wagner — ce n'est d'ailleurs pas notre but — nous nous bornons à en signaler

t. I à XIII, *passim*, 1890-1912 ; *Il dominio sardo*, dans la *Rev. de Dial. rom.*, t. III, 1911, pp. 192-231. — Cette bibliographie a été continuée par G. BOTTIGLIONI, sous le titre *Studi sardi, rassegna critica e bibliografica*, 1913-1925, dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. II, 1926, pp. 207-262, avec une carte qui indique les frontières des dialectes (cf. p. 655 de mon étude).

quelques-unes qui nous permettent de mieux mettre en relief son intéressante méthode de travail (1).

1° Dans *Das ländliche Leben Sardiniens im Spiegel der Sprache, Kultur-historische-sprachliche Untersuchung* (dans *Wörter u. Sachen, Beiheft* 4, Heidelberg, 1921, 206 p. ; la traduction italienne abrégée, faite par V. Martelli, porte le titre *La vita rustica della Sardegna rispecchiata nella sua lingua*, Cagliari, 1928), l'auteur présente un aperçu magistral de la vie des Sardes et de leurs deux occupations caractéristiques : l'agriculture et l'élevage du bétail. Pour donner une idée de la richesse de son questionnaire, il suffit d'en mentionner les principaux chapitres : la culture de la terre (le labourage, la charrue, le joug, le battage, les organisations rurales, etc.) ; la préparation du pain (le moulin, les espèces de farine et de pain, etc.) ; les outils de l'agriculture (le chariot, le traîneau, etc.) ; la culture du lin ; le vignoble ; l'apiculture ; l'élevage (du gros bétail, des races ovines, etc.) ; comment on prépare le fromage ; le tissage (la terminologie du métier du tisserand) ; le costume sarde (avec la terminologie pour celui des hommes et celui des femmes) ; la maison et les meubles ; les propriétaires et les serviteurs ; enfin, les étapes de la vie (la naissance, le mariage, la mort). Cette œuvre fut accueillie par des éloges bien mérités (cf. G. Bottiglioni, *Studi sardi*, pp. 242-243 ; J. Jud, dans *Romania*, t. L, 1924, pp. 605-611, etc.).

2° *La stratificazione del lessico sardo* (dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. IV, 1928, pp. 1-61, avec 30 cartes linguistiques). Pour ce travail, l'auteur n'a choisi, dans ses riches matériaux, que les mots connus partout en Sardaigne, afin de mieux illustrer les diverses couches lexicologiques qui reflètent son passé historique. Wagner affirme, avec raison, que les mots de sens peu précis ont une variation lexicologique trop grande pour qu'ils soient utiles à un examen de la stratification. Les cartes analysées concernent les mots suivants : *chiudi la porta* « fermez la porte », *digiuno* « jeûne », *forno* « four », *elce* « chêne vert », *fegato* « foie », *cenere* « cendre », *nocciuola* « noisette », *corvo* « corbeau », *papavero* « pavot », *fungo* « champignon », *farfalla* « papillon », *arcobaleno* « arc-en-ciel », *pergolato* « treille », *guardati* « regarde-toi », *chiamare* « appeler », *finestra* « fenêtre », *trottola* « toupie », *tuorlo dell'uovo* « jaune d'œuf », *culla* « berceau », (*il cane*) *abbaia* « le chien aboie », *matassa* (*di lana, di lino*) « écheveau de laine et de lin », *conocchia* « quenouille », *arnia delle api* « ruche des abeilles », *gomitolo* « peloton », *cisto* « ciste », *midollo* « moelle », *scrofa* « truie », *asino* « âne », *uva* « raisin », *cinghiale* « sanglier ». Il s'agit de trente monographies linguistiques qui permettent à l'auteur de mieux classer le lexique sarde parmi celui des autres langues romanes, en faisant ressortir ses traits les plus caractéristiques de même que les types lexicologiques les plus anciens.

(1) Pour sa contribution à la réalisation de l'AIS, voir p. 570 de mon étude.

3° *Studien über den sardischen Wortschatz* : *I. Die Familie. — II. Der menschliche Körper* (Genève, L. S. Olschi, 1930, XV-155 p., avec 15 cartes linguistiques, dans la Bibl. de l'*Archiv. Rom.*, IIe s., vol. 16). L'auteur présente cette fois la terminologie sarde concernant : les termes de parenté, l'âge, la naissance, le mariage, la mort, les parties du corps humain, ses fonctions et ses caractéristiques. Les quinze cartes en appendice, qui illustrent le riche lexique sarde, sont le résultat des enquêtes faites sur place dans 75 localités (p. XV).

4° Dans *Ueber die vorrömischen Bestandteile des Sardischen* (dans *Archiv. Rom.*, t. XV, 1931, pp. 207-247) l'auteur montre l'importance de la langue sarde pour la connaissance de la vie préromaine, dont les traces se sont conservées dans son lexique (cf. aussi le compte rendu de J. Jud, dans *Romania*, t. LVII, 1931, pp. 438-440).

5° Le rapport entre la langue et la culture de la Sardaigne est analysé dans l'étude *Die sardische Sprache in ihrem Verhältnis zur sardischen Kultur* (extrait de *Volkstum u. Kultur der Romanen, V. Jahrgang, Heft* 1-3, 1932). A cette occasion, Wagner déclare qu'il a maintes fois cherché à persuader les intellectuels du pays de se consacrer à ce genre d'études, toutefois sans résultats. En attendant le Messie de la linguistique sarde, qui serait originaire du pays, et connaîtrait donc mieux la vie dans tous ses détails, il a essayé, lui étranger, de combler dans la mesure du possible les lacunes de la linguistique sarde (p. 574) (1).

6° L'importance des noms d'animaux est démontrée magistralement dans les travaux suivants : *Die Bezeichnungen für « Fuchs » in Sardinien* (dans *Archiv. Rom.*, t. XVI, 1932, pp. 501-514, avec une carte linguistique) ; *Weitere sardische Tiernamenstudien* I et II, concernant les termes pour désigner la belette (dans *Archiv. Rom.*, t. XVIII, 1934, pp. 1-18, avec trois illustrations et une carte linguistique ; c'est ici que Wagner donne des matériaux pour 336 localités, pp. 5-10) ; les mots désignant la martre sont examinés dans la même revue (pp. 481-494) ; *Weitere Tiernamenstudien*, III, concernant la coccinelle, pour laquelle la Sardaigne possède un nombre étonnant d'appellations différentes (les matériaux donnés représentent les réponses obtenues dans 336 localités ; dans *Archiv. Rom.*, t. XX, 1936, pp. 49-86, avec une carte linguistique).

7° Pour les croyances et les superstitions, nous citons l'étude concernant les maléfices : *Il malocchio e credenze affini in Sardegna* (dans *Lares*, bulletin de la Soc. ethnographique ital., II, 1913, pp. 129-150) et *Sopra alcune pratiche magiche in Sardegna* (dans *Il Folklore italiano*, t. II,

(1) Tout dernièrement, le sarde M. Atzori, mort prématurément, a publié un *Saggio sulla fonetica del dialetto di Isili*, dans *Studi Sardi*, t. IV, 1940, pp. 109-148. L'auteur chercha, avant sa mort, à publier la continuation de son travail. — Cf. Giandomenico Serra, *Necrologio di Mario Atzori*, dans *Studi Sardi*, VIIe année, 1947, fasc. I-III (une seule page).

1927, pp. 397-411 ; cf., pour plus de détails, *Bibliografia delle tradizioni popolari d'Italia dal 1916 al 1940*, vol. I, Firenze, Barbera, 1946).

8° L'étude *Ueber die neuen Ausgaben und die Sprache der altsardischen Urkundenbücher von S. Nicola di Trullas und S. Maria di Bonarcado* (dans *Vox Romanica*, t. IV, 1939, pp. 233-269 ; t. V, 1940, pp. 106-164, avec huit cartes linguistiques dans le texte) est particulièrement remarquable pour l'ancien sarde.

Cette prodigieuse activité de Wagner témoigne non seulement d'un profond dévouement pour la linguistique, mais surtout d'un ardent amour pour un pays qui conserve encore dans ses rudes parlers des traces du latin primitif et des langues encore insuffisamment connues du bassin de la Méditerranée. Grâce au labeur acharné de ce savant, la langue sarde occupe aujourd'hui une place importante dans les études de linguistique romane.

## III. LES TEXTES DIALECTAUX

Quant aux textes dialectaux qui peuvent servir à l'étude linguistique du sarde, nous signalons seulement les suivants :

1° Max Leopold Wagner, *Südsardische Trutz- und Liebes-, Wiegen- und Kinderlieder* (dans *Beihefte z. Z. f. rom. Philol., Heft* 57, Halle a. S., 1914, pp. 1-60). L'auteur a recueilli et transcrit phonétiquement 224 textes, dont la majorité sont des *mutettus*, c'est-à-dire des chansonnettes caractéristiques de la Sardaigne. Dans une brève introduction, l'auteur montre l'importance de ces chansonnettes, puis il donne un aperçu sur la phonétique, la morphologie et la syntaxe (cf. aussi le compte rendu fait par J. Jud, dans *Romania*, t. XLIV, 1915-1917, pp. 157-158).

2° Raffa Garzia, *Mutettus Cagliaritani* (Bologna, 1919, 511 p.). Les chansons, transcrites à l'aide d'un système phonétique simple, sont présentées avec leurs nombreuses variantes. Les matériaux lexicologiques qu'elles renferment sont très précieux, car ils contiennent aussi la terminologie obscène, difficile à enregistrer pour un enquêteur étranger.

3° G. Bottiglioni, *Leggende e tradizioni di Sardegna, testi dialettali in grafia fonetica* (Genève, L. S. Olschi, 1922, IV-157 p., avec huit dessins). Après une introduction concernant les éléments et les caractères généraux de la légende sarde (pp. 1-36), l'auteur indique le système de transcription phonétique utilisé (pp. 37-38). Le travail a été réalisé grâce au bienveillant concours de ses élèves de l'École normale (p. IV). Il contient cent vingt-sept textes dialectaux, représentant cinquante-neuf localités disséminées dans toute la Sardaigne (pour plus de détails, cf. ses *Studi*

*sardi*, pp. 250-252). Les textes sont accompagnés d'une traduction italienne, ce qui facilite leur examen. Il s'agit d'une contribution d'une réelle valeur pour l'étude du sarde parlé (cf. p. 666, les observations de Pellis).

## IV. L'ENQUÊTE D'UGO PELLIS

L'enquête la plus étendue et la plus profonde sur les parlers de la Sardaigne est celle réalisée par Ugo Pellis de 1933 à 1935 (cf. *Bollettino dell'ALI*, t. I, nº 2, p. 113 ; t. II, nº 1, 1935, p. 44).

En effet, il étudia, à l'aide du questionnaire de l'Atlas linguistique italien (ALI), *cent huit localités*, dont la distribution est la suivante : 45 localités pour la province de Cagliari, 33 pour Nuoro et 30 pour Sassari (*Bollettino dell'ALI*, t. II, nº 1, 1935, p. 44).

Les matériaux ne sont pas publiés ; ils font partie de l'Atlas linguistique italien. Nous disposons cependant d'une intéressante et instructive relation faite par Pellis dans son étude *Cinquanta inchieste linguistiche in Sardegna* (dans *Bollettino dell'ALI*, t. I, nº 2, 1934, pp. 49-74), complétée par l'article suggestif sur la commune d'*Urzulei, appunti su uomini, luoghi, cose, parole* (*Bollettino dell'ALI*, t. II, nº 1, 1935, pp. 17-28, avec six photographies).

Nous pouvons nous faire une idée de l'importance et de la richesse de cette enquête à l'aide des deux cartes dessinées par Pellis et publiées dans l'étude de G. Vidossi, *Introduzione a una rassegna di geografia linguistica e demologica* (dans *Bollettino dell'ALI*, t. III, 1942, pp. 49-62), dont nous reproduisons celle qui concerne la « cendre » (voir planche nº XLVI, p. 663 de mon étude).

La relation de Pellis est très intéressante au point de vue méthodologique, parce que l'auteur prenait contact pour la première fois avec les parlers de la Sardaigne qui, pour les Italiens, sont comme des langues étrangères.

Études préparatoires. — Pour pouvoir réussir dans son entreprise scientifique, Pellis a été obligé, plus qu'ailleurs, de faire des études préparatoires spéciales, et d'examiner les travaux d'A. De La Marmora, G. Campus, G. Deledda, G. Bottiglioni, M. L. Wagner, etc. Pour bien connaître les parlers vivants, il a fait neuf sondages préliminaires à Trieste où il étudia, avec les soldats de la garnison locale, les dialectes de la Sardaigne. A peine arrivé dans l'île, il commença à parler le patois de Cagliari (*Bollettino*, t. I, p. 72, note 2).

Il en résulte donc que sa grande expérience dialectologique ne lui suffisait pas pour l'étude d'un territoire presque complètement différent au point de vue social et linguistique de celui dans lequel il avait enquêté

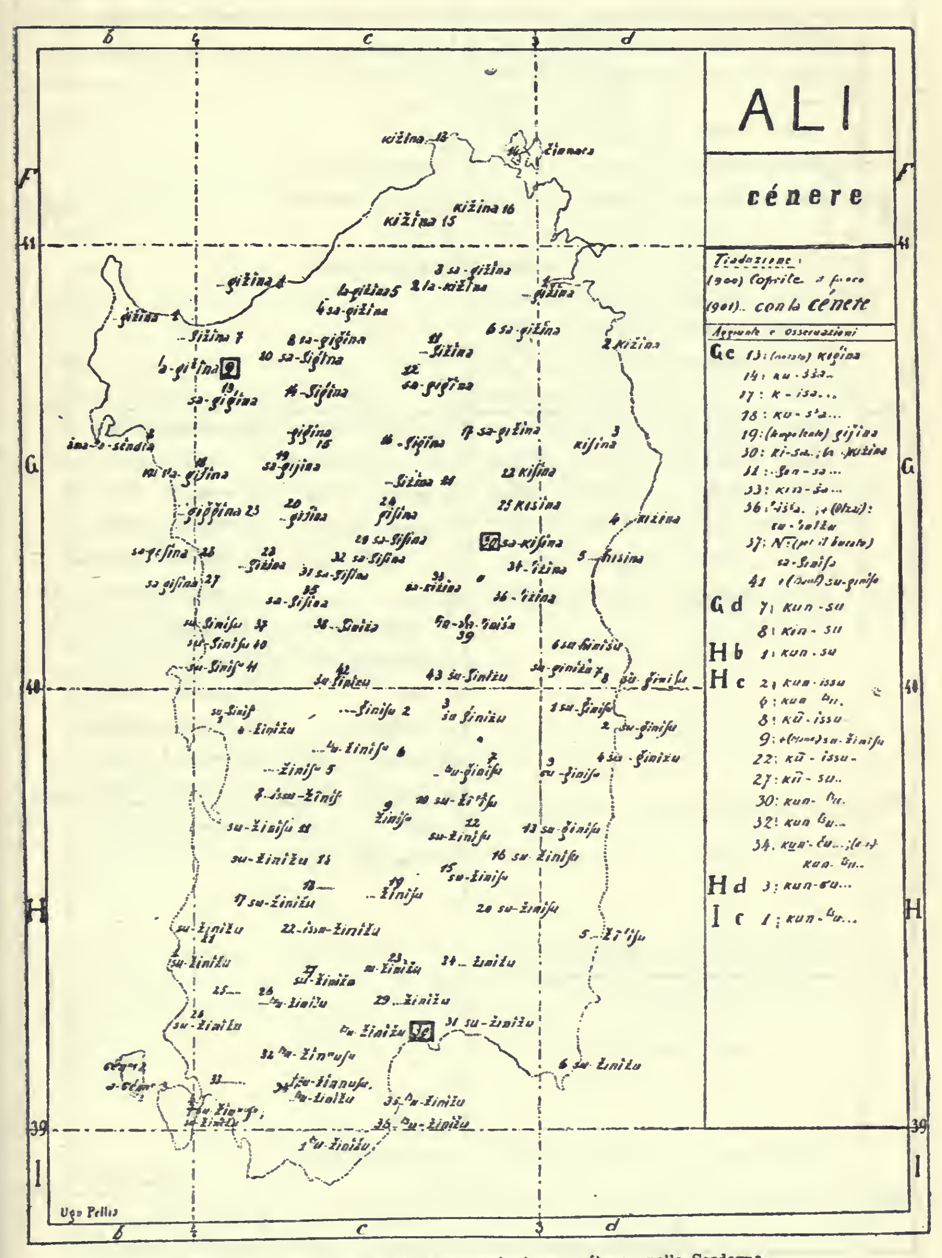



Fig. 3. — Carta linguistica: le espressioni per «cénere» nella Sardegna.

La carte *cenere* « cendre » de l'Atlas linguistique italien (cf. p. 662 de mon étude).

0° g 1° h 2°

**A** (45–46)

g:
1 ğèlẹ òrbẹ
2 ═══
3 —,
plint[a] maùo
4 ğâta órba
5 ğâta vùârba
6 àñe wèrbe
9 ğâte vùârbe
10 ğâte wârbe
11 ğâte vùârbe
13 ğâte wârbe
16 —;
fwarbàra muža
17 piâta órba
18 ğâta wârbala
19 ğâte wârbule
21 ═══
22 ğâte wârbe
23 ğâte wârbe
24 mâri órba
26 ğâta órba
27 ğâte wârbe
29 ğâtẹ wârbẹ
30 ğât[e] wârb[a]

h:
1 —.
plinde k[e]u[a]
3 ═══
4 —,
slìpa m[e]š
5 ğâla wârba
6 —;
slipa m[e]š

**B** (46–47)

g:
1 ğâta wârba
3 ğâte vùârbe
4 ğâta órba
5 ğâte vùârbe
6 ğâte wârbe
9 ğâte wârbe
11 gâta òrba
12 ğâta vùârba
13 ğâta wârba
14 gâta órba
16 gâta órba
17 gâta òrba

h:
2 ğâta wàrba
3 —; slèpa mẹš
4 gâta órba
5 gâta órba
5a —; slìpa m[e]š
6 —;
slèpe miši
7 bartajâta
9 —;
slèpa m[e]š
10 gâta òrba
11 maria òrbola
12 móska čéka;
slèpa m[e]š
14 maria òrba
16 maria órba
17 maria órbola
18 móska čéka
20 maria órbola
24 móska čéka
25 gâta órba
26 la galène wórbola
27 maria órba
29 maria órba

**C** (47–48)

h:
1 máre orba
5 maria òrba
8 maria wórba

## mosca cieca

- Questionario: 1356 -

= Dal quarto di Nord-Est = FRIULI e ISTRIA

Ugo Pellis

Fig. 4. — Carta similare: le espressioni per « mosca cieca » nel Friuli e nell'Istria.

Une carte « similaire » de l'Atlas linguistique italien, placée ici pour faciliter la comparaison avec la carte *cenere* concernant la Sardaigne (cf. p. 610 de mon étude).

auparavant (il avait déjà enregistré les parlers de plus de trois cents localités de l'Italie ; t. I, p. 49). Sans avoir de bonnes connaissances préalables sur la vie et le langage de la population d'une région quelconque, affirme l'auteur, on ne peut pas commencer des enquêtes dialectales.

Questionnaire. — Le questionnaire utilisé pour les enquêtes faites en Sardaigne a été le même que celui employé pour les relevés des dialectes italiens.

A cette occasion, cependant, Pellis nous donne d'intéressantes informations sur la manière dont les questions ont été rédigées. A l'aide d'un bon nombre de photographies, dont plusieurs en couleurs (voir *Atlas linguistique italien*, p. 604), Pellis a obtenu des réponses concernant des animaux (l'âne, le sanglier, etc.), des oiseaux (les diverses espèces de corbeaux, etc.) et des objets (le berceau, la fenêtre, etc.) etc. Une autre série de mots a été obtenue à l'aide de phrases et de demandes indirectes (t. I, pp. 52-54). L'auteur indique aussi les phrases de son questionnaire qui ne correspondaient pas à la manière dont les paysans de la Sardaigne s'expriment d'ordinaire.

Informateurs. — Pour les cinquante enquêtes, la plus grande partie des informateurs étaient des agriculteurs (pour 28 points) ; viennent ensuite cinq menuisiers, cinq domestiques, trois maçons, etc. (cf. t. I, p. 72).

Au point de vue de l'*instruction*, huit personnes étaient illettrées ; cinquante et une avaient suivi seulement l'école primaire et une seule l'école secondaire (t. I, p. 72).

Les informateurs de M. L. Wagner, pour son étude *Lautlehre der südsard. Mundarten* (Halle, 1907), affirme Pellis, ont souvent été des personnes instruites (t. I, p. 50).

Âge. — En ce qui concerne l'âge des informateurs, l'auteur donne la statistique suivante : six personnes étaient âgées de 20 à 29 ans ; treize, de 30 à 39 ans ; douze, de 40 à 49 ans ; dix-huit, de 50 à 59 ans ; cinq, de 60 à 69 ans ; cinq de 70 à 79 ans et une de 80 à 89 ans (t. I, p. 72).

Le sexe. — Parmi les informateurs figuraient cinquante-cinq hommes et cinq femmes (t. I, p. 72).

Nombre des informateurs. — Les cinquante relevés ont été réalisés à l'aide de soixante informateurs : sur quarante-deux points avec un seul sujet, sur sept avec deux et sur un avec quatre (t. I, p. 71).

Collaborateurs. — Pour ces enquêtes, l'auteur a bénéficié de la

précieuse collaboration des autorités administratives (pour 29 localités), des autorités ecclésiastiques (pour 17 localités) et de quelques personnes privées (pour 4 localités) (t. I, p. 72).

Il me semble cependant qu'il aurait été utile de nous faire savoir dans quelle mesure cette collaboration a pu influencer les réponses enregistrées.

Transcription phonétique. — L'auteur a employé le système de transcription de l'Atlas linguistique italien.

Pour chacune des cinquante localités étudiées, Pellis présente un aperçu succinct des particularités phonétiques les plus caractéristiques (t. I, pp. 54-71 ; cf. aussi les notes et l'*addenda*, pp. 72-76).

Différences de notation entre deux enquêteurs. — Pellis nous offre, dans son étude, de très intéressantes remarques sur les différences de notation phonétique entre ses enregistrements et ceux faits auparavant par M. L. Wagner. Selon Pellis, les divergences doivent être attribuées aux causes suivantes :

1° A une « réaction » différente de la part des sujets interrogés.

2° Aux systèmes différents employés dans les deux enquêtes.

3° Au but surtout lexicologique que se proposait Wagner dans ses premiers relevés.

4° Aux prédispositions acoustiques différentes, résultant de l'origine ethnique des deux enquêteurs.

5° A l'autosuggestion et aux reconstructions analogiques auxquelles est sujet un « spécialiste » plus qu'un enquêteur non spécialisé (le cas de Pellis).

6° A un certain nombre de lapsus lors de la transcription des matériaux sur les cartes (t. I, p. 50).

Inexactitudes phonétiques dans le recueil de textes de Bottiglioni. — En ce qui concerne l'œuvre de Bottiglioni (*Leggende e tradizioni di Sardegna*), Pellis indique plusieurs erreurs d'ordre phonétique, dues au fait que les collaborateurs de l'auteur ont enregistré ou dicté des textes avec assez peu de souci quant à l'exactitude de la transcription des parlers examinés (cf. t. I, pp. 73-74, notes 6, 16, 19, 22, 24 et 28).

La probité scientifique dont fait preuve Pellis dans l'examen des travaux de ses confrères mérite tout éloge.

---

# *K.* LE ROUMAIN

## I. INTRODUCTION

La langue roumaine est parlée aujourd'hui par près de seize millions d'individus. Elle continue jusqu'à nos jours le latin parlé au sud et au nord du Danube pendant à peu près dix siècles (du II^e^ siècle avant J.-C. au VII^e^ siècle de notre ère).

En tant que langue néo-latine complètement isolée de l'Occident roman, elle offre à la linguistique romane un bon nombre de phénomènes archaïques, à côté de remarquables innovations nées de son propre fonds ou dues à l'influence des langues environnantes.

### 1. Les dialectes de la langue roumaine.

On distingue d'ordinaire quatre dialectes roumains :

1° Le dialecte *daco-roumain*. C'est le plus important : parlé par plus de quinze millions d'individus, qui habitent surtout au nord du Danube, il représente la langue roumaine proprement dite.

Il se subdivise en un certain nombre de parlers régionaux ayant des particularités linguistiques spécifiques qui les distinguent de la langue commune et de la langue littéraire roumaines :

*a*) Le parler *valaque*, employé en Munténie, en Dobroudja, en Olténie orientale, dans le sud de la Moldavie et dans la partie sud de la Transylvanie orientale.

*b*) Le parler *moldave*, employé en Moldavie, en Bessarabie jusqu'au delà du Dniester, en Bukovine et dans la partie nord de la Transylvanie.

*c*) Le parler du *Banat*, employé dans la province du Banat, en Olténie occidentale et en Transylvanie, dans la région des départements de *Hunedioara* et d'*Arad*.

*d*) Le parler de la région des trois rivières nommées *Criş* (*Crişul Alb*, *Crişul Negru* et *Crişul Repede*), toutes trois affluents de la Theiss.

*e*) Enfin, le parler du département de *Maramureş*, situé dans la partie la plus septentrionale de la Transylvanie occidentale. Il a d'étroits rapports avec ceux des régions de *Oaş* (voir p. 689) et de *Năsăud* (nom de département) (voir planche n° XLVIII, p. 669 de mon étude).

Les frontières politiques des anciennes provinces roumaines (la Mun-

ténie, l'Olténie, la Moldavie, la Bessarabie, la Bukovine, la Dobroudja, la Transylvanie, le Banat, la Crichana et le Maramureș) ne coïncident pas avec celles des subdivisions du dialecte daco-roumain indiquées ci-dessus.

2° Le dialecte *aroumain* (macédo-roumain) est parlé par environ 350.000 individus dans la Grèce du Nord (le plus grand nombre), dans le sud de la Yougoslavie, en Bulgarie et en Albanie. Ce dialecte, par ses formes archaïques, aide dans une grande mesure à suivre le développement de la langue roumaine. Depuis au moins huit siècles, il a perdu tout contact avec le dialecte daco-roumain et a développé le latin parlé presque de la même manière que celui-ci, en conservant toutefois des formes et des constructions plus anciennes. Bien que ce dialecte soit en usage depuis plusieurs siècles en Grèce, le grec n'a pu altérer ni sa morphologie, ni sa syntaxe.

3° Le dialecte *mégléno-roumain* est parlé dans une région située près du fleuve Vardar, au nord de Salonique (la montagne de Karadjova), par environ quinze mille individus. Leur nombre est aujourd'hui plus réduit, car après la première guerre mondiale, une partie d'entre eux fut établie en Dobroudja et une autre partie (les familles devenues musulmanes), en Turquie.

4° Le dialecte *istro-roumain* est parlé en Istrie orientale (près d'*Albona* et *Abazzia*) par plus de 2500 individus. C'est le dialecte qui a le plus subi l'influence des parlers slaves et de l'italien de l'Istrie (voir planche n° XLIX, p. 670 de mon étude).

## 2. Les premiers étrangers qui s'occupèrent du roumain.

L'intérêt scientifique pour le peuple roumain et sa langue ne se manifesta en Occident qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par l'ouvrage de J. Thunmann, *Untersuchungen zur Geschichte der östlichen europäischen Völker* (Leipzig, 1774). L'auteur attire l'attention sur l'activité culturelle des Macédo-Roumains (l'écrivain Kavalliotis) et les rapports qui existent entre ceux-ci et les Roumains habitant au nord du Danube.

Le Suisse Franz Sulzer, officier dans l'armée autrichienne et connaissant bien le peuple roumain grâce à un séjour prolongé en Munténie, affirma, lui aussi, l'origine latine de la langue et des coutumes roumaines dans son œuvre *Geschichte des Transalpinischen Daciens* (Wien, 1871, en 2 vol.).

Le médecin allemand Andrea Wolf signale pour la première fois, l'existence de divergences lexicologiques entre les parlers de la Moldavie et ceux de la Munténie (dans *Beiträge zu einer statistisch-historischen Beschreibung des Fürstenthums Moldau*, Hermanstadt, 1805), etc.




Les régions historiques et les départements de la Roumanie en 1939 (reproduction d'après la carte publiée par moi-même dans le *Micul Atlas linguistic român*) (cf. p. 710 de mon étude ; l'original est en couleurs).

Planche XLIX.




Les régions où le roumain est parlé de nos jours (cf. pp. 667-668 de mon étude).

### 3. Les pionniers roumains.

Mais, pour les études roumaines, la date la plus importante est celle de l'union d'une partie des Roumains de la Transylvanie avec le Saint-Siège, réalisée à la fin du XVII[e] siècle (en 1698). En effet, à partir de cette date, les jeunes chercheurs roumains peuvent faire leur éducation dans les écoles catholiques de Vienne et de Rome, et en arrivent ainsi à mieux reconnaître et à mieux approfondir la proche parenté du roumain avec le latin.

De retour chez eux, les écrivains Samuel Micu, Gheorghe Şincai et Petru Maior, plus conscients de leur noble origine, déployèrent une remarquable activité historique et philologique visant à prouver, à l'aide de documents historiques, la descendance latine de la langue et du peuple roumain. Celui-ci se trouvait, par les vicissitudes de son passé, au rang de serf.

Ainsi Samuel Micu, par exemple, publia en latin son œuvre *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae* (Vindobonae-Vienne, 1780 ; 2[e] éd., Budae, 1805, avec la collaboration de Gh. Şincai) pour mieux faire connaître ses idées aux étrangers, qui niaient, à cette époque, l'origine latine des Roumains, ou du moins en doutaient. Il soutenait, pour la première fois, la nécessité de rejeter de la langue les termes non latins et de remplacer l'alphabet slavon, employé depuis les commencements de l'écriture roumaine, par l'alphabet latin.

Petru Maior, de son côté, publia une histoire de l'origine des Roumains de Dacie (*Istoria pentru începutul Românilor în Dachia*, 1812), où il soutenait la disparition totale des Daces et la pureté romaine du peuple roumain, de même que la survivance de la population latine au nord du Danube, malgré de nombreuses invasions barbares. Il prouva aussi l'origine latine de la terminologie fondamentale du christianisme roumain.

La lexicologie roumaine occupe une place remarquable dans les travaux scientifiques des représentants de l'Église catholique en Roumanie. L'évêque Ioan Bobb publie un Dictionnaire roumain-latin-hongrois (Clus, 1822, en 2 vol.). S. Micu, P. Maior et d'autres collaborateurs travaillèrent pendant plus de trente ans à recueillir des matériaux lexicologiques de presque toutes les régions roumaines, pour leur *Lexicon valachico-latino-hungarico-germanicum* (Budae, 1825) où se révèle mieux l'origine latine des mots roumains. Ce dictionnaire marque le commencement de la lexicologie roumaine. Après le chapitre consacré à l'orthographe, Maior traite de l'origine de la langue roumaine, exposant ses idées sous la forme d'un dialogue entre un oncle et son neveu. A cette

occasion, il affirme, pour la première fois, que le roumain dérive du latin rustique et non du latin classique (1).

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le chanoine Timotei Cipariu, un autre partisan du latinisme (nom qu'on donne à la thèse de ces pionniers), jeta les bases de l'histoire de la langue roumaine par ses travaux (*Analecte literare*, 1858 et *Principii de limbă şi scriptură*, 1866), où sont mises en lumière certaines particularités linguistiques des vieux textes pour expliquer l'évolution de la langue roumaine depuis l'époque latine.

Bien que, parmi les théories linguistiques de ces pionniers, plusieurs soient assez discutables, on ne peut toutefois nier l'effet bienfaisant qu'elles eurent sur les commencements des études roumaines. Grâce à leur activité, l'alphabet latin finit par être admis officiellement vers 1860, remplaçant ainsi l'alphabet slavon qui avait été en usage pendant plusieurs siècles.

### 4. L'Académie roumaine.

En 1866 des gens de lettres de toutes les provinces roumaines (la Munténie, l'Olténie, la Moldavie, la Bessarabie, la Bukovine, la Transylvanie, le Banat, et même deux personnes originaires de Macédoine) créèrent, à Bucarest, la Société littéraire roumaine. Elle adopta en 1867 le nom de Société académique roumaine, pour prendre définitivement (en 1879) celui d'Académie roumaine.

L'Académie s'est proposé, dès le commencement, de fixer l'orthographe, d'élaborer une grammaire et de rédiger un Dictionnaire de la langue roumaine. Les travaux furent cependant exécutés selon le principe étymologique, et le Dictionnaire rédigé par A. T. Laurian et I. C. Massimu aboutit à un grand échec (cf. H. Schuchardt, *De l'orthographe roumaine*, dans la *Romania*, t. II, 1873, pp. 72-79) à cause de la tendance vers une latinisation trop exagérée. L'Académie, sur la proposition du roi Carol I^er, décida de confier à B. P. Hasdeu la rédaction d'un nouveau Dictionnaire (voir plus bas).

En 1908, l'Académie décida de créer une publication spéciale où seraient imprimées les collections folkloriques qui lui seraient adressées et qui ne trouveraient pas place dans ses Annales. Elle porte le titre général *Din viaţa poporului român* (« De la vie du peuple roumain ») et compte, jusqu'à présent, plus de cinquante volumes, dont les glossaires concernent surtout le lexique et parfois la morphologie des parlers ; la phonétique n'entrait guère dans les préoccupations des folkloristes. La revue *Arhiva de folklor* assure la continuation de cette collection (cf. p. 695).

(1) Un autre dictionnaire de M. Micu, conservé en manuscrit, a été publié récemment par L. Galdi, *Samuelis Klein* (Micu), *Dictionarium valachico-latinum*, Budapest, Imprimerie de l'Université, 1944, XVI-496 p.

## 5. Les philologues étrangers et le roumain.

François Raynouard occupe la première place parmi les philologues étrangers qui firent preuve d'un intérêt scientifique pour le roumain (dans son travail *Choix des poésies originales des Troubadours*, Paris, 1816-1821), en relevant la divergence qu'il manifeste par la position de l'article placé après le nom.

Le slaviste B. Kopitar met en relief de nombreux mots d'origine latine qui n'ont été conservés que par le roumain (par exemple *mensa*, *intelligere*, *albus*, etc.. dans *Ueber die albanische, walachische und bulgarische Sprache*, 1829 ; cf. aussi *Kleinere Schriften*, Wien, 1875).

Dans sa Grammaire (Bonn, 1836-1843), Fr. Diez range le roumain parmi les autres langues romanes, en lui accordant une place après l'italien (avec lequel il présente plusieurs points communs). Et l'exemple sera suivi, plus tard, par W. Meyer-Lübke (*Grammatik der rom. Sprachen*, Leipzig, 1889-1902).

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le slaviste Franz von Miklosich, disciple de Kopitar, montra l'importance de l'élément slave dans le roumain (*Die slavische Elemente im Rumunischen*, Wien, 1861), de même que les déplacements des groupes de Roumains en Istrie, en Croatie, en Serbie, en Tchécoslovaquie, en Galicie, en Pologne et en Russie méridionale (*Ueber die Wanderung der Rumunen in den dalmatinischen Alpen und den Karpathen*, Wien, 1879, in-4°, 66 p. ; cf. le compte rendu d'A. Ive, *Romania*, t. IX, 1880, pp. 320-328). Il étudia aussi les phénomènes d'évolution du roumain dans son ouvrage *Beiträge zur Lautlehre der rumunischen Dialekte, Vokalismus, Consonantismus, Lautgruppen* (I-V, Wien, 1881-1882) et attira l'attention sur les éléments roumains du langage des Tziganes qui furent transportés jusqu'en Espagne (dans *Ueber die Mundarten und die Wanderungen der Zigeuner Europa's*, Wien, 1872-1878). Grâce à ses travaux, la langue roumaine acquit une importance capitale pour l'étude de l'évolution du latin d'Orient.

La publication du *Dictionnaire d'étymologie daco-romane* par A. de Cihac (t. 1^er, *Éléments latins comparés avec les autres langues romanes*, Francfort, 1870, XII-332 p. ; t. II, *Éléments slaves, magyares, turcs, grecs modernes et albanais*, *ib.*, 1879, XXIV-816 p.) contribua, elle aussi, à susciter un plus grand intérêt pour le roumain, bien que les matériaux fussent de valeur fort inégale. En effet, Cihac a récolté les mots de son Dictionnaire dans les travaux lexicologiques publiés jusqu'à cette date, sans aucun esprit critique quant au choix. Il y a, par exemple, un grand nombre de vocables dont on peut affirmer qu'ils ne furent jamais employés par le peuple ; ils doivent être attribués aux traducteurs de textes religieux qui ne connaissaient pas suffisamment le roumain. Quant aux patois, le Dictionnaire renferme surtout des mots de la

Moldavie, pays d'origine de l'auteur ; les autres parlers sont complètement négligés. Les étymologies proposées par Cihac et d'autres défauts de cet ouvrage ont soulevé d'âpres critiques (cf. V. Jagic, dans *Archiv f. slav. Phil.*, t. IV, 1880, pp. 637-647 ; A. Darmesteter, dans *Rev. critique*, t. I, 1880, pp. 375 ss. ; M. Gaster, dans *Literaturblatt f. germ. u. rom. Phil.*, t. I, 1880, pp. 111 ss. ; B. P.-Hasdeu, dans *Cuvente den bătrâni*, t. I, supplément, 1880, etc.). Le principe de la circulation des mots, complètement négligé par Cihac, a été soumis à un nouvel examen (après Hasdeu) par S. Puşcariu dans ses *Études de linguistique roumaine* (Cluj-Bucureşti, Imprimeria Naţională, 1937, pp. 45-51) qui aboutit à la conclusion suivante : Le lexique de la langue roumaine n'est ni plus ni moins roman que celui de l'italien, du français ou de toute autre langue néo-latine ; la langue roumaine est simplement une langue romane, sans comparatif, car la notion de « roman » est absolue et ne comporte pas de degrés (p. 51).

Vers la fin du siècle passé, G. Weigand commence ses enquêtes dialectales qui apporteront des informations plus précises et plus détaillées sur les dialectes et les parlers du roumain (voir p. 676).

## 6. La contribution de B. Petriceicu-Hasdeu.

Bogdan Petriceicu-Hasdeu (né en 1836, mort en 1907) est le fils de l'écrivain moldave de Bessarabie, Alexandre Hasdeu, connu dans la littérature roumaine par ses ouvrages pénétrés d'un amour profond pour le passé et pour la littérature populaire. Le nom Petriceicu est celui de la famille de sa mère, une descendante du prince Étienne Petriceicu qui avait régné en Moldavie à la fin du XVII[e] siècle.

Comme il n'existait pas d'écoles roumaines en Bessarabie et en Russie, il fit ses études à l'Université de Kharkov, d'où ayant pris part à des émeutes d'étudiants, il dut s'enfuir en Bessarabie et ensuite en Moldavie. En 1873 il fut nommé professeur à la chaire de philologie comparée de l'Université de Bucarest, créée pour lui. A la même date fut créée aussi la chaire de philologie romane.

Les volumes publiés par Hasdeu sous le titre *Cuvente den bătrâni* (« Mots de nos ancêtres », Bucarest, 1878-1879, en 2 vol.) contiennent les plus anciens textes roumains (de 1550 à 1600) ; l'auteur y analyse, pour la première fois, l'évolution de la langue roumaine à la lumière des connaissances linguistiques de l'époque, et crée ainsi la première grammaire historique du roumain. A cette occasion, l'auteur publia aussi le premier traité sur la littérature populaire écrite.

Plutôt linguiste que philologue, Hasdeu n'a pas conçu son *Etymologicum Magnum Romaniae* (voir p. 677) comme un simple ouvrage lexicographique, mais, tout au contraire, comme une sorte d'Encyclo-

pédie historique, sociologique et folklorique, comme un vaste tableau de la vie passée et présente du peuple roumain. De cette manière, plusieurs articles constituent de véritables monographies où l'auteur examine les significations des mots, leurs formes et les aires de leur emploi, en soulignant souvent l'importance linguistique de leurs migrations. Hasdeu a mis en relief la part du peuple thraco-dace dans la constitution du peuple roumain : il forme l'élément autochtone, dont l'influence sur toutes les langues romanes est mieux reconnue de nos jours (cf. la nécrologie de Hasdeu par M. Roques, dans *Romania*, t. XXXVI, 1907, pp. 627-628).

Grâce à son activité, la philologie et la linguistique roumaines reçoivent de sérieuses bases scientifiques pour les recherches à venir.

### 7. Les premières recherches dialectales sur place.

Le maire de la bourgade de *Pisino* (Istrie), A. Covaz, a le grand mérite d'avoir pour la première fois attiré l'attention sur les Roumains d'Istrie (dans son article *Dei Rimgliani o Valacchi d'Istria*, publié dans le journal *L'Istria*, nº 1-2, 1846, qui parut comme supplément à l'*Osservatore Triestino*). Plusieurs hommes de lettres roumains (G. Asachi, S. Barnuţiu, T. Cipariu, etc.) et étrangers (B. Biondelli, G. I. Ascoli, Fr. v. Miklosich, etc.) accordèrent une grande importance à cette découverte.

Ion Maiorescu, premier dialectologue roumain. — Ion Maiorescu (né en 1811, mort en 1864, père de l'écrivain Titu Maiorescu) fut le premier Roumain à faire, en 1857, une enquête linguistique en Istrie, visitant toutes les régions habitées par des Roumains, et aussi celles où, plus tard, le parler roumain disparut complètement. Les résultats de son enquête faite durant un mois furent publiés après sa mort, par son fils, dans la revue *Convorbiri literare* (t. II, 1868, t. VI, 1872-1873) et, en 1874, dans un volume qui porte le titre *Itinerar în Istria şi vocabular istroromân* (cf. l'analyse faite par S. Puşcariu, dans *Studii istroromâne*, t. III, Bucureşti, Cultura Naţională, 1929, pp. 25-36, dans les public. de l'Acad. roum., *Studii şi cercetări*, t. XVI) (1).

Autres recherches. — Vers la fin du XIXe siècle, le nombre des

(1) La deuxième enquête linguistique, plus systématique, fut faite par I. Popovici, en 1899 et 1905 ; cf. ses ouvrages : *Dialectele române* : t. IX, *Dialectele române din Istria*, 1re partie : références sociales et grammaire, Halle a. d. S., 1914, X-152 p. ; le volume est dédié à I. Maiorescu ; 2e partie : textes et glossaire, Halle a. d. S., 1909, XVII-168 p., avec plusieurs photographies. Pour d'autres travaux concernant ce dialecte, cf. le IIIe vol. (cité plus haut) des Études istro-roumaines de S. Puşcariu. — Les dernières enquêtes linguistiques sont celles qui ont été faites pour les Atlas linguistiques italien et roumain.

recherches sur les dialectes et les parlers roumains augmente sensiblement. Nous nous bornerons à en citer quelques-unes qui nous semblent les plus caractéristiques :

1° E. Picot, *Documents pour servir à l'étude des dialectes roumains*, dans *Rev. de Ling. et de Philol. comparées*, t. V, 1873. — Il s'agit de poésies populaires recueillies pour Picot par un jeune homme du pays (cf. *Romania*, t. III, 1874, pp. 124-125). — De même : *Chants des Roumains de la Serbie*, Paris, 1889.

2° Teofil Frâncu et George Candrea, *Românii din Munții Apuseni* (*Moții*) (București, 1888, II-303 p., avec dix planches). Il s'agit de la première monographie sur la vie des Motzi (les habitants des Monts *Apuseni*, massif central de la Transylvanie), complétée par un exposé très détaillé de leur parler caractérisé par plusieurs traits archaïques. Les auteurs accordent une grande place au folklore du pays (coutumes, chansons, contes, etc.).

3° Gustav Weigand, *Die Sprache der Olympo-Walachen nebst einer Einleitung über Land und Leute* (Leipzig, 1888). L'auteur présente, pour la première fois, le parler des Roumains (Aroumains) habitant la région de l'Olympe (Grèce) qui conserve des particularités phonétiques anciennes (par exemple, le son *č*, de c + e et c + i, fricative prépalatale sourde, à la place du son *ts* (*ț*), dentale mi-occlusive sourde, employée par le reste des Aroumains (j'ai vérifié moi-même la persistance du phénomène en 1939, à Salonique). L'auteur publie aussi 25 poésies populaires (cf. *Romania*, t. XVIII, 1889, pp. 168-171, par E. Picot ; G. Meyer, dans *Z. f. rom. Philol.*, t. XII, pp. 545-549, etc.).

Au même auteur, nous devons encore une étude sur les Mégléno-Roumains (*Wlacho-Meglenen, eine ethnographisch-historische Untersuchung*, Leipzig, 1892) et sur les Aroumains (*Die Aromunen*, en 2 vol., voir p. 697), de même que d'autres travaux sur les parlers roumains (voir p. 693 de mon étude) (1).

## II. ENQUÊTES PAR CORRESPONDANCE EN ROUMANIE

Les deux grandes enquêtes linguistiques par correspondance furent celle de *Bogdan Petriceicu-Hasdeu* et celle du *Musée de la langue roumaine*.

(1) Pour les dialectes aroumain et mégléno-roumain, voir les travaux de Th. Capidan : 1° *Aromânii, Dialectul aromân* (București, 1932) ; 2° *Megleno-Românii* (en 3 vol., București, 1925, 1928, 1936) ; 3° *Les Macédo-Roumains, ethnographie, histoire, langue*, Bucarest, 1943, qui donnent toute la bibliographie (pp. 273-282).

### 1. Enquête de Bogdan Petriceicu-Hasdeu.

BUT. — L'enquête de Bogdan Petriceicu-Hasdeu fut déterminée par le fait suivant :

A la séance du 23 mars 1884 de l'Académie Roumaine, le roi Carol Ier proposa la rédaction d'un *Etymologicum Magnum Romaniae,* comprenant « tous les vieux mots qui, sans cela, seraient perdus pour les générations futures ». Le roi mit lui-même à la disposition de l'Académie les fonds nécessaires à ce grand travail qui, malgré ce concours, est demeuré inachevé après soixante-cinq ans (1949).

La rédaction de ce dictionnaire fut confiée à Bogdan Petriceicu-Hasdeu. Le dictionnaire devait embrasser non seulement la langue littéraire, mais encore le vieux roumain et surtout les parlers populaires avec leurs différences dialectales. Ce *vieux roumain* fut extrait de textes anciens, de documents, de nombreux actes publiés ou inédits, d'anciens dictionnaires et glossaires manuscrits. On fouilla toutes sortes d'archives pour trouver des locutions et des mots roumains recueillis autrefois par les secrétaires des princes et contenus dans les vieux documents slavons. Pour la *langue moderne* et les divers parlers roumains, on eut recours aux écrivains de caractère populaire, aux dictionnaires de 1801-1850, et on dépouilla les poésies populaires, les locutions proverbiales, les devinettes, les contes, etc., publiés ou inédits.

Pour les « archaïsmes », les formes régionales, la « terminologie technique vulgaire de l'histoire naturelle », on dut s'adresser directement au peuple. La connaissance de cette partie du vocabulaire ne pouvait s'acquérir qu'avec le concours des instituteurs ou d'autres personnes vivant parmi le peuple des campagnes.

C'est donc à Hasdeu qu'échut la tâche difficile de rédiger, pour *la première fois en Roumanie, un questionnaire.*

Ce questionnaire se place, selon les propres paroles de son auteur, à « *deux points de vue nouveaux imposés par l'état actuel de la linguistique* et tout à fait inconnus de la lexicographie classique : 1º la *phonétique populaire,* base de la *dialectologie* ; 2º les *croyances les plus intimes du peuple, ses mœurs et ses coutumes,* ses joies et ses douleurs, tout ce que l'on désigne aujourd'hui, faute d'un terme plus exact, par le vocable anglais *folklore.* J'ai cherché à connaître le Roumain tel qu'il est dans toutes ses manifestations, tel que l'a formé une évolution progressive de dix-huit siècles, tel qu'il s'est conservé à travers les milliers d'influences ethniques, locales et civilisatrices » (*Etymologicum Magnum Romaniae,* t. I, Bucureşti, Socec, 1886, p. XVIII).

*Le questionnaire* est formé *de 206 questions.* Il fut publié intégralement dans la préface du tome Ier de l'*Etymologicum Magnum Romaniae*

(pp. VIII-XVIII). Les cinquante premières questions sont surtout d'ordre phonétique et concernent le vocalisme et le consonantisme de la langue roumaine, et parfois la morphologie et la syntaxe. D'une façon générale, on trouve intercalée, à la fin de chaque série de problèmes, une question d'ordre général se rattachant aux questions précédentes. C'est ainsi qu'à la fin des questions relatives aux phénomènes du vocalisme, nous relevons ces lignes : « Quelles sont les autres particularités, étrangères à notre langue littéraire présente, concernant les voyelles, remarquées dans le parler populaire de votre commune » ? (question 17) ; et après les questions sur le consonantisme, nous trouvons celle-ci : « Quels sont les exemples de toutes ces altérations de consonnes dans le parler populaire et les autres changements de même nature qu'on y observe » ? (question 45). — De semblables questions peuvent être considérées comme *superflues* : un instituteur, quelle que soit sa bonne volonté, n'y peut répondre ; même un dialectologue ne le pourrait qu'après une étude approfondie.

De la cinquantième question à la fin du questionnaire, Hasdeu ne s'occupe que de problèmes concernant la *lexicographie*, ou les *croyances* et *coutumes* populaires dans les diverses circonstances de la vie, ainsi que de celles qui se rattachent aux différentes *fêtes religieuses*.

La méthode de Hasdeu qui consistait à *ne poser qu'une seule question pour chaque branche de l'activité humaine*, devait nécessairement lui apporter une riche moisson linguistique. — Voici un exemple de la manière dont l'auteur s'y prend pour recueillir un butin considérable. Pour connaître *la terminologie* ample et variée concernant le « *cheval* », il formule la question de la façon suivante : « Quels sont chez vous les mots se rapportant au cheval, à ses races, son âge, sa couleur, etc. ? » (question 67). Cet « etc. » qu'on rencontre fréquemment dans les questions de Hasdeu laissait au rédacteur de la réponse une entière liberté, et provoqua souvent des déclarations que l'auteur put mettre à profit.

Par *sa longueur* et la variété des problèmes qu'il se propose de résoudre le questionnaire reflète d'une manière évidente la *conception* que Hasdeu avait du *dictionnaire*. Il nous la fait d'ailleurs connaître dans la préface de l'*Etymologicum* (p. XVIII) : « Le dictionnaire d'une langue doit être l'encyclopédie de toute la vie d'un peuple, passée et présente. Par le moyen de la langue, le peuple remonte, à travers une longue série de tableaux, effacés par la patine du temps ou par d'autres circonstances, le courant des siècles qui l'ont vu naître, se développer, évoluer et arriver au terme de sa vie nationale ». Il est d'un optimisme robuste quant aux résultats de son questionnaire : « Grâce à mon questionnaire, les tableaux des âges les plus reculés seront traversés d'un courant de vie nouvelle ; les moins vieux pourront même parler et nous distinguerons le timbre de chaque voix » (p. XVIII).

L'enquête *commença en mai 1885* et s'étendit également aux provinces, territoires et aux Roumains qui étaient alors sous la domination étrangère. Le questionnaire fut envoyé, par l'intermédiaire des inspecteurs scolaires et des archiprêtres, *aux instituteurs* et *aux curés*, sous ce titre « Dotation Carol Ier, Questionnaire pour recueillir les données concernant la langue roumaine ».

*Les réponses* relativement nombreuses, furent fournies notamment par l'Ancien Royaume et sont dues, pour une large part à mon avis, à l'insistance officielle. Celles des pays roumains sous la domination étrangère ne sont point remarquables en nombre. Les instituteurs firent preuve de beaucoup d'application dans l'accomplissement de leur tâche, comme nous le déclare Hasdeu lui-même. Quant à la valeur de ces réponses, c'est encore lui qui nous dit : « il y en a quelques-unes très précieuses, beaucoup qui sont assez bonnes, et presqu'aucune qui ne soit de quelque utilité » (p. XVIII). Quand celles-ci manquaient de clarté, on interrogeait à nouveau les correspondants et on leur demandait des explications complémentaires. Les instituteurs, dont le dévouement apparaît dans les lettres qu'ils envoyèrent à Hasdeu, accompagnaient parfois leurs réponses de spécimens des plantes et des minéraux de la région (p. XVIII).

#### a) Etymologicum Magnum Romaniae.

Les matériaux furent utilisés pour la rédaction du Dictionnaire de la langue historique et populaire des Roumains (*Etymologicum Magnum Romaniae*), selon le désir et aux frais du roi Carol Ier.

Le projet de Hasdeu était beaucoup trop vaste, ce qui causa une lenteur regrettable dans la rédaction et la publication de cette œuvre, bien que l'auteur eût assuré à l'Académie Roumaine qu'il pourrait la terminer en six ans (*ib.*, p. VII). — Il ne réussit à publier que *trois* volumes (t. I, 1885, gr. in-8°, LIX p. : A-AMURȚESC, sur des colonnes numérotées 1-1116 et un *Addenda* de 2 pages ; t. II, 1887, XVIII p. : AMUȘI-ÂU, colonnes 1117-2224 et un *Addenda* de 8 pages, I-XVI ; t. III, 1893, XXXVII p. + 5 planches : B-BĂRBAT, colonnes 2225-3254 et un *Addenda*, p. XVIII-XL). Le *quatrième* volume contient l'*Introduction* qui se compose d'un aperçu critique des travaux historiques et philologiques et d'un chapitre sur la formation des pays roumains (București, Socec, 1898, CCLXXXVI p.). Le travail porte le titre suivant : *Etymologicum Magnum Romaniae, — Dicționarul limbii istorice și poporane a Românilor, lucrat după dorința și cu cheltuiala M. S. Regelui Carol I, sub auspiciile Academiei Române.*

#### b) Le dictionnaire de l'Académie roumaine.

Le travail de Hasdeu fut interrompu en 1898 et l'Académie roumaine fit appel au concours d'autres érudits pour mener à bien cette œuvre

d'importance nationale. En 1897, le prof. Al. Philippide se chargea de la rédaction et dépouilla, pendant deux ans, un grand nombre d'anciens textes roumains. Son projet n'ayant pas reçu l'approbation de l'Académie, le Dictionnaire fut confié, en 1906, à Sextil Puşcariu, qui eut pour collaborateurs les professeurs G. Galuşca, C. Lacea et I. Rădulescu-Pogoneanu. Le domaine du dictionnaire ayant été restreint, S. Puşcariu réussit, en 1913 à en publier le premier volume (sous le titre : *Academia Română, Dicţionarul limbii române, întocmit şi publicat după îndemul şi cu cheltuiala Măestăţii Sale Regelui Carol I*, t. I, 1re partie A-B, Bucureşti, Socec 1913, LXX-716 p., gr. in-8º). En 1940, le journal « Universul », publia à ses frais, la lettre *C*, rédigée avec la collaboration de plusieurs professeurs (tome I, deuxième partie, Bucureşti, Universul, 1940, 1066 p. + IV p. non numérotées). La troisième partie de ce tome comprendra les mots de *D* à *E* (cette partie est en cours de rédaction). Dans le tome II, la première partie contient les lettres *F* à *I* (Bucureşti, Imprimeria Naţională, 1934, 955 p.) ; de la deuxième partie, les lettres de *J* à *L* ont été publiées jusqu'au mot *lepăda* (Bucureşti, Universul, 1937-1940, 160 p.). De cette dernière partie nous extrayons la planche nº L (le mot *jurat*) pour permettre au lecteur de se rendre compte de la manière dont est rédigé le Dictionnaire étymologique de la langue roumaine (voir p. 681 de mon étude).

Après la démission de S. Puşcariu, la rédaction fut assumée (en 1946) par Iorgu Iordan, membre de l'Académie roumaine.

## 2. Enquête du Musée de la langue roumaine.

En 1919, Sextil Puşcariu (né en 1877, mort en 1948), créa à la Faculté des Lettres de l'Université de Cluj (Transylvanie) un *Musée de la langue roumaine*. Dans son bulletin, *Dacoromania* (*DR* : 1re année, 1920-1921, p. 4), le directeur (Puşcariu) précise le but du Musée en ces termes : « Le botaniste a dans son institut de riches herbiers ; le géologue, ses armoires pleines de minéraux rangés par catégories ; l'entomologiste, ses boîtes d'insectes ; le numismate, ses collections de monnaies. D'innombrables planches, des photographies suppléent aux lacunes de ces collections. Seul, le philologue ne possède pas d'outils pour ses travaux. La partie la plus importante de son travail est de rassembler les matériaux indispensables, en remplissant ses rayons de fiches dans lesquelles tout autre que lui ne saurait s'orienter... La science a pris dans chaque spécialité un tel développement que l'économie de temps est devenue pour l'érudit une nécessité primordiale. Les bibliothèques à catalogue rationnel, les bibliographies donnant des indications rapides et exactes sur les travaux déjà parus, et surtout les musées, qui évitent à l'érudit la peine d'amasser lui-même ses matériaux de travail, sont devenus

**JURÁT** s. m. 1°. *Conseiller municipal, jurat.* 2°. *Fabricien.* 3°. *Maire.* 4°. *Sous-préfet.* 5°. *Garde-frontière.* II. *Juré.*

I. (Sensuri populare).

1°. (Transilv.) Consilier comunal. Com. V. LAZĂR. *Am luat de la Săpânţai Vasilie, giuratul oraşului de sus...* (a. 1690). IORGA, S. D. XII 233/11. *Fiind... jurat Oprea Pociumpu, Ion Comărdici...* (a. 1748). ib. 143/16. Cf. 99/8, 257/25, 255/18, 33, 262/3. *Păzitorul şi cu toţi juraţii sânt toţi morţi de beaţi.* BARAC, T. 11. *Era tocmai aşa ca şi când ar sări un jurat la bătaie împotriva unui sat întreg.* MARIAN, T. 125. *Şi juratul satului Căra apă dracului.* id. 72. *Tot umblând să fiu jurat, Ce-am avut tot am mâncat.* JARNÍK-BÂRSEANU, D. 462/3. *Iar la uşa iadului, Stau juraţii satului.* DOINE, 182/12. ‖ (Mai înainte) Judecător sătesc care, dimpreună cu primarul, judeca neînţelegerile dintre săteni, formând judecătoria comunală.

2°. Membru al comitetului bisericésc (JARNÍK-BÂRSEANU, D. 476), cf. e p i t r o p, e f o r. *La anu' 862 s'au legat această Căzanie cu cheltuiala... gocimanului şi a juraţilor* (a. 1699). IORGA, S. D. XIII 139/2. *Casa Iavului, juratului bisearicii* (a. 1765). ib. 257 /25, cf. 255/19, XII 197/1. *Iscălesc... juratul eparhii* (a. 1790). ib. 227/4.

3°. Primar. *Il poţi pune şi jurat* (= birău). RETEGANUL, CH. 11. *Jurat mare* = ajutor de primar. VICIU, COL. *Dăm această testimonie prea cinstitului domn în varmedea* (= judeţul) *Maramureşului... Soplontai Pavel, giuratu-mare* (a. 1801). IORGA, S. D. XII 238/9.

4°. (Maram.) Subprefect, administrator de plasă, «pretor». BUD, P. P. (s. v. j u r ă t o r i u). *Nu se tem de spânzurat, Nice de domnul jurat.* BUD, P. P. 44.

5°. (Bucov.) Plăieş, străjer (Straja). Com. AR. TOMIAC.

II. (Jur.; modern, după fr.) Cetăţean chemat să ia parte la judecarea unui acuzat, învinovăţit pentru acte criminale, delicte politice sau de presă. Hotărîrea *juraţilor* este definitivă, ea nu se poate ataca decât în recurs. PRETORIAN, DR. C. 115. *Curtea cu juraţi.*

[D e r i v a t: **jurătóiu** s. m. = pretor, administrator de plasă. *Că eu am cu ce te umplea: Cu juraţi, cu jurătoi.* BUD, P. P. 27; — **jurătoáie** s. f. = soţia pretorului (juratului). *Vine-un jurat C'o jurătoaie Şi-un vornic c'o vorniciţă* (Stupca, în Bucov.). PÂRVESCU, H. 73, cf. MARIAN, VR. 180.]

— Din lat. **juratus, -a, -um** «jurat» (întrebuinţat ca substantiv); în sensul II **după fr. juré.**

Le mot *jurat* « conseiller municipal » dans le Dictionnaire de l'Académie roumaine (cf. p. 680 de mon étude).

indispensables au progrès de la science dans chaque spécialité. C'est en raison de cette nécessité qu'a été fondé le Musée pour l'étude de la langue roumaine ».

L'une des premières entreprises du Musée fut l'enquête sur le lexique des Roumains de Roumanie, puis sur celui des Roumains habitant des pays étrangers. Cette enquête commença par des *questionnaires*.

QUESTIONNAIRES. — De 1922 à 1937, le Musée envoya huit questionnaires. Le premier, rédigé par S. Puşcariu, portait le titre suivant : « *Questionnaire pour un Atlas linguistique de la langue roumaine I : Le cheval* » (Cluj, 1922, 24 p., in-8°). Les réponses reçues furent au nombre de 645 (DR, III, 1922-1923, p. 1093) (1).

Bien que le premier questionnaire eût été rédigé en vue d'un *Atlas linguistique de la langue roumaine*, la direction du Musée a dû renoncer à ce système, car, déclare S. Puşcariu dans la préface du 1er volume de l'Atlas linguistique roumain de Sever Pop (p. 7), « nous nous sommes vite convaincus qu'il faudrait trop de temps, de peine et d'argent pour amasser et surtout manier le matériel ainsi obtenu : aussi avons-nous renoncé à coordoner l'Atlas et les questionnaires envoyés à nos correspondants ».

LA MÉTHODE SUIVIE POUR LA RÉDACTION DU PREMIER QUESTIONNAIRE. — Un chapitre contenant des instructions générales pour la rédaction des réponses est suivi d'un autre qui s'occupe de la terminologie des parties du corps du *cheval*. Pour faciliter la tâche des personnes qui auront à répondre, le questionnaire est accompagné d'un dessin représentant un cheval. Les chiffres des questions correspondent à ceux du dessin, précisant ainsi la partie du corps dont on demande la dénomination dialectale. On continue ensuite par les termes concernant le sexe, l'âge, la couleur du cheval, les mots désignant ses mouvements, les défauts de son corps, de sa nature, de son tempérament, de sa constitution. Un chapitre (accompagné de dessins) traite de la nourriture, des soins, des écuries, des maladies, des brides, de la selle. Pour connaître les autres sens attachés au mot « cheval », par l'extension de la sphère sémantique, on a groupé un nombre de questions sous le

(1) Les autres questionnaires concernaient :

*La maison*, par I. CHINEZU ; *Le fil*, par S. PUŞCARIU et S. POP (129 réponses ; cf. *DR*, VI, 1929-1930, p. 659) ; *Noms de lieu et noms de personnes*, par Şt. PAŞCA, (182 réponses ; cf. *DR*, VII, 1931-1933, p. XII) ; *La bergerie, la vie des bergers et la préparation du fromage*, par Şt. PAŞCA (130 réponses ; cf. *DR*, VII, 1931-1933, p. XIII) ; *L'apiculture*, par C. COMAN (le nombre des réponses reçues n'est plus précisé ; cf. *DR*, VIII, 1934-1935, p. V) ; *Les instruments musicaux*, par Şt. PAŞCA et A. BENA (49 réponses ; cf. *DR*, IX, 1936-1938, p. IV) ; *Les mets et les boissons*, par Şt. PAŞCA (68 réponses ; cf. *DR*, IX, 1936-1938, p. IV). — On constate facilement la diminution progressive du nombre des réponses.

titre *Autres sens.* On a publié à la fin des questions *les proverbes* et les *expressions* se rapportant au cheval. Les correspondants étaient tenus d'expliquer le sens des expressions publiées ou d'autres qui étaient oubliées.

On a pris en considération la *littérature populaire* : « Que pense le peuple du cheval ? » ; « Quel est le rôle du « cheval » dans les cantiques de Noël ou dans les formules de magie et de sorcellerie » ? (question 138). — On demande encore aux correspondants de signaler les particularités caractéristiques du parler de la région, dont parfois les voisins font la cible de leurs railleries.

*Le questionnaire comprend 142 questions,* auxquelles il faut en *ajouter 50 autres,* groupées dans un nouvel ordre (par ex. les parties du corps). A la différence du questionnaire de Hasdeu, celui du Musée contient quelquefois, entre parenthèses, les réponses probables, par exemple : « Comment s'appelle celui qui ferre les chevaux (*potcovar, covaciu, faur, fierar, nalbant, ţigan*) ? ».

Informations sur la localité. — Chaque questionnaire était accompagné d'une feuille à renvoyer en même temps que la réponse. Le correspondant devait la remplir des renseignements réclamés par la rédaction. On lui demandait : le nom officiel de la localité, celui qui était employé par les habitants, ainsi que son sobriquet, s'il en existait ; le nombre approximatif des habitants et leur religion ; le nombre et la nationalité des étrangers vivant dans la localité ; les colonies existantes anciennes ou récentes ; la configuration du terrain (montagneux, vallonné ou plat) ; la localité possédait-elle une gare ?, sinon, indiquer la plus proche ; la route nationale qui la traversait ; les rivières les plus proches ; la ville la plus proche. On lui demandait également de mentionner les villes que la population fréquentait pour affaires juridiques ou commerciales ; le lieu de marché ou de foire ; le siège de la justice de paix ; la sous-préfecture la plus proche ; l'évêché dont dépendait la commune. On n'oubliait pas non plus *l'état intellectuel* de la localité : existait-il une école, et depuis quand ? ; combien y avait-il d'élèves et d'instituteurs ? ; y avait-il un curé ? Ce questionnaire se terminait sur quelques questions concernant la profession ou les métiers exercés par les habitants de la localité.

Les correspondants. — Le questionnaire (comme d'ailleurs tous les autres) fut adressé de préférence aux instituteurs et aux curés soit par l'intermédiaire des autorités, soit directement à leur domicile. On leur fournit les explications nécessaires à la rédaction des réponses. On insistait particulièrement sur *la transcription,* avec recommandation expresse *de ne faire usage des signes phonétiques* mentionnés que « *lorsqu'on aurait la certitude absolue de s'en bien servir* ». Les correspondants

devaient, outre la définition des mots, envoyer des exemples de phrases concises et claires, contenant, autant que possible, le singulier et le pluriel d'un mot. On exigeait pour les objets, des dessins, si primitifs qu'ils fussent. On demandait de noter *les mots employés exclusivement soit par les vieux, soit par les jeunes*, en précisant le sens de ceux qui étaient le plus fréquemment employés. On tint compte aussi du fait que, dans certaines régions, la population était étrangère. Les correspondants devaient signaler les mots roumains qui s'étaient infiltrés dans ces parlers étrangers et en préciser le sens.

Si *celui qui répondait était étranger* à la région, — et c'était le cas pour la *majorité* des curés et des instituteurs —, il devait étayer sa réponse de renseignements fournis par un autochtone. On recommanda aussi aux instituteurs, — procédé conseillé aussi par Wenker —, de *s'adresser aux enfants* les plus intelligents pour obtenir des lumières sur certaines questions un peu spéciales.

Informations concernant les correspondants. — En ce qui concernait personnellement les correspondants, ils devaient indiquer leur nom et leur prénom, la date et le lieu de leur naissance, la durée de leur résidence dans la localité, le lieu de leur enfance, de leurs études, de leur plus long séjour. S'ils étaient mariés, ils devaient mentionner le lieu de naissance de leur femme ainsi que celui où s'était écoulée sa jeunesse. Si, pour la rédaction de la réponse, ils avaient eu recours à un tiers, ils devaient donner tous les détails concernant son nom, son âge, sa profession, son degré de culture, ses autres lieux de séjour.

Les réponses. — Le premier questionnaire fut envoyé en 15.000 exemplaires, et reçut 645 réponses (cf. *DR*, III, 1922-1923, p. 1093). Ce nombre *serait presque suffisant* pour la Roumanie *s'il y avait quelque régularité dans la répartition des réponses.* Un coup d'œil sur une des cartes rédigées à l'aide de ces matériaux (cf. mon étude dans *DR*, V, 1927-1928, pp. 271 ss.) montre *la rareté extrême des envois faits par l'Olténie, la Munténie et la Dobroudja* (une trentaine à peine !) ; la Moldavie n'en a envoyé qu'un très petit nombre ; la Bessarabie, la Bukovine et *surtout* la Transylvanie ont fourni le plus gros contingent.

La profession des correspondants. — La statistique que j'ai faite sur la profession des correspondants qui ont répondu au premier questionnaire indique : 557 instituteurs, 47 curés, 2 théologiens, 10 élèves (collégiens et normaliens), 7 officiers, 6 percepteurs, 5 étudiants (la plupart à la Faculté des Lettres), 4 professeurs de lycée, 2 fonctionnaires, 1 assistant à l'Université, 1 agriculteur, 1 médecin-major, 1 vétérinaire et 1 maire. Presque tous les correspondants s'efforcèrent spontanément d'enrichir leurs réponses d'un grand nombre de vocables.

Les défauts des réponses. — Chez la plupart des correspondants on relève l'incapacité d'employer le très simple *système de transcription phonétique* donné. Seules les réponses de quelques étudiants inspirent au point de vue phonétique une certaine confiance.

Nous pouvons affirmer sans crainte d'exagération que nous ne trouvons pas dans ces réponses *l'image vivante* du parler de la commune.

Cette situation s'explique par les considérations suivantes : La majorité de ces correspondants était composée de maîtres d'école, qui n'habitaient souvent que depuis peu dans la commune dont ils représentaient le témoin linguistique. Comment auraient-ils pu s'approprier toutes les particularités linguistiques de leur nouveau lieu de résidence ? Nous avons souvent dû demander aux correspondants de combler les lacunes que présentaient leurs réponses, et maintes fois nous avons reçu des détails d'un nouveau maître d'école, notre ancien correspondant ayant été transféré entre temps.

Ceux des correspondants qui se méfiaient de leurs propres forces *copiaient textuellement* la réponse d'un collègue. Nous n'avons pas été peu surpris de trouver des ressemblances frappantes dans des réponses venant de communes séparées de trente à quarante kilomètres.

Un grand nombre de questionnaires fut simplement renvoyé, les correspondants « étant incapables de les remplir ». Et combien d'autres trop confiants en leurs forces, se sont révélés par leurs réponses également incapables, mais sans avoir la franchise qui honore ceux qui ne se sont pas crus à la hauteur de la tâche qu'on leur proposait ! A la décharge de ces braves personnes, je dois ajouter que la rédaction d'une bonne réponse n'était pas un travail facile même pour un spécialiste, étant donné *l'étendue* du questionnaire et *le grand nombre des demandes*, dont certaines étaient assez compliquées.

*Bon nombre de femmes*, institutrices pour la plupart, figurent parmi les correspondants. Par une *sorte de fausse pudeur, elles glissent* sur certaines questions, ce qui ne veut pas dire que le mot n'existe pas dans la région.

Les *feuilles individuelles sont presque toujours muettes sur les personnes dont le concours fut sollicité par le correspondant*. Un intellectuel souffrirait dans son orgueil de s'entendre dire qu'il ignore le parler d'une commune, et jamais il ne condescendra à se renseigner auprès des paysans autochtones sur les particularités linguistiques locales. *Il rédigera donc la réponse lui-même*. Pendant mes sept années d'enquête, ce fut toujours là la grande difficulté à vaincre : les intellectuels des localités étudiées voulaient à tout prix me prouver qu'ils savaient le parler local. Pour leur montrer leurs « faiblesses », je leur demandais les noms des diverses parties du toit de la maison des paysans, ou la manière de travailler le chanvre, etc. (pour plus de détails, cf. mon travail *Buts et méthodes des enquêtes dialectales*, Paris, Gamber, 1927, pp. 76 ss., dans les *Mélanges de l'École roumaine en France*, 1926, 2e partie).

Le valeur des réponses. — Constater les défauts des matériaux recueillis à l'aide des correspondants *ne signifie pas contester totalement leur valeur. Pour les recherches de phonétique, de morphologie, de syntaxe, pour la détermination de l'aire d'un mot, pour la détermination du lieu où on l'emploie, ces matériaux, il faut l'avouer, ne sont guère utilisables.* Pourtant le fait que *tel mot est attesté par un correspondant est digne de notre intérêt. Le mot attesté fait partie du trésor de la langue ; il peut donc être utilisé à n'importe quel moment comme document d'information.*

J'ai glané, dans le champ de ces réponses, une quantité de mots tout à fait insoupçonnés. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, pour désigner le « cheval » (ironiquement, par plaisanterie, d'après ses qualités ou ses défauts, la structure de son corps, etc.), *il existe plus de 300 termes.* J'ai trouvé dans ces réponses une *quarantaine de dérivés* du *cal* « cheval » et une *trentaine* du vocable *iapă* « jument » ; le « maquignon » est désigné *par vingt mots différents,* de même le « charretier ». C'est à l'aide de ces réponses que j'ai pu montrer, avec plus ou moins d'exactitude, que *les anciennes frontières politiques n'ont eu qu'une faible influence sur le développement des parlers roumains* (voir mon travail *Câteva capitole din terminologia calului* « Quelques chapitres de la terminologie du cheval », en roumain, dans la revue *DR,* V, 1927-1928, pp. 50-271, avec des cartes linguistiques).

L'empressement avec lequel les braves correspondants, — dépourvus, il faut le dire, *d'une instruction préliminaire* indispensable pour la rédaction — ont envoyé leurs réponses, dans des temps de grandes préoccupations matérielles, *mérite d'être retenu et apprécié.* Ceux qui étudieront ces matériaux seront toujours obligés d'être reconnaissants de leur travail, de leur abnégation et de leur intérêt aux correspondants qui, vu l'importance de ces recherches, *s'attardèrent à des investigations sortant* complètement du cadre de leurs préoccupations habituelles.

L'expérience faite avec le premier questionnaire a déterminé la direction du Musée à ne plus indiquer, après une demande, les réponses probables ; à rédiger des demandes plus simples ; et à réduire sensiblement le nombre des demandes. Il lui reste encore à se donner la peine d'instruire les correspondants, afin qu'ils puissent mieux rédiger les réponses. Faute d'un contact plus étroit entre le Musée et ses membres correspondants, le nombre des réponses a diminué de plus en plus d'un questionnaire à l'autre (voir p. 682, note, de mon étude).

### 3. La collection « Graiul nostru » (Notre parler).

La Société philologique roumaine, fondée en 1905, par O. Densusianu, entreprit de publier une collection de textes dialectaux de toutes les régions habitées par des Roumains. Elle remplit ainsi le vœu du ministre

Vlădescu qui désirait célébrer le quarantième anniversaire du règne de Carol Ier par une œuvre dialectologique.

Trois membres de la Société, I.-A. Candrea, O. Densusianu (né en 1873, mort en 1938) et Th. D. Speranția recueillirent personnellement sur place et à l'aide de collaborateurs, des textes dialectaux appartenant à tous les dialectes de la langue roumaine : daco-roumain, aroumain (ou macédo-roumain), mégléno-roumain et istro-roumain. Ces textes furent publiés en deux volumes, sous le titre *Graiul nostru, texte din toate părțile locuite de Români* (« Notre parler, textes de toutes les régions habitées par des Roumains » ; vol. Ier, Bucarest, Socec et Co., 1906, VIII-553 p. ; vol. II, 1908, 218 p.).

Contenu des textes. — Les auteurs se proposaient de présenter dans ce recueil une image aussi fidèle que possible de la vie des paysans, de leur opinion sur les choses qui les touchent de près, de même que de leurs réminiscences historiques et parfois de leurs contes, de leurs chansons et de leurs formules d'incantation contre le mauvais œil. La collection ne donne donc pas seulement des faits d'ordre linguistique, mais elle reflète aussi quelque chose de l'âme roumaine et constitue une source importante pour les études de folklore.

Méthode de travail. — La méthode de travail des auteurs était très simple. Il s'agissait de transcrire de petits récits, car il n'est pas facile de vaincre la méfiance des paysans lorsqu'un étranger veut connaître des aspects de leur vie intime. Les petits récits ont cependant, selon les auteurs, un haut intérêt scientifique, car le paysan roumain est capable d'exprimer en peu de mots ses préoccupations et ses souffrances (pp. VI-VII).

Informateurs. — Les enquêteurs se sont adressés en tout premier lieu aux personnes plus âgées ou illettrées, car celles-ci conservent mieux l'ancien parler d'une commune et leur vocabulaire n'abonde pas en mots d'emprunt. Malgré ces précautions, les auteurs ont pu constater un véritable envahissement des patois par des mots récents ; ceux-ci se présentent sous des formes qui rendent leur origine méconnaissable (p. VIII).

Pour chaque texte publié, les auteurs indiquent la localité ainsi que le nom et l'âge de la personne interrogée (p. VIII).

Transcription phonétique. — Les auteurs avouent n'avoir pas pu utiliser une transcription trop compliquée. Ils ont renoncé à noter : les sons intermédiaires ; les différents degrés de l'*e* ouvert ; la nasalité de certaines voyelles, etc. (p. VII). La collection visait à être utile plutôt au grand public qu'aux gens de métier. Le lecteur est averti cependant

des différences de prononciation qu'on trouve souvent chez la même personne (p. VIII).

Le second volume contient un index des noms et des matières (pp. 193-196) ainsi qu'une liste des mots dialectaux les plus caractéristiques, dont on indique la signification (pp. 197-213).

C'est la première fois dans l'histoire de la langue roumaine (après l'enquête de Hasdeu, voir p. 677) qu'on possède une collection de textes dialectaux pour les parlers roumains vivants.

Pour mieux faire ressortir l'importance de cette collection pour l'étude du roumain, je me permets de mentionner le cas suivant : Lorsque j'enquêtai dans la localité de *Boloteşti* (dép. de *Putna*, point 596 de mon Atlas), je savais qu'on devait prononcer, dans cet endroit, le *c* + *e* (ou *i*) comme *ŝ* (fricative alvéolaire palatale mouillée) et non *č* (affriquée palatale sourde), comme en Munténie. La première prononciation appartient plutôt à la Moldavie, et notre localité se trouve à la frontière de ces deux provinces. Je fus très étonné de constater qu'en moins de trente ans, la prononciation *č* venue de Munténie avait complètement remplacé l'ancienne (*s*). Afin de faire une sorte d'examen public, je réunis plusieurs paysans de la localité et je commençai à lire (d'après la transcription phonétique) un texte de cette collection, recueilli trente ans auparavant. Mon auditoire éclata de rire, en disant que jamais l'on n'avait parlé de cette manière dans leur localité. Je dois ajouter que parmi les personnes présentes se trouvaient aussi des hommes et des femmes de plus de quarante ou cinquante ans. Une *première conclusion* se dégagea de ce fait : les paysans (comme d'ailleurs nous-mêmes) ne s'entendent pas et ne savent rien sur la façon dont ils prononcent les sons de leur parler.

Pendant l'enquête, je me convainquis vite que l'affirmation de mon auditoire était complètement erronée et inexacte. Je demandai à mon informateur : « Comment appelez-vous le petit animal que le chat attrape et mange avec beaucoup d'appétit » ? Il me répondit : *čoariče* « souris » (lat. *soricem*, roum. litt. *şoarece*) au lieu de *ŝoariŝe*, c'est-à-dire en remplaçant, par fausse analogie, le *ŝ* par *č* dans le cas où il ne s'agissait pas de la consonne *c* + *e* (ou *i*). Ce remplacement me confirmait l'existence de la prononciation *ŝ* dans cette localité et l'exactitude de la transcription de la collection de la *Graiul nostru*. *Seconde conclusion* : à une distance de trente ans on peut bien reconnaître le progrès d'une aire phonétique, dû au prestige dont jouit le parler de la capitale sur les patois (Bucarest se trouve à plus de 200 km. de cette localité).

Dans l'étude de la langue roumaine, il importe de tenir compte de cette collection de textes ; les documents linguistiques qu'elle renferme représentent des témoignages historiques dont la valeur augmente avec le temps.

## III. QUELQUES ENQUÊTES RÉGIONALES

Plusieurs revues roumaines ont accordé une large place aux enquêtes régionales (voir p. 693). Dans ce chapitre, nous voulons attirer l'attention sur quelques-uns des travaux qui ont servi de modèles aux jeunes dialectologues roumains.

### 1. La région d'Oaș (Transylvanie).

I.-A. Candrea a étudié sur place le parler de dix communes de la Transylvanie du Nord-Ouest, qui constituent le pays d'*Oaş* (du hongrois *havas* « montagne »). Les résultats de son travail sont publiés dans l'étude *Graiul din Ţara Oaşului* (extrait du Bulletin de la Soc. de phil., t. II, 1907, Bucarest, Socec, 53 p., avec une carte géographique et des illustrations hors texte). — A l'aide de 46 textes (contenant de petites poésies populaires et des contes), l'auteur donne un bref aperçu de l'aspect linguistique (phonétique et morphologie) du parler de cette région. Il prend comme point de comparaison surtout la langue littéraire roumaine, contrairement à la méthode pratiquée en Occident, où les formes dialectales sont mises en rapport avec le latin (système Ascoli). L'étude commence par des observations sur la vie sociale et économique des habitants. Pour les textes, l'auteur indique : la localité, le nom de la personne interrogée ainsi que son âge. La transcription phonétique est très simplifiée.

Il faut reconnaître que les résultats linguistiques obtenus par l'étude folklorique de I. Mușlea (voir p. 695) sont beaucoup plus importants que ceux que nous offre la contribution de Candrea. La supériorité du travail de Mușlea est due uniquement à sa méthode de recherche plus approfondie.

### 2. La région de Hațeg (Transylvanie).

La région de *Hațeg* fut étudiée sur place, en 1913, par O. Densusianu, le linguiste roumain bien connu (cf. sa nécrologie par M. Roques, *Romania*, t. LXV, 1939, p. 426), et les résultats de son travail sont publiés dans son œuvre *Graiul din Ţara Haţegului* (Bucareşti, 1915, VIII-350 p., avec une carte géographique et seize planches, représentant des costumes, des objets, etc.).

Cette étude est considérée comme le modèle d'une monographie dialectale roumaine.

Pour mieux comprendre l'importance de cette monographie, il faut

ajouter qu'elle représente la première publication de l'Institut de philologie et de folklore, créé par O. Densusianu, en 1913, auprès de sa chaire de philologie romane à l'Université de Bucarest. Bien que la philologie constituât déjà par elle-même un but suffisant à l'activité de l'Institut, le savant roumain avait cru nécessaire de lui ajouter l'étude du folklore, complétement négligée par l'enseignement supérieur. La collection de l'Académie roumaine « De la vie du peuple roumain » (voir p. 672) contient des travaux qui sont considérés par Densusianu comme dépourvus de tout esprit critique (p. VIII).

BUT DE L'OUVRAGE. — Pour ces raisons, l'ouvrage de Densusianu se propose ce but : donner non seulement une image détaillée des parlers, mais encore, par la même occasion, une vue d'ensemble sur le folklore de la région.

NOMBRE DES LOCALITÉS. — En relation avec les textes dialectaux qu'il a recueillis, l'auteur a visité quarante-deux localités.

INFORMATEURS. — Pour chaque texte, transcrit à l'aide d'un système phonétique simplifié, Densusianu indique la localité, ainsi que le nom et l'âge de la personne qui fait le récit.

PUBLICATION DES MATÉRIAUX. — Dans le chapitre *Introduction* (pp. 3-85), l'auteur traite les problèmes suivants :

1° *La région et ses habitants* : son importance pour l'ethnographie et le folklore (pp. 3-18).

2° *Le parler* (pp. 18-62), où il indique les particularités les plus caractéristiques concernant la phonétique : accent, voyelles accentuées et atones, voyelles en hiatus, phénomènes d'assimilation, de dissimilation, épenthèse, métathèse, syncope et contamination ; les consonnes (avec les mêmes phénomènes que ceux concernant les voyelles). Pour la morphologie, il décrit les particularités linguistiques des parties du discours.

Les phénomènes sont rapprochés de ceux du roumain littéraire et en second lieu seulement de ceux du latin. La méthode de la dialectologie roumaine se différencie par là de celle d'Ascoli par exemple (et de l'école italienne), qui met les phénomènes dialectaux en rapport direct avec le latin.

Après un bref aperçu sur la dérivation, le lecteur trouve un examen plus approfondi du lexique : éléments d'origine latine, slave et hongroise.

3° *La toponymie* occupe une bonne place dans l'ouvrage (pp. 62-72). Densusianu examine les noms de lieu au point de vue de leur origine étymologique, afin de pouvoir tirer des conclusions sur l'origine ethnique de la population.

4° L'auteur termine l'Introduction par des listes de *noms de baptême, de famille,* ainsi que de *noms d'animaux* (brebis, chèvres, boucs, bœufs, vaches, chiens et chiennes).

5° Les *textes* occupent la plus grande partie du travail (pp. 91-227). Ils sont précédés de quelques indications concernant le système de transcription phonétique. Les informateurs ont rapporté de nombreux faits touchant le folklore, les usages, les coutumes, etc. caractéristiques de cette région considérée comme la plus archaïque de Roumanie.

En *appendice,* l'auteur publie des matériaux folkloriques recueillis auparavant (1888-1891) par le folkloriste I. Pop Reteganul et conservés jusqu'à cette date à la bibliothèque de l'Académie roumaine (pp. 231-304).

Le volume se termine par un glossaire (pp. 307-342) et par les index.

### 3. Les régions de Maramureș et de Vrancea.

La même méthode d'enquête fut pratiquée par T. Papahagi dans son travail *Graiul şi folklorul Maramureşului* (*Bucureşti, Cultura Naţională,* 1925, in-8°, LXXXIII-242 p., avec 22 planches et un grand nombre de textes enregistrés de 1920 à 1924 ; t. XXXIII de la collection de l'Acad. roum., De la vie du peuple roumain) et par I. Diaconu, dans *Tinuţul Vrancei* : *etnografie, folklor, dialectologie* (București, Socec, 1930, CXI-285 p.) (1).

### 4. L'Olténie.

A cette région, E. Gamillscheg a consacré deux recherches sur place, dont les résultats sont publiés dans les travaux suivants :

1° *Oltenische Mundarten* (Wien, Hölder, 1919, 116 p., dans *Akad. der Wissenschaften in Wien, Phil.-hist. Kl., Sitzungsberichte,* t. 190, n° 3). A cette occasion Gamillscheg étudia le parler de vingt-quatre localités situées au nord de la ville de *Târgu-Jiu.* La plus grande partie de l'étude est consacrée à l'examen du vocalisme des parlers (pp. 6-68 ; cf. le compte rendu de G. Pascu, dans *Archiv. Rom.*, t. VI, 1922, pp. 222-223).

2° *Die Mundart von Serbăneşti-Tituleşti* (département d'*Olt*), Jena-

(1) Pour d'autres travaux de dialectologie, cf. A. Rosetti, *Chronique roumaine* I, 1914-1923 (dans la *Rev. de Ling. rom.*, t. I, 1925, pp. 146-161) ; II, 1923-1926 (dans t. III, 1927, pp. 207 ss.). L'auteur a réimprimé ces articles dans son travail *Mélanges de linguistique et de philologie* (Copenhague-Bucarest, 1947, pp. 437-516). La bibliographie de la revue *Dacoromania* donne cependant de plus amples informations.

Leipzig, W. Gronau, 1936, in-8°, VIII-230 p. avec une carte linguistique hors texte (dans la collection *Berliner Beiträge zur romanischen Philologie*, Band VI, 1-2).

Cette fois, l'auteur soumet à l'examen le parler de six communes du département d'*Olt*, offrant au lecteur de très précieuses informations (pp. 1-3). Les recherches ont été faites en 1935, pendant deux mois (p. 2).

Questionnaire. — L'auteur constate, à juste titre, qu'on doit employer un questionnaire si l'on veut connaître plus profondément les particularités linguistiques d'une région. Pour réussir dans cette entreprise, Gamillscheg s'est préparé un questionnaire contenant 1400 petites phrases qui devaient servir comme points de départ pour la conversation. Il a essayé d'éviter, autant que possible, la traduction des phrases (p. 4).

Le parler des communes de *Tîmpeni* et *Drăgăneşti* fut étudié conjointement avec mon enquête pour l'Atlas linguistique roumain. Je posais les questions à l'informateur et ses réponses étaient enregistrées par Gamillscheg et par moi-même. Mon questionnaire de 2200 demandes renferme, selon l'auteur, environ six mille formes dialectales (p. 4).

Un examen des deux transcriptions phonétiques pourra — je le crois du moins — mettre en lumière dans quelle mesure diffèrent l'audition et l'interprétation des sons (prononcés par le même sujet) pour deux enquêteurs, l'un originaire du pays et l'autre ayant une langue maternelle différente.

Publication des matériaux. — La manière dont l'auteur présente les matériaux constitue une innovation dans la dialectologie roumaine. En effet, il renonce complètement à l'idée qu'une enquête linguistique doit servir, en même temps, les études de folklore, comme c'est le cas pour les monographies envisagées par Densusianu.

Gamillscheg concentre toute son attention sur la manière de parler et de prononcer les phonèmes de la langue roumaine. Les matériaux recueillis sont examinés au point de vue phonétique (vocalisme et consonantisme, pp. 7-127), morphologique (pp. 128-170), syntaxique (pp. 171-178) et lexicologique (pp. 179-184).

Après cet examen minutieux, l'auteur brosse un tableau historique de la région, en appuyant ses opinions sur des phénomènes linguistiques et sur l'origine des noms de lieu (pp. 185-196).

Les textes dialectaux sont en nombre assez réduit (pp. 198-210). Une table des matières et un riche glossaire terminent cet intéressant ouvrage.

## IV. LA CONTRIBUTION DE QUELQUES REVUES

Les dialectologues roumains ont essayé maintes fois de créer un centre de recherches dialectologiques, sans toutefois réussir à lui assurer une activité ininterrompue.

1º L'INITIATIVE DE I. POPOVICI. — Iosif Popovici s'était proposé d'étudier toutes les régions roumaines en dix monographies dialectologiques. Il ne put en publier qu'une sur le dialecte istro-roumain (voir p. 675, n.), et une autre sur le parler du département de Huniedioara (*Rumänische Dialekte, I. Die Dialekte der Munteni und Pădureni im Hunyader Komitat,* Halle, Niemeyer, 1905, XI-168 p.). Il accorde une attention justifiée aux noms, prénoms, surnoms et sobriquets, ainsi qu'aux noms de lieu et aux phénomènes sociaux (relations commerciales, mariages conclus d'un village à l'autre, etc.), et publie trente-cinq textes et un glossaire. Privé de l'appui des autorités (cf. l'introduction de son étude sur le dialecte istro-roumain), il ne put poursuivre sa méritoire entreprise.

2º JAHRESBERICHT. — *L'Institut de langue roumaine* de Leipzig, dirigé par G. Weigand, aboutit à de meilleurs résultats, grâce à une subvention annuelle de dix mille lei or, accordée par l'État roumain de 1893 à 1919 (une somme totale de 230.000 lei or, cf. G. Pascu, *La philologie roumaine dans les pays germaniques et en France,* 1774-1922, Leipzig, O. Harrassowitz, 1923, pp. 14-27).

En effet, le bulletin de l'Institut (*Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig,* voir p. 697) a publié un bon nombre d'études sur les parlers roumains. Ces études sont cependant trop sommaires ; elles s'appuient principalement sur un nombre très réduit de textes obtenus souvent de la part de personnes rencontrées aux foires des villes ou des bourgades.

3º LA SOCIÉTÉ PHILOLOGIQUE. — Au commencement de ce siècle, O. Densusianu a publié un Bulletin (*Buletinul Societății filologice,* t. I, 1905- t. II, 1906) destiné à donner une impulsion aux recherches dialectologiques. L'initiative, pleine de bonne volonté, n'a pas pu continuer faute d'appui financier.

4º LE REVUE « GRAI ŞI SUFLET ». — Plus tard cependant, O. Densusianu a réussi à publier la revue « Le langage et la pensée » (*Grai şi suflet,* t. I, 1923-t. VI, 1933-1934), qui marque vraiment une date importante pour les recherches dialectologiques. Cette revue contient un bon nombre d'études, dont les plus remarquables sont les suivantes :

*a*) A. Rosetti, *Cercetări asupra graiului Românilor din Albania* (t. IV, 1929-1930, pp. 1-83). L'auteur emploie, pour ses recherches concernant le parler des Roumains habitant l'Albanie, le questionnaire de Gilliéron (complété par O. Bloch, mis à sa disposition par moi-même, cf. p. 15, note 1). L'enquête n'a pas eu lieu en Albanie, mais en Dobroudja, où ces Roumains s'étaient établis. Son *questionnaire* contenait 348 questions renfermant des mots isolés et de courtes phrases. L'auteur dut travailler avec des sujets connaissant le daco-roumain, c'est-à-dire des personnes bilingues, car le parler des Roumains d'Albanie est presque totalement incompréhensible à un Roumain habitant la Roumanie (cf. p. 16). *L'enquêteur est donc un étranger et un spécialiste.* A. Rosetti a questionné quatorze personnes entre 22 et 78 ans (neuf hommes et cinq femmes, cf. p. 24). Sur le passé et l'instruction de celles-ci, le lecteur est amplement informé (cf. pp. 25-29). C'est un travail qui tient compte de la méthode d'enquête pratiquée largement en Occident.

*b*) I.-A. Candrea se sert, pour ses recherches concernant le dialecte mégléno-roumain, des réfugiés habitant la Roumanie. Les matériaux furent recueillis de 1908 à 1915, et publiés dans les études suivantes : 1° *Glosar megleno-român* (t. III, 1927-1928, pp. 175-209, 381-415 ; t. VI, 1933-1934, pp. 163-192) ; 2° *Texte meglenite* (t. I, 1923, pp. 201-205 ; il a travaillé avec quinze réfugiés) ; 3° *Vieaţa păstorească la Megleniţi* (t. I, 1923, pp. 23-38).

*c*) D'autres dialectologues se sont occupés du parler des pâtres et de la terminologie concernant la bergerie (D. Şandru et F. Brânzeu, t. V, 1931-1932, pp. 300-350 ; VI, 1933-1934, pp. 193-247, avec plusieurs textes. — I. Diaconu, t. IV, 1929-1930, pp. 257-309, avec des textes et un glossaire. — I. Stoian, t. VI, 1933-1934, pp. 41-74).

*d*) Il y a encore dans les pages de la revue des recherches concernant des parlers régionaux (cf. I. Dinu, t. I, 1923, pp. 107-139 ; T. Gâlcescu, t. V, 1931-1932, pp. 64-124 ; Elena Moroianu, t. IV, 1929-1930, pp. 310-350 ; t. V, 1931-1932, pp. 10-49, etc.).

5° Dacoromania. — La revue *Dacoromania*, organe du Musée de la langue roumaine (voir p. 680), contrairement à son sous-titre, ne contient pas d'études dialectologiques, sauf les notes des auteurs des Atlas linguistiques roumains sur leurs enquêtes. — Le bulletin publie cependant la bibliographie la plus complète concernant les publications dialectologiques roumaines.

6° Le bulletin de l'institut de philologie roumaine « A. Philippide ». — La revue *Buletinul Institutului de Filologie română « Alexandru Philippide »*, dirigée par I. Iordan (Iassy, t. I, 1934- t. XII, 1945), n'a publié qu'une étude concernant le parler d'une commune de la Tran-

sylvanie du Nord, due à G. Istrati (*Graiul satului Nepos*, départ. de Năsăud, t. IV, 1937, pp. 49-97).

7° LES ARCHIVES DE FOLKLORE. — Pour les études dialectologiques, il faut mentionner quelques recherches folkloriques (publiées dans la revue *Arhiva de folklor*) qui contiennent des textes très intéressants, bien qu'ils soient transcrits à l'aide d'un système phonétique plus simplifié que celui des Atlas linguistiques roumains.

Voici quelques-uns de ces travaux : I. Muşlea, *Cercetări folklorice în Ţara Oaşului* (t. I, 1932, pp. 117-237, avec un glossaire ; l'étude dépasse de beaucoup celle d'I.-A. Candrea (voir p. 689) ; P. V. Ştefănucă, *Cercetări folclorice pe Valea Nistrului-de-Jos* (t. IV, 1937, pp. 31-227) ; E. Petrovici, *Folklor din Valea Almăjului* (t. III, 1935, pp. 25-158), etc.

Les auteurs consacrent souvent, dans ces travaux, un chapitre aux particularités linguistiques les plus caractéristiques du territoire étudié au point de vue folklorique

## V. L'ATLAS LINGUISTIQUE DU BANAT (?)

Le *Banat* est une province de la Roumanie, située au sud-ouest de la Transylvanie (au nord de Belgrade), ayant comme centre principal la ville de *Timişoara*. Il est formé de trois départements (*Caraş*, *Severin* et *Timiş*), qui ont une population de près d'un million d'habitants (selon le recensement de 1930).

Sur les parlers de cette province, I.-A. Candrea a publié, en 1924, un *article d'une trentaine de pages*, sous le titre « Recherches dans le domaine de la dialectologie » (*Cercetări în domeniul dialectologiei*, dans la revue *Grai şi Suflet*, t. I., fasc. 2, 1924, Bucarest, pp. 169-200), avec dix cartes linguistiques dans le texte et une carte en couleurs, hors texte.

A cette occasion, l'auteur affirme avoir étudié pendant « vingt ans » les parlers de plus de 250 localités, à l'aide d'une liste de 700 mots-types, tandis que Weigand, pour la même région, n'avait étudié que 60 localités, à l'aide d'une liste de 103 mots (pp. 170-171). Les résultats de ses recherches auraient été groupés sur 130 cartes linguistiques ; les *onze* publiées dans l'article cité devraient être considérées comme des exemples de son Atlas linguistique du Banat.

La manière dont les onze cartes sont publiées diffère beaucoup de la méthode suivie pour l'établissement de l'Atlas linguistique de la France ; elles nous rappellent plutôt les cartes des premiers Atlas phonétiques (de Normandie, par exemple). En effet, l'auteur réduit les formes dialectales des mots étudiés à des formes « types », pour pouvoir les indiquer par des cercles sur une carte qui présente toutes les localités étudiées, de même que les voies de communication et les rivières de la région.

Sur la *méthode* de travail de l'auteur, nous ne trouvons aucune information dans son article. Par exemple, nous ne savons si l'auteur a fait personnellement les relevés dans toutes les 250 localités, ou s'il a fait appel à la collaboration de correspondants, comme nous sommes enclins à le supposer. De même, nous ne connaissons pas les critères appliqués pour choisir les informateurs, leur poser des questions, interpréter leurs hésitations, de même que pour dresser la liste des mots-types. D'ailleurs les mots-types semblent être choisis selon des critères plutôt phonétiques que lexicologiques (voir plus bas), bien que l'auteur fasse une critique sévère du procédé de Weigand dans ses enquêtes linguistiques (cf. pp. 170-171).

Contenu des cartes publiées. — Pour que le lecteur puisse mieux se rendre compte de l'aspect de cet Atlas, nous croyons utile d'indiquer le contenu des cartes publiées jusqu'à présent.

La 1re indique les formes phonétiques du mot *frasin* « frêne » (p. 178) ; la 2e, les formes phonétiques des mots *chiag* « caillette », *chiamă* « il appelle » et *cheie* « clef » (p. 181) ; la 3e, les formes phonétiques de la préposition *de* « de » (p. 183) ; la 4e, les formes phonétiques du mot *des* « épais » (p. 184) ; la 5e, les formes phonétiques des mots *cautâ* « il cherche », *laudă* « il loue » et *lautâ* « violon » (p. 187) ; la 7e, les formes phonétiques des mots *râd* « je ris » et *urît* « laid » (p. 188) ; la 8e, les formes phonétiques du mot *movilă* « colline », de même que celles d'une autre forme lexicologique (p. 194) ; la 9e, les formes phonétiques du mot *cireş* « cerisier » (p. 195) ; la 10e, les formes phonétiques du mot *porumb* « pigeon » (p. 198) ; la 11e, hors texte, les formes lexicologiques du mot *cocostârc* « cigogne ».

Dans le texte, nous trouvons mentionnées en outre des formes phonétiques pour une trentaine de mots ; elles ne sont cependant pas accompagnées d'une indication qui pourrait nous renseigner sur les communes où elles furent enregistrées (cf. pp. 189-191).

Toutefois, les remarques de l'auteur sont assez intéressantes pour le développement de la dialectologie roumaine. Candrea s'occupe surtout du problème de la migration des formes et des mots, déterminée, le plus souvent, par l'irradiation, l'infiltration, l'envahissement et la superposition des phénomènes linguistiques (cf pp. 193-200). Il remarque, en outre, que les formes phonétiques irrégulières rencontrées dans certains parlers du Banat, doivent être attribuées à la pénétration de mots venus des régions limitrophes, où ces formes représentent un développement phonétique normal (cf. p. 177).

Il me semble que les onze cartes plutôt phonétiques, publiées dans cet article, *ne nous autorisent pas encore à soutenir l'existence,* pour la Roumanie, d'*un Atlas linguistique de la province du Banat,* bien qu'il soit cité comme tel par plusieurs bibliographies dialectologiques.

## VI. L'ATLAS « LINGUISTIQUE » DACO-ROUMAIN

« Weigand hat uns damit einen brauchbaren kartographischen Index zu seinen Dialektstudien gegeben ; den « linguistischen Atlas des dakorumänischen Sprachgebietes » ist er uns noch schuldig » (A. ZAUNER, 1910).

### 1. Études préliminaires.

Il est indéniable que les recherches faites dans le domaine de la langue roumaine prirent un essor remarquable avec la création de *l'Institut de langue roumaine* (« Rumänisches Seminar ») de Leipzig, subventionné par l'État roumain dès le commencement (1893) jusqu'en 1919. Chaque volume de l'annuaire de cet Institut (*Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig*, I-XXV, 1894-1919) contient des études fort intéressantes dans le domaine de la philologie roumaine, rédigées soit par son directeur, G. Weigand, soit par ses élèves. Bon nombre de philologues roumains commencèrent leur apprentissage sous sa direction (S. Pușcariu, Th. Capidan, C. Lacea, etc.).

GUSTAVE WEIGAND (né en 1860, mort en 1930) occupe une place importante dans le développement des études de dialectologie roumaine. Ses études nous semblent aujourd'hui faites trop hâtivement et sans beaucoup de souci des principes alors en honneur dans d'autres écoles linguistiques de l'Occident.

Les premières études de dialectologie du directeur du Séminaire concernent le parler aroumain (macédo-roumain) de la région de l'Olympe (Grèce) (*Die Sprache der Olympo-Walachen*, 1888) et celui des *Mégléno-Roumains*, habitant aujourd'hui au nord de Salonique, en Yougoslavie et en Grèce (*Wlacho-Meglen*, 1892) ; plus tard, Weigand publia une étude plus approfondie du dialecte des Aroumains habitant aujourd'hui en Albanie, en Bulgarie, en Grèce et en Yougoslavie (*Die Aromunen*, t. 1^er^, 1895 ; t. II, 1899) et de celui des Istro-Roumains, sur la côte orientale de l'Istrie (dans *Romania*, t. XXI, 1892 ; dans *Beiträge zur Allgemeinen Zeitung*, München, n° 252, 1894 ; dans *Jahresb.*, t. I, 1894, t. II, 1895), etc.

L'objet de ses recherches fut, durant de longues années, le dialecte daco-roumain, c'est-à-dire celui parlé par les Roumains de la région au nord du Danube. G. Weigand fut le premier à parcourir en tous sens la Roumanie, afin d'apprendre à connaître les parlers vivants du pays.

Les travaux de G. Weigand qui nous intéressent spécialement ici sont les suivants :

1° *Linguistischer Atlas des daco-rumänischen Sprachgebietes*, Leipzig,

1898-1909, in folio. Le volume contient une introduction (*Methode beim Sammeln*) et 67 cartes : parmi ces cartes, 48 présentent le territoire étudié, divisé en *six* sections (ces 48 cartes correspondent donc à *huit* cartes du territoire entier) et 16 cartes embrassent toute l'étendue du pays ; l'ouvrage contient en outre une carte des plus importantes divisions dialectales ; une carte de la route parcourue par G. Weigand et enfin, une carte ethnographique. — Ce travail sera cité sous le nom de *Methode*.

2° *Welchen Zwecken dient der linguistische Atlas des dacorumänischen Sprachgebietes*, dans la revue *Jahresbericht*, XV, 1909, pp. 135-154. — Cet article, publié aussi dans la partie introductive de l'Atlas, sera cité sous le nom de *Welchen Zwecken*, suivi de l'abréviation *Jahresb.*, nom de la revue *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig* (voir p. 693 de mon étude).

Le but visé par ces enquêtes nous est connu par les propres déclarations de G. Weigand : « *Der nächstliegende Zweck ist die Kenntnis der Aussprache des Rumänischen im Munde des von der Literatursprache unbeeinflussten Volkes* » (*Welchen Zwecken*, dans *Jahresb.* XV, 1909, p. 135).

## 2. Questionnaire.

Pour établir *la prononciation de différents sons ou groupements de sons*, G. Weigand fixa son choix sur 130 mots (103 ou 104 au commencement de l'enquête ; le reste fut ajouté au fur et à mesure que les enquêtes avançaient). La position des voyelles variait dans les mots choisis. Ceux-ci tirés de domaines assez divers, se prêtaient aux conversations de nature très variée. Weigand notait la prononciation de ces mots d'après *une conversation libre* qu'il engageait avec ses informateurs (*Methode*, p. 13, 1re col.).

Comme le montre le choix des mots, son questionnaire *avait uniquement un but phonétique*. En voici, à titre d'exemple, les vingt premières questions : 1. *câne* « chien » ; 2. *făină* « farine » ; 3. *grâu* « blé » ; 4. *orz* « orge » ; 5. *secară* « seigle » ; 6. *mănânc* « je mange » ; 7. *pasere* « oiseau » ; 8. *sboară* « il vole » ; 9. *rândunică* « hirondelle » ; 10. *vrabie* « moineau » ; 11. *aripă* « aile » ; 12. *pană* « plume d'oiseau » ; 13. *uşă* « porte » ; 14. *cheie* « clef » ; 15. *fier* « fer » ; 16. *cuiu* « clou » ; 17. *scaun* « chaise » ; 18. *masă* « table » ; 19. *biserică* « église » ; 20. *peatră* « pierre » (1).

Critique du questionnaire. — Si nous considérons que le seul but de Weigand était d'éclairer *l'aspect phonétique* de la langue roumaine, nous devons reconnaître que son *questionnaire pouvait satisfaire à cette*

(1) La liste la plus complète des mots du questionnaire est publiée dans *Jahresb.*, XIII, 1908, pp. 66-69.

*tâche,* bien qu'il ne soit composé que de mots isolés, et néglige *totalement* la partie morphologique, syntaxique et lexicologique de la langue roumaine. Pour l'étude de la flexion et de la syntaxe, l'auteur reconnaît qu'il aurait fallu s'arrêter davantage dans un village, surtout le soir lorsque les gens sont libres de leurs occupations, et trouver de bons narrateurs malheureusement très rares (« *bedarf es eines längeren Aufenthaltes im Dorfe, bedarf es der Abende, wenn die Männer frei von Geschäften sind, bedarf es vor allem geschikter Erzähler, und die sind sehr rar* », *Methode,* p. 14)

Mais Weigand considérait son Atlas comme un *Atlas linguistique* et il est très facile de reconnaître que le questionnaire rédigé de cette manière ne pouvait pas remplir la tâche qu'il lui assignait.

Il me semble presque impossible de pouvoir obtenir des réponses à une longue liste de questions si l'informateur ne se borne pas à donner une forme patoise aux mots de la langue littéraire. Faute d'informations plus détaillées, je mets fortement en doute l'affirmation de G. Weigand qui prétend avoir noté les *mots-types* comme s'ils étaient pris dans une conversation normale, à l'insu du sujet parlant (« *Die Normalwörter sind deshalb so aufgenommen worden, wie sie in affektloser Rede innerhalb des Satzes gesprochen werden, ohne dass die Aufmerksamkeit des Sprechenden darauf gelenkt war* », *Welchen Zwecken,* dans *Jahresb.* XV, 1909, pp. 136-137).

Interrogatoire. — Comment Weigand interrogeait-il ses informateurs ? Il entamait une conversation touchant le milieu ou la récolte, en s'intéressant aux différentes espèces de céréales, aux arbres fruitiers, aux fruits et à leur couleur, au bois de chauffage et « ainsi de suite » jusqu'à la fin de la liste des mots sans que le sujet se doutât de quoi il s'agissait (« *so ging es weiter bis sämtliche Wörter erfragt waren, ohne dass der Betreffende eigentlich recht wusste worum es sich handelte* », *Methode,* p. 13). Il est assez difficile de croire que les sujets ne le voyaient pas lorsqu'il notait les réponses dans son calepin.

Je sais par expérience combien les paysans sont méfiants devant un « Monsieur » qui écrit ce qu'ils disent. Qu'il me soit permis d'ajouter que malgré tous mes efforts pour leur expliquer le vrai but de mon travail, il m'est souvent arrivé d'entendre les « réflexions » du village : « c'est la guerre qui approche ; il est arrivé un « Monsieur » qui écrit le nombre de nos têtes de bétail » (cf. aussi les remarques de Mario Roques dans *Romania,* t. XXVIII, 1899, p. 311).

Il est juste, d'autre part, de reconnaître, avec Weigand (*Methode,* p. 13), qu'il est assez difficile d'obtenir *le pluriel* de certains mots, ou les formes verbales. Je suis persuadé que par des enquêtes préliminaires et par des moyens indirects on peut arriver à obtenir de bonnes réponses même dans ce cas (voir l'ALR, p. 714 de mon étude).

Afin de compléter ses enquêtes par d'autres matériaux patois, Weigand a recueilli dans presque chaque localité étudiée *un bon nombre de poésies populaires* qui intéressent le folklore roumain. La réalisation d'une semblable collection était une chose facile, car les Roumains aiment à en fournir en abondance (« *in Hülle und Fülle* »).

La durée de l'interrogatoire. — Au commencement, l'enquête durait plus longtemps (plus de quatre heures). Au fur et à mesure que les relevés avançaient, la durée devenait plus courte ; il réussit à finir l'enquête en *deux heures* et même à faire *deux localités* par jour (*Methode*, p. 13). Weigand ajoute que cette durée était encore plus courte avec des sujets intelligents (« *bei sehr geeignenten Gewährleuten selbst noch weiniger Zeit benötigte* »).

D'après mon expérience, je crois qu'il n'a pu travailler si rapidement qu'en faisant traduire *en patois* les mots de son questionnaire. L'auteur ne nous dit pas s'il faut comprendre également dans ces deux heures le temps nécessaire à la recherche des sujets ; mais à ce point de vue, il n'a pas été trop exigeant.

Enregistrement des réponses. — D'une manière assez générale, on peut dire que les enregistrements de Weigand sont *bons et correspondent à la réalité*. C'est du moins le résultat d'une *première comparaison* avec mes relevés personnels pour l'Atlas linguistique roumain I, faite par D. Macrea dans une étude sur *la palatalisation des labiales en roumain* (cf. la revue *Dacoromania*, IX, 1936-1938, pp. 92-160, avec 9 cartes comparatives ; cf. p. 702 de mon étude).

En ce qui concerne la prononciation des informateurs, Weigand reconnaît l'existence de fluctuations, déterminées par des causes différentes : l'état d'âme, l'entourage, etc. Lorsqu'un individu parle avec passion, le timbre de la voix monte en même temps que la prononciation devient plus accélérée, à cause de l'articulation plus énergique. L'entourage exerce également une forte influence sur l'informateur. Un paysan, mis en présence d'un étranger, parlera d'une manière plus intelligible, plus claire qu'avec un compatriote qui, ajouterons-nous, connaît même les défauts de sa propre prononciation. L'auteur constate très justement qu'à une deuxième question, la réponse n'est plus la même qu'à la première (« *Nicht einmal, sondern oft genug habe ich feststellen können, dass bei einer zweiten Frage, die Aussprache merklich geändert wurde* », *Welchen Zwecken*, dans *Jahresb.* XV, 1909, p. 136).

Pour cette raison, j'ai évité autant que possible, la répétition d'une demande, et lorsque j'y ai été obligé, j'ai tenu à marquer que la réponse résultait d'un deuxième interrogatoire.

## 3. Enquêteur.

C'est G. Weigand lui-même qui fit *la plus grande partie de* cette enquête supportant toutes les fatigues inhérentes à ce genre de recherches et dans un pays où, peut-on dire, il n'avait d'autre intérêt que celui de son travail scientifique. Ce dévouement à la science et à la philologie roumaine fait honneur à cet érudit allemand, bien qu'à la fin de sa vie il ait eu une curieuse attitude envers le peuple roumain et ses anciens élèves (cf. la revue *Dacoromania* IV, 1924-1926, p. 1396). En regardant la carte des routes parcourues par lui, d'abord à cheval et plus tard dans une voiture à deux chevaux (dont la photographie est reproduite sur la page de titre de l'Atlas), mise à sa disposition par l'Académie roumaine, on s'aperçoit de l'effort qu'il a accompli afin de réaliser l'Atlas phonétique des parlers roumains.

Dans l'Introduction, il nous fait connaître quelques détails émouvants sur les difficultés rencontrées sur son chemin, en soulignant cependant la bienveillance et l'hospitalité large et cordiale d'un grand nombre de personnes conscientes de l'importance de ces recherches linguistiques.

Un seul enquêteur. — Il préconise *le principe d'un seul enquêteur*, car le travail en collaboration expose à des résultats très discutables, lorsque les enquêteurs manquent d'une éducation phonétique suffisante.

Trois collaborateurs. — Dans 47 communes, l'enquête fut néanmoins faite par trois membres de l'Institut de Leipzig, spécialement préparés à cet effet. Ainsi, *Ernst Bacmeister* étudia *27 localités* (les points 150 à 177), *Sextil Puşcariu 18* (les points 240 à 260) et *Arthur Byhan* les localités 352 et 353 (*Welchen Zwecken*, dans *Jahresb.* XV, 1909, p. 138). Les matériaux recueillis par ceux-ci ne furent qu'en partie contrôlés par Weigand. Il eût été fort intéressant de connaître les différences de notations phonétiques chez Weigand et ses collaborateurs, s'ils avaient questionné les mêmes informateurs.

Enquêteur étranger. — Weigand a prouvé sa connaissance du roumain en 1888, lorsqu'il publia les résultats de son premier voyage de 1887 chez les Roumains (Macédo-Roumains) qui habitent la région du mont Olympe, en Grèce. Ces recherches furent continuées depuis lors par des études sur place chez les Mégléno-Roumains, les Aroumains et les Istro-Roumains (voir p. 697) jusqu'en 1895, date à laquelle il commença les enquêtes sur le dialecte daco-roumain. On peut donc compter au moins *huit ans de travaux* qu'on pourrait appeler *préparatoires*.

D. Macrea, dans son travail sur *La palatalisation des labiales en roumain*

(cité p. 700) signale quelques différences de notation entre les matériaux linguistiques recueillis par Weigand et ceux enregistrés par moi-même pour l'Atlas linguistique roumain. Bien que cette étude n'ait pas pour objet principal les différences de notations entre un enquêteur étranger et un enquêteur indigène, — l'auteur s'étant occupé surtout des limites des isophones des labiales —, on peut cependant affirmer, jusqu'à un nouvel examen ayant comme but *direct* l'étude des différences entre ces deux ouvrages, que les notations phonétiques de Weigand sont exactes. Ce fait nous oblige à reconnaître qu'un enquêteur étranger est en mesure de reproduire d'une manière presque exacte les sons d'une langue qui n'est pas sa langue maternelle.

Je dois cependant ajouter qu'il existe *de remarquables différences de notation* entre les deux Atlas en ce qui concerne les détails. D. Macrea, vu le but de son travail, ne les discute pas. Il faut donc se demander : 1° ces différences de notations sont-elles dues au laps de temps qui s'est écoulé entre les deux enquêtes (la première faite de 1895 à 1907 ; la deuxième de 1930 à 1937) ? ; 2° résultent-elles du fait que les deux enquêteurs ont une langue maternelle différente ? ; 3° enfin, sont-elles dues à la manière tout à fait diverse de choisir les informateurs ? D. Macrea aurait rendu un grand service à la solution du problème de l'enquêteur étranger ou de l'enquêteur indigène s'il avait consacré un chapitre à cette question si discutée.

## 4. Choix des localités.

Dans *le choix* des localités soumises à l'enquête, Weigand n'a été guidé par *aucun principe*. Il s'est contenté de suivre les vallées et les lignes de chemins de fer. M. Roques a parfaitement raison de condamner ce regrettable procédé : « Nous sommes frappés de voir s'étendre des régions considérables sur lesquelles il ne nous fournit plus aucune indication. M. Weigand a traversé le pays en divers sens, il est fort loin d'avoir poussé partout son enquête ; il ne s'est guère écarté des grandes vallées où passent les routes et sur son chemin même, il semble qu'il ait négligé nombre d'agglomérations bien roumaines pourtant de nom et de population. Rien ne paraît justifier ces omissions, ou bien, si M. Weigand a dû choisir, on regrette qu'il ne nous ait pas donné les motifs de son choix » (*Romania*, XXVIII, 1899, p. 310).

Localités non visitées. — Il faut signaler un fait d'une certaine gravité, c'est que Weigand *n'a pas visité un bon nombre de localités de son Atlas*. Il jutifie ce procédé par la raison que plusieurs communes sont situées assez loin des grandes voies de communication (« *manche Orte freilich liegen abseits der Route* », *Linguist. Atlas*, le chapitre *Routen-*

*karte*, p. 12). Il s'est contenté très souvent d'interroger ses sujets au marché, à la foire ou aux fêtes populaires (« *ich manchmal Gelegenheit hatte am Markt — oder Festtagen — Leute aus der weiteren Umgegend in Bezug auf ihren Dialekt zu untersuchen* », p. 12). Il est bien évident que les informateurs, placés dans ces circonstances, étaient aussi pressés que l'enquêteur lui-même.

L'exactitude que l'on exige de ces relevés linguistiques s'accorde mal avec ces « *manchmal Gelegenheit* », dont se sert si souvent Weigand, et qui sont fort préjudiciables aux matériaux patois enregistrés. C'est en même temps une erreur, lourde de conséquences, que l'interrogation collective de paysans de différentes régions. L'enquêteur aurait dû ne point ignorer *la tendance imitatrice* des gens de la campagne, qui ôte fatalement à la prononciation *sa couleur locale.*

J'ai été moi-même empêché par certaines autorités des pays voisins *de visiter des communes à étudier.* La personne qui m'accompagnait a eu au moins l'amabilité de m'aider à faire venir de ces communes des personnes qui possédaient *toutes* les qualités que j'exigeais d'un bon informateur. Dans tous ces cas, j'ai travaillé avec *deux sujets*, afin de m'assurer de l'exactitude des réponses.

Durée des enquêtes. — C'est en *1895* que Weigand commença ses enquêtes sur place dans la région du *Banat* ; en 1896, il explora la région de *Criş* et de *Mureş* ; en 1897, celle du *Someş* et de la Theiss ; en 1898, il fit des enquêtes dans l'*Olténie* (« Klein Walachei ») ; en 1899, dans la *Munténie* (« Grosse Walachei ») ; en 1900, nous le trouvons dans la Moldavie et la Dobroudja ; en 1901, il alla en Bukovine et en Bessarabie. L'enquête se termina en 1907, par l'exploration des points 743 à 752 de la zone roumaine de la Bulgarie et de la partie occidentale de la Transylvanie (*Jahresb.*, XIII, 1908, pp. 1-105).

Critiques. — On voit par ce qui précède que Weigand étudia chaque année un des parlers régionaux considérés par les philologues roumains comme des sous-dialectes du daco-roumain. Or, cette méthode d'enquête enlève aux matériaux une partie de leur valeur. En suivant la « *ligne droite* », il a été fatalement exposé à entendre un peu partout une *prononciation uniforme.* S'il avait fait ses enquêtes en *zigzag*, il n'aurait point été influencé par des réminiscences de la prononciation d'une région limitrophe, et il aurait saisi les finesses du parler local d'une manière plus précise.

Nombre des localités. — De 1895 à 1907, Weigand a étudié *752 localités*, en enregistrant environ 100.000 réponses, c'est-à-dire moins que la sixième partie des réponses recueillies par moi-même pendant sept ans (voir l'*Atlas linguistique roumain*, p. 716 de mon étude).

## 5. Choix des informateurs.

Il semble que Weigand ait choisi pour chaque localité *un sujet déterminé*. Mais, hélas ! la sélection des informateurs s'est faite, dans un grand nombre de cas, avec une regrettable insouciance des principes élémentaires qui doivent régir les enquêtes sur place. Il suffisait, par exemple, qu'un paysan quelconque, rencontré un jour de marché à la ville, affirmât qu'il était de telle commune et se prêtât aux demandes de l'enquêteur, pour qu'il fût, sans aucun discernement, déclaré « bon sujet ». Weigand paraît n'avoir accordé qu'*une infime importance* à certains détails nécessaires à une bonne enquête, à savoir : le lieu de naissance du sujet ; le lieu d'origine de ses parents ; les localités où il a séjourné le plus longtemps, etc. Mario Roques écrit à ce propos : « Il est fort douteux, en effet, que pour une enquête sur le dialecte d'un village, ceux qui ont le plus de relations avec les bourgs voisins soient les meilleurs sujets d'étude » (*Romania*, XXVIII, 1899, p. 312).

Weigand nous fournit cependant quelques indications *très sommaires* concernant le choix de ses sujets. Nous apprenons notamment qu'il avait rencontré certaines difficultés à découvrir de bons sujets (« *geeignete Gewährsleute* »), sans que nous sachions ce qu'il entend par « bons sujets ». Nous savons d'une façon positive qu'*il s'adressait exclusivement aux illettrés*, peut-être à cause de leur grand nombre (« *kein Mangel herrschte* », *Methode*, p. 14). Il semble qu'il ait interrogé les personnes qui se trouvaient sur place à l'époque des travaux de la saison d'été et qui n'*avaient pas quitté la commune*. Une grande partie des sujets interrogés étaient des *jeunes gens* et des *jeunes filles*, dont il nous décrit la timidité naturelle (*Methode*, p. 14). Weigand reconnaît néanmoins : « *jedenfalls war es schwieriger eine geeignete Person zu finden, als die Fragen zu stellen* » (*Methode*, p. 14).

Âge des informateurs. — L'auteur semble avoir accordé *une attention spéciale à l'âge des sujets interrogés*. Ainsi, celui-ci varie de 15 à 80 ans, pour les sujets de Moldavie et de la Dobroudja (*Jahresb.*, IX, 1902, pp. 231-236). Nous sommes assez étonnés de trouver parmi les informateurs *nombre d'enfants au-dessous de quinze ans* (*ib.*). Peut-être Weigand tenait-il à connaître la prononciation des jeunes enfants ayant terminé leurs études, ce qui me semble un excès de zèle dans une grande enquête, surtout lorsque ce procédé ne sert pas à la comparaison, dans le même endroit, avec le parler des vieux. Chose curieuse : il note, au point 573 (*Jahresb.*, IX, 1902, p. 234), les réponses données par *un enfant de neuf ans*. Un facteur de première importance, dans ces réponses, a dû être *la timidité des enfants* devant un étranger. Une question se pose naturellement, celle de savoir si les conversations sur la

récolte ou sur les arbres fruitiers suffisaient à lui fournir toutes les lumières nécessaires pour résoudre le problème délicat de la prononciation. Et *peut-on sérieusement se fonder sur les témoignages d'un enfant de neuf ans pour le langage de toute une localité ?*

En interrogeant les personnes âgées, Weigand était surtout préoccupé de la prononciation ancienne des mots menacés de disparaître ; les enfants devaient lui fournir la prononciation des mots entrés dans le langage par l'intermédiaire de l'école. Or, *toute personne âgée n'est pas nécessairement dépositaire des formes anciennes*, de même que les *formes nouvelles ne sont pas infailliblement acceptées par la jeunesse.* Les facteurs qui influencent le langage, et qui ne peuvent pas être *négligés*, sont, en dehors de ceux qui furent mentionnés ailleurs, les voyages, le milieu, le service militaire, les fabriques, les colonies récentes ou anciennes, les parlers d'origine étrangère, etc.

Une preuve éloquente de la façon dont le choix fut fait nous est fournie par quelques indications données par Weigand lui-même : « quelques enfants à la fontaine » (point 569) ; « des hommes se trouvant à la fontaine du village » (point 602) ; « certains enfants de pâtres » (point 668 ; cf. *Jahresb.* IX, 1902, pp. 234-235). Mais, dans bon nombre de cas, l'auteur n'indique que le nom de ses sujets (points 500, 501, 502, 504, etc., etc., *Jahresb.*, IX, 1909, p. 231).

## 6. Transcription phonétique.

Weigand a rencontré dans son enquête de sérieuses difficultés pour la notation des sons, ce qui est assez explicable. Il considère comme *impossible la notation des nuances très fines* (« *es ist unmöglich, alle feinen Nüancen der Laute durch die Schrift wiederzugeben* », *Welchen Zwecken*, dans *Jahresb.* XV, 1909, p. 137). Pour différencier par des signes toutes les voyelles perçues par l'oreille, il nous en faudrait, dit-il, un nombre dix fois plus grand que celui dont nous disposons actuellement. Or, à mesure que le nombre des signes phonétiques augmente, des erreurs peuvent se glisser plus facilement dans la notation, puisqu'il n'est pas possible d'établir une distinction tranchante entre les différents sons. Un signe ne doit être considéré que comme « *ein Symbol für eine Reihe von Lauten* » (*l. c.*, p. 137).

Le système de transcription employé par Weigand, incomplet et trop compliqué, a été abandonné depuis longtemps par les philologues roumains, et remplacé par un système qui se rapproche beaucoup de celui en usage pour les autres langues romanes.

Afin de mieux faire connaître le procédé de Weigand, je crois qu'il est utile de rapporter ses propres paroles : « *Ich habe für die drei* E-*Laute* (*ę, e, ẹ*) *die nordwestfranzösische Aussprache von* : UN ESPRIT AILÉ *fest*

*im Gehöre, und darnach ordne ich die* E- *Laute ein ; aber ich zweifle nicht, dass ich auf der Reise in der Moldau von Süden nach Norden wandernd gewiss manches anders bezeichnet habe als von Norden nach Süden ; denn wenn man längere Zeit lauter* Ẹ *hört, so wird man sich erst dann entschliessen,* E *oder* Ę *zu schreiben, wenn man ganz zweifellos diese Laute hört. Umgekehrt wird man in Gefahr kommen zu lange* Ę *statt* E *zu schreiben, wenn man vom Norden kommt, wo man beständig die offenen Laute hört* » (*Welchen Zwecken*, dans *Jahresb.*, XV, 1909, p. 137). Il reconnaît par conséquent que, chaque fois qu'il voulait transcrire la prononciation d'un son quelconque, il était « *hanté* » par l'*image acoustique* du son identique ou presque identique entendu dans une commune ou dans une région limitrophe.

Je suis convaincu que tous les enquêteurs des grandes enquêtes qui *n'ont pas fait les relevés en zigzag* (c'est-à-dire en se déplaçant le plus loin possible du point étudié la veille) se sont trouvés dans la *situation* de Weigand. Cette difficulté, très malaisée à éliminer complètement, se présente, à mon avis, dans toute notation phonétique ; c'est seulement le degré de suggestion qui peut varier d'un enquêteur à l'autre.

Weigand, par sa méthode de travail, a accru cette difficulté au lieu de la réduire, et voici pourquoi. Les mots de son questionnaire étaient inscrits dans un cahier, où chaque mot avait sa page. Les réponses étaient, par conséquent, enregistrées l'une après l'autre, suivies du numéro donné à la localité étudiée. A chaque nouvelle enquête, l'*auteur regardait d'abord la réponse* reçue dans *la localité précédente* et enregistrait la nouvelle réponse *seulement au cas où elle était différente* de celle de la veille. Sinon, il se contentait d'indiquer le numéro de la commune. En ayant sous ses yeux la prononciation ou les prononciations précédentes d'un mot quelconque, il n'était pas en mesure de saisir les nuances, mais, tout au contraire, exposé à les supprimer, afin de travailler plus vite. A ce sujet, il déclare : « *Da sich die Aussprachen sehr oft wiederholten, genügte es also meist, nur die Nummer des Dorfes zu schreiben, was rasch und unauffällig geschehen konnte* » (*Methode*, pp. 13-14) (cf. le procédé de l'abbé Lalanne, p. 149 de mon étude).

Dans son cahier figuraient également le nom du sujet et son âge (lorsqu'il n'oubliait pas de le demander), de même que certaines particularités sur l'articulation des sons, l'accent musical dans le parler des informateurs, ainsi que des termes dialectaux rencontrés dans la conversation. A notre grand regret, la majorité de ces particularités, fort intéressantes au point de vue linguistique, ne figurent pas sur les cartes de l'atlas (*Methode*, p. 14).

APPAREILS PHONÉTIQUES. — Ce n'est que lors de son septième voyage (en 1901) que Weigand crut utile de recourir au *phonographe* : les résultats quant à l'accent musical et dynamique, au rythme et à la rapidité

du débit lui paraissent satisfaisants ; ceux qui concernent les consonnes laissent à désirer. Il considère le phonographe comme un moyen efficace pour l'établissement des particularités communes aux patois, et inutile à l'examen précis des sons. En revanche, les services que le phonographe pourrait rendre au recueil des mélodies populaires sont d'une valeur réelle (*Methode*, p. 14).

### 7. Publication des matériaux.

Les matériaux recueillis par Weigand furent publiés dans le *Jahresbericht* de l'Institut de langue roumaine de Leipzig (voir p. 693) et réunis partiellement, sous une forme cartographique dans le *Linguistischer Atlas des daco-rumänischen Sprachgebietes* (voir pp. 697-698).

*Quelle est la disposition des mots sur les cartes ?* Chaque carte comprend *quatre mots*, ayant presque toujours entre eux des rapports phonétiques. Chaque localité visitée est représentée par un carré *divisé en quatre triangles* correspondant *aux quatre mots* notés en marge de la carte. *Les formes variées d'un même mot sont représentées par des couleurs différentes*. Chaque carte nous renseigne, en même temps, sur quatre phénomènes et même parfois sur neuf traitements différents, puisque le groupement des mots est fait de manière à permettre l'examen des diverses évolutions phonétiques.

Le territoire étudié est divisé en *six sections*, chacune de ces cartes étant à l'échelle 1 : 600.000. Selon l'avis de M. Roques ces cartes sont très claires, « grâce à une ingénieuse combinaison de triangles d'orientation et de colorations diverses » (*Romania*, XXVIII, 1899, p. 310). Elles présentent les rapports entre les différentes localités, ainsi qu'entre les diverses *configurations du territoire étudié*, ce qui permet à la fois l'étude facile des phénomènes linguistiques et des conditions géographiques.

La division du territoire étudié en six sections rend l'orientation assez difficile et oblige à examiner *six cartes* chaque fois qu'il s'agit de considérer les résultats sur la situation phonétique d'un mot. Quoique G. Cohen nous dise, dans son analyse de l'Atlas, qu'« il est facile de trouver les numéros de ces cartes, les chiffres qui les désignent formant une progression arithmétique, dont la raison est 8 », nous croyons, pourtant, d'accord avec A. Zauner, que cette disposition est peu pratique (*Literaturblatt*, 1910, p. 291 ; cf. aussi K. Sandfeld, dans *Revue de Dialect. romane*, II, 1910, p. 408). Ainsi, pour connaître l'évolution de *t* en roumain, il faut étudier trois mots (*teiu*, « tilleul », *tânăr* « jeune » et *ţin* « je tiens ») sur *dix-huit cartes*. La division des carrés en quatre triangles donne aux cartes un aspect trop bariolé, et rend les recherches

assez difficiles. A. Zauner constate que la vue d'ensemble est gênée aussi par le peu de précision des couleurs (*Literaturblatt*, 1910, p. 292).

Je suis persuadé que l'auteur a dû renoncer à certaines particularités phonétiques des mots, afin de pouvoir présenter les formes en quatre couleurs. En publiant l'Atlas roumain en couleurs, j'ai dû moi-même renoncer souvent à la présentation des formes patoises, en les remplaçant par les formes de la langue littéraire, surtout lorsqu'il s'agissait d'envisager des aires lexicologiques.

*Les seize cartes d'ensemble* donnent les isophones dont l'aire est indiquée par des couleurs, en supprimant les détails de prononciation.

Si l'Atlas de Weigand n'a suscité, dès sa publication, qu'un intérêt médiocre chez les linguistes, l'explication de ce fait nous est donnée par M. Roques : « Si M. Weigand, en publiant ses cartes, malgré des lacunes aussi considérables, n'a voulu que défricher le terrain et préparer des recherches futures, son titre (*Linguistischer Atlas*) est bien ambitieux et sa publication un peu considérable pour le but cherché ; mais n'est-ce pas simplement que, dans sa généreuse ardeur pour l'avancement de la philologie roumaine, M. Weigand s'est un peu trop hâté de faire paraître son œuvre » ? (*Romania*, XXVIII, 1899, p. 311).

La manière dont Weigand a fait ses enquêtes, le *temps* qui s'est écoulé depuis 1901 (date de son avant-dernière enquête) jusqu'à la publication de son travail (1909), de même que le *manque de cohésion* de son œuvre me font croire que c'est seulement après la publication de l'Atlas linguistique de la France qu'il s'est *décidé à faire un Atlas*, avec des matériaux qui n'avaient à l'origine qu'un simple but de sondage (1).

Tout en reconnaissant l'importance de cette œuvre de Weigand pour l'étude de la langue roumaine, nous ne pouvons qu'approuver le jugement de l'un des plus remarquables parmi ses élèves : « L'Atlas de Weigand n'a pas pu même de loin féconder la science dans la mesure où elle fut fécondée par l'Atlas de Gilliéron, qu'on élaborait à la même époque en France » (Sextil Pușcariu, dans *Dacoromania*, VI, 1929-1930, p. 647).

(1) Cf. A. Kuhn, *Sechzig Jahre Sprachgeographie in der Romania* (dans *Romanistisches Jahrbuch*, t. I, 1947-1948, pp. 25-63), qui semble considérer Weigand comme le pionnier des Atlas linguistiques romans : « *Trotzdem auch für die Romania selbst der Prioritätsrang dem Leipziger Forscher Gustav Weigand zusteht...* » (pp. 27-28).

# VII. L'ATLAS LINGUISTIQUE ROUMAIN

« Notre plus heureuse innovation par rapport aux Atlas linguistiques existant déjà nous semble être le fait que les enquêteurs sont en même temps les *auteurs* de l'ouvrage. De la sorte, chaque mot et chaque forme évoquent, pendant qu'on travaille sur le matériel rassemblé, le souvenir des circonstances dans lesquelles ils ont été notés ; ainsi, les notes et observations, d'une valeur linguistique inappréciable, sont exactes, riches, lumineuses » (S. PUŞCARIU, dans la Préface du 1er volume de S. Pop, ALR I, p. 13).

## INTRODUCTION

Après la publication de l'Atlas daco-roumain de G. Weigand (voir p. 697), l'école linguistique de Cluj a entrepris de réaliser l'Atlas linguistique de la langue roumaine, selon les principes d'enquête préconisés par J. Gilliéron, modifiés surtout en ce qui concerne la manière d'interroger les sujets et celle de publier les matériaux.

L'Atlas roumain est fondé *sur deux enquêtes* menées avec deux *questionnaires* différents et dans des *localités différentes.* Les résultats de la première enquête constituent la *première partie* et ceux de la seconde, la *deuxième partie* de l'Atlas.

### 1. La partie publiée.

Les volumes parus jusqu'à présent sont les suivants :

#### a) Première partie, par Sever Pop.

1° *Atlasul linguistic român, publicat sub Inaltul patronaj al M. S. Regelui Carol II, de Muzeul Limbii române din Cluj, sub conducerea lui S. Puşcariu. — Partea I, vol. I : Parţile corpului omenesc şi boalele lui* (« les parties du corps humain et ses maladies ») par *Sever Pop*, Cluj, 1938 (avec une préface, signée par S. Puşcariu). Le volume contient *150 cartes* linguistiques en deux couleurs, une carte géographique en couleurs représentant la Roumanie, un tableau avec la transcription phonétique, la liste des abréviations et une carte imprimée sur papier transparent qui indique les frontières des départements et celles des

provinces de la Roumanie. Les cartes ont le format de 62 × 47 cm. (voir planche nº LI, p. 730 de mon étûde).

2º *Micul Atlas linguistic român...* (sous le même haut patronage). — *Partea* I, vol. I : *Parţile corpului omenesc şi boalele lui* (« les parties du corps humain et ses maladies ») par *Sever Pop*, Cluj, 1938. — Le volume contient : une introduction (pp. 3-28), œuvre de l'auteur, dans laquelle il explique la manière dont il a rédigé les cartes en *cinq* couleurs, de même que les principes suivis dans le choix des communes étudiées, la manière dont on doit interpréter ces cartes et quelques conclusions qui se dégagent d'un premier examen ; le système de transcription phonétique ; la liste des abréviations ; à la fin, le nom des communes étudiées sur place. Le volume renferme *208 cartes en cinq couleurs* mesurant 23,5 × 16 cm. (voir planche nº LII, hors texte).

3º *Atlasul linguistic român, publicat sub Inaltul patronaj al M. S. Regelui Mihai I, de Muzeul Limbii Române, sub conducera lui S. Puşcariu. — Partea I, vol. II* : *Familia, Naşterea, Botezul, Copilăria, Nunta, Moartea* (« la famille, la naissance, le baptême, la jeunesse, les noces, la mort »), par *Sever Pop*, Sibiu, 1942. — Le volume contient : 152 cartes linguistiques (nºs 151-302), en deux couleurs ; une carte géographique en couleurs, représentant la Roumanie ; le système de transcription phonétique et la liste des abréviations.

4º *Micul Atlas linguistic român...* (sous le même haut patronage). — *Partea I, vol. II* : *Familia, Naşterea, Botezul, Copilăria, Nunta, Moartea*, par *Sever Pop*, Sibiu, 1942. — Le volume contient *216 cartes en cinq couleurs*, numérotées de 209 à 414 (1).

**b) Seconde partie, par Emil Petrovici.**

1º *Atlasul linguistic român, publicat sub Inaltul patronaj al M. S. Regelui Mihai I, de Muzeul Limbii Române, sub conducerea lui S. Puşcariu — Partea a IIª (ALR II), vol. I. A. Corpul omenesc, boalele şi termeni înrudiţi* («le corps humain, ses maladies et les termes qui s'y rapportent»). *B. Familia, Naşterea, Copilăria, Nunta, Moartea, Viaţa religioasă, sărbători* (« la famille, la naissance, la jeunesse, les noces, la mort, la vie religieuse, les fêtes »). *C. Casa, Acareturile, Curtea, Focul, Mobilierul, Vase, Scule* (« la maison, les attenances, la cour, le feu, le mobilier, la vaisselle, les outils pour artisans »), par *Emil Petrovici*, Sibiu, 1940. —

(1) Les plaques de zinc renfermant les cartes 303 à 341 (sur la terminologie religieuse) de mon Atlas ainsi que celles rédigées en couleurs (les cartes 425 à 496) furent détruites lors d'un incendie survenu à la typographie (en 1946, selon une information officieuse obtenue en 1947). A la même occasion fut détruit aussi le volume contenant les textes dialectaux recueillis par moi dans toutes les localités explorées.

Le volume contient une brève préface (pp. III-IV) par S. Pușcariu et *296 cartes* linguistiques en deux couleurs avec deux cartes par page (le format est de 34 × 21 cm.). Le même volume présente les réponses à 515 demandes, publiées sous forme non cartographiée. Ce volume a *comme supplément* (que je n'ai pas pu me procurer) un certain nombre de cartes présentant des termes tenus pour obscènes.

2° *Micul Atlas linguistic român...* (publié sous le même haut patronage). *Partea a IIa (ALRM II) vol. I : A. Corpul omenesc, boalele (și termeni înrudiți). B. Familia, Nașterea, Copilăria, Nunta, Moartea, Viața religiosă, Sărbători. C. Casa, Acareturile, Curtea, Focul, Mobilierul, Vase, Scule,* par *Emil Petrovici*, Sibiu, 1940. — Le volume contient une introduction (pp. 3-9) signée par *E. Petrovici,* où l'auteur donne des renseignements sur le questionnaire, les informateurs, les communes étudiées, la méthode d'enquête, la transcription phonétique et la publication des matériaux, de même que le nom officiel des communes étudiées. Le volume renferme 416 cartes en cinq couleurs, ayant le format de 13,6 × 10,5 cm. (1).

**c) Protecteurs de l'œuvre.**

L'Atlas linguistique roumain n'a pu être réalisé, *au point de vue financier,* que grâce au Comité de la Fondation Ferdinand Ier. De plus, d'autres institutions roumaines de culture, en premier lieu la Fondation Carol II, ensuite l'Académie Roumaine, le Ministère de l'Éducation, le Ministère des Affaires étrangères, etc., de même que d'autres institutions (la Banque Nationale, la Banque « *Albina* », etc.) et des particuliers (voir leurs noms dans le premier volume de l'Atlas linguistique roumain I) ont couvert les dépenses de l'enquête et de l'impression de cet ouvrage.

**d) Rôle de Sextil Pușcariu.**

Pușcariu caractérise lui-même sa contribution en ces termes : « Un travail basé sur des recherches faites par deux enquêteurs différents ne pouvait avoir d'unité que sous une *direction commune.* — Le rôle de l'auteur de ces lignes (*il s'agit de la préface écrite pour mon premier volume de l'Atlas*) a été celui d'un initiateur, d'un animateur, d'un conseiller. Le souci constant de ne pas laisser s'embourber une œuvre qui coûtait tant de peine de toute sorte, de trouver les meilleures voies de réalisation est revenu au directeur ; le travail dur, exigeant des

(1) A l'Institut de philologie de Lisbonne j'ai pu voir (pendant les vacances de 1948) le volume de textes dialectaux publié sous le titre : *Muzeul Limbii Române, Texte dialectale culese de E. Petrovici, Suplement la Atlasul Linguistic Român II (ALR II)*, Sibiu-Leipzig, 1943, in-8°, XIV-370 p.

privations, des enquêtes menées à bon port avec un dévouement admirable a été la part des deux enquêteurs » (Préface p. 13).

Comme les volumes introductifs des deux Atlas linguistiques roumains ne sont pas publiés, je me bornerai à indiquer quelques principes appliqués concernant le questionnaire, l'enquêteur, le choix des localités et des informateurs, la transcription phonétique et la publication des matériaux (1).

## 2. Questionnaire.

Le questionnaire d'un Atlas représente l'une des parties les plus importantes de l'enquête, car c'est seulement en s'en servant qu'on arrive à recueillir les matériaux linguistiques pour un vaste territoire. Il doit comprendre un assez grand nombre de demandes qui puissent par elles-mêmes donner l'image la plus complète de la vie spirituelle et matérielle d'un pays.

Étroite liaison avec les autres questionnaires des langues romanes. — Dans la rédaction, mon idée dominante était que le questionnaire roumain devait conserver, autant que possible, les mêmes chapitres que les questionnaires des autres Atlas romans, afin de faciliter, par la suite, les travaux comparatifs pour toute la *Romania*. A la base de mon questionnaire se trouvent : les questionnaires *italo-suisse* (de K. Jaberg et J. Jud), *italien* (de M. Bartoli et U. Pellis), *catalan* (d'A. Griera) et *français* (de Gilliéron). Ces questionnaires ont été complétés par des demandes qui me semblaient pouvoir donner une image plus fidèle de la vie du peuple roumain et de sa civilisation très différente de celle des autres régions romanes, ce dont je m'étais rendu compte par les enquêtes sur place faites (en 1927) dans la France méridionale, en Catalogne et dans l'Italie du Nord.

Première vérification du questionnaire. — Après *la première rédaction* (faite par moi-même, cf. *Dacoromania*, t. V, 1927-1928, p. 901), j'ai vérifié le questionnaire dans une région assez éloignée de mon pays d'origine, qui m'avait servi comme point de départ pour sa composition. L'expérience acquise m'a obligé à apporter un assez grand nombre de modifications et à faire *une nouvelle rédaction* (voir, pour les

(1) Pour plus de détails, je renvoie à mes travaux : *Buts et méthodes des enquêtes dialectales*, Paris, Gamber, 1927, extrait des *Mélanges de l'École roumaine en France*, IIe partie, 1926, pp. 169-175, 192-216 ; *L'Atlas linguistique de la Roumanie*, dans *Revue de Linguistique romane*, t. IX, nos 33-34, 1933, pp. 86-144 ; *L'Atlas linguistique roumain*, dans *Revista Portuguesa de Filologia*, Coïmbre, vol. I, t. II, 1947, pp. 275-339, avec deux cartes (dont l'une en couleurs) et, dans le texte, la photographie d'une page de mon questionnaire et deux pages indiquant les réponses obtenues.

détails, les articles publiés dans la *Revue de Ling. rom.*, t. IX, 1933, p. 90 et dans la *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II 1947, pp. 282-285).

Avant de commencer l'enquête définitive, en octobre 1929, S. Pușcariu jugea utile une *deuxième enquête* ayant comme but de puiser davantage dans le trésor du lexique roumain. C'est alors qu'il fallut diviser en deux parties le premier questionnaire, qui comprenait plus de 5000 demandes. Dans mon questionnaire (nommé d'ordinaire *le questionnaire normal*) j'ai retenu les demandes pour lesquelles on pouvait supposer recevoir des réponses dans toutes les communes à étudier ; dans le questionnaire d'E. Petrovici (nommé d'ordinaire le *questionnaire développé*) est passé le reste des demandes, et en premier lieu celles qui concernaient la *terminologie spéciale et détaillée de divers métiers* (par exemple, celle du tissage, du moulin, de la bergerie, etc.).

Nombre des demandes des deux questionnaires. — Mon questionnaire s'était réduit à *2160 demandes* (auxquelles on doit ajouter plus de cent questions relatives au village étudié et à la personne interrogée) ; E. Petrovici reprit plus de 3000 demandes de mon premier questionnaire, et compléta cette liste en accordant une plus large place à la terminologie des métiers ; il arriva ainsi à *4800 questions environ*.

Il faut cependant souligner le fait que sous la même demande figurent le singulier et le pluriel des noms, de même que les six formes verbales de chacun des temps. Dans d'autres questionnaires romans ces différentes formes morphologiques sont souvent séparées et augmentent par conséquent le nombre des questions.

Deuxième vérification des questionnaires. — Après cette division, les questionnaires durent être refaits, car il fallait établir la liaison non seulement entre les demandes, mais aussi entre les différents chapitres. Pendant l'hiver de 1930, les deux questionnaires furent mis à l'épreuve dans des régions très éloignées les unes des autres (Bukovine, Transylvanie du Nord, plaine du Danube et Dobroudja), pour permettre d'en corriger les imperfections. Les matériaux linguistiques recueillis à cette occasion *ne font pas partie des enquêtes définitives*. — C'est seulement après cette dernière enquête que les questionnaires de l'Atlas linguistique roumain devinrent définitifs ; les relevés commencèrent au *mois d'avril 1930*.

### 3. Interrogation.

Un autre élément fondamental d'une enquête, c'est *la manière dont on pose les questions aux informateurs*. L'enquêteur qui désire éviter toute influence sur la façon de répondre des sujets doit concevoir *des demandes qui ne peuvent aucunement suggérer la réponse*.

Afin d'atteindre ce but, les moyens que j'ai employés le plus souvent sont les suivants :

1° Les *gestes*, toujours lorsque j'ai pu ainsi obtenir une réponse (par exemple pour les verbes « éternuer », « grincer les dents », « rire », etc.).

2° *Les demandes indirectes*, dont j'ai fait un grand usage, vu le peu de différence qui existe entre les divers parlers roumains par rapport aux parlers des autres langues romanes. Je tiens à souligner ce fait, car c'est un des points qui différencient l'Atlas linguistique roumain des autres Atlas romans publiés, dans lesquels on s'est servi assez souvent (et quelquefois uniquement) de la *traduction* des mots ou des phrases dans le parler de la commune que l'on étudiait. Bien que l'on puisse craindre d'être mal compris par l'informateur lorsqu'on procède par questions indirectes, je crois toutefois que les réponses à de telles questions sont plus intéressantes, non seulement au point de vue purement linguistique, mais aussi au point de vue psychologique. Le sujet interrogé, n'ayant pas à sa disposition le mot prononcé par l'enquêteur pour pouvoir formuler sa réponse sans trop de fatigue, est obligé de *penser*, et la réponse qu'il donnera correspondra plus exactement à la réalité (voir l'approbation de ce procédé et les remarques de K. Jaberg, dans son importante étude : *Der rumänische Sprachatlas und die Struktur des dacorumänischen Sprachgebietes*, dans la revue *Vox Romanica*, t. V., 1940, pp. 49-86).

Voici quelques demandes indirectes : « Comment appelez-vous l'eau des rivières qui n'est pas claire, après la pluie ? » (quest. 426, pour avoir le mot *tulbure* « trouble », ou un autre) ; « Comment appelez-vous la bête qui glisse dans l'herbe, longue de quelques centimètres (j'ai imité son mouvement avec le doigt), sans pieds et qui mord, si vous êtes nu-pieds ? » (quest. 1180, pour le mot *şarpe* « serpent »), etc. Pour rendre plus « agréable » la longue série de demandes, j'ai formulé souvent des questions comme celles-ci : « Comment appelez-vous la bête que vous tondez pour lui prendre la laine ? » (quest. 1765, pour le mot *oaie* « brebis ») ; « Comment appelez-vous le mâle de la jument ? » (quest. 1102, pour le mot *armăsar* « étalon) » ; « et son petit ? » (quest. 1106, le mot *mânz* « poulain »), etc.

Étant donné que j'ai choisi mes informateurs surtout parmi les illettrés, pour avoir la forme du *singulier* (après l'avoir averti qu'on peut parler d'un exemplaire ou de plusieurs exemplaires), j'ai demandé : « Comment dites-vous pour un ? » ; « Comment dites-vous pour plusieurs ? ». A l'honneur de mes informateurs, je dois dire qu'ils me faisaient souvent une réponse de ce genre : « on pourrait dire ainsi..., mais nous ne le disons pas ». — Le même procédé, à peu près, fut employé pour obtenir les formes verbales.

Dans le *chapitre premier de notes relatives à chacune des cartes* de mon

Atlas, j'ai *toujours indiqué la manière dont la question a été posée aux informateurs* : je crois fermement qu'en procédant ainsi, j'ai non seulement réussi à recueillir un lexique plus riche, mais que j'ai aussi rendu possible l'*interprétation exacte des réponses enregistrées*, car celles-ci sont en relation directe avec les demandes. Si l'on ne connaît pas exactement la manière dont la demande a été formulée, on ne peut pas étudier les réponses. Si K. Jaberg a pu reconnaître certaines parties faibles dans cette méthode (cf. *Vox Romanica*, t. V, 1940, pp. 53 ss.), c'est justement grâce à l'exposé loyal que j'ai fait de la manière dont j'avais formulé la demande, en soulignant moi-même (dans le troisième chapitre des notes) les inconvénients de certaines questions, impossibles à prévoir dès l'abord et non susceptibles de modifications après le commencement de l'enquête.

3° *L'indication directe.* — C'est le cas pour différents objets qui se trouvaient à ma portée et aussi pour les diverses parties du corps, etc.

4° *Le rappel approximatif du mot.* — Je suggérais partiellement le mot demandé auquel j'appliquais soit une épenthèse qui n'existe pas dans le parler que j'étudiais, soit un changement phonétique (palatalisation des labiales, etc.) inconnu dans la région, soit, enfin, le mot de la langue littéraire, si celui-ci n'était pas employé sur place. Si l'informateur reproduisait ces formes, l'enquêteur avait par là la preuve d'un affaiblissement de son attention.

5° *La demande directe*, c'est-à-dire *une sorte de traduction* en patois du mot de la langue littéraire. Dans ce cas aussi, j'ai demandé : « pourquoi, où, quand est-ce que vous parlez ainsi ? » A l'aide de demandes pareilles, j'ai pu établir des *cartes sémantiques* (cf., par exemple, le sens du mot *ospăţ* « banquet », « noces », etc., du lat. HOSPITIUM, carte publiée dans ALR I, n° 254 et dans ALRM I, n° 352). Lorsqu'il s'agit d'un objet, on peut demander : « comment est-il fait ? » (c'est le cas pour la carte *leagăn* « berceau », publiée dans l'ALR I, n° 238 et dans ALRM I, n° 324), ou « Est-ce qu'il est souvent employé ? », comme c'est le cas pour différents types de berceau roumain (cf. la carte 238 de l'ALR I et la carte n° 323 de ALRM I).

6° *La traduction en patois.* — C'est le cas pour les *propositions* qui renferment des problèmes morphologiques, syntaxiques ou d'autre nature.

7° *L'herbier.* — Pour connaître les noms de plus de 50 plantes, je portais avec moi un herbier. La plupart de mes informateurs ne reconnaissaient pas tout de suite les plantes pressées et séchées de mon herbier et je devais presque chaque fois ajouter certaines de leurs caractéristiques (voir *Rev. de Ling. rom.*, t. IX, 1933, p. 99). — Les *photographies*

ne se sont pas révélées un bon moyen pour obtenir des réponses dans mes enquêtes (voir *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 282-283).

Le premier chapitre de chacune des cartes (voir planche nº LI, p. 730) indique avec la plus grande précision possible la manière dont la demande a été formulée pour obtenir les matériaux linguistiques que je publie.

## 4. Enregistrement des réponses.

Les circonstances dans lesquelles les réponses étaient enregistrées représentaient une des *préoccupations de première importance* pour les deux enquêtes de l'Atlas roumain ; les longues notes des cartes publiées en sont une preuve. Dans le chapitre des abréviations on peut voir les signes employés pour donner les indications suivantes : 1º la question n'a pas été posée ; 2º l'informateur déclare que l'objet n'existe pas dans la localité ; 3º la réponse a été donnée par une autre personne que l'informateur principal ; 4º le sujet ne sait pas comment répondre ; 5º la réponse est exacte, bien qu'elle ne le semble pas ; 6º il y a doute sur l'interprétation (ou l'audition) d'un son ou d'une syllabe prononcée par l'informateur ; 7º le sujet hésitait en donnant la réponse ; 8º la réponse a été suggérée par l'enquêteur ; 9º l'informateur s'est corrigé lui-même ; 10º l'enquêteur doute de l'exactitude de la réponse enregistrée ; 11º les explications données par le sujet sont reproduites soit en patois, soit en langue littéraire ; 12º des explications sont données par l'enquêteur pour une exacte interprétation de la réponse ; 13º entre parenthèses, des indications sont fournies sur la fonction grammaticale des mots ; 14º la déclaration de l'enquêteur sur la manière dont la demande a été rédigée ainsi que les résultats obtenus, etc. (pour d'autres détails, voir *Rev. de Ling. rom.*, t. IX, 1933, p. 99, et une reproduction dans *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, p. 299).

Nombre des réponses. — Les réponses recueillies par moi dans 301 localités étudiées (auxquelles on doit ajouter 2 points ruthènes, 2 points hongrois et 3 pour les écrivains questionnés) sont enregistrées sur *677.600* fiches, sans compter les nombreux textes dialectaux, les photographies, etc.

Les réponses recueillies par E. Petrovici (avec la collaboration de Th. Capidan et Șt. Pașca) dans 87 points étudiés sont groupées sur *394.500* fiches, sans compter les nombreux textes dialectaux, les photographies, etc.

## 5. Enquêteurs.

*L'Atlas linguistique roumain a deux enquêteurs principaux*, qui sont en même temps les *auteurs* des deux Atlas :

1° L'enquête avec le *questionnaire normal* de 2.160 demandes (sans compter celles concernant la localité étudiée et le sujet questionné) a été faite par moi-même et elle a été menée dans 301 communes avec des informateurs roumains (dans quatre communes, il y a eu aussi des informateurs étrangers : deux ruthènes et deux hongrois).

2° L'enquête avec le *questionnaire développé* a été faite par *trois enquêteurs*, dans 73 localités avec des informateurs roumains, et dans 12 points avec des informateurs d'origine étrangère. E. Petrovici a étudié 82 localités, dont 70 roumaines et 12 minoritaires ; Th. Capidan a étudié, avec le même questionnaire, *deux communes* de la Péninsule balkanique (une commune aroumaine et une commune mégléno-roumaine) et Şt. Paşca, *une commune* de l'Istrie (étudiée aussi par moi-même, avec mon questionnaire). De plus, le slaviste Gr. Nandriş a collaboré à l'enquête dans la région ruthène.

Rôle de l'enquêteur. — Il est hors de doute que les résultats des enquêtes dialectales dépendent avant tout de l'enquêteur. C'est lui qui, le premier, entend de la bouche de l'informateur les différents sons qu'il doit « relier » aux signes de la notation phonétique, fixée d'avance, et c'est toujours lui qui doit combler les lacunes du système de transcription, système naturellement imparfait, car personne n'est en mesure de prévoir tous les sons des différents parlers avant que l'enquête n'ait été faite sur place.

Travail des prédécesseurs. — L'enquêteur peut tirer profit d'un examen de la manière dont ont travaillé les autres pionniers des recherches sur place (voir *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 302-303), en adaptant cependant leur méthode de travail aux conditions spécifiques de son territoire.

Connaissance de la vie sociale et des coutumes. — Cette tâche est la plus difficile à remplir, soit à cause du manque d'études spéciales sur ce point, soit parce que ce problème est très complexe, car il s'agit de la vie d'un peuple, avec ses multiples aspects. Les informateurs sont enclins à donner des réponses imprécises lorsqu'ils s'aperçoivent que l'enquêteur ignore leurs habitudes. C'est à cet égard que l'enquêteur indigène présente, à mon avis, une supériorité sur l'étranger, ce qui ne signifie pas cependant que l'étranger ne puisse, lui aussi, combler cette lacune au moins en grande partie.

Connaissance approfondie des éléments du questionnaire. — Pour certaines parties du questionnaire cette connaissance peut être assez limitée (noms de nombre, noms des jours, etc.). Mais dès qu'on pénètre dans la vie religieuse, les coutumes, etc., il est indispensable

que l'enquêteur connaisse le *but* précis des demandes du questionnaire. L'informateur, comme il est assez normal d'ailleurs, s'intéresse, participe lui aussi à cette recherche, se donne de la peine pour en comprendre l'importance, en demandant lui-même à l'enquêteur des renseignements que celui-ci doit pouvoir lui fournir. Une réponse peu satisfaisante peut faire perdre la confiance de l'informateur, qu'il est extrêmement difficile de regagner par la suite. L'enquêteur ne doit jamais oublier que la mentalité des gens de la campagne diffère beaucoup de celle des citadins (voir *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 303-304).

CONFIANCE DE L'INFORMATEUR. — L'enquêteur doit faire tout son possible pour gagner la confiance de l'informateur. Les gens de la campagne sont très simples et assez souvent rudes dans leurs habitudes, très méfiants envers les « messieurs » de la ville, qui visitent, assez fréquemment, leurs bourgades, témoignage vivant de la vie patriarcale d'un peuple (voir *Rev. de Ling. rom.*, t. IX, 1933, p. 108).

PAS D'INFLUENCE SUR LES RÉPONSES. — L'enquêteur, surtout quand il est en même temps linguiste, doit bien se garder d'influencer les réponses par ses préoccupations scientifiques. Son travail ne doit pas se borner aux problèmes qui l'intéressent davantage, mais il lui faut considérer le questionnaire comme un *tout*, et accorder dès lors à chaque partie la même attention et le même intérêt très soutenu. Sur place, il ne doit pas mettre en doute les réponses qu'il reçoit et surtout ne pas les rectifier selon ses opinions sur l'aspect linguistique du parler soumis à l'examen (voir *Rev. de Ling. rom.*, t. IX, 1933, p. 105).

RÉDACTION DES CARTES. — Lorsque les enquêteurs sont en même temps les auteurs des Atlas — comme c'est le cas pour la Roumanie, par exemple — la reproduction des réponses recueillies sur place est incomparablement plus facile que lorsqu'il s'agit de reproduire les matériaux enregistrés par une autre personne. Ce fait est très explicable : devant chaque fiche, l'enquêteur n'a qu'à jeter un regard sur le numéro cartographique (par lequel on indique la localité étudiée) pour revivre les moments de son enquête. Il m'est arrivé souvent qu'un « gribouillage » sur une fiche, par exemple, me rappelait que mon informatrice répondait en tenant sur ses genoux un de ses enfants, auquel j'avais dû permettre de tirer quelques lignes, avec les crayons bien taillés, sur mes fiches mêmes, etc. — Dans ces circonstances, il est assez normal que les notes des cartes soient surchargées d'informations concernant des détails très importants pour l'analyse des réponses inscrites sur les cartes (voir l'affirmation de Puşcariu, citée en épigraphe).

Celui qui a consacré à ces recherches une partie de sa vie joint aux

résultats qu'il publie toutes les informations qui peuvent faciliter une interprétation exacte des phénomènes du langage humain.

## 6. Choix des localités.

Comme il est impossible d'étudier un très grand nombre de localités d'un pays, on doit se contenter d'un nombre *assez limité*. De là, l'embarras du choix et la nécessité de fixer encore sur ce point des principes qui tiennent compte de la situation sociale et économique de chaque pays.

### a) Quelques principes sur le choix des localités.

Désignation impossible a établir d'avance. — La désignation *préalable* et définitive de toutes les localités à étudier est *souvent impossible* et serait parfois nuisible, car il n'existe pas d'études préliminaires qui puissent nous renseigner sur toutes les communes d'un pays au point de vue historique, social et économique. Les monographies et les informations que l'on possède donnent seulement quelques indications, souvent assez sommaires, sans que nous puissions combler les lacunes quand il s'agit de régions pour lesquelles manquent de pareilles études. On ne peut jamais savoir d'avance si tel ou tel point est intéressant ou non au point de vue linguistique.

Points susceptibles d'être fixés d'avance. — C'est le cas pour les centres ruraux les plus importants et pour certains autres bien connus, soit par les métiers qui s'y exercent, soit par la place qu'ils occupent dans le réseau des voies de communication (par exemple, en Roumanie, la dernière commune d'un côté et de l'autre de la chaîne des Carpathes).

Liberté de l'enquêteur pour le choix. — La réalité des choses oblige souvent l'enquêteur à négliger même des principes importants, fixés avec beaucoup de soin dans le cabinet de travail. En voici un exemple : Les documents historiques mentionnent telle commune depuis des siècles, sans interruption, ce qui signifie sans doute qu'il s'agit d'un centre ancien qu'on doit étudier. Arrivé sur place, on constate facilement que l'ancienne population a été déportée ou décimée et que les habitants sont des nouveaux venus dans la région. Il est hors de doute que le langage « en fermentation » de ces derniers est intéressant à étudier ; mais il ne peut pas être pris en considération lorsqu'on veut représenter l'aspect linguistique d'un pays à l'aide d'un certain nombre de centres humains dont on étudie le langage (voir un autre exemple dans *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, p. 310).

Les grands centres. — Les villes sont une « mosaïque » de parlers :

le parler des intellectuels, des commerçants, des membres de l'armée (elle-même composée de paysans venus de différentes régions du pays), des ouvriers, des agriculteurs de la périphérie de la ville, des employés, etc. A quelle porte doit frapper l'enquêteur ? Qui, parmi ces individus, peut affirmer que ses aïeux sont originaires de la ville même, sans avoir séjourné longtemps ailleurs ? Pour la Roumanie, ces centres n'ont pas eu, dans le passé au moins, le même rôle que les centres de l'Occident.

Une seule enquête ne suffit pas quand il s'agit des villes, car le langage qui y est en usage est plus complexe qu'il ne paraît. En étudiant plusieurs de ces centres, j'ai essayé de trouver mes informateurs surtout parmi les agriculteurs des faubourgs, pour la bonne raison qu'ils sont en contact étroit avec les gens de la campagne.

### b) Les critères appliqués pour le choix des points roumains.

Les critères appliqués par moi peuvent être résumés de la manière suivante :

1º Il faut qu'il s'agisse d'un *établissement ancien*. Cette condition peut être facilement vérifiée sur place, évidemment pour une durée de deux siècles au plus.

2º Qu'il compte *une population d'au moins 700 habitants*. Je crois que les agglomérations humaines plus petites, n'ayant pas « une vie propre », sont souvent à la merci des centres plus importants qui exercent sur elles, par leur prestige, une forte influence linguistique.

3º *Qu'il ait un caractère plus ou moins conservateur*. J'ai évité les communes dont la population se déplace dans la plaine, à une grande distance, pendant les travaux agricoles d'été, de même que celles où la population pratique dans une grande mesure le commerce ambulant, etc.

4º *Que ce ne soit pas un centre industriel*, ayant une population venue de divers endroits du pays. Mon questionnaire tient surtout compte de la vie de la campagne, car les paysans représentent les 80% au moins de la population roumaine.

5º La présence d'une station de chemin de fer a été sans importance, car l'introduction de celui-ci n'a pas eu la même influence qu'en Occident, au moins jusqu'à présent.

### c) Un aperçu de l'aspect général des points étudiés.

Avant de commencer l'enquête linguistique proprement dite, j'ai fixé un bon nombre de questions auxquelles l'informateur devait répondre. A l'aide de celles-ci, j'étais en mesure de passer en revue l'état présent de la localité ; de saisir les aspects de la vie sociale, culturelle, économique, ethnique, etc. qui avaient pu échapper à mon attention ; d'apprendre au sujet la manière de répondre et, enfin, de lui montrer

que le travail que nous avions décidé de faire ensemble touchait de près l'histoire du village.

Voici par catégories (pour la succession des demandes, cf. *Rev. Port. di Filol.*, vol. I, II, 1947, p. 311), ces demandes :

1º *Informations géographiques* : le nom officiel du point ; le nom populaire ; le nom qu'il a eu antérieurement ; le surnom ; la dénomination étrangère (c'est-à-dire dans une autre langue que le roumain) ; le nom de la rivière ou des rivières qui passent par le village ou dans les environs ; les affluents ; la montagne ou les montagnes des environs ; les dénominations des parties du village ; l'aspect de la localité d'après la configuration du terrain ; les villages voisins et leur nom ; le nombre des habitants ; le nombre des maisons ; le nom dialectal de la province.

2º *Informations ethniques* : quelle sorte et combien d'étrangers y a-t-il dans le village ? ; y a-t-il ou y avait-il des colons venus d'autres régions ?

3º *Informations historiques* : les traditions sur la formation de la localité ; les parties du village avec leur nom ; les monuments historiques.

4º *Informations économiques* : l'occupation des habitants ; les hôtels et les restaurants du village ; y a-t-il un endroit de villégiature dans la localité ou dans les environs ? ; où les habitants travaillent-ils ? ; l'aspect de la localité au point de vue commercial.

5º *Informations religieuses* : la confession des habitants ; le nombre et le nom des curés ; d'où sont-ils originaires ? ; le nombre des églises ; le siège de la juridiction ecclésiastique.

6º *Informations culturelles* : le nombre des écoles primaires et des instituteurs ; à quelles écoles secondaires et supérieures les paysans envoient-ils leurs enfants ? ; les livres ou les diplômes de noblesse anciens et leurs possesseurs.

7º *Informations administratives* : les offices publics de la localité ; le tribunal et le juge de paix auxquels s'adressent les habitants ; la gare de chemin de fer.

8º *Informations linguistiques* : Quel nom les habitants se donnent-ils ? ; le terme collectif pour les gens de la région ; les villages où l'on parle différemment ; les particularités du parler des villages voisins dont les habitants se moquent ; les prénoms des garçons et des filles ; les noms de famille les plus répandus ; les surnoms donnés aux hommes, aux femmes, aux garçons, aux jeunes filles, aux vieillards et aux vieilles femmes de la localité.

Les matériaux enregistrés à l'aide de ces demandes ont une grande importance pour une analyse linguistique plus précise des localités étudiées par moi ; ils seront publiés dans le volume introductif de l'Atlas. Lorsque le linguiste, en étudiant une carte de l'Atlas, trouvera une forme

ou un mot inattendu au milieu de l'aire d'une autre forme ou d'un autre mot, il pourra facilement examiner les informations données sur la localité étudiée, d'où pourra jaillir l'explication de cet état linguistique. J'espère en outre que, dans les volumes futurs de l'Atlas, je pourrai publier une carte qui indiquera les relations du point étudié avec les centres environnants, de même que des cartes où se trouveront indiqués les foires ou les marchés, les centres des juridictions ecclésiastiques, le siège des tribunaux et de la justice de paix.

**d) Le réseau des points roumains.**

Jusqu'à la vérification sur place par des enquêtes régionales qui devront se faire dans des localités qui ne furent pas étudiées pour l'Atlas, on doit considérer comme suffisamment dense le réseau des points choisis pour la connaissance des parlers les plus caractéristiques de la langue roumaine.

**e) Nombre des points.**

Atlas I. On compte d'ordinaire pour mon enquête *301 points* ; mais en réalité j'ai fait, avec le questionnaire de 2200 demandes, *308 relevés*, qui se répartissent de la manière suivante : *292 points* pour le dialecte daco-roumain ; *5 points* pour le dialecte *aroumain* (ou macédo-roumain) ; *2 points* pour le dialecte *mégléno-roumain* ; *2 points* pour les parlers slaves des *Ruthènes* ; *2 points* pour le dialecte *hongrois* des Szeklers ; et *3 parlers individuels* de trois écrivains, originaires des trois plus importantes provinces de la Roumanie : *Al. Brătescu-Voineşti* pour la Munténie (Grande Valachie), *M. Sadoveanu* pour la Moldavie et *I. Agârbiceanu* pour la Transylvanie.

Atlas II (c'est-à-dire la deuxième partie de l'Atlas linguistique roumain). — E. Petrovici a fait *87 relevés* (dans *83 points*), dont *76* avec le questionnaire développé de 4800 demandes et *11* pour la population non roumaine, avec le questionnaire réduit à 2700 demandes environ. Ses points sont répartis de la manière suivante : *73 points* pour le dialecte *daco-roumain*; *1 point* pour le dialecte *istro-roumain* (étudié par Şt. Paşca) ; *1 point* pour le dialecte *aroumain* (étudié par Th. Capidan) ; *1 point* pour le dialecte *mégléno-roumain* (étudié par Th. Capidan) ; *2 points* pour la langue *hongroise* ; *2 points* pour les parlers des *Ruthènes* (étudiés en collaboration avec Gr. Nandriş) ; *2 points serbes* ; *2 points bulgares* ; *2 points pour les parlers saxons* de la Transylvanie et *1 point tzigane.*

**f) Densité des points.**

La densité des points de l'ALR I par rapport à la superficie et au nombre des habitants du territoire étudié est la suivante : 1 point de

l'ALR I correspond à peu près à 1000 kilomètres carrés et à 55.000 habitants. En excluant les dialectes transdanubiens et en ajoutant les points de l'ALR II (296 relevés pour l'ALR I et 84 relevés pour l'ALR II), la proportion est la suivante : 1 point de l'*ALR I* et *II* correspond à peu près à 773 kilomètres carrés et à 47.000 habitants. Pour l'Atlas linguistique de la France, la proportion est la suivante : 1 point par 830 kilomètres carrés et pour 60.000 habitants ; l'Atlas italo-suisse de K. Jaberg et J. Jud : 1 point par 765 kilomètres carrés et 98.000 habitants.

#### g) Durée des enquêtes.

J'ai fait mes relevés de 1930 à 1937, en travaillant d'ordinaire trois jours dans chaque localité. E. Petrovici a fait les siennes en même temps, sauf pendant une année où il les interrompit pour des études en Bulgarie. Il a travaillé d'ordinaire six jours dans chaque commune.

### 7. Choix des informateurs.

Les résultats d'une enquête linguistique dépendent *en grande partie* de l'effort intellectuel fait par l'informateur et de la sincérité avec laquelle il s'efforce de comprendre les demandes et d'y répondre. L'enquêteur doit chercher, à tout prix, un informateur ou des informateurs qui connaissent et prononcent le mieux possible le parler de la localité qu'il étudie.

#### a) Les conditions du choix.

J'ai choisi mes informateurs selon les critères suivants :

1° Ils devaient être originaires de la localité à étudier.

2° Leur famille devait, elle aussi, être originaire de la localité.

3° La femme de l'informateur (ou le mari de l'informatrice) devait être de la même commune. Lorsque le conjoint venait d'une localité voisine ou d'un hameau dépendant de la commune, j'ai scrupuleusement mentionné ce fait.

4° L'informateur devait posséder lui-même une propriété rurale, si petite fût-elle. Mes informateurs remplissaient facilement cette condition, étant donné que les paysans roumains sont en grande partie de petits propriétaires terriens.

5° Il devait s'occuper lui-même d'agriculture et descendre d'une famille d'agriculteurs. Sinon, il n'aurait pas été en mesure de répondre à mon questionnaire, conçu avant tout en vue de connaître la « vie » de la campagne. — J'ai toujours préféré les paysans de *condition moyenne*, car les paysans plus riches sont souvent sujets aux influences du langage des villes, qu'ils s'efforcent d'imiter ; les paysans plus pauvres sont contraints de travailler là où ils trouvent du travail, et par conséquent

leurs déplacements loin de la localité les soumettent à l'influence d'autres parlers, très difficile à délimiter lors de l'enquête (sur l'occupation de mes informateurs, voir une statistique partielle, publiée dans la *Revue de Ling. rom.*, t. IX, 1933, p. 108).

6° L'informateur ne devait pas avoir séjourné longtemps loin de son village, dans une autre région, parce que dans ce cas il est difficile, sinon impossible, sans avoir fait des recherches spéciales, de déterminer les réminiscences et même les manières de prononcer qu'il a rapportées du lieu de son séjour. Il ne faut pas oublier qu'un bon informateur seul est un témoin suffisant du parler d'une localité.

7° Lorsque cette condition pouvait être remplie, je choisissais des illettrés. L'enquête avec ces informateurs est parfois un peu plus difficile, mais la peine est compensée par la sincérité de leurs réponses.

Les sujets ayant une certaine instruction ne sont pas de mauvais informateurs, s'ils ne sont pas dominés par le désir d'embellir leur façon de parler ou d'imiter le langage des intellectuels. Il faut noter d'ailleurs qu'il y a aussi des illettrés qui ne peuvent se soustraire à l'influence du langage des villes. — Même lorsque les informateurs ont achevé les cours de l'école élémentaire, leurs connaissances se réduisent souvent à savoir écrire leur nom et à lire avec assez de difficulté. Cette affirmation est valable du moins pour ceux qui furent mes informateurs.

8° J'ai refusé la collaboration de personnes considérées par les autres villageois comme des gens parlant à la manière des « messieurs », bien que les intellectuels des villages fussent très étonnés de mon choix. Les personnes arrivées à la conviction que leur façon de parler n'est plus assez « jolie » ne peuvent pas donner de réponses sûres, car elles sont constamment dominées par la crainte de ne pas « bien » prononcer les mots.

9° J'ai évité aussi les personnes qui ont fait leur service militaire après la guerre de 1914-1918, parce qu'à cette époque on avait tendance à déplacer les paysans d'une province à l'autre, pour réaliser le plus tôt possible l'union spirituelle entre toutes les provinces roumaines. Un informateur de la Transylvanie qui a fait son service militaire pendant deux ans dans la Munténie ou dans la Moldavie, n'a pu se soustraire aux influences des parlers de ces régions. S'il est choisi comme informateur, ses réponses ne peuvent constituer une image fidèle et exacte du parler de la commune étudiée.

10° J'ai préféré les informateurs qui n'avaient pas fait de service militaire. Il est évident que leur nombre n'a pas été trop grand.

11° J'ai évité aussi de choisir des sujets qui avaient séjourné *longtemps à l'étranger*, exception faite pour les prisonniers de guerre.

12° L'informateur devait avoir une *intelligence native*, qui ne fût pas due à l'instruction reçue. J'ai rencontré souvent des personnes qui comprenaient ma tâche sans beaucoup d'explications. Voici deux réponses

de ces sujets : « Vous êtes venu dans notre village pour connaître les fleurs qui poussent dans nos champs, et non pas celles que vous trouvez dans votre jardin » ; « Vous voulez savoir comment parlaient nos parents, nos aïeux et comment je parle, moi, avec ma femme et avec mes enfants, et non pas comment je dois parler avec « Monsieur le Curé » ou avec le maire ».

13° L'informateur devait avoir une *bonne dentition*, et surtout les incisives supérieures, afin d'obtenir une prononciation aussi claire que possible. Lorsqu'il arrivait que l'informateur avait un écartement naturel entre les dents de devant, j'en ai fait mention dans mes notes. Cette condition est assez difficile à remplir, étant donné la mauvaise dentition des paysans.

14° *J'ai évité les sujets malades*, car la maladie produit des états d'âme spéciaux. Ces informateurs, comme j'ai pu m'en convaincre à l'occasion des enquêtes préliminaires, ne sont pas suffisamment communicatifs : leur maladie les préoccupe et les tourmente, ce qui rend les réponses peu sûres et l'enquête assez difficile.

15° J'ai choisi des *informateurs âgés* de trente à soixante ans, car à mon avis, c'est à partir de trente ans qu'un paysan arrive à bien connaître la terminologie des objets, c'est-à-dire après qu'il s'est marié et est devenu maître chez lui. Les sujets plus jeunes ont une tendance accentuée vers l'innovation et le « parler plus beau » ; les sujets plus âgés n'ont souvent pas assez de patience, de spontanéité, et leur mémoire ne réagit pas sur-le-champ.

16° Autant que possible j'ai choisi des sujets du *sexe féminin*, car les femmes ont parfois un langage plus conservateur. D'ordinaire, parmi les quatre ou cinq communes étudiées dans un département, *au moins une* l'a été à l'aide d'une informatrice. L'enquêteur rencontre des difficultés à persuader les femmes de sacrifier deux ou trois jours pour l'enquête, car les soins du ménage les en empêchent, et elles se trouvent gênées de s'attabler avec « un monsieur de la ville ». L'alternance des « sujets hommes et des sujets femmes » est très intéressante au point de vue linguistique : lorsqu'on demande les termes du métier à tisser, les hommes répondent : « les femmes savent ces termes mieux que nous » ; les femmes de leur côté, lorsqu'il s'agit de la terminologie de la charrue : « les hommes savent ces noms mieux que nous ».

Si le lecteur trouve que mes critères pour le choix des sujets dans l'enquête linguistique roumaine sont *trop stricts* et même *pédants*, qu'il me soit permis de lui répondre le plus brièvement possible : *aucune précaution ne doit être considérée comme superflue, lorsqu'elle assure la véracité et l'exactitude des réponses qu'on recueille* ; le linguiste doit savoir très exactement à quoi s'en tenir lorsqu'il analyse et interprète les cartes linguistiques.

### b) Informations sur les sujets.

Dans la partie introductive de mon questionnaire, j'ai recueilli, pour chacun de mes informateurs, des renseignements sur les points suivants : le nom de famille et le prénom ; le surnom ; l'âge ; l'occupation ; les langues qu'il parle ; où et quand il a fait son service militaire ; s'il a séjourné longtemps dans d'autres localités ; s'il n'a jamais été en contact permanent avec la ville et dans quelles villes ses besoins économiques le mènent ; le nombre de ses enfants ; combien parmi ceux-ci ont fréquenté les écoles moyennes ou supérieures ; combien de temps il reste en contact avec eux ; les journaux qu'il lit ; sa dentition et ses tendances de prononciation ; les maladies dont il a souffert ; ses défauts physiques ; l'origine de ses parents et leurs noms ; leurs occupations ; s'il est marié ; le lieu d'origine de sa femme ; si le sujet est intelligent, médiocre, timide, hardi ou insolent.

### c) Un ou plusieurs informateurs.

Il est hors de doute que pour l'étude du langage d'*une seule commune* il est indispensable de *mener l'enquête auprès de plusieurs informateurs d'âge et de sexe différent.* — Pour une enquête s'étendant à tout le territoire d'un pays ou à toutes les régions où se parle la même langue, il est recommandable d'étudier à fond le langage d'un *seul individu*, sans exclure toutefois des *enquêtes parallèles* avec d'autres informateurs.

Le *sujet principal* est indispensable, car c'est seulement en procédant de cette manière qu'on arrive à *comparer les matériaux linguistiques des différentes localités.* Si le parler est enregistré par l'intermédiaire *de plusieurs informateurs ayant chacun une éducation scolaire et un passé différent*, le linguiste est contraint, en étudiant les résultats, de se demander à chaque instant lequel des informateurs a donné la réponse.

Dans mes enquêtes pour l'ALR I, j'ai toujours eu recours *à un seul informateur principal pour chaque point*, en prenant pour ce choix les précautions qui me permettent de croire que les matériaux linguistiques recueillis représentent bien le parler de la majorité de la population d'une localité.

### d) Informateurs secondaires.

Lors de mes enquêtes, j'ai interrogé souvent des informateurs secondaires, comme le prouvent les cartes linguistiques publiées jusqu'à présent (cf. ALR I : carte 3, note 558 ; carte 9, note 528 ; carte 11, note 385, etc., etc.). Je tiens à ajouter que j'ai reproduit d'ordinaire les réponses des informateurs secondaires *dans les notes des cartes*, afin de venir en aide aux linguistes qui les étudient (cf. aussi *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, p. 321, note 1).

Il y a parmi mes relevés un certain nombre de communes étudiées

à l'aide de deux informateurs, dont je parlerai dans le volume introductif de l'Atlas ; mon but était justement de me rendre compte des différences linguistiques qui existent entre les réponses données par plusieurs informateurs.

Plusieurs informateurs pour la deuxième enquête. — Dans les enquêtes pour l'ALR II, E. Petrovici a travaillé avec plusieurs informateurs, car son questionnaire renfermait la terminologie *spéciale* de différents métiers.

#### e) Gens de métier.

Il est normal, par exemple, de demander plutôt à une femme les termes qui désignent les objets de la cuisine et à un homme ceux concernant les outils de menuiserie. En ce cas aussi, d'après mon expérience en Roumanie, je conseille de procéder avec une très grande attention, car il y a, parmi les représentants des divers métiers d'une localité, des personnes venues de régions lointaines, où le langage présente des particularités phonétiques et lexicologiques différentes (c'est le cas pour les forgerons qui, en Roumanie, sont assez souvent des Tziganes).

## 8. Transcription phonétique.

Les deux Atlas linguistiques roumains ont *la même transcription phonétique*, ayant comme base *la graphie officielle roumaine.* Aux lettres de l'alphabet roumain ont été ajoutés les signes diacritiques les plus connus (voir quelques détails dans *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 322-324).

Jusqu'à la publication des volumes introductifs (pour chacun des deux Atlas), les volumes publiés contiennent une feuille avec la transcription phonétique employée, où sont indiqués les signes du système de transcription de l'Association phonétique internationale (publié par D. Jones, dans *Lautzeichen und ihre Anwendung in verschiedenen Sprachgebieten*, Berlin, 1928, pp. 18-27) auxquels correspondent les signes de notre système.

La transcription phonétique roumaine offre les avantages suivants : 1° Le texte en transcription phonétique devient par la simple omission des signes diacritiques, presque identique à la graphie officielle ; 2° Les non-spécialistes pourront tirer profit de ces matériaux sans rencontrer une difficulté quelconque quant à la lecture.

#### a) Contre un système phonétique trop compliqué.

Il est recommandable, pour les enquêtes qui embrassent un vaste territoire, de ne pas employer un système de transcription trop compliqué,

car l'enquêteur n'est pas en mesure de l'appliquer facilement, sans risquer de confondre les différents signes, surtout lorsque l'enquête dure plusieurs années. — Il ne faut pas créer sur place et à la hâte des signes nouveaux, avant de s'être bien assuré de l'existence réelle de ces sons, car ce qui semble un son nouveau n'est souvent qu'*une particularité phonétique individuelle* (pour d'autres conseils, voir *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, p. 324).

**b) Transcription impressionniste.**

Les réponses des informateurs ont été notées d'une *manière impressionniste*, c'est-à-dire comme elles *avaient été entendues exactement.* Toute retouche ou normalisation a été soigneusement évitée. On peut rencontrer, en conséquence, sur les cartes publiées, le même mot, du même sujet, ayant *deux ou plusieurs formes*, selon les variations de prononciation saisies par l'enquêteur au moment même de l'interrogation.

## 9. Dessins et photographies.

Les dessins et les photographies comme moyens de faire connaître les objets ont été l'objet de nos soins particuliers dans les deux enquêtes. Pendant les premières années, j'ai pu faire environ deux mille photographies, qui représentent des types de maisons, des costumes, des objets, etc. Lorsque les moyens financiers furent réduits de moitié, je dus, à mon vif regret, limiter rigoureusement les dépenses, et par conséquent aussi le nombre des photographies. Pour combler cette lacune, je me suis contenté soit d'esquisser les objets sur la fiche même, à côté de la réponse donnée par l'informateur, soit de décrire en détail l'objet en question (pour d'autres difficultés, voir *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, pp. 324-326).

Les photographies et les dessins sont accompagnés d'une description détaillée des objets, des costumes, etc. qu'ils représentent.

## 10. Appareil pour films documentaires et phonographe.

Appareil de prises de vues.

Un petit appareil « Kodak » fut utilisé par les enquêteurs de l'Atlas linguistique roumain. Grâce à lui, nous avons enregistré les différentes occupations et les coutumes les plus caractéristiques de certaines régions, comme par exemple : le teillage du chanvre, le labourage, le blanchissage à la rivière, la capture d'un essaim, diverses manières d'ourdir, des danses populaires, etc. Cet appareil nous a permis de fixer des scènes de la vie des villageois sans que ceux-ci pussent se douter qu'ils se trouvaient devant un objectif photographique, par conséquent sans être tentés

de modifier l'attitude qui leur était habituelle. Comme d'une année à l'autre les subventions de l'Atlas diminuaient, nous fûmes contraints de réduire le nombre de ces films documentaires.

LES PHONOGRAPHES.

Durant les premières années de l'enquête nous portions avec nous *deux phonographes simples*, l'un enregistrant sur cylindre, l'autre sur disque. A l'aide de ces appareils nous avons pu réaliser une centaine d'enregistrements. Plus tard, nous avons dû les abandonner pour les raisons suivantes : 1° Les enregistrements laissaient beaucoup à désirer quant à la clarté ; 2° Ils occasionnaient une perte de temps appréciable et nous empêchaient de faire en temps voulu nos enquêtes linguistiques ; 3° Ils entraînaient une trop forte dépense, impossible à supporter, vu la diminution des moyens financiers mis à notre disposition ; 4° Nous nous étions décidés à faire un certain nombre d'enregistrements phonographiques à la fin des enquêtes dans des localités choisies lors des relevés.

Je crois que les enregistrements sont possibles et qu'ils sont très utiles pour faire connaître le rythme et la mélodie des parlers, ce procédé reste un excellent moyen pour livrer à la postérité les parlers de notre temps, de même que pour les recherches du folklore musical.

## 11. Textes dialectaux.

Dans toutes les localités étudiées, nous avons enregistré plusieurs textes dialectaux avec la même transcription phonétique.

Pour ma part, j'ai tenu à noter dans chaque point au moins un texte choisi par le sujet lui-même. Les textes ainsi recueillis ont pour moi une valeur spéciale : ils représentent non seulement un miroir fidèle des conditions sociales et économiques du point étudié, mais en même temps, et *surtout*, ils fournissent *d'importantes indications sur les ressources psychologiques de mes informateurs*.

En analysant ces textes, le linguiste sera en mesure de constater si l'informateur principal de mes relevés était une *personne imaginative*, capable d'exprimer facilement ses pensées, ou *une personne au lexique* ou même *à la syntaxe pauvres*, se contentant de s'exprimer par *des phrases très courtes*, où les verbes forment une série presque ininterrompue et se succèdent sans être entrecoupés de compléments (cf. aussi *Rev. Port. de Filol.*, vol. I, t. II, 1947, p. 327).

## 12. Publication des matériaux.

La publication des Atlas fut interrompue pendant les dernières années de la guerre.

PLANCHE LI.




La carte *femeia cea mai mică* « la femme la plus petite » de l'Atlas linguistique roumain I, vol. II, nº 194 (reproduction partielle ; cf. p. 731 de mon étude). Il s'agit de réponses obtenues à une demande directe (cf. le 1er chapitre des notes de la carte et pp. 714-715 de mon étude).

En vue de réduire les frais d'impression, il fut décidé qu'une partie des matériaux serait publiée sous une forme non cartographiée ; E. Petrovici est le seul jusqu'à présent à avoir publié de pareils matériaux.

Les cartes sont consacrées *à un seul mot* (voir planche nº LI) ou a une courte phrase ; les matériaux accessoires, de même que les explications données soit par le sujet soit par l'enquêteur sont publiés dans le *chapitre II* de chaque carte. — Le *premier chapitre* est consacré *à la demande*, les réponses obtenues étant reproduites sur la carte, accompagnées d'un chiffre indiquant la localité étudiée. — Le *troisième chapitre* donne quelques indications sur la manière d'interpréter les réponses publiées, et renvoie, d'ordinaire, aux cartes en couleurs, rédigées à l'aide de ces matériaux linguistiques.

Chacune des cartes de l'ALR I reproduit non seulement des réponses pour le dialecte daco-roumain (la langue de la Roumanie) et les résultats des enquêtes faites sur la langue de trois écrivains roumains bien connus, mais aussi, en marge, les formes correspondantes pour les trois dialectes de la langue roumaine : l'istro-roumain (parlé par les Roumains qui habitent l'Istrie orientale), le macédo-roumain (parlé par les Roumains qui se trouvent depuis des siècles en Albanie, en Bulgarie, en Grèce et en Yougoslavie) et le méglénite, parlé par les Roumains de la région du Vardar, dans les environs de la petite ville de Djevdjeli. La même carte donne également les formes pour les deux points ruthènes et hongrois (le parler des Szeklers).

Le *Micul Atlas linguistic român* (« Petit Atlas linguistique roumain ») a pour but d'attirer l'attention sur les plus importantes données linguistiques publiées dans les cartes de l'Atlas. Il est imprimé en cinq couleurs, dont le noir forme la base (frontières, département, chiffres qui marquent les localités étudiées). Les quatre autres couleurs servent à indiquer les différents types lexicologiques ou des formes phonétiques, morphologiques et syntaxiques (voir planche nº LII, hors-texte, qui présente les synonymes du mot *femeie* « femme » enregistrés par l'intermédiaire d'une demande directe ; cf. planche nº LI, p. 730, qui reproduit toutes les réponses obtenues).

J'ai imaginé ces cartes afin de donner très vite une vue précise de la répartition des divers phénomènes linguistiques dans le domaine de la langue roumaine, de même que des régions de conservation, des aires d'innovation et des voies de propagation, etc.

Les cartes de l'ALR II suivent les mêmes principes pour la reproduction des matériaux, sauf que les réponses des parlers non roumains sont publiés sur la carte même, mais en caractères typographiques différents. A cause du format plus réduit, les notes de chaque carte sont publiées à part, en utilisant l'espace libre pour la publication des matériaux linguistiques non cartographiés.

Afin de mieux atteindre le but, les cartes de l'Atlas linguistique rou-

main ont été écrites à la main sur des plaques de zinc (ces plaques, après avoir été corrigées, servaient comme clichés). Par ce procédé, on a pu reproduire exactement la transcription phonétique, sans lui apporter aucune retouche.

Les cartes sont, au jugement de M. Roques (*Romania*, t. LXIII, 66e année, 1937, p. 139), « très claires et de lecture facile » et assurent « une place éminente à la jeune école linguistique roumaine dans l'ensemble des travailleurs romanistes ».

Quant à la valeur des matériaux, je me borne à citer l'opinion de K. Jaberg : « *Die soziale Schicht, die das Material geliefert hat, ist einheitlicher als bei irgendeinem andern der bis jetzt erschienenen europäischen Sprachatlanten. Pop hatte es mit einer im wesentlichen gleichbleibenden psychischen Einstellung der Auskunftgeber zu tun und konnte überall ungefähr dieselben Mittel verwenden, um sie zum Reden zu bringen* » (dans *Vox Romanica*, t. V, 1940, p. 52).

## VIII. LES ENQUÊTES DES LABORATOIRES DE PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE

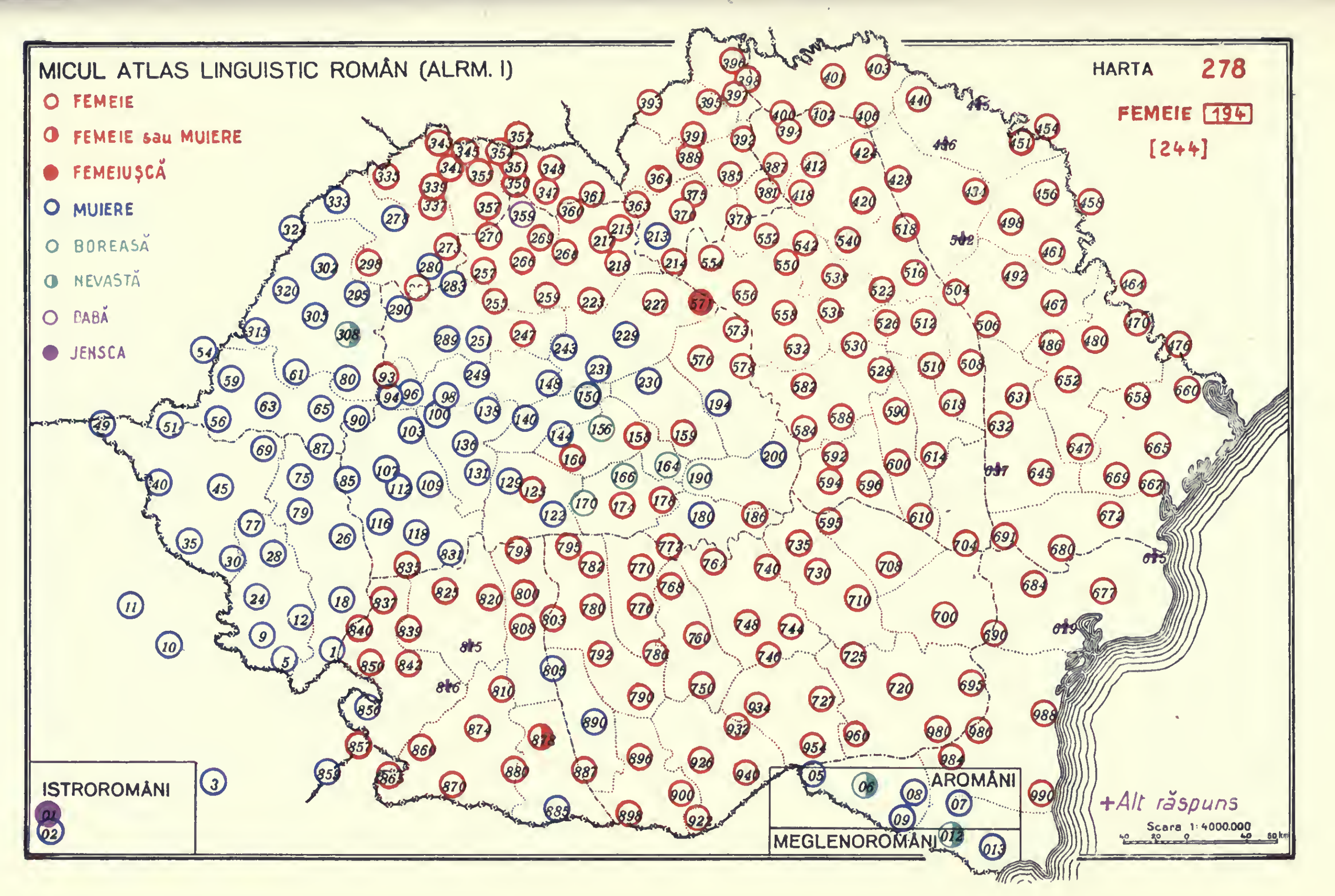
### 1. Le Laboratoire de Cluj.

Le slaviste Iosif Popovici, dialectologue distingué, élève de l'abbé Rousselot, a le grand mérite d'avoir créé, en 1921, pour la première fois en Roumanie, un Institut de phonétique expérimentale à l'Université de Cluj (Transylvanie). Cet Institut a déployé une activité méritoire, publiant plusieurs travaux sur les différents aspects de l'articulation des voyelles roumaines (à l'aide des palatogrammes) ; les sujets étaient des personnes pratiquant presque tous les dialectes de la langue roumaine. Les travaux furent publiés sous le titre *Lucrări de fonetică* (par exemple : Travaux de phonétique nº 1, Cluj, 1921-nº 6, par E. Petrovici, *De la nasalité en roumain*, Cluj, 1930).

Après la mort de I. Popovici (1929), l'activité de l'Institut cessa presque complètement. E. Petrovici, assistant, occupa la chaire des langues slaves, sans pouvoir continuer les recherches de phonétique expérimentale à cause de ses travaux pour la seconde enquête de l'Atlas linguistique roumain.

### 2. Le Laboratoire de Bucarest.

Le second Institut de phonétique expérimentale fut créé (en 1933) à l'Université de Bucarest, sous la direction d'A. Rosetti. Cet Institut porte le nom de « Laboratoire de phonétique expérimentale » (Faculté




Une carte en couleurs du *Micul Atlas linguistic Român I* (t. II, 1942; p. 667 de mon étude) (cf. p. 731).

de Lettres de Bucarest), dont l'organe est le *Bulletin linguistique* (t. I, 1933- t. V, 1937). A partir du VI[e] tome (1938- t. XVI, 1943) c'est l'Institut de linguistique roumaine, fondé à cette date, qui en assura la publication.

Le Laboratoire a déployé une activité intéressante dans le domaine de la dialectologie roumaine (cf. aussi p. 694), par un bon nombre d'enquêtes sur place faites par l'assistant D. Şandru, dans plusieurs régions de la Roumanie.

L'enquêteur donne toujours une description de la région soumise à l'enquête, de même que des renseignements très détaillés sur les sujets (nom, âge, instruction, occupation, déplacements, particularités d'articulation, etc.), satisfaisant ainsi aux exigences d'une bonne enquête dialectale. Les textes sont précédés d'une exposition linguistique sommaire concernant les particularités phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicologiques que l'enquêteur juge dignes d'être mises en relief. Cet exposé est souvent illustré par des photographies et des cartes géographiques, qui aident le lecteur à mieux localiser le territoire et les villages étudiés.

Voici les régions étudiées par D. Şandru :

1° *Bessarabie* (2 villages), dans le *Bulletin*, t. I, 1933, pp. 89-107.

2° *Pays des Motzi* (12 villages) dans le *Bulletin*, t. II, 1934, pp. 201-237.

3° *Lăpujul-de-Sus* (dép. *Hunedioara*) dans le *Bulletin*, t. III, 1935, pp. 113-177.

Cette fois-ci, l'enquêteur n'enregistre pas seulement des textes, mais aussi des réponses obtenues à l'aide d'un questionnaire contenant 91 demandes. Il a travaillé avec plusieurs informateurs, différents quant à l'âge et au sexe : 15 informateurs ont répondu au questionnaire et 18 ont récité des textes qui furent enregistrés à l'aide du phonographe portatif.

4° *Bihor* (8 villages), dans le *Bulletin*, t. IV, 1936, pp. 121-179. — Le questionnaire employé contient 212 demandes.

5° Vallée d'*Almăj* (*Banat*) (8 villages), dans le *Bulletin*, t. V, 1937, pp. 125-189. Le questionnaire contenait 215 demandes.

6° *District de Năsăud* (*Nord de la Transylvanie*) (5 villages), dans le *Bulletin*, t. IV, 1938, pp. 173-230. — Les enquêtes se sont arrêtées à cette région (1).

(1) Cf. aussi l'enquête faite en 1934 par le savant suédois Alf LOMBARD, dont le résultat est publié dans son étude *La prononciation du roumain* (dans *Uppsala Universitets Årsskrift*, 1936, *Språkvetenskapliga Sällskapets Förhandligar*, 1934-1936, pp. 103-176). L'auteur a pris comme témoin un étudiant de la Faculté des Lettres de l'Université de Bucarest.

ÉDITIONS J. DUCULOT, S. A., GEMBLOUX. (*Imprimé en Belgique*)

